



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

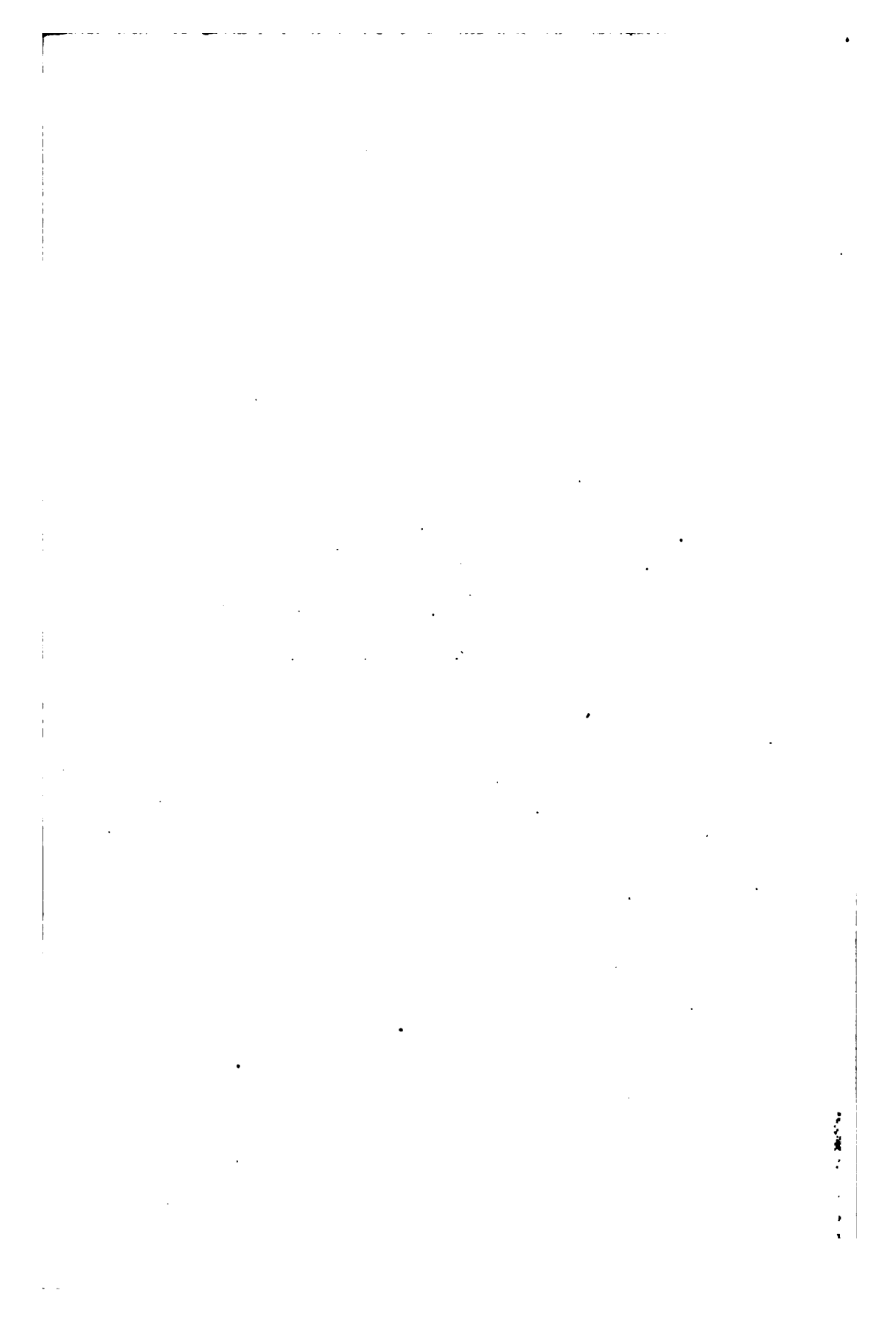
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

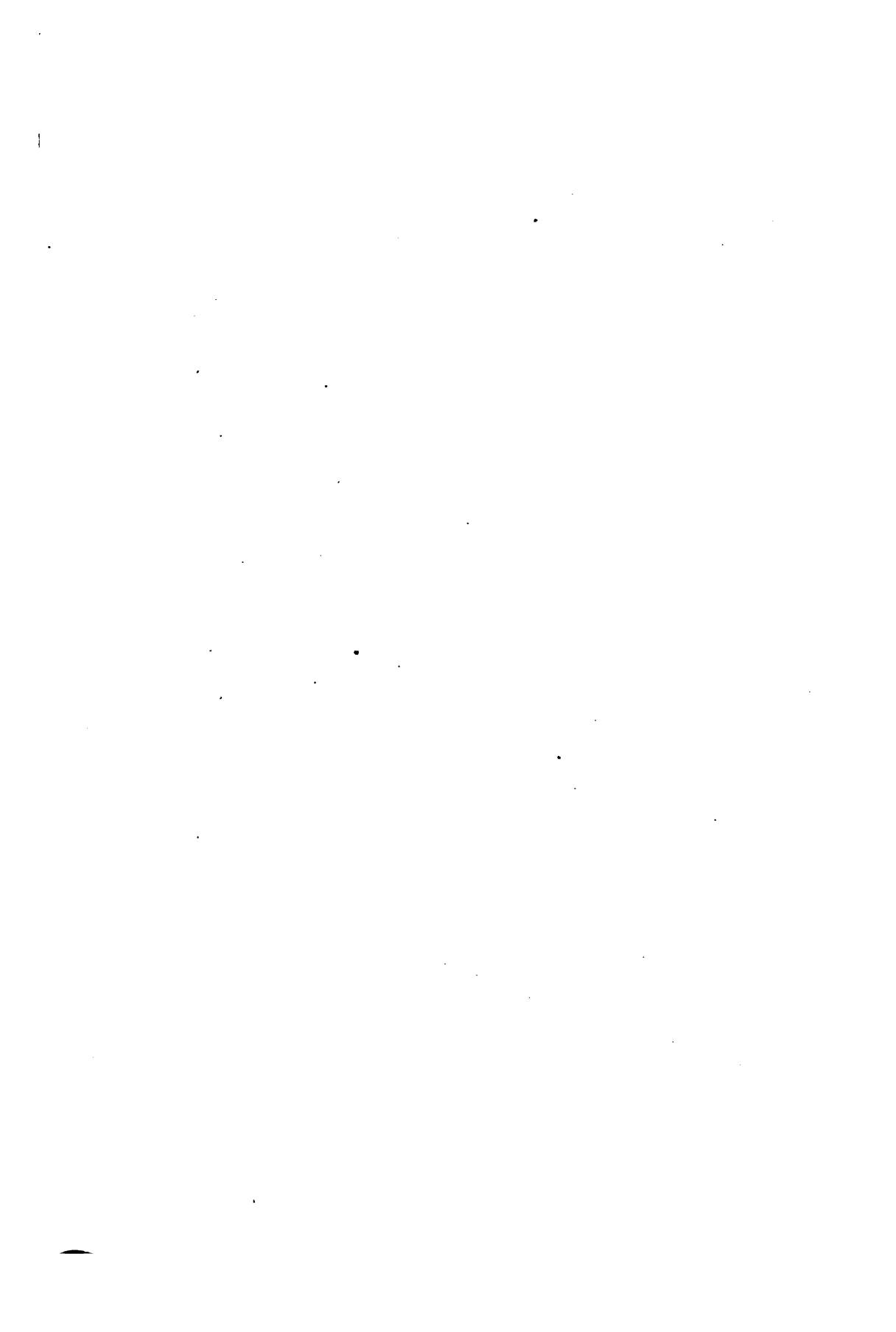
About Google Book Search

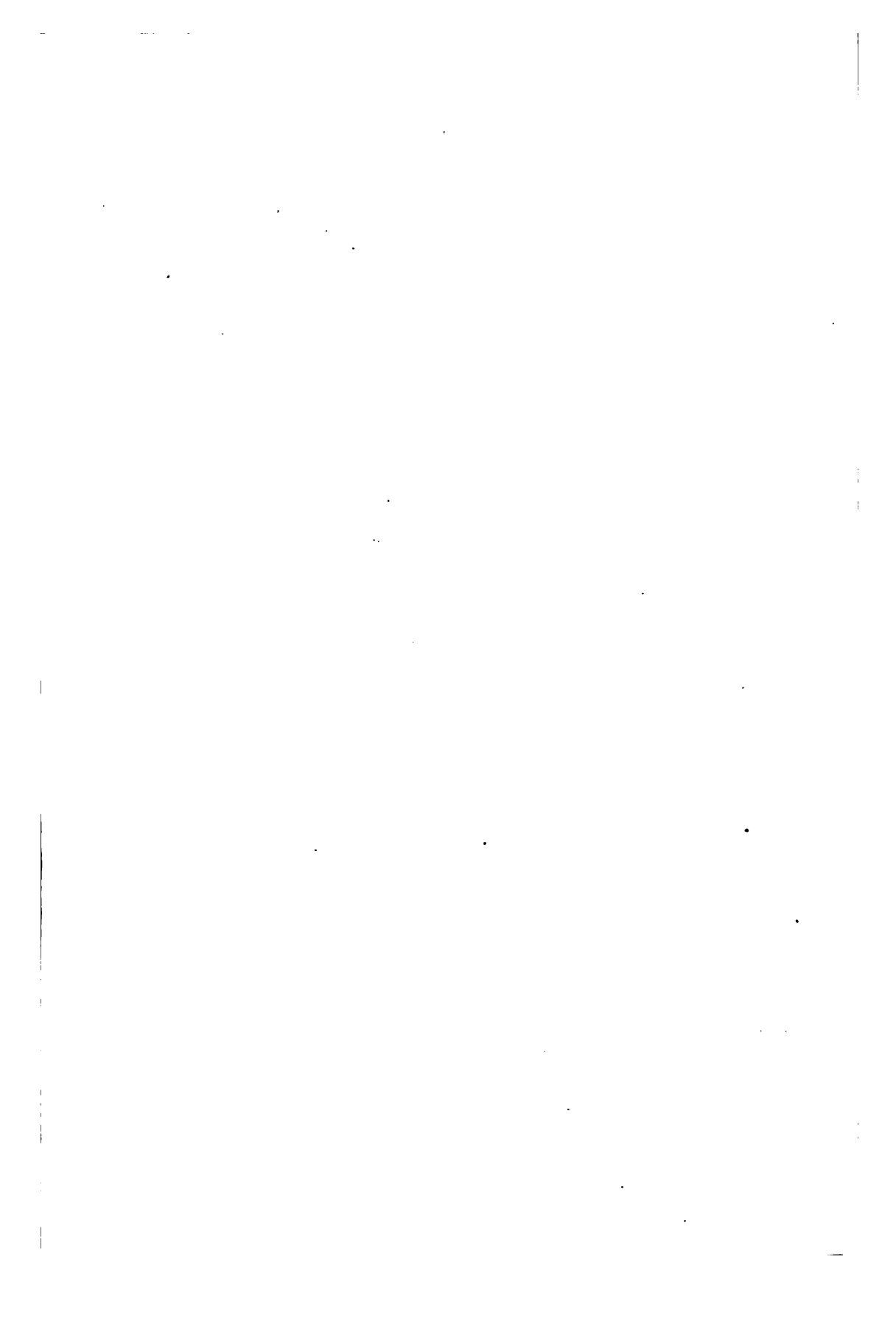
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

13. c. 6









DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SYNONYMES

DE LA LANGUE FRANÇAISE

DICTIONNAIRE UNIVERSEL
DES
SYNONYMES

DE LA LANGUE FRANÇAISE

PAR
M. GUIZOT

—•—
CINQUIÈME ÉDITION
revue et considérablement augmentée



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35. QUAI DES AUGUSTINS

—
1861

Tous droits réservés.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SYNONYMES

DE LA LANGUE FRANÇAISE

DICTIONNAIRE UNIVERSEL
DES
SYNONYMES

DE LA LANGUE FRANÇAISE

PAR

M. GUIZOT

Cinquième édition, revue et considérablement augmentée

DEUXIÈME PARTIE

I — Z



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1861

Tous droits réservés.



DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES SYNONYMES

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

I

725. Ici, Là

Ici est le lieu même où est la personne qui parle ; *là* est un lieu différent. Le premier marque et spécifie l'endroit ; le second est plus vague ; il a besoin pour être entendu d'être accompagné de quelque signe de l'œil ou de la main, ou d'avoir été déterminé auparavant dans le discours.

On dit venez *ici*, allez *là* : l'un est plus près, l'autre est plus éloigné. (B.)

Les biens sont loin de nous et les maux sont *ici*. (VOLTAIRE.)

On comprendra bien la différence de ces deux adverbes dans les adverbes composés *ici-bas*, *là-bas*. *Ici-bas* c'est la terre, *là-bas* c'est l'enfer, c'est un peu l'inconnu. (V. F.)

726. Idée, Pensée, Imagination.

L'*idée* représente l'objet, la *pensée* le considère, l'*imagination* le forme. La première peint, la seconde examine, la troisième séduit.

On est sûr de plaire dans la conversation, quand on a des *idées* justes, des *pensées* fines, et des *imaginations* brillantes.

On ne s'entend pas, dans la plupart des contestations, faute de simplifier les *idées*. On reproche aux Anglais de trop creuser les *pensées*. On accuse les femmes de prendre souvent les *imaginations* pour des réalités. (G.)

Une *idée* est la représentation d'un objet dans notre esprit, elle tient à la fois de l'objet représenté et de l'esprit qui le réfléchit.

Toute *pensée* est un jugement ; c'est-à-dire une comparaison entre plusieurs *idées* ; la *pensée* est plus personnelle à celui qui l'a que l'*idée*. Il y a des *idées* nécessaires, il n'y a pas de *pensées* nécessaires.

Il ne dépend pas toujours de nous de n'avoir pas d'*idées* fausses ; privés de la révélation, les anciens avaient une *idée* fautive de la Divinité et de la vie future ; notre esprit est responsable, sinon coupable, de nos *pensées* fausses.

Les *idées* sont comme les matériaux de nos *pensées* ; il nous faut travailler à les avoir exactes, si nous voulons n'avoir que des *pensées* justes.

Une *pensée* est complète en elle-même ; et chaque *pensée*, dit Condillac, a ses proportions et ses ornements.

Dans une *pensée*, il y a à la fois une *idée* et un sentiment, voilà pourquoi Vauvenargues dit que les grandes *pensées* viennent du cœur.

Une *idée* est indépendante, sinon de l'expression, au moins de la forme ;

la netteté, dit Vauvenargues, épargne les longueurs et sert de preuves aux *idées*. Une *pensée* a besoin d'une forme vive, ingénieuse, délicate.

On a une *idée*, on exprime sa *pensée*.

Un homme qui dit toutes les *idées* qui lui viennent dépense au jour le jour tout son esprit ; celui qui dit toutes ses *pensées* ne garde rien dans le cœur.

Un enfant est peu propre à trahir sa *pensée*. (RACINE.)

On dit : j'ai l'*idée*, et : j'ai la *pensée* de faire telle chose ; le premier marque l'invention, le second l'intention. Une bonne *idée*, c'est une *idée* heureuse, qui aura du succès ; une bonne *pensée* est un bon mouvement du cœur ; c'est le commencement d'une bonne action. (V. F.)

727. Il faut, Il est nécessaire. On doit.

La première de ces expressions marque plus précisément une obligation de complaisance, de coutume, d'intérêt personnel ; *il faut* hurler avec les loups ; *il faut* suivre la mode ; *il faut* connaître avant que d'aimer. La seconde marque plus particulièrement une obligation essentielle et indispensable : *il est nécessaire* d'aimer Dieu pour être sauvé ; *il est nécessaire* d'être complaisant pour plaire. La troisième est plus propre à désigner une obligation de raison ou de bienséance : *on doit*, dans chaque chose, s'en rapporter aux maîtres de l'art ; *on doit* quelquefois éviter en public ce qui a du mérite dans le particulier. (G.)

728. Illusion, Chimère.

Une *illusion* est l'effet d'une chose ou d'une *idée* qui nous déçoit par une apparence trompeuse ; une *chimère* est une *idée* dénuée de fondement.

Une *chimère* est ce qui n'existe point, ce qui ne peut exister, non plus que le monstre fabuleux auquel on donna le nom de *chimère*. Une *illusion* est la manière fautive dont nous voyons une chose qui existe ou qui peut exister. La Bélise des *Femmes savantes*, qui croit tous les hommes amoureux d'elle, se met des *chimères* en tête : une femme qui aime se fait *illusion* sur la durée probable de l'amour qu'elle inspire.

Le mot *chimère* s'entend de la chose même dont nous supposons l'existence ; le mot *illusion*, de l'effet que produit sur nous la chose qui nous trompe. Une chose fautive est une *chimère* : une chose mal vue fait *illusion* ; l'erreur qu'elle cause est l'*illusion*.

La *chimère* étant une création de l'imagination ne peut exister que par rapport à des objets entièrement soumis à l'imagination : l'*illusion* peut avoir lieu sur les objets des sens. On dit une *illusion* d'optique en parlant d'une apparence qui trompe la vue : l'*illusion* suppose une sorte de réalité, non dans l'apparence qui nous déçoit, mais dans certaines qualités qui causent notre erreur.

Les *illusions* sont presque toujours douces ; le cœur les choisit d'ordinaire pour flatter ses passions ou ses douleurs :

L'*illusion* féconde habite dans mon sein. (A. CHERIER.)

Les *chimères* dont se frappe l'imagination sont quelquefois effrayantes.

L'*illusion*, que peut détruire un examen approfondi de l'objet qui nous trompe, suppose au moins une demi-volonté de se laisser tromper. La *chimère* qui n'est fondée sur rien ne laisse à celui qui l'a adoptée aucun moyen de la détruire : l'erreur qu'elle cause est plus involontaire ; c'est presque une maladie. Le bonheur s'entretient souvent d'*illusions* : la folie est fondée sur des *chimères*. (F. G.)

729. Imaginer, S'imaginer.

L'identité du verbe peut induire en erreur bien des gens sur le choix de

ces deux termes, qui ont cependant des différences considérables, tant par rapport au sens que par rapport à la syntaxe.

Imaginer, c'est former quelque chose dans son esprit; c'est, en quelque sorte, créer une idée, en être l'inventeur.

S'imaginer, c'est tantôt se représenter dans l'esprit, tantôt croire et se persuader quelque chose.

Imaginer ne peut jamais avoir pour complément immédiat qu'un nom; mais *s'imaginer* peut être suivi immédiatement d'un nom, d'un infinitif, et d'une proposition incidente.

Celui qui *imagine* les premiers caractères de l'alphabet a bien des droits à la reconnaissance du genre humain.

Les esprits inquiets *s'imaginent* d'ordinaire les choses tout autrement qu'elles ne sont.

La plupart des écrivains polémiques *s'imaginent* avoir bien humilié leurs adversaires lorsqu'ils leur ont dit beaucoup d'injures: c'est une méprise grossière; ils se sont avilis eux-mêmes.

On *s' imagine* qu'on aura quelque jour, le temps de penser à la mort; et, sur cette fausse assurance, on passe sa vie sans y penser. (B.)

Imaginer se prête aux acceptions différentes de penser et de concevoir, créer ou inventer, combiner ou conjecturer, estimer ou présumer. *S'imaginer* signifie croire sans raison, ou légèrement, à ses pensées, à ses imaginations, à ses rêveries; se persuader ce qu'on *imagine*, s'en faire un préjugé, le mettre bien avant dans son esprit, s'en repaître sans cesse; en un mot, s'y attacher ou y attacher quelque importance.

Nos meilleurs écrivains confondent souvent ensemble *s'imaginer* et se *persuader*. Plusieurs, dit Malebranche, *s'imaginent* bien connaître la nature de leur esprit: plusieurs autres sont *persuadés* qu'il n'est pas possible d'en rien connaître. On *s' imagine*, dit Pascal, qu'il y a quelque chose de réel et de solide dans les choses mêmes: on se *persuade* que si on avait obtenu cette charge on se reposerait ensuite avec plaisir; et l'on ne sent pas la nature insatiable de la cupidité. Dans ces deux phrases, l'*imagination* et la *persuasion* vont de pair, ou l'une naît de l'autre.

Celui qui *imagine* une chose se la figure; celui qui se *l'imagine* se la figure telle qu'il l'*imagine*. Avec une *imagination* vive, un cerveau tendre, un esprit faible, on *s' imagine* tout ce qu'on *imagine*. Quand on a mis tant d'esprit pour *imaginer* un système, comment *s'imaginer* qu'il est absurde?

Je ne puis *imaginer* un pur athée; je conçois qu'un sot *s' imagine* l'être.

Celui qui a beaucoup lu est sujet à *s'imaginer* qu'il *imagine* ce qui n'est qu'un souvenir.

Nous *n'imaginons* rien que d'après les impressions profondes que nous avons reçues. Ce fou qui *s'imaginait* que tous les vaisseaux du Pirée étaient à lui s'était fort occupé de fortune et de commerce.

L'*imagination* est plus vive ou plus forte dans celui qui *s' imagine* que dans celui qui ne fait qu'*imaginer*. Celui qui *imagine* invente, et peut n'être pas persuadé lui-même; celui qui *s' imagine* s'identifie avec son invention; il est persuadé. (R.)

730. Imiter, Copier, Contrefaire.

Termes qui désignent en général l'action de faire ressembler.

On *imite* par estime; on *copie* par stérilité; on *contrefait* par amusement.

On *imite* par écrit; on *copie* les tableaux; on *contrefait* les personnes.

On *imite* en embellissant; on *copie* servilement; on *contrefait* en chargeant. (Encycl., IV, 133.)

Celui qui *imite* se propose un exemple, un modèle et tâche à l'égaliser; l'*imitation* de la vie de Jésus-Christ est le travail constant d'un bon chrétien.

En *imitant*, on peut et on doit garder son originalité. *Copier*, c'est rendre avec exactitude ce qu'on a sous les yeux ; il y a du mérite à bien *copier* : la *copie* de la fresque de Michel-Ange, faite par Sigalon, est presque un chef-d'œuvre : si on *copie* un ouvrage et qu'on en donne la *copie* comme une œuvre originale, on est plagiaire. Si on prend *contrefaire* dans le sens de charger, il n'est guère synonyme d'*imiter* ; mais il a dans l'industrie un sens qui le rapproche de ces deux mots ; *contrefaire*, c'est *imiter* un produit de manière à tromper l'acheteur qui prend la contrefaçon pour le produit véritable ; les *contrefacteurs* sont les plagiaires du commerce. (V. F.)

731. Immanquable, Infaillible.

Immanquable, ce qui ne peut *manquer*, ce qui arrivera certainement. *Infaillible*, qui ne peut être en défaut, errer, se tromper ou être trompé. *Immanquable* ne se dit que des choses : un événement est *immanquable* ; le succès d'une entreprise bien combinée est *immanquable*. *Infaillible* se dit proprement des personnes, de la science, de l'opinion : un oracle est *infaillible* ; la conséquence de deux prémisses évidentes est *infaillible*.

Infaillible, appliqué secondairement aux choses, diffère d'*immanquable* par son idée propre, par un rapport particulier à la science, au jugement porté sur les choses. *Immanquable* désigne la certitude objective, ou que l'objet est en lui-même certain ; et *infaillible*, la certitude idéale qu'on a une science certaine de l'objet.

Un effet est *immanquable*, qui dépend d'une cause nécessaire : une prédiction est *infaillible*, qui procède d'une science certaine. Le lever du soleil est *immanquable*, c'est l'ordre de la nature ; une règle d'arithmétique est *infaillible*, elle est fondée sur l'évidence.

Lorsque vous me dites qu'un effet est *infaillible*, c'est votre jugement que vous m'apprenez, sur le rapport des moyens avec la fin. Si vous me dites qu'il est *immanquable*, c'est la réalité de ce rapport nécessaire que vous me présentez, sans l'appuyer de votre croyance. Vous croyez quelquefois une affaire *infaillible*, qu'elle n'est rien moins qu'*immanquable*. Vous trouviez que le gain d'un bon procès était *infaillible*, et l'événement vous apprend qu'il n'était pas *immanquable*. Aussi, dans le cas où ces mots peuvent être assez indifféremment employés, *immanquable*, portant sur la nature ou l'ordre naturel des choses, dit-il quelque chose de plus fort et de plus affirmatif qu'*infaillible*, dans lequel il entre toujours de l'opinion, et par là quelque incertitude, lorsque l'un et l'autre termes ne sont pas pris à toute rigueur.

Dans le style trop commun de l'exagération, on dira qu'une affaire qui doit réussir est *infaillible* ou *immanquable*, quoiqu'il puisse très-bien arriver qu'elle ne réussisse pas. De même on dit qu'une chose est impossible, lorsque le succès n'en est pas vraisemblable, quoiqu'il soit possible. (R.)

732. Immodéré, Démesuré, Outré, Excessif et Exorbitant.

Immodéré, ce qui n'est pas *modéré*, ce qui est sans modération.

Démesuré, qui n'est rien moins que *mesuré*. *Démesuré* dit plus qu'*immodéré*. le dernier mot est purement négatif ; il n'indique qu'un défaut de *modération*, et l'autre marque l'action positive de passer la mesure et d'aller beaucoup plus loin.

Excessif, qui excède ou sort des bornes, qui va trop loin. *Excessif* renferme aussi l'idée d'une chose nuisible, comme *excéder*.

Outré, qui passe outre, outre-passe, qui va par delà. *Outre*, jadis *oultre*, est le latin *ultra*, au delà, par delà, loin de là. La force des mots *outrer*, *outrance*, *outrage*, est trop généralement sentie pour qu'il ne suffise pas d'avoir expliqué le sens de leur racine.

Ce qui passe le juste milieu et tend à l'extrême est *immodéré*. Ce qui

passé la mesure et ne gardé plus de proportion est *démesuré*. Ce qui passe par-dessus les bornes et se répand au dehors, hors de là, est *excessif*. Ce qui passe de beaucoup le but et va loin par delà est *outré*.

La chose *immodérée* pêche par trop de force et d'action; la chose *démesurée* pêche beaucoup par trop d'étendue et de grandeur; la chose *excessive* pêche par surabondance et abus; la chose *outrée* pêche par violence et exagération.

Il faut retenir et contenir ce qui deviendrait *immodéré*; il faut réprimer et resserrer ce qui serait *démesuré*; il faut arrêter et réduire ce qui devient *excessif*; il faut adoucir et affaiblir ce qui est *outré*. (R.)

Excessif et *exorbitant* se disent de presque tout ce qui, étant susceptible d'accroissement, en a reçu plus qu'il ne convenait; l'un et l'autre font entendre qu'il y a du trop, mais le dernier semble enchérir sur le premier, car ce qui est *excessif* va au delà des bornes, en sortant du cours ordinaire, et ce qui est *exorbitant* les dépasse de beaucoup, se trouve hors de toute proportion. Des prétentions *exorbitantes* sont plus fortes en effet que des prétentions *excessives*, on ne saurait prévoir jusqu'où elles iront.

Ce qui établit encore une différence bien marquée en ces termes, c'est qu'en donnant tous les deux l'idée d'un excès, le premier peut cependant être pris en bonne ou mauvaise part, et le second ne s'entend jamais que dans le sens où il indique un excès vicieux. Une *excessive* bonté peut se prendre en effet pour une grande indulgence, ou pour beaucoup de générosité, comme pour une grande faiblesse; mais je doute qu'une bonté qu'on se permettrait d'appeler *exorbitante* pût passer pour autre chose qu'une bêtise rare ou qu'une faiblesse impardonnable. (Le R.)

733. Immunité, Exemption.

L'*immunité* est la dispense d'une charge onéreuse: l'*exemption* est une exception à une obligation commune. L'*exemption* vous met hors de rang: l'*immunité* vous met à l'abri d'une servitude.

Immunité ne se dit proprement qu'en matière de jurisprudence et de finance: c'est une *exemption* de charges civiles ou de droits fiscaux. L'*exemption* s'étend à tous les genres de charges, de droits, de devoirs, d'obligations, dont on ne peut être affranchi; ainsi on dit *exemption* de soins, de vices, d'infirmités, etc., dans l'ordre ou moral ou physique.

L'*immunité* est proprement un titre en vertu duquel les personnes et les choses sont soustraites à quelques charges civiles ou sociales.

L'*exemption* est l'affranchissement particulier de quelque charge à laquelle des personnes ou des choses auraient été soumises avec les autres, sans cette exception à la règle commune.

L'*immunité* est plutôt une sorte de droit établi et fondé sur la nature ou la qualité des choses. L'*exemption* est plutôt une sorte de privilège accordé en faveur ou par des considérations particulières. L'*immunité* des personnes et des biens ecclésiastiques est un droit ancien ou une possession ancienne, fondée sur leur consécration au culte divin. L'*exemption* des églises et des monastères soumis à la juridiction des évêques est une faveur par laquelle les papes prouvent, au jugement des docteurs de l'Église, qu'ils ont la plénitude de puissance, mais non qu'ils aient la plénitude de justice. Sans doute c'est pour cette raison que l'*immunité* semble avoir quelque chose de respectable, et que l'*exemption* entraîne souvent quelque chose d'odieux.

Immunité s'applique principalement aux *exemptions* dont des corps, des communautés, des villes, un ordre de citoyens, jouissent. On dira plutôt *exemption* lorsqu'il s'agira de privilèges particuliers, personnels ou attachés à des offices qui ne tiennent point à l'ordre naturel de la société.

Immunité marque, d'une manière générale, la décharge ou l'*exemption* de charge, sans spécifier de laquelle; c'est au mot *exemption* que cette fonction

grammaticale est réservée. On dit l'*exemption* et non l'*immunité* des tailles, de droit, de franc-fief, de guet et de garde, de tutelle, d'hommage. On dit l'*immunité* plutôt que l'*exemption* de personnes, de lieux, d'un genre de commerce, d'une communauté. L'*immunité* tombe donc proprement sur les objets qui en jouissent, et l'*exemption* détermine de quels avantages particuliers ils jouissent. La prérogative de l'*immunité*, attachée à certains lieux, procure à ceux qui les habitent l'*exemption* de certains droits, de certaines sujétions, de poursuites personnelles.

Les *libertés*, les *franchises*, les *immunités*, les *exemptions*, sont souvent associées et mêlées dans le style des règlements. On observe que les *libertés* et les *franchises* consistent à n'être point sujet à certaines charges ou devoirs ; au lieu que l'*immunité* et l'*exemption* consistent à en être déchargé par une concession particulière, sans laquelle on y serait sujet. (*Voyez LIBERTÉ, FRANCHISE.*) (R.)

734. Imperfection, Défaut, Défectuosité.

Le *défaut* est ou le manque d'une bonne qualité, d'un avantage qu'il convient, mais qu'il n'est pas absolument nécessaire d'avoir pour être bien, ou une qualité positive, répréhensible et désavantageuse qui contrarie, qui affaiblit, offusque ce qu'on a de beau, de bien. C'est un *défaut* de n'avoir pas ce qu'il *faut*, ou d'avoir ce qu'il ne *faut* pas pour être conforme à la règle, au modèle du bien, du beau, en ayant toutefois les conditions les plus essentielles à la règle, et les traits les plus caractéristiques des modèles.

La *défectuosité* est uniquement un *défaut de forme*, de conformation, de configuration, ou tout autre accident qui ôte à la chose une propriété. C'est une *défectuosité* dans un acte que de n'être point paraphé à toutes les apostilles ; ce *défaut de forme* rend l'acte défectueux et sujet à contestation. Une *défectuosité*, un accident, empêchent qu'un bloc de marbre ne soit taillé en statue ; ce mot ne se dit pas dans le sens moral où les formes ne font rien. La *défectuosité* rend la chose informe, difforme ou non conforme, ou peu propre à sa destination.

Imperfection n'exprime proprement qu'un *défaut* négatif, l'absence, la privation, le manque : s'il désigne quelquefois des *défauts* graves, c'est de la manière la plus douce et la plus modérée, comme si l'on ne pouvait pas exiger qu'une chose fût parfaite.

L'*imperfection* fait que la chose n'a pas le degré de perfection qu'elle doit ou peut avoir. Le *défaut* fait que la chose n'a pas toute l'intégrité, toute la rectitude, ou toute la pureté qu'elle doit avoir. La *défectuosité* fait que la chose n'a pas tout le relief, toute la propriété, tout l'effet qu'elle doit avoir.

L'*imperfection* laisse quelque chose à désirer et à ajouter. Le *défaut* laisse quelque chose à reprendre et à corriger. La *défectuosité* laisse quelque chose à réformer et à suppléer.

L'*imperfection* dégénère en *défaut* ; le *défaut* en vice ; la *défectuosité* en difformité. (R.)

735. Impertinent, Insolent.

Impertinent, qui ne convient pas, ce qu'il n'appartient pas de, ou celui à qui il n'appartient pas de faire, ce qui ne tient pas au sujet.

Ce mot vient de la racine qui désigne l'action de *tenir* : *contenir*, renfermer, d'où *pertinere*, appartenir, concerner, regarder, convenir, se rapporter à. Nous ne donnons point ordinairement à ce mot toute l'étendue qu'il a naturellement. L'usage est de qualifier d'*impertinent* ce qui, en heurtant les bienséances, les convenances, les égards établis, choque les personnes. Quelquefois c'est ce qui choque le sens commun.

L'*impertinent* auteur ! (BOILEAU.)

Au palais et en logique, on appelle quelquefois *impertinent* ce qui n'appartient pas à la question, ce qui n'y a point rapport, selon le sens primitif du mot.

Insolent, à la lettre : ce qui n'est pas accoutumé, ce qui n'est pas d'usage, ce dont on n'a pas l'habitude : du latin, *soleo*, avoir coutume, faire à l'ordinaire, aller par le chemin battu : nous disions autrefois *souloir*. Le sens propre de ce mot, nous l'exprimons ordinairement par celui d'*extraordinaire* : il est mieux rendu par celui d'*inaccoutumé*, qui est vraiment le mot propre ; car *extraordinaire* présente une trop grande idée avec un mouvement de surprise. On dit encore au palais *insolite* ; et ce mot était bon ; mais il ne se dit plus que d'un acte, d'une procédure, d'un jugement contraire à l'usage et aux règles. *Insolent* n'est qu'un mot de blâme, qui annonce une hardiesse vaine et injurieuse, *telle qu'on en voit peu d'exemples*. Donat appelle *insolent* celui qui agit contre la loi humaine et naturelle.

L'*impertinent* manque avec impudence aux égards qu'il convient d'avoir ; l'*insolent* manque, avec arrogance, au respect qu'il doit porter. L'*impertinent* vous choque ; l'*insolent* vous insulte.

Quelquefois l'*impertinent* ne fait que mépriser les règles de bienséance ; il ne vous en veut pas, à vous. Toujours l'*insolent* affecta de dédaigner les personnes ; c'est à vous qu'il en veut.

L'*impertinent* est ridicule et insupportable : l'*insolent* est odieux et punissable. On fuit, on chasse l'*impertinent* : on repousse, on hannit l'*insolent*.

Les airs de la fatuité, de la prétention, sont *impertinents*. Le fat est entre l'*impertinent* et le sot. (La Bruyère.) Les airs de hauteur, de dédain, sont *insolents*. (R.)

736. Impêtrer, Obtenir.

Impêtrer est un terme de palais, *obtenir* est de tous les styles : l'un et l'autre signifient se faire accorder ce qu'on désire.

Mais si l'on réussit en *impêtrant*, c'est en suivant des formes, en présentant requête, en faisant valoir des droits : et quoiqu'on puisse parvenir quelquefois de même à son but en employant les seuls moyens d'un *impêtrant*, ou en y joignant les instances, les prières et l'importunité, on est encore plus assuré d'*obtenir* par le travail et les soins, la patience, le temps, le mérite ou l'habileté, l'adresse, la ruse, et quelquefois la force.

Ainsi, on ne peut *impêtrer* que par des moyens juridiques, et il en est mille autres pour *obtenir*.

Il suffit qu'un office soit vacant pour l'*impêtrer* en s'y prenant à temps. Les courtisans savent bien que pour *obtenir* un poste avantageux, il faut commencer par le faire perdre à celui qui l'occupe.

Le royaume du ciel ne s'*obtient* que par la violence ; il faut le ravir, nous dit l'Évangile. Un bénéfice s'*impêtrait* plus facilement en cour de Rome. On n'*obtient* l'approbation de gens de bien qu'en méritant leur estime. (Le R.)

737. Impétueux, Véhément, Violent, Fougueux.

La vigueur de l'essor et la rapidité de l'action sur un objet caractérisent l'*impétuosité*. L'énergie et la rapidité constante des mouvements distinguent la *véhémence*. L'excès et l'abus, ou les ravages de la force, dénoncent la *violence*. La *violence* et l'éclat de l'explosion signalent la *fougue*.

Une bravoure *impétueuse* fait une belle action. Un caractère *véhément* excute avec une grande vivacité de grandes choses. Une humeur *violente* se porte à tous les excès. Un homme *fougueux* fait de grands écarts.

Un style *impétueux* est très-rapide, et souvent trop ; il va par bonds et souvent au hasard. Un discours *véhément* va droit à ses fins, et avec toute la rapidité propre à accélérer le succès. Une satire qui ne ménage et ne respecte rien dans son audace emportée est *violente*. L'ode inspirée par un véritable enthousiasme est *fougueuse*.

Impétueux et *véhément* ne s'appliquent qu'au mouvement et à ses causes ; avec cette différence que le mouvement *impétueux* est plus précipité et moins durable ou moins égal que celui de la *véhémence*. *Violent* se dit de tout genre d'excès et d'abus de la force. *Fougueux* ne tombe que sur les êtres animés ou personnifiés.

Impétueux et *véhément* se prennent au figuré, en bonne ou mauvaise part. *Violent* ne se prend qu'en mauvaise part, si ce n'est dans quelques applications détournées. *Fougueux* ne se prend guère qu'en mauvaise part, si ce n'est quand il s'agit d'un raisonnable enthousiasme. (R.)

L'*impétuosité*, en latin *impetus*, désigne la force ou la violence d'un mouvement causé par l'impulsion de plusieurs choses qui se précipitent les unes sur les autres. On dira du vol d'un oiseau qu'il est rapide ; on ne diras pas qu'il est *impétueux*. Un torrent est *impétueux*, parce que son mouvement est causé par ses eaux, qui se précipitent les unes sur les autres. Les vents *impétueux*, dit Buffon, se précipitent avec fureur. On dit qu'un homme a un parler *impétueux*, lorsqu'il parle vite, et que les paroles sortent précipitamment de sa bouche, comme si elles étaient poussées les unes par les autres. La *véhémence*, du latin *vehere*, *vehere*, porter en haut, élever, se dit d'un mouvement violent qui soulève, qui agit de bas en haut. On dit la *véhémence* des vagues, parce que la nature des vagues est de s'élever avec violence. Ce n'est pas l'*impétuosité*, c'est la *véhémence* des vents qui soulève les flots. *Violence* vient de *vis*, force. Il marque la force du mouvement, abstraction faite de toute cause et de toute manière. *Fougue*, du latin *fuga*, ne se dit que des hommes et des animaux. Il signifie un mouvement subit et désordonné causé par la crainte, par l'effroi ou par l'excès extraordinaire d'une pensée violente et qui rend incapable d'aucune réflexion, d'aucune retenue. Ainsi les flots, les vents, sont *impétueux*, lorsqu'ils opèrent un mouvement violent en se portant les uns sur les autres. Les vents sont *véhéments*, lorsqu'il soulèvent les flots ou qu'ils emportent les objets qu'ils rencontrent sur la terre : ils sont *violents* toutes les fois que leur mouvement a beaucoup de force. Les hommes et les animaux sont *fougueux*, les uns lorsqu'ils sont poussés violemment par l'excès d'une passion qui les aveugle ; les autres, lorsque quelque crainte ou quelque douleur subite les trouble tellement qu'ils ne sont plus retenus par aucune espèce de frein. Au figuré, on dit la jeunesse *impétueuse*, un zèle *impétueux*, une colère *impétueuse*, un caractère *impétueux* ; et toutes ces expressions supposent des sentiments, des désirs, des passions, des fantaisies qui se poussent avec violence les unes les autres, jusqu'à ce qu'ils se soient manifestés au dehors. Un style *impétueux* est un style dont les idées se pressent avec force les unes sur les autres : un discours *impétueux* est un discours qui est dans ce style. On dit des passions *véhémentes*, une colère *véhémente*, une action *véhémente*, pour dire des passions, une colère, une action, qui transportent l'âme hors d'elle-même, et l'exaltent d'une manière extraordinaire. *Violent*, au figuré, se prend toujours en mauvaise part, et marque un excès ou un abus dans quelque genre que ce soit. Des passions *fougueuses* sont des passions dont les accès violents et momentanés bouleversent la raison et en empêchent l'usage. (L.)

738. Impie, Irréligieux, Incrédule, Esprit fort.

L'*impie* s'élève contre la Divinité : l'homme *irréligieux* rejette toute espèce de culte et d'adoration ; l'*incrédule* en matière de religion dispute contre la croyance qui lui a été enseignée.

L'*incrédulité* peut tenir à la nature des dogmes enseignés : tel philosophe, *incrédule* dans le paganisme, a cru au christianisme dès qu'il l'a connu. L'*irréligion* est le résultat d'une opinion générale ; l'*impiété* est l'effet d'un dérèglement de l'imagination.

L'*incrédulité* peut être plus ou moins affirmée, plus ou moins absolue ; elle

peut s'étendre jusqu'à l'athéisme, ou se borner à des doutes sur la religion que l'on n'a pas encore abandonnée. L'*irréligion* n'a qu'un seul type ; déiste ou athée, l'homme *irréligieux* est le même dans toutes ses actions, puisque son esprit se refuse à toute idée de la nécessité d'un culte et son cœur à tout acte d'amour. L'*incrédule* peut n'être pas un *impie*, si, se bornant à ne pas croire, il ne s'en fait pas un sujet de joie et de triomphe : il peut y avoir un *impie* qui ne soit pas *incrédule*, et qui, par un orgueil brutal et insensé, renie le Dieu qu'il croit dans son cœur. (F. G.)

L'*esprit fort* est l'homme qui se produit comme *incrédule* ou au moins sceptique, non-seulement à l'égard des idées religieuses, mais en face de tout ce qu'il traite de préjugés et d'idées préconçues. Il n'admet que ce qui est géométriquement démontré ou ce qui tombe sous ses sens : les nouvelles découvertes en physique même le trouvent longtemps récalcitrant, et les récits héroïques des temps un peu reculés ne sont que fables à ses yeux. L'*esprit fort* se pique d'être *incrédule* en toutes matières. (N.)

739. Impoli, Grossier, Rustique.

C'est un plus grand défaut d'être *grossier* que d'être simplement *impoli* ; et c'en est encore un plus grand d'être *rustique*.

L'*impoli* manque de belles manières ; il ne plaît pas. Le *grossier* en a de désagréables ; il déplaît. Le *rustique* en a de choquantes ; il rebute.

L'*impolitesse* est le défaut des gens d'une médiocre éducation ; la *grossièreté* l'est de ceux qui en ont eu une mauvaise ; la *rusticité* l'est de ceux qui n'en ont point eu.

On souffre l'*impoli* dans le commerce du monde ; on évite le *grossier* ; on ne se lie point du tout avec le *rustique*. (G.)

Une action, une parole, le ton est *impoli* ou *grossier* ; la *rusticité* est dans les manières. On est *rustique* dans tous ses actes, quand on l'est ; on peut être *impoli* par inadvertance ou avec intention, *grossier* sans s'en douter. Celui qui ne fait pas attention aux gens auxquels il s'adresse risque fort d'être *impoli* ; celui qui se laisse aller aux mouvements de son caractère est quelquefois *grossier* ; le *rustique* est ridicule et déplacé parmi des gens bien élevés.

Je ne voudrais pas laisser dire que la *rusticité* est un plus grand défaut que la *grossièreté*. La *rusticité* est un défaut de forme, la *grossièreté* un vice foncier du caractère. L'éducation peut transformer un naturel *rustique* ; elle ne peut que vernir un naturel *grossier*. (V. F.)

740. Importun, Fâcheux.

Ce qui est *importun* nous agite, nous fatigue et nous tourmente. Ce qui est *fâcheux* nous déplaît, nous gêne ou nous ennue. C'est un *fâcheux* voisinage que celui d'un lieu de mauvaise odeur : un bruit continu est *importun*.

Il suffit de la privation de ce qui nous plaît pour rendre une chose *fâcheuse* ; elle ne se rend *importune* que par une action qui nous contrarie ; l'absence de la fortune est *fâcheuse* ; les soins qu'elle exige sont quelquefois *importuns*.

Un *fâcheux* est celui qui par sa présence vient troubler des moments agréables pour nous : un *importun*, celui qui vient nous arracher à des occupations qui nous attachent. Un tiers est *fâcheux* quand il dérange un tête-à-tête ; un homme affairé maudit l'*importun* qui vient l'interrompre.

L'*importunité* ne vient quelquefois que des circonstances où se trouve celui que l'on dérange ; tel homme, qu'on recevrait habituellement avec plaisir, n'est *importun* que pour avoir mal choisi son moment.

Sa présence à la fin pourrait être *importune*. (RACINE.)

C'est le rôle d'un sot d'être *importun* ; un homme d'esprit sent s'il convient ou s'il ennue. (LA BRUYÈRE.)

Si le *fâcheux* ne l'était pas un peu par le caractère, il s'apercevrait bien quand il gêne et se retirerait; car il suffit, pour être *importun*, d'un moment, d'un mot, ou d'un mouvement qui dérange: la comédie des *Fâcheux*, de Molière, présente une suite de gens qui ne sont d'eux-mêmes qu'*importuns*, mais qui deviennent *fâcheux* par les obstacles qu'ils mettent à la rencontre d'Orphise et d'Éraste: le *fâcheux* prolonge l'ennui ou la gêne qu'il cause. (F. G.)

741. Impossibilité, Impuissance.

Impossibilité est passif, *impuissance* est actif, c'est là leur différence. Je m'explique: l'*impossibilité* dépend des qualités de la chose qu'on veut faire, des circonstances qui l'accompagnent indépendantes de celui qui veut la faire; l'*impuissance* est le manque de force dans le sujet. Le résultat de l'action est impossible; l'action est impuissante. Nous sommes moins souvent arrêtés par l'*impossibilité* des choses que par notre propre *impuissance*, ou plutôt nous aimons mieux appeler les choses impossibles que nous avouer impuissants; mais les impossibilités sans nombre que nous rencontrons à chaque pas nous avertissent constamment de notre impuissance.

On dit également mettre quelqu'un dans l'*impossibilité*, dans l'*impuissance* de...; mais, dans le premier cas, les embarras suscités rendent la chose d'une difficulté insurmontable; dans le second, c'est ôter à la personne tout moyen d'agir. (V. F.)

742. Impôt, Imposition, Tribut, Contribution, Subside, Subvention, Taxe, Taille.

Impôt, autrefois *impost*, latin *impositum*, ce qui est posé, mis, assis sur. *Imposition*, l'action d'imposer, l'acte par lequel on impose, l'*impôt* considéré relativement à cet acte. Ces mots expriment particulièrement, par leur valeur propre, l'assiette de la charge.

Tribut, en latin *tributum*, exprime le partage fait, accordé, assigné à la puissance, selon le sens du verbe *tribuere*. *Contribution* marque le concours de ceux qui contribuent, chacun pour leur contingent, à cette charge, avec un rapport particulier à la levée ou au paiement.

Subside, latin *subsidiū*, désigne un soutien, un appui, une aide, et indique un acte volontaire, et un impôt subsidiaire ou secondaire.

Subvention, du latin *subvenire* (venir au secours), marque le secours, l'aide, l'assistance dans un besoin pressant, dans les nécessités de l'État.

Taxe marque le degré, la quotité, le *taux*, le prix en argent auquel les personnes sont taxées ou imposées par le règlement. Ce mot indique une estimation et la fixation de l'*impôt*.

Taille vient de tailler, couper, diviser. Les collecteurs qui ne savaient pas écrire marquaient sur des *tailles* de bois par des *entailles* ce qu'ils recevaient d'une *imposition*, de là, dit-on, la dénomination de *taille*.

L'*impôt* est la charge imposée, en vertu de la confédération sociale et selon la nature des choses, sur les revenus particuliers, pour former un revenu public, essentiellement affecté aux dépenses nécessaires à la sûreté, à la stabilité, à la prospérité de l'État.

L'*imposition* est un tel *impôt* particulier, ou une telle portion de revenu public, établi en tel temps, de telle manière, avec telles conditions. Les *impositions* embrassent toutes les institutions de ce genre, et désignent particulièrement des charges variables, ajoutées à l'*impôt* primitif et permanent.

Le *tribut* est un droit attribué au prince sur ceux qui lui sont soumis, selon des institutions, des conventions, des traités, des règles particulières.

La *contribution* est proprement tel *tribut* extraordinaire additionnel, parti-

culier, variable, payable par tel ordre de personnes qui *contribuent* au même objet. Elle est au *tribut* ce que l'*imposition* est à l'*impôt*.

Le *subside* est le secours accordé à celui qui le reçoit par ceux qui le payent. Si ce *subside* est l'*impôt* même, c'est l'*impôt* tel que les peuples ont consenti à le payer, mais rigoureusement un *impôt* secondaire ou auxiliaire.

La *subvention* est une *imposition* auxiliaire ou une augmentation d'*impôt* accordée ou exigée dans une nécessité pressante et seulement pour cette nécessité. C'est proprement un secours fait pour cesser avec le besoin.

La *taxe* est proprement une *imposition* extraordinaire en deniers ou sommes déterminées et proportionnelles, mises, dans certains cas, sur certaines personnes.

La *taille* est une *imposition* particulière sur la roture, et dans son origine une capitation, comme je l'ai fait remarquer. Mais on dit quelquefois les *tailles* en général, pour désigner en gros des *impositions* mises, ce me semble, à titre de dépendance particulière, sur le peuple, ou plutôt des contributions populaires, variables, réparties et réglées sous une forme de *taxe*. Il semble qu'en usant de ce mot, on veuille affecter une sorte de note aux personnes.

L'*impôt* est payé par le *citoyen*, comme membre de la société. Les *impositions*, fondées sur le devoir naturel de l'*impôt*, sont des prescriptions faites à ce titre au citoyen par la souveraineté. On fait l'histoire économique de l'*impôt*, et le détail historique des *impositions* ; j'aurais fondu l'une et l'autre dans l'histoire des finances, partie de l'histoire générale sans laquelle il n'y a point d'histoire.

Le *tribut* et les *contributions* sont payés par les sujets, les vassaux, les vaincus, et même des princes souverains, comme un gage de dépendance.

Le *subside* est payé par un peuple politiquement libre et considéré comme tel, parce qu'il s'impose lui-même. Une puissance absolument indépendante paye des *subsides* à une autre puissance.

La *subvention* est payée passagèrement à la nécessité, par le citoyen comme par le sujet, et par les peuples politiquement libres comme par les autres. Les dons gratuits extraordinaires sont des espèces de *subventions*.

Les *taxes* sont payées par les sujets ou par certaines classes de sujets. Par là, on entend les *taxes* régulières, fixes et permanentes, créées sans le concours des peuples.

Les *tailles* sont payées par le peuple, ainsi qu'elles l'ont été par des vassaux ou par des serfs. Les seigneurs levaient des *tailles* dans leurs domaines. (R.)

743. Imprécation, Malédiction, Exécration.

L'*imprécation* est, à la lettre, l'action de prier contre, du latin *precatio*, action de prier, et *in*, contre. La *malédiction* est l'action de maudire, du latin *dictio*, action de dire, et *malè*, mal. L'*exécration* est l'action d'*exécorer*, du latin *secratio*, *consecratio*, action de sacrer ou consacrer, et *ex*, dehors. *Exécration* exprime deux actions différentes, celle de perdre la qualité de sacré, et celle d'attirer ou provoquer contre quelqu'un la vengeance divine. Dans un sens relâché, il désigne encore une sainte horreur, l'horreur la plus profonde, ou même l'action digne de cette horreur. Il s'agit de l'*exécration* qui réclame la colère du ciel contre un objet.

L'*imprécation* est donc proprement une prière ; la *malédiction*, un souhait ou un arrêt prononcé ; l'*exécration* une sorte d'anathème religieux.

L'*imprécation* invoque la puissance contre un objet ; la *malédiction* prononce son *malheur* ; l'*exécration* le dévoue à la vengeance céleste.

Celui qui abuse indignement et impunément de son pouvoir contre celui qui ne peut se défendre s'attire des *imprécations* ; le faible opprimé ne peut

qu'appeler au secours : celui qui se complait dans le mal qu'il fait aux autres, ou même dans celui qu'il leur voit souffrir, s'attire des *malédiction*s ; la plainte dédaignée se change en cris de haine : celui qui viole audacieusement ce qu'il y a de plus sacré s'attire des *exécration*s ; le sacrilège est proprement et rigoureusement *exécration*nable.

L'*imprécation* part de la colère et de la faiblesse : c'est une règle que Jésus-Christ a donnée aux chrétiens de pardonner toute injure et de bénir ceux qui les chargent d'*imprécations*. La *malédiction* vient aussi de la justice et de la puissance : l'*exécration* naît d'une horreur religieuse, et c'est pourquoi ce sentiment s'appelle aussi *exécration*, comme quand on dit avoir en *exécration*. Dans l'*Avare* de Molière, Clitandre se trouve presque forcé par l'avarice de son père à faire des *imprécations* contre lui, et Harpagon répond en lui donnant sa *malédiction*. (R.)

744. Imprévu, Inattendu, Inespéré, Inopiné.

Imprévu, ce qui arrive sans que nous l'ayons *prévu*. *Inattendu*, ce qui arrive sans que nous nous y soyons *attendus*. *Inespéré*, ce qui arrive que nous n'osions *espérer*. *Inopiné*, ce qui arrive subitement sans que nous ayons pu l'imaginer ou y songer.

Imprévu regarde les choses qui forment l'objet particulier de notre *prévoyance* ; tels sont les événements intéressants qui surviennent dans nos affaires, nos entreprises, notre fortune, notre santé : nous tâchons de les prévoir, pour nous précautionner, nous prémunir, nous régler, nous conduire. Au milieu de notre course, un obstacle *imprévu* nous arrête.

Inattendu regarde les choses qui forment l'objet particulier de notre *attente* ; tels sont les événements ordinaires qui doivent naturellement arriver, qui sont dans l'ordre commun, auxquels nous sommes plus ou moins préparés. La visite d'une personne avec qui vous n'êtes pas en société ou en relation d'affaires est *inattendue*.

Inespéré regarde les choses qui forment l'objet de nos *espérances*, et par conséquent de nos désirs ; tels sont les événements agréables qui nous délivrent d'une peine, qui nous procurent un plaisir, qui contribuent à notre satisfaction : nous les désirons, nous y croyons. Une faveur longtemps sollicitée en vain est *inespérée*.

Inopiné regarde les choses qui font le sujet de notre surprise ; tels sont les événements extraordinaires qui surpassent notre conception, contrarient nos idées, ne nous tombent pas dans l'esprit, et qui arrivent à l'improviste ; nous n'y songions pas, nous ne les imaginions pas, nous n'y étions nullement préparés, nous avons peine à y croire. La chute subite d'un bâtiment neuf est *inopinée*.

Tout est *imprévu* pour qui ne s'occupe de rien. Tout est *inattendu* pour qui ne compte sur rien. Tout est *inespéré* pour qui n'oserait se flatter de rien. Tout est *inopiné* pour qui ne sait rien. (R.)

745. Impudent, Effronté, Éhonté.

Impudent, qui n'a point de *pudeur*. *Effronté*, qui n'a point de *front*. *Éhonté*, qui n'a point de *honte*.

L'*impudent* brave avec une excessive *effronterie* les lois de la bienséance, et viole de gaieté de cœur l'honnêteté publique. L'*effronté*, avec une hardiesse insolente, *affronte* ce qu'il devrait craindre et franchit les bornes posées par la raison, la règle, la société. L'*éhonté*, avec une extrême *impudence*, se joue de l'honnêteté et de l'honneur, et livrera son front à l'infamie aussi tranquillement qu'il livre son cœur à l'iniquité.

L'*impudent* n'a point de décence ; il ne respecte ni les choses, ni les hommes, ni lui. L'*effronté* n'a point de considération ; il ne connaît ni frein, ni bornes,

ni mesure. L'*éhonté* n'a plus de sentiment; il n'y a rien qu'il n'ose, qu'il ne brave, qu'il ne viole de sang-froid.

L'*impudent* a secoué le premier des freins qui nous est imposé pour nous retenir dans la bonne voie et nous détourner du mal, la *pudeur*. L'*effronté* a surmonté le sentiment qui naturellement nous contient dans les bornes de la modération, la crainte. L'*éhonté* a rompu depuis le premier jusqu'au dernier des liens qui nous empêchent du moins de donner dans les excès et de nous y complaire, la *honte* et la *crainte de la honte*. (R.)

On dit un menteur *impudent*, un coquin *effronté*, un voleur *éhonté*.

Il y a des gens qui naissent *impudents*; les enfants sont souvent *effrontés*; il y a du cynisme à être *éhonté*.

746. Inaccessible, Inabordable.

On dit d'une montagne qu'elle est *inaccessible* et non *inabordable*, et d'un lieu entouré d'eau, de marécages, de boue, qu'il est *inabordable* et non *inaccessible*. Faites un chemin, la montagne ne sera plus *inaccessible*, sans qu'il y ait de changé que le chemin qui mène au sommet. Faites sécher les eaux qui rendent le lieu *inabordable*, et tout sera changé. Que conclure? Qu'un lieu est *inaccessible* pour des causes qui lui sont étrangères; *inabordable*, pour des causes qui lui sont propres. Exemple: Gravier cette montagne *inaccessible* est une entreprise *inabordable*. On dit *inaccessible* à: Ce chemin est *inaccessible* aux voitures, mais *accessible* aux piétons; ce poète s'élève à des hauteurs *inaccessibles*, c'est-à-dire où les autres ne peuvent le suivre.

Appliqués aux personnes, la différence de ces deux mots est encore plus marquée: être *inaccessible* tient aux affaires, à la position, aux circonstances; être *inabordable* tient au caractère: l'homme *inaccessible* ne vous reçoit pas, l'homme *inabordable* vous reçoit si mal, qu'il vaudrait mieux qu'il ne vous reçût pas. Les rois sont *inaccessibles*; s'il leur fallait donner accès à tous ceux qui veulent les approcher, ils ne feraient que recevoir des demandes. La colère rend *inabordable*; il y a peu de gens *inabordables*: ceux qui sont *inaccessibles* à la prière ne le sont pas toujours à la crainte. (V. F.)

747. Inaction, Désœuvrement, Oisiveté.

Inaction, l'état de celui qui ne fait rien; *désœuvrement*, l'état de celui qui n'a rien à faire; *oisiveté*, l'état de celui qui fait des riens, dont la vie se passe sans occupations importantes. L'*inaction* emporte la cessation de toute activité, au moins extérieure: l'*oisiveté* comporte également et l'indolence et une activité employée à des choses inutiles; le *désœuvrement* suppose toujours une activité sans emploi.

L'*inaction* ne peut être durable que pour les corps insensibles: l'*oisiveté* est un état permanent, entretenu par une activité sans fatigue. L'agitation, engendrée par une activité inutile, rend le *désœuvrement* impossible à supporter longtemps.

Après le travail, l'*inaction* a ses douceurs: pour beaucoup de gens, l'*oisiveté* est un état plein de charme.

Un homme qui se repose n'est pas *désœuvré*, car il a quelque chose à faire; c'est de se reposer: il n'est pas *oisif*, car le repos dont il a besoin pour rétablir ses forces est pour lui une affaire importante; il n'est qu'*inactif*.

Un homme qui se promène a l'air *désœuvré*, s'il se promène sans autre objet que celui de passer un temps dont il n'a rien à faire: s'il s'amuse, il n'est qu'*oisif*: pour retomber dans l'*inaction*, il faut qu'il s'arrête. (F. G.)

748. Inadvertance, Inattention.

J'aurais négligé d'assigner la différence de ces termes, si je n'avais vu des vocabulistes définir l'*inadvertance* un défaut d'attention, une action commise

sans attention aux suites qu'elle peut avoir. Il me semble que c'est là précisément l'*inattention* et nullement l'*inadvertance*.

Selon la valeur propre des mots, l'*inadvertance* désigne le défaut ou la faute de n'avoir pas tourné ou porté ses regards sur un objet, de manière qu'on n'a pu traiter la chose comme elle l'exigeait ; et l'*inattention*, le défaut ou la faute de n'avoir pas *tendu* et fixé sa pensée sur un objet, de manière à pouvoir traiter la chose comme on le devait. Vous voyez une personne, et vous n'*attendez* pas à savoir les égards que vous devez observer ; si vous la heurtez, c'est une *inattention*. Vous n'apercevez pas cette personne, et vous n'êtes pas *averti* de l'attention que vous devez y faire ; si vous la choquez, c'est une *inadvertance*.

Dans l'*inadvertance*, vous n'avez pas pris garde, mais vous n'étiez point averti ; dans l'*inattention*, vous étiez averti de prendre garde, et vous ne l'avez pas fait. Dans le premier cas, vous auriez pu ; vous auriez dû, dans le second, éviter la faute. L'*inadvertance* est un accident involontaire ; l'*inattention* est une négligence répréhensible ; cependant l'*inadvertance*, si vous avez pu et dû la prévenir, est un tort comme l'*inattention*. Il y aura un défaut de prévoyance dans l'*inadvertance* ; il y a dans l'*inattention* un défaut de soin.

Un homme abstrait, absorbé dans ses abstractions, est sujet à de grandes *inadvertances* ; il ne voit ni entend. Un homme distrait, emporté par ses distractions, est sujet à de grandes *inattentions* ; il voit sans remarquer, il entend sans distinguer.

Les gens vifs tombent dans des *inadvertances*, ils vont à leur but sans regarder autour d'eux. Les esprits légers tombent dans des *inattentions* ; ils sont à peine tournés vers un objet qu'ils en regardent un autre,

Avec de fréquentes *inadvertances*, vous passerez pour étourdi dans la société, avec de fréquentes *inattentions*, vous passerez pour impoli.

749. Inaptitude, Incapacité, Insuffisance, Inhabileté.

L'*inaptitude* est le contraire de l'*aptitude*, et l'*aptitude* est une disposition naturelle et particulière qui rend fort propre à une chose.

L'*incapacité* est le contraire de la *capacité*, et la *capacité* est une faculté assez grande pour pouvoir saisir, embrasser et contenir son objet ; et, par analogie, la faculté de concevoir, de comprendre, d'exécuter. C'est le sens propre du latin *capax* (capable), et de sa nombreuse famille.

L'*insuffisance* est le contraire de la *suffisance*, prise dans son vrai sens ; et la *suffisance* est le pouvoir proportionnel, ou la possession des moyens nécessaires pour réussir.

L'*inhabileté*, ou, d'une manière positive et plus forte, la *malhabileté*, est le contraire de l'*habileté* ; et l'*habileté* est cette qualité par laquelle une puissance exercée réunit à la supériorité d'intelligence la facilité de l'exécution.

L'*inaptitude* exclut tout talent ; l'*incapacité*, tout pouvoir et tout espoir ; l'*insuffisance*, des moyens proportionnés à la fin ; l'*inhabileté*, le talent et l'art qui dans les difficultés font les bons et prompts succès.

Avec de l'*inaptitude*, il ne faut entreprendre que des choses aisées et simples. Avec de l'*incapacité*, il ne faut pas entreprendre. Avec de l'*insuffisance*, il faut peser avant que d'entreprendre. Avec de l'*inhabileté*, il faut travailler et acquérir pour entreprendre des choses difficiles.

J'aurais pu ajouter à ces mots celui d'*impéritie*, qui désigne l'ignorance de l'art qu'on professe, ou le défaut des connaissances nécessaires pour la fonction publique qu'on exerce, la grande *inhabileté* de celui qui doit savoir. (R.)

L'*insuffisance* vient du défaut de proportion entre les moyens et la fin ; l'*incapacité*, de la privation des moyens ; et l'*inaptitude*, de l'impossibilité d'acquérir aucuns moyens.

On peut souvent suppléer à l'*insuffisance* ; on peut quelquefois réparer l'*incapacité* ; mais l'*inaptitude* est sans remède. (B.)

750. Incendie, Embrasement.

Je trouve dans un dictionnaire que l'*incendie* est un grand *embrasement*, et l'*embrasement* un grand *incendie*. Vaugelas remarque que les bons écrivains du temps du cardinal du Perron et de Coeffeteau évitaient le mot d'*incendie* ; et même que les plus exacts de son temps préféraient celui d'*embrasement*. Selon lui, *embrasement* se dit d'un feu mis au hasard, et *incendie* d'un feu mis à dessein. Présentement, observe Bouhours, *incendie* n'est pas moins usité dans le sens d'*embrasement*.

Un corps est proprement *embrasé* lorsqu'il est pénétré de feu dans toute sa substance, sans que ce feu s'élance au-dessus de sa surface ; circonstance qui distingue le corps *enflammé*. Le feu, lorsqu'il a pénétré toutes les parties d'une grande masse ou d'un amas de choses, forme l'*embrasement* proprement dit, comme il faut que tout brûle ou que tout soit en feu pour former le *brasier*. L'*embrasement* est donc une sorte de conflagration ou de combustion totale, ou plutôt un feu général. L'*incendie*, au contraire, a des progrès successifs : il s'allume, il s'accroît, il se communique, il gagne, il embrasse des masses énormes, des maisons, des villages, des bois, des forêts.

Une étincelle allume un *incendie*, et l'*incendie* produit un vaste *embrasement*. L'*incendie* est un courant de feu, l'*embrasement* présente un brasier ardent. L'*incendie* porte, lance de toutes parts les flammes ; dans l'*embrasement*, le feu est partout, tout brûle, tout se consume.

L'*incendie* de Rome, par Néron, commença dans la partie du cirque adossée au mont Palatin et au mont Coelius. Faute de remparts et d'édifices revêtus de gros murs, et par le concours actif d'une foule d'incendiaires, l'*embrasement* fut bientôt général : l'*incendie* dura six jours et six nuits.

L'*embrasement* ne présente l'objet que sous un aspect physique ; l'*incendie* le présente en outre sous un aspect moral. C'est l'effet naturel que nous considérons dans l'*embrasement* ; c'est un malheur, et un grand malheur, que nous considérons dans l'*incendie*. La physique et la chimie s'occuperont de l'*embrasement* des corps ; l'histoire nous retracera les terribles effets d'un grand *incendie*.

Il est inutile d'observer que ces mots, employés au figuré, se distinguent par les mêmes différences. Une guerre qui s'allume successivement entre plusieurs puissances, une révolte qui gagne d'une province à l'autre, forment des *incendies*. Une guerre qui est allumée tout à la fois en divers pays, une révolte qui a éclaté tout d'un coup dans plusieurs provinces, sont des *embrasements*.

Enfin le mot *incendie* désigne proprement, par sa terminaison, ce qui est, l'état où est la chose ; et *embrasement*, l'action, la cause, ce qui fait que la chose est dans cet état. (R.)

751. Incertitude, Doute, Irrésolution.

Dans le sens où ces mots sont synonymes, ils marquent tous les trois une indécision : mais l'*incertitude* vient de ce que l'événement des choses est inconnu ; le *doute* vient de ce que l'esprit ne sait pas faire un choix ; l'*irrésolution* vient de ce que la volonté a de la peine à se déterminer.

On est dans l'*incertitude* sur le succès de ses démarches ; dans le *doute* sur ce qu'on doit faire ; et dans l'*irrésolution* sur ce qu'on veut faire.

L'homme sage ne sort guère de l'*incertitude* sur l'avenir, du *doute* sur les opinions, et de l'*irrésolution* sur les engagements. (B.)

752. Inclination, Penchant.

L'*inclination* dit quelque chose de moins fort que le *penchant*. La première nous porte vers un objet, et l'autre nous y entraîne.

Il me semble aussi que l'*inclination* doive beaucoup à l'éducation, et que le *penchant* tienne plus du tempérament.

Le choix des compagnies est essentiel pour les jeunes gens, parce qu'à cet âge on prend aisément les *inclinations* de ceux qu'on fréquente. La nature a mis dans l'homme un *penchant* insurmontable vers le plaisir ; il le cherche même au moment qu'il croit se faire violence.

On donne ordinairement à l'*inclination* un objet honnête ; mais on suppose celui du *penchant* plus sensuel, et quelquefois même honteux. Ainsi, l'on dit qu'un homme a de l'*inclination* pour les arts et pour les sciences ; qu'il a du *penchant* à la débauche et au libertinage. (G.)

753. Incroyable, Paradoxe.

On se sert d'*incroyable* en fait d'événements, et de *paradoxe* en fait d'opinions. On raconte des choses *incroyables* : on propose des *paradoxes*.

Le peuple et les enfants ne trouvent rien d'*incroyable* lorsque ce sont leurs maîtres qui parlent. Une proposition nouvelle, quoique vraie, risque d'être traitée de *paradoxe*, tandis qu'une vieille opinion, quoique extravagante, conserve tout son crédit. (G.)

754. Inculpé, Accusé, Prévenu.

Dans le style du palais, style auquel appartiennent principalement ces termes, *inculper* a surtout le sens particulier d'impliquer, de mêler quelqu'un dans une mauvaise affaire. Le sens rigoureux d'*accuser* est de dénoncer ouvertement et de traduire quelqu'un devant un juge, comme auteur ou coupable d'un délit, pour en poursuivre la punition.

L'*inculpation* n'est qu'une allégation et un reproche ; l'*accusation* est un acte formel et une action criminelle.

On *inculpe* celui qu'on ne craint pas de mettre en cause : on *accuse* celui qui est l'objet direct de l'action.

On *inculpe* proprement en matière légère ; il s'agit d'une faute. On *accuse* surtout en matière plus ou moins grave ; on *accuse* d'une mauvaise action, d'un vice.

On *inculpe*, soit en imputant ce qui est réellement faite, soit en imputant à faute ce qui ne l'est peut-être pas. On *accuse* d'un mal réel, d'une action mauvaise, d'une chose réellement répréhensible ou reprochable.

L'*inculpation* a l'air d'être arbitraire, précaire, conjecturale : l'*accusation*, est décidée, prononcée, ferme. On impute en *inculpant* ; on attaque en *accusant*.

On croit voir une sorte de malice dans l'*inculpation*, et dans l'*accusation*, une sorte de malveillance. (R.)

En termes de palais, l'*inculpation*, la *prévention*, l'*accusation* sont les trois degrés conduisant au jugement définitif qui absout ou condamne. Un homme est *inculpé* d'un délit ou d'un crime, en vertu de certains indices ou rumeurs qui le font mettre en état d'arrestation ; envoyé par le ministère public devant une chambre ou un juge d'instruction, il y comparait comme *prévenu*, et si cette autorité déclare qu'il y a lieu à suivre, il est traduit comme *accusé* devant le tribunal compétent. Dans un pays agité, les *inculpations* sont graves et nombreuses : un gouvernement soupçonneux met beaucoup de ses ennemis en état de *prévention* ; mais le nombre d'*accusations* judiciaires et surtout de condamnations ne répond pas toujours à ces rigueurs préliminaires, non plus qu'aux desseins de ceux qui les ont conseillées. (N.)

755. Incurable, Inguérissable.

Cure désigne proprement le traitement du mal ; *guérison* exprime à la lettre le rétablissement de la santé. Le premier de ces mots annonce donc

plutôt le moyen, et l'autre l'effet. Ainsi, le mal *incurable* est celui qui résiste à tous les remèdes; et la maladie *inguérissable*, celle qui ne laisse aucun espoir de salut.

La *cure* est l'ouvrage de l'art ou elle est censée l'être :

D'un *incurable* amour remèdes impuissants ! (RACINE.)

La *guérison* appartient bien autant à la nature qu'à l'art; elle s'opère quelquefois sans remèdes, et même malgré les remèdes.

La folie est un mal *incurable*, on ne la guérit pas; mais elle n'est pas *inguérissable*, on en guérit.

La faim et la soif, dit Nicole, sont des maladies mortelles; les causes en sont *incurables*; et si l'on n'en arrête l'effet pour quelque temps, elles l'emportent sur tous les remèdes. L'homme est toujours mourant d'une maladie *inguérissable* et toujours croissante: sa nature est de se détruire.

Je dis plutôt d'un mal qu'il est *incurable*, et d'une maladie qu'elle est *inguérissable*, parce que le mal n'attaque quelquefois que des organes ou des fonctions qui ne sont pas nécessaires à la vie et même à la santé, au lieu que la maladie attaque la santé même, si ce n'est pas toujours la vie. Or, la *cure* détruit bien le mal, mais c'est proprement la *guérison* qui rend la santé. Ainsi, le mal *incurable* n'est pas toujours funeste et mortel; il n'en est pas de même de la maladie *inguérissable*. On vit avec des maux *incurables*; quant à la maladie *inguérissable*, on en meurt.

La *cure* regarde proprement le mal, elle le combat; la *guérison* regarde la personne, elle lui rend la santé. Ainsi, le mal est plutôt *incurable*, et la maladie *inguérissable*. Un mal ne sera pas *incurable*, tandis que le malade, par sa mauvaise conduite, est *incurable*.

Malade en état si piteux,
Dites-vous, est *inguérissable*;
Et puis, que faire d'un goutteux?
La goutte est un mal *incurable*. (R.)

756. Incursion, Irruption.

L'*incursion* est l'action de courir, de faire une course, de se jeter dans une voie, sur un objet étranger, pour en rapporter quelque avantage ou une satisfaction quelconque. L'*irruption* est l'action de rompre, de forcer les barrières, et de fondre avec impétuosité sur un nouveau champ pour y porter et y répandre le ravage.

L'*incursion* est brusque et passagère: si l'on sort tout à coup de sa carrière, on y rentre bientôt. L'*irruption* est violente et soutenue: si l'on renverse la barrière, c'est pour se répandre. L'*incursion* est faite, comme une course, dans un esprit de retour; et l'*irruption* est un acte de violence fait dans un esprit de destruction ou de conquête. Un peuple barbare fait des *incursions* dans un pays pour le piller; il y fera des *irruptions* pour s'en emparer, s'il le peut, ou pour le dévaster, tant qu'il ne sera pas repoussé. Les Barbares qui détruisaient l'empire romain commencèrent par des *incursions* qu'ils renouvelèrent souvent, parce que les empereurs payaient bien leur retraite, et finirent par de terribles *irruptions*, dont la violence ne s'arrêta que quand il ne leur resta plus qu'à s'asseoir sur les ruines de l'empire. (R.)

757. Indemniser, Dédommager.

Indemniser, terme de palais, c'est *dédommager* quelqu'un d'une perte en vertu d'une obligation, d'un titre quelconque par lequel on était engagé. Les *indemnités* sont dans l'ordre de la justice, de l'équité, de la probité, du calcul; les *dédommagements* sont accordés par la bonté, par la bienveillance, par la pitié, par la charité, si toutefois ils ne sont pas rigoureusement dus. L'*indem-*

nitte est par elle-même plus rigoureuse et plus égale que le *dédommagement* : le *dédommagement* peut être plus ou moins faible ou léger, eu égard à la perte que l'*indemnité* doit couvrir. On *indemnise* en argent ou en valeurs égales, des pertes ou des privations appréciables en argent ou en valeurs égales, celui qui ne doit pas les supporter : on *dédommage* par des compensations quelconques, des pertes ou des privations de toute espèce, celui-là même à qui on aurait pu les laisser supporter. L'*indemnité* vous rend la même somme de fortune ; le *dédommagement* tend à vous rendre une somme semblable d'avantage ou de bonheur.

Un propriétaire *indemnise* son fermier dans les cas majeurs, suivant les conventions. Le riche *dédommage*, par bienfaisance, le pauvre d'une perte fâcheuse. (R.)

La réparation que l'on fait en *indemnisant* est un acte de justice rigoureuse, si le mal à réparer est notre fait, ou si ceux qui en souffrent ne l'éprouvent qu'à notre occasion ; elle est un grand acte de générosité quand elle a lieu pour rendre *indemnes* des malheureux que l'oppression, l'injustice ou des fléaux destructeurs réduisent à la misère ; mais la réparation que l'on fait en *dédommageant* est un simple acte d'équité qui peut s'ennoblir par les circonstances, et devenir dans quelques-unes un acte sublime, parce qu'il est toujours volontaire : c'est ce qui établit une différence entre *indemniser* et *dédommager*.

On *n'indemnise*, en effet, qu'en réparant le mal en entier, et l'on *dédommage* en compensant par quelque bien le mal qu'en justice stricte on n'est pas tenu à réparer. Des entrepreneurs qui ont perdu sur un marché peuvent en être *dédommages* par un plus avantageux qui leur permet de se refaire. Pour les *indemniser*, il aurait fallu leur tenir compte de tout ce qu'ils ont perdu.

Mais quand on disposerait de tous les trésors du monde, il serait impossible d'*indemniser* des braves qui ont laissé des membres sur un champ de bataille ou qu'un coup de feu a fait perdre la vue. Dans l'impuissance de les *indemniser* de ce qu'ils ont perdu, la patrie les *dédommage* par des récompenses honorables et par des distinctions. (Le R.)

758. Indifférence, Insensibilité, Apathie.

Ces deux termes étant appliqués à l'âme la peignent également comme n'étant point émue par l'impression des objets extérieurs qui semblent destinés à l'émouvoir. (B.)

L'*indifférence* est à l'âme ce que la tranquillité est au corps ; et la léthargie est au corps ce que l'*insensibilité* est à l'âme : ces dernières modifications sont, l'une et l'autre, l'excès des deux premières, et par conséquent également vicieuses.

L'*indifférence* chasse du cœur les mouvements impétueux, les désirs fantastiques, les inclinations aveugles ; l'*insensibilité* en ferme l'entrée à la tendre amitié, à la noble reconnaissance, à tous les sentiments les plus justes et les plus légitimes.

L'*indifférence* détruisant les passions, ou plutôt naissant de leur non existence, fait que la raison, sans rivales, exerce plus librement son empire ; l'*insensibilité*, détruisant l'homme lui-même, en fait un être sauvage et isolé, qui a rompu la plupart des liens qui l'attachaient au reste de l'univers.

Par l'*indifférence*, enfin, l'âme, tranquille et calme, ressemble à un lac dont les eaux sans pente, sans courant, à l'abri de l'action des vents, et n'ayant d'elles-mêmes aucun mouvement particulier, ne prennent que celui que la rame du batelier leur imprime ; et, rendue léthargique par l'*insensibilité*, elle est semblable à ces mers glaciales qu'un froid excessif engourdit jusque dans le fond de leurs abîmes, et dont il a tellement endurci la surface, que les impressions de tous les objets qui la frappent y meurent sans pouvoir passer

plus avant, et même sans y avoir causé le moindre ébranlement ni l'altération la plus légère.

L'*indifférence* fait des sages et l'*insensibilité* fait des monstres. (*Encycl.*, VII, 787.)

L'*apathie* ne poursuit aucun objet, elle ne sent pas le prix des objets. L'*indifférence* ne poursuit aucun objet ni ne s'en éloigne; elle n'est pas plus affectée par leur jouissance qu'elle ne le serait par leur privation.

L'*apathie* produit toujours l'inaction; elle étouffe la raison. L'*indifférence* ne produit pas toujours l'inaction, parce que dans la paix dont l'âme jouit, la raison conserve son empire. Au défaut d'intérêt, et de goût on suit des impulsions étrangères, et l'on s'occupe des choses au succès desquelles on est de soi-même fort indifférent.

L'*Encyclopédie* dit que l'*indifférence* fait des sages; oui, si elle est modérée et qu'elle ne se porte pas sur les devoirs de la société: un homme *indifférent* au bonheur de ses enfants, de son épouse, de ses amis, de son pays, est un monstre. Il peut supporter avec la même égalité d'âme le bonheur ou le malheur qui leur arrive, mais il ne doit pas être *indifférent* sur les moyens de prévenir le dernier.

La véritable *indifférence* philosophique est celle qui, regardant du même œil tous les événements de la vie, n'en suit pas moins, pour les diriger, les règles et les conseils de la raison.

Apathique a plus de rapport à l'inaction de l'âme, qui ne les poursuit pas, et qui ne sent aucun motif pour les poursuivre; et *insensible* en a davantage aux objets mêmes qui ne font aucune impression sur l'âme.

L'âme *apathique* est paralysée tout entière par l'*apathie*; elle ne s'exerce sur rien: l'âme *insensible* n'est frappée que par quelques endroits. On peut être *insensible* à une chose et ne pas l'être à plusieurs autres choses. L'honnête homme est *insensible* aux attraits du vice; il ne l'est pas aux attraits de la vertu.

L'homme *apathique* n'agit jamais que contre son gré ou poussé par une force extérieure; l'homme *insensible* à certaines choses agit souvent avec goût lorsqu'il est question d'autres choses. (LAVAUZ.)

759. Indisposé, Incommodé.

Ces deux mots servent à exprimer l'état d'une personne dont la santé n'est pas dans son assiette, mais avec cette différence que l'*indisposition* est un malaise général, répandu dans toute la personne, sans qu'on puisse préciser ni le siège de la souffrance, ni la cause du mal.

Incommodé, au contraire, suppose que l'on connaît la cause du mal. Il y a des gens que la plus faible odeur *incommode*. J'ai été hier très-*incommodée* par le bruit et je suis restée tout *indisposée* aujourd'hui.

L'*indisposition*, qui n'a rien de grave en soi, peut être le prélude ou la suite d'une maladie dangereuse. L'*incommodité* cesse, en général, avec la cause.

Beaucoup de gens se disent *indisposés* et mangent fort bien, qui n'en sont pas *incommodés*. (V. F.)

760. Indolent, Nonchalant, Paresseux, Négligent, Fainéant.

On est *indolent* par défaut de sensibilité; *nonchalant*, par défaut d'ardeur; *paresseux*, par défaut d'action; *négligent*, par défaut de soin.

Rien ne pique l'*indolent*; il vit dans la tranquillité et hors des atteintes que donnent les fortes passions. Il est difficile d'animer le *nonchalant*; il va mollement et lentement dans tout ce qu'il fait. L'amour du repos l'emporte, chez le *paresseux*, sur les avantages que procure le travail. L'inattention est l'apanage du *négligent*; tout lui échappe, et il ne se pique point d'exactitude.

L'indolence émonse le goût; la *nonchalance* craint la fatigue; la *paresse* fuit la peine; la *négligence* apporte des délais, et fait manquer l'occasion.

Je crois que l'amour est de toutes les passions la plus propre à vaincre l'*indolence*. Il me semble qu'on surmonte plus aisément la *nonchalance* par la crainte du mal que par l'espérance du bien. L'ambition fut toujours l'ennemie mortelle de la *paresse*. Des intérêts personnels et considérables ne souffrent point de *négligence*. (G.)

L'*indolent* craint la peine, il n'aime que la tranquillité. Le *nonchalant* craint la fatigue, il n'aime qu'un doux loisir. Le *négligent* craint l'application, il n'aime que la dissipation. Le *paresseux* craint l'action, il n'aime rien tant que le repos. Le *fainéant* craint le travail, il n'aime que l'oisiveté.

Faute de passions, de désirs, de goûts, d'appétits vifs, l'*indolent* ne prend point de part ou d'intérêt aux choses: s'il agit, il ne s'agit pas, ou ne s'agit pas assez pour en souffrir, et c'est ce qui constitue la tranquillité. Faute de chaleur, d'empressement, d'activité, d'énergie, le *nonchalant* n'a pas cœur à l'ouvrage; lâche et lent, s'il agit c'est à son aise ou à loisir; et s'il prend la peine que la difficulté des choses exige, il se tient toujours fort loin de l'excès. Faute de zèle, de vigilance, de soin, de tenue, le *négligent* ne fait rien que trop tard et à demi: ce n'est point à faire qu'il se refuse, c'est à faire une chose qui demande de l'application, ou à donner à la chose l'application qu'elle demande; il évite, par la distraction, la gêne et l'ennui. Faute de ressort, de courage, de volonté, de résolution, le *paresseux* reste comme il est, plutôt que de se mouvoir même pour être mieux, et lors même qu'il le voudrait: l'inaction est son élément; cette inaction, presque absolue, qui exclut jusqu'à l'action douce et uniforme qu'admet la tranquillité. Faute de bonne volonté, d'émulation, d'habitude, d'âme, le *fainéant* reste là, désœuvré, non comme le *paresseux* qui n'a pas la force d'entreprendre, mais parce qu'il a une volonté décidée de ne rien faire: il ne fait rien même quand il fait quelque chose; sa manière est de végéter, ou plutôt il croupit.

L'*indolence* semble prendre sa source dans une sorte d'apathie, dans l'indifférence; la *nonchalance*, dans la froideur du tempérament, dans la langueur des organes; la *négligence*, dans l'insouciance, dans la légèreté de l'esprit; la *paresse*, dans une sorte d'inertie, dans une grande mollesse: la *fainéantise*, dans la lâcheté de l'âme, dans une éducation et une vie oiseuses.

L'abbé Girard a sur ces termes, à peu de chose près, le même fonds d'idées; peut-être était-il à propos de les approfondir et de les développer davantage. Dans deux articles différents, il semble même confondre le *nonchalant* et le *paresseux*. Le *nonchalant*, dit-il, va mollement et lentement dans tout ce qu'il fait; il craint la fatigue; et le *paresseux* craint la peine et la fatigue; il est lent dans ses opérations.

Cet écrivain estime qu'on est *indolent* par défaut de sensibilité; j'aimerais mieux dire par *indifférence*: car le propre de l'*indolent* est de ne se mettre en peine de rien, ou de se refuser à la peine, ce qui le suppose nécessairement *indifférent*, et non pas nécessairement insensible. Cette *indifférence* naît de différentes causes, ou d'une mollesse qui reçoit bien les impressions, mais qui ne répond pas faute de ressort, d'une insensibilité stupide contre laquelle tout aiguillon s'étonne, d'une sorte d'impassibilité par laquelle l'âme, élevée au-dessus de toute atteinte, jouit d'une paix inaltérable. (R.)

761. Induire en, Induire à.

Induire, conduire doucement, faire aller à, mettre dans; on *induit* à faire et on *induit* à une chose. Mais on dit quelquefois *induire en*; *induire en tentation*, *induire en erreur*. L'usage général est pour *induire à* une chose, au mal, au crime; on ne dirait pas *induire en mal*, *en crime*, mais les uns disent *induire en erreur*, et les autres *induire à erreur*.

Induire en, c'est faire aller *dans*, faire tomber *dans*; *induire à*, c'est faire aller *à* ou *vers*, ou mettre seulement sur la voie.

Induire quelqu'un *en* tentation, c'est le mettre dans l'état, à l'épreuve de la tentation, le tenter, le faire tenter; *induire* quelqu'un *au* mal, c'est l'engager à mal faire, le mettre dans la disposition de faire le mal. La préposition *en* exprime l'état où l'on est, et la préposition *à* le but où l'on tend. *Induire en* est la façon de parler la plus naturelle, puisque *in* signifie *en*: *induire à*, suivi d'un substantif, est une manière de parler elliptique, car c'est proprement *induire à faire*. Entre ces deux locutions, il y a, ce me semble, la même différence qu'entre *conduire dans* et *conduire à*: on *conduit dans* le lieu où l'on est; on *conduit au* lieu où l'on veut aller.

Pourquoi ne dirait-on pas également, mais dans des cas différents, *induire en erreur*, comme on l'a toujours fait, et *induire à erreur*, comme l'ont affecté quelques personnes? Ces expressions n'ont pas le même sens, l'une et l'autre ont leur place distincte. A proprement parler, vous trompez celui que vous *induisez en erreur* en lui faisant adopter une chose fausse; vous faites que celui-là se trompe, que vous *induisez à erreur*, en lui suggérant des idées avec lesquelles il se trompera, s'il les suit; dans le second cas, vous êtes une cause éloignée de l'erreur, vous en êtes la cause immédiate dans le premier. Un principe mal entendu vous *induit à erreur*, car vous êtes dans l'erreur dès que vous l'entendez mal: une vérité imparfaitement connue vous *induit en erreur*; car, si elle ne vous trompe pas, puisque c'est une vérité, par là même que vous la connaissez mal, elle vous expose à vous tromper vous-même.

« On peut *induire en erreur* en étant de bonne foi, mais à coup sûr ce n'est pas sans dessein que le méchant vous *induit à erreur*. » (R.)

762. Industrie, Savoir-faire.

L'*industrie* est un tour ou une adresse de la conduite; le *savoir-faire* est un avantage d'art ou de talent.

Dans la nécessité, la ressource de l'*industrie* est plus prompte; celle du *savoir-faire* est plus sûre.

On nomme chevaliers d'*industrie* ceux qui, sans biens, sans emplois, sans métier, vivent néanmoins dans le monde d'une façon honnête, quoique aux dépens d'autrui. Il y a dans tous les états un *savoir-faire* qui en augmente les profits et les honneurs, et qui s'acquiert plus par pénétration que par maximes. (G.)

763. Ineffable, Inénarrable, Indicible, Inexprimable.

Ineffable, de *fari*, *effari*, parler, proférer. *Inénarrable*, de *narrare*, narrer, raconter. *Indicible*, de *dicere*, dire, mettre au jour. *Inexprimable*, d'*exprimere*, exprimer, représenter fidèlement par la parole.

Ainsi donc on ne peut proférer le mot, parler de la chose, qui est *ineffable*; on se tait. On ne peut raconter les faits, rapporter dans toutes leurs circonstances les choses qui sont *inénarrables*; on les indique à peine. On ne peut dire, mettre dans tout son jour ce qui est *indicible*; on le fait entendre. On ne peut exprimer, peindre au naturel ce qui est *inexprimable*; on ne fait que l'affaiblir.

A l'égard des choses *ineffables*, il nous manque l'intelligence des choses ou la liberté d'en parler. A l'égard des choses *inénarrables*, il nous manque la faculté de les concevoir ou bien de les expliquer et de les développer entièrement. A l'égard des choses *indicibles*, il nous manque des idées nettes et des paroles convenables; à l'égard des choses *inexprimables*, il nous manque la force des couleurs ou la suffisance du discours.

C'est le mystère qui rend la chose *ineffable*. C'est le merveilleux qui rend

la chose *inénarrable*. C'est le charme secret qui rend la chose *indicible*. C'est la force ou l'intensité qui rend la chose *inexprimable*.

Les attributs de Dieu, les mystères de la religion, les grâces divines, les secrets de la Providence, etc., sont *ineffables* : nous ne les comprenons pas, nous ne les pénétrons pas, nous en parlons mal.

Les grandeurs et la gloire de la Divinité, les merveilles de la nature, les prodiges de la création, les ravissements de la béatitude, les voies miraculeuses de la Providence, tous ces objets élevés au-dessus de l'esprit et du langage humain, sont *inénarrables*. Saint Paul, ravi au troisième ciel, y voit des choses *inénarrables*.

Les sentiments et les sensations, leur douceur et leur charme, les délices et les voluptés, l'attrait et la suavité de la grâce, le je ne sais quoi que l'on sent si bien sans pouvoir en démêler la vertu, c'est ce qu'on qualifie d'*indicible* : on dit un plaisir, une satisfaction, une joie *indicible* ; on sent tout cela, mais on ne peut pas dire, définir, expliquer ce que c'est.

Tout ce qui est au-dessus de l'expression, tout ce qui est si fort, si extraordinaire, que la langue ou le discours ne peut le rendre sans l'affaiblir, tout cela est *inexprimable*.

Ineffable et *inénarrable* sont du style religieux ; ils seraient bons dans tous les genres de sublime. *Indicible* est un mot de conversation : il faut l'y laisser ; mais on pouvait l'étendre à tout ce qui ne peut ou ne doit pas être dit. *Inexprimable* est usité dans tous les styles, et devrait favoriser *exprimable*. (R.)

764. Ineffaçable, Indélébile.

Ineffaçable est un mot purement français, formé du verbe *effacer*, changer la face, altérer les formes, défigurer les traits, rendre méconnaissable. *Indélébile* est un mot purement latin, du verbe *delere*, renverser de fond en comble, ruiner, perdre tout à fait, détruire entièrement. Les théologiens, qui parlent si souvent latin en français, ont dit un *caractère indélébile*.

Il suffit qu'une empreinte ne soit pas nette et entière pour être effacée. Une chose est *indélébile* lorsqu'il est impossible de l'effacer, de l'ôter, de l'enlever, de la dissiper entièrement.

Ineffaçable désigne donc proprement l'apparence de la chose empreinte sur une autre ; lorsque cette apparence doit toujours être sensible, la chose est *ineffaçable*. *Indélébile* désigne proprement la ténacité d'une chose adhérente à une autre, lorsque cette adhérence est indestructible.

Ainsi la forme est vraiment *ineffaçable* et la matière *indélébile*. Rien ne fera disparaître aux yeux la marque, l'empreinte *ineffaçable* ; rien n'enlèvera de dessus un corps l'enduit, la matière *indélébile* qui le couvre : l'écriture sera donc *ineffaçable*, et l'encre *indélébile*. Quoique l'encre soit *indélébile*, l'écriture ne sera pas *ineffaçable* ; vous pouvez encore altérer et rayer les mots. La honte d'une mauvaise action n'est pas *ineffaçable* ; on l'efface en l'ensevelissant dans un tissu de belles et bonnes actions. La gloire des grands noms est en elle-même *indélébile* ; pour la détruire, il faut détruire les noms mêmes.

765. Ineffectif, Inefficace.

Le célèbre abbé de Rancé a dit *ineffectif*, et l'a dit tout seul, à ce que je crois. Ce qui est *ineffectif* n'est point suivi de l'effet qu'il avait seulement annoncé, et ce qui est *inefficace* ne produit pas l'effet qu'il devait produire. L'objet d'une chose *ineffective* ne s'effectue pas : la cause *inefficace* ne produit pas son objet.

Des promesses, des paroles, des prédictions, des signes, sont simplement *ineffectifs* quand l'effet manque, car il ne leur appartient pas de produire l'événement. Des causes, des agents, des facultés, des moyens sont *inefficaces* quand ils n'ont point leur effet, car ils concouraient du moins à produire

l'événement. Vous direz d'un projet, d'un dessein, qu'il est *ineffectif* ; et d'un secours, d'un remède, qu'il est *inefficace*. Une velléité qui se borne à un désir fugitif, et qui n'a point de puissance, est *ineffective* : une volonté qui se réduit en acte, mais qui échoue, est *inefficace*. L'abbé de Rancé a parlé de ces velléités, de ces desirs, de ces intentions sans vertu, quand il a employé l'épithète d'*ineffectif*. Dans ce sens, ce mot serait utile. (R.)

766. Inexorable, Inflexible, Impitoyable, Implacable.

Inexorable, qu'on ne gagne point, qu'on ne peut fléchir par les prières. *Inflexible*, qui ne fléchit point, qu'on ne peut plier ; il ne s'agit que d'une acception morale de dureté. *Impitoyable*, qui est sans pitié, qu'on ne touche point. *Implacable*, qu'on ne peut apaiser, qu'on ne ramène point.

La sévérité de la justice et la jalouse obstination du pouvoir rendent *inexorable*. Le rigide et *inexorable* ministère de la justice. (BOSSUET.) La rigidité des principes et la roideur du caractère rendent *inflexible*. La férocité de l'humeur et l'insensibilité du cœur rendent *impitoyable*. La violence de la colère et la profondeur du ressentiment rendent *implacable*.

Vous avez beau vous humilier devant le personnage *inexorable*, vous ne le gagnez pas ; point de grâce. Vous avez beau chercher un faible au personnage *inflexible*, il ne cède pas ; point de rémission. Vous avez beau présenter au personnage *impitoyable* les objets les plus propres à l'attendrir, vous ne le touchez pas ; sans quartier. Vous avez beau faire des remontrances et offrir des satisfactions au personnage *implacable*, il ne se rend pas ; point de paix.

Il faudrait inspirer de la clémence à celui qui est *inexorable*, de la bénignité à celui qui est *inflexible*, de la pitié à celui qui est *impitoyable*, de la modération à celui qui est *implacable*.

Soyons donc fiers devant l'homme *inexorable*, fermes devant l'homme *inflexible*, constants devant l'homme *impitoyable*, flegmatiques avec l'homme *implacable*. (R.)

On dit une haine *implacable* :

Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte

Implacable ennemi des amoureuses lois. (RACINE.)

Implacable Vénus ! suis-je assez confondue ? (RACINE.)

On dit le sort *impitoyable* :

... Le triste jouet d'un sort *impitoyable*. (RACINE.)

Une volonté, un caractère *inflexibles* :

Mais de faire fléchir un courage *inflexible*,

De porter la douleur dans une âme insensible. (RACINE.)

767. Infamie, Ignominie, Opprobre.

Infamie, formé de *in*, non ou sans, et de *fama*, réputation ; autrefois *fame*, d'où *famé*, *diffamé*, *infamé*, etc. *Ignominie*, formé de la même négation, et de *nomen*, nom. *Opprobre*, formé de *ob*, devant, en face, et de *probrum*, blâme, reproche, affront, grande honte.

Selon la force des termes, l'*infamie* ôte la réputation, flétrit l'honneur ; l'*ignominie* souille le nom, donne un vilain renom ; l'*opprobre* assujettit aux reproches, soumet aux outrages.

Selon les interprètes latins, le mot *infamia* diffère d'*ignominia* en ce que l'*infamie* est répandue par la voix publique et l'*ignominie* prononcée par le juge. L'*infamie* est, au contraire, dans notre langue, une peine infligée par la loi et non l'*ignominie* : La Cour te déclare *infamé*. Mais il y a aussi une *infamie* de fait. Tous les savants conviennent que l'*ignominie* est une note imprimée sur le nom, et Cicéron (I, 4, de sa République) observe que l'animadversion du jugement tombant sur le nom, elle s'appelle, pour cette raison, *ignominie*.

C'est donc le jugement qui frappe d'*infamie*. C'est l'opinion d'une profonde humiliation attachée aux supplices ou aux peines des crimes bas, qui fait l'*ignominie*. C'est l'abondance de l'*infamie* et de l'*ignominie*, versée, pour ainsi dire, à pleines mains, qui consomme l'*opprobre*.

C'est l'*ignominie* proprement dite qui se répand sur la famille d'un coupable, car c'est elle qui répand la honte sur le nom. Il y a sans doute une *infamie* à périr par la main du bourreau ; mais la décollation, par là qu'elle n'est pas censée *ignominieuse*, ne fait point rejaillir la honte sur la famille ; les accessoires aggravants d'un supplice *ignominieux* vont jusqu'à l'*opprobre*.

Les idées de honte et de blâme sont communes à ces termes : l'*infamie* aggrave ces idées par celles de décri, de flétrissure, de déshonneur ; l'*ignominie*, par celles d'humiliation, d'avilissement, de turpitude ; l'*opprobre*, par celles de rebut, de scandale, d'anathème.

Une action *infâme* ou qui mérite l'*infamie*, nous l'appelons aussi *infamie*. Un avaré fait des *infamies* pour avoir de l'argent. Une action *ignominieuse* ne s'appelle point une *ignominie* ; ce mot exprime uniquement une grande humiliation publique. Une action ne s'appellera pas non plus un *opprobre* ; mais on dit d'une personne abandonnée aux plus horribles excès, qu'elle est la honte et l'*opprobre* de sa famille, de son sexe. (R.)

768. Infatuer, Fasciner, Entêter.

Prévenir, préoccuper à l'excès, tel est le sens figuré de ces termes. *Infatuer*, latin *infatuare*, signifie à la lettre rendre fou, faire perdre le sens, renverser l'esprit ou la tête : de *fatuus*, insensé, extravagant, qui parle sans savoir ce qu'il dit ; et n'oublions pas l'idée de *fat*. *Fasciner*, latin *fascinare*, signifie littéralement soumettre par des regards, par des charmes, vaincre par l'œil, éblouir par des prestiges qui font voir les choses autrement qu'elles ne sont. *Entêter*, c'est, littéralement, porter à la tête, troubler la tête, offenser le cerveau : c'est l'effet produit figurément sur la tête prise pour l'esprit.

L'*infatuation* vous remplit si fort l'esprit d'une idée ou d'un objet qui vous plaît ou vous flatte, qu'il n'est guère possible de vous en détacher. La *fascination* vous aveugle ou vous éblouit si fort, que vous ne pouvez plus voir les objets tels qu'ils sont, et que vous les voyez tels que vous les imaginez, sans vouloir même qu'on vous dessille les yeux ou qu'on en ôte le bandeau. L'*entêtement* vous tourne l'esprit et vous possède si fort, qu'on ne sait comment vous faire entendre raison, et que vous ne voulez rien entendre.

On *infatue* les esprits vains, les têtes qui fermentent et qui s'exaltent. On *fascine* les esprits faibles et superficiels, les gens qu'on subjugué par leur crédulité opiniâtre. On *entête* les gens décidés, ceux qui se persuadent volontiers ce qui leur convient.

On nous *infatue* et nous nous *infatuons*. On nous *fascine* bien plus que nous ne nous *fascinons*. Nous nous *entétons* bien plus qu'on ne nous *entête*.

Il y a une sorte d'engouement¹ dans celui qui est *infatué*, et l'engouement empêche que la vérité ne passe jusqu'à son esprit. Il y a de l'aveuglement dans celui qui est *fasciné* ; et l'aveuglement fait qu'on ne croit plus qu'à ses visions. Il y a de la résolution dans celui qui est *entêté* ; et sa résolution ne lui permet pas de se départir de son idée.

Dans le sens commun à ces termes, nous disons, en conversation, *embabouiner*, *enfariner*, *empaumer*, pour jeter un ridicule sur la personne qui se laisse prévenir.

On *embabouine* celui qui se laisse puérilement amuser ou bercer comme un enfant, comme un sot.

(1) Engoué signifie littéralement qui en a jusqu'au gosier, qui a le passage du gosier bouché ou embarrassé.

Enfariner, à la lettre, poudrer avec de la farine : ce mot se dit, au figuré, pour désigner une légère teinture, une couche superficielle, une apparence de science. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'exprimer par ce terme une prévention, cette prévention est légère, prise à la légère, inconsiderée, vaine et risible. On dit proverbialement qu'un homme est venu, la gueule *enfarinée*, dire ou faire quelque chose, pour lui attribuer un empressement ridicule et une sotte confiance.

Empaumer, c'est recevoir dans la *paume* de la main, serrer fortement contre la *paume* de la main, frapper avec la *paume* de la main. Au figuré, on *empaume* l'esprit de quelqu'un, quand on s'en rend le maître de manière à lui faire croire ou lui faire faire tout ce qu'on veut, comme si on le tenait dans sa main. (R.)

769. Infection, Puanteur.

Infection vient du latin *inficere*, teindre, imprimer, souiller, corrompre ; c'est la communication d'une mauvaise odeur qui répand la corruption d'un corps sur les autres. L'idée de la mauvaise odeur est propre à la *puanteur*.

Ainsi l'*infection* répond une *puanteur* contagieuse ; et la *puanteur* est l'odeur forte et désagréable exhalée des corps sales, pourris, ou de tout autre corps qui, à cet égard, s'assimile à ceux-là. La *puanteur* offense le nez et le cerveau ; l'*infection* porte la corruption et attaque la santé. Vous direz la *puanteur* d'un morceau de viande gâtée, et l'*infection* des cadavres. La *puanteur* d'une personne sale nous fait reculer ; de grands marais répandent l'*infection* et la maladie dans un village, dans un canton.

Il y a des vapeurs *puantes*, telles que celle de la savate brûlée, qui sont salutaires dans certains accidents ; mais des vapeurs *infectes* sont toujours funestes ou malfaisantes.

On dit que la peste *infecte* une ville, ce n'est pas à dire qu'elle l'*empuante* : ce n'est pas la mauvaise odeur, c'est un air malsain qu'elle répand ; tant il est vrai que l'idée propre d'*infect* et de sa famille est celle d'une corruption contagieuse. On dit proverbialement que les paroles ne *puent* point, attendu qu'il y a des paroles sales et déshonnêtes, et que la saleté produit la mauvaise odeur ; tant il est vrai que l'idée propre de *puer* et de sa famille est celle de sentir mauvais par saleté.

Les mots de cette dernière famille ne sont employés qu'au propre ou dans des façons de parler populaires ou familières. Il n'en est pas de même de l'autre famille ; *infecter* est très-communément employé au moral et dans tous les genres de style : on dit *infecter* les esprits, les mœurs, l'enfance, un peuple, etc., d'hérésie et de superstitions. (R.)

770. Inférer, Induire, Conclure.

Ces termes de philosophie indiquent l'action de tirer des conséquences de quelques propositions qu'on a établies.

L'idée propre d'*inférer* est de passer à quelque autre proposition, en vertu des rapports qu'elle a ou qu'on lui suppose avec les propositions précédentes. L'idée propre d'*induire* est de *conduire* à une autre idée ou au but par les rapports et la vertu des propositions *déduites* qui y mènent : l'idée propre de *conclure* est de terminer son raisonnement ou sa preuve, en vertu des rapports nécessaires ou démontrés des prémisses avec la conséquence.

Inférer marque l'action de porter, transporter, pour ainsi dire, l'esprit sur un autre objet : vous pouvez donc *inférer* d'un principe, d'un raisonnement, quelque chose de très-éloigné qui n'est ni annoncé, ni prévu, et dont ensuite il faudra développer et démontrer les rapports avec la thèse ou la vérité posée : par exemple, de ce qu'un homme est libre de droit, j'*infère*, par des raisonnements suivis et d'une conséquence à l'autre, qu'il faut laisser l'ouvrier con-

venir du salaire avec celui qui veut l'employer. *Induire* marque l'action de conduire à un but par la voie qui doit y mener : vous *induisiez* donc par une suite de propositions, de déductions, de conséquences, qui naturellement et progressivement rapprochent l'esprit de la vérité à laquelle il s'agit de le faire parvenir : par exemple, la nécessité de renouveler tous les ans la dépense de l'agriculture vous *induit* à celle de prélever les avances sur les produits de la culture, pour la maintenir dans le même état ; la nécessité de prélever ces avances, à celle de les laisser intactes et exemptes de toutes autres charges ; la nécessité de les laisser intactes, à celle de rejeter ou d'imposer toute autre charge sur la portion des fruits appartenant au propriétaire, sous peine de dégrader la culture par la soustraction des avances, et c'est où vous en voulez venir. *Conclure* marque le dernier terme du raisonnement ou de l'argument qui prouve la proposition : vous *concluez* donc, par la conséquence que vous tirez de l'argument, comme une vérité prouvée qui met fin au raisonnement. Par exemple, vous dites : Un être essentiellement bon est essentiellement juste : Dieu est l'être essentiellement bon ; donc, il est essentiellement juste. Ou bien : Dieu est bon ; donc, il est juste. Cette dernière proposition est la *conclusion*, qui, par une conséquence, *clôt*, pour ainsi dire, le discours. (R.)

771. Infidèle, Perfide, Déloyal.

Une femme *infidèle*, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'*infidèle* : s'il la croit fidèle, elle est *perfide*. (La Bruyère, *Caractères*, chap. III.)

D'après cela, on peut conclure que l'*infidélité* est un simple manque de foi, un simple violement des promesses qu'on avait faites, et que la *perfidie* ajoute à cela le vernis imposteur d'une *fidélité* constante.

L'*infidélité* peut n'être qu'une faiblesse ; la *perfidie* est un crime réfléchi. (B.)

L'*infidèle* manque à ses promesses, le *déloyal* manque à l'honneur, le *perfide* à la bonne foi et à la vérité.

Un dépositaire *infidèle* est un homme *déloyal*, parce que tout dépôt est sacré ; il sera *perfide*, s'il berce d'un faux espoir celui qu'il trompe et qu'il vole. (V. F.)

772. Ingrat à, Ingrat envers.

Corneille a dit, dans la scène seconde du dernier acte de *Pompée* :

Mais voyant que ce prince *ingrat* à ses mérites...

A l'occasion de ce vers, M. de Voltaire avertit le lecteur que nous disons *ingrat envers quelqu'un*, et non pas *ingrat à quelqu'un*. Cette observation, très-juste, n'est point une critique du vers. Corneille, ou Achorée, ne dit pas que Ptolémée soit *ingrat envers Pompée* ; mais qu'il est *ingrat*, c'est-à-dire insensible aux mérites de cet illustre malheureux.

M. de Voltaire dit lui-même :

Ingrat à tes bontés, *ingrate* à ton amour.

Mort de César, act. I, sc. IV.

Racine avait dit :

Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice *ingrate* à vos bontés.

On dira fort bien une terre *ingrate* à la culture, un esprit *ingrat aux leçons*. Un sujet est *ingrat* s'il ne prête point, s'il offre peu de chose à dire. Une terre *ingrate* à la culture ne répond pas aux soins, ne paye pas les peines du laboureur ; un esprit *ingrat aux leçons* n'en profite pas.

Ainsi on est *ingrat aux choses* et *ingrat envers* les personnes. *Ingrat* à désigne l'indifférence, l'insensibilité, la résistance aux soins, aux efforts, au

travail; ou l'inutilité, l'inefficacité, le peu d'effet du travail, des efforts, des forces sur l'objet *ingrat*. *Ingrat envers* désigne le vice de celui qui manque de gratitude, qui n'est pas reconnaissant, qui n'a pas les sentiments dus à son bienfaiteur.

773. Inhumér, Enterrer.

Inhumér signifie, à la lettre, comme *enterrer*, mettre en terre, déposer dans la terre, du latin *humus*, terre, et *in*, en. Le latin *inhumare* étant employé dans les épitaphes, les inscriptions, les actes, les registres mortuaires, *inhumer* a été affecté à la sépulture ecclésiastique, et il signifie *enterrer* avec des cérémonies religieuses, rendre les honneurs funèbres, ceux de la sépulture. *Enterrer* distingue donc l'acte matériel de mettre en terre; et *inhumer*, l'acte religieux de donner la sépulture.

On *enterre* tout ce qu'on cache en terre: on *inhume* l'homme à qui l'on rend les honneurs funèbres. Les ministres de la religion *inhument* les fidèles: un assassin *enterre* le cadavre de la personne qu'il a tuée. On *enterre* en tous lieux: on *inhume* proprement en terre sainte ou dans les lieux consacrés à cet usage pieux.

Inhumér ne se départ point de son caractère religieux. *Enterrer* prête, par sa valeur physique, à des applications figurées et relâchées. Ainsi, on dit d'un homme qu'il s'est *entermé*, qu'il s'*enterre* tout vivant, parce qu'il ne vit pas dans le monde et pour le monde, comme si on ne vivait pas quand on vit avec soi et pour soi. On dit qu'un local, une maison, des fonds, sont *entermés*, quand ils sont cachés, entourés, dominés de toutes parts. On *enterre* un secret qu'on ne révèle pas. On *enterre*, ou plutôt on enfouit un talent dont on ne fait aucun usage. (R.)

774. Inimitié, Rancune, Animosité, Ressentiment.

L'*inimitié* est plus déclarée; elle paraît toujours ouvertement. La *rancune* est plus cachée; elle dissimule.

Les mauvais services et les discours désobligeants entretiennent l'*inimitié*; elle ne finit que lorsque, fatigué de nuire, on se raccommode, ou que, persuadé par des amis communs, on se réconcilie. Le souvenir d'un tort ou d'un affront reçu conserve la *rancune* dans le cœur; elle n'en sort que lorsqu'on n'a plus aucun désir de vengeance, ou qu'on pardonne sincèrement.

L'*inimitié* n'empêche pas toujours d'estimer son ennemi, ni de lui rendre justice; mais elle empêche de le caresser et de lui faire du bien autrement que par certains mouvements d'honneur et de grandeur d'âme, auxquels on sacrifie quelquefois sa vengeance. La *rancune* fait toujours embrasser avec plaisir l'occasion de se venger; mais elle sait se couvrir de l'extérieur de l'amitié jusqu'au moment qu'elle trouve à se satisfaire.

Il y a quelquefois de la noblesse dans l'*inimitié*; et il serait honteux de n'en point avoir pour certaines personnes: mais la *rancune* a toujours quelque chose de bas; un courage fier refuse nettement le pardon, ou l'accorde de bonne grâce.

On a vu les sentiments être héréditaires, et l'*inimitié* se perpétuer dans les familles: les mœurs sont changées; le fils ne veut du père que la succession des biens. Les réconciliations parfaites sont rares: il reste souvent bien de la *rancune* après celles qui paraissent être les plus sincères; et la façon de pardonner qu'on attribue aux Italiens est assez celle de toutes les nations.

Je crois qu'il n'y a que les perturbateurs du repos public qui doivent être l'objet de l'*inimitié* d'un philosophe. S'il y a un cas où la *rancune* soit excusable, c'est à l'égard des traîtres; leur crime est trop noir pour qu'on puisse penser à eux sans indignation. (G.)

L'*inimitié* est un sentiment, un état d'hostilité entre deux ou plusieurs personnes, deux familles, deux peuples.

L'*animosité* est une sorte de colère constante contre quelqu'un, c'est l'irritation de la haine.

Le *ressentiment* est le souvenir d'une injure qu'on n'a pas pardonnée.

La *rancune* est un vif désir de vengeance qu'on dissimule.

L'*inimitié* est commune aux deux ennemis. Longtemps la France et l'Angleterre ont été divisées par une violente *inimitié*.

L'*animosité* est injuste, violente.

Les *ressentiments* s'élèvent quelquefois dans les cœurs alors même qu'on croit avoir oublié les motifs qui ont fait naître d'abord le mécontentement.

Il est malheureux d'être forcé de dire que la *rancune* peut faire le fond d'un caractère. Il y a des gens qui gardent le souvenir d'une injure, comme d'autres le souvenir d'un bienfait. Les gens *rancuniers* devraient, ce semble, être les plus disposés à la reconnaissance. (V. F.)

775. Inintelligible, Inconcevable, Incompréhensible.

Ces trois termes marquent également ce qui n'est pas à la portée de l'intelligence humaine ; mais ils le marquent avec des nuances différentes.

Inintelligible se dit par rapport à l'expression ; *inconcevable*, par rapport à l'imagination ; *incompréhensible*, par rapport à la nature de l'esprit humain.

Ce qui est *inintelligible* est vicieux, il faut l'éviter : ce qui est *inconcevable* est surprenant, il faut s'en défier ; ce qui est *incompréhensible* est sublime, il faut le respecter.

Les athées sont si peu fondés dans le malheureux parti qu'il ont pris, que dès qu'on les presse de rendre compte de leurs opinions, ils ne tiennent que des propos vagues et *inintelligibles*. Nonobstant l'obscurité de leurs systèmes et les conséquences de leurs principes, il est *inconcevable* combien ils séduisent de jeunes gens, à la faveur de quelques plaisanteries ingénieuses et de beaucoup d'impudence ; comme si toutes les raisons devaient disparaître devant l'effronterie, comme si la nature, dans laquelle ils affectent de se retrancher, n'avait pas elle-même des mystères aussi *incompréhensibles* que ceux de la révélation. (B.)

776. Injurier, Invectiver.

Injurier quelqu'un, lui dire des *injures* ou des paroles offensantes. *Invectiver* contre une personne ou une chose, se répandre contre elle en *invectives* ou discours véhéments. L'*injure* consiste ici particulièrement dans les termes, et l'*invective* dans les choses et la manière. Des flots d'*injures* ou de choses offensantes vomis sur un objet sont des *invectives*. Ce mot vient du latin *invehere*, s'emporter contre ; la *véhémence* et l'abondance le distinguent.

Le mépris, l'insolence, la grossièreté, *injurient* : la chaleur, la colère, le zèle, *invectivent*. Les *injures* appartiennent aux gens du peuple, à ceux qui sont faits pour en être. Les *invectives* sont pour les gens ardents qui s'abandonnent à leur vivacité, sans même abandonner la décence.

Une *injure* dite de sang-froid est plus piquante et plus humiliante qu'une longue et sanglante *invective* : il vaut encore mieux exciter une grande colère qu'un grand mépris.

L'homme qui se respecte n'*injurie* pas ; mais, violemment ému, il *invective* avec noblesse et dignité.

Dans une dispute littéraire, celui qui *injurie* est un sot, et celui qui *invective* est un fou.

On n'*injurie* que les personnes ; on *invective* aussi contre les choses, contre les vices, les abus, les mœurs.

Injurier désigne particulièrement l'effet produit par le discours, l'offense :

invectiver désigne proprement la qualité distinctive de l'action, la véhémence. (R.)

777. Insidieux, Captieux.

Les vocabulistes entendent également par ces mots, *ce qui tend à surprendre* ; ils les considèrent donc et les présentent comme synonymes.

En effet, ces mots annoncent un artifice employé pour surprendre, tromper, abuser.

Dans l'emploi des moyens *insidieux*, l'intention est d'induire en erreur ou en faute ; dans celui des moyens *captieux*, elle est d'emporter le consentement ou le suffrage.

Pour parvenir au premier but, on vous tend un piège ; pour atteindre au second, on jette sur vous une espèce de charme.

Les moyens *insidieux* sont de douces insinuations, des suggestions adroites, des finesses subtiles. Les moyens *captieux* sont des séductions spécieuses, des illusions éblouissantes, de belles apparences.

La malice des premiers est cachée, vous n'y voyez rien ; la malice des seconds est parée de dehors trompeurs, vous voyez les choses tout autres qu'elles ne sont en effet.

Tout ce qui tend à surprendre, discours, actions, caresses, flatteries, présents, etc., s'appelle *insidieux*. On n'appelle *captieux* que les discours, les raisonnements, les questions, les termes, etc. Ceux-ci n'attaquent que l'esprit ou la raison ; ceux-là vous attaquent de toutes parts. Comme les discours de Mithridate sont *insidieux* lorsqu'il frappe au cœur de Monime pour l'ouvrir jusqu'au fond par l'épanouissement de la joie ! Comme ils sont *captieux* lorsque son génie, planant au-dessus de tous les obstacles, vole de l'Asie jusque dans les murs de Rome !

L'artifice le plus grossier réussit quelquefois où les moyens les plus *insidieux* échouent : Troie se laisse prendre par un cheval de bois. Un argument *captieux* a, suivant les esprits, un succès que les raisons les plus solides n'auraient pas : l'éclair vous éblouit.

La galanterie est un mensonge *insidieux* de l'amour. La modestie est le langage le plus *captieux* de la vanité.

Ce que les raisonnements les plus *captieux* n'ont pas produit, souvent une caresse *insidieuse* l'opère.

Les présents d'une main intéressée sont *insidieux*. L'amour-propre est le plus *captieux* des sophistes. Craignez le serpent caché sous l'herbe ; redoutez les chants mélodieux des sirènes. (R.)

778. Insinuer, Persuader, Suggérer.

On *insinue* finement et avec adresse ; on *persuade* fortement et avec éloquence ; on *suggère* par crédit et avec artifice.

Pour *insinuer*, il faut ménager le temps, l'occasion, l'air et la manière de dire les choses. Pour *persuader*, il faut faire sentir les raisons et l'avantage de ce qu'on propose. Pour *suggérer*, il faut avoir acquis de l'ascendant sur l'esprit des personnes.

Insinuer dit quelque chose de plus délicat. *Persuader* dit quelque chose de plus pathétique. *Suggérer* emporte quelquefois dans sa valeur quelque chose de frauduleux.

On couvre habilement ce qu'on veut *insinuer*. On propose nettement ce qu'on veut *persuader*. On fait valoir ce qu'on veut *suggérer*.

On croit souvent avoir pensé de soi-même ce qui a été *insinué* par d'autres. Il est arrivé plus d'une fois qu'un mauvais raisonnement a *persuadé* des gens qui ne s'étaient pas rendus à des preuves convaincantes et démonstratives. La société des personnes qui ne pensent et n'agissent qu'autant qu'elles sont

suggérées par leurs domestiques ne peut être d'un goût bien délicat. (G.)

779. Instant, Pressant, Urgent, Imminent.

Instant, qui ne s'arrête pas, qui insiste vivement, qui poursuit ardemment; mot formé de la négation *in*, et de *stans*, qui s'arrête, reste, demeure fixe. *Pressant*, participe de presser, mettre *près* à *près* ou tout contre, serrer de près, pousser fortement contre. *Urgent*, qui étreint ou serre très-étroitement, pique vivement, pousse violemment, contraint durement; du latin *urgere*. *Imminent*, du latin *imminere*, menacer de près, être prêt à tomber dessus, prendre sur, être tout contre.

Instant ne se dit que des prières, des demandes, des sollicitations, des poursuites qu'on fait avec continuité, persévérance, pour obtenir ce qu'on désire. *Pressant* se dit de tout ce qui ne souffre aucun délai, ou de ce qui ne laisse point de relâche, des personnes et des choses qui nous portent à l'action, ou qui veulent une prompte exécution. *Urgent* se dit de certaines choses qui nous aiguillonnent et nous travaillent toujours plus fortement, jusqu'à nous plonger dans la peine, la souffrance, le malheur, si nous n'y avons bientôt pourvu.

Ainsi les sollicitations *instantes* tendent à ravir, par une ardente persévérance et par une sorte de violence douce, notre consentement, ou à déterminer notre volonté en faveur d'un objet à l'égard duquel nous n'étions pas bien disposés. Les considérations *pressantes* nous poussent, avec une forte impulsion, à faire ou à faire au plus vite ce que nous ne ferions pas, ou ce que nous négligerions de faire, soit pour notre intérêt, soit pour un intérêt étranger. Les causes *urgentes* nous portent, avec une force majeure et violente, à les satisfaire, ou à sortir de l'état dans lequel elles nous tourmentent, si nous ne voulons aggraver le mal. Les dangers *imminents* nous avertissent, par leurs menaces, de ramasser nos forces pour nous dérober aussitôt à un mal très-prochain, sous peine d'en être tout à l'heure frappés.

Quelques grammairiens se servent indifféremment d'*imminent* ou *éminent*; faisons-leur en sentir la différence.

Eminent signifie toujours *grand*, plus grand que les autres, élevé au-dessus, qui surpasse : c'est un terme de comparaison. Il y a donc des cas où l'on pourrait absolument dire un péril *éminent*, mais dans le sens d'un grand péril; car *éminent* se prend aussi dans le sens propre : on dit lieu *éminent*. Mais il ne faut pas le dire, par la raison qu'on a confondu *éminent* avec *imminent*, et qu'il ne faut pas donner lieu de les confondre. Tous ceux qui savent la langue disent *péril imminent*, et non *éminent*, lorsqu'il s'agit d'un péril présent ou très-pressant, très-prochain. (R.)

780. Insurrection, Émeute, Sédition, Révolte.

L'*insurrection* est un soulèvement violent, plus ou moins général, plus ou moins prolongé, contre l'autorité qui gouverne : la *révolte* est une résistance aux ordres de l'autorité; l'*émeute* est le mouvement passager d'une petite partie du peuple causé par quelque léger mécontentement; la *sédition* est le mouvement de mécontentement et d'agitation répandu dans les esprits du peuple.

La *révolte* peut être sourde, tranquille, et ne se porter à des actes de violence qu'au moment où un acte d'autorité qu'il faut repousser la fait éclater. La *sédition* peut couvrir et se répandre dans les esprits avant de se manifester au dehors par des mouvements quelconques; l'*émeute* n'existe qu'au moment du mouvement; l'*insurrection* n'a lieu qu'au moment où la volonté du peuple se déclare contre l'autorité.

Un parlement peut être en *révolte* contre un seul acte d'autorité du souverain, sans employer d'autres moyens de résistance que des assemblées et des

édits. L'*insurrection* peut comprendre toutes les classes de la société, se manifester contre tous les actes de l'autorité à laquelle on veut se soustraire, et par tous les moyens qu'on peut employer. L'*émeute* n'est jamais qu'un mouvement populaire qui se borne souvent à des cris, et dont les moyens sont en général peu efficaces ou les résultats peu importants. La *sédition*, ordinairement excitée par des chefs qui animent, se manifeste et par les discours et par les actions. On dit : Il y a eu une *émeute* à la halle, une *révolte* dans telle ville; telle province est en *insurrection*; l'esprit de *sédition* peut être répandu dans tout un empire.

L'*émeute* une fois apaisée, il n'en est plus question; la *révolte* réprimée, tout rentre dans le devoir. La *sédition* peut être calmée et laisser encore des suites à craindre; l'*insurrection* ne cesse guère que lorsque le parti qui la soutient est entièrement accablé.

L'*insurrection* peut être légitime contre une autorité usurpatrice, oppressive : la *révolte* peut avoir lieu contre des actes arbitraires; mais elle est toujours répréhensible, parce qu'elle s'exerce contre une autorité légitime et par des moyens illégitimes : l'*émeute* est l'effet d'une mutinerie irréfléchie, qui ne considère ni le genre de l'autorité contre laquelle elle s'élève, ni le plus ou moins de justice de l'acte qui l'excite; ni le plus ou moins de légitimité des moyens qu'elle emploie. La *sédition*, toujours coupable, est l'effet des menées de quelques esprits turbulents et audacieux, auxquels tous motifs sont égaux, tous moyens sont bons, et, la plupart du temps, tous résultats indifférents.

Les *révoltes* ne marchent plus de concert avec l'autorité à laquelle ils devaient se soumettre (*retro volvere*, tourner en arrière). Les *insurgés* se soulèvent et marchent contre l'autorité qu'ils veulent renverser (*insurgere*, se lever contre). Les *séditieux* font schisme, se séparent des autres citoyens (*seditio pro seditione*, l'action d'*aller à part*, *ségrégation*; c'est ainsi qu'on appelait les retraits du peuple romain hors des murs). *Émeute* signifie simplement agitation, mouvement (*motus*, mouvement). (F. G.)

781. Intérieur, Dedans.

L'*intérieur* est caché par l'extérieur. Le *dedans* est renfermé par le dehors.

Il faut savoir pénétrer dans l'*intérieur* des hommes pour n'être pas la dupe de leur extérieur. Un bâtiment doit être commode en *dedans* et régulier en dehors.

Les politiques ne montrent jamais l'*intérieur* de leur âme; ils retiennent au *dedans* d'eux-mêmes tous les mouvements de leurs passions. (G.)

782. Intérieur, Interne, Intrinsèque.

Intérieur se dit principalement des choses spirituelles : *interne* a plus de rapport aux parties du corps : *intrinsèque* s'applique à la valeur ou à la qualité qui résulte de l'essence des choses mêmes, indépendamment de l'estimation des hommes.

La dévotion doit être *intérieure* : les maladies *internes* sont les plus dangereuses : les fréquentes mutations des monnaies ont appris à faire attention à leur valeur *intrinsèque*. (G.)

Il n'y a point là de différence assignée entre *intérieur* et *interne*; et il est faux qu'*interne* se dise plutôt du corps, et *intérieur* de l'esprit. Tout corps a un *intérieur* ou des parties *intérieures*. On dit l'*intérieur* et l'*extérieur* de la maison; les organes tant *intérieurs* qu'*extérieurs*, des animaux : la surface *intérieure* et la surface *extérieure* d'un globe creux, etc., comme on dit le commerce *intérieur*, et le commerce *extérieur*, etc. Rien de plus usité que ce langage. Fénelon dit souvent les *opérations internes* du Saint-Esprit, les *douceurs internes* de la grâce, etc.

Intérieur signifie ce qui est dans la chose, sous sa surface, et non apparent, par opposition à *extérieur*, qui est apparent, hors de la chose, à sa surface. *Interne* signifie ce qui est profondément caché et enfoncé dans la chose et agit en elle, par opposition à *externe*, qui vient du dehors, et agit du dehors sur elle. *Intrinsèque* signifie ce qui fait comme partie de la chose, ce qui lui est propre ou essentiel, ce qui en fait le fond, par opposition à *extrinsèque*, qui n'est pas dans la constitution de la chose, ce qui tient à d'autres causes et au dehors.

Nous appelons *intérieur* tout ce qui n'est pas apparent, visible ou très-sensible. Nous appelons *interne* tout ce qui est caché, si bien renfermé, si concentré dans la chose, qu'il faut en quelque manière pénétrer dans la chose même pour en découvrir le secret. Enfin, on distingue les propriétés et les qualités *intrinsèques* de toutes celles qui sont accidentelles, accessoires, adventices, adhérentes au sujet.

Intérieur est le mot vulgaire et de tous les styles. *Interne* est un mot de science, de médecine, de physique, de métaphysique et de théologie, et *intrinsèque* est un mot de métaphysique, de scolastique, de commerce. (R.)

Il faut ajouter à ces mots *intestins* qui ne s'emploie guère qu'en parlant des guerres civiles, des troubles intérieurs. Guerres *intestines*, troubles *intestins*. (VOLTAIRE.) (V. F.)

783. Intérieur, Intime.

Intérieur est un comparatif ; *intime* un superlatif. *Intérieur* veut dire seulement qui est plus au-dedans qu'une autre chose ; *intime* qui est plus au dedans que tout. Voilà pourquoi *intérieur* est toujours mis en opposition avec *extérieur*. La vie *intime* et la vie *intérieure* ne sont pas même chose, et nous laissons pénétrer dans notre *intérieur* bien des gens que nous n'admettons pas à notre *intimité*.

En parlant de l'âme, la même différence subsiste. Des *mouvements intérieurs*. (ACAD.) ne se manifestent pas au dehors ; mais une persuasion *intime* est enracinée au plus profond de nous-mêmes, et fait en quelque sorte partie de nous ; rien ne peut détruire ni violer notre sens *intime*, qui est la conscience. Lorsque l'on dit, en parlant des chrétiens, la vie *intérieure*, on entend la vie spirituelle, dévote, opposée à la vie mondaine. (V. F.)

784. Intrigue, Cabale, Brigue, Parti.

Une *intrigue* est la réunion des moyens employés par une ou plusieurs personnes pour un objet quelconque : une *brigue* est la réunion combinée des démarches de plusieurs personnes en faveur d'une seule : une *cabale* est l'association de plusieurs personnes pour ou contre une chose ou une personne : un *parti* est la réunion de plusieurs personnes dans un même intérêt ou une même opinion.

Un homme, par ses *intrigues*, peut se composer un *parti* de gens dévoués à ses intérêts, qui forme une *brigue* pour l'élever à quelque place, et une *cabale* pour renverser ses ennemis.

Une *intrigue* est toujours sourde, oblique et tortueuse, quelquefois lente : une *brigue* parle plus haut et agit toujours avec vivacité : une *cabale* emploie tantôt les menées couvertes, tantôt le bruit, selon ce que demande l'occasion : un *parti* se conduit suivant les passions de ceux qui le composent, sans règle, sans prudence, et souvent sans effet.

Une *brigue* n'a jamais pour objet que la nomination d'une personne à quelque emploi, et est nécessaire surtout dans les élections faites à la pluralité, où l'on a besoin de beaucoup de suffrages, et où l'on est obligé de les solliciter. Une *intrigue* s'emploie plus ordinairement à la cour, où l'on dépend d'un maître dont il faut diriger les volontés en ayant l'air de ne songer qu'à s'y

soumettre. Une *cabale* est le moyen dont on se sert pour entraîner l'opinion publique, qu'il faut frapper de toutes les manières. Pour qu'un *parti* s'élève, il faut un endroit où des intérêts personnels peu pressants laissent le loisir de se livrer à ses passions ou à ses opinions : c'est rarement à la cour, souvent dans les républiques ; quelquefois en France, dans la littérature, qui n'offre pas de grands intérêts à compromettre ; rarement dans les affaires, où chacun songe trop à soi pour suivre le *parti* d'un autre.

Les différents personnages qui composent une *brigue* marchent tous d'un même pas, et suivent tous le même chemin sous les ordres d'un même chef. Les acteurs d'une *cabale*, plus livrés à leur industrie, et moins unis par un dessein positif, se reconnaissent à certains signes de ralliement. Les hommes d'un même *parti* se retrouvent, naturellement attirés par la conformité du langage et des opinions. Plusieurs personnes peuvent agir dans une même *intrigue* à l'insu les unes des autres.

L'esprit d'*intrigue* en suppose l'adresse en même temps que le goût ; l'esprit de *cabale* n'est que le goût du bruit et des tracasseries ; l'esprit de *parti* suppose de l'entêtement et des passions vives, quelquefois aveugles. Une *brigue* peut être formée par les circonstances et par un homme habile, sans qu'aucun de ceux qui la composent y ait été amené par une disposition particulière de son caractère.

Il peut y avoir de la grandeur dans un *parti* ; il faut de la finesse dans une *intrigue* : une *brigue* puissante peut avoir quelque chose d'imposant ; il n'y a dans une *cabale* que de la petitesse et du ridicule. (F. G.)

785. Inventer, Trouver.

On *invente* de nouvelles choses par la force de l'imagination. On *trouve* des choses cachées, par la recherche et par l'étude. L'un marque la fécondité de l'esprit ; et l'autre, la pénétration.

La mécanique *invente* les outils et les machines : la physique *trouve* les causes et les effets.

Le baron de Ville a *inventé* la machine de Marly : Harvey a *trouvé* la circulation du sang. (G.)

786. Invisible, Imperceptible.

Invisible, qui n'est pas visible, ne peut être vu.

Imperceptible, qui ne peut être *perçu* par les sens et surtout par le sens de la vue.

Ce qui est *imperceptible* est *invisible*, mais par une seule cause : c'est par sa petitesse qui échappe à notre vue.

Dieu est *invisible*, les atomes sont *imperceptibles*.

C'est dans un moindre objet, *imperceptible* ouvrage,

Que l'art de l'ouvrier se montre davantage. (L. RACINE.)

L'anneau de Gygès le rendait *invisible*.

Ce qui est *invisible* peut cesser de l'être ; Dieu n'a pas toujours été *invisible* pour les hommes. Ce qui est *imperceptible* cesserait d'être ce qu'il est s'il cessait d'être *imperceptible*. L'*imperceptibilité* tient à la nature même de la chose, c'est une des qualités essentielles de son être ; tout ce que nous ne pouvons voir dans le moment est *invisible* pour nous. Je dis d'un ami que je n'ai pas rencontré chez lui, après plusieurs visites inutiles, qu'il est *invisible* ; cela tient aux circonstances qui l'ont dérobé à ma vue.

On dit encore d'une chose très-éloignée que c'est un point *imperceptible* à l'horizon, non un point *invisible*. Un point *invisible* n'existe pas pour nous, un point *imperceptible* est si petit que nous ne pouvons distinguer quelle forme cache sa petitesse. (V. F.)

787. Irrésolu, Indécis.

L'*irrésolu* ne sait à quoi se résoudre ; il est aussi lent à prendre un parti que l'homme résolu est leste à le faire. L'*indécis* ne sait à quoi se décider ; il est aussi lent à avoir un sentiment que l'homme décidé est leste à s'en former un. S'il ne s'agit que d'une *irrésolution* ou d'une *indécision* passagère, on est *irrésolu* tant qu'on est indéterminé sur ce qu'on doit faire ; et *indécis*, tant qu'on est incertain sur ce qu'on doit conclure. Dans le premier cas, on craint et on délibère ; dans le second, on doute et on examine. L'*irrésolu* flotte d'un parti à l'autre, sans s'arrêter définitivement à aucun ; l'*indécis* balance entre des opinions, sans se fixer par un jugement.

On est surtout *irrésolu* dans les choses où il s'agit de se déterminer par goût ou par sentiment. On est proprement *indécis* dans celles où il faut se déterminer par raison et après une discussion.

On est quelquefois très-décidé sur la bonté d'un parti, sans être résolu à le suivre ; et quelquefois on est résolu à suivre un parti, sans être décidé sur sa bonté. L'*irrésolu* hésite plutôt sur ce qu'il fera ; l'*indécis*, sur ce qu'il doit faire.

Dans l'*irrésolution*, l'âme n'est affectée d'aucun objet assez fortement pour se porter vers lui de préférence. Dans l'*indécision*, l'esprit ne voit dans aucun objet des motifs assez puissants pour fixer son choix.

Une âme faible, craintive, pusillanime, indolente, sans énergie, sans élasticité, sera *irrésolue* ; un esprit faible, timide, lent, léger, dépourvu de lumières, dénué de sagacité, sera *indécis*.

Il faut exciter, piquer, aiguillonner, entraîner l'*irrésolu* ; il faut éclairer, instruire, persuader, convaincre l'*indécis*. Prenez de l'empire sur le cœur du premier, et de l'ascendant sur l'esprit du second.

L'*irrésolu* aime souvent qu'on le tire de son *irrésolution* ; il sent que c'est faiblesse, il se condamne. L'*indécis* résiste plutôt quand on veut le retirer de son *indécision* ; il se persuade volontiers que c'est prudence, il s'en applaudit.

L'*irrésolu* et l'*indécis* font le tourment de ceux qui ont à traiter avec eux. L'on ne conclut rien avec celui-ci ; l'on ne fait rien avec celui-là ; mais aussi sont-ils bien punis l'un et l'autre : l'*irrésolu*, par des regrets toujours renaissants ; l'*indécis*, par des inquiétudes éternelles.

Nous aimons assez l'homme résolu, il montre un certain courage ; et nous plaignons l'*irrésolu*, il nous paraît faible. Nous suspectons l'homme *décidé*, il pourrait être présomptueux ; et nous méprisons l'*indécis*, il nous paraît sot.

L'*irrésolu* n'est pas fait pour des professions dans lesquelles on est fréquemment obligé de se porter subitement à l'action, et de partir, pour ainsi dire, de la main, comme dans les armes. L'*indécis* n'est pas propre à réussir dans tout ce qui demande que l'on fasse sur-le-champ des combinaisons rapides, et que l'on juge sur le coup d'œil ou sur de simples probabilités, comme dans les jeux de commerce.

Irrésolu paraît mieux convenir à l'égard des personnes ; *indécis* convient également aux personnes et aux choses. Je dirais plutôt une question *indécise* qu'une question *irrésolue*, quoiqu'on dise *résoudre* une question ; car ce mot indique l'opération de l'esprit qui *résout*. En fait de sciences, *résoudre* signifie lever, expliquer, faire disparaître les difficultés : *décider*, c'est juger, prononcer, lever l'incertitude. L'autorité *décide*, et le savoir *résout*. Il faut *résoudre* les difficultés pour *décider* le cas. (R.)

788. Irritable, Irascible.

Irritable ne se dit pas seulement des hommes ; il s'applique aux choses ; aux nerfs, aux muscles, aux étamines de certaines fleurs ; il indique une grande susceptibilité. Un rien suffit à piquer l'homme *irritable*.

Irrascible veut dire qui est prompt à se mettre en colère.

L'homme *irritable* ne laisse pas toujours percer son irritation ; les caractères timides sont souvent *irritables*. Le mécontentement intérieur rend *irritable*. L'homme *irascible* éclate.

L'homme *irritable* est d'une sensibilité extrême ; il souffre, il est à plaindre ; l'homme *irascible* s'empporte sans motif, et, sa colère une fois déchainée, il est à craindre.

Il faut ménager l'homme *irritable*, par compassion ; et l'homme *irascible*, par prudence ; mais le plus sage est de les éviter l'un et l'autre ; on ne peut jamais être sûr de ne pas réveiller la souffrance de l'un, ni la colère de l'autre. (V. F.)

789. Irrité, Courroucé.

C'est une distinction trop marquée, quoique juste, que de dire, comme l'a fait l'abbé Girard, que le *courroux* est la *colère* des puissants, et l'*irritation* la *colère* des faibles.

C'est notre impuissance qui nous *irrite* ; l'entêtement, de mauvaises raisons que nous ne pouvons vaincre nous *irritent*. Il faut quelque chose de plus pour nous mettre en *courroux*. Le *courroux* s'exerce contre la cause du *courroux* : un père *courroucé* sévit contre son fils.

On est *irrité* d'une chose et non contre une chose ; si le *courroux* est dangereux, l'*irritation* est inutile. Un homme *irrité* nous fait de la peine, l'homme *courroucé* peut nous faire du mal.

Il y a du ridicule à s'*irriter* de tout ; il y a souvent au *courroux* une cause légitime : une lionne à qui l'on arrache ses petits est en *courroux*.

On dit de la mer qu'elle est *irritée* et *courroucée*. Dans le premier cas, on ne marque que l'agitation des flots ; dans le second, on voit davantage les menaces et les dangers. (V. F.)

790. Ivre, Sôûl.

Ivre, que le vin a privé de l'usage de la raison : *sôûl*, qui a bu autant de vin qu'il peut en boire.

Un homme *ivre* peut n'être pas *sôûl*, c'est-à-dire qu'il peut n'être pas repu, rassasié de vin : un homme *sôûl* est presque toujours *ivre*, parce que l'estomac est souvent plus fort que la tête.

Un homme *ivre* chancelle ; un homme *sôûl* tombe dans un coin pour y cuver son vin.

Au figuré, *ivre* se dit de ceux qui ont l'esprit troublé par les passions ; *sôûl*, de ceux qui sont ennuyés, lassés d'une chose. Être *ivre* de gloire, c'est être troublé par la gloire, par la passion de la gloire, par les plaisirs et l'agitation de la gloire. Être *sôûl* de gloire, c'est en être las, rassasié, n'en vouloir plus.

L'homme peut être *ivre* de bonheur, mais il n'en est jamais *sôûl*. L'*ivresse* indique la faiblesse de nos facultés morales ; être *sôûl* marque les bornes de nos forces, le rassasiement de nos désirs. (F. G.)

J

791. Jaboter, Jaser, Caqueter.

Ceux qui *jabotent* ensemble parlent et causent bas, avec un petit murmure, comme s'ils marmottaient. Ceux qui *jasent* parlent et causent à leur aise, d'abondance de cœur, et trop. Ceux qui *caquètent* parlent et causent sans utilité, sans solidité, avec assez d'éclat ou de bruit, avec peu d'égards ou d'attention pour les autres.

Causer, c'est s'entretenir familièrement. On cause sur des choses graves comme sur des choses frivoles ; on cause d'affaires, comme pour son plaisir. *Jaboter*, *jaser*, *caqueter*, s'appliquent proprement à des conversations sans importance et sur des objets sans intérêt.

De jeunes filles, ennuyées d'une conversation dont elle ne sont pas, s'en vont tout doucement *jaboter* dans un petit coin. Des amants qui n'ont plus rien à se communiquer *jasent* encore longtemps. Des femmelettes réunies en cercle, sans aucun sujet de conversation, et sans raison dans leurs propos, *caquent*. (R.)

792. Jaillir, Rejaillir.

Jaillir fut condamné sans raison par Vaugelas : l'usage l'a maintenu dans son ancienne possession. Ménage, qui le protégeait, observe que l'on dit *jaillir* pour marquer une action simple, absolue et directe, et *rejaillir*, pour signifier le redoublement de cette action. Cela est vrai dans tous les cas.

J'aime ces jeux où l'onde, en des canaux pressée,
Part, s'échappe et jaillit, avec force élançée.

DELLILLE (Poème des Jardins).

Cette description est la définition du mot simple ; le sens du verbe composé est bien marqué dans cet autre vers du même poème :

Faites courir, bondir et rejaillir cette onde.

Rejaillir signifie également *jaillir* plusieurs fois et *jaillir* de divers côtés. L'eau *jaillit* en un flot du tuyau droit ; elle sort avec impétuosité : divisée en filets différents, comme une gerbe, elle *rejaillit* sur divers points de la circonférence.

La lumière *jaillit* du sein du soleil et *rejaillit* sur l'immensité de l'espace.

Jaillir ne se dit que des fluides à qui le mouvement semble être en quelque sorte naturel : ils coulent, ils se répandent, ils s'élèvent comme d'eux-mêmes, tandis que les corps solides restent en repos et dans un état d'inertie, si on ne leur imprime un mouvement. Moïse fit *jaillir* une fontaine d'un rocher ; le feu *jaillit* des veines du caillou.

Rejaillir se dit des fluides, et, par extension, des solides qui sont renvoyés, repoussés, réfléchis. La balle qui frappe contre la muraille est *réfléchie* ; mais la pierre qui se brise contre la muraille, *rejaillit* en morceaux.

Au figuré, on dira très-bien que les idées, les expressions *jaillissent* d'un esprit fécond, d'une bouche éloquente : le poète, après avoir maudit l'aridité d'un détail, sent tout à coup un trait heureux *jaillir* d'un fonds stérile. Ce mot exprimera bien l'abondance, la facilité, la vivacité. *Rejaillir* sert à exprimer, dans le genre moral, le retour, le contre-coup, l'action de retomber de l'un sur l'autre. La gloire des grands hommes *rejaillit* sur les princes qui savent les employer. Il n'y a point de malheur personnel qui ne *rejaillisse* sur plusieurs. (R.)

793. Jalousie, Émulation.

Quelque rapport qui semble exister entre la *jalousie* et l'*émulation* il y a entre elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice et la vertu.

La *jalousie* et l'*émulation* s'exercent sur le même objet qui est le bien ou le mérite des autres, avec cette différence que l'*émulation* est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui rend l'âme féconde, qui la fait profiter de grands exemples, et la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire, et que la *jalousie*, au contraire, est un mouvement violent, et comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle ; et qu'elle va même jusqu'à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou qui, forcée de la reconnaître, lui refuse les éloges,

ou lui envie les récompenses : passion stérile, qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve ; qui le remplit de lui-même, de l'idée de sa réputation ; qui le rend froid et sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui ; qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talents que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talents dont il se pique : vice honteux qui, par son excès, rentre toujours dans la vanité et dans la présomption ; et qui ne persuade pas tant à celui qui en est blessé, qu'il a plus d'esprit et de mérite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a lui seul de l'esprit et du mérite.

L'*émulation* et la *jalousie* ne se rencontrent guère que dans les personnes de même art, de même talent et de même condition. Les plus vils artisans sont les plus sujets à la *jalousie*. Ceux qui font profession des arts libéraux ou de belles-lettres, les peintres, les musiciens, les orateurs, les poètes, tous ceux qui se mêlent d'écrire, ne devraient être capables que d'*émulation*. « Faire mieux est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent de la *jalousie* en faisant bien. » LA BRUYÈRE, *Caract.*, DE L'HOMME.

Au fond, la basse *jalousie* n'a rien de commun avec l'*émulation* si nécessaire aux talents : la première en est le poison, celle-ci en est l'aliment, et elle est également glorieuse à ceux qui en sont animés et à ceux qui en sont l'objet. (B.)

794. A jamais, Pour jamais.

Manières de parler elliptiques. *A jamais*, c'est-à-dire de manière à ne jamais finir, au point de ne jamais cesser, jusqu'à n'avoir jamais de terme ou de retour. *Pour jamais*, c'est-à-dire pour ne jamais finir, afin de ne jamais finir, pour une durée qui n'aura jamais de terme.

A jamais est fait pour exprimer énergiquement l'intensité de l'action, de la chose, par sa durée ; *pour jamais* exprime simplement l'étendue de l'action, de la chose, quant à sa durée. Cette dernière locution marque l'intensité, le fait, une circonstance de temps ; la première marque la force de la cause, l'énergie de l'action, la grandeur de l'effet. La passion dit *à jamais*, et le récit *pour jamais*.

Un homme est perdu *à jamais* quand le mal est tel qu'il est impossible de le réparer. Un homme est perdu *pour jamais* quand il est à croire qu'en effet il ne se relèvera pas de sa disgrâce. Une action est mémorable *à jamais* lorsqu'elle est si grande, si belle, si éclatante, qu'elle ne doit jamais être oubliée : mais une action n'est pas mémorable *pour jamais* ; car le souvenir immortel n'est ni établi par l'intention, ni mis en fait, ni susceptible de former une circonstance de l'action.

Pour augmenter l'énergie de la locution *à jamais*, on dit *à tout jamais*, ou *au grand jamais*, tant il est vrai que l'énergie en est le caractère propre, et qu'elle appartient au langage de la passion (1). On ne dit point *pour tout jamais* : pourquoi ? parce que l'expression *pour jamais* ne désigne que la durée, et qu'une durée éternelle n'a pas, dans le langage froid et juste de la philosophie, de plus ou de moins.

(1) C'est pourquoi Racine a pu employer cette locution : *au grand jamais*, pour désigner avec une emphase comique un temps passé :

La pauvre Babonnette ! Hélas ! lorsque j'y pense,
Elle ne manquait pas une seule audience !
Jamais, *au grand jamais*, elle ne me quitta.

(Les Plaideurs, acte 1, sc. IV.)

Par là, Dandin a l'air d'affirmer que Babonnette, non-seulement ne le quitta jamais, mais que, si elle vivait encore, et dût-elle vivre éternellement, elle ne manquait jamais, *au grand jamais*, de le suivre à l'audience. (V. F.)

Pour jamais exprime, par une phrase négative, ce qu'exprime d'une manière positive *pour toujours*. Cette locution marque la durée entière d'un temps : l'autre exclut toute exception à cette durée, et par là même elle en est plus forte : ce n'est pas seulement *tout, toujours, c'est tout, sans réserve; c'est toujours dans la plus grande rigueur*. En disant qu'une chose ne *finit jamais*, il semble que vous vouliez marquer tous les points d'une durée dont vous désirez inutilement la fin, et que la chose en paraisse plus longue.

Deux amants se jurent d'être à *jamais* l'un à l'autre : deux époux sont l'un à l'autre *pour jamais*. La dernière phrase n'exprime que le fait, ce qui est. Dans la première, il s'agit d'exprimer la force des sentiments par la durée éternelle d'un attachement libre. (R.)

795. Joie, Gaieté.

La *joie* est dans le cœur ; la *gaieté* est dans les manières : l'une consiste dans un doux sentiment de l'âme ; l'autre, dans une agréable situation d'esprit.

Il arrive quelquefois que la possession d'un bien, dont l'espérance nous avait causé beaucoup de *joie*, nous procure beaucoup de chagrin. Il ne faut souvent qu'un tour d'imagination pour faire succéder une grande *gaieté* aux larmes qui paraissent les plus amères. (G.)

La *joie* consiste dans un sentiment de l'âme plus fort, dans une satisfaction plus pleine ; la *gaieté* dépend davantage du caractère, de l'humeur, du tempérament : l'une, sans paraître toujours au dehors, fait une vive impression au dedans ; l'autre éclate dans les yeux et sur le visage. On agit par *gaieté* ; on est affecté par la *joie*.

Les degrés de la *gaieté* ne sont ni bien vifs ni bien étendus ; mais ceux de la *joie* peuvent être portés au plus haut période : ce sont alors des transports, des ravissements, une véritable ivresse.

Une humeur enjouée jette de la *gaieté* dans les entretiens ; un événement heureux répand la *joie* jusqu'au fond du cœur. On plaît aux autres par la *gaieté* ; on peut tomber malade et mourir de *joie*. (*Encycl.*, VIII, 867.)

Le premier degré du sentiment agréable de notre existence est la *gaieté*. La *joie* est un sentiment plus pénétrant.

Les hommes qui ont de la *gaieté* n'étant pas d'ordinaire si ardents que le reste des hommes, ils ne sont peut-être pas capables des plus vives *joies* : mais les grandes *joies* durent peu, et laissent notre âme épuisée.

La *gaieté*, plus proportionnée à notre faiblesse que la *joie*, nous rend confiants et hardis, donne un être et un intérêt aux choses les moins importantes, fait que nous nous plaisons par instinct en nous-mêmes, dans nos possessions, nos entours, notre esprit, notre suffisance, malgré d'assez grandes misères. Cette intime satisfaction nous conduit quelquefois à nous estimer nous-mêmes par de très-frivoles endroits ; et il me semble que les personnes qui ont de la *gaieté*, sont ordinairement un peu plus vaines que les autres. (*Connaissance de l'esprit humain*, page 53.)

La *gaieté* est opposée à la *tristesse*, comme la *joie* l'est au *chagrin*. La *joie* et le *chagrin* sont des situations ; la *tristesse* et la *gaieté* sont des caractères. Mais les caractères les plus suivis sont souvent distraits par les situations : et c'est ainsi qu'il arrive à l'homme *triste* d'être ivre de *joie*, et à l'homme *gai* d'être accablé de *chagrin*. (*Encycl.*, VII, 423.)

796. Joindre, Accoster, Aborder.

On *joint* la compagnie dont on s'était écarté : on *accoste* le passant qu'on rencontre sur sa route ; on *aborde* les gens de connaissance.

Les personnes se *joignent* pour être ensemble : elles s'*accostent* pour se connaître : elles s'*abordent* pour se saluer ou se parler.

Les amants ou les rêveurs n'aiment pas qu'on se *joigne* à eux ; la meilleure

compagnie leur déplaît. Quel avantage d'accoster un menteur ou un taciturne ? On n'en est pas plus instruit. Personne ne s'empresse d'aborder les gens fiers et rustiques ; il y a toujours du désagrement à craindre. (G.)

797. Jour, Journée.

Il me semble qu'il en est de la synonymie de ces deux termes, comme de celle d'*an* et d'*année* (1).

Le *jour* est un élément naturel du temps, comme l'*an* en est un élément déterminé. De là vient qu'on se sert du mot *jour* pour marquer une époque, ainsi que pour déterminer l'étendue d'une durée. De même que l'on fait abstraction de l'étendue des points élevés, on envisage aussi le *jour* sans attention à sa durée.

La *journée* est envisagée, au contraire, comme une durée déterminée, et divisible en plusieurs parties, à laquelle on rapporte les événements qui peuvent s'y rencontrer. De là vient que l'on qualifie la *journée* par les événements même qui en remplissent la durée.

La semaine est composée de sept *jours* ; le mois ordinaire, de trente *jours* ; et l'année de trois cent soixante-cinq *jours*. On désigne la vie entière par la pluralité de ses éléments : nous avons vu de nos *jours* de grands événements. Quand on a passé ses beaux *jours* dans l'oisiveté ou dans la débauche, on est presque assuré de passer ses vieux *jours* dans la misère ou dans la douleur.

La *journée* est l'espace de temps qui s'écoule depuis l'heure où l'on se lève jusqu'à l'heure où l'on se couche. Quand le temps est serein et doux, il fait une belle *journée*. Une *journée* est heureuse ou malheureuse, agréable ou triste, à raison des événements qui s'y passent. La *journée* de Malplaquet fut fâcheuse pour la France, celle de Fontenoy fut glorieuse. On donne aussi le nom de *journée* au travail que l'on fait dans le cours d'une *journée*, et souvent au salaire même de ce travail.

Le mot de *jour* se prend quelquefois pour la clarté du soleil quand il est sur l'horizon, et quelquefois pour les ouvertures pratiquées dans un bâtiment, à dessein d'y introduire cette clarté : dans aucun de ces deux sens, *jour* n'est synonyme de *journée* ; et les exemples qui ne se prêteraient point aux distinctions que l'on vient d'assigner rentreraient à coup sûr dans l'un des deux, soit proprement, soit figurément. (B.)

Le *jour* exprime une durée et il est susceptible d'être divisé, aussi l'a-t-il été de plusieurs manières par les peuples divers. On appelle *jour* artificiel le temps de la lumière qui est déterminé par le lever et le coucher du soleil, et *jour* naturel celui qui est composé de 24 heures, depuis minuit jusqu'au minuit suivant. Ces diverses acceptions du mot *jour* n'ont rapport qu'à la physique et au temps. Mais l'espace de temps auquel on a donné ce nom a des rapports essentiels avec nous ; et l'on appelle *journée* cet espace considéré sous ce point de vue. Ainsi la *journée* en ce sens est l'espace de temps qui s'écoule pour nous, depuis l'heure où nous nous levons jusqu'à celle où nous nous couchons. Une *journée* est heureuse ou malheureuse, agréable ou désagréable, triste ou gaie, à raison des événements relatifs à nous, qui s'y passent. On donne aussi le nom de *journée* au travail que l'on fait dans le courant d'une *journée*, et souvent au salaire même du travail. Il a fait un beau *jour* se dit relativement à la pureté de l'air, à l'état de l'atmosphère. Il a fait une belle *journée* se dit relativement aux actions, aux travaux, aux desseins que ce beau *jour* a ou doit avoir favorisés. Le lever du soleil nous annonçait un beau

(1) Il faut remarquer pourtant qu'on ne dit pas un *an* heureux, tandis qu'on dit un beau *jour*, un *jour* heureux. On dit aussi le matin de tel *jour*, et non le printemps, l'automne de tel *an*. (V. F.)

jour, nous en profitâmes pour faire une partie de chasse, et nous eûmes une belle journée. (L.)

798. Joute, Tournois.

La *joute* était proprement le combat à la lance de seul à seul ; on a ensuite étendu la signification de ce mot à d'autres combats, par l'abus qu'en ont fait nos anciens écrivains, qui, en confondant les termes, ont souvent mis de la confusion dans nos idées.

Nous devons par conséquent distinguer les *joutes* des *tournois*. Les *tournois* se faisaient entre plusieurs chevaliers qui combattaient en troupe, et la *joute* était un combat singulier d'homme à homme. Quoique les *joutes* se fissent ordinairement dans les *tournois* après les combats de tous les champions, il y en avait cependant qui se faisaient seules, indépendamment d'aucun *tournoi*. (Encyclop.)

799. Joyau, Bijou.

Les *joyaux* sont plus beaux, plus riches, plus précieux ; les *bijoux* sont plus jolis, plus agréables, plus curieux. Dans la comparaison, on voit le *joyau* plus en grand, et le *bijou* plus en petit. On dit les *joyaux* de la couronne, on les garde dans un trésor : une femme parle de ses *bijoux*, elle les serre dans un écrin.

Vous donnerez à des enfants quelques *bijoux*, et non des *joyaux* ; une femme s'est réservé dans son contrat de mariage ses *joyaux* ; c'est ainsi du moins qu'on disait autrefois, plutôt que ses *bijoux*. Le *joyau* est censé d'un plus grand prix que le *bijou*. Ainsi donc les *joyaux* sont pris, en général ou collectivement, pour marquer la richesse de l'ensemble, et un *bijou*, tel *bijou* en particulier, pour en marquer la qualité et l'usage.

Le *bijou* est toujours un ouvrage travaillé ; le *joyau* n'est quelquefois que la matière brute. C'est surtout la façon que l'on considère dans le *bijou*, et la matière dans le *joyau*. Ainsi, la joaillerie se distingue de la bijouterie en ce qu'elle comprend dans son négoce les pierreries qui ne sont pas taillées ou montées. On comprend dans la dénomination de *bijou* une quantité prodigieuse de choses usuelles, telles que des tabatières, des cannes, des étuis, et ces choses-là ne sont pas des *joyaux*, comme les pierreries.

800. Jovial, Gai.

L'homme *jovial* a une grosse joie, bruyante, qui fatigue quelquefois ; la *gaieté* est aimable et communicative. Le *jovial* rit de tout et cherche à faire rire ; l'homme *gai* a de l'à-propos. Entre eux deux, il y a la distance du sourire fin au gros rire. (V. F.)

801. Jugement, Sens.

Le *sens* intellectuel doit, selon le mot, et par une analogie évidente, être dans l'esprit ce que le *sens* matériel est dans le corps ; c'est la faculté de prévenir, connaître, distinguer, discerner les objets, leurs qualités, leurs rapports ; lorsque cette faculté lie, combine ces rapports, et prononce sur leur existence, c'est le *jugement*.

Le *sens* est, ce me semble, l'intelligence qui rend compte des choses ; et le *jugement*, la raison qui souscrit à ce compte : ou si l'on veut, le *sens* est le rapporteur qui expose le fait, ou le témoin qui en dépose ; et le *jugement*, le juge qui décide. Nous *jugeons* sur le rapport de nos *sens*.

Le *jugement* est selon le *sens*. Qui n'a point de *sens* n'a point de *jugement* ; qui a peu de *sens* a peu de *jugement* ; qui a perdu le *sens* a perdu le *jugement*. Il est évident que le *sens*, qui donne la connaissance des choses, règle le *jugement*, qui prononce sur l'état des choses.

Il est facile de comprendre pourquoi le *jugement* et le *sens* sont si souvent

confondus : c'est la même faculté de l'esprit appliquée à des opérations différentes, mais liées ensemble. Ainsi, l'on dit partout que le *sens* est la faculté de comprendre et de *juger* raisonnablement, selon la droite raison ; mais il est clair que, quand cette faculté *juge*, c'est le *jugement*, et que l'idée de *juger* est absolument étrangère au mot *sens*, qui ne peut par lui-même énoncer que des idées analogues à celles des *sens* physiques.

Le *sens* est la raison qui éclaire : le *jugement* est la raison qui détermine. Ainsi, à proprement parler, le *jugement* n'est pas, comme le dit un moraliste profond, une grande lumière de l'esprit ; c'est la détermination à recevoir et à suivre, dans les choses morales et intellectuelles, la lumière que le *sens* lui présente.

Nous sentons bien que le *sens* n'est pas décidé, déterminé, fixe et ferme comme le *jugement*, lorsque nous disons à *mon sens*, pour marquer une sorte d'instinct, de goût, de penchant, une idée, une opinion légère, un avis qui n'est pas raisonné et décidé. Vous parlez ainsi pour dire que vous ne *jugez* pas, que vous ne portez pas un *jugement*, que c'est plutôt affaire de goût que de *jugement*.

Ce n'est pas que le *sens* ne juge ; mais alors, si nous ne l'appelons pas *jugement*, la raison en est que ces opérations sont si rapides, qu'on ne les distingue pas, qu'on ne les aperçoit pas ; on juge, on se détermine comme par instinct. On voit, on sent, pour ainsi dire ; le *jugement* raisonne ou combine ; on dirait que le *sens* dispense de raisonner et de combiner dans ces cas-là.

L'homme d'un grand *sens* voit d'un coup d'œil, au loin, par-dessus tous les esprits, au fond des choses, et si bien, qu'il semble se passer de *jugement* : son coup d'œil vaut la réflexion et la méditation. Voir et juger est pour lui même chose.

Avec le bon *sens* on a le *jugement solide*. Un homme de *sens* aura de la profondeur dans le *jugement*. Le *sens commun* promet assez de *jugement* pour qu'on se conduise bien dans les conjonctures ordinaires de la vie. On dira plutôt un grand *sens* qu'un grand *jugement* ; je viens de dire pourquoi. Le *sens*, joint à l'habitude des affaires, rend le *jugement sûr*.

En vain vous auriez le *sens droit*, si vous n'avez pas le *jugement sain* : la droiture ou la rectitude de l'esprit suffit au *sens* ; outre la rectitude de l'esprit, il faut, pour le *jugement*, la droiture de l'âme. La passion qui n'est pas assez forte pour vous ôter le *sens*, est assez maligne pour corrompre votre *jugement* ; elle met en contradiction le *sens* qui voit bien les choses, avec le *jugement* qui obéit à la volonté pervertie. Il y a des juges éclairés et corrompus.

Celui qui n'a point de *sens* est bête et imbécile : celui qui n'a point de *jugement* est fou, extravagant.

L'homme *sensé* a de la rectitude, du discernement, de la sagesse dans l'esprit ; l'homme *judicieux* a de plus de la réflexion, de la critique et de la profondeur : on écoute l'homme *sensé*, on consulte l'homme *judicieux*.

Le *sens* regarde particulièrement la conduite, les affaires, les objets usuels : le *jugement* embrasse tous les objets du raisonnement. (R.).

802. Juriste, Jurisconsulte, Légiste.

Juriste, qui fait profession de la science du droit : *jurisconsulte*, qui consulte ou est consulté sur le droit, sur des points de droit ; *légiste*, qui fait profession de la science des lois.

Nous ne disons plus guère aujourd'hui que *jurisconsulte*, et nous appelons même *jurisconsultes* des gens qu'on ne consulte pas, mais qui seraient bons à consulter, tels que des juges habiles, qui ne sont, à proprement parler, que *juristes*. (R.)

Juriste est celui qui fait profession de la science du droit.

L'giste est celui qui fait profession de la science de la loi. Définissons *droit* et *loi*.

Droit est pris, en jurisprudence, pour la masse, la collection des lois qui régissent l'empire; on dit *le corps du droit*.

Loi signifie règle prescrite : son effet est particulier, elle fait partie du *droit*. La *loi* est donc au *droit* ce que la partie est au tout; et c'est par cette distinction et l'application des exemples que nous reconnaitrons le *juriste*.

L'avocat est *juriste*, le procureur *légiste*. (Anon.)

803. Justesse, Précision.

La *justesse* empêche de donner dans le faux, et la *précision* écarte l'inutile. Le discours *précis* est une marque ordinaire de la *justesse* de l'esprit. (G.)

804. Juste, Équitable, Impartial.

Ce qui est *juste* de fait, on vertu d'un droit parfait et rigoureux, l'exécution peut en être exigée par la force, si l'on n'y satisfait pas de bon gré. Ce qui est *équitable* ne se fait qu'en vertu d'un droit imparfait et non rigoureux; l'exécution ne peut en être exigée par les lois de la contrainte, elle est abandonnée à l'honneur et à la conscience de chacun.

Le contrat de louage donne au propriétaire le droit parfait d'exiger du locataire, même par force, le paiement du loyer; il est donc *juste* de le payer, et c'est une *injustice* d'éluder ou de refuser ce paiement. Le pauvre n'a qu'un droit imparfait à l'aumône qu'il demande, et il ne peut l'exiger par contrainte; mais le principe de l'égalité naturelle en fait un devoir à la conscience de l'homme riche. Il est donc *équitable* de remplir ce devoir; et si ce n'est pas une *injustice*, c'est au moins une *iniquité* de s'en dispenser quand on peut s'en acquitter.

Ce sont les lois positives qui décident de ce qui est *juste* ou *injuste*; ce sont les principes de la loi naturelle qui constatent le droit moins rigoureux d'après l'égalité naturelle, et qui, par conséquent, décident de ce qui est *équitable* ou inique. (B.)

L'homme *juste* est celui qui obéit aux lois, qui remplit ses obligations et ses devoirs. Le christianisme appelle *justes* ceux qui suivent exactement la loi de Dieu. On n'est donc pas seulement *juste* par sa conduite envers les autres.

Équitable, qui suit les règles de l'*équité*; c'est-à-dire qui accorde aux autres tout ce que l'*équité* permet d'accorder, qui ne se laisse détourner par rien de l'application de la justice naturelle. Si les rois veulent se faire aimer, leur premier soin doit être de se montrer *équitable*. Un juge *équitable* est indulgent.

Une longue indulgence est l'*équité* d'un père. (Cæcilia.)

Impartial, qui n'a point de parti pris d'avance, qui ne penche ni d'un côté ni de l'autre, ne se laisse point influencer par des préjugés. Pour être *juste* il faut être *impartial*. C'est une des conditions de la *justice*.

L'homme *juste* se découvre dans toutes ses actions; l'homme *équitable* dans tous ses rapports avec les autres; l'homme *impartial* dans tous ses jugements.

On ne dit pas un juge *juste*, parce que c'est une obligation pour un juge d'appliquer les lois; on dit un juge *équitable*, parce que c'est le devoir du juge de ne pas appliquer la justice dans toute sa rigueur; un juge *impartial*, parce que rien ne doit influencer ses jugements.

Ce serait une injure de dire de Dieu qu'il est *impartial*; on ne dit pas davantage qu'il est *équitable*, parce qu'il est absolu; il est *juste*. (V. F.)

805. Justice, Équité.

L'objet propre de la *justice* est le respect de la propriété. L'objet de l'*équité*, en général, est le respect de l'humanité.

Votre existence, vos facultés, vos talents, votre travail, les fruits de votre travail, votre fortune, votre réputation, votre honneur, sont à vous ; la *justice* défend qu'on y porte atteinte, elle efface l'atteinte qu'on y a portée. Mes besoins, mes erreurs, mes misères, mes fautes, mes torts, sont de la faiblesse humaine ; l'*équité* y compatit, elle vous engage à me faire du bien quand le bien est de le faire.

La *justice* nous sépare, en quelque sorte, nous isole, nous défend contre chacun et contre tous, comme s'ils étaient ou s'ils pouvaient devenir nos ennemis. L'*équité* nous rapproche, nous lie, nous confond, pour ainsi dire, ensemble comme amis, comme frères, comme membres du même corps : la propriété est exclusive ; l'égalité est communicative.

La *justice* laisse une grande inégalité entre les hommes ; l'*équité* travaille à la faire disparaître par une égalité de bonheur.

Pendant que la *justice* répare les torts que vous avez soufferts par l'injustice des hommes, l'*équité* vous presse de réparer envers eux les torts qu'ils souffrent par l'injustice du sort. Rendez le bien pour le bien ; c'est encore un principe d'égalité : partout vous trouverez des compensations à faire.

Ne faites tort à personne, réparez les torts que vous aurez faits ; voilà les préceptes de la *justice*. Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez point qu'on vous fit : faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous-même ; voilà les grands préceptes de l'*équité*... (R.)

Résumons : *justice*, dérivé de *jus*, droit, est, suivant les jurisconsultes, l'action de rendre à chacun ce que le droit ou la loi lui donne ; elle ne peut exister que chez les hommes réunis en société, ayant adopté des règles positives.

L'*équité* est la loi naturelle, qui connaît moins les règles de convention, que le sentiment intime qui nous invite à agir envers les autres comme nous voudrions qu'on en usât envers nous.

La *justice* est inflexible ; elle assure la tranquillité des États et veille à la sûreté des citoyens. Mais elle se trouve souvent en opposition avec l'*équité* ; parce que, jugeant d'après des règles invariables, elle ne doit jamais voir que le fait ; au lieu que l'*équité*, se rapprochant de l'intention, n'a d'autres lois que celles que la nature ou les circonstances lui dictent.

L'*équité* nous ramène à l'observance des lois naturelles : elles ne sont pas écrites, mais elles se font sentir ; et c'est à ce cri du besoin d'aimer et de traiter les hommes en frères que nous cédon. « On n'est homme, dit La Bruyère, que lorsqu'on est équitable. »

Un père dénaturé déshérite son fils : la *justice* doit confirmer ces dispositions, mais l'*équité* défend de les exécuter.

J'ai été frappé, injurié, j'ai reçu dommage : la *justice* m'offre un recours ; mais si c'est par erreur, si la réparation que j'ai droit de prétendre entraîne la ruine d'un homme plus malheureux que coupable, dois-je la poursuivre ?

Tout est juste quand la loi prononce ; c'est à l'*équité* à tempérer la rigueur de ses arrêts. (Anon.)

806. Justification, Apologie.

Justifier, montrer, prouver, déclarer l'innocence d'un accusé, la *justice* d'une demande, son bon droit ; *apologie* est un mot grec, qui signifie discours pour la défense de quelqu'un, l'action de repousser, par écrit ou de vive voix, une inculpation.

La *justification* est le but de l'*apologie* ; l'*apologie* est un moyen de *justification*. L'*apologie* n'est que la défense de l'accusé ; la preuve ou la manifestation de son innocence fait sa *justification*.

Le terme de *justification* se prend aussi dans le sens d'*apologie*, pour la défense d'un accusé ; mais il annonce alors une preuve complète, ou l'assurance du succès ; tandis que tout autre marque seulement le dessein et la tâche

de se disculper. Je fais mon *apologie* quand je me défends ; et ma *justification*, quand je me défends d'une manière victorieuse. L'*apologie* n'est qu'un moyen de vous justifier : des pièces justificatives, les dépositions de témoins, etc., opèrent aussi votre *apologie*. (R.)

807. Justifier, Défendre, Disculper.

L'un et l'autre veulent dire travailler à établir l'innocence ou le droit de quelqu'un. En voici les différences :

Justifier suppose le bon droit, ou au moins le succès : *défendre* suppose seulement le désir de réussir.

Cicéron *défendit* Milon, mais il ne put parvenir à le *justifier*. L'innocence a rarement besoin de se *défendre*, le temps la *justifie* presque toujours. (Encycl., IV, 734.)

Disculper, c'est *justifier* d'une faute imputée. « Ce qui *disculpe* le fat ambitieux de son ambition est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, et aussi grand qu'il veut l'avoir. » (LA BRUYÈRE.)

L

808. Labyrinthe, Dédale.

Labyrinthe désigne le dessin de l'ouvrage ; *dédale* marque l'habileté de l'ouvrier. *Labyrinthe* est devenu le nom propre des constructions, des plantations, des lieux dont les tours et les détours sont si multipliés, qu'on s'y égare et qu'on ne sait où trouver une issue ; il se dit au propre et au figuré. *Dédale*, nom détourné et appliqué de l'ouvrier à l'ouvrage, ne se dit guère que figurément des choses infiniment compliquées, qu'il est difficile de concevoir nettement et de tirer au clair, si ce n'est en poésie ou dans le style relevé. Ainsi nous disons le *labyrinthe de Versailles* ; mais le poète l'appellera fort bien un *dédale*, surtout en considérant la curiosité de l'ouvrage.

Dédale est un mot noble, *labyrinthe* est un mot commun à tous les styles. On dira également le *labyrinthe* et le *dédale* des lois : on dira plutôt le *labyrinthe* que le *dédale* de la chicane. Le palais de la justice est un vaste *dédale*, et ses avenues sont quelquefois des *labyrinthes* dangereux. (R.)

809. Laconique, Concis.

L'idée commune attachée à ces deux mots est celle de brièveté ; voici les nuances qui les distinguent :

Laconique se dit des choses et des personnes : *concis* ne se dit guère que des choses, et principalement des ouvrages et du style, au lieu que *laconique* se dit principalement de la conversation ou de ce qui y a rapport.

Un homme très-*laconique*, une réponse *laconique*, une lettre *laconique* ; un ouvrage *concis*, un style *concis*.

Laconique suppose nécessairement peu de paroles ; *concis* ne suppose que les paroles nécessaires. Un ouvrage peut être long et *concis*, lorsqu'il embrasse un grand sujet : une réponse, une lettre, ne peuvent être à la fois longues et *laconiques*.

Laconique suppose une sorte d'affectation et une espèce de défaut ; *concis* emporte pour l'ordinaire une idée de perfection : voilà un compliment bien *laconique* ; voilà un discours bien *concis* et bien énergique. (Encycl.)

810. Lacs, Rets, Filet.

Espèces de pièges pour surprendre et prendre.

Le propre du *filet* est d'envelopper et de contenir ; celui des *rets*, d'arrêter et de retenir ; celui des *lacs*, de saisir et d'enlacer.

Les *lacs* sont formés de cordons enlacés, entremêlés, noués. Les *lacs d'amour* sont des chiffres entremêlés, des lettres enlacées, des cordons noués d'une certaine manière. Les *lacs* du chasseur sont des nœuds coulants. L'ouvrage tissu de ces *lacs* est un *lakis*.

Les *rets* sont formés d'un *lakis* ; ce sont des espèces de *filets* pour la chasse ou pour la pêche : il y en a de différentes sortes. Le mot *filet* est le genre à l'égard des *rets* et autres espèces de pièges tendus aux animaux.

Le *filet* est formé d'un assemblage ou plutôt d'un réseau de fils, de ficelles, de *lacs*, soit pour la chasse et la pêche, soit pour différents autres usages. *Filet* est d'un usage aussi étendu en français que *rete* l'était en latin.

Au figuré, nous dirons qu'une personne est prise dans des *lacs*, des *rets*, des *filets* qu'on lui a tendus, ou bien qu'elle leur a échappé ou qu'elle s'en est tirée, sans trop avoir égard à la différence propre des termes.

Les *lacs* sont plus fins, plus subtils, moins sensibles, moins compliqués : ils attirent, ils surprennent, ils attachent, selon la valeur et la définition propre du mot. Vous tombez dans les *lacs* d'un sophiste. Cette application du mot est très-ordinaire chez les Latins. Vous êtes pris dans les *lacs* d'une coquette : une coquette se prend dans ses propres *lacs*.

Rets ne se dit guère au figuré, mais il n'y a aucune raison de l'en exclure. Les *rets* vous arrêtent dans votre chemin, vous embarrassent dans des liens multipliés, vous retiennent malgré les efforts que vous faites pour vous en débarrasser. Il y a plus d'étendue, plus de force, plus de combinaisons, plus de liens dans les *rets* que dans les *lacs*.

Le *filet* est un piège caché ou déguisé, dans lequel on se trouve enveloppé sans pouvoir trouver une issue. Aux propriétés particulières des *rets*, il joint celle d'une capacité qui entoure et renferme comme dans un voile. Ainsi, quand plusieurs objets sont pris et enveloppés à la fois, on dit : voilà un beau coup de *filet*. (R.)

811. Laine, Toison.

Une *toison* est la totalité de la *laine* dont l'animal est revêtu ; on distingue différentes sortes de *laines* dans une *toison*.

Quoi qu'on en dise, il est infiniment plus avantageux de bien soigner les troupeaux du pays et leurs *laines*, que d'y établir des races plus parfaites, tirées de loin. L'introduction des meilleures brebis étrangères procure à peine deux ou trois belles *toisons* à grands frais.

On coupe, on enlève, on lave, on vend la *toison*, mais c'est la *laine* que l'industrie prépare et travaille de mille manières. La *toison* n'est qu'un objet de vente ; la *laine* est la matière mise en œuvre par différents arts. Je veux dire que la *toison* redevient *laine*, ou qu'elle en reprend le nom dans les mains de divers fabricants. (R.)

La *laine* est la matière dont se compose la *toison*. On appelle *toison*, non pas, comme l'ont prétendu certains dictionnaires, la *laine tondue*, mais tout ce qui est à tondre : on dit très-bien d'un mouton : Cet animal a une belle *toison* ; si l'on dit que la *laine* en est belle, on voudra faire entendre qu'elle est de bonne qualité ; une belle *toison* concourt à la beauté de l'animal. (V. F.)

812. Lamentable, Déplorable.

Lamentable, qui mérite, qui excite des *lamentations*, c'est-à-dire des cris plaintifs, longs et immodérés. *Déplorable*, qui mérite, qui tire des pleurs, c'est-à-dire des larmes accompagnées de cris, latin : *ploratus*, qu'on aurait pu appeler *déploration*. Je demande la permission de me servir de ce mot, pour la commodité du discours. La *déploration* est plus vive et plus pathétique que la *lamentation*, plus lugubre et plus traînée elle-même que la *déploration*.

La *déploration* est d'un homme qui se désole, qui se désespère ; la *lamentation*, d'un homme qui ne peut se modérer, se consoler. Celui qui *déplore* son sort vous touche et vous attache ; celui qui se *lamente* sur le sien vous attriste et vous afflige.

L'objet *lamentable* est donc fait pour exciter en vous, par de fortes impressions, des sentiments si douloureux, qu'ils éclatent par des cris et s'exhalent par de longues plaintes et de longs regrets. L'objet *déplorable* est fait pour exciter en nous par des impressions touchantes, une sensibilité si vive, qu'il faut non-seulement des cris, mais encore des larmes amères pour exprimer notre douleur.

La situation des personnes est *déplorable* ; leurs cris même sont *lamentables*. (R.)

Il me semble qu'aujourd'hui l'usage a davantage éloigné l'un de l'autre ces deux mots ; *déplorable* a gardé son ancien sens : qui mérite des pleurs, de la pitié : sort *déplorable*, conduite *déplorable* ; et même, appliqué aux personnes, comme dans Racine :

Vous avez devant vous un prince *déplorable*.

et *lamentable* veut dire plutôt qui convient à la douleur, aux *lamentations* ; des cris, un ton *lamentable*. En exagérant cette nuance, on dit dans la conversation : cet acteur a une voix *déplorable*, c'est-à-dire très-mauvaise, méprisable, et sa voix *lamentable* m'a vivement touché. (V. P.)

813. Lamentation, Plainte, Gémissement.

Ce sont également des expressions de la sensibilité de l'âme ; c'est en cela que consiste l'idée commune. (B.)

La *lamentation* est une *plainte* forte et continuée. La *plainte* s'exprime par le discours ; les *gémissements* accompagnent la *lamentation*.

On se *lamente* dans la douleur ; on se *plaint* du malheur.

L'homme qui se *plaint* demande justice, celui qui se *lamente* implore la pitié. (Encycl., IX, 228.)

Les *lamentations* ne sont pas de simples *gémissements*.

Le *gémissement* est une voix plaintive, tendre, pitoyable, inarticulée ; il échappe d'un cœur serré ou oppressé : la *lamentation* est l'effusion d'un cœur qui ne peut ni se contenir ni s'arrêter ; elle est grande, sombre, lugubre, opiniâtre. La colombe et la tourterelle *gémissent* et se *lamentent* pas. Cicéron définit la *lamentation*, une douleur exprimée par des cris immodérés et lugubres, *ejulatus* : le *gémissement*, dit le même philosophe, est quelquefois permis aux hommes ; les *lamentations* ne sont pas même permises aux femmes. La *lamentation* se rapproche du hurlement, cri élevé, traînant et effrayant, propre aux loups et aux chiens qui semblent se désoler. Le *gémissement* ne marque que la sensibilité : la *lamentation* marque en général une sorte de faiblesse ; mais, dans de grandes calamités publiques, les *lamentations* paraîtront justes, naturelles, convenables : il faudrait que, comme celles de Jérémie, elles égalassent les calamités.

814. Lancer, Darder.

Lancer, jeter en avant avec violence, comme quand on porte un coup de lance. *Darder*, lancer avec violence un *dard* ou un trait perçant, frapper avec cette espèce de trait. Ainsi on lance toute sorte de corps pour atteindre au loin ; on ne *darde* que des instruments perçants, et on les *darde* pour percer.

Lancer n'a que la signification de jeter ; *darder* a de plus celle de frapper, percer, pénétrer. La couleuvre des Moluques se suspend à des branches d'arbre pour se *lancer* sur les animaux et les *darder*.

Le soleil lance et *darde* ses rayons : il les lance, lorsqu'il les répand dans le

vide ou le vague des cieux ; il les *darde* lorsqu'il les jette à plomb sur un objet, le frappe et le pénètre.

Au figuré, *lancer* est d'un très-grand usage : on *lance* des regards, des *eaux*, des sarcasmes, des anathèmes, etc. *Darder* ne s'emploie guère qu'au propre. *Darder*, pris figurément, marquera plus de véhémence que *lancer*, avec la direction plus courte et l'intention formelle de frapper. (R.)

Darder ne veut pas dire *lancer* un *dard*, mais le tenir de manière à le *lancer* ; c'est l'effort qu'on fait pour viser juste et frapper fort ; dans le tableau des Sabines du peintre David, Romulus *darde* son javelot, il est prêt à le *lancer*. On dit le soleil *darde* ses rayons, c'est qu'il ne les lâche pas. On trouverait très-peu d'exemples du verbe *darder* aux temps passés ; quand on a *dardé*, on *lance* et on oublie l'action auxiliaire et préparatoire pour ne songer qu'à la principale. (V. F.)

845. Landes, Friches, Jachère.

Lande annonce une étendue que *friche* ne demande pas. Il y a des *friches* dans des cantons, des *landes* dans des provinces. Les *landes* sont de mauvaises terres qui ne donnent que quelques misérables productions ; les *friches* sont des terres incultes ou négligées, auxquelles il ne manque que la culture. Dans un pays neuf, des colons cultivent d'abord les *friches*, et laissent les *landes*. La *lande* est telle par sa nature même ; la *friche* n'est telle que faute de culture.

On prétend, dans un dictionnaire, qu'on ne dit plus guère des *friches*, quoiqu'on dise tomber en *friche*. De l'expression très-usitée, *tomber en friche*, on entend surtout les terres qu'on abandonne ou qu'on néglige après les avoir cultivées. Les *landes* existent par elles-mêmes ; les *friches* se forment par notre négligence ou par dégénération.

On appelle encore *landes* les passages longs, secs, vains, vagues et ennuyeux d'un ouvrage. On dit d'une personne qui a de l'esprit naturel, mais sans acquit et sans connaissance pour le faire valoir, que c'est un *esprit en friche*. (R.)

On appelle *jachère* une terre laissée en *friche*, c'est-à-dire sans travail, afin de lui laisser le temps de se reposer. Il y a des agriculteurs qui conseillent de donner au moins une façon aux *jachères*. (V. F.)

846. Langage, Langue, Idioms, Dialecte, Patois, Jargon.

Ce qu'il y a de commun entre ces termes, c'est qu'ils marquent tous la manière d'exprimer les pensées ; c'est par là qu'ils sont synonymes : voici les différences par où ils cessent de l'être :

Le mot de *langage* est le plus général, et il ne comprend dans sa signification que l'idée qui lui est commune avec tous les autres, celle de la manière d'exprimer les pensées, sans aucune autre détermination ; en sorte que l'on donne le nom de *langage* à tout ce qui fait ou paraît faire connaître les pensées ; de là vient que l'on dit même, le *langage* des yeux, un *langage* par signes, tel que celui des sourds et muets ; le geste est un *langage* muet.

Les autres mots ajoutent à cette idée générale et commune, celle du moyen dont on se sert pour rendre sensible l'expression des pensées : chacun de ces termes suppose que la parole est le moyen, et par conséquent que le *langage* est oral. C'est par cette nouvelle idée qu'ils diffèrent tous du mot *langage* ; mais puisqu'elle leur est commune, ils sont encore, à cet égard, synonymes entre eux, il faut chercher les idées accessoires qui les distinguent.

Une *langue* est la totalité des usages propres d'une nation pour exprimer les pensées par la parole. Tout est usage dans les *langues* ; le matériel et la signification des mots, l'analogie et l'anomalie des terminaisons, la servitude ou la liberté des constructions, le purisme ou le barbarisme des ensembles. Les

mots en sont consignés dans les dictionnaires ; l'analogie en est exposée dans les grammaires particulières de chacune.

Si, dans le *langage* oral d'une nation, on ne considère que l'expression des pensées par la parole, d'après les principes généraux et communs à tous les hommes, le nom de *langue* exprime parfaitement cette idée ; mais si l'on veut encore y ajouter les vues particulières à cette nation, et les tours singuliers qu'elles occasionnent nécessairement dans sa manière de parler, le terme d'*idiome* est alors celui qui convient le mieux à cette idée moins générale et plus restreinte. De là vient que l'on donne le nom d'*idiotisme* aux tours d'élocution qui sont propres à un *idiome* : c'est dans cette propriété que consistent les finesses et les délicatesses de chacun ; et on ne peut les apprendre que par la fréquentation des honnêtes gens de chaque nation, ou par la lecture assidue et réfléchie de ses meilleurs écrivains.

Si une *langue* est parlée par une nation composée de plusieurs peuples égaux, et dont les États sont indépendants les uns des autres, tels qu'étaient anciennement les Grecs, et tels que sont aujourd'hui les Italiens et les Allemands, avec l'usage général des mêmes mots et de la même syntaxe, chaque peuple peut avoir des usages propres sur la prononciation, ou sur la déclinaison des mêmes mots : ces usages subalternes, également légitimes, à cause de l'égalité des États où ils sont autorisés, constitue les *dialectes* de la *langue* nationale.

Si, comme les Romains autrefois, et les Français aujourd'hui, la nation est une par rapport au gouvernement, il ne peut y avoir dans sa manière de parler qu'un usage légitime, celui de la cour et des gens de lettres à qui elle doit des encouragements. Tout autre usage qui s'en écarte dans la prononciation, dans les terminaisons, ou de quelque autre façon que ce puisse être, ne fait ni une *langue* ou un *idiome* à part, ni un *dialecte* de la *langue* nationale : c'est un *patois* abandonné à la populace des provinces, et chaque province a le sien.

Un *jargon* est un *langage* particulier aux gens de certains états vils, comme les gueux et les filous de toute espèce, ou c'est un composé de façons de parler, qui tiennent à quelque défaut dominant de l'esprit ou du cœur, comme il arrive aux petits-maîtres, aux coquettes, etc. Le mot de *jargon* fait donc toujours naître une idée de mépris, qui ne se trouve point à la suite des termes précédents : et si on l'emploie quelquefois pour désigner quelque *langage* bien autorisé, c'est alors pour marquer le cas que l'on en fait dans le moment, plutôt que celui qu'il en faut faire dans tous les temps.

Le *langage* se sert de tout pour manifester les pensées. Les *langues* n'emploient que la parole. Les *idiomes* se sont appropriés exclusivement certaines façons de parler qui rendent difficile la traduction des pensées de l'un ou de l'autre. Les *dialectes* produisent dans la *langue* nationale des variétés qui nuisent quelquefois à l'intelligence, mais qui sont ordinairement favorables à l'harmonie. Les expressions propres des *patois* sont des restes de l'ancien *langage* national, qui, bien examinés, peuvent servir à en retrouver les origines.

Les expressions propres à un *jargon*, ses idiotismes, découlent toujours des défauts de ceux qui l'emploient.

817. Languissant, Langoureux

Languissant, qui languit, qui est en langueur ; *langoureux*, qui ne fait que languir, qui outre ou affecte la langueur.

Ainsi, on est naturellement *languissant*, et on fait artificieusement le *langoureux*. On a bien l'air *languissant*, mais on prend l'air *langoureux*.

S'il n'y a pas de l'affectation dans le *langoureux*, il y a du moins quelque chose d'excessif, d'immodéré, d'habituel, de singulier dans sa manière d'être. Ainsi, l'on dira d'un convalescent, qu'il est encore un peu *languissant*, et d'un

autre, qu'il est encore tout *langoureux*. Vous trouverez *langoureux* celui qui paraît toujours *languissant*.

Il ne suffit pas d'être *languissant* pour être appelé *langoureux*, il faut le paraître par des signes ou des démonstrations frappantes de langueur, et d'une langueur assez soutenue, et surtout mêlée de plaintes et de marques de sensibilité.

Pour une Iris en l'air, faire le *langoureux*. (BOILEAU.)

Aussi *langoureux* sert-il à exprimer cette espèce de langueur qu'on attribue à quelque passion violente, tandis que la langueur exprimée par le mot *languissant* ne désigne que l'abattement ou la simple diminution des forces.

Ainsi parle un esprit, *languissant* de mollesse. (BOILEAU.)

Des regards *languissants* sont *langoureux*, s'ils sont tendres en même temps. (R.)

818. Lares, Pénates.

Les *lares* et les *pénates* sont, dans la mythologie, des dieux ou des génies tutélaires des habitations, des maisons, des villes, des contrées, de tous les lieux.

Les *lares* peuvent être particulièrement considérés comme les dieux protecteurs de l'habitation et de la famille en général ; les *pénates*, comme les dieux tutélaires de la maison intérieure ou de la chose domestique. Les *lares* gardaient surtout la maison des ennemis du dehors ; les *pénates* la préservaient des accidents intérieurs.

Les *lares* président proprement à la sûreté ; les *pénates* président particulièrement au ménage.

Nous disons, poétiquement ou familièrement, nos *pénates*, et non pas nos *lares*, pour nos foyers domestiques. On va revoir ses *pénates*, on les salue. (R.)

819. Larmes, Pleurs.

Larmes est la dénomination propre de l'humour limpide que la compression des muscles fait sortir du sac lacrymal et découler de l'œil. *Pleur*, mot détourné de sa signification naturelle, désigne une espèce particulière et une abondance de *larmes*, ou des *larmes* abondantes et accompagnées de cris, de sanglots, de lamentations, des éclats de la douleur. Le rire, la joie, l'artifice, comme la douleur, l'affliction, une surprise extraordinaire, enfin, toute cause physique qui produit une compression des muscles de l'œil, fait couler des *larmes*. Les *pleurs*, comme on l'a fort bien observé, sont toujours marqués par quelque chose de lugubre, par une émotion violente, des signes éclatants, une inspiration et une expiration précipitée.

Voyez ces termes mis en opposition par les bons écrivains ; les *pleurs* enchérissent toujours sur les *larmes*. Il ne faut pas, dit Saint-Evremont, que les *larmes* d'une absence soient aussi lugubres que les *pleurs* des funérailles. La tragédie en *pleurs*, dit Boileau, nous arrache des *larmes* pour nous divertir.

Rien n'est plus doux que de douces *larmes* ; tout est amer dans les *pleurs*. Les *larmes* soulagent, et les *pleurs* semblent aigrir la douleur.

Les *larmes* embellissent souvent la beauté ; les *pleurs* la défigurent.

L'homme dur, qui n'a jamais versé de *larmes*, versera des *pleurs*, et pas une *larme* ne tombera sur lui.

La sensibilité, la pitié, la tendresse, les passions douces, répandent des *larmes* : la colère, la fureur, le désespoir, les passions violentes, ne versent que des *pleurs*.

Le repentir sincère nous donne des *larmes* ; le remords déchirant n'a que des *pleurs*.

Les *larmes* des femmes, dit un proverbe espagnol, valent beaucoup et coûtent peu. Les *pleurs* des hommes valent peu et coûtent beaucoup.

La différence entre *pleurs* et *larmes* est bien marquée dans ce vers de Voltaire, où Tancrède dit à Argire :

Pardonnez, dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrètes.

On dit une *larme*, et non pas un *pleur* : voilà pourquoi j'ai dit qu'il y avait dans les *pleurs* une sorte d'abondance ou de continuité. Il n'appartient qu'à Bossuet de dire un *pleur*, et encore ce *pleur* est une lamentation, suivant le sens naturel du mot : « là commencera ce *pleur* éternel ; là, ce grincement de dents qui n'aura jamais de fin. » *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.* (R.)

820. Larron, Fripon, Filou, Voleur.

Ce sont des gens qui prennent ce qui ne leur appartient pas, avec les différences suivantes. Le *larron* prend en cachette ; il dérobe. Le *fripon* prend par finesse ; il trompe. Le *filou* prend avec adresse et subtilité ; il escamote. Le *voleur* prend de toutes manières, et même de force et avec violence.

Le *larron* craint d'être découvert ; le *fripon* d'être reconnu ; le *filou*, d'être surpris ; et le *voleur*, d'être pris. (G.)

821. Las, Fatigué, Harassé.

Ces trois termes dénotent également une sorte d'indisposition qui rend le corps inerte au mouvement et à l'action.

On est *las* quand on est affecté du sentiment désagréable de cette inaptitude ; et cette *lassitude*, faisant abstraction de toute cause, peut être forcée ou spontanée ; forcée, si elle est l'effet ou la suite d'un mouvement excessif ; spontanée, si elle n'a été précédée d'aucun exercice violent que l'on puisse en regarder comme la cause.

On est *fatigué* quand, par le travail ou le mouvement, on s'est mis dans cet état d'inaptitude.

On est *harassé*, quand on ressent une *fatigue* excessive.

Quand on est *las* du travail, il faut le suspendre ou le changer ; car ce n'est quelquefois que l'uniformité qui *lasse*. Quand on est *fatigué*, il faut se reposer ; quand on est *harassé*, il faut se rétablir. (B.)

822. Lasciveté, Lubricité, Impudicité.

Penchants, passions, vices relatifs aux plaisirs des sens, à l'amour, à la luxure.

Les mots latins *lascivus*, *lascivia*, *lascivire*, expriment proprement l'idée de bondir, sauter, folâtrer. Nos mots *lascifs* et *lascivité* ne désignent qu'une forte inclination aux plaisirs des sens, marquée par des mouvements particuliers. Le mot latin *lubricus* signifie glissant, en pente, où l'on ne peut se retenir : nos mots *lubrique* et *lubricité* ne désignent que le penchant violent ou presque irrésistible d'un sexe vers l'autre. *Impudicité* marque, par la négation *in*, le contraire de la *chasteté*, de la *pudeur*, de la *pudicité*.

Le *lascif* tressaille à la vue de son objet ou à la seule idée du plaisir ; il désire vivement ; il jouit voluptueusement. Le *lubrique* est emporté vers son objet ; sans frein dans ses desirs, dans ses plaisirs il est sans retenue. L'*impudique* se livre sans pudeur à un objet ou à ses goûts ; sans respect pour la pureté, il se souille de jouissances criminelles.

La *lasciveté* naît d'un tempérament amoureux, irritable, voluptueux. La *lubricité* consiste dans l'extrême pétulance, l'incontinence hardie, l'insatiable avidité de ce tempérament qui dévore son objet avant d'en jouir ; et qui, également irrité par la résistance et par la jouissance, va sans cesse demandant à son objet de nouveaux plaisirs, les provoque par la débauche. L'*impudicité* résulte des sentiments et des mœurs propres à ce tempérament et à ces vices, et contraires à la modération de la nature, à la sainteté des règles.

Ce qui dénote la *lasciveté*, la *lubricité*, l'*impudicité*, comme les regards, les gestes, les postures ; ce qui excite ces penchants, comme des vers, des livres, des tableaux, tout cela s'appelle *lascif*, *lubrique*, *impudique*.

M. Beauzée dit, à la suite des Synonymes de l'abbé Girard, que la *luxure*

est une habitude, un penchant criminel d'un sexe vers un autre ; la *lubricité*, l'influence sensible de ce penchant sur les mouvements indélébiles ; la *lascivité*, la manifestation extérieure de ce penchant par des actes étudiés et prémédités. Je n'ai pas trouvé de raisons capables de justifier ces dernières assertions. (R.)

823. Lasser, Fatiguer.

La continuation d'une même chose *lasse* ; la peine *fatigue* : on se *lasse* à se tenir debout, on se *fatigue* à travailler.

Être *las*, c'est ne pouvoir plus agir ; être *fatigué*, c'est avoir trop agi.

La *lassitude* se fait quelquefois sentir sans qu'on ait rien fait ; elle vient alors d'une disposition du corps et d'une lenteur de circulation dans le sang. La *fatigue* est toujours la suite de l'action ; elle suppose un travail rude, ou par la difficulté, ou par la longueur.

Dans le sens figuré, un suppliant *lasse* par sa persévérance, et il *fatigue* par ses importunités.

On se *lasse* d'attendre ; on se *fatigue* à poursuivre. (G.)

824. Le, Les.

Un écrivain attentif ne dira pas indifféremment *l'homme* est raisonnable, ou *les hommes* sont raisonnables.

Quand il s'agit de l'universalité des individus, je crois que le singulier de l'article est plus propre à en marquer la totalité physique sans restriction, parce qu'il en fait naturellement naître l'idée par celle de l'unité.

Le pluriel, au contraire, est plus propre à distinguer l'universalité morale, parce que ce nombre avertit naturellement du détail en montrant la pluralité ; et que le détail n'étant nécessaire que quand l'uniformité manque, le pluriel indique, par une conséquence assez analogue, que l'universalité n'est pas si entière qu'il ne puisse y avoir des exceptions.

L'usage de l'article singulier *le, la*, est donc particulièrement propre aux cas où l'attribut est, comme disent les philosophes, en matière nécessaire ; l'usage du pluriel *les* suppose, au contraire, que l'attribut est en matière contingente.

Ainsi il faut dire *l'homme* est raisonnable, pour faire entendre que la faculté de raisonner, qui est en effet de l'ordre des choses nécessaires, appartient à toute l'espèce humaine et en est un attribut essentiel.

Mais on doit dire *les hommes* sont raisonnables, si l'on veut parler du bon usage de la raison, parce que cet attribut est en matière contingente, et que, dans le détail des individus, plusieurs se trouveraient exceptés de l'universalité. (B., *Gramm. gén.*, l. II, ch. III.)

825. Légal, Légitime, Licite.

Légal se dit proprement des formes, des observances, des choses prescrites par la loi positive, sous peine, ou de nullité, ou d'animadversion de la part de la loi. *Légitime* se dit des choses fondées sur la justice essentielle ou sur la loi sociale dérivée de la loi naturelle de justice : en un mot, sur un droit qu'on ne peut violer sans tomber dans l'injustice. *Licite* se dit proprement des actions ou des choses que les lois regardent du moins comme indifférentes, et qu'elles rendraient moralement mauvaises si elles les défendaient.

C'est la forme qui rend la chose *légal* ; c'est le droit qui rend la chose *légitime* ; c'est le pouvoir qui rend la chose *licite*.

Une élection est *illégal*, si l'on n'y observe pas toutes les conditions requises par la loi. Une puissance est *illégitime*, si elle exerce la force sans droit, contre notre droit. Un commerce est *illicite*, quoique bon dans l'ordre naturel, si la loi le défend en vertu d'un droit.

Vous avez peut-être de *légitimes* sujets de plainte contre quelqu'un, mais

sans pouvoir tenter une action *légale* contre lui ; et la vengeance personnelle et arbitraire n'est jamais *licite*. (R.)

826. Légère, Inconstante, Volage, Changeante.

Tous ces mots sont synonymes. Ce sont des métaphores empruntées de différents objets : *léger*, des corps, tels que les plumes, qui, n'ayant pas assez de masse eu égard à leur surface, sont détournées et emportées çà et là, à chaque instant de leur chute ; *inconstant*, de l'atmosphère, de l'air et des vents ; *volage*, des oiseaux ; *changeant*, de la surface de la terre ou du ciel, qui n'est pas un moment de même. (*Encycl.*, XVIII, 441.)

Une *légière* ne s'attache pas fortement ; une *inconstante* ne s'attache pas pour longtemps ; une *volage* ne s'attache pas à un seul ; une *changeante* ne s'attache pas au même.

La *légière* se donne à un autre, parce que le premier ne la retient pas ; l'*inconstante*, parce que son amour est fini ; la *volage*, parce qu'elle veut goûter de plusieurs ; et la *changeante*, parce qu'elle veut en goûter de différents.

Les hommes sont ordinairement plus *légers* et plus *inconstants* que les femmes ; mais celles-ci sont plus *volages* et plus *changeantes* que les hommes. Ainsi, les premiers pèchent par un fonds d'indifférence qui fait cesser leur attachement ; et les secondes, par un fonds d'amour qui leur fait souhaiter de nouveaux attachements. Par conséquent le mérite des hommes me paraît être dans la persévérance, et celui des femmes dans la résistance : le premier est plus rare ; le second plus glorieux. Les uns doivent se munir contre les dégoûts, les autres contre les attaques : choses très-difficiles, j'ose même dire impossibles, à moins que la raison, de concert avec le cœur, ne soit également de la partie. (G.)

827. Légèrement, à la légère.

Légèrement énonce une simple modification de la manière dont les choses sont ou doivent être ; à la *légère* désigne un costume différent de celui que les choses ont dans l'état naturel : l'adverbe marque une *particularité* ; la phrase adverbiale, une *singularité*.

Nous disons armé, vêtu *légèrement* et à la *légère*. Des soldats armés *légèrement* ont des armes et des vêtements qui ne les chargent point. Des soldats armés à la *légère* ont une espèce particulière d'armure qui les distingue.

Au figuré, comme au propre, *légèrement* se dit quelquefois en bonne part : par exemple, lorsqu'il signifie *superficiellement* ; mais au figuré nous ne disons à la *légère* qu'en mauvaise part.

Vous ne parlez que *légèrement* d'une chose que vous ne touchez qu'en passant ; et ce n'est pas en parler à la *légère*, vous faites bien.

Un panégyriste passe *légèrement* sur les défauts et les torts de son héros ; et certes il ne le fait pas à la *légère*, il agit avec réflexion et avec adresse.

Légèrement, pris au figuré, dans le même sens qu'à la *légère*, dénote ou un défaut de réflexion, d'examen, de jugement, ou un défaut d'égards, de ménagement, de bienséance. C'est agir ou inconsidérément ou lestement.

L'homme qui ne réfléchit pas agit *légèrement* ; l'homme frivole agit à la *légère*.

Vous parlez *légèrement* lorsqu'il vous échappe une parole imprudente. Vous parlez à la *légère* lorsque vous affectez dans vos discours un ton léger. (R.)

828. Lent, Lambin.

Le *lambin* agit lentement par légèreté, par distraction, par paresse : l'homme *lent* agit lentement par faiblesse, par indisposition, faute d'énergie. Le *lambin* est léger, distrait ; il interrompt son travail à chaque instant pour s'occuper d'objets qui n'y ont point rapport. La vieillesse rend un homme *lent* : la

légèreté rend les jeunes gens *lambins*. On obtient rarement d'un *lambin* un ouvrage suivi et bien fait : un homme *lent* travaille souvent avec attention. *Lambin* est familier ; *lent* est de tous les styles. (L.)

829. Lépreux, Ladre.

Le *lépreux* et le *ladre* sont atteints de la même maladie. La *lèpre* est le genre de maladie : la *ladrerie* est cette maladie particulière dont un sujet est actuellement atteint.

Les hommes sont plutôt *lépreux*, et les animaux *ladres*. La *lèpre* était très-commune chez les Juifs : la *ladrerie* est assez commune parmi les cochons.

Au figuré, *lèpre* est un mot noble ; on dit la *lèpre du péché* : *ladrerie* est un mot dérisoire ; on appelle *ladrerie* une vilaine et sordide avarice.

Le nom de *lèpre* vient de l'Orient, comme la maladie qu'il désigne.

Ladre désigne l'état très-avancé de la maladie, celui où le corps, tout couvert d'ulcères ou d'écailles, parvient à un si haut degré d'insensibilité, qu'on le perce avec une aiguille sans qu'il en souffre aucune douleur.

Nous disons, tant au physique qu'au moral, qu'un homme est *ladre*, lorsqu'il paraît insensible, que rien ne le pique, qu'il souffre tout sans se plaindre. (R.)

830. Levant, Orient, Est.

Le *levant* est littéralement le lieu où le soleil paraît se lever par rapport à un pays : cette dénomination est tirée du *soleil levant*. L'*orient* est le lieu du ciel où le jour commence à luire, la lumière à briller. L'*est*, est le lieu de l'horizon d'où le vent souffle quand le soleil se lève ; le mot désigne le souffle, le vent *est* que le lever du soleil excite.

Le *levant* appartient proprement à la sphère, à la géographie ; l'*orient*, à la cosmogonie, à l'astronomie ; l'*est*, à la navigation, à la météorologie.

La terre qui est immédiatement devant nous et plus près du soleil *levant*, est notre *levant* ; mais tout l'espace de terre qu'il éclaire avant nous est l'*orient*. Nous appelons *Levant* une portion de l'empire ottoman qui borne d'un côté une partie de l'Europe ; et les vastes contrées des Indes et autres pays éloignés s'appellent *Orient* : tant il est vrai que ce dernier mot a un sens plus vaste. Mais quand il s'agit de diriger notre marche ou de marquer sa direction, nous allons à l'*est*, à l'*ouest*, etc. (R.)

L'*est* est un des quatre points cardinaux, il est opposé à l'*ouest* ; c'est précisément le point où le soleil se lève à l'équinoxe du printemps et à l'équinoxe d'automne, il est à égale distance du nord et du sud.

Le *levant* et l'*orient* désignent le lieu, le pays où le soleil semble se lever, par rapport à un autre pays. Ces deux mots ne précisent pas le point même où le soleil se lève, mais toute l'étendue du ciel et des contrées qu'il éclaire d'abord. Voilà pourquoi nous disons le commerce du *Levant*, les régions de l'*Orient*. *Orient* (du latin : *oriri*) est le mot poétique et savant ; *levant* est le mot usuel et commercial : La coque du *Levant*. L'*orient* est le berceau de la civilisation. (V. F.)

831. Lever, Élever, Soulever, Hausser, Exhausser.

On *lève* en dressant ou en mettant debout. On *élève*, en plaçant dans un lieu ou dans un ordre éminent. On *soulève*, en faisant perdre terre et portant en l'air. On *hausse*, en ajoutant un degré supérieur, soit de situation, soit de force, soit d'étendue. On *exhausse*, en augmentant la dimension perpendiculaire, c'est-à-dire en donnant plus de hauteur par une continuation de la chose même.

On dit *lever* une échelle, *élever* une statue, *soulever* un coffre, *hausser* les épaules et la voix, *exhausser* un bâtiment. (G.)

832. Lever, Hausser.

L'action de *lever* a proprement pour objet d'ôter, de tirer, d'enlever la

chose de la place où elle était. L'action de *hausser* a pour objet propre de donner plus de hauteur, plus d'élévation, un plus haut degré dans la ligne perpendiculaire, à la chose qu'on *hausse*.

Aussi le mot *lever* ne signifie-t-il, dans une foule de cas, qu'ôter une chose de dessus une autre, détacher une partie d'un tout, prendre ou supprimer ce qui était imposé, tirer ce qui était dans un lieu, sans aucune idée de *hausser*, de rendre plus haut, de mettre plus haut, caractère distinctif et ineffaçable de ce dernier terme.

En général, dans les cas où *lever*, outre son idée fondamentale, rappelle celle de hauteur, il désigne seulement la hauteur propre, naturelle, ordinaire d'un corps, qui, par un simple changement de situation et de direction, la reprend sans qu'il y ait rien d'ajouté à sa mesure naturelle, tandis que *hausser*, dans les mêmes cas et par opposition, demande un nouveau degré de hauteur ajouté à la hauteur que l'objet avait déjà.

Vous étiez assis, vous vous *levez*, et vous ne vous *haussez* pas ; vous êtes alors debout et dans votre hauteur ; si vous vous mettez sur la pointe du pied, et que vous élevez les bras tant que vous pouvez pour toucher un objet trop élevé pour vous, vous vous *haussez*, vous vous élevez au-dessus de votre hauteur naturelle. (R.)

833. Lever un plan, Faire un plan.

Lever un plan et *faire un plan* sont deux opérations très-distinctes.

On *lève un plan* en travaillant sur le terrain, c'est-à-dire en prenant des angles et en mesurant des lignes, dont on écrit les dimensions dans un registre, afin de s'en ressouvenir *pour faire le plan*.

Faire un plan, c'est tracer en petit sur du papier, du carton ou toute autre matière semblable, les angles et les lignes déterminées sur le terrain dont on a *levé le plan*, de manière que la figure tracée sur la carte ou décrite sur le papier soit tout à fait semblable à celle du terrain, et possède en petit, quant à ses dimensions, tout ce que l'autre contient en grand. (*Encyclop.*, IX, 443.)

834. Libéralité, Largesse.

La *libéralité* est la vertu qui donne *librement*, gratuitement, généreusement, celle d'un homme *libre*, puissant, noble. Le don ou la chose donnée est une *libéralité*. Au figuré, on a dit *largesse* pour exprimer les dons faits d'une main large (*larga manu*, disent les Latins), ou la grande étendue de ces dons.

La *libéralité* est un don généreux, la *largesse* une ample *libéralité*. Ce qu'on donne *libéralement* n'est pas dû ; ce qu'on donne *largement* n'est pas compté ou mesuré. S'il y a dans les *libéralités* de l'abondance, il y aura dans les *largesses* de la profusion. Mais la *libéralité* est toujours un don, tandis que la *largesse* n'est souvent que profusion dans la dépense. On peut payer *largement*, sans avoir le mérite de la *libéralité*.

L'économie peut suffire pour des *libéralités* ; pour des *largesses*, il faut de l'opulence. Dans les occasions d'exercer la charité, la bienfaisance, la bienveillance envers les pauvres, envers un client, envers un ami, on fait des *libéralités* ; dans les occasions d'apparat, des fêtes, des réjouissances envers la tourbe, la populace, la canaille, on fait des *largesses*. (R.)

835. Libéralité, Générosité.

Ces deux mots ont une racine semblable : l'un vient du latin *liberalis*, qui convient à un homme libre ; l'autre du latin *generosus*, de race, de noblesse.

Si le motif qui fait agir est le même, il y a une assez grande différence dans les effets.

L'homme *généreux* s'oublie lui-même et est *libéral* même de sa personne, tandis que le *libéral* n'est *généreux* que par sa facilité à donner. Lorsque la

libéralité va jusqu'à nous faire prendre sur notre nécessaire, elle n'est pas loin d'être de la *générosité*. La Rochefoucauld a raison de dire qu'on n'est *libéral* que quand on donne sans intérêt, mais le désintéressement n'est pas la seule condition de la *libéralité* ; il faut, sans le réclamer jamais, savoir le prix de ses dons, autrement l'on tombe dans la prodigalité. On peut être d'instinct et de nature *libéral*, sans pouvoir exercer sa *libéralité*. La *libéralité* est une vertu de grand seigneur. La *générosité* est de toutes les conditions ; bien des gens n'auraient que de la *libéralité*, s'ils étaient riches, que la pauvreté fait *généreux* ; ils font *libéralement* don de leur personne ; c'est la seule chose qu'ils aient à donner. (V. F.)

836. Liberté, Franchise.

La *liberté* est le pouvoir de réduire en actes ses facultés, ou d'exercer sa volonté. La *franchise* est une exemption de charges ou de conditions onéreuses sur l'exercice de ses facultés et de sa volonté. La *liberté* exige la faculté et la possibilité présente de faire la chose : la *franchise* lui facilite l'exécution entière de la chose par la levée de quelque obstacle ou de quelque difficulté. La *liberté* peut être gênée, restreinte, traversée, arrêtée ; la *franchise* la délivre de gêne et d'embarras.

La *liberté* a d'ailleurs un domaine infiniment plus étendu que la *franchise*. Il y a toutes sortes de *libertés* : *liberté* physique, *liberté* morale, *liberté* théologique, *liberté* civile, etc. La *franchise* n'a guère lieu que dans l'ordre politique, l'ordre civil, l'ordre moral. Je veux dire que l'usage du mot *franchise* est restreint à tel ou tel ordre de choses ; au lieu que partout où il s'agit de pouvoir faire ou ne pas faire, il y a *liberté*.

On dit qu'un peuple est politiquement *libre* lorsqu'il est gouverné par lui-même ; est-ce qu'il n'est pas toujours gouverné par des lois et par des magistrats bons ou mauvais ? On appelle un peuple *franc*, lorsqu'il n'est point assujéti à des impôts.

Il est faux que l'on soit *libre* dès qu'on n'obéit qu'aux lois ; et si ces lois sont tyranniques ? La *liberté* n'est que dans la jouissance pleine et entière de ses droits. Il est ridicule de se croire *franc* d'une charge, parce qu'on ne la supporte pas en personne ; la *franchise* n'est réelle qu'autant que la charge ne retombe pas indirectement sur vous, comme la taille de votre fermier y retombe.

La *liberté* regarde également le droit naturel, le droit commun, le droit positif : la *franchise* n'est proprement que du droit positif. La *liberté* sera plutôt dans la règle générale ; la *franchise*, dans l'exception particulière. La *liberté* suppose plutôt un droit ; la *franchise*, un privilège. C'est pour une province une *liberté* que de s'imposer elle-même ; c'est pour un ordre de citoyens une *franchise* que de n'être pas imposé.

La *liberté* est commune à la nation ; la *franchise* est pour certain ordre de l'État ou pour de simples particuliers.

Le mot *franchise* s'applique principalement aux exemptions de droits pécuniaires, et c'est là surtout que la *franchise* est bien distinguée de la *liberté*.

Les lois prohibitives ôtent la *liberté* du commerce ; les lois fiscales en ôtent la *franchise*. Un commerce est *libre* dans tous les ports ; il n'est *franc* que dans les ports privilégiés ; là, j'ai la *liberté* de passer avec une marchandise, en payant ; un autre qui a la *franchise*, passe sans payer.

Au moral, la *franchise* est une *liberté* de parler exempté de toute dissimulation. Dans quelque sens qu'on prenne ce mot, dit M. de Voltaire, il donne toujours une idée de *liberté*.

La *franchise* fait dire ce qu'on pense ; la *liberté* fait oser dire ce qu'on dit. C'est la vérité, c'est la droiture qui inspire la *franchise* ; c'est la hardiesse, c'est le courage qui inspire la *liberté*. On parle avec *franchise* à ses amis, à

ceux qui demandent des conseils : on parle avec *liberté* à des supérieurs, à ceux à qui l'on doit des ménagements. (R.)

837. Libertin, Vagabond, Bandit.

Le dérèglement est le partage de tous les trois : mais le *libertin* pèche proprement contre les bonnes mœurs ; la passion ou l'amour du plaisir le domine. Le *vagabond* manque par la conduite ; l'indocilité ou l'amour excessif de la liberté l'écarte des bonnes compagnies. Le *bandit* pèche par le cœur et la probité, il ne se conforme pas même aux lois civiles. (G.)

838. Libre, Indépendant.

Un être *libre* est celui qui n'est asservi à aucune contrainte. Un être *indépendant* est celui qui n'est soumis à aucune considération. La *liberté* consiste dans l'affranchissement des actions ; l'*indépendance*, dans l'affranchissement des volontés. Un homme *libre* ne fait que ce qu'il veut ; un homme *indépendant* ne veut que ce qui lui plaît, sans avoir de motif qui l'oblige à diriger ses volontés d'un côté plutôt que d'un autre.

L'homme est un être *libre* : il a le choix de ses actions ; mais il n'est pas *indépendant*, parce qu'il a toujours des motifs qui déterminent ses volontés : il n'est jamais *indépendant* de son devoir, quoiqu'il soit *libre* de ne pas s'y conformer.

Un peuple *libre* est celui qui se gouverne par les lois qu'il s'est données, et qu'il peut changer sans qu'aucun individu soit privé de la faculté de concourir à ces changements. Un peuple, considéré comme peuple, est *indépendant* tant qu'il n'est soumis à aucune loi. L'*indépendance* politique ne peut exister dans l'état de civilisation, mais la *liberté* politique n'exclut pas les bonnes lois et le bon ordre : l'une consiste dans l'égalité des droits, l'autre dans la nullité des devoirs. Les troubles civils sont venus souvent de ce que l'on a confondu la *liberté* avec l'*indépendance*.

En ne parlant que des individus et des rapports sociaux, un homme *libre* est celui qui n'a pas d'engagement ; pour ne pas être *indépendant*, il suffit d'avoir des entours. Un homme qui n'est pas marié est *libre* ; mais il a des parents ou des amis qu'il ne veut pas désobliger, il n'est pas *indépendant*.

Avoir l'esprit *libre* est avoir l'esprit dégagé des soins, des soucis qui l'assujettissent et le forcent à s'occuper de certaines idées. Un esprit *indépendant* est celui qui ne se laisse diriger par aucun préjugé et dominer par aucune autorité.

Une âme *libre* est celle que rien ne peut asservir ; un caractère *indépendant* est celui qui ne veut s'assujettir à rien.

Un homme ferme peut être *libre* sous la domination la plus dure, s'il n'y reste soumis que par sa volonté ; mais tant qu'il y veut rester soumis, il n'est point *indépendant*.

Le manque de *liberté* porte d'ordinaire sur les actions importantes de la vie, la *dépendance* sur les actions de détail ; car ce sont les seules qu'on puisse soumettre volontairement aux autres.

On peut être privé de sa *liberté* et le sentir à peine ; il y a des esclaves heureux. La *dépendance* se fait apercevoir à tous les instants ; poussée à un certain point, il est rare qu'elle ne soit pas pénible.

Un animal *libre* est *indépendant* ; car ses actions une fois *libres*, rien n'assujettit ses volontés. L'homme possède la *liberté* morale ; mais l'*indépendance* morale n'existe pour personne. (F. G.)

839. Se licencier, S'émanciper.

Se *licencier*, se donner congé, ou plutôt prendre la *licence*, dans l'acception

usité du mot : *Licence*, abus de la liberté, liberté immodérée. *S'émanciper*, se mettre hors de tutelle ou de puissance, ou plutôt prendre une *liberté* qu'on n'a pas ou qu'on ne prenait pas.

Se *licencier* dit manifestement plus que *s'émanciper*. Plus les femmes cherchent à *s'émanciper* et à se *licencier*, dit Bourdaloue, plus elles s'exposeront à des mécontentements et à des ennuis. Se *licencier* ne se dit qu'en matière morale, quand on sort des bornes du devoir, du respect, de la modestie. *S'émanciper* peut être familièrement dit dans les choses indifférentes qu'on n'avait pas osé faire, qui ne sont que hardies ; mais, à la rigueur, il marque seulement trop de liberté au lieu d'une vraie *licence*.

Qui *s'émancipe* pourra bientôt se *licencier*. (R.)

840. Licite, Permis.—Loisible.

On peut faire l'un et l'autre : ce qui est *licite*, parce qu'aucune loi ne l'a déclaré mauvais ; ce qui est *permis*, parce qu'une loi exprime l'a autorisé.

Ce qui est *licite*, tant que la loi n'a rien prononcé de contraire, est indifférent en soi : ce qui est *permis*, avant que la loi s'expliquât, était mauvais en vertu d'une autre loi antérieure.

Ce qui cesse d'être *licite* devient *illicite*, et ces deux termes ont un rapport plus marqué à l'usage que l'on doit faire de sa liberté ; ils caractérisent les objets de nos devoirs. Ce qui cesse d'être *permis* devient défendu ; et ces termes ont un rapport plus marqué à l'empire de la loi : ils caractérisent notre dépendance.

L'usage de la viande est *licite* en soi ; mais l'Eglise l'ayant défendu pour certains jours de l'année, il n'est *permis* alors qu'à ceux qui, sur de justes motifs, sont dispensés de l'abstinence par l'autorité de l'Eglise même : il est *illicite* pour tous les autres. (B.)

La grande différence qui existe entre ces deux mots, c'est que *licite* est devenu un mot à peu près technique, tandis que *permis* est de tous les styles. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi, et principalement par la loi de l'Eglise est *licite* ; toute autorité a le droit d'accorder des permissions et par conséquent de faire les choses *permises*. Les grands se croient tout *permis* (MASSILLON) ; c'est-à-dire qu'ils se permettent tout. Tout ce qui flatte leurs désirs leur paraît *permis* (FLÉCHIER), c'est-à-dire qu'ils n'obéissent à d'autre loi qu'à leurs passions. *Permis* va quelquefois jusqu'à signifier possible. Il a montré qu'il n'est pas *permis* aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connaître. (BOSSUET.) Celui à qui il est *permis* plus qu'il n'est juste, veut plus qu'il ne lui est *permis*. (BOSSUET.) On appellera encore *permis* tout ce qui n'est pas réprouvé par les mœurs d'une nation, ni réprimé par le ridicule. Chez une nation si vaine que la nôtre, la vanité des petites choses est la seule *permise*, parce qu'elle est à la portée de tout le monde. (LA HARPE.)

Elle convient qu'il n'est pas *permis* à un certain âge de faire la jeune. (LA BRUYÈRE.) Molière ne donne-t-il pas l'explication de cette pensée :

... A son âge, il sied mal de faire la jolie.

Une sorte de coquetterie est *permise* aux filles à marier. (J.-J. ROUSSEAU.) Cette coquetterie a en vue, comme on dit, le bon motif.

Quand La Harpe dit qu'il n'est jamais *permis* d'insulter au génie, au malheur, à la pauvreté, il entend que nulle autorité, nulle circonstance ne peuvent prévaloir contre le respect qui est dû aux grands hommes, aux malheureux et aux pauvres. Et il a raison de dire jamais, car ce qui est défendu aujourd'hui peut être *permis* demain. Une liberté *permise* entre amis devient inconvenante en présence d'étrangers.

Loisible voulait dire d'abord qu'on a le temps, le *loisir* de faire : il est en ce sens fréquemment employé par Rabelais, surtout avec une négation : autre

propos ne nous fut *loisible* avec eux tenir. On trouve dans Molière le même mot dans une autre acception. Célémène dit à Alceste :

—Eh bien ! allez, sortez, il vous est tout *loisible*.

Cela peut pourtant s'expliquer par cette phrase : Faites de votre temps ce que vous voudrez. On le rencontre encore dans le style officiel du *xv^e* et du *xvii^e* siècle. Nous ne l'avons rappelé que parce que déjà regretté par Marmontel, il semble oublié tout à fait.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher cette expression de Racine :

Oui, madame, à *loisir* vous pouvez vous défendre.

Il n'est pas étonnant que *loisible* ait été pris dans le sens de *permis* : le temps est une condition essentielle de la liberté. (V. F.)

841. Lien, Liaison.

Le *lien* est l'objet qui sert à faire la *liaison*.

Le *lien* est indépendant des choses liées.

La *liaison* n'existe pas par elle-même, ce n'est que le rapport établi entre les choses unies par le *lien*.

Quelquefois *liaison* s'entend de la connexité de choses mêlées et confondues ensemble, sans qu'il y ait de *lien* ; mais elle n'existe qu'en raison des choses liées.

Un *lien* est par lui-même, les *liens* du sang.

Une *liaison* se fait, il faut éviter les *liaisons* dangereuses. (V. F.)

842. Lier, Attacher.

On *lie* pour empêcher que les membres n'agissent, ou que les parties d'une chose ne se séparent. On *attache* pour arrêter une chose ou pour empêcher qu'elle ne s'éloigne.

On *lie* les pieds et les mains d'un criminel, et on l'*attache* à un poteau.

On *lie* un faisceau de verges avec une corde : on *attache* une planche avec un clou.

Dans le sens figuré, un homme est *lié* lorsqu'il n'a pas la liberté d'agir ; c'est dans ce sens qu'on dit : *lier* les bras à quelqu'un, et il est *attaché* quand il n'est pas en état de changer de parti ou de le quitter.

L'autorité et le pouvoir *lient*. L'intérêt et l'amour *attachent*.

Nous ne croyons pas être *liés* lorsque nous ne voyons pas nos liens ; et nous ne sentons pas que nous sommes *attachés* lorsque nous ne pensons point à faire usage de notre liberté. (G.)

Lier : serrer avec un lien, de manière à réunir ensemble les parties et en faire un tout. *Lier* une gerbe de blé, un fagot.

Attacher : joindre une chose à une autre au moyen d'un crochet, d'un clou, d'un lien.

La chose *liée* n'est plus libre, mais peut être indépendante de toute autre. La chose *attachée* ne peut s'écarter de celle à laquelle elle est *attachée*.

Lié indique l'état, *attaché* l'état et la situation. Dans l'épître de Boileau, Louis XIV se plaint d'être *lié* (c'est-à-dire empêché d'agir) par sa grandeur qui l'*attache* au rivage.

Les parties de la chose *liée* ne peuvent plus s'écarter les unes des autres ; ce qui est *lié* n'est plus libre. Une personne *liée* perd l'usage de ses mouvements. Quand on a les bras *liés* on ne peut plus les remuer ; ils sont serrés ou l'un contre l'autre, ou le long du corps, ou « derrière le dos. » (FÉNÉLON.) L'expression « avoir les bras *liés* » veut dire être dans l'impuissance.

On dit cependant *lier* deux choses ensemble, et alors *lier* devient tout à fait synonyme d'*attacher* ; mais deux choses *liées* entre elles sont si intimement unies qu'elles n'en font pour ainsi dire plus qu'une. *Lier* les idées, les mots,

c'est les enchaîner à la suite les uns des autres sans qu'il s'y voie d'interruption. Deux notes *liées* s'exécutent d'un même coup, comme une seule.

Attacher veut dire fixer en un endroit, mais ce qui est *attaché* garde une liberté relative. Un chien *attaché* peut atteindre encore à une certaine distance; aussi le proverbe a-t-il soin de dire : nos chiens sont *liés*; il renchérit sur la vérité pour ôter tout sujet de crainte. Molière exagère aussi l'expression quand il fait dire à la femme de Lucas : Là où la chèvre est *liée*, il faut qu'elle broute. C'est qu'en effet son mari la tient de court.

Au figuré la même différence subsiste. Il faut *lier* davantage les soldats avec la nation. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Unissez vos chagrins, *liez* vos intérêts. (RACINE.)

Deux choses *attachées* l'une à l'autre restent distinctes.

Les hommes ont *attaché* des noms pompeux à toutes les entreprises des passions. (MASSILLON.) Si vous *attachez* les récompenses et les honneurs à la vertu. (FÉNELON.)

Le devoir, la foi jurée, la parole *lient*, obligent.

L'affection, la reconnaissance *attachent*.

.. *Lié* par un devoir barbare. (RACINE.)

Direz-vous que l'amour ne vous *attache* point à elle ? (FÉNELON.)

Lier s'emploie seul, il dit tout par lui-même. A *attacher* on joint souvent les mots liens, nœuds, chaînes pour expliquer la force de l'engagement. On est plus ou moins solidement *attaché*; on est *lié*, ou on ne l'est pas.

Les nœuds qui m'*attachent* à vous. (RACINE.)

Les mêmes *liens* qui l'*attachèrent* au prince son époux, l'*attachèrent* à la France. (MASSILLON.) La gloire et les honneurs sont l'unique *lien* et le seul devoir qui les *attachent*. (ID.)

On dit être *attaché* à quelqu'un, être *lié* avec quelqu'un; l'*attachement* est personnel : on peut être *attaché* à quelqu'un qui ne se soucie point de notre affection, ou l'ignore. La *liaison* est réciproque : deux époux, deux amis sont *liés* ensemble. (V. F.)

843. Lieu, Endroit, Place, Emplacement.

Lieu marque un total d'espace :

Sommes-nous chez les Turcs, pour enfermer les femmes ?

Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu.

Endroit n'indique proprement que la partie d'un espace plus étendu : Il dit que la ville a des *endroits* faibles et mal fortifiés. (LA BRUYÈRE.) *Place* insinue une idée d'ordre et d'arrangement. Ainsi l'on dit le *lieu* de l'habitation, l'*endroit* d'un livre cité :

..... Hippocrate commande

Et dit en quelque *endroit*. (REGNARD.)

la *place* d'un convive ou de quelqu'un qui a séance dans une assemblée.

On est dans le *lieu*. On cherche l'*endroit*. On occupe la *place*.

Paris est le *lieu* du monde le plus agréable. Les espions vont dans tous les *endroits* de la ville. Les premières *places* ne sont pas toujours les plus commodes.

Il faut, tant qu'on peut, préférer les *lieux* sains, les *endroits* connus, et les *places* convenables. (G.)

L'*emplacement* est une *place* qui convient à sa destination et se dit surtout d'une étendue de terrain où l'on a dessein d'élever des bâtiments.

L'abbé Girard ne parle pas de l'acception du mot *lieu* qu'on trouve dans le passage suivant du *Lutrin* :

Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,

Ces pieux fainéants faisaient chanter matines,

Veillaient à bien dîner et laissaient, en leur *lieu*,

A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

On dit en ce sens : en son *lieu* et *place*, chaque chose doit venir en son *lieu*. Mais *lieu* a toujours quelque chose de vague qui le distingue des trois autres. (V. F.)

844. Limer, Polir.

Le sens propre de *limer* est d'enlever avec la lime les parties superficielles et saillantes d'un corps dur : celui de *polir* est de rendre, par le frottement, un corps uni, luisant, agréable à l'œil.

L'action de *limer* a plusieurs objets différents : on *lime* pour *polir*, pour scier ou couper. L'action de *polir* s'exerce par différents moyens : on *polit* avec la *lime*, avec l'émeri, avec le polissoir, etc.

Limer pour *polir*, c'est enlever les aspérités, les parties superflues, ce qu'un corps a de rude et de raboteux. *Polir* ajoute à cet effet celui de donner au corps la netteté, la clarté, le lustre qu'exige la perfection. Vous apercevrez les coups de *lime* sur l'ouvrage, si on ne lui a pas donné le *poli*.

Lime, au figuré, désigne fort bien la critique qui retranche, réforme, corrige, efface ce qu'il y aurait d'inégal, d'inexact, de dur, de rude dans un ouvrage d'esprit : *poli* désigne bien la dernière façon, la dernière main, la perfection, l'agrément et le brillant qu'il s'agit d'y mettre.

Polir fait que le travail de *limer* disparaît. L'exactitude, la correction, la précision, l'égalité, font un style *limé* : le style *poli* a de plus beaucoup d'élégance, une grande pureté, une douce harmonie, quelque chose de brillant ou de lumineux. Bossuet et Corneille ne s'occupent point à *limer* leur style ; Fénelon et Racine *polissent* le leur avec beaucoup de soin.

Bouhours dit : Il faut prendre garde de ne rien ôter de la substance et de l'agrément du discours, à force de le *limer* et de le *polir*. Voilà l'écrivain qui sent la force des termes, et les met à leur place. Il faut *polir* et *limer* un ouvrage, dit Saint-Evremond, afin d'en ôter la première rudesse, qui sent le travail de composition. Voilà un écrivain qui intervertit les termes et néglige son style. Il est clair que *polir* dit plus que *limer* ; qu'il ne s'agit pas de *limer* après qu'on a *poli* ; et qu'on ôte la première rudesse de la composition en *limant*, au lieu qu'on *polit* pour ôter toute trace de rudesse. (R.)

Limer marque le travail, *polir* la perfection acquise.

On ne saurait trop *polir* son style :

Polissez le sans cesse et le *repolissez*. (BOILEAU.)

A force de *limer*, on enlève toute vigueur et toute originalité.

Les gens qui *liment*, *liment*, *liment*

Affaiblissent les vers qu'ils riment. (SCARRON.) (V. F.)

845. Limon, Fange, Boue, Bourbe, Crotte.

Ces termes désignent également une terre imbibée d'eau, mais non de la même manière.

Le *limon* est proprement une terre délayée, entraînée et enfin déposée par les eaux. Les rivières charrient et déposent du *limon*. Le *limon* rend l'eau trouble ; la liqueur rassise, le *limon* reste au fond. Le *limon* se pétrit : nous sommes tous pétris du même *limon*, du *limon* dont Adam fut formé. Ce mot s'emploie noblement, au figuré, pour exprimer notre origine.

La nature vous a formé

D'un *limon* moins grossier que le *limon* vulgaire. (M^{me} DESMOULIÈRES.)

La *fange* est une terre très-délayée, presque liquide, plus étalée que profonde, et assez claire. Ce qui est *fange* dans les campagnes est *boue* dans les villes, c'est-à-dire plus épais, plus sale, plus noir. M. de Voltaire ne suppose que de la *fange* dans les sillons des champs.

Dans les sillons *fangeux* de la campagne humide,

Le roi marche incertain, sans escorte et sans guide.

Boue renchérit sur *fange* ; et c'est pourquoi Port-Royal dit : Il m'a tiré d'un abîme de *fange* et de *boue*. L'homme bas rampe dans la *fange* ; l'animal immonde se vautre dans la *boue*. L'homme d'une très-basse origine est né dans la *fange* : l'homme vil par ses mœurs est une âme de *boue*.

La *boue* est une terre détrempée plus ou moins épaisse, sale, noire et puante, telle que celle qui s'accumule dans les rues des villes après la pluie. En fait de bassesse, il n'y a rien au-dessous de la *boue*. On traîne dans la *boue* celui qu'on traite avec la dernière ignominie. Celui qui passe d'un état élevé ou honoré à un état vil et méprisé tombe dans la *boue*.

La *bourbe* est une *boue* profonde, entassée, très-épaisse, telle que celle qui se forme dans les eaux croupissantes, les étangs, les marais, ou qu'on laisse amonceler dans les campagnes : on y enfonce, on n'y saurait marcher, on ne s'en tire pas, on s'y embourbe, elle forme un *bourbier*. Un amas de *boue* s'appelle *bourbe* ; au figuré, une affaire embarrassée est un *bourbier*.

La *crotte* est une terre détrempée, *fange* ou *boue*, une poussière liée par les eaux de la pluie, qui rejaillit quand on y marche pesamment, s'attache aux vêtements, à la personne, etc., et les salit, les tache, les gâte. C'est dans les rues et autres lieux où l'on marche, qu'il y a de la *crotte* ; on s'y *crotte*. C'est la *crotte* qu'un carrosse, un cheval, font jaillir sur le pauvre passant. (R.)

Limon est le dépôt des eaux courantes.

Bourbe est le dépôt des eaux croupissantes ; *boue* est de la terre détrempée, telle que celle qu'on trouve dans les rues.

Fange est une vraie onomatopée qui peint le bruit que fait le pied sortant de la *boue* où il s'est empreint.

Crotte est moins la cause que l'effet ; c'est le verbe *crotter* qui le fournit, et qui donne l'idée de taches sales, de portions de *boue* attachées aux souliers, aux vêtements : on se *crotte* avec de la *boue*, et souvent on ne se *crotte* pas en marchant dans la *boue*.

Le Nil dépose le *limon* ; c'est au fond des mares d'eau croupissantes qu'on trouve de la *bourbe*. C'est après la pluie qu'on trouve de la *boue* dans les rues ; sa différence avec *fange* ne se fait pas sentir : la *boue* ne devient *crotte* que lorsqu'elle a taché ou gâté nos vêtements. (Anon.)

846. Liquide, Fluide.

Liquide, qui a, comme l'eau, la propriété, momentanée ou non, de couler : *fluide*, dont la nature est de couler, de n'être pas solide.

La *fluidité* est inséparable des *liquides*, mais la *liquidité* n'est pas essentielle aux *fluides*. L'air est un *fluide* quoiqu'il ne soit pas *liquide*. Dire d'une substance autre que l'eau, qu'elle est *liquide*, c'est dire que sous ce rapport elle est semblable à l'eau ; dire qu'elle est *fluide*, c'est dire simplement que ses particules n'ont pas entre elles cette force de cohésion qui les rendrait solidement unies.

La nature des *liquides* est de couler de haut en bas ; la *fluidité* s'exerce en tout sens ; on dit les *fluides* électriques. (F. G.)

847. Lisière, Bande, Barre.

Ces trois termes peuvent être considérés comme synonymes ; car ils désignent une idée générale qui leur est commune, beaucoup de longueur sur peu de largeur et d'épaisseur ; mais ils sont différenciés par des idées accessoires. La *lisière* est une longueur sur peu de largeur, prise ou levée sur les extrémités d'une pièce ou d'un tout. La *bande* est une longueur sur peu de largeur et d'épaisseur, qui est prise dans la pièce, ou même n'en a jamais fait partie. La *barre* est une pièce ou même un tout qui a beaucoup de longueur sur peu de largeur, avec quelque épaisseur, et qui peut faire résistance. Ainsi, l'on dit la *lisière* d'une province, d'un drap d'une toile ; une *bande* de toile, d'étoffe, de papier ; une *barre* de bois ou de fer. (Encycl., II, 57.)

848. Liste, Catalogue, Rôle, Nomenclature, Dénombrement.

Liste est une suite plus ou moins longue de simples et brèves indications, mises ordinairement les unes au-dessous des autres.

Catalogue est un mot grec, qui signifie recensement ou état détaillé. Le *catalogue* est fait avec un certain ordre, une certaine distribution, un dessein particulier, et même avec des explications et des éclaircissements. Ce n'est pas une simple *liste*, il contient plus d'indications, il est même quelquefois raisonné et accompagné de discours. On a fait un ouvrage très-savant sous le titre de *Catalogue des papes*. Un *catalogue* est bien ou mal fait, selon que les indications sont ou ne sont pas justes et suffisantes.

Rôle, autrefois *roole*, est le mot *rotulus*, *rotulum*, de la basse latinité, petit rouleau; car on roulait autrefois ces sortes de *listes*, comme toutes les expéditions de justice, écrites sur des parchemins collés ou cousus à la suite les uns des autres. On dit le *rôle des tailles*, le *rôle des causes à plaider*, le *rôle des soldats*, le *rôle des ouvriers*, etc. Ces applications sont d'autant plus convenables, qu'il s'agit d'objets qui *roulent*, pour ainsi dire, ensemble, qui viennent chacun à leur tour, qui sont renfermés dans un certain cercle. Le *rôle* est une sorte de registre qui marque le rang, le tour, l'ordre à observer à l'égard des personnes qui sont engagées dans le même état, assujetties à la même condition, soumises à une règle commune.

Nomenclature signifie manifestation, exposition, *dénombrement des noms*. Les Romains appelaient *nomenclateurs* ces gens qui se chargeaient d'apprendre aux candidats les noms de tous les citoyens qu'ils rencontraient, afin que ces solliciteurs fussent en état de saluer chacun par son nom, selon la règle très-sensée de la civilité romaine. La *nomenclature* joue surtout un grand rôle dans la botanique. On pourrait définir ce mot, la grande science de la mémoire.

Le *dénombrement* (mot formé de *nombre*) est un compte détaillé des parties d'un certain tout, comme des habitants d'une ville, d'un empire; et c'est là le cas où le mot est ordinairement employé. On veut savoir, fort inutilement, quant à l'objet qu'on a coutume de se proposer, le *nombre* des hommes qu'il y a dans un pays, et on en fait le *dénombrement*.

On appelle aussi *dénombrement*, en rhétorique, la division des parties d'un discours; j'aimerais mieux dire énumération, ce mot est littéraire. Le *dénombrement* semble nous annoncer plutôt le *nombre* des objets; l'énumération nous rappelle plutôt la division des parties ou les particularités de la chose. Vous ne faites pas le *dénombrement* des vertus de votre héros, vous en faites l'énumération.

L'histoire romaine dit *cens* pour *dénombrement*, à l'égard des habitants d'une ville, d'un pays et de leurs biens. Mais le mot *cens*, *census*, signifie proprement estimation, jugement, revenu; et le *cens* avait pour objet, dans le *dénombrement des citoyens et de leurs biens*, de régler, sur leurs déclarations authentiques, la quotité des contributions de chacun, selon ses facultés, comme de connaître le nombre des combattants. Nous entendons par *recensement* une nouvelle vérification, en terme de droit, de finance, de commerce. (R.)

849. Littéralement, A la lettre.

Dans le sens littéral, ou conformément à la valeur des termes et des paroles. *Littéralement* désigne le sens naturel et propre du discours; *à la lettre*, désigne le sens strict et rigoureux. L'adverbe signifie, selon la force naturelle des termes et la signification grammaticale des expressions: la phrase adverbiale signifie, dans toute la rigueur morale et au pied de la lettre.

Il ne faut pas prendre *littéralement* ce qui ne se dit que par métaphore. Il ne faut pas prendre *à la lettre* ce qui ne se dit qu'en plaisantant.

Nous devons entendre *littéralement* les passages de l'Écriture, le texte des canons, les lois, tout ce qui fait autorité, tant qu'il n'y a point de raison natu-

relle et valable de leur attribuer un autre sens. Mais il ne faut pas toujours les entendre à la lettre : car la lettre tue ; c'est l'esprit qui vivifie.

On rend littéralement, ou par une simple version, le texte d'un auteur, lorsque les expressions et les phrases correspondantes dans les deux langues, ont les mêmes propriétés et font le même effet dans l'une et dans l'autre.

On ne prend pas les compliments à la lettre, mais on tâche tant qu'on peut, d'en croire quelque chose ; on sait pourtant qu'ils ne signifient rien. (R.)

850. Littérature, Érudition, Savoir, Science, Doctrine.

Il y a, ce me semble, entre les quatre premières de ces qualités, un ordre de graduation et de sublimité d'objet, suivant le rang où elles sont ici placées. La *littérature* désigne simplement les connaissances qu'on acquiert par les études ordinaires du collège : car ce mot n'est pas pris ici dans le sens où il sert à dénommer en général l'occupation de l'étude et les ouvrages qu'elle produit. L'*érudition* annonce les connaissances les plus recherchées, mais dans l'ordre seulement des belles-lettres. Le *savoir* dit quelque chose de plus étendu, principalement dans ce qui est de pratique. La *science* enchérit par la profondeur des connaissances, avec un rapport particulier à ce qui est de spéculation. Quant au mot de *doctrine*, il ne se dit proprement qu'en fait de mœurs et de religion : il emporte aussi une idée de choix dans le dogme, et d'attachement à un parti ou à une secte.

La *littérature* fait les gens lettrés ; l'*érudition* fait les gens de lettres ; le *savoir* fait les doctes ; la *science* fait les savants ; la *doctrine* fait les gens instruits.

Il y a eu un temps où la noblesse se piquait de n'avoir pas même les premiers éléments de *littérature*. Le goût de l'*érudition* fournit des amusements infinis à une vie tranquille et retirée. Il faut, dans le *savoir*, préférer l'utile au brillant. Le reproche d'orgueil qu'on fait à la *science* n'est qu'une orgueilleuse insulte de la part de l'ignorance. On suit ordinairement la *doctrine* de ses maîtres, sans trop examiner si elle est bonne. (G.)

Il semble inutile de faire remarquer que le mot *littérature* a presque complètement perdu ce sens aujourd'hui. Il signifie surtout la science de l'histoire littéraire d'un pays, la connaissance des œuvres des principaux écrivains d'une nation et même de toutes. (V. F.)

851. Livre, Franc.

Ces deux mots ne sont plus aujourd'hui synonymes, comme on le répétait d'après Bouhours.

La *livre* se divisait autrefois en vingt sous, et le sou en quatre liards, ou douze deniers. Pour se conformer au calcul décimal, les nouvelles lois ont décidé que le *franc* se diviserait en cent parties appelées centimes.

L'emploi qu'on faisait autrefois indistinctement des mots *franc* et *livre*, parce qu'ils avaient la même signification, a fait croire que dans le nouveau système il devait en être de même, et qu'une pièce de 5 *francs* représentait 5 *livres* ou les 5/6 d'un écu de 6 *livres*.

Cette opinion est une erreur manifeste : le *franc* est une nouvelle unité différente de la *livre*. Les lois avaient trouvé moyen d'altérer sans cesse le poids de la *livre* ; celui du *franc* est invariablement cinq grammes ; et, par un heureux hasard, les cinq grammes se sont trouvés très-rapprochés du poids de la pièce d'argent qui aurait représenté notre ancienne *livre*. Présentement on ne s'exprime plus que par *francs*. On dira 3 *francs*, 22 *francs*, 33 *francs*, etc. (Man. Rép.)

852. Livrer, Délivrer.

Livrer, mettre en main, au pouvoir, dans la possession de quelqu'un ; et *délivrer*, remettre dans les mains, au pouvoir, en liberté ou à la libre disposition de quelqu'un.

Délivrer a deux acceptions différentes : la première, celle du latin *liberare*, affranchir, mettre en liberté ; la seconde, celle de *livrer*, mettre entre les mains de quelqu'un, spécialement ce qui était retenu, ce à quoi l'on était tenu. Celui qui *délivre* une chose, la *livre* en se libérant ou en s'acquittant ; on se *libère*, s'acquitte, en la *livrant*. *Délivrer*, dans le sens de *livrer*, ajoute à ce dernier l'idée d'une charge dont on s'acquitte ou d'un marché qu'on exécute.

Livrer n'exprime donc que la simple tradition d'une main à l'autre, à quelque titre que ce soit. *Délivrer* exprime l'action de *livrer*, dans les formes ou dans les règles, en vertu d'une charge ou d'une obligation dont on s'acquitte à l'égard de la personne qui est en attente ou en souffrance. Vous *délivrez* la chose que vous devez *livrer*. Vous gardez ce que vous le *livrez* pas : vous retiendriez à la personne ce que vous avez à lui *délivrer*. La *livraison* change la possession de la chose : la *délivrance* acquitte l'un et satisfait l'autre. On vous *livre* des effets qu'on veut mettre dans vos mains ; on vous *délivre* les effets d'une succession que vous recueillez.

On *livre* des marchandises, on *délivre* des certificats. (R.)

853. Logique, Dialectique.

La *logique* est une science qui a pour objet la recherche de la vérité. La *dialectique* est un art qui sert de moyen à la *logique* dans cette recherche.

La *logique* s'occupe du fond des idées ; la *dialectique*, de la manière de les présenter, des formes du langage.

La *logique* s'applique à distinguer le vrai du faux ; la *dialectique* à présenter une proposition de manière à ce qu'elle paraisse vraie : on peut employer la *dialectique* pour soutenir une chose fausse. Un bon *dialecticien* peut être un mauvais *logicien*. (F. G.)

854. Logis, Logement.

Logis désigne une retraite suffisante pour établir une demeure : *logement* annonce de plus une destination personnelle.

En effet, on dit, un bon ou un mauvais *logis* ; un *logis* spacieux, commode, grand ou petit : et l'on ne dit pas mon *logis*, votre *logis*, le *logis* du concierge, j'ai un beau *logis* ou un *logis* commode, parce que les adjectifs possessifs et le verbe *avoir* marquent une destination personnelle qu'exclut le mot de *logis*.

Mais le mot de *logement*, qui renferme d'abord la signification de *logis*, et en outre l'idée accessoire d'une destination personnelle, se construit comme le mot *logis*, et s'adapte en outre avec tout ce qui caractérise la destination. Ainsi, l'on dit un bon ou un mauvais *logement*, un *logement* spacieux, commode, grand ou petit ; mais on dit encore mon *logement*, votre *logement*, le *logement* du concierge, j'ai un beau *logement*, ou un *logement* commode.

Le maréchal des *logis* est un officier qui met la craie pour marquer les *logis* qui seront occupés par ceux de la suite de la cour ; et on le nomme ainsi parce qu'il n'est chargé d'aucune destination personnelle dans cette opération.

Mais l'officier municipal qui assigne aux troupes, par des billets, le lieu de retraite où chacun doit se rendre, distribue en effet les *logements*, parce que chacun de ces billets détermine une destination personnelle. (B.)

855. Loisir, Oisiveté.

Tous deux sont relatifs au temps et à la faculté d'agir. Le *loisir* est un temps de liberté ; on peut en disposer pour agir ou pour ne pas agir, pour un genre d'action ou pour un autre : Je n'ai pu dignement employer ce *loisir*. (RACINE.) La liberté n'est pas *oisiveté*. (LA BRUYÈRE.) L'*oisiveté* est un temps d'inaction : la liberté pouvait en disposer autrement, mais elle a fait son choix. L'*oisiveté* est l'abus du *loisir*.

Le *loisir* d'un homme de bien occasionne souvent beaucoup de bonnes actions. L'*oisiveté* ne peut occasionner que des maux.

Les troubles de la république romaine nous ont valu les *Œuvres philosophiques* de Cicéron. Quelles leçons nous aurions perdues, si ce grand homme s'était livré à l'*oisiveté*, au lieu de consacrer son *loisir* à l'étude de la sagesse ! (B.)

L'indolente *oisiveté* n'engendre que la paresse et l'ennui ; le charme des doux *loisirs* est le fruit d'une vie laborieuse. (J.-J. ROUSSEAU.) C'est là surtout qu'est la différence de ces deux mots : on entend par *loisir* le temps libre que nous laissent nos occupations et dont nous jouissons comme d'un repos ou que nous employons à notre gré. L'*oisiveté* est l'état de celui qui ne fait rien ou qui fait des riens. La paresse ne s'assouvit pas par l'*oisiveté*, et vous trouverez même fort peu de paresseux que l'*oisiveté* n'incommode ; entrez dans un café, on y joue aux dames. (VAUVENARGUES.) Mais l'*oisiveté* peut être noble : A l'*oisiveté* du sage il ne manque qu'un plus beau nom. (LA BRUYÈRE.)

Un paresseux ou un sot qui a du *loisir*, je veux dire du temps de reste, ne sait comment l'employer.

Je plains l'homme accablé du poids de son *loisir* ;
Le travail est toujours le père du plaisir. (VOLTAIRE.)

Non, je ne connais point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux *loisir* d'un mortel sans étude. (BOILEAU.)

Il me semble que dans ces deux cas, Voltaire et Boileau ont dit *loisir* et non *oisiveté*, parce que, toute blâmable qu'elle soit, l'*oisiveté* a pour l'indolent une volupté, un mol engourdissement qui la lui fait chère. Ils ont voulu, l'un et l'autre, montrer et plaindre l'homme à qui il manque de quoi occuper son activité plutôt que le paresseux qui donne à l'*oisiveté* tous ses *loisirs* ; ils auraient pour ce dernier plus de mépris que de pitié. (V. F.)

856. Longuement, Longtemps.

Longuement, disait Vaugelas, n'est plus en usage à la cour, où il était si usité il n'y a que vingt ans ; c'est pourquoi l'on n'oserait plus s'en servir dans le beau langage : on dit *longtemps* au lieu de *longuement*.

Longtemps ne veut pas dire *longuement*, et je doute que *longuement* ait jamais été employé dans le sens pur et simple de *longtemps* : il y ajoute l'idée d'un augmentatif, bien, très, fort, *plus longtemps* qu'à l'ordinaire, que les autres, que la chose ne l'exige, etc.

L'Académie observe que *longuement* ne se disait qu'en plaisantant, et pour marquer qu'un discours, qu'un sermon avait ennuyé. On dit sans plaisanter que quelqu'un a prêché *longuement*.

Longtemps désigne seulement une certaine mesure, une durée de temps, d'existence, d'action : *longuement* exprime, à la lettre, une action faite d'une manière plus ou moins *longue*, lente, paresseuse, languissante, etc.

Tant qu'on intéresse ou qu'on amuse, on ne parle pas *longuement*, quoiqu'on parle *longtemps*.

Avec une abondance d'idées on parle *longtemps* : avec une abondance de paroles on parle *longuement*. (R.)

857. Loquacité, Bavardage.

Défauts qui consistent à trop parler.

Le *bavard* ne peut rien garder de ce qu'il sait, il est indiscret.

Le *loquace* s'étend longuement sur ce qu'il dit.

Le *bavard* dit souvent trop ; le *loquace* entasse des mots et ne dit rien.

Il est naturel à la douleur de se répandre en plaintes, la *loquacité* même lui est permise ; mais c'est à la condition qu'on ne dira rien que de juste. (VOLTAIRE.)

Une douleur *bavarde* ne pourrait remplir cette condition.

On peut juger, dit d'Alembert, combien il y a loin de la véritable éloquence

à cette *loquacité* si ordinaire au barreau, qui consiste à dire si peu avec tant de paroles.

Le *bavard* et le *loquace* importunent, mais le *bavard* est plus à craindre, le *loquace* plus ennuyeux. Ajoutons que le premier défaut tient au caractère ; quelquefois il est tout l'homme : il y a des *bavards* qui ne sauraient être autre chose ; la *loquacité* est plutôt un défaut de l'esprit qui ne fait que gâter les autres qualités que l'on peut avoir. (V. F.)

858. Lorsque, Quand.

Ce sont deux mots de l'ordre de ceux que la grammaire nomme conjonctions, pour marquer de certaines dépendances et circonstances dans les événements qu'ils joignent : mais *quand* paraît plus propre pour marquer la circonstance du temps, et *lorsque* paraît mieux convenir pour marquer celle de l'occasion. Ainsi je dirais : il faut travailler *quand* on est jeune ; il faut être docile *lorsqu'*on nous reprend à propos. On ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime ; on se fait aimer *lorsqu'*on aime : le chanoine va à l'église *quand* la cloche l'avertit d'y aller ; et il fait son devoir *lorsqu'*il assiste aux offices.

Cette différence paraîtra peut-être trop subtile ; mais pour être délicate, elle n'en est pas moins réelle ; on peut même se la rendre plus sensible, si l'on veut : il n'y a pour cet effet qu'à substituer, dans les exemples que je viens de donner, d'autres termes à la place de *quand* et *lorsque*. L'on verra que des expressions qui ne marquent précisément que la circonstance du temps, telles que celles-ci, *dans le temps que, au moment que, aux heures que*, conviendraient parfaitement à la place du mot *quand*, et qu'elles n'y changeraient rien au sens ; mais qu'elles ne conviendraient point à la place de *lorsque*, et qu'elles y altéreraient le sens : au lieu que des expressions qui marquent d'autres circonstances que celles du temps, y conviendraient bien à la place du mot *lorsque*, et n'y conviendraient pas à la place du mot *quand*. Car enfin, dire qu'il faut travailler *quand* on est jeune, c'est dire qu'il faut travailler dans le temps et non dans l'occasion de la jeunesse : mais dire qu'il faut être docile *lorsqu'*on nous reprend à propos, c'est dire qu'il faut l'être dans les occasions, et non dans le temps où l'on nous reprend. De même, en disant qu'on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime, on veut dire que le temps où l'on est amoureux est celui où l'on fait le plus de folies ; et non que ce soit faire des folies que d'aimer. Mais en disant qu'on se fait aimer *lorsqu'*on aime, on veut dire qu'on se fait aimer en aimant : il n'est point alors question du temps où l'on se fait aimer, mais de ce qui est propre à se faire aimer. Il est aussi très-clair, dans le troisième exemple, que *quand* signifie que le chanoine va à l'église aux heures que la cloche l'y appelle ; et que *lorsque* marque uniquement qu'il fait son devoir en assistant aux offices, et non qu'il le remplit dans le temps qu'il y assiste ; car peut-être y manque-t-il alors en n'y assistant pas comme il le faut.

Cette substitution de termes justifie mes observations sur la différence de ces deux mots, et peut servir en d'autres occasions pour faire un choix entre eux. Il y aura peut-être quelques personnes qui, en lisant cet éclaircissement, penseront que je n'aurais pas mal fait d'en mettre à quelques autres articles ; mais je prends la liberté de leur dire que je n'ai jamais eu le dessein d'ennuyer par de longues dissertations ; je les prie même de me pardonner celle-ci : je ne veux qu'indiquer les différences des synonymes, et le faire de manière que cet ouvrage n'ôte pas au lecteur le plaisir d'y mettre quelque chose de lui. (G.)

L'explication est claire : mais la distinction sur quoi est-elle fondée ? Est-il vrai que le mot *quand* exprime proprement la circonstance du temps ? Est-il vrai que le mot *lorsque* marque celle de l'occasion ? C'est ce qu'il fallait prouver d'abord.

L'usage confond si bien la valeur de ces mots, qu'ils sont généralement employés, et par les meilleurs écrivains, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et même identiquement dans la même phrase, comme dans ces vers de Racine :

Si tu m'aimais, Phédime, il fallait me pleurer,
Quand d'un titre funeste on me vint honorer ;
Et lorsque, m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.

Mais l'étymologie nous donne l'intelligence parfaite que l'usage nous refuse : elle démontre que la propriété de marquer la circonstance du temps appartient à *lorsque*, et que toute autre circonstance peut aussi être indiquée par le mot *quand* ; ce qui accuse l'abbé Girard de la plus forte des méprises.

Lors est la même chose que *l'heure*, latin *hora*, italien *ora*, français *heure*. *Lors* de son élection, de son décès, signifie sans doute à l'heure, au temps de son décès ; donc le propre de *lorsque* est évidemment de marquer la circonstance des temps. *Quand* désigne proprement la liaison, l'ensemble, la vertu de ce mot est donc d'indiquer un rapport indéterminé entre deux choses sans aucune idée particulière de temps. Le latin *quando* ne la présente pas davantage. Il signifie particulièrement *fois*, la *fois que*, cette *fois*, etc. Le mot *quand* n'exprime qu'une liaison, un enchaînement, un concours de choses arrivées dans tel cas, telle occasion, telle circonstance. Par cette qualité générique même, il devient propre à désigner la circonstance particulière du temps, circonstance que le concours suppose : seul même il peut la désigner dans l'interrogation ; car le mot *lorsque* ne peut être employé pour demander *en quel temps*. On ne dira pas, *lorsque viendrez-vous* ? Il faut nécessairement dire, *quand viendrez-vous* ? Pourquoi n'interroge-t-on point par *lorsque* ? parce que le mot *que* forme union, et suppose déjà une autre idée ou une partie de phrase. *Lorsque* signifie à cette heure, et non à quelle heure.

Il est à observer que *quand* se prend encore tantôt pour *quoique*, tantôt pour *si*. Ainsi vous direz : Je ne ferais pas une injustice *quand* la loi me l'ordonnerait ; c'est-à-dire, quoique la loi me l'ordonnât, ou mieux *dans le cas même* où la loi me l'ordonnerait. *Quand* cet homme ne réussira pas dans son entreprise, que vous en reviendra-t-il ? C'est-à-dire, si cet homme ne réussit pas, supposé qu'il ne réussisse pas, dans le cas où il ne réussirait pas, etc. Il est évident que dans ces exemples, *quand* ne signifie pas en tel temps, mais en tel cas ; or, dans ces mêmes exemples, on ne peut pas dire *lorsque*, et c'est par la raison qu'il ne signifie pas *en tel cas*, et qu'il signifie *en tel temps*. Donc la vertu propre du mot *quand* est de marquer la circonstance du cas. (R.)

859. Louche, Équivoque, Amphibologique.

Ces trois mots désignent également un défaut de netteté qui vient d'un double sens, c'est en quoi ils sont synonymes ; mais ils indiquent ce défaut de diverses manières qui les différencient.

Ce qui rend une phrase *louche* vient de la disposition particulière des mots qui la composent, lorsque les mots semblent au premier aspect avoir un certain rapport, quoique véritablement ils en aient un autre ; c'est ainsi que les personnes *louches* paraissent regarder d'un côté pendant qu'elles regardent d'un autre. Si, en parlant d'Alexandre, on disait : *Germanicus a égalé sa vertu, et son bonheur n'a jamais eu de pareil*, ce serait, selon la Rem. 119 de Vaugelas, une phrase *louche*, parce que la conjonction *et* semble réunir *sa vertu* et *son bonheur* comme complément du verbe *a égalé*, au lieu que *son bonheur* est le sujet d'une seconde proposition réunie à la première par la conjonction.

« Je sais bien, continue Vaugelas, en parlant de ce vice d'élocution, et son observation doit être adoptée, je sais bien qu'il y a assez de gens qui nommeraient ceci un scrupule, et non pas une faute, parce que la lecture de toute

la période fait entendre le sens, et ne permet pas d'en douter; mais toujours ils ne peuvent pas nier que le lecteur et l'auditeur n'y soient trompés d'abord; et quoiqu'ils ne le soient pas longtemps, il est certain qu'ils ne sont pas bien aises de l'avoir été, et que naturellement on n'aime pas à se méprendre: enfin, c'est une imperfection qu'il faut éviter, pour petite qu'elle soit, s'il est vrai qu'il faille toujours faire les choses de la façon la plus parfaite qu'il se peut, surtout lorsqu'en matière de langage, il s'agit de la clarté de l'expression. »

L'Académie, dans son observation sur cette *Rem. 119*, ne trouve point condamnable la phrase de Vaugelas, parce que l'attribut *n'a jamais eu de pareil*, vient immédiatement après *son bonheur*, qui en est le sujet. Elle ne trouve la phrase vicieuse et *louchée*, que quand le sujet de la seconde proposition est éloigné de son verbe par un grand nombre de mots comme : *Je condamne sa paresse, et les fautes que sa nonchalance lui fait faire en beaucoup d'occasions, m'ont toujours paru inexcusables*. Cette dernière phrase est bien plus vicieuse que la première; mais si l'on ne veut regarder que comme un scrupule la difficulté de Vaugelas, au moins faut-il convenir que c'est un scrupule bien fondé.

Ce qui rend une phrase *équivoque*, vient de l'indétermination essentielle à certains mots, lorsqu'ils sont employés de manière que l'application actuelle n'en est pas fixée avec assez de précision.

Tels sont les mots conjonctifs *qui, que, dont*; parce que n'ayant par eux-mêmes ni nombre, ni genre déterminé, la relation en devient nécessairement douteuse, pour peu qu'ils ne tiennent pas immédiatement à leur antécédent. De là naît l'*équivoque* de cette phrase : *Il faut imiter l'obéissance du Sauveur qui a commencé sa vie et l'a terminée*: le mot *qui* semble se rapporter à *Sauveur*, tandis que la raison exige qu'il se rapporte à l'obéissance.

Telles sont encore les pronoms de la troisième personne, *il, elle, lui, ils, eux, elles, leur*, les mots démonstratifs *celui, celle, ceux, celles*, et les mots *le, la, les*, quand ils ne sont pas immédiatement avant un nom, parce que les objets dont on parle étant de la troisième personne, dès qu'il y a dans le même discours plusieurs noms du même genre et du même nombre, il doit y avoir incertitude sur la relation de ces mots indéterminés, si l'on n'a soin de rendre cette relation bien sensible par quelques-uns de ces moyens, qui ne manquent guère à ceux qui savent écrire. De là l'*équivoque* de cette phrase citée dans la *Rem. 549* de Vaugelas : *Je vois bien que de trouver de la recommandation aux paroles, c'est chose que malaisément je puis espérer de ma fortune : voilà pourquoi je la cherche aux effets*. « Ce *la*, dit Vaugelas, est *équivoque*; car selon le sens, il se rapporte à *recommandation*, et selon la construction des paroles, il se rapporte à *fortune*, qui est le substantif le plus proche, et il convient à *fortune* aussi bien qu'à *recommandation*. » De là encore l'*équivoque* de cette phrase : *Il estimait le duc, et dit qu'il était vivement touché de ce refus*: on ne sait à qui se rapporte *il était touché*, si c'est au duc ou à celui qui l'estimait.

Tels sont enfin les adjectifs possessifs *son, sa, ses, leur, sien*, parce que la troisième personne déterminée à laquelle ils doivent se rapporter peut être incertaine à leur égard comme à l'égard des pronoms personnels, et pour la même raison. De là l'*équivoque* de cette phrase : *Lysias promit à son père de n'abandonner jamais ses amis*: s'agit-il des amis de Lysias ou de ceux de son père?

Toute phrase *louchée* ou *équivoque* est, par là même, *amphibologique*. Ce dernier terme est plus général, et comprend sous soi les deux premiers, comme le genre comprend les espèces. Toute expression susceptible de deux sens différents est *amphibologique*, selon la force du terme; et c'est tout ce qu'il signifie: les deux autres ajoutent à cette idée principale l'indication des causes qui doublent le sens.

De quelque manière qu'une phrase soit *amphibologique*, elle a l'espèce de vice la plus condamnable, puisqu'elle pêche contre la netteté, qui est, selon Quintilien et suivant la raison, la première qualité du discours : il faut donc corriger ce qui est *louche*, en rectifiant la construction, et éclaircir ce qui est *équivoque*, en déterminant d'une manière bien précise l'application des termes généraux. (B.)

360. Lourd, Pesant.

Le mot de *lourd* regarde plus proprement ce qui charge le corps : celui de *pesant* a un rapport plus particulier à ce qui charge l'esprit. Il faut de la force pour porter l'un, et de la supériorité de génie pour soutenir l'autre.

L'homme faible trouve *lourd* ce que le robuste trouve léger. L'administration de toutes les affaires d'un Etat est un fardeau bien *pesant* pour un seul. (G.)

M. l'abbé Girard compare ces termes, en prenant l'un dans le sens propre, et l'autre dans le sens figuré. Mais on peut les comparer, en les prenant tous deux, ou dans le sens primitif, ou dans le sens figuré.

Dans le premier sens, tout corps est *pesant*, parce que la *pesanteur* est la tendance générale des corps vers le centre ; mais on ne peut appeler *lourd* que ceux qui ont une *pesanteur* considérable, relativement ou à leur masse, ou à la force qu'on y suppose. Le léger n'est l'opposé que du *lourd*, et ce n'est que par extension que quelquefois on l'oppose au *pesant*.

Différents hommes porteront des charges plus ou moins *pesantes*, à raison de la différence de leurs forces ; mais un homme faible trouvera trop *lourd* un fardeau qui ne paraît à un homme vigoureux qu'une charge légère.

Dans le sens figuré, et quand il s'agit de l'esprit, il me semble que le mot de *lourd* enchérit encore sur celui de *pesant* ; que l'esprit *pesant* conçoit avec peine, avance lentement, et fait peu de progrès ; et que l'esprit *lourd* ne conçoit rien, n'avance point, et ne fait aucun progrès.

La médiocrité est l'apanage des esprits *pesants* ; mais on peut en tirer quelque parti : la stupidité est le caractère des esprits *lourds*, on n'en peut rien tirer. (B.)

Pesant marque le poids d'un corps considéré en lui-même ; les corps sont plus ou moins *pesants* en raison de leur densité. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle est *pesante*. (J.-J. ROUSSEAU.) Ce sont ces différents mélanges qui rendent les terres *pesantes* ou légères, etc. (BUFFON.)

Lourd veut dire qui est difficile à remuer, à lever, à transporter à cause de son poids. Bossuet a dit une *lourde* machine, pour exprimer qu'il était pénible et malaisé de mettre cette masse en mouvement, et Fénelon, dans cette phrase : « Les *pesantes* machines qui ébranlent les murailles ; » ne considère que l'effet produit par la masse mise en mouvement. Le soldat romain était *pesamment* armé, mais l'exercice l'empêchait de trouver *lourdes* ses armes *pesantes*.

Ainsi la chose *pesante* remplit son objet, est telle absolument ou doit être telle ; la chose *lourde* est embarrassante à cause de son poids.

Quand il s'agit cependant d'une chose qui est portée, *pesant* devient absolument synonyme de *lourd*. Un fardeau *pesant*, une charge *pesante*. (BOILEAU.)

Jetez là ces mousquets trop *pesants* pour vos bras.

En parlant des animaux, de l'homme, *pesant* veut dire qui se remue difficilement, rarement, qui a à porter une *lourde* masse.

D'aise on entend sauter les *pesantes* baleines. (BOILEAU.)

Le bœuf est *pesant*. (AIMÉ MARTIN.)

Lourd indique l'air embarrassé, emprunté.

L'âne de la Fontaine, qui veut caresser son maître, « s'en vient *lourdement*, » et la morale de la fable c'est que

Jamais un *lourdaud*, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.

Au figuré, un esprit *pesant*, conçoit avec peine, avance lentement. Pluton voulait renvoyer « l'âme du singe dans le corps d'un âne *pesant* et stupide pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice. » (FÉNÉLON.) L'esprit *lourd* est à la fois gauche et prétentieux ; on dit une plaisanterie *lourde*, un esprit *pesant* ne plaisante jamais. Le ton de la conversation ne doit être ni *pesant* ni triste. Un style *pesant* s'arrête à tout, veut tout dire et n'avance jamais ; mais il peut pécher par excès de conscience. Un style *lourd* est grossièrement orné. L'un fatigue, l'autre impatiente et dégoûte.

861. Loyal, Franc.

La difficulté de trouver un synonyme à *loyal* est une preuve démonstrative de son utilité. Il faudrait, s'il nous manquait, exprimer l'idée du mot par une phrase. Et s'il y a des personnes *loyales*, comment exprimer leur qualité propre autrement que par le substantif *loyauté* ?

On a coutume de joindre ensemble les deux épithètes *franc* et *loyal* : homme *franc* et *loyal*, procédé *franc* et *loyal*. Il y a donc des rapports particuliers entre la *franchise* et la *loyauté* ; et la *loyauté* renchérit sur la *franchise*.

La *loyauté* est une *franchise* de mœurs et de manières, par laquelle l'âme se montre et se déploie avec cette liberté et cette aisance qui annoncent tout à la fois et la pureté et la noblesse des sentiments. L'homme *franc* est droit et ouvert ; l'homme *loyal* est *franc* avec une sorte de générosité, avec cet abandon de l'homme sûr de lui-même, et qui non-seulement ne dissimule rien, mais encore n'a rien à dissimuler de ce qui peut servir à le faire connaître et juger. L'homme *franc* a le caractère vrai : l'homme *loyal* relève ce caractère par une sorte de naïveté, par une sorte de noblesse, par une sorte de grâce dans les manières.

On dit qu'une marchandise est *loyale*, quand elle est bonne, bien conditionnée. Si l'on pouvait dire qu'elle est *franche*, ce serait pour marquer qu'on n'y trouve ni mélange ni alliage, ni apprêt, ni altération. On approuve celle-ci, on loue l'autre.

Les vocabulistes expliquent le mot *loyauté* par ceux de *fidélité* et de *probité* : ils définissent l'homme *loyal*, un homme plein de probité et d'honneur : ils donnent pour *déloyal* celui qui n'a ni parole, ni foi ni loi ; et la *déloyauté* est infidélité, perfidie. La *loyauté* est donc une fidélité, et par conséquent une probité *franche*, naturelle, pure, noble, généreuse, sans apprêt, sans efforts, et, pour ainsi dire, sans aucune sorte d'imperfection.

L'homme *loyal* ressemble beaucoup au *galant homme*, pris, non pas pour homme de bonne compagnie ou d'un commerce agréable, mais pour l'homme de probité, d'un commerce aussi facile que sûr.

Le *galant* homme met dans le commerce la droiture, l'honnêteté, la probité que l'homme *loyal* a dans le caractère. Vous avez raison de compter sur les procédés honnêtes de la part du *galant* homme ; il ne vous faudra qu'un mot de l'homme *loyal* pour être sûr de ses sentiments et de sa conduite. Confiez sans crainte vos intérêts au *galant* homme ; rapportez-vous-en à l'homme *loyal*, qui sera plutôt pour vous que pour lui-même. Il faut traiter avec le *galant* homme pour le connaître ; il n'y a, pour ainsi dire, qu'à voir, qu'à entendre l'homme *loyal*, pour le connaître à fond. Le *galant* homme aura de la franchise : l'homme *loyal* a la franchise d'un cœur ouvert. Le *galant* homme fait bien ce qu'il doit : l'homme *loyal* le fait comme si c'était son plaisir, et c'est en effet son plaisir. (R.)

862. Lumière, Lueur, Clarté, Éclat, Splendeur.

M. d'Alembert a dit : *Éclat* est une lumière vive et passagère ; *lueur*, une lumière faible et durable ; *clarté*, une lumière durable et vive. Ces trois mots se

prennent au figuré et au propre : *splendeur* ne se dit qu'au figuré ; la *splendeur* d'un empire.

L'abbé Girard avait, ce me semble, mieux dit : « La *lueur* est un commencement de *clarté*, et la *splendeur* en est la perfection : ce sont les trois différents degrés de *lumière*. (Et l'*éclat* ?)... Tout le secours de la *lueur*, ajoute-t-il, se borne à faire apercevoir et découvrir les objets : la *clarté* les fait parfaitement distinguer et connaître ; la *splendeur* les montre dans leur *éclat* (dans tout leur *éclat*, dans leur plus grand *éclat*). »

La *lumière* est ce au moyen de quoi les objets sont visibles, ce qui fait le jour, ce qui fait que nous voyons. Les autres mots n'expriment que des modifications et des gradations de la *lumière*. La *lueur* est une *lumière* faible, un commencement de *clarté*, un *rayon* ; mais ce n'est nullement une propriété de la *lueur* d'être durable ; il est bien plutôt à présumer qu'elle sera *passagère* et *fugitive*, épithètes qu'on y joint si souvent, et avec raison, puisqu'il est dans la nature de ce qui est faible de s'évanouir, de se dissiper, de périr bientôt. Un feu follet jette une *lueur* ; une *lueur* d'espérance ne se soutient pas ; cependant une *lueur* peut absolument être durable.

La *clarté* est une *lumière* suffisante, un jour pur et qui chasse les ombres : comme la *lueur*, elle peut fort bien n'être pas durable. Un éclair produit une très-vive *clarté* qui vous laisse à l'instant dans une obscurité profonde. On voit nettement et assez, quand on voit *clair*. Il y a une *clarté* pâle et faible, comme une *clarté* vive et brillante.

Éclat désigne une grande *lumière*, comme un grand bruit : l'*éclat* est une forte et très-brillante *lumière*, une *clarté* aussi abondante que vive. Nulle raison de dire qu'il n'est que passager ; l'*éclat* du soleil, l'*éclat* du diamant, l'*éclat* de la gloire, sont ou peuvent être fort durables.

La *splendeur* est la plus grande *lumière*, un *éclat* éblouissant, la plénitude de la *lumière* et de l'*éclat*. Ce mot se dit au propre, et proprement du soleil et des astres qui renferment la plénitude de la *lumière*. Au figuré, il est synonyme de pompe, magnificence, etc.

Ainsi donc la *lueur* est une *lumière* faible et légère ; la *clarté*, une *lumière* assez vive, et plus ou moins pure ; l'*éclat*, une *lumière* brillante ou une vive *clarté* ; la *splendeur*, la plus grande *lumière* et le plus vif *éclat*.

La *lumière* fait voir, la *lueur* fait voir imparfaitement et confusément ; la *clarté* fait voir distinctement et nettement ; l'*éclat* fait voir facilement et parfaitement, mais quelquefois en affectant trop fortement la vue pour qu'elle puisse le soutenir longtemps ou le fixer ; la *splendeur* fait voir tout l'*éclat* de la chose, et avec tant d'*éclat* que les yeux en sont éblouis.

La *lumière* est en opposition directe avec les ténèbres. La *lueur* perce ces mêmes ténèbres. La *clarté* dissipe l'obscurité. L'*éclat* chasse les ombres. La *splendeur* est toute *lumière*.

Dans l'usage figuré de ces termes, on observera les mêmes différences et la même gradation. (R.)

363. Luxe, Faste, Somptuosité, Magnificence.

Ces mots désignent de grandes, grosses ou fortes dépenses : le *luxe*, une dépense excessive, désordonnée ; le *faste*, une dépense d'apparat, d'éclat ; la *somptuosité*, une dépense extraordinaire, généreuse ; la *magnificence*, une dépense dans le grand et le beau. *Luxe* ne doit être pris qu'en mauvaise part, comme il le fut toujours. *Faste* suit naturellement la même règle. On veut y mettre des exceptions qui n'ont pourtant pas lieu au figuré, quand on dit, par exemple, *faste* de science, de vertu, de douleur, etc. *Somptuosité* a besoin d'idées accessoires pour qu'il énonce l'excès ou l'abus d'une manière déterminée. *Magnificence* est proprement un terme d'éloge, exprimant une qualité

des personnes ; il annonce même une vertu noble et sublime ; mais aussi la *magnificence* peut tomber dans le *faste* et le *luxe*.

Le *luxe* joue la richesse ou l'opulence : dérèglement d'esprit et de conduite. Le *faste* joue la grandeur, la majesté : vanité des vanités. La *somptuosité* annonce la grandeur, et l'opulence : grande puissance déployée avec une grande énergie. La *magnificence* annonce l'opulence et la grandeur, relevées par la manière et par l'objet ; c'est, pour ainsi dire, la majesté dans toute sa gloire, si des ombres étrangères ne l'obscurcissent.

Considérez le *luxe* épouvantable de ces rois de Perse, qui promettent les plus grandes récompenses à ceux qui inventeront de nouveaux plaisirs et de nouveaux moyens de dépense, et vous prédirez les victoires d'Alexandre. Considérez le *faste* triomphal de ces Romains qui étalent les dépouilles, les images et le deuil des peuples vaincus, et transportez-vous ensuite au milieu des ruines immenses qu'ils ont dispersées dans de vastes déserts. Élevez jusqu'au sommet des pyramides d'Égypte vos regards étonnés de leur *somptuosité* ; baissez-les ensuite sur ces monceaux d'ossements humains qui se sont accumulés autour d'elles pour leur construction. Parcourez curieusement toutes les *magnificences* du château de Versailles ; mais regardez ensuite à ses fondements, et cherchez enfin tout autour les beautés de la nature.

Le *luxe* est malheureusement de tous les états ; il y en a jusque chez le bas peuple ; il se glisse dans le genre de dépenses les plus communes. Le *faste* ne se trouve proprement que chez les riches, dans leurs bâtiments, dans leurs meubles, dans leurs habillements, dans leurs équipages et leur train ; mais l'appareil ne convient que dans les fêtes, les cérémonies, les solennités. La *somptuosité* concerne proprement les festins, les édifices, les monuments, les choses d'éclat : il est peu d'hommes assez opulents pour étaler en tout genre une *somptuosité* habituelle. La *magnificence* ne sied qu'aux grands qui, aux moyens de faire des dépenses extraordinaires, joignent des titres pour les rendre éclatantes, mais par un usage bien entendu, qui les fait estimer, honorer et glorifier, en rendant leur *magnificence* aussi utile qu'agréable au public. (R.)

M

364. Mafé, Joufflu, Bouffi.

Mafé, qui a le visage plein et large ; *joufflu*, qui a de grosses joues.

Joufflu n'exprime que l'embonpoint des joues. *Mafé* exprime proprement la grosseur de la partie antérieure du visage, celle des lèvres et des parties voisines : mais par une suite assez naturelle, il a désigné l'embonpoint du visage entier, et enfin celui même de la taille ou du corps.

On veut que *mafé* ne se dise guère que des femmes, et *joufflu* des enfants. Pourquoi donc restreindre l'emploi propre et naturel des termes ? Pourquoi l'homme qui a un gros visage ne serait-il pas *mafé* ? pourquoi une personne faite, qui aurait de grosses joues, ne serait-elle pas *jouffue* ?

Qu'on peigne les vents *joufflus*, c'est leur vrai costume. Mais pourquoi ces petits Amours tout *mafés* en sont-ils plus jolis ?

Les Asiatiques et les Africains aiment les grosses *mafées*, c'est leur goût. Je ne sais si l'on s'est jamais avisé de peindre la beauté *jouffue*. (R.)

La Fontaine, dans sa fable de *la Belette*, dit *mafue* au lieu de *mafées* :

La voilà, pour conclusion,
Grosse, *mafue* et rebondie

Aujourd'hui *mafé*, ou *maflu*, ne se dit guère et s'écrit encore moins ; *bouffi* l'a remplacé ; cependant il fait entendre, même au propre, une enflure extraordinaire, factice, qui lui ajoute une intention de ridicule ou de blâme. Un

enfant *joufflu* a, au moins, l'apparence de la santé; la chair molle de l'enfant *bouffi* doit inquiéter sur sa santé. (V. F.)

865. Magicien, Sorcier.

Gens que l'on croyait doués d'un pouvoir surnaturel grâce à leur commerce avec les esprits; mais le *magicien* était regardé comme bienfaisant, le *sorcier* comme dangereux. C'était le *magicien* qui tirait les horoscopes; il y avait des *magiciens* à la cour, auprès des grands; le *sorcier* jetait les sorts. Quand on prenait en haine un *magicien* qui manquait de complaisance ou d'adresse on le faisait brûler comme *sorcier*.

Aujourd'hui *magicien* se dit, au figuré, d'un homme habile dans un métier; *sorcier* de celui qui montre une sagacité extraordinaire, surnaturelle. Pour leviner cela, il faut être *sorcier*; je ne suis pas *sorcier*. (V. F.)

866. Maint, Plusieurs.

Maint, dit La Bruyère, est un mot qu'on ne devait jamais abandonner, et par la facilité qu'il y avait à le couler dans le style, et par son origine qui est française. Vaugelas remarquait qu'à moins d'être employé dans un poème héroïque, il ne serait pas bien reçu, si ce n'est en raillant. Thomas Corneille rapporte qu'il pouvait encore figurer avec grâce, non-seulement dans une épigramme ou dans un conte, mais encore dans un poème héroïque, surtout quand on le répète, comme dans ce vers :

Dans *maints* et *maints* combats sa valeur éprouvée.

On ne le souffre que dans le style marotique et dans l'enjouement de la conversation.

Maint signifie *plusieurs* : mais *plusieurs* marque purement et simplement la pluralité, le nombre, tandis que *maint* réduit la plularité à une sorte d'unité, comme si les objets formaient une exception, un tout séparé du reste, un corps à part.

La locution *maint auteur* semble annoncer un nombre d'auteurs qui forment une sorte de classe, et comme s'ils faisaient cause commune : *plusieurs* n'annonce que le nombre, sans désigner aucun rapport particulier entre eux, si ce n'est qu'ils ont la même opinion, la même marche, le même titre, quelque chose de semblable. Ces mots disent plus que *quelques-uns*, et moins que *beaucoup*.

Maint a le privilège rare de se répéter et d'exprimer par sa répétition un assez grand nombre. On dit *maint* et *maint*, comme *tant* et *tant*. Ces sortes de licences contribuent beaucoup à donner aux langues des formes distinctives qui les rendent intraduisibles, quant à la grâce et au génie; et par là elles ont quelque chose de précieux. La locution *maint* et *maint* est si commode, qu'on ne peut, en quelque manière, s'empêcher de s'en servir de temps en temps, et de dire *mainte* et *mainte* fois. (R.)

867. Maintenir, Soutenir.

Maintenir, c'est, à la lettre, *tenir la main* à une chose, la *tenir* dans le même état : *soutenir*, c'est *tenir* une chose *par-dessous* ou *en-dessous*, la *tenir* à une place. On *maintient* ce qui est déjà tenu, et qu'il faut tenir encore pour qu'il subsiste dans le même état : on *soutient* ce qui a besoin d'être tenu par une force particulière, et qui courrait risque, sans cela, de tomber.

C'est surtout la vigilance qui *maintient* : c'est surtout la force qui *soutient*. La puissance *soutient* les lois; les magistrats en *maintiennent* l'exécution. On

soutient ce qui est faible, chancelant : on *maintient* ce qui est variable, changeant.

Il faut de la force pour *soutenir* toujours son caractère : il faut de l'habileté pour *maintenir* longtemps son crédit.

Vous *soutenez* des assauts, des efforts : vous *maintenez* les choses dans l'ordre et à leur place. Vous *soutenez* votre droit contre celui qui l'attaque : vous *maintenez* les prérogatives de votre place lorsque vous ne les négligez pas.

On *maintient* son dire en insistant par sa constance : on *soutient* son opinion en combattant pour elle avec des preuves.

La santé se *maintient* par le régime ; la vie se *soutient* par la subsistance.

Des juges vous *maintiennent* dans la possession de vos biens ; des amis vous *soutiennent* dans vos entreprises : l'établissement qui reste dans le même état se *maintient* ; celui qui résiste aux choses se *soutient*. (R.)

868. Maintien, Contenance.

Ces deux termes sont également destinés à exprimer l'habitude extérieure de tout le corps, relativement à quelques vues ; et c'est la différence de ces vues qui distingue ces deux synonymes.

Le *maintien* est le même pour tous les états, et ne varie qu'à raison des circonstances. La *contenance* varie aussi selon les circonstances, mais chaque état a la sienne.

Le *maintien* est pour marquer des égards aux autres hommes, il est bon quand il est honnête. La *contenance* est pour imposer aux autres hommes ; elle est bonne quand elle annonce ce qu'elle doit annoncer dans l'occasion : celle du prêtre doit être grave, modeste, celle du magistrat, grave et sérieuse, celle du militaire, fière et délibérée, etc. D'où il suit qu'il ne faut avoir de la *contenance* que quand on est en exercice, mais qu'il faut toujours avoir un *maintien* honnête et décent. Le *maintien* est pour la société ; il est de tous les temps : la *contenance* est pour la représentation, hors de là c'est pédantisme.

Le *maintien* séant marque de l'éducation, et même du jugement ; il décèle quelquefois des vices : il ne faut pas trop compter sur les vertus qu'il semble annoncer ; il prouve plus en mal qu'en bien. La *contenance* indique, selon les conjonctures, de l'assurance, de la fermeté, de l'usage, de la présence d'esprit, de l'aisance, du courage, etc., et marque qu'on a vraiment ces dispositions, soit dans le cœur, soit dans l'esprit ; mais elle est souvent un masque imposteur. Il y a une infinité de bonnes *contenances*, parce qu'il y a des états différents, et que les positions varient : mais il n'y a qu'un bon *maintien*, parce que l'honnêteté civile est une et invariable. (*Encyclopédie*, VIII, IX, 882.) (B.)

Le *maintien* est, comme dit Beauzée, « l'habitude extérieure du corps, » la manière de se tenir ; chacun a son *maintien*, mais il y en a un qui est le plus honnête, il peut s'apprendre, et nos pères, qui se soumettaient plus respectueusement aux lois de la civilité, suivaient les leçons du maître de *maintien*.

La *contenance* ne s'apprend pas, mais se prend, c'est l'extérieur que nous nous donnons quand nous sommes en représentation ou en lutte. C'est un *maintien* de circonstance. On dit : faire bonne *contenance*, comme faire bonne figure.

Le *maintien* fait partie de notre manière d'être, la *contenance* est presque une action.

Si un maître d'armes dit : j'ai été content de son *maintien* et de sa *contenance* dans cette affaire ; par *maintien* il entendra la manière de tenir l'épée, de se fendre ; par *contenance*, l'air courageux.

A ce noble *maintien*

Quel œil ne serait pas trompé comme le mien ?

dit Thésée, en apercevant Hippolyte, qui ne sait rien encore de l'accusation portée contre lui par sa belle-mère. Quand il l'apprend, il perd d'abord toute *contenance*, puis il reprend, dans la conscience de sa vertu, une *contenance* fière et un *maintien* assuré.

La vertu a son *maintien* qui la fait reconnaître : mettez-la en doute, accusez-la, vous la reconnaîtrez à sa *contenance*.

« Comment, dit La Bruyère, emprunter une *contenance* grave et importante, et qui l'avertisse que je crois le valoir bien et au delà ? »

Les gens qui n'ont pas l'habitude du monde y apportent un mauvais *maintien* ; les gens timides perdent vite *contenance*. Surpris, on est *décontenancé*. Quand on n'est pas content de son *maintien*, on cherche une *contenance*. Un objet que l'on tient, un livre que l'on feuillette sert au besoin de *contenance*. Les colifichets qui complètent la toilette des femmes ne servent guère qu'à donner une *contenance*. (V. F.)

369. Maison des champs, Maison de campagne.

On nomme ainsi une maison située hors de la ville : mais il y a quelque différence entre les deux expressions.

L'idée des champs réveille celle de la culture, parce qu'on ne les a distingués les uns des autres que pour les mettre en valeur ; et l'idée de la campagne réveille celle de la ville, à cause de l'opposition, de la liberté dont on jouit d'un côté, avec la contrainte où l'on est de l'autre.

Cela posé, une *maison des champs* est une habitation avec les accessoires nécessaires aux vues économiques qui l'ont fait construire ou acheter, comme un verger, un potager, une basse-cour, des écuries pour toutes sortes de bétail, un vivier, etc. Une *maison de campagne* est une habitation avec les accessoires nécessaires aux vues de liberté, d'indépendance et de plaisir qui en ont suggéré l'acquisition, comme avenues, remises, jardins, parterres, bosquets, parc même, etc.

Voilà sur quoi est fondé ce que dit le P. Bouhours de ces deux expressions, que la seconde est plus noble que la première : c'est qu'une *maison de campagne* convient aux gens de qualité, vu que leur état suppose de l'aisance ; et qu'une *maison des champs* convient à la bourgeoisie, dont l'état semble exiger plus d'économie dans la dépense.

Cependant rien n'empêche qu'on ne puisse parler de la *maison de campagne* d'un bourgeois, s'il en a une, et de la *maison des champs* d'un chancelier de France, si sa maison n'est en effet que cela : dans le premier cas, c'est peindre le luxe du petit bourgeois ; dans le second, c'est caractériser la noble simplicité du magistrat : dans tous les deux, c'est parler avec justesse et faire justice. (B.)

370. Maison, Hôtel, Palais, Château.

Ce sont des édifices également destinés au logement des hommes ; c'est en quoi ces mots sont synonymes. La différence de ces noms vient de celle des états des particuliers qui occupent ces édifices.

Les bourgeois occupent des *maisons* : les grands à la ville occupent des *hôtels* : les rois, les princes et les évêques, y ont des *palais* : les seigneurs ont des *châteaux* dans leurs terres. (B.)

371. Maison, Logis.

Ce sont deux termes également destinés à marquer l'habitation. Mais le mot de *maison* marque plus particulièrement l'édifice : celui de *logis* est plus relatif à l'usage.

On *loge* dans une *maison* ; et une *maison* a plusieurs corps de *logis*, qui peuvent être occupés par différentes personnes : on peut même établir dans une *maison* autant de *logis* qu'il y a de chambres, pourvu que chaque chambre soit suffisante aux besoins de ceux qu'on y *loge*. (B.)

872. Majesté, Dignité.

Majesté, grandeur extérieure, et qui convient aux premiers rangs : *dignité*, grandeur, qui peut se manifester extérieurement, mais qui tient davantage aux qualités intérieures et essentielles, et peut se trouver dans tous les rangs, parce qu'il y a dans tous une grandeur relative. La *majesté* n'appartient qu'aux rois et aux princes ; la *dignité* paternelle est de toutes les classes. Dans tous les états, l'honnête homme, injustement soupçonné, peut montrer la *dignité* de l'innocence.

Le maintien a de la *dignité* quand il annonce des qualités propres à imposer : la *majesté* peut tenir seulement à une belle représentation. On peut revêtir un homme d'une *dignité* effective : le titre de *majesté* n'est que la marque du rang des rois.

La *dignité royale* comprend tout l'assemblage des devoirs et des prérogatives de la royauté ; la *majesté royale* n'est que l'éclat du trône.

On dit la *majesté* du style, et la *dignité* des pensées. (F. G.).

873. Maladresse, Malhabileté.

L'un et l'autre expriment un défaut d'aptitude pour réussir. Mais il y a entre ces deux termes une différence : c'est que la *maladresse* se dit, dans le sens propre, du peu d'aptitude aux exercices du corps ; et que la *malhabileté* ne se dit que du manque d'aptitude aux fonctions de l'esprit.

Un joueur de billard est *maladroit* ; un négociateur est *malhabile*.

Comme nous aimons assez à rendre sensibles les idées intellectuelles, par des métaphores tirées des choses corporelles, on nomme quelquefois, au figuré, *maladresse*, le manque d'intelligence et de capacité pour les opérations qui dépendent des vues de l'esprit ; mais il n'y a pas réciprocité, et l'on ne nommera jamais *malhabileté* le défaut d'aptitude aux exercices corporels.

On peut donc dire qu'un négociateur est *maladroit* ; mais on ne dira pas qu'un joueur de billard soit *malhabile*. (B.)

Il faut ajouter ici, ce qui explique la différence de l'emploi de ces deux mots, que *malhabileté* est actif, *maladresse* actif et passif à la fois, c'est-à-dire que *malhabileté* ne s'applique jamais qu'au sujet de l'action, tandis que *maladresse* se dit aussi bien du sujet de l'action que de l'action elle-même ; une *maladresse* est l'acte d'un *maladroit* et en soi-même une action *maladroite*.

De là, quand on les applique uniquement aux personnes, une différence entre ces deux mots : *maladresse* ne marque que le résultat, *malhabileté* les causes personnelles de la *maladresse*. Le défaut d'habitude fait la *malhabileté* ; on est *maladroit* par nature. Une *maladresse* peut être utile ; et s'apercevoir de sa *malhabileté*, c'est presque s'en corriger. (V. F.)

874. Malavisé, Imprudent.

Avisé, qui voit à sa chose, qui voit bien. *Prudent*, qui voit en avant, qui aperçoit au loin.

Celui qui ne s'avise pas des choses dont il doit s'aviser est *malavisé* ; celui qui ne voit pas aussi avant dans la chose qu'il y aurait dû voir est *imprudent*. Le *malavisé* ne regarde pas assez à la chose qu'il fait, il la fait mal : l'*imprudent* ne sait pas bien la valeur de ce qu'il fait, il fait mal. Le premier n'a pas pris conseil des circonstances et des convenances ; il les choque : le second n'a pas approfondi les conséquences et les suites de la chose ; elle tourne contre lui. Celui-là manque d'attention, de circonspection : celui-ci manque de

sagesse, d'application, de prévoyance. Le *malavisé*, qui ne se soucie point de voir les difficultés, est un sot. L'*imprudent*, qui ne s'embarrasse pas de courir des risques, est un fou.

A dire tout ce qu'on pense sans savoir devant qui on parle, on est fort *malavisé*. A dire des choses qui peuvent offenser quelqu'un qui peut se venger, on est fort *imprudent*. (R.)

875. Malcontent, Mécontent.

Tous deux signifient *qui n'est pas satisfait*, mais avec quelques différences qu'il est essentiel d'observer.

Il me semble que l'on est *malcontent* quand on n'est pas aussi satisfait que l'on avait droit de l'attendre; et que l'on est *mécontent*, quand on n'a reçu aucune satisfaction.

De là vient que *malcontent*, ainsi que l'observe l'Académie dans son Dictionnaire, se dit plus particulièrement du supérieur à l'égard de l'inférieur, parce que l'inférieur est censé du moins avoir fait quelque chose pour la satisfaction du supérieur : au contraire, *mécontent* se dira plutôt de l'inférieur à l'égard du supérieur, par une raison contraire. Ainsi, un prince peut être *malcontent* des services de quelqu'un de ses sujets; un père, de l'application de son fils; un maître, des progrès de son élève; un citoyen, du travail d'un ouvrier, etc. Un sujet, au contraire, peut être *mécontent* des passe-droits que lui fait le prince; un fils, de la prédilection trop marquée de son père pour un autre de ses enfants; un élève, de la négligence ou de l'impéritie de son maître; un ouvrier, du salaire que l'on a donné à son travail.

Malcontent et *mécontent* ayant un sens passif, il faut appliquer dans des sens contraires les verbes *contenter mal* et *mécontenter*, qui ont le sens actif. Ainsi, les inférieurs *contentent mal* les supérieurs, et les supérieurs *mécontentent* les inférieurs.

Malcontent exige toujours un complément avec la préposition *de*; et ce complément exprime ce qui aurait dû donner une entière satisfaction. *Mécontent* peut s'employer d'une manière absolue et sans complément.

De là vient qu'il se prend quelquefois substantivement, et dans cette acception il ne se dit qu'au pluriel. Mais *malcontent* ne peut jamais se prendre substantivement, quoique le P. Bouhours ait écrit : « C'est la coutume des *malcontents* de se plaindre. » C'est dans cet écrivain une véritable faute, qui vient de ce qu'on n'avait pas encore, de son temps, démêlé les justes différences des deux termes dont il s'agit. (B.)

876. Malentendu, Quiproquo.

Malentendu, erreur qui vient de ce qu'on a mal entendu ou mal compris quelque chose : *quiproquo*, erreur qui consiste à prendre une chose pour une autre (*qui pro quo*). Une personne se méprend sur l'heure du rendez-vous qu'on lui a donné, c'est un *malentendu* : chargée de commissions pour deux autres personnes, elle dit à l'une ce qu'elle devait dire à l'autre et *vice versa*, c'est un *quiproquo*.

Un *quiproquo* est souvent l'effet d'un *malentendu*. (F. G.)

877. Malfaisant, Nuisible, Pernicieux.

Malfaisant, dont la nature est de faire le mal :

D'animaux *malfaisants* c'était un très-bon plat. (LA FONTAINE.)

Nuisible, qui produit un mal, soit par sa nature, soit par les circonstances.

Mais la raison d'État veut souvent qu'on préfère
A la vertu *nuisible* un crime nécessaire. (QUINAULT.)

Pernicieux, qui détruit ou met en danger ce qui est exposé à son influence. La gloire ! qu'y a-t-il pour les chrétiens de plus *pernicieux* et de plus mortel ? (BOSSUET.) L'air d'une contrée est *malfaisant* par sa nature, ou bien il peut être *nuisible* seulement à certains tempéraments auxquels il devient *pernicieux* si l'on ne prend pas les précautions nécessaires.

Un homme a un caractère *malfaisant* : un autre fait, pour vous être utile, une démarche que les circonstances rendent *nuisible* : un conseil *pernicieux* est celui qui peut vous perdre. (F. G.)

878. Malfamé, Diffamé.

Malfamé, qui n'a pas une bonne réputation ; *diffamé*, qui est perdu de réputation.

Un homme *malfamé* est celui que sa conduite, ses principes, ont insensiblement mis en mauvaise réputation auprès de beaucoup de gens. Un homme *diffamé* est celui qu'un éclat déshonorant a perdu de réputation aux yeux de tout le monde.

On n'est *malfamé* que dans l'opinion et par elle. La *diffamation* peut être le résultat d'un acte juridique, d'une procédure infamante.

On évite un homme *malfamé*, il semble qu'on le craigne ; on fait honte à un homme *diffamé*, on rougirait de le recevoir.

La *diffamation* peut ne pas diffamer, si elle est injuste, si le public ne l'admet pas ; mais un homme *malfamé* n'est jamais honoré en public, parce que c'est le public lui-même qui a prononcé sur son compte. (F. G.)

879. Mal parler, Parler mal.

M. Beauzée pense que ces deux expressions ne sont pas synonymes. *Mal parler* tombe, selon lui, sur les choses que l'on dit ; et *parler mal*, sur la manière de les dire : le premier est contre la morale, et le second contre la grammaire.

« C'est *mal parler* que de dire des choses offensantes, surtout à ceux à qui l'on doit du respect ; de tenir des propos inconsiderés, déplacés, qui peuvent nuire à celui qui les tient ou à ceux dont on parle. C'est *parler mal* que d'employer des expressions hors d'usage ; d'user de termes équivoques ; de construire d'une manière embarrassée ou à contre-sens ; d'affecter des figures gigantesques en parlant de choses communes ou médiocres ; de choquer la quantité en faisant longues les syllabes qui doivent être brèves, ou brèves les syllabes qui doivent être longues.

« Il ne faut ni *mal parler* des absents, ni *parler mal* devant les savants, etc. »

Pour moi, je ne vois dans ces deux manières de parler qu'une différence de construction sans aucune différence de sens ; et je dirais également, il ne faut ni *mal parler* devant les savants, ni *parler mal* des absents. Il en est de *mal* comme de *bien* : or, on a dit l'art de *bien parler*, comme l'art de *bien penser*, dans un sens grammatical. *Mal* se met également devant ou après mille autres verbes avec la même signification : vous direz *mal enfourner* ou *enfournier mal* une affaire. (R.)

Bien que l'on dise également *mal parler* et *parler mal de quelqu'un*, toutefois la distinction de Beauzée contre laquelle réclame Roubaud est juste ; toute la confusion vient de ce qu'on ne place l'adverbe avant les verbes qu'à l'infinitif et aux temps composés de l'auxiliaire et du participe ; on ne dit pas : il *mal parle*, il *mal parlera*. (V. F.)

880. Malheur, Accident, Désastre.

Tous ces mots annoncent et désignent un fâcheux événement. Mais *malheur* s'applique particulièrement aux événements de fortune et de choses étranges

à la personne. L'*accident* regarde proprement ce qui arrive dans la personne même.

C'est un *malheur* de perdre son argent ou son ami ; c'est un *accident* de tomber ou d'être blessé ; c'est un *désastre* de se voir tout à coup ruiné et déshonoré dans le monde.

On dit un grand *malheur*, un cruel *accident*, et un *désastre* affreux. (G.)

La distinction établie par l'abbé Girard est par trop rigoureuse : *accident* se dit généralement de tout événement fortuit, plutôt *malheureux* qu'*heureux*. *Malheur* a trait davantage au résultat. Si vous tombez, c'est un *accident* ; si vous vous cassez la jambe, c'est un *malheur*. Un *malheur* peut être causé par un *accident* ; il peut aussi être la suite nécessaire de la mauvaise conduite, de l'imprudence. Il peut à son tour être cause d'un *désastre* : la perte d'un membre est un *malheur* pour un ouvrier, un *désastre* pour sa famille qu'il nourrissait par son travail. Un incendie est souvent un *accident*, un *malheur* et un *désastre*. (V. F.)

881. Malheureux, Misérable.

Le P. Bouhours observe que l'on dit indifféremment une vie *malheureuse*, une vie *misérable* ; et que, pour dire d'un homme que c'est un méchant homme, on dit indifféremment : c'est un *malheureux*, c'est un *misérable*. Ce n'est pas que ces deux mots aient une signification identique, et soient parfaitement synonymes : c'est qu'ils expriment tous deux, quoique sous des aspects différents, une idée qui leur est commune, et la seule à laquelle on fasse attention dans les exemples proposés : c'est l'idée d'une situation fâcheuse et affligeante.

Mais *malheureux* présente directement cette idée fondamentale ; et *misérable* n'exprime directement que la commisération qui la suppose, comme l'effet suppose la cause.

On peut être *malheureux* par quelques accidents imprévus et fâcheux, sans être réduit pour cela à un état digne de compassion : mais celui qui est *misérable* est réellement réduit à cet état ; il est excessivement *malheureux*.

Malheureux est donc moins énergique que *misérable* ; et il peut y avoir des cas où, pour parler avec justesse, il ne serait pas indifférent de dire une vie *malheureuse*, ou une vie *misérable*.

Ulysse errant sur toutes les mers, exposé à toutes sortes de périls, essayant toutes sortes d'aventures fâcheuses, cherchant sans cesse sa chère Ithaque qui semblait le fuir, menait alors une vie *malheureuse*.

Philoctète, abandonné par les Grecs dans l'île de Lemnos, en proie à la douleur la plus aiguë et aux horreurs de l'indigence et de la solitude, y mena pendant plusieurs années une vie *misérable*.

On est *malheureux* au jeu, on n'y est pas *misérable* : mais on peut devenir *misérable* à force d'y être *malheureux*.

On plaint proprement les *malheureux*, et c'est tout ce qu'exige l'humanité ; mais on doit assister les *misérables*, ou avoir du moins pitié de leur sort.

Voici deux vers de Racine, où ces deux mots sont employés avec les différences que je viens d'assigner :

Haf, craint, envié, souvent plus *misérable*
Que tous les *malheureux* que mon pouvoir accable.

Quelquefois ces mots sont employés, non pas pour caractériser simplement une situation fâcheuse et affligeante, mais pour indiquer que l'être auquel on les applique est digne de cette situation : et c'est dans ce second sens que l'on lit d'un méchant, d'un fourbe, d'un homme sans mœurs, sans pudeur, sans aucune élévation d'âme, que c'est un *malheureux* ou un *misérable*.

Mais comme il y a des choses qui doivent exciter la pitié sans être soumises aux événements fortuits qui font les *malheureux*, il y a bien des cas où il serait

ridicule d'employer cet adjectif, quoique l'on puisse très-bien employer celui de *misérable*.

C'est ainsi que l'on dit d'un écrivain dont on ne fait point de cas, que c'est un auteur *misérable*, un *misérable* poète, un *misérable* historien, un *misérable* grammairien ; et de ses écrits, que ce sont de *misérables* rapsodies, un poème *misérable*, un *misérable* commentaire, etc. (B.)

382. Malice, Malignité, Méchanceté.

Ces mots expriment tous trois une disposition à nuire, contraire par conséquent à cette bienveillance universelle, également recommandée par la loi naturelle et par la religion. (B.)

Il y a dans la *malice* de la facilité et de la ruse, peu d'audace, point d'atrocité. Le *malicieux* veut faire de petites peines, et non causer de grands malheurs ; quelquefois il veut seulement se donner une sorte de supériorité sur ceux qu'il tourmente ; il s'estime de pouvoir le mal, plus qu'il n'a de plaisir à en faire.

Il y a dans la *malignité* plus de suite, plus de profondeur, plus de dissimulation, plus d'activité que dans la *malice*.

La *malignité* n'est pas aussi dure et aussi atroce que la *méchanceté* ; elle fait verser des larmes, mais elle s'attendrirait peut-être si elle les voyait couler.

Le substantif *malignité* a une tout autre force que son adjectif *malin* ; on permet aux enfants d'être *malins* ; on ne leur passe la *malignité* en quoi que ce soit, parce que c'est l'état d'une âme qui a perdu l'instinct de la bienveillance, qui désire le malheur de ses semblables, et souvent en jouit. (*Encycl.*, IX, 946.)

On leur passe des *malices*, on va quelquefois jusqu'à les y encourager, parce que, sans tenir à rien de révoltant, la *malice* suppose une sorte d'esprit dont on peut tirer parti par la suite. Cette sorte d'indulgence est pourtant dangereuse ; la ruse que suppose la *malice* dispose insensiblement à la *malignité*, parce que rien ne coûte à l'amour-propre pour réussir ; et de la *malignité* à la *méchanceté*, il y a si peu de distance qu'il n'est pas difficile de prendre l'une pour l'autre. (B.)

383. Malin, Malicieux, Mauvais, Méchant.

Le *malin* l'est de sang-froid ; il est rusé ; quand il nuit, c'est un tour qu'il joue : pour s'en défendre, il faut s'en défier. Le *mauvais* l'est par emportement, il est violent ; quand il nuit, il satisfait sa passion : pour n'en rien craindre, il ne faut pas l'offenser. Le *méchant* l'est par tempérament ; il est dangereux ; quand il nuit, il suit son inclination : pour en être à couvert, le meilleur est de le fuir. Le *malicieux* l'est par caprice ; il est obstiné ; s'il nuit, c'est de rage : pour l'apaiser, il faut lui céder.

L'amour est un dieu *malin* qui se moque de ceux qui l'adorent. Le poltron fait le *mauvais* quand il ne voit plus d'ennemis. Les hommes sont quelquefois plus *méchants* que les femmes ; mais les femmes sont toujours plus *malicieuses* que les hommes. (G.)

Si le *malicieux* nuit de rage, il ne l'est donc point par caprice ; car la rage n'est point un caprice. Mais le *malicieux* ne nuit pas de rage. L'enfant qui médite une *malice*, le fait souvent de sang-froid ; et la rage ne médite point.

Cicéron dit que la *malice* est une manière de nuire rusée et fallacieuse, et qu'elle veut même quelquefois passer pour prudence. L'épithète latine *maliciosus* est synonyme de fin, rusé, artificieux. Le propre de la *malice* est de cacher ses desseins et sa marche. Ainsi l'on dit un *innocent fourré de malice* :

ainsi l'on dit la *malice du péché*, pour désigner le venin caché qu'il renferme : ainsi l'on dit qu'on a fait une chose nuisible sans *malice*, sans mauvaise intention. Disons qu'il y a divers degrés ou plutôt différentes sortes de *malice*, depuis la *malice agréable* jusqu'à la *malice noire*. Les Latins disaient *malitia mala*, pour exprimer celle dans laquelle il entrait de la méchanceté. *Malicieux* est donc le plus faible de tous ces termes, puisqu'il ne se prend pas même toujours dans un sens odieux.

« Le *malin*, dit encore l'abbé Girard, l'est de sang-froid. »

N'est-ce pas le *malicieux* que l'auteur nous donne pour le *malin*? Il a été trompé sans doute par l'abus que l'on fait de ce dernier mot, surtout en parlant des enfants. On appelle, et fort mal à propos, *malin* un enfant qui fait des *malices* assez ingénieuses; et ses *tours malins* ne sont que des *malices* : il n'est donc que *malicieux*. Absolument parlant, un enfant peut être *malin* dans le sens propre du mot, mais il ne l'est que comme un enfant.

Il y a dans l'homme *malin* de la *malice* et de la *méchanceté*, mais sa *malice* est plus malveillante, plus malfaisante et plus profonde que celle de l'homme purement *malicieux* : mais sa *méchanceté* est couverte, dissimulée, artificieuse sans la brutalité, sans la violence, sans l'abandon de l'homme proprement *méchant*. Le *malin* prend plaisir à faire du mal.

« Boileau semble donner raison à l'abbé Girard lorsqu'il dit :

Le Français, né *malin*, créa le vaudeville. »

L'abbé Girard poursuit ainsi : « Le *mauvais* l'est par emportement. »

Ne dirait-on pas que l'emportement fait le *mauvais*? cependant on peut être *mauvais*, sans être proprement emporté, quoique la dureté, la brutalité, la violence du caractère, contribuent à rendre *mauvais* : il y a même des gens emportés qui sont très-bons. En général, une chose est *mauvaise* quand elle a quelque vice ou quelque défaut essentiel, ou qu'elle n'a pas les qualités relatives à l'usage qu'on en fait, à l'idée qu'on en a, au service qu'on en attend. C'est ainsi que du pain est *mauvais*, qu'une action est *mauvaise*, que l'air est *mauvais*.

Le *mauvais* ne vaut rien. Un homme est *mauvais* quand au lieu de l'indulgence, de la douceur, de l'humanité, de l'équité, des qualités qui font l'homme bon, il a les vices contraires qui font que dans l'occasion qu'il y a d'exercer ces vertus caractéristiques de l'homme ou de l'espèce, il fait du mal.

Le *méchant* est animé de la haine du bien, de ses semblables, de ce qu'il doit aimer, de ce qu'il doit faire. Il est possible qu'on naisse avec des dispositions prochaines pour le devenir, car il naît des monstres. Il n'est que trop facile de le devenir avec un caractère dur et féroce, avec une humeur atrabilaire, avec des passions aigries, avec l'ignorance et le mépris de tous les principes, avec des habitudes licencieuses. Le *méchant* est *mauvais*, quand il a l'occasion de faire du mal; mais de plus, il cherche les occasions d'en faire. (R.)

384. Maltraiter, Traiter mal.

Traiter signifie agir avec quelqu'un de telle ou telle manière : d'où vient que *maltraiter* et *traiter mal* désignent également une manière d'agir qui ne saurait convenir à celui qui en est l'objet. Mais la différence des constructions en met une grande dans le sens.

Maltraiter signifie faire outrage à quelqu'un, soit de paroles, soit de coups de main. *Traiter mal* signifie faire faire mauvaise chère à quelqu'un, ou n'en pas user avec lui à son gré.

Un homme violent et grossier *maltraite* ceux qui ont affaire à lui : un homme avare et mesquin *traite mal* ceux qu'il est forcé d'inviter à manger.

Maltraité en un mot vient de *maltraiter*; *mal traité* en deux mots vient de *traiter mal*.

Tel qui a été *mal traité* au jeu, n'avait que cette ressource pour n'être pas *maltraité* à l'audience du grand contre qui il a joué. (B.)

Les synonymistes qui ont comparé ces deux mots ne voient en général qu'une différence de degré entre *maltraiter* et *traiter mal*. Il y en a une autre cependant : *traiter mal*, c'est ne pas *traiter* suivant les conventions, les usages, comme parler mal, c'est parler contrairement aux règles. On *maltraite* ses domestiques lorsqu'on les frappe, on les *traite mal* lorsqu'on ne les nourrit pas bien. On *traite mal* quelqu'un non-seulement en lui faisant faire mauvaise chère, comme le dit Beauzée, mais encore en manquant de politesse à son égard. (V. F.)

885. Maniaque, Lunatique.

Maniaque, possédé de manie, comme *démoniaque*, possédé du démon.

Maniaque vient du grec *μανία*, folie furieuse.

Lunatique vient de *luna*, lune, soumis aux influences de la lune.

Le sens que nous avons donné au mot *manie* a modifié celui de *maniaque*. Depuis que l'on ne croit plus à l'influence de la lune sur le cerveau, *lunatique* ne veut plus dire que fantasque, changeant d'humeur.

Le *maniaque* a des goûts bizarres, une ou plusieurs *manies*. (V. F.)

886. Manifeste, Notoire, Public.

Manifeste, qui est mis en lumière, à portée d'être connu de tout le monde ; *manifeste*, c'est mettre au jour ce qui était, en quelque sorte, dans les ténèbres.

Notoire, ce qui est fort connu, ce qui l'est d'une manière certaine. Ce mot est proprement un terme de droit ; et les jurisconsultes nous apprennent qu'on appelait *notaria* les accusations et les informations qui donnaient la connaissance et la preuve du fait. La *notoriété* fait preuve. Ce qui est *notoire* est si bien connu, qu'il est certain et indubitable.

Public, pris adjectivement, s'applique à toute sorte d'objets assez généralement connus. Ce que tout le monde voit, ce que tout le monde dit, ce que tout le monde croit, etc., est également *public*. C'est ici ce que tout le monde sait ou connaît ; mais ce mot ne marque que l'étendue de la connaissance, sans établir par lui-même la certitude de la chose, ce qui est propre au mot *notoire*.

Il est donc facile de connaître ce qui est *manifeste* ; ce qui est *notoire* est bien certainement connu : on connaît assez généralement ce qui est *public*.

La chose *manifeste* n'est plus cachée : la chose *notoire* n'est plus incertaine : la chose *publique* n'est pas secrète.

Il n'y a point à dissimuler sur ce qui est *manifeste* ; à contester sur ce qui est *notoire* ; à se taire sur ce qui est *public*.

Notoire et *public* n'ont rapport qu'à la connaissance qu'on a des choses ; mais *manifeste* désignera plus la qualité des choses considérées en elles-mêmes, dans le sens de ses deux autres synonymes *clair* et *évident*.

Rien de caché dans ce qui est *manifeste* ; rien d'obscur dans ce qui est *clair* ; rien d'incertain dans ce qui est *évident*.

Il est bien facile de connaître ce qui est *manifeste*, de concevoir ce qui est *clair*, de se convaincre de ce qui est *évident*. (R.)

887. Manigance, Machination, Manège.

Manigance est un mot bas : faudrait-il le rejeter ? ne faut-il pas des mots bas pour représenter les choses basses ? ne sont-ils pas plutôt les noms propres de ces choses ? *Machination* est, au contraire, un mot noble : ne cesserait-il pas de l'être, s'il s'appliquait à des choses qui ne peuvent être anoblies ? *Manège* enfin est de mise partout : et ne faut-il pas de ces termes communs pour

exprimer des idées communes à divers genres de choses? Sans cette distinction, sans cette variété, ou plutôt sans cette diversité, une langue n'aurait qu'une couleur et qu'un style.

Manège et *manigance* viennent de *main*, *manus*. La main, l'instrument le plus adroit, ou, pour mieux dire, l'instrument par excellence, est naturellement faite pour désigner l'adresse, la dextérité, l'artifice, la finesse, la subtilité, et c'est une propriété que toutes les langues ont affectée à ces noms différens. Ainsi donc le *manège* est une manière adroite d'agir ou de faire, de manier. La *manigance* est un mauvais *manège*, une manière rusée de faire des choses basses, de vilaines choses, furtivement et sous main.

Quant au mot *machination*, tout le monde sent qu'il doit exprimer l'action d'assembler ou de combiner des ressorts ou des moyens cachés pour venir à bout d'un dessein qu'on n'oserait mettre au jour.

La *manigance* est donc un emploi de petites manœuvres cachées et artificieuses pour parvenir à quelque fin. La *machination* est l'action de concerter et de conduire sourdement des artifices odieux qui tendent à une mauvaise fin. Le *manège* est une conduite habile, ou plutôt adroite, avec laquelle on manie, on ménage si bien les esprits et les choses, qu'on les amène insensiblement à ses fins.

La *manigance* est naturelle au brouillon qui n'a que de petits moyens. La *machination* convient à ces gens sans honneur et sans vertu, pour qui tous les moyens sont bons, et les moyens les plus lâches les meilleurs. Le *manège* est la ressource familière de ceux qui vivent dans des lieux où l'on ne fait rien, où l'on n'a rien, où l'on n'est rien que par *manège*.

Le petit peuple n'entend guère que la *manigance* : l'intérêt, la passion, la malignité, enseignent la *machination* : la cour est la grande école du *manège*.

Les sots sont tous coupables de *manigance*. Il n'y a que de malhonnêtes gens qui le soient de *machination*. Il faut des gens fins, souples et stylés, pour le *manège*. (R.)

888. Manœuvre, Manouvrier.

Le *manœuvre* est un ouvrier subalterne qui sert ceux qui font l'ouvrage. Le *manouvrier* est un ouvrier mercenaire qui gagne sa vie à travailler pour ceux qui ordonnent ou entreprennent l'ouvrage.

Manœuvre est la dénomination propre de certains aides qui servent les maçons et les couvreurs dans les fonctions qui ne demandent point d'art ou d'apprentissage. *Manouvrier* est une dénomination générale qui s'applique à toutes les sortes de gens de journée salariés. Le *manouvrier* diffère du *journalier*, en ce que le *journalier* tire son nom de la journée qu'il fait et qu'il gagne, tandis que le *manouvrier* tire proprement le sien de son ouvrage et de son industrie. Vous regardez le *manœuvre* relativement au métier qu'il fait; vous considérez le *manouvrier* relativement au rang qu'il occupe dans la société. Le *manœuvre* est un petit ouvrier; le *manouvrier* est un pauvre *manœuvre*.

Pour désigner un mauvais ouvrier, nous disons quelquefois : c'est un *manœuvre*; la raison en est qu'on appelle proprement *manœuvre* celui qui n'est employé qu'aux plus simples travaux, ou qui apprend l'art plutôt qu'il ne l'exerce. Mais le *manouvrier* peut être fort habile; et s'il n'est pas entrepreneur ou maître, ce n'est pas faute de capacité, mais parce qu'il est atteint du vice de pauvreté. (R.)

889. Manque, Défaut, Faute, Manquement.

On a coutume de distinguer *manque* et *défaut* de *faute* et *manquement*; des idées particulières m'obligent à traiter de tous ces mots dans le même article, et j'espère qu'il n'en resultera aucune confusion.

Le *manque* est l'absence de la quantité qu'il devrait y avoir, ce qui s'en *manque* pour qu'une chose soit complète ou entière, par opposition à ce qu'il y aurait de trop. Le *défaut* est l'absence de la chose qu'on n'a pas, de ce qu'on désirerait, de ce qu'on n'a pas en sa possession, par opposition à ce qu'on y a.

Dans un sac qui doit être de mille francs, vous trouvez trente livres à dire, il y a trente livres de *manque*; le *manque*, le *déficit* est de trente livres : c'est ainsi qu'on parle, et vous ne direz pas là *défaut* pour *manque*. Le *manque* est donc en effet ce qui s'en *manque*, ou ce qui *manque* d'une quantité déterminée, fixée, ordonnée. Mais ces rapports ne sont nullement indiqués par le *défaut* : le *défaut* existe toutes les fois que vous n'avez pas une chose, ou que la chose cesse, comme quand on dit le *défaut* de la cuirasse, ou au *défaut* de l'épaulé : le *manque* est toujours relatif, le *défaut* plutôt absolu.

Le *manque* d'esprit dit qu'on n'a pas la dose d'esprit ordinaire ou convenable. Le *défaut* d'esprit exprime une privation quelconque, et même la nullité. Le *manque* suppose donc une règle ou une mesure donnée, ce qui le distingue du *défaut*, qui en fait abstraction.

La *faute* est synonyme de *manquement*. Le *manquement* est, dit-on, une *faute* d'omission, tandis que la *faute* est tantôt de commettre ce qui n'est pas permis, et tantôt d'omettre ce qui était prescrit. Ne nous y trompons pas, le *manquement* n'exclut pas l'action positive : une insulte est un *manquement* de respect; or l'insulte est une action, une *faute* très-positive. Il faut donc dire que la *faute* s'appelle *manquement* lorsqu'on la considère comme une action par laquelle on *manque* à une règle, à une loi.

Par la *faute*, on fait mal; par le *manquement*, on n'observe pas la règle. Dans la *faute* il y a toujours une omission qui forme le *manquement* proprement dit. Le *manquement* est fait à la règle; ainsi nous disons *manquement* de foi, de respect, de parole : nous ne disons pas une *faute* de parole, de respect, de foi; ce terme marque l'opposition au bien, le mal.

Manquement paraît donc plus faible que *faute* : aussi a-t-on dit que le *manquement* est une *faute* légère.

Comme on dit *manquement*, on dit aussi *manque* de foi. *Manque* exprime la nature, l'espèce de la chose, d'une manière générale : *manquement* exprime l'action ou l'omission par laquelle on est coupable de ce *manque*. On dit le *manque* de foi et un *manquement* de foi : le *manque* de foi n'existe que par et dans le *manquement*. (R.)

890. Mansuétude, Douceur, Bonté.

Le mot *mansuétude*, renfermé dans le style religieux, n'a pas fait une grande fortune, et parce qu'il est isolé dans notre langue, et parce qu'on n'en a jamais déterminé la juste valeur. Il entre dans la *mansuétude* de la *douceur*, il y entre de la *bonté*, mais elle n'est ni la *douceur*, ni la *bonté* pure. En associant la *mansuétude* avec la *douceur*, en l'associant avec la *bonté*, je ne prétends pas associer et comparer ensemble ces deux dernières qualités, trop manifestement distinctes : je ne fais que les rapprocher, pour chercher les rapports qu'elles ont avec la *mansuétude*, et donner une idée suffisante de cette dernière qualité, dont il nous manque une notion assez précise.

Les interprètes latins disent que *mansuetus* est comme *manu assuetus*, littéralement *accoutumé par la main*, c'est-à-dire apprivoisé, adouci, familiarisé par les caresses, les flatteries telles que l'action de passer doucement la main sur le corps d'un animal, pour l'amadouer. En effet, les Latins opposaient *mansuetus* à *ferus*, l'animal sauvage et farouche à l'animal doux et privé.

Mais cette idée est bien faible et petite pour une aussi grande vertu que la *mansuétude*, qui suppose les plus belles qualités de l'âme et qui ne fait

presque que perfectionner ces qualités par un exercice habituel et constant. M. de Gébelin élève notre esprit bien plus haut. En convenant que *suetus*, *suetudo*, marquent la coutume, il cherche et trouve dans la racine *man* l'acceptation de *bonté*, celle de *bonté* parfaite. Les premiers Latins disaient *manus* pour bon; de là *manna*, manne, suc doux et mielleux; de là *immanis*, qui n'est pas bon, qui est cruel, outré; de là vraisemblablement *humanus*, humain; de là aussi *amœnus*, doux et agréable, etc. (1).

La *bonté* formera donc le fond de la *mansuétude*. Mais la *mansuétude* est l'habitude d'être bon, ou une *bonté* constamment exercée et nécessairement perfectionnée par cette pratique constante : aussi est-elle la *bonté* la plus douce, la plus égale, la plus parfaite. C'est la *bénignité*, quand il s'agit de se prêter au bien, à l'indulgence, à la clémence, à la bienfaisance : c'est la *débonnairerie* quand il faut être patient, modéré, résigné jusqu'à la longanimité. Aussi l'Académie l'a-t-elle appelée *bénignité*, *débonnairerie*, *douceur* d'âme. Aussi les écrivains sacrés, et spécialement saint Paul, associent-ils souvent la *mansuétude* avec la *bonté*, la *bénignité*, la *patience*, l'humilité, la longanimité, la modération, etc. Il en est de même des philosophes profanes de l'ancienne Rome.

L'idée de la plus grande *douceur* est inséparable de tant de *bonté*. Enfin la constance propre à la *mansuétude* se réduit à une égalité d'âme qui, en même temps qu'elle nous rend doux, traitables et faciles, lorsque c'est à nous à exercer la *bonté*, nous donne la force, la fermeté, l'espèce d'immobilité par laquelle on résiste aux impulsions de la colère et à toutes les atteintes étrangères sans en être ébranlé. C'est avec ces traits que Speusippe peint la *mansuétude*; et Festus, en la retenant toujours dans le juste milieu de la modération, ne veut pas même que la miséricorde l'attriste.

Ainsi la *mansuétude* est une constante égalité de l'âme, qui, fondée sur une *bonté* inaltérable, et accompagnée d'une *douceur* inépuisable, supporte le mal de la même manière et avec la même vertu dont elle fait le bien.

La *mansuétude* n'est proprement, dans notre langue, qu'une vertu chrétienne; elle est néanmoins dans l'ordre purement moral, telle que les Latins nous l'ont transmise, et je ne vois aucune raison pour borner ainsi l'usage d'un terme si précieux et si distingué de tous ses prétendus synonymes. (R.)

391. Marchandises, Denrées.

Le mot *marchandise* sert souvent, comme un terme générique, à désigner en gros tous les objets de commerce : mais souvent aussi on le met en opposition avec *denrée*; et alors il doit indiquer une classe particulière d'objets de commerce. Cette opposition n'est pas nouvelle; et quoique du Cange assure que, dans la basse latinité, *denrée* exprimait toute sorte de *marchandises*, l'un et l'autre mot annoncent, et jusque dans les actes publics, deux objets différents.

Les *denrées* sont les productions de la terre qui, brutes ou préparées, se vendent ou se débitent, jusque dans le plus petit détail, pour les besoins de la vie, et se consomment au premier usage : les *marchandises* opposées à *denrées*

(1) Je ne puis m'empêcher de relever ici la manie qu'ont eue plusieurs étymologistes, et spécialement les disciples de Court de Gébelin, d'aller chercher bien loin ce qu'ils avaient tout près d'eux. Faire dériver *mansuetus* de *manu assuetus*, c'est se conformer à la vraisemblance, à l'esprit de l'antiquité et à l'usage des Romains. Cependant M. de Gébelin, et après lui M. Roubaud, ne s'en contentent pas; et, sous le prétexte de donner une origine plus noble à un mot qui n'avait pas, lors de sa formation, le sens qu'il a reçu depuis, et sous lequel ces savants l'envisagent, ils se jettent dans des recherches aussi inutiles qu'éloignées du véritable esprit des langues anciennes. (Note de l'éditeur.)

sont les matières premières, travaillées, façonnées, manufacturées, simples ou combinées, appropriées par l'industrie à divers usages, ou faites pour l'être, et qui ne se consomment que par un usage plus ou moins long.

Divers vocabulistes définissent la *denrée*, ce qui se vend pour la nourriture et pour la subsistance des hommes et des bêtes. D'autres disent, après Savary, que le mot *denrée* est le nom qu'on donne aux plantes propres à notre nourriture, comme artichauts, carottes, navets, panais, choux ; et qu'on peut distinguer les grosses *denrées*, telles que les blés, le foin, le vin, le bois (à brûler) ; et les menues, comme les fromages, les fruits, les graines, les légumes. Tous ces objets concourent à notre subsistance ; et au premier usage qu'on en a fait en ce genre, ils se détruisent. Mais les métaux, les lins, les chanvres, les draperies, les merceries, les toiles, les bonneteries, etc., sont purement des *marchandises* et non des *denrées*, parce qu'ils forment des matières durables, ou des ouvrages d'industrie destinés à d'autres besoins que ceux de notre subsistance journalière, et qui ne s'usent que par une consommation lente.

La *denrée* est proprement ce qui se vend et qui se débite ; la *marchandise*, ce qui se trafique, ce qui se revend. Le vigneron qui vend son vin, le vin de son cru, vend une *denrée* : le marchand qui l'achète et le revend, vend une *marchandise*. Est marchand qui vend une *marchandise*, et n'est pas marchand qui vend ses *denrées*. (R.)

892. Mari, Époux.

Mari désigne la qualité physique. *Époux* marque l'engagement social ; c'est le terme sacramental ou moral. Le *mari* répond à la *femme*, comme le mâle à la femelle. L'*époux* répond à l'*épouse* comme un conjoint à l'autre.

Époux est donc par lui-même un mot plus noble ; il est seul du haut style : *mari* est plus familier.

Le mot *mari* annonce la puissance ; le mot *époux* n'annonce que l'union. Qui prend un *mari*, prend un maître ; qui prend une *épouse*, prend une compagne. Une femme est en puissance de *mari* : le *mari* est le chef et le maître de la communauté : deux *époux* sont l'un à l'autre.

Le *mari* a les droits, et l'*époux* les devoirs. Tel qui ne se souvient pas qu'il est *époux*, n'oublie pas qu'il est *mari*. (R.)

893. Marquer, Indiquer, Désigner, Marque, Indice, Signe.

Le propre du verbe *marquer* est de distinguer et de faire discerner un objet par des caractères particuliers, de manière qu'on ne puisse pas le méconnaître ou le confondre avec un autre. Le propre d'*indiquer* est de donner des lumières, des renseignements sur un objet qu'on ignore ou qu'on cherche, de manière à diriger nos regards, nos pas, nos soins, nos pensées, pour le voir, le remarquer, le trouver. Le propre de *désigner* est d'enseigner ou d'annoncer la chose cachée par le rapport de certaines figures avec elle, de manière que, sans la mettre sous nos yeux, nous la sachions et nous en soyons certains.

Les *marques*, comme les empreintes, les caractères, les taches, ou propres, ou appliquées à l'objet, le font connaître et reconnaître au milieu d'une infinité d'autres, par quelque propriété distinctive, ou par des traits exclusifs. Les *indices*, comme les *indications*, les notions, les renseignements, nous montrent, par la lumière et l'instruction, l'objet, le but, la voie, et nous aident, en nous dirigeant, à y parvenir. Les *signes*, comme la *signature*, les *signaux*, les *signalements*, par leur vertu significative ou démonstrative, fondée sur une liaison nécessaire ou établie avec l'objet, nous apprennent que la chose est, où elle est, ce qu'elle est.

Le cadran *marque* les heures, le baromètre *marque* les degrés de la pesanteur de l'air.

L'*index* d'un livre *indique* la division et la place des matières : votre doigt

indique l'objet éloigné que vous voulez montrer : une carte vous *indique* votre route.

La fumée *désigne* le feu : le signallement *désigne* la personne : l'enseigne *désigne* le marchand : les pavillons différents *désignent* les nations : le pouls *désigne* l'état de la santé. (R.)

894. Marri, Fâché, Repentant.

Marri mériterait d'être conservé, soit parce qu'il est affecté surtout à un genre particulier de style (au style religieux), et que c'est, dans une langue, une perfection, que d'avoir des mots, des locutions, des formes exclusivement propres aux différents genres du discours, soit parce qu'il exprime seul l'es-pèce de tristesse et de chagrin que les Latins appelaient *maeror*.

Fâché est un mot plus vague; il exprime un déplaisir quelconque, et jusqu'à un mécontentement léger et passager. La vertu propre du mot est d'exprimer une sorte de colère, un commencement de colère, un ressentiment, le mouvement d'un sang ou d'un cœur échauffé.

On peut être *fâché* sans qu'il y ait lieu au regret; mais le regret est inséparable du *repentir*. On n'est *repentant* que comme on est *marri* de ses propres actions : mais le mot *repentant* ne tombe pas toujours, comme *marri*, sur des fautes.

L'homme *marri* de ses fautes, les pleure, les déplore; et, dans sa douleur amère et profonde, il demande sa grâce, il demande son pardon avec les sentiments et les accents tendres et pathétiques d'un cœur contrit qui mérite de l'obtenir. L'homme *fâché* de ses fautes, les déteste, s'en indigne; et, dans son ressentiment, tourné contre lui-même, il commence, en quelque sorte, à venger sur lui le tort ou l'offense qu'il s'agit de réparer. L'homme *repentant* de ses fautes, s'en tourmente et les abjure; et, dans ses regrets justes et réfléchis, il sent la nécessité, il reconnaît le devoir de réparer ses torts et d'expier ses offenses.

C'est la douleur que vous voyez dominer dans l'homme *marri*; il semble n'avoir pas même d'autre sentiment. C'est l'humeur que vous croyez voir dominer dans l'homme *fâché*, mais ses motifs la corrigent. C'est le regret qui domine l'homme *repentant*, et ce regret est en lui-même salutaire. (R.)

895. Massacre, Carnage, Boucherie, Tuerie.

Massacrer signifie littéralement assommer avec une *massue*, ou d'une manière *exécration* (1): c'est tuer, écraser, déchirer impitoyablement, jusqu'à ne pas laisser aux objets leur forme sensible. Ainsi l'on dit d'un ouvrage très-mal fait, très-défiguré, qu'il est *massacré*.

Carnage vient de *caro*, *carnis*, *chair*: c'est proprement l'action de *faire chair*, de mettre en pièces ou à mort une multitude d'êtres vivants. On dit qu'un animal vit de *carnage* lorsqu'il se nourrit de chair.

La *boucherie* est proprement le lieu où l'on rassemble et tue les animaux, pour notre *bouche*, pour notre nourriture. Mais ce mot exprime aussi l'action même de les tuer; et c'est une *boucherie* que de tuer une grande quantité de personnes dans le même lieu.

Tuerie est de même le lieu particulier où l'on tue des animaux, mais sans aucune autre indication donnée par le mot même. Ainsi, quand il désigne l'action de faire tuer, de faire périr beaucoup de gens, il n'exprime ni dessein, ni intention; et c'est pourquoi il se dit particulièrement des meurtres qui arrivent, comme par accident ou par malheur, dans une grande presse, un grand tumulte, une grande bagarre; ce qui a fait dire, avec quelque raison,

(1) Cette étymologie est au moins douteuse. (V. F.)

que ce mot n'est pas noble; mais c'est le mot propre et nécessaire pour exprimer le cas que je viens de décrire.

La barbarie, la férocité, l'atrocité, dans toute leur horreur, ordonnent le *massacre*. La soif du sang, la fureur effrénée, l'acharnement poursuivent le *carnage*. L'humeur sanguinaire, l'ardeur de dévorer sa proie, l'impitoyable cruauté, font une *boucherie*. Une aveugle impétuosité, un horrible désordre, les chocs tumultueux d'une foule emportée, causent une *tuerie*.

Il y a cette différence entre *tuerie* et *boucherie*, pris dans le sens propre et pour des lieux particuliers, qu'à la *tuerie* on ne fait que tuer les animaux, et qu'à la *boucherie* on en étale et vend la chair. La *tuerie* (1) est ordinairement dans la *boucherie*. Il a souvent été question de transférer les *tueries* (et non les *boucheries*) hors des grandes villes; ce qui serait bon, si le prix de la viande n'en était pas augmenté. (R.)

896. Masse, Volume.

La *masse* est la quantité de matière d'un corps. La *masse* se distingue par là du *volume*, qui est l'étendue du corps en longueur, largeur et profondeur. On doit juger de la *masse* des corps par leur poids, car Newton a trouvé, par des expériences fort exactes, que le poids des corps était proportionnel à la quantité de matière qu'ils contiennent.

Il s'en faut beaucoup que la *masse* ou la quantité de matière des corps occupe tout le *volume* de ces mêmes corps. L'or, par exemple, qui est le plus pesant de tous les corps, étant réduit en feuilles minces, donne passage à la lumière et à différents fluides, ce qui prouve qu'il y a beaucoup de pores et d'interstices entre ses parties. (*Encycl.*)

897. Mater, Mortifier, Macérer.

Mat, de la même famille que *bat*, battre; en oriental, tuer; grec ματτω, écraser, broyer; latin *mactare*, tuer, assommer, égorger. Ce mot, employé d'une manière figurée ou adoucie, veut dire dompter, soumettre, subjuguier. Somaize dit que *mattus* veut dire, en latin, triste, mortifié, dompté, subjugué.

Mortifier est, à la lettre, faire *mort*, commencer la corruption, opérer la destruction. La *mortification*, dit très-pertinemment Bossuet, est un essai, un apprentissage et un commencement de *mort*. Ce mot désigne physiquement l'altération des mixtes, un changement de figure, la perte de la qualité caractéristique, la soustraction de la chaleur vivifiante. Son premier effet est d'attendrir, d'amollir, d'énervier. Au figuré, *mortifier* signifie réprimer, abaisser, humilier, faire honte, couvrir de confusion.

Macérer vint de *mac*, mâchoire, et tout ce qui sert à concasser, à broyer, à briser, à meurtrir, à exprimer le suc des mixtes. Cette dernière idée est propre à la *macération* physique. Ce mot tient particulièrement à *macer* (2), maigre: l'effet propre de cette action est d'amaigrir, d'atténuer, de rendre souple, et par conséquent d'attendrir, d'amollir, de flétrir, de réduire une chose à l'état d'un corps mâché, meurtri, épuisé.

Ces mots ne sont pas synonymes dans toutes leurs applications: il faut les distinguer par leurs applications mêmes.

On dit *mater* des animaux, et particulièrement des oiseaux; on les *mate* en les dressant, en les domptant, en les apprivoisant, en les exerçant à leur faire faire ce qu'on veut. On dit *mortifier* des corps, et particulièrement des viandes

(1) En ce sens au lieu de *tuerie* on dit aujourd'hui *abattoir*.

(2) C'est là la véritable racine de *macérer*. Nous n'avons pas besoin de dire que celle de *mater* est encore une *fantaisie* de Roubaud. V. F.

et des chairs : on les *mortifie* en les dépouillant des principes de leur mouvement ou de leur vie, en amortissant leur force, en détruisant le tissu de leurs parties, en les altérant pour les amollir ou les attendrir, ou les mener à la putréfaction, comme quand on bat la viande ou qu'on la laisse exposée à l'air. On dit *macérer* des mixtes, et surtout des plantes, en affaiblissant leur vertu, en les faisant tremper ou rouir dans une liqueur, en faisant passer leurs principes dans la liqueur même, en les flétrissant par quelque moyen semblable.

En style chrétien, on dit également *mater*, *mortifier*, *macérer* son corps ou sa chair. Vous *matez* le corps par les violences que vous lui faites pour le dompter, le réduire en servitude, comme dit saint Paul : vous le *mortifiez* par le soin que vous prenez de réprimer ses appétits, d'amortir ses désirs, de briser l'aiguillon de la chair : vous le *macérez* par les exercices qui le tourmentent et le tiennent dans un état de souffrance. (R.)

Mater son corps est le devoir de tout homme sage ; le *mortifier* est la tâche du chrétien ; le *macérer*, le bonheur de l'ascète. (V. F.)

898. Matière, Sujet.

« La *matière*, dit l'abbé Girard, est ce qu'on emploie dans le travail ; le *sujet* est ce sur quoi l'on travaille.

« La *matière* d'un discours consiste dans les mots, dans les phrases et dans les pensées. Le *sujet* est ce qu'on explique par ces mots, par ces phrases et par ces pensées.

« Les raisonnements, les passages de l'Écriture sainte, les pensées des Pères de l'Église, les caractères des passions, et les maximes de morale, sont la *matière* des sermons. Les mystères de la foi et les préceptes de l'Évangile en doivent être le *sujet*. »

L'auteur prend évidemment ici la *matière* pour les *matériaux* ; or, *matière* n'est point, dans cette acception, synonyme de *sujet*. On ne dira jamais que les mots, les pensées, les raisonnements, sont le *sujet* d'un discours ; c'est la *matière* dont ils sont composés. Mais outre cette *matière* qu'on met en œuvre ou ces *matériaux*, il y a une *matière* sur laquelle on travaille, dont on traite, qu'on explique ; et c'est celle-là qui est synonyme de *sujet* : le *sujet* est la *matière* particulière dont nous traitons.

La *matière* est le genre d'objets dont on traite ; le *sujet* est l'objet particulier qu'on traite. Un ouvrage roule sur une *matière*, et on y traite divers *sujets*. Les vérités de l'Évangile sont la *matière* des sermons : un sermon a pour *sujet* quelqueune de ces vérités.

Il faut posséder toute la *matière* pour bien traiter le plus petit *sujet*. Tout tient à tout. (R.)

899. Matinal, Matineux, Matinier.

De ces trois mots, dit Vaugelas, *matineux* est le meilleur ; c'est celui qui est le plus en usage, soit en parlant, soit en écrivant, soit en prose soit en vers. *Matinal* n'est pas si bon, il s'en faut de beaucoup : les uns le trouvent trop vieux, et les autres trop nouveau ; et l'un et l'autre ne procèdent que de ce qu'on ne l'entend pas dire souvent. *Matineux* et *matinal* se disent seulement des personnes : il serait ridicule de dire l'étoile *matineuse* ou *matinale*. Pour *matinier*, il ne se dit plus, ni en prose ni en vers, ni pour les personnes, ni pour autre chose, surtout au masculin ; car il serait insupportable de dire un *astre matinier* : mais au féminin, l'étoile *matinière* pourrait trouver sa place quelquefois.

« L'Académie, dit Th. Corneille sur cette remarque, a été du sentiment de Vaugelas en faveur de *matineux*, quoique plusieurs aient témoigné qu'ils diraient à une femme : Vous êtes bien *matinale*, plutôt que : Vous êtes bien

matineuse. » *Matinier* signifie ce qui appartient au matin ; il n'est en usage que joint à *étoile* : *étoile matinère*.

Matinal a prévalu depuis sur *matineux* ; et l'Académie a jugé que le premier doit s'appliquer à celui qui s'est levé matin, et le second, à celui qui est dans l'habitude de se lever matin. Si l'usage d'appliquer *matinal* aux personnes se maintient, il faut nécessairement adopter cette distinction. (R.)

900. Mécontents, Malintentionnés.

Les *mécontents* ne sont pas satisfaits du gouvernement, des ministres, de l'administration des affaires ; ils désirent qu'on y fasse quelque changement. Les *malintentionnés* ne sont pas satisfaits de leur propre situation, et pensent à s'en procurer une qui soit à leur gré.

Il y a des *mécontents* dans les temps de trouble, parce que la tempête fait aisément perdre la tête à un pilote qui n'a pas assez d'expérience et de lumières, et que la manœuvre peut en souffrir. Il y a des *malintentionnés* dans tous les temps, parce que dans tous les temps il y a des passions, et que les passions sont toujours injustes. (B.)

Ces deux mots, qu'il était peut-être utile de distinguer du temps de Beazee, ne sauraient plus être confondus aujourd'hui. (V. F.)

901. Médiocre, Modique.

Médiocre, qui tient le milieu entre les extrêmes, entre le grand et le petit, le bon et le mauvais, le beau et le laid.

Modique qui est renfermé dans des bornes, souvent étroites.

On dit une fortune *médiocre*, un bien *modique* ; l'une est moyenne, honnête ; l'autre rigoureusement suffisant.

Modique, dit Laveau, est relatif à la quantité, il se rapproche du besoin ; *médiocre* se dit des qualités ; dans cette acception, le *médiocre* se rapproche du mauvais, et : Il y a de certaines choses dont la *médiocrité* est insupportable. (LA BRUYÈRE.) (V. F.)

902. Méfiance, Défiance.

La *méfiance* est une crainte habituelle d'être trompé. La *défiance* est un doute, que les qualités qui nous seraient utiles ou agréables, soient dans les hommes, ou dans les choses, ou en nous-mêmes.

La *méfiance* est l'instinct du caractère timide et pervers. La *défiance* est l'effet de l'expérience et de la réflexion.

Le *méfiant* juge les hommes par lui-même, et les craint. Le *défiant* en pense mal, et en attend peu.

On naît *méfiant*. Pour être *défiant*, il suffit de penser, d'observer, et d'avoir vécu.

On se *méfie* du caractère et des intentions d'un homme : on se *défie* de son esprit et de ses talents. (Encycl., X, 301.)

903. Se méfier, Se défier.

Ces deux mots marquent en général le défaut de confiance en quelqu'un ou en quelque chose, avec les différences suivantes :

1^o Se *méfier* exprime un sentiment plus faible que se *défier*. Exemple : cet homme ne me paraît pas franc, je m'en *méfie* : cet autre est un fourbe avéré, je m'en *défie*.

2^o Se *méfier* marque une disposition passagère et qui pourra cesser. Se *défier* marque une disposition habituelle et constante. Exemple : il faut se *méfier* de ceux qu'on ne connaît pas encore, et se *défier* de ceux dont on a été une fois trompé.

3^o Se *méfier* appartient plus au sentiment dont on est affecté actuellement ;

se *défier* tient plus au caractère. Exemple : il est presque également dangereux dans la société de n'être jamais *méfiant*, et d'avoir le caractère *défiant*, de ne se *méfier* de personne, et de se *défier* de tout le monde.

4^o On se *méfie* des choses qu'on croit ; on se *défie* des choses qu'on ne croit pas. Je me *méfie* que cet homme est un fripon, et je me *défie* de la vertu qu'il affecte. Je me *méfie* qu'un tel dit du mal de moi ; mais quand il en dirait du bien, je me *défierais* de ses louanges.

5^o On se *méfie* des défauts, on se *défie* des vices. Exemple : il faut se *méfier* de la légèreté des hommes, et se *défier* de leur perfidie.

6^o On se *méfie* des qualités de l'esprit, on se *défie* de celles du cœur. Exemple : je me *méfie* de la capacité de mon intendant, et je me *défie* de sa probité.

7^o On se *méfie* dans les autres d'une bonne qualité qui est réellement en eux, mais dont on attend pas l'effet qu'elle semble promettre ; on se *défie* d'une bonne qualité qui n'est qu'apparente. Exemple : un général d'armée dira : Je n'ai point donné de bataille, cette campagne, parce que je me *méfiais* de l'ardeur que mes troupes témoignaient, et qui n'aurait pas duré longtemps, et je me *défiais* de la bonne volonté apparente de ceux qui devaient exécuter mes ordres.

8^o Au contraire, quand il s'agit de soi-même, on se *méfie* d'une mauvaise qualité qu'on a ; on se *défie* d'une bonne qualité dont on n'attend pas tout l'effet qu'elle semble promettre : il faut se *méfier* de sa faiblesse, et se *défier* quelquefois de ses forces mêmes.

9^o La *méfiance* suppose qu'on fait peu de cas de celui qui en est l'objet ; la *défiance* suppose quelquefois de l'estime. Exemple : un général doit quelquefois se *méfier* de l'habileté de ses lieutenants, et se *défier* toujours des mouvements qu'un ennemi actif et rusé fait en sa présence. (*Encyclop.*)

904. Mélancolique, Atrabilaire.

Le *mélancolique* et l'*atrabilaire* sont tourmentés d'une bile noire et tenace, qui, adhérente aux viscères, trouble les digestions, envoie des vapeurs épaisses au cerveau, arrête et vicie les humeurs, et cause enfin le plus grand désordre dans toute l'économie animale.

La *mélancolie*, susceptible de gradations, ne va que par excès jusqu'à l'*atrabile* (qu'on me permette ce mot).

Il y a une *mélancolie* douce, agréable même : l'*atrabile* est toujours cruelle et terrible. Une simple tristesse vous donne l'air *mélancolique* qui intéresse, mais l'habitude de l'âme et la férocité des traits donnent cet air *atrabilaire* qui effraye.

Le *mélancolique* est dans un état de langueur et d'anxiété ; sa tristesse est morne et inquiète. L'*atrabilaire* est dans un état de fermentation et d'angoisse ; sa tristesse est sombre et farouche. Le *mélancolique* évite le monde, il veut être seul ; l'*atrabilaire* repousse les hommes, et il ne peut vivre avec lui-même. La *mélancolie* attendrit d'abord le cœur que l'*atrabile* endure. Le *mélancolique*, sensible à l'intérêt que vous lui témoignez, l'est encore aux peines de ses semblables ; l'*atrabilaire*, ennemi des autres et de lui-même, voudrait ne voir que des êtres plus malheureux que lui.

On est d'un tempérament *mélancolique*, on a l'humeur *atrabilaire*. Le *mélancolique* meurt lentement, c'est l'*atrabilaire* qui se tue. (R.)

905. Mêler, Mélanger, Mixtionner.

Mêler est le verbe simple et le genre : *mélanger* et *mixtionner* sont des dérivés ; ils modifient et restreignent l'idée simple.

Mêler, c'est mettre ensemble, avec, dans, entre, etc., à dessein ou sans dessein, avec art ou sans art, avec une sorte de confusion quelconque, toutes

sortes de choses, de quelque manière que ce soit, en brouillant, en joignant, en incorporant, en déplaçant, en alliant, etc. *Mélanger*, c'est assembler, assortir ou composer, combiner à dessein et avec art, des choses qui doivent naturellement se convenir, pour obtenir par leur agrégation et leur variété, un résultat avantageux et un nouveau tout. *Mixtionner* c'est *mélanger*, fondre des drogues dans des liqueurs, de manière qu'elles restent incorporées, et que la composition produise des effets particuliers.

On *mêle*, on incorpore ensemble des liqueurs ; on *mêle*, on bat les cartes : on *mêle*, on brouille maladroitement des écheveaux. Le peintre *mélange* habilement ses couleurs : le *mélange* industriel des couleurs fait la peinture. L'on *mixtionne* artificiellement des substances étrangères les unes aux autres, que l'on fond ou confond ensemble, et c'est proprement la drogue qui distingue la *mixtion*. Un breuvage *mixtionné* est dénaturé.

Vous *mêlez* le vin avec l'eau pour le boire : vous *mélangez* différentes sortes de vins pour les corriger ou améliorer l'un par l'autre et en faire un autre vin : vous *mixtionneriez* le vin que vous frelateriez avec des drogues. (R.)

906. Se mêler, S'immiscer.

Intervenir dans des choses qui nous sont étrangères ; mais *se mêler* peut ne montrer que de l'imprudence sans indiscrétion, tandis que *s'immiscer* marque toujours de l'indiscrétion.

Les gens qui *se mêlent* de ce qu'ils ne savent pas ne font de tort qu'à eux-mêmes ; ceux qui *s'immiscent* dans les affaires d'autrui sont souvent dangereux pour ceux même qu'ils prétendent secourir.

L'indiscrétion qu'emporte avec elle l'action de *s'immiscer* fait qu'on emploie ce verbe toutes les fois qu'on entre plus avant, trop avant. Il y a des gens qui *se mêlent* un peu de tout et ne font rien ; d'autres qui n'ont l'air de *se mêler* de rien et qui *s'immiscent* partout.

C'est *se mêler* maladroitement d'une chose que d'en parler sans la connaître ; c'est *s'immiscer* malhonnêtement dans une affaire que d'agir sans le consentement et l'agrément des parties intéressées.

Quand on *se mêle* d'une querelle de ménage, on commet une imprudence, et l'on n'y gagne rien ; on a presque toujours un but intéressé quand on *s'immisce* dans un ménage divisé. (V. F.)

907. Mémoire, Souvenir, Ressouvenir, Réminiscence.

Ces quatre mots expriment également l'attention renouvelée de l'esprit à des idées qu'il a déjà aperçues. Mais la différence des points de vue accessoires qu'ils ajoutent à cette idée commune, assigne à ces mots des caractères distinctifs, qui n'échappent point à la justesse des bons écrivains, dans le temps même qu'ils s'en doutent le moins.

La *mémoire* et le *souvenir* expriment une attention libre de l'esprit à des idées qu'il n'a point oubliées, quoiqu'il ait discontinué de s'en occuper. Les idées avaient fait des impressions durables ; on y a jeté par choix un nouveau coup d'œil : c'est une action de l'âme.

Le *ressouvenir* et la *réminiscence* expriment une attention fortuite à des idées que l'esprit avait entièrement oubliées et perdues de vue : ces idées n'avaient fait qu'une impression légère, qui avait été étouffée ou totalement effacée par de plus fortes ou de plus récentes ; elles se présentent d'elles-mêmes, ou du moins sans aucun concours de notre part ; c'est un événement où l'âme est purement passive.

On se rappelle donc la *mémoire* ou le *souvenir* des choses quand on veut ; cela dépend uniquement de la liberté de l'âme. Mais la *mémoire* ne concerne que les idées de l'esprit ; c'est l'acte d'une faculté subordonnée à l'intelligence, elle sert à l'éclairer ; au lieu que le *souvenir* regarde les idées qui intéressent

le cœur, c'est l'acte d'une faculté nécessaire à la sensibilité, elle sert à l'échauffer.

C'est dans ce sens que l'auteur du *Père de famille* a écrit : « Rapportez tout au dernier moment, où la *mémoire* des faits les plus éclatants ne vaudra pas le *souvenir* d'un verre d'eau présenté à celui qui a soif. »

On a le *ressouvenir* ou la *réminiscence* des choses quand on pent ; cela tient à des causes indépendantes de notre liberté. Mais le *ressouvenir* ramène tout à la fois les idées effacées et la conviction de leur préexistence ; l'esprit les reconnaît ; au lieu que la *réminiscence* ne fait que réveiller les idées anciennes, sans rappeler aucune trace de cette préexistence : l'esprit croit les connaître pour la première fois.

La *réminiscence* peut faire jouir sans scrupule des plaisirs de l'invention. C'est un piège où maints auteurs ont été pris. (*Encyclop.*, X, 326.)

908. Ménage, Ménagement, Épargne.

On se sert du mot de *ménage* en fait de dépense ordinaire ; de celui de *ménagement* dans la conduite des affaires ; et de celui d'*épargne* à l'égard des revenus.

Le *ménage* est le talent des femmes ; il empêche de se trouver court dans le besoin. Le *ménagement* est du ressort des maris ; il fait qu'on n'est jamais dérangé. L'*épargne* convient aux pères ; elle sert à amasser pour l'établissement de leurs enfants. (G.)

909. Mensonge, Menterie.

Une *menterie* est une simple fausseté avancée dans l'intention de tromper : le *mensonge* est une fausseté méditée, combinée, composée de manière à tromper, à séduire, à abuser. Cette dernière assertion n'est point une supposition gratuite. Le *mensonge* est la *menterie* à laquelle on a fort songé, qu'on a méditée, arrangée, composée avec art. Le *mensonge* est aussi fable et fiction ; la poésie, dit-on, vit de *mensonges* :

Le *mensonge* et les vers sont de tout temps amis,

dit La Fontaine.

Et c'est pourquoi *mensonge* est du style noble, et *menterie* du style très-familier. Le *mensonge* est une grande et profonde *menterie* : il est inspiré par quelque intérêt important, il vise à un but élevé. La *menterie* n'a ni motifs, ni les mêmes présomptions, elle est simple et familière : c'est un *mensonge* léger, badin, du moins sans conséquence, si l'on se borne à l'usage.

Vous n'accuserez pas sérieusement quelqu'un en face de *mensonge* ; vous l'offenseriez : le *mensonge* est en général grave. Vous lui reprocherez en plaisantant une *menterie*, il n'en sera pas blessé : la *menterie* est plus ou moins légère.

L'hypocrisie est un *mensonge* continuel d'action, ou, comme dit La Bruyère, un *mensonge* de toute la personne ; car elle est artificieuse, profonde et séduisante.

Un plaisant ne met dans son jeu que de la *menterie*, car il n'y met ni l'intention, ni l'importance, ni la malignité d'un mauvais dessein.

Par des *mensonges* on se rend odieux, et par des *menteries*, méprisable. *Menteries* et *mensonges* rendent indigne de foi : eh ! qui croirait dans les grandes choses celui qu'il ne croit pas dans les petites.

Le fourbe fait des *mensonges*, le bavard dit des *menteries*. Celui-ci ne trompe personne, l'autre trompe les plus fins.

La civilité du monde est *menterie* plutôt que *mensonge*, elle ne trompe personne. (R.)

910. Menu, Délié, Mince.

Le *menu* n'a quelquefois rapport qu'à la grosseur dont il manque, et d'au-

tres fois il en a la grandeur en tous sens. Le *délié* n'est opposé qu'à la grosseur, supposant toujours une sorte de longueur. Le *mince* n'attaque que l'épaisseur, pouvant beaucoup avoir des autres dimensions. Ainsi l'on dit une jambe et une écriture *menues*, un fil *délié*, une planche et une étoffe *minces*. (G.)

911. Mépriser, Dédaigner, Mépris, Dédain.

Mépriser, c'est mal priser, croire mauvais, indigne d'attention; *dédaigner*, c'est ne pas daigner regarder.

Le *mépris* vient donc du peu d'estime qu'on fait d'une chose, d'une personne; le *dédain*, de l'estime où l'on est de soi.

On *méprise* un conseil qu'on ne trouve ni utile, ni important; on *dédaigne* un conseil, quand on a confiance absolue en ses propres lumières.

On a quelquefois raison de *mépriser*, jamais de *dédaigner*; il y a des choses et des hommes *méprisables*; *dédain* n'a pas formé d'adjectif en ce sens, et c'est naturel. Il y a beaucoup de choses et d'hommes *dédaignés* parce qu'il y a beaucoup de fierté et d'aveuglement parmi les grands.

On dit tomber dans le *mépris* (le *mépris* est passif); quand on dit essuyer le *dédain*, il faut ajouter de qui (*dédain* est toujours actif).

En général, nous aimons mieux être *méprisés* que *dédaignés*, c'est-à-dire que nous pardonnons plus facilement à un autre la mauvaise opinion qu'il a de nous, que la trop bonne idée qu'il a de lui. Il est vrai qu'il est plus facile de faire tomber son *mépris* que son *dédain*: nous le détromperons plus vite sur notre compte que sur le sien. (V. F.)

912. Merci, Miséricorde.

Nous disons demander, crier *merci*, *miséricorde*, c'est-à-dire grâce et pardon.

On demande *merci* comme on demande pardon, même pour les fautes les plus légères, comme on demande quartier ou grâce de reproches, de railleries. On demande *miséricorde* comme on implore la clémence dans des cas graves, pour des fautes graves, comme on implore la pitié, des secours dans de grands dangers, dans de vives alarmes. Si quelqu'un vous excède de quelque manière, vous criez *merci*; dans une grande calamité, le peuple crie *miséricorde*.

Merci ne se dit plus que dans certaines phrases particulières: dès lors il a perdu son ancienne noblesse, et il ne convient plus que dans des occasions communes. Les grandes idées morales appartiennent à *miséricorde*.

L'on demande *merci* à celui à la discrétion de qui l'on est, et qui fait trop sentir sa supériorité; l'on implore la *miséricorde* de celui qui peut punir et pardonner, perdre et sauver. Le faible demande *merci*; le criminel implore la *miséricorde*. On implore la *miséricorde* de Dieu, celle du prince; on demande *merci* au plus fort.

On est, on se remet, on s'abandonne à la *merci*, à la *miséricorde* de quelqu'un, c'est-à-dire à sa discrétion.

On est à la *merci* des bêtes féroces, des causes aveugles comme des êtres intelligents; la *miséricorde* n'appartient qu'aux êtres sensibles, bons par leur nature, capables de pitié.

Merci exprime également la grâce que l'on fait et celle que l'on rend: *grand merci* signifie *je vous remercie*, je vous rends grâces; *miséricorde* ne désigne que la vertu qui fait grâce, et les actes de cette vertu: on a de la *miséricorde*, on fait *miséricorde* ou des actes de *miséricorde*, mais on ne rend pas *miséricorde* comme on rend grâces.

Merci vient du latin *merces*, prix, récompense; et, par extension, faveur grâce. On mérite en quelque sorte sa grâce, en s'humiliant pour la demander;

on reconnaît, on commence à payer du moins la grâce qu'on a reçue, par celle que l'on rend. Voilà comment ce mot a naturellement deux sens.

Quant à *miséricorde*, ce mot exprime littéralement la sensibilité du *cœur* (*cor, cordis*), l'attendrissement de l'âme sur la *misère*, sur les maux d'autrui. C'est une sorte de pitié envers celui qui souffre. (R.)

913. Mériter, Être digne.

Le *mérite* est proprement dans les actions, les œuvres, les services qui, selon la raison, la justice, l'équité, mènent à la récompense, exigent un prix, donnent un droit.

Digne signifie, mot à mot, qui domine sur les autres, qui est distingué par ses qualités, soit par la naissance, soit par sa place, par son talent, par sa vertu, par son *mérite*.

Ainsi l'on *mérite* par ses actions, par ses services : l'on est *digne* par ses qualités, par sa supériorité. Le *mérite* donne une sorte de droit ; la *dignité* donne un titre. Ce qu'on *mérite* est récompense dans quelque sens. On est aussi *digne* de récompense et même d'une faveur. Celui qui *mérite* s'est rendu *digne* par sa conduite, ses travaux, le bon emploi de ses qualités et de ses talents. *Mériter*, être *digne*, se prennent en bonne et en mauvaise part.

« Dès qu'on suppose, dit Burlamaqui, que l'homme se trouve, par sa nature et par son état, assujéti à suivre certaines règles de conduite, l'observation de ces règles fait la perfection de la nature humaine et de son état... En conséquence, nous reconnaissons que ceux qui répondent à leur destination, qui *font ce qu'ils doivent*, et contribuent ainsi au bien et à la perfection du système de l'humanité, sont *dignes* de notre approbation, de notre estime et de notre bienveillance ; qu'ils peuvent raisonnablement *exiger* de nous ces sentiments, et qu'ils ont quelque *droit* aux effets avantageux qui en sont les suites naturelles.... Tels sont les fondements du *mérite*. »

S'agit-il d'une place qui se donne aux services ? celui qui a rendu le plus de services la *mérite*. Ne faut-il pour une place que de la capacité ? celui qui a donné le plus de preuves de capacité en est le plus *digne*.

A celui qui demande une chose destinée à servir de récompense, vous répondrez, sans l'offenser, qu'il ne l'a point *méritée* ; vous ne lui direz point qu'il n'en est pas *digne*, à moins qu'il n'ait *mérité* l'exclusion : vous l'offenseriez. Dans le premier cas, c'est lui dire seulement qu'il n'a pas assez de services ; dans le second, c'est le taxer au moins d'incapacité.

Nous disons souvent un *homme de mérite*, et quelquefois familièrement un *digne homme*. L'honnêteté, la probité, la droiture, la franchise, qui forment le fond du caractère de la personne, font le *digne homme* ; il est *digne* d'estime, de confiance, de bienveillance. Des qualités excellentes et remarquables, le bon emploi de ces qualités, l'emploi propre à nous assurer l'approbation des honnêtes gens et la considération publique, c'est là ce qui fait l'homme de *mérite* ; il *mérite* bien de la société, de la patrie, de l'humanité. (R.)

914. Mésaise, Malaise.

Le *mésaise* n'est que la simple privation d'aise ou de bien-être, et le *malaise* un mal positif, ennemi de l'aise ou du bien-être. *Mésaise* marquera proprement une situation dans laquelle, après avoir cessé d'être bien, on n'est pas encore mal ; et le *malaise*, une situation dans laquelle on est mal, sans avoir un mal déterminé. (R.)

915. Mésuser, Abuser.

Mal user. Il y a donc deux manières générales de *mal user* distinctes et importantes à distinguer.

Il y a un emploi de choses qui est *mauvais*, il y en a un qui est *méchant* ; et

voilà ce qui différencie nos deux verbes. On *mésuse* de la chose qu'on emploie mal ; on *abuse* de la chose qu'on emploie à faire du mal. Or, dans le premier cas, on pèche contre la raison, contre la sagesse, contre ses intérêts, contre le bon ordre ; et dans le second, on pèche contre la justice, contre la probité. On *mésuse* par *dérèglement*, en agissant, comme on dit à tort et à travers, sans rime ni raison : on *abuse* par *excès*, et en outre-passant son pouvoir, ses droits, les droits de la liberté.

Les jurisconsultes ont défini la liberté, le droit d'user et d'*abuser* : ce n'est pas là le mot, il fallait dire *mésuser*. Je *mésuse* de ma liberté si je fais une sottise qui me nuit, mais j'en ai le droit. Si je m'en sers pour nuire à autrui, j'en *abuse* alors, et j'outre-passe mon droit ; mais c'est licence et non pas liberté. Une mauvaise tête *mésuse* de vos bienfaits ; un mauvais cœur en *abuse*. Un indiscret *mésusera* du secret que vous lui confiez ; un ami perfide en *abusera* contre vous-même. (B.)

Mésuser veut dire mal user, faire un usage maladroit ou criminel. Tartuffe veut s'emparer de la fortune d'Orgon, parce que, disait-il,

Parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage.

Cléante lui répond :

Eh ! monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui, d'un juste héritier peuvent causer les plaintes;
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit à ses périls possesseur de son bien,
Et songez qu'il vaut mieux encore qu'il en *mésuse*
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.

Abuser c'est user trop, avec excès, plus qu'il n'est permis ou raisonnable ; et par suite quelquefois user à mal faire.

Abuser de ses forces ce n'est pas précisément en faire un usage criminel, c'est s'en servir jusqu'à les épuiser. On peut *abuser* de ses forces seulement par imprudence, et même par générosité. *Mésuser* de ses forces serait ou les dépenser maladroitement, ou les employer à mal faire. Lorsqu'on dit *abuser* de sa force, de son pouvoir, etc., *abuser* veut dire se servir pour faire le mal, parce que l'*abus* qu'on fait de sa force, de sa puissance ne peut mener qu'à nuire à d'autres. Partout où la modération est de rigueur, qui *abuse* fait le mal.

Quand on dit j'*abuse* de votre indulgence, de votre patience, il est bien évident que l'on n'entend point qu'on en use mal, mais seulement qu'on en fait abus.

Abuser d'un secret (CORNEILLE) veut dire s'en servir à mal faire, parce qu'on ne doit point du tout se servir du secret d'autrui, et qui n'a point l'honnêteté de le garder est justement soupçonné de vouloir s'en servir autrement que pour le bien de celui qu'il trahit.

Enfin, bien qu'il soit très-vrai qu'en *abusant* on se sert le plus souvent pour faire du mal, il nous paraissait important d'établir ici, contrairement à l'opinion de Beauzée, que ce n'est pas son sens primitif et nécessaire, et l'exemple du Tartuffe de Molière que nous avons cité prouve, de reste, qu'il s'est également trompé sur le sens de *mésuser*.

Nous ferons encore une observation : Ce n'est pas de la liberté, mais de la propriété que les jurisconsultes ont dit que c'était le droit d'user et d'*abuser*, et *abuser* est le mot propre. (V. F.)

916. Métal, Métail.

Le *métal* est une matière tirée du sein de la terre.

Métail signifie un alliage de *métaux*, une composition, ou simplement un mélange.

Métal marque donc un *métal* quelconque, pur et simple ; *métail*, une composition de *métaux*, ou un mélange dans lequel il entre quelque *métal*. Ainsi, quand nous voudrions enrichir la langue et parler clairement, nous dirons que l'or est un *métal*, que l'argent est un *métal* ; et que le similor est un *métail*, que le tombac est un *métail*.

Si les choses n'étaient pas telles, j'ose dire qu'elles devraient l'être. Il est ridicule de dire qu'une tabatière d'or de Manheim n'est pas d'or, mais qu'elle est de *métal*, comme si l'or n'était pas un *métal* : la contradiction ou l'équivoque cesse, si l'on dit qu'elle est de *métail*. (R.)

917. Métamorphoser, Transformer.

Opérer un changement de forme.

La *métamorphose* appartient à la mythologie : le mot dénomme les changements de formes opérés par les dieux de la fable. La *transformation* appartient également à l'ordre naturel et à l'ordre surnaturel, le mot indique tout changement de forme quelconque, même dans le langage des sciences exactes.

Métamorphose n'exprime, au propre, qu'un changement de forme ; *transformation* désigne encore quelquefois d'autres changements, comme la transmutation ou la conversion des métaux, la transsubstantiation ou le changement de substance, etc. Les mystiques appellent *transformation* l'état d'une âme confondue, perdue, abîmée, pour ainsi dire, en Dieu par la contemplation.

La *métamorphose* emporte toujours une idée de merveilleux ; et il n'en est pas de même de la *transformation*, suivant ce qui vient d'être remarqué. Ainsi, au figuré, la *métamorphose* est une *transformation* merveilleuse, extraordinaire, étonnante, un changement prodigieux, inattendu, incroyable, de manières, de conduite, de sentiments, de caractère ou de mœurs. La *métamorphose* est d'ailleurs une *transformation* si entière, que l'objet, ne conservant aucun de ses traits, est absolument méconnaissable. La *transformation* sera plus simple et plus facile ; elle s'arrête même ordinairement aux apparences et aux manières.

Le libertin se *transforme* quelquefois par respect humain ; il est *métamorphosé* par la conversion. (R.)

918. Métier, Profession, Art.

Le *métier* est un genre de service que l'on rend dans la société : la *profession* est un genre d'état auquel on se dévoue : l'*art* est un genre d'industrie qu'on exerce.

Métier désigne la condition qu'on remplit ; *profession*, la destination que l'on suit ; *art*, le talent qu'on cultive.

Le *métier* fait l'ouvrier, l'homme de travail : la *profession* fait l'homme d'un tel ordre, d'une telle classe : l'*art* fait l'artisan, l'artiste, l'homme habile.

Le *métier* demande un travail de la main ; la *profession*, un travail quelconque ; l'*art*, un travail de l'esprit, sans exclure comme sans exiger le travail de la main.

Ainsi vous dites le *métier* de boulanger, le *métier* de chaudronnier, le *métier* de maçon. Mais on dit la *profession* de commerçant, d'avocat, de médecin, et non pas le *métier* ; car ces gens-là ne travaillent pas de la main. Enfin, on dit également l'*art* de la serrurerie ou de l'horlogerie, de la peinture ou de la sculpture, de la rhétorique ou de la poésie, pour désigner le génie des choses, sans égard à la manière de les exécuter.

Cependant le mot de *métier* est quelquefois relevé par son régime; ainsi l'on dit le *métier des armes*.

La *profession* se prend pour la livrée que l'on porte ou l'affiche qu'on se donne; ainsi l'on dit *profession* d'être honnête homme, homme d'honneur, bon citoyen, etc. : on est joueur, ivrogne de *profession*.

Enfin, l'*art* se prend pour l'adresse, l'habileté en tout genre; ainsi on dit : l'*art d'aimer*, l'*art de plaire*, etc., etc. (R.)

919. Mettre, Poser, Placer.

Mettre a un sens plus général; *poser* et *placer* en ont un plus restreint : mais *poser*, c'est mettre avec justesse, dans le sens et de la manière dont les choses doivent être mises; *placer*, c'est les mettre avec ordre dans le rang et le lieu qui leur conviennent. Pour bien *poser*, il faut de l'adresse dans la main : pour bien *placer*, il faut du goût et de la science.

On *met* des colonnes pour soutenir un édifice; on les *pose* sur des bases; on les *place* avec symétrie. (G.)

920. Mignon, Mignard, Gentil, Joli.

Une élégante régularité dans de petites formes, la délicatesse des traits, les agréments propres de la petitesse constituent le *mignon*. La délicatesse et la douceur dans des traits animés, l'air et les manières gracieuses, une expression tendre, distinguent le *mignard*. Un assortiment de traits fins qui sied ou ne messied pas; cette vivacité franche qui, par ses façons, donne de l'agrément et semble donner de l'esprit à tout; cette facilité naturelle de manières qui a toujours de la grâce et fait disparaître les défauts, caractérisent le *gentil*. L'élégance et la finesse des traits du *mignon*, la douceur tendre du *mignard* ou la vivacité riante du *gentil*, l'air de la grâce ou d'un ensemble formé pour les grâces, brillent dans le *joli*.

On est plutôt *mignon* et *joli* par les traits et les formes; on est plutôt *mignard* et *gentil* par l'air et les manières.

Le *mignon* plaît. Le *mignard* montre l'intention de plaire, et il plaît s'il est naturel. Le *gentil* n'a pas besoin de songer à plaire. Le *joli* plaît parce qu'il est précisément fait pour plaire. (R.)

921. Milieu, Centre.

On entend par *milieu*, en langage mathématique, un point situé à égale distance des extrémités d'une ligne; et par *centre* le point situé à égale distance de tous les points de la circonférence, dans un cercle, ou, dans un polygone, à égale distance de tous les sommets.

Point de cercle sans *centre*, et, si le *centre* n'est déterminé, nul moyen de mesurer un cercle. Une ligne est indépendante de son *milieu*.

De là, quand on passe au figuré, *milieu* n'indique qu'une situation dans l'étendue, et *centre* montre un point d'où part et où vient aboutir le mouvement, la vie. Paris est le *centre* de la France, il n'en est pas le *milieu*.

Milieu a même un sens encore différent et éloigné; il veut dire tout ce qui entoure, enveloppe. Tout corps est le *centre* de son *milieu*. Les enfants gâtés se croient le *centre* de tout; quand ils rencontrent un obstacle, ils sont tout étonnés; ils s'aperçoivent qu'ils ne sont plus dans leur *milieu*. (V. F.)

922. Minutie, Babiote, Bagatelle, Gentillesse, Vétille, Misère.

Minutie désigne la qualité de fort peu de chose, de chose de peu de conséquence, de ce qui n'est pas essentiel, qui ne fait rien au gros de l'affaire.

Babiote, hochet, joujou d'enfant, ce qui n'est pas digne d'un homme fait.

Bagatelle désigne une chose qui n'a point de valeur ou qui n'a que fort peu de prix.

Gentillesse désigne, dans ses différentes applications, des agréments légers, des traits fins, des ornements délicats, de jolies choses, et spécialement de petits ouvrages délicatement travaillés et curieux par la façon. On achète des *gentillesse*s à la foire (1).

Les *vétillies* sont de petites choses qui gênent, embarrassent, arrêtent.

Je ne sais pourquoi les vocabulistes négligent de remarquer l'acception de *misère*, pris pour une bagatelle, un rien, une chose méprisable, qui ne doit faire aucune sensation. On dit sans cesse qu'une chose n'est qu'une *misère*, qu'il ne faut faire aucune attention à de petites *misères*.

Ainsi *minutie* désigne proprement la petitesse, le peu de conséquence d'une chose qu'on néglige, qu'on laisse de côté : *babiole*, la puérilité, le peu d'intérêt d'une chose qui ne peut occuper, qui ne convient qu'à des enfants : *bagatelle*, le peu de valeur, la frivolité d'une chose qu'on ne peut estimer, dont on ne saurait faire grand cas : *gentillesse*, la légèreté, le peu de solidité d'une chose qui n'a que le mérite de l'agrément : *vétille*, la futilité, le peu de force d'une chose dont on ne doit pas s'embarrasser : *misère*, la pauvreté, la nullité d'une chose qu'on compte pour rien, qui ne doit pas affecter, qu'on méprise. (R.)

923. Mirer, Viser.

Mirer, regarder, considérer attentivement. *Viser*, tendre, diriger la vue vers un point. *Mirer* n'exprime que l'action de considérer; *viser* indique la fin ou le terme de l'action. On *mire* un objet et on *vis*e un but, comme dit Malherbe dans sa traduction des *Bienfaits* de Sénèque. *Mirer* ne se dit guère qu'au propre; et *viser* s'emploie souvent au figuré, pour désigner les *vues* que l'on a, l'objet qu'on a en *vue*.

Un canonnier *mire* une tour et *vis*e à l'abattre.

Nous avons beau *mirer* les objets, nous y sommes toujours trompés plus ou moins. Nous avons beau *viser* droit à un but, les voies qui y mènent n'y mènent pas toujours. (R.)

924. Mobilier, Mobiliaire.

Termes de droit et d'économie. *Meuble*, chose *mobile* ou transportable. *Mobilier*, qui est *meuble*, qui fait *meuble* : *mobiliaire*, qui a rapport aux *meubles*, au *mobilier* (pris substantivement), ou qui est regardé comme *meuble*, lors même que ce n'est pas un *meuble* proprement dit. *Mobilier* marque la qualité de la chose; *mobiliaire*, une relation quelconque avec la chose.

Les lits, les tables, les chaises, sont proprement des effets *mobiliers*; l'argent, les obligations, les récoltes coupées, sont proprement *mobiliaires*; ils ne sont pas *meubles*, mais on les assimile aux *meubles*. La richesse *mobilière* est en *meubles*; la richesse *mobiliaire* est en effets de tous genres, ou *meubles* ou assimilés aux *meubles*, et rangés dans cette classe. *Mobiliaire* a donc par lui-même une plus grande étendue de sens que *mobilier*, quoiqu'on attribue à ce dernier la même capacité. Quand nous voudrions dire que quelqu'un a fait des dispositions relatives à ses meubles, nous dirons des dispositions *mobiliaires*. La justice relative aux meubles, ou plutôt au *mobilier*, s'appellera *mobiliaire*. (R.)

925. Modification, Modifier, Modificatif, Modifiable.

Dans l'école, *modification* est synonyme de *mode* ou *accident*. Dans l'usage commun de la société, il se dit des choses et des personnes : des choses, par exemple d'un acte, d'une promesse, d'une proposition, lorsqu'on la restreint

(1) Ce mot ne s'emploie plus en ce sens. Voilà l'inconvénient de vouloir classer et délinéer des mots qui ne dépendent que du caprice de la mode.

à des bornes dont on convient. Le *modificatif* est la chose qui *modifie* : le *modifiable* est la chose qu'on peut *modifier*. Un homme qui a de la justesse dans l'esprit, et qui sait combien il y a peu de propositions généralement vraies en morale, les énonce toujours avec quelque *modificatif* qui les restreint à leur juste étendue, et qui les rend incontestables dans la conversation et dans les écrits. Il n'y a point de cause qui n'ait son effet; il n'y a point d'effet qui ne *modifie* la cause sur laquelle la chose agit. Il n'y a point un atome dans la nature qui ne soit exposé à l'action d'une infinité de causes diverses. Moins un être est libre, plus on est sûr de le *modifier*, et plus la *modification* lui est nécessairement attachée. Les *modifications* qui nous ont été imprimées nous changent sans ressource, et pour le moment et pour toute la suite de la vie, parce qu'il ne se peut jamais faire que ce qui a été une fois tel n'ait pas été tel. (*Encycl.*)

926. Moment, Instant.

Un *moment* n'est pas long; un *instant* est encore plus court.

Le mot de *moment* a une signification plus étendue; il se prend quelquefois pour le temps en général, et il est d'usage dans le sens figuré. Le mot d'*instant* a une signification plus resserrée; il marque la plus petite durée du temps et n'est jamais employé que dans le sens littéral.

Tout dépend de savoir prendre le *moment* favorable; quelquefois un *instant* trop tôt ou trop tard est tout ce qui fait la différence du succès à l'infortune.

Quelque sage et quelque heureux qu'on soit, on a toujours quelque fâcheux *moment* qu'on ne saurait prévoir. Il ne faut souvent qu'un *instant* pour changer la face entière des choses qu'on croyait le mieux établies.

Tous les *moments* sont chers à qui connaît le prix du temps.

Chaque *instant* de la vie est un pas vers la mort. (G.)

L'article de l'abbé Girard manque un peu de clarté. Il me semble que voici une distinction vraie et mieux marquée :

Un *instant* est une division insensible du temps pris en général, un *moment* une petite partie de notre temps; un *moment* est un *instant* que nous saisissons au passage et que nous remplissons d'une occupation : je n'ai pas un *instant* à moi; tous mes *moments* sont pris. Le temps se compose d'*instants*; une journée est vite perdue pour qui ne remplit pas tous ses *moments*.

Hâtons-nous! le temps fuit et nous traîne avec soi;

Le *moment* où je parle est déjà loin de moi. (BOILEAU.)

On dira : mon bonheur n'a duré qu'un *instant*; mais jamais je ne perdrai le souvenir de ces doux *moments*. Empressons-nous d'ajouter que si nous distinguons aussi rigoureusement ces deux mots, c'est dans le but d'être clair, et que les meilleurs auteurs les emploient souvent indifféremment. (V. F.)

927. Monde, Univers.

Monde ne renferme dans sa valeur que l'idée d'un être seul quoique général : c'est ce qui existe. L'*univers* renferme l'idée de plusieurs êtres, ou plutôt celle de toutes les parties du monde : c'est tout ce qui existe. Le premier de ces mots se prend quelquefois dans un sens particulier, comme quand on dit : l'ancien et le nouveau *monde*; et dans un sens figuré comme quand on dit : en ce *monde* et en l'autre, le beau *monde*, le grand *monde*, le *monde* poli. Le second se prend toujours à la lettre et dans un sens qui n'excepte rien. C'est pourquoi il faut souvent joindre le mot *tout* avec celui de *monde*. Mais il n'est pas nécessaire de donner cette épithète au mot *univers*. On dira, par exemple, que le soleil chauffe *tout* le *monde*, et qu'il est le foyer de l'*univers*. (G.)

928. Le grand monde, Le beau monde.

L'Académie a dit : On appelle le *grand monde*, la cour et les gens de haute qualité; et l'on dit le *beau monde*, pour signifier les gens les plus polis. Ces notions sont justes. C'est la naissance et le rang qui font la grandeur, et par conséquent le *grand monde* : c'est une politesse aisée tout à la fois et noble, l'élégance des formes, une certaine fleur d'esprit, la délicatesse du goût, la finesse du tact, l'urbanité dans le langage, un certain charme dans les manières, c'est là ce qui fait le *beau monde*; car c'est la perfection et l'éclat qui constituent la beauté.

Le *grand monde* est la première classe de la société; le *beau monde* est l'élite du monde poli.

Le *grand monde* est un grand tourbillon qu'il faut voir de loin pour ne pas en être froissé ou foulé. Le *beau monde* est un cercle qu'il faut voir quelquefois pour se polir et s'urbaniser. (R.)

929. Mont, Montagne, Montneux, Montagneux.

Il y a des pays *montueux* et des pays *montagneux*. Les *monts* font les pays *montueux*; et les *montagnes*, les pays *montagneux*.

L'Académie, Bouhours, et M. Beauzée surtout, ont fort bien observé que le *mont* désigne une masse détachée, ou réellement, ou idéalement, de toute autre, et que ce mot ne se dit guère en prose qu'avec un nom propre, le *mont Sinaï*, le *mont Parnasse*, le *mont Atlas*, le *mont Taurus*, le *mont Cenis*, les *monts Pyrénées*, etc. :

Au pied du *mont Adule*, entre mille roseaux... (BOILEAU.)

Où sur le *mont Sina* la loi nous fut donnée...

Mont fameux où Dieu même a longtemps habité. (RACINE.)

au lieu que le mot de *montagne* ne forme qu'une dénomination vague, désignant seulement l'espèce de corps ou de masse, sans aucune distinction individuelle; aussi faut-il qu'il soit suivi de la préposition *de* pour être appliqué à des objets individuels, et l'on dit les *montagnes* des Alpes, les *montagnes* de Suisse, etc. Les *montagnes* de l'Afrique et du Pérou sont les plus hautes que l'on connaisse. (BUFFON.)

L'usage ne suppose-t-il pas manifestement entre eux quelque différence physique, marquée par une modification particulière dans le mot composé? La *montagne* ne réveille-t-elle pas toujours dans notre esprit l'idée d'une masse plus forte, plus grosse, plus large, plus vaste, en général plus grande que *mont*? Le *mont* est opposé au val ou vallon :

Sacré *mont*, fertile vallée! (RACINE.)

On court par *monts* et par *vaux* : la *montagne* est proprement opposée à la *plaine*; on mène paître un troupeau de la *plaine* sur la *montagne*. Si une province est divisée en deux parties, l'une fort élevée à l'égard de l'autre, la partie élevée s'appelle la *montagne*, et l'autre la *plaine*. La *montagne* a toujours quelque chose de grand et d'extraordinaire : Semblable à ces hautes *montagnes*, dont la cime, au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. (BOSSUET.) Le *mont* varie et s'abaisse même par degrés jusqu'à devenir un *monticule*.

Ainsi, un pays fort inégal, tout coupé de terres, de collines, de *monticules*, de *monts*, est *montueux*. Un pays, tantôt très-élevé, tantôt très-bas, entrecoupé de *montagnes* et de plaines, hérissé d'un côté, uni de l'autre, est *montagneux*. (R.)

930. Moquerie, Plaisanterie, Raillerie.

La *moquerie* se prend en mauvaise part; la *raillerie* peut être prise en bonne ou en mauvaise part, suivant les circonstances. La *plaisanterie* en soi ne peut être prise qu'en bonne part.

La *moquerie* est une dérision qui vient du mépris qu'on a pour quelqu'un; elle est plus offensante même qu'une injure qui ne suppose que de la colère.

La *moquerie* est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins; elle est le langage du mépris, et l'une des manières dont il se fait mieux entendre; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement qui est l'opinion qu'il a de soi-même; elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux, et ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, et le rend irréconciliable. (LA BRUYÈRE.) On ne se *moque* pas de Dieu, (BOSSUET.) On *raille* la religion. (BOILEAU.)

La *raillerie* est une dérision qui désapprouve seulement, et qui tient plus de la pénétration de l'esprit que de la sévérité du jugement: elle peut être offensante si elle tend à découvrir ou à exagérer les vices du cœur, à déprécier les qualités de l'esprit auxquelles on a des prétentions; hors de là elle peut même être agréable à celui qui en est l'objet.

Celui qui est d'une éminence au-dessus des autres, qui le met à couvert de la répartie, ne doit jamais faire une *raillerie* piquante. (LA BRUYÈRE.) La *raillerie* ne convient pas à ceux qui sont élevés au-dessus des autres. (FLÉCHIER.) Les *railleries* du maître deviennent bientôt des blessures dans la bouche des courtisans. (MASSILLON.) Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas d'être *raillés*; ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour *railler* les autres. (LA BRUYÈRE.) La *raillerie*, qui fait une partie des amusements de la conversation est difficile à manier. (M^{me} LAMBERT.) Évitez la *raillerie*, c'est un piège que votre esprit tend à votre repos. (SAINT-ÉVREMOND.) La *raillerie* est l'épreuve de l'amour-propre. La *raillerie* naît d'un mépris content. (VAUVENARGUES.) De la plus douce *raillerie* à l'offense il n'y a qu'un pas. (M^{me} LAMBERT.)

Il entend *raillerie* autant qu'homme de France. (MOLIÈRE.)

La *plaisanterie* est un badinage fin et délicat sur des objets peu intéressants; l'effet ne peut en être que de réjouir, pourvu que l'usage en soit modéré.

Les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se *moque* d'eux, et qu'on les méprise; il ne faut jamais hasarder la *plaisanterie*, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis et qui ont de l'esprit. (LA BRUYÈRE.)

La *moquerie* est outrageante; la *raillerie* peut être innocente, obligeante ou piquante. La *plaisanterie* est agréable, si elle est ingénieuse, et fade, si elle manque de sel. (B.)

Ajoutons que la *moquerie* ne suppose pas toujours d'esprit: La *moquerie* est souvent indigence d'esprit (LA BRUYÈRE); que la *raillerie* montre de l'esprit: La *raillerie* est un discours en faveur de son esprit contre son bon naturel (MONTESQUIEU); ou au moins un certain genre d'esprit: La *raillerie* est souvent une marque de stérilité, elle vient au secours quand on manque de bonnes raisons. (LA ROCHEFOUCAULD.) La *plaisanterie* est un tour particulier d'esprit; la *plaisanterie* a ses règles et ses limites:

Au dépens du bon sens gardez de *plaisanter*. (BOILEAU.)

L'on marche sur les mauvais *plaisants*, et il pleut par tous pays de cette sorte d'insectes. Un bon *plaisant* est une pièce rare; à un homme qui est né tel il est encore fort délicat d'en soutenir longtemps le personnage; il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer. (LA BRUYÈRE.)

934. Mot, Parole.

La *parole* exprime la pensée : le *mot* représente l'idée qui sert à former la pensée. C'est pour faire usage de la *parole* que le *mot* est établi. La première est naturelle, générale et universelle chez les hommes. Le second est arbitraire et varié, selon les divers usages des peuples. Le oui et le non sont toujours et en tous lieux les mêmes *paroles* ; mais ce ne sont pas les mêmes *mots* qui les expriment en toutes sortes de langues et dans toutes sortes d'occasions.

On a le don de la *parole*, et la science des *mots*. On donne du tour et de la justesse à celle-là ; on choisit et l'on range ceux-ci.

Il est de l'essence de la *parole* d'avoir un sens et de former une proposition ; mais le *mot* n'a, pour l'ordinaire, qu'une valeur propre à faire partie de ce sens ou de cette proposition. Ainsi les *paroles* diffèrent entre elles par la différence des sens qu'elles ont : le mauvais sens fait la mauvaise *parole* ; et les *mots* diffèrent entre eux, ou par la simple articulation de la voix, ou par les diverses significations qu'on y a attachées : le mauvais *mot* n'est tel que parce qu'il n'est point en usage dans le monde poli.

L'abondance des *paroles* ne vient pas toujours de la fécondité et de l'étendue de l'esprit. L'abondance des *mots* ne fait la richesse de la langue qu'autant qu'elle a pour origine la diversité et l'abondance des idées. (G.)

Parole vient de parler ; il éveille toujours l'idée d'une personne qui parle.

Une *parole* est un *mot*, ou plusieurs *mots*, dont se sert celui qui parle et auxquels il donne une intention particulière, et comme une valeur propre.

Un *mot* peut être écrit aussi bien que dit.

Si j'écris quatre *mots* j'en effacerai trois. (BOILEAU.)

Les *mots* se considèrent en eux-mêmes, indépendamment de l'usage qu'en fait telle ou telle personne. Ce qui fait l'importance des *paroles*, c'est l'autorité de celui qui les a prononcées. Quand Bossuet dit : Un roi me prête ses *paroles* ; en s'adressant à des rois, à des grands, il s'appuie du nom de David, du roi prophète.

Les *mots* ont leur valeur propre et leur sens précis.

Pour bien comprendre les *paroles* de quelqu'un, il est bon de connaître son caractère habituel, ou ses dispositions du moment ; l'ironie, par exemple, est rarement marquée par les *mots* eux-mêmes ; elle est toute dans les *paroles*. *Parole* comprend non-seulement les *mots*, mais le ton qu'on met à les prononcer, c'est-à-dire le sens-particulier qu'on veut leur donner.

Une *parole* est inconvenante qui ne convient pas à celui qui la dit, ou qui ne devrait pas être dite en présence de celui à qui elle s'adresse. La *parole* est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui écoute. (MONTAIGNE.) Un *mot* inconvenant n'est de mise nulle part.

En parlant à une personne ombrageuse, il faut faire attention à ses *paroles* pour ne point la blesser ; pour parler avec précision, il faut choisir les *mots* justes :

Et mon esprit tremblant sur le choix de ses *mots*
N'en dira jamais un s'il ne tombe à propos. (BOILEAU.)

Vous pouvez lui répéter mes *paroles* *mot* pour *mot*.

On est toujours responsable de ses *paroles*, pas toujours des *mots* qu'on emploie. On peut se tromper sans mauvaise intention. Les *mots* se comptent, les *paroles* se pèsent et se jugent.

Un *mot* de votre bouche, en terminant nos peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines. (RACINE.)

Je vais vous conter l'affaire en quatre *mots*. (ACADÉMIE.) Il n'y a qu'un *mot* qui serve.

Et ces riens enfermés dans de grandes *paroles*. (BOILEAU.)

Beaucoup de *mots*, *paroles* inutiles.

Quelquefois *mot* se dit d'une maxime, d'un dit notable d'un personnage connu ; mais alors il a trait surtout à la brièveté de la sentence. C'est en un sens analogue qu'on dit un bon *mot*, un *mot* plaisant, profond, fin, etc., et qu'on prête une intention aux *mots* : un *mot* blessant.

On oppose le plus souvent les *paroles* aux actions, les *mots* au sens et aux idées.

Il faut des actions et non pas des *paroles*. (RACINE.)

Affecta d'enfermer moins de *mots* que de sens. (BOILEAU.) (V. F.)

932. Mot, Terme, Expression.

Le *mot* est de la langue ; l'usage en décide. Le *terme* est du sujet : la convenance en fait la bonté. L'*expression* est la pensée ; le tour en fait le mérite.

La pureté du langage dépend des *mots* : sa précision dépend des *termes*, et son brillant, des *expressions*.

Tout discours travaillé demande que les *mots* soient français, que les *termes* soient propres, et que les *expressions* soient nobles.

Un *mot* hasardé choque moins qu'un *mot* qui a vieilli. Les *termes* d'art sont aujourd'hui moins ignorés dans le grand monde ; il en est pourtant qui n'ont de grâce que dans la bouche de ceux qui font profession de ces arts. Les *expressions* guindées et trop recherchées font à l'égard du discours ce que le fard fait à l'égard de la beauté du sexe ; employées pour embellir, elles enlaidissent. (G.)

Mot me paraît principalement relatif au matériel, ou à la signification formelle qui constitue l'espèce : *terme* se rapporte plutôt à la signification objective qui détermine l'idée, ou aux différents sens dont elle est susceptible.

LEURRER, par exemple, est un *mot* de deux syllabes ; voilà ce qui en concerne le matériel ; et par rapport à la signification formelle, ce *mot* est un verbe, au présent de l'infinitif. Si l'on veut parler de la signification objective, dans le sens propre, LEURRER est un *terme* de fauconnerie ; et dans le sens figuré, où nous l'employons au lieu de TROMPER par de fausses apparences, c'est un *terme* métaphorique. Ce serait parler sans justesse, et confondre les nuances, que de dire que LEURRER est un *terme* de deux syllabes, et que ce *terme* est à l'infinitif ; ou bien que LEURRER, dans son sens propre, est un *mot* de fauconnerie, ou dans le sens figuré, un *mot* métaphorique.

On dit *terme* d'art, *terme* de palais, *terme* de géométrie, etc., pour désigner certains *mots* qui ne sont usités que dans le langage propre des arts, du palais, de la géométrie, etc. ; ou dont le sens propre n'est usité que dans ce langage, et sert de fondement à un sens figuré dans le langage ordinaire et commun.

Les *mots* sont grands ou petits, harmonieux ou rudes, déclinales ou indéclinales, etc. : tout cela tient au matériel du signe ou à la manière dont il signifie. Les *termes* sont sublimes ou bas, énergiques ou faibles, propres ou impropres ; tout cela tient à la signification objective. (B.)

933. Mou, Indolent.

Un homme *mou* ne soutient pas ses entreprises ; un *indolent* ne veut rien entreprendre. Le premier manque de courage et de fermeté, on l'arrête, on le tourne, on l'intimide et on le fait changer aisément ; le second manque de volonté, d'émulation : on ne peut le piquer ni le rendre sensible.

L'homme *mou* ne vaut rien à la tête d'un parti ; l'homme *indolent* n'est pas propre à le former. (G.)

934. Mourant, Moribond, Agonisant.

Mourant, qui se meurt; *moribond* qui va mourir. (ACADÉMIE.)

Le *mourant* est en train de mourir, sur l'heure même; le *moribond* ne peut tarder à mourir, il traîne la mort après lui.

Le champ de bataille est couvert de morts et de *mourants*; c'est dans les hospices qu'on voit des *moribonds*.

Comme on juge de la santé par la mine, *moribond* se dit de l'air extérieur, du corps.

Que diable voulez-vous que l'amour aille faire

Dans un corps *moribond*, à ses feux si contraire! (REGNARD.)

Le *mourant* de La Fontaine se plaint de la mort qui lui répond :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

C'est la définition du *moribond*.

La mort tient déjà le *mourant*, elle poursuit et presse le *moribond*.

Les longs discours d'un *mourant* expriment plus son regret de la vie, que sa résolution à la mort. (SAINT-EVREMOND.) La religion console et soutient les *mourants*. Jésus-Christ rendit la santé aux paralytiques et aux *moribonds*. (BOURDALOUE.)

L'*agonisant* (du grec ἀγων, combat) lutte entre la vie et la mort. C'est donc un *mourant*. Mais *agonisant* montre le *mourant* se débattant contre la mort, en proie aux dernières souffrances qui vont l'emporter : c'est un mot figuré; de plus, il ne s'emploie guère qu'en style religieux : les prières des *agonisants*. Le ministre saint s'entretient avec l'*agonisant* de l'immortalité de son âme. (CHATEAUBRIAND.) L'idée de lutte, de douleur, a disparu; on ne voit plus que la paix et les consolations de la religion. (V. F.)

935. Mur, Murailles.

Le *mur* est un ouvrage de maçonnerie; la *muraille* est une sorte d'édifice. Le *mur* est susceptible de différentes dimensions; la *muraille* est un *mur* étendu dans ses différentes dimensions: on dit les *murs* du jardin, et les *murailles* d'une ville.

L'architecte, le maçon, distinguent différentes espèces de *murs*; ils considèrent surtout les qualités de leur construction. Le voyageur, le curieux, s'arrêteront plutôt à l'espèce appelée *murailles*; ils en considéreront surtout la force, la grandeur et la beauté.

Le propre du *mur* est d'arrêter, de retenir, de séparer, de partager, de fermer. L'idée particulière de la *muraille* est celle de couvrir, de défendre, de fortifier, ou de servir de rempart, de boulevard.

Les *murs* domestiques nous séparent les uns des autres, et nous bornent. A la Chine, en Égypte et en Angleterre, on construisit une grande *muraille* pour défendre le côté faible de l'empire contre les barbares.

Pendant la guerre, les soldats romains n'allaient jamais se renfermer dans les *murailles* des villes; ils étaient toujours campés; mais ils bordaient leurs camps de *murs*, de fossés, de palissades. (R.)

936. Mutation, Changement, Révolution.

Mutation est une nouvelle supposition d'objet. Son action est physique; et si quelquefois on s'en sert au figuré, c'est en lui conservant toute sa force d'origine.

Changement est une expression vague, indéterminée, qui se modifie, au lieu que *mutation* est un terme absolu. L'usage, en respectant sa force d'expression, l'a relégué dans le vocabulaire de la jurisprudence. Si quelquefois on s'en sert dans le style soutenu, l'Académie observe que ce n'est qu'au pluriel.

Le *changement* résulte d'une simple altération, d'une simple modification; les adjectifs en déterminent la force et l'étendue.

Les *mutations* sont l'effet de la lutte des principes opposés ou divers : les *changements* multipliés les amènent ; et les maux accrus par cette fluctuation rapide, qui ne laisse que peu ou point d'espace pour le bien, finissent par causer les *révolutions*, ces crises du corps social, qui l'épurent ou le gangrènent, le guérissent ou le dissolvent. Par les *changements*, vous jugerez de l'insuffisance des vues et des moyens. Par les fréquentes *mutations*, vous jugerez de l'incertitude ou de l'absence des principes, et par le tout vous prédiriez les *révolutions*.

Révolution est, au propre, le mouvement périodique d'un astre, et son retour au point de départ. L'acception figurée qu'il prend ici est absolument métaphorique.

Les empires, en *révolution*, sont une liqueur en fermentation, qui se trouble et se décompose pour former un nouveau corps. Sa vapeur enivre et asphyxie, et cette effervescence dure jusqu'au moment où la partie spiritueuse se dégageant rejette ou précipite toutes les parties hétérogènes.

Le *changement* n'est qu'une altération ; la *mutation* est une succession d'objets ; la *révolution* est une décomposition totale. (R.)

937. Mutuel, Réciproque.

Le mot *mutuel* désigne l'échange ; le mot *réciproque*, le retour. Le premier exprime l'action de donner et de recevoir de part et d'autre ; et le second, l'action de rendre selon qu'on reçoit, c'est-à-dire la réaction.

L'échange est libre et volontaire ; on donne en échange, et cette action est *mutuelle*. Le retour est dû ou exigé : on paye de retour, et cette action est *réciproque*.

Les choses qui s'échangent sont *mutuelles* ; les choses qui se compensent sont *réciproques*. L'affection est *mutuelle* dès qu'on s'aime l'un l'autre ; elle est *réciproque* lorsqu'on se rend sentiment pour sentiment.

Des services volontaires, désintéressés, sont *mutuels* ; des services imposés, mérités, acquittés de part et d'autre, sont *réciproques*. Des amis se rendent l'un à l'autre des services *mutuels* : les maîtres et les domestiques s'acquittent les uns envers les autres par des services *réciproques*.

Mutuel ne se dit guère qu'en matière de volonté, de sentiment, de société : *amitié mutuelle*, *obligation mutuelle*, *don mutuel*. *Réciproque* s'étend sur une foule de choses éloignées de cette idée : on dit des termes *réciproques*, des verbes *réciproques*, des figures *réciproques*, des influences *réciproques*, etc., pour exprimer particulièrement la réaction, la corrélation, le retour, la *réciprocation* ou l'action de rendre la pareille. (R.)

N

938. Nabot, Ragot, Trapn.

Le *nabot* est beaucoup trop petit ; il doit être gros en même temps qu'il est court. Le *ragot*, s'il n'est pas plus petit ou plus court, est au moins plus vilain, plus difforme, plus ridicule ; il a une configuration vicieuse, une mauvaise encolure. C'est ce que Scarron a fort bien observé dans le portrait de son *Ragotin*. Le *nabot* est donc ridiculement petit ; le *ragot*, ridiculement petit, est ridicule dans sa conformation. Court, rond, ramassé, taillé dans le fort, avec un air vigoureux et robuste, un homme est *trapu*. (R.)

939. Naïf, Naturel.

Ce qui est *naïf* naît du sujet, et en sort sans effort ; c'est l'opposé du réfléchi, et c'est le sentiment seul qui l'inspire aux bons esprits. Ce qui est *naturel* appartient au sujet, mais il n'éclôt que par la réflexion ; il n'est opposé qu'au recherché, et c'est à la finesse de l'esprit qu'il est donné d'en reconnaître les bornes.

Tel que cette aimable rougeur qui, tout à coup, et sans le consentement de la volonté trahit les mouvements secrets d'une âme ingénue, le *naïf* échappe à un génie éclairé par un esprit juste et guidé par une sensibilité fine et délicate : mais il ne doit rien à l'art ; il ne peut être ni commandé ni retenu. (H.)

Naïf est un des mots qu'on emploie le plus souvent sans qu'on l'ait jamais défini avec précision. Qualité morale ou qualité littéraire, le *naïf*, la *naïveté* change de sens suivant l'emploi qu'on en fait : nous allons essayer d'être plus précis qu'on ne l'a été jusqu'ici.

Naïf vient du latin *nativus*, de naissance ; une qualité *naïve* est telle que nous l'avons reçue en naissant, sans que l'éducation, le frottement des choses et des hommes, la désillusion, l'expérience l'aient en rien altérée ; la *naïveté* est l'ensemble des qualités qu'on apporte en naissant. Voilà le sens primitif du mot, et comme l'origine de la *naïveté* ; maintenant établissons les qualités distinctives d'une qualité *naïve*, et nous aurons les diverses acceptions, le sens plus étendu et complexe du mot.

Une qualité *naïve* est entière, sans mélange, sans modération, sans exagération ; elle se traduit en toute liberté, sans discernement du bien ni du mal, des lieux ni des personnes : c'est là le caractère de la *naïveté*.

Nous pouvons expliquer maintenant les sens très-divers du mot *naïf* : une jeune fille *naïve* est innocente ; un jeune homme *naïf*, dans le langage ordinaire, n'est pas bien loin d'être un niais.

La qualité naturelle et native d'une jeune fille est l'innocence, et nous l'estimons à ce point que nous préférons l'ignorance qui la conserve dans toute son intégrité à la science qui pourrait l'altérer ; de là le mot *naïf* est pris ici dans un sens favorable et même *naïveté*, dans cette acception, signifie, en le restreignant encore plus, ignorance de tout ce qui est contraire à l'innocence.

Dans un jeune homme, au contraire, nous voulons la science, et nous l'achetons au prix même de l'innocence : de là le mot *naïf* est pris dans un sens défavorable et signifie niaiserie ignorante ; et même la liberté de l'éducation des jeunes gens aujourd'hui, faisant presque une nécessité de savoir toutes choses, *naïveté* signifie ignorance ridicule sur certains sujets, de sorte que l'épithète de *naïf* sert à louer ou à blâmer une même qualité suivant la personne à laquelle on l'applique.

Aussi *naïveté* a-t-il encore d'autres acceptions : ainsi *naïveté* est pris dans le sens de franchise ; mais la *naïveté* laisse tout dire, tandis que la franchise fait tout dire ; il y a mérite à être franc, parce qu'on n'est franc qu'à condition d'avoir la conscience de sa franchise, c'est-à-dire le courage de son opinion malgré les obstacles et les dangers ; la *naïveté* est bien différente, ce n'est pas une vertu, ce n'est qu'une qualité, c'est-à-dire qu'elle n'a pas la conscience d'elle-même ; elle dit simplement les choses sans faire attention aux conséquences. Voilà pourquoi une *naïveté* n'est quelquefois qu'une étourderie.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas de mérite à être *naïf*, mais il y a surtout de grands charmes attachés à la *naïveté*, et un des plus grands peut-être, c'est qu'elle s'ignore.

Diderot dit : « On est *naïvement* héros, *naïvement* scélérat, *naïvement* beau, *naïvement* orateur, *naïvement* philosophe ; sans *naïveté*, point de beauté ; on est un arbre, une fleur, une plante, un animal *naïvement*, je dirais presque que de l'eau est *naïvement* de l'eau, sans quoi elle visera à de l'acier poli ou au cristal. La *naïveté* est une grande ressemblance de l'imitation avec la chose : c'est de l'eau prise dans le ruisseau et jetée sur la toile. » Tout cela est spirituel, mais n'est qu'à peu près juste : si l'on est *naïvement* héros, c'est-à-dire si l'on fait sans s'en douter des actions héroïques, on n'est pas un

héros, c'est-à-dire on n'a pas le mérite de ses grandes actions; de même pour être *naïvement* scélérat, il faudrait n'avoir pas conscience du bien ni du mal. Est-ce possible? Il ne suffit pas qu'il n'y ait pas besoin d'effort à faire le bien pour qu'on le fasse *naïvement*; on ne le fait que *naturellement*. De même, il ne suffit pas de se laisser aller sans résistance à ses mauvais instincts pour être *naïvement* scélérat. Diderot ici me semble vouloir dire qu'on naît orateur, poète, héros, scélérat et que l'on n'est pas le maître de diriger ni de développer son esprit ni son cœur. En ce sens il parle avec justesse, mais il est fataliste. Ce qui est vrai, c'est qu'un héros peut être *naïf*; il peut croire *naturelle* et générale la grandeur de ses sentiments, de son courage et juger de l'élévation de tous par la sienne; des hauteurs où il vit, il n'a pas arrêté ses yeux sur la petitesse des autres hommes, et il est modeste et *naïf* parce qu'il les croit tous semblables à lui. Il est plus difficile d'être *naïf* dans la scélératesse, c'est-à-dire de trouver *naturels* les plus grands crimes.

Prenons un autre exemple qui nous fera mieux comprendre encore; on dit : la passion est *naïve*. Les gens passionnés, tout entiers à leur passion se laissent guider par elle sans autre soin que de la contenter; ne voyant plus d'autre bien que la jouissance, d'autre mal que la privation; incapables de toute autre chose que de poursuivre leur but, capables de tout pour l'atteindre, oubliant tout, et tout à une seule pensée, ils redeviennent enfants et sont *naïfs*. C'est encore dans le même sens qu'on dit des hommes de génie qu'ils sont *naïfs*, c'est-à-dire que, pleins de leur sujet et tout à leur invention, ils ne voient pas toujours, absorbés dans la contemplation du beau, le bien ou le mal moral, qu'ils sont souvent mauvais juges du mérite de leurs propres ouvrages, enfin qu'ils n'ont pas l'esprit critique; l'esprit critique est l'opposé du *naïf*.

Jusqu'ici nous n'avons étudié la *naïveté* qu'en tant que qualité morale, examinons-la maintenant comme qualité littéraire.

Qu'entend-on par un auteur *naïf*? Est-ce seulement celui qui crée ou fait agir et parler des personnages *naïfs*? Je ne le crois pas, et je crois être en cela de l'avis de tout le monde; car, en même temps que l'on reconnaît que le personnage d'Eliacin dans *Athalie* tire toute sa grâce de sa *naïveté*, personne ne s'est avisé de dire que Racine fût un auteur *naïf*. La *naïveté*, en littérature, n'est pas non plus le *naturel* à son dernier degré; ce n'est pas le sublime du *naturel*. L'auteur *naïf* est celui qui oublie le lecteur, dépouille l'auteur et ne voit que son personnage ou que son récit; qui parle sans se soucier de l'effet qu'il produit, guidé par son goût seul et la propre lumière de son génie; de là une sorte d'abandon, presque d'insouciance qui fait sa grâce; de là aussi une originalité à laquelle n'atteint pas l'auteur qui n'est que *naturel*. L'originalité est même une condition et plutôt une cause qu'un résultat de la *naïveté*. Des idées liées entre elles dans un ordre simple, *naturel*, mais particulier à l'auteur nous paraîtront *naïves*, parce qu'elles nous semblent à la fois neuves et spontanées. C'est par là surtout que La Fontaine est *naïf*; ce n'est pas seulement la vie de ses personnages, la simplicité élégante de son style qui fait sa *naïveté*; c'est cette foule de vérités qui naissent rapidement, qui se présentent comme inventées sur l'heure, et tirées du sujet sans effort, mais par un procédé d'esprit original. La *naïveté* a un air d'étonnement continu et étonne elle-même. Voilà pourquoi nous appelons *naïfs* les vieux auteurs, bien qu'on ait dit qu'ils seraient bien étonnés de s'entendre attribuer une qualité qu'ils ne se connaissent pas et à laquelle ils ne prétendaient guère. Mais plus simples que nous à cause du temps où ils ont vécu, libres et plus dégagés des convenances et des bienséances qui vont toujours en s'augmentant autour de nous, amenés par eux-mêmes à la découverte de remarques et de vérités devenues aujourd'hui générales et banales, ils ont ce charme que nous avons rarement d'inventions spontanées, originales et sans prétention. C'est ainsi

que l'on peut expliquer que tout le monde s'accorde à appeler par-dessus tous *naïf* La Fontaine, l'auteur qui a peut-être le plus de malice, de finesse cachée sous des apparences de bonhomie, et qui se sert plus que pas un de l'allusion qui ne semble pas *naïve*.

« Les fables de La Fontaine ont une simplicité ingénieuse et une *naïveté* spirituelle. Tout ce que dit La Fontaine est simple et *naturel* : c'est une certaine *naïveté* que peu de gens connaissent, et qui fait pourtant tout l'agrément du discours ; c'est une *naïveté* inimitable, tant estimée dans les écrits de Térence, c'est le *molle* et le *facetum* d'Horace et qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris. » (SAINT-EVREMOND.)

Ainsi en littérature, l'auteur le plus *naturel* est le plus propre à plaire au plus grand nombre, l'auteur le plus *naïf* est le plus original. Le père Bouhours a dit, avec Boileau, qu'il semble qu'une pensée *naturelle* devrait venir à tout le monde ; on l'avait dans la tête avant de la lire, elle paraît aisée à trouver, et ne coûte rien dès qu'on la rencontre ; elle vient encore moins de l'esprit de celui qui pense, que de la chose dont on parle. On peut dire d'une pensée *naïve* qu'elle surprend toujours, non par elle-même, mais par la manière dont elle se présente, qu'elle semble neuve quoique déjà connue, qu'elle tient plutôt de l'esprit de celui qui pense que du sujet ; mais cependant elle est *naturelle*. (V. F.)

940. Une *naïveté*, La *naïveté*.

Ce qu'on appelle une *naïveté* est une pensée, un trait d'imagination, un sentiment qui nous échappe malgré nous, et qui peut quelquefois nous faire tort à nous-mêmes. C'est l'expression de la légèreté, de la vivacité, de l'ignorance, de l'imprudence, souvent de tout cela à la fois. Telle est la réponse de la femme à son mari agonisant, qui lui désignait un autre mari : Prends un tel, il te convient, crois-moi. Hélas ! dit la femme, j'y songeais.

La *naïveté* consiste dans je ne sais quel air simple et ingénu, mais spirituel et raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit ; elle fait les charmes du discours. Tel est le ton de ce madrigal :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement ;
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire. (B.)

941. *Naïveté*, Candeur, Ingénuité.

La *naïveté* est l'expression la plus simple et la plus naturelle d'une idée dont le fond peut être fin et délicat ; et cette expression simple a tant de grâce et d'autant plus de mérite qu'elle est le chef-d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'est pas naturelle.

La *candeur* est le sentiment intérieur de la pureté de son âme, qui empêche de penser qu'on ait rien à dissimuler.

L'*ingénuité* peut être une suite de la sottise, quand elle n'est pas l'effet de l'inexpérience ; mais la *naïveté* n'est souvent que l'ignorance des choses de convention, faciles à apprendre, et bonnes à dédaigner ; et la *candeur* est la première marque d'une belle âme. (DUCLOS, *Considér. sur les mœurs de ce siècle*, ch. xii, édit. de 1764.)

Ce qui frappe dans la *naïveté*, c'est la vivacité et la grâce ; dans l'*ingénuité*, c'est la simplicité tantôt louable, tantôt regrettable ; dans la *candeur*, c'est l'extrême pureté.

Cet âge est innocent. Son *ingénuité*
N'altère point encor la simple vérité. (RACINE.)

L'*ingénuité* fait avouer jusqu'aux fautes que l'on commet et rend excusable.

L'*ingénuité* fait avouer tout ce qu'on sait, et tout ce qu'on sent. Comme elle est peu éclairée, elle fait souvent manquer à la prudence, au secret, et se trahit elle-même. (TAÉVOUX.)

L'esprit *naïf* a des mouvements spontanés et irréfléchis; l'esprit *ingénu* n'a jamais songé à certaines choses. L'âme *candide* n'a aucune idée de ce qui pourrait ternir sa candeur.

On peut être *naïf*, *ingénu* par instants; on ne peut être *candide* qu'à la condition de l'être toujours.

La *candeur* est la perfection de l'innocence.

On peut s'en vouloir de de sa *naïveté*, se repentir de son *ingénuité*; qui rougit de sa *candeur* a cessé d'être *candide*.

La *naïveté* se feint; l'*ingénuité* aussi. Avec une *ingénuité* dissimulée, elle trompe ceux qui ne la connaissent pas. (ACADÉMIE.) La vieille, d'un air *ingénu*... (Le SAGE.) L'*ingénuité* a ses inconvénients : Les choses vous échappent sans que vous y entendiez aucun mal, mais après tout, avec votre *ingénuité* prétendue, ou plutôt avec cette *ingénuité* précipitée et trop aveugle, vous faites sur ceux qui vous écoutent de très-vives impressions, et vous leur portez des coups très-douloureux. (BOURDALOUE.)

Il faudrait une grande habileté de dissimulation et un grand fonds de perfidie pour jouer la *candeur*.

Les âmes pleines de *candeur* sont d'ordinaire plus simples dans le bien que précautionnées contre le mal. (FÉNÉLON.) La *candeur* se perd vite et ne se regagne jamais. N'espérez plus de franchise ni de *candeur* d'un homme qui s'est livré à la cour. (La BAUVÈRE.)

La *naïveté* et l'*ingénuité* sont davantage des qualités de l'esprit : la *candeur* est toute l'âme.

Quelle *candeur*, quelle innocence de mœurs ! (La BAUVÈRE.) (V. F.)

942. Narrer, Raconter, Conter.

Narrer est de la rhétorique et d'apparat; on ne regarde proprement qu'à la manière. *Raconter* est de l'instruction, et en tout genre de choses; on regarde surtout à la vérité et à la fidélité. *Conter* est de la conversation ou dans le genre familier; on regarde au fond et à la forme.

On *narre* avec étude ou avec art, pour attacher, intéresser, prévenir un auditoire, un tribunal, le public qui juge. On *raconte* avec exactitude, pour rendre compte, expliquer les faits. On *conte* avec agrément, pour amuser, pour plaire, et récréer sa société.

La *narration* doit être claire, élégante, facile, concise. Le *récit* doit être simple, fidèle, circonstancié, exempt de réticences et de détours. Le *conte* doit être familier, court, piquant et curieux. Le *conte* a ses règles comme la *narration*; c'est de même un genre d'ouvrage. Le *récit* a ses lois plutôt que des règles; il doit peindre les faits, comme la parole les pensées. (R.)

943. Nation, Peuple.

Dans le sens littéral et primitif, le mot *nation* marque un rapport commun de naissance, d'origine; et *peuple*, un rapport de nombre et d'ensemble. La *nation* est une grande famille; le *peuple* est une grande assemblée. La *nation* consiste dans les descendants d'un même père; et le *peuple*, dans la multitude d'hommes rassemblés en un même lieu.

La même langue dans la bouche de deux *peuples* éloignés, comme les Bretons et les Gallois, annonce qu'ils ne sont originairement qu'une *nation*. La confusion des langues dans l'idiome d'une *nation*, tel que l'anglais, annonce qu'elle n'est, quant à sa composition, qu'un *peuple mêlé*.

Un *peuple* étranger qui forme une colonie dans un pays lointain est encore anglais, allemand, français; il l'est de *nation* ou d'origine.

Politiquement parlant, la *nation* et le *peuple* conservent leur caractère

propre et leurs différences naturelles. La *nation* est une grande famille politique à l'instar de la famille naturelle. Le *peuple* est une grande multitude rassemblée et réunie par des liens communs.

Nous considérons particulièrement dans la *nation* la puissance, les droits des citoyens, les relations civiles et politiques. Nous considérons dans le *peuple* la sujétion, le besoin surtout de la protection, et des rapports divers de tout genre.

Un roi est le chef d'une *nation* et le père d'un *peuple*.

La *nation* est le corps des citoyens; le *peuple* est l'ensemble des régnicoles.

L'État étant conquis et soumis à un nouvel ordre de choses, la *nation* proprement dite est détruite, mais le *peuple* reste.

Le *peuple* est encore distingué de la *nation* comme un ordre particulier de l'État. La *nation* est le tout; le *peuple* est la partie, et cette partie est composée d'une grande multitude. La *nation* se divise en plusieurs ordres, et le *peuple* en est le dernier. (R.)

944. Naturel, Tempérament, Constitution, Complexion.

Naturel annonce les propriétés, les qualités, les dispositions, les inclinations, les goûts; en un mot, le caractère qu'on a reçu de la nature, avec lequel on est né. Ce mot se prend ordinairement dans un sens moral : on le dit quelquefois dans le sens physique de *constitution*.

Le *tempérament* est proprement ce qui fait l'humeur, ce que produit dans le corps animal le mélange avec la dose des humeurs *tempérées* ou modérées l'une par l'autre.

Le mélange des humeurs produit dans le corps le *tempérament*. L'humeur dominante forme le *tempérament* sanguin ou bilieux, chaud ou froid, bouillant ou flegmatique, etc. Le bon *tempérament* résulte surtout de l'équilibre des humeurs.

La *constitution* s'étend plus loin : elle consiste dans la composition et l'ordonnance des différents éléments des corps, des différentes parties d'un tout, qui le *constituent* ou l'*établissent* tel, ou qui fondent ou forment son existence, son état, sa manière propre et *stable* d'être.

La force ou l'irritabilité des nerfs influe sur la *constitution* du corps.

La *complexion* indique proprement les habitudes formées, les plis pris, les penchants ou les dispositions habituelles, soit qu'elles naissent du *tempérament* ou des humeurs, soit qu'elles naissent de quelque autre élément *constitutif* du corps. Les médecins distinguent quatre *complexions* générales, selon que l'une des quatre humeurs prédomine.

Le *naturel* est donc formé de l'assemblage des qualités naturelles; le *tempérament*, du mélange des humeurs; la *constitution*, du système entier des parties constitutives du corps; la *complexion*, des habitudes dominantes que le corps a contractées.

Le *naturel* fait le caractère, le fond du caractère; le *tempérament*, l'humeur, l'humeur dominante; la *constitution*, la santé, la base ou le premier principe de la santé; la *complexion*, la disposition, la disposition habituelle du corps. (R.)

945. Nautique, Naval.

Nautique qui regarde la navigation en général.

Naval qui concerne la marine militaire.

L'art *nautique*, combat *naval*.

Nautique est un terme presque exclusivement scientifique, il vient du grec. Astronomie, observation, cartes, baromètre *nautiques*.

Naval, vient du latin, *navis*. Couronne *navale*, victoire *navale*, armée *navale*. (V. F.)

946. *Nef, Navire.*

Nef n'est, depuis longtemps, qu'un terme poétique ; et tant pis. Il peut être considéré comme le mot simple, et employé comme genre.

Navire distingue une espèce de bâtiment de haut bord pour aller en mer, il sert aussi à désigner collectivement tous les grands bâtiments ou les vaisseaux. *Nef* devrait au moins servir de genre à l'égard des petits bâtiments, et *navire* à l'égard des autres.

Nef marque proprement quelque chose d'élevé, de construit sur l'eau ; *navire*, une maison flottante, une habitation pour aller sur mer. *Nef* distingue l'élevation et la forme : ainsi l'on dit *nef* d'église, et l'on appelle *nefs* certains petits vases qui ont la forme d'une *nef*. *Navire* exprime particulièrement l'idée d'aller, de nager, de voguer, de *naviquer* ; le *navire* est la *nef* qui va. (R.)

Malgré les regrets de Roubaud, *nef* est resté un terme poétique et inusité. (V. F.)

947. *Nègre, Noir.*

Nègre est le latin *niger*, noir. Les Portugais, qui les premiers découvrirent la côte occidentale de l'Afrique, appelèrent *Negro* le peuple de couleur *noire* répandu sur la plus grande partie de cette côte, et le pays *Nigritie*. Les *nègres* étaient auparavant désignés par le nom commun d'*Ethiopiens*.

Le *nègre* est proprement l'homme d'un tel pays ; et le *noir*, l'homme d'une telle couleur.

Vous opposez les *noirs* aux blancs, et des *nègres* vous faites une sorte de bétail.

Si la couleur des *noirs* en fait physiquement une autre espèce d'hommes, comment arrive-t-il que les *nègres* transplantés dans d'autres climats blanchissent d'une génération à l'autre ; et que les Européens noircissent, transplantés dans celui des *noirs*, sans croisement de races, et par des changements gradués du noir au blanc et du blanc au noir. (R.)

Il est bien entendu que nous laissons à Roubaud la responsabilité de cette assertion. (V. F.)

948. *Néologie, Néologisme.*

La *néologie* annonce un genre nouveau de langage, des manières nouvelles de parler, l'invention ou l'application nouvelle des termes. Le *néologisme* marquera l'abus ou l'affectation à se servir de mots nouveaux, d'expressions et de mots ridiculement détournés de leur sens naturel ou de leur emploi ordinaire ; et c'est ainsi qu'on l'entend.

Les grammairiens ont autrefois agité la question : s'il est permis de faire des mots nouveaux ; il valait autant demander s'il est permis d'acquérir de nouvelles idées et de nouvelles richesses. Il y a donc une *néologie* louable, utile, nécessaire, opposée au *néologisme*.

La *néologie* a ses lois et ses règles : la première de ces lois est de n'ajouter à la langue que ce qui lui manque ; la première de ces règles est de suivre, dans la formation des nouveaux mots, le génie, l'analogie et les formes propres de la langue. Des mots vains et superflus, qui ne font que surcharger la langue d'une abondance stérile ; des mots et des expressions baroques et bizarres, qui réveillent l'idée du barbarisme, sont du *néologisme* tout pur. (R.)

Aujourd'hui *néologie*, qui ne s'emploie plus guère, veut dire la science de la formation des mots nouveaux, et *néologisme* mot nouveau. La *néologie* n'existe pas à l'état de science parce que les mots naissent à mesure que le besoin s'en fait sentir, et même quelquefois sans nécessité. Un auteur doit être très-circonspect et n'admettre de *néologismes* que ceux que la nécessité absolue justifie. (V. F.)

949. Net, Propre.

Ces adjectifs sont synonymes, en tant qu'on les oppose à *sale*.

Net, ce qui est blanc, clair, poli, sans ordure, sans souillure, sans tache, sans défaut, sans mélange étranger. *Propre* exprime ce qui constitue l'essence, ce qui appartient en propre, ce qui est convenable ou disposé pour une fin ; mais par une ellipse particulière à notre langue, selon la remarque de Gébeline, il prend la signification de *net*, *ajusté*.

La *propreté* ajoute donc à la *netteté* l'idée d'un arrangement ou d'une disposition convenable à la destination et à l'usage de la chose. La *netteté* n'est que le premier élément de la *propreté*. Une chose est *propre* quand elle est *nette* et arrangée comme il convient.

On dit d'un gros mangeur qui ne laisse rien dans les plats, qu'il fait les plats *nets* : mais ces plats-là ne sont pas pourtant *propres*, il faut les laver pour qu'on y mange. (R.)

Ainsi *net* veut dire surtout qui n'a rien d'étranger qui le salisse, le ternisse ; *propre* qui est dans l'état le plus convenable. Avoir les mains *nettes*, c'est n'avoir rien gardé ; faire table *nette*, c'est n'y rien laisser, etc. (V. F.)

950. Neuf, Nouveau, Récent.

Ce qui n'a point servi est *neuf*. Ce qui n'avait pas encore paru est *nouveau*. Ce qui vient d'arriver est *récent*.

On dit d'un habit, qu'il est *neuf* ; d'une mode, qu'elle est *nouvelle* ; et d'un fait, qu'il est *récent*.

Une pensée est *neuve* par le tour qu'on lui donne ; *nouvelle*, par le sens qu'elle exprime ; *récente*, par le temps de sa production.

Celui qui n'a pas encore l'expérience et l'usage du monde est un homme *neuf*. Celui qui ne commence que d'y entrer, ou qui est le premier de son nom, est un homme *nouveau*. L'on est moins touché des anciennes histoires que des *récentes*. (G.)

951. Nippes, Hardes.

Nippes, dit Gébeline, signifie *hardes*, habillements avec lesquels on est toujours propre, et qui se lavent.

Hardes, dit encore ce savant, c'est tout l'équipage d'une personne, tout ce qui est destiné à être porté sur soi. *Hardes*, en français, signifie troupe, bande, compagnie de bêtes, d'oiseaux.

Les *hardes* sont expressément distinguées des *nippes* dans divers passages d'auteurs connus. Ainsi Molière fait dire à son avare : que l'emprunteur prendra, pour une partie de la somme, des *hardes*, *nippes* et bijoux.

Les dictionnaires nous donnent le mot *nippes* pour un terme générique qui se dit tant des habits que des meubles, et de tout ce qui sert à l'ajustement et à la parure ; et le mot *hardes* pour un terme collectif qui désigne tout ce qui sert à l'habillement, et par conséquent à la parure, et par extension, des meubles destinés à parer une chambre.

Nippes indique donc également et des habits et des meubles, et *hardes* n'indique proprement que des habits ou des habillements quelconques.

Quand il s'agit de désigner l'habillement, en quoi ces deux termes diffèrent-ils l'un de l'autre ? En ce que le mot *hardes* renferme toutes les sortes de vêtements qu'on porte sur soi pour quelque fin que ce soit, pour l'utilité, pour la nécessité, pour l'agrément : mais les *nippes* sont des *hardes* destinées surtout à la propreté et à la parure, comme le linge dont on change, et qu'on lave pour être propre. S'il est parlé dans la même phrase de *hardes* et de *nippes*, les *hardes* sont de gros vêtements qui couvrent, et l'on parle de *nippes* pour marquer précisément qu'il y a des *hardes* de parure et de propreté.

S'ils désignent des meubles, quels meubles particuliers désignent-ils l'un ou l'autre ? *Nippes* désigne de même les meubles ou plutôt les effets employés pour la propreté, comme le linge de table ou de lit : *hardes* ne peut désigner que certains petits meubles portatifs et à l'usage de la personne, comme des étuis, des couteaux.

Le mot *hardes* marque nécessairement une collection, un amas, un paquet, tandis que *nippes* ne fait qu'indiquer le genre d'objets ou de choses.

Hardes n'a point de singulier, et *nippes* en a un, quoiqu'il soit plus fréquemment employé au pluriel. Les *hardes* se prennent donc en gros ; les *nippes* peuvent être considérées en détail.

Hardes se dit également de ce qui concerne les hommes et les femmes ; *nippes* se dit plutôt de ce qui concerne les femmes, comme si la propreté et la parure étaient particulièrement affectées à ce sexe, ou si leurs *nippes* formaient la partie principale de leurs effets ou de leurs jouissances. (R.)

952. Nocher, Pilote, Nautonier.

On a dit *nocher* et *nautonier* ; on ne dit guère ni l'un ni l'autre, si ce n'est en poésie, et je ne sais pourquoi. Le *nocher* est proprement le maître, le patron, le chef, le conducteur du bâtiment ; le *pilote* est un conducteur. Le *nocher* conduit sa barque ; le *pilote* gouverne son vaisseau en habile navigateur et sous les ordres d'un capitaine.

Le *nautonier* travaille à la manœuvre du bâtiment : c'est ce qu'exprime la terminaison du mot. Il n'est pas le matelot, car celui-ci est proprement attaché au service des mâts, des navires à mâts. Il n'est pas le marinier, car celui-ci ne sert proprement que sur mer, ou, par extension, sur les grandes rivières. Il n'est pas le batelier, car celui-ci ne mène qu'un bateau : le *nautonier* conduit une barque. (R.)

953. Noircir, Dénigrer.

Dénigrer est le latin *denigrare*, composé de *nigrare*, noircir, rendre noir : *dénigrer*, travailler à rendre noir par décoloration ou dégradation de couleur, comme il arrive à ce qui se ternit, se flétrit, s'obscurcit. *Dénigrer* ne se dit qu'au figuré : *noircir* prend, au figuré, l'idée rigoureuse de *noirceur*.

L'idée de *dénigrer* est de peindre en noir : celle de *noircir* est de peindre des plus noires couleurs.

Celui qui vous *dénigre* veut vous nuire ; il attaque votre réputation, il ravale votre mérite. Celui qui vous *noircit* veut vous perdre ; il attaque votre honneur, il vous perd de réputation ; le calomniateur *noircit*, le détracteur *dénigre*.

L'action de *noircir* est d'autant plus odieuse qu'elle ne tombe que sur l'innocence, la vertu, la probité, l'honneur et les mœurs. L'action de *dénigrer*, toujours maligne, mais moins méchante par elle-même, et avec un ressort beaucoup plus étendu, roule sur tous les genres de réputation et de mérite, sur les talents agréables comme sur les qualités essentielles, en un mot, sur toutes sortes d'avantages. Il faut à celui qui vous *noircit* que vous paraissiez vicieux, méchant, criminel : il suffit quelquefois à celui qui vous *dénigre* que vous passiez pour ignorant, ridicule, sot, etc.

Les savants se *dénigrent* quelquefois les uns les autres : ceux qui n'ont d'autre raison de les haïr que leur science, sans avoir même l'espérance de les *dénigrer* efficacement, les *noircissent*.

A *noircir* les autres, il y a d'abord un effet certain : c'est celui de commencer par être soi-même *noirci*. *Dénigrer* ses concurrents, c'est au moins parler comme l'envie ; et l'envie est un hommage rendu au mérite, comme l'hypocrisie en est un rendu à la vertu.

Par la raison que *noircir* attaque l'honneur, il ne se dit que des personnes

ou de leurs actions morales. Par la raison que *dénigrer* s'adresse à tout genre de mérite, il s'applique aux choses ; car on tâche de rabaisser leur prix, de les rendre méprisables. On *dénigre* un ouvrage, une marchandise ; on ne les *noircit* pas : on *dénigre* et on *noircit* un auteur, un marchand. (R.)

954. Noise, Querelle, Rixe, etc.

Il y a différentes sortes de disputes ou de combats de paroles, dans lesquels les esprits s'entre-choquent plus ou moins, par divers motifs, avec des conséquences différentes, enfin, avec des caractères particuliers qui leur ont fait donner divers noms. Je demande la permission de rassembler ici les notions de ces termes, quoiqu'ils ne soient pas annoncés dans mon titre. Tous ces objets s'éclairent les uns les autres.

L'opposition des opinions, le désir de défendre la sienne, l'envie de la faire prévaloir, l'opiniâtreté à ne pas céder, la vivacité qui s'en mêle, forment et maintiennent la *dispute*.

La force et l'éclat de la discussion ou plutôt de la contestation, l'esprit de parti impétueux et obstiné, les altercations vives et multipliées, avec les grands mouvements de l'opposition, portés même jusqu'au tumulte, font et distinguent le *débat*.

L'alternative de la parole qui passe d'une bouche à l'autre, la contestation tout entrecoupée de réponses, de répliques, de ripostes, qui sont plutôt des mots et des saillies que des raisonnements suivis, l'impatience que la contradiction excite et qui excite la vivacité de la contradiction, et même des cris, mais sans querelle établie, forment l'*altercation*.

La confusion et l'embarras des choses, la difficulté de les débrouiller et de les éclaircir, la dissension portée dans les esprits par la diversité de sentiments ou d'intérêts brouillés comme les affaires, l'attaché à son sens ou à son intérêt avec des raisons apparentes pour s'y tenir, et sans raisons suffisantes pour s'en départir, produisent les *démêlés*.

La différence de sentiments, de volonté, de prétentions, etc., qui intéressent, piquent, compromettent la fortune, l'honnêteté, l'honneur ; quelque passion, l'amour-propre, la mésintelligence qui se refuse à l'accord et provoque le conflit, l'humeur ou la passion qui veut avoir raison ou satisfaction de la chose, produisent le *différend*.

Ces sortes de divisions sont quelquefois accompagnées ou suivies de *querelle*, de *noise*, de *rixes*, etc.

La *querelle* est, à la lettre, une plainte vive et emportée contre quelqu'un : *quereller*, se plaindre avec emportement, traiter mal, accabler de reproches.

La *noise* est une sorte de *querelle* méchante, maligne, faite pour nuire, molester, vexer, ou de manière à causer du mal, du tort, du tourment.

La *rixes* est une sorte de *querelle* accompagnée d'injures, de coups ou du moins de menaces, de gestes ou de signes insultants d'une vive colère. La *rixes* est une petite guerre entre des particuliers. C'est là un terme de pratique ; et dès lors ce mot indique une *querelle* qui mérite l'animadversion de la justice. *Riote* est un diminutif de *rixes* : il indique une petite *querelle* populaire, de ménage, de société, etc. Ce mot est bas.

Les gens pétulants et emportés sont sujets aux *querelles*. Les personnes aigres, acariâtres, sont sujettes aux *noises*. Le peuple grossier et brutal est sujet aux *rixes*. (R.)

955. Nom, Renom, Renommée.

Volito per ora virâum, je vole de bouche en bouche : voilà l'idée commune de ces trois termes. Ils signifient ce qu'on publie de quelqu'un ; tandis que *réputation* exprime littéralement ce qu'on en pense ; et la *célébrité*, l'éloge qu'on en fait. Mais dans l'usage, le *nom* annonce plutôt une sorte de *célébrité*, lo

renom se rapporte mieux à la *réputation*; la *renommée* est au-dessus de l'une et de l'autre. Sans épithètes, ces trois synonymes se prennent communément en bonne part : mais le mot *nom* ne se dit guère que dans le genre noble, au lieu qu'on dit d'un artisan qu'il a du *renom*; le *renom* est la réputation d'être un bon ouvrier : la *renommée* n'est que dans le grand. Employés comme synonymes les uns des autres, ils désignent divers degrés d'une grande *réputation* : le *renom* ajoute au *nom* et la *renommée* au *renom*.

Nom signifie ce qui fait connaître et reconnaître. Avec l'acception de *renom*, il n'est d'usage que dans certaines phrases : acquérir, se faire un *nom*; avoir, laisser un *nom*, c'est-à-dire se faire connaître, être bien connu. Il ne s'emploie que dans un sens absolu; vous avez un *nom* et non pas du *nom*, quoiqu'on ait dit un peu de *nom*, quelque *nom*, au lieu de *renom*. Il rejette le régime composé : on n'acquiert pas le *nom* d'être homme d'honneur; on en acquiert le *renom*.

Le *renom* est le *nom* répété, redoublé, répandu : il emporte donc un plus grand *nom*, une plus grande réputation. Quand il est employé d'une manière absolue, comme dans ces exemples : homme de *renom*, ville de *renom*, il prend le sens de *renommée* qui ne s'emploie pas de cette sorte.

La *renommée* est un très-grand *nom*, un *nom* partout connu; le *renom* qui a le plus d'éclat et de durée; une réputation aussi haute que vaste, formée par le concours des *cent voix*, par une sorte de concert ou d'accord unanime, et même par une espèce de jugement public, qui, sur des faits et des titres connus, et même éclatants, fixe l'opinion et la mémoire. Ce mot ne signifie quelquefois que le bruit qui court, ou même l'estimation commune. Souvent il annonce un personnage allégorique qui sème les bruits et distribue les réputations.

Par le *nom*, vous êtes connu, distingué : par le *renom*, on fait du bruit, on a de la vogue : par la *renommée*, vous êtes fameux, tout est rempli de votre *nom*, et il est durable. Le *nom* vous tire de l'obscurité, le *renom* vous donne de l'éclat : la *renommée* vous couronne de toute sa gloire. Le *nom* vous a élevé au-dessus de votre sphère; le *renom* vous a élevé au-dessus de vos pairs; la *renommée* vous a élevé sur le grand théâtre où les réputations n'ont ni bornes, ni fin. En deux mots, ce que le *nom* commence, le *renom* l'avance, la *renommée* le consomme.

Avec un mérite brillant et les circonstances, on se fait un *nom*. Des qualités et des succès qui éblouissent les esprits et flattent la faveur populaire, dépend le *renom*. Aux places élevées, aux talents sublimes, aux qualités transcendantes, à ce qui produit de profondes impressions et de grands effets, s'attache la *renommée*.

Le *nom* est un bruit qui flatte; le *renom*, un bruit qui étourdit; la *renommée*, un bruit qui transporte : tout cela n'est que bruit.

Combien d'hommes qui sacrifient leur repos pour avoir un *nom* ! Combien qui sacrifient leur honneur pour avoir du *renom* ! Combien qui sacrifient leur vertu et leur bonheur pour avoir la *renommée* ! (R.)

956. Nommer, Appeler.

« On *nomme*, dit l'abbé Girard, pour distinguer dans le discours : on *appelle* pour faire venir dans le besoin. Le Seigneur *appela* tous les animaux et les *nomma* devant Adam pour l'instruire de leurs noms : tel est le sens du texte hébreu. Il ne faut pas toujours *nommer* les choses par leur nom, ni *appeler* toutes sortes de gens à son secours. »

Appeler n'est point synonyme de *nommer*, lorsqu'il signifie inviter à venir à soi, comme dans le cas posé par l'abbé Girard. *Appelez-moi* cet homme, et *nommez-moi* cet homme, sont des phrases fort différentes. C'est toi qui l'as *nommé*, je le dis et me *nomme*. ce n'est pas dire, c'est toi qui l'as *appelé*, je le

dis et m'appelle. Mais dans une acception secondaire *appeler* signifie dire le nom de la personne ou lui donner un nom, sans l'intention de la faire venir à soi ou à son secours; et c'est alors qu'il devient synonyme de *nommer*, et c'est la différence des synonymes que nous cherchons.

Nommer, dire le nom ou donner un nom; je viens d'expliquer le sens de ce dernier mot. *Appeler* annonce proprement des signes faits avec la main : l'*appel* est un signal pour faire venir. Mais, comme en *appelant* il est assez ordinaire que l'on nomme les personnes, on a dit *appeler* pour *nommer* : comment l'*appelez-vous*? comment se nomme-t-il? *Nommer*, marque le nom propre de la personne : *appeler* n'énonce qu'un signe ou une qualification distinctive, quelle qu'elle soit. On nomme quelqu'un par son nom; on l'*appelle* de diverses manières.

La belle Hélène fit trois fois le tour du cheval de bois pour découvrir le piège; et dans l'espérance que les Grecs se trahiraient par surprise, elle *appela* leurs principaux capitaines en les *nommant* par leurs noms, et en contre-faisant la voix de diverses de leurs femmes.

Appeler demande à sa suite quelque nom ou quelque signe particulier pour qu'il signifie *nommer* : mais on ne nomme les gens que par leurs noms, ou propres, ou patronymiques ou usités; et on les *appelle*, ou de leurs noms, ou par leurs qualités, ou de différentes qualifications.

Vous nommez Tibère, et vous l'*appelez* monstre. Vous nommez Louis XII, et vous l'*appelez* le père du peuple. Vous nommez Bayard ou du Terrail, et vous l'*appelez* le chevalier sans peur et sans reproche.

Plusieurs anciens peuples (et il reste des traces de cet usage dans le Nord), en *nommant* un tel, l'*appelaient* fils d'un tel; il n'y avait pas moyen de renier son père. Ce que nous *appelons* un don, le sage le nomme une dette. (FÉNÉLON.)

Jean de Montigny, premier président du parlement de Paris, fut *appelé* le Boulanger par le peuple reconnaissant des secours qu'il lui avait procurés dans une disette. Après lui, sa famille se nomma le Boulanger. (R.)

957. Nonne, Nonnette, Nonnain, Religieuse.

Noms donnés autrefois aux religieuses, et dont les deux derniers sont employés encore dans le style badin.

Nonne est le mot simple; il signifie une fille religieuse. *Nonnette* est un diminutif de *nonne*; c'est une jeune religieuse. *Nonnain* est une fille d'un ordre religieux ou appartenant à un corps de religieuses.

Le premier de ces termes exprime donc l'état ou la qualité de la personne; le second, sa jeunesse, ou quelque chose de tendre ou de fin; le troisième, un rapport particulier de la personne avec l'ordre ou la société dont elle est.

La *nonne* diffère de la *religieuse* en ce qu'elle est agrégée à une famille et soumise à une mère spirituelle, au lieu que l'autre est vouée à une espèce particulière de religion, et soumise à une règle. (R.)

958. Notes, Remarques, Observations, Considérations, Réflexions.

Les *notes* disent quelque chose de court et de précis. Les *remarques* annoncent un choix et une distinction. Les *observations* désignent quelque chose de critique et de recherché. Les *réflexions* expriment seulement quelque chose d'ajouté aux pensées de l'auteur.

Les *notes* sont souvent nécessaires; les *remarques* sont quelquefois utiles; les *observations* doivent être savantes; les *réflexions* ne sont pas toujours justes.

Le changement des mœurs et des usages fait que la plupart des auteurs ont besoin de *notes*. Il y aurait peut-être d'aussi bonnes *remarques* à faire sur les modernes que sur les anciens. Les *observations* historiques qu'on a faites rendent l'antiquité plus connue. Les *réflexions* ne servent, le plus souvent, qu'à faire perdre de vue la première pensée. (G.)

Les *notes* servent proprement à éclairer ou expliquer un texte : les *remarques*, à relever dans un ouvrage ou dans un sujet ce qui arrête ou mérite particulièrement l'attention : les *observations*, à découvrir, par un nouvel examen, des choses nouvelles, et à conduire, par de nouveaux développements ou d'un ouvrage ou d'un sujet, à des résultats du moins plus certains ; les *considérations*, à développer avec étendue les différents rapports d'un objet intéressant et la raison des choses, en présentant l'objet distinct sous ses différentes faces : les *réflexions*, à creuser les idées ou à tirer de nouvelles pensées du fond des choses.

Les *notes* doivent être claires, courtes, précises, comme les notices et les notions ; car il ne s'agit que d'expliquer des mots, des passages, des allusions, en un mot de dissiper quelques obscurités ; et si elles étaient fort étendues, elles seraient des commentaires.

Les *remarques* doivent être nouvelles, utiles, critiques ; car il serait peu judicieux de vouloir faire remarquer ce que tout le monde remarque, ou ce que personne ne se soucie de remarquer.

Les *observations* doivent être lumineuses, curieuses savantes ; car c'est pour démêler ce qu'il y a de plus fin, découvrir ce qui est caché, développer ce qui est intéressant, qu'on met une attention particulière à observer, qu'on étudie les choses, qu'on exerce avec constance sa sagacité et sa critique.

M. Beauzée donnerait, ce me semble, lieu de croire qu'il confond les *observations* avec les *remarques* ; car il dit que le mot d'*observations* sert à exprimer les *remarques* que l'on fait dans la société ou sur les ouvrages ; et il ajoute que les *observations* demandent de la sagacité pour démêler ce qui est le moins sensible, et du goût pour choisir ce qui est plus digne d'attention, et pour rejeter ce qui n'en mérite point. L'abbé Girard estime que les *remarques* annoncent un choix et une distinction, et que les *observations* désignent quelque chose de critique et de recherché. Il y a certainement plus de recherches dans les *observations* que dans les *remarques* : vous *remarquez* ce qui vous frappe, et vous *observez* pour découvrir et savoir. Il faut, sans doute, dans les unes et dans les autres, du goût et de la critique : mais dans les *remarques*, c'est plutôt la critique de l'homme de goût qui sent ; et dans les *observations*, celle d'un savant qui interroge les choses, les détaille, les creuse, les possède.

Les *considérations* doivent être étendues et profondes ; elles ne s'exercent proprement que sur des objets *considérables*, faits pour être *considérés*, dignes de *considération*, selon le rapport naturel que ces mots ont entre eux.

Les *réflexions* doivent être naturelles sans être triviales, exprimées d'une manière neuve et piquante, plutôt judicieuses et solides que subtiles et ingénieuses, car il faut qu'elles naissent du sujet, qu'elles instruisent et se gravent dans l'esprit. (R.)

959. Notifier, Signifier.

Notifier, c'est *signifier* formellement et nettement, d'une manière authentique, dans les formes, de façon que la chose soit non-seulement connue, mais indubitable, constante, notoire. Vous *signifiez* ce que vous déclarez avec une résolution expresse aux personnes : vous *notifiez* ce que vous leur *signifiez* en règle ou avec les conditions propres à donner à votre *signification* la valeur convenable ou le poids nécessaire. Ce qu'on vous a *signifié*, vous ne pouvez l'ignorer ; vous ne pouvez pas éluder ce qu'on vous a *notifié*.

On *notifie* des ordres, de manière à ne laisser que la ressource de l'obéissance : on *signifie* ses intentions, de manière à ne pas laisser l'excuse de l'ignorance.

Vous *notifiez* à un valet ou à un ouvrier de sortir de chez vous : vous le chassez, il s'en va : vous ne voudriez pas le *signifier* à une personne de votre société, mais l'on entend ce que vous voulez dire et l'on part. (R.)

Notifier, c'est faire savoir d'une façon claire, précise, en latin : *notum facere*, rendre connu.

Signifier, c'est donner un ordre absolu.

Notifier, c'est donner connaissance d'une chose publiquement, légalement : on *notifie* aux accusés la liste du jury ; on *signifie* aussi un jugement, etc., par huissier, mais la *notification* n'entraîne pas nécessairement d'acte de la part de celui qui la reçoit, tandis que la *signification* exige l'exécution de la chose *signifiée*.

Un maître qui a le droit de garder ou de renvoyer son valet n'a qu'à lui *notifier* de sortir ; la connaissance de sa volonté suffit ; mais un propriétaire est obligé de faire *signifier* par huissier le congé d'un locataire récalcitrant. D'un congé *notifié* par le propriétaire, on ne fait que prendre note ; on obéit à un congé *signifié* judiciairement. (V. F.)

960. Nourrir, Alimenter, Sustenter.

Ces termes ne sont tous les trois synonymes qu'autant qu'ils désignent un soin relatif à la conservation de la vie par les aliments.

Nourrir, c'est fournir à la substance des corps vivants, de manière qu'elle soit conservée par les aliments qui se transforment en cette substance même. *Alimenter*, c'est fournir à leur substance, de manière qu'ils aient toujours des aliments pour se *nourrir*. *Sustenter*, c'est pourvoir à leurs besoins rigoureux et pressants, de manière que, par vos aliments, ils aient ce qui est nécessaire pour vivre.

L'idée nécessaire d'*alimenter* est d'entretenir d'aliments : aussi n'exprime-t-il point celle d'entretenir immédiatement la vie ou la substance, ou l'existence même des objets ; acception des mots *nourrir* et *sustenter*. Ainsi l'aliment, le pain, par exemple, n'*alimente* pas, il *nourrit* et *sustente*. Tout aliment, en tant qu'il entretient notre substance, *nourrit* : la nourriture suffisante et nécessaire pour soutenir la vie *sustente*. Il y a donc une mesure donnée de nourriture pour *sustenter* ; mais, avec plus ou moins d'aliments, on est *nourri* bien ou mal, trop ou trop peu, ou avec toute autre sorte de modifications. On sait déjà que *nourrir* signifie entretenir la substance par la conversion de l'aliment en cette substance ; au lieu que *sustenter* signifie seulement soutenir la vie sans aucun rapport à la manière dont l'effet est opéré par les aliments. (R.)

961. Nourrissant, Nutritif, Nourricier.

Nourrissant, qui *nourrit*, qui *nourrit* beaucoup. *Nutritif*, qui a la faculté de *nourrir*, de se convertir en la substance de l'objet. *Nourricier*, qui opère la nutrition, qui se répand dans le corps pour en augmenter la substance. Le premier de ces termes marque l'effet ; le second, la puissance ; le troisième, l'action.

Les mets *nourrissants* abondent en parties *nutritives*, dont l'estomac extrait une grande quantité de sucs *nourriciers*.

Nourrissant est le mot usité. *Nutritif* est un mot dogmatique : les médecins disent un remède purgatif et *nutritif* : on distingue par la qualification de *nutritives* les parties subtiles des aliments propres à la nutrition, des autres substances grossières qui en sont séparées par l'effervescence de l'estomac. Le mot *nourricier* appartient proprement à la physique des corps animés, et spécialement des plantes. (R.)

962. Nue, Nuée, Nuage.

Il semble que *nue* marque plus particulièrement les vapeurs les plus élevées, que *nuée* désigne mieux une grande quantité de vapeurs étendues dans l'air et promettant de l'orage, et que *nuage* soit plus propre à caractériser un amas de vapeurs fort condensées.

Ainsi l'idée de *nue* fait penser à l'élévation; celle de *nuée*, à la quantité et à l'orage; et celle de *nuage*, à l'obscurité.

On dit donc d'un oiseau qu'il se perd dans les *nues*, pour dire qu'il s'élève fort haut dans la région de l'air; qu'une *nuée* s'étend vers la droite, pour marquer ce qui est exposé aux accidents dont elle menace; et qu'un *nuage* ne tardera point à crever, pour indiquer qu'il est extraordinairement condensé et noir.

Ces idées accessoires deviennent presque les principales dans le sens figuré.

On dit élever quelqu'un jusqu'aux *nues*, pour dire le louer excessivement : faire sauter quelqu'un aux *nues*, pour dire l'impatienter, faire qu'il s'emporte : tomber des *nues*, pour dire être extrêmement surpris et étonné, ou quelquefois embarrassé, comme on l'est quand on tombe de haut : un homme tombé des *nues*, pour désigner un homme qui n'est connu ni avoué de personne sur la terre : se perdre dans les *nues*, en parlant de quelqu'un qui, dans ses discours et dans ses raisonnements, s'élève de manière à faire perdre aux autres et à perdre lui-même de vue le sujet qu'il traite, ou ce qu'il a entrepris de prouver.

L'autre a peur de ramper, il se perd dans la *nue*. (BOILEAU.)

C'étoient des pensements vains, en *nue*. (MONTAIGNE.) On voit dominer dans toutes ces phrases l'idée d'élévation, celle de vapeurs a disparu; et, dans tous ces cas, on ne pourrait se servir ni de *nuée*, ni de *nuage*, qui ne révéleraient point l'idée d'élévation que l'on envisage principalement.

On dit figurément qu'une *nuée* se forme, et ne tardera pas à éclater, pour faire entendre qu'une entreprise, un complot, une conspiration, un projet de punition ou de vengeance se prépare, et n'est pas loin de se manifester par des effets frappants : et l'on dit une *nuée* d'hommes, d'oiseaux, d'animaux, pour une troupe considérable des uns ou des autres. Ici, quelle *nuée* de témoins (MASSILLON). On voit dominer ici l'idée de la quantité, ou de quelque chose de sinistre.

Enfin l'on dit un *nuage* de poussière, pour marquer l'obscurcissement de l'air par la quantité de poussière qui y est élevée. Avoir un *nuage* devant les yeux, pour désigner quelque chose que ce soit qui empêche de voir distinctement; et plus figurément encore on appelle *nuages* les doutes, les incertitudes et les ignorances de l'esprit humain. Ici c'est l'idée d'obscurité qui est principalement envisagée. Les passions produisent des *nuages* qui nous dérobent les vérités les plus sensibles. (NICOLE.)

Madame, ou je me trompe, ou, durant vos adieux,
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce *nuage*? (RACINE.)
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un *nuage* épais toujours embarrassées. (BOILEAU.)

963. Nuer, Nuancer.

Nuer vient de *nue*. Les couleurs variées produisent à peu près sur un fond le même effet que les *nues* sur le ciel.

Nuer et *nuancer* signifient, dit-on, mêler et assortir les couleurs, de manière qu'il se fasse une diminution insensible d'une couleur à l'autre, ou d'une même couleur, en la faisant passer du clair à l'obscur, ou de l'obscur au clair. Les anciens dictionnaires semblent avoir uniquement affecté au verbe *nuer* la première de ces idées, qui attribue à ce mot la seule propriété d'assortir les couleurs par une diminution insensible. *Nuancer* désignerait donc l'assortiment des différentes teintes de la même couleur; ce mot, inconnu aux vocabulistes de ce temps-là, est encore peu usité.

Nuer signifie proprement former des nuances, soit avec différentes couleurs, soit d'une seule; *nuancer*, assortir ces nuances selon leurs propres rapports. Il est à observer que *nuer* un dessin signifie marquer sur les fleurs les couleurs que l'ouvrier doit employer : ainsi le dessinateur *nue*, et l'ouvrier *nuance*. Dans le Dictionnaire du Commerce, *nuer*, c'est disposer les couleurs selon leurs nuances; et *nuancer*, disposer les nuances de l'étoffe, de la tapisserie, de la broderie.

Nuer se dit proprement de ces sortes d'ouvrage : cependant les fleuristes disent une fleur bien *nuée*; l'anémone appelée albertine est *nuée* d'incarnat. Les naturalistes diront que des papillons et des chenilles étalent une riche variété de couleurs *nuées* avec un art infini.

Dans ces applications, *nuer* indique une diversité de couleurs. Les brodeurs appellent or *nué* l'or employé avec de la soie dans un ouvrage, de sorte que l'or serve comme de fond au tableau, et que la soie serve à donner les couleurs convenables aux figures.

Nuer ne se dit point au figuré; mais on y dit *nuancer* pour désigner la différence fine, délicate, imperceptible qui se trouve entre les mots, les idées, les mêmes espèces de choses, comme vertus, passions, etc., et c'est une raison d'approprier au mot *nuancer* l'expression particulière des nuances de la même chose ou de la même couleur.

En dernière analyse, *nuer* exprime l'action ou l'art d'assortir et de distribuer sur un fond ou un tissu les couleurs ou leur teintes, selon les rapports qu'elles ont entre elles, avec le fond et avec les objets qu'elles figurent, représentent ou imitent. *Nuancer* exprime l'action ou l'art d'observer, de distinguer, d'employer les nuances, soit celles qui forment ou marquent le passage d'une couleur à une autre, soit celles qui marquent ou forment les différents degrés d'une même couleur, selon que la chose l'exige. (R.)

964. Nul, Aucun.

Nul, *ne ullus*, *ne unus*, pas un, pas un seul; *aucun*, *aliquis unus*, quelqu'un. *Nul* porte avec lui sa négation; *aucun* en attend une pour en devenir le synonyme. *Nul* a plus de force exclusive et absolue qu'*aucun*. *Nul* exclut chacun, chaque individu, chaque chose, d'une manière déterminée, depuis la première jusqu'à la dernière : *aucun*, négatif, exclut quelqu'un, celui-ci ou celui-là, une chose ou une autre, d'une manière indéterminée. *Nul* n'ose, c'est-à-dire qu'il n'y a pas un seul qui ose; *aucun* d'eux n'ose, c'est-à-dire qu'il ne se trouve pas quelqu'un qui ose. L'homme négatif est sans égards, n'a *nul* égard pour vos prières : il les rejette absolument; l'homme honnête et capable d'égards n'a *aucun* égard à vos prières dans telle occasion; il ne se rend pas. La justice rigoureuse, qui ne fait *nulle* acception des personnes, n'en fera *nulle* en votre faveur : l'équité, moins sévère, qui fait quelquefois acception des malheureux et des faibles n'en fera *aucune*. Vous n'aurez *nulle* considération, quand vous devez n'en avoir pas la moindre : vous n'en avez *aucune*, quand vous auriez pu en avoir quelqu'une.

De la force des termes, il résulte que *nul* peut et doit en général être employé en régime, tout comme *aucun*, quoi qu'en disent quelques grammairiens. Selon eux, au lieu de dire : les injures ne firent sur lui *nulle* impression, il faudrait dire : les injures ne firent sur lui *aucune* impression. Pourquoi donc, si un terme renchérit sur l'autre, si vous avez besoin de marquer une parfaite insensibilité, s'il est utile d'aggraver le reproche ? *Nul* ajoute à *aucun*, comme *point* à *pas*. Si l'oreille préfère quelquefois *aucun* à *nul*, il n'en faut pas moins que la justesse de l'expression l'emporte, dans les cas graves, sur la délicatesse de l'oreille.

Nous disons fort bien : je n'ai vu cet homme-là *nulle* part; je ne fais *nul* cas de celui-ci, je ne dois *nul* égard à l'autre; un contrat est *nul* et de *nul* effet.

Les personnes les plus délicates parlent ainsi. Une observation grammaticale à faire, c'est que, loin d'exclure *nul* du régime, il est absolument nécessaire, lorsque la phrase ne porte point de négation, et la raison en est que, sans une négation particulière, *aucun* signifie *quelqu'un* ou *quelque*. Et c'est pourquoi on a bien dit : le bien est de *nulle* considération devant Dieu, mais non pas devant les hommes ; cette pièce est de *nulle* valeur ; cette machine est bien inventée, mais elle est de *nul* usage. On ne dirait pas qu'une chose est d'*aucun* usage, d'*aucune* valeur, d'*aucune* considération, pour exprimer qu'elle n'en a point : *aucun* ne prend ce sens que dans la proposition négative. Des historiens disent : Il y avait peine de mort contre quiconque avait tué volontairement *aucun* de ces animaux ; il n'appartient qu'à ceux qui ignorent la liaison de toutes les espèces de connaissances entre elles, d'en mépriser *aucune* partie. *Aucun* est là mis en mauvais style, à la vérité, mais dans son vrai sens pour *quelqu'un* ou *quelque*. On le trouve encore en ce sens très-souvent dans La Fontaine.

Nul se dit au nominatif, pour *personne*, sans rapport à un nom exprimé. *Nul* ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; *nul* ne va au Père que par le Fils. *Nul* désigne là, sans aucun nom, de la manière la plus précise et la plus propre au style énergique des sentences, l'universalité des hommes. *Aucun* se lie nécessairement avec un nom : ainsi vous direz *aucun* auteur, *aucune* raison, *aucun* de ces gens-là.

Nul se prend encore dans une autre acception absolument étrangère à *aucun* : il marque l'invalidité, la nullité d'un acte et autres choses semblables. On dit aussi, en ce sens, qu'un homme est *nul*, quand il n'a ni vertu, ni caractère. Cette acception sert bien encore à confirmer la force négative du mot, qui réduit les choses à rien, qui fait qu'elles sont comme si elles n'étaient pas. (R.)

• 965. Numéral, Numérique.

Le mot *numérique* n'est pas la même chose que *numéral* ; car la chose *numérale* forme toujours un nombre ; mais il n'en est pas de même de la chose *numérique*. *Trois* est un nom *numéral* ou un nom de nombre : mais une différence *numérique* n'est pas même cette différence dans le nombre, c'est celle d'un individu à un autre. *Numéral* signifie ce qui dénomme un nombre ; *numérique*, ce qui a rapport aux nombres. Les lettres *numérales* servent de chiffres, les vers *numéraux* marquent des dates ; mais les rapports *numériques* sont seulement tirés des nombres ; l'arithmétique *numérique* se sert seulement de chiffres au lieu de lettres. (R.)

O

966. Obéissance, Soumission.

L'*obéissance* est une action ; la *soumission* est un résultat de la volonté. La *soumission* peut être passive, l'*obéissance* est nécessairement active ; ainsi l'on se *soumet* à une maladie que Dieu nous envoie, lorsqu'on ne peut rien faire pour l'empêcher : on *obéit* à sa loi en faisant ce qu'elle ordonne ou en évitant ce qu'elle défend.

L'*obéissance* peut être absolument forcée (1).

La *soumission* ne l'est que jusqu'à un certain point ; car elle n'existe pas tant que la volonté y résiste. Pour se *soumettre*, il faut le vouloir ; et, quoique la volonté puisse être forcée par des considérations auxquelles on cède avec répu-

(1) *Obéissance* se dit aussi au passif : *obéissance* paternelle, c'est-à-dire que les enfants doivent aux parents.

L'Égypte ramenée à son *obéissance*. (RACINE.)

Il faut captiver tout entendement sous l'*obéissance* de la loi. (BOSSUET.) (V. F.)

gnance, la *soumission* n'en est pas moins volontaire. L'*obéissance* peut être involontaire ou même contraire à la volonté ; on peut *obéir* à un mouvement qui entraîne sans que l'on y songe, ou bien à une force irrésistible qui nous pousse malgré nous. On se *soumet* à une autorité à laquelle il serait dangereux de résister.

L'*obéissance* peut être feinte ; la *soumission* peut n'être qu'extérieure. Celui qui feint d'*obéir* trompe sur son action ; celui qui feint de se *soumettre* ne trompe que sur sa volonté : son *obéissance* réelle à l'ordre qu'on lui donne peut être l'effet d'une feinte *soumission* à l'autorité qui le lui prescrit.

L'*obéissance* est un acte momentané et qui se renouvelle à chaque occasion d'*obéir* ; la *soumission* est une disposition générale à remplir tous les ordres qu'on pourra recevoir, à subir tous les traitements auxquels on pourra être exposé. Un enfant peut manquer d'*obéissance* un jour et en avoir le lendemain : celui qui n'*obéit* pas toujours n'a pas de *soumission*.

L'*obéissance* peut être simplement une chose de devoir et de principes : la *soumission* tient davantage au caractère.

L'*obéissance* peut conserver une sorte de fierté, et n'exclut pas les remontrances. La *soumission*, plus humble, ne se permet pas même les murmures.

L'*obéissance*, en dirigeant les actions, laisse tout le reste libre ; la *soumission* s'étend quelquefois jusqu'aux mouvements du cœur, jusqu'aux réflexions de l'esprit. On *soumet* sa raison à la foi, et son âme aux afflictions. (F. G.)

967. Obliger, Engager.

Obliger dit quelque chose de plus fort ; *engager* dit quelque chose de plus gracieux. On nous *oblige* à faire une chose, en nous en imposant le devoir ou la nécessité. On nous y *engage* par des promesses ou par de bonnes manières.

Les bienséances *obligent* souvent ceux qui vivent dans le grand monde à des corvées qui ne sont point de leur goût. La complaisance *engage* quelquefois dans de mauvaises affaires ceux qui ne choisissent pas assez bien leurs compagnies. (G.)

Ces deux verbes ont des acceptions nombreuses et diverses qui semblent les éloigner tout à fait l'un de l'autre ; nous allons essayer de les expliquer.

Obliger, latin *ligare*, lier, est plus restreint qu'*engager*. Il ne se prend jamais au propre dans le sens de lier, attacher. *Obliger*, c'est créer une obligation, une nécessité morale. Noblesse *oblige*. L'équité, la loi naturelle *obligent*. (ACADÉMIE.) Si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils *obligent* de donner au monde un grand exemple. (BOSSUET.) Alors même qu'*obliger* se rapproche davantage de forcer, contraindre, il y a toujours une idée morale qui s'y joint. Le mauvais état de ses affaires *obligeait* le prince à ces démarches. (VOLTAIRE.) Il y a en effet des nécessités si extrêmes qu'elles font oublier les délicatesses de l'honneur ou des dangers si grands qu'on ne peut les braver en face. C'est ainsi que la cruauté des tyrans *obligeait* les premiers disciples de la foi de se cacher dans les lieux obscurs. (MASSILLON.)

On dit aussi *obliger* de l'argent, c'est le donner en nantissement, en garantie, de telle sorte qu'on ne peut plus en disposer. Tibère ordonna que ceux qui voudraient de l'argent en auraient du trésor public en *obligeant* des fonds pour le double. (MONTESQUIEU.)

S'*obliger* soi-même, c'est lier sa parole : on ne saurait s'*obliger* pour le passé ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir. (J.-J. ROUSSEAU.)

Enfin, *obliger* quelqu'un, c'est lui faire plaisir, avoir de l'obligeance pour lui, lui faire une obligation de la reconnaissance.

Obliger ceux qu'on aime,

Qu'on estime surtout, c'est s'*obliger* soi-même. (COLIN D'HARLEVILLE.)

Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'*oblige*. (BOILEAU.)

Engager se prend au propre. C'est mettre une chose en gage. *Engager* sa

montre, ses hardes. C'est dans ce sens primitif qu'on dit, au figuré, *engager* sa parole, son honneur; on donne sa parole, son honneur en gage. Les objets *engagés*, les gages, ne nous appartiennent plus, et on ne peut les dégager qu'en remplissant des conditions fixées et convenues.

On dira *engager* pour commencer une chose qu'on n'est plus maître de faire cesser une fois en train : *Engager* un combat, une lutte, une discussion.

On *s'engage* dans un chemin quand on s'y aventure sans savoir si l'on pourra retourner sur ses pas. On *s'engage* de plus en plus (BOSSUET) à mesure qu'on s'avance davantage.

Il y a donc dans *s'engager* l'idée d'une action qui commence. *Engager* quelqu'un à faire une chose, c'est la lui conseiller, l'y amener doucement. Tandis qu'on *oblige* tout d'un coup, on *engage* peu à peu.

Mais à *engager* s'ajoute encore l'idée d'embarras, d'empêchement. Ce qui est *engagé* ne peut se dégager. Socrate, les pieds *engagés* dans une grosse pièce de bois. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.) Il s'emploiera donc en parlant de situations difficiles, d'affaires obscures, douteuses, dont on doit souhaiter et dont il est difficile de se tirer. Les erreurs où les derniers de ses pères l'avaient *engagé*. (BOSSUET.)

Maintenant, si nous comparons ces deux mots dans le sens unique où ils sont synonymes : imposer une contrainte à quelqu'un, nous dirons, comme l'abbé Girard, qu'*obliger* est plus rigoureux qu'*engager*. *Engager* ne compromet jamais que l'avenir, *obliger* met en demeure dans le présent. Il faut prendre garde de *s'engager* étourdiment, parce qu'en *s'engageant*, on se lie, on *s'oblige*. On *s'oblige* par les promesses que l'on fait aux autres pour les *engager*. *Obliger* s'emploie en parlant de toute sorte de devoir, *engager* en parlant des devoirs agréables. (V. F.)

968. Obliger à faire, Obliger de faire.

Th. Corneille et Bouhours ont remarqué, et prouvé par l'usage, que plusieurs de nos verbes, tels qu'*obliger*, *contraindre*, *forcer*, *s'efforcer*, *tâcher*, etc., prennent également après eux la préposition *à* et la préposition *de*, quand ils sont suivis d'un autre verbe, comme d'un régime. Ainsi l'on dit *obliger*, *contraindre*, *forcer*, etc., *à faire* ou *de faire*. Il est sans doute plus naturel de dire *à* ou *de* devant un verbe, selon qu'on dit l'un ou l'autre devant un substantif, *obliger à faire* une chose, comme *obliger à* une chose, etc.; mais l'usage a ses licences, et même ses raisons pour s'écarter de la règle générale. Il s'agirait donc de trouver dans ces deux manières de s'exprimer une différence générale qui en déterminât le sens particulier et en réglât l'emploi.

Si je ne me trompe, 1^o la préposition *à*, placée entre les deux verbes, marque particulièrement le rapport, l'influence et l'action de la cause, de la puissance, du sujet qui *oblige*, *force* ou *contraint* : au lieu que la préposition *de* marque spécialement l'effet de cette cause et de cette action sur l'objet ou le sujet qui est *contraint*, *forcé* ou *obligé*; 2^o la préposition *à* désigne plutôt le genre d'action et le but, sans aucun rapport déterminé de temps; au lieu que la préposition *de* annonce plutôt l'acte et l'exécution, ou présente ou prochaine, et par conséquent avec une détermination de temps assez précise.

Je prouve la première de ces distinctions relative à la cause et à l'effet. Nous disons plutôt *à* lorsque le verbe régitteur est à l'actif, et *de* lorsqu'il est au passif. Vous vous *obligez à faire* une chose, et vous êtes *obligé de la faire*. La nécessité nous *force à* nous aider, et nous sommes *forcés de* nous aider. La résistance vous *contraint à* user de force, et vous êtes *contraint d'en* user... Corneille observe qu'on met plutôt *de* que *à* après le passif. Bouhours observe, et confirme par des exemples, que nos bons auteurs le pratiquent presque toujours ainsi. Or, il est à remarquer qu'avec le verbe passif, vous n'êtes pas même *obligé d'annoncer* la cause; ainsi vous dites : je suis *obligé de* parler,

forcé de me défendre, contraint de céder, sans autre énonciation. L'actif énonce au contraire nécessairement la cause ; ainsi vous direz : la loi m'oblige, le respect me force, la fortune me contraint.

Je prouve la seconde différence relative à l'action et à l'acte. La préposition *à* désigne précisément le genre et l'objet de l'obligation, tandis que par *de* l'obligation se fait sentir dans l'acte ou à l'égard de l'exécution de la chose. Ainsi la religion *oblige* le diffamateur à réparer l'honneur de son prochain aux dépens du sien propre ; c'est un devoir qu'il doit remplir ; mais la justice *oblige*, par une condamnation, *de faire* à sa partie réparation d'honneur ; c'est une peine qu'il subit. Vous vous occupez *à* une chose quand elle est l'objet de vos occupations, ou que c'est votre genre d'occupation ordinaire ; vous vous occupez *de* la chose, quand vous y songez, quand vous y travaillez actuellement. L'ambition *force* le courtisan *à* ramper ; il faudra qu'il rampe : quand il rampe, elle le *force de* ramper.

Aussi dit-on *à* plutôt que *de* lorsqu'il ne s'agit que d'une obligation morale et générale à remplir dans l'occasion ; au lieu qu'on dit bien plutôt *de* que *à* lorsqu'il s'agit d'une nécessité physique et présente, dans le temps même de l'exécution. Je ne sais même, disait Bouhours, si, quand *obligé* emporte une obligation étroite de conscience, *à* ne serait pas mieux que *de*. Oui, certes, lorsqu'on ne parle que d'une loi, d'une règle, d'une autorité qui vous impose un devoir ou une nécessité, abstraction faite de la circonstance du temps ; mais dans la circonstance du temps, on est *obligé* par une force *d'agir* ainsi. La charité vous *oblige à* pardonner lorsque vous serez offensé ; vous êtes *obligé de* pardonner dans le cas précis de l'offense.

Cette seconde distinction s'accorde parfaitement avec la première, et elles se confirment l'une l'autre. L'actif, qui demande après lui la préposition *à*, n'exprime que l'existence de l'obligation, mais le passif, qui suppose déjà l'existence de l'obligation, en marque l'accomplissement et l'effet par la préposition *de*. (R.)

969. Obscène, Déshonnête.

Obscène dit beaucoup plus que *déshonnête* dans le même ordre de choses.

La chose *obscène* viole ouvertement les vertus que la chose *déshonnête* blesse. Je dis *ouvertement*, car c'est ce que la préposition *ob* (1) exprime. L'*obscénité* ajoute à la *déshonnêteté* l'immodestie ou plutôt la licence impudente. Violer, tromper, commettre un adultère, dit Cicéron, c'est chose *déshonnête*, honteuse en soi, mais cela se dit sans *obscénité*. Il paraît que les Latins étendaient plus loin que nous l'emploi du mot *obscène*.

O femmes ! souvenez-vous bien qu'une pensée *déshonnête* fait perdre la pureté, et qu'une parole *obscène* fait perdre la pudeur.

Des pensées *déshonnêtes* se présentent quelquefois aux cœurs les plus purs ; mais des manières *obscènes* appartiennent à la plus sale corruption.

Obscène ne se dit communément que de certaines choses, de choses apparentes, des paroles, des tableaux, des postures, de ce qu'on peut appeler des *nudités* : *déshonnête* convient généralement à toute chose qui blesse la pudeur ou la pureté. On a pourtant des idées, des imaginations *obscènes*, lorsque les idées forment des images qu'on se plaît à considérer. Les sexes des plantes ne feraient pas plus naître dans les enfants des idées *obscènes* que les sexes des animaux, qu'ils voient tous les jours à découvert. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

(1) Roubaud semble oublier quelle est l'étymologie latine du mot *obscène* (*ob* devant, *cœnum*, boue) et qu'il avait souvent un tout autre sens qu'en français. *Obscœniquæ canes*, dit Virgile (*Géorg.*, I, 470), les chiens de mauvais présage ; et ailleurs (*Énéide*, I, IV, v. 455) :

Fusaque in obscenum se vertens vina cruorem.

Mais la plus légère pensée peut être *déshonnête*. En général, l'*obscénité* fait tableau, et ce tableau prononce fortement ce qu'il y a de plus *déshonnête*. On dira bien, avec l'Académie, un poète *obscène*, et de même d'un peintre, d'un auteur, d'une personne quelconque ; mais, selon la remarque de Bouhours, on ne dira guère une personne *déshonnête*. (R.)

970. Obscur, Sombre, Ténébreux.

Obscur, qui n'est pas clair, privé de clarté. *Sombre*, qui n'a qu'une faible lumière, qui est à l'ombre. *Ténébreux*, qui est sans lumière, noir.

Obscur, faute de *clarté*, de manière que les objets sont au moins plus difficiles à voir ou à distinguer. *Sombre*, faute de *jour*, de manière que la lumière éclaire moins les objets que les ombres ne les effacent. *Ténébreux*, faute de toute *lumière*, de manière qu'on ne voit rien ; on ne voit pas.

Un lieu est *obscur*, qui n'est pas assez éclairé. Un bois est *sombre*, dont l'épaisseur, interceptant le jour, n'y laisse pénétrer qu'une faible et triste lumière. L'enfer est *ténébreux*, ou s'il s'y élève quelque *sombre* lueur, elle ne sert qu'à rendre les ténèbres visibles et plus affreuses. Des nuages épais et la fuite du jour rendent le temps *obscur* : des nuées *sombres* et l'appareil de la nuit le rendent *sombre*. La nuit, la nuit parfaite, le rend *ténébreux*.

L'*obscurité* inspire des pensées et des sentiments différents, selon ses degrés et ses modifications. Le *sombre* inspire la tristesse et la crainte. Les *ténèbres* inspirent la terreur et l'effroi.

Ces mots, au figuré, s'appliquent à des objets divers ; et cette diversité d'application sert encore à l'intelligence de leur sens propre.

Un homme est *obscur* qui n'est pas connu, qui est confondu dans la foule, qu'on ne remarque pas. Sa vie est *obscure* si elle est cachée, inconnue, sans éclat, sans appareil. Dans tous ces cas, l'*obscurité* empêche de connaître, de remarquer, de distinguer, il en est de même de l'*obscurité* des temps, du passé et de l'avenir, où l'on ne voit rien de clair.

Sombre ne se dit figurément que de l'air du visage, de l'humeur, des personnes, des pensées, etc. *Sombre* est couvert, triste, renfrogné, repoussant : une humeur *sombre* est inquiète, chagrine, rêveuse, mélancolique, atrabilaire.

Ténébreux se dit proprement des actions, des projets, des entreprises odieuses et secrètes, enveloppées de voiles impénétrables. (R.)

971. Obséder, Assiéger.

Obséder signifie littéralement *assiéger*. Il vient du latin *obsidere*, assiéger.

Au propre, on *assiège* une ville, une place, un ennemi, etc. *Obséder* ne se dit qu'au figuré. Il paraît qu'*obséder* a été spécialement emprunté du latin pour le style mystique. Dans ce style, il suffit de dire qu'un homme est *obsédé*, pour faire entendre qu'il l'est par le malin esprit, qui s'attache à le poursuivre d'illusions pour le posséder.

Les personnes et les choses nous *assiègent*, comme nous *assiégeons* les choses et les personnes. Il n'y a que les personnes ou les êtres intelligents, et des êtres moraux qui *obsèdent* ; ils n'*obsèdent* que les personnes.

Souvent de ses erreurs notre âme est *obsédée*. (VOLTAIRE.)

On *assiège* par l'assiduité, les assauts, les poursuites, pour parvenir à un but quelconque : on *obsède* par l'assiduité, l'artifice, la malignité, pour parvenir à gagner et gouverner la personne.

Vous avez trop d'amants qu'on voit vous *obséder*,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder. (MOLIÈRE.)

Ainsi *obséder* quelqu'un, c'est l'*assiéger* sans cesse, le circonvenir ou l'en-

velopper par les circuits artificieux de la séduction, pour s'emparer de son esprit et de ses volontés. L'obsession a pour but la possession. Je ne suis plus à moi, je suis dans l'état d'une vraie *obsession*. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.) (R.)

972. Observation, Observance.

Selon la remarque de Bouhours, *observance* signifie proprement règle, institut, constitution religieuse, réforme. Nous disons les *observances* régulières, l'étroite *observance*. Nous appelons aussi *observances* les cérémonies légales, les pratiques extérieures. Nous disons les *observances* de la loi de Moïse.

On a dit aussi l'*observance* pour l'*observation* des commandements de Dieu, des règles d'un monastère, etc. Ainsi, comme le remarque Bouhours, la règle, qui est elle-même l'*observance*, a conduit insensiblement à l'*observance* de la règle.

Il résulte de là qu'*observance* se dit pour et comme *observation* en matière religieuse : dans tout autre cas, on ne dit qu'*observation*. On ne dira pas l'*observance* des lois civiles ou des règles de l'art.

Il en résulte encore que l'*observance* regarde proprement les règles monastiques et les pratiques cérémonielles. On loue un religieux de son zèle pour l'exacte *observance* des constitutions de son ordre : on loue les gentils de leur zèle pour l'*observation* de la loi naturelle. On dira l'*observance* du jeûne, et l'*observation* des préceptes de la charité.

L'*observance* est proprement le résultat de l'*observation*, ou l'*observation* accomplie. L'*observation* fait, exécute ; l'*observance* suppose la chose faite, exécutée. En suivant la même idée, *observation* sera plus propre à désigner une action particulière, l'*observation* particulière d'un précepte, les *observations* différentes des différents préceptes ; et *observance* l'exécution habituelle et entière, l'*observation* fidèle, constante, absolue de la loi. (R.)

973. Observer, Garder, Accomplir.

Ces termes sont synonymes dans le sens de faire, suivre, exécuter ce qui est prescrit par un commandement, une règle, une loi.

Le sens propre d'*observer* est d'avoir sous les yeux, de donner son attention à. Le sens propre de *garder* est de tenir sous sa garde, d'avoir toujours ses regards sur l'objet, pour le conserver, le maintenir, le défendre. Le sens propre d'*accomplir* est celui d'achever, de remplir, de compléter, de consommer.

Vous *observez* la loi par votre attention à exécuter ce qu'elle prescrit : vous la *gardez* par le soin continuel de veiller à ce qu'elle ne soit violée en aucun point : vous l'*accomplissez* par votre exactitude à remplir entièrement et finalement tout ce qu'elle ordonnait.

Observer marque proprement la fidélité à son devoir ; *garder*, la persévérance et la continuité ; *accomplir*, la perfection ou la consommation de l'œuvre.

Le précepte qui n'oblige qu'à certaines actions et dans certains cas, comme le précepte du jeûne, vous l'*observez*. L'obligation qui vous lie sans cesse, et que vous pouvez à chaque instant violer, comme la foi conjugale, vous la *gardez*. L'œuvre qu'il s'agit de terminer ou de mettre à fin, comme une pénitence imposée, vous l'*accomplissez*. (R.)

Garder a deux acceptions : défendre, être le *gardien* de ; et retenir, observer. Il semble qu'en comparant *garder* à *observer*, Roubaud n'aurait dû avoir en vue que la seconde de ces exceptions : *garder* le respect, le silence, les bienséances, ce n'est pas les défendre, c'est éviter de les choquer, de les rompre ; tandis qu'*observer* indique une attention réelle, effective en même temps que minutieuse ; *garder* ne représente que l'idée négative de ne pas violer, ne pas transgresser. On *observe* le silence, quand le silence est commandé ; on le

garde en se taisant. On aurait tort de ne pas *observer* le silence prescrit ; on est quelquefois coupable de *garder* le silence.

Une conscience exacte *observe* fidèlement les règles. Une conscience timorée *garde* scrupuleusement les lois. Une conscience droite donne la force d'*accomplir* sans trouble tous les devoirs, même ceux qui sont en dehors des règles et des lois. (V. F.)

974. Obstacle, Empêchement.

L'*obstacle* est devant vous, il vous arrête ; l'*empêchement* est çà et là autour de vous, il vous retient. Pour avancer, il faut surmonter, aplanir l'*obstacle* ; pour aller librement, il faut ôter l'*empêchement*, le lever.

L'*obstacle* a quelque chose de grand, d'élevé, de résistant ; et c'est pourquoi il faut le vaincre, le surmonter ; il faut encore le détruire ou passer par-dessus. L'*empêchement* a quelque chose de gênant, d'incommode, d'embarrassant ; et c'est pourquoi il faut l'ôter, le lever, ou s'en débarrasser ; c'est un lien à rompre.

L'*obstacle* se trouve surtout dans les grandes entreprises et avec de grandes difficultés ; l'*empêchement*, dans les actions ordinaires et avec des difficultés ordinaires. Les *obstacles* allument le courage ; les *empêchements* l'impâtientent.

Celui qui craint les difficultés voit partout des *obstacles*. Celui qui manque de bonne volonté a toujours des *empêchements*. (R.) (Voir *Difficulté*, *obstacle*, *empêchement*.)

975. Occasion, Occurrence, Conjoncture, Cas, Circonstance.

Occasion se dit pour l'arrivée de quelque chose de nouveau, soit que cela se présente ou qu'on le cherche, et dans un sens assez indéterminé pour le temps comme pour l'objet. *Occurrence* se dit uniquement pour ce qui arrive sans qu'on le cherche, et avec un rapport fixé au temps présent. *Conjoncture* sert à marquer la situation qui provient d'un concours d'événements, d'affaires ou d'intérêts. *Cas* s'emploie pour indiquer le fond de l'affaire, avec un rapport singulier à l'espèce et à la particularité de la chose. *Circonstance* ne porte que l'idée d'un accompagnement, ou d'une chose accessoire à une autre qui est la principale.

On connaît les gens dans l'*occasion*, il faut se comporter selon l'*occurrence* des temps. Ce sont ordinairement les *conjonctures* qui déterminent au parti qu'on prend. Quelques politiques prétendent qu'il y a des *cas* où la raison défend de consulter la vertu. La diversité des *circonstances* fait que le même homme pense différemment sur la même chose.

Quoique tous ces mots s'unissent assez indifféremment avec les mêmes épithètes, il me semble pourtant qu'ils en affectent quelques-unes en propre, et qu'on dit quelquefois avec choix une belle *occasion*, une *occurrence* favorable, une *conjoncture* avantageuse, un *cas* pressant, une *circonstance* délicate ; et qu'on ne dirait pas une *occasion* heureuse, une *occurrence* délicate, une belle *conjoncture*, un *cas* avantageux, une *circonstance* pressante. (G.)

L'*occasion*, du latin *ob, cadere*, tomber devant, indique le moment le plus convenable pour entreprendre une chose. Le génie et les grands talents manquent souvent, mais souvent aussi les seules *occasions*. (LA BRUYÈRE.) L'*occasion* est une sorte de tentation : l'*occasion* fait le larron.

La faim, l'*occasion*, l'herbe tendre..... (LA FONTAINE.)

Nous prenons de nos méprises mêmes l'*occasion* de tomber dans de nouvelles. (MASSILLON.) Si chercher les *occasions*, c'est mériter d'y succomber, les fuir, c'est souvent nous refuser à de grands devoirs. (J.-J. ROUSSEAU.) On peut faire naître l'*occasion*. Dans les grandes entreprises, on doit moins s'attacher

à faire naître des *occasions* qu'à profiter de celles qui se présentent. (LA ROCHE-FOUCAULD.)

L'*occurrence* (lat. *ob currere*, courir devant), aussi rapide que l'*occasion*, est tout à fait indépendante de notre volonté. Elle n'a pas non plus un rapport déterminé avec l'entreprise. Il semble que dans l'*occasion*, le hasard nous aide; dans l'*occurrence*, il agit sans songer à nous, ou se fait notre ennemi; car on dit bien *occurrence* funeste, fatale; tandis qu'avec *occasion* on joint le plus souvent, ou l'on sous-entend l'idée de favorable.

La *conjoncture* (lat. *cum jungere*, joindre avec) sert, comme dit l'abbé Girard, à marquer la situation qui provient d'un concours d'événements, d'affaires ou d'intérêts. Si un événement unique, inattendu, complique la situation, on dira très-bien : en cette *conjoncture*. Il s'emploie le plus souvent au pluriel. Il y a peu de règles générales et de mesures certaines pour commander; l'on suit les temps et les *conjonctures*. (LA BRUYÈRE.) Toute confiance est dangereuse si elle n'est entière : il y a peu de *conjonctures* où il ne faille tout dire ou tout cacher. (IDEM.)

Cas est plus précis : il est déterminé : dans tel ou tel *cas*; mais, en même temps, il regarde l'avenir. C'est une *occasion* prévue. Il sert à fixer la conduite à tenir, la règle à suivre dans une *circonstance* déterminée. En *cas* de mort, de maladie, etc. Il appartient aux langues techniques; à la médecine, à la législation. On ne sait si ce sont les *casuistes* qui ont créé les *cas* de conscience, ou les *cas* de conscience les *casuistes*; mais ils s'entretiennent mutuellement.

Les *circonstances* (lat. *circum stantia*, choses se tenant autour) se composent de toutes les choses accessoires qui accompagnent le fait principal; elles en sont comme les signes distinctifs, les particularités. (Voir *Circonstance*, *conjoncture*.) (V. F.)

976. Odeur, Senteur.

L'*odeur* est l'émanation des corps, sensible à l'odorat; et la *senteur* est cette même émanation sentie par l'odorat. L'*odeur* peut absolument n'être pas sentie, il suffit qu'elle s'exhale; il faut que la *senteur* le soit, elle frappe le sens. L'*odeur* peut être assez légère et faible pour qu'elle soit insensible; mais la *senteur* est toujours plus ou moins forte ou abondante, pour qu'elle affecte l'organe : aussi n'appelle-t-on *senteur* qu'une *odeur* forte. L'*odeur* est commune à une infinité de corps : la *senteur* est propre à certains corps *odoriférants*, tels que les aromates, certaines fleurs, certains fruits. On ne dit pas qu'un corps qui ne sent rien n'a point de *senteur*; il n'a point d'*odeur*. La *senteur* se répand au loin, prédomine, absorbe les *odeurs* faibles ou délicates.

Odeur est donc le terme générique; et c'est celui qu'on emploie pour exprimer l'espèce particulière d'*odeur* de chaque espèce de corps, au lieu que *senteur* ne se dit guère que d'une manière vague et indéterminée, pour une forte *odeur*. Nous disons l'*odeur* et non la *senteur* du plâtre, du charbon, du thym, etc., pour distinguer les espèces. Un bois a l'*odeur*, et non la *senteur* de la rose. Un mélange a une *odeur*, et non une *senteur* vineuse. Au pluriel, les *odeurs* et les *senteurs* sont également des parfums agréables destinés à embaumer, à parfumer, à faire sentir bon.

On dit figurément *odeur* de sainteté, l'*odeur* des vertus, etc. *Senteur* ne se dit que dans le sens propre. (R.)

977. Odieux, Haïssable.

Odieux, qui est haï; *haïssable*, qui est digne de l'être.

Si l'objet *haïssable* est digne de haine, l'objet *odieux* est digne de toute votre haine.

Avec certains défauts, on est *haïssable*; avec certains vices, on est *odieux*.

Un homme méchant, pervers, dangereux, est *odieux*; une personne incommode, fâcheuse, impatiente, contrariante, devient *haïssable*.

Il n'y a point d'homme si parfait, qu'il ne soit *haïssable* pour un autre. Il n'y a point de méchant si endurci, qu'il ne soit quelquefois *odieux* à lui-même.

Haïssable ne se dit guère que des personnes ou de leurs manières, et dans le style modéré. *Odieux* se dit dans tous les styles, des personnes et des choses. (R.)

Une chose, une personne peut être *odieuse* en un moment donné, à une seule personne, sans l'être d'une manière absolue et sans mériter de l'être. La vertu était *odieuse* à Néron. Les grands sont *odieux* aux petits. (La BOUTAUX.) Alceste, le misanthrope, dans sa mauvaise humeur s'écrie :

Tous les hommes me sont à tel point *odieux*,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

Haïssable se prend toujours d'une manière générale. Pascal dit : Nous sommes *haïssables*; et il trouve que nous ne nous haïssons pas assez en effet.

Mais ce qui est *odieux* à une seule personne peut devenir *odieux* à d'autres, l'être même à tous, et c'est dans ce sens étendu et général qu'il faut comparer *odieux* à *haïssable*.

Comme la réalité l'emporte sur la possibilité, *odieux* dit plus que *haïssable*. Tout crime est *haïssable*; mais un crime *odieux* est tel qu'il ne peut rester ignoré, et qu'une fois connu, il ne peut pas ne pas être réprouvé, détesté de tous sans exception.

Haïssable suppose toujours un jugement; *odieux* est invincible comme l'instinct. (V. F.)

978. Odorant, Odoriférant.

On a beau dire que ces deux termes signifient la même chose, *odoriférant* doit ajouter une idée à celle d'*odorant*, par l'addition de *fer*, latin : *ferre*, qui signifie porter, produire, pousser au dehors, jeter, répandre. *Odoriférant* exprime la propriété de produire l'odeur, de l'exhaler de son sein, de la répandre au loin; tandis qu'*odorant* désigne seulement la chose qui a de l'odeur, qui en donne, qui en jette. Le corps *odoriférant* est donc naturellement très-*odorant*. On flaire, on sent ce qui est *odorant* : on n'a pas besoin de flairer ce qui est *odoriférant*, il se fait sentir. Aussi l'Académie dit-elle une *fleur odorante*, un *bois odorant*, et des *parfums odoriférants*, des *aromates odoriférants*. Les corps *odoriférants* parfument, embaument; les corps *odorants* ont une odeur agréable, sentent bon. (R.)

979. Œillade, Coup d'œil, Regard.

L'*œillade* est un *coup d'œil* ou un *regard* jeté comme furtivement, avec dessein et avec une expression marquée. Le *coup d'œil* est un *regard* fugitif ou jeté comme en passant. Le *regard* est l'action de la vue qui se porte sur l'objet qu'on veut voir.

Il y a toujours dans l'*œillade* une intention et un intérêt visible : on jette des *œillades* amoureuses, jalouses, animées, favorables, etc. On donne un *coup d'œil* pour voir en gros : on jette un *coup d'œil* à dessein ou par hasard; et il y a des *coups d'œil* très-expressifs. Les *regards* se portent, se jettent, se lancent, se fixent sur les objets; ils forment l'action propre de la vue, et même une sorte de langage naturel.

Les passions dissimulées jettent des *œillades*. La légèreté jette un *coup d'œil* vain; mais la fierté lance un *coup d'œil* dédaigneux. Chaque passion a son *regard*, et le *regard* prend toute sorte de caractères, *regard de colère*, *regard de pitié*, *regard doux* ou *sévère*, etc.

Œillade parle aux yeux; il y a tel *coup d'œil* qui ne dit rien, et tel autre

qui dit plus qu'un long discours, et qui compromet moins. Tout se peint dans les *regards*, au moral comme au physique.

Les amants trahissent par les *œillades* l'intelligence qu'ils veulent cacher. Il y a un *coup d'œil* d'avis qu'on jette inutilement sur ceux qui ne pensent pas à ce qu'ils disent. Le *regard* ou la manière de *regarder* propre à chacun indique ou décele le caractère à celui qui sait lire sur les visages.

Œillade ne se dit qu'au propre et dans le style familier. Dans le style soutenu, il faut dire *coup d'œil* pour *œillade*. *Coup d'œil* se dit au figuré, comme *regard*. (R.)

Regard est le mot général et par lequel Roubaud aurait dû commencer. Il est de tous les styles. C'est ou l'action de l'œil qui regarde, ou l'expression des yeux.

J'entendrai des *regards* que vous croirez muets. (RACINE.)

Ce n'est que dans cette dernière acception qu'il peut être synonyme d'*œillade*.

Le *coup d'œil* est un *regard* rapide, qui voit promptement ou qui veut averser quelqu'un. Mais il est si vif que, pour le saisir et le comprendre, il faut presque être prévenu à l'avance. Un *coup d'œil* échangé trahit l'intelligence. Si la légèreté jette, comme le dit Roubaud, un *coup d'œil* vain, c'est qu'elle est incapable d'arrêter longtemps ses *regards*; si l'orgueil lance un *coup d'œil* dédaigneux, c'est que l'orgueilleux trouve que rien, excepté lui, ne vaut la peine qu'il y abaisse ses *regards*. Le curieux jette un *coup d'œil* furtif partout où il ne peut promener ses *regards*.

L'*œillade* n'est que l'expression des yeux; l'*œillade* est un *coup d'œil* qui ne veut pas tant voir qu'être vu. Le *regard* peut être involontaire et trahir un sentiment secret; bien des gens mentent en parlant, qui se démentent par leurs *regards*. L'*œillade* a toujours ses desseins et sa destination. Il y a toujours un peu de manège et d'affectation dans l'*œillade*. De tendres *regards*, un *coup d'œil* même suffit à la passion sincère; la coquetterie de tous ses *regards* fait des *œillades*. Si les amants se trahissent par des *œillades*, c'est qu'un *regard* attentif ou un *coup d'œil* indiscret les surprend. (V. F.)

980. Œuvre, Ouvrage.

Œuvre dit précisément une chose faite; mais *ouvrage* dit une chose travaillée et faite avec art. Les bons chrétiens font de bonnes *œuvres*, les bons ouvriers font de bons *ouvrages*.

Le mot d'*œuvre* convient mieux à l'égard de ce que le cœur et les passions engagent à faire. Le mot d'*ouvrage* est plus propre à l'égard de ce qui dépend de l'esprit ou de la science. Ainsi l'on dit une *œuvre* de miséricorde et une *œuvre* d'iniquité, un *ouvrage* de bon goût et un *ouvrage* de critique.

Œuvres, au pluriel, se dit pour le recueil de tous les *ouvrages* d'un auteur; mais lorsqu'on les indique en particulier, ou qu'on leur joint quelque épithète, on se sert du mot d'*ouvrages*.

Il y a dans les *Œuvres* de Boileau un petit *ouvrage*, qui n'est presque rien, mais qu'on dit avoir produit un grand effet, en arrêtant le ridicule qu'on était prêt à se donner par la condamnation de la philosophie de Descartes; c'est l'*Arrêt de l'université de Stagire*. (G.)

Œuvre exprime proprement l'action d'une puissance, ce qui est fait, produit par un *agent*; *ouvrage*, le travail de l'industrie, ce qui est fait, exécuté, par un *ouvrier*. On dit l'*œuvre* de la création est l'*ouvrage* de six jours : la création est elle-même l'*œuvre* de la Toute-Puissance : le monde, sorti des mains du Créateur dans six jours d'exécution, est son *ouvrage*. La force productive est dans l'*œuvre*; l'effet de son action est dans l'*ouvrage*. L'*œuvre* de la rédemption est ce que Jésus-Christ a fait pour le salut des hommes; et son *ouvrage* est leur salut. Nous admirons dans les *œuvres* de la nature son énergie,

et dans ses *ouvrages* leur beauté. La puissance et l'action de l'agent font l'*œuvre* : l'*ouvrage* est le résultat du travail et de l'industrie. On dit *œuvre* et non *ouvrage* de la chair. L'artisan fait des *ouvrages*, et son chef-d'*œuvre* est la plus belle production de son talent.

L'*œuvre* est l'action, l'action faite par une puissance : or, qu'est-ce que la morale considère ? les actions, les actions bonnes ou mauvaises, le bien et le mal, la vertu et le vice, principes de ces actions. L'*ouvrage* est le travail, ce qui résulte ou reste de ce travail : or, qu'est-ce que la science entend par *ouvrage* ? les discours, les écrits, les pièces, les traités, les livres ; et l'art, le mérite, les beautés ou les défauts qui sont dans l'*ouvrage* même. L'*œuvre* morale n'est qu'une action bonne ou mauvaise, selon les mœurs, et cette action est produite par la miséricorde, par l'iniquité, etc. L'*ouvrage* littéraire est une chose bonne ou mauvaise, selon la science ; on trouve dans la chose même de la critique et du goût.

Mais les *ouvrages* d'esprit sont des *productions* d'un auteur : aussi les appelle-t-on quelquefois *œuvres*, *œuvres* de théâtre, *œuvres* morales, *œuvres* mêlées, *œuvres* complètes, *œuvres* posthumes, etc. L'abbé Girard prétend qu'*œuvres* se dit, au pluriel, du recueil de tous les *ouvrages* d'un auteur, et que lorsqu'on les indique en particulier, et qu'on leur joint quelque épithète, on se sert du mot d'*ouvrages*. Ce qui signifie un recueil entier, c'est le mot *œuvre* au singulier et au masculin, quand il s'agit de gravures ; l'*œuvre* de Callot, l'*œuvre* de Balechou.

Œuvre est le titre de certains ouvrages. Les *œuvres* annoncent l'auteur ; les *ouvrages* le supposent ; l'*œuvre* est sa production ; le livre est son *ouvrage*. L'*œuvre* est l'*ouvrage*, en tant qu'il est fait par l'auteur et considéré comme tel ; l'*ouvrage* est bien fait par l'auteur, mais on le considère tel qu'il est en lui-même ou indépendamment de ce rapport. Ainsi l'on juge l'*ouvrage* et non l'*œuvre* : l'*ouvrage* est bon ou mauvais en lui-même et sans égard à celui qui l'a fait ; mais à l'*œuvre*, on connaît l'*ouvrier*, on juge l'homme.

Avec les données précédentes, mes lecteurs se rendront facilement raison des différentes manières usitées d'employer ces termes. Par exemple, on dit mettre en *œuvre* des matériaux : mettre des matériaux en *œuvre*, c'est donner la forme ou la façon à la matière, l'employer à faire quelque *ouvrage*. L'action d'employer ou de former est propre à l'*ouvrier*, à la personne, et c'est là l'*œuvre*. La matière employée, mise en *œuvre*, qui a reçu la forme, est l'*ouvrage*.

La nature, dit un illustre écrivain, fait le mérite ; et la fortune le met en *œuvre*. La fortune fait ainsi, par ses influences, le prix de l'*ouvrage*.

On dira se mettre à l'*œuvre* et se mettre à l'*ouvrage*. On se met à l'*œuvre*, quand on commence son travail ; on se met à l'*ouvrage*, quand on commence à donner, par son travail, des formes à la matière. (R.)

981. Office, Charge.

Ces termes désignent également des titres qui donnent le pouvoir d'exercer quelque fonction publique. (B.)

On confond souvent *charge* et *office* : et en effet tout *office* est une *charge*, mais toute *charge* n'est pas un *office*. Ainsi les *charges* dans les parlements sont de véritables *offices* : mais les places d'échevins, consuls et autres *charges* municipales, ne sont pas des *offices* en titre, quoique ce soient des *charges* ; parce que ceux qui les remplissent ne les tiennent que pour un temps, sans autre titre que celui de leur élection : au lieu que les *offices* proprement dits sont une qualité permanente, et en conséquence sont aussi appelés *états*. (*Encyclopédie*, XI, 414.)

982. Office, Ministère, Charge, Emploi.

L'idée propre d'*office*, c'est d'obliger à faire une chose utile à la société :

celle de *ministère* est d'agir pour un autre, au nom d'un autre, d'un maître qui commande : celle de *charge*, de porter un fardeau, ou de faire une chose pénible pour un bien ou un avantage commun : celle d'*emploi*, d'être attaché à un travail qui est commandé.

L'*office* impose un devoir ; le *ministère*, un service ; la *charge*, des fonctions ; l'*emploi*, de l'occupation.

L'*office* donne en même temps un pouvoir, une autorité pour faire ; le *ministère*, une qualité, un titre pour représenter les personnes, disposer des choses ; la *charge*, des prérogatives, des privilèges qui honorent ou distinguent le titulaire ; l'*emploi*, des salaires, des émoluments qui payent ou récompensent le travail. (R.)

983. Offrande, Oblation.

Dans un sens rigoureux, l'*oblation* est l'action d'offrir ; et l'*offrande* est la chose à offrir, et ensuite la chose offerte.

L'*offrande* est donc proprement la chose destinée pour l'*oblation*. Si l'usage, intervertissant les idées, attribue également à l'*oblation* l'idée de l'*offrande*, et à l'*offrande* l'idée de l'*oblation*, la différence n'en existe pas moins dans les mots ; et le sens primitif de l'un n'est que le sens détourné de l'autre.

L'*offrande* se fait, dit-on, à Dieu, à ses saints, et même à ses ministres : l'*oblation* ne se fait qu'à Dieu. L'*oblation* est alors un vrai sacrifice ; l'*offrande* est seulement un don religieux. L'*offrande* du pain et du vin dans le sacrifice de la messe est une *oblation*. Les présents que les fidèles font à l'autel sont proprement des *offrandes*.

Oblation a toujours un sens plus rigoureux qu'*offrande* ; et il ne se dit que pour exprimer le sacrifice ou le don fait avec les cérémonies religieuses prescrites à cet effet. Ainsi toute *offrande* n'est pas *oblation* : et l'idée du don, ou même du dévouement, suffit pour constituer une *offrande* sans aucune cérémonie. (R.)

984. Offusquer, Obscurcir.

Offusquer signifie empêcher de voir ou d'être vu, du moins de voir ou d'être vu clairement dans sa clarté naturelle, par l'interposition ou l'opposition d'un corps, d'un obstacle. *Obscurcir* exprime l'action simple et vague de faire perdre à un objet sa lumière ou son éclat, sans aucun rapport indiqué ni au moyen ni à la vue.

Le soleil est *obscurci* lorsqu'il a perdu son éclat : si vous le considérez dans les nuages, il est *offusqué*. Les nuages l'*obscurcissent* et l'*offusquent* : ils l'*obscurcissent* en lui ôtant sa lumière ; ils l'*offusquent* en vous empêchant de le voir, ou en l'empêchant d'être vu.

Les passions *obscurcissent* l'entendement de quelque manière qu'elles le troublent : elles l'*offusquent* en élevant autour de lui des nuages, ou en s'interposant entre lui et la vérité.

La grandeur nous *offusque*, et nous tâchons de l'*obscurcir*.

La gloire de Miltiade *offusquait* l'esprit de Thémistocle : la gloire de Thémistocle *obscurcit* celle de Miltiade. Vous pouvez dire que la gloire de Thémistocle *offusque* celle de Miltiade ; mais non que celle de Miltiade *obscurcit* l'esprit de Thémistocle. La raison en est que l'*offuscation* tombe ou sur vous qui voyez et considérez l'objet, ou sur l'objet lui-même, au lieu que l'*obscurcissement* ne touche que l'objet seul.

L'objet qui vous éblouit, vous *offusque* ; et vous n'en soutenez la lumière qu'à mesure qu'il s'*obscurcit*.

Trop de paroles *offusquent* le discours ; et cette surabondance fait perdre de vue ce que vous dites, ce qui vaut quelquefois son prix. Trop de brièveté dans l'expression *obscurcit* l'idée ; mais cette *obscurité* vous donne un air de profondeur, ce qui a bien aussi son mérite. (R.)

985. Oisif, Oiseux.

Termes qui annoncent également l'inaction et l'inutilité.

Être *oisif*, c'est ne rien faire, être sans action, sans occupation : être *oiseux*, c'est avoir quelque rapport à l'oisiveté, soit par goût, parce qu'on l'aime, par habitude, parce qu'on y passe sa vie; ou par ressemblance, parce qu'on est inutile.

On doit donc appeler *oisifs* l'homme, les animaux, les êtres qu'on regarde comme inactifs, si l'on veut dire qu'ils sont actuellement dans l'inaction; mais si l'on veut dire qu'ils en ont l'habitude, on doit les appeler *oiseux*, ainsi que de toutes les choses inutiles, comme l'inaction, quand même ce seraient des actions.

Tel qui paraît *oisif* peut être occupé très-sérieusement; car la contention de l'esprit est souvent un exercice plus pénible que le travail corporel; mais si ses pensées n'aboutissent qu'à des projets chimériques, à des systèmes sans fondement ou sans proportion, ce ne sont plus que des réflexions *oiseuses*. (B.)

Avec du loisir, on est *oisif*; avec de l'oisiveté, on est *oiseux*.

Oisif n'exprime proprement que l'acte, un état passager, l'inaction actuelle : *oiseux* marque l'habitude, la qualité ou l'état permanent, l'inertie. On est *oisif* dès qu'on n'est pas en activité; quand on croupit dans l'inaction, on est *oiseux*.

Un ouvrier qui n'a point d'ouvrage est *oisif* : un ouvrier qui ne veut pas travailler est *oiseux*. Le premier ne fait rien, quoique peut-être il voulût faire quelque chose : le second ne fait rien, parce qu'il ne veut pas faire, et même quand il fait quelque chose, mais d'inutile ou d'*oiseux*. (R.)

986. Ombrageux, Soupçonneux, Méfiant.

L'*ombrageux* voit tout en noir, tout l'offusque. Le *soupçonneux* voit tout en mal, tout le choque. Le *méfiant* est toujours en garde, il craint tout.

Ombrageux se dit, au figuré, de personnes qu'un rien offusque; il est pris en mauvaise part. C'est le caractère de l'homme timide, que son ombre effraye.

Le *soupçonneux* vit de soupçons, et conjecture toujours le mal. L'*ombrageux* peut revenir, et lorsqu'il a touché l'objet, il se rassure; mais le *soupçonneux* est inquiet, quand il n'y a même rien qui puisse justifier ses craintes. Le premier se trompe en s'arrêtant à la surface; celui-ci néglige les apparences, et présume le mal lorsqu'il ne le voit pas.

L'homme *méfiant* se tient en garde : ce n'est pas de l'ombre, c'est de la personne, c'est de la chose qu'il a peur.

L'*ombrageux* s'arrête aux apparences; le *soupçonneux*, à la supposition; le *méfiant* à la crainte d'être trompé. (R.)

Ombrageux est celui qui s'effraye et s'offense facilement. Il était quelquefois *ombrageux* et facile à offenser. (J.-J. ROUSSEAU.) On l'a dit d'abord d'un cheval peureux et que la peur rend difficile.

Le *méfiant* n'ose se fier à personne, et souffre de ce manque de confiance. La *méfiance* va toujours s'exagérant : après s'être *méfié* des gens, on se *méfie* des choses; après s'être *méfié* des autres, on se *méfie* de soi et l'on n'est plus bon à rien. (PR. DE LIGNE.)

Le *soupçonneux* ne se contente pas de se *méfier*, il suppose le mal et agit comme si ses soupçons étaient fondés. Non-seulement il prend ses précautions, mais il attaque sous prétexte de se défendre.

L'*ombrageux* est difficile à vivre; le *méfiant* est malheureux; le *soupçonneux* est méchant.

Avec beaucoup de ménagements, on peut guérir, ou du moins, calmer l'*ombrageux*; il est malaisé de rassurer le *méfiant*; il faut se défier du *soupçonneux*.

L'ombrageux se brouille avec ses amis; le *méfiant* n'ose pas en avoir; le *soupçonneux* les traite comme des ennemis.

On est *ombrageux* par timidité; *méfiant* par faiblesse; *soupçonneux* par la conscience du mal qu'on a fait. (V. F.)

987. On, L'on.

Ces deux expressions sont entièrement semblables pour le sens; elles ne diffèrent dans l'usage que par rapport à la délicatesse de l'oreille, pour éviter la cacophonie. Il me paraît qu'on doit se servir de *l'on* après *et*, *si*, *ou*, et même après *que*, lorsque le mot qui suit commence par la syllabe *com*; qu'ailleurs, il est ordinairement mieux de se servir d'*on*.

Que *l'on* convienne toujours de la valeur des termes, si *l'on* veut s'entendre. On peut commencer à lire cet ouvrage par où *l'on* voudra; et *l'on* doit le lire à plus d'une reprise.

Quelquefois la poésie met *l'on* au lieu d'*on*, uniquement pour la mesure du vers. (G.)

Dans l'écriture abrégée, *hom* voulait dire *homo*, *homme*. *Hom*, *hon*, se prononce *on* : par succession de temps, on a écrit comme on prononçait. *On dit* signifie donc *homme dit*. *On* ou *homme dit* est une proposition particulière; car *on* signifie un homme quelconque, quelqu'un, et des gens. *L'on*, *l'homme dit*, est une proposition générale; *l'on* signifie les hommes, la généralité, la multitude du moins. *On* est un pronom indéfini : *l'on* est une expression collective.

Cette distinction si naturelle de sens, Vaugelas, Dumarsais, et presque tous nos habiles grammairiens, l'ont reconnue. Dumarsais reproche même à l'abbé Girard de ne pas l'avoir observée. « Quand nous disons *si l'on* au lieu de *si on*, dit-il en parlant du bâillement, *l'* n'est point alors une lettre euphonique, quoi qu'en dise l'abbé Girard. *On* est un abrégé de *homme*; on dit *l'on* comme on dit *l'homme*. *On* marque une proposition indéfinie, *individuum vagum*. » Comment se peut-il donc que ce grammairien philosophe conclue ensuite, avec la foule, « qu'il est indifférent pour le sens de dire *on dit* ou *l'on dit*, » et que c'est à l'oreille à décider lequel doit être préféré?

C'est une règle que quand on répète plusieurs *on* ou *l'on*, il faut toujours dire de même. *On* loue, *on* crie, et non pas *on dit* et *l'on* fait. (R.)

988. Ondes, Flots, Vagues.

Les *ondes* sont l'effet naturel de la fluidité d'une eau qui coule; elles ne s'appliquent guère qu'à l'égard des rivières, et laissent une idée de calme ou de cours paisible. Les *flots* viennent d'un mouvement accidentel, mais assez ordinaire; ils indiquent un peu d'agitation, et s'appliquent proprement à la mer. Les *vagues* proviennent d'un mouvement plus violent; elles marquent par conséquent une plus forte agitation, et s'appliquent également aux rivières comme à la mer.

On coule sur les *ondes*; on est porté sur les *flots*; on est entraîné par les *vagues*.

Un terrain raboteux rend les *ondes* inégales : un grand vent fait enfler les *flots*, et excite des *vagues*. (G.)

Les *ondes* sont les courbures qui se forment à la surface des fleuves, des lacs, ou de la mer, et qui semblent distinguer entre elles les masses d'eau qui se poussent et se succèdent. Il se dira d'une eau tranquille, mais étendue; autrement ce n'est plus qu'une expression plus noble pour dire les eaux. L'idée de grandeur s'y trouve si nécessairement comprise que l'on emploie le mot d'*ondes* toutes les fois qu'il s'agit de l'immensité, ou même de la profondeur de la mer. Son vaisseau, après avoir été longtemps le jouet des vents, fut enseveli dans les *ondes*. (FÉNÉLON.) Les matelots furent étonnés jusqu'à perdre

l'esprit et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les *ondes*. (BOSSUET.) Il est difficile de distinguer une *onde* d'une autre, aussi le trouve-t-on plus souvent employé au pluriel; Racine a dit pourtant :

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'*onde* approche, se brise et vomit, à nos yeux,
Parmi des *flots* d'écume un monstre furieux.

Les *flots*, beaucoup plus petits que les *ondes*, sont formés de la division des *ondes*, s'élevant des *ondes*. Bossuet, parlant de la reine d'Angleterre, dit : « Lorsque, venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait, pour ainsi dire les *ondes* se courber devant elle et soumettre toutes leurs *vagues* à la domination des mers. » Les *vagues* ont donc aussi moins d'étendue que les *ondes*.

Les *flots* sont distincts les uns des autres; on peut, pour ainsi dire les compter.

Le *flot* qui l'apporta recule épouventé. (RACINE.)

Le *flot* pousse le *flot*, le remplace. Nos années se poussent successivement comme les *flots*. (BOSSUET.) C'est là une comparaison dont les poètes modernes ont peut-être abusé.

L'éloquence et la poésie leur prêtent la colère, la fureur, etc. Celui qui dompte la fureur des mers et qui dompte les *flots* soulevés. (BOSSUET.)

Celui qui met un frein à la fureur des *flots*. (RACINE.)

Les *flots* excités s'entre-choquent, se brisent les uns contre les autres.

Les *vagues* sont plus hautes et plus étendues que les *flots*. Des *vagues* hautes comme des montagnes. (BUFFON.) Les *vagues* viennent se briser contre les rochers. (BUFFON.)

Ainsi *ondes* exprime une grande étendue d'eau, le plus souvent calme; *flots*, une eau très-courante, ou agitée en sens divers; *vagues*, une eau divisée en grandes masses distinctes, qui se précipitent d'une grande hauteur et le plus souvent viennent se jeter sur les bords.

Les *ondes* portent et ensevelissent; les *flots* ballottent et brisent; les *vagues* entraînent et engloutissent. (V. F.)

989. On ne saurait, On ne peut.

On ne saurait paraît plus propre pour marquer l'impuissance où l'on est de faire une chose. *On ne peut* semble marquer plus précisément et avec plus d'énergie l'impossibilité de la chose en elle-même. C'est peut-être par cette raison que la particule *pas*, qui fortifie la négation, ne se joint jamais avec la première de ces expressions, et qu'elle accompagne souvent l'autre avec grâce.

Ce qu'*on ne saurait* faire est trop difficile. Ce qu'*on ne peut* faire est impossible.

On ne saurait bien servir deux maîtres. *On ne peut* pas obéir en même temps à deux ordres opposés.

On ne saurait aimer une personne dont on a lieu de se plaindre. *On ne peut* pas en aimer une pour qui la nature nous a donné de l'aversion.

Un esprit vif *ne saurait* s'appliquer à de longs ouvrages. Un esprit grossier *ne peut* pas en faire de délicats. (G.)

990. Opter, Choisir.

On opte en se déterminant pour une chose, parce qu'on ne peut les avoir toutes. *On choisit* en comparant les choses, parce qu'on veut avoir la meilleure. L'un ne suppose qu'une simple décision de la volonté, pour savoir à quoi s'en

tenir ; l'autre suppose un discernement de l'esprit, pour s'en tenir à ce qu'il y a de mieux.

Entre deux choses parfaitement égales, il y a à *opter*, mais il n'y a pas à *choisir*.

On est quelquefois contraint d'*opter*, mais on ne l'est jamais de *choisir*. Le *choix* est un plein exercice de la liberté ; c'est pourquoi, lorsque le sens ou l'expression marque une nécessité absolue, il est mieux de se servir du mot d'*opter* que de celui de *choisir* ; de là vient que l'usage dit, puisqu'il est impossible de servir en même temps deux maîtres, il faut *opter*.

Le mot de *choisir* ne me paraît pas non plus être tout à fait à sa place lorsqu'on parle de choses entièrement disproportionnées, à moins qu'il n'y soit employé dans un sens ironique. Par exemple, je ne dirais pas, il faut *choisir* ou de Dieu ou du monde ; mais je dirais, il faut *opter* ; car le *choix* étant une préférence fondée sur la comparaison des choses, il n'y a pas lieu où il n'y a point de comparaison à faire. Un prédicateur dirait cependant avec beaucoup de grâce : « Messieurs, le joug du Seigneur est doux, et nous conduit au comble de tous les biens ; le joug du monde est dur, et nous plonge dans l'abîme de tous les maux : *choisissez* maintenant auquel des deux vous voulez vous soumettre ; » parce qu'alors il se trouve une fine ironie dans l'emploi de *choisir*.

Je ne connais point de droit de *choix* ; mais il y a un droit d'*option* : c'est lorsque entre plusieurs choses à distribuer, on a droit de prendre avant les autres celle qu'on veut. Quand on a ce droit, on a par conséquent la liberté de *choisir* : car on peut *opter* par *choix*, en examinant quelle est la meilleure ; comme on peut *opter* sans *choix*, en se déterminant indifféremment pour la première venue.

Nous n'*optons* que pour nous ; mais nous *choisissons* quelquefois pour les autres.

On peut *opter* sans *choisir* ; il n'y a qu'à suivre le hasard ou le conseil d'autrui : mais on ne peut *choisir* sans *opter*, quand on *choisit* pour soi.

Lorsque les choses sont à notre *option*, il faut tâcher de faire un bon *choix*.

Entre le vice et la vertu il n'y a point d'accommodement ; il faut *opter* pour l'un ou pour l'autre. Rien ne me paraît plus difficile à *choisir* qu'un ami.

Si j'avais à *opter* entre un ami fort zélé, mais indiscret, et un ami discret, mais moins zélé, je *choisirais* le dernier. (G.)

991. Orage, Tempête, Bourrasque, Ouragan.

L'*orage* produit le tonnerre, la pluie, la grêle, la *tempête*. La *tempête* est un vent violent, accompagné ordinairement de pluie ou de grêle, et qui s'élève quelquefois pendant l'*orage*, quelquefois sans *orage*. Les *orages* de mer portent ordinairement le nom de *tempêtes*, parce que la *tempête*, c'est-à-dire le grand vent, est pour les vaisseaux la partie essentielle de l'*orage*, ce qui leur fait courir le plus de danger. Il y a des *orages* sans *tempête*, quand la pluie et le tonnerre ne sont pas accompagnés de vent : il y a des *tempêtes* sans *orage*.

Orage s'emploie au figuré pour signifier le choc et l'agitation des sentiments qui se combattent : on dit les *orages* des passions. *Tempête* exprime un effet plus violent et plus momentané ; on dit : cette nouvelle excita dans son âme une violente *tempête*.

Ces deux expressions s'appliquent aux coups de la fortune : l'*orage* est plus prévu, on le voit se former ; la *tempête* se manifeste au moment où elle éclate : on songe alors à se mettre à l'abri.

L'*ouragan* est un tourbillon qui s'élève pendant l'*orage* ou fait partie de la *tempête* : il ne s'emploie qu'au propre.

La *bourrasque* est un coup de vent passager en mer, comme l'*ouragan* un tourbillon passager sur terre : il se dit, au figuré, des saillies brusques et momentanées d'une humeur bizarre. (F. G.)

992. Ordinaire, Commun, Vulgaire, Trivial.

Le fréquent usage rend les choses *ordinaires*, *communes*, *vulgaires* et *triviales*, mais il y a à cet égard un ordre de gradation entre ces mots, qui fait que *trivial* dit quelque chose de plus usité que *vulgaire*, qui, à son tour, enchérit sur *commun*, et celui-ci sur *ordinaire*. Il me paraît aussi qu'*ordinaire* est d'un usage plus marqué pour la répétition des actions; *commun*, pour la multitude des objets; *vulgaire*, pour la connaissance des faits, et *trivial*, pour la tournure du discours.

La dissimulation est *ordinaire* à la cour. Les monstres sont *communs* en Afrique. Les disputes de religion ont rendu *vulgaires* bien des faits qui n'étaient connus que des savants. De tous les genres d'écrire, il n'y a que le comique où les expressions *triviales* puissent trouver place.

Ces mots peuvent être considérés dans un autre sens que dans celui du fréquent usage : ils se disent souvent par rapport au petit mérite des choses; et ils ont encore un ordre de gradation, de façon que le dernier de ces mots est celui qui ôte le plus au mérite. Ce qui est *ordinaire* n'a rien de distingué. Ce qui est *commun* n'a rien de recherché. Ce qui est *vulgaire* n'a rien de noble. Ce qui est *trivial* a quelque chose de bas. (G.)

993. Ordonner, Commander.

Le *commandement* est la notification de l'*ordre*. Celui qui gouverne *ordonne* : celui qui fait exécuter *commande*. On *ordonne*, en vertu de l'autorité, à celui qui doit obéir : on *commande*, en vertu d'un pouvoir ou d'une charge, à celui qui doit exécuter.

Il faut la puissance, la force, pour *ordonner* : il faut une domination, une supériorité, pour *commander*. Un maître *ordonne*, un chef *commande*. La loi, la justice *ordonnent*, la force en main; un général, un officier *commande*, par son grade, une armée, une troupe; comme une citadelle *commande* une ville, ou une montagne la plaine, par son élévation. Un général *ordonne* un assaut à des troupes; l'officier principal le *commande* ou le conduit.

L'action d'*ordonner* a toujours quelque chose de plus absolu, de plus impérieux que celle de *commander*. Les pouvoirs distribués pour *commander* n'*ordonnent* qu'au nom du roi. On *ordonne* comme on veut de la chose dont on dispose : un souverain n'oublie pas qu'il est homme, et qu'il *commande* à des hommes.

La même différence est sensible dans des applications éloignées du ton absolu de l'autorité. Le médecin qui gouverne un malade *ordonne* les remèdes : un particulier qui emploie un artisan lui *commande* un ouvrage. (R.)

994. Ordre, Règle.

Ils sont l'un et l'autre une sage disposition des choses; mais le mot d'*ordre* a plus de rapport à l'effet qui résulte de cette disposition, et celui de *règle* en a davantage à l'autorité et au modèle qui conduisent la disposition.

On observe l'*ordre* : on suit la *règle*. Le premier est un effet de la seconde. (G.)

995. Orgueil, Vanité, Présomption.

L'*orgueil* fait que nous nous estimons. La *vanité* fait que nous voulons être estimés. La *présomption* fait que nous nous flattons d'un vain pouvoir.

L'*orgueilleux* se considère dans ses propres idées : plein et bouffi de lui-même, il est uniquement occupé de sa personne. Le *vain* se regarde dans les idées d'autrui : avide d'estime, il désire d'occuper la pensée de tout le monde. Le *présomptueux* porte son espérance audacieuse jusqu'à la chimère : hardi à entreprendre, il s' imagine pouvoir venir à bout de tout.

La plus grande peine que l'on puisse faire à un *orgueilleux* est de lui mettre

ses défauts sous les yeux. On ne saurait mieux mortifier un homme vain, qu'en ne faisant aucune attention aux avantages dont il veut se faire honneur. Pour confondre le *présomptueux*, il n'y a qu'à le présenter à l'exécution. (G.)

996. Origine, Source.

L'*origine* est le premier commencement des choses qui ont une suite : la *source* est le principe ou la cause qui produit une succession de choses. L'*origine* met au jour ce qui n'y était point : la *source* répand au dehors ce qu'elle renfermait dans son sein. Les choses prennent naissance à leur *origine* ; elles tiennent leur existence de leur *source*. L'*origine* nous apprend dans quel temps, en quel lieu, de quelle manière les objets ont paru au jour ; la *source* nous découvre le principe fécond d'où les choses découlent, procèdent, émanent avec plus ou moins de continuité ou d'abondance.

Les familles tirent leur *origine* d'un homme connu, du moins jadis, qu'elles appellent leur auteur, parce qu'il l'est de leur noblesse ; mais cet homme nouveau, et très-nouveau, avait un père et des aïeux inconnus, et peut-être est-il bon d'ignorer la *source* de son illustration, ce qu'il a fait pour y parvenir, et ce que la fortune a fait pour l'y élever.

Toute *origine* est petite ; l'embryon d'un géant n'est pas moins imperceptible que celui d'un nain. Toute *source* est primitivement faible ; les plus grands fleuves, comme les ruisseaux que vous franchissez d'un pas, descendent d'un filet d'eau.

Il est curieux de savoir les *origines*, si elles peuvent nous éclairer. Il est bon de connaître les *sources*, si nous pouvons y puiser. (R.)

997. Orner, Parer, Décorer.

Orner, ajouter à une chose les accessoires destinés à l'embellir. *Parer*, orner comme pour un jour de fête ou d'apparat. *Décorer*, donner à une chose les ornements convenables, nécessaires, décents, appropriés à l'usage qu'on en veut faire.

Une maison qui vient d'être bâtie a besoin d'être *décorée*, au moins de papiers, de glaces, etc. ; on l'*orne* ensuite avec plus ou moins de magnificence ; on peut, les jours de cérémonie, la *parer* de fleurs et d'autres ornements étrangers.

Les catholiques *décorent* leurs églises de tableaux représentant l'histoire du saint auquel ils la dédient : ils l'*ornent* plus ou moins de marbres, de pilastres ; ils *parent* l'autel les jours de grandes fêtes.

Une femme est *parée* quand son vêtement annonce plus d'apprêt qu'à l'ordinaire : sa robe peut tous les jours être *ornée* d'un simple ruban. Un homme n'est *décoré* que par un ordre qui désigne son mérite ou sa dignité.

On dit d'un fripon qu'il *décore* sa conduite d'une apparence d'honnêteté ; d'un menteur, qu'il *orne* la vérité ; d'un hypocrite, qu'il se *pare* d'un faux zèle. (F. G.)

Orner est le mot général ; il veut dire ajouter à une chose de quoi la rendre plus belle. *Parer* y ajoute l'idée d'un but particulier, d'une époque déterminée.

On *orne* pour embellir ; on *pare* pour embellir tel jour, pour une cérémonie, une fête, en l'honneur de quelqu'un. *Décorer*, c'est donner à une chose les ornements appropriés. C'est l'art qui *décore*. En consacrant « le rocher » à la vertu par une inscription, je le rends plus vénérable qu'en le *décorant* des cinq ordres de l'architecture. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Il y a relation entre *parer* et préparer :

Calchas est prêt, madame, et l'autel est *paré*. (RACINE).

Avec *orner*, on ajoute le plus souvent un régime indirect qui indique

quelle sorte d'*ornements* on a employés. *Orner* de fleurs, de statues, etc.

Du temple *orné* partout de festons magnifiques. (RACINE.)

Orner, au propre, se dit plutôt des choses que des personnes, des animaux que des hommes.

Un coursier pompeusement *orné*. (RACINE.)

Ma mère Jézabel... pompeusement *parée*. (RACINE.)

Orner ne veut dire qu'ajouter des *ornements*; *parer*, ajouter ou disposer les *ornements* avec plaisir, avec amour : Une mère *pare* sa fille, ne l'*orne* pas. Phèdre, désespérant de plaire à Hippolyte et saisie de remords au moment où sa passion est près d'éclater, s'écrie :

Que ces vains *ornements*, que ces voiles me pèsent.

Elle oublie qu'elle a voulu être ainsi *parée* pour Hippolyte; OEnone le lui rappelle :

Vous-même à vous *parer* vous excitiez nos mains.

Boileau dit : acteurs mal *ornés*; c'est que les acteurs ne se *parent* pas pour leur plaisir, mais pour le plaisir d'autrui.

On ne dit guère s'*orner* soi-même, mais se *parer*.

Parer indique en outre quelque chose de frivole, de féminin : Théognis sort *paré* comme une femme. (LA BRUYÈRE.) Les cheveux *ornent* la tête de l'homme; c'est la nature qui a donné à tous cet *ornement*; la coquetterie sait en faire une *parure*. Se *parer* et se farder, c'est chercher à imposer aux yeux, et vouloir paraître selon l'extérieur contre la vérité; c'est une espèce de menterie. (LA BRUYÈRE.) C'est une antithèse très-piquante que celle de J.-J. Rousseau : La simplicité les *pare*.

Ce qui *décore* est ce qui convient, ce qui sied le mieux :

La grâce *décorait* son front et ses discours. (ANDRÉ CHÉNIER.)

Le cygne *décore* et embellit tous les lieux qu'il fréquente. (BUFFON.) Tant il y semble à sa place et nécessaire. Les étoiles *décorent* le firmament. (MASSILLON.)

Cependant l'emploi qu'on a fait de *décor* et *décoration* en parlant des théâtres n'a pu rester sans influence sur le sens du mot *décorer*.

Au figuré, comme au propre, *orner* n'éveille pas, ainsi que *parer* et *décorer* l'idée de l'effet produit sur les autres. Celui qui *orne* sa mémoire, son esprit, peut ne pas songer aux autres. On dit *orné* de vertu, de sagesse. (FÉNÉLON.) Si Dieu a *orné* l'homme des dons lumineux de la sainteté, de la justice (MASSILLON), ce n'est assurément pas pour qu'il s'en *pare*, ni s'en *décore*, c'est-à-dire pour qu'il en tire vanité, ou en conçoive de l'orgueil. Cicéron *pare* son style (FÉNÉLON), parce qu'il vise à l'effet.

Décorer diffère de *parer* en ce qu'il indique quelque chose de plus solide; *parer* ne va qu'à l'apparence.

Les Grecs, à vous ouïr, m'ont *paré* d'un vain titre. (RACINE.)

Décorer de la pourpre, c'est revêtir des insignes du commandement, et donner effectivement la puissance suprême. Aman propose à Assuérus de *parer* du diadème le sujet que le roi veut honorer : il ne voit que des honneurs extérieurs.

En vain de vos bienfaits Mardochée est *paré*,

dit Esther; c'est-à-dire que les marques d'honneur qu'il a reçues ne lui servent point réellement, ne le défendent pas contre Aman.

Qui se *pare* des dépouilles d'autrui veut passer pour autre qu'il n'est; celui qui se *décore* de ses propres vices brave hautement l'opinion; l'un rend, dit-on, intérieurement hommage au mérite; l'autre foule la vertu audacieusement aux pieds. (V. F.)

998. Os, Ossements.

Les *os* prennent le nom d'*ossements* lorsque, desséchés, dépouillés de chair et de tout ce qui sert à les unir, ils ne composent plus aucun ensemble, et n'appartiennent plus à un corps particulier. Cette dénomination générique, qui ne s'emploie qu'au pluriel, n'a plus lieu dès qu'on désigne les *os* par leur nom ou leur caractère propre et la place qu'ils occupaient dans le corps dont ils faisaient partie : ainsi on a trouvé un champ rempli d'*ossements*, parmi lesquels on a distingué les *os* de la tête d'un cheval et ceux du bras d'un homme. (F. G.)

999. Ourdir, Tramer, Machiner.

Au propre, *ourdir* signifie disposer les fils pour faire une toile, et *tramer*, passer des fils entre et à travers les fils tendus sur le métier. On commence par faire la chaîne ; et, par l'entrelacement des fils passés dans un sens contraire ou en travers, on forme la trame.

Ces termes ne se confondent point dans le sens propre ; mais au figuré on dit, sans avoir égard à leur idée rigoureuse, *ourdir* et *tramer* un mauvais dessein, une trahison, etc. Cependant il est bien sensible que *tramer* dit plus qu'*ourdir* ; c'est un dessein plus arrêté, une intrigue plus forte, des mesures plus concertées, des apprêts plus avancés pour l'exécution. *Ourdir*, c'est commencer ; on *ourdit* même une *trame* : *tramer*, c'est avancer l'ouvrage de manière à lui donner la consistance convenable ; la chose étant *tramée*, elle est toute prête.

Si donc il est utile de déterminer l'état de la chose et d'en distinguer les progrès, il l'est aussi d'employer figurément le mot *ourdir* pour annoncer le commencement d'un projet, un dessein informe, les premières idées et les premiers traits de la chose ; et celui de *tramer* pour annoncer une intrigue qui se noue, des moyens qui se combinent, et la forme et la consistance que la chose commence à prendre.

Ourdir a trait davantage à l'habileté avec laquelle les mesures sont prises et concertées ; *tramer* ne montre que l'horreur du dessein et des moyens. Le premier considère la ruse au point de vue de l'art, l'autre de la morale.

La ruse la mieux *ourdie*

Peut nuire à son inventeur. (LA FONTAINE.)

On *ourdit* une brigue, une intrigue ; on ne *trame* que des complots, des conspirations, quelque chose d'affreux.

Trame une perfidie inouïe à la cour. (RACINE.)

On dit *tramer* la perte de quelqu'un, la ruine de l'État et même *tramer* contre.

Nous disons aussi, dans le même sens, *machiner*, qui marque quelque chose de plus artificieux, de plus profond, de plus compliqué, et même de plus bas ou de plus odieux. (R.)

Machiner, plutôt voisin de *tramer* que d'*ourdir*, indique la mise en mouvement de ressorts plus nombreux et plus grands. Tout le monde peut *tramer* un complot ; il faut avoir de la force, de la puissance pour *machiner*. (V. F.)

1000. Outil, Instrument.

L'*outil* est une invention utile, usuelle, simple, maniable, dont les arts mécaniques se servent pour faire des travaux et des ouvrages simples et communs. L'*instrument* est une invention adroite, ingénieuse, dont les arts plus relevés et les sciences même se servent pour faire des opérations et des ouvrages d'un ordre supérieur ou plus relevé. Si la chose était plus compliquée, plus savante, plus puissante, ce serait une *machine*. L'*engin* annoncerait surtout l'esprit d'invention, une sorte de génie.

On dit les *outils* d'un menuisier, d'un charpentier, et des *instruments* de chirurgie, de mathématiques. L'agriculture a des *outils* et des *instruments* : la pioche est un *outil*, la grande charrue est un *instrument*. Le luthier fait avec des *outils* des *instruments* de musique. L'*instrument* est en lui-même un ouvrage supérieur à l'*outil*.

L'*outil* est, en quelque sorte, le supplément de la main ; elle s'en aide. L'*instrument* est un supplément de l'intelligence ou de l'habileté. L'*outil* ne fait qu'obéir ; l'*instrument* exécute avec art. L'*outil* a sa propriété, l'*instrument* a son habileté, si je puis parler ainsi, ou son industrie propre. Il y a des *instruments* qui, une fois mis en action, font tout par eux-mêmes ; l'*outil* suit la main.

La nécessité a inventé les *outils* : la science a imaginé les *instruments*. En perfectionnant les *outils*, on en vient aux *instruments*.

Par les *outils* d'un peuple, vous connaissez son genre d'industrie ; par ses *instruments*, vous connaissez quel est chez lui l'état des arts et des sciences.

Celui qui, le premier, considéra le bras de l'homme et ses manœuvres avec la sagacité de l'observateur, fut l'inventeur d'*outils* le plus fécond, et le premier créateur d'*instruments*. La main, modèle d'un nombre prodigieux d'*outils*, est le premier des *instruments*. (R.)

1001. Outrageant, Outrageux.

Outrageant, participe présent du verbe *outrager*, converti en adjectif verbal, exprime l'action d'*outrager*. *Outrageux*, formé du substantif *outrage*, espèce particulière d'offense, désigne la nature de la chose, sa propriété ou son caractère, l'effet qu'elle doit par elle-même produire ; elle est faite pour *outrager*, c'est le propre de la chose d'offenser cruellement. Ainsi un discours, un procédé *outrageant* fait un outrage : le discours, le procédé *outrageux* fait outrage.

L'Académie observe qu'*outrageant* ne se dit que des choses, tandis qu'*outrageux* s'applique également aux personnes. Cette observation confirme la distinction précédente ; car un homme *outrageux* a l'intention et le dessein, l'habitude et le défaut, le caractère et l'humeur qui portent à outrager. (R.)

1002. Outré, Indigné.

On est *outré* par le sentiment violent d'une injure personnelle. Il suffit, pour être *indigné*, du sentiment de droiture et de justice, qui fait qu'une âme honnête se soulève contre une mauvaise action, que l'effet nous en soit personnel ou étranger. Le premier sentiment porte sur le tort que l'on nous a fait ; le second, sur l'action que l'on a commise : on est *outré* du mauvais procédé d'un ami, *indigné* de la perfidie qu'il a mise dans sa conduite. (F. G.)

Outré ne porte pas en soi sa cause ; il n'a pas comme *indigné* un substantif qui y corresponde : un homme *indigné* ressent de l'indignation. On dit *outré* de douleur, de colère, de dépit, de ressentiment. Ces fameuses victoires dont la vertu était *indignée*. (BOSSUET.) Les Macédoniens étaient *indignés* de voir rougir ce prince d'avoir Philippe pour père. (MONTESQUIEU.) (V. F.)

1003. Ouvrage de l'esprit, Ouvrage d'esprit.

Quoique l'esprit ait part à l'un et à l'autre, ce qui fait la synonymie des deux expressions, ce sont pourtant des choses différentes.

Tout ce que les hommes inventent dans les sciences et dans les arts est un *ouvrage de l'esprit* : les compositions ingénieuses des gens de lettres, soit en prose, soit en vers, sont des *ouvrages d'esprit*.

On entend par *ouvrage de l'esprit* un ouvrage de la raison et de cette intelligence qui distingue l'homme de la bête : on entend par *ouvrage d'esprit* un

ouvrage de la raison polie, et de cette fine intelligence qui distingue un homme d'un homme. (BOUHOUS, *Mém. nouv.*, tome I.)

Les systèmes des règles qui constituent la logique, la rhétorique, la poétique, sont de beaux ouvrages de l'esprit : la *Théorie des sentiments agréables*, le *Lutrin*, la *Henriade*, *Athalie*, *Tartufe*, sont d'excellents ouvrages d'esprit (4). (B.)

P

1004. Pacage, Pâturage, Pâtis, Pâtûre, Prairie.

Le *pacage* est un lieu propre pour nourrir et engraisser du bétail. Le *pâturage* est un champ où le bétail pâture et se repaît. Le *pâtis* est une terre où l'on met paître le bétail. La *pâtûre* est un terrain inculte où le bétail trouve quelque chose à paître.

On dit de bons *pacages*, de gras *pâturages*, un simple *pâtis*, une vaine *pâtûre*.

Pacage désigne la qualité de la terre et la production propre dont elle se couvre. *Pâturage* marque la propriété de la terre et l'abondance de la production propre au bétail, et l'usage qu'on en fait. *Pâtis* rappelle seulement l'action simple de paître; le bétail y trouve à paître, c'est-à-dire de l'herbe à brouter ou à manger sur pied. *Pâtûre* ne se prend, dans l'acception présente, que pour un lieu vain et entièrement négligé, qui ne peut donner qu'une herbe rare, courte et pauvre. (R.)

Pacage est un terme de coutume; il désigne plutôt le droit de faire paître que la dépaissance elle-même. Ce droit s'exerçait pendant un certain temps de l'année, soit dans les chaumes, soit dans les prés, après la fauchaison. Le mot *pâturage*, étant générique, ne suffisait pas pour exprimer une action limitée; on fit *pacage*. On a dit ensuite, par extension, *pacages* gras et *pacager*; mais l'Académie observe que c'est un terme de coutume.

Pâturage est d'un usage général, il désigne un lieu couvert d'herbes, où les troupeaux paissent habituellement. On dit aussi droit de *pâturage*, mais dans un autre sens, comme dans les communaux, les marais et les landes, où l'on peut mener *paître* dans toutes les saisons de l'année. Ainsi l'un désigne une faculté limitée, et l'autre un droit habituel.

Les *pâtis* sont des espèces de landes ou de friches, où l'herbe est rare et ne se fauche pas : on sait que la nature dans les lieux arides et secs compense, par l'excellence et la salubrité des sucres, l'abondance qu'on n'y trouve pas.

Pâtûre est un mot générique, employé au propre et au figuré; c'est la nourriture qu'on trouve dans les *pâturages*, les *pâtis* ou les *pacages*. Si *pacage* n'avait pas son acception propre, si *pâturage* n'était pas un terme trop vague, si *pâtis* n'eût pas désigné une étendue indéfinie et la nature du terrain, on n'eût pas donné une valeur nouvelle au mot *pâtûre*, dont l'effet est pris ici pour la cause. (ANON.)

Le *pâturage* est un lieu où l'on mène paître les troupeaux; il fait naître une idée de richesse, d'abondance. *Gras pâturages*. (DELILLE, FÉNELON.) *Fertiles pâturages*. (FLÉCHIER.) De plus, il indique le travail de l'homme : on fait, on améliore un *pâturage*.

Le *pâtis*, au contraire, est un lieu où les animaux trouvent à paître; mais il n'est ni semé, ni cultivé par les hommes. Le cerf de La Fontaine, qui s'est caché dans l'étable, s'adresse aux bœufs :

Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas;
Je vous enseignerai les *pâtis* les plus gras.

(4) Je ne crois pas qu'aujourd'hui *ouvrage d'esprit* signifie autre chose qu'*ouvrage spirituel*; par conséquent on ne dirait pas qu'*Athalie* est un *ouvrage d'esprit*, ce sont d'autres qualités qui distinguent et recommandent le chef-d'œuvre de Racine. (V. F.)

Il est donc faux de dire, comme l'auteur anonyme de l'article ci-dessus, que, dans les *pdtis*, l'herbe soit rare; mais il est vrai qu'elle ne se fauche pas. Les *pdtis* sont le plus souvent propres à devenir d'excellents *pdturages*; il suffit de les drainer et de les fumer.

Pdture diffère de *pdturage*, non par le manque de culture, mais, comme le dit Roubaud, par la rareté de l'herbe. On dit une vaine, une maigre *pdture*. Il s'emploie rarement en ce sens, et signifie le plus souvent la nourriture que les animaux trouvent dans les *pdtis* et les *pdturages*.

Dans les dédales verts que formaient les halliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers
Présentaient aux troupeaux une *pdture* exquise. (LA FONTAINE.)

Une *prairie* est un champ où croît de l'herbe; à la différence du *pdturage*, la *prairie* fournit l'herbe qui fait le foin. On mène cependant les troupeaux dans les *prairies*, mais c'est une fois la première herbe fauchée.

Les poètes et les orateurs l'emploient souvent au lieu de *pdturage*. Il mène Sophronyme voir la belle *prairie* où erraient les grands troupeaux mugissant sur le bord du fleuve. (FÉNÉLON.) C'est qu'ils ne considèrent pas l'utilité, mais la beauté. On dira que la Normandie est coupée de *prairies*; la plupart de ces *prairies* sont des *pdturages*. (V. F.)

1005. Pacifique, Paisible.

Pacifique, opposé à la guerre; *paisible*, où se trouve la paix. *Pacifique* est un caractère; *paisible* est un état. Quand le peuple est *paisible*, on ne voit point comment le calme peut en sortir. (LA BRUYÈRE.) Des dehors *paisibles* nous trompent et nous font supposer dans les familles une paix qui n'y est pas. (IDEM.) Un caractère *paisible* est celui dont la disposition est telle qu'il ne s'y trouve rien qui trouble sa paix ou celle des autres: un caractère *pacifique* peut être agité et mis en mouvement par l'amour de la paix.

Un homme *pacifique* ne demeurera pas *paisible* spectateur d'une querelle; un homme *paisible* pourra passer sans s'en inquiéter. Le repos d'un prince *pacifique* sera violemment troublé par une menace de guerre; un prince guerrier peut être *paisible* au milieu des combats. Dans tous ses combats, on vit Condé résolu, *paisible*. (BOSSUET.) L'homme *pacifique* ne craint que la guerre et les querelles.

Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes *pacifiques*. (MOLIÈRE.)

L'homme *paisible* est naturellement éloigné de toute espèce d'agitation. Ainsi, l'humeur *pacifique* peut s'allier avec une très-grande activité d'esprit. Ces vertus *pacifiques* qui font les grands rois. (MASSILLON.) Une humeur *paisible* est en général le résultat d'une sorte d'indolence. Un sommeil *paisible* est un sommeil que rien ne trouble: tel est celui qu'a peint Boileau dans le *Lutrin* (chant I).

Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une molle indolence:
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.

Paisible indique le repos; *pacifique*, l'amour du repos, de la paix.

Un règne *pacifique* est celui qui n'a été marqué par aucune guerre; un règne *paisible* est celui qui n'a été troublé par aucune agitation. (F. G.)

1006. Pâle, Blême, Livide, Hâve, Blafard.

Faible de coloris, ou défiguré par une teinte de blanc sans éclat, un objet est *pâle*. Très-*pâle*, dépouillé de toute la vivacité de ses couleurs, ou plutôt

changé de couleur, un objet est *blême*. Plombé et taché, ou chamarré de noir, un objet est *livide*. Morne et défiguré par le décharnement, un objet est *hâve*. *Pâle* jusqu'à l'affadissement, blanchi jusqu'à l'extinction de ses couleurs, un objet est *blafard*.

Le teint d'une personne est *pâle* dès qu'il n'est pas animé. Si les chairs ont perdu leur couleur propre et leur vie, il est *blême*. Il est *livide* lorsqu'un mélange de blanc et de noir lui donne une couleur sombre et rembrunie. Quand la couleur est morte ou effacée par un blanc mat ou inanimé, il est *blafard*. On dira plutôt une mine *hâve* qu'un teint *hâve*, parce que le mot teint n'exprime que le coloris, et que le mot *hâve* rassemble deux qualités, celle de la couleur qui est d'un blanc-brun, et celle de la maigreur qui n'est pas applicable au teint.

Un convalescent est *pâle*. Une personne saisie de crainte est *blême*. Un malheureux tout meurtri de coups est *livide*. Un pénitent consumé par des macérations est *hâve*. Une femme crépie de blanc est *blafarde*.

Un objet est *pâle* ou naturellement ou par accident. Cette épithète s'applique aux personnes, aux couleurs, à toutes sortes de lumières, aux corps lumineux. Une personne est *pâle*, une couleur est *pâle*, une lumière est *pâle*, le soleil est *pâle*.

Où courez-vous ainsi tout *pâle* et hors d'haleine ?....

Minos juge aux enfers tous les *pâles* humains. (RACINE.)

D'un tyran soupçonneux, *pâles* adulateurs. (BOILEAU.)

Revêtu de lambeaux, tout *pâle* ; mais son œil

Conservait sous la cendre encore le même orgueil. (RACINE.)

Un objet n'est guère *blême* que par accident. Cette épithète ne convient qu'aux personnes ou aux êtres personnifiés ; et dans les personnes, il n'y a que le visage, le teint ou sa couleur qui soit *blême*.

..... La main des Parques *blêmes*

De vos jours et des miens se joue également. (LA FONTAINE.)

La Pauvreté sèche, *pâle*, au teint *blême*,

De porte en porte allait traînant le pas. (VOLTAIRE.)

..... Plus défait et plus *blême*

Que n'est un pénitent sur la fin du carême. (BOILEAU.)

Des coups, des contusions, des maladies, l'épanchement du sang et sa corruption rendent *livide* une personne ou plutôt son teint, ses chairs, sa peau.

La sombre Jalousie au teint *pâle* et *livide*. (VOLTAIRE.)

Hâve ne s'applique aussi qu'aux personnes, et proprement à l'air, au visage, à son ensemble. Les yeux creux, enfoncés, éteints, contribuent, comme les joues creuses, *pâles*, décharnées, à former un visage *hâve*.

Blafard se dit en général de toute couleur, de toute lumière qui n'a point d'éclat ou de vivacité, de tous les objets qui tirent sur le blanc ou qui blanchissent en se décolorant. Le soleil, offusqué par des vapeurs qui ne font qu'amortir ses feux sans le cacher, est *blafard*. (R.)

On dit un ciel *blafard*, une lanterne *blafarde*.

1007. Panégyrique, Éloge.

Le *panégyrique* est un *éloge* mêlé d'enthousiasme et d'exaltation : l'*éloge* peut être accompagné de blâme ; le *panégyrique* exclut et repousse le blâme : il n'est illimité que sur la louange.

L'*éloge* peut être partiel : on fait l'*éloge* de la conduite d'un homme en certaine occasion, quoiqu'en général on n'estime pas son caractère ; de son cœur, quoiqu'on ne fasse pas cas de son esprit. Le *panégyrique* est général, absolu, comprend toutes les parties du caractère d'un homme, toutes les particularités de sa conduite.

L'*éloge* peut être vrai, même quand il tombe sur l'homme le moins louable, car il n'en est guère qui ne mérite quelque louange; il est difficile que le *panégyrique* ne soit pas outré, même quand il s'agit du plus grand homme, car il n'en est guère qui ne mérite quelque blâme.

L'imagination a plus de part aux *panégyriques* que la raison; ce sont des hyperboles continuelles. (FLÉCHIER.)

La plupart des *éloges* académiques sont des *panégyriques*.

L'Académie française serait plus propre à fixer, par les charmes de l'éloquence, les regards de la nation sur nos grands hommes, si elle cherchait moins par ses *éloges* à faire le *panégyrique* des morts que la satire des vivants. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

L'*éloge* peut être simple, naturel, amené par hasard : le *panégyrique* né se fait guère sans apprêt, et à moins d'être dicté par un grand enthousiasme, il demande beaucoup d'adresse et d'art.

Un *éloge* ennuyeux, un froid *panégyrique*. (BOILEAU.)

Un *éloge* touchant peut sortir de toutes les bouches : un bon *panégyrique* a besoin d'un orateur. (F. G.)

1008. Parabole, Allégorie, Apologue.

Il me semble que la *parabole* a pour objet les maximes de morale; l'*allégorie*, les faits d'histoire. L'une et l'autre sont une espèce de voile qu'on peut rendre plus ou moins transparent, et dont on se sert pour couvrir le sens principal, en ne le présentant que sous l'apparence d'un autre. Ce déguisement se fait dans la *parabole* par la substitution d'un autre sujet, peint avec des couleurs convenables à celui qu'on a en vue. Il s'exécute dans l'*allégorie*, en introduisant des personnages étrangers et arbitraires au lieu des véritables, ou en changeant le fond réel de la description en quelque chose d'imaginé.

Les *paraboles* sont fréquentes dans les instructions que nous donne le Nouveau Testament. L'*allégorie* fait le caractère de la plupart des ouvrages orientaux. (G.)

L'*allégorie* est une fiction qui consiste à présenter un objet à l'esprit pour en faire entendre un autre. Il ne faut pas prendre l'*allégorie* à la lettre; on ne comprendrait que la moitié du sens. L'ode célèbre dans laquelle Horace représente la république romaine en proie à de nouvelles guerres civiles sous l'image d'un vaisseau qui va braver de nouveaux orages est une *allégorie*. Des philosophes, des Pères de l'Église ont vu des *allégories* dans beaucoup de récits de l'Ancien Testament. Il y a des savants qui ne voient que des *allégories* dans les légendes de la mythologie grecque.

L'*apologue* et la *parabole* sont des espèces d'*allégories*. (ACADÉMIE.) Mais l'un et l'autre ont pour but un enseignement et cachent une vérité morale. « S'il m'est permis, dit La Fontaine, de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par *paraboles*; et la *parabole* est-elle autre chose que l'*apologue*, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier? »

L'*apologue* est un don qui vient des immortels,

Ou si c'est un présent des hommes

Celui qui nous l'a fait mérite des autels. (LA FONTAINE.)

L'*apologue* est une *parabole*, si j'ose le dire, profane; la *parabole* un *apologue* religieux. (V. F.)

1009. Parade, Ostentation.

Dans les choses morales, *parade* est regardé comme synonyme d'*ostentation*. Ils diffèrent en ce que *parade* sert plutôt à désigner l'action et sa fin, ou

son but; et *ostentation*, la manière de faire l'action et son principe, ou sa cause.

On fait plutôt *parade* d'une chose qu'on n'en fait *ostentation*; l'usage ordinaire est d'exprimer l'action par le premier de ces mots.

On fait une chose, non avec *parade*, mais avec *ostentation*; ce qui désigne la manière de faire.

On se met en *parade* pour être vu; on s'y montre avec *ostentation*. On fait une chose pour la *parade*; on la fait par *ostentation*. Pour, marque la fin; et par, le principe.

Parade ne désigne que l'appareil extérieur; l'*ostentation* seule est le vice : l'*ostentation* fait *parade* des choses.

Une chose de *parade* est faite pour les occasions d'apparat, ou avec appareil : une chose d'*ostentation* se fait par vanité, par vaine gloire.

On a des habits de *parade* pour la cérémonie : celui qui est réduit à se faire valoir par ses habits les étale avec *ostentation*. (R.)

1010. Paralogisme, Sophisme.

Le *paralogisme* n'est qu'un raisonnement faux, un argument vicieux, une conclusion mal tirée ou contraire aux règles. Le *sophisme* est un trait d'artifice, un raisonnement insidieux, un argument captieux. Telle est la distinction qui paraît être reçue.

Le *paralogisme* et le *sophisme* induisent en erreur : le *paralogisme*, par défaut de lumière ou d'application; le *sophisme*, par malice ou par une subtilité méchante. Je me trompe par un *paralogisme*; par un *sophisme*, on m'abuse. Le *paralogisme* est contraire aux règles du raisonnement : le *sophisme* l'est de plus à la droiture d'intention. *Paralogisme* est un terme dogmatique : et par là même il désigne plutôt une opposition aux règles de l'art; *sophisme* est un terme plus familier, et il désigne plutôt l'art d'abuser, ou le métier de chicaner; c'est aussi l'idée propre à tous les mots français de la même famille. (R.)

1011. Parasite, Écornifleur.

Gens qu'on appelle trivialement *piqueurs d'assiettes*, *chercheurs de franchises lippées*, *écumeurs de marmites*, parce qu'ils font métier d'aller manger à la table d'autrui.

L'assiduité à une table et l'art de s'y maintenir distinguent le *parasite* : l'avidité de manger et l'art de surprendre des repas distinguent l'*écornifleur*. Le *parasite* a du moins l'air de chercher le maître et de s'en occuper : il prend des formes; l'*écornifleur* a l'air de ne chercher que la table et de s'en occuper uniquement : il n'a guère besoin que d'impudence. Le *parasite* sait se faire donner ce qu'il convoite, et du moins on le souffre : l'*écornifleur* escroque souvent ce qu'on n'a pas envie de lui donner, et on le souffre impatiemment. Le *parasite* paye en empressements, en complaisances, en hasseuses, sa commensalité; l'*écornifleur* mange, le repas est payé. Il y a des *parasites* qu'on est bien aise de conserver; il n'y a pas un *écornifleur* dont on ne tâche de se défaire. (R.)

Parasite est de tous les styles; *écornifleur* est familier. (V. F.)

1012. Paresse, Fainéantise.

La *paresse* est un moindre vice que la *fainéantise* : celle-là semble avoir sa source dans le tempérament; et celle-ci dans le caractère de l'âme. La première s'applique à l'action de l'esprit comme à celle du corps : la seconde ne convient qu'à cette dernière sorte d'action.

Le *paresseux* craint la peine et la fatigue : il est lent dans ses opérations,

et fait traîner l'ouvrage. Le *fainéant* aime à être désœuvré, il hait l'occupation et fuit le travail. (G.)

La *paresse* a des degrés, la *fainéantise* n'en a pas.

On peut être *paresseux* pour certaines choses et point pour d'autres. Quoique mon fils ne soit pas *paresseux* d'écrire, je n'ai jamais de lettres comme les autres. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.) Il n'y a que les *paresseux* de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. (J.-J. ROUSSEAU.) La *fainéantise*, au contraire, s'étend à tout.

La *paresse* peut être d'un jour, d'un moment. Ce jour-là, je ne fus pas *paresseux* à me lever de bon matin. (LE SAGE.)

Paresse est pris quelquefois comme synonyme de lenteur, sans qu'il y ait de la faute du *paresseux*.

Où donc est ce grand cœur dont tantôt l'allégresse

Semblait du jour trop lent accuser la *paresse*. (BOILEAU.)

Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,

Attrape les plus *paresseuses*. (LA FONTAINE.)

La *paresse* n'est pas incorrigible. La gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement de la *paresse*. (MASSILLON.)

Elle n'est pas toujours volontaire. De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes c'est la *paresse*. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Les *paresseux* sont ceux qui remettent tout au lendemain; ils comptent toujours retrouver plus tard le courage qu'ils n'ont pas la force de prendre de suite. Ils se trompent eux-mêmes. Le *fainéant*, au contraire, est décidé à ne jamais rien faire.

Qu'est devenu ce temps, cet heureux temps

Où les rois s'honoraient du nom de *fainéants*?

Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,

Ces pieux *fainéants* laissaient chanter matines. (BOILEAU.)

Les *paresseux*, en ne faisant rien, ne fait de tort qu'à lui-même; le *fainéant* est à charge à la société. J'aime la *paresse* des gens d'esprit; il n'y a que les *sots paresseux* qui soient à craindre. (PRINCE DE LIGNE.) L'accueil qu'on y faisait aux *fainéants* qui venaient y chercher fortune achevait de dévaster le pays. (J.-J. ROUSSEAU.) (V. F.)

4013. Parfait, Fini, Achevé.

Le *parfait* regarde proprement la beauté qui naît du dessin et de la construction de l'ouvrage; et le *fini*, celle qui vient du travail et de la main de l'ouvrier. L'un exclut tout défaut; et l'autre montre un soin particulier et une attention au plus petit détail.

Ce qu'on peut mieux faire n'est pas *parfait*. Ce qu'on peut encore travailler n'est pas *fini*.

Les anciens se sont plus attachés au *parfait*; et les modernes au *fini*. (G.)

Achevé comme *fini* considère l'ouvrage par rapport au travail de l'auteur. Il n'y a plus rien à faire à ce qui est *achevé*. Mais *achevé* a trait à l'ensemble auquel il ne manque rien; *fini* aux détails qui ont tous été travaillés, caressés avec amour. Il arrive souvent que les choses se présentent plus *achevées* à notre esprit qu'il ne les pourrait faire avec beaucoup d'art. (LA ROCHEFOUCAULD.)

. . . En s'unissant, les talents relevés

Donnent à l'univers les peintres *achevés*. (MOLIÈRE.)

Elles sont *achevées* ! dit le bonhomme Gorgibus, en parlant de sa fille et de sa nièce qui ont pris, sans en excepter un, tous les ridicules des *Précieuses*.

Un ouvrage ne saurait être trop *achevé*, c'est-à-dire trop complet;

mais il peut être trop *fini*, c'est-à-dire trop curieusement travaillé. (V. F.)

1014. Partager, Répartir, Distribuer.

Partager une chose, c'est la diviser en différentes parts, qu'on *répartit* ensuite en les assignant à différentes personnes ou à différents objets, qu'on *distribue* en les appliquant à leurs différentes destinations.

On *partage* ce qui est un; on *répartit* ce qui est déjà *partagé*; on *distribue* tout ce qui est divisé ou susceptible de division.

Partager suppose, au moment du *partage*, la possession ou la présence totale de la chose qu'on *partage* : *répartir* exprime la *distribution* régulière et combinée de toutes les parties : on peut *distribuer* sans ordre, sans choix, sans disposition préliminaires. Ainsi on *partage* une somme d'argent avant d'en rien dépenser : on la *répartit* lorsque les différentes portions en sont encore réunies dans une même main ou dans un même lieu ; on peut la *distribuer* à mesure, sans que l'emploi des différentes parties en soit combiné ou déterminé par quelque idée de justice ou de proportion.

Partager renferme une intention; *répartir* une disposition; *distribuer* n'est qu'une action.

Partager n'exprime que l'intention de faire participer un certain nombre de personnes ou d'objets à une même chose sans aucun rapport au motif qui détermine le *partage*; un *partage* peut être légal ou arbitraire, volontaire ou obligé. *Répartir* suppose des considérations tirées des droits des personnes ou de l'avantage de la chose; une *distribution* n'a quelquefois d'autres règles que le hasard. Ainsi le *partage* d'une succession se fera selon le gré du père ou selon la loi : la *répartition* des emplois d'une république se fera d'après les talents de ceux qui y prétendent; la *répartition* d'une somme entre des créanciers, selon les droits qu'ils peuvent avoir. On *distribue* de l'argent au peuple en le lui jetant par les fenêtres, sans s'embarrasser qui l'attrape. (F. G.)

1015. Participer, Prendre part, Avoir part, Partager.

Participer au malheur de quelqu'un, c'est le partager réellement; y *prendre part*, c'est s'unir, par sentiment, à la douleur qu'il en reçoit.

On *participe* à une chose dans laquelle on a une part réelle et personnelle : on *prend part* d'affection à la chose dans laquelle on n'a aucun intérêt. Deux camarades *participent* à une bonne action et à la récompense qui en revient; un tiers désintéressé *prend part* à la joie qu'ils en ressentent. (F. G.)

En ajoutant *avoir part* et *partager*, nous sommes obligés de revenir sur les deux mots qui faisaient le sujet de cet article.

D'abord, entre *avoir part* et *prendre part*; il y a une différence sensible marquée par les verbes qui composent ces deux expressions : on *a part* involontairement; on *prend part* volontairement.

Et comme vous aviez votre *part* aux offenses,
Je vous ai réservé votre *part* aux vengeances. (BOILEAU.)

Participer vient du latin *partem capere*, *prendre part*; il n'indique pas cependant l'intention, sans néanmoins l'exclure tout à fait.

Participe à ma gloire au lieu de la souiller. (CORNEILLE.)

On *participe* aux péchés des autres quand on les y engage par de mauvais exemples. (NICOLE.)

Avoir part exclut tout à fait la volonté :

Et pour être punis, avons-nous *part* au crime? (CORNEILLE.)

On *a plus* ou moins de *part* à une chose : Ils déshonorent ceux qui *ont eu* quelque *part* au hasard de leur élévation. (LA BRUYÈRE.)

Participer, c'est *avoir* une grande *part*, toute la *part* qu'on peut *avoir*.

Partager et *prendre part* indiquent l'un et l'autre une action volontaire; mais en *partageant*, on *prend* une *part* réelle et active; tandis que celui qui *prend part* ne *prend* que la *part* qu'il veut ou qu'il peut.

Chimène, je *prends part* à votre déplaisir.

dit le roi à l'amante de Rodrigue; ce n'est que de la compassion.

Dans *Horace*, Sabine qui ne peut pas *partager* les dangers de son mari et de ses frères s'écrie :

Je *prendrai part* aux maux sans en *prendre* à la gloire.

De plus, celui qui *prend part* ne *prend* que sa *part* à lui; celui qui *partage* semble *prendre* celle des autres. Un général, en *prenant part* au combat, court des dangers pour son propre compte; le général qui *partage* les fatigues de ses soldats semble les soulager d'autant. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de l'amitié, n'est-ce pas de dire que l'ami qui *partage* nos chagrins les diminue de moitié, et que celui qui *partage* notre joie la double ? (V. F.)

4016. Partie, Part, Portion.

La *partie* est ce qu'on détache du tout. La *part* est ce qui en doit revenir. La *portion* est ce qu'on en reçoit. Le premier de ces mots a rapport à l'assemblage; le second, au droit de propriété; et le troisième, à la quantité.

On dit une *partie* d'un livre et une *partie* du corps humain; une *part* de gâteau, et une *part* d'enfant dans la succession; une *portion* d'héritage et une *portion* de réfectoire.

Dans la coutume de Normandie, toutes les filles qui viennent à partager ne peuvent pas avoir plus de la troisième *partie* des biens pour leur *part*, qui se partage entre elles par égales *portions*. (G.)

4017. Pas, Point.

Pas énonce simplement la négation; *point* appuie avec force et semble affirmer. Le premier souvent ne nie la chose qu'en partie ou avec modification : le second la nie toujours absolument, totalement et sans réserve. Voilà pourquoi l'un se place très-bien devant les modificatifs, et que l'autre y aurait mauvaise grâce. On dirait donc, n'être *pas* bien riche, et n'avoir *pas* même le nécessaire; mais si l'on voulait se servir de *point*, il faudrait ôter les modifications, et dire, n'être *point* riche, n'avoir *point* le nécessaire.

Cette même raison fait que *pas* est toujours employé avec les mots qui servent à marquer le degré de qualité ou de quantité, tels que BEAUCOUP, FORT, UN, et autres semblables; que *point* figure mieux à la fin de la phrase, devant la particule *DE*, avec DU TOUT, qui, au lieu de restreindre la négation, en confirme la totalité.

Pour l'ordinaire, il n'y a *pas* beaucoup d'argent chez les gens de lettres. La plupart des philosophes ne sont *pas* fort raisonnables. Qui n'a *pas* un sou à dépenser n'a *pas* un grain de mérite à faire paraître. Si, pour avoir du bien, il en coûte à la probité, je n'en veux *point*. Il n'y a *point* de ressource dans une personne qui n'a *point* d'esprit. Rien n'est sûr avec les capricieux : vous croyez être bien, *point* du tout; l'instant de la plus belle humeur est suivi de la plus fâcheuse. (G.)

Telle personne n'est *pas* riche, mais elle n'est peut-être *pas* fort éloignée de l'être. Telle autre n'est *point* riche, et il s'en faut bien qu'elle le soit.

On n'a *pas* d'esprit quand on n'en est pas pourvu; on n'a *point* d'esprit quand on en est dénué.

Vous ne croyez *pas* une chose qu'on ne peut vous persuader. Vous ne croyez *point* celle que votre esprit rejette absolument. (R.)

1018. Passer, Se passer.

Ces deux termes désignent également une existence passagère et bornée; mais ils la présentent sous des aspects différents.

Passer se rapporte à la totalité de l'existence; *se passer* a trait aux différentes époques de l'existence. Le temps *passé* si rapidement qu'à peine avon-nous le loisir de former des projets, bien loin d'avoir celui de les exécuter. Une partie de la vie *se passe* à désirer l'avenir; et l'autre, à regretter le passé.

Les choses qui *passent* n'ont qu'une existence bornée; les choses qui *se passent* ont une existence qui varie et se dégrade. Un grand motif de consolation, c'est que les maux de cette vie *passent* assez promptement, et que ceux même qui paraissent les plus obstinés *se passent* à la longue, et disparaissent enfin.

Ce qui *passé* n'est point durable; ce qui *se passe* n'est point stable. La beauté *passé*; et une femme qui veut fixer son mari pour toujours doit plutôt recourir à la vertu qui ne *passé* point. Bien des femmes, qui se voient abandonnées de ceux qui leur faisaient la cour, aiment mieux accuser les hommes d'inconstance, de légèreté ou même d'injustice, que de reconnaître de bonne foi que leur beauté *se passe* insensiblement, et que le charme s'affaiblit. (B.)

Les verbes neutres diffèrent des mêmes verbes accompagnés du pronom, en ce que les neutres désignent d'une manière générale la propriété ou la qualité, le sort ou la destination du sujet, l'état de la chose ou le fait et l'événement final: au lieu que les autres désignent d'une manière particulière les changements successifs, l'action progressive, le travail ou la crise qui attaque actuellement le sujet et conduit à l'événement final.

La qualité et le sort des choses qui *passent*, c'est de n'avoir qu'une existence bornée et de finir. L'état actuel et la révolution des choses qui *se passent*, c'est d'être sûr leur déclin ou dans une crise de décadence qui annonce leur fin.

Les fleurs et les fruits *passent*: ils n'ont qu'une saison. Les fleurs et les fruits *se passent* lorsqu'ils se fanent ou se flétrissent.

Bouhours observe que s'il s'agissait, par exemple, de la beauté en général, on dirait la beauté *passé*; mais que s'il s'agit d'une belle personne qui commence à vieillir, on dira plus proprement et plus élégamment sa beauté *se passe*: c'est que le sort de la beauté en général est de *passer*; mais l'événement particulier à telle beauté, c'est de *se passer* par des altérations successives.

Comme le mot *passer* n'a trait qu'à la durée et à la fin, on s'en sert particulièrement pour marquer le peu de durée des choses. Comme le verbe *se passer* désigne particulièrement une action ou une révolution, il sert particulièrement à indiquer un rapport à l'emploi des choses. Ainsi, Bouhours remarque, avec ce goût fin qui le distingue, et sans pouvoir en rendre raison, que quand on parle du temps, seulement pour exprimer la rapidité avec laquelle il s'échappe, on dit le temps *passé*, les jours *passent*: mais que quand on parle du temps avec rapport à l'usage que nous en faisons, on dit qu'il *se passe*.

La vie *passé*, et elle *se passe* à perdre la plus grande partie du temps.

La vaine joie *passé* comme un éclair: la peine *se passe* avec le temps et la réflexion.

Passons à quelques autres verbes qui de même, dans un sens neutre, désignent simplement la qualité, la destination, le résultat et l'événement; tandis qu'avec la forme réciproque, ils indiquent une succession d'efforts, de changements, de progrès, jusque vers le terme de l'événement final.

La viande *pourrit*, les confitures *chancissent*, le pain *moisit*, et ce sont des accidents que ces objets doivent éprouver, ou même qu'ils éprouvent actuellement. La viande *se pourrit*, les confitures *se chancissent*, le pain *se moisit*; ces objets sont alors dans la crise ou fermentation qui produit la *pourriture*, la *chancissure* ou la *moisissure*.

Un homme *meurt* qui rend le dernier soupir ; un homme *se meurt* qui se débat contre la mort. (R.)

1019. Patelin, Patelineur, Papelard.

L'opinion commune sur l'origine du mot *patelin* est que la langue l'a reçu de l'auteur de l'ancienne farce intitulée *l'Avocat Patelin*. Quel qu'en soit le créateur, le mot est bien fait ; et vous en trouvez aussitôt le sens par ses rapports marqués, soit avec la dénomination de *patte-pelue*, donnée à celui qui fait comme le loup imitant la patte de brebis pour attirer l'agneau, soit avec la phrase très-usitée, *faire patte de velours* ; c'est ce que fait le *patelin*, patte douce. *Papelard* semblerait venir de *palpator*, flatteur, par une transposition très-naturelle de la lettre L. Le *papelard* est en paroles, selon les idées reçues, ce que le *patelin* est par ses manières.

Le Dictionnaire de l'Académie appelle *patelin* l'homme souple et artificieux, qui, par des manières flatteuses et insinuanes, fait venir les autres à ses fins. Il appelle *patelineur* celui qui, par des manières souples et artificieuses, tâche de faire venir les autres à ses fins. Le *papelard* est ordinairement un hypocrite, un faux dévot ; mais c'est aussi tout homme caressant et rusé, qui flatte et amadoue avec de belles paroles, pour séduire. Celui-ci a dessein de tromper ; les autres ont dessein de gagner les gens.

Patelin marque la qualité, le défaut, le vice. *Patelineur* marque l'action de faire le *patelin*, l'habitude du *patelinage*.

Papelard marque le vice, la manie, l'affectation, l'excès.

On est *patelin* par caractère, et par un caractère souple et artificieux. On est *patelineur* par le fait et par les manières propres du *patelin*. On est *papelard* par hypocrisie et par un manège caché. (R.)

Ces trois mots appartiennent au style familier et badin, et ne se trouvent guère employés que dans *La Fontaine* et les pièces légères de *Voltaire*. (V. F.)

1020. Pâtre, Pasteur, Berger.

Pâtre se prend dans un sens générique et collectif, pour désigner tout gardien de toute espèce de troupeaux, comme le bouvier, le chevrier, le porcher, le berger ; et il se dit particulièrement de ceux qui gardent le gros bétail, les bœufs, les vaches, etc. *Pasteur* se prend quelquefois dans un sens générique ; mais il se dit proprement de celui qui garde le menu bétail. Le *berger* n'est qu'un gardien de moutons ou de brebis, ou plutôt il en est l'éducateur.

Nous avons coutume d'attribuer au *pâtre* des mœurs grossières. Je ne sais si ce n'est point par une sorte de rapport qu'on suppose entre l'homme et le gros bétail qu'on met particulièrement sous sa garde. O Zénobie, après que vous aurez mis la dernière main à cet édifice, quelqu'un de ces *pâtres* qui habitent les sables voisins de Palmyre achètera à deniers comptants cette royale maison. (LA BRUYÈRE.)

Le *pâtre* de Montel (Sixte-Quint) est le rival des rois. (VOLTAIRE.)

Je suis un pauvre *pâtre* ; et ce m'est trop de gloire

Que deux nymphes d'un rang le plus haut du pays

Disputent à se faire un époux de mon fils. (MOLIÈRE.)

Nous supposons, au contraire, dans le *berger*, des mœurs simples et douces, comme à son troupeau. Apollon retiré parmi les *bergers*. (FÉNÉLON.)

Nous donnons plutôt au *pasteur* des qualités morales, surtout pour l'administration, parce qu'il n'est guère employé qu'au figuré pour désigner des chefs spirituels ou temporels. (R.)

Pasteur s'emploie en parlant des peuples primitifs et nomades. Les peuples *pasteurs*. (BOSSUET.) Il est du style élevé et de la grande poésie.

Dans la *Pastorale comique* de Molière, l'auteur appelle riches *pasteurs* les

deux prétendants à la main de la bergère Iris ; c'est un *pâtre* qui apporte à Lycas un cartel de la part de Phisène ; et c'est le *berger* Corydas que préfère Iris. Enfin la même pensée exprimée par La Bruyère et par Fléchier fait comprendre que la différence des styles distingue plus ces mots que la différence des conditions qu'ils représentent.

« Le *berger* est-il fait pour le troupeau ou le troupeau pour le *berger* ? » demande La Bruyère, et Fléchier répond : « Le *pasteur* est fait pour l'Eglise et non pas l'Eglise pour le *pasteur*. » (V. F.)

1021. Pauvreté, Indigence, Disette, Besoin, Nécessité, Misère, Dénûment, Pénurie.

La *pauvreté* est une situation de fortune opposée à celle de la richesse, dans laquelle on est privé des commodités de la vie, et dont on n'est pas toujours le maître de sortir ; c'est pourquoi l'on dit que *pauvreté* n'est pas vice.

La richesse permet une juste fierté,
Mais il faut être souple avec la *pauvreté*. (BOILEAU.)

L'*indigence* enchérit sur la *pauvreté* ; on y manque des choses nécessaires ; elle est, dans l'état de fortune, l'extrémité la plus basse, ayant à l'autre bout pour antagoniste, la supériorité que fournissent les biens immenses : il n'y a point d'homme qui ne puisse s'en tirer, à moins qu'il ne soit hors d'état de travailler. Un art, quelque petit qu'il soit, est, dans l'opulence, une distraction contre les passions et l'ennui ; mais dans l'*indigence*, c'est une ressource contre le *besoin*. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.) Je ne pouvais plus comme autrefois envisager l'*indigence* en philosophe cynique. (LESAGE.)

La *disette* est un manque de vivres, dont l'opposé est l'abondance ; elle semble venir d'un accident, ou d'un défaut de provisions, plutôt que d'un défaut de biens-fonds. Il fallait faire marcher en hâte une armée que la *disette* affaiblissait. (VOLTAIRE.) La crainte de retomber dans la *disette* ferma nos ports à l'exportation du blé. (VOLTAIRE.)

Le *besoin* et la *nécessité* ont moins de rapport à l'état et à la situation habituelle que les trois mots précédents : mais ils en ont davantage au secours qu'on attend, ou au remède qu'on cherche ; avec cette différence entre eux deux, que le *besoin* semble moins pressant que la *nécessité*.

C'est en effet la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les *besoins* des *pauvres*, de diminuer en nous d'autres *besoins*, c'est-à-dire ces *besoins* honteux qu'y fait naître la délicatesse. (BOSSUET.)

Il a voulu que l'abondance des uns suppléât à la *nécessité* des autres. (FLÉCHIER.) Le premier argent qu'il reçut d'Espagne, malgré les *nécessités* de sa maison, fut donné à ses amis. (BOSSUET.) Pressant *besoin* ; *nécessité* urgente.

Une heureuse étoile ou d'heureux talents tirent de la *pauvreté* ceux qui y sont nés, et la prodigalité y plonge les riches. Un travail assidu est le remède contre l'*indigence* ; si l'on manque d'y avoir recours, elle devient une juste punition de la fainéantise. Les sages précautions préviennent la *disette* ; les consommations superflues et immodérées la causent quelquefois. Quand on est dans le *besoin*, c'est à ses amis qu'il faut demander de l'aide ; mais il faut aussi s'aider soi-même, de peur de les importuner. Le moyen d'être secouru dans une extrême *nécessité* est d'implorer les personnes vraiment charitables.

Les lettres ne sont guère cultivées au milieu des richesses, et elles le sont mal dans la *pauvreté* ; une fortune honnête est leur état convenable. Le plus noble et le plus doux plaisir que procurent les grands biens à ceux qui les possèdent, est de pouvoir répandre un superflu qui fournisse le nécessaire à ceux qui sont dans l'*indigence* ; s'ils pensent et usent autrement de leur fortune, ils en sont indignes. Les *disettes* qui arrivent dans un État sont une marque indubitable que la police n'y est pas parfaite, ou qu'elle n'y est pas fidèlement

administrée. On connaît le véritable ami dans le *besoin* ; mais tant qu'on peut, il ne faut pas se mettre dans le cas de faire cette épreuve. Un grand cœur ne se laisse point abattre dans la *nécessité* : il cherche des expédients pour en sortir, ou il la souffre avec une patience que l'obscurité n'empêche pas d'être héroïque. Ces lieux sombres où la honte tient tant de *nécessités* cachées. (FLAUBERT). (G.)

La *misère* est plus triste et plus *nécessiteuse* encore que l'*indigence*. On ne peut pas ne pas en souffrir extrêmement. La *misère* ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir. (J.-J. ROUSSEAU.) La *misère* étouffe l'esprit. (SAINT-ÉVREMOND.) On vit dans l'*indigence*, et l'on meurt de *misère*. Le spectacle de la *misère* est navrant. Il y a des *misères* sur la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments ; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. (LA BRUYÈRE.)

Dénûment vient du verbe dénuer ; c'est l'état d'un homme dénudé, dépouillé de ce qu'il avait auparavant. C'est une *indigence* d'autant plus vivement sentie qu'on y est moins fait, à moins qu'elle ne soit volontaire.

Pénurie (du latin *penuria*) signifie manque de fournitures, de provisions. Il se dira surtout d'une *disette*, d'un *besoin* momentané, mais grand. La *pénurie* n'est que de la gêne. (V. F.)

1022. Pauvre, Indigent, Nécessiteux, Mendiant, Gueux, Besogneux.

« Jene suis point *pauvre*, » disait un bon paysan qui n'avait pour tout bien que ses bras, et sur ses bras une famille ; mais à qui l'on offrait la charité quand il demandait du travail. Il y a le *pauvre* qui demande du travail pour vivre, et le *pauvre* qui demande l'aumône et qui en vit. Le premier est un homme *pauvre* ; le second est ce qu'on appelle un *pauvre*, un *mendiant*, un *gueux*. *Pauvre* de profession, il fait le métier de *mendiant*, et communément avec la livrée du *gueux* ; il mendie, il gueuse. *Pauvreté* n'est pas vice, sans doute ; mais la *mendicité* est l'abus et la honte de la *pauvreté*. Je ne dis pas que le *mendiant* soit coupable, et encore moins punissable ; je dis seulement que c'est ou sa faute ou celle d'autrui d'en être réduit là. Quoi qu'il en soit, il fallait d'abord distinguer le *pauvre*, l'*indigent*, le *nécessiteux*, le *gueux*, qui ne sont que dans le besoin, d'avec ceux qui se font un état de la *mendicité*.

Le *pauvre* a peu ; il est mal partagé, il manque de fortune.

L'*indigent* n'a point de bien ; il éprouve le besoin, il pâtit.

Le *nécessiteux* est dans les liens et les douleurs de la nécessité, d'un besoin urgent, d'une détresse dont il ne peut se tirer.

Le *mendiant* tend la main en demandant et pour recevoir la charité.

Gueux signifie dépouillé, dénudé de biens.

Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,

N'est qu'un *gueux* revêtu des dépouilles d'Horace. (BOILEAU.)

Nous disons un *gueux* revêtu, par la raison que le propre du *gueux* est d'être nu, dénudé, dépouillé. Les *guenilles* sont l'équipage du *gueux* : on dit un *équipage de gueux*. Nous appelons hyperboliquement *gueux* celui qui n'a pas la fortune et le costume de son état. *Gueux* est un mot injurieux ; il indique, au physique et au moral, un désordre, un dérèglement : vous appelez *gueux* un misérable, un fripon, un homme vil, etc. Les *gueux* sont de vilains *pauvres*, des *mendiants* suspects, des fainéants vagabonds.

Le *pauvre* n'a qu'une existence précaire : il est exposé au besoin. Si vous réglez vos besoins sur la nature, vous ne serez jamais *pauvre*. (BOUCHOURS.) Dans toutes les conditions, le *pauvre* est bien proche de l'homme de bien, et l'opulence n'est guère éloignée de la friponnerie. (LA BRUYÈRE.)

L'*indigent* est dans le besoin ; il éprouve de la souffrance. Que me sert que

ma patrie soit puissante et formidable, si, triste et inquiet, je vis moi-même dans l'*indigence*. (LA BRUYÈRE.)

Le *nécessiteux* est dans une extrême détresse; il manque des nécessités de la vie.

Je dis au riche avare : assiste l'*indigent*. (VOLTAIRE.)

Ses charités s'étendaient sur les personnes malades et *nécessiteuses*. (BOS-SUET.)

Il est inouï que les favoris des rois soient *pauvres* et *nécessiteux*. (PATIN.)

Le *mendiant* professe, pour ainsi dire, la misère; il va sollicitant la charité publique.

Les *mendiants* vivent de leurs plaies. (CHATEAUBRIAND.) On voyait des troupes de *mendiants* sans religion et sans discipline demander avec plus d'obstination que d'humilité. (FLÉCHIER.) La *mendicité* même n'est plus la ressource de l'*indigence* puisqu'on emprisonne les *mendiants*. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Le *gueux*, gueusant, étale la nudité ou le dénûment de la misère; il mendie avec l'appareil le plus dégoûtant et le plus révoltant.

Croyez-vous dégrader un *pauvre* de sa qualité d'homme en lui donnant le nom méprisant de *gueux*. (J.-J. ROUSSEAU.)

Dorine dit à Orgon en parlant de Tartufe :

A quel sujet aller avec tout votre bien

Choisir un gendre *gueux*.

Et Orgon à son tour dans son regret d'avoir été dupé par un fourbe :

Et moi qui l'ai reçu *gueusant* et n'ayant rien !

La *pauvreté* est une condition laborieuse; l'*indigence* une dangereuse crise; la *nécessité* une maladie mortelle; la *mendicité* une profession infâme; la *gueuserie*, prise pour le métier fainéant de *gueuser*, est la plus vile et la plus odieuse *mendicité*. (R.)

Besogneux a été rajeuni par Beaumarchais qui l'emploie souvent. C'est un homme qui demande sans cesse, qui est toujours dans le besoin et a toujours besoin des autres. On dit l'air, le ton *besogneux*. Le *besogneux* ne diffère du *mendiant* que par le rang qu'il occupe dans le monde; il tient le milieu entre le *mendiant* et le solliciteur. (V. F.)

1023. Paye, Solde, Salaire.

Le *salaire* est le prix ou la rétribution due à un travail, à un service. La *paye* est le *salaire* continu d'un travail ou d'un service continu ou rendu chaque jour. La *solde* est le prix ou la *paye* d'un service rendu par une personne *soudoyée*, c'est-à-dire engagée et obligée à le rendre moyennant ce *salaire*, et, dans une autre acception, le payement ou l'acquit final d'un compte.

Il ne faut pas définir la *paye*, ce qu'on donne aux gens de guerre pour leur *solde*, comme si elle ne regardait que les soldats : on dit aussi la *paye* des ouvriers quand on leur distribue tout à la fois le *salaire* qu'ils ont gagné dans un certain temps, par une suite de travaux.

Quoique la *solde* regarde, selon l'usage ordinaire, le *soldat*, il faut observer que *soldat* vient de *solde*, et non *solde* de *soldat*. Ainsi, il y avait des *soldes* avant qu'il y eût des *soldats*; et l'on dit *soudoyer*, avoir, tenir à la *solde* des agents, des espions, etc., engagés et payés pour d'autres genres de service.

Le *salaire* concerne proprement l'ouvrier qui, pour gagner chaque jour sa vie, travaille pour autrui chaque jour. Mais ce mot s'applique aussi généralement à toute rétribution légitimement et rigoureusement due pour tout genre de soin : ainsi l'on dit que toute peine mérite *salaire*.

Paye désigne particulièrement l'action de payer, de distribuer, de délivrer actuellement la *solde* ou les *salaire*s que l'on doit, selon les conventions qui ont été faites. *Solde* désigne surtout l'engagement par lequel on s'est mis au

service et sous la puissance d'autrui pour tel genre de service avec la condition de la *solde*. *Salaires* désigne spécialement un droit et un besoin rigoureux dans celui qui le gagne. (R.)

1024. Payer, Acquitter.

Payer, donner ce dont on est convenu, le prix d'une chose.

Acquitter, décharger d'un fardeau, libérer ou délivrer d'une charge, rendre tranquille et libre.

Ainsi *payer*, c'est remplir la condition d'un marché en livrant le prix convenu d'une chose ou d'un service qu'on reçoit. *Acquitter*, c'est remplir une charge imposée, de manière à être libéré et quitte avec celui envers qui elle était imposée.

On *paye* des denrées, des marchandises, des services, des travaux, etc., ce qu'on reçoit moyennant un prix; mais on *n'acquitte* pas ces objets. On *acquitte* des obligations, des billets, des contrats, ce qui engage et grève à quelque titre; et ce n'est pas dans ce sens qu'on les *paye*. On *s'acquitte* d'un devoir, et l'on ne le *paye* pas. En *payant* une dette, on *s'acquitte* envers son créancier. Le *payement* termine le marché; l'*acquit* décharge la personne ou la chose.

Vous *payez* un droit pour prix de quelque équivalent: vous *acquitez* un droit à titre de charge. Vous *payez* des impôts, le tribut, à raison des avantages que vous retirez de la protection et des dépenses publiques: vous *acquitez* des droits de péage et d'entrée, dans la simple idée d'acquérir ou de recouvrer la liberté de passer et d'entrer.

On *paye* les personnes et l'on *s'acquitte* envers elles. Vous *acquitez* quelque chose lorsque vous *payez* pour lui. *Acquitter*, c'est toujours décharger; *payer*, c'est satisfaire.

On ne *paye* pas un bienfait, il est gratuit; mais on *acquitte* envers le bienfaiteur les obligations de la reconnaissance, c'est un devoir.

On dit *payer* de paroles, d'excuses; *payer* de sa tête, de sa personne, *payer* d'ingratitude, de mépris; *payer* de complaisance, d'attention; *payer* d'audace, d'effronterie, etc. C'est comme si l'on disait métaphoriquement *payer* en telle ou telle monnaie: il s'agit de la manière de remplir les conditions données, ou de donner en retour, en réponse, en revanche. Il n'en est pas de même d'*acquitter*; on *acquitte* ou on *n'acquitte* pas; la chose à faire est toute déterminée par l'obligation. La raison de cette différence est que le mot *payer* n'exprime que l'action de donner, livrer, faire; et que l'action entraîne les particularités; au lieu qu'*acquitter* marque l'effet de rendre quitte, et par conséquent il suppose qu'on fait ce qui est prescrit pour rendre quitte. A la vérité, on dit *s'acquitter* bien ou mal d'un emploi, parce qu'en morale il ne s'agit pas seulement de faire, il faut bien faire. (R.)

1025. Avoir peine, Avoir de la peine à faire une chose.

Nous disons de même, *avoir pitié* et *avoir de la pitié*, *avoir envie* et *avoir de l'envie*; *avoir horreur* et *avoir de l'horreur*, etc. *Avoir pitié*, *honte*, *soif*, c'est l'équivalent et l'explication des verbes qui seraient formés de ces noms. *Aimer*, *estimer*, *craindre*, etc., signifient *avoir amour*, *estime*, *crainte*. Les Latins disent *misereri*, avoir pitié; *pudere*, avoir honte; *sitire*, avoir soif, etc.

Dans la phrase *avoir peine*, *pitié*, *horreur*, ces noms sont des noms d'espèce, pris dans un sens indéfini, sans extension et sans restriction, sans gradation et sans qualification. Dans la phrase *avoir de la peine*, *de la pitié*, *de l'horreur*, ces noms, précédés de l'article, sont pris dans un sens particulier ou individuel et susceptible de restriction, d'extension, de qualification, en un mot de modifications différentes.

La phrase *avoir peine*, *honte*, etc., exprime uniquement l'espèce de sentiment qu'on a, le genre de disposition où l'on est. La phrase *avoir de la peine*,

de la honte, etc., marque tel effet qu'on sent, certaine épreuve qu'on fait, avec telle circonstance, dans un sens particulier ou particularisé.

Vous *avez peine* à faire la chose à laquelle vous répugnez naturellement ; vous *avez de la peine* à faire ce que vous ne faites qu'avec plus ou moins de difficulté.

Nous *avons peine* à concevoir ce qui choque nos idées ; nous *avons de la peine* à concevoir ce qui ne nous est pas présenté d'une manière claire et intelligible.

Il est clair que le nom sans l'article donne au discours plus de rapidité que le nom précédé de l'article. Il est sensible qu'il doit lui donner plus de force, puisqu'il exclut la restriction que le nom souffre ordinairement dans le second cas, si les accessoires n'en changent la valeur. (R.)

Il me semble que Roubaud conclut mal et que si dans *avoir peine* le substantif fait corps avec le verbe, il doit nécessairement perdre de son énergie tandis qu'il conserve tout entier son sens propre dans l'expression *avoir de la peine*.

Vous marchez d'un tel pas qu'on *a peine* à vous suivre. (MOLIÈRE.)

signifie simplement qu'on suit à peine, qu'il est malaisé de suivre. S'il y avait qu'on *a de la peine*, cela voudrait dire qu'on éprouve une véritable fatigue, qu'il est pénible de suivre.

La sainte justice de Dieu devant laquelle les anges *ont peine* à soutenir leur innocence. (BOSSUET.) C'est-à-dire devant laquelle les anges même sont à peine assez purs. Quand toutes les preuves s'amassent contre un accusé, son avocat *a de la peine* à le défendre.

Ils *ont peine* à s'échapper

Du piège de l'artifice. (RACINE.)

Ils y échappent *à peine*, ils y restent quelquefois empêchés. Ils *ont de la peine* à s'échapper, marquerait les efforts qu'ils feraient. À cet aspect, je sentis une impression que *j'aurais peine* à rendre. (J.-J. ROUSSEAU.) J'eus toute *la peine* du monde à démêler la vérité. (IDEM.)

« *J'ai peine* à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves, » dit Bossuet qui n'insiste pas sur le chagrin qu'il ressent personnellement, mais rend par cette expression vague le sentiment que tout le monde subirait à sa place et que ses auditeurs éprouvent comme lui.

On emploiera très-bien *avoir peine* avec un sujet inanimé : une voiture *a peine* à avancer et les chevaux *ont de la peine* à la tirer. (V. F.)

1026. Penchant, Pente, Propension, Inclination.

Au propre, le *penchant* est une direction qui porte la chose vers le bas : la *pente* est un abaissement progressif qui mène la chose de haut en bas ; la *propension* est une tendance naturelle de la chose vers un terme qui l'attire puissamment : l'*inclination* est une impression naturelle qui fait plier ou courber la chose d'un côté.

Nous disons, au propre, le *penchant* d'une montagne, d'une colline, et le *pente* d'une montagne, d'une rivière. Le *penchant* est un point quelconque d'inclinaison ou d'abaissement, avec opposition au sommet : la *pente* comprend tous les points du *penchant*, ou les divers degrés d'inclinaison sur la surface du plan incliné. Vous êtes sur le *penchant* de la montagne quand vous la descendez : vous suivez, vous graduez, vous mesurez sa *pente* ou l'étendue de son abaissement. Nous disons proprement la *pente* et non le *penchant* d'une rivière, parce que la rivière a une inclinaison prolongée et progressive, tandis qu'elle n'a pas un sommet. *Propension* est un terme métaphysique qui désigne une sorte de force interne par laquelle un objet gravite ou tend en bas : ainsi les corps graves ont une *propension* naturelle vers le bas ou leur centre. *Inclina-*

tion ne se dit guère dans un sens physique, que quand il s'agit de courber son corps ou sa tête, ou de pencher doucement un autre corps ; comme quand on verse par *inclination*. Hors de là, et s'il est question de lignes et de plans, on dit *inclinaison* : l'*inclinaison* de l'axe de la terre.

Le *penchant* et la *pente* ne figurent guère dans la métaphysique : il n'en est pas de même de la *propension*, et surtout de l'*inclination*. L'*inclination* est une impression reçue qui nous porte vers certaines choses. Ainsi nous avons de l'*inclination* pour le bonheur, pour la conservation de notre être ; nous avons de l'*inclination* pour les sciences, etc., ce sont là nos mobiles. Quand une *inclination* est si forte et si puissante, que l'âme est dans un état violent si elle ne se réunit à son objet, comme un corps s'il n'est pas dans son centre, c'est une *propension*. En métaphysique, l'*inclination* devient *propension*, comme en morale elle devient *penchant*, par un accroissement de force et d'énergie.

En morale, le *penchant* marque une forte impulsion ; la *pente*, une situation glissante ; la *propension*, un puissant attrait ; l'*inclination*, une sorte de goût ou une disposition favorable. (R.)

L'article de Roubaud n'est ni très-clair, ni tout à fait juste. Distinguons d'abord *pente* et *penchant* qui se prennent tous deux au propre. On dit la *pente* et le *penchant* d'une montagne, d'une colline, d'un fleuve.

A *pente* on ajoute le plus souvent un adjectif qui indique le degré d'*inclinaison* du terrain : une *pente* douce, une *pente* rapide ; nous n'avons trouvé *penchant*, au propre, qu'employé absolument.

Le *penchant* est ce qui penche, la partie, le côté qui penche. On dit le *penchant* de l'âge pour le déclin.

J'ai vu nos tristes journées

Décliner vers leur *penchant*. (J.-B. ROUSSEAU.)

Ce mot a quelque chose de vague ; il s'emploie quand on veut peindre une situation agréable : Sur le *penchant* de la colline. (LA BRUYÈRE.)

Bâti sur le *penchant* d'un long rang de collines. (BOILEAU.)

La *pente* est précisément l'espace de terrain incliné, ou le degré d'*inclinaison*. Une *pente* de trois lieues. Une *pente* de cinq mètres par lieue. On dit à *mi-pente* ; on ne dit pas à *mi-penchant*.

Pente, marquant l'*inclinaison* du terrain, indique la peine qu'éprouvent ceux qui y marchent, la difficulté à gravir en montant et à s'arrêter, se retenir en descendant. On s'arrête sur le *penchant* d'un précipice ; on roulerait, sans pouvoir s'arrêter, sur la *pente*. Qui grimpe sur une hauteur, s'il cesse de s'élever par un continuel effort, est entraîné par la *pente* même, et son propre poids le précipite. (BOSSUET.)

On dit plutôt la *pente* que le *penchant* d'un fleuve (RACINE, CORNEILLE), parce que l'on considère, dans ce cas, l'*inclinaison* du terrain qui détermine le mouvement des eaux.

Enfin, au propre, le *penchant* est toujours naturel ; la *pente* peut être artificielle : on donne de la *pente* à un terrain, à un toit, etc.

Au figuré, *penchant* et *pente* diffèrent d'abord par l'usage qu'on en fait : on dit le *penchant*, les *penchants* de quelqu'un, et la *pente* du plaisir, du mal, etc.

Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron,

S'égare, cher Paulus, par l'exemple abusée,

Et suivait du plaisir la *pente* trop aisée. (RACINE.)

Suivant la *pente* de la coutume qui veut qu'on loue. (LA BRUYÈRE.) C'est en ce sens que Roubaud dit que la *pente* indique une situation glissante :

Pente se prend aussi dans la même acception que *penchant* ; mais *pente* ne se dit qu'au singulier, tandis que *penchant* s'emploie le plus souvent au pluriel. On n'a qu'une *pente* et l'on peut avoir plusieurs *penchants* quelquefois

contraires. Notre *pente*, c'est la direction que nous suivons en nous laissant aller à notre nature. L'homme a un désir naturel et une *pente* invincible pour être heureux. (MALLEBRANCHE.) Il n'est rien de plus doux que de suivre la *pente* que la nature nous donne. (TRÉVOUX.)

De tous les animaux l'homme a le plus de *pente*
A se porter dedans l'excès. (LA FONTAINE.)

Leur extrême *pente* à rire aux dépens d'autrui. (LA BRUTÈRE.) Arrêter la *pente* d'une nature toujours rapide vers le mal. (MASSILLON.) Il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse changer dans un cœur cette *pente* de la nature, de ne s'attacher qu'à soi-même. (BOSSUET.)

Le *penchant* est plus vif et surtout plus particulier que la *pente*. Tous les hommes ont une même *pente*; chaque homme a ses *penchants*. Notre *pente*, c'est notre nature; nos *penchants* forment notre caractère. Le *penchant* prend sa source dans les premières mœurs. (MASSILLON.) Rien ne montre mieux les vrais *penchants* d'un homme que l'espèce de ses attachements. (J.-J. ROUSSEAU.) Il donne toujours l'idée de quelque chose d'agréable, de facile. Notre *penchant* nous porte à des idées plus agréables. (FLÉCHIER.)

Ils suivaient sans remords leur *penchant* amoureux. (RACINE.)

De là, sans que rien prouve que les *penchants* soient nécessairement mauvais en eux-mêmes, on les voit souvent blâmer, et il faut du courage pour les combattre et les vaincre.

L'*inclination* n'a point l'entraînement passionné du *penchant*; elle n'emporte pas, comme lui, la volonté; mais elle la fléchit doucement. L'*inclination* est à la fois un goût et une intention. Elle s'acquiert comme un goût, quoi qu'elle puisse comme un goût, être naturelle. Je commençais à combattre mes *inclinations* furtives (ce sont celles que lui avait données son séjour parmi les voleurs) et à vivre en garçon d'honneur. (LE SAGE.) Rendu inutile à sa patrie, dont il avait été le soutien, ensuite, je ne sais comment, contre sa propre *inclination*, armé contre elle. (BOSSUET.) Comme l'*inclination* s'acquiert, qu'elle agit sur la volonté sans la troubler et la confondre, elle dit presque toujours quelque chose de plus relevé que *penchant*. Mais les *penchants* ont une ténacité que n'a pas l'*inclination*.

Propension s'emploie rarement en ce sens; c'est un mot scientifique. Pris au figuré, il ne renferme pas, comme les mots que nous venons de distinguer, une idée morale: il constate un fait sans le juger. Les enfants ont une grande facilité à saisir le ridicule, et une grande *propension* à s'en amuser. (CONDORCET.) (V. F.)

1027. Pendant que, Tandis que.

Pendant que n'est guère employé que pour désigner la circonstance ou l'époque commune des choses; au lieu que *tandis que*, par un usage familier aujourd'hui, sert à marquer des rapports moraux entre deux choses, et à faire sortir les oppositions, les contrastes, les disparates, comme si l'on disait *au contraire, au lieu que, au rebours*.

Ainsi Bossuet, pour présenter uniquement les faits dans leurs rapports chronologiques, se sert toujours du premier terme, comme dans les phrases suivantes. *Pendant que* la valeur de Constantin maintenait l'empire dans une souveraine tranquillité, le repos de sa famille fut troublé par les artifices de Fausta sa femme. *Pendant que* Rome était affligée d'une peste épouvantable, saint Grégoire le Grand fut élevé malgré lui sur le siège de saint Pierre; il apaise la peste par ses prières. *Pendant que* la puissance des Perses était si bien réprimée par Héraclius, Mahomet s'érigea en prophète parmi les Sarra-

sins, etc. Jean-Baptiste Rousseau veut, au contraire, exprimer l'opposition ou le contraste par *tandis que*, dans les passages suivants :

C'est l'asile du juste, et la simple innocence
Y trouve son repos; *tandis que* la licence
N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Tandis que votre bras faisait le sort du monde,
Vos bienfaits ont daigné descendre jusqu'à moi. (R.)

1028. Pensée, Penser.

Le mot *pensée* ne désigne que l'action de *penser*; tandis que *penser* en marque la manière propre et distinctive.

Avec des traits si caractérisés, *penser* a nécessairement et manifestement une énergie que *pensée* ne peut jamais acquérir. Frappé du grand sens et de l'excellence du mot, La Bruyère le trouve beau, et vante ses effets en poésie. *Penser* est le verbe changé en substantif par une conversion familière à notre langue. Ainsi nous disons le *rire* d'une personne, le *parler* d'une autre, le *faire* d'un artiste, etc. Or, ces substantifs verbaux marquent le genre, l'espèce, la manière propre de *rire*, de *parler*, de *faire* de la personne : et c'est précisément ce que marque le *penser*. Le *penser* des âmes fortes leur donne un idiome particulier. (J.-J. Rousseau.) Ce n'est pas tout : *penser* et *pensée* diffèrent essentiellement quant à la forme : de là une différence naturelle de sens. *Pensée* a, comme l'italien *pensata*, une terminaison passive : c'est la *chose pensée*, l'effet ou le produit de l'action de *penser*. *Penser*, au contraire, a la forme active du verbe : il désigne l'action, l'opération, l'efficacité, la cause productive. Aussi le *penser* a-t-il une activité et une efficacité particulière; c'est le travail et le tourment de l'esprit : il le tient et pensant et pensif; il l'attache à ses *pensées*, et le mène de l'une à l'autre.

Avec des *pensées* on est pensant; avec des *pensers* on est pensif.

Les *pensées* inspirées et entretenues par une douce rêverie, par un tendre souvenir, par un sentiment affectueux, sont des *pensers*, et ces *pensers* nourrissent la rêverie.

L'amour vous tient dans d'éternelles *pensées*, et ces *pensers* sont une de ses plus douces jouissances.

Nous nous consumons en *pensées* plutôt tristes qu'agréables. A la grande douleur succèdent de mélancoliques *pensers* qu'on aime mieux que la joie. (R.)

Penser s'emploie encore en métaphysique pour exprimer d'une manière absolue la faculté de penser. Quel est l'homme sur la terre qui peut assurer, sans une impiété absurde, qu'il est impossible à Dieu de donner à la matière le sentiment et le *penser*? (VOLTAIRE.) (V. F.)

1029. Pensée, Perception, Sensation, Conscience, Idée, Notion.

Ce n'est pas moi qui présente ces termes comme synonymes; je les trouve associés de la sorte et avec *opération de l'esprit* (définition particulière d'un mot) dans le XI^e volume de l'ancienne Encyclopédie : je les rapporte pour examiner les explications qu'on en donne.

« Tous ces termes, dit l'auteur de l'article, semblent être synonymes, du moins à des esprits superficiels et paresseux, qui les emploient indifféremment dans leur façon de s'expliquer : mais comme il n'y a point de mots absolument synonymes, et qu'ils ne le sont tout au plus que par la ressemblance que produit en eux l'idée générale qui leur est commune à tous, je vais marquer leur différence délicate, c'est-à-dire la manière dont chacun diversifie une idée principale par l'idée accessoire qui lui constitue un caractère propre et singulier. Cette idée principale est celle de la *pensée*; et les idées accessoires

qui les distinguent, en sorte qu'ils ne sont point parfaitement synonymes, en sont les diverses nuances. » Je doute que mes lecteurs aperçoivent une grande synonymie entre tous ces mots divers, et que personne les confonde au point de dire, par exemple, *sensation* pour *idée*, ou *notion* pour *conscience*. Quoi qu'il en soit, en examinant les idées de l'auteur, je me bornerai à y ramener ou à y opposer les *notions* simples, communes et usitées de ces termes, métaphysiquement pris, sans m'embarrasser ni des sens particuliers que chaque école peut leur donner dans son langage, ni des acceptions détournées qu'il a plu à l'usage de leur attribuer. Je traite de la langue que tout le monde parle, et que nous devons tous entendre.

« On peut regarder le mot *pensée* comme celui qui exprime toutes les opérations de l'âme : ainsi j'appellerai *pensée* tout ce que l'âme éprouve, soit par des impressions étrangères, soit par l'usage qu'elle fait de sa réflexion; et *opération* la *pensée*, en tant qu'elle est propre à produire quelque changement dans l'âme, et, par ce moyen, à l'éclairer et à la guider. »

Tous ces termes annoncent des modifications de l'âme. La *pensée* est l'*opération* propre de l'esprit. L'âme pense et sent : le cœur sent et l'esprit pense. A mettre une différence entre la *pensée* et l'*opération* de l'esprit, il faut dire que *pensée* ne présente qu'un acte pur et simple, et qu'*opération* indique une action, un travail de l'esprit.

« J'appelle *perception* l'impression qui se produit en nous par la présence des objets. »

La *perception* est, pour ainsi dire, la vision de l'objet présent qui, par l'impression qu'il fait sur l'entendement, s'en fait *apercevoir* et connaître. *Apercevoir* n'est pas simplement *recevoir* les impressions des objets, c'est encore les leur rapporter comme à leur cause ou à leur source. Cette dernière opération suppose manifestement la réflexion d'après l'impression reçue.

« J'appelle *sensation* toute même impression qui se produit en nous, en tant qu'elle vient par les sens. »

La *sensation* est la *perception* excitée dans l'âme par la force des impressions produites sur nos *sens* ou sur les organes du corps, à la présence des objets extérieurs et sensibles. La *sensation* est donc une sorte de *perception* matérielle. Il y a des *perceptions* purement intellectuelles, telles que celles des objets spirituels, des choses abstraites, des *notions* générales, des objets moraux : elles appartiennent à l'entendement pur, et l'esprit n'a pas besoin de s'en former des images corporelles. La *sensation* va donc, pour ainsi dire, à l'âme par le sens; car c'est l'âme qui sent, et non le corps. La *sensation* est dans l'âme, qui en éprouve de la douleur, du plaisir ou tout autre sentiment, en même temps qu'il s'y forme des *perceptions* corporelles.

« J'appelle *conscience* la connaissance qu'on prend des objets. »

En métaphysique, la *conscience* est le sentiment intérieur que nous avons des objets, sans en avoir reçu l'idée par une impression étrangère. Nous avons le sentiment intérieur de notre existence, de nos pensées, de notre liberté, sans qu'on nous en donne l'idée.

Nous n'avons la connaissance des objets étrangers que par les *idées* que nos impressions nous en donnent : cette connaissance est une *perception* acquise, ce sentiment est *conscience*. En morale, la *conscience* est le sentiment intérieur de ce qui est bien et de ce qui est mal. Il est des objets dont nous jugeons bien sans réflexion, comme par instinct, mais par sentiment, par ce sentiment intérieur qui fait la *conscience*. La *conscience* est donc avec raison regardée comme un *sens intime*.

Ceci donne la différence propre de la *sensation* (1) et du *sentiment*. Le sen-

(1) Voyez le synonyme de l'abbé Girard, *sentiment, sensation, perception*.

timent appartient à cette espèce de sens intime ; et la *sensation* est dans la dépendance des sens corporels. Le *sentiment* est en nous comme une modification de l'âme, comme une chose qui nous est propre : la *sensation* vient du dehors, elle va dans l'âme porter une *idée* ou réveiller quelque *sentiment*. Le *sentiment* est à l'âme comme la *pensée* qu'elle produit : la *sensation* est à l'âme comme l'*idée* qu'elle reçoit. Vous voyez un enfant dans quelque danger, une *sensation* pénible vous trouble, et un *sentiment* impétueux vous fait voler à son secours. La *sensation* est passive et toujours passagère : le *sentiment* est actif et souvent très-durable. La *sensation* est proprement physique ; mais le *sentiment* est moral. Les *sensations* ne sont que des accidents ; les *sensations* forment nos affections, nos passions, nos vertus, nos vices, notre naturel, notre caractère, nos mœurs, notre bonheur ou notre malheur. Reprenons.

« J'appelle *idée* la connaissance qu'on prend des objets comme image. »

L'*idée* est, en effet, selon le sens propre du mot l'image, la représentation des objets, intimement unie à l'âme ou gravée dans son entendement. C'est par l'*idée* ou la représentation immédiate des choses, que l'esprit les aperçoit et les reconnaît : c'est par cette *idée*, conservée dans la mémoire, que la mémoire nous les rappelle.

« J'appelle *notion* toute *idée* qui est notre propre ouvrage. »

Toute *idée* qui est notre propre ouvrage est notre *pensée*, et non pas une *notion*. L'*idée* représente l'objet ; la *notion* en représente quelques détails. Si l'*idée*, dit Leibnitz, représente ce qu'un objet a de commun avec les autres individus de son espèce, c'est alors une *notion* ; et, en effet, elle en considère et compare alors les qualités communes. La *notion* déploie l'*idée* de la chose, mais d'une manière succincte et imparfaite.

Après ces *notions*, un peu hasardées, notre auteur continue :

« On ne peut, dit-il, prendre indifféremment ces termes l'un pour l'autre, qu'autant qu'on n'a besoin que de l'*idée* principale qu'ils signifient. » Ces cas sont rares, et il n'y en a peut-être point où tel de ces mots puisse être employé pour tel autre ; comme *conscience* pour *sensation* : et l'auteur le reconnaît lui-même tout aussitôt.

« On peut, dit-il, appeler les *idées* simples indifféremment *perceptions* ou *idées* ; mais on ne doit point les appeler *notions*, parce qu'elles ne sont pas l'ouvrage de l'esprit. On ne doit pas dire la *notion* du blanc ; il faut dire la *perception* du blanc. »

On ne dit pas la *notion* du blanc, parce que l'*idée* du blanc est une *idée* simple et première qui ne s'analyse pas ; et la *notion* est un essai d'analyse. On ne dit pas non plus la *pensée* du blanc, quoique, selon l'auteur, la *pensée* soit tout ce que l'âme éprouve. Ainsi, ce n'est point parce que la *notion* est l'ouvrage de l'esprit, qu'on ne dira pas la *notion* au lieu de la *perception* ou l'*idée* du blanc.

On dira indifféremment *perception* ou *idée*, lorsque leur différence n'influera pas sur le sens de la proposition ; ce qui arrive assez souvent. Mais s'il existe entre ces termes une différence, il est des cas où l'un des deux ne peut pas être mis à la place de l'autre sans entraîner une confusion et une erreur. Selon l'auteur, la *perception* est l'impression, et l'*idée* est l'image : or l'impression diffère manifestement de l'image imprimée. Dans la réalité, la *perception* est l'action d'apercevoir ; or cette action doit être quelquefois nécessairement distinguée de l'image imprimée dans l'esprit, c'est-à-dire de l'*idée*. La *perception* suppose l'objet présent à l'esprit, elle suppose que l'esprit le considère : il n'en est pas de même de l'*idée* ; elle reste gravée dans l'esprit sans que l'objet lui soit présent, sans que son *image* lui soit présente. L'esprit a la *perception* de l'objet par le moyen de l'*idée* ; et il a souvent l'*idée* de l'objet sans en avoir la *perception* actuelle. Enfin, on ne dira jamais que la *perception* représente les objets ; on ne dira jamais que l'*idée* les aperçoive ; donc il ne faut

pas appeler indistinctement *idées* ou *perceptions*, les *idées* mêmes simples.

Nous dirons également des *idées* ou des *perceptions* claires ou obscures, distinctes ou confuses, simples ou complexes, parce qu'il ne s'agit ici que de considérer des qualités communes aux *idées* et aux *perceptions*, sans aucun égard à l'attention que l'esprit peut leur donner, et à la manière dont il peut les envisager. Nous dirons encore que l'esprit forme, avec ses *perceptions* ou ses *idées* combinées, des jugements et des raisonnements; car il est évident que l'esprit donne alors à l'*idée* l'attention que la *perception* exige. Mais s'il faut exprimer formellement cette attention, c'est de la *perception* et non de l'*idée* qu'on parlera.

« Les *notions*, à leur tour, continue l'auteur, peuvent être considérées comme images; on peut, par conséquent, leur donner le nom d'*idées*, mais jamais celui de *perceptions*; ce serait faire entendre qu'elles ne sont pas notre ouvrage: on peut dire la *notion* de la hardiesse, et non la *perception* de la hardiesse: ou si l'on veut faire usage de ce terme, il faut dire les *perceptions* qui composent la *notion* de la hardiesse. »

Notre métaphysicien revient toujours à son idée que la *notion* est notre propre ouvrage, tandis que les *idées* et les *perceptions* sont produites en nous. Mais il y a des *notions*, comme des *idées* ou des *perceptions*, reçues et acquises. La *notion* peut être considérée comme une image; elle est même un petit tableau, puisqu'elle expose divers traits de la chose. La *notion* peut donc s'appeler *idée*; mais moins parce que ce dernier mot signifie image, que parce que, dans une acception secondaire, une *idée* se prend pour un court exposé, ou pour un assemblage de rapports considérés dans la chose: ainsi l'on donne une *idée*, un petit précis, une légère notice d'une affaire.

Quant à *perception*, il ne se dit pas pour *notion*, parce que la *perception* ne se présente que comme une *idée* simple, au lieu que la *notion* comprend plusieurs *idées*, et parce que la *perception* n'est que la vue de l'objet qui se fait connaître à nous; tandis que la *notion* en est une connaissance distincte et détaillée qui le fait mieux connaître. Si les *perceptions* composent, comme on le dit, la *notion* de la hardiesse, il est évident qu'on a des *perceptions* de la hardiesse, et que la *notion* n'en est qu'un assemblage.

Enfin, l'article de l'*Encyclopédie* est terminé par cette observation: « Une chose qu'il faut encore remarquer sur les mots d'*idée* et de *notion*, c'est que le premier signifie une *perception* considérée comme image; et le second, une *idée* que l'esprit à lui-même formée: les *idées* et les *notions* ne peuvent appartenir qu'aux êtres qui sont capables de réflexion; quant aux bêtes, si tant est qu'elles *pensent*, et qu'elles ne soient point de purs automates, elles n'ont que des *sensations* et des *perceptions*; et ce qui devient pour elle une *perception*, devient *idée* à notre égard, par la réflexion que nous faisons que cette *perception* représente quelque chose. »

S'il est vrai que les bêtes n'aient pas de *notions*, puisque les *notions* entraînent des réflexions, des comparaisons, des jugements, je demande pourquoi l'auteur refuse nettement des *idées* aux animaux, quand il n'ose leur refuser des *pensées*? Pourquoi il leur refuse des *idées*, sous prétexte qu'elles sont des images, pendant que les corps mêmes retracent des images? Pourquoi il leur refuse des *idées*, quand il leur accorde des *perceptions* qui ne font apercevoir les objets que par des *idées* ou des images? (R.)

1030. Penser, Songer, Rêver.

On *pense* tranquillement et avec ordre pour connaître son objet. On *songe* avec plus d'inquiétude et sans suite, pour parvenir à ce qu'on souhaite. On *rêve* d'une manière abstraite et profonde pour s'occuper agréablement.

Le philosophe *pense* à l'arrangement de son système: l'homme embarrassé

d'affaires *songe* aux expédients pour en sortir : l'amant solitaire *rêve* à ses amours.

Le plaisir de *rêver* est peut-être le plus doux, mais le moins utile et le moins raisonnable de tous.

J'ai souvent remarqué que les choses obscures ne paraissent claires qu'à ceux qui ne savent pas *penser* nettement; ils entendent tout sans pouvoir rien expliquer. Est-il sage de *songer* aux besoins de l'avenir d'une manière qui fasse perdre la jouissance des biens présents? (G.)

L'homme qui *pense* à l'esprit appliqué à une chose.

L'homme qui *songe* à une chose qui l'occupe, soit que volontairement il en rappelle l'idée, soit que cette idée l'obsède malgré lui.

L'homme qui *rêve* est absorbé, abstrait dans une idée.

L'application sérieuse de l'esprit, l'occupation ou l'obsession de l'esprit, l'abstraction de l'esprit, voilà ce que nous montrent ces trois verbes.

L'homme qui *pense* n'aime pas à être distrait; celui qui *songe* revient toujours, de bon gré ou malgré lui, à son objet; celui qui *rêve* ne saurait être distrait, puisqu'il est abstrait; c'est-à-dire distrait de tout, excepté de l'objet de ses rêveries.

Penser est un acte naturel de l'esprit; tout le monde *pense* plus ou moins. Les Anglais *pensent* trop, les Français ne *pensent* pas d'ordinaire assez. (SAINT-ÉVREMONT.) Il *pense* et il parle tout à la fois; mais la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il *pense*. (LA BRUYÈRE.)

Songer, c'est être occupé, s'inquiéter d'une chose.

On *pense* pour connaître; on *songe* pour agir.

Suivant les personnes qu'il rencontre, le faux dévot se met à genoux et il prie, ou il ne *songe* ni à se mettre à genoux, ni à prier. (LA BRUYÈRE.) Ce n'était plus cet ardent vainqueur qui semblait vouloir tout emporter; c'était une douceur, c'était une charité qui *songeait* à gagner les cœurs. (BOSSUET.) Pendant que le parlement d'Angleterre *songe* à congédier l'armée, cette armée toute indépendante réforme elle-même à sa mode le parlement. (BOSSUET.) Le parlement se disposait à agir. Mais quand « Gand tombe avant qu'on *pense* à le munir (BOSSUET), » l'idée même d'agir n'est pas venue à l'esprit.

Qui *pense* à se marier, en conçoit l'idée; qui y *songe*, *pense* à l'exécution.

Le distrait de Regnard jette la montre pour le tabac, et dit : « Je n'y *pensais* pas. » Le distrait de La Bruyère « ne *songeant* plus ni à l'heure » qu'il a demandée, « ni à la montre, la jette dans la rivière. » Il a oublié ce qui l'intéressait tout à l'heure.

On dit *penser* sérieusement à une chose; on ne *songe* que sérieusement.

Penser à la mort, c'est avoir l'idée de la mort d'une manière générale; *songer* à la mort, c'est *penser* à la sienne, s'y disposer. Il faut bien *penser* à la mort puisque nous sommes mortels; il y faut *songer* puisque nous ne savons quand elle nous prendra. La Fontaine dit d'un désespéré, qui en veut à ses jours :

Il ne *songea* plus qu'à mourir.

Il faut *penser* à ce qu'on doit dire pour avoir ses idées nettes et prêtes, et ne pas rester court; il y faut *songer* pour ne point dire de sottises, ne pas se compromettre, ne point blesser, ne point déplaire.

On *pense* à quelqu'un quand son souvenir revient à l'esprit; on *songe* à quelqu'un quand on s'inquiète pour lui ou qu'on s'occupe de lui.

Penser à mal, c'est supposer qu'il y a du mal. Honni soit qui mal y *pense*. *Songer* à mal (MOLIÈRE), c'est avoir l'idée de faire du mal.

Résumons-nous : *penser* est un mot général, susceptible de modifications. *Songer* est une manière de *penser* plus vive et moins désintéressée. C'est l'esprit qui *pense*; il semble que toute la personne *songe*.

Penser, étant un mot général, est mis souvent à la place de *songer* : mais

songer, alors même qu'il n'ajoute pas les idées accessoires et particulières que nous avons indiquées, renchérit sur *penser*.

Qui ne *pense* qu'à soi oublie les autres ; qui ne *songe* qu'à soi écrase les autres s'ils gênent son avancement.

Quelques synonymistes ont prétendu qu'on *pensait* au passé et qu'on *songeait* à l'avenir. C'est une assertion un peu téméraire, ne serait-ce qu'en présence de ce vers de Racine :

Songe, songe Céphise, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.

Rêver, c'est *penser* uniquement à une chose. Les amants se plaisent à *rêver* dans un lieu solitaire pour entretenir leurs *pensées*. (TRÉVOUX.)

Révant à son malheur tout le long du voyage. (LA FONTAINE.)

C'est *penser* à certaines choses mal à propos. *Rêver* dans l'église à Dieu et à ses affaires. (LA BRUYÈRE.) De là être distrait :

..... Il *rêve*, il est distrait. (REGNARD.)

Il parle, il *rêve*, il reprend la parole. (LA BRUYÈRE.)

C'est encore *penser* à des niaiseries, à des chimères :

Il *rêve* fort à rien..... (REGNARD.)

On n'étudie plus, on n'observe plus : on *rêve*. (J.-J. ROUSSEAU.)

C'est se laisser aller aux fantaisies de son esprit. La fatigue même de *penser* me devient chaque jour plus pénible. J'aime à *rêver*, mais librement, en laissant errer ma tête et sans m'asservir à aucun sujet. (J.-J. ROUSSEAU.)

C'est enfin *penser* longtemps à une chose, la chercher longtemps :

Ma main sans que j'y *rêve* écrira Raumaville...

Dès que j'y veux *rêver* ma veine est aux abois. (BOILEAU.)

(Voir l'article de ROUBAUD, *Songer à, penser à.*) (V. F.)

1031. *Penseur, Méditatif, Pensif, Rêveur.*

Un *penseur* est un homme d'une grande force et d'une grande habitude de pensée ; un esprit *méditatif* est un esprit porté à la méditation : on n'est *pensif* qu'au moment où une pensée occupe ; *rêveur*, qu'au moment où on se livre à la rêverie.

L'air *rêveur* donne à la physionomie quelque chose de vague et de distrait ; l'air *pensif*, quelque chose de sérieux et de préoccupé. M. Delille, en peignant la Mélancolie, a dit :

..... L'astre du soir la voit souvent *rêveuse*
Regarder tendrement sa lumière amoureuse.

Et plus loin :

Pensive, et sur sa main laissant tomber sa tête,
Un tendre souvenir est sa plus douce fête.

(L'Imag., chant. III.)

Un *penseur* est rarement *pensif* ou *rêveur* : sa physionomie annonce ordinairement la liberté d'esprit, qui résulte de la facilité et de la netteté de ses pensées. Le silence d'un esprit *méditatif* marque la réflexion et non la préoccupation : habitué à la méditation, il s'y livre sans fatigue et s'y arrache sans peine.

Un *penseur* ne s'attache ordinairement qu'à des idées générales et à de grands objets : un esprit *méditatif* trouve partout des sujets de méditations qui le ramènent à des idées importantes. Un projet qui occupe l'esprit rend *pensif* ; un sentiment qui remplit l'âme et l'imagination rend *rêveur*.

La crainte rend *pensif* ; l'espérance, mêlée de crainte, peut rendre *rêveur* : les souvenirs rendent *rêveur*, le passé semble le domaine de la rêverie. (F. G.)

1032. Perçant, Pénétrant.

Le mot de *perçant* tient de la force de la lumière et du coup d'œil ; celui de *pénétrant* tient de la force de l'attention et de la réflexion. Un esprit *perçant* voit les choses au travers des voiles dont on les couvre : il est difficile de lui cacher la vérité ; il ne se laisse pas tromper. Un esprit *pénétrant* approfondit les choses sans s'arrêter à la superficie : il n'est pas aisé de lui donner le change ; il ne se laisse point amuser. (G.)

1033. Périphrase, Circonlocution.

La *périphrase*, et de même la *circonlocution*, consiste à dire en plus de paroles ce qu'on aurait pu dire en moins, selon la définition de Quintilien.

La *périphrase* suppose la *phrase* : or nous entendons par *phrase* une proposition composée de divers termes, et qui forme un sens. La *circonlocution* suppose la *locution* ; et nous entendons par *locution*, une certaine manière de s'exprimer qui a quelque chose de particulier. Ainsi la *périphrase* devrait naturellement rouler sur une proposition entière, et la *circonlocution*, sur une expression quelconque. Par *circonlocution*, vous appellerez Louis XII, *le père du peuple* ; Alexandre, *le vainqueur de Darius* : ce n'est pas là une *phrase*. Par *périphrase*, vous direz que *le soleil sort des bras de Thétys*, ou qu'*il se replonge dans l'Océan*, pour dire qu'il se lève ou qu'il se couche : chacune de ces propositions a un sens complet. Cette différence est dans les termes, quoiqu'on n'y ait point d'égard ; car, ainsi que l'observe Dumarsais, la *périphrase* tient aussi la place d'un mot, quoique ce soit plutôt l'office de la *circonlocution* (1).

Périphrase est proprement un terme de rhétorique : la *périphrase* est une figure par laquelle, à l'expression simple d'une idée, vous substituez une description ou une expression plus développée, pour rendre le discours plus agréable, plus noble, plus sensible, plus frappant, plus intéressant, plus pittoresque. *Circonlocution* est un terme plus simple : la *circonlocution* sera plutôt une expression détournée, développée et substituée à l'expression naturelle, sans art, ou moins par art et avec une intention oratoire ou poétique, que par nécessité, par convenance, pour la commodité, pour l'utilité, soit parce qu'on n'a pas le mot ou l'expression propre, soit parce qu'il est propre de s'en abstenir, soit parce qu'il s'agit de faciliter l'intelligence des choses. La *circonlocution* serait donc la *périphrase* commune, familière, sans prétention de style et de recherche dans l'élocution : la *périphrase* serait donc la *circonlocution* oratoire ou poétique, faite pour embellir ou relever le discours.

Dans la conversation ordinaire, nous usons de *circonlocutions* pour faire entendre ce que nous ne voulons pas ou ne pouvons pas dire d'une manière expresse ; et ces détours ne s'appellent pas des *périphrases*. Mais vous appelez *périphrases* des *circonlocutions* inutiles, superflues, étudiées, affectées, opposées à la simplicité naturelle de la conversation. Ainsi la *circonlocution* sert plutôt à voiler, déguiser, à affaiblir ou adoucir, par une manière détournée, ce que la *périphrase* a plutôt pour objet de développer, d'éclairer ou de renforcer, et d'étaler par une exposition plus circonstanciée et plus frappante. (R.)

(1) Malgré Roubaud, l'usage a été le plus fort, et c'est user de *périphrase* que de dire, au lieu de Louis XII : le père du peuple. Dans les mots composés, les mots simples qui servent à les former ne gardent pas leur sens propre dans toute la rigueur. Du reste, la différence de sens entre *périphrase* et *circonlocution*, très-clairement établie dans le paragraphe suivant, vient non pas de la différence entre *phrase* et *locution*, mais de ce que *périphrase* est tiré du grec et *circonlocution* du latin ; le premier est resté noble et technique, le second usuel et familier. (V. F.)

1034. Perméable, Pénétrable.

Ces deux termes appartiennent au langage didactique de la physique, et se disent de tout corps dont l'existence n'exclurait pas la coexistence d'un autre corps dans le même espace ; mais ils s'entendent dans des sens différents.

Un corps est *perméable* lorsque ses pores sont capables de laisser le passage à quelque autre corps ; c'est ainsi qu'un corps transparent est *perméable* à la lumière.

Un corps serait *pénétrable*, si le même espace qu'il occuperait tout entier pouvait encore admettre un autre corps sans déplacer le premier.

Il est aisé de voir que la *pénétrabilité* est une qualité purement hypothétique, imaginée par le péripatétisme, pour ne pas rester court sur les phénomènes crustrop légèrement, ou trop difficiles à expliquer ; elle implique contradiction. Les corps sont *perméables* à d'autres corps ; cela est attesté en mille manières par les faits naturels et par les expériences de l'art : mais les corps sont *impénétrables* les uns à l'égard des autres. (B.)

1035. Perpétuel, Continuel, Éternel, Immortel, Sempiternel.

Perpétuel, appliqué au temps, à la durée, désigne proprement l'action de traverser, pour ainsi dire, toute l'étendue du temps, d'aller toujours, de ne pas finir.

Continuel marque proprement l'action qui se fait avec tenue, suite, constance, sans relâche, sans interruption, ce à quoi on tient la main et longtemps, qui ne cesse pas.

Éternel désigne l'état, la qualité de ce qui est de tout temps, en tout temps, dans tous les temps. Mais ce mot ne signifierait-il pas plutôt l'être, celui qui est, celui qui est même avant et après les temps ? car l'Éternel, proprement dit, n'a pas commencé d'être.

Immortel. Il marque la qualité de ce qui ne meurt pas, de ce qui vit toujours.

Sempiternel. Ce mot qualifie ce qui est à jamais, ce qui existe toujours, ce qui ne s'évanouira pas.

Ainsi *perpétuel* désigne le cours et la durée d'une chose qui va ou qui revient toujours ; *continuel*, le cours ou la durée prolongée d'une chose qui ne s'arrête pas, ou une suite longue de choses qui se succèdent rapidement ; *éternel*, la durée de l'objet qui n'a ni commencement ni fin, ou du moins qui n'a point de fin ; *immortel*, la durée de l'être qui ne meurt pas ou ne passe pas ; *sempiternel*, la durée de la chose qui existe toujours ou qui ne périra pas.

Par la valeur propre des termes, *perpétuel* et *continuel* expriment une action ou un cours de choses, avec cette différence que *perpétuel* exclut toute borne à la durée de la chose dans l'avenir, et que *continuel* marque une chose commencée et suivie, sans rien déterminer sur sa durée future. *Éternel*, *immortel*, *sempiternel*, ne font proprement qu'annoncer un état perpétuel et illimité dans sa durée ; mais avec cette différence qu'*éternel* exprime littéralement la durée du temps ; *immortel*, la durée de la vie ; *sempiternel*, la durée de l'existence. Dans un sens strict, *éternel* exclut un commencement, de même qu'une fin, *immortel* et *sempiternel* font abstraction du commencement.

Le mot *perpétuel* n'exclut ni n'exige la continuation rigoureuse et absolue, sans interruption et sans intermission : ainsi nous disons également le mouvement *perpétuel* (et il ne cesse jamais), et des rentes *perpétuelles* (et elles ne font que revenir à certaines époques).

Le mot *continuel* ne souffre point d'interruption, ou il veut une succession rapide sans autres accessoires : ainsi, des pluies sont longues et *continuelles* ; dans une saison, mais à la fin elles cessent. Si des maux *continuels*, ou qui ne laissent point de relâche, durent toujours, ils seraient *perpétuels*.

Le mot *éternel* réunit les idées de *continuité* et de *perpétuité*, toujours avec

une idée plus ou moins sévère et même effrayante ; ou plutôt il emporte toute la *continuité* et la *perpétuité* du temps : c'est dans ce dernier sens que Dieu est *éternel* ; dans un autre sens, les peines de l'enfer sont *éternelles*, ou sans cesse et sans fin.

Le mot *immortel* marque la sorte d'éternité de l'être vivant ou d'un être personnifié, et de tout objet à qui l'on attribue la vie : l'âme est *immortelle* ; la gloire qui ne passe point, qui vit dans la mémoire des hommes, est *immortelle*, etc.

Le mot *sempiternel* rappelle une sorte d'éternité successive qui parcourt, comme par degrés, toute la suite des temps, pour ainsi dire, jour par jour, tous les jours, toujours (*semper*), pour ne jamais finir ; mais ce mot, purement latin, n'est point usité, et il ne se dit qu'en raillant, d'une femme très-vieille, et qui, ce semble, ne peut mourir.

Ces termes se relâchent de leur sévérité, et ne marquent souvent qu'une durée, ou un temps plus ou moins long. Ainsi un supérieur de couvent est *perpétuel*, lorsqu'il l'est pour sa vie ; et on érige des monuments *perpétuels* qui durent tant qu'ils peuvent : des plaintes très-longues et très-fréquentes sont *continuelles* : ce qui dure outre mesure, contre notre attente ou l'ordre commun, de manière à fatiguer, à excéder, est *éternel* : ce qui mérite ou laisse une longue et glorieuse mémoire est *immortel* : la personne qui passe les bornes de la vie, et qu'on semble ennuyé de voir vivre, est *sempiternelle*. Ces applications en disent assez pour que le lecteur distingue aisément ce qui se prend en bonne ou mauvaise part. (R.)

Il y a à observer, après l'article de Roubaud, que *perpétuel*, latin : *perpetuus*, qui dure toujours, n'exprime la persistance de la durée que pendant un espace de temps limité, restreint. C'est en cela qu'il diffère d'*éternel*, qui n'a pas eu de commencement, ou au moins, n'aura pas de fin. Une rente *perpétuelle* n'est pas *éternelle* : elle a eu un commencement. Le roi Charles VII imposa la taille, qui depuis ce temps-là a été *perpétuelle*. (BOSSUET). Une prison *perpétuelle* (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE), un exil *perpétuel* (ACADÉMIE), cessent avec la fin de la vie du condamné.

Continuel, latin : *continuus*, qui se tient, se succède sans interruption, ne marque pas plus que *perpétuel* la durée absolue, mais la durée sans interruption pendant un certain temps, ou plutôt la répétition fréquente d'un même fait, d'une même action. Un père de famille, qui se plaît dans sa maison, a, pour prix des soins *continuels* qu'il s'y donne, la *continuelle* jouissance des plus doux sentiments de la nature. (J.-J. ROUSSEAU). La jeunesse est une ivresse *continuelle*. (LA ROCHEFOUCAULD.) Les morts et les vivants se remplacent *continuellement* (MASSILLON), et l'espèce humaine se *perpétue*.

Ces deux mots, ne désignant qu'une durée relative, se prennent souvent l'un pour l'autre : Un printemps *perpétuel* (VOLTAIRE), *continuel* (FÉNELON). De *perpétuels* combats (BOSSUET) ; une guerre *continuelle* (BOURDALOUE). Mais il y aurait inconvénient à substituer *perpétuel* à *continuel* dans les phrases suivantes : Le culte des dieux demande une attention *continuelle*. (MONTESQUIEU.) Toute la suite de sa vie parut un enchaînement *continuel* de crimes. (FLÉCHIER.) En effet, on y considère non la durée, mais la suite, la succession non interrompue. De même on ne pourrait remplacer *perpétuel*, par *continuel* dans les exemples cités plus haut : dans un exil *perpétuel* on ne voit que la durée. Une imitation *continuelle* (VOLTAIRE) fait un « *perpétuel* imitateur. » (FLÉCHIER.)

De plus, il est faux qu'une idée effrayante soit nécessairement jointe à *éternel*. Roubaud a cru devoir distinguer, par cette idée accessoire, ce mot de *perpétuel* sur le sens duquel il s'était trompé. Ce qui est *éternel* jouit d'une durée illimitée, entière, absolue. La vie *éternelle* veut aussi bien dire le bonheur *éternel* que le malheur *éternel*. Quand on applique la qualité d'*éternel* à tout autre qu'à Dieu, il y a exagération. L'expérience dément toujours ce senti-

ment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles (J.-J. ROUSSEAU). Un amour éternel. (IDEM.)

Les discours éternels de sagesse et d'honneur. (MOLIÈRE.)

L'exagération le rend même comique :

..... Il est oncle éternel. (REGNARD.)

Il n'y a rien à ajouter à ce que dit Roubaud, d'immortel et de sempiternel. (V. F.)

1036. Persévérer, Persister.

Persévérer signifie continuer avec attaché, ou plutôt poursuivre, avec une longue constance, ce qu'on avait commencé et même continué. *Persister* signifie soutenir avec attachement, et confirmer avec une ferme assurance, ce qu'on a décidé ou résolu.

Persévérer se dit proprement des actions et de la conduite ; *persister*, des opinions et de la volonté. C'est dans la pratique ou l'exercice d'une chose, dans le bien ou dans le mal, dans un genre d'occupations ou de vie, qu'on *persévère* : c'est dans son sentiment ou dans son dire, dans sa détermination ou dans sa résolution, dans sa manière de penser ou de vouloir, qu'on *persiste*.

Vous ne *persistez* pas dans le travail ou l'étude ; vous y *persévérez* : vous *persistez* dans votre déposition ; et vous n'y *persévérez* qu'autant qu'il est question d'actes répétés ou d'affirmations multipliées. Pour *persévérer*, il faut toujours agir de même, sans se démentir ; pour *persister*, il n'y a qu'à demeurer ferme, sans varier. Celui qui *persévère* dans sa révolte se comporte toujours en rebelle ; il faut l'arrêter dans sa marche : celui qui *persiste* dans sa révolte y est fermement attaché ; il faudrait changer ses sentiments.

J'ai dit que *persévérer* marquait l'attaché, je veux dire une assiduité soutenue ; j'ai dit que *persister* marquait l'attachement, je veux dire une volonté ferme. Il suffit d'un acte de récolement pour qu'un témoin *persiste* dans sa déposition : il faut une suite d'épreuves pour qu'un fidèle soit censé *persévérer* dans sa foi. On *persévère* par l'habitude de faire, et c'est ce qui demande une longue constance : on *persiste* par la force de la résolution, et c'est ce qui annonce la fermeté. On commence à pratiquer la vertu par amour-propre ; on continue par honneur ; on *persévère* par habitude. (CHARRON.)

Dans son aveuglement croyez-vous qu'il *persiste*. (CORNEILLE.)

A *persévérer*, on arrive à son but : à *persister*, on demeure dans le même état. Rien ne résiste à celui qui *persévère* : celui qui *persiste* résiste à tout. Celui qui *persévérera* jusqu'à la fin sera sauvé. (R.)

1037. Personnage, Rôle.

Ces deux termes désignent également l'objet d'une représentation, soit sur la scène, soit dans le monde.

Le terme de *personnage* est plus relatif au caractère de l'objet représenté ; celui de *rôle*, à l'art qu'exige la représentation : le choix des épithètes dont ils s'accrochent dépend de cette distinction.

Un *personnage* est considérable ou peu important, noble ou bas, principal ou subordonné, grand ou petit, intéressant ou froid, amoureux, ambitieux, fier, etc. Un *rôle* est aisé ou difficile, soutenu ou démenti, rendu avec intelligence et avec feu, estropié ou exécuté maussadement.

C'est au poète à décider les *personnages* et à les caractériser ; c'est à l'acteur à choisir son *rôle*, à l'étudier et à le bien rendre.

Il est presque impossible à un méchant de faire longtemps, sans se démentir, le *rôle* d'homme de bien : ce *rôle* est trop difficile pour lui, parce qu'il le tiendrait dans une contrainte d'autant plus gênante que l'acteur est plus loin de ressembler au *personnage* qu'il veut jouer. (B.)

Il n'est pas étonnant que ces deux mots aient été souvent employés l'un pour l'autre, et par les meilleurs auteurs, par Molière entre autres (voir l'*Impromptu de Versailles*, scène I^{re}), puisque le *personnage*, en parlant, en agissant, fait le *rôle*, et que le *rôle* est ce qu'a à dire ou à faire le *personnage*.

Personnage vient de *personne*, latin : *persona*. Le *personnage* est une personne de théâtre, ou plutôt une personne qui est sur un théâtre, qui est en vue, en représentation.

Se croire un *personnage* est fort commun en France. (LA FONTAINE.)

Les *personnages* d'une pièce de théâtre sont les hommes et les femmes qui paraissent et agissent dans cette pièce. Une pièce à trois *personnages*.

Eschyle dans le chœur jeta les *personnages*. (BOILEAU.)

L'auteur dramatique prend ses *personnages*, tantôt dans l'histoire, tantôt dans son imagination. L'auteur à qui je dois l'heureux *personnage* d'Eriphyle. (RACINE.) Cette Aricie n'est point un *personnage* de mon invention. (IDEM.) Tous les *personnages* qu'il représente sont des *personnages* en l'air. (MOLIÈRE.) Les *personnages* se distinguent entre eux, soit par leur état, qui est ou bas ou élevé, soit par leur caractère, et *personnage* est quelquefois synonyme de caractère : le caractère de Phèdre, le *personnage* d'Hippolyte. (RACINE, Préface de *Phèdre*.) Vous faites le poète, et vous devez vous remplir la tête de ce *personnage*, dit Molière à Du Croisy, auquel il explique aussitôt le caractère et les manières du poète ridicule.

Le *rôle* d'un acteur est ce qu'il a à dire, à faire. Tenir son *rôle* à la main. Nous ne savons pas nos *rôles*. (MOLIÈRE.) Répéter ou repasser son *rôle*.

Mais l'acteur, en jouant un *rôle*, représente un *personnage*; de là vient la confusion, et Molière a pu dire : Je ne me souviens pas d'un mot de mon *personnage*. Je m'acquitterai fort mal de mon *personnage*.

Mais le *personnage* d'un acteur est la personne que représente l'acteur, et son *rôle* est ce qu'il dit ou fait au nom de son *personnage*. Vous faites voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un *personnage* qui est si contraire à votre humeur. (MOLIÈRE.) Tâchez de bien prendre le caractère de vos *rôles*, et de vous figurer que vous êtes ce que (c'est-à-dire le *personnage* que) vous représentez.

Ainsi le *personnage* laisse oublier l'acteur, qui doit disparaître pour ne montrer que le *personnage*, et le *rôle* appelle l'attention sur l'acteur qui doit bien remplir le sien. Vous faites le même *personnage* que dans la *Critique*... Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce *rôle*. (MOLIÈRE.) Prenez garde de bien représenter (répéter) avec moi votre *rôle* de marquis. (IDEM.)

Le *personnage* d'un *rôle* serait le caractère peint dans ce *rôle*.

Le *rôle* d'un *personnage* est ce que fait ou dit le *personnage*, la place qu'il occupe dans la pièce. Un héros qui ne joue d'autre *rôle* que celui d'être aimé ou d'aimer ne peut jamais émuvoir; il cesse dès lors d'être un *personnage* de tragédie. (VOLTAIRE.) La Fontaine dit que dans son ouvrage, ample comédie à cent actes divers,

Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque *rôle*.

Et Chamfort remarque : C'est en effet comme de vrais *personnages* dramatiques qu'il faut les considérer.

Contrefaire un comédien, dit Molière, dans un *rôle* comique, ce n'est pas le peindre lui-même; c'est peindre d'après lui les *personnages* qu'il représente, et se servir des mêmes traits qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature; mais contrefaire un comédien dans des *rôles* sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de *personnages* ne veulent ni les gestes, ni le ton de voix ridicules dans lesquels on le reconnaît. (*Impromptu de Versailles*.)

Les rôles d'une pièce font l'intrigue, les personnages sont les caractères.

Quand on juge les *personnages* d'une pièce, on emploie le mot *rôle*, soit pour exprimer la conduite qu'y tient tel *personnage*, soit, en parlant des caractères mêmes, pour en marquer le mérite au point de vue dramatique : Ce *rôle* me paraît d'autant plus admirable qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé partout ailleurs. (VOLTAIRE.)

On dit ordinairement : il y a dans cette pièce un *rôle* de marquis, un *rôle* d'amoureux, un *rôle* de coquette, etc. Mais s'il s'agit de l'état même, de la qualité des *personnages*, c'est ce dernier mot qu'il vaudra mieux employer. Quoiqu'il y ait dans la pièce des *personnages* d'hommes, ces *personnages* n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. (RACINE.)

Quand il ne s'agit plus de comédie, je veux dire, du moins, quand le théâtre est le monde, ces différences subsistent.

Nous avons dit, en délinissant *personnage*, que ce mot donnait toujours l'idée de la représentation. Le *personnage*, c'est l'extérieur, le rang, tout ce qui se voit, se remarque.

Sur le théâtre du monde, nous sommes tous acteurs ; nous avons donc tous un *rôle*, et nous représentons un *personnage* qui est bas ou élevé, grand ou petit, noble ou ridicule. C'est votre fait de jouer le *personnage* qui vous est donné ; mais le choisir, c'est le fait d'un autre. (PASCAL.)

Que vous jouiez au monde un petit *personnage*. (MOLIÈRE.)

Ces décorations si magnifiques, qui nous éblouissent et qui embellissent nos histoires, cachent souvent les *personnages* les plus vils et les plus vulgaires (MASSILLON). Agricola quittait le *personnage* et les airs du maître, dès qu'il avait achevé les fonctions de sa charge. (BOURBOURG.)

Notre *rôle* est non-seulement la place que nous tenons dans le monde, le bruit que nous y faisons, mais notre conduite même, nos rapports avec les autres. C'était autrefois le *rôle* des amants de souffrir et de faire les avances ; les femmes à leur tour se sont chargées de ce *rôle*, dit La Bruyère, qui trouve qu'elles font un *personnage* ridicule. Combien de *personnages* différents joue un courtisan ! (TRÉVOUX.) C'est son *rôle*.

L'esprit ne saurait jouer longtemps le *personnage* du cœur. (LA ROCHEFOUCAULD.) Il n'en joue jamais le *rôle*.

Rôle signifie même ce que l'on a à faire, le devoir ou encore l'influence qu'on exerce. Cet ambassadeur a bien joué son *rôle* dans les négociations dont on l'avait chargé. (ACADÉMIE.) Je ferai voir quel était le *rôle* du poète lyrique. (MARMONTEL.) Le *rôle* des femmes ; le *rôle* de la Providence.

Personnage montre tellement l'extérieur seul que l'on prend, que l'on feint un *personnage*. Cromwell faisait le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, mêlant ainsi mille *personnages* divers. (BOSSUET.)

Un dévot *personnage* (LA FONTAINE) n'est pas un vrai dévot. Qui joue le *rôle* d'un traître trahit. (V. F.)

1038. Pesanteur, Poids, Gravité.

La *pesanteur* est dans le corps une qualité qu'on sent et qu'on distingue par elle-même. Le *poids* est la mesure ou le degré de cette qualité ; on ne le connaît que par comparaison. La *gravité* est précisément la même chose que la *pesanteur*, avec un peu de mélange de l'idée du *poids* ; c'est-à-dire qu'elle désigne une certaine mesure générale et indéfinie de *pesanteur*. Ce mot, pris dans le sens physique, est un terme dogmatique de science, qui n'est guère d'usage que dans l'occasion où l'on parle d'équilibre, et lorsqu'on le joint avec le mot de *CENTRE* : ainsi l'on dit que pour mettre un corps dans l'équilibre, il

faut trouver le centre de *gravité*; mais on s'en sert plus fréquemment au figuré, lorsqu'il s'agit de mœurs et de manières.

On dit absolument, et dans un sens indéfini, qu'une chose a de la *pesanteur*; mais on dit relativement et d'une manière déterminée, qu'elle est d'un tel *poids*; de deux livres, par exemple, de trois, de quatre, etc.

Mille raisons prouvent la *pesanteur* de l'air, et le mercure en marque le *poids*.

Au siècle d'Aristote, la *pesanteur* des corps était une qualité occulte qui les faisait tendre vers leur centre; et de notre temps, elle est une impulsion ou un mouvement inconnu qui les envoie dans les places que la nature leur a assignées. Le *poids* seul a d'abord réglé la valeur des monnaies; ensuite l'autorité les a fait valoir par l'empreinte du coin.

Dans le sens figuré, la *pesanteur* se prend en mauvaise part; elle est alors une qualité opposée à celle qui provient de la pénétration, de la vivacité de l'esprit. Le *poids* s'y prend en bonne part; il s'applique à cette sorte de mérite qui naît de l'habileté jointe à un extérieur réservé, et qui procure à celui qui le possède du crédit et de l'autorité sur l'esprit des autres.

Rien n'est si propre à délivrer l'esprit de la *pesanteur* naturelle que le commerce des dames et de la cour. La réputation donne plus de *poids*, chez le commun du peuple, que le vrai mérite.

L'étude du cabinet rend savant, et la réflexion rend sage; mais l'une et l'autre émoussent quelquefois la vivacité de l'esprit, et le font paraître *pesant* dans la conversation, quoiqu'il pense finement. (G.)

1039. Pestilent, Pestilentiel, Pestilentieux, Pestiféré.

Pestilent, qui tient de la peste, du caractère de peste, qui est contagieux. *Pestilentiel*, qui est infecté de la peste, qui est propre à répandre la contagion. *Pestilentieux*, qui est tout infecté et tout infect de peste, qui est pour répandre de tous côtés la contagion. *Pestiféré*, qui produit, porte, communique, répand partout la peste, la contagion.

Une chose est *pestilente*, qui peut exciter ou communiquer un venin: on dit une fièvre *pestilente*, un souffle *pestilent*, un air *pestilent*, etc. Cicéron oppose les lieux *pestilents* aux lieux *salubres*: leur infection peut causer ou communiquer la contagion.

Pestilentiel tient à *pestilence*, et *pestilence* marque le règne de la peste, une contagion établie, une influence épidémique. Des maladies *pestilentielles*, comme les fièvres malignes et les petites-véroles pourprées, sont propres à engendrer de funestes épidémies: des exhalaisons ou des vapeurs *pestilentielles* sont les miasmes ou les émanations propres de la corruption, de la contagion, ce qui les distingue fortement des vapeurs *pestilentes*.

De tous ces mots, celui de *pestilentiel* nous est le plus familier.

Pestilentieux marque, par sa finale, la force, l'activité, l'opiniâtreté de la contagion: mais ce mot, adopté dans le dernier Dictionnaire de l'Académie, n'est pas usité; et s'il est quelquefois employé, il paraît, par les citations de l'Académie, que c'est dans un sens religieux ou moral. Ainsi on dira des discours *pestilentieux*, des sentiments *pestilentieux*, une doctrine *pestilenteuse*.

Dans notre langue, *pestifère* est un terme dialectique, comme *somnifère*, *mortifère*, etc. Une odeur *pestifère*, une vapeur *pestifère*, communique, apporte en effet la peste, la contagion, l'épidémie. (R.)

1040. Pétulance, Turbulence, Vivacité.

La *pétulance* est une *vivacité* impétueuse; la *turbulence* une *vivacité* désordonnée.

La *vivacité* se porte promptement à ce qu'elle désire, la *pétulance* s'y porte

brusquement et impétueusement ; la *turbulence* ne veut et ne désire que le mouvement, le bruit et l'agitation.

La *vivacité* dans les actions est le contraire de la lenteur ; la *pétulance* indique le manque de réflexion ; la *turbulence* le manque d'idées et le besoin de mouvement.

Un homme, à tout âge, une femme peuvent avoir de la *vivacité* ; la *pétulance* n'est permise qu'à un jeune homme ; la *turbulence* n'est supportable que dans un enfant.

La *vivacité* est toujours agréable ; la *pétulance* quelquefois effrayante ; la *turbulence* toujours importune.

On a de la *vivacité* dans l'esprit, dans le caractère, comme dans les actions ; la *pétulance* ne se montre que dans les mouvements ; la *turbulence* est un mouvement perpétuel sans règle et sans but.

La *vivacité* peut être le caractère naturel d'une nation. Des peuples *turbulents* peuvent ne devoir leur inquiétude qu'à un défaut de police, à une situation pénible ou à un mauvais gouvernement. La *pétulance*, qui se manifeste par un mouvement brusque et spontané, ne peut appartenir qu'aux individus. (F. G.)

1041. Peu, Guère.

Peu est l'opposé de beaucoup ; et *guère* en devient une forte négation. S'il n'y a *guère* d'une chose, non-seulement il n'y en a pas beaucoup, mais il n'y en a pas assez, il n'y en a pas ce qu'il faut ; il y en a trop peu, fort peu ; il n'y en a presque point. L'usage est parfaitement conforme à cette observation.

Mais je dois remarquer d'abord que *peu* affirme positivement la petite quantité, et que *guère* ne fait que l'indiquer ou la supposer. *Peu* détermine une petite quantité ; et dès lors il convient au ton positif, à l'assertion formelle, à l'opinion décidée. *Guère* ne détermine rien sur la petite quantité ; et dès lors il laisse nécessairement un doute et quelque chose de vague dans l'idée de *peu*. A la vérité, dès qu'il exclut la quantité, il laisse bien peu de chose.

Qui ne voit *guère*, dit La Fontaine, n'a *guère* à dire : ce n'est pas à dire que qui sait peu parle peu. Savoir peu et parler peu expriment l'opposition formelle à beaucoup ; ne voir *guère*, n'avoir *guère* à dire, indique l'idée vague de pas grand'chose ; mais l'esprit invite, par cette manière de parler, à diminuer l'objet, le réduit presque à rien, comme on le verra par d'autres exemples.

Un homme qui a peu d'argent en a, et peut-être assez : un homme qui n'en a *guère*, en manque ou en manquera. Vous demandez d'un plat, peu ; mais si l'on ne vous en sert pas assez, vous trouvez qu'il n'y en a *guère*, qu'il y en a trop peu, bien peu. Vous rencontrerez mille exemples semblables, où *guère* indique une quantité insuffisante, tandis que *peu* ne marque que la petite quantité, sans accessoire.

Il y a différents degrés de *peu* : bien peu, fort peu, trop peu, très-peu, tant soit peu, si peu que rien. Il n'en est pas ainsi de *guère*, il désigne le *peu* comme indivisible : il exclut donc naturellement, par son emploi négatif, tout ce qu'il peut exclure, et il ne laisse du *peu* que ce qu'il est obligé d'en laisser, le moins.

Avec *peu*, on fait quelquefois beaucoup : avec trop peu, on ne fait *guère*, on ne fait pas grand'chose.

Peu, qui comporte des degrés de comparaison, ne se place pas devant des comparatifs ou des termes de comparaison : or c'est précisément le contraire de son synonyme. On dit qu'une personne n'est *guère* mieux, ou *guère* meilleure qu'une autre ; et il faudrait dire qu'elle est, non pas peu, mais substantivement, un peu mieux, un peu meilleure qu'une autre. Or il est évident qu'un *peu* marque une différence sensible, un jugement positif, une quantité certaine ; au lieu que *guère* n'indique alors qu'une quantité insensible, un jugement douteux, une différence insensible ou si légère, qu'on n'en fait pas cas.

S'il n'y a *guère moins* de probabilité pour une opinion que pour une autre, elles sont presque également probables; s'il y en a un *peu plus* pour celle-là que pour celle-ci, elles le sont inégalement. Ainsi *guère* dit ordinairement moins, ou marque moins de grandeur et de quantité que *peu*.

Aussi l'Académie observe-t-elle que *guère* se met souvent pour *presque*, *presque point*, comme quand ce mot est suivi d'un *que*. Par exemple, il n'y a *guère que* lui qui fût capable de faire cela; c'est-à-dire il est presque le seul, peut-être le seul homme capable de le faire; s'il y en a d'autres, il y en a *fort peu*.

Enfin, il est très-ordinaire d'employer le mot *guère* pour adoucir la force et modérer l'énergie de la négation absolue *pas* ou *point*, par un air d'exception ou de doute. Ainsi, pour ne pas dire séchement qu'une femme est laide, vous dites qu'elle n'est *guère* jolie; et vous diriez qu'elle n'est pas fort jolie, pour dire qu'elle l'est *peu* ou qu'elle ne l'est que *peu*. (R.)

1042. Peur, Frayeur, Terreur.

Ces trois expressions marquent par gradation les divers états de l'âme, plus ou moins troublée par la vue de quelque danger. Si cette vue est vive et subite, elle cause la *peur*; si elle est plus frappante et réfléchie, elle produit la *frayeur*; si elle abat notre esprit, c'est la *terreur*.

La *peur* est souvent un faible de la machine pour le soin de sa conservation, dans l'idée qu'il y a du péril. La *frayeur* est un trouble plus grand, plus frappant, plus persévérant. La *terreur* est une passion accablante de l'âme, causée par la présence réelle, ou par l'idée très-forte d'un grand péril.

Pyrrhus eut moins de *peur* des forces de la république romaine que d'admiration pour ses procédés. Attila faisait un trafic continu de la *frayeur* des Romains; mais Julien, par sa sagesse, sa constance; son économie, sa valeur, et une suite perpétuelle d'actions héroïques, rechasse les Barbares des frontières de son empire; et la *terreur* que son nom leur inspirait les tint tant qu'il vécut.

Dans la *peur* qu'Auguste eut toujours devant les yeux d'éprouver le sort de son prédécesseur, il ne songea qu'à s'éloigner de sa conduite: voilà la clef de toute la vie d'Octave.

On lit qu'après la bataille de Cannes la *frayeur* fut extrême dans Rome: mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple libre et belliqueux, qui trouve toujours des ressources dans son courage, comme de celle d'un peuple esclave, qui ne sent que sa faiblesse.

On ne saurait exprimer la *terreur* que répandit César lorsqu'il passa le Rubicon; Pompée lui-même, éperdu, ne sut que fuir, abandonner l'Italie, et gagner promptement la mer. (*Encycl.*, XII, 480.)

La *peur* est une passion. La *peur* est de toutes les passions celle qui jette l'âme dans de plus grands troubles. (SAINT-ÉVREMOND.)

..... La plus forte passion
C'est la *peur*. (LA FONTAINE.)

Il est des gens qui sont naturellement disposés à la *peur*; ce sont les *peureux*, les poltrons; et ils s'en corrigent difficilement.

..... Et la *peur* se corrige-t-elle? (LA FONTAINE.)

Peur est en ce sens synonyme de crainte et de lâcheté. Mais *peur* se dit aussi d'un mouvement subit et involontaire, d'une impression reçue. C'est en ce sens qu'il est synonyme de *frayeur*. L'article de l'*Encyclopédie* se contredit pour ne pas faire cette distinction. En effet, après avoir dit que la *peur* est causée par la vue vive et subite d'un danger, il donne comme exemple la *peur* qu'Auguste eut toujours devant les yeux.

Peur a toujours trait à ce qui se passe au-dedans de nous. C'est une sensation. Ce mot n'indique ni la cause, ni l'effet du trouble intérieur que l'on

éprouve, mais les mots qui l'accompagnent déterminent quelquefois cette cause et cet effet. La *peur* de la mort ; une grande *peur* ; mourir de *peur*.

La *frayeur* n'est pas seulement une *peur* plus grande. Ce mot peint le désordre causé par la *peur* : le saisissement, le refroidissement. Son courage épuisé succombe, son sang se glace de *frayeur*. (MARMONTEL.) On a la *frayeur* peinte sur le visage.

Calmez, reine, calmez la *frayeur* qui vous presse,
dit Assuérus à Esther, qui tombe évanouie en sa présence.

Que ne peut la *frayeur* sur l'esprit des mortels ? (RACINE.)

La *frayeur* lui aura fait voir ces hommes plus grands et plus forts que lui-même et il leur aura donné le nom de géants. (J.-J. ROUSSEAU.)

La *terreur* montre surtout la cause qui la produit. Souvent il s'emploie activement. On dit, en parlant d'un conquérant, la *terreur* de ses armes, de son nom. La *terreur* de cette situation et le grand nom de Corneille couvrent ici tous les défauts. (VOLTAIRE.) Il s'emploie aussi mieux que les deux autres en parlant d'une manière générale ou d'un grand nombre de gens. Il se répand autour des trônes certaines *terreurs* qui empêchent de parler aux rois avec liberté. (FLÉCHIER.)

Et ces profonds respects que la *terreur* inspire. (RACINE.)
Un mal qui répand la *terreur*. (LA FONTAINE.)

La *terreur* et la désertion se répandent dans les rangs ennemis. (BOSSUET.)

Et ses sons et leurs cris dont son camp étonné
Ont répandu le trouble et la *terreur* subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite. (RACINE.)

On oppose la *peur* à la réalité du mal. On a souvent plus de *peur* que de mal. On en est quitte pour la *peur*.

On dit une *terreur* salutaire. Il y a des gens qu'il est bon de faire trembler. Dans le camp du grand Condé on ne connaît point les vaines *terreurs* qui fatiguent et rebutent plus que les véritables. (BOSSUET.)

Repoussez une injuste *terreur*. (RACINE.)

Terreur panique.

La *peur* saisit, glace (RACINE) ; la *frayeur* fait frissonner, trembler ; la *terreur* accable. (V. F.)

1043. Piquant, Poignant.

Piquer signifie *percer* dans, entamer légèrement avec une pointe, faire par ce moyen un petit trou : la *piqûre* est plus ou moins légère ; elle ne fait qu'une petite ouverture ; elle ne pénètre pas très-avant dans un corps épais et gros. Nous disons *poindre*, plutôt dans le sens de *percer*, paraître, commencer à luire comme le jour, ou à pousser comme les herbes, quand on n'en voit qu'une petite *pointe*, que dans le sens littéral de *piquer*. Cependant on dit en proverbe : *poignez vilain, il vous oindra ; oignez vilain, il vous poindra* ; mais, dans cet exemple, le mot ne désigne que vaguement l'action de faire du mal ou de la peine. Il faut donc consulter ses dérivés ; or, ces dérivés désignent quelque chose de très-piquant, très-perçant, très-aigu, plus ou moins profond et douloureux. Ainsi la *ponction* n'est pas une simple *piqûre* ; la *componction* est une vive douleur ; un *poignard* est une arme cruelle, et qui cause une grande douleur, etc.

Poignant dit donc plus que *piquant*. Un point de côté vous *poind* et ne vous *pique* pas ; il vous cause une vive douleur avec des élancements, comme si l'on donnait des coups de lancette, et non de petits coups d'épingle. Une injure *poignante* *pique* jusqu'au vif, *perce* jusqu'au cœur. L'envie la plus brûlante et

la plus *poignante*. (SAINT-SIMON.) Le *piquant* est même quelquefois très-agréable : il réveille, il chatouille : on est toujours blessé, toujours souffrant de ce qui est *poignant*.

La différence ordinairement observée dans l'usage de ces mots, consiste en ce que *piquant* s'applique à la cause, à la chose qui pique; et *poignant*, au mal, à la douleur que vous éprouvez. Un trait est *piquant*, et votre mal est *poignant*. Manquant de tout dans mon chagrin *poignant*. (VOLTAIRE.) Traits *piquants* et satiriques. (LA BRUYÈRE.) Vous dites une raillerie *piquante* et une douleur *poignante* : une épigramme est *piquante*, et le remords est *poignant*. Ce mot est surtout une qualification de l'effet ou de la cause interne, tandis que l'autre désigne proprement l'action d'une cause extérieure. (R.)

On trouve pourtant dans Rousseau : Bonheur, plaisir, transport, que vos traits sont *poignants*. Mais la contradiction n'est ici qu'apparente : il s'agit en effet de sentiments. (V. F.)

1044. Pis, Pire.

Cherchez le mot *pis*, vous le trouverez partout qualifié d'abord d'*adjectif comparatif*. Je l'ai cru sur la foi de l'autorité, je pourrais dire sur la foi publique. Mais en tâchant de découvrir une différence entre *pire* et *pis*, adjectifs, je n'ai pu reconnaître dans ce dernier qu'un adverbe.

Si *pis* était adjectif, il serait du moins quelquefois joint à un substantif, puisque c'est là l'office propre de l'adjectif. Or, il ne l'est jamais; du moins je ne le trouve dans aucun exemple à citer. On ne dira pas un remède *pis* que le mal; on ne dira pas qu'un malade est dans un *pis* état qu'il n'était, etc.; c'est toujours *pire* que vous joignez à un substantif.

On suppose que *pis* est adjectif dans les phrases suivantes : il n'y a rien qui soit *pis* que cela; ce que je trouve de *pis*; il ne me saurait rien arriver de *pis*. Or, ces exemples ne prouvent rien. *Pis* est adverbe dans ces phrases, comme *mieux* dans celles-ci : il n'y a rien qui soit *mieux* que cela; ce que j'y trouve de *mieux*, etc. *Pis* est l'opposé de *mieux*, et il se place de même dans le même cas, comme adverbe; *pire* est l'opposé de *meilleur*, et il s'emploie de même seul comme adjectif.

Pis adjectif aurait un féminin, car ce mot ne saurait être des deux genres : serait-ce *pire*? Mais *pire* est un mot des deux genres; et il est ridicule de supposer qu'un adjectif qui est masculin et féminin ait encore, on ne sait pourquoi, un autre masculin. *Pire* est le latin *pejor*, des deux genres, comme *meilleur*, *melior*; *pis* est l'adverbe *pejùs*, comme *mieux* est *melius*.

Pis est adverbe : on en convient; or, s'il n'est point de cas où il ne puisse être reconnu pour adverbe, comme *mieux*, il n'est que cela. Ainsi, *pire* n'est qu'adjectif comme *meilleur*; c'est un point convenu : il n'y a que le peuple qui dise tant *pire*, de mal en *pire*, etc. *Pis* signifie *plus mal*; et *pire*, *plus mauvais*.

Je sais que *pis* et *pire* s'emploient substantivement et dans le degré superlatif, mais celui-ci comme adjectif, et celui-là comme adverbe. On dit le *pis*, comme le *mieux*; et le *pire*, comme le *meilleur*. Dans ces manières de parler elliptiques, *pire* suppose un substantif sous-entendu, dont il exprime la qualité, et auquel il se rapporte : *pis* suppose un verbe sous-entendu dont il modifie l'expression.

Le *pis*, le *pis du pis*, qui *pis* est; ce qu'il y a de *pis*, le *pis aller*, toutes ces locutions et autres semblables annoncent par le mot *pis* ce qui est, ce qu'il y a, ce qui arrive, ce qui se fait de *plus mal*. *Pis* qualifie l'espèce d'action ou d'existence qui serait exprimée par le verbe sous-entendu. On fait du *pis* qu'on peut, quand on fait aussi *mal* ou autant de mal qu'on peut, comme on fait du *mieux* qu'on peut. L'un prend les choses au *pis*, aussi *mal* qu'il est possible, tandis que l'autre les prend bien ou en bien, autant que cela se peut. Ce que

vous trouvez de *pis*, est ce qui vous paraît être *plus mal*, ce qu'il peut arriver de *plus mal*.

Pis désigne adverbialement, comme *plus mal*, le *pire état*, le *pire événement*; ainsi que *mieux*, quand on dit le *mieux*, désigne le *meilleur état*, la *meilleure action*.

Le *pire* réveille toujours l'idée d'un substantif, par lequel vous expliquerez votre phrase. Qui choisit prend le *pire*, c'est-à-dire le plus mauvais parti, l'objet le plus mauvais. Il n'y a point de degré du médiocre au *pire*, c'est-à-dire entre le degré médiocre ou moyen, et le degré *pire* ou le plus bas. Toujours le *pire* se rapporte à un mal ou à un autre substantif équivalent et suffisamment indiqué; et c'est le *pire* ou le plus grand des maux comparés.

Tout rentre ainsi dans la règle; et il ne reste ni bizarrerie, ni incon séquence, ni difficulté, ni synonymie. (R.)

1045. Pitié, Compassion, Commisération, Miséricorde.

La *pitié* est proprement la qualité de l'âme qui dirige sur les malheureux le sentiment de la bienveillance ou plutôt de la charité universelle. La *compassion* est le sentiment de *pitié* actuellement excité dans l'âme par les malheureux dont la douleur nous frappe droit au cœur. La *commisération* est l'expression sensible d'un vif intérêt qui, excité dans l'âme par la *compassion*, se répand sur les malheureux avec plus ou moins d'effet.

La *pitié* résulte d'une correspondance générale établie dans la constitution et l'organisation des êtres sensibles, en vertu de laquelle, si vous faites résonner dans les uns les cordes de la douleur, vous les ébranlez dans les autres. Chaque homme, dit Montaigne, porte la forme entière de l'humaine condition. La *compassion* est l'effet actuellement produit dans ce système d'harmonie par le seul mouvement imprimé à une touche, et non, comme le dit Pope, l'effet d'une imagination qui s'élève par degrés de l'idée vive au sentiment réel de la misère des hommes : l'âme est émue avant que l'imagination travaille; aussi les bêtes donnent-elles des signes sensibles de *compassion*. La *commisération*, en vertu du mouvement communiqué, forme un accord harmonieux par lequel les âmes se répondent les unes aux autres, et la voix de l'attendrissement se mêle avec celle de la souffrance : un cri de plainte excite une exclamation.

La *pitié* nous conduit naturellement au grand précepte de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit : elle nous apprend par sentiment ce que la raison démontre à la rigueur, que l'intérêt de chacun est celui de tous, et que l'intérêt de l'humanité est celui de chacun. La *compassion* ou la *pitié*, appliquée à des cas particuliers, fournit de si fortes preuves de ces vérités, qu'elle va jusqu'à désarmer l'ennemi furieux, qui se croit alors et se trouve en effet plus heureux de sauver sa victime suppliante que de l'im-moler à sa colère. Voyez Marcellus, considérant ce peuple infortuné qu'il vient d'écraser et d'ensevelir sous les ruines de Syracuse; il frémit de sa gloire, et il en est puni comme d'un grand crime par les larmes amères et intarissables d'une *commisération* stérile et désespérée. (R.)

L'article de Roubaud nous semble avoir besoin d'être résumé et éclairci : La *pitié* est une qualité de l'âme; elle fait partie de notre âme. Le sentiment de la *pitié* dort dans le cœur de l'homme, jusqu'à ce que le cri de la douleur vienne le réveiller. (J.-J. ROUSSEAU.)

La *compassion* ainsi que la *commisération* est ce sentiment éveillé, excité, appliqué à un malheur particulier.

Qui est sans *pitié* est cruel : Cet âge est sans *pitié*. (LA FONTAINE.) On est ou on n'est pas touché de *compassion*, de *commisération*, dans une circonstance donnée. *Pitié* avait fait *pitoyable*, c'est-à-dire capable de *pitié* et *impitoyable* est resté en ce sens : *compassion* et *commisération* n'ont pas fait d'adjectifs.

La *compassion* (du latin : *patis*, souffrir; *cum*, avec) fait qu'on pâtit avec,

en même temps, qu'on compatit : Je me *compassionne* fort tendrement des affections d'autrui et pleurerai aisément, si, par occasion que ce soit, je savais pleurer. (MONTAIGNE.)

La *commisération* (latin : *commiserari*, déplorer, pleurer) fait plaindre ceux qui souffrent.

La *pitié* ne partage pas toujours ainsi les douleurs des malheureux. *Pitié* se prend quelquefois dans le sens de mépris.

Et les deux bras croisés, du haut de son esprit,

Il regarde en *pitié* tout ce que chacun dit. (MOLIÈRE.)

Le vaincu qui implore la *pitié* du vainqueur ne lui demande pas de le plaindre, mais de l'épargner. Il n'y a qu'un cœur barbare qui ne soit pas touché de la *compassion* qu'on témoigne pour lui, la *pitié* peut blesser l'amour propre : Rien n'est plus insupportable à un grand courage que d'être aux autres un objet de *pitié*. (BOSSUET.) Dieu ne souffre pas des maux des hommes et cependant

Dieu regarde en *pitié* son peuple malheureux. (RACINE.)

Lorsque le Fils de Dieu était dans l'éternité de sa gloire, sa *miséricorde* pour les hommes n'était pas accompagnée d'une *compassion* effective, parce que toute véritable *compassion* suppose quelque douleur, et que le Fils de Dieu était alors incapable de pâtir et de compatir : il avait *pitié* de nous comme de ses enfants et de ses ouvrages. Mais depuis l'incarnation, il a commencé à avoir *compassion* de nous, à nous plaindre comme ses frères, comme ses semblables, comme des hommes tels que lui. (BOSSUET.) C'est par orgueil, dit La Rochefoucauld, que nous plaignons nos ennemis. La *pitié* nous laisse et quelquefois sert à nous montrer supérieurs aux malheureux que nous plaignons : par la *compassion*, nous partageons les peines, nous nous faisons les égaux des affligés.

Ainsi la *pitié* est un sentiment moins vif que la *compassion* et la *commisération* : elle diffère encore des deux autres en ce qu'elle fait agir. La *compassion* et la *commisération* consolent en mêlant leurs larmes aux pleurs des affligés ; la *pitié* vient en aide aux faibles, aux malheureux. Les marques de *compassion* (La Rochefoucauld.) sont des larmes, de douces paroles ; les marques de la *pitié* sont des secours, des bienfaits réels. Fléchier l'appelle une espèce de tristesse mêlée d'amour pour ceux qui souffrent. Elle tient de près à la charité. On peut être touché de *compassion*, c'est-à-dire ému au fond du cœur et cependant ne pas obéir à ses émotions, demeurer sans *pitié*, sans faire grâce, sans secourir.

La *commisération* est plus douce que la *compassion* : la *commisération* doit être un sentiment très-doux. (J.-J. ROUSSEAU.) La *compassion* afflige, la *commisération* attendrit. Mais la *compassion* peut rester tout à fait stérile ; la *commisération*, quoique ne poussant pas directement à l'action comme la *pitié*, en est moins éloignée que la *compassion*. Ce qui le prouve c'est que les spectacles affreux, la vue des supplices, ou même la représentation de malheurs imaginaires excitent notre *compassion*. On donne des marques de *compassion*, on peut jouer la *compassion*. La *commisération* se sent plus qu'elle ne se montre ; elle se communique ; elle nous attendrit et nous apprend des attentions délicates envers celui que nous voyons malheureux. Un discours excite la *commisération*, et un discours nous demande d'agir.

La *miséricorde* est une sorte de *pitié* qui pousse à faire grâce, à pardonner, une grande bonté. Que la clémence et la *miséricorde* croissent avec l'âge dans cet enfant précieux. (MASSILLON.) Elle a senti jusqu'où va la misère humaine, jusqu'où vont les *miséricordes* divines. (FLÉCHIER.) (V. F.)

1046.° Plaindre, Regretter.

On *plaint* le malheureux : on *regrette* l'absent. L'un est un mouvement de la *pitié*, et l'autre est un effet de l'attachement.

La douleur arrache nos *plaintes*. Le repentir excite nos *regrets*.

Un courtisan en faveur est l'objet de l'envie : et, lorsqu'il tombe dans la disgrâce, personne ne le *plaint*. Les princes les plus loués pendant leur vie ne sont pas toujours les plus *regrettés* après leur mort.

Le mot de *plaindre*, employé pour soi-même, change un peu la signification qu'il a lorsqu'il est employé pour autrui. Retenant alors l'idée commune et générale de sensibilité, il cesse de représenter ce mouvement particulier de pitié, qu'il fait sentir lorsqu'il est question des autres, et, au lieu de marquer un simple sentiment, il emporte de plus, dans sa signification, la manifestation de ce sentiment. Nous *plaignons* les autres lorsque nous sommes touchés de leurs maux ; cela se passe au dedans de nous, ou du moins peut s'y passer sans que nous le témoignions au dehors. Nous nous *plaignons* de nos maux lorsque nous voulons que les autres en soient touchés : il faut pour cela les faire connaître. Ce mot est encore quelquefois employé dans un autre sens que celui dans lequel je viens de le définir ; au lieu d'un sentiment de pitié, il en marque un de repentir : on dit en ce sens qu'on *plaint* ses pas, qu'un avare se *plaint* de toutes choses, jusqu'au pain qu'il mange.

Quelque occupé qu'on soit de soi-même, il est des moments où l'on *plaint* les autres malheureux. Il est bien difficile, quelque philosophie qu'on ait, de souffrir longtemps sans se *plaindre*. Les gens intéressés *plaignent* tous les pas qui ne mènent à rien. Souvent on ne fait semblant de *regretter* le passé que pour insulter au présent.

Un cœur dur ne *plaint* personne. Un courage féroce ne se *plaint* jamais. Un paresseux *plaint* sa peine plus qu'un autre. Un parfait indifférent ne *regrette* rien.

La bonne maxime serait, à mon avis, de *plaindre* les autres lorsqu'ils souffrent sans l'avoir mérité ; de ne se *plaindre* que quand on peut par là se procurer du soulagement ; de ne *plaindre* ses peines que lorsque la sagesse n'a pas dicté de se les donner ; et de *regretter* seulement ce qui méritait d'être estimé. (G.)

1047. Plaisanterie, Facétie, Bouffonnerie, Farce.

La *plaisanterie* est le contraire du sérieux : elle rit et fait rire.

La *facétie* est une espèce particulière de *plaisanterie* : une *plaisanterie* fine, ou l'excès de la *plaisanterie*.

La *bouffonnerie* est toujours un excès. C'est une *plaisanterie* grossière.

La *farce* est une espèce de comédie remplie, *farcie* de *plaisanteries* vives, *bouffonnes* ; ou encore l'espèce de *plaisanterie* qui convient à ces pièces.

Le *plaisant* ne rit et ne fait rire que de ce qui ne doit point être pris au sérieux. La *plaisanterie* est un art qui demande du goût et de la discrétion.

Aux dépens du bon sens gardez de *plaisanter*. (BOILEAU.)

Un bon *plaisant* est une pièce rare. Le monde est plein de mauvais *plaisants* ; il pient partout de cette sorte d'insectes. (LA BRUYÈRE.)

La *facétie* tourne en *plaisanterie* des choses qui ne sont point *plaisantes* d'elles-mêmes ; c'est de ce contraste qu'elle tire sa finesse et son sel. C'est, par exemple, une action ridicule faite sérieusement. Y a-t-il rien de plus ridicule que de voir le grand Condé baiser la chaise de Sainte-Geneviève dans une procession, y frotter son chapelet, le montrer au peuple, et prouver par cette *facétie* que les héros sacrifient souvent à la canaille ? (VOLTAIRE.) La *facétie* emportée violemment le rira par ses saillies inattendues. La *facétie* outrée, déplacée devient *bouffonnerie*.

Pour le *bouffon* rien n'est sacré : il ne respecte rien, ni les autres ni lui-même. Il se met en scène et se donne en spectacle. Il est méprisable.

En vain par sa grimace un *bouffon* odieux
À table nous fait rire et divertir nos yeux.

Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre,

Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux. (BOILEAU.)

La *bouffonnerie* est à l'opposé du bon sens et du bon goût. On est étonné de voir naître et éclore le bon sens du sein de la *bouffonnerie*. (LA BRUYÈRE.) La chaire semblait disputer ou de *bouffonnerie* avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école. (MASSILLON.) Le génie des pièces comiques est de chercher la *bouffonnerie*; César même ne trouvait pas que Térence fût assez *plaisant*; on veut plus d'emportement dans le risible. (BOSSUET.) On dit faire le métier de *bouffon*, servir de *bouffon*. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicules, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les *bouffons* d'un public dont ils devraient être les maîtres ! (VOLTAIRE.)

Le Pays sans mentir est un *bouffon plaisant*. (BOILEAU.)

La *plaisanterie* enjouée badine et ne va qu'à l'agrément. La *facétie* peut avoir un but plus élevé qu'elle déguise sous une forme *plaisante*. Les *facéties* de Voltaire n'étaient point simplement destinées à faire rire : il ressort un enseignement du contraste même qui s'y remarque entre le ton et le sujet.

La *plaisanterie* est une qualité, une habitude d'esprit. Bien que Voltaire ait donné le nom de *Facéties* à quelques-uns de ses ouvrages, la *facétie* n'est point un genre littéraire. Le genre *bouffon* a été à la mode avec Scarron. La *farce* est une comédie où tout est exagéré, poussé à la charge, à la parodie. Mais, quoique grossière, une bonne *farce* vaut mieux qu'une froide comédie : Boileau regrettait, dit-on, certaines *farces* de Molière qui avaient été perdues.

La Bruyère dit qu'il est malaisé de soutenir longtemps le personnage de *plaisant*, parce qu'il est rare que celui qui fait rire se fasse estimer. Le *bouffon* est tout de suite méprisé. Il ne me semble pas que la *facétie* soit autre chose qu'une qualité, une disposition de l'esprit qui ne touche en rien au caractère. Il n'y a que les *facéties* déplacées qui compromettent. Un *plaisant*, un *bouffon* se donnent pour tâche de faire rire, d'amuser les autres; qui a l'esprit *facétieux* voit promptement le côté *plaisant*, risible. (V. F.)

1048. Plaisir, Bonheur, Félicité.

Ce qu'on appelle *bonheur* est une idée abstraite composée de quelques idées de *plaisir* : car qui n'a qu'un moment de *plaisir* n'est point un homme *heureux*; de même qu'un moment de douleur ne fait point un homme *malheureux*.

Le *plaisir* est plus rapide que le *bonheur*, et le *bonheur* plus passager que la *félicité*. Quand on dit je suis *heureux* dans ce moment, on abuse du mot, cela veut dire j'ai du *plaisir*. Quand on a des *plaisirs* un peu répétés, on peut, dans cet espace de temps, se dire *heureux* : quand ce *bonheur* dure un peu plus, c'est un état de *félicité*. On est quelquefois bien loin d'être *heureux* dans la prospérité, comme un malade dégoûté ne mange rien d'un grand festin préparé pour lui. (*Encycl.*, VIII, 194.)

1049. Plaisir, Délice, Volupté.

L'idée de *plaisir* est d'une bien plus vaste étendue que celle de *délice* et de *volupté*, parce que le mot a rapport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres; ce qui concerne l'esprit, le cœur, les sens, la fortune, enfin tout est capable de nous procurer du *plaisir*. L'idée de *délice* enchérit, par la force du sentiment sur celle de *plaisir*; mais elle est bien moins étendue par l'objet : elle se borne proprement à la sensation, et regarde surtout celle de bonne chère. L'idée de la *volupté* est toute sensuelle, et semble désigner, dans les organes, quelque chose de délicat qui raffine et augmente le goût.

Les vrais philosophes cherchent le *plaisir* dans toutes leurs occupations, et

ils s'en font un de remplir leur devoir. C'est un *délice* pour certaines personnes de boire à la glace, même en hiver, et cela est indifférent pour d'autres, même en été. Les femmes poussent ordinairement la sensibilité jusqu'à la *volupté*, mais ce moment de sensation ne dure guère; tout est chez elles aussi rapide que ravissant.

Tout ce que je viens de dire ne regarde ces mots que dans le sens où ils marquent un sentiment ou une situation gracieuse de l'âme. Mais ils ont encore, surtout au pluriel, un autre sens, selon lequel ils expriment l'objet, ou la cause de ce sentiment, comme quand on dit d'une personne qu'elle se livre entièrement aux *plaisirs*, qu'elle jouit des *délices* de la campagne, qu'elle se plonge dans les *voluptés*. Pris dans ce dernier sens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences et leurs délicatesses particulières. Alors le mot de *plaisirs* a plus de rapport aux pratiques personnelles, aux usages et au passe-temps; tels que la table, le jeu, les spectacles et les galanteries. Celui de *délices* en a davantage aux agréments que la nature, l'art et l'opulence fournissent; telles que de belles habitations, des commodités recherchées et des compagnies choisies. Celui de *voluptés* désigne proprement des excès qui tiennent de la mollesse, de la débauche et du libertinage, recherchés par un goût outré, assaisonnés par l'oisiveté, et préparés par la dépense, tels qu'on dit avoir été ceux où Tibère s'abandonnait dans l'île de Caprée. (G.)

4050. Plausible, Probable, Vraisemblable.

Plausible, qu'on peut approuver; *probable*, qu'on peut prouver, par des raisonnements; *vraisemblable*, qu'on peut supposer vrai.

Une excuse est *plausible* quand elle présente des apparences spécieuses; une opinion est *probable* quand elle a beaucoup de preuves en sa faveur; un fait est *vraisemblable*, quand ce qu'on en raconte ressemble à ce qui doit être vrai.

Le *vraisemblable* est ce que les apparences approchent le plus de la certitude; le *probable*, ce que la réflexion fait paraître *vraisemblable*; le *plausible*, ce que la bonne volonté peut admettre comme *probable*. (F. G.)

4051. Plein, Rempli.

Il n'en peut plus tenir dans ce qui est *plein*. On n'en peut pas mettre davantage dans ce qui est *rempli*. Le premier a un rapport particulier à la capacité du vaisseau, et le second à ce qui doit être reçu dans cette capacité.

Aux noces de Cana, les vases furent *remplis* d'eau, et, par miracle, ils se trouvèrent *pleins* de vin. (G.)

Plein est un adjectif : il exprime une qualité.

Rempli est un participe : il marque le résultat d'une action.

Ce qui est *plein* est tel naturellement, ou pour avoir été *rempli*. Ce qui est *rempli* n'est *plein* que parce qu'on y a mis ce qui y est contenu.

Plein indique donc l'état de la chose, abstraction faite des causes qui l'ont rendue telle, ou de l'époque où elle a reçu ce qu'elle contient. *Rempli* rappelle ces causes ou cette époque.

Plein prend des modifications : très-*plein*, assez, pas assez, trop *plein*, à moitié *plein*. *Rempli* n'en prend pas.

Mais *rempli* est plus souvent que *plein* accompagné de régimes qui expriment la nature de la chose contenue. En effet, dans ce qui est *rempli*, il y a ce qu'on y a mis, et l'on y peut mettre les choses les plus opposées; ce qui est *plein* contient ce qui doit y être, le contenu pour lequel il est fait.

Une bouteille est plus ou moins *pleine*, elle est *remplie* de vin, d'huile, d'eau, etc.

Au moral, on dira plutôt *plein* de ce qui est naturel, habituel, constant; *rempli* de ce qui est accidentel, fortuit, passager. L'écureuil a les yeux *pleins*

de feu. (BUFFON.) Toutes les œuvres de Dieu sont *pleines* de sa providence. (BOSSUET.) Dans les cours des rois, tout est *plein* de ces jalousies. (MASSILLON.)

Il était *plein* d'esprit, de sens et de raison. (BOISSAC.)

On dit : *plein* et *rempli* de courroux ; dans le premier cas, on ne constate que l'état de l'homme courroucé ; dans le second la cause de son courroux ou le moment où son courroux s'est allumé.

L'homme *plein* de lui est tel par caractère :

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même. (MOLIÈRE.)

On peut être *rempli* de soi un instant : c'est une vanité moins durable et moins profonde ; Jamais homme n'eut tant droit d'être *rempli* de lui-même, si jamais on peut avoir droit d'en être *rempli*. (BOURDALOUE.)

Mais *rempli* s'emploiera surtout quand, au lieu de se borner à constater un fait, on voudra remonter jusqu'à l'auteur. Les cieux sont *pleins* de la gloire de Dieu.—Le Seigneur aime la miséricorde et la justice : la terre est *remplie* de ses bienfaits. (LA HARPE.) Il n'est rien de si dangereux qu'une longue vie quand elle n'est *remplie* que de vaines entreprises. (BOSSUET.) Une vie *pleine* est une vie bien *remplie*. La vie *remplie* de tant de projets passagers et vains est-elle autre chose qu'un songe ? (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

L'esprit est *plein* : il n'y a aucune place pour le souci ni l'inquiétude. (PASCAL.) Quand on est *plein* d'une chose on ne saurait voir autre chose, parler d'autre chose ; il faut s'épancher ; c'est comme un trop *plein* dont il faut se délivrer. Celui qui est *rempli* a reçu tout ce qu'il peut contenir ; c'est l'orateur qui est *plein* et les auditeurs sortant *remplis*. (V. F.)

1052. Plier, Ployer.

Vaugelas a très-bien observé que ces mots ont deux significations fort différentes ; mais on n'a pas voulu l'entendre : et *plier* a pris, presque partout, la place de *ployer*, sans toutefois l'exclure de la langue, car les bons écrivains et surtout les poètes, *plioient* encore des choses que la foule n'a aucune raison de *plier*.

Tout le monde sait, dit Vaugelas, que *plier* veut dire faire des *plis* ou mettre par *plis*, comme *plier* du papier, du linge ; et *ployer* signifie céder, obéir, et, en quelque façon, succomber, comme *ployer* sous le faix, une planche qui *ploie* à force d'être chargée. Mais comme on a dit aussi *plier* pour céder ou obéir, *ployer* a paru dès lors inutile.

Plier, c'est mettre en double ou par *plis*, de manière qu'une partie de la chose se rabatte sur l'autre : *ployer*, c'est mettre en forme de boule ou d'arc, de manière que les deux bouts de la chose se rapprochent plus ou moins. On *plie* à plat ; on *ploie* en rond. Personne ne contestera qu'on ne *plie* de la sorte : la preuve que c'est ainsi qu'on *ploie* est dans l'usage général et constant d'expliquer ce mot par ceux de *courber* et *fléchir*. *Plier* et *ployer* diffèrent donc comme la *courbure* du *pli*. Le papier que vous plissez, vous le *pliez* ; le papier que vous roulez, vous le *ployez*. Cette distinction fort claire démontre l'utilité des deux mots.

On avait *plié* ce que vous *dépliez* : on avait *ployé* ce que vous *déployez*. *Déployer* est-il un mot inutile, et le confondez-vous avec *déplier* ? Pourquoi donc abandonner *ployer* ou le confondre avec *plier* ? Vous ne *pliez* ni ne *dépliez* l'étendard que vous roulez ou déroulez, vous le *ployez* et *déployez*.

Plier se dit particulièrement des corps minces et flasques, ou du moins fort souples, qui se plissent facilement et gardent leur *pli* ; *ployer* se dit particulièrement des corps roides et élastiques qui fléchissent sous l'effort et tendent à se rétablir dans leur premier état. On *plie* de la mousseline, et on *ploie* une branche d'arbre. Quand je dis particulièrement, je ne dis pas exclusivement et sans exception. (R.)

Malgré Vaugelas et les grammairiens, ces deux mots se confondent souvent et l'usage a été le plus fort. On dit *plier* sous le poids, sous le faix. (LA BRUYÈRE.)

Cependant la distinction de Roubaud est juste et il est des cas où il faut l'observer avec exactitude. Toutes les fois qu'il y a dans la chose ou la personne qui *plie* ou qu'on *plie* faiblesse, douceur, facilité à céder, il vaut mieux dire *plier*. Avec la violence, l'effort, on mettra plutôt *ployer*. Elle le *plie* avec douceur sous le joug maternel. (FLÉCHIER.) Il y a des gens qui par un reste d'équité ne rompent pas les lois, mais ils les *plieront* à leurs intérêts. (FLÉCHIER.) On oppose *plier* à rompre, à briser ; tandis qu'en *ployant*, on brise quelquefois.

Je *plie* et ne romps pas. (LA FONTAINE.)

Faites seulement que les hommes n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie, et ne brisent pas ceux qui *plient*. (LA BRUYÈRE.)

Qui *plie* se redresse, qui *piole* reste courbé. (V. F.)

1053. Plus, Davantage.

Ces mots sont également comparatifs, et marquent tous les deux la supériorité ; c'est en quoi ils sont synonymes ; voici en quoi ils diffèrent.

Plus s'emploie pour établir explicitement et directement une comparaison ; *davantage* en rappelle implicitement l'idée, et la renverse ; après *plus*, on met ordinairement un *que*, qui amène le second terme, ou le terme conséquent du rapport énoncé dans la phrase comparative ; après *davantage*, on ne doit jamais mettre *que* parce que le second terme est énoncé auparavant (1).

Ainsi l'on dira, par une comparaison directe et explicite, les Romains ont *plus* de bonne foi que les Grecs ; l'ainé est *plus* riche que le cadet. Mais, dans la comparaison inverse et implicite, il faut dire les Grecs n'ont guère de bonne foi, les Romains en ont *davantage* ; le cadet est riche, mais l'ainé l'est *davantage*.

Dès que la comparaison est directe, et que le terme conséquent est amené par un *que*, on ne doit pas, quoi qu'en dise le P. Bouhours, se servir de *davantage*. Ainsi l'on ne doit pas dire, conformément à la décision de cet écrivain : « Vous avez tort de me reprocher *que* je suis emporté, je ne le suis *pas davantage* que vous : il n'y a rien qu'il faille *davantage* éviter, en écrivant, que les équivoques : jamais on ne vous connut *davantage* que depuis qu'on ne vous voit plus. » Il faut dire, dans le premier exemple, je ne le suis *pas plus* que vous ; dans le second, il n'y a rien qu'il faille éviter avec *plus* de soin que les équivoques ; et dans le troisième, jamais on ne vous connut *mieux* que depuis qu'on ne vous voit plus. (B.)

Plus pouvant être suivi de *que* et du terme de la comparaison, étant opposé directement à *moins*, a plus de précision que *davantage*. Qui veut *plus* désire peut-être une quantité déterminée à laquelle se bornent ses désirs ; qui veut *davantage* pourra bien n'avoir jamais assez.

Je lis dans La Bruyère : Ne pourrait-on faire comprendre aux personnes d'un certain caractère et d'une profession sérieuse, pour ne pas dire *plus*, que... *Davantage* ne voudrait pas dire la même chose. Dire *plus* ; c'est aller plus loin, plus haut, et dire *davantage*, c'est en dire plus long.

Mais des exemples plus nombreux donnent exactement le même sens à ces deux mots. Dans *les Fâcheux* de Molière, Climène et Oronte tiennent, l'une pour l'amant jaloux, l'autre pour le confiant :

(1) Il faut observer toutefois que *davantage que* s'est employé jusqu'au XVII^e siècle, et qu'on le trouve fréquemment dans Pascal et dans La Bruyère. Il ne se dit plus du tout aujourd'hui. (V. F.)

ORONTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect *davantage*.

CLIMÈNE.

Et moi, que si nos vœux doivent paraître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater *plus* d'amour.

Remarquons encore que *plus* se joignant à des adverbes, on emploie quelquefois *davantage* où *plus* ne saurait être bien placé seul. Il n'y a rien, dit La Bruyère, qui mette *plus* subitement un homme à la mode, et qui le soulève *davantage* que le jeu. (V. F.)

1054. Poison, Venin.

On désigne par là certaines choses qui peuvent attaquer les principes de la vie par quelque qualité maligne ; c'est le sens propre et primitif : dans le sens figuré, on le dit des choses qui tendent à ruiner les principes de la religion, de la morale, de la subordination politique, de la société ou de l'honnêteté civile.

Poison, dans le sens propre, se dit des plantes ou des préparations dont l'usage est dangereux pour la vie ; *venin* se dit spécialement du suc de ces plantes, ou de certaine liqueur qui sort du corps de quelques animaux.

La ciguë est un *poison* : le suc qu'on en exprime en est le *venin*.

Le sublimé est un *poison* violent ; il renferme un *venin* corrosif qui donne la mort avec des douleurs cruelles.

Tout *poison* produit son effet par le *venin* qu'il renferme ; mais on ne peut pas dire qu'il y ait *poison* partout où il y a du *venin* : et jamais on ne dira, par exemple, le *poison* de la vipère et du scorpion.

Le mot *poison* suppose une contexture naturelle ou artificielle dans les parties propres à contenir et à cacher le *venin* qui s'y trouve ; et le mot de *venin* désigne plus particulièrement le suc, ou la liqueur qui attaque les principes de la vie.

C'est avec cette différence que ces deux termes s'emploient dans le sens figuré, et il faut peut-être ajouter que le terme de *poison* y désigne une malignité préparée avec art, ou cachée du moins sous des apparences trompeuses ; au lieu que le terme de *venin* ne réveille que l'idée de malignité subtile et dangereuse, sans aucune attention aux apparences extérieures.

Certains philosophes modernes affectent de répandre dans leurs écrits un *poison* d'autant plus séduisant qu'ils font continuellement l'éloge de l'humanité, de la raison, de l'équité, des lois : mais aux yeux de la saine raison, qu'ils outragent en l'invoquant, rien n'est plus subtil que le *venin* de cette audacieuse philosophie, qui attaque en effet les fondements de la société même. (B.)

Le *poison*, de sa nature, est mortel ; quelquefois le *venin* n'est que malfaisant. Le *poison* se forme d'un *venin* mortel. Le *venin* est dans la chose, et la chose elle-même est un *poison*, considérée relativement aux ravages qu'elle produit dans les corps, quand on l'a avalée. On dit qu'une plante est un *poison*, pour exprimer sa propriété distinctive à l'égard de l'animal qui la mangerait comme une autre plante. On ne dit pas qu'un animal est un *poison*, il n'a que du *venin*, car sa propriété n'est pas d'empoisonner comme aliment. Le *venin* est la qualité maligne de la chose : le *poison* est le contraire de l'aliment, quant à l'effet. La nature donne seule le *venin* : l'art emploie, extrait, prépare les *poisons*. (R.)

Poison vient du latin : *Potio*, breuvage. Il se prenait autrefois en bonne part. (MÉNAGE.)

Le *poison* se boit, s'avale. (SAINT-ÉVREMONT). Il se dit par exagération d'une

boisson désagréable au goût. Boileau, en parlant du vin offert par l'hôte du *Repas ridicule*, dit :

Toutefois, avec l'eau que j'y mets à foison,
J'espérais adoucir la force du *poison*.

C'est une *boisson* qui fait mal, qui cause la mort. On l'oppose à nourriture : Vous faire un *poison* mortel de ce que Jésus-Christ a établi pour être la nourriture spirituelle de votre âme. (BOURDALOUE.)

Le *poison* se prépare comme une potion. Le *poison* préparé par des mains habiles. (MASSILLON.) Il se donne, se fait prendre, etc.

On suit les effets du *poison* dans le corps ou, au figuré, dans l'âme, dans les nations infectées : Vos mœurs forment un *poison* qui gagne les peuples et les provinces, qui infecte les États, qui change les mœurs publiques, qui donne à la licence un air de noblesse et de bon goût, etc. (MASSILLON.)

On dit mourir de, faire mourir par le *poison*.

Il m'a fallu flatter ses insolents ministres,
Dont j'ai craint quelquefois le fer et le *poison*. (CORNEILLE.)

Il se dit au figuré de tout ce qui est funeste, trompeur, enivrant :

L'or, ce *poison* brillant qui naît dans nos climats. (VOLTAIRE.)
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
Où le mensonge règne et répand son *poison*. (RACINE.)

.... Quel funeste *poison*
L'amour a répandu dans toute ma maison ! (RACINE.)

Il est d'autres erreurs, dont l'aimable *poison*
D'un charme bien plus doux enivre la raison. (BOILEAU.)

L'ennui, qui est le *poison* de la vie ; le *poison* de la crainte. (VOLTAIRE.)

Venin, latin : *venenum*, drogue, *poison*, est une sorte de liqueur malfaisante contenue dans le corps de certains animaux, et qu'ils lancent sur ceux qui les attaquent. Il indique donc quelque chose d'intérieur, de caché, de subtil. On dit le *venin* empoisonne : c'est-à-dire qu'une fois lancé par l'animal, ses effets sont les mêmes que ceux du *poison*. Cette justice infernale se glisse partout, comme un serpent ; elle empoisonne de son *venin* les établissements les plus utiles. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Cependant les effets du *venin* peuvent être moins violents que ceux du *poison* : on dit *venin* dangereux et *venin* empoisonné.

Ainsi ce qui distingue ces deux mots, c'est que le *poison* est une substance étrangère qui nuit, cause la mort en pénétrant dans le corps, tandis que le *venin* est quelque chose de subtil, d'intérieur, qu'on répand, qu'on lance contre. Il se disait autrefois du principe des maladies contagieuses ; il a été remplacé par *virus*. Le premier a toujours rapport aux effets produits, le second davantage à la cause, à l'auteur du mal. Le *venin* de la haine, de la malignité ; le *poison* de la flatterie. Le *venin* produit un mal intérieur moins facile à définir que le mal causé par le *poison* :

Pourquoi nourrissez-vous le *venin* qui vous tue ? (RACINE.)

On le dit quelquefois pour ce qu'il y a de plus subtil dans le *poison*. Le *poison* est le breuvage, le *venin* le principe nuisible qui y est contenu :

J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un *poison* que Médée apporta dans Athènes ;
Déjà jusqu'à mon cœur le *venin* parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu. (RACINE, *Phèdre*, acte V, sc. vii.)
(V. F.)

1055. Le point du jour, La pointe du jour.

Pour juger entre ces deux manières de parler, il faut en connaître la valeur. Le *point* et la *pointe du jour* diffèrent naturellement entre eux comme le *point* et la *pointe*. Ainsi le *point* et la *pointe du jour* s'accordent à désigner le plus

petit jour, par la raison que le *point* et la *pointe* désignent ce qu'il y a de plus petit.

Le *point* est la plus petite division de l'étendue : la *pointe* est le plus petit bout de la chose. Le *point du jour* est le premier et le plus simple élément de la *journée* qui commence à courir : la *pointe du jour* est la première et la plus légère apparence du *jour* qui commence à luire. Le *jour* est la clarté répandue dans le monde ; la *journée* est la succession des temps renfermés dans la durée du *jour* : or, la *pointe* est au *point* comme le *jour* à la *journée*.

Je m'explique. La *pointe* fait le *point* ; la *pointe* de l'aiguille fait le *point* de couture, un ouvrage : la *pointe du jour* fait le *point du jour* ou le commencement du temps que dure le *jour*. La *pointe* fait partie du corps ; le *point* est un ouvrage distinct. La *pointe du jour* est le premier rayon du *jour* qui commence à poindre ou à percer les ténèbres ; c'est la naissance du *jour* : le *point du jour* est le premier instant qui commence à marquer la division des époques différentes de la *journée* ou du *jour* considéré dans sa durée ; c'est l'origine du temps. Le *point du jour* est le commencement de la durée, comme le midi en est le milieu ; la *pointe du jour* est le commencement de la clarté, comme le grand *jour* en est la plénitude ou l'éclat. L'observateur se lève avant le *point du jour* pour considérer la petite *pointe du jour*. Vous partez au *point du jour* à cette époque, et vous marchez à la *pointe du jour* ou à la clarté du *jour* naissant. Vous mesurez le temps par le *point du jour* : la *pointe du jour* vous fait distinguer les objets.

On dit la petite *pointe du jour* et non le petit *point*. Le *point* est ordinairement censé n'avoir point d'étendue. Le *point du jour* est donc regardé comme indivisible : la *pointe*, au contraire, a plus ou moins de longueur ou de grosseur ; et c'est une raison pour dire la petite *pointe du jour*. (R.)

1056. Poli, Policé, Civilisé.

Ces deux premiers termes, également relatifs aux devoirs réciproques des individus dans la société, sont synonymes par cette idée commune : mais les idées accessoires mettent entre eux une grande différence.

Poli ne suppose que des signes extérieurs de bienveillance ; signes toujours équivoques, et, par malheur souvent contradictoires avec les actions. *Policé* suppose des lois qui constatent les devoirs réciproques de la bienveillance commune, et une puissance autorisée à maintenir l'exécution des lois. (B.)

Les peuples les plus *polis* ne sont pas aussi les plus vertueux : les mœurs simples et sévères ne se trouvent que parmi ceux que la raison et l'équité ont *policés*, et qui n'ont pas encore abusé de l'esprit pour se corrompre.

Les peuples *policés* valent mieux que les peuples *polis*.

Chez les barbares, les lois doivent former les mœurs ; chez les peuples *policés*, les mœurs perfectionnent les lois, et quelquefois y suppléent ; une fausse *politesse* les fait oublier. (Duclos, *Considér. sur les mœurs de ce siècle*, ch. 1^{re}, édit. de 1764.)

Dans l'article de Beauzée et dans les *Considérations* de Duclos, le sens de *poli* est mal saisi. Il ne s'agit pas ici de la *politesse* des personnes, mais de la *politesse* des peuples, et ce n'est pas la même chose. Un homme *poli* peut manquer de vertu ou de sincérité, et sa *politesse* peut être menteuse : il n'en est pas de même de la *politesse* d'une nation.

Un peuple *poli* est l'opposé d'un peuple grossier ; c'est celui dont les mœurs sont douces, le goût formé, l'esprit cultivé.

Un peuple *policé* obéit à un gouvernement, à des lois.

Un peuple *civilisé* est celui chez lequel l'industrie, le commerce, les sciences, les arts, le gouvernement, tout est dans un grand éclat et un progrès constant.

Un peuple *civilisé* peut n'être pas *poli* : les Anglais qui sont *civilisés* ne sont pas *polis* ; les Français le sont davantage. Les peuples se *civilisent* peu à peu,

à mesure qu'ils s'éloignent de la barbarie ; ils sont *polités* du moment qu'ils ne sont plus sauvages ni nomades ; il faut une disposition naturelle aux peuples pour devenir *polis*. Les Béotiens étaient *polités* et *civilisés* comme les autres peuples de la Grèce ; la nature les avait faits grossiers, ils ne furent jamais *polis*.

Un peuple sans *police* n'est qu'un amas d'hommes, qui ne compte pas parmi les nations ; les nations *civilisées* peuvent se perdre par l'excès même de la *civilisation* ; un peuple *poli* charme et attire à lui ses ennemis même, et triomphe de ses vainqueurs. De toutes les villes de la Grèce, Sparte était la mieux *poliée* : Athènes la plus *civilisée* et la plus *polie*.

On dit d'une manière générale : les nations *poliées*, *civilisées*, par opposition aux peuples barbares et sauvages. On dit moins les peuples *polis*. La *politesse* est une qualité plus rare et plus particulière. (V. F.)

1057. Poltron, Lâche.

L'abbé Girard dit que le *lâche* recule, et que le *poltron* n'avance pas ; il a raison : mais l'application est commune aux deux, et ce n'est pas par un simple jeu de mots et des traits insignifiants qu'on peut les distinguer.

Lâche est une expression figurée qui regarde la force ; non-seulement c'est le manque d'énergie, mais c'est l'incapacité de tension. Le péril effraye tellement l'homme *lâche*, qu'il ne conçoit pas même l'idée de la résistance.

Poltron (1) est, selon les uns, l'ellipse de *pollex truncatus*, pouce coupé (moyen dont se servaient ceux qui craignaient d'aller à la guerre) ; selon d'autres, c'est l'allemand *polster*, qui signifie oreiller, parce qu'on suppose que le *poltron* aime à rester au lit. La première étymologie me paraît plus naturelle, d'autant que l'usage l'a, pour ainsi dire, consacrée, en donnant le nom de *poltron* aux oiseaux de proie auxquels on coupe l'ongle du doigt de derrière.

Poltron est celui qui craint le danger, qui se laisse aller à la peur. Il diffère du *lâche*, en ce que celui-ci n'ose ni reculer ni se servir de ses armes, et que le *poltron*, qui n'est qu'intimidé, met tout en usage pour se sauver.

Le *lâche* tombe, s'abandonne et se laisse achever. Le *poltron* dort l'œil ouvert, il fuit, il craint le bruit de la guerre ; mais, s'il est forcé, il se bat, et se bat bien : aussi dit-on qu'il ne faut pas le réveiller, au lieu que l'épée du *lâche* ne fit jamais de mal.

La *lâcheté* suppose l'abandon absolu du devoir, l'incapacité de le remplir ; la *poltronnerie*, prévoyance trop inquiète, n'est quelquefois qu'un excès de prudence, au lieu que l'autre est l'excès de faiblesse. Par l'abandon de l'un, vous jugerez de sa *lâcheté* ; par sa prévoyance outrée, vous jugerez de la *poltronnerie* de l'autre.

Ces deux qualifications sont toujours prises en mauvaise part : celle de *lâche*, infiniment plus fâcheuse, conserve toujours la force de son origine, sans jamais être modifiée.

Par *lâche* ou *lâcheté*, on caractérise l'individu ; on embrasse, pour ainsi dire, toutes les actions de sa vie. *Poltron* a un sens moins étendu, il ne s'applique qu'à certaines circonstances. On rit quelquefois d'une *poltronnerie*, mais non d'une *lâcheté* : celle-ci est vice, l'autre n'est qu'un défaut. (R.)

1058. Pontife, Prélat, Évêque.

Pontife, qui fait ou dirige les choses sublimes, les choses saintes, celles de la religion. Le latin *pontifex* qualifie l'homme chargé des choses sacrées, puissant en matière de religion, chef religieux. Le *pontife*, dit Cicéron, préside aux choses sacrées.

Prélat, qui est élevé au-dessus des autres, placé dans un rang haut, distin-

(1) Étymologie forcée. *Poltron* vient de l'italien *poltrone*, qui signifie lit de plume et qui, pris au figuré, fait allusion à la mollesse du *poltron*.

gué par sa place, selon la valeur du latin *prælatus*, qu'il nous a plu d'appliquer à l'ordre ecclésiastique exclusivement à tout autre. Il y a dans l'Eglise deux ordres de *prélats* : les *évêques* prennent le premier; le second est composé d'abbés, de généraux d'ordre, de doyens, etc., qui ont des droits honorifiques, tels que celui de porter la crosse et la mitre, etc. A Rome, les ecclésiastiques qui ont le droit de porter l'habit violet s'appellent *prélats*. Le *prélat* est distingué par la supériorité et par des honneurs.

Evêque, espèce de magistrat qui, par une consécration ou destination particulière, exerce une juridiction et veille au gouvernement d'un district, d'un diocèse. C'est le grec *ἐπίσκοπος*, lat. *episcopus*, inspecteur, surveillant, intend.

Ainsi vous êtes *pontife* par la puissance et par la hauteur des fonctions que vous exercez dans l'Eglise; vous êtes *prélat* par la dignité et par le rang que vous occupez dans la hiérarchie ecclésiastique; vous êtes *évêque* par la consécration et par le gouvernement spirituel que vous avez d'un diocèse. Le *pontificat* est une domination; la *prélature* une distinction; l'*épiscopat* une charge. La domination du *pontife* lui donne le droit de commander et de présider; la distinction du *prélat* lui attribue la préséance et des prérogatives honorifiques; la charge d'*évêque* impose le devoir de veiller et de pourvoir aux besoins spirituels d'un troupeau.

Dans le langage ordinaire, le nom de *pontife* n'est donné qu'au *souverain pontife* (au pape), aux *pontifes* de l'ancienne Rome ou autres anciens, aux saints *évêques* dont l'église fait l'office: ces cas-là exceptés, *pontife* ne se dit que dans le style relevé, pour désigner un *évêque*; et ce nom imprime toujours la vénération. *Prélat* est de tous les styles, et surtout du style poétique, qui ne s'accommode pas du mot d'*évêque*; mais ce nom, qui n'exprime ni juridiction ni office particulier, a quelquefois exprimé la censure, qui s'égaye sur l'oisiveté, l'inutilité, le faste, l'ambition, les vices de quelques individus de cet ordre: ainsi ce nom n'est pas toujours aussi respecté qu'il est respectable. *Evêque* est le nom propre et vulgaire des *prélats* chargés de la conduite spirituelle d'un diocèse: ce nom honorable distingue des simples prêtres l'ordre éminent de ceux qui jouissent de toute la gloire et de tous les pouvoirs du sacerdoce; et chaque *évêque* se distingue des autres par le nom de la ville où il est censé résider (1). (R.)

1059. Porter, Apporter, Transporter, Emporter.

Porter n'a précisément rapport qu'à la charge du fardeau. *Apporter* renferme l'idée du fardeau et celle du lieu où l'on *porte*. *Transporter* a rapport non-seulement au fardeau et au lieu où l'on doit le *porter*, mais encore à l'endroit d'où on le prend. *Emporter* enchérit par-dessus toutes ces idées, en y ajoutant une attribution de propriété à l'égard de la chose dont on se charge.

Nous faisons *porter* ce que, par faiblesse ou par bienséance, nous ne pouvons *porter* nous-mêmes. Nous ordonnons qu'on nous *apporte* ce que nous souhaitons avoir. Nous faisons *transporter* ce que nous voulons changer de place. Nous permettons d'*emporter* ce que nous laissons aux autres, ou ce que nous leur donnons.

Les *crocheteurs portent* les fardeaux dont on les charge; les domestiques *apportent* ce que leurs maîtres les envoient chercher; les voituriers *trans-*

(1) On sait qu'au xviii^e et au xix^e siècle, les évêques vivaient plus à la cour que dans leurs diocèses, et que tous les écrivains se sont égayés, comme le fait ici malicieusement Roubaud, sur cet oubli du devoir.

C'est aux *prélats* de cour prêcher la résidence. (BOULEAU.)

Cette épigramme n'a plus de sel, aujourd'hui qu'elle n'a plus de fondement. (V. F.)

portent les marchandises que les commerçants envoient d'une ville dans une autre. Les voleurs *emportent* ce qu'ils ont pris.

Virgile a loué le pieux Énée d'avoir *porté* son père Anchise sur ses épaules, pour le sauver du sac de Troie. Saint Luc nous apprend que les premiers fidèles *apportaient* aux apôtres le prix des biens qu'ils vendaient. L'histoire nous montre, à n'en pouvoir douter, que la Providence punit toujours l'abus de l'autorité, en la *transportant* en d'autres mains. Si l'un de nos traducteurs avait bien fait attention aux idées accessoires qui caractérisent ces synonymes, il n'aurait pas dit que le malin esprit *emporta* Jésus-Christ, au lieu de dire qu'il le *transporta*. (G.)

1060. Poster, Aposter.

On *poste* pour observer ou pour défendre. On *aposte* pour faire un mauvais coup. La troupe est *postée*; l'assassin est *aposté*. (G.)

1061. Posture, Attitude.

Posture, manière dont le corps est mis, *posé* (lat. *positus*). *Attitude*, manière convenable d'être du corps, de la tête, etc. ; c'est le latin *aptitudo*, disposition propre, convenable ; mot qui, passant par la langue italienne, a pris un *t* au lieu du *p*, *attitudine*.

La *posture* est une manière de poser le corps, plus ou moins éloignée de son habitude ordinaire : l'*attitude* est une manière de tenir le corps, plus ou moins convenable à la circonstance présente. La *posture*, même la plus commode, n'est jamais sans gêne, et on en change : l'*attitude*, même la moins ordinaire, est dans la nature ou la convenance des choses, et on s'y maintient ; sinon l'*attitude* devient *posture*. La *posture* de suppliant est une *attitude* fort contrainte.

La *posture* marque la position, et la position est mobile. L'*attitude* marque la contenance, et la contenance est ferme. Une personne souffrante ne fait que changer de *posture* : l'homme constant gardera longtemps la même *attitude*.

La *posture* est singulière ; elle a toujours quelque chose qui, sortant de la nature ou de l'état ordinaire du corps, se fait remarquer. L'*attitude* est pittoresque ; elle est l'expression naturelle du caractère, de la passion, de l'état actuel de l'âme.

Les positions forcées, outrées, bizarres, celles de la caricature ou de la charge, s'appelleront des *postures*. Les formes nobles, agréables, expressives, du maintien et de la contenance, s'appelleront des *attitudes*.

Ces *postures* sont au corps ce que les grimaces sont au visage ; ces *attitudes* sont au corps ce que l'air est à la figure.

Les baladins font des *postures* ridicules pour exciter le rire ; les acteurs des *attitudes* nobles pour représenter leur personnage.

Celui qui pour marcher prend l'*attitude* d'un danseur se met dans une *posture* ridicule. L'*attitude* naturelle, convenable et belle dans la danse, n'est qu'une *posture* affectée, outrée et risible hors de là.

Enfin la *posture* embrasse le corps entier, au lieu que l'*attitude* n'est quelquefois que de certaine partie, telle que de la tête.

Posture est le terme vulgaire ; *attitude* est un terme d'art, employé par le peintre, le sculpteur, le danseur, etc. (R.)

1062. Poudre, Poussière.

La *poudre* est la terre desséchée, divisée et réduite en petites molécules : la *poussière* est la *poudre* la plus fine, que le moindre vent enlève, qui s'élève, se dissipe, s'attache aux corps qu'elle rencontre.

Lorsque la terre est si desséchée qu'elle se met en *poudre*, il s'élève dans

les chemins beaucoup de *poussière*, et les voyageurs en sont couverts. Si vous réduisez un corps en *poudre*, il s'en élève une *poussière* incommode et souvent dangereuse. On dit du tabac en *poudre*, quand il est trop fin, que c'est de la *poussière*.

Dans le style hyperbolique, il suffit de renverser et de détruire pour mettre en *poudre*; il faut renverser de fond en comble et dissiper pour réduire en *poussière*.

Nous appelons *poudres* différentes sortes de compositions ou de substances broyées, pulvérisées et semblables à la *poudre*: ainsi nous disons *poudre de senteur*, *poudre à canon*, *poudre à poudrer*, etc. Nous appellerons *poussière* tout ce qu'il y aura de plus subtil et de plus fin, comme cette matière qui s'élève sur les étamines des fleurs pour les féconder. (R.)

Rien ne vient confirmer l'assertion de Roubaud que la *poussière* est plus fine, plus subtile que la *poudre*. Ce qui ressort des expressions composées qu'il cite: *poudre à canon*, etc., c'est que *poudre* se dit de toute matière réduite en très-petites parties, de la terre comme des autres. *Poussière* ne se dit que de la terre (1). La *poussière* est une *poudre* particulière, formée de la terre: on dit mordre la *poussière*, rouler dans la *poussière*.

Poudre est donc un mot général, plus noble, plus souvent employé par les poètes classiques.

Poussière est un mot plus ordinaire, plus particulier, partant plus énergique.

Boileau dit:

Le Jonas inconnu sèche dans la *poussière*.

et, dans le *Lutrin*, parodiant le style sublime:

Oh! que d'écris obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la *poudre* tirés!

La *poudre* est, aussi bien que la *poussière*, emportée par le vent:

Qu'ils soient, comme la *poudre* et la paille légère,
Que le vent chasse devant lui! (RACINE.)

Mais *poussière*, ne signifiant jamais que *poudre* de la terre, donne l'idée de quelque chose de sale, ou de salissant, de vil, etc.:

Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse *poussière*,
Revêtu de lambeaux. (RACINE.)

Quelquefois des compléments l'ennoblissent:

Que ne puis-je, au travers d'une noble *poussière*,
Suivre de l'œil un char volant dans la carrière! (RACINE.)

Mais, employé seul, il a toujours, surtout au figuré, le sens que nous avons dit: Je crois que vous vous moquez quand vous me parlez de mes libéralités présentes; c'est pour me faire honte; ah! ma fille, quelle *poussière* au prix de ce que je voudrais faire. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.) Ce cœur, qui n'a jamais battu que pour lui, se réveille, tout *poudre* qu'il est.... (FLÉCHIER), c'est-à-

(1) On appelle *poussière* la matière fécondante contenue dans les anthères des étamines des fleurs. Roubaud explique cette expression en disant qu'on doit appeler *poussière* tout ce qu'il y a de plus subtil, de plus fin. Mais puisqu'en dehors du sens propre de *poussière*, c'est là la seule chose fine à laquelle on donne le nom de *poussière*, son explication n'est point juste. Il ne nous semble pas davantage que la raison en soit que, pour certaines fleurs, cette *poussière* a besoin d'être portée, poussée par le vent. Nous croyons plutôt qu'on dit ici *poussière* et non *poudre* parce que ce dernier mot rappelle toujours une matière qui, broyée, pulvérisée, a formé la *poudre*. *Poussière* ne rappelle pas ainsi l'origine des choses, et ne montre que l'état, qui est une extrême subtilité. Comme il n'y a pas en pulvérisation, que la *poussière* des étamines n'est considérée que par rapport à son état ou à ses effets, non à son origine, on doit dire *poussière* et non *poudre*. (V. F.)

dire seulement insensible. Il ne s'agit pas ici « de la *poussière* et de l'infection du tombeau. » (MASSILLON.)

Toutes les fois qu'on veut s'appesantir sur cette idée de faiblesse, de misère, de néant, de décomposition affreuse, on dira *poussière* et non pas *poudre*. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la *poussière* avec les grands de la terre, comme parle Job. (BOSSUET.) Les uns et les autres dormiront dans la même *poussière*. (FLÉCHIER.) Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre *poussière*. (BOSSUET.)

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de la gloire?...

Tu n'es plus que *poussière*.... (RACINE.)

Réduire en *poudre*, c'est briser, broyer, détruire : Dieu, qui foudroie tous nos pouvoirs jusqu'à les réduire en *poudre*. (BOSSUET.) Tirer de la *poussière*, c'est tirer de bien bas. (V. F.)

1063. Pour, Afin.

Ces deux mots sont synonymes dans le sens où ils signifient qu'on fait une chose en vue d'une autre, mais *pour* marque une vue plus présente; *afin* en marque une plus éloignée.

On se présente devant le prince *pour* lui faire sa cour; on lui fait sa cour *afin* d'en obtenir des grâces.

Il me semble que le premier de ces mots convient mieux lorsque la chose qu'on fait en vue de l'autre en est une cause plus infaillible; et que le second est mieux à sa place, lorsque la chose qu'on a en vue en faisant l'autre en est une suite moins nécessaire.

On tire le canon sur une place assiégée *pour* y faire une brèche, et *afin* de pouvoir la prendre par assaut, ou de l'obliger à se rendre.

Pour regarde plus particulièrement un effet qui doit être produit. *Afin* regarde proprement un but où l'on veut parvenir.

Les filles d'un certain âge font tout ce qu'elles peuvent *pour* plaire, *afin* de se procurer un mari. (G.)

1064. Pour, Quant.

Ces deux mots sont très-synonymes. *Pour* me paraît cependant avoir meilleure grâce dans le discours, lorsqu'il s'agit de la personne ou de la chose qui régit le verbe suivant; *quant* me paraît y mieux figurer lorsqu'il s'agit de ce qui est régi par le verbe. Je dirais donc : *Pour* moi, je ne me mêle d'aucune affaire étrangère; *quant* à moi, tout m'est indifférent.

La religion des personnes éclairées consiste dans une foi vive, dans une morale pure, et dans une conduite simple, guidée par l'autorité divine et soutenue par la raison. *Pour* celle du peuple, elle consiste dans une crédulité aveugle et dans les pratiques extérieures autorisées par l'éducation et affermies par la force de l'habitude. *Quant* à celle des gens d'église, on ne la connaît au juste que quand on en aura séparé les intérêts temporels. (G.)

L'usage n'a pas consacré la distinction établie par l'abbé Girard pour l'emploi de *pour* et de *quant* à. Du reste, elle n'avait point d'autre raison que l'harmonie, et il est difficile que les oreilles aient toutes la même délicatesse. *Quant* à ne s'est pas introduit sans difficulté dans la langue. Vaugelas ne le tolère qu'avec des restrictions et Ménage le réprouve. Racine et Corneille ne l'emploient guère, tandis que Molière et La Fontaine en font grand usage. En prose, ces deux mots se rencontrent aussi souvent l'un que l'autre, et La Bruyère, dans son chapitre *De quelques usages*, les met sur la même ligne, sans les distinguer, en regrettant de moi, qu'ils ont remplacé et aboli. Il est certain qu'ils sont communément confondus.

Il semble cependant que *quant* à a une plus grande énergie que *pour*. Il peut servir à marquer une opposition que *pour* ne ferait pas assez sentir.

Pour moi appelle l'attention sur ce que je vais dire. *Quant à moi* marque une opposition entre ma pensée ou mes desseins et ceux des autres. *Quant à* met à part la chose dont on parle ; *pour* ne la met qu'en évidence. *Quant à* forme l'expression de *quant à soi*. Garder son *quant à soi*, c'est prendre une posture particulière, avoir l'air hautain ; se tenir sur son *quant à soi*, c'est être réservé, méfiant. (V. F.) (Voir *Quant à*, *Pour*.)

1065. Pourtant, Cependant, Néanmoins, Toutefois.

Pourtant a plus de force et plus d'énergie ; il assure avec fermeté, malgré tout ce qui pourrait être opposé. *Cependant* est moins absolu et moins ferme ; il affirme seulement contre les apparences contraires. *Néanmoins* distingue deux choses qui paraissent opposées, et il en soutient une sans détruire l'autre. *Toutefois* dit proprement une chose par exception ; il fait entendre qu'elle n'est arrivée que dans l'occasion dont on parle.

Que toute la terre s'arme contre la vérité, on n'empêchera *pourtant* pas qu'elle ne triomphe. Quelques docteurs se piquent d'une morale sévère ; ils recherchent *cependant* tout ce qui peut flatter la sensualité. Corneille n'est pas toujours égal à lui-même ; *néanmoins* Corneille est un excellent auteur. Que ne haïssait pas Néron ? *toutefois* il aimait Poppée. (G.)

1066. Pouvoir, Puissance, Faculté.

Ces mots sont expliqués et pris ici dans le sens physique et littéral. Ils signifient tous une disposition dans le sujet, par le moyen de laquelle il est capable d'agir ou de produire un effet ; mais le *pouvoir* vient des secours ou de la liberté d'agir ; la *puissance* vient des forces, et la *faculté* vient des propriétés naturelles.

L'homme, sans la grâce, n'a pas le *pouvoir* de faire le bien. La jeunesse manque de savoir pour délibérer, et la vieillesse manque de *puissance* pour exécuter. L'âme humaine a la *faculté* de raisonner, et en même temps la facilité de s'en acquitter tout de travers.

Faut-il regarder le *pouvoir* de mal faire comme un défaut dans l'être raisonnable, et serait-il mieux que toute sa *puissance* se bornât au bien ? J'avais dit oui dans ma précédente édition ; et, dans celle-ci, je laisse répondre Pope, qui dit non. La *faculté* de désirer sert à rendre l'homme habile et laborieux ; mais elle contribue aussi à le rendre malheureux.

Le *pouvoir* diminue. La *puissance* s'affaiblit. La *faculté* se perd.

L'habitude diminue beaucoup le *pouvoir* de la liberté. L'âge n'affaiblit que la *puissance* et non le désir de satisfaire ses passions. L'âme ne perd ses *facultés* que par les accidents qui arrivent dans les organes du corps. (G.)

Pouvoir a toujours trait à l'action, à l'effet : le *pouvoir* est l'exercice de la *puissance*.

La *puissance* vient des forces ; c'est une grande force. La *puissance* rend *puissant*.

Faculté vient de *facere*, faire. Il dit donc moins que *puissance*. On dit la *puissance* de Dieu, non ses *facultés*.

On dit les *puissances* et les *facultés* de l'âme : l'entendement, la mémoire, la volonté, sont les *puissances* de l'âme. (Trévoux). *Faculté* est le mot technique de la science. On relève, on ennoblit une *faculté* en l'appelant *puissance*. Si les animaux étaient doués de la *puissance* de réfléchir, même au plus petit degré, ils seraient capables de quelque progrès, ils acquerraient plus d'industrie. (Burton.) Cet exemple suffit encore à prouver que *puissance* a aussi trait aux conséquences qui résultent de la *faculté*. (V. F.)

1067. Précipice, Gouffre, Abîme.

On tombe dans le *précipice*. On est englouti par le *gouffre*. On se perd dans

l'abîme. Le premier emporte avec lui l'idée d'un vide escarpé de toutes parts, d'où il est presque impossible de se retirer quand on y est. Le second renferme une idée particulière de voracité insatiable qui entraîne, fait disparaître et consume tout ce qui en approche. Le troisième emporte l'idée d'une profondeur immense, jusqu'où l'on ne saurait parvenir, et où l'on perd également de vue le point d'où l'on est parti et celui où l'on voudrait aller.

Le *précipice* a des bords glissants et dangereux pour ceux qui marchent sans précaution, et inaccessibles pour ceux qui sont dedans : la chute est rude. Le *gouffre* a des tours et des circuits dont on ne peut se dégager dès qu'on y fait un pas ; et l'on y est emporté malgré soi. L'*abîme* ne présente que des routes obscures et incertaines qu'aucun but ne termine : on s'y jette quelquefois tête baissée, dans l'espérance de trouver une issue ; mais le courage rebuté y abandonne l'homme, et le laisse dans un chaos de doutes et d'inquiétudes accablantes.

Le chemin de la fortune est, à la cour, environné de *précipices*, où chacun vous pousse de son mieux. Une femme débauchée est un *gouffre* de malheurs : tout y périt, la vertu, les biens et la santé. Souvent la raison du philosophe, à force de chercher de l'évidence en tout, ne fait que se creuser un *abîme* de ténèbres.

L'avarice est le *précipice* de l'équité. Paris est le *gouffre* des provinces. L'infini est l'*abîme* du raisonnement. (G.)

1068. Précis, Concis.

Précis regarde ce qu'on dit, et *concis*, la manière dont on le dit. L'un a la chose pour objet, et l'autre l'expression. Le premier va au fait, l'autre en abrège l'expression.

Le discours *précis* ne s'écarte pas du sujet, rejette les idées étrangères, et méprise tout ce qui est hors de propos. Le discours *concis* explique et énonce en très-peu de mots, et bannit tout le surabondant.

Les digressions empêchent d'être *précis*, et le style diffus est l'opposé du *concis*.

La première de ces qualités est bonne en toute occasion ; la seconde ne convient pas avec toutes sortes de personnes, parce que le demi-mot ne suffit pas à la plupart des gens : il faut leur dire le mot entier. (G.)

1069. Précis, Succinct, Concis.

Le *précis* et le *succinct* regardent les idées : le *précis* rejette celles qui sont étrangères, et n'admet que celles qui tiennent au sujet ; le *succinct* se débarrasse des idées inutiles, et ne choisit que celles qui sont essentielles au but.

Le *concis* est relatif à l'expression ; il rejette les mots superflus, évite les circonlocutions inutiles, et ne fait usage que des termes les plus propres et les plus énergiques.

L'opposé du *précis* est le prolix ; l'opposé du *succinct* est l'étendu ; l'opposé du *concis* est le diffus.

On peut dire du *succinct* et du *précis* ce que Quintilien disait de Démosthène et de Cicéron : « On ne peut rien ôter au premier, on ne peut rien ajouter au second. » Si l'on retranche du *succinct*, on devient obscur ; si l'on ajoute au *précis*, on devient prolix. Au contraire, en ajoutant au *succinct*, on ne fait que l'étendre ; en retranchant du *précis*, on le ramène au *succinct*. Mais on ne peut ni retrancher ni ajouter au *concis* : si vous en retranchez, vous devenez obscur et vous fatiguez ; si vous y ajoutez, vous devenez diffus et vous ennuyez. (B.)

1070. Précision, Abstraction.

Serait-il nécessaire d'avertir que le mot *abstraction* n'est pris ici que dans le sens physique, selon lequel on dit communément faire *abstraction* d'une

chose ; et non dans le sens qui a rapport à celui de distraction. Je crois l'observation inutile ; la voilà néanmoins faite en faveur d'un lecteur à qui la concurrence du mot *précision* ne ferait pas d'abord saisir son juste point de vue. J'ajoute que ces deux mots ont une idée commune qui les rend synonymes ; que cette idée est peinte aux yeux mêmes dans leur étymologie ; qu'elle est celle d'une séparation faite par la force de l'esprit dans la considération des objets , et que , bien loin qu'il faille s'écarter de cette signification essentielle à l'un et à l'autre de ces mots , pour chercher leur propre différence , je pense qu'il serait très-difficile de la trouver ailleurs que dans les diversités de cette idée principale et synonyme , et de former sans elle leurs caractères particuliers. Les voici donc sur ce plan , tels que je suis capable de les représenter.

La *précision* sépare les choses véritablement distinctes , pour empêcher la confusion qui naît du mélange des idées. L'*abstraction* sépare les choses réellement inséparables , pour les considérer à part indépendamment les unes des autres. La première est un effet de la justesse et de la netteté de l'entendement , qui fait qu'on n'ajoute rien d'inutile et hors d'œuvre au sujet qu'on traite , en le prenant néanmoins dans sa juste totalité ; par conséquent elle convient partout , dans les affaires comme dans les sciences. La seconde est l'effort d'un esprit métaphysique , qui écarte du point de vue tout ce qu'on veut détacher du sujet qu'on traite : elle le mutile un peu , mais elle contribue quelquefois à la découverte de la vérité , et quelquefois elle entraîne dans l'erreur : il s'en faut donc servir , mais en même temps s'en défier.

Il me semble que la *précision* a plus de rapport aux choses qu'on peut non-seulement considérer à part , mais qu'on peut aussi concevoir être l'une sans l'autre , telles que seraient , par exemple , l'aumône et l'esprit de charité. Il me paraît que l'*abstraction* regarde plus particulièrement les choses qu'on peut , à la vérité , considérer à part , mais qu'on ne saurait concevoir être l'une sans l'autre ; telles que sont , par exemple , le corps et l'étendue. Ainsi le but de la *précision* est de ne point sortir du sujet , en éloignant pour cet effet tout ce qui lui est étranger ; et celui de l'*abstraction* est de ne pas entrer dans toute l'étendue du sujet , en n'en prenant qu'une partie , sans aucun égard à l'autre.

Il n'y a point de science plus certaine ni plus claire que la géométrie , parce qu'elle fait des *précisions* exactes : on y a cependant mêlé certaines *abstractions* métaphysiques , qui font que les géomètres tombent dans l'erreur comme les autres ; non pas , à la vérité , quand il est question de grandeur et de mesure , mais quand il est question de physique.

On ne saurait se faire des idées trop *précises* ; mais il est quelquefois dangereux d'en avoir de trop *abstraites*. Les premières sont la voie la plus sûre pour aller au vrai dans les sciences , et au but dans les affaires ; au lieu que les secondes souvent nous en éloignent.

La *précision* est un don de la nature né avec l'esprit : ceux qui en sont doués sont d'un excellent commerce pour la conversation ; on les écoute avec plaisir , parce qu'ils écoutent aussi de leur côté ; ils entendent également ce qu'on leur dit , comme ils font entendre également ce qu'ils disent. L'*abstraction* est un fruit de l'étude produit par une profonde application : ceux à qui elle est familière parlent quelquefois avec trop de subtilité des choses communes ; les sujets simples et naturels deviennent , dans leurs discours , très-difficiles à comprendre , par la manière dont ils les traitent.

Les idées *précises* embellissent le langage ordinaire ; elles en font , selon moi , le sublime. Les idées *abstraites* y sont fatigantes ; elles ne me paraissent bien placées que dans les écoles ou dans certaines conversations savantes.

On exprime par des idées *précises* les vérités les plus simples et les plus sensibles ; mais on ne peut souvent les prouver que par des idées très-*abstraites*. (G.)

1071. Prédication, Sermon.

On s'applique à la *prédication*, et l'on fait un *sermon*. L'une est la fonction du prédicateur, l'autre est son ouvrage.

Les jeunes ecclésiastiques qui cherchent à briller s'attachent à la *prédication*, et négligent la science. La plupart des *sermons* sont de troisième main dans le débit; l'auteur et le copiste en ont fait leur profit avant l'orateur.

Les discours faits aux infidèles, pour annoncer l'Évangile, se nomment *prédications*. Ceux qui sont faits aux chrétiens, pour nourrir leur piété, sont des *sermons*.

Les apôtres ont fait autrefois des *prédications* remplies de solides vérités. Les prêtres d'aujourd'hui font des *sermons* pleins de brillantes figures. (G.)

1072. Prédiction, Prophétie.

Annnonce des choses futures. La *prédiction* peut porter sur des événements soumis aux calculs de la prévoyance. La *prophétie*, toujours indépendante de la raison, ne peut être que l'effet de l'inspiration : ainsi on *prédit* une éclipse, ou l'événement d'un procès. Daniel avait *prophétisé* la venue de Jésus-Christ.

Chez les païens, l'art de la divination avait ses règles. Les auspices, d'après le vol des oiseaux ou les entrailles des victimes, faisaient des *prédications*. Apollon avait accordé à Cassandre le don de *prophétie*; elle ne consultait que l'esprit du Dieu. (F. G.)

1073. Prééminence, Supériorité.

La *prééminence* est l'attribut d'un homme plus élevé en dignité que les autres; la *supériorité* est celui d'un homme plus grand que les autres par ses qualités personnelles. On peut dire que la *supériorité* dépend de la taille; la *prééminence*, du siège sur lequel on est placé.

La *prééminence* tient à l'opinion; la *supériorité* est de fait : on peut accorder la *prééminence* à certaines qualités; l'opinion décide souvent de leur prix; la *supériorité* d'esprit est une chose réelle qu'on ne peut disputer ni déplacer. (F. G.)

1074. Premier, Primitif.

Si l'on conçoit une suite de plusieurs êtres qui se succèdent dans un certain espace de temps ou d'étendue, celui de ces êtres qui est à la tête de cette suite, qui la commence, est celui que l'on appelle, pour cela même, *premier* ou *primitif*; les idées accessoires qui différencient ces deux mots en font disparaître la synonymie.

Premier se dit en parlant de plusieurs êtres réels ou abstraits, entièrement distingués les uns des autres, mais que l'on envisage seulement comme appartenant à la même suite. *Primitif* se dit en parlant des états successifs d'un même être.

L'enchaînement des révolutions occasionnées par les événements, et préparées par les passions, ramène enfin Rome à son gouvernement *primitif*, qui était monarchique. Depuis qu'elle eut chassé les rois jusqu'au temps où elle fut asservie par les empereurs, elle fut gouvernée par deux chefs, sous le nom de consuls, dont l'autorité suprême était annuelle : les deux *premiers* furent L. Junius Brutus et L. Tarquinius Collatinus.

La langue que parlaient Adam et Ève est la *première* de toutes les langues; et si les différents idiomes qui distinguent les nations ne sont que différentes formes de cette langue, elle est aussi la langue *primitve* du genre humain : on peut appuyer cette opinion par bien des preuves.

Si l'on ne comparait que les mœurs des *premiers* chrétiens avec les nôtres, et la discipline rigoureuse de l'Église *primitive* avec l'indulgence que l'Église d'aujourd'hui est forcée d'avoir, on serait tenté de croire que nous n'avons

pas conservé la religion des *premiers* siècles; et c'est par ce sophisme que les novateurs ont séduit les peuples, en leur cachant ou leur déguisant les preuves invincibles de l'immortalité de la doctrine *primitive*, et de l'indéfectibilité de l'Église, qui en est dépositaire. (B.)

1075. Préoccupation, Prévention, Préjugé.

Préoccupation désigne l'action d'occuper, de saisir l'esprit mal à propos; *prévention*, celle de prévenir, de disposer d'avance l'esprit; *préjugé*, celle de juger, de croire trop tôt. (R.)

Tous ces termes, dit Beauzée, expriment une disposition intérieure, opposée à la connaissance certaine de la vérité. La *préoccupation* et la *prévention* sont des dispositions qui empêchent l'esprit d'acquérir les connaissances nécessaires pour juger régulièrement des choses; avec cette différence que la *préoccupation* est dans le cœur, et qu'elle rend injuste, au lieu que la *prévention* est dans l'esprit, et qu'elle l'aveugle. Le *préjugé* est un jugement porté précipitamment sur quelque objet, après un exercice insuffisant des facultés intellectuelles.

Il semble que l'amour-propre soit le premier principe de la *préoccupation*; un homme *préoccupé* ne connaît rien de si vrai que ses idées, rien de si solide que ses systèmes, rien de si raisonnable que ses goûts, rien de si juste que de satisfaire ses passions, rien de si équitable que de sacrifier tout à ses intérêts. La paresse semble être le premier principe de la *prévention*: il est trop pénible pour un paresseux d'examiner par lui-même, et de ne se décider que d'après des réflexions trop lentes; il aime mieux se déterminer par l'autorité de ses maîtres, par l'approbation des personnes qui font un certain bruit dans le monde, par les usages que la coutume a autorisés, par les habitudes que l'éducation lui a fait prendre. Les *préjugés* naissent de l'une de ces deux sources: les uns viennent de trop de confiance en ses propres lumières; ce sont les effets de la *préoccupation*; les autres viennent de trop de confiance aux lumières d'autrui: ce sont des effets de la *prévention*; ces deux dispositions se fortifient ensuite par les *préjugés* mêmes qu'elles font naître; et l'on voit enfin la *préoccupation* dégénérer en brutalité, et la *prévention* en opiniâtreté.

Il est nécessaire d'être en garde contre les décisions de l'amour-propre, pour ne pas se *préoccuper* injustement. Il est sage de suspendre son jugement sur les insinuations du dehors, pour ne pas se laisser *prévenir* aveuglement. Il est raisonnable d'examiner mûrement, pour ne pas se remplir l'esprit de *préjugés*, dont on a ensuite bien de la peine à se détromper, ou dont on ne se détrompe jamais. (R.)

La *préoccupation* n'est pas seulement dans le cœur: vous avez l'esprit *préoccupé*, comme vous l'avez *occupé*; et c'est aussi ce que vous répondez pour vous excuser de n'avoir pas entendu ce qu'on vous disait. La *prévention* tient fort souvent au cœur; la *prévention* des pères et mères pour leurs enfants vient de là. Le cœur, comme dit Saint-Evremond, a ses *préventions* aussi bien que l'esprit. La *prévention* et la *préoccupation* mènent au *préjugé*.

La *préoccupation* est l'état d'un esprit si plein, si possédé de certaines idées, qu'il ne peut plus en entendre ou en concevoir de contraires. La *prévention* est une disposition de l'âme telle qu'elle la fait pencher à juger plus ou moins favorablement ou défavorablement d'un objet. Le *préjugé* est un jugement anticipé, ou une croyance établie sans un examen suffisant ou une connaissance convenable de la chose.

La *préoccupation* ôte la liberté de l'esprit; elle l'absorbe. La *prévention* ôte l'impartialité du jugement; elle suborne. Le *préjugé* ôte le doute raisonnable; il tranche.

La *préoccupation* n'est jamais bonne à rien; elle fait tort même à la vérité,

par là même qu'elle empêche l'erreur de se défendre. Il y a des *préventions* justes et raisonnables : ainsi la justice et la raison veulent que nous consultations nos *préventions* pour l'homme d'une probité reconnue, et contre l'homme suspect et de mauvaise foi, si nous avons à traiter avec eux. Les *préjugés* seront légitimes lorsque, fondés sur des présomptions fortes, ils ne formeront que des jugements provisoires, sur lesquels l'esprit se repose, en attendant une instruction plus ample. Le *préjugé* n'est alors qu'une opinion.

La *préoccupation* naît de quelque impression vive et profonde, qui remplit de son objet la capacité de l'esprit et captive la pensée. La *prévention* naît de certains rapports qui, en nous intéressant à l'égard d'un objet, ne permettent pas à l'âme de conserver son équilibre et son indifférence. Les *préjugés* naissent surtout de la faiblesse et de la paresse de l'esprit, qui aime mieux juger et croire que douter et apprendre. (R.)

1076. Prérrogative, Privilège.

La *prérrogative* regarde les honneurs et les préférences personnelles ; elle vient principalement de la subordination ou des relations que les personnes ont entre elles. Le *privilege* regarde quelque avantage d'intérêt ou de fonction ; il vient de la concession du prince ou des statuts de la société.

La naissance donne des *prérrogatives*. Les charges donnent des *privileges*. (G.)

A Rome, on appelait *prérrogative* la tribu ou la centurie qui votait la première. *Prérrogative* veut dire aujourd'hui avantage honorifique qui distingue certains corps, certains particuliers. Sans doute une haute naissance est une *prérrogative* illustre à laquelle le consentement des nations a de tout temps attaché des distinctions d'honneur et de l'hommage. (MASSILLON.) C'est l'ordre du monde qui a attaché certaines *prérrogatives* d'honneur à la naissance et à la qualité. (NICOLE.)

Privilege (du latin *privati lex* : loi spéciale concernant un particulier), est un avantage réel accordé à quelqu'un à l'exclusion des autres. Il se distingue de la *prérrogative* en ce qu'il n'est pas seulement honorifique. Les citoyens qui ont bien mérité de la patrie doivent être récompensés par des honneurs et non par des *privileges* : car la République est à la veille de sa ruine sitôt qu'on peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux lois. (J.-J. ROUSSEAU.) Il n'y a rien à perdre à être noble : franchises, immunités, exemptions, *privileges*, que manque-t-il à ceux qui ont un titre ? (LA BRUYÈRE.) On a encouragé par de petits *privileges* la profession des hommes qui travaillent aux mines : on a joint à l'augmentation du travail celle du gain. (MONTESQUIEU.) Les terres nobles auront des *privileges* comme les personnes. (MONTESQUIEU.) Le droit de rester couvert devant le roi est une des *prérrogatives* de la grandesse espagnole.

Les *prérrogatives* ne choquent point comme les *privileges*, qui, en exceptant les uns, font porter double poids aux autres. Un des *privileges* les moins à charge à la société et surtout à celui qui le donne... (MONTESQUIEU.) Il y a peu de *privileges* qui ne blessent la justice ; les *prérrogatives* aiguissent l'honneur et excitent l'émulation.

La racine de *privilege* indique son origine, qui est une loi. Si les *privilegiés* ont des avantages sur ceux qui ne le sont pas, ils sont inférieurs au souverain qui leur a accordé ce *privilege*, et il y a là une distinction nouvelle. La *prérrogative* est une sorte de droit ; le *privilege* une concession faite, une faveur accordée. La *prérrogative* royale. Toutes ces *prérrogatives* sont particulières à la noblesse et ne passeront point au peuple. (MONTESQUIEU.) Le roi accorde des *privileges*. (V. F.)

1077. Près, Proche, Auprès.

Proche exprime le superlatif, une grande proximité, un étroit voisinage.

Nous disons qu'un homme a *approché fort près*, *très-près* du but; il a été *proche* ou *tout proche*.

Ces deux prépositions doivent être suivies de la particule *de*; mais quelquefois on la supprime dans le discours familier, pour abrégé, quand elles ont pour régime un substantif de plusieurs syllabes, et mieux encore un régime composé : *près* ou *proche* le Pont-Neuf, la porte Saint-Antoine. Mais la préposition *de* se met quelquefois devant *près*, et non pas devant *proche*. Voir *de près*, suivre *de près*, serrer *de près*, tenir *de près*, toucher *de près*, et non *de proche*. Dans ces cas-là, *près* acquiert la valeur de *proche*, celle d'une grande proximité; et par là même il en exclut l'usage.

Le mot *près* se prend donc adverbialement; il n'en est pas de même de *proche*: mais *proche* se prend adjectivement, et il n'en est pas de même de *près*. Je sais qu'on a coutume de dire que *proche* est, ainsi que *près*, adverbe dans ces phrases : ces deux villages sont *tout proche* ou *tout près*; ces deux amis logent *assez près* ou *assez proche*; mais il est aisé de remarquer que, dans ces cas-là, le régime est seulement sous-entendu, et qu'on entend alors *près* ou *proche d'ici*, ou *l'un de l'autre*.

On dit *près* et non *proche* de faire, de tomber, de partir, de parler, de périr, et autres verbes.

Proche ne s'emploie qu'au propre et dans le langage ordinaire, pour exprimer une proximité de lieu ou de temps; il est beaucoup moins usité que son synonyme. *Près* est très-usité dans tous les genres de style : il s'emploie selon diverses acceptions et dans une foule d'expressions figurées. (R.)

Près est de ces trois mots le plus fréquemment employé, et le plus général.

Proche est plus rare : il a conservé la forme de l'adjectif, et s'emploie le plus souvent avec le verbe *être*. Mais, tandis que *près* n'indique que la situation, *proche* indique un rapport entre les choses qui sont *près* l'une de l'autre. Le fer, étant *proche* de l'aimant, va s'y joindre. (PORT-ROYAL.) La proximité produit ce résultat. Dans toutes les conditions, le pauvre est bien *proche* de l'homme de bien, et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie. (LA BRUYÈRE.) *Proche de*, en indiquant la proximité, fait une sorte de rapprochement, établit une analogie.

Auprès, quand il ne marque que la situation des choses ou des personnes, veut dire *très-près*, *tout près*.

Lévi, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,

Le glaive de David *auprès* de sa couronne. (RACINE.)

Ce corps pâle et sanglant, *auprès* duquel fume encore la foudre qui l'a frappé. (FLÉCHIER.) Cet inconnu que le hasard a placé *auprès* de vous dans une voiture publique. (LA BRUYÈRE.)

Mais il diffère surtout des deux autres en ce qu'il sert à exprimer les rapports fréquents, habituels, les liens d'amitié, de devoir, d'intérêt, etc., qui tiennent une personne *près* d'une autre. D'où vient que, connaissant ces deux méchants hommes, vous les gardez encore *auprès* de vous? (FÉNELON.) Le jeune prince *auprès* duquel vos noms et vos qualités vous attachent. (MASSILLON.) Quand je vois *auprès* des grands, à leur table, quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes, intrigants et aventuriers. (LA BRUYÈRE.) Être avec les gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses indifférentes, mais *auprès* d'eux, tout est égal. (LA BRUYÈRE.) (V. F.)

1078. Présenter, Offrir.

Présenter signifie littéralement mettre devant, sous la main, devant ou sous les yeux de quelqu'un; *présent*, ce qui est *près*, devant, en *présence*.

Offrir signifie porter devant, mettre en avant : *offre*, ce qu'on met en avant, ce qu'on propose ; de *ferre*, porter, et *ob*, devant, en avant.

Il n'y a personne qui ne conçoive d'abord la différence qu'il y a entre *faire une offre*, et une *présentation* : on sait donc ce qui distingue *offrir* de *présenter*. Vous *présentez* à quelqu'un ce que vous avez à lui donner de la main à la main ; vous ne *présentez* que ce qui est *présent* : vous *offrez* ce que vous désirez de donner ou de faire, sans qu'il soit nécessaire de livrer ou d'exécuter actuellement la chose ; vous *offrez* ce qui n'est pas *présent*, comme ce qui l'est. *Présenter*, c'est *offrir* une chose *présente* : *offrir*, c'est proposer une chose quelconque, *présente* ou absente. Vous *présentez* ce que vous avez à la main, sous la main : vous *offrez* ce que vous avez à votre disposition, en votre pouvoir. *Présenter* un bouquet, c'est *offrir* un *présent*. Vous *présentez* des hommages par des signes actuels de respect et de soumission : vous *offrez* des services par la proposition d'en rendre quand l'occasion s'en *présentera*. Rien n'est plus simple et plus palpable ; on ne confond pas une *présentation* avec une *proposition*.

On *présente* donc à une personne, afin qu'elle reçoive ou qu'elle prenne, comme de la main à la main : on lui *offre*, afin qu'elle accepte ou qu'elle agrée. *Recevoir*, c'est prendre ce qu'on vous donne : *accepter*, c'est consentir à ce qu'on vous propose (1). Il suffit qu'on trouve bon ce que vous *offrez* : il faut que vous remettiez en quelque sorte à la personne ce que vous lui *présentez*. Si vous ne faites pas connaître la valeur des mots *recevoir* et *accepter*, vous expliquez une énigme par une autre.

Vous *présentez* quelqu'un dans une société ; il est reçu, admis. Il *offre* de faire la partie qu'on voudra, et ses *offres* sont agréées ou acceptées.

On *offre* de faire, de dire, d'aller, etc. : choses à venir ; on *présente* les remerciements qu'on fait, l'hommage qu'on rend, le placet qu'on donne, choses qu'on rend présentes. On *offre* de payer ; on *présente* l'argent en paiement. On *offre* de faire des réparations d'honneur, et on *présente* ses soumissions pour les faire.

On *présente* ce qu'on a ; on *offre* ce qu'on peut.

Personne ne vous *présente* de secours quand vous êtes dans la détresse ; tout le monde vous *offre* ses services quand vous n'en avez pas besoin. (R.)

Ces deux mots sont encore synonymes employés dans l'expression particulière de *s'offrir*, *se présenter* à la vue, à l'esprit de. *Se présenter* ne veut dire que se trouver, devenir *présent*, paraître devant les yeux avec ou sans l'intention de se montrer.

... Dans ce désordre, à mes yeux *se présente*
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante. (RACINE.)

S'offrir, c'est *se présenter* volontairement. Une occasion *se présente* ; c'est le hasard qui la fait naître. Une occasion qui *s'offre* est censée y mettre de la complaisance. De là on dira plutôt *s'offrir* que *se présenter*, en parlant de personnes, de choses qui paraissent en même temps, se pressent en foule devant les yeux ou dans l'esprit. Une idée *se présente* à l'esprit. Des pensées *s'offrent* en foule. Combien de tes pensées viennent *s'offrir* à ma vue. (FLÉCHIER.) C'est

(1) L'abbé Girard dit que *recevoir* exclut simplement le refus ; et qu'*accepter* semble marquer un consentement ou une approbation plus expresse. Cette distinction est insuffisante. *Recevoir* comporte, pour ainsi dire, une prise de possession de la chose, tandis qu'*accepter* n'exprime que le consentement ou l'agrément donné à la chose. Ce que vous avez reçu, vous l'avez ; mais vous n'avez fait qu'autoriser ce que vous avez accepté. Un négociant *accepte* et ne reçoit pas une lettre de change. Vous *recevez* même malgré vous, mais vous n'*acceptez* que de plein gré. (R.) Voyez le synonyme *Recevoir*, *Accepter*.

au dernier moment de votre vie que *s'offriront* à vous des idées bien différentes de celles que vous avez aujourd'hui. (MASSILLON.)

Une chose indifférente *se présente* ; un spectacle saisissant, affreux *s'offre*.

Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux *s'offrit* à tes esprits. (VOLTAIRE.)

La chose qui *s'offre* se montre tout entière, reste longtemps sous les yeux ; celle qui *se présente* peut ne faire que passer. A Pompéi, c'est la vie des anciens qui *s'offre* à nous telle qu'elle était. (M^{me} DE STAËL.) (V. F.)

1079. Présomption, Conjecture.

Présomption, action de *présumer*, c'est-à-dire de prendre d'avance un avis, une opinion ; ou l'opinion prise d'avance, un jugement préalable, *opinio presumpta*, disent les jurisconsultes.

Conjecture, de *conicere*, *conjectare*, jeter ensemble ou avec, augurer, deviner, interpréter, par une allusion marquée à l'action de jeter les dés, de tirer au sort.

La *présomption* est une opinion fondée sur des motifs de crédulité : la *conjecture* est une opinion établie sur de simples apparences. La physionomie n'est pas une règle donnée pour juger des hommes ; elle nous peut servir de *conjecture*. (LA BRUYÈRE.) La *présomption* est plus forte de raison que la *conjecture*. La *présomption* forme un préjugé légitime ; la *conjecture* n'est qu'un simple pronostic. Au défaut de l'évidence on peut avoir des *conjectures*, et ces *conjectures* peuvent être si fortes qu'elles donnent lieu à une raisonnable *présomption*. (BOURDALOUE.) Il y a des *présomptions* si fortes qu'elles vont jusqu'à la certitude et tiennent lieu de preuves même dans les crimes ; d'autres ne sont que des *conjectures* qui laissent dans le doute. (TRÉVOUX.)

La *présomption* est réelle, je veux dire fondée sur des faits certains, des vérités connues, des commencements de preuves : la *conjecture* est idéale, je veux dire tirée par des raisonnements, des interprétations, des suppositions. La *présomption* est donnée par les choses : la *conjecture* est trouvée par l'imagination.

La *présomption* attend la certitude : la *conjecture* tend à la découverte. La *présomption* a lieu surtout à l'égard des faits positifs, dans les affaires civiles, pour des actions morales à juger : elle est familière au jurisconsulte et à l'orateur. En fait de *présomption*, celle de la loi vaut mieux que celle de l'homme ; lorsque le juge *présume*, les jugements deviennent arbitraires ; lorsque la loi *présume*, elle donne au juge une règle fixe. (MONTESQUIEU.) La *conjecture* s'exerce principalement sur des choses cachées, des vérités inconnues, des principes éloignés à découvrir ; elle est familière aux philosophes et aux savants. Croit-on qu'il n'y ait que le médecin qui, sur des demi-preuves, en soit réduit à *conjecturer* ? (BOURDALOUE.) Il ne suffit pas de *présumer*, il faut prouver : il ne suffit pas de *conjecturer*, il faut trouver. La *présomption* doit se changer en conviction ; la *conjecture* en réalité.

La *présomption* est un poids qui fait pencher la balance, mais qui ne la fait pas tomber. La *conjecture* n'est qu'une voie ouverte pour chercher la vérité. (R.)

1080. Pressentir, Se douter, Soupçonner.

On *pressent* ce qui doit arriver ; on *soupçonne* une chose cachée ; on se *doute* de celle qui n'est pas tout à fait connue.

Pressentir exprime une idée vague et peu arrêtée, comme celle qu'on peut avoir de l'avenir : *soupçonner* une idée confuse et légèrement motivée, comme on peut l'avoir sur une chose qui ne se manifeste point extérieurement. *Se douter* est l'expression d'une croyance qui n'a pas acquis le degré de certitude dont elle est susceptible.

Pressentir un événement tient ordinairement à la nature des circonstances, qui semblent se disposer de manière à l'amener : *soupponner* une chose tient surtout à l'idée qu'on a du caractère et des sentiments de ceux qui doivent l'avoir faite : *se douter* d'un fait, c'est en juger sur certaines apparences qui le rendent probable.

On *pressent* une résolution avant qu'elle soit prise : on *soupponne* des intentions avant que rien les ait fait connaître : on *s'en doute* au moment où elles commencent à se manifester.

Un homme appelé dans le cabinet d'un ministre *pressent* de quelle affaire on va lui parler ; il *soupponne* quels sont les motifs qu'on peut avoir pour s'adresser à lui ; et au ton qu'on prend avec lui, il *se doute* bientôt des propositions qu'on va lui faire. (F. G.)

1081. Sous le prétexte, Sur le prétexte.

Ces deux locutions sont bonnes, selon Bouhours, et même également usitées ; ce qu'il prouve par des citations. Sans rien contester à l'usage, j'observerai que la préposition *sur* ne s'accorde point avec le sens du mot *prétexte*, qui, formé du latin *prætextus* (tendre devant, mettre dessus, couvrir), désigne un *tissu*, un *voile*, une *enveloppe*, ce qui cache, couvre, déguise la chose : or la chose qui est couverte est *sous* ce qui la couvre, et non *sur*.

Quoi qu'il en soit, l'usage a-t-il prétendu donner le même sens à deux prépositions contraires, telles que *sous* et *sur* ? il me paraît plus naturel de penser qu'il a laissé à chacune son sens naturel, et qu'il en résulte deux prépositions différentes. On fonde, on établit, on appuie *sur* : on couvre, on dissimule, on cache *sous*. Ainsi on fonde, on appuie ses desseins, ses actions, *sur un prétexte* : on cache ses desseins, ses motifs, *sous un prétexte*. Le *prétexte* est une raison fausse, feinte, apparente et mauvaise. Quand on fait une chose sans raison, on la fait *sur un prétexte* ; quand on la fait pour des raisons qu'on dissimule, on la fait *sous un prétexte*. Dans le premier cas, on veut s'autoriser, se disculper ; dans le second, se déguiser, en imposer. On cherche un *prétexte* *sur* quoi l'on s'appuie pour s'autoriser à faire la sottise ou le mal qu'on a envie de faire : on imagine un *prétexte* *sous* lequel on fasse passer une action ou une entreprise pour toute autre chose que ce qu'elle est. Le premier *prétexte* a pour objet de nous tromper par une fausseté ; et le second, de nous séduire par une imposture. On prendra une résolution *sur un prétexte* plausible : on déguise ses vrais motifs *sous un prétexte* spécieux.

On laisse aller le mal, *sur le prétexte* qu'il est impossible d'y remédier ; on protège les abus *sous le prétexte* qu'ils tiennent à des choses utiles ; mais en effet parce qu'ils sont utiles à ceux qui les protègent. Dans la première phrase, le *prétexte* n'est qu'une mauvaise raison qu'on donne de sa conduite ; et dans la seconde, un déguisement de ses vrais motifs.

Sur le prétexte de la fragilité humaine, il y a des gens qui se pardonnent bonnement leurs fautes ; mais, *sous prétexte* de justice, leur malignité ne pardonne pas celles des autres.

Vous trouvez assez de gens qui, *sur le prétexte* qu'il serait ridicule de ne pas être et faire comme tout le monde, se rendent fort ridicules. Vous voyez des gens qui ne se conviennent plus, se quitter *sous divers prétextes* qui ne trompent personne. On fait mieux encore, c'est de se quitter sans prétexte (R.)

1082. Prêtrise, Sacerdoce.

La *prêtrise* est proprement le troisième des ordres majeurs. Il faut être diacre pour être promu à l'ordre de la *prêtrise*. (TRÉVOUX.) La *prêtrise* confère le droit d'offrir le saint sacrifice et d'administrer les sacrements, etc. Mais en ce sens, c'est un mot technique qui appartient à la langue de l'église.

Dans le langage ordinaire, c'est un mot assez rarement employé, à beau-

coup près moins fréquent que son synonyme. Il ne se dit, en dehors de la religion catholique, que des fonctions d'un prêtre attaché à un Dieu nommé. La *prêtrise* de Mars, de Vulcain.

Déserteur de leur loi j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la *prêtrise*. (RACINE.)

Sacerdoce est un mot plus général : c'est la dignité de ministre de Dieu. La *prêtrise* donne aux prêtres certaines fonctions à exercer, des cérémonies à accomplir ; le *sacerdoce* revêt le prêtre d'un caractère sacré et lui impose des devoirs. Dieu nous commande de respecter ses ministres parce qu'ils portent le caractère de son *sacerdoce* royal. (FLÉCHIER.) Combien voit-on de prêtres indignes du *sacerdoce* où ils se sont jetés précipitamment et sans épreuves. (FLÉCHIER.) La préparation pour le *sacerdoce* n'est pas une application de quelques jours, mais une étude de toute la vie. (BOSSUET.) L'innocence du père Bourcoing l'ayant disposé à recevoir la plénitude du Saint-Esprit, il aspirait sans cesse à la plénitude du *sacerdoce*. (BOSSUET.) *Sacerdoce* se dit même en parlant d'autres fonctions que celles de la *prêtrise* pour montrer leur caractère respectable, sacré. La judicature est une espèce de *sacerdoce* où il n'est pas permis de s'engager sans l'ordre de Dieu. (FLÉCHIER.)

Roubaud prétend que le *sacerdoce* se dit non-seulement des prêtres, mais surtout des évêques qui, ayant le pouvoir de conférer les ordres et de donner la confirmation, ont la plénitude du *sacerdoce* qui, dans toute son étendue, renferme plus de pouvoirs et de droits que la simple *prêtrise*.

Il est certain que le *sacerdoce* comprend l'épiscopat aussi bien que la *prêtrise* ; mais on ne peut nier que la *prêtrise* ne soit un *sacerdoce* ou même le *sacerdoce* tout entier. Massillon, s'adressant aux prêtres de son diocèse réunis en retraite, leur adresse un discours sur l'excellence et les devoirs du *sacerdoce*. Si un évêque dit : pendant mon *sacerdoce*, pour la durée de ses fonctions épiscopales ; un simple prêtre le dira également. On peut opposer la *prêtrise* à l'épiscopat, qui sont en effet deux ordres différents, deux degrés de la hiérarchie ; mais par *sacerdoce*, on entend tous les prêtres, qui ont l'épiscopat comme ceux qui n'ont que la *prêtrise*. Quand les rois ont voulu usurper sur la doctrine un droit réservé au *sacerdoce*, ils ont aigri les maux de l'Eglise. (MASSILLON.) La distinction de Roubaud est donc exagérée.

Résumons-nous : La *prêtrise* est, en dehors du sens purement catholique indiqué plus haut, la charge de prêtre. Le *sacerdoce* est cette même charge considérée sous son côté sacré, divin. La *prêtrise* est une profession ; le *sacerdoce* une dignité. (V. F.)

1083. Se prévaloir, Se targuer, Se glorifier.

Se prévaloir d'une chose, c'est s'en faire un droit ; *s'en targuer*, s'en faire un avantage ; *s'en glorifier*, s'en faire un mérite.

Un homme *se glorifie* de sa noblesse, comme si le mérite lui en appartenait ; il *s'en targue*, comme d'un avantage auquel tous les autres doivent porter respect et envie ; il *s'en prévaut*, comme d'un droit qui les oblige à lui céder.

On ne *se prévaut* guère sans usurpation : on ne *se targue* point sans ridicule ; on peut *se glorifier* à bon droit.

Ainsi on peut *se glorifier* d'une bonne action que l'injustice vous reproche ; mais elle perd tout son effet si l'on *s'en targue*, et tout son mérite si l'on *s'en prévaut*.

Se glorifier a pour but de s'élever soi-même ; *se targuer*, d'humilier les autres ; *se prévaloir*, de l'emporter sur eux.

On peut *se glorifier* d'un mérite faux : on ne *se targue* que d'un avantage réel, mais dont on s'exagère l'importance : on ne *se prévaut* que d'un avantage reconnu, mais dont on étend trop les droits. (F. G.)

1084. Prier, Supplier, Conjurer.

C'est demander avec ardeur et avec soumission à ceux qui sont en état d'accorder ce que l'on désire.

Supplier est beaucoup plus respectueux que *prier*, et marque dans celui qui demande un désir plus vif et un besoin plus urgent d'obtenir ; nous *prions* nos égaux et nos amis de nous rendre quelque service ; nous *supplions* le roi et les personnes constituées en dignité de nous accorder quelque grâce, ou de nous rendre justice.

En parlant des grands, ou en leur adressant la parole, on doit également se servir de *supplier* ; j'ai *supplié* le roi de, etc. ; sire, je *supplie* votre majesté de, etc. Mais s'il s'agit de Dieu, on ne dit que *prier* en parlant de lui, et l'on peut dire *prier* ou *supplier* en lui adressant la parole ; je *prie* Dieu que cela soit ; mon Dieu, je vous *prie* d'avoir pitié de moi ; je vous *supplie*, ô mon Dieu, d'avoir pitié de moi. Le degré d'ardeur décide le choix entre ces deux dernières phrases.

D'où vient cette différence par rapport à Dieu et aux grands de la terre ? car l'usage même, que l'on donne ordinairement pour dernière raison, a aussi les siennes. Ne serait-ce pas parce que la supériorité des grands étant accidentelle, et en quelque sorte précaire, vu les droits imprescriptibles de l'égalité naturelle, on ne doit se permettre aucune expression qui puisse leur rappeler trop clairement ces droits, et donner quelque atteinte à leur prééminence ? Au contraire, la grandeur de Dieu est si incontestable, que le choix des expressions ne doit plus tomber que sur nos besoins ; et elle est si supérieure à notre néant, que les différences de nos façons de parler sont nulles à son égard.

Au reste, il faut remarquer encore que l'on dit *prier* Dieu, sans autre addition ; mais on ne peut dire *supplier* le roi, sans ajouter de quoi on le *supplie*. *Prier* Dieu est un devoir indispensable, et dont l'objet est constant ; *supplier* le roi ou les grands est un acte accidentel, et dont l'objet doit être déterminé. (B.)

Il me semble que la véritable raison de dire, à l'égard de Dieu, *prier*, c'est que ce mot se prend alors dans un sens religieux, et qu'il est consacré pour marquer un acte de culte, un hommage de religion, un devoir et un exercice de piété. *Prier*, c'est faire la prière, ses prières, les prières par lesquelles on rend un devoir et un culte. Aussi disons-nous *prier Dieu* dans un sens absolu, sans addition, sans spécifier ce qu'on lui demande ; car l'objet de cet acte est constant et connu, comme l'observe M. Beauzée : mais on ne dit pas *supplier Dieu*, sans ajouter, déterminer et spécifier la grâce qu'on désire obtenir ; car ce mot ne désigne qu'un acte particulier et une manière particulière et accidentelle de *prier*.

Mais à l'égard des grands de la terre, le mot *prier* rentrera nécessairement dans son acception vulgaire. Nous ne dirons pas *prier le roi et les grands*, dans un sens absolu et sans addition : on ne fait point la prière aux grands ; on leur demande accidentellement une chose ou une autre. Ainsi, pour marquer le respect particulier qu'on leur porte, et la distance à laquelle on se tient d'eux, il faudra communément dire *supplier* au lieu de *prier*, qui les confondrait dans la foule de ceux qu'on a coutume de *prier*. (R.)

Conjurer, c'est *prier* avec instance, redoublement. Il le *conjure* de faire naître les occasions de lui rendre service. (LA BRUYÈRE.)

Ils *conjuraient* ce Dieu de veiller sur vos jours. (RACINE.)

S'il ne tient qu'à te *prier* bien fort pour obtenir ton aide, je te *conjure* de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque. (MOLIÈRE.)

On *conjure* au nom de....., c'est-à-dire en appuyant ses *prières* d'une auto-

rité qui leur donne plus de poids. Au nom de ton père, de ta mère, je t'en conjure. (V. F.)

1085. Prier de dîner, Prier à dîner, Inviter à dîner.

Ces trois phrases qui semblent d'abord signifier la même chose, parce qu'en effet il y a un sens fondamental qui leur est commun, ont pourtant des différences qu'il ne faut pas confondre.

Prier, en général, suppose moins d'appareil qu'*inviter*, et *prier de dîner* en suppose moins que *prier à dîner*.

Prier marque plus de familiarité; et *inviter*, plus de considération : *prier de dîner* est un terme de rencontre ou d'occasion; et *prier à dîner* marque un dessein prémédité.

Si quelqu'un avec qui je puis prendre un ton familier se trouve chez moi à l'heure du dîner, et que je lui propose d'y rester pour faire ce repas avec moi, tel qu'il a été préparé pour moi, je le *prie de dîner*. Si je vais exprès, ou si j'envoie chez lui, pour l'engager de venir dîner chez moi, alors je le *prie à dîner*, et je dois ajouter quelque chose à l'ordinaire. Mais si je fais la même démarche à l'égard de quelqu'un à qui je dois plus de considération, je l'*invite à dîner*, et ma table doit avoir une augmentation marquée.

Quand on *prie de dîner*, c'est sans apprêt; quand on *prie à dîner*, l'apprêt ne doit être qu'un meilleur ordinaire; mais quand on *invite à dîner*, l'apprêt doit sentir la cérémonie. (B.)

1086. Principe, Élément.

Principe, du latin *principium*, racine *præ*, avant, est ce par quoi les choses existent. C'est la cause; avant le *principe* il n'y a rien.

Le *principe* est la cause première sans laquelle rien n'existerait.

Élément, du latin *elementum*, dérivé d'*alere*, nourrir des premiers aliments que la nature présente, de la chose à laquelle nous devons accroissement et conservation.

Élément, en physique, prend la qualité de *principe*. Nous disons *élément* en parlant d'un corps simple qui entre dans la composition de la matière, et par le moyen duquel elle existe dans son intégralité.

On n'est pas encore d'accord sur le nombre d'*éléments* qui composent la matière. Les uns n'en admettent qu'un, d'autres trois : les quatre avaient prévalu; mais la décomposition de l'eau les a réduits au moins à trois. Jusqu'à ce qu'on parvienne à décomposer les autres, n'affirmons rien et cherchons. La chaleur est le *principe* de la vie, l'air est notre *élément*.

Les *éléments* des sciences et des arts sont les premières règles qui dérivent des *principes*, c'est-à-dire de l'objet. La nécessité fut le *principe* de la formation des langues; c'est dans la grammaire, qui établit le rapport des sons, qu'on en trouve les *éléments* (1).

Dans tous les cas, le *principe* est aux *éléments* ce que la cause est à l'effet. Les *éléments* n'existeraient pas sans le *principe*, mais celui-ci peut exister sans effets.

La physique et la chimie ont nommé *principe* les corps simples qui entraient dans la composition des mixtes. Ces sciences, raisonnant sur la nature

(1) Ici il faut observer que Roubaud ne compare pas avec assez de soin les *principes* et les *éléments* d'une science. Les *principes* d'une science sont des règles générales dont la science est l'application et le développement. Les *éléments* d'une science en sont les commencements. Qui a appris les *éléments* d'une science a fait les premiers pas dans cette science; en connaître les *principes* c'est en savoir la philosophie. (V. F.)

des corps, ont dû donner ce nom à tout ce qui les constituait tels; car le *principe* de la matière n'existe pas hors de la matière.

La métaphysique, raisonnant sur des choses abstraites, n'admet pour *principe* que la cause première : elle a donné, comme la physique, le nom d'*élément* à la partie inhérente au tout. Dieu est le *principe*; la bonté est un de ses *éléments*. Connaissions le *principe*, nourrissons-nous des *éléments*. Cette leçon s'applique à tout. (R.)

1087. Privé, Apprivoisé.

« Les animaux *privés*, dit l'abbé Girard, le sont naturellement; et les *apprivoisés* le sont par l'art et par l'industrie des hommes. Le chien, le bœuf et le cheval sont des animaux *privés* : l'ours et le lion sont quelquefois *apprivoisés*. Les bêtes sauvages ne sont pas *privées*; les farouches ne sont pas *apprivoisées*. »

Ce n'est pas assez; il faut ajouter que l'animal *apprivoisé* devient *privé*, c'est-à-dire familier : car *apprivoiser* signifie rendre *privé*, familier, traitable. Rectifiez, d'après cette idée, celle de l'abbé Girard. Les chiens et autres animaux qui naissent au milieu de nous sont naturellement *privés* : votre moineau, votre serin, vos tourterelles, ne sont *privés* que parce que vous les avez *apprivoisés*. L'éléphant *apprivoisé* devient si *privé*, qu'il rend avec docilité une foule de services domestiques, et qu'un enfant le mène plus facilement avec une baguette, que vous ne menez votre cheval avec la bride, le fouet et l'éperon.

Le lion, guéri d'une blessure par l'esclave fugitif Androclès, devint si *privé*, qu'il parcourait librement les rues de Rome sans donner aux enfants même le moindre sujet de crainte. Un lion *apprivoisé* valut au Carthaginois Hannon, son maître, l'exil que lui infligèrent ses compatriotes, tremblant qu'un homme capable de dompter une bête féroce ne captivât bientôt le peuple. (R.)

1088. Se priver, S'abstenir.

S'abstenir n'exprime qu'une action; *se priver* exprime aussi le sentiment qui l'accompagne. On peut *s'abstenir* d'une chose indifférente; on ne *se prive* que d'une jouissance.

Pour sentir la *privation*, il faut avoir connu la jouissance : ainsi l'on ne *se prive* guère que des choses que l'on possède ou dont on a déjà joui; on peut *s'abstenir* des choses que l'on ne connaît pas, et on ne *s'abstient* que de celles que l'on ne tenait pas encore. On *se prive* de ce qu'on donne; on *s'abstient* de toucher à ce qui appartient à un autre. Quand on dit *se priver* de vin, le mot de *priver* porte sur l'idée de la jouissance passée, à laquelle on renonce; quand on dit *s'abstenir* de vin, on ne songe qu'à la chose qu'on ne fera pas, sans rappeler celle qu'on a déjà faite.

On ne *s'abstient* guère qu'autant que le commande le devoir ou la prudence; on peut *se priver* par sentiment de quelque chose de plus : ainsi les catholiques *s'abstiennent* de manger de la viande les jours où l'Eglise le défend; ils peuvent *s'en priver* un autre jour par mortification et par surcroît de zèle.

Se priver ne s'applique guère aux choses de devoir, parce qu'en faisant son devoir on ne doit pas s'occuper de ses sacrifices.

On *s'abstient* avec courage, quand il le faut : on *se prive* avec regret, ou, si c'est pour quelqu'un qu'on aime, avec plaisir. (F. G.)

1089. Priver, Frustrer.

On *prive* un homme de ses biens, on le *frustre* de ses espérances. *Priver*, c'est détruire ou interrompre une possession existante; *frustrer*, c'est tromper une attente fondée sur des droits ou des promesses. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est *frustrée*. (J.-J. Rousseau.)

On peut *priver* légitimement quelqu'un de quelque chose, et par un acte d'autorité; l'idée de trahison ou d'injustice entre toujours dans celle de *frustrer*. Un père mécontent *prive* son fils de son héritage; un frère intrigant et fourbe *frustré* son frère des droits qu'il avait à la succession paternelle.

Cléante dit à Tartuffe :

Hé! monsieur, n'ayez pas ces délicates craintes
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit à ses périls possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encore qu'il en mésuse
Que si de l'en *frustrer* il faut qu'on vous accuse. (MOLIERE.) (F. G.)

1090. Prix, Récompense.

Prix désigne la valeur des choses, l'estime qu'on en fait, ce qu'on en donne. La *récompense* est ce qu'on rend, ce qu'on *dispense* en *compensation*, pour rétribution.

Dans le sens naturel et rigoureux, le *prix* est la valeur vénale d'une chose : la *récompense* est le retour dû au mérite. Le *prix* est ce que la chose vaut ; la *récompense*, ce que la chose mérite. Vous payez le *prix* de la chose que vous achetez : vous donnez une *récompense* pour le service qu'on vous a rendu.

Le *prix* est l'avantage naturel qu'on retire de sa chose, selon la valeur de la chose ; la *récompense*, un avantage quelconque que l'on tient des personnes, et selon la reconnaissance des personnes. Les *prix* sont estimés, réglés, convenus ; c'est affaire de justice : les *récompenses* sont plus ou moins arbitraires, volontaires, variables ; c'est affaire d'équité. La concurrence détermine les *prix* ; les convenances déterminent les *récompenses*.

Le salaire d'un ouvrier est le *prix* de son travail : une gratification sera la *récompense* de son assiduité. Les gages sont le *prix* des services d'un domestique ; un legs ou une pension de retraite sera la *récompense* de ses longs et agréables services : vous le payez parce qu'il vous sert ; vous le *récompensez* de ce qu'il vous aura bien servi. Vous aviez perdu quelque effet d'un grand *prix* : vous donnez une *récompense* honnête à celui qui vous le rapporte.

La vertu, dit un écrivain plus célèbre autrefois qu'aujourd'hui, la vertu est le *prix* d'elle-même, et sa propre *récompense*. En effet, la vertu seule vaut ce qu'elle coûte, et la rétribution de l'homme vertueux est de devenir plus vertueux.

Un bienfait n'a point de *prix* : il ne se paye pas, mais il se reconnaît ; et la gratitude en est la *récompense*.

À la Chine, il n'y a point d'action patriotique qui n'ait un *prix* que les lois y ont affecté. Ailleurs il y a des actions patriotiques qui attirent quelquefois des *récompenses*.

J'ai dit que le mot *prix* marquait naturellement la comparaison, le concours, l'estimation, la préférence. Aussi l'on met des *prix* au concours : ces *prix* sont de nobles salaires assignés à de nobles travaux ; et la justice est censée les adjudger. On propose, on promet aussi des *récompenses* ; mais les *récompenses* semblent toujours avoir une teinte de faveur et de grâce : vous les donnez et les distribuez toujours à votre gré.

On gagne, on remporte un *prix* : on obtient, on reçoit une *récompense*. Les *prix* sont pour les dignes : La Rochefoucauld prétend que les *récompenses* tombent plutôt sur les apparences du mérite que sur le mérite même. (R.)

1091. Probité, Intégrité, Honnêteté.

La *probité* est une vertu à l'épreuve et digne de toute approbation. En morale, l'*intégrité* est une pureté de mœurs qui n'a souffert aucune atteinte, une sorte d'innocence sans tache, une vertu entière. L'*honnêteté* est de faire ce

qui est bon en soi, ce qui mérite d'être *honoré*, le bien qui nous est imposé.

La *probité* est la qualité de l'homme ferme et constant à respecter les droits d'autrui et à rendre à chacun ce qui lui appartient, selon les règles essentielles du juste. L'*intégrité* est la qualité de l'homme ferme et constant à remplir ce qu'il doit, sans que sa fidélité soit jamais altérée. L'*honnêteté* est la qualité de l'homme ferme et constant à pratiquer le bien que la morale prescrit, d'après les règles imprimées par la nature dans le cœur humain.

La *probité* est d'un cœur droit; son principe est l'amour de l'ordre : vertu du caractère. L'*intégrité* est d'un cœur pur; son principe est l'amour de ses devoirs : vertu d'une conscience timorée. L'*honnêteté* est d'un cœur bon (je voudrais dire *bien né*); son principe est l'amour du bien : vertu des belles âmes.

La *probité* est une vertu de société; elle ne s'exerce qu'envers les autres hommes. L'*intégrité* est la vertu pure de son état; tantôt elle n'intéresse que nous seuls, comme l'*intégrité* d'une vierge; tantôt elle intéresse les autres, comme l'*intégrité* d'un juge. L'*honnêteté* est la vertu de l'homme dans tout état possible : on est honnête pour soi comme pour autrui; on l'est seul comme dans la société.

La *probité* défend; elle défend de faire tort à personne, ou même de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. L'*intégrité* se défend et se conserve; elle se défend contre les atteintes qu'on voudrait lui porter. L'*honnêteté* défend, comme la *probité*; elle commande plus que l'*intégrité*; elle commande de faire à autrui ce que nous voudrions qu'il nous fût fait à nous-mêmes; car cela est conforme à la raison et à la vertu.

La *probité* rend le commerce d'une personne sûr; l'*intégrité* le rend sain; l'*honnêteté* le rend doux et salutaire.

La *probité* exclut toute injustice; l'*intégrité*, la corruption; l'*honnêteté*, le mal et même les mauvaises manières de faire le bien.

Qui n'aurait, dit Duclos, que la *probité* qu'exigent les lois civiles, et ne s'abstiendrait que de ce qu'elles punissent, serait encore un assez malhonnête homme, je dis même *très-malhonnête homme*; car il serait malin, détracteur, dur, féroce, menteur, fourbe, ingrat, perfide, injuste de mille manières. Qui n'aurait que l'*intégrité* qui empêche qu'on ne se vende à prix d'argent ou qu'on ne se prostitue à un vil intérêt, serait certes *très-corrompu* : les partialités, les considérations, les brigues, les cabales, corrompent l'*intégrité* de la justice, comme l'observe Bossuet. Qui ne ferait le bien par de bons motifs, qui ne le préférerait au mal que par des calculs d'intérêt personnel, serait sans *honnêteté*; car, comme dit Horace, les méchants s'abstiennent du mal par la crainte de la peine, et les bons, par amour pour la vertu.

Il ne faut qu'un mensonge pour violer la *probité*; car il ne vaut pas mieux tromper que trahir, et manquer à sa pensée qu'à sa parole. Il est bien difficile de conserver l'*intégrité* des mœurs, s'il ne faut qu'une pensée pour perdre la pureté, ou une prévention pour manquer à la droiture : mais le soleil a des taches qui n'altèrent ni sa beauté, ni la pureté de sa lumière, ni ses influences bienfaisantes. S'il faut suivre constamment les inspirations de l'*honnêteté* pour en remplir les conditions, l'*honnêteté* parfaite est la vertu elle-même.

L'*honnêteté* prend dans le monde tant de formes différentes, qu'on oublie ce qu'elle est : il y a l'*honnêteté* des manières et celle des mœurs; l'*honnêteté* des femmes et celle des hommes; l'*honnêteté* de convention et l'*honnêteté* naturelle, etc.; mais dans toutes ces acceptions, le mot annonce quelque chose de séant, de convenable, de bien placé, de favorable, de gracieux pour autrui; et c'est un des caractères distinctifs de l'*honnêteté* essentielle.

Quoi qu'il en soit, celui qui viole la *probité*, est un coquin (c'est le mot) : celui qui a perdu son *intégrité*, est vicieux : celui qui n'a pas l'*honnêteté* dans le cœur, est au moins mauvais. (R.)

1092. Probité, Vertu, Honneur.

On entend également par ces trois termes, l'heureuse habitude de fuir le mal, et de faire le bien. (B.)

On n'entend parler que de *probité*, de *vertu* et de *honneur* ; mais tous ceux qui emploient ces expressions en ont-ils des idées uniformes ? Tâchons de les distinguer.

Le premier devoir de la *probité* est l'observation des lois ; mais qui n'aurait que la *probité* qu'elles exigent, et ne s'abstiendrait que de ce qu'elles punissent, serait encore assez malhonnête homme. Les hommes venant à se polir et à s'éclairer, ceux dont l'âme était la plus honnête ont suppléé aux lois par la morale, en établissant, par une convention tacite, des procédés auxquels l'usage a donné force de loi parmi les honnêtes gens, et qui sont le supplément des lois positives. Il n'y a point, à la vérité, de punition prononcée contre les infracteurs, mais elle n'en est pas moins réelle ; le mépris et la honte en sont le châtement, et c'est le plus sensible pour ceux qui sont dignes de le ressentir : l'opinion publique, qui exerce la justice à cet égard, y met des proportions exactes, et fait des distinctions très-fines.

On juge les hommes sur leur état, leur éducation, leur situation, leurs lumières. Il semble qu'on soit convenu de différentes espèces de *probités*, qu'on ne soit obligé qu'à celle de son état, et qu'on ne puisse avoir que celle de son esprit. On est plus sévère à l'égard de ceux qui, étant exposés en vue, peuvent servir d'exemple, que sur ceux qui sont dans l'obscurité. Moins on exige d'un homme dont on devrait beaucoup prétendre, plus on lui fait injure : en fait de procédés, on est bien près du mépris quand on a droit à l'indulgence.

Pour éclaircir enfin ce qui regarde la *probité*, il s'agit de savoir si l'obéissance aux lois et la pratique des procédés d'usage suffisent pour constituer l'honnête homme. On verra, si l'on y réfléchit, que cela n'est pas encore suffisant pour la parfaite *probité*. En effet, avec un cœur dur, un esprit malin, un caractère féroce, et des sentiments bas, par intérêt, par orgueil ou par crainte, on peut avoir cette *probité* qui met à couvert de tout reproche de la part des hommes. Mais il y a un juge plus éclairé, plus sévère et plus juste que les lois et les mœurs ; c'est le sentiment intérieur, qu'on appelle la conscience : la conscience parle à tous les hommes qui ne se sont pas, à force de dépravation, rendus indignes de l'entendre.

Doit-on regarder comme innocent un trait de satire, ou même de plaisanterie, de la part d'un supérieur, qui porte quelquefois un coup irréparable à celui qui en est l'objet ; un secours gratuit refusé par négligence à celui dont le sort en dépend ; tant d'autres fautes que tout le monde sent, et qu'on s'interdit si peu ? Voilà cependant ce qu'une *probité* exacte doit s'interdire, et dont la conscience est le juge infailible. Cette connaissance fait la mesure de nos obligations ; nous sommes tenus à l'égard d'autrui de tout ce qu'à sa place nous serions en droit de prétendre. Les hommes ont encore droit d'attendre de nous non-seulement ce qu'ils regardent avec raison comme juste, mais ce que nous regardons nous-mêmes comme tel, quoique les autres ne l'aient ni exigé, ni prévu : notre propre conscience fait l'étendue de leurs droits sur nous. Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir.

Il y a un autre principe d'intelligence sur ce sujet, supérieur à l'esprit même ; c'est la sensibilité d'âme qui donne une sorte de sagacité sur les choses honnêtes, et va plus loin que la pénétration de l'esprit seul. On pourrait dire que le cœur a des idées qui lui sont propres, qu'il y a des idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid ; l'esprit seul peut et doit faire l'homme de *probité* : la sensibilité prépare l'homme *vertueux*. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les lois exigent, ce que les mœurs recommandent, ce que la conscience inspire, se trouve renfermé dans cet axiome si connu et si peu

développé : « Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. » L'observation exacte et précise de cette maxime fait la *probité*. « Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait. » Voilà la *vertu*.

La fidélité aux lois, aux mœurs et à la conscience, qui ne sont guère que prohibitives, fait l'exacte *probité* : la *vertu*, supérieure à la *probité*, exige qu'on fasse le bien, et y détermine. La *probité* défend, il faut obéir : la *vertu* commande, mais l'obéissance est libre, à moins que la *vertu* n'emprunte la voie de la religion. On estime la *probité*, on respecte la *vertu*. La *probité* consiste presque dans l'inaction; la *vertu* agit. On doit de la reconnaissance à la *vertu* : on pourrait s'en dispenser à l'égard de la *probité*, parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que son intérêt pour objet, n'a pas, pour y parvenir, de moyens plus sûrs que la *probité*.

En distinguant la *vertu* et la *probité*, en observant la différence de leur nature, il est encore nécessaire, pour connaître le prix de l'une et de l'autre, de faire attention aux personnes, aux temps et aux circonstances. Il y a tel homme dont la *probité* mérite plus d'éloges que la *vertu* d'un autre. Ne doit-on attendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens si différents ? Un homme, au sein de l'opulence, n'aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui est assiégé par tous les besoins ? Cela ne serait pas juste. La *probité* est la *vertu* des pauvres, la *vertu* doit être la *probité* des riches.

On rapporte quelquefois à la *vertu* des actions où elle a eu peu de part. Un service offert par vanité, ou rendu par faiblesse, fait peu d'honneur à la *vertu*. D'un autre côté, on loue et on doit louer les actes de la *probité* où l'on sent un principe de *vertu*. Un homme remet un dépôt dont il avait seul le secret : il n'a fait que son devoir, puisque le contraire serait un crime; cependant son action lui fait honneur, et doit lui en faire : on juge que celui qui ne fait pas le mal dans certaines circonstances est capable de faire le bien; dans un acte simple de *probité*, c'est la *vertu* qu'on loue.

Les éloges qu'on donne à de certaines *probités*, à de certaines *vertus*, ne font que le blâme du commun des hommes; cependant on ne doit pas les refuser : il ne faut pas rechercher avec trop de sévérité le principe des actions, quand elles tendent au bien de la société.

Outre la *vertu* et la *probité*, qui doivent être les principes de nos actions, il y en a un troisième, très-digne d'être examiné : c'est l'*honneur*; il est différent de la *probité* : peut-être ne l'est-il pas de la *vertu* : mais il lui donne de l'éclat, et me paraît être une qualité de plus.

L'homme de *probité* se conduit par éducation, par habitude, par intérêt ou crainte. L'homme *vertueux* agit avec bonté. L'homme d'*honneur* pense et sent avec noblesse; ce n'est pas aux lois qu'il obéit, ce n'est pas la réflexion, encore moins l'imitation qui le dirigent; il pense, il parle et agit avec une sorte de hauteur, et semble être son propre législateur à lui-même.

L'*honneur* est l'instinct de la *vertu*, et il en fait le courage. Il n'examine point; il agit sans feinte, même sans prudence, et ne connaît point cette timidité ou cette fausse honte qui étouffe tant de *vertus* dans les âmes faibles; car les caractères faibles ont le double inconvénient de ne pouvoir pas répondre de leurs *vertus*, et de servir d'instrument aux vices de tous ceux qui les gouvernent.

Quoique l'*honneur* soit une qualité naturelle, il se développe par l'éducation, se soutient par les principes, et se fortifie par les exemples. On ne saurait donc trop en réveiller les idées, en réchauffer le sentiment, en relever les avantages et la gloire, et attaquer tout ce qui peut y porter atteinte.

Le relâchement des mœurs n'empêche pas qu'on ne vante beaucoup l'*honneur* et la *vertu* : ceux qui en ont le moins savent combien il leur importe que les autres en aient. On aurait rougi autrefois d'avancer de certaines maximes, si on les eût contredites par ses actions; les discours formaient un

préjugé favorable sur les sentiments : aujourd'hui les discours tirent si peu à conséquence, qu'on pourrait quelquefois dire d'un homme, qu'il a de la *probité*, quoiqu'il en fasse l'éloge.

On prétend qu'il a régné autrefois parmi nous un fanatisme d'honneur, et l'on rapporte cette heureuse manie à un siècle encore barbare. Il serait à désirer qu'elle se renouvelât de nos jours; les lumières que nous avons acquises serviraient à régler cet engouement, sans le refroidir. D'ailleurs, on ne doit pas craindre l'excès en cette matière : la *probité* a ses limites, et, pour le commun des hommes, c'est beaucoup que de les atteindre; mais la *vertu* et l'honneur peuvent s'étendre et s'élever à l'infini; on peut toujours en reculer les bornes, on ne les passe jamais. (Duclos, *Considér. sur les mœurs de ce siècle*, ch. IV, édit. 1764.)

1093. Problématique, Douteux, Incertain.

Problématique, du grec *πρόβλημα*, proposition à éclaircir. *Douteux*, latin *dubius*, de *duo*, deux, et de *via*, changé en *bis*, qui a deux voies, l'embaras entre deux chemins. *Incertain*, qui n'est pas certain, qui peut être combattu, qui n'a pas une vérité irrésistible.

Il n'y a point encore de raison de prononcer dans les choses *problématiques* : il n'y a pas de raisons suffisantes pour se décider dans les choses *douteuses* : il n'y a pas assez de raisons de croire dans les choses *incertaines*. Dans le premier cas, l'esprit est indifférent pour et contre; dans le second, entre le pour et le contre, il est embarrassé; dans le troisième, il voit le pour et craint le contre.

Vous chercherez la solution de ce qui est *problématique*, la vérification de ce qui est *douteux*, la confirmation de ce qui est *incertain*.

Problématique est un terme de science : on dit une *question* ou une *proposition problématique*; c'est un *problème* à résoudre. Mais le doute et l'incertitude nous accompagnent partout : les pensées, les opinions, les cas, les événements, les faits, etc., sont *douteux* et *incertains*. *Douteux* ne se dit proprement que des choses, tandis qu'*incertain* se dit des personnes, mais dans un autre sens. (R.)

1094. Procéder, Provenir, Émaner, Découler, Dériver.

*Procéder*¹ et *provenir* ont bien plus de rapports ensemble qu'avec les trois autres verbes. *Provenir* est plus du discours ordinaire et *procéder* du style philosophique et relevé. Le Saint-Esprit *procède* du Père et du Fils. Des enfants *proviennent* de leurs parents. On cherche d'où *proviennent* les effets sensibles, communs, physiques ou moraux; on cherche d'où *procèdent* les choses métaphysiques, les objets intellectuels. Une éclipse *provient* de l'interposition d'un corps opaque qui intercepte la lumière d'un astre; la licence *provient* de l'impunité qui relâche tous les freins. Il n'y a point d'erreur qui ne *provienn*e de l'erreur. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.) — Le discours *procède* de la pensée; le mal *procède* d'un vice. Il n'y a pas moins de répugnance que la fausseté de l'imperfection *procède* de Dieu en tant que telle, qu'il n'y en a que la vérité ou la perfection *procède* du néant. (DESCARTES.)

Procéder marque un principe; *provenir* désigne la cause. Ce qui *procède* garde, dans sa nature, quelque chose du principe d'où il *procède*. Le Saint-

¹ Nous ne faisons, dans cet article, que reproduire, en les éclaircissant et en les confirmant par des exemples, les définitions de Roubaud, qui proposait, pour quelques-uns de ces mots, des racines chimériques, d'où il tirait des conclusions que nous avons conservées, puisqu'elles sont justes, mais sans les rattacher, comme lui, à de fausses étymologies qui en altèrent la justesse. (V. F.)

Esprit *procède* du Père et du Fils et participe de leur divinité. L'imperfection ne peut *procéder* de Dieu parce qu'elle est contraire à sa nature qui est la perfection. Le respect *procède* ordinairement de la crainte. (BOSSUET.) Il entre de la crainte dans le respect. Ce qui *provient* peut ne retenir rien de la cause qui le produit, de son origine. D'un père bien portant, *proviennent* quelquefois des enfants malsains. Je vous demande si cette imprudence si grande *provient* de mon caprice. (LA FONTAINE.) Toutes les fontaines *proviennent* des eaux pluviales. (BUFFON.) Roubaud ajoute que *procéder* emporte une idée d'ordre; car, ajoute-t-il, cette idée se trouve dans les différentes acceptions de *procéder* et dans tous les mots de la même famille.

Émaner (latin : *manare*, couler; *e*, hors de, de), mot noble et d'un emploi assez restreint. Il ne se dit guère, malgré sa racine, des liquides, mais plutôt de l'émission des fluides subtils. Le feu *émane* de l'astre du jour. (BERNARDIN DE SAINT PIERRE.) Les corpuscules qui *émanent* d'un corps odorant. (ACADÉMIE.) En raison de cette acception au propre, *émaner* au figuré veut dire se répandre de toutes parts, avec force, avec abondance. Voilà la source pure d'où nous sont *émanées* les lumières dont notre siècle se glorifie. (J. J. ROUSSEAU.) Un petit nombre de faits *émanés* de la simple nature. (BUFFON.) On dit un acte *émané* de l'autorité, parce que les actes de l'autorité ont une grande publicité, se répandent partout, en tous sens.

Découler, c'est couler peu à peu, avec suite, de haut en bas. Le sang *découle* d'une blessure, la sueur du corps, etc. La raillerie, l'injure, l'insulte leur *découlent* des lèvres comme leur salive. (LA BRUYÈRE.) Une conséquence *découle* des prémisses : c'est-à-dire en sort naturellement, immédiatement. Les biens et les maux *découlent* d'un même principe. (ACADÉMIE.)

Dériver regarde les choses tirées et détournées de leur source, de laquelle elles s'éloignent plus ou moins. C'est là l'idée particulière qui le distingue de *découler*. Ainsi l'eau d'un canal *dérive* ou est *dérivée* d'un ruisseau. Il y a dans l'Orient des réservoirs qui servent à arroser et à abreuver une province entière au moyen des saignées et des petits ruisseaux qu'on en *dérive* de tous côtés. (BUFFON.) Le revenu public *dérive* du revenu territorial; divers mots *dérivent* d'une racine commune. Il faut remonter à la source d'où *dérivent* tant de préjugés. (ACADÉMIE.) (V. F.)

1095. Proche, Prochain, Voisin.

Proche annonce une proximité quelconque ou de lieu ou de temps, etc., et même un moindre éloignement; *prochain*, une grande proximité ou de temps ou de lieu, une proximité très-grande, ou relativement grande; *voisin*, une grande proximité locale.

Saint-Denis est *proche* de Paris; une saison est *proche* de sa fin. Douvres est le port d'Angleterre *prochain*, le plus *prochain*; l'été *prochain* est le premier été qui arrivera. L'Espagne est *voisine* de la France; mais une saison n'est pas *voisine* d'une autre.

Proche n'indique pas toujours une proximité absolue, une chose *voisine* ou vraiment *prochaine*. Si je dis que la ville la plus *proche* d'un hameau en est à quinze lieues, je n'entends pas dire qu'elle soit *prochaine* ou *voisine*, je dis seulement que c'est la ville la moins éloignée. Quand vous direz figurément que Regnard est l'auteur comique le plus *proche* de Molière, vous n'excluez pas un intervalle assez grand entre l'un et l'autre.

Nous disons substantivement et figurément *proches* pour parent; le *prochain* pour hommes ou les hommes en général; un *voisin*, pour une personne qui loge près de nous. (R.)

Proche et *prochain* se ressemblent trop par leur racine latine : *proximus*, pour qu'ils n'aient pas besoin d'être d'abord distingués entre eux.

Prochain veut dire le plus rapproché, sans désigner nécessairement comme *proche* une grande proximité. La ville *prochaine* peut n'être pas très *proche*; mais il n'y en a pas de moins éloignée. On peut demander si la ville *prochaine* est *proche*; car *prochain* s'emploie très-bien quand la distance n'est pas connue. Nous nous arrêterons au *prochain* village, c'est-à-dire au premier qui se rencontrera. Malherbe a dit : la porte qui se trouva la plus *prochaine*. Vaugelas condamne, à tort peut être, l'emploi du superlatif comme faisant un pléonasme; mais avec l'idée de hasard indiquée par le verbe se trouver, il fallait *prochain* et non *proche*. A *proche* on joint toutes sortes d'adverbes qui servent à déterminer les différents degrés de proximité : très-*proche*, plus, si, aussi *proche*. Du reste, *proche* et *prochain* ne jouent pas ordinairement le même rôle dans la proposition; *prochain* s'ajoute au nom comme épithète, *proche* sert plutôt d'attribut : la ville *prochaine*, la ville est *proche*.

Ces deux mots servent également à indiquer une courte distance de temps; la différence reste la même, bien qu'il semble au premier coup d'œil que le sens de *prochain* ait ici plus de rigueur; mais ce sont les mots auxquels *prochain* se joint qui lui prêtent une apparence d'exactitude qu'il n'a pas lui-même. L'année *prochaine* est la première année qui doit arriver; mais si elle est distinguée des autres par cette épithète, rien n'indique qu'elle doive arriver de suite, qu'elle soit absolument *proche*. Quand on dit la fois *prochaine*, *prochain* reprend son sens véritable : le plus rapproché, sans que ce soit nécessairement *proche*. *Prochain* marque toujours l'avenir, toujours incertain; *proche* désigne quelquefois le passé.

J'ai lu dans ses regards sa *prochains* vengeance. (RACINE.)

Sa vengeance éclatera plus tard, bientôt même, mais on ne sait pas au juste l'époque. Jésus-Christ, qui savait le jour et l'heure où il serait livré, disait que son temps était *proche*.

Si *proche* et *prochain* désignent les rapports qui existent entre les personnes, leur différence est encore plus sensible. Nos *proches* sont nos parents, ceux qui nous tiennent de près par les liens du sang. Le *prochain* est celui que la Providence met auprès de nous pour que nous l'aimions comme nous-mêmes; c'est tout le monde, c'est le premier venu.

Voisin se dit surtout des personnes. Nos *voisins* sont ceux qui demeurent près de nous. Ce mot éveille l'idée des relations que le *voisinage* établit, de la connaissance qu'il forme, des services mutuels qu'amènent des rencontres fréquentes. Il a fait le verbe familier *voisiner*; il n'est *voisin* qui ne *voisine*, dit le proverbe. Fréquenter les *voisins* assez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y assujettir. (J. J. ROUSSEAU.) Si l'on n'a pas beaucoup de chemin à faire pour aller trouver les gens qui sont *proche*, il est impossible de ne pas rencontrer ceux qui sont *voisins*, de ne pas au moins en entendre parler :

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirais encor trop *voisin* d'un perfide,

dit Thésée en maudissant Hippolyte qu'il ne veut plus voir, dont il veut même oublier le nom.

Il est encore une autre différence assez importante qui résulte, en quelque façon, de la première. La *proximité* peut avoir moins de durée que le *voisinage*. Une chose, une personne est *proche*, qui va bientôt arriver, qui vient à nous; pour que deux personnes soient *voisines*, il faut qu'elles demeurent au moins quelque temps l'une près de l'autre.

Un lieu assez *proche* pour qu'on puisse, pour qu'on soit obligé d'y aller souvent, sera *voisin*. Acheter dans les bourgs et les maisons *voisines* de quoi se nourrir. (MASSILLON.) Ainsi *proche* n'indique qu'une situation; *voisin* les

avantages et les inconvénients de cette situation. Une manière fréquente et différente d'employer ces deux adjectifs explique et prouve ce que nous avançons. Deux villes sont *voisines* : il y a réciprocité. Si au lieu de *voisin* on se sert de *proche*, il faudra dire : deux villes *proches* l'une de l'autre. *Proche* n'indique que le peu de distance qui les sépare : il y a une des deux villes qui est prise pour point de départ. Quand il est impossible que la *proximité* n'entraîne pas des rapports, on dira *voisin* et non *proche* ; être en paix avec les États *voisins*. Enfin ce qui est *proche*, *prochain*, est à une certaine distance ; ce qui est *voisin* peut être contigu.

Voisin ne se dit pas du temps. Quand on dit d'un homme qu'il est *voisin* de sa ruine, on n'annonce pas sa perte comme *prochaine*, très-*proche* ; on ne peut pas savoir exactement quand arrivera la catastrophe ; mais on considère son désastre comme très-probable, comme assuré, d'après la connaissance où l'on est de ses affaires. On veut dire qu'il est *voisin* du précipice, plutôt prêt à, que près d'y tomber. Tout vaincu que je suis, dit Mithridate, qui a calculé toutes ses chances :

Tout vaincu que je suis et *voisin* du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage. (RACINE.)

Il ne croit pas que son naufrage doive arriver bientôt. (V. F.)

1096. Prodige, Miracle, Merveille.

Prodigium quasi prodicium, disent les interprètes latins : le *prodige* est une chose qui *prédit*, annonce d'avance, présage ; de *pro*, en avant, devant, et *dicere*, dire, montrer, indiquer. Cicéron, l. 2 de *Natur. Deor.*, dit formellement que les signes des choses futures sont appelés *prodiges*, parce qu'ils *prédisent* ou *présagent*. Le *prodige* est ce qui est mis au jour, ce qui fait spectacle, ce qui excite la curiosité, ce qui va plus avant, plus loin, au-dessus.

Miraculum quasi res mira : le *miracle* est une chose que l'on regarde avec étonnement, que l'on contemple, que l'on *admire* ; de *mirari*, admirer. Le *miracle* est, comme le dit Valère-Maxime, un effet dont on ne peut découvrir la cause et donner la raison ; ou, selon saint Augustin, ce qui passe notre espérance et notre conception ; ou, dans l'acception rigoureuse de la théologie, ce qui est au-dessus des forces de la nature et contraire à ses lois. *Merveille* est le latin *mirabilitas*, ou plutôt *res mirabilis*, chose admirable, digne d'admiration. La *merveille* est grande, belle, sublime, admirable : c'est l'ouvrage qu'on regarde comme un chef-d'œuvre et avec des sentiments d'approbation et de satisfaction.

Ces trois termes indiquent quelque chose de surprenant et d'extraordinaire : mais le *prodige* est un phénomène éclatant qui sort du cours ordinaire des choses ; le *miracle*, un étrange événement qui arrive contre l'ordre naturel des choses ; la *merveille*, une œuvre admirable qui efface tout un genre de choses. Le *prodige* surpasse les idées communes ; le *miracle*, toute notre intelligence ; la *merveille*, notre attente et notre imagination. Le *prodige* annonce un nouvel ordre de choses, et les grandes influences d'une cause secrète ; le *miracle* annonce un ordre surnaturel de choses, et les forces irrésistibles d'une puissance supérieure ; la *merveille* annonce le plus bel ordre de choses, et les curieux artifices d'une industrie éminente. Ainsi une cause cachée fait les *prodiges* ; une puissance extraordinaire, les *miracles* ; une industrie rare, les *merveilles*.

Que, sans cause connue, le soleil perde tout-à-coup sa lumière, c'est un *prodige*. Que, sans moyen naturel, le muet parle au sourd étonné de l'entendre, c'est un double *miracle*. Que, par un savant artifice, l'homme s'élève dans les airs et les parcourt, c'est une *merveille*.

Les magiciens de Pharaon font des *prodiges* ; Moïse fait des *miracles* ; saint Paul, ravi au troisième ciel, voit des *merveilles* inénarrables.

A mesure que la nature nous a révélé ses lois, ses phénomènes effrayants, tels que les apparitions de nouveaux corps célestes, les éclipses, les lumières boréales, les feux électriques, ont cessé d'être des *prodiges* ; et le ciel, en perdant ses signes prophétiques, n'en a pas moins publié la gloire de son auteur. A mesure que la religion chrétienne s'est établie et affermie sur des fondements inébranlables, les *miracles*, moins nécessaires, sont devenus plus rares ; et ils ont laissé la foi se reposer, pour ainsi dire, sur le *miracle* toujours subsistant de son établissement. A mesure que les arts ont été portés à une haute perfection, ces premières *merveilles* n'ont plus été que des instruments et des inventions communes, nous n'en jouissons plus qu'avec ingratitude. (R.)

Prodige, du latin *prodigium*, était, chez les païens, un phénomène surnaturel, qui annonçait un événement, le plus souvent, malheureux : c'était un signe de la volonté, de la colère, ou quelquefois de la pitié des dieux qui avertissaient à l'avance les hommes. Tels sont les *prodiges* décrits par Virgile, qui suivirent le meurtre de César et commencèrent les guerres civiles :

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,

Mais ce sens de *prodige* devait naturellement disparaître avec les croyances de l'antiquité, et ne signifie plus que phénomène auquel on ne connaît point de cause : Si le soleil, sans cause connue, vient à s'obscurcir, c'est un *prodige*. (ENCYCLOPÉDIE.) C'est encore simplement une chose étonnante : Un homme du peuple à force d'assurer qu'il a vu un *prodige*, se persuade faussement qu'il a vu un *prodige*. (LA BRUYÈRE.)

Le *miracle*, latin : *miraculum*, est un phénomène contraire aux lois de la nature, et dont Dieu est l'auteur. Le *miracle* prouve la présence ou, au moins, l'action directe de Dieu. Il confond l'incrédulité et assure la foi. Le *miracle* est donc un *prodige* dont Dieu est l'auteur et qui a une fin évidente, immédiate. C'est là ce qui le distingue du *prodige*. Le *prodige* nous étonne, nous effraye ; le *miracle* nous confond et nous force à croire. C'est ici le *miracle* de la main de Dieu dans la sainte que nous honorons : et quoique ce soit un grand *prodige* que de voir Catherine savante, c'est encore quelque chose de plus surprenant de voir Catherine modeste. (BOSSUET.) C'est ainsi que parla Moïse, quand il vit l'éclatant *miracle* que Dieu, par son ministère, avait opéré..... Saisi d'étonnement à la vue du *prodige*, il s'écrie que Dieu est magnifique dans sa sainteté. (BOURDALOUE.) Tout *miracle* est donc un *prodige*, mais tout *prodige* n'est point *miracle*, puisque tout *prodige* n'est point directement l'œuvre de Dieu. On dit d'un homme de Dieu qui fait des *miracles*, qu'il a le « don des *miracles* ; » (BOSSUET.) c'est-à-dire qu'il a reçu directement et spécialement de Dieu la grâce et le pouvoir d'arrêter et de rompre les lois de la nature. Le don des *miracles* est une grâce communiquée pour le bien des autres. (BOSSUET.) Des signes et des *prodiges* suivirent la prédication des apôtres : que de prophéties, que de guérisons, que d'événements extraordinaires et surnaturels ont confirmé la prédication de saint Bernard, dit Bossuet, qui ne cite point de *miracle* authentique de ce saint.

Ainsi un événement est *prodige*, parce qu'il est extraordinaire, étonnant ; un événement est *miracle* à cause de son auteur.

Prodige est un mot païen qui est passé dans le langage commun et qui n'a pas changé de sens dans la bouche des écrivains sacrés. *Miracle* est un mot qui, du langage sacré, est passé aussi dans le langage commun : il nous reste à l'étudier dans cette nouvelle acception. En ce sens, c'est à dire quand il n'est plus l'œuvre de Dieu, *miracle* a toujours quelque rapport avec sa cause, son auteur. Toute la vie des chrétiens est un *miracle* de la grâce. Si *miracle* est employé seul, c'est toujours l'œuvre de Dieu. C'est un *miracle*

qu'une fille de dix-huit ans ait osé marcher sous les étendards de cette armée laborieuse et entreprenante. (BOSSUET.) Tantôt c'est le plus beau, le plus grand résultat que puisse produire une cause. La conjuration du Portugal fut l'ouvrage et le *miracle* du secret. (BOUHOURS.) Tantôt c'est un effet inattendu, extraordinaire, produit par une cause qui semblait devoir en amener un tout opposé, comme on le voit dans les antithèses suivantes : Le plus grand *miracle* de l'amour c'est de guérir de la coquetterie. (LA ROCHEFOUCAULD.) C'est un des *miracles* de l'amour de nous faire trouver du plaisir à souffrir. (J. J. ROUSSEAU.)

Merveille, du latin *mirabilis*, est moins une chose étonnante qu'admirable, très-belle. Une des plus grandes *merveilles* que Dieu opère en ses saints, c'est de les rendre en même temps humbles et magnanimes. (FLÉCHIER.) C'est un spectacle admirable, extraordinaire, rare que cette humilité des saints, c'est ce qu'à nous devons le plus admirer en eux. Mais pour que l'homme arrive de lui-même à l'humilité, il faut qu'il triomphe de sa propre nature, et le même auteur dit en parlant de Turenne : Le plus grand *miracle* qu'ait fait ce grand homme, c'est de n'avoir pas été ébloui par la gloire que ces *miracles* lui avaient acquis. C'est Dieu qui est l'auteur des *merveilles* de la nature; on dit la *merveille* de la création; mais il n'y a pas là un acte particulier de la puissance divine, les lois de la nature troublées comme dans le *miracle*. On élève son esprit à la puissance invisible de Dieu par les *merveilles* visibles de la nature. (FLÉCHIER.) Le *miracle* nous montre cette puissance visible, agissante.

Puisque *merveille* ne rappelle pas l'auteur, la cause comme *miracle*, il se rapproche davantage de *prodige*. C'est un *prodige* moins grand : la *merveille* des pains multipliés. (MASSILLON.) La *merveille* frappe et séduit l'imagination : le *merveilleux* est un des éléments de la poésie épique, un des charmes de la poésie orientale. La mémoire de Joseph et des *merveilles* que Dieu avait faites par ce grand ministre était encore récente. (BOSSUET.) Quelle partie du monde habité n'a pas ouï les victoires du prince de Condé et les *merveilles* de sa vie? (BOSSUET.) Aladin, ou la lampe *merveilleuse*.

Mais *merveille* diffère surtout de *prodige* et de *miracle* en ce qu'il n'indique pas toujours un phénomène, une action : c'est le plus souvent une chose durable, un édifice, un ouvrage. Les sept *merveilles* du monde.

Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter *merveilles* sur *merveilles*. (BOILEAU.)

On dit encore les *merveilles* de l'art, de l'industrie : Bossuet a dit *miracle*. Mais le premier montre l'ouvrage admirable, le produit, et plus spécialement l'ouvrage le plus admirable; *miracle* ne sépare pas l'œuvre de l'ouvrier, la production de l'art. Un soutien aussi ferme, aussi solide attend quelque structure hardie, et quelque *miracle* d'architecture, si je puis parler de la sorte. (BOSSUET.) On trouve *merveille* employé sans qu'il y ait l'idée d'un travail, mais seulement celle d'une supériorité de beauté, de grandeur, etc.

Du théâtre français l'honneur et la *merveille*. (BOILEAU.)

L'empereur et toute sa cour l'avaient regardé comme la *merveille* de son siècle. (BOSSUET.)

On dit faire des *prodiges* de valeur, c'est déployer une valeur extraordinaire, surnaturelle.

On opère des *miracles*, c'est obtenir des résultats inespérés, qui supposent un secours céleste.

On fait des *merveilles*, et surtout on en promet. (V. F.)

1 Nous n'avons pu placer, sans courir le risque de les séparer, dans le corps même

1097. Prodigue, Dissipateur.

Le *prodigue* pousse sa dépense à l'excès, au delà des bornes. Le *dissipateur* ne garde dans la sienne ni règle, ni mesure, ni bienséance. Le premier s'écarte des règles de l'économie, le second donne dans l'extrémité opposée à l'avarice. Les dépenses du *prodigue* peuvent être en elles-mêmes brillantes et bonnes, mais il y a excès : l'homme trop libéral est *prodigue*. Les dépenses du *dissipateur* sont folles et extravagantes : le *prodigue* devient *dissipateur*. Toute dépense inutile, toute profusion peut être regardée comme *prodigalité* : toute dépense destructive est *dissipation*. La *prodigalité* commence la ruine, la *dissipation* la consomme.

C'est ordinairement la vanité qui fait le *prodigue* : le dérèglement fait le *dissipateur*.

Dissipateur ne se dit qu'en mauvaise part. *Prodigue*, suivant l'application qu'on en fait, ne prend pas ce caractère : on dit, en forme de louange, *prodigue* de ses soins, de ses services, de son sang, de sa vie, etc. (R.)

Le *prodigue* ne fait pas toujours des dépenses inutiles, mais il y met de la profusion. L'avare, en certaines occasions, est *prodigue* ; mais il n'est jamais *dissipateur*. On est *prodigue* toutes les fois que la dépense est nécessaire, mais qu'elle est poussée trop loin. On a dit d'un général, qu'il était *prodigue* du sang de ses soldats, en opposition avec celui qui en était *avare*. Le caractère de ce dernier est de ne pas faire assez ; celui du *prodigue* est de faire trop.

Le *dissipateur* est celui qui, sans raison, sans motifs et sans utilité, répand ça et là. Il pourra dilapider sa fortune en dépenses étroites, mesquines et mal entendues, sans être pour cela *prodigue*. L'un fait trop bien ce qu'il fait ; l'autre fait trop de petites choses ou des choses inutiles. Le premier sera plutôt grand et libéral ; le second, futile et inconsideré ; c'est le tonneau des Danaïdes. L'un dépense et l'autre gaspille. (Anon.)

1098. Production, Ouvrage.

Produire, ou plutôt le latin *producere*, signifie littéralement mettre en avant, au dehors, au jour, en face, au loin ou au long. Une de ses acceptions principales est celle d'engendrer, enfanter, donner naissance, tirer de soi, causer par son efficacité propre ; et c'est ici l'acception particulière du mot *production*. Ainsi nous disons les *productions* de la terre, de la nature, de l'esprit, du génie, de toute cause qui produit par elle-même, qui donne l'être à ce qui ne l'avait pas, qui tire une chose de sa propre substance ou de son fonds. *Ouvrage* est le latin *opera*, ce qu'on fait, travail, ce qu'opère l'industrie : ainsi le mot *ouvrage* peut bien désigner une *production*, mais il sert à désigner en général tous les genres de travaux et d'objets d'industrie. On dit des

de l'article, ces vers de Racine (*Athalie*, acte I, scène II) où les trois mots que nous avons définis se trouvent employés et rapprochés : ils confirment trop fortement nos distinctions pour que nous ne tenions à les citer. Les points qui les séparent ne servent qu'à bien faire comprendre au lecteur quels vers doivent être regardés comme l'explication du mot employé par le poète.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
 Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?

 Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
 Peuple ingrat ? Quoi ! toujours les plus grandes merveilles
 Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?

 Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
 Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?....

Suit ici l'énumération de ces prodiges. (V. F.)

ouvrages de menuiserie, de broderie, de tapisserie; et ce ne sont pas là des *productions*. Dans les *productions*, c'est la substance de la chose que l'on considère; et dans les *ouvrages*, la forme. La *production* et l'*ouvrage*, mis en opposition, diffèrent comme le *producteur* et l'*ouvrier*. La *production* donne l'être; l'*ouvrier* travaille la *production* ou la chose *produite*.

La *production* est l'ouvrage de la fécondité : l'*ouvrage* est le résultat du travail. La *production* sort du sein de la cause productive; l'*ouvrage* sort des mains de l'ouvrier industriel. La *production* reçoit l'être, et l'*ouvrage* la forme.

L'arbre est une *production* de la terre; la charpente est un *ouvrage* formé de cette *production* par la façon qu'on lui a donnée.

L'univers est la *production* ou la création d'une puissance infinie qui l'a fait de rien : il est l'*ouvrage* d'une intelligence infinie qui a donné à la matière ces formes merveilleuses et cette ordonnance faite pour jeter dans l'extase l'âme sensible.

Je sais qu'on dit quelquefois les *productions* de l'art comme les *productions* de la nature, fort mal à propos, ainsi que je m'en plains, si c'est dans le sens propre et physique; très à propos, si c'est au moral et au figuré, pour exprimer l'esprit et le mérite de l'invention. Ainsi nous disons fort bien les *productions* de l'esprit, de l'imagination, du talent, du génie, parce qu'en effet ces puissances produisent, enfantent, créent, en quelque sorte, leurs pensées, les tirent d'elles-mêmes, leur donnent l'existence; et cet emploi figuré du mot est une preuve et une démonstration nouvelle de sa valeur propre. Mais, par la même raison, les *ouvrages* seront fort improprement appelés *productions* au figuré, s'ils n'ont aucun mérite d'invention et de nouveauté, s'ils ne donnent que de nouvelles formes à des compilations ou à des abrégés. En mettant en œuvre les pensées d'autrui, on peut faire un *ouvrage*; mais il faut créer pour donner des *productions*. Nous dirons les *productions* d'un auteur; car le propre de l'auteur est d'augmenter la somme des lumières : nous dirons les *ouvrages* d'un écrivain; car il n'y a qu'à rapporter et à tourner les choses à sa manière pour être écrivain. Voulez-vous être auteur, dit M. de Voltaire, voulez-vous faire un livre? qu'il soit utile et neuf, ou du moins infiniment agréable. (R.)

1099. Profanation, Sacrilège.

La *profanation* est une irrévérence commise envers les choses consacrées par la religion; le *sacrilège* est un crime commis envers la Divinité même : ainsi, dans la religion catholique, la *profanation* des saints mystères est un *sacrilège*, parce que la présence de Dieu en fait un attentat contre la Divinité. On commet une *profanation* sur l'autel; un *sacrilège* sur la personne du prêtre, qui est le ministre et comme le représentant de Dieu.

Le *sacrilège* ne peut se commettre qu'avec une intention criminelle; la *profanation* peut avoir lieu par oubli ou par ignorance. Un *profane* est celui qui n'a pas le droit d'être admis à la participation des choses saintes : un *sacrilège* est celui qui attente aux choses divines. (F. G.)

1100. Proférer, Articuler, Prononcer.

Proférer, c'est prononcer des paroles à haute et intelligible voix. *Articuler*, c'est prononcer distinctement ou marquer les syllabes en les liant ensemble. *Prononcer*, c'est exprimer ou faire entendre par le moyen de la voix.

L'homme seul *profère* des paroles, car seul il parle pour exprimer ses pensées. Quelques oiseaux *articulent* parfaitement des syllabes, des mots, et plusieurs de suite; on est même parvenu à en apprendre à des chiens : mais il ne s'agit ici que du matériel des mots. La différence des climats et des habitudes fait que les habitants d'une région ne peuvent pas *prononcer* ce que d'autres *prononcent* avec une grande facilité : cependant le travail triomphe de l'organe même le plus ingrat.

Une personne confuse ou interdite ne pourra pas *proférer* une parole; c'est tout si elle balbutie. Lorsque le canal du nez est obstrué par l'enchifrènement, il n'est plus possible de bien *articuler* les lettres et les syllabes nasales; et l'on dit qu'une personne parle du nez, lorsqu'en effet la voix sonore ne passe point par le nez. Les peuples qui parlent la même langue ne la *prononcent* pas tous de même : c'est dans ce sens que l'on dit que chaque province a son accent.

En général, les paroles sacramentales doivent être *proférées* ou dites à haute et intelligible voix, comme dans le mariage. Il faut *articuler* très-distinctement les paroles de la consécration, et par conséquent de manière que les mots liés ensemble fassent entendre une phrase, et non des syllabes détachées. Il suffit que ces paroles soient *prononcées* assez haut pour que le prêtre s'entende lui-même.

En grammaire, *articuler* ne se prend que dans un sens physique, pour exprimer l'action de l'instrument vocal. *Proférer* n'a d'autre idée physique distincte, que celle de parler de manière à être entendu et compris; mais avec une idée morale et d'intention et d'attention. *Prononcer* s'emploie dans différents sens et avec des rapports divers, soit physiques, soit moraux. Il y a des *articulations* fortes et des *articulations* faibles; il y en a de labiales et de linguales, etc. Il ne suffit pas d'*articuler* distinctement, il faut bien *prononcer*, c'est-à-dire faire sonner les mots, comme le font les gens les plus polis et les plus instruits. On distingue aussi la *prononciation* oratoire de la *prononciation* familière. Tandis qu'on ne *profère* que tout haut, on *prononce* ou haut ou bas, etc. Nous disons *proférer des formules*, *proférer des blasphèmes*, pour marquer le poids qu'on veut donner aux paroles, ou l'éclat qu'on leur donne. Nous disons *prononcer un discours*, *prononcer un jugement*, pour marquer la solennité de l'acte, l'autorité de la personne; idées accessoires qu'il me suffit d'indiquer. (R.)

4404. Proie, Butin.

Le mot *proie* sert proprement à désigner ce que les animaux carnassiers ravissent et mangent, leur chasse : le mot *butin* est proprement affecté à désigner ce qu'on a pris en guerre ou sur l'ennemi, des dépouilles. Mais l'un et l'autre sont le plus souvent employés dans des sens plus vagues, le premier avec une idée distinctive de destruction, le second avec une idée caractéristique de pillage.

L'appétit féroce cherche une *proie* : l'avidité cupide cherche du *butin*. L'animal carnassier court à sa *proie* pour la déchirer et en faire sa pâture : l'abeille diligente vole au *butin* pour l'enlever et l'emporter dans sa ruche. Le chasseur poursuit sa *proie*; le maraudeur fait du *butin*. Un édifice est en *proie* aux flammes qui le consomment : le glanage est un *butin* que l'on ravit au propriétaire du champ, s'il ne le donne lui-même. Dans toutes ces applications, la destruction et le pillage sont distinctement exprimés et marqués fortement.

Celui qui ne vit que de *butin* sera la *proie* de la misère : celui qui s'en engraisse sera la *proie* de la corruption.

Il faut bien que les animaux soient la *proie* de l'homme, si l'homme ne veut pas être la *proie* des animaux; car ils font la guerre ou à sa personne ou à ses ouvrages. Il faut bien que la justice rende en entier aux propriétaires le *butin* qu'elle a repris sur des brigands, à moins quelle ne prétende participer au brigandage; car la protection ou la puissance tutélaire est déjà payée.

Chez les peuples anthropophages, le prisonnier de guerre est rigoureusement la *proie* du vainqueur; il est mangé : chez les peuples barbares, du moins quant à leur droit de gens, les prisonniers de guerre étaient une partie du *butin*; on les faisait esclaves.

Toute chose est, dans la nature, la *proie* d'une autre, qui le sera d'une

autre à son tour, et ainsi à l'infini : tout change, tandis que l'ordre est toujours le même. Le naturaliste est toujours étonné, en remontant et en étudiant les Alpes, d'y trouver, à différents degrés, les productions distinctives de tous les climats, et il en revient chargé d'un *butin* auquel la terre entière semble avoir contribué.

Quelques-unes des phrases précédentes indiquent au lecteur que le mot *butin* ne se prend pas toujours, comme *proie*, dans un sens odieux. (R.)

4402. Projet, Dessein.

Le *projet* est un plan ou un arrangement de moyens pour l'exécution d'un *dessein* ; le *dessein* est ce qu'on veut exécuter.

On dit ordinairement des *projets*, qu'ils sont beaux ; des *desseins* qu'ils sont grands.

La beauté des *projets* dépend de l'ordre et de la magnificence qu'on y remarque. La grandeur des *desseins* dépend de l'avantage et de la gloire qu'ils peuvent procurer. Il ne faut pas toujours se laisser éblouir par cette beauté ni par cette grandeur ; car souvent la pratique ne s'accorde pas avec la spéculation. L'ordre admirable d'un système, et l'idée avantageuse qu'on s'en est formée, n'empêchent pas quelquefois que les *projets* n'échouent, et qu'on ne se trouve dans l'impossibilité de venir à bout de son *dessein*.

L'expérience de tous les siècles nous apprend que les têtes à grands *desseins* et les esprits féconds en beaux *projets* sont sujets à donner dans la chimère.

Le mot de *projet* se prend aussi pour la chose même qu'on veut exécuter, ainsi que celui de *dessein*. Mais quoique ces mots soient alors encore plus synonymes, on ne laisse pas d'y trouver une différence qui se fait sentir à ceux qui ont le goût fin et délicat. La voici telle que j'ai pu la développer. Il me semble que le *projet* regarde alors quelque chose de plus éloigné, et le *dessein* quelque chose de plus près. On fait des *projets* pour l'avenir : on forme des *desseins* pour le temps présent. Le premier est plus vague ; l'autre est plus déterminé.

Le *projet* d'un avaré est de s'enrichir ; son *dessein* est d'amasser.

Un bon ministre d'État n'a d'autre *projet* que la gloire du prince et le bonheur des sujets. Un bon général d'armée a autant d'attention à cacher ses *desseins* qu'à découvrir ceux de l'ennemi.

L'union de tous les États de l'Europe dans un corps de république, pour le gouvernement général ou la discrétion des intérêts, sans rien changer néanmoins dans le gouvernement intérieur et particulier de chacun d'eux, était un *projet* digne de Henri IV, plus noble, mais peut-être plus difficile à exécuter que le *dessein* de la monarchie universelle, dont l'Espagne était alors occupée. (G.) (Voir l'article : *dessein, projet, entreprise*.)

4403. Promenade, Promenoir.

Promenoir est un mot presque oublié, quoiqu'il désigne une espèce particulière de *promenade* utile à distinguer. Cependant on lit dans un poème récent : *Le Luxembourg, gai promenoir*, et j'en loue l'auteur. *Promenade* dit, selon Bouhours, quelque chose de plus naturel et *promenoir* tient plus de l'art. Des plaines, des prairies, ajoute-t-il, sont des *promenades* : des *promenoirs* sont des lieux plantés selon les alignements de l'art. Le *promenoir* est un effet de l'art ; mais la *promenade* est de l'art ou de la nature. Les Tuileries, les Champs-Élysées, sont des *promenoirs* et des *promenades* ; la plaine de Grenelle, des bois, sont des *promenades*, et non des *promenoirs*. Tout lieu où l'on se promène est *promenade* ; il n'y a de *promenoir* que le lieu destiné, arrangé, disposé exprès pour qu'on s'y promène.

Les anciens en construisaient toujours autour de leurs théâtres ; les philosophes en avaient dans leurs lycées ; usage bon à suivre. Nos trop grandes

viles manquent de *promenoirs* (surtout couverts dans les temps de pluie), et souvent il faut aller chercher trop loin les *promenades* : de là les inconvénients d'une vie sédentaire, le trop grand usage des voitures, les dangers de l'isolement, de la séparation, des amusements privés, etc.

Promenade signifie proprement l'action de se promener, et, par extension, le lieu où l'on se promène.

Promenoir signifie uniquement et à la lettre un lieu destiné pour la *promenade*. (R.)

1104. Promettre, S'engager, Donner parole.

Promettre suppose un accord où tout l'avantage est du côté de celui à qui l'on *promet*, et tout le pouvoir d'obliger du côté de celui qui *promet* : *donner parole* ne lie que celui qui la donne, mais sans exprimer de quel côté est l'avantage. On ne *s'engage* que par une convention mutuelle où les avantages sont compensés des deux côtés. On *s'engage* à livrer tel jour une marchandise que celui qui la reçoit *s'engage* à payer. On *donne parole* de revenir tel jour pour terminer une affaire. On *promet* de rendre un service à celui qui en a besoin. On *promet* à son neveu de payer ses dettes; on *s'y engage* envers les créanciers pour qu'ils ne fassent pas de bruit; on *donne sa parole* que, s'il en fait de nouvelles, on ne les payera plus.

On est lié envers celui à qui l'on a *promis*, par les espérances qu'on lui a données; envers celui avec qui l'on *s'engage*, par les droits qu'il peut faire valoir. Celui qui *donne sa parole* est lié envers lui-même par l'honneur qui l'oblige à la tenir.

On est déshonoré pour manquer à sa *parole*, décrédité si l'on manque à ses *engagements* : celui qui manque à sa *promesse*, doit s'attendre au moins à des reproches.

On ne doit pas *promettre* légèrement, *s'engager* sans précaution, *donner sa parole* sans avoir la certitude qu'on pourra la tenir.

Il ne faut point prodiguer ses *promesses* ou multiplier ses *engagements* : *donner sa parole* pour des riens, c'est l'avilir. (F. G.)

1105. Promptitude, Célérité, Vitesse, Diligence.

La synonymie des ces termes consiste en ce que primitivement ils énoncent tous un mouvement expéditif.

La *promptitude* fait commencer aussitôt; la *célérité* fait agir de suite; la *vitesse* emploie tous les moments avec activité; la *diligence* choisit les voies les plus courtes et les moyens les plus efficaces.

La *promptitude* exclut les délais; la *célérité* ne souffre point d'interruption; la *vitesse* est ennemie de la lenteur; la *diligence* met tout à profit, et fuit les longueurs.

Il faut obliger avec *promptitude*; faire ses affaires avec *célérité*; courir avec *vitesse* au secours des malheureux; et travailler avec *diligence* à sa propre perfection. (B.)

A vrai dire, *vitesse* n'est pas synonyme des trois autres mots qui l'accompagnent. La *vitesse* est la rapidité d'un corps en mouvement. Une pierre, en tombant, acquiert de la *vitesse*. Un cheval a de la *vitesse*. La *vitesse* d'un homme ne serait que la rapidité de sa course. Voir la définition de ce mot à l'article : *vélocité*, *vitesse*, etc.

Les trois autres se disent des hommes agissant; cependant *célérité* ne se dit que de l'ouvrage : Les vaisseaux furent construits avec *célérité*. Il n'exprime qu'un fait, le résultat d'une action.

Promptitude et *diligence* marquent la manière d'agir : ce sont des qualités. La *promptitude*, comme le dit Beauzée, fait commencer vite, exclut tout délai, toute lenteur. Bossuet dit du prince de Condé : la *promptitude* de son action

ne donnait pas le loisir de la traverser ; c'est là le caractère du conquérant... Il paraît en un moment comme un éclair, dans les pays les plus éloignés : on le voit en même temps à toutes les attaques, à tous les quartiers.—Honteuse de n'envoyer que cent mille livres au roi et à la reine de Pologne, elle les envoie au moins avec une incroyable *promptitude*. (BOSSUET.)

Diligence vient du latin *diligentia*, qui veut dire exactitude. L'homme *diligent* ne perd pas un moment, emploie et remplit bien tout son temps. C'est l'ordre qui, faisant agir avec suite, fait avancer vite.

Tout dépend du secret et de la *diligence*. (RACINE.)

Couronnons, proclamons Joas en *diligence*. (IDEM)

L'abeille, la fourmi sont *diligentes*. (BOILEAU.) Elles sont l'une et l'autre le type de l'ordre joint à l'activité. La *diligence* est une qualité précieuse, mais qui semble convenir aux inférieurs, ou appartenir aux esprits secondaires. Le prince de Condé est *prompt*; l'officier qui porte ses ordres est *diligent*. (BOSSUET.) La *diligence* examine, choisit, calcule; la *promptitude* agit par des illuminations soudaines. (BOSSUET.)

En revanche, on ne saurait être trop *diligent*, tandis qu'on peut être trop *prompt*, *prompt* mal à propos.

Le trop de *promptitude* à l'erreur nous expose. (MOLIÈRE.)

La *promptitude* à croire le mal est un effet de l'orgueil et de la paresse : on veut trouver des coupables et ne pas examiner les crimes. (LA ROCHEFOUCAULD.) (V. F.)

1106. *Propre à, Propre pour.*

Propre à désigne des dispositions plus ou moins éloignées, une aptitude ou une capacité nécessaire, mais peut-être insuffisante, une vocation ou une destination encore imparfaite. *Propre pour* marque des dispositions prochaines, une capacité plutôt qu'une aptitude entière et absolue, une vocation ou une destination immédiate. En deux mots, la première de ces locutions désigne plutôt un pouvoir éloigné, et la seconde, un pouvoir prochain.

Ainsi, l'homme *propre à* une chose a des talents relatifs à la chose : l'homme *propre pour* la chose a le talent même de la chose. Un savant en état de donner de bonnes leçons, est *propre pour* une chaire; un jeune homme en état de recevoir ses instructions, est *propre aux* sciences : le premier a toutes les qualités et les conditions requises pour instruire actuellement; le second a les qualités et les conditions nécessaires pour s'instruire ou être instruit avec le temps. On est tout formé à l'égard de la chose *pour* laquelle on est *propre* : il faudra se former à l'égard de la chose à laquelle on est *propre*. Un objet est *propre pour* faire, et *propre à* devenir.

Un bois est *propre pour* teindre ou donner la teinture : une étoffe est *propre à* teindre ou à recevoir la teinture. (R.)

1107. *Prosternation, Prostration.*

Ces mots expriment l'action de se *prosterner* devant quelqu'un, ou de se baisser, par une profonde révérence, jusqu'à ses genoux, jusqu'à ses pieds.

La *prosternation* est proprement l'action par laquelle on se prosterne; et la *prostration* l'action par laquelle on est prosterné.

Il résulte de là que *prosternation* n'indique qu'un acte de respect, et que *prostration* marque un état ou une posture plus ou moins durable de respect. Dans la *prosternation* simple, on s'incline profondément et on se relève : dans la *prostration*, on reste profondément incliné.

Aussi le mot de *prostration* sert-il à marquer une sorte de culte, tandis que celui de *prosternation* n'annonce qu'une humble révérence. Le premier se prend plutôt dans un sens religieux que le second.

On salue avec *prosternation* : on adore avec *prostration*.

Les Chinois font plusieurs *prosternations* quand ils se présentent devant l'empereur ; plusieurs *prostrations* quand ils honorent l'image de Confucius.

La *prostration* est donc une *prosternation* profonde, et qui, par sa forme ou sa durée, tient de l'adoration.

Un souverain est-il bien payé de ses soins, de ses inquiétudes par le plaisir que donne la puissance absolue, et par toutes les *prosternations* des courtisans ? (LA BRUYÈRE). Le culte extérieur est double. Il y a celui de la parole, il y a celui de tout le corps, qui comprend les génuflexions, les *prostrations* et les autres actions de cérémonies extérieures qui marquent le respect. (BOS-SUET.) (R.)

1108. Protection, Auspices.

On se met sous la *protection* d'un homme puissant qui saura vous défendre ; on se présente sous les *auspices* d'un homme considéré qui vous fera regarder favorablement.

Les *auspices* (d'*auspex* pour *avispeæ*, qui examine les oiseaux, qui *aves inspicit*) sont cette apparence que présentent à la première vue les circonstances qui vous environnent, et d'après lesquelles on est porté à juger plus ou moins avantageusement de ce qui vous regarde. La *protection* (de *protegere*, défendre, couvrir) est un abri tutélaire sous lequel on est à couvert des dangers et des insultes.

C'était d'après les *auspices* favorables ou défavorables que les anciens jugeaient du succès d'une entreprise : on est *protégé* contre la tempête par un toit hospitalier, contre l'infortune par un ami généreux. On dit qu'un homme est né sous les *auspices* d'une étoile bienfaisante, ou qu'une divinité bienveillante l'a pris sous sa *protection*. Dans le premier cas, on juge que sa destinée sera heureuse ; dans le second, on peut en être sûr.

Il peut y avoir des *auspices* funestes, mais il est possible qu'ils trompent ; il peut y avoir une *protection* dangereuse, et alors il est difficile d'y échapper.

Il faut entrer dans le monde sous les *auspices* d'un honnête homme ; il faut se mettre, en entrant dans les affaires, sous la *protection* d'un homme habile ou puissant.

Pour paraître sous les *auspices* de votre égal, il suffit qu'il soit plus connu que vous des gens à qui vous voulez vous présenter : on ne cherche la *protection* que de celui qui a sur nous quelque supériorité. (F. G.)

1109. Proverbe, Adage.

Mots ou dits sentencieux et familiers ou populaires. Les *proverbes*, dit Bouhours, sont les sentences du peuple ; et les sentences sont les *proverbes* des honnêtes gens. Je croirais qu'il y a beaucoup de *proverbes* qui valent bien les sentences des honnêtes gens ; et je vois que beaucoup de sentences d'honnêtes gens, tels, par exemple, que La Fontaine et Molière, deviennent *proverbes*. Nous ne disons guère *adage* qu'en y joignant l'épithète de *vieux* : est-ce que la raison vieillit, ou qu'il ne se trouve d'*adages* que chez les anciens ?

Le *proverbe* est une sentence populaire ou un mot familier et plein de sens : *adage* est un *proverbe* piquant et plein de sel. Le *proverbe* annonce une vérité naïve, tirée de l'observation ; l'*adage* donne à cette vérité une pointe pour la rendre plus pénétrante. Il n'y a que du sens et de la précision dans le *proverbe* ; il y a de l'esprit et de la finesse dans l'*adage*. Le *proverbe* instruit ; l'*adage* excite. Le *proverbe* qui joint à l'instruction des motifs d'agir est un *adage*.

Tout ce qui reluit n'est pas or ; monnaie fait tout ; nul n'est prophète dans son pays ; tel maître, tel valet : voilà de simples *proverbes* qui nous apprennent

ce qui est, ce qui se passe, ce qu'on a observé, sans autre circonstance remarquable que la précision des phrases. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée; un tiens vaut mieux que deux tu l'auras; la mélancolie ne paye pas les dettes; faites bien, bien vaut bien* : voilà des proverbes qui deviennent *adages* par une tournure singulière, par l'invitation qu'ils nous font, par la règle de conduite qu'ils nous donnent. (R.)

4110. Prouesse, Exploit.

Avons-nous trop de mots qui expriment les actions de courage, de bravoure, de valeur, d'héroïsme, pour avilir celui de *prouesse*, comme on l'a fait, en le renvoyant au style moqueur? Le mot *exploit*, naturellement si éloigné de l'idée d'une vertu militaire, suffit-il pour caractériser les différents genres d'actions propres à chacune de ces qualités?

Il est fâcheux que les romans de chevalerie, à force de célébrer les extravagantes *prouesses* de leurs chevaliers errants, aient décrié ce mot, beaucoup mieux marqué que celui d'*exploit*, au coin de la valeur et de l'héroïsme. La *prouesse* n'est plus proprement que l'action d'un chevalier, d'un paladin; l'*exploit* est d'un grand capitaine, d'un général. Le roman raconte les *prouesses* d'Amadis et d'Esplandian; et l'histoire dira les *exploits* d'Alexandre et de César. Il n'y a qu'un aventurier qui fasse des *prouesses*, et qu'un homme ridiculement vain qui parle de ses *prouesses* : le héros, le conquérant, font des *exploits*; et c'est aux *exploits* que la renommée et la gloire s'attachent. Un trait de courage singulier, étonnant, mais sans un grand dessein et un grand intérêt, pourrait peut-être s'appeler fort bien encore une *prouesse*; mais il faut pour l'*exploit* de grands intérêts et de grands effets. Je voudrais du moins dire la *prouesse* du soldat qui fait un beau coup de main, et l'*exploit* du capitaine qui force la victoire ou qui fait rougir la fortune. S'il faut absolument que *prouesse* n'exprime plus qu'un ridicule, je voudrais qu'on n'employât pas aussi le mot d'*exploit* dans le même sens. (R.)

4111. Publicain, Financier, Traitant, Partisan, Maltôtier.

Le *publicain* est littéralement le percepteur des revenus publics; il ne s'applique qu'à la finance de l'antiquité.

Financier, intéressé dans les *finances* de l'État, lève l'impôt en argent fin, et non en nature; il est ou fermier, ou régisseur, ou entrepreneur.

Les *traitants* étaient ceux qui traitaient pour une certaine somme, pour la rentrée d'un recouvrement particulier. On appela *traitant* celui qui, à la création de certains offices, s'en chargea pour les revendre à son profit, celui qui acheta les droits du domaine sur les îles et alluvions des rivières navigables.

Partisan présente l'idée du soldat qui met à contribution le pays ennemi. C'est une dénomination odieuse qu'on donnait au *traitant* qui se chargeait d'une levée vexatoire.

Le *maltôtier* était une dénomination injurieuse qu'on donnait aux *traitants* qui vexaient. *Financier* est plus noble; *traitant* plus en sous-ordre; *partisan* plus odieux; *maltôtier* plus méprisable. (R.)

4112. Pureté, Chasteté, Pudicité, Continence.

Nous considérerons ces termes dans leur sens moral, relatif à l'usage des plaisirs charnels, que je désignerai, dans le cours de cette article, par le mot seul de *plaisirs*.

La *pureté* morale désigne en général l'intégrité, l'honnêteté, la droiture, l'innocence, la candeur naturelle des mœurs, ou plutôt de l'âme. Dans un sens restreint, c'est la *chasteté*, germe de *pureté*, qui a tant d'influence sur la bonté des mœurs, et qui est si recommandable aux yeux de la raison et de

la religion : mais c'est la *chasteté* la plus pure, la plus entière, la plus parfaite, exempte de toute souillure, de tout ce qui pourrait l'altérer ou la ternir.

La *pudeur* est l'aversion marquée de la corruption, de tout ce qui est déshonnête et honteux ; une honte chaste et naïve qui s'exprime ordinairement par la rougeur du visage ; la modestie naturelle d'un cœur pur. La *pudicité* se manifeste, se défend et se conserve par la *pudeur* : c'est la qualité qui empêche de faire des choses dont on doit rougir, et qui fait même quelquefois rougir de ce qui n'est permis qu'en secret. Si elle cède au devoir, ce n'est qu'en combattant le plaisir et en le resserrant dans les limites les plus étroites : elle ne connaît que le plaisir honnête, et elle le craint : mais elle repousse avec force l'attentat.

Le mot *continence* exprime sensiblement l'action et l'effort de se *contenir*, soit en s'abstenant des plaisirs qu'on désire, soit en se *retenant* dans la jouissance. Le latin *continentia* est synonyme de tempérance, modération, sobriété, ce qui ne suppose pas la privation totale : il s'applique même à toutes les jouissances modérées par une grande retenue.

La *pureté* est l'état de l'âme qui conserve la fleur de l'innocence, sans que le souffle de la corruption en ait ni altéré l'intégrité, ni terni la couleur propre. La *chasteté* est une vertu forte et sévère qui dompte le corps, l'épure et tient constamment ses appétits ou ses jouissances dans un respect sacré de la loi. La *pudicité* est une qualité délicate et vertueuse qui met toujours la pudeur devant les désirs et les plaisirs, pour se sauver de la honte ou de la *déshonnêteté*, ou de l'immodestie. La *continence* est le mérite sublime de résister invinciblement à la soif des plaisirs et de frustrer la nature elle-même de ses droits par le sacrifice continu de ses appétits, et un empire sans cesse combattu, mais toujours conservé, sur ses sens. C'est proprement par le cœur qu'on est *pur* ; et il suffit de se complaire dans une pensée *impure*, ou de favoriser un désir *impur*, pour perdre et corrompre la *pureté*. Avec un corps intact on est *chaste* ; mais la vertu de la *chasteté* est dans le cœur : la pensée et le désir l'offensent ; elle se perd par des actions volontaires et illégitimes. La *pudicité* veut l'intégrité du corps et la modestie du plaisir honnête ; elle se perd même par la violence et la licence d'un ravisseur. La *continence* ne retient que le corps ; elle se perd par la faiblesse. (R.)

4143. Purger, Purifier, Épurer.

Purger signifie agir pour rendre *pur*, travailler à ce qu'une chose soit *pure*, faire en sorte qu'elle le devienne. *Purifier* signifie donner ou rendre à la chose sa *pureté*, la faire par soi-même *pure*, exécuter et consommer l'action propre de sa *purification*. *Épurer* signifie rendre la chose toujours plus *pure*, à force de la dépouiller de ce qui l'empêche de l'être parfaitement. Ainsi l'action de *purger* tend à procurer ou à opérer la *pureté* ; celle de *purifier* rend ou produit la *pureté* ; l'action d'*épurer* tend à perfectionner ou à consommer la *pureté*.

Cherchons maintenant, dans les acceptions particulières de chacun de ces termes, l'idée propre et distinctive qui leur est affectée par l'usage.

Quelle est l'idée commune des différentes acceptions du mot *purger* ? Celle de débarrasser ou de délivrer la chose de ce qui s'y trouve de sale ou de nuisible. Ainsi on *purge*, on se *purge* en évacuant, en expulsant du corps ce qui est contraire à la santé : on *purge* les laines dont on détache les ordures : on *purge* les métaux en les séparant des matières étrangères qui les dégradent : on *purge* un jardin des mauvaises herbes qu'on arrache pour qu'elles ne nuisent pas aux bonnes : on *purge* une terre des hypothèques qui la grèvent : on *purge* la mémoire d'un mort en la déchargeant de ce qui l'a flétrie : on *purge* une contrée, une société, des voleurs, des fripons dont on l'a délivrée : on *purge* son esprit d'erreurs et de préjugés funestes ou pernicieux. On *purge* donc en ôtant ce qui gâte et nuit, mais surtout les matières étrangères

qui forment un grossier alliage ou un désagréable mélange avec la chose.

L'idée commune de différentes acceptions du mot *purifier* est de dissiper ou de détruire ce qu'il y a de mauvais et de vicieux dans la substance de la chose. Le fer *purifie* les métaux qu'il met en fusion. Les vents *purifient* l'air qui se corrompt, comme l'eau, dans le calme. Les eaux, en se divisant et se filtrant, déposent les principes de leurs mauvaises qualités, elles se *purifient*. Le suc des aliments purs va *purifier* le sang dont il pénètre la masse. Le cœur se *purifie* par la pénitence qui le brise, le réforme et l'anime d'un feu nouveau. Des principes purs et salutaires *purifient* les mœurs, les actions, les intentions, l'âme. L'ange *purifie* les lèvres d'Isaïe avec un charbon de l'autel. Toutes ces applications ordinaires du mot *purifier* supposent une cause ou une vertu active, pénétrante, efficace, qui s'insinue dans les substances, consume ou dissipe ce qu'elles ont d'impur, les raffine, les subtilise, les spiritualise, les change en bien et en mieux.

L'idée propre à toutes les acceptions du mot *épurer* est celle de donner un nouveau degré de pureté, de bonté, d'agrément, de netteté, de clarté, de finesse, de délicatesse, d'élévation, en un mot, de perfection. C'est donc en enlever non-seulement ce qui est impur ou mauvais, mais encore ce qui n'est pas assez pur, assez bon. Les métaux *s'épurent* par des fusions répétées qui les raffinent de plus en plus. Le sucre, bien *épuré*, prend une blancheur éclatante. Vous *épurez* le mercure en le sublimant. Les liqueurs deviennent plus claires, plus limpides, plus parfaites, à mesure qu'elles *s'épurent*. Une diction plus nette, plus châtiée, plus élégante, *épure* le style. Le langage qui *s'épure*, se polit. Le goût le plus *épuré* est le plus fin et le plus délicat. Le cœur, les sentiments l'âme, les idées, la foi, *s'épurent* en s'élevant, en s'ennoblissant, en se réformant, en se perfectionnant. Bossuet blâme la doctrine *trop sublime et trop épurée* (trop désintéressée) de Fénelon. *Épurer* ne désigne que l'effet sans le rapport déterminé que *purifier* marque avec la cause et les moyens de le produire. (R.)

Q

1114. Qualité, Talent.

Les *qualités* forment le caractère de la personne; les *talents* en font l'ornement. Les premières rendent bon ou mauvais et influent fortement sur l'habitude des mœurs; les seconds rendent utile ou amusant, et ont grande part au cas qu'on fait des gens.

On peut se servir du mot *qualité* en bien et en mal; mais on ne prend qu'en bonne part celui de *talent*.

L'homme est un mélange de bonnes et de mauvaises *qualités*, quelquefois bizarre jusqu'à rassembler en lui les extrêmes. Il y a des gens à *talents* sujets à se faire valoir, et dont il faut souffrir pour jouir: mais, à cet égard, je crois qu'il vaut encore mieux essayer le caprice du renchéri que la fatigue de l'ennuyeux.

Les *qualités* du cœur sont les plus essentielles: celles de l'esprit sont les plus brillantes. Les *talents* qui servent aux besoins sont les plus nécessaires: ceux qui servent aux plaisirs sont les mieux récompensés.

On se fait aimer ou haïr par ses *qualités*: on se fait rechercher par ses *talents*.

Des *qualités* excellentes, jointes à de rares *talents*, font le parfait mérite. (G.)

1115. Quant à moi, Pour moi.

La phrase *quant à moi* s'est sauvée de l'oubli, quoique l'humeur de quelques grammairiens, la déférence des écrivains élégants, la note de vieillesse, espèce de flétrissure, imprimée sur cette manière de parler, concourussent à

l'y condamner. Ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'en désapprouvant *quant à moi*, on approuve *quant à vous*.

On est étonné d'entendre l'abbé Girard prononcer que *ces mots sont très-synonymes*. On ne comprend pas trop comment il trouve meilleure grâce à *pour*, lorsque *moi* se rapporte à la personne ou à la chose qui régit le verbe suivant; et à *quant*, lorsque le pronom se rapporte à ce qui est réglé par le verbe. En quoi consiste cette bonne grâce, qui n'est ni dans le sens, ni dans les sons, ni dans l'arrangement mécanique des mots? Que je dise, *pour moi*, *tout m'est indifférent*; et *quant à moi*, *je ne me mêle d'aucune affaire*, ces deux phrases sont-elles moins harmonieuses que celles-ci : *pour moi*, *je ne me mêle d'aucune affaire*; *quant à moi*, *tout m'est indifférent*? Je répondrai pour l'abbé Girard que *à moi* formant un régime du verbe suivant, auquel il semble appartenir, et que *moi*, au commencement de la phrase, semble naturellement demander après lui *je*, d'autant plus que *pour moi* répond au latin *ego verò* (*mais moi*) qui exige, dans le verbe suivant, la première personne. Ainsi, *quant à moi* ferait tomber l'action du verbe suivant sur la personne; et *pour moi* mettrait la personne même en action. Mais ces subtilités n'ont rien de solide, et les plus agréables comme les plus purs écrivains trouvent souvent meilleure grâce aux deux locutions employées avec des constructions opposées au goût de l'abbé Girard.

Ainsi l'Académie dit dans son Dictionnaire, *quant à lui*, il en usera comme il lui plaira; Trévoux, *quant à moi*, je suis étonné; Malherbe, *quant à moi*, je dispute avant que je m'engage; et *quant à nous*, étant où vous êtes, nous sommes dans notre élément; Fontenelle (dialogue trente-huitième), après avoir dit, *pour moi*, je veux vous imiter en tout; *quant à moi*, je ne tenterai rien qu'avec de bonnes précautions; J. J. Rousseau (Lettre sur les ouvrages de Rameau), *quant à moi*, j'en pourrai mal juger, faute de lumières; La Fontaine,

Phèdre, sur ce sujet, dit fort élégamment :

Il n'est rien tel que l'œil du maître;

Quant à moi, j'y verrais encor l'œil de l'amant.....

Contre de telles gens, *quant à moi*, je réclame, etc.

Tous nos anciens auteurs, et surtout Amyot, le premier modèle de l'élégance française, parlent ainsi presque à chaque page; et, en général, on se sert de *quant à moi*, sans aucun égard au reste de la phrase.

Quoiqu'en effet on dise communément *quant à moi*, *je*, il y a tant d'exemples contraires, que le nombre des exceptions ne permet pas d'en faire une règle. Ainsi Racine dit, *Androm.* 4, 5 :

Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,
Il me sonlagera peut-être autant que vous.

Voltaire, *Henriade*, ch. 2 :

Pour moi, qui de l'État embrassant la défense,
Laisant toujours aux cieux le soin de leur vengeance,
Ou ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir.

Enfin, *quant à moi* et *pour moi* sont de véritables phrases, mais elliptiques : dès-lors le pronom n'a aucune sorte de rapport grammatical avec la construction du reste de la proposition. Expliquons ces phrases; car enfin il s'agit ici de synonymie et non de bonne grâce; et prouvons que l'abbé Girard trahit légèrement sa propre cause en les déclarant très-synonymes.

Quant est le latin *quantum*, autant que : *quant à moi* est la phrase latine *quantum ad me spectat*, attinet, autant que la chose me regarde ou me concerne, selon l'intérêt que j'y prends ou l'opinion que j'en ai. J'ai souvent répété que *pour* marquait la manifestation, la présence ou l'égard, la considération :

pour moi signifie si je me mets en avant, pour en dire mon avis, à l'égard de mes sentiments, pour ce qui est de moi, ou de la part que j'y prends. J'ai déjà observé que *pour moi* sert à rendre le latin *ego verò*, mais moi, et moi, moi au contraire. La première de ces locutions marque donc littéralement un intérêt à la chose et un rapport établi; et la seconde n'indique qu'un jugement ou un fait. *Quant* marque aussi une mesure et une proportion; et *pour*, quelque chose de vague seulement.

Quant à moi, inspiré par un intérêt particulier, prend un air plus décidé, plus tranchant. *Pour moi*, ne désignant aucun motif, n'a ni faste, ni prétention. Vous direz modestement et avec un air de doute, *pour moi*, je penserais, je ferais; vous direz avec fermeté et d'une manière résolue, *quant à moi*, je pense, je fais. On se met sur son *quant à soi*, pour dire *quant à moi*; car pourquoi le *quant à soi* marquerait-il la fierté, la hauteur, la suffisance, si ce n'est par l'espèce de ton important ou d'autorité qu'on prend en disant *quant à moi*? (R.)

1116. Quasi, Presque.

Quasi, mot purement latin, est dit elliptiquement pour *quid ratione si*, de même que si, de la même manière, comme si. *Presque* est la même chose que *près de*, *près d'être*. Il est *quasi homme*, c'est comme s'il était homme : il est *presque homme*, il est *près d'être homme*.

Quasi marque donc la ressemblance; il suppose un peu de différence entre un objet et un autre : *presque* marque l'approximation; il suppose peu de distance entre un objet et un autre. *Quasi* est un terme de similitude, et *presque* un terme de mesure.

Les mœurs des femmes sont *quasi* celles des hommes, ou les mœurs des hommes sont *quasi* celles des femmes : il s'agit là de comparer des choses semblables. A mesurer une femme entre la coiffure et la chaussure, elle n'a *presque* que la moitié de sa taille exagérée : il s'agit ici de comparer des grandeurs.

Parmi les méchants, celui qui n'est pas méchant est *quasi* bon ou *comme bon*. Parmi ceux qui courent, ceux qui ont *presque* atteint le but ou qui ont été *près de* l'atteindre, ne sont pas plus avancés que ceux qui n'ont pas couru.

Les mœurs, en changeant, changent jusqu'à la valeur des termes, au point qu'à la fin ces termes ne ressemblent *quasi* plus à eux-mêmes : ainsi, *aimer* ne signifie plus *aimer*. Pour un pauvre qui n'a jamais compté jusqu'à dix écus, mille écus sont *presque* autant que dix mille et dix mille *presque* autant que cent mille : c'est toujours une somme innombrable.

Dites hardiment à une mère coquette qu'elle est *quasi* jeune comme sa fille, elle vous croira : elle voudra vous faire accroire qu'elle est *presque* aussi grande que sa fille, qui a quatre pouces de plus qu'elle, et vous n'oserez pas la démentir.

Dans ces diverses applications, *quasi* désigne toujours un rapport de mœurs, de traits, de manières, des tableaux comparés, et *presque* un rapport d'étendue, de quantité, d'avancement, des grandeurs comparées. Si l'on n'a point d'égard à ces caractères distinctifs, et qu'on les réduise à leur idée commune d'à-peu près ou peu s'en faut, sans spécifier la nature des rapports, *quasi* ne laissera que la plus petite différence, tandis que *presque* laissera une différence toujours petite, mais plus ou moins. La raison de ce jugement est que *quasi* signifie de la même manière, et qu'il exige par conséquent une grande conformité; au lieu que *près*, ainsi qu'on l'a déjà vu, est susceptible de plus ou de moins, et que dès-lors il ne saurait avoir, sans addition, un sens aussi étroit et aussi rigoureux. Ainsi, ce qui n'arrive *presque* jamais, arrive rarement, très-rarement : ce qui n'arrive *quasi* jamais, arrive le plus rarement, si rarement que c'est comme s'il n'arrivait jamais. Un homme est *presque* mort

lorsqu'il est *près* de mourir ou qu'il a peu de temps à vivre; il est *quasi* mort, lorsqu'il est comme mort, mort ou autant vaut. Ce n'est *presque* rien ou pas grand chose, ce n'est *quasi* rien ou comme rien. (R.)

1117. Quereller, Gronder.

On *querelle* ceux qu'on n'a pas le droit de *gronder* : on *gronde* ses amis, ses enfants, ses gens.

Gronder suppose une sorte d'autorité, de supériorité, ou du moins de droit; il faut que celui que l'on *gronde* soit au moins sensé avoir tort : pour *quereller*, il suffit d'avoir de l'humeur; on *querelle* son égal, et même son supérieur : on *querelle* les malheureux, dit Vauvenargues, pour se dispenser de les plaindre.

Celui qu'on *gronde* ne peut répondre que par des excuses; celui qu'on *querelle* peut *quereller* à son tour : un mari brusque *gronde* sa femme pour un rien : un amant jaloux *querelle* sa maîtresse sur un simple soupçon.

Quereller, c'est se plaindre souvent sans raison (*querela*, plainte, exclamation douloureuse) : *gronder*, c'est reprocher un tort toujours avec une apparence de justice.

L'homme *querelleur* cherche chicane, *querelle* à tout le monde; il se plaît à disputer; il est contrariant : le *grondeur* ne cherche pas de quoi exercer son humeur *grondeuse*, il voit des torts partout et les reproche sans ménagement : il est grognon.

On peut *gronder* pour l'intérêt de celui que l'on *gronde*; on ne *querelle* jamais que pour le sien.

Pour qu'une *gronderie* fasse de l'effet, il faut avoir en *grondant* un ton égal, modéré, froid, qui ressemble à celui de la raison : le ton de la *querelle* est celui du chagrin ou de la colère. (F. G.)

1118. Questionner, Interroger, Demander.

On *questionne*, on *interroge* et l'on *demande*, pour savoir : mais il semble que *questionner* fasse sentir un esprit de curiosité; qu'*interroger* suppose de l'autorité; et que *demande* ait quelque chose de plus civil et de plus respectueux.

Questionner et *interroger* font seuls un sens; mais il faut ajouter un cas¹ à *demande*; c'est-à-dire que, pour faire un sens parfait, il faut marquer la chose qu'on *demande*.

L'espion *questionne* les gens. Le juge *interroge* les criminels. Le soldat *demande* l'ordre au général. (G.)

R.

1119. Race, Lignée, Famille, Maison, Sang.

Les différentes désignations de la parenté déterminent divers rapports d'existence que l'on peut considérer dans les personnes du même sang : *parenté* annonce les mêmes père et mère, le même sang : *race* marque l'origine, la première origine des personnes : *lignée* exprime une file, une suite d'enfants et de petits-enfants : *famille* désigne ceux qui sont élevés, nourris, qui existent, vivent par leur chef : *maison* indique ici ceux qui sont faits pour demeurer et vivre ensemble.

Race a donc trait particulièrement à une souche, une extraction commune; *lignée* à la filiation, à la descendance commune; *famille*, à une extraction commune; *maison*, à un berceau, à des titres communs.

¹ Il faudrait dire un complément; car notre langue n'a pas de cas, ou n'en a du moins que dans les pronoms, *je*, *me*, *moi*, etc. (B.)

La *race* rappelle son auteur, son fondateur : la *lignée*, les enfants, les descendants : la *famille*, les chefs et les membres : la *maison*, l'origine et les ancêtres.

Nous disons la *race* des Héraclides, issue d'Hercule ; la *race* des Brutus, issue de celui qui chassa les rois ; la *race* des Capétiens, issue d'Hugues Capet : indice de la source. Nous disons la *lignée* d'Abraham, la *lignée* de saint Louis, la *lignée* de Henri IV, dans la généalogie de leurs descendants en *ligne* directe : indice d'une succession suivie. Nous disons la *famille* royale, une telle *famille*, une *famille*, en parlant des plus proches parents : indice d'une intimité particulière. Nous disons la *maison* de Lorraine, la *maison* de Saxe, pour distinguer les grandes *familles* sorties du même lieu, de la même *maison* : indice d'une habitation commune et paternelle, relevé par une idée accessoire de grandeur.

Le général athénien Iphicrate, fils d'un cordonnier, répondit à Hermodius, qui lui reprochait sa naissance : *J'aime mieux être le premier de ma race que le dernier* : il fut en effet l'auteur de sa noblesse. Dieu promit à Abraham une *lignée* aussi nombreuse que les étoiles du ciel : en effet, ce patriarche eut une postérité innombrable. On conviendra bien que les *familles*, je veux dire ce qu'on appelle par distinction des *familles*, n'ont presque plus rien de commun que leur nom, nom que l'on se dépêche d'abjurer à l'envi : en effet, leurs *membres*, les pères même et les enfants, ne vivent plus guère ensemble. A la Chine, il n'y a point de *maisons*, il n'y a que des *familles*, et il n'y a peut-être de *familles* que là, si l'on prend ce mot dans sa plus respectable acception ; en effet, si les vertus et les actions illustres d'un homme ne sont pas celles de toute sa *lignée*, comment formeraient-elles des *maisons* illustres ?

Il y a toute sorte de *racess* : je veux dire que *race* est susceptible de toute sorte de qualifications morales ou civiles, honorables ou injurieuses. Il y a de bonnes et de mauvaises *racess*, des *racess* patriciennes ou plébéiennes, mais surtout des *racess* anciennes et illustres, qui remontent de génération en génération, de siècle en siècle, jusqu'à quelque personnage distingué. On se sert quelquefois du mot *race* pour qualifier une espèce de gens qui, par un caractère distinctif, semblent avoir été jetés dans le même moule et frappés au même coin : *race d'usuriers*, *race de pédants*, *race de vipères*.

Lignée ne se dit que dans le sens propre : un homme laisse une *lignée* nombreuse ; un autre ne laisse point de *lignée*. Cependant ce mot est quelquefois distingué par l'idée d'une noblesse ancienne, comme la noblesse de *race* ou d'extraction. On trouve souvent dans les anciens titres *noble et de noble lignée* ou *lignage*. On disait autrefois un grand, un haut *lignage*, une grande, une haute *lignée*. *Lignage* est inusité aujourd'hui ; *lignée* subsiste encore, surtout en généalogie.

Le mot de *famille* a diverses acceptions si connues, qu'il serait inutile de s'y arrêter. Dans l'ordre civil, il y a des *familles* notables, honnêtes, bonnes, bourgeoises, roturières, plébéiennes, tout comme des *familles* nobles, grandes, illustres, puissantes.

Il n'y a que des *maisons* illustres ou très-nobles : il n'y a de *maisons* que dans les sociétés civiles où il se trouve une grande inégalité de conditions. On dit fort bien des *maisons* souveraines, cela s'entend ; mais on ne comprend pas si bien comment tant de *familles* sont tout à coup érigées en *maisons*, sans titres ni d'ancienneté, ni d'illustration. Celui qui élève les hommes et qui agrandit les *maisons*. (BOSSUET.) Un prince de la première *maison* de l'univers. (BOSSUET.) La *maison* de Bavière est une de ces *maisons* augustes où la puissance, la valeur et la piété se perpétuent, et dont la gloire ne vieillit point avec le temps. (FLÉCHIER.)

Et quand Dieu.
Voudrait que de David la *maison* fût éteinte. (RACINE.)

Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux *maisons* rompit toute alliance. (RACINE.) (R.)

La *race* : latin, *radix*, racine, souche, fait remonter à l'origine. Parlant de la *race* de David, Abner dit :

Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines ?

et ailleurs :

Hélas ! nous espérons que de leur *race* heureuse
Devait sortir de rois une suite nombreuse.

C'est que l'on considère dans la *race* c'est l'antiquité. Les débris de ces *racés* antiques dont l'éclat ne subsiste plus que dans nos histoires. (MASSILLON.) Je dirais aux Sannions : votre folie est prématurée, attendez du moins que le siècle s'achève sur votre *race* ; ceux qui ont vu votre grand père, lui ont parlé, sont vieux, et ne sauraient plus vivre longtemps. (LA BRUYÈRE.)

Ce que l'on considère dans le *sang* c'est la pureté.

Depuis quand ? Répondez. Depuis mille ans entiers,
Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.

Et comment savez-vous si quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos aïeux,
Et si leur *sang* tout pur, ainsi que leur noblesse,
Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece.

(BOILEAU, *Satyre V.*)

C'est un grand avantage qu'il ait plu à notre Seigneur de naître d'une *race* illustre par la glorieuse union du *sang* royal et sacerdotal. (BOSSUET.) La pureté du *sang* ne fit que servir de motif à la pureté des mœurs de madame la Dauphine. (FLÉCHIER.) Le *sang* dont vous êtes issu, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain ? (MASSILLON.)

La *race* s'éteint. Dans le sein des ombres de la mort où il voyait s'éteindre toute son auguste *race*. (MASSILLON.)

Les hommes d'une même *race* ont un caractère qui leur est commun, qui les distingue des autres. Les vices ou les vertus se transmettent directement avec le *sang*. C'est l'effet le plus relevé que puisse produire en vous votre *sang* illustre, mêlé si souvent dans celui des rois. (BOSSUET.) Les qualités ou les défauts de la *race* se considèrent plutôt en masse : belle *race*, vilaine *race* ; mais on reprochera à un fils indigne de son père la pureté du *sang* qui coule dans ses veines et qu'il fait mentir.

Son lâche repentir
Dément le *sang* des dieux dont on le fait sortir. (RACINE.)

Il recevait avec ce beau *sang* des semences d'erreur et de mensonge. (FLÉCHIER.)

Enfin, *race* a beaucoup plus d'étendue que *sang*, c'est à dire que les enfants sont le *sang* de leur père, ils ne sont la *race* que parcequ'ils doivent transmettre ce *sang* à leur tour. Un enfant est le *sang* de son père et l'espoir de sa *race*.

Je reconnais mon *sang* à ce noble courroux.

Viens, mon fils ; viens, mon *sang*.... (CORNEILLE.)

Les héritiers de mon *sang* et de mon trône. (MASSILLON.) Lorsque Phèdre

rappelle les égarements où la colère de Vénus a jeté sa mère et sa sœur, Énone lui dit :

Que faites-vous, madame, et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

Phèdre reprend :

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je périr la dernière et la plus misérable.

Et plus loin, lorsque déjà repentante elle cherche à apaiser le courroux de Thésée contre son fils, elle lui dit « d'épargner sa *race* » qui s'éteindrait avec Hippolyte, et « de respecter son *sang* » c'est-à-dire de ne point mettre à mort son fils, de ne point « tremper les mains dans son propre *sang*, » de ne pas « devenir lui-même le bourreau de son *sang*. » (RACINE.)

Si *sang*, n'appartenait surtout au style noble, il aurait plus de rapport avec *famille*; et *race* en aurait davantage avec *maison*. (V. F.)

1120. Radieux, Rayonnant.

D'abord le corps *radieux* est tout *rayonnant* de lumière. L'effusion abondante de la lumière rend le corps *radieux*; et l'émission de plusieurs traits de lumière le rend *rayonnant*. Vous distinguez les rayons du corps *rayonnant* : dans le corps *radieux*, ils sont tous confondus.

Le soleil est *radieux* à son midi ; à son coucher, il est encore *rayonnant* : l'aurore *rayonnante* commence à jeter des feux, l'aurore *radieuse* est dans tout son éclat.

L'éclat suppose la sérénité ; mais des rayons épars ne l'exigent pas. Ainsi l'objet *rayonnant* n'a pas besoin d'être serein comme l'objet *radieux* doit l'être ; et au figuré, cette sérénité, signe de la satisfaction et de la joie, c'est précisément ce qui éclate dans l'air, dans le visage, sur le front *radieux*.

Le soleil est *radieux* avec un ciel pur : à travers les nuées transparentes, il n'est que *rayonnant*.

A proprement parler, les rayons émanent du corps *radieux*, et ils environnent un corps *rayonnant*.

En optique, le point *radieux* jette de son sein une infinité de rayons : le cristal frappé d'une vive lumière, est tout *rayonnant*.

Une femme couverte de diamants est *rayonnante*; mais elle n'en est pas plus *radieuse*. Une paysanne parée de sa seule joie, et d'une joie pure, est *radieuse* sans être *rayonnante*.

Nous disons familièrement d'un homme qui a un air de bonne santé, de contentement, de jubilation, qu'il est *radieux* : nous disons de quelqu'un qui vient de remporter un avantage honorable, un grand prix, une victoire, qu'il est tout *rayonnant* de gloire. Le premier est plein de satisfaction ou de joie : les hommages, les honneurs, environnent le second.

Enfin, le mot *radieux* marque la propriété, la qualité de la chose ; et le mot *rayonnant*, une circonstance de la chose, le fait présent.

Un corps lumineux par lui-même est plus ou moins *radieux*; et quand il répand sa lumière, il est plus ou moins *rayonnant*.

Le soleil de justice est *radieux* par lui-même : Jésus-Christ sera *rayonnant* quand il viendra juger les vivants et les morts. (R.)

1121. Raillerie, Moquerie, Persiflage.

La *raillerie* est une plaisanterie malicieuse ; la *moquerie*, une plaisanterie mordante ; le *persiflage*, une plaisanterie piquante, fine et légère.

La *raillerie* se sert de tout ; la *moquerie* ne porte que sur les défauts ou les ridicules, ou ce qu'elle veut faire passer pour tel ; le *persiflage* choisit les plus légers, ou les attaque légèrement.

La *raillerie* peut tourmenter un peu, mais sans offenser ; l'art du *persiflage* consiste à piquer finement, mais sans blesser ; la *moquerie* ne peut guère avoir d'autre objet que de blesser.

La *moquerie* peut tomber sur les absents comme sur les présents : pour que la *raillerie* soit piquante, il faut que celui qui en est l'objet en sente quelque chose : on ne *persifle* qu'en face.

La *moquerie* parle ouvertement ; la *raillerie* doit être détournée ; le *persiflage* se compose de contre-vérités.

La *raillerie* peut être douce et même obligeante ; le *persiflage* peut être innocent ; la *moquerie* est toujours désagréable à celui qui en est l'objet.

Il faut de la finesse pour *persifler*, de la gaieté pour *railler* ; pour se *moquer*, il ne faut que rencontrer ou supposer des ridicules.

Le ton du *persiflage* ne se trouve guère que dans la bonne compagnie : le ton *railleur* n'est pas toujours de bon goût : le ton *moqueur* est rarement aimable.

Le *persiflage* devient fatigant à la longue : un *railleur* de profession se fait peu considérer : un esprit *moqueur* finit par se faire haïr. (F. G.)

4122. Râle, Râlement.

Ces mots imitent parfaitement le bruit ou les sons *rauques* qui sortent de la gorge lorsque les canaux de la respiration sont obstrués ou embarrassés, dans l'agonie surtout.

Mais est-ce donc pour ne rien dire que de *rdle* on a tiré *rdlement* ? Je croirai que ces deux mots signifient la même chose, quand on m'aura persuadé que *raisonnement* ne veut dire autre chose que *raison*, et ainsi de mille autres exemples semblables.

Je l'ai déjà dit ailleurs en passant, et il est bon de le rappeler ici : la terminaison substantive *ment* désigne la puissance, le moyen, l'instrument, ce qui fait qu'une chose est ainsi, ce qu'opère l'agent, ce par quoi un effet est produit. Ainsi *rdle* exprime le bruit que l'on fait en *rdlant* ; et *rdlement* marque la crise qui fait qu'on *rdle*, qui donne le *rdle*. Un agonisant a le *rdle* ; et vous voyez la poitrine oppressée, la gorge embarrassée, la respiration troublée par le *rdlement*. (R.)

4123. Rancidité, Rancissure.

Ces termes désignent la corruption des graisses et des huiles qui ont contracté un goût fort et âcre, une odeur puante ou désagréable, et ordinairement une couleur jaune, soit en vieillissant, soit par la chaleur. Le lard, la viande salée, les confitures même, deviennent *rances*.

Rancissure, dit-on, qualité de ce qui est *rance*, synonyme de *rancidité*, mais peu usité. La *rancissure* n'est pas proprement la qualité de *rance* : ce mot n'est pas plus synonyme de *rancidité*, que *pourriture* ne l'est de *putridité*. Enfin *rancissure* est un mot ancien dans la langue, qui mérite d'être conservé autant au moins que *rancidité*, qui paraît être un mot nouveau ou fort peu usité ci-devant, puisque le premier dictionnaire de l'Académie n'en a pas fait mention. Nous disons aussi substantivement le *rance*, ou pour marquer l'odeur de la chose *rance*, ou pour distinguer la partie *rance* du reste de la chose.

Je l'ai déjà dit, *ité* marque la qualité ; *ure* marque l'effet. La *rancidité* est donc la qualité du corps *rance* ; la *rancissure* est donc l'effet éprouvé par le corps *ranci*. La *rancidité* gît dans les principes qui vicient le corps : la *rancissure* est dans les parties qui sont viciées. Il faudrait combattre la *rancidité* comme on combat la *putridité*, cause du mal : il faut ôter la *rancissure*, s'il est possible, comme on ôte la *pourriture*, produit du mal. (R.)

4124. Rapiécer, Rapiéceter, Rapetasser.

Rapiécer, c'est mettre des pièces ou remettre une pièce, sans modification.

Rapiéceter, c'est remettre sans cesse de nouvelles pièces, ou mettre beaucoup de petites pièces ; et marque dans ce verbe la réduplication ou un diminutif. *Rapetasser*, c'est mettre grossièrement de grosses pièces et les entasser. On *rapieçe* un bas, du linge, un rideau, auquel on met proprement une pièce : on *rapieçete* le linge, les vêtements qu'on est toujours à *rapiecer*, où l'on ne voit que pièces et petites pièces : on *rapetasse* les vieilles hardes qui ne sont plus que des lambeaux recousus ensemble ou appliqués les uns sur les autres. (R.)

1125. Rapport, Analogie.

Les choses ont *rapport* l'une à l'autre par une sorte de liaison, soit de conséquence, d'hypothèse, de motif ou d'objet. Elles ont de l'*analogie* entre elles par une simple ressemblance dans l'usage ou dans la signification. (G.)

1126. Rapport à, Rapport avec.

Une chose a *rapport à* une autre quand l'une conduit à l'autre ; ou parce qu'elle en dépend, ou parce qu'elle en vient, ou parce qu'elle en fait souvenir, ou pour quelque autre raison : ainsi, les sujets ont *rapport aux* princes, les effets *aux* causes, les copies *aux* originaux.

Une chose a *rapport avec* une autre chose, quand elle lui est proportionnée conforme, semblable.

Une copie, en matière de peinture, a *rapport avec* l'original, si elle lui ressemble, et qu'elle en représente tous les traits ; mais bien qu'elle soit imparfaite, elle ne laisse pas d'avoir *rapport à* l'original. (BOUHOURS.)

Les actions humaines, quelques *rapports* qu'elles aient *avec* les lois et *avec* les maximes les plus sévères de la morale, ne sont bonnes qu'autant qu'elles ont *rapport à* une bonne fin. (B.)

1127. Rassurer, Assurer quelqu'un.

J'intervient ici l'ordre dans lequel j'ai coutume d'annoncer les synonymes, pour indiquer d'abord, par l'acception connue du premier, l'acception singulière qu'il s'agit de considérer dans le second ; à savoir se tranquilliser, calmer ses inquiétudes ou ses craintes, inspirer de la confiance, donner de l'assurance, mettre dans un état de sécurité.

Après que nos grands poètes ont employé le mot *assurer* dans le sens de *rassurer*, depuis Malherbe jusqu'à Rousseau, je n'oserais souscrire à la proscription prononcée contre cet usage : il paraît bien établi en poésie.

La poésie, pour se faire une langue propre, détourne les mots de leurs applications usitées dans la prose : c'est son droit, c'est l'esprit de la chose même. Ainsi, que les prosateurs ne disent point *assurer* pour *tranquilliser* quelqu'un, ce ne sera pour les poètes qu'un nouveau motif de parler ainsi, pourvu que ce langage n'ait rien de forcé, rien que de juste. Mais ici, le poète n'a point osé, la poésie n'a point imaginé ; elle s'est contentée de conserver une acception autrefois reçue dans tous les genres d'écrire. Amyot dit (*Vie d'Artaxercès*), que ce prince allait lui-même montrant la tête de Cyrus à ceux de ses soldats qui fuyaient, pour les *assurer*. Il serait facile de multiplier les exemples.

Il est tout naturel qu'on n'ait pas refusé au mot *assurer* une acception qu'on a généralement donnée à ceux de *rassurer* et d'*assurance*. Il doit, au contraire, paraître singulier qu'on ne puisse pas dire d'un homme qui a de l'*assurance*, qu'il est *assuré*, et qu'on dise d'un homme qu'il est *rassuré*, quand il n'a pu être *assuré*. D'ailleurs *assurer* signifie proprement *affermir*, *rendre ferme*, inspirer de l'*assurance* : et ne rend-on pas une personne ferme tout comme une chose ? Et pourquoi enfin ne dirait-on pas, selon l'usage de l'élocution figurée, *assurer* l'esprit de quelqu'un, *assurer* quelqu'un, *s'assurer* comme on dit, au

propre, *assurer* sa main, ses pas, sa tête, son corps ? Madame de Sévigné dit fort bien, en parlant de M. de Pomponne : En vérité, je ne m'accoutume point à la chute de ce ministre, je le croyais plus *assuré* que les autres, parce qu'il n'avait point de faveur. »

La poésie a donc eu raison de conserver la manière de parler que la prose a laissé perdre.

L'emploi poétique d'*assurer* ainsi justifié, il ne diffère dans ce sens, de son composé *r'assurer*, que par la préposition *re*, *r'* qui marque la réitération, le redoublement, le retour, le rétablissement de la chose dans son état, ou le redoublement d'action et d'efforts pour l'y ramener. Ainsi vous *assurez* celui qui n'est pas ferme ou résolu, qui n'a pas assez de force et de confiance, qui n'est pas dans un état de sécurité : vous *rassurez* celui qui est abandonné à la crainte ou à la terreur, qui est tout à fait hors de l'assiette naturelle, qui ne peut être ramené et tranquillisé qu'avec beaucoup de soins, de secours, de réconfort. Le premier n'a pas, dans l'état où il est, toute l'énergie dont il a besoin ; le second a perdu, dans la crise où il se trouve, celle dont il éprouve la nécessité. La différence est du plus au moins.

Je suis debout, assez ferme pour ne pas tomber si on ne me pousse pas violemment ; je crains l'impulsion : je me roidis, je me mets en défense, je m'*assure* : j'ai reçu le choc ; je m'ébranle, mon corps chancelle, mes mains cherchent un soutien ou un appui, je redouble d'efforts, je me *rassure*. Trans-portez au moral ou appliquez figurément cette image.

Dans les *Horaces*, Camille, en exposant les vicissitudes qu'elle a éprouvées en un seul jour dit :

Un oracle m'*assure*, un songe me travaille,
La paix calme l'effroi que me fait la bataille.

Ce mot est là très-bien employé. En effet, d'abord l'oracle *assure* Camille en confirmant ses espérances, en lui inspirant la confiance qu'elle n'osait concevoir d'épouser Curiace ; il ne la *rassure* pas, car il ne la fait point passer de la crainte à la sécurité ; mais si le *songe* avait d'abord *travaillé* Camille, et que l'oracle eût ensuite calmé ses craintes, dissipé son effroi, elle aurait été, à proprement parler, *rassurée*, puisqu'elle aurait passé d'un état d'alarme à celui de la tranquillité ou d'une espérance légitime. (R.)

1128. Ravager, Désoler, Dévaster, Saccager.

Les actions exprimées par chacun de ces verbes sont si fréquemment et si naturellement réunies et mêlées dans la plupart des cas où l'on a coutume de les employer, qu'il n'est pas étonnant que leurs idées distinctives soient souvent confondues et même réduites à l'idée commune de destruction. Cependant l'idée rigoureuse de *ravager* est d'enlever, renverser, emporter, entraîner les productions et les biens par une action violente, subite, impérieuse. Les grands conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paraissent majestueux, mais qui *ravagent* toutes les fertiles campagnes qu'ils devraient seulement arroser. (FÉNÉLON.)

Celle de *désoler* est de dissiper, chasser, exterminer, détruire la population jusqu'à faire d'une contrée une solitude, ou la réduire à un sol nu par des attentats ou par des influences malignes, funestes et mortelles. Dieu permit que la peste et la famine tout ensemble *désolassent* ce grand royaume. (FLÉCHIER.) La contagion qui *désolait* depuis quelque temps ces climats se mit dans l'armée assiégeante. (VOLTAIRE.)

On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un pertide étranger *désoler* nos provinces, (RACINE.)
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond
Ni l'altier Philistin, par d'éternels *ravages*,
Comme au temps de vos rois, *désoler* ses rivages. (RACINE.)

Les sciences et les arts ont consolé la terre pendant que les guerres la désolaient. (VOLTAIRE.)

Celle de *dévaster* est de tout moissonner, renverser, écraser, détruire dans une étendue plus ou moins vaste de pays, de manière à n'y laisser qu'un désert sans habitants et sans trace de culture, avec une fureur sans frein, sans arrêt et sans bornes. Il voit d'un œil triste la terre *dévastée*. (BUFFON.) Leurs bois *dévastés*. (VOLTAIRE.) N'a-t-on pas vu de ces débordements de l'espèce humaine, des Normands, sortir tout à coup de leurs antres, tout opprimer, *ravager* les cités, renverser les empires, et, après avoir détruit les nations et *dévasté* la terre, finir par la repeupler d'hommes aussi nouveaux et plus barbares qu'eux. (BUFFON.)

Celle de *saccager* est de livrer au carnage, remplir de meurtres, inonder de sang une ville, des lieux peuplés, avec une férocité armée d'instruments de mort, de désolation, de destruction. L'Italie et Rome sont même *saccagées* à différentes fois et deviennent la proie des barbares. (BOSSUET.) Ils tuent, ils *saccagent* tout ce qu'ils rencontrent. (VOLTAIRE.)

Les torrents, les flammes, les tempêtes, *ravageront* les campagnes. La guerre, la peste, la famine, *désoleront* un pays. Tous ces moyens terribles, la tyrannie fiscale surtout, des inondations de barbares, *dévasteront* un empire. Des soldats effrénés, des vainqueurs féroces, des barbares, *saccageront* une ville prise d'assaut.

Des brigands qui ne cherchent que le butin, *ravagent*. Des pirates qui veulent aussi une proie ou des esclaves, *désolent*. Des barbares qui se plaisent à détruire, *dévastent*. Des vainqueurs effrénés qui n'ambitionnent que de signaler leur vengeance, *saccagent*.

Rien ne résiste au *ravage* ; il est rapide et terrible. Rien n'arrête la *désolation* ; elle est cruelle et impitoyable. La *dévastation* n'épargne rien ; elle est féroce et infatigable. Le *saccagement* ne respecte rien ; il est aveugle et sourd.

Le *ravage* répand l'alarme et la terreur ; la *désolation*, le deuil et le désespoir ; la *dévastation*, l'épouvante et l'horreur ; le *sac*, la consternation et l'horreur du jour. (R.)

1129. Réaliser, Effectuer, Exécuter.

C'est accomplir ce qui avait été envisagé d'avance ; mais chacun de ces verbes énonce cet accomplissement sous des points de vue différents.

Réaliser, c'est accomplir ce que des apparences ont donné lieu d'espérer. *Effectuer*, c'est accomplir ce que des promesses formelles ont donné droit d'attendre. *Exécuter*, c'est accomplir une chose conformément au plan que l'on s'en est formé auparavant.

Ainsi, *réaliser* a rapport aux apparences ; *effectuer* a quelque engagement, et *exécuter*, à un dessein.

On ne *réalise* guère dans le monde la bienveillance dont on affecte si fort de donner de vaines démonstrations : la bonne foi y est si rare, qu'on y est réduit à encourager par des éloges ceux qui ont assez de droiture pour *effectuer* les engagements qu'ils ont contractés : il semble qu'il y ait un projet universel d'anéantir toute probité, et que l'on travaille à l'envi à l'*exécution*. (B.)

Réaliser, c'est rendre réel ce qui n'est qu'en apparence. Un projet, une espérance, une promesse sont tout dans notre imagination, n'ont aucune réalité. Du domaine des idées on les fait passer dans le domaine des faits, en les *réalisant*.

Effectuer, c'est mettre à effet, en venir à l'action, faire produire un résultat. Quand vous *effectuez* vos promesses, vous ne vous en tenez pas aux paroles. En les *réalisant*, vous en faites autre chose que des paroles, vous faites de vos paroles des vérités.

Exécuter a trait surtout aux moyens qu'on emploie pour réaliser ou effectuer. Il ne se dit pas des mêmes choses. On réalise, on effectue des choses qu'on a imaginées : les rêves se réalisent, les promesses s'effectuent. On exécute des choses qu'on a résolues, ou qui sont commandées par d'autres.

On commence à effectuer, (VOLTAIRE.) dès que l'on commence à agir. On réalise quand on donne un corps à ce qui n'était qu'une ombre. On exécute de telle ou telle manière, rapidement, habilement, etc. (V. F.)

4130. Rebelle, Insurgent.

Ces termes désignent également celui qui s'élève contre. *Rebelle* est tiré du latin *bellum*, guerre; *bellare*, faire la guerre. Ainsi, *rebellare* signifie recommencer la guerre. *Insurgent* est formé de *surgere*, se lever, *insurgere*, s'élever contre, s'opposer hautement. Il est clair que ce mot n'exprimant que l'opposition ou la résistance simple, sans autre rapport, il n'a point ce caractère odieux affecté à celui de *rebelle* par un usage constant et fondé sur les rapports naturels du mot, quant il est appliqué aux personnes.

Insurgent, qualification aujourd'hui si connue, n'est pas aussi nouveau qu'on pourrait le croire. Le dictionnaire de Trévoux remarque que les relations et les gazettes ont, dans différentes occasions, donné le nom d'*insurgents* aux levées extraordinaires de troupes faites en Hongrie pour la défense du pays ou pour quelque autre grand dessein; ce genre de levée extraordinaire s'appelait *insurrection*.

L'auteur de l'*Esprit des Loix*, liv. VIII, ch. XI, parle d'après Aristote (Polit. liv. XI, chap. X), de l'*insurrection* usitée chez les Crétois, pour tenir les cosmes ou magistrats annuels dans la dépendance des lois; de simples citoyens se soulevaient contre eux, les chassaient et les réduisaient à une condition privée. Le *liberum veto* des Polonais est une *insurrection* légale et même constitutionnelle. Ainsi, l'usage établi de ces mots confirme le sens favorable attribué à celui d'*insurgent* tout comme l'emploi qu'on en a fait dans la querelle de la Grande-Bretagne avec ses colonies d'Amérique. Les colons étaient appelés *rebelles* par les royalistes, et *insurgents* par leurs amis.

L'*insurgent* fait donc une action légitime ou légale; et le *rebelle*, une action perverse et criminelle. Le premier use de son droit ou de sa liberté, pour s'opposer à une résolution ou s'élever contre une entreprise : le second abuse de sa liberté et de ses moyens, pour s'opposer à l'exécution des lois et s'élever contre l'autorité légitime. Il ne faudra que des réclamations authentiques et fermes qui arrêtent les desseins contraires, pour être appelé *insurgent*. Il faut des voies de faits violentes qui arrêtent le cours de la justice, pour être déclaré *rebelle*. Si l'*insurgent* s'arme, c'est contre l'oppression et pour la défense de la patrie : le *rebelle* s'arme pour ses propres desseins et contre la république elle-même. Celui-là résiste à la puissance ennemie; celui-ci va attaquer la puissance titulaire.

D'*insurgent* nous avons fait *insurgence* : nous avons déjà *insurrection*. L'*insurrection* est l'action de se soulever contre : l'*insurgence* est un état d'*insurrection* continuée et soutenue. (Voyez l'article suivant.) (R.)

Insurgent ne se dit plus. *Insurgé* qui a la même racine n'a point le sens que Roubaud donne à *insurgent*. (V. F.)

4131. Rébellion, Révolte.

Rébellion marque la désobéissance et le soulèvement; *révolte*, la défection et la perfidie. Le *rebelle* s'élève contre l'autorité qui le presse; le *révolté* s'est tourné contre la société à laquelle il était voué. La *rébellion* a un motif apparent, la contrainte exercée par l'autorité. Sous prétexte d'empêcher une trop austère domination, on renversait l'ordre, on autorisait la *rébellion*. (FLÉCHIER.) Il n'y a pas un motif apparent dans la *récolte*, effet d'une incons-

tance effrénée. Tout se tourne en *révoltes* et en pensées séditeuses quand l'autorité de la religion est anéantie. (Bossuet.) L'objet du *rebelle* est de se soustraire ou d'échapper à la puissance : l'objet du *révolté* est de renverser et détruire la puissance et les lois qu'il a reconnues. La *rébellion* fait résistance : la *révolte* fait une révolution. La *rébellion* secoue le joug, la *révolte* le brise.

Si nous oublions cette différence essentielle et primitive des mots, nous les distinguerons encore par leur formation. Selon sa terminaison si souvent expliquée¹, *rébellion* marque l'action des personnes ; et *révolte* marque l'état des choses. Un acte de résistance ferme fait *rébellion* ; une *rébellion* ouverte et soutenue par des actes éclatants et multipliés de violence fait *révolte*. La *rébellion* est la levée de boucliers : la *révolte* est la guerre déclarée. La *rébellion* passe à la *révolte*. Ce que la *rébellion* commence, la *révolte* le consume. Il faut étouffer la *rébellion* à sa naissance, pour qu'elle ne dégénère pas en *révolte*.

Ainsi, dans un sens spirituel, lorsque la chair résiste à l'esprit, c'est une *rébellion* : si elle lui dispute opiniâtrement l'empire, c'est une *révolte*, un état de guerre. Un péché est une *rébellion* contre Dieu ; l'impiété constante, une *révolte*.

Cependant la *rébellion* est quelquefois soutenue comme la *révolte*. On persiste, on persévère dans sa *rébellion* par une résistance inflexible, par une résolution ferme, par un attachement opiniâtre à ses desseins : mais les actes hostiles, les attentats, les désordres publics se succèdent, se multiplient, s'étendent sans cesse dans la *révolte* qui constitue un état de guerre.

Enfin, la *révolte* a toujours quelque chose de grand, de violent, de terrible et de funeste, tandis que la *rébellion* n'est quelquefois qu'une désobéissance, une opposition, une résistance, coupable sans doute et punissable, mais sans de grands troubles et de grands dangers. Ainsi, un particulier fait *rébellion* à la justice, quand il s'oppose à l'exécution de ses décrets ; mais lorsqu'un peuple en furie trouble, par une suite d'attentats, l'ordre essentiel de la société, il y a *révolte*. (R.)

1132. Recevoir, Accepter.

Nous *recevons* ce qu'on nous donne ou ce qu'on nous envoie. Nous *acceptons* ce qu'on nous offre.

On *reçoit* des grâces ; on *accepte* des services.

Recevoir, exclut simplement le refus. *Accepter*, semble marquer un consentement ou une approbation plus expresse.

Il faut toujours être reconnaissant des bienfaits qu'on a *reçus*. Il ne faut jamais rejeter ce qu'on a *accepté** (G.).

1133. Rechigner, Refrogner.

Rechigner, marque de la répugnance, du dégoût, du mécontentement par un air rude et des grimaces repoussantes. *Refrogner* ou *renfrogner*, contracter ou plisser son front de manière à marquer de la rêverie, de l'humeur, de la tristesse. Borel dit que *reciner*, le même que *rechigner*, vient de *canis*, chien, parce que c'est faire comme un chien qu'on fâche. *Refrogner* vient de *front* ; et il exprime le *froncement*, les plis, les rides multipliées. Le *refrognement* est dont proprement sur le front : le *rechignement* est plus sur la bouche.

Le *rechignement* et le *refrognement* marquent la mauvaise humeur : mais le *rechignement* est fait pour la témoigner, et le *refrognement* la décèle en la concentrant. Lorsqu'on fait une chose à contre-cœur, on *rechigne* pour ma-

¹ Voy. l'Introduction du Dictionnaire.

* Voy., sur ce synonyme, la remarque de Roubaud au synonyme *présenter*, offrir.

nifester sa répugnance : lors même qu'on veut cacher la peine qu'on éprouve, on se *renfroigne*. Je veux dire que le *rechignement* est plutôt un acte fait à dessein que le *refrognement*.

La vieillesse est assez *refrognée* et laide par elle-même, sans être encore *rechignée* et dégoûtante, selon la pensée de Molière.

Les enfants sont sujets à n'obéir qu'en *rechignant* : n'acceptez pas cette fausse obéissance. Mais si, pour leur faire l'humeur, vous vous *refroignez* le visage, vous ne leur apprendrez pas à se corriger; vous leur ferez peut-être peur : cela ne vaut pas mieux.

Je voudrais que les beautés dédaigneuses considérassent dans leur miroir combien une figure est laide et repoussante avec un air *rechigné*; et que les prudes *renfrognées* considérassent dans le leur combien elles ont l'air d'être chagrines et souffrantes de leur vertu.

Pouquoi *rechigner* à faire ce que vous faisiez avec tant de plaisir? Ah! j'entends, on vient de vous l'ordonner. On fait une censure générale, et votre visage se *refroigne*! prenez-y donc garde, vous vous trahissez.

Celui qui vous donne une chose en *rechignant*, vous la jette au visage. Celui qui prend un air *refrogné* pour paraître grave, prend un masque pour un visage. (R.)

1134. Rechute, Récidive.

La *rechute* et la *récidive* marquent l'action de retomber : mais la *rechute* est de retomber dans un état funeste; et la *récidive*, de retomber dans un mauvais cas.

Mais l'idée de *tomber* est essentielle et rigoureuse dans la *rechute* et non dans la *récidive*. On dit se relever d'une chute : après qu'on s'en est relevé, on retombe par la *rechute*. Mais on dit se mettre dans un mauvais cas; et après qu'on s'en est tiré, on s'y remet par la *récidive*. Il résulte de là que la *rechute* marque la faiblesse ou la légèreté. Il n'osait espérer de se corriger après tant de *rechutes*. (FÉNÉLON.) Le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une *rechute*. Hier on était abject et faible, aujourd'hui l'on est fort et magnanime. (J. J. ROUSSEAU.) Les fréquentes *rechutes* mènent à l'endurcissement. (ACADÉMIE.) La *récidive* marque l'opiniâtreté ou l'imprudence. C'est parce qu'on n'est pas assez ferme ou assez constant qu'on fait une *rechute* : c'est parce qu'on ne veut pas se corriger ou s'observer qu'on passe à la *récidive*. Guéri ou rétabli, jusqu'à un certain point, dans son premier état, on retombe : puni ou pardonné vainement, on *récidive*, on recommence. Il y a donc, en général, plus de malice dans la *récidive* que dans la *rechute*, et plus de malheur dans la *rechute* que dans la *récidive*.

Cependant ces termes, quoiqu'ils aient à peu près le même sens, ne se confondent point, parce qu'ils sont exclusivement consacrés à quelque ordre particulier de choses. *Rechute* est un terme de médecine et de morale : un malade ou un pécheur fait une *rechute*. Les *rechutes* et les agonies fréquentes ne servaient-elles pas à M. de Montausier comme d'apprentissage à bien mourir? (FLÉCHIER.) *Récidive* est un terme de jurisprudence et de lois pénales : un coupable, un délinquant, fait une *récidive*. L'Académie avait averti l'abbé de Saint-Pierre de ne plus retomber dans la même faute : ainsi les nouveaux traits contre Louis XIV, répandus dans le *Discours sur la polysynodie*, étaient regardés comme une *récidive*, et comme un oubli impardonnable du repentir qu'il avait paru témoigner. (D'ALÉMBERT.) La *rechute* est donc une maladie funeste, ou du corps, ou de l'âme : la *récidive* est un délit ou une faute punissable selon la loi. La *rechute* est plus dangereuse que la première maladie : la *récidive* est plus sévèrement punie que le premier délit. Leur synonymie consiste donc à désigner le retour dans la même faute ou dans le même mal. (R.)

1135. Réclamer, Revendiquer.

Réclamer, se récrier contre, s'opposer en criant, appeler hautement ou à grands cris, protester ou revenir contre. *Revendiquer*, réclamer, répéter sa chose, son bien, sa propriété; *réclamer* la force, la vengeance, l'autorité, la justice, pour ravoïr sa chose, en poursuivre le recouvrement par les voies de droit et de fait contre celui qui l'a usurpée ou qui la retient.

Vous *réclamez* à quelque titre que ce soit, et vous *réclamez* l'indulgence, l'amitié, la bienfaisance et les secours, comme la justice et vos droits : vous *revendiquez* à titre de propriété et en *réclamant* la justice et la force. Dans un cas litigieux, vous *réclamez* ce que vous *revendiqueriez* avec un droit certain et reconnu.

Vous *réclamez* en vous opposant à toute sorte de prétention : vous *revendiquez* en vous opposant à l'usurpation. La *réclamation* est une demande, un appel. La *revendication* est une action, une poursuite. La *réclamation* conserve vos droits ; la *revendication* poursuit la restitution d'un bien.

Un effet perdu dont on ne connaît pas le maître, vous le *réclamez*; un effet volé qu'on ne veut pas vous rendre, vous le *revendiquez*.

Il y a des gens habiles à *réclamer* ces petits mots, ces petits riens qui courent le monde sans que leur auteur les *réclame* : tant pis pour eux, car sans doute ils n'ont guère d'autres titres de gloire.

Un auteur mal accueilli ne manque pas de *réclamer* contre le jugement du public ; et il en appelle à lui dont il est bien sûr, et à la postérité qui ne l'entend pas. Un petit auteur, vain de quelques petites pensées, est tout prêt à *revendiquer* ce que d'autres ont pensé, bien ou mal, comme lui : ainsi Boileau parle, au nom de Longin, d'un de ces sots esprits qui ne pouvait voir la plus froide pensée dans Xénophon sans la *revendiquer*.

L'homme est toujours mineur à certains égards ; et la nature *réclame* toujours pour lui les droits inaliénables qu'il n'a pu céder qu'à la violence ou dans le délire. Les Romains, en donnant le nom de *vindicta* à la baguette dont ils frappaient l'esclave pour l'affranchir, semblaient reconnaître qu'on ne faisait que restituer à ce malheureux la liberté qu'il avait le droit de *revendiquer*.

Il est des ouvrages que personne ne s'avise de *réclamer* : mais si jamais un sot s'avise d'en *revendiquer* un, il lui restera ; car ce sera un sot ouvrage. Le pauvre est fait pour *réclamer* les secours des riches ; mais il n'a rien à *revendiquer* sur leur fortune.

Plusieurs auteurs anciens ont beaucoup à *réclamer* dans les œuvres de La Fontaine, mais peu à *revendiquer* ; car cet homme change en or tout ce qu'il touche.

Il y a des personnages fort opulents qui, si chacun *revendiquait* utilement ce qui lui appartient dans leur fortune, *réclameraient* enfin la clémence et la charité publique. Mais soyons de bonne foi : s'il y a plus de ces gens-là que jadis, ces fortunes sont plus partagées. (R.)

1136. Récolter, Recueillir.

Je ne conçois pas comment *récolter* a eu le malheur de déplaire à des gens de goût, maîtres de l'art ; un mot si clair, si bon, si utile, si usité ! Pourquoi de *récolte* n'aurait-on pas fait *récolter*, comme de *labour* on a fait *labourer* ? *Recueillir* ne porte point l'idée propre de *récolter* ; et *récolter* est une manière très-particulière de *recueillir*. *Récolter* nous dit ce qu'on *recueille*, des grains, des fruits, des productions de la terre. On ne *récolte* pas ces productions comme on *recueille* des raretés, des suffrages, des nouvelles, des pensées, des débris, une succession, etc.

On peut même *recueillir* des fruits de la terre sans les *récolter*. Le décimateur *recueille* et ne *récolte* pas. Celui qui glane après la moisson ne *récolte*

pas, mais il *recueille* ou ramasse des épis. *Récolter*, c'est *recueillir*, suivant les procédés de l'économie rurale, toute une sorte de grains et d'autres productions cultivées qui sont sur pied, dans la saison de leur maturité, pour les serrer ou les arranger de manière à les conserver.

Je sais que le mot *recueillir*, en latin *recolligere*, composé de *colligere*, cueillir, amasser, mettre ensemble et avec choix, s'est dit proprement des fruits de la terre; mais il s'est appliqué à tant d'autres objets disparates, qu'il ne conserve plus qu'une idée confuse de sa première destination. Il a donc fallu recourir à un nouveau mot qui exprimât sensiblement l'idée d'une pure opération aussi importante et aussi essentielle à caractériser que celle de la *récolte*.

On *récolte*, à proprement parler, ce qui se coupe, comme les grains, les foins, les raisins, et en général, les grands objets de culture; on *recueille* ce qui s'arrache, les fruits, les légumes, les racines, et autres objets moins importants, et tel est l'emploi ordinaire de ces termes.

On ne *récolte*, entre les productions de la terre, que celles de la culture; et on ne fait proprement que *recueillir* les autres. Ainsi on *récolte* du blé, et on *recueille* du sel.

L'un *récolte* des grains, l'autre *récolte* des vins; celui-ci *recueille* des laines, celui-là *recueille* des soies.

La production que ce laboureur vient de *récolter*, c'est le prix qu'il *recueille* de ses dépenses et de ses sueurs.

Il y a le temps de *récolter*; et si l'on empêche le cultivateur de saisir ce temps, l'on fait gâter et perdre ses productions: or le droit de détruire les récoltes est encore plus absurde que celui de *recueillir* où l'on n'a pas semé.

Vous direz qu'un pays *recueille* du blé, des vins, des fourrages, pour marquer la nature de ses productions: vous direz qu'on y a *récolté*, cette année, peu de fourrages, beaucoup de vins, assez de blé, pour marquer la quantité de sa *récolte*.

Enfin, *récolter* veut dire *faire la récolte*; il est donc propre pour désigner tous les rapports particuliers de la *récolte*: c'est là son véritable emploi dans la langue du cultivateur; et il faut au moins laisser à chaque art sa langue. (R.)

Récolter n'a été admis par l'Académie dans son dictionnaire qu'en 1762. C'est donc un mot nouveau, un terme, en quelque sorte, technique, mais qui s'est naturalisé.

1137. Reconnaissance, Gratitude.

Reconnaissance, composé de *connaissance*, marque littéralement le ressouvenir qu'on a d'un objet, la mémoire d'un objet qu'on a connu, l'avou par lequel on *reconnaît* et on certifie une chose, ou enfin une sorte de compensation dont on se confesse redevable. La *reconnaissance* appelle la *connaissance*. *Gratitude* désigne le *gré* qu'on sait à quelqu'un, l'affection qu'on ressent d'une *grâce*, le sentiment qui nous rend un bienfaiteur *cher* et *agréable*. L'idée de *reconnaissance* est ici relative aux services, aux bienfaits qui demandent de la *gratitude*.

La *reconnaissance* est le souvenir, l'avou d'un service, d'un bienfait reçu: la *gratitude* est le sentiment, le retour inspiré par un bienfait, par un service.

Si l'homme, dit Épictète, avait quelque sentiment d'honneur et de *gratitude*, tout ce qu'il voit dans la nature, tout ce qu'il éprouve en lui-même, serait pour lui un sujet de louange, de *reconnaissance*, d'actions de grâces. (ROLLIN.)

Il suffirait, ce semble, d'être juste pour avoir de la *reconnaissance*: il faut être sensible pour avoir de la *gratitude*. Mais est-on juste sans être sensible, surtout en matière de bienfaits? La *reconnaissance* est le commencement de la *gratitude*, et la *gratitude* est le complément de la *reconnaissance*.

En un mot, la *gratitude* est la *reconnaissance* d'un bon cœur, je veux dire d'un grand cœur.

La *reconnaissance* pèse sur le cœur sans la *gratitude* ; la *gratitude* est douce au cœur comme le bienfait.

La *reconnaissance* rend ce qu'elle doit, elle s'acquitte : la *gratitude* ne compte pas ce qu'elle rend, elle doit toujours. La *reconnaissance* est la soumission à un devoir, on le remplit : la *gratitude* est l'amour de ce devoir, on n'en a jamais assez fait. Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la *reconnaissance* publique : tout ce qui est utile aux hommes est digne en un sens de la *reconnaissance* des hommes. (MASSILLON.) Ma *reconnaissance* pourtant l'emporta sur ma honte : j'allai remercier le petit chantre à qui j'avais tant d'obligation. (LE SAGE.) Moins nous avons mérité l'indulgence du jubilé, plus elle nous doit être un motif puissant pour redoubler notre *gratitude* et notre amour. (BOURDALOUE.)

La *reconnaissance* est animée par un esprit d'équité qui fait que vous vous imposez un devoir qu'on ne prétend pas vous imposer : la *gratitude* est animée par un sentiment vif, qui fait que vous mettez autant de générosité à recevoir que vous en auriez mis à donner.

Se souvenir des services, déclarer hautement les services, être disposé à rendre services pour services, ce sont là trois genres, ou mieux les trois conditions de la pure et parfaite *reconnaissance*. La *gratitude* est d'aimer à se rappeler les bienfaits, d'aimer à publier les bienfaits, d'aimer à rendre, autant qu'on le peut, bienfaits sur bienfaits, mais tout cela n'est qu'un.

Celui qui oublie les services est *méconnaissant* ; celui qui tâche de les oublier est *ingrat*.

Il y a une hypocrisie de *reconnaissance*, qui consiste à se répandre fastueusement en démonstrations de *reconnaissance*, pour se dispenser de tout autre devoir et s'en croire quitte. La *gratitude* est d'abord timide comme l'amour, elle n'a point de paroles, point de voix ; mais une fois rassurée, quelle effusion de sentiments ! et comme ils coulent de source ! Même abondance de bienfaits, quand ils seront en son pouvoir.

La présence du bienfaiteur gêne quelquefois la *reconnaissance* ; elle est honteuse d'être encore en arrière. La présence du bienfaiteur est une nouvelle jouissance pour la *gratitude* ; elle va toujours au-devant de lui. Servez-vous de ces règles, quand vous voudrez juger votre propre cœur.

Il y a de légers services qui n'imposent qu'une légère *reconnaissance*, et qu'on oublie ensuite. Mais, prenez-y garde ! il reste encore alors dans une âme sensible un sentiment confus de bienveillance pour les personnes, et c'est la *gratitude* elle-même : le service est oublié, l'homme officieux ne l'est pas.

La *reconnaissance* est due aux bienfaits ; la *gratitude* l'est à la bienfaisance. Service pour service, c'est la *reconnaissance* : sentiment pour sentiment, c'est la *gratitude*.

Celui qui ne veut point de *reconnaissance*, est l'homme qui mérite toute votre *gratitude*. (R.)

Gratitude est d'un emploi moins fréquent que *reconnaissance* qui prend souvent le sens de *gratitude*, c'est-à-dire de sentiment. Mais *gratitude* ne s'emploie jamais pour *reconnaissance*, c'est-à-dire dans le sens d'action de s'acquitter. Cependant quand *reconnaissance* veut dire souvenir affectueux d'une grâce reçue, il n'a pas la même tendresse, la même onction que *gratitude*, qui est un mot qui convient spécialement à la langue mystique. (V.F.)

1438. Récréation, Amusement, Divertissement, Réjouissance.

Ces quatre mots sont synonymes, et ont la dissipation ou le plaisir pour fondement. *Récréation* désigne un terme court de délassement ; c'est un simple passe-temps pour distraire l'esprit de ses fatigues. *Amusement* est une

occupation légère, de peu d'importance et qui plaît. *Divertissement* est accompagné de plaisirs plus vifs, plus étendus. *Réjouissance* se remarque par des actions extérieures, des danses, des cris de joie, des acclamations de plusieurs personnes.

La comédie fut toujours la *récréation* ou le délassement des grands hommes, le *divertissement* des gens polis et l'*amusement* du peuple : elle fait une partie des *réjouissances* publiques dans certains événements.

Amusement, suivant l'idée que je m'en fais encore, porte sur des occupations faciles et agréables qu'on prend pour éviter l'ennui. *Récréation* appartient plus que l'*amusement* au délassement de l'esprit, et indique un besoin de l'Art le plus marqué. *Réjouissance* est affecté aux fêtes publiques du monde et de l'Eglise. *Divertissement* est le terme générique qui renferme les *amusements*, les *récréations* et les *réjouissances* publiques.

« Les *divertissements* de ce pays, dit à son cher Aza une Péruvienne si connue par la finesse de son goût et par la justesse de son discernement, les *divertissements* de ce pays me semblent aussi peu naturels que ses mœurs. Ils consistent dans une gaieté violente, excitée par des ris éclatants, auxquels l'âme ne paraît prendre aucune part ; et dans des jeux insipides, dont l'or fait tout le plaisir ; dans une conversation si frivole et si répétée, qu'elle ressemble bien davantage au gazouillement des oiseaux qu'à l'entretien d'une assemblée d'êtres pensants ; ou dans la fréquentation de deux spectacles, dont l'un humilie l'humanité, et l'autre exprime toujours la joie et la tristesse indifféremment par des chants et des danses. Ils tâchent en vain, par de tels moyens, de se procurer des *divertissements* réels, un *amusement* agréable ; de donner quelque distraction à leurs chagrins, quelque *récréation* à leurs esprits ; cela n'est pas possible. Leurs *réjouissances* même n'ont d'attraits que pour le peuple, et ne sont point consacrées, comme les nôtres, au culte du soleil : leurs regards, leurs discours, leurs réflexions, ne se tournent jamais à l'honneur de cet astre divin. Enfin leurs froids *amusements*, leurs puériles *récréations*, leurs *divertissements* affectés, leurs ridicules *réjouissances* loin de m'égayer, de me plaire, de me convenir, me rappellent encore avec plus de regret la différence des jours heureux que je passais avec toi. »
(*Encycl.*)

4439. Rectitude, Droiture.

La *rectitude* n'a commencé à figurer dans la langue qu'à sous le règne de Louis XIV. Messieurs de Port-Royal en ont fait un fréquent usage.

Il manquait un terme pour exprimer la qualité physique d'une chose droite. Nous disons une *ligne droite*. *Droiture* ne s'emploie qu'au figuré : il fallait donc un mot pour rendre son idée dans le sens propre : et *rectitude* se présentait naturellement. La *rectitude* d'une ligne convenait donc parfaitement au géomètre qui a des figures *rectilignes*. Un moyen pour connaître la *rectitude* d'une ligne, c'est d'examiner si les points de cette ligne se cachent les uns les autres, quand l'œil est placé dans son prolongement. (D'ALEMBERT.) *Rectifier* signifie littéralement donner la *rectitude*. Ce mot convenait donc parfaitement pour désigner la juste direction, le vrai sens, l'ordre parfait des choses physiques, soit de la nature, soit de l'art. Des objets physiques, il a naturellement passé aux objets métaphysiques ; et on a dit la *rectitude* d'un jugement, comme la *rectitude* d'une ligne.

Bouhours, avec son goût et sa sagacité ordinaire, avait fort bien observé que *droiture* ne se dit proprement que de l'âme, pour marquer la probité, la bonne foi, des vues honnêtes et pures ; et que, si ce mot s'applique à l'esprit, c'est seulement par rapport à la probité, et non à l'égard de l'intelligence. Ainsi la *droiture* de l'esprit n'est que la suite ou le complément de la *droiture* du cœur. La *droiture* est donc proprement une qualité morale : la *rectitude*

est une qualité intellectuelle ou physique. La *rectitude* d'un jugement sera dans sa justesse ; et sa *droiture*, dans sa justice. La *rectitude* est d'un bon esprit ; la *droiture*, d'un cœur honnête. Un esprit de travers manquera de *rectitude* ; un esprit partial, de *droiture*. N'ayant rien appris dans son enfance, l'ingénu n'avait point appris de préjugés ; son entendement n'ayant point été courbé par l'erreur, était demeuré dans toute sa *rectitude*. (VOLTAIRE.) Il ne dépend pas de nous de donner à nos jugements une *rectitude* constante. (LA HARPE.) La *droiture* et l'honneur ornent tous les sentiments qui les accompagnent. (J. J. ROUSSEAU.) Il a autant de *rectitude* dans l'esprit que de *droiture* dans le cœur. (ACADÉMIE.)

Ainsi, dans le sens physique, l'abbé de La Chambre a dit : la *rectitude* de la vue ; et dans le sens métaphysique, un écrivain moderne observe que tout homme qui aura un peu de *rectitude* dans le jugement concevra facilement la difficulté ou plutôt la chimère de vouloir enlever des ballons d'une grandeur démesurée avec d'aussi petits moyens que ceux qu'on a employés jusqu'à présent.

La *rectitude* exprime la conformité de la chose avec la règle, sa parfaite régularité, son exacte ordonnance. La *droiture* désigne la juste direction vers un but, l'indication de la bonne voie, le rapport des moyens avec la fin.

Ainsi la *droiture* montre le but et la voie ; la *rectitude* conduit au but en suivant constamment la voie. La *rectitude* applique jusqu'à la fin ce que la *droiture* enseigne : l'une dirige, l'autre exécute. Il ne suffit pas de la *droiture*, il faut la *rectitude* ; car il ne suffit pas d'indiquer la règle, il faut que l'action ou la conduite s'y conforme parfaitement. La *droiture* est donc plutôt dans l'intention, dans le dessein, dans le conseil : la *rectitude* est dans l'action, dans la conduite, dans l'application constante de la règle. Dieu est la règle : comme cette règle est parfaite, droite parfaitement, sans la moindre courbure, tout ce qui n'y convient pas y est brisé et sentira l'effort de l'invincible et immuable *rectitude* de la règle. (BOSSUET.) Voilà la *droiture* et la *rectitude* de l'âme ; voilà l'ordre ; voilà la justice. (BOSSUET.)

Mais cette *rectitude*

Que vous voulez en tout avec exactitude,

Cette pleine *droiture* où vous vous renfermez,

La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ? (MOLÈRE.)

Fléchier dit fort bien que la *droiture* est une pureté de motif et d'intention qui attache l'âme au bien pour le bien même : l'abbé de Rancé dit fort bien que les bonnes intentions ne font pas la *rectitude* des œuvres. L'abbé de Vertot distingue parfaitement ces deux termes, en disant que Coriolan, content de la *droiture* de ses intentions, allait au bien sans ménagement, et que peut-être ce défaut de ménagement entraînait quelquefois dans sa conduite un défaut de *rectitude*. (R.)

1140. Recueil, Collection.

1^o *Recueil* signifie rigoureusement l'amas des choses recueillies : *collection* exprime proprement l'action de rassembler plusieurs choses. C'est par la *collection* que vous formez le *recueil*, comme par le travail vous faites l'ouvrage. *Recueil* ne marque pas l'action de recueillir ; on a voulu que *collection* désignât les choses même rassemblées.

2^o *Recueil* exprime l'idée redoublée de recueillir ou de réunir ensemble ; en latin, *recolligere* : *collection* n'exprime que l'idée simple de cueillir ou mettre ensemble ; en latin, *colligere*. Ainsi le *recueil* n'est pas une simple *collection* : les choses que la *collection* met ensemble, le *recueil* les unit, les lie, les resserre plus étroitement. La *collection* forme un amas, un assemblage ; le *recueil* forme un corps ou un tout : il y a du moins plus de liaison, de dé-

pendance et de rapport entre les parties d'un *recueil* qu'entre celles d'une *collection*.

D'un *recueil* de pensées, vous faites un livre : avec une *collection* de livres, vous composez une bibliothèque. Ce *recueil* est un ouvrage particulier : cette *collection* n'est qu'un assemblage de choses.

Par cette raison, l'on dit plutôt un *recueil* de poésies, d'anecdotes, de chansons, de pièces ou imprimées ou manuscrites, réunies en un corps ; et une *collection* de plantes, de coquilles, de médailles, d'antiquités rassemblées dans un cabinet.

3° On appelle plutôt *recueil* une petite *collection* ; et *collection* un grand *recueil*. Vous donnerez un *recueil* de pièces fugitives, de pensées choisies, de quelques œuvres d'un auteur : vous donnerez la *collection* des conciles, des Pères, des historiens, des ouvrages d'un auteur fécond, ou de divers auteurs qui ont travaillé dans le même genre.

La raison de cette différence est dans la valeur même des mots. L'action de *recueillir*, par la force réduplicative du terme, marque plus de réflexions, de recherches et de soins que celle de rassembler. Vous faites un *recueil* de choses d'élite, que vous croûtez dignes d'être conservées ; vous faites une *collection* de tout ce qui se présente sur un sujet traité par divers auteurs, ou sur divers sujets traités par le même. Le *recueil* doit être choisi ; la *collection* doit être complète, autant qu'il est possible. Il faut du goût, des lumières, de la critique pour faire un bon *recueil* ; il faut du savoir, de la patience, des bibliothèques pour faire de belles *collections*. La *collection* fait plus de volumes ; le *recueil* doit faire de meilleurs livres.

Au lieu d'ouvrages d'esprit, il se fait des entreprises de librairie, de petits *recueils* et de vastes *collections*. Ajoutons-y des traductions, les unes nouvelles, les autres renouvelées ; et c'est à peu près toute l'histoire littéraire d'aujourd'hui.

La plupart des *recueils* ne sont pas faits par des hommes de lettres ; la plupart des *collections* ne sont pas faites pour les gens de lettres. Je ne trouve pas assez à profiter dans les unes ; j'ai trop peu d'argent à dépenser et de temps à perdre pour profiter des autres. (R.)

1141. Reculer, Rétrograder.

L'idée d'aller en arrière est commune aux mots *rétrograder* et *reculer*, pris dans le sens neutre. *Reculer*, suivant la force étymologique du mot, c'est aller dans une direction opposée à celle du *visage* ; *rétrograder*, c'est littéralement marcher (*gradî*) en arrière (*retro*), ou retourner sur ses pas.

Il résulte de cette distinction littérale, que *reculer* suppose uniquement une direction contraire à la direction ordinaire et naturelle de la marche, au lieu que *rétrograder* suppose déjà une marche avancée, suivie d'un mouvement contraire. Le canon, au moment de son explosion, *recule* et ne *rétrograde* pas. Lorsque vous faites plusieurs tours de promenade dans une allée, on ne dira pas que vous *avancez* et que vous *reculez* ; car *avancer*, à proprement parler, signifie s'approcher d'un but ; et *reculer*, c'est s'en éloigner : alors vous allez et vous venez.

Reculer est le mot vulgaire ; il tient aux mots *recul*, *reculons*, *reculement*, *reculade*. Les hommes, les animaux, les voitures, etc., *reculent*.

Rétrograde appartient à la géométrie et à la physique, il en est de même de *rétrograder* et de *rétrogradation*. On dit que certaines planètes *rétrogradent* lorsqu'elles semblent *reculer* dans l'écliptique, et se mouvoir dans un sens opposé à l'ordre des signes, c'est-à-dire d'orient en occident. Cependant il est propre à donner plus de précision au discours dans certains cas.

Reculer prend aussi souvent un sens accessoire et moral, au lieu que *rétrograder* n'a qu'un sens physique et rigoureux. Le lâche *recule*, le brave *recule*

aussi : l'un, parce que la peur l'entraîne ; l'autre, pour mieux prendre l'avantage. Clytemnestre dit au soleil :

Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.

Dans ces applications et autres semblables, il se joint une idée morale au mot *reculer* ; mais quand il ne s'agira que du sens physique, *rérograder* sera mieux placé.

Il y a une façon d'aller en arrière que *rérograder* n'exprime pas, et que *reculer* n'exprime qu'amphibologiquement ; c'est celle de l'écrevisse, ou celle d'aller le dos tourné vers un objet. On dit alors aller à reculons. (R.)

1142. Réformation, Réforme.

La *réformation* est l'action de *réformer* ; la *réforme* en est l'effet.

Dans le temps de la *réformation*, on travaille à mettre en règle, et l'on cherche les moyens de remédier aux abus. Dans le temps de la *réforme* on est réglé, et les abus sont corrigés.

Il arrive quelquefois que la *réforme* d'une chose dure moins que le temps qu'on a mis à sa *réformation*. (G.)

L'idée objective commune à ces deux mots est celle d'un rétablissement dans l'ancienne forme, ou dans une meilleure forme.

La *réformation* est l'opération qui procure ce rétablissement ; la *réforme* en est le résultat ou le rétablissement même.

La source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter la *réformation* par le schisme, ne trouvant pas de plus fort rempart contre leurs nouveautés que l'autorité de l'Église, ils ont été obligés de la renverser. (BOSSUET.)

J'ai vu dans Saint-Denis la *réforme* établie. (BOILEAU.)

Il s'est élevé dans l'Église une espèce de chrétiens qui couvrent leurs passions sous une apparence de piété et sous un air extérieur de *réforme*. (FLÉCHIER.)

Ceux qui sont chargés de travailler à la *réformation* des mœurs ne doivent s'attendre à réussir qu'autant qu'ils commenceront par vivre eux-mêmes dans la *réforme*.

Il n'est pas douteux qu'une bonne *réforme* dans le système de l'institution publique ne produisit de très-grands bien pour l'État et pour les citoyens ; mais la *réformation* n'en doit être confiée à aucun ordre de l'État exclusivement, encore moins à aucun particulier ; chacun ne voit que pour soi, et il faut voir pour tous. (B.)

1143. Regarder, Concerner, Toucher.

On dit assez indifféremment, et sans beaucoup de choix, qu'une chose nous *regarde*, nous *concerne* ou nous *touche*, pour marquer la part que nous y avons. Il me paraît néanmoins qu'il y a entre ces trois expressions une différence délicate, qui vient d'abord d'un ordre de gradation, en sorte que l'une enchérit sur l'autre dans le rang que je leur ai donné. Quoique nous ne prenions qu'une légère part à la chose, nous pouvons dire qu'elle nous *regarde* ; mais il en faut prendre davantage pour dire qu'elle nous *concerne* ; et lorsqu'elle nous est plus sensible et personnelle, nous disons qu'elle nous *touche*. Il me paraît aussi qu'on se sert plus communément du mot de *regarder*, lorsqu'il est question de choses sur lesquelles on a des prétentions ou des démêlés d'intérêt ; qu'on emploie avec plus de grâce celui de *concerner* lorsqu'il s'agit de choses commises au soin et à la conduite ; et que celui de *toucher* se trouve mieux placé dans les affaires de cœur, d'honneur et de fortune.

Il n'en est pas des biens publics comme des particuliers ; la succession *regarde* toujours ceux même qui y ont renoncé. Les moindres démêlés dans

l'Europe *regardent* tous les états qui la partagent ; il est difficile qu'aucun d'eux se conserve longtemps dans une parfaite neutralité, tandis que les autres sont en guerre. Toutes les opérations du gouvernement *concernent* le premier ministre ; il doit être au fait de tout, soit guerre, police, finances, ou intérêt du dehors ; mais chacune de ces parties ne *concerne* que celui qui en est particulièrement chargé. La conduite de la femme *touche* d'assez près le mari pour qu'il doive y avoir l'œil ; mais la trop grande attention y est pour le moins aussi dangereuse que la négligence. Les affaires des moines *touchent* trop la cour de Rome pour qu'elle n'en prenne pas connaissance, et qu'elle ne leur accorde point sa protection lorsqu'on les attaque.

Les leçons que saint Louis nous donna *regardent* tous ceux que leurs dignités établissent sur les peuples. (MASSILLON.)

Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde

Et croit que c'est lui seul que le péril *regarde*. (RACINE.)

Ce qui me *concerne* c'est le plaisir. (VOLTAIRE.) Plusieurs autres choses qui *concernent* l'établissement de la religion chrétienne et l'abolition du judaïsme. (PASCAL.)

M'abandonnait le soin de tout ce qui le *touché*. (RACINE.)

Pourquoi cette personne n'a-t-elle aucune application à ce qui me *touche*, puisque je m'applique avec tant de soins à ce qui peut la *regarder* ? (NICOLAS.)

Beaucoup de gens s'inquiètent mal à propos de ce qui ne les *regarde* pas, se mêlent de ce qui ne les *concerne* point, et négligent ce qui les *touche* de près. (G.)

1144. Régie, Direction, Administration, Conduite, Gouvernement.

La *régie* regarde uniquement des biens temporels confiés aux soins de quelqu'un pour les faire valoir au profit d'un autre à qui ils appartiennent, et desquels on doit rendre compte de clerc à maître. La *direction* est pour certaines affaires où il y a distribution, soit de finances, soit d'occupations, et auxquels on est commis pour y maintenir l'ordre convenable. L'*administration* a des objets d'une plus grande conséquence, tels que la justice ou les finances d'un État ; elle suppose une prééminence d'emploi qui donne du pouvoir, du crédit, et une sorte de liberté dans le département dont on est chargé. La *conduite* désigne quelque sagesse et quelque habileté à l'égard des choses, et une subordination à l'égard des personnes. Le *gouvernement* résulte de l'autorité et de la dépendance ; il indique une supériorité de place sur des inférieurs, et a un rapport particulier à la politique. (G.)

1145. Région, Contrée, Pays.

Ces trois mots servent à désigner les grandes divisions de la terre : mais *région*, qui s'étend aux différentes parties de l'univers, s'emploie surtout quand on les considère sous le rapport des différentes influences auxquelles les soumet leur situation : les *contrées* paraissent se distinguer surtout par l'aspect, soit naturel, soit artificiel, et les divisions naturelles des diverses parties du globe ; le mot de *pays* indique jusqu'à une certaine dimension les différents genres de division dont la terre est susceptible.

On dit les *régions éthérées* pour désigner ces parties de l'univers qui sont hors de l'atmosphère terrestre : en appliquant ce mot à notre globe, on dit une *région* brûlante, des *régions* glacées, les désignant ainsi par la température de l'air.

Une *contrée* est triste par l'aspect qu'elle présente ; une autre est riante ; elle est aride ou fertile, sauvage ou bien cultivée, etc. On comprend assez généralement dans la même *contrée* les espaces contigus contenus entre deux chaînes de montagnes, habités par la même espèce d'hommes, ou remarquables par le même genre de productions.

Ces distinctions sont communes aux *pays*, qui ont de plus toutes celles qu'on peut tirer des différentes dominations, juridictions, des différents usages, des différents caractères, etc. Ainsi on dit les mœurs de ce *pays*, les magistrats du *pays*, l'esprit ou le caractère du *pays*, etc.

Il serait assez difficile de déterminer positivement l'étendue relative que désignent ces trois dénominations; il semble cependant que la *contrée* embrasse de plus vastes espaces, et que le *pays* se soumet à de plus petites subdivisions. L'Europe est une *contrée*, quoiqu'elle en renferme plusieurs autres, et ce n'est point un *pays*: la France est un *pays*; une province est un *pays*; pour un paysan, son village est un *pays*. On dit à la vue d'un beau site, que le *pays* est joli, mais ce n'est qu'à une élévation d'où l'on peut apercevoir des châteaux, des villes, des rivières, etc., qu'on dit que la vue s'étend sur toute la *contrée*. La *région* n'a rien qui détermine son étendue relative: sur la pointe d'une montagne qui ne fait qu'une petite partie d'un *pays*, on se trouve dans une *région* différente de celle du bas de la montagne; la *région* du tropique embrasse d'immenses *contrées*.

Dire qu'une *contrée* est riche, c'est exprimer la fertilité et l'aspect de la terre. Un *pays* est riche, c'est-à-dire heureux eu égard à l'état de ceux qui l'habitent; une *région* est douce en raison de la température dont on y jouit. (F. G.)

1146. Règle, Modèle.

L'un et l'autre ont pour objet de diriger, mais en diverses manières. La *règle* prescrit ce qu'il faut faire; le *modèle* le montre tout fait: on doit suivre l'une et imiter l'autre,

La *règle* parle à l'esprit, elle l'éclaire, elle lui fait connaître ce qui doit se faire; mais elle est froide et sans force. Le *modèle* chauffe l'âme, la met en mouvement, fait disparaître toutes les difficultés, anéantit tous les prétextes,

On trouve dans les écrits d'Aristote, de Longin, de Denis d'Halicarnasse, de Cicéron, de Quintilien et de plusieurs modernes, d'excellentes *règles* sur l'éloquence; mais elles seront infructueuses, ou bien peu utiles pour former les orateurs, si l'on ne s'attache à l'étude des grands *modèles*, comme Démosthène et Cicéron, Bossuet et Fléchier, Bourdaloue et Massillon, d'Aguesseau et Cochin.

Les philosophes nous prescrivent des *règles* de conduite qui sont admirables, si l'on veut, et pleines de sagesse; mais ils ne gagneront rien s'ils s'en tiennent à la théorie: il faut qu'ils aient recours à l'histoire, qui, en nous proposant de grands et d'illustres *modèles*, nous soumet aux *règles* par l'imitation.

Les lois sont des *règles* déterminées par l'autorité du législateur; les *modèles* montrent des exemples qui justifient les *règles*, et qui condamnent les réfractaires. Ainsi l'on peut appliquer à la *règle* et au *modèle* ce que Rousseau a dit de la loi et de l'exemple:

Contre la loi qui nous gêne,
La nature se déchaîne
Et cherche à se révolter;
Mais l'exemple nous entraîne
Et nous force à l'imiter.

« Il y a des endroits, dit le P. Bouhours, où l'on peut employer également les deux mots de *règle* ou de *modèle*: par exemple, on peut dire: La vie de Notre Seigneur est la *règle* des chrétiens, ou le *modèle* des chrétiens, »

Cela peut se dire sans doute, mais ce n'en sont pas moins deux expressions différentes par la forme et par le sens; la première signifie que de la vie de Notre Seigneur nous pouvons conclure quelles sont les véritables *règles*

de la vie chrétienne ; la seconde, que dans la vie de Notre Seigneur nous trouvons un *modèle* qui nous porte à nous conformer aux *règles* de la vie chrétienne, et qui nous en montre la manière. La première expression est, pour ainsi dire, de pure théorie. La seconde est de pratique : ainsi il y a encore un choix qui dépend des circonstances, et qui n'échappera pas au bon goût. (B.)

1147. Règle, Règlement.

La *règle* regarde proprement les choses qu'on doit faire ; et le *règlement*, la manière dont on les doit faire. Il entre dans l'idée de l'un quelque chose qui tient plus du droit naturel ; et dans l'idée de l'autre, quelque chose qui tient plus du droit positif.

L'équité et la charité doivent être les deux grandes *règles* de la conduite des hommes ; elles sont même en droit de déroger à tous les *règlements* particuliers.

On se soumet à la *règle*, on se conforme au *règlement*. Quoique celle-là soit plus indispensable, elle est néanmoins plus transgressée, parce qu'on est plus frappé du détail du *règlement* que de l'avantage de la *règle*. (G.)

1148. Réglé, Rangé.

On est *réglé* par ses mœurs et par sa conduite. On est *rangé* dans ses affaires et dans ses occupations.

L'on est assez vertueux et assez *réglé* pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir. (BOSSUET.) A-t-on eu recours à Dieu pour devenir plus modéré dans ses passions, plus *rangé* dans sa conduite ? (BOURDALOUE.) On prend soin d'un ménage et on s'applique à bien conduire une maison, parce que naturellement on est *rangé*, et qu'on aime l'ordre. (BOURDALOUE.)

L'homme *réglé* ménage sa réputation et sa personne ; il a de la modération, il ne fait point d'excès. L'homme *rangé* ménage son temps et son bien ; il a de l'ordre, et il ne fait point de dissipation.

A l'égard de la dépense à laquelle l'on applique souvent ces deux épithètes, elle est *réglée* par les bornes qu'on y met, et *rangée* par la manière dont on la fait. Il faut la *régler* sur ses moyens, et la *ranger* selon le goût de la société où l'on vit, de façon néanmoins que les commodités domestiques ne souffrent point de l'envie de briller. (G.)

1149. Réglé, Régulier.

Ces deux adjectifs marquent un rapport aux règles ; mais ce sont des rapports différents, et les règles n'y sont pas envisagées, sous les mêmes points de vue.

Ce qui est *réglé* est assujéti à une *règle* quelconque, uniforme ou variable, bonne ou mauvaise. Ce qui est *régulier* est conforme à une règle uniforme et louable.

Le mouvement de la lune est *réglé*, puisqu'il est soumis à des retours périodiques égaux : mais il n'est pas *régulier*, parce qu'il n'est pas uniforme dans la même période.

Toutes les actions des chrétiens sont *réglées* par l'Évangile ; mais elles ne sont pas toutes *régulières*, parce qu'elles ne sont pas toutes conformes à ces règles sacrées.

Il me semble qu'en parlant de la vie, de la conduite, des mœurs, le mot de *réglé* dit autre chose que celui de *régulier*. Une vie *réglée* peut s'entendre au physique ou au moral : au physique, c'est une vie assujétiée à une règle suggérée par des vues de santé ou d'économie ; au moral, c'est une vie extérieurement conforme aux règles de morale que le monde même exige : mais une vie *régulière* est conforme aux principes de la morale et aux maximes de

la religion. C'est à peu près la même différence, en parlant de la conduite et des mœurs.

Hors de la morale, ce qui est *réglé* était originairement libre et n'est soumis à une règle que par un choix libre ou par convention; c'est ainsi qu'il faut l'entendre d'une dispute *réglée*, d'un ordinaire *réglé*, d'un commerce *réglé*, d'un temps *réglé*, etc.: ou bien il s'agit d'une règle établie par le fait, et dont il est difficile ou impossible de rendre raison, comme quand on parle d'une fièvre *réglée*. Mais tout ce qui est *régulier* doit être conforme à la règle, et tend au vicieux dès qu'il s'y soustrait; tels sont, un bâtiment, un discours, un poème, une construction, une procédure, etc. (B.)

Nous ne partageons pas en tout point l'opinion de Beauzée, nous croyons donc devoir refaire l'article en entier; on verra ainsi ce qu'il faut rejeter ou admettre dans ce qui précède.

Réglé est un participe; *régulier* est un adjectif. Ce qui est *réglé* a été rendu tel; la chose *régulière* est telle: on ne considère pas si elle doit cette qualité à une cause étrangère ou à sa nature. Une pendule est *réglée*. (VAUVENARGUES.) Le mouvement du pendule est *régulier*. Des passions *réglées*. (BOSSUET.) Des mœurs *régulières*.

La chose *réglée* est soumise à une règle particulière; la chose *régulière* est conforme à la règle qui préside à cet ordre de choses. On dit une dispute *réglée*.

La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations *réglées*, et tout ce qui sent la conférence académique. (LA FONTAINE.) Au milieu de tous ces troubles, la noblesse s'assemble en corps aux Augustins, nomme des syndics, tient publiquement des séances *réglées*. (VOLTAIRE.)

On dit en géométrie une figure *régulière*. Une tragédie *régulière* est conforme à la règle des trois unités. Mais avec cela je soutiens qu'elle (la comédie de l'École des femmes) ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez, et je ferai voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus *régulière* que celle-là. (MOLIÈRE.)

La chose *réglée* a une règle; la chose *régulière* a de la régularité. La règle fait l'ordre. La régularité est un ordre constant et parfait. « Tout est *réglé* dans le monde, dit Bossuet en expliquant les inégalités des conditions et l'apparente injustice de la distribution des fortunes; le désordre n'est qu'à la surface. » Tout n'y est pas *régulier*. Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait et *régulier*! (LA BRUYÈRE.) Comment se forme le prodige si *régulier* des mouvements de la mer? (MASSILLON.) *Réglé* se dira plutôt de ce qui est simple; *régulier* de ce qui est compliqué. Le cours *réglé* des saisons. L'harmonie si *régulière* de cette union, que la révolution des temps a respecté et respectera toujours. (MASSILLON.) La terre, *réglée* dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre la place des astres. (MASSILLON.)

Régulier est un mot plus exact et moins étendu que *réglé*: il appartient davantage à la science, au langage spécial des arts et de la critique. *Réglé* est de tous les styles.

La chose *régulière* est considérée, en elle-même, comme telle; elle a un ordre parfait, constant; elle est encore d'une complète exactitude: observance *régulière*. (BOSSUET.)

Réglé prend tous les sens qu'on peut donner au mot règle. Or, comme il y a des règles de toutes sortes, il y a toutes sortes de manières d'être *réglé*.

Reprenons l'application que fait Beauzée de ces deux mots aux personnes, à leur vie, à leur conduite. Qu'est-ce qu'une vie *régulière*? Qu'est-ce qu'une vie *réglée*?

D'abord *régulier*, selon la remarque de Bouhours, n'a point trait, dans cette acception, à la religion. Une femme *régulière*, dit-il, n'est pas une dévote: les femmes que nous appelons *régulières* ne sont la plupart que de

vertueuses païennes ; elles ont beaucoup de vertu et très-peu de dévotion. — Si une vie *régulière* est celle qui est conforme à la règle la plus importante, en parlant d'une femme, ce sera une vie chaste. Sainte Thérèse s'estimait heureuse de pouvoir former à Jésus-Christ des épouses fidèles, *régulières* par vocation et non par coutume. (FLÉCHIER.) Six ans d'une vie honnête et *régulière* n'effacent-ils rien de erreurs de la jeunesse ? (J. J. ROUSSEAU.) Une vie *régulière* n'est donc pas tout à fait cette vie conforme à toutes les règles de la morale et de la religion, cette vie parfaite dont parle Beauzée, mais une vie pure et parfaite en un point, le plus important.

Une vie *réglée* est chose différente suivant celui qui parle. Pour un médecin, une vie *réglée* est un bon régime. Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie *réglée* que les femmes y mènent ; elles ne jouent ni ne veillent ; elles ne boivent pas de vin et ne s'exposent presque jamais à l'air. (MONTESQUIEU.) Pour un mondain, c'est une vertu habile. On est assez vertueux, assez *réglé* pour le monde quand on a l'adresse de se ménager et l'ipévention de se couvrir. (BOSSUET.) Pour le chrétien, c'est l'observance *régulière* de tous les devoirs. Elle exclut premièrement ceux qui s'égarent, et qui, las d'une vie *réglée* qu'ils trouvent trop unie et trop contraignante, se jettent dans les voies d'iniquité où une riante diversité égale les passions et les sens. (BOSSUET.)

Nous pourrions, on le conçoit, multiplier les applications de l'observation que nous avons faite ; mais nous avons voulu seulement montrer par ces exemples que la différence qui distingue ces deux mots tient surtout à cette grande variété de sens que prend le mot *réglé*, tandis que *régulier* est uniforme. (V. F.)

1150. Règlement, Régulièrement.

Quand on ne veut marquer que la persévérance à faire toujours de la même manière, ces deux adverbies sont synonymes, et se prennent indifféremment l'un pour l'autre : ainsi l'on peut dire d'un homme de cabinet, qu'il étudie *règlement* ou *régulièrement* huit heures par jour ; que tous les jours il se lève *règlement* ou *régulièrement* à cinq heures, etc.

Mais il y a des circonstances où l'on ne doit pas prendre l'un pour l'autre. *Règlement* veut dire alors, d'une manière égale, que l'on peut regarder comme règle et qui semble soumise à une règle ; *régulièrement* veut dire, d'une manière conforme à une règle réelle, ou aux règles en général.

Règlement indique de la précision, et suppose de la sagesse et de l'ordre ; *régulièrement* désigne de l'attention et suppose de la soumission et de l'obéissance.

Vivre *règlement* est un moyen assuré de ménager tout à fait sa bourse et sa santé. Vivre *régulièrement* est le moyen efficace d'assurer son bonheur dans ce monde et dans l'autre. (B.)

1151. Relâche, Relâchement.

Le *relâche* est une cessation de travail ; on en prend quand on est las ; il sert à réparer les forces. Le *relâchement* est une cessation d'austérité ou de zèle : on y tombe quand la ferveur diminue ; il peut mener au dérèglement, ou à une inattention coupable.

L'homme infatigable travaille sans *relâche*. L'homme exact remplit son devoir sans *relâchement*. (G.)

C'est l'interruption, l'intermission, la discontinuation d'un premier état ; mais quelques idées accessoires ajoutées à ce premier fond, la synonymie disparaît.

Relâche se prend toujours en bonne part ; c'est la discontinuation de quelque exercice pénible, soit pour le corps, soit pour l'esprit ; *relâchement*,

employé seul, se prend souvent en mauvaise part ; c'est la diminution de l'activité dans le travail ou dans quelque exercice, ou de la régularité dans ce qui concerne les mœurs ou la piété. Ce n'est ni la difficulté de l'entreprise, ni le *relâchement* de ceux qui la conduisent qui en ont retardé si longtemps l'exécution : c'est plutôt une certaine fatalité. (FLÉCHIER.)

Il est nécessaire que par intervalles l'esprit et le corps prennent du *relâche* ; il sert à ranimer les forces. En fait de mœurs et de discipline, le moindre *relâchement* est dangereux ; il fait mieux sentir le poids de la règle, et ne manque guère de la rendre odieuse. Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du *relâche* : mais la vanité nous agite toujours. (LA ROCHEFOUCAULD.) Qu'est-ce que l'honneur de l'épiscopat, si l'on en juge par la corruption et le *relâchement* de ces derniers temps ? (MASSILLON.)

Le *relâche* est un soulagement qui prépare à de nouveaux travaux : le *relâchement*, dans ce qui concerne la piété, la discipline ou les mœurs, est une infraction qui en amène d'autres, et conduit au désordre. Mais par rapport au travail, le *relâchement* ne tire pas toujours à si grande conséquence ; et l'on peut se le permettre quelquefois jusqu'à certain point, quand on n'a pas le loisir de se donner entièrement *relâche*. Après une grande contention d'esprit, on a besoin de quelque *relâchement*. (ACADÉMIE.) (B).

1152. Relevé, Sublime.

On ne prend ici ces deux mots que dans le sens où ils s'appliquent au discours. Alors il me semble que celui de *relevé* a plus de rapport à la science et à la nature des choses que l'on traite ; et que celui de *sublime* en a davantage à l'esprit et à la manière dont on traite les choses.

L'*Entendement humain* de Locke est un ouvrage très-*relevé*. On trouve du *sublime* dans les narrations de La Fontaine.

Un discours *relevé* est quelquefois guindé, et fait sentir la peine qu'il a coûté à l'auteur : mais un discours *sublime*, quoique travaillé avec beaucoup d'art, paraît toujours naturel.

Des mots recherchés, connus seulement des doctes, joints à des raisonnements profonds et métaphysiques, forment le style *relevé*. Des expressions également justes et brillantes, jointes à des pensées vraies, finement et noblement tournées, font le style *sublime*.

Tous les différents ouvrages de l'esprit ne peuvent pas être *relevés* ; mais ils peuvent être *sublimes* : il est cependant plus rare d'en trouver de *sublimes* que de *relevés*. (G.)

1153. Religion, Dévotion, Piété.

Le mot de *religion* n'est pas pris ici dans un sens objectif, qui signifie le culte que nous devons à la Divinité, et le tribut de dépendance que nous lui rendons, mais dans un sens formel, qui marque une qualité de l'âme et une disposition de cœur à l'égard de Dieu : ce n'est que dans ce seul sens qu'il est synonyme avec les deux autres ; et cette disposition fait simplement qu'on ne manque point à ce qu'on doit à l'Être suprême. Ces pauvres peuples ont une crainte de Dieu, un fond de *religion*, simple, vrai, réel. (MASSILLON.) La *piété* fait qu'on s'en acquitte avec plus de respect et plus de zèle. On ne trouve dans les prêtres ni *piété*, ni zèle pour leur devoir, ni amour de la prière. (MASSILLON.) La *dévotion* ajoute un extérieur plus composé. « L'on a été loin depuis un siècle dans les arts et dans les sciences, qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement, jusqu'à celle du salut, que l'on a réduite en règle et en méthode... La *dévotion* et la géométrie ont leurs façons de parler et ce qu'on appelle les termes de l'art : celui qui ne les sait pas n'est ni *dévo*t, ni géomètre. Les premiers *dévôts*, ceux même qui ont été dirigés par les apôtres,

ignoraient ces termes; gens simples, qui n'avaient que la foi et les œuvres, et qui se réduisaient à croire et à bien vivre. (LA BRUYÈRE.)

C'est assez pour une personne du monde d'avoir de la *religion*; la *piété* convient aux personnes qui se piquent de vertu; et la *dévotion* est le partage des gens entièrement retirés.

Le cardinal de Richelieu avait assez de *religion* pour le monde. (DE RETZ.)

La *religion* est plus dans le cœur qu'elle ne paraît au dehors. La *piété* est dans le cœur, et paraît au dehors. Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la *piété*? (LA BRUYÈRE.) La *dévotion* paraît quelquefois au dehors sans être dans le cœur.

Il est de faux *dévots* ainsi que de faux braves. (MOLIÈRE.)

On dit des sentiments de *religion*, des œuvres de *piété*, (MASSILLON.) des dehors de *dévotion*.

C'est une chose délicate à un prince *religieux* de réformer la cour et de la rendre *pieuse*. (LA BRUYÈRE.) Jamais tant d'extérieur de *dévotion*, et jamais peut-être moins de *piété*. (MASSILLON.)

Où il n'y a point de probité, il n'y a point de *religion*. Qui manque de respect pour les temples, manque de *piété*. Point de *dévotion* sans attachement au culte des autels. (G.)

1154. Remarquer, Observer.

On *remarque* les choses par attention pour s'en ressouvenir. On les *observe* par examen pour en juger.

Le voyageur *remarque* ce qui le frappe le plus. L'espion *observe* les démarques qu'il croit importantes.

Le général doit *remarquer* ceux qui se distinguent dans ses troupes, et *observer* les mouvements de l'ennemi.

On peut *observer* pour *remarquer*: mais l'usage ne permet pas de retourner la phrase.

Ceux qui *observent* la conduite des autres pour en *remarquer* les fautes, le font ordinairement pour avoir le plaisir de censurer, plutôt que pour apprendre à rectifier leur propre conduite.

Lorsqu'on parle de soi, on s'*observe*, et l'on se fait *remarquer*.

Les femmes ne s'*observent* plus tant qu'autrefois: leur indiscretion va de pair avec celle des hommes. Elles aiment mieux se faire *remarquer* par leurs faiblesses, que de n'être point fêtées par la renommée. (G.)

1155. Remède, Médicament, Médecine.

Remède et *médicament* sont deux substantifs latins, dont le premier appartient au verbe *mederi*, qui signifie proprement guérir, remédier, rétablir, soulager, et le second au verbe *medicor*, qui signifie médicamenter, donner des remèdes, traiter, soigner, surtout en donnant des mixtions. Le *remède* est donc ce qui guérit, ce qui rend la santé, ce qui remet en bon état; et *médicament*, ce qui est préparé et administré, ce qui est employé comme *remède*, ce qui est pris ou appliqué pour guérir. Le *remède* guérit le mal: le *médicament* est un traitement fait au malade. C'est comme *remède* que le *médicament* guérit. Contre un mal sans *remède*, on emploie encore des *médicaments*.

Tout ce qui contribue à guérir est *remède*: toute matière, toute mixtion, préparée pour servir de *remède* est *médicament*. La diète, l'exercice, l'eau, le lait, la saignée, etc., sont des *remèdes*, et non des *médicaments*. Tous les *médicaments* sont des espèces de *remèdes* ou employés comme tels.

La nature fournit ou suggère les *remèdes*: la pharmacie compose, apprête

les médicaments. Les *remèdes* chimiques sont des *médicaments* ; et ces *médicaments* sont au moins des *remèdes* bien suspects.

En médecine, le *médicament* est opposé à l'*aliment*, en ce que l'*aliment* se convertit en notre substance, au lieu que notre substance est altérée par le *médicament*. Il y a pourtant des *aliments médicamenteux*, comme des *médicaments alimentaires*. Tout cela n'indique que des moyens de changer la substance. Mais le *remède* est proprement opposé au mal ; et ce mot annonce l'effet, un bon effet, un soulagement, un bien, si ce n'est pas toujours la guérison, la cure entière ; et c'est aussi ce qu'il exprime au figuré, lorsqu'il s'agit de mal moral, de malheur, de disgrâce, d'inconvénient. (R.)

Si l'on fait toutes sortes de *médicaments* lorsqu'on est en santé, l'usage des *médicaments* ne sera plus désagréable et pénible dans la maladie. D'un autre côté, si l'on s'accoutume trop aux *remèdes*, ils perdront de leur force et de leur efficacité quand on en aura un besoin réel. (D'ALEMBERT.)

Il est bien entendu que nous ne prenons pas le mot de *médecine* ici dans le sens de l'art de guérir, mais seulement dans le sens restreint et particulier où il est synonyme de *remède* et de *médicament*. La *médecine* est un *médicament* qui purge. Mais ce qui est digne de remarque, c'est son sens figuré, où il signifie boisson amère, difficile à avaler, mais salutaire. — C'est votre médecin qui vous parle ainsi, et qui prépare cette amertume : donc elle vous sera salutaire. Que si peut-être vous vous plaignez qu'il vous laisse sans consolation sur la terre au milieu de tant de misères, croyez qu'en vous donnant cette *médecine*, il vous présente de l'autre main la douceur d'une espérance assurée, qui vous ôte tout ce mauvais goût, et remplit votre âme de plaisirs célestes. (BOSSUET.) Il nous semble qu'au figuré ce mot prend la place de *médicament* qui appartient uniquement à la science. (V. F.)

4456. Reminiscence, Ressouvenir, Souvenir, Mémoire.

Ces quatre mots, dit un habile grammairien, expriment également l'attention renouvelée de l'esprit à des idées qu'il a déjà aperçues. Mais la différence des points de vue accessoires qu'ils ajoutent assigne à ces mots des caractères distinctifs qu'il n'échappe point à la justesse des bons écrivains, dans le temps même qu'ils s'en doutent le moins.

Mais est-il vrai, comme on l'a dit dans l'Encyclopédie, à la suite des synonymes de l'abbé Girard, et dans le nouveau Dictionnaire de Trévoux, est-il vrai que la *mémoire* et le *souvenir* expriment toujours une attention libre de l'esprit à des idées qu'il n'a point oubliées, quoiqu'il ait discontinué de s'en occuper, et qu'on se rappelle la *mémoire* et le *souvenir* des choses quand on veut et parce qu'on le veut, par choix, et uniquement par une action libre de l'âme ? est-il vrai que le *ressouvenir* et la *reminiscence* n'expriment également qu'une attention fortuite à des idées que l'esprit avait entièrement oubliées et perdues de vue, et qu'on n'a le *ressouvenir* comme la *reminiscence* des choses que quand on peut, par des causes indépendantes de notre liberté, sans concours de notre part, l'âme étant entièrement passive ?

Je crois que la *mémoire* et le *souvenir* ne sont pas toujours volontaires et libres : je crois que le *ressouvenir* n'est pas toujours involontaire et indélébile, comme la *reminiscence* ; et dès lors la distinction, tirée de la part que la volonté prend ou ne prend pas à ces différents actes, s'évanouit. Il y a des objets dont la *mémoire* ou le *souvenir* nous revient à notre insu, nous importune, nous poursuit malgré tous nos efforts ; en songeant qu'il faut qu'on les oublie, on s'en souvient. L'affinité d'un objet présent à notre esprit avec un autre imprimé dans notre *mémoire*, réveille naturellement l'idée de celui-ci, sans notre participation.

Si le *souvenir* est quelquefois involontaire, le *ressouvenir* est quelquefois l'ouvrage de notre volonté. Nous cherchons avec soin à nous *ressouvenir* d'une

chose cachée dans le fond de notre *mémoire*. Le *ressouvenir* n'est ordinairement distingué du *souvenir* que par la répétition des actes, le redoublement des recherches, les difficultés et l'imperfection des succès, quand il s'agit d'un objet éloigné de notre pensée, oublié ou enseveli sous un amas d'idées, ou plus fraîches ou plus saillantes.

Est-il vrai que la *mémoire* ne concerne que les idées de l'esprit, au lieu que le *souvenir* regarde les idées qui intéressent le cœur ? La *mémoire* embrasse, comme le *souvenir*, tout ce dont on se souvient, tout ce dont on a conservé la *mémoire*. On perd le *souvenir* comme la *mémoire* des faits indifférents : on conserve la *mémoire* comme le *souvenir* d'un bienfait ; mais le mot de *mémoire* ne sert proprement qu'à désigner la faculté intellectuelle qui nous rappelle les objets ou l'action de cette faculté ; il est pris dans un sens métaphysique : on a ou on n'a pas la *mémoire*. Le mot *souvenir* n'exprime que l'action, sans aucune idée métaphysique de faculté : on lui applique ordinairement les accessoires ou les modifications particulières de l'action : on a des *souvenirs* agréables ou fâcheux. La *mémoire* nous représente simplement l'objet : cet objet est douloureux ou doux à notre *souvenir*, ainsi de tout autre rapport.

Réminiscence, latin *reminiscentia*, vient de *meminisse*, avoir *mémoire*. La *mémoire*, latin *memoria*, est l'esprit, l'intelligence qui retient, qui garde. La *réminiscence*, chez les disciples de Socrate, était le *souvenir* des choses purement intelligibles, ou des connaissances naturelles que les âmes avaient eues avant d'être unies aux corps : tandis que la *mémoire* s'exerçait sur les choses sensibles, ou sur les connaissances acquises par les sens. Ainsi, les Latins disaient que la *réminiscence* n'appartient qu'à l'homme, parce qu'elle est purement intellectuelle, et que la *mémoire* est commune à tous les animaux, parce qu'elle n'est que le dépôt des sensations. Mais cette métaphysique n'a point passé dans notre langue et dans nos opinions. *Mémoire* est un mot générique : toute idée rappelée à l'esprit est la *mémoire* de la chose, comme toute idée retenue dans l'esprit est un dépôt de la *mémoire*. La *réminiscence* est la *mémoire* des choses qui n'ont fait qu'une impression si faible, ou dont l'impression a été si fort effacée, qu'à peine est-il possible d'en retrouver ou d'en reconnaître les traces.

Le *souvenir* est littéralement ce qui revient dans l'esprit. Le *ressouvenir* est manifestement un *souvenir* nouveau ou renouvelé.

Le *souvenir* qui se renouvelle suppose que l'oubli se renouvelle également, et par conséquent il s'affaiblit ; et dès lors il faut se rappeler souvent la chose, et à la fin il faut des efforts pour s'en *ressouvenir*. Alors on ne s'en souvient plus qu'imparfaitement ; car à force d'oublier la chose, on en oublie totalement, tantôt une circonstance, tantôt une autre, on s'en souvient mal. Ainsi, l'on dit, assez mal à propos à la vérité, qu'on a des *ressouvenirs*, c'est-à-dire des *ressentiments* de quelque mal, lorsqu'on en éprouve de temps en temps de légères atteintes. On dit que le *souvenir* est d'un temps plus voisin, et *ressouvenir* d'un temps plus éloigné : distinction que Cicéron fait entre *memoria* et *recordatio*. Le *souvenir* pur est plutôt d'une chose plus ou moins présente à l'esprit, plus ou moins facile à rappeler, plus ou moins fidèlement représentée : le *ressouvenir* est plutôt d'une chose plus ou moins oubliée, plus ou moins difficile à retrouver, plus ou moins imparfaitement retracée. Le *souvenir* est d'une *mémoire* fraîche : le *ressouvenir*, d'une *mémoire* caduque.

Ainsi donc la *réminiscence* est le plus léger et le plus faible des *souvenirs* ; ou plutôt c'est un *ressouvenir* si faible et si léger, qu'en nous rappelant une chose, nous ne nous rappelons pas ou nous ne nous rappelons qu'à peine d'en avoir eu peut-être quelque idée. Le *ressouvenir* est le *souvenir* renouvelé d'une chose plus ou moins éloignée, du moins de notre esprit, oubliée autant de fois que rappelée, et difficile, soit à retrouver, soit à reconnaître. Le *souvenir* est l'idée d'une chose qui, plutôt détournée de notre attention qu'absente de

notre esprit, nous redevient présente par la *mémoire* et rappelle notre attention. La *mémoire* est un acte quelconque de cette faculté qui nous rappelle nos idées. (R.)

1157. Rémission, Abolition, Absolution, Pardon, Grâce.

Exposons d'abord ce que ces termes signifient dans le langage de la jurisprudence : langage singulier qui n'est ni trop intelligible, ni trop exact, ni trop correct, ni trop pur, j'ignore pourquoi.

La *grâce* est le genre à l'égard du *pardon*, de la *rémission*, de l'*abolition*. Le *pardon* est la *grâce* accordée par le prince à celui qui, impliqué dans une affaire, n'a été ni l'auteur, ni le complice du crime commis : c'est, donc en effet la *grâce* de ne pas punir un innocent. La *rémission* est la *grâce* accordée à celui qui a commis un meurtre involontaire, ou qui l'a commis en défendant sa vie : cette *grâce* est donc une justice accordée à un homme qui n'a été que malheureux ou qui n'a fait qu'user de son droit. L'*abolition* est la *grâce* accordée par la puissance absolue au criminel vraiment coupable, et coupable d'un crime irrémissible par sa nature : oh ! c'est là vraiment une *grâce* et la plus étonnante des *grâces*, qui dérobe au supplice et assure l'impunité. Quant à l'*absolution*, c'est un jugement par lequel un accusé est déclaré innocent, ou réhabilité comme tel.

Revenons à la langue vulgaire. L'idée propre de *rémission* est celle de se désister de la peine qu'on a droit d'exiger de quelqu'un. On *remet* une peine, une dette dont on fait *grâce* : c'est renoncer à exercer son droit. La *rémission* est entière ou partielle ; car ce mot signifie quelquefois modération, diminution, relâchement.

L'idée propre d'*abolition* est celle de détruire, d'effacer, d'anéantir le crime, comme si la chose était nulle ou non avenue.

L'idée propre d'*absolution* est celle de délier l'accusé ou de le délivrer des liens par lesquels il était enchaîné. On dit les *liens* du péché, les *liens* des censures, etc. : l'*absolution* rompt ces *liens*.

L'idée propre de *pardon* est de faire la *rémission* entière de la faute qu'on a droit de punir comme supérieur, ou de l'offense qu'on est dans le cas de ressentir, comme si on l'oubliait et s'il n'en restait aucune trace. *Pardoner*, c'est, à la lettre, donner parfaitement ou sans réserve, remettre sans restriction.

L'idée propre de *grâce* est ici celle d'accorder un *pardon* purement *gratuit*, et de recevoir le coupable en *grâce*, en faveur. Je n'ai pas besoin d'expliquer encore la signification de ce mot.

La *rémission* est un acte de modération : l'*abolition* est l'acte d'une volonté absolue et d'une insigne faveur : l'*absolution* est l'acte d'un juge équitable ou propice : le *pardon* est un acte ou de clémence, ou de générosité : la *grâce* est un acte d'affection et de bonté.

La *rémission* produit l'effet de décharger le coupable de la peine qu'il avait encourue. L'*abolition* produit l'effet de soustraire le coupable à la justice, et de le faire jouir des droits de l'innocence. L'*absolution* produit l'effet de rétablir l'accusé ou le pénitent dans son innocence et dans la jouissance de toute sa liberté et de tous ses droits. Le *pardon* produit l'effet d'ôter la division entre l'offenseur et l'offensé, ou de ramener l'inférieur dans les bras du supérieur. La *grâce* produit l'effet de remettre le coupable en *grâce*.

Remettre est ici opposé à exiger ; abolir, à faire justice ; absoudre, à condamner ; pardonner, à punir ou poursuivre la peine ; la *grâce* exclut la justice rigoureuse.

Appliquons ces termes aux péchés, par exemple. La *rémission* des péchés fait que le pécheur n'en rendra plus compte : l'*abolition* des péchés fait qu'ils sont entièrement effacés : l'*absolution* des péchés fait que le pécheur

est délié dans le ciel comme sur la terre : le *pardon* des péchés fait qu'il n'en sera point tiré de vengeance : la *grâce* fait que le pécheur rentre en *grâce* auprès de Dieu. (R.)

1158. Renaissance, Régénération.

L'un et l'autre marquent une nouvelle existence, mais sous des aspects différents.

Renaissance ne s'emploie qu'au figuré, et se dit du renouvellement d'une chose, comme si, après avoir cessé, elle naissait une seconde fois. *Régénération* s'emploie au propre et au figuré; au propre, il se dit, dans les traités de chirurgie, pour la reproduction de la substance perdue; au figuré c'est un terme consacré à la religion, ou il marque une nouvelle vie.

Depuis la *renaissance* des lettres en Europe, la rusticité des barbares qui l'avaient inondée a fait place à des mœurs plus polies et plus douces; mais on y est encore aussi entêté qu'eux-mêmes de leurs absurdes préjugés.

Dans les parties molles de l'animal, il ne se fait aucune *régénération*, et l'opinion contraire a été funeste aux progrès de l'art; mais il y a des exemples de *régénération* d'os dans des sujets jeunes et qui n'avaient pas encore pris tout leur accroissement.

Dans le langage de la religion, la *régénération* s'entend de la naissance spirituelle que nous recevons au baptême, et de la nouvelle vie qui suivra la résurrection générale. La première *régénération* nous rend enfants de Dieu, nous accorde l'innocence, et nous donne droit à l'héritage de la vie éternelle : la seconde *régénération*, la résurrection, nous fait entrer en possession de cet héritage. (B.)

1159. Rencontrer, Trouver.

De modernes vocabulistes reprennent l'Académie et leurs confrères d'avoir avancé, conformément à l'usage, que *rencontrer* et *trouver* se disent des personnes et des choses, soit qu'on les cherche, soit qu'on ne les cherche pas. Et sur quoi fondent-ils leur censure? sur l'autorité de l'abbé Girard, qui, sans preuve et sans motif, décide que nous *trouvons* les choses inconnues ou celles que nous cherchons; et que nous *rencontrons* les choses qui sont à notre chemin, ou qui se présentent à nous, et que nous ne cherchons point.

Cependant l'Académie a raison, et l'abbé Girard a tort. Ces deux verbes ne supposent ni n'excluent l'idée de chercher, soit une chose, soit une autre. Est-ce que, quand vous allez dans une maison, vous n'y *trouvez* pas votre ami tout comme une personne inconnue qui s'y trouve, et sans l'y chercher? Et quand vous allez à la *rencontre* de quelqu'un, n'est-ce pas pour le *rencontrer*?

L'abbé Girard avait saisi l'idée propre de *rencontrer*; mais pour l'expliquer, il l'abandonne. *Rencontrer* exprime sensiblement l'idée de *trouver* en allant à l'*encontre*, *contre*, dans la direction *contraire* à celle de l'objet, face à face. *Trouver* est exactement le latin *invenire*, *venir in*, parvenir dans le lieu, à l'endroit où est la chose, où on voulait atteindre.

Ainsi vous *rencontrez* une chose dans votre chemin, en chemin faisant, et vous la *trouvez* à sa place, où elle est.

La personne que vous allez voir chez elle, vous ne l'y *rencontrez* pas, vous l'y *trouvez* : vous la *rencontreriez* dans les rues. Vous allez à la promenade dans l'espérance d'y *rencontrer* votre ami : vous indiquez à celui qui cherche quelqu'un le lieu où il le *trouvera*. Un torrent entraîne tout ce qu'il *rencontre sur son passage* : des voleurs emportent tout ce qu'ils *trouvent dans une maison*. Des armées se *rencontrent*, et *trouvent* sous leurs pas un effroyable cimetière.

Le moyen de *rencontrer* est d'aller au-devant; le moyen de *trouver*, c'est de chercher. Mais vous *trouvez* aussi ce que vous ne cherchiez pas, vous *rencontrez* aussi ce que vous cherchiez, et par une sorte de bonne fortune,

par un cas fortuit, par un hasard heureux, qui fait qu'il se trouve comme en passant sur le chemin où vous passiez.

Je me *trouve* mieux, dit agréablement Montaigne, quand je me *rencontre* que quand je me cherche. On *trouve* donc en ne cherchant pas comme en cherchant : il y a toujours quelque hasard à *rencontrer*, et beaucoup plus quand on ne cherche point.

Les gens qu'on *rencontre* partout, on ne les *trouve* nulle part.

Il y a des gens qui font toujours des *rencontres* extraordinaires : je le conçois ; les petits esprits grossissent bien les objets. Il y a des gens qui ne savent jamais rien *trouver* : je le comprends ; qui ne connaît pas cette sorte d'yeux qui regardent sans voir ?

Rigoureusement parlant, on ne *rencontre* que ce qui se *trouve* en face, en allant au-devant, et *contre* ou à l'*encontre*, comme pour le heurter. On se *rencontre* face à face, nez à nez. Deux objets ne se *rencontrent* qu'en allant, chacun de son côté, l'un vers l'autre : les atomes d'Épicure se *rencontrent*, s'entre-heurtent et s'accrochent : une *rencontre*, dans l'art militaire, est un choc. (R.)

1160. Rendre, Remettre, Restituer.

Nous *rendons* ce qu'on nous avait prêté ou donné ; nous *remettons* ce que nous avons en gage ou en dépôt ; nous *restituons* ce que nous avons pris ou volé.

On doit *rendre* exactement, *remettre* fidèlement, et *restituer* entièrement. On emprunte pour *rendre* ; on se charge d'une chose pour la *remettre* ; mais on ne prend guère à dessein de *restituer*.

L'usage emploie et distingue encore ces mots dans les occasions suivantes : il se sert du premier à l'égard des devoirs civils, des faveurs interrompues, et des présents ou monuments de tendresse : on *rend* hommage à son seigneur suzerain ; son amitié à qui en avait été privé ; les lettres à une maîtresse abandonnée. Le second se dit à l'égard de ce qui a été confié, et des honneurs, emplois ou charges dont on est revêtu : on *remet* un enfant à ses parents ; le cordon de l'ordre, le bâton de commandement, les sceaux et les dignités au prince. Le troisième se place pour les choses qui, ayant été ou ôtées ou retenues, se trouvent dues ; à l'innocent accusé, son état et son honneur ; on *restitue* un mineur dans la possession de ses biens aliénés. (G.)

Rendre est le mot général auquel *remettre* et *restituer* ajoutent des idées accessoires.

On *rend* toutes sortes de choses. On *rend* à une personne ce qui lui appartient, quelle que soit la manière dont elle a été déposée.

Régniez toujours, Porus, je vous *rends* vos États. (RACINE.)

Je vous *rends* le dépôt que vous m'avez commis. (IDEM.)

C'est un homme d'honneur, de piété profonde,

Et qui veut *rendre* à Dieu ce qu'il a pris au monde. (BOILEAU.)

Je *rends* au public ce qu'il m'a prêté. (LA BRUYÈRE.)

Remettre, c'est *rendre* en mettant dans les mains. A proprement parler, on ne *remet* que ce qui peut être tenu, pris dans la main. On ne *remet* pas à quelqu'un son honneur, sa parole, son serment qu'on lui *rend*.

Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me *remette*,

Où sont-ils?... (RACINE.)

Le n'est qu'entre ses mains que je puis vous *remettre*. (IDEM.)

La reine, dont ma course a devancé les pas,

Va *remettre* bientôt sa fille entre vos bras. (IDEM.)

On *remet* une chose qu'on ne *rend* pas, c'est-à-dire qu'on se sert du verbe *remettre* pour dire *mettre* en les mains un objet qui n'appartient pas à la personne qui le reçoit, mais qui lui est destiné. Vous a-t-on *remis* le livre que je

vous ai envoyé? Enfin il prend aussi le sens indiqué par l'abbé Girard. Nous *remettons* ce que nous avons en gage, en dépôt.

Restituer, c'est *rendre* ce qui a été pris, volé, de manière à réparer le tort. C'est *rendre* complètement. *Restituer* veut dire *remettre* dans le même état. Quand on a *restitué*, les choses sont dans le même état qu'auparavant. *Restituez* ce bien mal acquis. (FLÉCHIER.) On ne songe plus à *restituer* le bien qu'on a usurpé contre les lois, on cherche de tous côtés non point un moyen pour le *rendre*, mais quelque détour de conscience pour le retenir. (BOSSUET.) M. de Lamoignon fit *restituer* à ces malheureux ce qu'ils croyaient avoir perdu. (FLÉCHIER.) Providence éternelle, vous vouliez que la fille vînt comme *restituer* à la France tant de vœux et de vertus que la mère avait portés à l'Espagne. (FLÉCHIER.) (V. F.)

4464. Renoncer, Renier, Abjurer.

On *renonce* à des maximes et des usages qu'on ne veut plus suivre, ou à des prétentions dont on se désiste. On *renie* le maître qu'on sert, ou la religion qu'on avait embrassée. On *abjure* l'erreur dans laquelle on s'était engagé et dont on faisait profession publique.

Philippe V a *renoncé* à la couronne de France; saint Pierre a *renié* Jésus-Christ; Henri IV a fait *abjuration* du calvinisme.

Abjurer se dit toujours en bonne part; c'est l'amour de la vérité et l'aversion du faux, ou du moins de ce que nous regardons comme tel, qui nous engage à faire *abjuration*. *Renier* s'emploie toujours en mauvaise part; un libertinage outré ou un intérêt criminel fait les renégats. *Renoncer* est d'usage de l'une et de l'autre façon, tantôt en bien, tantôt en mal : le choix du bon nous fait quelquefois *renoncer* à nos anciennes habitudes pour en prendre de meilleures; mais il arrive encore plus souvent que le caprice et le goût dépravé nous font *renoncer* à ce qui est bon pour nous livrer à ce qui est mauvais.

L'hérétique *abjure*, quand il rentre dans le sein de l'Eglise; le chrétien *renie*, quand il se fait mahométan; le schismatique *renonce* à la communion universelle des fidèles pour s'attacher à une société particulière.

Ce n'est que par formalité que les princes *renoncent* à leurs prétentions : ils sont toujours prêts à les faire valoir quand la force et l'occasion leur en fournissent le moyen. Tel résiste aux persécutions qui n'est pas à l'épreuve des caresses; ce qu'il défendait avec fermeté dans l'oppression, il le *renie* ensuite avec lâcheté dans la faveur. Quoique l'intérêt soit très-souvent le véritable motif des *abjurations*, je ne me défie pourtant pas toujours de leur sincérité, parce que je sens que l'intérêt agit sur l'esprit comme sur le cœur. (G.)

4462. Renonciation, Renoncement.

La désapprobation est l'effet de l'un et de l'autre, et tous deux sont des actes volontaires : voici en quoi ils diffèrent.

Renonciation est un terme d'affaire et de jurisprudence; c'est l'abandon volontaire des droits que l'on avait ou que l'on prétendait avoir sur quelque chose. *Renoncement* est un terme de spiritualité et de morale chrétienne; c'est le détachement des choses de ce monde et de l'amour-propre.

La *renonciation* est un acte extérieur qui ne suppose pas toujours le détachement intérieur. Le *renoncement*, au contraire, est une disposition intérieure qui n'exige pas l'abandon extérieur des choses dont on se détache.

La profession de la vie religieuse exige dans l'intérieur un *renoncement* entier de soi-même et de toutes les choses de ce monde, et emporte, par le fait, la *renonciation* à tous les droits de propriété que l'on pouvait avoir avant la prononciation des vœux. (B.)

4463. Rente, Revenu.

On dit également qu'une personne jouit de dix mille livres de *rente*, ou

d'un *revenu* de dix mille livres, sans égard à la nature de ses biens, qu'il est inutile et impossible de distinguer dans le courant de la conversation. L'idée commune de ces deux termes est celle d'une recette annuellement renouvelée.

La *rente* est ce qu'on vous *rend*, ce qu'on vous paye annuellement comme prix ou intérêt d'un fonds ou d'un capital aliéné ou cédé: le *revenu* est ce qui *revient*, ce qui est annuellement reproduit à votre profit, comme fruit de votre propriété et de vos avances productives. L'Académie a fort bien observé que *rente* vient de *rendre*; c'est le latin *redditus*: quant au mot *revenu*, ce qui renaît après avoir été détruit, c'est à peu près le *proventus* des Latins. Vous direz que votre *rente* vous *revient* chaque année; oui, le paiement de votre *rente*, et il vous *revient* par une nouvelle distribution d'argent. Mais le *revenu* *revient* dans toute la force du terme; il est reproduit: ce sont les fruits qui repoussent sur l'arbre. La terre ne vous donne pas une *rente*, mais elle vous donne un *revenu* par ses productions renaissant annuellement. On vous paye une *rente* et vous recueillez un *revenu*. Pour payer chaque année une *rente*, il faut chaque année un *revenu* nouveau ou une richesse nouvelle; car, sans cela, sur quoi payer? Or, quel autre *revenu* annuellement régénéré que le *revenu* territorial?

Les *rentes* ne sont que des charges du *revenu*. Les *rentes* publiques sont des charges du *revenu* public: sans le *revenu*, on ne peut payer les *rentes*. La *rente* est la représentation d'un droit sur le *revenu*.

C'est une recette très-commode que celle des *rentes*; il est vrai que de toutes les *rentes* constituées à perpétuité, il y en a très-peu qui se maintiennent jusqu'à la troisième ou quatrième génération. Il y a bien de l'embarras et des inconvénients dans le *revenu* des terres: il est vrai que la terre ne vous manquera jamais, et que quand vous voudrez vous enrichir de plus en plus, vous n'aurez qu'à vivre heureux sur votre domaine et à le soigner.

Il n'y a qu'à créer des *rentes* pour détruire le *revenu*; car, en attirant par l'appât d'un gros intérêt les capitaux de l'agriculture et du commerce, vous tarissez d'un côté la source de votre *revenu*, pendant que de l'autre vous le surchargez de *rentes*.

Je sais fort bien qu'on dit le *revenu* d'une charge, d'un office, d'une place comme d'une terre; et qu'on assimile ainsi des choses qui ne peuvent être comparées. Les *émoluments* des places ne sont pas plus *revenus* que *rentes*; ce sont des salaires, des bénéfices.

1164. Réponse, Réplique, Repartie.

La *réponse* se fait à une demande ou à une question. La *réplique* se fait à une *réponse*, à une remontrance. La *repartie* se fait à une raillerie ou à un discours offensant.

Les scolastiques enseignent à proposer de mauvaises difficultés, et à y donner encore de plus mauvaises *réponses*. Il est plus grand d'écouter une sage remontrance et d'en profiter, que d'y *répliquer*. On ne se défend jamais mieux contre des paroles piquantes que par des *reparties* fines et honnêtes.

Le mot de *réponse* a, dans sa signification, plus d'étendue que les deux autres: on *répond* aux questions des personnes qui s'informent; aux demandes de celles qui attendent des grâces ou des services; aux interrogations des maîtres et des juges; aux arguments de ceux qui nous exercent dans les écoles; aux lettres qu'on nous écrit; et aux difficultés qu'on nous propose touchant la conduite, les affaires et les sentiments. Le mot de *réplique* a un sens plus restreint; il suppose une dispute commencée à l'occasion des diverses opinions qu'on suit, ou des différents sentiments dans lesquels on est, ou des partis et des intérêts opposés qu'on a embrassés: on *réplique* à la *réponse* d'un auteur qu'on a critiqué; aux réprimandes de ceux dont on ne veut pas recevoir de correction, et aux nialdoyers ou aux écritures de l'avocat de

la partie adverse. S'il ne *répond* pas mieux à celle-ci, il ne méritera pas de *réplique*. (PASCAL.) Ils ne se contentent pas de *répliquer* avec aigreur, ils attaquent souvent avec insolence. (LA BRUTÈRE.)

Je ne *réplique* pas à ce qu'un maître ordonne. (MOLIÈRE.)

HARPAGON.

Sans dot !

VALÈRE.

Ah ! il n'y a pas de *réplique* à cela ; on le sait bien. (IDEM.)

Le mot de *repartie* a une énergie propre et particulière pour faire naître l'idée d'une apostrophe personnelle contre laquelle on se défend, soit sur le même ton, en apostrophant aussi de son côté ; soit sur un ton plus honnête, en émoussant seulement les traits qu'on nous lance : on fait des *reparties* aux gens qui veulent se divertir à nos dépens, à ceux qui cherchent à nous tourner en ridicule, et aux personnes qui n'ont, dans la conversation, aucun ménagement pour nous.

Vous, mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'auteur sur-le-champ aigrement *reparti*. (BOILEAU.)

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendais pas à cette *repartie*,
Madame, et je vois bien par ce qu'elle a d'aigreur
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur. (MOLIÈRE.)

La *réponse* doit être claire et juste, il faut que ce soit le bon sens et la raison qui la dictent. Consulté de toutes parts, M. Le Tellier donne des *réponses* courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité. (BOSSUET.)

Absent, je le consulte, et ses *réponses* sages
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages. (RACINE.)

La *réplique* doit être forte et convaincante ; il faut que la vérité y paraisse armée et fortifiée de toutes ses preuves. La *repartie* doit être vive et prompte ; il faut que le sel de l'esprit y domine et la fasse briller.

Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations et qu'on admirera la vivacité de notre esprit et le bonheur de nos *reparties*. (MONTESQUIEU.)

Il faut élever les enfants à faire toujours, autant qu'il se peut, des *réponses* précises et judicieuses ; et leur faire sentir qu'il y a plus d'honneur pour eux à écouter qu'à faire des *répliques* à ceux qui ont la bonté de les instruire : mais il n'est pas toujours à propos de blâmer leurs petites *reparties*, quoiqu'un peu contraires à la docilité, de peur d'émousser leur esprit par une gêne trop sévère.

Les *réponses*, les *répliques* et les *reparties* doivent être promptes, justes, judicieuses, convenables aux personnes, aux temps, aux lieux et aux conjonctures. Donnons des exemples de chaque espèce.

Une belle *réponse* est celle de la maréchale d'Ancre, qui fut brûlée en place de Grève comme sorcière. Le conseiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel sortilège elle s'était servie pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis : « Je me suis servie, *répondit* la maréchale, du pouvoir qu'ont les âmes fortes sur les esprits faibles. »

Une femme vint, le matin, se plaindre à Soliman II que la nuit, pendant qu'elle dormait, ses janissaires avaient tout emporté de chez elle. Soliman sourit et *répondit* qu'elle avait donc dormi bien profondément, si elle n'avait rien entendu du bruit qu'on avait dû faire en pillant sa maison. « Il est vrai, seigneur, *répliqua* cette femme, que je dormais profondément, parce que je croyais que ta Hauteesse veillait pour moi. » Le sultan admira cette *réplique*, et la récompensa.

Saint Thomas d'Aquin entra dans la chambre du pape Innocent IV pendant que l'on comptait de l'argent ; sur quoi ce pape lui dit : « Vous voyez que l'Eglise n'est plus dans le siècle où elle disait : Je n'ai ni or ni argent. » Le docteur Angélique répartit : « Il est vrai, saint père, mais elle ne peut plus dire au boiteux : lève-toi et marche. » (*Encycl.*, XIV, 137.)

1165. Représenter, Remontrer.

Le sens littéral de *représenter*, c'est de *présenter* de nouveau, de rendre présent, de remettre devant les yeux : celui de *remontrer*, c'est de *montrer* de nouveau, de faire bien remarquer, d'avertir avec force.

Dans l'acception présente, *représenter* signifie exposer, mettre sous les yeux de quelqu'un, avec douceur ou modestie, des motifs ou des raisons pour l'engager à changer d'opinion, de dessein, de conduite : *remontrer* signifie exposer, retracer aux yeux de quelqu'un, avec plus ou moins de force, ses devoirs et ses obligations, pour le détourner ou le ramener d'une faute, d'une erreur, de ses écarts. Vous me *représentez* ce que je semble oublier : vous me *remontrez* ce que je dois respecter. La *représentation* porte instruction, avis, conseil : la *remontrance* porte instruction, avertissement, censure ou répréhension honnête. C'est surtout à m'éclairer que votre *représentation* tend ; et c'est proprement à me corriger que tend votre *remontrance*. La *remontrance* suppose un tort, une action mauvaise, un acte répréhensible ; la *représentation* n'exige absolument qu'un danger, un inconvénient, un mal à craindre.

On *représente* également à ses inférieurs, à ses égaux, à ses supérieurs : on *remontre* surtout à ses inférieurs, à ses égaux aussi, même à ses supérieurs, mais avec les égards et les respects d'une humble supplication.

Suivant le précepte de l'Evangile, le chrétien *représente* en secret à ses frères leurs fautes par charité : s'ils sont opiniâtres, l'Eglise avertie les leur *remontre* avec autorité.

Vous *représentez* à votre ami le tort qu'il se fait ; vous lui *remontrez* le tort qu'il fait aux autres.

Sans le droit de *représenter*, mes droits sont des chimères ; et sans le droit de *remontrer*, il n'y a plus de ressources contre la violation de tous les droits.

Si l'on *représente* souvent aux hommes leurs devoirs, on sera souvent obligé de leur *remontrer* leurs fautes. Écoutons, encourageons les *représentations*, c'est le moyen d'éviter, de prévenir les *remontrances*.

L'instruction indirecte est quelquefois la *représentation* la plus efficace ; et un morne silence, la *remontrance* la plus éloquente.

Mécène *représentait* sagement à Auguste qu'il devait louer et honorer ceux qui lui donnaient de bons avis, puisque ces avis tournaient à sa gloire : il lui *remontra*it fortement qu'il ne devait pas affliger et maltraiter ceux dont les avis n'auraient pas été si heureux, parce qu'il était juste de les juger sur leurs intentions et non sur leurs opinions.

Le pédant a toujours des *représentations* à faire, et fait des *remontrances* à l'enfant qui se noie.

Qui est-ce qui ne souffre pas une *représentation* ? qui est-ce qui aime les *remontrances* ? (R.)

Il est vrai que votre fille peut vous *représenter* que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être malheureux toute sa vie. (MOLIÈRE.) Il répondit à ceux qui lui *représentaient* ces dangers qu'il devait l'ordre et la protection à son peuple. (FLÉCHIER.)

Il me *représenta* l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces rois à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis ;
De quel front, immolant tout l'État à ma fille,
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille ? (RACINE.)

On a eu beau lui *représenter* les inconvénients, les suites fâcheuses de cette affaire, il a persisté. (TAÏVOUX.) C'est pour vous *représenter* combien vous êtes éloigné des sentiments de l'Eglise. (PASCAL.)

Au lieu de mettre les *remontrances* à profit, on tâche de censurer ceux qui les font. (SAINT-EVRÉMONT.) L'orgueil a plus de part que la bonté aux *remontrances* que nous faisons à ceux qui commettent des fautes : nous ne les repreneons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts. (LA ROCHEFOUCAULD.) Sourd aux *remontrances* des siens, saint Louis ne se souvient qu'il est roi que pour se souvenir qu'il est obligé de donner sa vie pour le salut de son peuple. (MASSILLON.) Peut-être céda-t-il par raison aux *remontrances* de la nation. (VOLTAIRE.) Ce qui montre que ces *remontrances* se faisaient et s'écoutaient sérieusement, c'est qu'elles avaient leur effet. (BOSSUET.) Le Parlement voulut *remontre*. On mit en prison un conseiller, on en exila quelques autres : le Parlement se tut. (VOLTAIRE.) Elle le tance avec douceur et le *remontre* en ces termes. (J.-J. ROUSSEAU.) Ce n'est jamais l'humeur et le chagrin, c'est l'amour seul qui dicte à la charité ses *remontrances*. (MASSILLON.) Dieu permit qu'on prit les avis de François de Paule pour des *remontrances* importunes, jusqu'à ce que l'événement eût justifié la prophétie. (FLÉCHIER.) M. Le Tellier fut choisi pour chercher ces difficiles tempéraments de menace qui étonne et de *remontrance* qui corrige. (IDEM.)

4166. Réputation, Célébrité, Renommée, Considération.

Le désir d'occuper une place dans l'opinion des hommes a donné naissance à la *réputation*, à la *célébrité* et à la *renommée*, ressorts puissants de la société, qui partent du même principe, mais dont les moyens et les effets ne sont pas totalement les mêmes.

Plusieurs moyens servent également à la *réputation* et à la *renommée*, et ne diffèrent que par les degrés ; d'autres sont exclusivement propres à l'un ou à l'autre.

Une *réputation* honnête est à la portée du commun des hommes ; on l'obtient par des vertus sociales et la pratique constante de ses devoirs : cette espèce de *réputation* n'est, à la vérité, ni étendue, ni brillante ; mais elle est souvent la plus utile pour le bonheur.

L'esprit, les talents, le génie procurent la *célébrité* : c'est le premier pas vers la *renommée*, qui ne diffère que par plus d'étendue : mais les avantages en sont peut-être moins réels que ceux d'une bonne *réputation*.

Deux sortes d'hommes sont faits pour la *renommée*. Les premiers, qui se rendent illustres par eux-mêmes, y ont droit : les autres, qui sont les princes, y sont assujettis ; ils ne peuvent échapper à la *renommée*. On remarque également, dans la multitude, celui qui est plus grand que les autres, et celui qui est placé sur un lieu plus élevé : on distingue en même temps si la supériorité de l'un et de l'autre vient de la personne ou du lieu où elle est placée. Tels sont le rapport et la différence qui se trouvent entre les grands hommes et les princes qui ne sont que princes.

Les qualités qui sont uniquement propres à la *renommée* s'annoncent avec éclat : telles sont les qualités des hommes d'État, destinés à faire la gloire et le bonheur ou le malheur des peuples, soit par les armes, soit par le gouvernement. Les grands talents, les dons du génie, procurent autant ou plus de *renommée* que les qualités de l'homme d'État, et ordinairement transmettent un nom à une postérité plus reculée.

Quelques-uns des talents qui font la *renommée* seraient inutiles et quelquefois dangereux dans la vie privée. Tel a été un héros qui, s'il fût né dans l'obscurité, n'eût été qu'un brigand, et au lieu d'un triomphe n'eût mérité qu'un supplice. Il y a eu dans tous les genres des grands hommes qui, s'ils ne

le fussent pas devenus, faute de quelques circonstances, n'auraient jamais pu être autre chose, et auraient paru incapables de tout.

La *réputation* et la *renommée* peuvent être fort différentes, et subsister ensemble.

Un homme d'État ne doit rien négliger pour sa *réputation*; mais il ne doit compter que sur la *renommée*, qui peut seule le justifier contre ceux qui attaquent sa *réputation*: il en est comptable au monde, et non pas à des particuliers intéressés, aveugles ou téméraires.

Ce n'est pas qu'on puisse mériter à la fois une grande *renommée* et une mauvaise *réputation*; mais la *renommée*, portant principalement sur des faits connus, est ordinairement mieux fondée que la *réputation*, dont les principes peuvent être équivoques. La *renommée* est assez constante et uniforme, la *réputation* ne l'est presque jamais.

Ce qui peut consoler les grands hommes, sur les injustices qu'on fait à leur *réputation*, ne doit pas la leur faire sacrifier légèrement à la *renommée*, parce qu'elles se prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le sacrifice de la *réputation* par une circonstance forcée de son état, c'est un malheur qui doit se faire sentir, et qui exige tout le courage que peut inspirer l'amour du bien public. Ce serait aimer bien généreusement l'humanité que de la servir au mépris de la *réputation*: ou ce serait trop mépriser les hommes qu'à ne tenir aucun compte de leurs jugements; et dans ce cas les servirait-on? Quand le sacrifice de la *réputation* à la *renommée* n'est pas forcé par le devoir, c'est une grande folie, parce qu'on jouit réellement plus de sa *réputation* que de sa *renommée*.

On ne jouit en effet de l'amitié, de l'estime, du respect et de la *considération*, que de la part de ceux dont on est entouré: il est donc plus avantageux que la *réputation* soit honnête, que si elle n'était qu'étendue et brillante. La *renommée* n'est, dans bien des occasions, qu'un hommage rendu aux syllabes d'un nom.

Si l'on réduisait la *celebrité* à sa valeur réelle, on lui ferait perdre bien des sectateurs. La *réputation* la plus étendue est toujours très-bornée: la *renommée* même n'est jamais universelle. A prendre les hommes numériquement, combien y en a-t-il à qui le nom d'Alexandre n'est jamais parvenu? Ce nombre surpasse, sans aucune proportion, ceux qui savent qu'il a été le conquérant de l'Asie. Combien y avait-il d'hommes qui ignoraient l'existence de Kouli-Khan, dans le temps qu'il changeait une partie de la face de la terre? Elle a des bornes assez étroites, et la *renommée* peut toujours s'étendre sans jamais y atteindre. Quel caractère de faiblesse, que de pouvoir croître continuellement sans atteindre à un terme limité!

On se flatte du moins que l'admiration des hommes instruits doit dédommager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la *renommée* est de compter, de multiplier les voix et non pas de les apprécier.

Cependant plusieurs ne plaignent ni travaux, ni peines, uniquement pour être connus; ils veulent qu'on parle d'eux, qu'on en soit occupé; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorés. Celui dont les malheurs attirent l'attention est à demi-consolé.

Quand le désir de la *celebrité* n'est qu'un sentiment, il peut être, suivant son objet, honnête pour celui qui l'éprouve, et utile à la société. Mais si c'est une manie, elle est bientôt injuste, artificieuse et avilissante par les manœuvres qu'elle emploie: l'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt. Voilà ce qui produit tant de *réputations* usurpées et peu solides.

Rien ne rendrait plus indifférent sur la *réputation* que de voir comment elle s'établit souvent, se détruit, se varie, et quels sont les auteurs de ces révolutions.

Il arrive souvent que le public est étonné de certaines *réputations* qu'il a

faites ; il en cherche la cause, et ne pouvant la découvrir parce qu'elle n'existe pas, il n'en conçoit que plus d'admiration et de respect pour le fantôme qu'il a créé. Ces *réputations* ressemblent aux fortunes qui, sans fonds réels, portent le crédit, et n'en sont que plus brillantes.

Comme le public fait des *réputations* par caprice, des particuliers en usurent par manège, ou par une sorte d'impudence, qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour-propre.

On entreprend de dessein formé de se faire une *réputation*, et l'on en vient à bout. Quelque brillante que soit une telle *réputation*, il n'y a quelquefois que celui qui en est le sujet qui en soit la dupe : ceux qui l'ont créée savent à quoi s'en tenir, quoiqu'il y en ait aussi qui finissent par respecter leur propre ouvrage.

D'autres, frappés du contraste de la personne et de sa *réputation*, ne trouvant rien qui justifie l'opinion publique, n'osent manifester leur sentiment propre ; ils acquiescent au préjugé par timidité, complaisance ou intérêt ; de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos, qu'ils désavouent tous intérieurement.

Les *réputations* usurpées qui produisent le plus d'illusion ont toujours un côté ridicule qui devrait empêcher d'en être flatté. Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auraient assez de mérite pour s'en passer. Quand le mérite sert de base à la *réputation*, c'est une grande maladresse que d'y joindre l'artifice, parce qu'il nuit plus à la *réputation* méritée, qu'il ne sert à celle qu'on ambitionne. Une sorte d'indifférence sur son propre mérite est le plus sûr appui de la *réputation* ; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à sa gloire.

Si les *réputations* se forment et se détruisent avec facilité, il n'est pas étonnant qu'elles varient et soient souvent contradictoires dans la même personne. Tel a une *réputation* dans un lieu, qui dans un autre en a une toute différente ; il a celle qu'il mérite le moins, et on lui refuse celle à laquelle il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres.

Ces faux jugements ne partent pas toujours de la malignité : les hommes font beaucoup d'injustices sans méchanceté, par légèreté, précipitation, sottise, témérité, imprudence. Les décisions hasardées avec le plus de confiance font le plus d'impression. Eh ! qui sont ceux qui jouissent du droit de prononcer ? Des gens qui, à force de braver le mépris, viennent à bout de se faire respecter, et de donner le ton ; qui n'ont que des opinions, et jamais de sentiments, qui en changent, les quittent et les reprennent sans le savoir ni sans s'en douter, et qui sont opiniâtres sans être constants. Voilà cependant les juges des *réputations* : voilà ceux dont on méprise le sentiment, et dont on cherche le suffrage : ceux qui procurent la *considération*, sans en avoir eux-mêmes aucune.

La *considération* est différente de la *célébrité* : la *renommée* même ne la donne pas toujours, et l'on peut en avoir sans imposer par un grand éclat.

La *considération* est un sentiment d'estime mêlé d'une sorte de respect personnel qu'un homme inspire en sa faveur. On en peut jouir également parmi ses inférieurs, ses égaux et ses supérieurs en rang et en naissance. On peut, dans un rang élevé, ou avec une naissance illustre, avec un esprit supérieur ou des talents distingués, on peut même avec de la vertu, si elle est seule et dénuée de tous les autres avantages, être sans *considération*.

On peut en avoir avec un esprit borné, ou malgré l'obscurité de la naissance ou de l'état.

La *considération* ne suit pas nécessairement le grand homme : l'homme de mérite y a toujours droit ; et l'homme de mérite est celui qui, ayant toutes les qualités et tous les avantages de son état, ne les ternit par aucun endroit.

Pour donner une idée plus précise de la *considération*, on l'obtient par la réunion du mérite, de la *décence*, du respect pour soi-même, par le pouvoir connu d'obliger et de nuire, et par l'usage éclairé qu'on fait du premier, en s'abstenant de l'autre.

On doit conclure de l'analyse que nous venons de faire, et de la discussion dans laquelle nous sommes entrés, que la *renommée* est le prix des talents supérieurs, soutenus de grands efforts, dont l'effet s'étend sur les hommes en général, ou du moins sur une nation; que la *réputation* a moins d'étendue que la *renommée*, et quelquefois d'autres principes; que la *réputation* usurpée n'est jamais sûre; que la plus honnête est toujours la plus utile, et que chacun peut aspirer à la *considération* de son état. (DUCLOS, *Consid. sur les mœurs de ce siècle*, chap. v, édit. de 1764.)

1167. Réserve, Modestie, Décence, Retenue, Pudeur.

La *réserve* évite de s'avancer; la *modestie* ne cherche pas à se montrer; la *retenue* ne se laisse voir qu'à demi; la *décence* rougirait de paraître dans un état peu convenable; la *pudeur* rougit même en se cachant.

La *modestie* craint qu'on ne la remarque; la *réserve* craint qu'on ne l'approche; la *retenue* craint de se livrer; la *décence* craint de s'exposer trop à découvert; la *pudeur* craint de rougir, et rougit de cette seule crainte: c'est elle qui

Rougit de plaire, et plaît en rougissant.
(DELILLE, *Les Jardins*.)

Le sentiment de honte qui domine dans la *pudeur* est irréfléchi, involontaire; c'est un don de la nature: le sentiment de convenance qui domine dans la *décence* tient au respect que l'on a pour soi-même et pour les autres; c'est le fruit de l'éducation: la *retenue* est le résultat de la réflexion, qui apprend à réprimer ses mouvements, et de la modération, qui en donne les moyens: la *modestie* est la défiance de soi-même; elle tient au caractère: la *réserve* est le manque de confiance dans les autres; elle est quelquefois commandée par les circonstances.

La *décence* est soigneuse; la *réserve* circonspecte; la *retenue* modérée; la *modestie* timide; la *pudeur* craintive.

Une sorte de fierté peut accompagner la *réserve* et se faire remarquer dans la *retenue*: la *modestie* peut être noble; la *décence* impose; la *pudeur* semble toujours demander grâce.

La *modestie* est une vertu qui commande aux femmes la *décence*; la *réserve* et la *retenue* sont des qualités; la *pudeur* est un charme.

La *modestie* sert à ceux qui nous approchent, elle met leur amour-propre à l'aise. « C'est par amour-propre, a-t-on dit, que l'on aime tant les gens modestes. » La *décence* est utile à la société en général: « Elle est la *pudeur* du vice lorsqu'elle n'est pas la *modestie* de la vertu. » La *réserve* et la *retenue* sont avantageuses à ceux qui les possèdent. « La *réserve*, a-t-on dit, est l'armure des femmes; on n'en peut retrancher une pièce que la partie qu'elle était destinée à couvrir ne reçoive quelque blessure. » La *pudeur* ne sert à personne et charme tout le monde; elle donne souvent à ceux qui la sentent un embarras pénible.

La *décence* est pour un homme un devoir de société; il n'a à le remplir qu'à l'égard des autres: la *réserve* est souvent pour lui un devoir de situation: la *modestie* est un mérite dont les autres lui savent gré: la *retenue*, une condition nécessaire pour ne pas s'attirer leur animadversion: la *pudeur*, un mouvement qui lui fait craindre de rougir devant quelqu'un d'une action ou d'un sentiment qui a quelque chose de bas ou de mauvais.

Dans une femme, la *modestie* est un devoir personnel qui a sa source dans

le respect qu'elle se doit à elle-même. *Il faut vivre respectueusement avec soi*, dit madame de Lambert à sa fille. « Il y a dans quelques femmes, dit La Bruyère, un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur *modestie*. »

La *réserve* est pour une femme une précaution que demande sa propre sûreté. « La timidité, dit madame de Lambert, doit être le caractère des femmes, elle assure leurs vertus. » — « Elle avertit la *pudeur* et garantit la *décence*, que l'honnêteté même ne sait pas toujours suffisamment conserver. »

La *décence* est une habitude qu'une femme ne saurait blesser sans souffrir; elle est destinée à maintenir les autres dans le respect qu'ils lui doivent.

La *retenue* est un sacrifice que la position des femmes fait faire à leur franchise; elles y sont tellement habituées, elle leur devient si naturelle, qu'on les accuse de dissimulation.

La *pudeur* est le mouvement en arrière de la *modestie* blessée, ou même de l'innocence effrayée sans savoir pourquoi: elle tient à la honte d'être vue, et non à celle de mal faire. Une jeune fille, surprise au moment où elle fait une bonne action, rougit: c'est de la *pudeur*; elle n'est pas étrangère à la naïveté. M. Delille a dit, en faisant le portrait d'Azélie:

Dans ses traits ingénus respirait la candeur:
Son front se colorait d'une aimable *pudeur*,
Tout en elle était calme; un sentiment *modeste*
Régla son air, sa voix, son silence, son geste,
Ses yeux, d'où sa pensée à peine osait sortir, etc.

Ce dernier trait peint la *réserve*.

La *réserve* d'une femme est dans ses manières et dans son maintien; la *retenue*, dans sa conduite; la *modestie*, dans ses discours, ses réponses, etc.; la *décence*, dans ses vêtements et dans tout ce qui doit paraître d'elle; la *pudeur*, dans ses sentiments secrets et dans tout ce qu'elle doit cacher.

La *réserve* se tient sur ses gardes: la *retenue* gouverne ses mouvements: la *modestie* s'ignore: la *décence* se connaît et se juge elle-même: la *pudeur* se cache, et rougit même quand on ne la voit pas; il lui suffit d'une pensée.

Une femme vertueuse et *modeste*, franche et *réservee*, *retenue* sans y être forcée et sans savoir pourquoi, *décente* sans affectation, pleine à la fois de *pudeur* et de naïveté, est ce qu'il y a de plus parfait et de plus aimable sur terre.

La grande différence qui existe entre un homme et une femme qui possèdent les qualités dont je viens de parler, c'est qu'un homme *modeste*, *réservee*, *retenu* et *décent*, le sait et s'en fait un devoir; une femme l'ignore: c'est son instinct, sa disposition, son habitude; le naturel vient chez elle avant le devoir, et le charme de l'un se joint à la solidité de l'autre. (F. G.)—(V. RETENUE, MODESTIE.)

1168. Résidence, Domicile, Demeure.

L'idée propre de *résidence* est celle d'un lieu où l'on est fixé, établi; celle de *domicile* est l'idée plus restreinte d'une maison et de l'habitation: l'idée de *demeure* est celle ou d'un lieu vague ou d'un lieu particulier où l'on se renferme.

La *résidence* est la *demeure* habituelle et fixe; le *domicile*, la *demeure* légale ou reconnue par la loi; la *demeure*, le lieu où vous êtes établi dans le dessein d'y rester, ou même le lieu où vous logez.

Les gens en place, attachés par une charge, un office, un emploi à un tel lieu, ont une *résidence* nécessaire: on ne prétend pas dire qu'ils soient toujours à leur *résidence*. Les mineurs et les pupilles n'ont d'autre *domicile* que celui de leur père ou de leur tuteur; et peut-être n'en ont-ils jamais approché. Il y a beaucoup de misérables qui n'ont point de *demeure*; oh! cela est vrai, et la terre est bien souvent leur lit.

Il semblerait qu'on peut être en trois endroits à la fois ; car il arrive que des gens qui ont leur *résidence* naturelle dans la province, auront un *domicile* dans la capitale, et feront leur *demeure* habituelle à la cour. Il y a plus, avec vingt procès dans vingt juridictions différentes, on aura vingt *domiciles* différents tout à la fois : c'est ce qu'on appelle *domiciles* d'élection.

Résidence se dit principalement à l'égard des personnes qui exercent un office ou un ministère public. *Domicile* est un mot de pratique ; le *domicile* s'acquiert par tant de temps de *demeure*, et il donne la qualité d'habitant et de citoyen. La *demeure* se considère sous toutes sortes de rapports physiques ou civils, etc. ; on dit une *demeure* agréable ou triste : les huissiers doivent marquer dans leurs exploits le lieu de leur *demeure*, etc. (R.)

1169. Respect, Égards, Considération, Déférence.

Termes qui désignent en général l'attention et la retenue dont on doit user dans les procédés à l'égard de quelqu'un.

On a du *respect* pour l'autorité, des *égards* pour la faiblesse, de la *considération* pour la naissance, de la *déférence* pour un avis. On doit du *respect* à soi-même, des *égards* à ses égaux, de la *considération* à ses supérieurs, de la *déférence* à ses amis. Le malheur mérite du *respect* ; le repentir, des *égards* ; les grandes places, de la *considération* ; les prières, de la *déférence*.

On dit : j'ai du *respect*, des *égards*, de la *déférence* pour M. un tel : et on dit passivement, M. un tel a beaucoup de *considération* pour moi. (Encycl., IV, 43.)

1170. Respirer, Soupirer après.

On dit *respirer* la chose et *soupirer* pour une chose. Ces mots désignent figurément le désir, l'ardeur, la passion dont le cœur est si plein qu'il semble l'exhaler, ou par une *respiration* forte, ou par des *soupirs* répétés. Cette explication seule donne la différence des deux expressions. La *respiration* forte marque la force du désir, et le *soupir* exprime la peine du cœur. La même passion, dans son impatience, ne *respire* qu'après l'objet après lequel elle *soupire* dans son affliction. *Respirer* annonce un désir plus ardent et plus énergique ; et *soupirer*, un désir plus tendre et plus touchant.

La colère, la vengeance, la férocité ne *respirent* que la destruction et le crime ; elles ne *soupirent* pas ces passions fougueuses. Des passions douces et timides *soupirent* pour leur objet plutôt qu'elles ne le *respirent*, jusqu'à ce qu'exaltées par une vive effervescence, elles sortent, pour ainsi dire, de leur caractère.

Vous qui aimez la guerre, vous *respirez* donc le malheur et le sang de vos semblables, de vos amis, de vos frères. Ah ! vous *soupirerez* bientôt pour la paix, quand les coups sensibles auront amorti, dans votre cœur, cette ambition de gloire ou plutôt de sang, qui vous aveugle et vous emporte.

Le loup affamé ne *respire* qu'après la proie : la biche altérée ne *soupire* qu'après les eaux de la fontaine. Les passions prennent le caractère du sujet passionné.

Un courage mâle *respire* la liberté, il brise vos chaînes ou vous brise contre elles. Une âme douce et timide *soupire* pour la liberté ; elle montre ses chaînes pour attendrir un libérateur.

Il est donc vrai qu'un roi qui ne *respire* que le bonheur de ses sujets est quelquefois réduit à *soupirer* longtemps en vain pour leur soulagement.

Une bonne mère, entourée de ses enfants, ne *respire* que leur félicité : c'est là toutes ses pensées, tous ses soins, toutes ses jouissances ; elle vit pour eux et en eux. Une mère tendre, éloignée de son fils bien-aimé, ne *soupire* que pour son retour : sa joie est loin d'elle ; elle n'a que des vœux pour le rap-peler, et ils sont étouffés par ses soupirs.

Soupirer marque aussi l'intérêt tendre et la sensibilité touchante. Mais quelle énergie que celle de l'expression (une des plus belles de nos expressions figurées), *respirer le carnage*, *respirer la joie* ! Ce que nous *respirons*, c'est ce qui nous anime, c'est ce que nous attirons et répandons sans cesse, c'est ce qui meut toutes nos facultés, c'est notre vie.

Convenons que *respirer après* une chose n'a pas la même force, et se rapproche davantage de *soupirer après*. Cependant, avec moins d'énergie, cette locution a le même caractère distinctif. *Respirer après* marque un désir plus vif, plus impatient, plus empressé ; et *soupirer après* marque un désir ou un regret plus inquiet, plus triste, plus affectueux.

Le malade, dont le courage renaît avec les forces, ne *respire* qu'*après* la santé : un malade, trop débile encore et abattu, ne fait que *soupirer après* elle.

Il me reste à observer que *respirer après* n'exprime proprement que le désir d'un bien qu'on voudrait posséder : tandis que *soupirer après* exprime fréquemment le regret d'un bien qu'on a eu le malheur de perdre.

Vous *respirez après* votre ami vivant : cet ami mort, vous *soupirez* en vain *après* lui. (R.)

1171. Ressemblance, Conformité, Similitude.

Termes qui désignent l'existence des mêmes qualités dans plusieurs sujets différents ; mais *ressemblance* se dit des sujets intellectuels et des sujets corporels ; au lieu que *conformité* ne s'applique qu'aux objets intellectuels, et même plus souvent aux puissances qu'aux actes.

Il semble qu'il ne faille que la présence d'une seule et même qualité dans deux sujets, pour faire de la *ressemblance*, au lieu qu'il faut la présence de plusieurs qualités pour faire *conformité* ; ainsi *ressemblance* peut s'employer presque partout où l'on peut se servir de *conformité*, mais il n'est pas de même de celui-ci. (*Encycl.*, III, 859.)

Plus il y a de *ressemblance* entre deux objets, plus ils approchent de la *conformité* : ainsi la *conformité* est une *ressemblance* parfaite.

La *ressemblance* est donc susceptible de plus et de moins ; et ce mot peut en conséquence servir de complément à tous ceux qui expriment la quantité : peu ou beaucoup de *ressemblance*, assez ou trop de *ressemblance*, plus ou moins ou autant de *ressemblance*. Mais la *conformité* étant une *ressemblance* parfaite, ce mot se construit moins souvent de la même manière. Si l'on veut marquer qu'il manque peu de traits ou qu'il ne manque aucun trait à la plénitude de la *conformité*, on l'indique plutôt par quelque adjectif d'une signification ampliative : une grande ou très-grande *conformité*, une parfaite ou une entière *conformité*.

Quelques traits de *ressemblance* entre la doctrine de l'Eglise catholique et celle des hérétiques des premiers siècles autorisèrent les païens à condamner absolument le christianisme : leurs préventions les empêchaient de remarquer le défaut de *conformité* des unes avec les autres, et l'exacte *conformité* de la doctrine évangélique. (B.)

La *ressemblance* n'est que l'apparence de la *similitude* ; *ressembler*, c'est sembler pareil. Vous étiez toujours revêtu de la *ressemblance* des justes, et cependant votre cœur n'était pas droit devant le Seigneur. (MASSILLON.) Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse *ressemblance* avec la vertu. (LA BRUYÈRE.) C'est parce que la *ressemblance* n'a que l'air de la *conformité* que l'*Encyclopédie* et Beauzée disent qu'elle suppose une moins parfaite *conformité*. C'est encore par la même raison que *ressemblance* ne se dit pas comme *conformité* des goûts et des sentiments qui, étant plutôt intérieurs, veulent être réellement semblables.

Conformité ne se distingue de *similitude* que par l'emploi différent qu'on fait de ces deux mots. La *similitude* se dit plutôt des choses matérielles,

extérieures, *conformité* des choses morales ou intellectuelles. L'horreur et la pitié sont moins des passions de l'âme que des affections naturelles qui dépendent de la sensibilité du corps et de la *similitude* de la conformation. (BUFFON.) On dit une *conformité* de doctrines (BOSSUET), d'intérêts (RACINE), de goûts, de principes, de sentiments (ACADÉMIE). (V. F.)

1172. Ressemblant, Semblable.

Deux objets *ressemblants* ont la même apparence, la même forme, la même figure, les mêmes rapports sensibles : deux objets *semblables* sont seulement propres à être comparés, dignes d'être assimilés, faits pour aller ensemble ou de pair, à cause des rapports communs qu'ils ont également. Un portrait est en lui-même *ressemblant* ; et quand vous comparez deux choses ensemble, vous les trouvez *semblables*.

Nous appliquons le mot *ressemblant* à des objets qui semblent faits sur le même modèle, jetés dans le même moule, formés sur le même dessin, copiés l'un sur l'autre, tandis qu'il suffit de certaines apparences, de quelques traits marqués, de divers rapports sensibles, pour que cette sorte de conformité imparfaite rende des objets *semblables* ou comparables. Ainsi un portrait est *ressemblant*, qui rend bien la figure : deux jumeaux sont *ressemblants*, dont on reconnaît l'un quand on connaît l'autre : deux étoffes sont si *ressemblantes*, que l'on prendrait l'une pour l'autre. Mais un homme, quoique *semblable* à un autre, ne lui est pas toujours *ressemblant* : Achille n'est pas *ressemblant* à un lion, quoiqu'on dise qu'il lui est *semblable* ; nos *semblables* non-seulement ne nous sont pas toujours *ressemblants*, mais il y a de très-grandes différences entre eux et nous.

Le mot *ressemblant* désigne plutôt une *ressemblance* physique, de figure, de forme, d'ordonnance, d'ensemble qui frappe les yeux de la même manière ; au lieu que *semblable* sert également à désigner des rapports métaphysiques, moraux, géométriques, l'espèce, le nombre, la qualité, la valeur, la propriété uniforme ou commune de tout genre. Les malheureux ont des *semblables*, et non des gens *ressemblants* : des figures géométriques ont des propriétés non *ressemblantes*, mais *semblables*, etc. Il faut pourtant dire que ces choses se *ressemblent*, ou qu'elles ont plus ou moins de *ressemblance* ; ce qui induit naturellement à de fausses applications de l'adjectif *ressemblant*. (R.)

Ressemblant est un participe, *semblable* est un adjectif : le premier indique un accident, le second un état.

Dans son article, Beauzée a raison de dire que deux objets *ressemblants* ont la même forme. Mais il définit mal deux choses *semblables* : deux choses *semblables* ont quelque chose en elles d'identique, sont pareilles en un point.

Ce qui fait deux choses *ressemblantes*, c'est une certaine analogie extérieure de l'ensemble ; ce qui fait deux choses *semblables*, c'est une exacte conformité en un ou plusieurs points. *Ressemblant* est plus étendu et plus vague ; *semblable*, plus restreint, a plus d'exactitude et de rigueur : il s'emploie en mathématiques, et en parlant des choses morales ou intellectuelles.

Les hommes sont tous *semblables* ; ils sont mortels, sujets à l'erreur, exposés à toutes sortes d'accidents : leur nature est la même exactement. En ce point, il n'y a entre eux aucune différence. Ils ne sont pas *ressemblants*, parce qu'ils n'ont pas le même extérieur. Un fils est *ressemblant* à son père qui a les mêmes traits ; *semblable* à son père, il aurait les mêmes vertus ou les mêmes défauts. On dira de deux animaux de même espèce qu'ils sont *semblables*. Ces derniers animaux, sans être de la même espèce, sont les plus *ressemblants* et les plus voisins de tous les animaux des parties méridionales des deux continents. (BUFFON.) Achille n'est pas *ressemblant* à un lion, parce qu'il n'a pas la même forme, il lui est *semblable* parce qu'il a le même courage. Un portrait est *ressemblant*, il n'est pas *semblable* à son modèle ; il ne fait que

rendre la figure du modèle; il ne saurait être de même nature. (V. F.)

1173. Rétablir, Restaurer, Réparer.

Ces verbes expriment l'idée commune de refaire, renouveler, mettre de nouveau en état.

Rétablir signifie proprement mettre de nouveau sur pied, remettre une chose en état, en bon état, dans son premier état : *restaurer*, remettre à neuf, restituer une chose dans son intégrité, dans sa force, dans son éclat : *réparer*, raccommoder, redonner à une chose sa forme, sa première apparence, son ancien aspect.

Le travail de *rétablir* est relativement plus grand que celui de *restaurer*; et le travail de *restaurer*, plus grand que celui de *réparer*. On *rétablit* ce qui est renversé, ruiné, détruit : on *restaure* ce qui est dégradé, défiguré, déchu; on *répare* ce qui est gâté, endommagé, détérioré.

On *rétablit* un édifice ruiné; on *rétablit* des fortifications détruites; on *rétablit* un article oublié dans un compte. On *restaure* un bâtiment qui déperit; on *restaure* de vieux tableaux; on *restaure* une statue mutilée. On *répare* une maison négligée; on *répare* une brèche faite à un mur; on *répare* ces ouvrages de l'art qu'on repolir. Ainsi, par le *rétablissement*, ces choses sont remises sur pied et en état : par la *restauration*, elles sont remises comme à neuf et dans leur intégrité : par la *réparation*, elle sont remises comme elles étaient dans les parties qui avaient souffert de l'altération.

Nous disons *rétablir*, *restaurer*, *réparer* ses forces. On *rétablit* ses forces qu'on avait perdues, en les recouvrant avec le temps : on *restaure* ses forces qui étaient fort affaiblies, en les ranimant par un moyen efficace : on *répare* ses forces diminuées, en les reprenant petit à petit.

Au figuré, on dit *rétablir* une loi qui avait été abolie, un usage qui avait été abandonné ou interrompu, un droit qui avait été supprimé, un citoyen qui avait été dépouillé de son état, en un mot, ce qui avait perdu son existence, son influence, son action. On dit *restaurer* une province épuisée, un commerce languissant, les lettres tombées en décadence, les mœurs déchues de leur pureté, tout ce qui, susceptible de variation, a beaucoup perdu de sa force, de sa vigueur, de son activité, de son éclat. On dit *réparer* ses fautes, les torts qu'on a faits, les dommages qu'on a causés, les préjudices qu'on a portés, tout ce qui a donné atteinte à l'état naturel des choses, à leur perfection, à l'ordre établi.

Il ne faut qu'une sottise pour perdre sa réputation; et il est fort douteux qu'on la *rétablisse*, quoi qu'on fasse pour y parvenir. Il n'est si difficile de *restaurer* un peuple, que parce qu'il est très-difficile de réunir ces trois choses : savoir, pouvoir et vouloir. Il n'est guère de maux qu'il ne soit possible de *réparer*, si l'on veut sincèrement en trouver le remède et l'employer. (R.)

1174. Retenue, Modestie.

L'avantage de ces deux qualités se borne au sujet qui les possède : elles contribuent à sa perfection, et ne sont pour les autres qu'un objet de spéculation qui mérite leur applaudissement, mais qui nuit quelquefois à leur satisfaction.

On est *retenu* dans ses paroles et dans ses actions : le trop de liberté qu'on s'y donne est le défaut contraire; quand il est poussé à l'excès, et qu'on n'a nulle *retenue*, il devient impudence. On est *modeste* dans ses desirs, dans ses airs, dans ses postures et dans son habillement, ce qui fait trois genres de *modestie*, par rapport au cœur, à l'esprit et au corps : les vices opposés ne sont pas tous exprimés par le mot d'immodestie, qui ne désigne que celui qui regarde le corps, provenant de l'indécence des postures et des habits. La vanité est, par l'essor et la hauteur des airs qu'on se donne mal à propos, le

vice opposé au genre de *modestie* qui concerne l'esprit. Celui qui est contraire à la *modestie* du cœur est une ambition démesurée, qui fait désirer au delà de ce qui convient et de ce qu'on peut obtenir.

La *retenue* est bonne partout ; mais elle est absolument nécessaire en public et avec les grands : quelque liberté qu'ils semblent accorder, on en est la dupe quand on s'y livre trop ; car ils se réservent toujours un certain droit de respect, dont ils imputent le manquement comme un crime irrémissible. La *modestie* est un ornement pour les personnes qui peuvent prétendre aux plus hauts rangs, pour celles qui ont un mérite connu et distingué, et pour celles à qui leur mérite permet tout sans conséquence ; mais elle est pour toutes les autres personnes une vertu indispensable et d'état, sans laquelle elles ne sauraient paraître décemment, ni éviter le ridicule. (G.)—(V. RÉSERVE, MODESTIE, etc.)

1175. Rétif, Rebours, Revêche, Récalcitrant.

Rétif, *restif*, qui *résiste*, *reste* à la même place, refuse d'avancer. Cette épithète s'applique proprement aux chevaux et aux autres animaux qui servent de monture ou qui sont employés à tirer.

Rebours, qui est à contre-sens, qui prend le contre-pied, qui est *rebroussé* ou relevé en sens contraire. Les ouvriers appellent bois *rebours* celui qui a des nœuds ou de longues fibres croisées, ce qui le rend très-difficile à travailler.

Revêche, qui est âpre, rude, rebutant. On dit des vins, des fruits acerbés, âpres, qu'ils grattent, qu'ils sont *revêches*.

Récalcitrant, qui regimbe, rue, se débat : *recalcitrare*, remuer les talons, jeter les pieds, donner des coups de pied.

Le *rétif* refuse d'obéir ou de céder même à l'aiguillon : il se roidit et se cabre. Le *rebours*, hérissé contre vous, ne donne aucune prise : qui s'y frotte s'y pique. Le *revêche* vous rebute et vous repousse : si vous le pressez, il se révolte ou se soulève. Le *récalcitrant* se débat et se défend : ce n'est pas lui qui ne mord ni ne rue.

Le *rétif* est fantasque, indocile, têtu. Le *rebours* est farouche, morose, intraitable. Le *revêche* est aigre, difficile, entier. Le *récalcitrant* est volontaire, colère, indisciplinable.

L'enfant gâté, accoutumé à faire sa fantaisie, est *rétif*. L'homme bourru, accoutumé à se livrer à son humeur, sans contrariété, sera *rebours*. Une personne haute, accoutumée à l'empire et aux déférences, pourra bien être *revêche*. Un jeune homme ardent, accoutumé à l'indiscipline et à l'impunité, se trouvera *récalcitrant*.

Rétif est du bon style : Boileau dit que pour lui Phébus est sourd et Pégase *rétif* ; et qu'un jeune homme est *rétif* à la censure, et fou dans ses plaisirs.

Rebours est un mot très-négligé et abandonné à la conversation familière, quoique très-expressif. Louis XIII reprochait à des magistrats d'être *rebours*. Amyot, *Vie d'Agis*, dit qu'Épistadéus, homme *rebours*, fier et superbe de nature, mit en avant (contre la loi de Lycurgue), en haine de son fils, qu'il fut loisible à chacun de donner son héritage à qui l'on voudrait.

Revêche n'est point déplacé dans le style modéré. Boileau (*Satire contre les femmes*) fait le portrait de la *revêche* bizarre. Vaugelas dit qu'Alexandre s'était défié de Callisthène comme d'un esprit *revêche*.

Récalcitrant n'est bon que pour le discours familier et plaisant. M. Tout-à-Bas n'a pas mauvaise grâce à dire au père du Joueur :

..... Puisqu'aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'âme aux leçons un peu *récalcitrante*,
Je reviendrai demain. (R.)

1176. Rêve, Réverie.

La *réverie* est un genre de *rêve* ; et ce genre est celui des *rêves* qui obsèdent

l'esprit et qui n'en sont que plus dépourvus de raison. Les *rêves* extravagants et continuels du délire sont des *réveries*.

Le *rêve* est d'un homme *rév*ant : la *réverie* est d'un *réveur*.

La *réverie* est le résultat ou la suite du *rêve*. Le *rêve* est l'imagination qu'on a : la *réverie* est le *rêve* dont on se repaît.

Le *rêve* vous a fait voir un objet comme présent : la *réverie* vous ferait croire qu'il est réel.

Un bon esprit fait quelquefois des *rêves* comme un autre ; mais, au rebours d'un esprit faible, il ne les prend que pour des *réveries*.

Les gens qui font beaucoup de *rêves* sont fort sujets à débiter des *réveries*.

On est distrait par des *rêves*. A force de *réveries*, on devient fou.

Il faut bien des *rêves* avant de découvrir une vérité. Combien de *réveries* on vous débite avant de dire une chose sensée !

Quand on n'a rien à faire, on fait des *rêves*. Le public est comme les gens oisifs, il lui faut toujours quelque *réverie* pour l'occuper et l'amuser, des nombres à deviner, des influences à croire, toujours de la magie.

Que deviendraient les malheureux sans les *rêves* qui endorment quelquefois leur douleur ? Peut-être n'ont-ils jamais rien goûté de si doux que quelques douces *réveries*. Ils sont bien moins redevables aux promesses de l'espérance, qui les font sourire à l'avenir, qu'au charme de ces illusions qui les font jouir du présent.

On répète tous les jours que les ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre sont des *rêves d'un homme de bien* ; si l'on veut dire des *réveries*, j'en suis fâché pour ceux qui parlent ainsi. Ce bon abbé a beaucoup de projets excellents.

La *réverie* est une situation de l'âme qui s'abandonne doucement, et se livre enfin tout entière à ses pensées, à ses imaginations, à ses réflexions. Mais il s'agit ici de l'acte et non de l'état, d'une *réverie*, synonyme d'un *rêve*. (R.)

1177. Rêve, Songe.

Je n'ai trouvé aucune raison de dire que le mot *rêve* a, par lui-même, quelque rapport au sommeil. Ainsi *réver* signifie proprement s'imaginer toutes sortes de choses, vaguer d'un objet à l'autre, sans aucune suite, rouler dans son esprit toutes sortes de pensées décousues et disparates.

Le *songe* est une chose propre au sommeil. Aussi voyons-nous, dans les remarques de Vaugelas, que des gens délicats ne pouvaient se résoudre à dire *songer* pour *penser* ou *réver* à une chose, attendu que ce mot avait un sens particulier.

Ainsi, dans le sens propre, l'homme éveillé fait des *rêves* : on ne dira pas qu'il fait des *songes*. Les *rêves* du délire ne s'appellent pas des *songes*. Nous disons des *rêves* plutôt que des *songes* politiques. Les chimères, les imaginations, les idées fantasques d'un visionnaire, ressemblent assez à des *songes*, mais elles ne sont que des *rêves*. Le *rêve* n'est donc pas proprement un *songe* fait en dormant, comme le disent les vocabulistes, et comme si l'on faisait autrement des *songes* qu'en dormant. Le *songe* n'est que du sommeil : le *rêve* est de la veille comme du sommeil.

Dans l'état de veille, l'abstraction de l'esprit, une passion concentrée, des contemplations extatiques, nous bercent de *rêves* : possédés par nos pensées, nous ne voyons plus, nous n'entendons plus ; c'est un demi-sommeil. Dans l'état de sommeil, l'ébranlement des nerfs, le désordre des humeurs, l'agitation du sang ou celle de l'âme, provoquent des *songes* : l'imagination réveillée, nous voyons en elle, nous entendons ; c'est une demi-veille.

Rien ne ressemble plus aux *songes* de la nuit que les *rêves* du jour ; c'est toujours le travail d'une imagination dérégulée. Les *rêves* du jour ont souvent engendré les *songes* de la nuit ; et les *songes* de la nuit produisent souvent

encore les *rêves* du jour. Les soupçons du jaloux, par exemple, seront des *rêves* ; et des *songes* seront des visions.

Ces visionnaires, si communs dans l'Orient, qui voient dans leurs extases tout ce qu'ils s'imaginent, sont d'autant plus persuadés de la réalité des objets de leurs visions, qu'ils ont fait leurs *rêves* les yeux ouverts, et qu'ils ne peuvent les confondre avec des *songes*.

Mais enfin les *rêves* faits en dormant ne diffèrent-ils pas des *songes* ? Ils en diffèrent en ce que les *rêves*, plus vagues, plus étranges, plus incohérents, plus désordonnés, n'ont aucune apparence de raison, et ne laissent guère de trace, parce qu'ils n'ont guère de suite, tandis que les *songes*, plus frappés, plus sentis, plus liés, plus séduisants, semblent avoir une apparence de raison, et laissent dans le cerveau des traces plus profondes. Avec le sommeil, le *rêve* passe : le *songe* reste après le sommeil. Vous direz un mot de vos *rêves*, trop décousus et trop extravagants pour être retenus : vous racontez vos *songes*, assez présents et assez remarquables pour être rapportés. Il semble que le *songe* soit plutôt d'un esprit préoccupé, et le *rêve*, d'une imagination exaltée.

Macrobe (*Songe de Scipion*, liv. I) distingue plusieurs espèces de *songes*. L'une, produite par les affections présentes du corps et de l'âme, ne signifie rien, et le réveil la dissipe ; c'est le *rêve*. Une autre, produite par une cause surnaturelle, est douée d'une vertu prophétique ; et ces *songes* restent gravés dans la mémoire comme des avis faits pour être expliqués par la divination : ce serait le *songe* proprement dit. Selon cette doctrine, commune à tous les peuples anciens, le *rêve* ne présente que de vains fantômes, et le *songe* révèle des mystères. Cette différence n'existe sans doute pas dans les choses, mais elle aide à discerner celle des termes.

Il y a eu des *songes* prophétiques ; la preuve en est dans l'histoire de *Joseph*, et autres récits de l'Écriture. Il y a des *songes* qui s'accomplissent, tels que celui d'Alexandre à l'égard de Cassandre, celui de la Syracusaine Himère sur l'élévation de Denys le Tyran, celui de Calpurnie sur la mort de César. Mais on ne dira pas que les *rêves* prédisent ou s'accomplissent ; ils ne sont jamais que de fausses visions, des imaginations folles, des idées creuses.

Le *songe* est donc plus spécieux et plus imposant que le *rêve*. Aussi un *songe* formera-t-il le nœud d'une tragédie ; et le *rêve* fournit à peine à la comédie un incident : il est bizarre et extravagant.

Dans un sens figuré, nous disons d'une chose ridicule ou invraisemblable que c'est un *rêve*, une fable, une chimère : nous disons d'une chose fugitive, vaine, illusoire, d'une chose qui n'a ni solidité ni durée, quoique réelle, que c'est un *songe*. Nos projets sont des *rêves*, et la vie est un *songe*. Tout s'accorde à mettre les *rêves* fort au-dessous des *songes*. (R.)

1178. Revenir, Retourner.

On revient au lieu d'où l'on était parti. On retourne où l'on était allé.

On revient dans sa patrie. On retourne dans son exil.

On dit aussi revenir à la vertu, retourner au crime. (G.)

Il semble inutile aujourd'hui de distinguer entre eux ces deux mots. Mais ils ont été quelquefois confondus au XVII^e siècle et par les meilleurs auteurs. Molière et Racine ont eu tort d'employer retourner au lieu de revenir dans les vers suivants :

Le soleil baisse fort, et je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point *retourné*. (MOLIÈRE.)
Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche et *retourne* vainqueur. (RACINE.) (V.F.)

1179. Réussite, Succès, Issue.

Réussite et réussir viennent de l'ancien verbe *ussir*, comme *issue*, suivant la

remarque de La Bruyère, d'*issir*, sortir, en italien *uscir*; *exire* en latin. *Succéder* signifie littéralement *venir après* : le *succès* est ce qui s'ensuit, l'événement, un *cas* qui arrive. Il faut prendre ici le mot *issue* au figuré. *Issue*, comme l'italien *uscita*, marque proprement la *sortie*; et *réussite*, comme l'italien *riusci*, l'*issue* d'une affaire, celle qui répond à vos vues, qui aboutit à vos fins.

1° La *réussite* est le *succès* final et une *issue* prospère. Il y a divers *succès*, divers événements *successifs*, jusqu'à la *réussite* qui est le dernier événement et le *succès* décisif. Il y a de bonnes et de mauvaises *issues*, comme de bons et mauvais *succès*; mais la *réussite* est heureuse, selon la valeur propre du mot, c'est un *succès* réel, le vrai *succès*. *Issue* ne désigne en aucune manière la nature du dénouement : *réussite* la désigne par lui-même, et tant qu'une modification forcée et contraire à l'esprit de la chose n'en altère pas l'idée propre : *succès*, dans un sens absolu, désigne aussi quelquefois bonne *issue*, mais précairement, et non par sa propre vertu, comme le fait *réussite*.

2° L'*issue* est la fin propre de la chose : l'entreprise a une *issue*; mais la personne n'en a pas. Le *succès* est ou le moyen ou la fin des personnes et de leurs actions : les personnes, leurs efforts, leurs entreprises, ont également du *succès*, des *succès*, un bon ou un mauvais *succès*. La *réussite* est la fin des choses et le but des personnes : l'objet de la personne est la *réussite* de l'affaire.

3° L'*issue* est le terme relatif et opposé à l'entrée ou le commencement; la voie est la communication d'un terme à l'autre. Le *succès* roule sur les oppositions et les résistances à vaincre jusqu'à la fin; et un *succès* est contraire à un autre. La *réussite* est un résultat du travail; elle est naturellement opposée à la disgrâce d'échouer.

On ne s'engage pas dans une affaire sans en prévoir l'*issue*. Il n'y a point proprement de *succès* là où il n'y a point d'obstacles à surmonter : entouré d'obstacles, soyez encore content si vous avez des *succès* mêlés. On travaille de toutes ses forces pour la *réussite* et à la *réussite*; mais la fortune se mêle de tout.

L'homme borné ne voit d'*issue* à rien; il craint la fin, n'entreprend pas. Le pusillanime voit toujours devant lui des montagnes ou des abîmes; il désespère du *succès*, il recule. Le présomptueux ne veut pas voir à ses pieds; il ne doutait pas de la *réussite*, il a échoué.

On n'a pas bonne *issue* d'une entreprise téméraire. Avec les mêmes moyens, on aura des *succès* différents. La conduite est une chose, et la *réussite* une autre.

4° *Réussite* est un terme simple et modeste : il se dit à l'égard des affaires, des entreprises, des événements et des *succès* communs, ordinaires, qui n'ont rien d'éclatant ou de bien remarquable : un essai de culture, le projet de raccommoder deux amis, un ouvrage sans prétention, auront de la *réussite*, beaucoup, peu de *réussite* : par l'usage, la *réussite* est seulement ou bonne, heureuse, ou malheureuse, mauvaise. Mais on dit de grands, de brillants *succès*, des *succès* éclatants, glorieux; il est vrai aussi qu'on a des *succès* petits, légers, vains, vulgaires, communs; ainsi ce mot, susceptible de toute sorte de modifications, s'applique à toute sorte d'objets et de choses. *Issue*, au figuré, sied bien dans le style noble; mais il ne désigne que le *succès* bon ou mauvais; et il s'emploie à l'égard des affaires, des entreprises difficiles, compliquées, embarrassées, périlleuses, dont il est au moins très-malaisé de sortir, de se retirer, de sortir avec *succès*, de se retirer avec honneur.

César semblait être assuré de la *réussite* dans les entreprises de sa vie privée, comme s'il était né pour être le plus heureux des particuliers. Dans sa vie publique, les merveilleux *succès* de tout genre qu'il ambitionna, il les eut en maître de la fortune et du monde. Mais quelle fut enfin l'*issue* de tous ses projets? Il mourut en tyran.

Bouhours observe qu'on ne dirait point que la conjuration des Espagnols contre la république de Venise eut une mauvaise *réussite* : en effet, elle eut un mauvais *succès*. On sait quelle en fut l'*issue* pour les conjurés mus par une puissance étrangère.

Le même grammairien assure que *réussite*, mot assez nouveau de son temps, ne se disait que des ouvrages d'esprit, et qu'il aurait été mal appliqué à des ouvrages graves comme la tragédie : il aurait plutôt dit, à l'exemple d'un autre maître de langue, qu'*Andromaque* avait eu un fort grand *succès*, et que les *Plaideurs* avaient une bonne *réussite*. Mais l'usage de ce dernier mot s'est étendu ; et nous ne restreignons pas de même celui de *succès*. Une comédie a, comme une tragédie, un grand *succès*, un *succès* brillant ; ainsi de toute sorte d'ouvrages. Il y a aussi de petits *succès*, et les affaires ordinaires ont une *réussite*. Ce qui gâte presque toutes les *affaires*, dit Montesquieu, c'est ordinairement ceux qui les entreprennent ; outre la *réussite principale*, ils cherchent encore de certains petits *succès* particuliers qui flattent leur amour-propre et les rendent contents d'eux. (R.)

1180. Richesse, Opulence, Abondance.

La *richesse* est l'*abondance* des biens ; l'*opulence* est la réunion des jouissances que la *richesse* peut procurer. L'*abondance* n'est *richesse* que par les avantages qu'on en tire : la *richesse* ne devient *opulence* que lorsqu'on se donne les jouissances qu'elle peut fournir.

L'*abondance* des mines n'est pas une *richesse* pour un pays sans industrie et sans commerce. Un avaré a de la *richesse* et point d'*opulence*.

L'*abondance* ne désigne que le nombre des moyens de jouissance, que l'on ait ou non la faculté d'en jouir : la *richesse* indique positivement que l'on a la faculté d'en jouir : l'*opulence* indique l'exercice de cette faculté.

L'*abondance* peut être nuisible ; la *richesse* inutile, l'*opulence* est toujours agréable.

L'*abondance* ne se dit que des choses ; la *richesse* des choses et des personnes : les hommes seuls savent jouir de l'*opulence*. Ainsi, un pays *abondant* est celui où la terre produit en *abondance* les choses nécessaires à la vie : la *richesse* d'un pays peut s'entendre également de la fertilité du sol et de la *richesse* des habitants : un pays *opulent* est celui où les hommes jouissent de toutes les ressources et de toutes les commodités de la *richesse*.

De même qu'on peut vivre dans la *richesse* sans jouir de rien, on peut, chez autrui, vivre dans l'*abondance* sans rien posséder ; la possession et la jouissance sont deux conditions nécessaires de l'*opulence*. (F. G.)

1181. Ridicule, Risible.

Ridicule, qui doit exciter la risée, qui l'excite : *risible*, qui est propre à exciter le rire, qui l'excite. La *risée* est un *rire* éclatant, long, méprisant et moqueur. On rit de ce qui est *risible* ; on se rit de ce qui est *ridicule*. *Risible* se prend en bonne ou mauvaise part, comme *ridiculus* chez les Latins ; tandis que *ridicule* ne se prend qu'en mauvaise part, comme chez les Latins *ridendus*. Il y a des choses qui font rire, parce qu'elles sont déplacées, désordonnées, immodérées ; et celles-là sont *risibles* et *ridicules*. Il y a des choses qui doivent faire rire, pour remplir leur destination, leur objet ou leur fin ; celles-là sont *risibles* et non *ridicules*.

Un objet est *ridicule* par un contraste frappant entre la manière dont il est et celle dont il doit être, selon le modèle donné, la règle, les bienséances, les convenances. Un mot est *risible* par quelque chose de plaisant et de piquant, qui vous cause une surprise et une joie assez vive pour se manifester par des signes extérieurs et indélébiles.

Un travers d'esprit vous rendait *ridicule* : ce travers est au moins un com-

mencement de folie. Une singularité comique vous rendra *risible* : cette singularité peut être fort raisonnable.

L'homme *ridicule*, dit La Bruyère, est celui qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences d'un sot. Je ne dispute point au sot la qualité de *ridicule* : mais le fou, qui me fait rire par un excès de singularité, lui dispute la prééminence. Il est vrai qu'on ne peut pas regarder en face un sot avéré sans lui trouver quelque chose de *risible* au moins, et sans savoir quoi.

Don Quichotte est un personnage très-*ridicule* ; et l'on ne dira pas qu'il soit sot, Sancho Pança parle toujours bon sens et toujours d'une manière *risible*.

Un homme sage, c'est souvent celui que les fous à la mode trouvent fort *ridicule*. Un discours sensé, ce sera très-souvent celui que les sots trouveront fort *risible*.

Il nous arrive quelquefois des choses *risibles* ; et nous en faisons d'assez *ridicules*, chacun à notre tour.

Si vous racontez des choses *ridicules*, que ce soit d'une manière *risible*.

Risible, pris en mauvaise part, dit beaucoup moins que *ridicule* : la chose *risible* peut faire rire ; la chose *ridicule* le fait. On rit aussi de la chose *risible* ; c'est un plaisir : mais il faut qu'on rie de la chose *ridicule* ; tout le monde en rit ; on en rit avec éclat, et on rit encore : c'est une joie. (R.)

1182. Roc, Roche, Rocher.

Le *roc* est une masse de pierre très-dure enracinée dans la terre et ordinairement élevée au-dessus de sa surface. Ce mot simple est le genre à l'égard de la *roche* et du *rocher*.

La *roche* est un *roc* isolé, d'une grosseur et d'une grandeur considérables, comme aussi un bloc ou un fragment détaché du *rocher*. La *roche* et la *roque* ont donné leur nom à un grand nombre de villages et de villes, auxquels elles ont même quelquefois fourni l'emplacement ; preuve de leur volume ou de leur étendue. La *roche* est donc une grande masse particulière, isolée, coupée ; mais c'est aussi la pierre détachée du *roc* ; et c'est ainsi que l'architecte appelle les morceaux de *roc* avant qu'ils soient taillés. Il faut donc dire que les héros d'Homère lancent des *roches*, et non pas des *rochers*, comme il arrive aux traducteurs de le dire. On dira donc que Sisyphe roule sans cesse une *roche* dans l'enfer, et non un *rocher*, comme on le dit toujours ; mais sa *roche* roule du haut du *rocher*. Permis aux Titans qui vont escalader le ciel de déraciner les *rochers* et d'entasser les montagnes.

Si c'est la masse surtout que l'on considère dans la *roche*, c'est l'élévation et l'escarpement que l'on envisage dans le *rocher*. Le *rocher* est un *roc* très-élevé, très-haut, très-escarpé, scabreux, roide, hérissé de pointes et terminé en pointe. On monte sur une *roche* ; on grimpe sur un *rocher*. La *roche* est quelquefois plate, mais le *rocher* pointu. Ariane et Prométhée sont transportés sur la pointe d'un *rocher*. On bâtit une ville sur une *roche*, et une forteresse sur un *rocher*.

Roc désigne proprement la nature de la pierre, la qualité de la matière dont il est formé : cette pierre est très-dure ; il est difficile de tailler dans le *roc* vif. Aussi le *roc* est-il ferme et inébranlable : on est ferme comme un *roc*. Ne négligeons pas les idées secondaires ou accessoires.

J'ai dit que la *roche* était quelquefois la pierre détachée ; mais ce mot exprime souvent de grandes masses de pierres de différentes qualités, ou même des matières très-différentes. Il y a des *roches* molles comme des *roches* dures. On voit à Houelgouet, en Bretagne, des *roches* de granit, dont la principale (la plus grande que l'on connaisse) a trente pieds de hauteur et plus du double de largeur. Les *roches* sont aussi regardées comme des sources, des réservoirs, des mines, des laboratoires dans lesquels la nature forme différentes sortes de productions utiles et curieuses : eau de *roche*, cristal de *roche*, etc.

L'idée de force est particulièrement dominante dans le *rocher*. C'est un écueil ; on se brise contre un *rocher*. Le *rocher* est inébranlable, et un cœur de *rocher* est insensible. Le *rocher* se prend aussi pour un asile, une défense, un rempart, on s'y retire, on s'y retranche, on s'y fortifie. Le Seigneur est mon *rocher* et ma force, disaient les anciens traducteurs des psaumes.

Roche présente l'idée de masse, d'élévation et d'étendue, mais sans aspérités insurmontables : c'est, pour ainsi dire, la base sur laquelle s'élèvent ces blocs inaccessibles, ardues et dépouillés de verdure : le *roc*.

Celui-ci, composé d'un son dur et bref, est en quelque sorte l'ellipse de *roche*. Il présente l'idée d'un corps dur et isolé. Nous ne lui supposons qu'une certaine étendue. L'imagination, l'œil le saisit, l'embrasse et le dessine.

Roc est rarement employé au pluriel, il perdrait alors son isolement et les *rochers* prendraient sa place. On dit toucher au *roc*, lorsqu'on fouille ; mais c'est une expression particulière qui annonce la présence d'un corps dur, parce que la dureté est son essence.

Roche est en quelque sorte le pluriel de *roc* ; ce sont des masses entassées, immenses, ardues, dont l'œil ne saisit pas l'ensemble : elles présentent de grands tableaux. Nous disons les *rochers* des Pyrénées et des Alpes : *roche* ne peindrait que l'élévation, l'immensité ; *roc* ne désignerait qu'une portion isolée.

On dit un banc de *roche*, un banc de *rocher*, pour exprimer la continuité, l'étendue des écueils ; mais on ne dit pas un banc de *roc* ; s'il est isolé, il a son expression particulière, c'est un rescif. (R.)

1183. Rogue, Arrogant, Fier, Dédaigneux.

Vous reconnaissez l'homme *rogue* à sa hauteur, à sa roideur, à sa morgue ; l'*arrogant* à sa morgue, à ses manières hautaines, à ses prétentions hardies ; le *fier*, à sa hauteur, à sa confiance dans ses forces, au cas qu'il fait de lui ; le *dédaigneux*, à sa hauteur, à son affectation de dignité, au grand mépris qu'il témoigne pour les autres.

Le *rogue* affecte dans son air la supériorité. L'*arrogant* affecte dans ses manières et ses entreprises la domination. Le *fier* affecte dans ses habitudes une orgueilleuse indépendance. Le *dédaigneux* affecte dans toute sa personne une opinion injurieuse des autres.

Le *rogue* laisse tomber sur vous ses regards. L'*arrogant* lance sur vous ses regards impérieux, si je puis dire ainsi. Le *fier* ne daigne pas tourner vers vous ses regards. Le *dédaigneux* promène tout autour de lui des regards insolents.

Voyez cet homme étonné et enorgueilli de son élévation : comme il est *rogue* ! Voyez celui-là, devenu présomptueux et hautain par ses succès : comme il est *arrogant* ! Voyez celui-ci qui prend sa fortune pour son mérite : comme il est *fier* ! Voyez cet autre qui croirait n'être rien, s'il vous comptait pour quelque chose : comme il est *dédaigneux* ! Consolerez-vous, mes amis ; considérez-les tous : comme ils sont sots !

Convenez avec moi que cette mine *rogue* fait rire ; que ces airs *arrogants* font hausser les épaules ; que cette contenance *fière* fait fuir tout le monde ; que cet air *dédaigneux* fait pitié. Que voulez-vous de plus ! tout se paye. (R.)

1184. Roi, Monarque, Prince, Potentat, Empereur.

Roi, qui régit, qui dirige, qui guide.

Monarque est le grec *μόναρχος*, composé de *μόνος*, seul, et d'*ἀρχή*, gouvernement, magistrature : c'est le gouvernement d'un seul.

Prince, qui est le premier en tête, le chef.

Potentat, qui a une grande puissance, qui a le pouvoir sur un pays étendu.

Empereur, qui commande, qui se fait obéir. Les latins ont dit *imperator*.

Ce nom ne désignait chez eux qu'un chef militaire, un général. Les *empereurs* romains furent beaucoup mieux nommés qu'on ne le pensait ; car leur gouvernement fut en effet purement militaire.

Le mot *roi* désigne la fonction ou l'office ; cet office est de diriger, de conduire. *Monarque* désigne le genre de gouvernement ; ce genre est la monarchie, le gouvernement d'un seul. *Potentat* désigne la puissance : cette puissance est la réunion des forces d'un grand État. *Prince* désigne le rang : ce rang est le premier, ou celui de chef. *Empereur* désigne la charge ou l'autorité : cette autorité est le droit de commander.

Un *roi* n'est point *monarque*, si les pouvoirs politiques sont partagés : il y avait deux *rois* à Lacédémone, et son gouvernement n'était point *monarchique*. Un *monarque* n'est guère appelé, dans le style vulgaire, un *potentat*, s'il n'a une grande puissance relative. Le peuple est le *prince* dans la démocratie, comme l'est, dans une *monarchie*, le *roi* ; car il y a partout un chef, une souveraineté. L'*empereur* est un grand *potentat* par sa vaste domination, ou un grand *prince* par sa vaste suprématie : il aura une grande puissance, s'il est *monarque* ; il n'aura qu'une grande dignité, s'il n'est que le chef d'une grande confédération de *princes* et de *rois*. On appelle *empire* un État vaste, dans lequel sont réunis ou rassemblés divers peuples : tel était l'*empire romain*.

Roi, *prince*, *empereur*, sont des titres de dignités affectés à différents chefs : *monarque* et *potentat* ne sont que des qualifications tirées du gouvernement et de la puissance. On dit le *roi d'Espagne* ; et ce *roi* est un *monarque* et un *potentat*. On dit l'*empereur d'Allemagne*, et cet *empereur* n'est réellement, en cette qualité, ni *potentat* ni *monarque* ; tandis que l'*empereur des Turcs* ou de *Constantinople* est un *potentat*, et même un despote. On est *prince* d'une province, d'un canton qualifié de *principauté* : ainsi les États d'un *roi* s'appellent *royaume*, et ceux d'un *empereur*, *empire*. Le titre d'*empereur* est regardé comme plus illustre que celui de *roi*, mais sans donner par lui-même une prééminence sur les *rois* indépendants. Quelquefois les *rois* de France, quand ils faisaient leurs enfants *rois*, ont pris la qualité d'*empereur* : cette qualité leur est même donnée par d'autres puissances, telles que la Porte. *Prince* n'est quelquefois qu'un titre d'honneur, sans autorité, comme fut jadis le nom de *roi* : les enfants de nos premiers *rois* s'appelaient *rois* ; ils ne sont plus que *princes* ; ce titre, selon la valeur du mot, convient assez aux *premiers* sujets d'un royaume. Observons les variations des mots ; mais remontons toujours à leur source. (B.)

1185. Roide, Rigide, Rigoureux.

Au figuré, ces épithètes attribuent aux personnes un mélange de sévérité, de fermeté, de dureté, de rudesse. *Sévère* signifie qui a l'air grave et triste, qui n'a point de douceur, d'agrément, de souplesse : *ferme*, qui se maintient dans le même état, qui résiste à la force, qui persiste constamment dans sa direction : *dur*, qui ne cède point à la pression, qui ne s'amollit pas, dont les parties conservent leur adhérence et leur direction : *rude*, qui est grossier et raboteux, qui blesse ou gratte au toucher, qui fait une impression désagréable.

Roide, qui est fortement tendu, qui tend avec force dans sa direction : ainsi une montagne escarpée est *roide* ; un fleuve coule avec *roideur* ou rapidité ; on se *roidit* en se tendant avec force. Les Latins disaient *rigor* pour exprimer l'idée de *roideur*, mais particulièrement la *roideur* et la *dureté* causées par le froid. Leur mot *rigiditas* désigne surtout la dureté, ou plutôt l'endurcissement. La *roideur* est une forte tension, elle suppose de la dureté ; mais la dureté caractérise proprement la *rigidité*. Un bras tendu a de la *roideur* ; et une barre de fer, de la *rigidité*. Le mot *rigueur* annonce de la dureté, mais en outre une rudesse, une action qui blesse, quelque chose de fâcheux : c'est ainsi qu'une saison est *rigoureuse*. Au moral, ce terme répond bien à notre

mot *ric*, *ric-à-ric*, strictement, sans rien passer, sans se rien céder; à la *rigueur*, avec la plus scrupuleuse exactitude.

Ainsi une personne *roide* ne plie pas; elle résiste sans faiblir; elle est d'une sévérité inflexible. Une personne *rigide* ne se prête pas; elle ne sait point mollir; elle est d'une sévérité intraitable. Une personne *rigoureuse* ne se relâche pas; elle pousse toujours sa pointe; elle est d'une sévérité impitoyable. Je parle au figuré.

On a le caractère, l'esprit *roide*. On a des principes, des mœurs *rigides*. On a la conduite, l'empire *rigoureux*.

En général, la *roideur* est une sorte de défaut qui fait qu'on n'a ni liant, ni ménagements, ni égards; qu'on ne sait ni rien céder, ni revenir sur ses pas; qu'on choque, qu'on heurte, qu'on éloigne les autres. La *rigidité* est la *roideur* d'une vertu ou d'une rectitude d'âme, qui, invariablement attachée aux règles les plus sévères, ne nous paraît quelquefois un défaut qu'à raison de notre faiblesse, de nos imperfections, de notre impuissance, qu'elle condamne, sans adoucissement et sans retour, à subir toute la dureté de la loi la plus dure. La *rigueur* est une *roideur* de jugement et de volonté, qui fait qu'on pousse le droit ou le pouvoir aussi loin qu'ils peuvent aller; qu'on prend toujours, dans la sanction, sans aucun égard, le sens le plus strict et les peines les plus rudes; qu'on ne donne nul accès à la pitié, à la clémence, à l'indulgence, dans l'exercice de la justice.

Une censure *roide* choque les esprits: une vertu *rigide* les étonne: une justice *rigoureuse* les effraye.

Une discipline trop *roide* contraint et n'obtient rien; une morale trop *rigide* effarouche ou désespère; les lois trop *rigoureuses*, si elles ne soulèvent, abrutissent.

L'indiscipline oblige à la *roideur*; le relâchement, à la *rigidité*; le débordement, à la *rigueur*.

Il faut se tenir ferme plutôt que *roide*. Plus on est *rigide* pour soi, plus on apprend à être indulgent pour autrui. Un juge doit être bien juste, s'il veut avoir quelque droit à être *rigoureux*.

Un instituteur bien *roide* dresse des animaux; mais il s'agit de former la raison et le cœur de l'homme. Un casuiste *rigide* montre la perfection, chose excellente; mais il s'agit d'y conduire. Un juge *rigoureux* est toujours pour la rigueur de la loi; mais il s'agit d'être pour la justice, qui applique la loi selon les actions. (R.)

4486. Rondeur, Rotondité.

Rondeur exprime l'idée abstraite d'une figure *ronde*, et la *rotondité* est la *rondeur* propre à tel ou tel corps, la figure de ce corps *ronde*.

Il ne faut donc pas écouter des vocabulistes tranchants, qui vous diront que *rotondité* est un mauvais mot. Ce mot est formé selon l'analogie de la langue, et distingué du mot simple par une nuance particulière. L'Académie en avait mieux jugé, en se bornant à observer qu'il n'était d'usage que dans le genre domestique; mais il a aussi sa place dans le genre plaisant. Le valet du *Joueur* dit :

J'aurais un bon carrosse à ressorts bien liants;
De ma *rotondité* j'emplirais le dedans. (REGNARD.)

Ainsi, tandis que *rondeur* ne désigne que la figure, *rotondité* sert encore à désigner la grosseur, l'ampleur, la capacité de tel corps *ronde*. Observez qu'une roue et une boule sont *roundes*, mais qu'elles diffèrent dans leur *rondeur*; la roue est plate, la boule est *ronde* en tous sens; or, c'est ce qui sera fort bien distingué par le mot *rotondité*, déjà employé à désigner la grosseur dans la *rondeur*.

On dira la *rondeur* et la *rotondité* de la terre, avec l'Académie: la *rondeur*,

pour désigner sa figure; la *rotondité*, pour désigner sa capacité ou l'espace renfermé dans sa *rondeur* en différents sens. A la vérité, j'aimerais mieux dire la *sphéricité de la terre*, et réserver le mot de *rotondité* pour les objets communs.

Et ce n'est pas une supposition gratuite que ce sens particulier attribué au mot *rotondité* : vous le trouvez dans celui de *rotonde*, bâtiment *rond* qui renferme un assez grand espace dans sa capacité, ou qui a un assez gros volume. (R.)

1187. Rôt, Rôti.

Le *rôt* est le service des mets *rôtis* : le *rôti* est la viande *rôtie*. La viande se dore, prend une couleur rougeâtre en *rôtissant*.

Les viandes de boucherie, la volaille, le gibier, etc., cuits à la broche, sont du *rôti* : les différents plats de cette espèce composent le *rôt* : les grosses pièces, le gros *rôt*; et les petites, le menu *rôt*. On sert le *rôt*, et vous mangez du *rôti*. Le *rôt* est servi après les *entrées* : le *rôti* est autrement préparé que le *bouilli*. Il y a un *rôt* en maigre comme en gras; mais la viande *rôtie* est seule du *rôti*.

Nos bons aïeux ne connaissaient guère que le *pot* et le *rôt*, ou les deux services du *bouilli* et du *rôti* : ainsi l'on disait, et nous le répétons encore : tel homme est à *pot* et à *rôt* dans cette maison, quand il y est très-familier. Jusque dans le sixième siècle, on ne vit, en viande, sur les tables, et même aux repas d'appareil, que du *bouilli* et du *rôti*, avec quelques sauces à part; le gibier fut longtemps réservé pour les grands jours. La magnificence des festins consistait surtout dans la somptuosité du *rôt*, comme aujourd'hui aux noces de village : on y servait des sangliers et des bœufs entiers et remplis d'autres animaux.

Aujourd'hui la cuisine française, la plus habile, la plus agaçante, la plus mortelle de l'Europe, a trouvé l'art de nous faire simplement dîner avec les entrées. Le service du *rôt* est presque entièrement retranché : dans les repas ordinaires, il y a seulement quelques plats de *rôti* mêlés avec l'entremets. (R.)

1188. Route, Voie, Chemin.

Le mot *route* renferme dans son idée quelque chose d'ordinaire et de fréquenté; c'est pourquoi l'on dit la *route* de Lyon, la *route* de Flandre. Le mot de *voie* marque une conduite certaine vers le lieu dont il est question : ainsi l'on dit que les souffrances sont la *voie* du ciel. Le mot de *chemin* signifie précisément le terrain qu'on suit et dans lequel on marche, et en ce sens on dit que les *chemins* coupés sont quelquefois les plus courts, mais que le grand *chemin* est toujours plus sûr.

Les *routes* diffèrent proprement entre elles par la diversité des places et des pays par où l'on veut passer : on va de Paris à Lyon par la *route* de Bourgogne ou par la *route* du Nivernais. La différence qu'il y a entre les *voies* semble venir de la diversité des manières dont on peut voyager : on va à Rome, ou par la *voie* de l'eau, ou par la *voie* de terre. Les *chemins* paraissent différer entre eux par la diversité de leur situation et de leurs contours : on suit le *chemin* pavé, ou le *chemin* des terres.

Si vous allez en Champagne par la *voie* de terre, votre *route* ne sera pas longue, et vous aurez un beau *chemin*. (*Encycl.*, III, 275.)

On dit d'une *route* qu'elle est belle ou ennuyeuse, à raison des agréments qu'elle présente aux voyageurs; d'une *voie*, qu'elle est commode ou incommode, à raison des avantages qu'elle leur offre; et d'un *chemin*, qu'il est bon ou mauvais, à raison du plus ou du moins de facilité dont il est pour la marche. (B.)

Dans le sens figuré, la bonne *route* conduit sûrement au but; la bonne *voie* y mène avec honneur; le bon *chemin* y mène facilement.

On se sert aussi des mots de *route* et de *chemin* pour désigner la marche; mais il y a alors cette différence que le premier, ne regardant que la marche en elle-même, s'emploie dans un sens absolu et général, sans admettre aucune idée de mesure ou de quantité : ainsi l'on dit simplement être en *route*, faire *route*; au lieu que le second, ayant non-seulement rapport à la marche, mais encore à l'arrivée qui en est le but, s'emploie dans un sens relatif à une idée de quantité, marquée par un terme exprès, ou indiquée par la valeur de ce qui lui est joint; de sorte qu'on dit faire peu ou beaucoup de *chemin*, avancer *en chemin*. Quant au mot de *voie*, s'il n'est en aucune façon d'usage pour désigner la marche, il l'est en revanche pour désigner la voiture ou la façon dont on fait cette marche : ainsi l'on dit d'un voyageur qu'il va par la *voie* de la poste, par la *voie* du coche, par la *voie* du messager; mais cette idée est tout à fait étrangère aux deux autres, et tire par conséquent celui-ci hors du rang de leurs synonymes à cet égard. (G.)

1189. Rustaud, Rustre.

Gens fort *rustiques*, qui ont toute la rusticité ou toute la grossièreté et la rudesse des gens de la campagne.

Rustaud ne s'applique qu'aux gens de la campagne ou du peuple qui ont conservé tout l'air et les manières de leur état, sans aucune éducation. *Rustre* s'applique même aux gens qui, ayant reçu de l'éducation et ayant vécu dans un monde bien élevé, ont néanmoins des manières semblables à celles du paysan ou de la populace qui a manqué totalement de culture. Le manant est *rustaud* ou *rustre* : le bourgeois ou autre est *rustre* et non *rustaud*.

Ainsi, c'est faute d'éducation, faute d'usage, qu'on est *rustaud* : c'est par humeur, par rudesse de caractère, qu'on est *rustre*. Un gros franc paysan a l'air *rustaud*, la mine *rustaude* : un homme farouche et bourru a l'air *rustre*, la mine *rustre*.

Le *rustaud* ne se gêne point; il est hardiment ce qu'il est : le *rustre* ne ménage rien; il est rudement ce qu'il est. Les manières du *rustaud* choquent, heurtent : les manières du *rustre* vous choquent, vous heurtent. Les manières du *rustaud* sont ses formes : les manières du *rustre* sont ses mœurs. Le *rustaud* l'est en action : le *rustre* l'est par caractère. (R.)

8

1190. Sacrifier, Immoler.

Sacrifier signifie rendre *sacré*, se dépouiller d'une chose pour la consacrer à la Divinité, la dévouer de manière qu'elle soit perdue ou transformée. *Immoler* signifie offrir un sacrifice sanglant, égorger une victime sur l'autel, détruire ce qu'on dévoue : ce mot vient de *mola*, nom de la pâte sacrée qu'on mettait sur la tête de la victime avant de l'égorger.

Il y a différentes sortes de *sacrifices*; l'*immolation* est le plus grand des *sacrifices*. On *sacrifie* toute sorte d'objets : on n'*immole* que des victimes, des êtres animés. L'objet *sacrifié* est voué à la Divinité : l'objet *immolé* est détruit à l'honneur de la Divinité. Le *sacrifice* a généralement pour but d'honorer, et l'*immolation* a pour but particulier d'apaiser.

Les persécuteurs du christianisme naissant obligeaient les chrétiens à *sacrifier* aux faux dieux, non en leur faisant *immoler* des animaux, mais seulement en exigeant d'eux un acte de culte, comme de brûler de l'encens, de goûter des viandes consacrées.

Si nous dérobons à ces termes leur idée religieuse, si nous en adoucissons la force dans un sens profane et figuré, ils conservent néanmoins encore leur différence. Vous *sacrifiez* tous les genres d'objets ou de choses auxquelles vous renoncez volontairement, dont vous vous dépouillez, que vous abandonnez

pour quelque autre intérêt ou pour l'intérêt d'un autre : vous *immolez*, pour votre satisfaction ou pour la satisfaction d'autrui, des objets animés ou des êtres personnifiés, que vous traitez comme des victimes, que vous dépouillez de ce qu'ils ont de plus précieux, que vous vouez à la mort, à l'anathème, au malheur, etc. L'idée de *sacrifier* est plus vague et plus étendue ; et celle d'*immoler*, plus forte et plus restreinte.

Aristide se *sacrifie* pour sa patrie, en la servant même contre lui, toute ingrate qu'elle est. Codrus *s'immole* pour elle, en achetant la victoire sur ses ennemis par une mort obscure et ignoble.

Celui qui ne sait rien *sacrifier* ne sait pas conserver. Celui qui n'est pas prêt à *s'immoler* ne peut rien de grand.

Celui qui s'accoutumerait à *sacrifier* tous les jours quelque chose de ses intérêts, de ses goûts ou de ses plaisirs, parviendrait enfin à *s'immoler* ou à supporter les privations les plus rudes, à faire les plus grands *sacrifices* sans aucun effort.

Il faut sans doute beaucoup *sacrifier* à la société : quel est l'homme qui ne soit ici que pour lui et qui n'existe que pour lui ? Il faut bien que quelqu'un *s'immole* pour la vérité : si la vérité elle-même, disait Platon, descend incarnée sur la terre, elle sera mise en croix.

Il est beau de *sacrifier* le monde et d'*immoler* son cœur à la sainteté, en se dévouant, au pied des autels, à une vie angélique. Quelle vertu, grand Dieu, pour un tel *sacrifice* !

Il est nécessaire de remarquer que, selon mes définitions, le poids du *sacrifice* tombe quelquefois tout entier sur celui qui le fait, mais que l'action d'*immoler* pèse toujours sur la victime qu'on *immole*. Quand vous *sacrifiez* vos prétentions, vos droits, votre fortune, vous seul en souffrez : si vous *immolez* votre ennemi à votre vengeance, le mal est pour votre victime.

Sacrifier n'exprime qu'un renoncement de votre part : *immoler* exprime la destruction ou la dégradation.

Le *sacrifice* est des choses inanimées comme des objets animés : on n'*immole* que des objets animés, ou du moins des êtres moraux ou métaphysiques, personnifiés dans le discours. Les poètes d'abord ont dit *immoler* la vertu, la gloire, la passion, etc. ; objets souvent personnifiés, et même autrefois déifiés par le paganisme qui règne encore dans notre poésie. Souvent même cette manière de parler revient à celle de *s'immoler* soi-même, en *sacrifiant* ce qu'on a le plus à cœur.

Je vais *sacrifier*, mais c'est à ces beautés
Que je vais *immoler* toutes mes volontés.

(*Polyeucte*, acte II, sc. II.)

.... Pour sauver notre honneur combattu,
Il faut *immoler* tout, et jusqu'à la vertu.

(*Phèdre*, acte III, sc. III.)

Lorsqu'il faut au devoir *immoler* sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du danger qui le presse.

(*Rhadam.*, acte IV, sc. V.)

Ces sortes de *sacrifices* vous obligent à vous combattre, à vous vaincre, à étouffer des sentiments actifs et impérieux, à vous déchirer le cœur, à vous *immoler* en quelque sorte vous-même. Ainsi, dans *Adélaïde du Guesclin*, Coucy dit à Vendôme qu'il s'est *immolé* pour lui, parce qu'il a étouffé son amour pour Adélaïde.

. . . Pour vous, contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'*immole* à vous seul, et je me rends justice ;
Et si ce n'est assez d'un si grand *sacrifice*,
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

Je ne conçois pas comment les grammairiens les plus célèbres du dernier siècle se sont agités sérieusement sur la question (encore indécise) s'il est bien de dire *s'immoler* pour s'exposer à la risée publique. On *s'immole* aux dieux, à sa patrie, à sa famille, c'est-à-dire pour leur satisfaction, leur gloire, leur intérêt : on ne *s'immole* pas à la risée ; car on ne *s'immole* pas pour elle. (R.)

1191. Sagacité, Perspicacité.

Selon l'Académie, la *sagacité* est une pénétration d'esprit, une *perspicacité* par laquelle on découvre, on démêle ce qu'il y a de plus caché, de plus difficile dans une intrigue, une affaire, etc. La *perspicacité* est une force, une vivacité, une pénétration d'esprit qui sert à découvrir les choses les plus difficiles à connaître.

Il est dit dans l'*Encyclopédie* que la *perspicacité* est une pénétration prompte et subtile qui s'exerce sur les choses difficiles à pénétrer. On dit ailleurs que la *sagacité* découvre, démêle ce qu'il y a de difficile, de caché dans les sciences, dans les affaires.

Selon Trévoux, la *perspicacité* paraît plus tenir de l'esprit perçant : elle suppose la force de la lumière et du coup d'œil : elle est clairvoyante ; et c'est la *sagacité* qui est pénétrante ; c'est-à-dire que la *perspicacité* n'est pas pénétrante comme la *sagacité*, quoiqu'elle se distingue par un esprit perçant.

Sagacité, dit Bouhours, exprime la pénétration, le discernement d'un esprit qui recherche et qui découvre ce qu'il y a de plus caché dans les choses. *Perspicacité*, dit ce grammairien, est nécessaire pour exprimer la vertu intellectuelle, par laquelle l'esprit pénètre et voit clairement les choses. Tâchons de distinguer et de fixer les idées.

Sagire, sentir, voir, savoir finement, clairement, distinctement ; d'où *sagacitas*. *Perspicere*, voir à travers, pénétrer dans toute l'étendue, connaître pleinement, parfaitement ; d'où *perspicacitas*. Ainsi le mot de *perspicacité*, beaucoup plus fort et plus expressif, marque la profonde pénétration qui donne la connaissance parfaite ; et celui de *sagacité*, le discernement fin qui acquiert une connaissance claire.

Vous trouverez chez tous les auteurs latins la *sagacité* de l'odorat, du palais, des yeux, des sens, et par métaphore, la *sagacité* de l'homme avisé, prudent, sage, subtil, qui sent, voit, distingue, conjecture, prévoit avec vivacité, finesse, habileté. Cicéron, Horace disent des soins *sagaces*, attentifs, délicats, prévoyants.

Perspicuus est, selon tous les savants, le synonyme de *pellucidus*, *translucidus*, parfaitement clair, manifeste, transparent, et comme dit Capelin, si clair qu'on voit à travers, comme l'eau. *Perspicax* est très-souvent joint à l'épithète *acutus* ; ces deux mots marquent proprement une force vive, subtile, pénétrante, qui perce et découvre tout ce qu'on veut dire, tout ce qu'on peut voir. Vous avez tant de *perspicacité*, écrit Cicéron à Atticus, liv. I, qu'à travers de ce que je dis, vous découvrez même ce que je ne dis pas.

Ainsi donc la *sagacité* est rigoureusement la finesse, l'excellence d'un discernement si subtil, si clairvoyant, si sûr, qu'il distingue sans peine, démêle et voit nettement ce qu'il y a de plus confus et de plus obscur. La *perspicacité* est, à la rigueur, la pénétration, la profondeur d'un esprit si subtil, si perçant, si rapide, qu'il découvre tout d'un coup, approfondit à l'instant, et acquiert la connaissance la plus pleine et la plus parfaite de ce qu'il y a de plus caché et de plus impénétrable. Rappelons-nous que la *finesse* regarde proprement la surface, et la *pénétration* l'intérieur ou la substance des choses. Ainsi le grand discernement fait la *sagacité* ; et la grande pénétration, la *perspicacité*.

La *sagacité* est pénétrante, parce qu'elle est clairvoyante : la *perspicacité* est clairvoyante, parce qu'elle est pénétrante. La *sagacité* discerne si bien les ob-

jets, qu'elle ne permet plus de les confondre l'un avec l'autre : la *perspicacité* manifeste si bien les objets, qu'elle n'y laisse plus rien à découvrir. La *sagacité* voit de loin, et sa connaissance est distincte : la *perspicacité* voit à fond, et sa connaissance est plénrière. La *sagacité* voit bien la chose, malgré tous les obstacles ; la *perspicacité* voit parfaitement dans la chose, malgré sa résistance : la *sagacité* conjecture, devine, prévoit ; la *perspicacité* tire au clair, démontre, met en évidence.

La *sagacité* agit proprement sur les choses obscures ou embrouillées : la *perspicacité*, sur les choses difficiles ou rebelles par elles-mêmes. Il faut surtout de la *sagacité* dans les affaires, et de la *perspicacité* dans les sciences. La prudence veut de la *sagacité* : l'instruction veut de la *perspicacité*. La *perspicacité* est tout intelligence : la *sagacité* sera quelquefois un goût ou un tact très-fin. En belles-lettres, le goût est une sorte de *sagacité* naturelle qui fait sur-le-champ distinguer le beau, le bon de ce qui ne l'est pas : le génie est la *perspicacité* d'une intelligence supérieure, qui voit d'un coup d'œil ce que l'œil ordinaire ne saurait voir.

Avec de la *sagacité*, on démêle, on trie le fil d'une affaire, d'une intrigue embrouillée ; avec de la *perspicacité*, on perce à travers les obstacles, l'on arrive au but par la ligne droite, en renversant les obstacles ; l'autre l'atteint en suivant les replis. La *perspicacité* est plus prompte, l'autre est peut-être plus sûre. (R.)

1192. Sagesse, Prudence.

La *prudence* est une prévoyance raisonnable. (VAUVENARGUES.)

La *sagesse* fait agir et parler à propos. La *prudence* empêche d'agir et de parler mal à propos. La première, pour aller à ses fins, cherche à découvrir les bonnes routes, afin de les suivre. La seconde, pour ne pas manquer son but, tâche de connaître les mauvaises routes, afin de s'en écarter.

Comme les monarques doivent avoir de la *sagesse* pour augmenter leur puissance, ils ne doivent pas avoir moins de *prudence* afin de la borner. (MONTESQUIEU.)

Il était expérimenté
Et savait que la *prudence*
Est mère de la sûreté. (LA FONTAINE.)

Il semble que la *sagesse* soit plus éclairée, et que la *prudence* soit plus réservée.

Le *sage* emploie les moyens qui paraissent les plus propres pour réussir : il se conduit par les lumières de la raison. Le *prudent* prend les voies qu'il croit le plus sûres ; il ne s'expose point dans les chemins inconnus.

Un ancien a dit qu'il est de la *sagesse* de ne parler que de ce qu'on sait parfaitement, surtout lorsqu'on veut se faire estimer. On peut ajouter à cette maxime, qu'il est de la *prudence* de ne parler que de ce qui peut plaire, surtout quand on a dessein de se faire aimer. (G.)

La *sagesse* a pour objet la vérité ; la *prudence*, le bonheur : la *sagesse* s'occupe des choses ; la *prudence*, de nos intérêts. La *sagesse* médite pour découvrir ; la *prudence* travaille sur l'homme, comme dit La Rochefoucauld, pour le régler. La *sagesse* est la raison perfectionnée par la science : la *prudence* est la droite raison appliquée à la conduite de la vie. La *sagesse* vous donnera l'instruction bien ordonnée ; et la *prudence*, le grand art de vivre, comme dit Cicéron. lib. V, de *Finibus*.

La *sagesse* participe, selon Aristote, de l'intelligence qui voit et de la science qui démontre. La *prudence* tient à cette *sagesse* qui apprend à apprécier les biens et les maux, ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut rechercher ; et à l'expérience qui, jugeant par ce qui s'est fait de ce qu'il convient de faire, sert à déterminer la volonté sur le choix des moyens pour assurer les succès. La *sa-*

gesse sera peut-être le partage de quelques jeunes gens : la *prudence* est en général l'apanage de la vieillesse. La *sagesse*, absorbée dans les méditations, se repose sur la *prudence* du soin de régler nos penchants. La *sagesse* est proprement en théorie ; la *prudence* est essentiellement en pratique. Suivant les philosophes, de toutes les qualités de l'âme, la plus éminente est la *sagesse* ; la plus utile est la *prudence*.

Xénophon, Platon, etc., d'après Socrate, uniquement occupés des mœurs, donnent le nom de *sagesse* à la *prudence* proprement dite. Archytas, Cicéron, etc., d'après un usage commun, prennent la *prudence* pour la *sagesse*, ou du moins pour la science des biens qui conviennent à l'homme, ainsi que des maux qui lui sont funestes.

La *sagesse* n'est une vertu proprement dite qu'autant qu'elle influe sur les mœurs. La *prudence*, uniquement attachée aux mœurs, est non-seulement une vertu, mais la première des vertus cardinales, la source et la règle de toutes les autres, en un mot l'habitude de la vertu. La *sagesse* morale, distinguée de la *prudence*, montre les voies générales et le but. La *prudence* vous mène au but par des routes souvent inconnues à la *sagesse*.

La *sagesse* propose ce qui est juste ; la *prudence* détermine le choix des moyens. La *sagesse*, éclairée par la science, dicte des préceptes certains ; la *prudence*, aidée de l'expérience, donne des règles approuvées par la raison. La *sagesse* voit bien et en grand ; la *prudence* voit jusque dans les plus petits détails et prévoit. L'une pense bien, l'autre agit bien. La *sagesse* n'a que l'économie générale du savoir, tandis que la *prudence* est une sorte de providence humaine prête à tout événement. La *prudence*, souvent incertaine et souvent trompée, emploie la circonspection, la diligence, la finesse même, l'art, l'industrie, enfin toutes les ressources légitimes, quand la *sagesse* ne suffit pas. (R.)

Le propre de la *sagesse* est de nous empêcher de faire des fautes, par la connaissance approfondie des règles ou une conduite conforme à la règle. C'est la perfection morale, l'habileté suprême ou la science par excellence.

Un enfant *sage* est obéissant et soumis. Une femme *sage* est honnête. Les *sages* sont les philosophes, et, entre tous, ceux qui ont le mieux connu et enseigné les grandes lois morales : les sept *sages* de la Grèce. Salomon demanda à Dieu la *sagesse*, et il est appelé le *Sage*. Vauvenargues appelle la *sagesse* la connaissance et l'affection du vrai bien.

Comme conduite dans la vie, j'appellerai la *sagesse* une habileté honnête et savante : c'est-à-dire qu'elle n'a pas recours aux expédients, que l'habileté se permet et qu'elle sait à l'avance son but, les difficultés qui l'attendent et les moyens de les vaincre ; tandis que l'habileté consiste souvent à se tirer d'un pas difficile ; la *sagesse* apprend à s'en dégager, et aussi à ne s'y pas embarrasser. La *sagesse* contient donc la *prudence*, qui est « une prévoyance raisonnable. » (VAUVENARGUES.)

Ainsi la *prudence* n'est que cette partie de la *sagesse* qui prévoit le danger, ne s'expose pas. La *prudence* arrête et contient, tandis que la *sagesse* guide. On ne saurait être *sage* sans *prudence* ; on peut n'être que *prudent* et n'être point *sage*. Notre-Seigneur, qui est la *sagesse* même, leur fit cet réponse *prudente* et judicieuse. (BOSSUET.) Voici le portrait que Bossuet fait de la *sagesse* humaine, qu'il trouve vaine : « Ne vous étonnez pas si le même Écclésiaste méprise tout en nous, jusqu'à la *sagesse*, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail. La *sagesse* dont il parle en ce lieu est une *sagesse* insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir ; qui, par beaucoup de raisonnements et d'efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. » La *sagesse* comprend donc la *prudence*, l'habileté et la science. On peut être trop *prudent*, on ne saurait être

trop *sage*. C'est encore une des qualités de la *sagesse* d'être assurée et constante. Elle ne va pas sans une grande tranquillité, qu'elle puise dans le sentiment de sa force. La *prudence* est le recours de la faiblesse. Voilà pourquoi Dieu est *sage*, non *prudent*.

Mais il est entre ces deux mots une différence notable. La *prudence* est une qualité dont on est doué à un degré plus ou moins haut ; il y a comme un fonds de *sagesse* dans lequel on puise. Les proverbes s'appellent la *sagesse* des nations. On avance dans l'étude de la *sagesse*. (BOSSUET.) La voix de la *prudence* se fait entendre en nous. Les conseils de la *sagesse* sont quelque chose d'indépendant de nous et d'autrui. La *prudence* humaine, c'est toute la *prudence* dont un homme est capable. La *sagesse* humaine est le trésor d'expérience et de science amassé par l'humanité tout entière. De là *sagesse*, comme le fait remarquer Roubaud, se dira plutôt en théorie qu'en pratique. Ils appelaient Thalès et Anaxagoras *sages* et non *prudents*, pour n'avoir point de soin des choses plus utiles. (MONTAIGNE.) Les *sages* sont ceux qui ont étudié et approfondi les règles de la science, de la morale, de la politique, qui prévoient les conséquences des événements, qui conseillent, dans l'occasion, la *prudence* ou l'audace. Les *sages* représentèrent en vain à saint Louis que l'habileté n'était pas d'unir ses voisins. (MASSILLON.) J'ose croire, et je vois les *sages* concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés. (BOSSUET.) Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égarait dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Eglise, les *sages* lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point il mettait tout en péril. Les *sages* le prévirent ; mais les *sages* sont-ils crus en ces temps d'empirement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties ? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. (BOSSUET.)

Quand il s'agit de morale, nous avons vu que la *sagesse* était la conformité à la règle. Qu'est-ce que la *prudence* ? La *prudence* sait se tenir loin de toute exagération et défend la *sagesse* contre ses propres excès. C'était la femme *prudente* qui est donnée proprement par le Seigneur, comme dit le *sage*. Pourquoi « donnée proprement par le Seigneur » ? Il ne faut, pour l'entendre, que considérer ce que peut, dans les maisons, la *prudence* tempérée d'une femme *sage* pour les soutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable *sagesse*, et pour calmer des passions violentes qu'une résistance emportée ne ferait qu'aigrir. (BOSSUET.) La *prudence* est une vertu chrétienne qui nous apprend à fuir les occasions, par peur du péché, et à veiller attentivement sur nous-mêmes pour ne pas tomber en tentation. Sans *prudence*, la *sagesse* est en péril, ou plutôt il n'est point de *sagesse*. La *prudence* est, là encore, une partie nécessaire et comme le fondement de la *sagesse*. (V. F.)

1193. Sagesse, Vertu.

Ces deux termes, également relatifs à la conduite de la vie, sont synonymes sous ce point de vue, parce qu'ils indiquent l'un et l'autre le principe d'une conduite louable ; mais ils ont des différences bien marquées.

La *sagesse* suppose dans l'esprit des lumières naturelles ou acquises ; son objet est de diriger l'homme par les meilleures voies. La *vertu* suppose dans le cœur, par tempérament ou par réflexion, du penchant pour le bien moral et de l'éloignement pour le mal : son objet est de soumettre les passions aux lois.

La *sagesse* est comme un fanal qui montre la meilleure voie, dès qu'on lui propose un but ; mais par elle-même elle n'en a point, et les méchants ont leur *sagesse* comme les bons. La *vertu* a un but marqué par les lois, et elle y tend invariablement, par quelque voie qu'elle soit forcée d'y aller. (B.)

La *sagesse* consiste à se rendre attentif à ses véritables et solides intérêts, à

les démêler d'avec ce qui n'en a que l'apparence, à choisir bien et à se soutenir dans des lois éclairées. La *vertu* va plus loin : elle a à cœur le bien de la société ; elle lui sacrifie, dans le besoin, ses propres avantages ; elle sent la beauté et le prix de ce sacrifice, et par là ne balance point de le faire quand il le faut. (*Encycl.*, XIV, 496.)

1194. Sain, Salubre, Salutaire.

Ces trois mots ne peuvent être considérés comme synonymes qu'autant qu'on les applique aux choses qui intéressent la santé, à moins que par figure on ne le transporte à d'autres objets considérés sous un point de vue analogue ; mais *salubre* ne se dit que dans le sens propre.

Les choses *saines* ne nuisent point ; les choses *salubres* font du bien ; les choses *salutaires* sauvent de quelque danger, de quelque mal, de quelque dommage : ainsi ces trois mots sont en gradation.

Il est de l'intérêt du gouvernement que les lieux destinés à l'éducation publique soient dans une situation *saine*, que les aliments de la jeunesse soient plutôt *salubres* que délicats, et qu'on n'épargne rien pour administrer aux enfants, dans leurs maladies, les remèdes les plus *salutaires*.

Mais ce qu'il y a de plus important, c'est qu'on leur inspire la doctrine la plus *saine*, en ce qui concerne la religion et les mœurs, et que, sur ce qui constitue leurs devoirs envers Dieu, envers la patrie, envers les différentes classes d'hommes, ils ne voient que les meilleurs exemples et ne reçoivent que les instructions les plus *salutaires*. (B.)

1195. Sale, Malpropre.

La *saleté* est le contraire de la propreté, de la netteté ; la *malpropreté* est le manque de propreté.

Ce qui est *sale* est dégoûtant. Quelle *saleté* ! quel dégoût ! (LA BRUYÈRE.) Ce qui est *malpropre* n'est pas soigné.

La *malpropre* sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée. (MOLIÈRE.)

Le premier de ces mots montre, en quelque sorte, les taches, les ordures qui souillent la chose, l'effet qu'elles doivent produire. Il y a des âmes *sales*, pétries de boue et d'ordure. (LA BRUYÈRE.) Le second montre seulement l'absence de la propreté. *Sale* dit donc plus que *malpropre*.

En second lieu, ce qui est *malpropre* devrait être propre, est fait pour être propre ou tenu propre ; ce qui est *sale* peut être tel de sa nature. Il y a des choses *sales* qui ne peuvent être que *sales* et qu'il ne faut pas essayer de laver. Ce qui est *malpropre* pourrait et devrait être propre. La *saleté* tient à la nature, la *malpropreté* vient de la négligence.

Enfin *sale* se dit au figuré et *malpropre* ne s'y emploie point. Une *sale* affaire, de *sales* gens. (ACADÉMIE.)

Un dessein plein de gloire et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes *sales*
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales. (MOLIÈRE.)

(V. F.)

1196. Salir, Tacher, Souiller, Ternir.

Salir, c'est mettre des ordures dans ou sur une chose.

Tacher, c'est faire des taches, des marques isolées de saleté.

Souiller vient, selon Ménage, du bas latin *suillare*, vautrer, qui a pour radical *sus*, cochon. C'est *salir* beaucoup, gâter. Il s'emploie peu au propre.

Ternir, c'est ôter l'éclat d'une chose.

Ce qui est *sali* a perdu sa propreté. Ce qui est *taché* est *sali* par places. Ce qui est *souillé* est méconnaissable de saleté ou *taché* d'une espèce particulière de saleté. Ce qui est *terni* a moins d'éclat ou n'a plus d'éclat.

Le linge, les vêtements se *salissent* rien qu'à être portés : la poussière seule, le frottement du corps leur ôtent leur netteté, leur propreté. La moindre ombre se remarque sur ses vêtements, qui n'ont pas encore été *salis*, et leur vive blancheur en accuse toutes les taches. (BOSSUET.)

Pour qu'ils soient *tachés*, il faut qu'une matière étrangère y ait laissé sa marque; on ajoute le plus souvent un régime indirect qui indique de quelle nature sont les taches : *taché* de boue, de sang, etc. Ce sac était lié d'un ruban rouge et *taché* d'encre au milieu. (LE SAGE.)

Pour qu'ils soient *souillés* il faut qu'ils soient tout couverts de saleté ou *tachés* d'une matière par elle-même dégoûtante; on ajoute aussi le plus souvent un régime indirect : *souillé* de boue, de sang, etc.; *souillé* des ordures de l'avarice. (BOSSUET.)

On lave, on nettoie ce qui a été *sali*; on détache, c'est-à-dire on enlève les taches de ce qui est *taché*; ce qui est *souillé* est perdu.

Ce n'est pas tout : même au propre, *souillé* ajoute souvent une idée morale que les autres verbes ne renferment pas. Un homme qui a les mains couvertes de sang a les mains *salies*, ou *tachées* de sang. Si on dit qu'il a les mains *souillées* de sang on fera entendre qu'il a commis un crime : il n'y a que le sang humain qui *souille*. L'idée morale l'emporte même ici, de telle sorte qu'on peut dire que *souiller* n'est pas pris au propre : ce qui reste de son sens propre, c'est l'impossibilité ou au moins l'extrême difficulté de faire disparaître la souillure; comme l'a dit un poète moderne :

La mer y passerait sans laver la *souillure* :
Car l'abîme est immense et la *tache* est au fond.

Qui a une fois trempé ses mains dans le sang innocent les a pour toujours *souillées* de sang, bien qu'elles ne soient plus *tachées* de sang, ni *salies*.

Au figuré, on dit une gloire *ternie*, *tachée*, *salie* et *souillée*.

La gloire *ternie* est moins éclatante qu'auparavant.

L'hymen de Soliman *ternit-il* sa mémoire? (RACINE.)

Le temps *ternit* la gloire en la plongeant dans les ombres de l'oubli. Si, quelques années après votre mort, vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne pas voir votre nom *terni*. (BOSSUET.)

Une gloire *tachée* n'est atteinte qu'en un seul point : Il ne faut qu'une mauvaise action pour *tacher* la plus belle vie. (ACADÉMIE.)

Une gloire *salie* semble être tombée dans la boue. Heureux si sa gloire n'eût pas été *salie* par ce lâche forfait ! (BOSSUET.)

Une gloire *souillée* n'est plus de la gloire, elle est défigurée, changée en infamie, et dans un sens particulier que peut donner au verbe un régime indirect, déshonorée par les moyens mêmes qui ont servi à l'acquérir. Les conseils d'un flatteur allaient *souiller* toute la gloire d'Assuérus. (MASSILLON.) La gloire des conquêtes est toujours *souillée* de sang. (IDEM.)

Par cet exemple, on peut facilement comprendre les différences qui existent, au figuré, entre ces différents verbes : *salir* et *souiller* sont les deux qui se rapprochent le plus l'un de l'autre. *Salir* est énergique; *souiller* est à la fois énergique et noble. *Salir* est toujours couvrir ou remplir d'ordures. On dit *salir* l'imagination ou la remplir d'idées sales.

Souiller indique une action plus pénétrante, qui dénature et altère la chose *souillée*.

Et la mort à mes yeux dérochant la clarté
Rend au jour qu'ils *souillaient* toute sa pureté. (RACINE.)

Une imagination *salie* n'est pas perdue sans espoir comme une imagination *souillée*. Il n'y a que Dieu qui puisse sauver, laver les taches d'une âme *souillée*. Ne suivez pas vos pensées et vos yeux, vous *souillant* et vous corrompant. (BOSSUET.) On peut *salir* ou être *salé* par hasard ; on ne *souille*, on n'est *souillé* que lorsqu'on le veut. Pour être *salé*, il suffit du simple contact de ce qui est sale ; pour se *souiller*, il faut se vautrer, comme dit la racine. Les autres peuvent vous *salir* ou essayer de vous *salir* ; on se *souille* soi-même.

Enfin *souiller* dit quelque chose de plus grave que *salir*. Une petitesse *salit* ; un crime odieux *souille*. *Souiller*, c'est profaner ; *salir*, c'est noircir. (V. F.)

1197. Salut, Salutation, Révérence.

Salut, en latin *salus*, signifie proprement *santé*, état dans lequel on se porte bien. Le *salut*, pris pour l'action de *saluer*, est donc le *bonjour* qu'on donne, le signe du souhait *portez-vous bien* : c'est ce qu'exprimait le *salut* ordinaire des Latins, *salve*, *vale*. Nous considérons surtout, dans le *salut*, le geste et la posture. La *salutation* est l'acte particulier de *saluer*, avec telles circonstances, surtout celles d'un geste ou humble ou animé : l'Académie observe qu'on dit une *salutation* profonde, de *grandes salutations* ; et ce n'est guère que dans le style familier (j'ignore pourquoi). Le mot *révérence* signifie proprement crainte respectueuse, du latin *revereri*, craindre, honorer : c'est ici un genre de *salut* compassé, par lequel on s'abaisse devant ceux qu'on veut honorer.

Le *salut* est une démonstration extérieure de civilité, d'amitié, de respect, faite aux personnes qu'on rencontre, qu'on aborde, qu'on visite. La *salutation* est le *salut* particulier tel qu'on le fait dans telle occasion, surtout avec des marques très-apparentes de respect ou d'empressement. La *révérence* est un *salut* de respect et d'honneur, par lequel on incline le corps ou on ploie les genoux pour rendre par cet abaissement un hommage particulier aux personnes.

Vous trouveriez peut-être, dans les différents *saluts* des divers peuples, des traits particuliers de caractère : ainsi celui qui porte la main à la bouche, celui qui la pose sur le cœur, celui qui l'applique sur le front, expriment des sentiments différents. Des *salutations* particulières, vous tirerez peut-être quelquefois des inductions sur le caractère, l'éducation, les affections présentes des personnes : un homme ne salue pas comme un autre, en faisant le même *salut*. Quant aux *révérences*, elles sont d'étiquette et d'usage comme les compliments.

Il y a le *salut* de protection, dont on se moque quelquefois par des *salutations* affectées. Il y a des *salutations* empressées, répétées, avec lesquelles on semble dire de loin beaucoup de choses aux personnes auxquelles on n'est pas à portée de parler. Il y a l'homme aux *révérences*, qui semble manquer de respect, à force de respects.

Il n'y a que de la grossièreté à ne pas rendre le *salut* : il est vrai que rien n'est si grossier qu'un orgueil grossier. Un certain abandon dans les *salutations* paraît quelquefois ridicule : je ne sais si c'est parce qu'elles en sont plus cordiales. C'est surtout par les petites choses qu'on réussit dans le monde : rien ne recommande plus une femme au premier abord qu'une *révérence* faite avec grâce ou avec noblesse. (R.)

1198. De sang-froid, De sang rassis, De sens froid, De sens rassis.

L'usage et les opinions n'ont fait que varier à l'égard de ces locutions. L'Académie dit actuellement de *sang-froid*, de *sang rassis* : elle avait dit de *sens rassis* sans aucun doute, et de *sang-froid* en ajoutant que quelques-uns disaient de *sens froid*. Trévoux, après avoir dit de *sens rassis*, ne dit plus que de *sang rassis*, avec l'Académie. J'aurais désiré connaître les motifs de ces décisions,

Pour moi, à qui il ne convient pas de décider, je donnerai les raisons de mon opinion particulière, peu différente de celle de Ménage. Je pense qu'il vaut mieux dire de *sang-froid*, comme les Italiens disent *a sangue freddo*, et sans proscrire de *sens froid*; et qu'il faut plutôt dire de *sens rassis*, comme les Latins disent *sedatâ mente*, mais sans exclure de *sang rassis*.

Je dis de *sang-froid*, par préférence à de *sens froid*, par la raison que c'est le propre du *sang* et non pas du *sens*, de s'échauffer, de s'enflammer, de se refroidir, de se glacer.

Je l'avoue, entre nous, quand je lui fis l'affront,
J'eus le *sang* un peu *chaud*, et le bras un peu prompt;

dit le comte de Gormaz. Mais, à proprement parler, le *sens*, c'est-à-dire la raison, le jugement, la faculté de juger, ne s'échauffe ni ne se refroidit. Cependant, comme on dit une *tête chaude* ou *froide*, comme on dit qu'un esprit est *froid*, et que l'*esprit s'échauffe*, je n'oserais condamner absolument la locution de *sens froid*, que je ne voudrais pourtant pas employer sans y être déterminé par des considérations particulières.

Le *sang-froid* des personnes est donc une circonstance que nous remarquons dans les occasions où il est naturel que le *sang s'échauffe* : car s'il est naturel que le *sang* ne s'échauffe pas dans une conjoncture, s'il est même naturel qu'il se refroidisse et qu'il se *glace*, ce n'est nullement une chose à remarquer que le *sang-froid*, puisque alors le *sang* doit être *froid*. C'est donc parler bien improprement que de dire qu'une personne est de *sang-froid* à la vue du péril, pour marquer qu'elle n'a point de crainte; quand, si elle était glacée de peur, elle serait naturellement et rigoureusement de *sang-froid*. Vous employez donc au figuré pour louer quelqu'un l'expression de *sang-froid*, tandis qu'au propre cette expression convient très-bien pour désigner l'état de l'homme que vous trouvez au contraire à blâmer. Ce qui est remarquable, c'est qu'on soit de *sang-froid* au milieu de ce qui *échauffe*, mais non au milieu de ce qui *glace*. Voilà les cas où je pourrais préférer de *sens froid*, parce qu'on ne dit pas que l'esprit ou la raison se *glace*; mais je dirais bien plutôt de *sens calme* ou *tranquille*, ce qui exclut tous les effets de la crainte et autres semblables.

Je dirais plutôt de *sens rassis*, que de *sang rassis*, quoiqu'on entende par le mot *sens*, soit le jugement et la raison, soit les *sens* ou les organes, soit le *sens*, ou le *bon sens*, l'assiette ou l'état naturel de la chose. *Rassis* suppose seulement le trouble, l'agitation, un désordre, et marque le retour de la chose dans son assiette, dans sa première situation, dans son état naturel. Ainsi l'on dira fort bien de *sens rassis*, pour désigner que la chose a repris son vrai *sens*, son état propre. On dira fort bien de *sens rassis*, pour exprimer la cessation du désordre des *sens*; puisqu'on dit rasseoir, reprendre ses *sens*, ses esprits. On dira fort bien de *sens rassis*, lorsque le *sens*, la raison, l'esprit, auparavant agités ou troublés, seront rentrés dans le calme et dans l'ordre acoutumé. C'est ainsi que, par trois acceptions différentes, *sens rassis* rend bien la même idée. Il n'est pas inutile de remarquer ici qu'on dit être *hors de sens*, n'être pas dans son bon sens, avoir les *sens renversés*, perdre le *sens*; qui perd son bien perd son *sens*, et non son *sang*. Toutes ces manières de parler usitées viennent à l'appui de mon opinion.

Je n'exclus pas *sang rassis*, parce qu'on dit fort bien rasseoir en parlant des liqueurs, des humeurs, de la bile, du *sang*. Mais cette expression convient proprement lorsque le *sang*, la bile, les humeurs ont été échauffés, selon leur propriété particulière, plutôt que dans une autre circonstance.

Il existe donc une raison générale d'employer une de ces locutions plutôt qu'une autre : il y aura, dans le discours, des circonstances particulières qui feront donner la préférence à celle-ci sur la première. (R.)

Nous avons laissé subsister l'article entier de Roubaud, bien qu'il nous

semble que cet auteur ait tort d'admettre *sens froid* et *sang rassis*. Mais, dans l'incertitude où l'on est de l'orthographe de ces deux expressions, il nous a paru qu'il ne serait ni sans intérêt, ni sans utilité pour le lecteur de connaître les raisons, quoique un peu subtiles, que l'on peut invoquer pour soutenir l'une ou l'autre orthographe. Les exemples que l'on pourrait citer ne peuvent servir de preuves puisque, dans ces exemples même, l'orthographe varie souvent avec les éditions.

Quelle que soit la véritable orthographe, l'homme qui n'a plus son *sang-froid*, c'est-à-dire que le sang échauffé emporte, n'est plus maître de ses actions; celui qui n'est plus de *sens rassis* n'est plus maître de son esprit. L'un ne sait plus ce qu'il fait; l'autre ne juge plus sainement.

On trouve *sang-froid* opposé à ivresse. On dit que les dieux étaient pleins de nectar quand ils firent l'homme, et que, quand ils revirent leur ouvrage de *sang-froid*, ils ne purent s'empêcher de rire. (FONTENELLE.) Sans être ivre, mais de *sang-froid*. (LA BRUYÈRE.) Le *sang-froid* laisse la plénitude des facultés. On dit communément garder son *sang-froid* en face du danger, c'est-à-dire rester calme, sans emportement, comme sans frayeur. Ceux qui font un conte agréable de *sang-froid* (c'est-à-dire en gardant le calme du sérieux) sont plus plaisants que les autres. (VOLTAIRE.) Ce qu'on fait de *sang-froid* est prémédité, calculé. La médisance est une barbarie de *sang-froid* qui va percer votre frère absent. (MASSILLON.)

Faudra-t-il de *sang-froid*, et sans être amoureux,
Pour une Iris en l'air faire le langoureux? (BOULEAU.)

Le *sens rassis* laisse la plénitude du jugement. Toute passion, toute partialité fait perdre le *sens rassis*. Considérez de *sens rassis*, dit Bossuet à des auditeurs prévenus en faveur du monde contre la religion.

D'après ce que nous avons dit, il est évident que quiconque n'est point de *sang-froid* n'est point de *sens rassis*; tandis que l'on peut ne plus juger de *sens rassis*, mais n'être pas emporté jusqu'à perdre son *sang-froid*. (V. F.)

1199. Satisfaction, Contentement.

La *satisfaction* est l'accomplissement de ses désirs : le *contentement* est un sentiment de joie, d'une joie douce, produite par la *satisfaction* des désirs, ou même par tout autre événement agréable.

L'homme *satisfait* est celui qui a ce qu'il désirait; votre désir accompli fait votre *satisfaction*.

L'homme *content* est celui qui ne désire pas davantage : la jouissance de l'objet fait votre *contentement*.

La *satisfaction* suppose donc nécessairement le désir; le *contentement* n'exprime que le plaisir de posséder. Vous êtes *satisfait* d'obtenir ce que vous souhaitiez, ce que vous poursuiviez : vous êtes *content* d'avoir ce que vous avez, soit que la chose ait rempli, soit qu'elle ait prévenu vos désirs et vos recherches.

Votre *satisfaction* est d'obtenir ou d'avoir obtenu : votre *contentement* est de jouir et de jouir en paix.

La *satisfaction* mène au *contentement*; mais il faut que l'objet le procure. Vous êtes *satisfait*, quand on vous donne ce que vous vouliez : vous êtes *content*, quand l'objet vous donne le plaisir que vous vous promettiez.

Le *contentement* ajoute à la *satisfaction* des désirs une *satisfaction* douce de la possession.

Je ne vous dirai pas : soyez *satisfait*; je vous dirai soyez *content*. Quand tous vos désirs seraient *satisfaits*, il vous resterait encore d'être *content*, et c'est tout.

Il faut en avoir assez, c'est-à-dire en raison de vos désirs, pour être *satis-*

fait. Il suffit de peu, quand on sait borner ses désirs, pour être *content*.

La richesse vous procure beaucoup de *satisfaction*; mais *contentement* passe richesse, et c'est ce qu'elle procure rarement. Il en est du bonheur comme de la santé, qui ne s'assied qu'aux petites tables.

Il serait bien facile de *contenter* le peuple : il est impossible de *satisfaire* les grands.

On fait tout pour sa *satisfaction* : on ne fait rien pour son *contentement*.

Il est donc vrai, comme dit l'*Encyclopédie*, que le *contentement* tient plus au cœur, puisque c'est un sentiment agréable, et que la *satisfaction* tient plus aux passions, puisqu'elle regarde les désirs. Mais il ne faut pas donner des distinctions métaphysiques sans les éclaircir, ou plutôt sans y avoir préparé les esprits, de manière qu'elles ne paraissent plus être claires.

Il y a bien toujours un plaisir dans la *satisfaction* : mais le plaisir n'est pas la joie; et il y a une joie douce et paisible dans le *contentement* : il serait le bonheur, s'il durait toujours.

Il y a beaucoup de *satisfaction* et peu de *contentement* pour celui qui n'a qu'à désirer. (R.)

1200. Satisfait, Content.

On est *satisfait*, quand on a obtenu ce que l'on souhaitait. On est *content*, lorsqu'on ne souhaite plus.

Il arrive souvent qu'après s'être *satisfait*, on n'en est pas plus *content*.

La possession doit toujours nous rendre *satisfaits*; mais il n'y a que le goût de ce que nous possédons qui puisse nous rendre *contents*. (G.)

1201. Sauvage, Farouche.

Sauvage est le latin *silvaticus*, qui appartient aux bois : du latin *silva*, bois. Les bois sont des lieux incultes, ainsi que leurs productions. Une plante s'appelle *sauvage*, lorsqu'elle vient sans culture : un pays inculte et inhabité est *sauvage* : un animal est *sauvage*, qui vit solitaire et cherche les bois; on appelle *sauvages* les peuples qui, n'étant point civilisés et attachés à la terre, errent et vivent à la manière des bêtes : une personne qui fuit la société et qui n'en a pas les manières est *sauvage*.

Farouche, en latin *ferus*, emporte l'idée de brutalité, de dureté, de cruauté même, ainsi que la fierté. Hippolyte est *fier*, et même un peu *farouche*. *Farouche* ne se dit donc que des animaux, qui, s'ils attaquaient, s'ils poursuivaient, s'ils déchiraient, s'ils dévoreraient, seraient *féroces*.

Ainsi, un objet est *sauvage* par défaut de culture : un animal est *farouche* par un vice d'humeur. Le *sauvage* serait *farouche*, s'il avait dans le caractère et dans les mœurs de la rudesse, de la dureté, de la brutalité, de l'inflexibilité.

Apprivoisez l'animal *sauvage*, il deviendra domestique. Domptez l'animal *farouche*, il paraîtra soumis.

L'homme *sauvage* évite la société, parce qu'il la craint : l'homme *farouche* la repousse, parce qu'il ne l'aime pas. Celui-ci n'est pas *sociable*; celui-là n'est pas *social*, si je puis parler ainsi.

Le *sauvage* est dans la société comme l'oiseau dans la volière; il s'y agit d'abord, mais il s'y accoutume. Le *farouche* est dans la société comme l'animal intraitable dans les chaînes; il s'en irrite d'abord, mais à la fin il les supporte.

Le vrai misanthrope, celui qui haïrait les hommes, serait plus que *farouche*; *sauvage* comme une bête féroce, il serait naturellement en guerre avec le genre humain. Celui qui ne hait que les vices n'est *farouche* que pour votre société corrompue : voyez s'il est *sauvage* avec les gens de bien.

Souvent, dit un orateur, dans la solitude on contracte une humeur *sauvage* : à force d'être loin des hommes, on oublie l'humanité. Un extérieur négligé marque souvent, selon l'observation d'un moraliste, un mérite orgueilleux et

farouche : on se met dédaigneusement au-dessous des autres pour être mis fort au-dessus.

Il y a une sorte d'humeur capricieuse et *sauvage* qu'on aime assez, et qui quelquefois tient lieu de mérite. Il y a une sorte d'humeur et de franchise *farouches* qu'on estime et qu'on ne peut pas souffrir.

Un pays est *sauvage* où les bêtes font trembler les hommes, où les mauvaises plantes étouffent le bon grain, où les grands mangent les petits, où les productions sont dévorées par les insectes, où la corruption se répand, comme l'air, de tous les points.

La politique est *farouche* lorsqu'elle divise les peuples, qu'elle élève entre eux des barrières, qu'elle détruit la communication naturelle des secours, qu'elle rompt les liens de la société universelle, et qu'elle vous fait traiter vos amis comme s'ils devaient être un jour vos ennemis ou plutôt comme s'ils n'étaient que des ennemis cachés. (R).

1202. Savant homme, Homme savant.

Le mot de *savant homme* marque seulement une mémoire remplie de beaucoup de choses apprises par le moyen de l'étude et du travail ; au lieu que le mot d'*habile homme* enchérit sur cela ; il suppose cette science, et ajoute un génie élevé, un esprit solide, un jugement profond, un discernement étendu.

Un homme né avec un esprit médiocre peut devenir *savant* par l'étude et le travail, mais non pas *habile homme*, parce qu'il trouvera bien dans les livres de quoi remplir sa mémoire, mais non pas de quoi élever la bassesse de son génie, et fortifier la faiblesse de son jugement. (ANDRY DE BOISREGARD, *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*, tome I^{er}.)

Nos grammairiens observent qu'il est une classe d'adjectifs qui ont le privilège de se placer devant ou après leurs substantifs, tandis que les autres n'ont qu'une place déterminée, les uns après, et c'est l'ordre commun ; les autres devant, et c'est une exception particulière.

Les adjectifs privilégiés sont en assez grand nombre. Nous disons également *homme savant* et *savant homme* ; *habile ouvrier*, *ouvrier habile* ; *ami véritable*, *véritable ami* ; *regards tendres*, *tendres regards* ; *suprême intelligence*, *intelligence suprême* ; *savoir profond*, *profond savoir* ; *malheureuse affaire*, *affaire malheureuse*, etc.

La manière de placer ces adjectifs produit-elle quelque différence dans le sens de la chose ou la valeur de la locution ? Quelle serait cette différence ? Ce sujet mériterait d'être traité par nos bons grammairiens : je vais tâcher de suppléer à leur omission. L'explication d'un exemple donnera l'intelligence de tous les autres. J'ai pris, sans choix, *savant homme* et *homme savant* pour mon texte.

« Cette position de l'adjectif devant ou après le substantif, dit Dumarsais, est si peu indifférente, qu'elle change quelquefois entièrement la valeur du substantif, » ou plutôt celle de l'adjectif, comme ces propres exemples le prouvent. Mais il nous suffit qu'elle opère un changement d'idée et de sens.

Cet habile grammairien, M. Beuzée, M. de Wailly, etc., après nos anciens maîtres, ont recueilli beaucoup d'exemples sensibles et utiles de cet effet remarquable. J'en rapporterai quelques-uns, non pour expliquer des différences déjà connues qui forment des sens étrangers l'un à l'autre, mais pour prouver que la différente position des adjectifs est une raison naturelle et suffisante de soupçonner que cette différence en met une réelle dans les locutions qui paraissent identiques. De ce que *plaisant*, mis devant ou après le substantif *homme*, a deux sens opposés, je crois être en droit d'inférer que *savant*, mis après ou devant le même substantif, pourrait bien, sans perdre son idée essentielle, se charger de nuances différentes.

Un *honnête homme* et un *homme honnête* sont, dans l'usage ordinaire, deux

hommes différents : celui-ci a l'honnêteté des manières et des procédés; l'autre celle des mœurs et de l'âme.

Un *galant homme* est un homme honnête, franc, loyal : un *homme galant* est un homme adonné à la galanterie, attentif auprès des femmes, leur courtois; et très-souvent un *galant homme* n'est pas *homme galant*.

Un *homme brave* a du cœur; un *brave homme*, de la probité, des vertus, des qualités sociales.

Le *haut ton* est arrogant; le *ton haut* est élevé.

Le *grand air* est l'imitation des manières des grands; l'*air grand* est la physionomie qui annonce de grandes qualités.

Une *fausse corde*, suivant l'Académie, n'est pas montée au ton convenable; et une *corde fausse* ne peut jamais s'accorder avec une autre.

Un *taureau furieux* est en furie; un *furieux taureau* est d'une grandeur énorme.

Un *nouvel habit*, dit l'Académie, est un habit différent d'un autre qu'on vient de quitter; un *habit nouveau* est un habit d'une nouvelle mode, un *habit neuf*, un habit qui n'a point servi ou qui n'a que peu servi.

Une *fausse porte* est une porte secrète; une *porte fausse* est un simulacre de porte.

Cléon, lorsque vous nous bravez
En démontant votre figure,
Vous n'avez pas l'*air mauvais* (redoutable), je vous jure :
C'est *mauvais* (vilain) *air* que vous avez.

Vous parlez en termes propres ou convenables : vous répétez les *propres termes* de quelqu'un, ou ses mêmes termes.

Lignière, voyant ensemble Chapelain et Patru, disait que le premier était un *pauvre auteur*, et l'autre un *auteur pauvre*. L'*homme pauvre* manque de biens : le *pauvre homme* est un objet de mépris ou de compassion.

C'est pour marquer de la pitié ou pour en exciter que nous disons de l'*homme pauvre* : Ce *pauvre homme* !

Cet exemple prouve que, sans perdre son véritable sens, l'adjectif, placé devant le substantif, prend une nuance particulière et même une nouvelle couleur. Expliquons les effets de cet arrangement, en appliquant nos réflexions aux termes qui nous servent de texte.

1^o Lorsque vous dites un *savant homme*, vous supposez que cet homme est savant; et lorsque vous dites un *homme savant*, vous assurez qu'il l'est. Dans le premier cas, vous lui donnez la qualification par laquelle il est distingué; dans le second, celle par laquelle vous voulez le faire distinguer. Là, sa science est hors de doute; ici, vous voulez la faire connaître.

Si un homme est renommé par sa science, ou si vous venez de parler de sa science éminente, vous direz plutôt ce *savant homme* : sinon vous direz plutôt cet *homme savant* ou qui est *savant*. Après que vous aurez parlé des émotions qu'une mère éprouve à la vue de son enfant, vous direz ses *tendres regards* plutôt que ses *regards tendres*. Les regards d'une mère émue sont nécessairement tendres, et c'est ce que vous exprimez par *tendres regards*; mais lorsque la qualité des regards n'est point déterminée, vous la distinguez en mettant, après le sujet, l'épithète de *tendre*.

2^o L'adjectif préposé est à l'égard du substantif comme le prénom à l'égard du nom; son idée devient idée principale, essentielle, caractéristique, inséparable de celle du substantif, de manière que des deux idées et des deux mots, il semble ne résulter qu'une idée complète et un mot composé. L'adjectif *postposé*, au contraire, n'est jamais au substantif que comme l'accident à l'égard de la substance; son idée n'est qu'accessoire, secondaire, indicative, et susceptible d'une suite de modifications différentes, qui présentent divers points de vue de l'objet. Dans le *savant homme*, vous considérez surtout, et vous

présentez l'*homme* comme *savant*; aussi cette construction ne souffre-t-elle guère de qualifications subséquentes : dans l'*homme savant*, vous remarquez et vous faites remarquer la science sans y attacher votre discours et votre attention; aussi cette tournure admet-elle souvent une suite d'épithètes diverses, étrangères à celle-là.

J'appelle Démosthène un *éloquent orateur*, si je veux traiter de son talent et de son génie, et cette idée caractéristique l'accompagnera dans la suite de mon discours : je l'appellerai *orateur éloquent* si mon dessein n'est que de détailler ses qualités particulières, et il se présentera successivement sous différentes faces.

Rarement ajouterez-vous d'autres épithètes, lorsque vous en aurez placé une de la première façon; elle semble tout absorber ou tout exclure : vous en ajouterez tant qu'il vous plaira, lorsque l'adjectif suivra le substantif : ce n'est point alors une idée exclusive ou dominante par sa position, vous dites c'est un *excellent ouvrage*, sans addition : vous direz c'est un *ouvrage excellent*, profond, lumineux. Comment se sont formés tant de mots composés d'un adjectif et d'un substantif, encore bien distingués l'un de l'autre, tels que *pe-tit-maitre*, *gentilhomme*, *sage-femme*, si ce n'est parce que la position des adjectifs les rendait caractéristiques et singulièrement propres à faire corps avec le substantif?

3^o L'idée de l'adjectif suivi du substantif est si bien dominante, caractéristique, et en quelque sorte nécessaire au sujet, que vous rendrez quelquefois l'idée totale de l'expression par l'adjectif seul, lorsque la langue permettra de l'employer substantivement, tandis qu'elle n'aura par la même propriété s'il ne paraît qu'à la suite. Un *savant homme* est un *savant*; un *homme savant* n'est que *savant*. La première expression indique spécifiquement une classe, une espèce particulière d'hommes à laquelle appartient celui-là, les *savants*; la seconde ne fait qu'attribuer une qualité individuelle qui distingue un homme de plusieurs autres. Il résulte de là que le *savant homme* possède la science ou le savoir, et que l'*homme savant* a du savoir ou de la science; et cette différence est tranchante.

En disant un *triste accident*, une *malheureuse aventure*, une *fâcheuse affaire*, vous distinguez l'espèce d'affaire, d'aventure, d'accident, car il y a des accidents heureux, des aventures agréables, des affaires utiles, etc. Mais en disant un *accident triste*, vous désignez seulement la circonstance qui le rend désagréable à la personne.

4^o Il n'est personne qui ne sente combien l'adjectif devant le substantif est expressif et énergique. Aussi, lorsque vous voudrez vous exprimer avec force, avec enthousiasme, avec le ton de l'affirmation, de l'horreur, de l'indignation, de la douleur, de la passion enfin, vous direz tout naturellement et sans recherche : C'est un *sot animal*, à mon avis, que l'homme : le plus *horrible aspect*, c'est l'aspect du méchant : descends du haut des cieux, *auguste vérité* : la prison la plus belle est un *affreux séjour* : le *farouche aspect* des *fiers ravisseurs* de Junie relève de ses yeux les *timides douceurs* : *frêles machines* que nous sommes! un rien peut nous détruire. Remarquez que souvent, pour donner à l'adjectif qui suit la même force qu'à celui qui précède le substantif, vous êtes obligé de le relever par quelque augmentatif : une *jolie maison* équivalant à une *maison fort jolie*; une *belle situation*, à une *situation bien belle*; une *dure nécessité*, à une *nécessité fort dure*, etc. L'adjectif préposé prend un sens plein et absolu.

5^o La poésie se servira par préférence de la première de ces constructions, parce qu'elle est moins commune, et parce qu'elle est plus expressive, plus animée, plus pittoresque, et parce que la versification devient faible et lâche, si elle laisse souvent tomber le sens, le vers, la phrase, sur une épithète, etc.

6^o Le choix est encore quelquefois déterminé par des considérations parti-

culières. Par exemple, nous souffrirons *vaillant héros*, parce que l'idée la plus faible, celle de *vaillant*, va se perfectionner, se confondre, se perdre dans celle de *héros* : nous supporterions difficilement celle de *héros vaillant*, où l'adjectif n'est pas rehaussé par un terme de comparaison; parce que l'idée de *héros* renferme celle de *vaillant*, et que l'idée de *vaillant* est au-dessous de celle de *héros*.

Mais c'est l'oreille surtout qui ordonne la disposition du sujet et des épithètes versatiles. L'euphonie nous fait la loi, et souvent elle nous force à nous écarter de la règle : de là une foule d'exceptions qui semblent la combattre, et qui la feraient abandonner, si la cause de l'usage contraire nous échappait. Nous dirons donc, pour plaire à l'oreille, *habile avocat* plutôt qu'*avocat habile*; *affaire grave* et non *grave affaire*; *bonne personne* plutôt que *personne bonne*; *hautes pensées* mieux que des *pensées hautes*; *lieu charmant* et non *charmant lieu*, etc. Nous évitons surtout le repos sur les monosyllabes, ainsi que les bâillements, le choc des syllabes rudes. (R.)

1203. Savoureux, Succulent.

Savoureux, qui a beaucoup de *saveur*, un très-bon goût; *succulent*, qui est plein de *suc* et très-nourissant. Ainsi le mot *savoureux* exprime la propriété du corps relative au sens du goût; et le mot *succulent*, la nature de l'aliment et sa propriété nutritive. Je dis *la nature de l'aliment*, car *succulent* ne s'applique qu'aux viandes, aux mets, aux potages, etc.; au lieu que tout corps peut être appelé *savoureux* dès qu'il a du goût. Un mets *succulent* est sans doute *savoureux*; mais il y a beaucoup de mets *savoureux* qui ne sont nullement *succulents*.

Un bon rôti sera tout à la fois *succulent* et *savoureux* : les champignons sont *savoureux* sans être *succulents*. Artaxerxès Memnon réduit, en fuyant, à manger du pain d'orge et des figues sèches, ne put s'empêcher de reconnaître qu'il n'avait jusqu'alors rien goûté de si *savoureux*, et ce repas n'était point *succulent*.

Est-ce à force de se nourrir de mets *succulents* qu'on oublie le mot *savoureux*, et qu'on substitue sans cesse le premier de ces mots au second, pour désigner le goût exquis d'un aliment?

Il faut à un convalescent une nourriture *succulente*, mais modique, pour restaurer ses forces. A un homme blasé, il faut des jus, des coulis, des essences, des épices, tout ce qu'il y a de plus *succulent* et de plus irritant, pour qu'il y trouve quelque chose de *savoureux*.

Des mets simples, mais *savoureux*, voilà, selon la nature, la bonne chère : ils sont assez *succulents* pour vous nourrir comme elle le demande.

Insipide est le contraire de *savoureux*. Ce qui est *sec* ou plutôt *desséché*, est opposé à ce qui est *succulent*. (R.)

1204. Scrupuleux, Conscientieux.

Le *scrupule* est la manie de la conscience. L'homme *conscientieux* s'attache à remplir ses devoirs avec la plus grande régularité : l'homme *scrupuleux* les remplit avec la plus grande minutie. L'homme *conscientieux* n'aura pas de repos qu'il n'ait réparé le tort réel qu'il a fait involontairement à quelqu'un : l'homme *scrupuleux* croira tout perdu, si, en rendant justice, il a éprouvé quelque sentiment étranger à la justice; il se reprochera le plaisir qu'il a senti en donnant raison à son ami qui avait raison. L'homme *conscientieux* se contentera de donner raison à son ennemi, s'il le mérite.

L'homme *conscientieux* écoute toujours sa conscience, le *scrupuleux* ne s'en fie pas à elle; le premier, qu'elle avertit toujours, se conduit naturellement par les règles qu'elle lui prescrit; le second, occupé à l'interroger, oublie souvent ce qu'elle lui dicterait pour ce qu'il lui demande. Tandis que le premier

s'occupe à remplir tous ses devoirs, le second, en se les exagérant, s'ôte le moyen de vaquer à tous et la liberté d'esprit nécessaire pour les bien remplir.

Conscience *scrupuleuse*, *conscientieux* jusqu'au *scrupule*. (ACADÉMIE.) Quel jeûne saint Louis n'a-t-il pas observé avec une exactitude même *scrupuleuse*? (FLÉCHIER.) La première bonne œuvre de la princesse Anne fut d'acquiescer ce qu'elle devait avec une *scrupuleuse* régularité. (BOSSUET.) L'incertitude et l'indécision que traîne après soi une conscience *scrupuleuse*. (MASSILLON.) Ne vous figurez pas une faiblesse de *scrupule*, mais une délicatesse de vertu. (FLÉCHIER.) (F. G.)

1205. Secourir, Aider, Assister.

Je n'ai pas trouvé dans l'abbé Girard ce que je cherchais sur ces termes intéressants pour moi.

« On dit *secourir* dans le danger, *aider* dans la peine, *assister* dans le besoin. Le premier part d'un sentiment de générosité, le second d'un sentiment d'humanité, le troisième d'un mouvement de compassion.

« On va au *secours* dans un combat; on *aide* à porter un fardeau; on *assiste* les pauvres. »

Secourir, latin *succurrere*, composé de *currere*, courir au secours de quelqu'un, le relever, le soutenir, le défendre, le tirer de la presse, etc. Sans la valeur littérale du mot, vous n'en donnerez qu'une idée vague et commune à ses divers synonymes.

Aider, latin *adjuvare*, ajouter, *addere*, ou plutôt joindre ses forces à celles d'un autre, le seconder, le servir.

Assister, latin *assistere* ou *adesse*, être présent ou près, s'arrêter ou rester auprès de quelqu'un, veiller sur lui, pourvoir à ses besoins : ce mot est pris dans cette dernière acception.

Ainsi, suivant le sens littéral, vous courez pour *secourir*; vous prêtez la main, des forces, pour *aider*; vous vous arrêtez, vous vous tenez en présence pour *assister*.

Je vois dans le mot *secourir* le grand empressement, l'extrême diligence de l'action, soit que le zèle vous emporte, soit que la nécessité soit urgente : dans le mot *aider*, l'action propre de seconder ou de partager le travail d'autrui et de le soulager; dans le mot *assister*, le désir de connaître les besoins de quelqu'un et d'y remédier autant qu'il est en vous. Le *secours* est bienfaisant et salutaire; l'*aide* est auxiliaire et utile; l'*assistance* est effective et tutélaire.

Ce sera donc au puissant à *secourir* l'infortuné : s'il est homme et généreux, il le fera. Ce sera surtout au fort à *aider* le faible : il le fera, s'il est bon et officieux. Ce sera surtout au riche à *assister* le pauvre : il le fera de grand cœur, s'il est sensible et charitable.

Il est beau de *secourir* un ennemi; c'est une glorieuse manière d'en triompher. Il est doux d'*aider* l'âge et le sexe faibles; vous vous faites une famille de la veuve et de l'orphelin. Il est méritoire d'*assister* l'homme de bien, toutes ses bonnes œuvres seront à vous. (R.)

L'action de *secourir* suppose un danger imminent; c'est la célérité, le courage qui la caractérisent. L'œil, l'esprit et la main agissent; c'est à la mort, au péril, à la douleur; c'est au malheur qu'on vous arrache.

Aider suppose un partage de forces et de moyens. On *aide* le faible; ce n'est pas la main protectrice du *secours*, c'est la force agissante qui allège.

Assister suppose la présence du besoin; ce n'est pas la main active du *secours*, ce n'est pas le partage de vos maux, c'est la main bienfaisante qu'on vous tend.

On *secourt* dans le danger, on vous y arrache; on *aide* à la faiblesse, on

partage ses maux et ses travaux; on assiste dans le besoin, on soulage. (ANDR.)

1206. Secrètement, En secret.

J'ai dit, à l'article des *adverbes* et des *phrases adverbiales*, que l'adverbe exprimait une qualité distinctive de l'action énoncée par le verbe; et la *phrase adverbiale*, une circonstance particulière de l'action : de manière que *secrètement* doit marquer une action *secrète*, *cachée*, *mystérieuse*, *insensible*; et *en secret*, quelque particularité *secrète* de l'action. Or, *en secret* signifie proprement dans un lieu *secret*, ou du moins à part, ou en particulier, tout bas; en sorte qu'il y a quelque chose de caché, de *secret* dans l'action que vous faites. Ce que vous faites *secrètement*, vous le faites à l'insu de tout le monde, de manière que votre action est absolument ignorée : ce que vous faites *en secret*, vous le faites en particulier, en sorte que la chose se passe sans témoins.

Vous faites *en secret* beaucoup d'actions naturelles et légitimes que la bienséance ne permet pas de faire devant tout le monde; mais vous ne les faites pas *secrètement*, car vous ne vous en cachez pas, et tout le monde peut savoir ce que vous faites.

Dans votre cabinet, vous traitez *en secret* d'une affaire, mais vous n'en parlez pas *secrètement*, si l'affaire n'est pas un *secret*. Vous trameriez *secrètement* un complot : vous faites *en secret* une confidence.

Au milieu d'un cercle, vous parlez à une personne en particulier et tout bas : vous ne lui parlez pas *secrètement*, car on voit que vous lui parlez : vous lui parlez *en secret* ou à part, car on n'entend pas ce que vous lui dites.

Quelqu'un sort, va, vient, part, fuit *secrètement*, et non pas *en secret* : toutes ses démarches sont faites pour être secrètes, et le sont; mais on ne dira pas qu'elles sont faites dans un lieu *secret* ou en particulier.

L'orgueil se glisse *secrètement* ou imperceptiblement dans le cœur : on s'applaudit *en secret* ou en soi-même de ses succès.

Vous ne feriez pas *publiquement* ce que vous faites *secrètement*, puisque votre intention est de vous cacher : vous feriez *en public* beaucoup de choses que vous faites *en secret*, sans aucun intérêt à vous cacher.

L'homme de cœur soutiendra, s'il le faut, *publiquement* ce qu'il a dit *secrètement*. L'homme de bien pourrait faire *en public* tout ce qu'il fait *en secret*. On fait une chose *publiquement*, au vu et au su de tout le monde, sans aucune espèce de mystère ou de réserve, de la manière la plus manifeste : on la fait *en public*, dans un lieu public, devant une assemblée publique, pour le public. (R.)

1207. Séditieux, Turbulent, Tumultueux.

Séditieux, qui excite ou qui tend à exciter des *séditions*.

La *sédition*, dit Cicéron, liv. VI, de *Rep.*, est une dissension entre les citoyens qui vont les uns d'un côté, les autres de l'autre, dans des sens contraires.

Turbulent, qui excite ou qui tend à exciter des troubles.

Le *trouble* est une forte émotion qui produit la confusion et le désordre.

Tumultueux se dit plutôt de ce qui se fait en *tumulte*, quoique le sens primitif du mot désigne la personne, la cause qui excite ou tend à exciter le *tumulte*, comme le latin *tumultuosus*. Le *tumulte*, dit Cicéron (8^e *Philipp.*), est un *trouble* si grand qu'il inspire une fort grande crainte. Le *tumulte* est un grand *trouble* qui s'élève subitement ou rapidement avec un grand bruit.

L'action *séditieuse* attaque l'autorité légitime et trouble la paix intérieure de l'état, de la société. L'action *turbulente* bannit le repos, le calme, la tranquillité, et bouleverse l'ordre, le cours, l'état naturel des choses. L'action *tumultueuse* produit les effets d'une bruyante et violente fermentation, et trouble les esprits, la police, votre sécurité.

Des citoyens puissants et populaires pourront être *séditieux* ; une cour sera *turbulente* ; une populace est *tumultueuse*.

Le gouvernement populaire est fait pour les *séditieux*. Là, le champ est vaste et libre pour des citoyens *turbulents*. Tout y réside, pouvoir et sagesse, dans des assemblées *tumultueuses*.

Réprimez promptement les *séditieux*, contenez fortement ces génies *turbulents*, étouffez à l'instant ces mouvements *tumultueux*.

Il y a des propos *séditieux* qu'il faut laisser tomber ; il y a une gaieté *turbulente* qu'il faut laisser aux enfants ; il y a une joie *tumultueuse* qu'il faut laisser au peuple. (R.)

1208. Séduire, Suborner, Corrompre.

Séduire et *suborner* ne se disent que dans un sens figuré : c'est donc dans ce sens que nous considérons le mot *corrompre*.

Séduire se dit à l'égard de l'esprit, de la raison, du jugement, en parlant d'opinions, de préjugés, d'erreurs : il en est de même de *corrompre*. *Suborner* ne regarde que les actions morales, les seules que nous ayons donc à considérer ici.

Suborner et *séduire* ne s'appliquent qu'aux personnes, tandis que l'on *corrompt* aussi les choses. On *corrompt* les mœurs et les lois ; on ne les *séduit* ni ne les *suborne*.

On donne à ces mots pour synonyme *débaucher*. Ce mot signifie à la lettre attirer quelqu'un à soi, le tirer hors de chez soi, et, par analogie, hors de sa place, de ses habitudes, de son devoir. Dans le sens de *débauche*, il prend l'idée du latin *debacchari*, enivrer, jeter dans le désordre, entraîner dans la crapule, le libertinage. Dans son odieuse acception, il présente toujours une idée de grossièreté et de libertinage ; aussi n'est-il pas noble.

Séduire signifie tirer à part, mettre à l'écart, conduire hors de la voie : latin *ducere*, mener, et *se*, sans, hors, à part, préposition initiale employée dans un grand nombre de verbes latins. *Seducere*, mener à l'écart. Ainsi l'idée propre de *séduire* est d'attirer et de conduire au mal, de détourner quelqu'un de ses voies et de son devoir, et de l'égarer ou de le faire donner dans des écarts.

Suborner est aussi un verbe latin, composé du simple *ornare*, orner, ajuster, arranger, disposer ; et *subornare* signifie faire honneur de quelque manière, préparer et disposer secrètement les esprits, les prévenir ou les instruire pour qu'on fasse ou qu'on dise. *Sub* veut dire en dessous, secrètement, d'une manière cachée. L'idée propre de *suborner* est de pratiquer, pour ainsi dire, les esprits, de les gagner par des manœuvres sourdes, de les mettre artificieusement dans vos intérêts pour les faire servir à de mauvais desseins.

Corrompre, latin *corrumpere*, est le composé de *rompre*, *rumpere*, et il signifie *rompre avec* ou *ensemble*, l'ensemble, changer la forme, détruire le tissu, diviser la substance, vicier le fond des choses, altérer leurs qualités essentielles, en un mot changer de bien en mal. Au moral, un homme *corrompu*, comme on l'a fort bien dit, est celui dont les mœurs sont aussi malsaines en elles-mêmes qu'une substance qui tend à tomber en pourriture ; et aussi choquantes pour ceux qui les ont innocentes et pures, que cette substance et la vapeur qui s'en exhale le seraient pour ceux qui ont les sens délicats.

Faire faire à quelqu'un des choses contraires à son devoir, à l'honneur, à la justice, à la fidélité, à la pureté, à la vertu, c'est l'idée commune à ces termes. Conduire ou induire quelqu'un au mal, en lui en imposant et en l'abusant par des moyens spécieux, c'est le *séduire*. Engager quelqu'un à une mauvaise action, en l'y intéressant et en le gagnant par des manœuvres sourdes, c'est le *suborner*. Inspirer à quelqu'un le vice, en l'infectant de mauvais sentiments, de mauvais principes, de quelque manière que ce soit, c'est le *corrompre*.

On *séduit* l'innocent, la droiture, la bonne foi, la jeunesse, le sexe, les gens

simples qui ne sont point en garde contre l'artifice, et qu'il est facile de prévenir, de tromper, de mener ; et on les abuse par des apparences, par des dehors attrayants, par des illusions, des prestiges, des impostures. On *suborne* les lâches, les faibles, des gens sans vertu, des hommes pervertis, des femmes, des témoins, des domestiques, des juges, des gens prévenus de quelque passion ou disposés à des faiblesses ; et on les gagne ou on les capte par des flatteries, par des promesses, par des menaces, mais surtout par l'intérêt. On *corrompt* ce qui est pur, sain, bon, vertueux, mais corruptible, accessible au vice, ou capable de changer en mal ; et on y parvient par tous les moyens possibles, par la subornation, par la séduction, par toute sorte de pratiques, d'actions, d'influences, enfin par la force de la contagion.

Celui qui est *séduit* ne songeait pas à l'être : il est la dupe ou la victime du *séducteur*. Celui qui est *suborné* a bien voulu l'être : il est le complice ou l'instrument du *suborneur*. Celui qui est *corrompu* était exposé à l'être : il est la proie ou la conquête du *corrupteur*. Le premier est tombé dans un piège : le second a cédé à la tentation : le dernier a succombé dans le danger.

Souvent la personne *séduite* est indignée contre son *séducteur* ; elle a fait, comme sans le savoir, le mal qu'elle haïssait et qu'elle hait peut-être encore. Rarement la personne *subornée* peut-elle s'excuser par l'ascendant de son *suborneur* ; elle a connu le mal qu'on lui proposait, et elle y a consenti. Quelquefois la personne *corrompue* a tout à reprocher à son *corrupteur* ; mais au moins elle ne s'est pas assez défiée de la *corruption*, et elle y a pris du goût.

C'est la femme surtout qui possède l'art de la *séduction*. C'est surtout l'homme puissant qui emploie les moyens de *subornation*. C'est le sophiste surtout qui répand au loin la *corruption*. (R.)

1209. Sein, Giron.

Ces mots se confondent quelquefois, du moins au figuré. On dit qu'un apostat est revenu au *giron*, ou qu'il est rentré dans le *sein* de l'Église.

Le *sein* est proprement la partie du corps humain qui est depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac ; le *giron*, l'espace qui est depuis la ceinture jusqu'aux genoux, dans une personne assise : voyez le *Dictionnaire de l'Académie*. Mais le mot *sein* embrasse ou désigne quelquefois la partie inférieure du buste : il se dit pour ventre. Une femme debout tient son enfant sur son *sein*, entre ses bras ; assise, elle le tiendra dans son *giron*, sur ses genoux : on dira aussi qu'elle l'a porté dans son *sein*, comme dans ses entrailles.

L'oriental *sin* signifie cœur : de là le latin *sinus* ; et le français *sein* ; qui sert aussi à désigner le cœur, ainsi que l'esprit, l'intérieur, le dedans, le milieu, ce qui est enfoncé, profond, au fond. *Gyr* signifie cercle, tour, enceinte : de là *giron*, qui, comme le latin *gremium*, marque proprement la capacité de contenir, ce qui entoure et renferme, ce qui forme un cercle, un tour, une enceinte.

Ce terme est tout propre à désigner des rapports proprement locaux, tandis que *sein* annonce les rapports les plus intimes, les liens les plus étroits. Ainsi, le simple habitant d'une ville est dans son *giron* ; mais le bourgeois, membre de la communauté, est dans son *sein*. Le citoyen est dans le *sein* de l'État ; le régnicole n'est que dans son *giron*. L'on retourne au *giron* de l'Église, et l'on rentre dans son *sein*. Vous portez dans votre *sein* celui que vous aimez ; vous recueillez dans votre *giron* celui que vous protégez. Une personne isolée, pour ainsi dire, au milieu des siens, n'est vraiment pas dans le *sein* de sa famille, quoiqu'elle soit dans son *giron*. La patrie rejette de son *giron* celui qui lui déchirait le *sein*. L'enfant dort dans le *sein* de son père ; le domestique repose sous le *giron* de son maître. (R.)

1210. Seing, Signature.

Le *seing* est le *signe* qu'une personne met au bas d'un écrit pour en garantir

ou reconnaître le contenu. La *signature* est ce *signe* ou le *seing*, en tant qu'il est apposé au bas de l'écrit par la personne elle-même qui en garantit ou en reconnaît le contenu. La *signature*, selon la terminaison du mot, est le résultat de l'action de *signer* ou de mettre son *seing*.

Le *seing* est une marque quelconque qui confirme la valeur de l'acte même par opposition au nom de la personne qui en consent l'exécution. Tels étaient les anciens monogrammes, qui tenaient lieu tout à la fois de *signature* et de sceau.

Une tache d'encre, imprimée avec la paume de la main sur un acte public, était le *seing* ordinaire des empereurs ottomans. Lorsque la noblesse ne savait pas écrire, il n'y avait que le *seing* et le sceau pour suppléer à la *signature* du nom.

Du Cange pense que le mot *seing* vient du *signe* de la croix qu'on apposait autrefois au bas des actes avec la *signature*, comme un symbole du serment qu'on faisait de l'observer.

Aujourd'hui votre nom est votre *seing*, votre *signe* ordinaire. Il faut suppléer à l'ignorance mentionnée de celui qui ne sait pas *signer* son nom, par des *signatures* de témoins, d'officiers publics.

Le *seing* ordinaire et commun des rois d'Espagne est *Io, el Re* : Moi, le Roi. L'écriture distingue la *signature* particulière à chacun d'eux.

Si vous *signez* un écrit d'un nom imaginaire, votre *seing* est faux : si quelqu'un *signe* un acte de votre nom, la *signature* est fautive. Cette distinction mériterait d'être remarquée ; car il est essentiel de distinguer le déguisement de celui qui ne *signe* pas son nom, et la fraude de celui qui *signe* du nom d'autrui.

Le mot *seing* indique plutôt un écrit simple, ordinaire, privé ; et celui de *signature*, un acte public, authentique, revêtu de formalités.

Des billets, des promesses, des engagements réciproques entre des particuliers, sans intervention d'une personne publique, se font sous *seing privé*. Mais on dit ordinairement *signature*, lorsqu'il s'agit d'un acte public, d'un contrat par-devant notaire, d'un arrêt, d'un brevet, d'une ordonnance.

Signature se prend quelquefois pour la cérémonie, le soin, la formalité de *signer* un acte ou à un acte. A proprement parler, les parties contractantes et les personnes nécessaires pour valider les engagements *signent un acte* ; et les personnes appelées sans nécessité, par honneur, comme témoins, *signent à un acte*. (R.)

1211. Selon, Suivant.

L'abbé Girard, dans ses *Principes de la langue française*, distingue ainsi ces deux synonymes :

« Ces deux propositions unissent par conformité ou par convenance, avec cette différence que *suivant* dit une conformité plus indispensable, regardant la pratique ; et *selon*, une simple convenance, souvent d'opinion.

« Le chrétien se conduit *suivant* les maximes de l'Évangile. Je répondrai à mes critiques, *selon* les objections qu'ils feront. »

On dira également le vrai chrétien se conduit *selon* les maximes de l'Évangile ; et je répondrai à mes critiques, *suivant* leurs objections. On dit également agir *selon* ou *suivant* les occurrences ; et l'on répond même quelquefois sans régime, *selon* ; on dit de même *selon* ou *suivant* l'opinion d'un tel. Un homme *selon* le cœur de Dieu n'est pas tel par *convenance* seulement : il n'y a pas une *nécessité indispensable* à raisonner, *suivant* l'opinion d'Aristote. Ainsi la décision de l'auteur est absolument dénuée de toute preuve, et généralement démentie par l'usage. A la vérité, je ne connais point de synonymes plus indistinctement employés que ceux-là.

Je n'ai rien de positif à dire sur l'origine du mot *selon* ; car je ne crois pas qu'il vienne, comme on le dit, du latin *secundum*, par la raison que la lettre

c ou q, essentielle et caractéristique dans ce mot, ne se transforme point en t et que nous aurions plutôt dit *second*.

Quant au mot *suivant*, l'origine en est manifeste : nous avons fait de *suivre* *suivant*, comme les latins, de *sequi secundum*.

Bouhours dit que des personnes délicates n'aimaient point le mot *suivant*, à cause de sa ressemblance avec le participe du verbe *suivre*. C'est le participe même changé en préposition.

Ainsi la préposition *suivant* signifie *suivant*, *pour suivre*, *si l'on suit*, etc. : il exprime l'action de parler ou d'agir après ou d'après une suite, une conséquence. *Selon* revient aux mots ou aux différentes manières de parler : ainsi que, comme, à ce que, conformément à ce que, etc. *Selon* Aristote, c'est-à-dire à ce que dit, ainsi que le dit Aristote : *selon* votre volonté, comme vous voudrez : soit fait ainsi ou *selon* qu'il est requis.

On dit *selon* l'hébreu, *selon* la Vulgate, *selon* les Septante, *selon* le texte samaritain, lorsqu'il s'agit de citer un de ces textes. S'il était question d'en suivre l'un ou l'autre, *suivant* serait bien dit.

Je dirais plutôt *selon* saint Thomas, *selon* Scot, pour citer les auteurs et les autorités; et *suivant* la doctrine de saint Thomas, *suivant* la doctrine de Scot, parce qu'en effet on dit *suivre la doctrine*, et que c'est dans ce sens qu'on dit *suivre un auteur*.

Il paraît, par des exemples familiers, que *selon* exprime quelque chose de plus fort, de plus déterminé, de plus positif, de plus absolu que *suivant*; aussi désigne-t-il mieux une autorité, une règle à laquelle il faut obéir, se conformer; tandis que *suivant* laisse plus de liberté et d'incertitude. Il s'en faut donc bien que *suivant* marque la nécessité indispensable, et *selon* une simple convenance.

J'agis *selon* vos ordres, quand je les exécute; j'agis *suivant* vos ordres, quand je les suis. À proprement parler, je suis un conseil, et j'obéis à un ordre. J'agis *selon* les occurrences, *selon* qu'elles l'exigent, le permettent, l'ordonnent. J'agis *suivant* les occurrences, *suivant* qu'elles me fournissent des raisons, des motifs, des moyens propres à m'engager.

Suivant Dieu n'aurait certainement pas la même force que *selon* Dieu. *Selon* Dieu marque la volonté, l'ordre, le jugement absolu de Dieu. *Suivant* Dieu ne désignerait, en quelque sorte, qu'une simple pensée, qu'une voie tracée par Dieu lui-même.

Ainsi, je dis plutôt *selon* Bossuet, *selon* Pascal, *selon* l'Académie, lorsque j'adopte les pensées de ces auteurs, lorsque je m'appuie de leur autorité. Je dirai plutôt *suivant* Ménage, *suivant* l'abbé Girard, *suivant* quelques grammairiens, quand je ne prends point de parti, ou quand je prends un parti contraire. J'ai observé que *selon* équivaut à *ainsi que*, *comme*; et que *suivant* signifie *en suivant*, ou *si l'on suit*.

Je me détermine *selon* ma volonté, parce que telle est ma volonté. J'opine *suivant* votre avis, parce que mon esprit juge convenable de l'embrasser.

Nous mourrons tous, *selon* la loi de la nature; c'est une nécessité inévitable. Un jeune homme doit survivre à un vieillard, *suivant* le cours ordinaire de la nature.

On vit moralement, *selon* la règle, ou *suivant* les exemples.

Vous vous comportez *selon* votre devoir; il vous oblige. Vous vous en détournerez *suivant* les exemples d'autrui; ils vous engagent. Il est sensible que l'harmonie décide souvent du choix des mots : on ne dira pas, *selon* Longin, *suivant* le divan. (R.)

1212. Sembler, Paraître.

Sembler signifie *paraître* d'une telle manière. Une chose *paraît* dès qu'elle se montre; mais un objet *semble* beau lorsqu'il *paraît* l'être.

Paraître n'est synonyme de *sembler* que quand il marque l'apparence d'être tel.

Un objet *semble* et *paraît* beau, bon, agréable. Il *semble* tel par des traits ou des formes de bonté, de beauté, d'agrément; il *paraît* tel par les apparences, des dehors, de l'agrément, de la bonté, de la beauté. La chose vous *semble* telle, par la comparaison que vous en faites avec le modèle, le type, l'idée que vous avez du beau, du bon et de l'agréable: elle vous *paraît* telle à l'aspect, selon qu'elle vous affecte, par le genre d'impression qu'elle fait sur vous. Ce qui vous *semble* bon ressemble à ce qui est bon: ce qui vous *paraît* bon a l'air de l'être. La *ressemblance* a rapport à la différence; l'*apparence*, à la réalité. Ce qui vous *semble* pourrait bien n'être pas tel que vous le croyez: ce qui vous *paraît* pourrait bien ne pas être en effet ce que vous croyez.

Un ouvrage vous *semble* bien fait, lorsque, après quelque examen, vous le trouvez conforme aux règles de l'art: il vous *paraissait* bien fait, lorsque vous n'y aviez encore jeté qu'un coup d'œil. Vous jugiez de l'ouvrage qui vous *paraissait* tel, sur les apparences et superficiellement: vous en jugez ensuite, pour qu'il vous *semble* tel, par des traits de comparaison, et avec quelque réflexion.

Si l'objet qui vous *semble* tel ne l'est pas, vous l'avez mal vu, vous l'avez mal jugé, vous vous êtes trompé. Si l'objet qui vous *paraissait* tel ne l'est pas, vous ne l'aviez pas assez considéré, vous ne l'aviez point approfondi, les apparences vous ont trompé.

Nous avons un penchant presque invincible à croire que les choses sont telles qu'elles nous *paraissent* être d'abord, et avec cette préoccupation, il arrive assez naturellement qu'elles nous *semblent* être telles que nous désirons qu'elles soient. L'esprit est prompt, la chair est faible.

Il faut encore savoir gré à ceux qui, n'étant pas honnêtes gens, veulent le *paraître*: ils *semblent* avoir de la pudeur, et le respect humain les retient.

On dit impersonnellement, il *paraît*, il *me paraît*, il *semble*, il *me semble*. La différence est toujours la même. Il *me paraît* ne désigne que les impressions faites par les apparences ou de simples conjectures tirées de ces dehors spécieux: il *me semble* annonce plus de persuasion, et des jugements fondés sur quelques motifs qui ont au moins une apparence de raison.

La modestie, la circonspection, disent il *paraît*, il *me paraît*. La politesse dit il *semble*, il *me semble*, et la raison le dirait bien plus souvent encore.

La preuve que *sembler* marque une sorte de réflexion, de persuasion, de raison, toutefois mêlée de doute ou de crainte, c'est qu'il signifie souvent croire et juger, comme dans ces phrases: il *semble* à beaucoup de gens inutiles qu'on ne saurait se passer d'eux; que vous *semble* de ces ennemis réconciliés ou de ces rivaux amies? A la plupart des gens qui vous demandent des avis, il n'y a qu'un mot à dire: *Faites ce que bon vous semble*. *Paraître* n'est point de ce style. (R.)

1213. Semer, Ensemencer.

Semer a rapport au grain; c'est le blé qu'on *sème* dans le champ. *Ensemencer* a rapport à la terre; c'est le champ qu'on *ensemence* de blé. Le premier de ces mots a une signification plus étendue et plus vaste; on s'en sert à l'égard de toutes sortes de grains ou de graines, et dans toutes sortes de terrains. Le second a un sens plus particulier et plus restreint; on ne s'en sert qu'à l'égard des grandes pièces de terre, préparées par le labourage. Ainsi l'on *sème* dans ses terres et dans ses jardins; mais l'on n'*ensemence* que ses terres, et non ses jardins.

On dit, dans le sens figuré, *sem*er de l'argent, *sem*er la parole: *ensemencer* n'est jamais employé que dans le sens propre et littéral.

L'âge viril ne produit point des fruits de science et de sagesse, si les prin-

cipes n'en ont été *semés* dans le temps de la jeunesse. C'est en *semant* de l'argent à propos qu'on peut plus aisément venir à bout de ses projets. En vain l'on *ensemence* son champ, si le ciel n'y répand ses fécondes influences. (G.)

1214. Sensible, Tendre.

Sensible, capable de faire des impressions sur les sens, ou de recevoir ces impressions. Une chose qui s'aperçoit par le sens ou par la raison est *sensible* dans la première acception ; un objet qui est susceptible de sensation ou de sentiment l'est dans la seconde. *Tendre*, le contraire de dur, qui est facile à couper, à pénétrer, à affecter : on connaît une viande *tendre*, une vue *tendre*, un âge *tendre*.

Dans le sens moral, qu'il s'agit ici de considérer, ces termes expriment l'attribut d'un cœur susceptible d'impressions et d'affections relatives et favorables à autrui.

Un cœur est *sensible* par une disposition naturelle à s'affecter de tout ce qui intéresse l'humanité, et à s'y intéresser ; un cœur est *tendre* par une qualité particulière qui lui inspire les sentiments les plus affectueux de la nature, et leur imprime ce qu'ils ont de plus touchant.

La *sensibilité*, d'abord passive, attend l'occasion de se développer ; il faut l'exciter ; la *tendresse*, active par elle-même, cherche les occasions de se développer ; elle nous excite. On s'attache un cœur *sensible* : un cœur *tendre* s'attache de lui-même.

La *sensibilité* est un feu électrique que le frottement met en activité jusqu'à lui faire produire les plus grands effets. La *tendresse* est un feu vivifiant et brûlant qui chauffe l'âme et les actions d'une chaleur douce et pénétrante, propre à se communiquer et capable de s'élever jusqu'au plus haut degré d'intensité.

La *sensibilité* dispose à la *tendresse* ; la *tendresse* exalte la *sensibilité*. Un cœur *sensible* aimera ; un cœur *tendre* aime : il ne sait peut-être pas encore ce qu'il aime, il aime l'humanité.

L'homme *sensible* a surtout le cœur ouvert à la pitié, à la clémence, à la miséricorde, à la reconnaissance, à tous les sentiments qui nous portent à vouloir du bien aux autres et à leur en faire. L'homme *tendre* a surtout dans le cœur le germe des affections les plus actives, les plus vives, les plus généreuses, l'amour, l'amitié, la bienfaisance, la charité, toutes les passions qui nous font exister pour les autres et dans les autres.

La *sensibilité* est une source de vertus : la *tendresse* est la source et le charme de toutes les vertus. La *tendresse* perfectionne tout ce que la *sensibilité* produit : vous étiez bon, vous serez bienfaisant ; vous étiez bienfaisant, vous serez généreux : les peines et les plaisirs d'autrui vous affectaient, ils deviennent les nôtres.

Eh ! quel charme la *tendresse* répand sur toutes les actions qu'inspirent la *sensibilité* et les autres vertus de ce genre ! la *sensibilité* soulage celui qui souffre ; la *tendresse* fait plus, elle le console. L'homme *sensible* porte et administre des secours : l'homme *tendre* porte et administre des secours avec ce regard *tendre*, cette voix *tendre*, ces pleurs *tendres*, qui pénètrent jusqu'au fond du cœur et le rappellent à la joie. L'homme *sensible* fait des sacrifices : l'homme *tendre* semble jouir de ceux qu'il fait et recevoir ce qu'il donne.

Il y a une *sensibilité* lâche et stérile, qui, pour peu qu'elle soit ébranlée, vous fait fuir le malheureux pour en aller perdre l'idée dans des distractions agréables ; faiblesse des organes et de l'âme, à laquelle je voudrais un autre nom. Il y a aussi une *tendresse* molle et funeste, qui ne fait que céder, complaire, et nous livrer à la discrétion ou plutôt aux vices des autres ; passion

aveugle et servile, qui fait votre malheur et qui fera la perte des vôtres (4). (R.)

1215. Sentiment, Avis, Opinion.

« Il y a, dit l'abbé Girard, un sens général qui rend ces mots synonymes lorsqu'il est question de conseiller ou de juger ; mais le premier a plus de rapport à la délibération, on dit son *sentiment* ; le second en a davantage à la décision, on donne son *avis* ; le troisième en a un particulier à la formalité de judicature, on va aux *opinions*.

« Le *sentiment* emporte toujours dans son idée celle de sincérité, c'est-à-dire une conformité avec ce qu'on croit intérieurement. L'*avis* ne suppose pas toujours rigoureusement cette sincérité ; il n'est précisément qu'un témoignage en faveur d'un parti. L'*opinion* renferme l'idée d'un suffrage donné en concours de pluralité de voix.

« Il peut y avoir des occasions où un juge soit obligé de donner son *avis* contre son *sentiment*, et de se conformer aux *opinions* de sa compagnie. »

Il me semble que, dans le genre délibératif et judiciaire, le *sentiment* est l'*opinion* que vous avez prise, ou le jugement que vous portez en vous-même sur les choses mises en délibération ; l'*avis*, la suite que vous donnez à ce *sentiment*, ou la conséquence que vous en tirez sur le parti qu'il faut prendre, ou la décision qu'il faut rendre touchant l'objet de la délibération ; l'*opinion*, la voix ou le vœu définitif que vous donnez pour la décision de l'affaire.

Vous exposez votre *sentiment* et vos motifs ; cette exposition vous mène à une conclusion, à un *avis*, et vous *opinez* pour la décision ou le jugement.

Je n'entends pas ce que l'auteur veut dire à l'égard de la sincérité du *sentiment* et de l'*avis*. Certes, mon *sentiment* intérieur est sincère ; mais si je voulais avoir un *avis* contraire à ce *sentiment*, il faudrait bien que j'affectasse un *sentiment* contraire, sous peine de les mettre manifestement en contradiction l'un avec l'autre. Je ne comprends pas davantage comment un juge peut donner un *avis* contre son *sentiment*, quoique obligé de se conformer à l'*opinion* définitive de sa compagnie. Sans doute un particulier peut et doit même souvent soumettre son *sentiment*, son *avis* à celui des autres : un juge est en effet naturellement soumis au *sentiment*, à l'*avis* du plus grand nombre ; mais, comme juge, et dans la discussion des droits et des intérêts des citoyens, il faut que sa conscience conforme toujours son *avis* à son *sentiment*, qu'il ne doit jamais trahir ; et si sa conscience était contraire à la loi elle-même, il ne pourrait *opiner* ni contre la loi ni contre sa conscience : il s'abstiendrait de juger, parce qu'il ne peut juger que selon la loi et qu'il ne doit pas juger contre sa conscience.

Cette application des termes, relative à l'ordre judiciaire, nous laisse à dé-

(4) Ce même synonyme avait d'abord été inséré par Roubaud dans le *Mercur de France* du mois d'octobre 1759, avec de très-grandes différences. Nous le donnons avec les retranchements nécessaires, tel que l'auteur l'avait refait et corrigé dans l'édition de ses *Synonymes*. On trouve dans le premier les trois paragraphes suivants :

La *sensibilité* nous oblige à veiller autour de nous pour notre intérêt personnel ; la *tendresse* nous engage à agir pour l'intérêt des autres.

L'habitude d'aimer n'éteint point la *tendresse*. L'habitude de sentir émousse la *sensibilité*.

L'homme *sensible* est souvent d'un commerce fort difficile ; il faut toujours ménager sa délicatesse. L'homme *tendre* est d'une humeur assez égale, ou du moins dans une disposition toujours favorable ; il veut toujours vous intéresser et vous plaire. (Voyez le second volume des *Synonymes* de Girard, édition de Beauzée.)

(Note de l'Éditeur.)

sirer leur différence générale. L'abbé Girard recherche cette différence dans un autre article à l'égard du *sentiment* et de l'*opinion*, en y joignant la *pensée* au lieu de l'*avis*. (R.)

1216. Sentiment, Opinion, Pensée, Avis.

« *Sentiment, opinion, pensée*, sont, dit l'abbé Girard, tous les trois d'usage, lorsqu'il ne s'agit que de l'énonciation de ses idées : en ce sens, le *sentiment* est plus certain ; c'est une croyance qu'on a par des raisons ou solides ou apparentes : l'*opinion* est plus douteuse ; c'est un jugement qu'on fait avec quelque fondement : la *pensée* est moins fixe et moins assurée ; elle tient de la conjecture.

« On dit rejeter et soutenir un *sentiment* ; attaquer et défendre une *opinion* ; désapprouver et justifier une *pensée*.

« Le mot de *sentiment* est plus propre en fait de goût : c'est un *sentiment* général qu'Homère est un excellent poète. Le mot d'*opinion* convient mieux en fait de science : l'*opinion* commune est que le soleil est au centre du monde. Le mot de *pensée* se dit plus particulièrement lorsqu'il s'agit de juger des événements, des choses ou des actions des hommes : la *pensée* de quelques politiques est que le Moscovite trouverait mieux ses avantages du côté de l'Asie que du côté de l'Europe.

« Les *sentiments* sont un peu soumis à l'influence du cœur ; il n'est pas rare de les voir se conformer à ceux des personnes qu'on aime. Les *opinions* doivent beaucoup à la prévention ; il est ordinaire aux écoliers de tenir à celles de leurs maîtres. Les *pensées* tiennent assez de l'imagination : on en a souvent de chimériques. »

L'auteur a mieux senti la force des termes qu'il n'en a expliqué la valeur. Avec le sens primitif et essentiel des mots, ses idées seront faciles à justifier ou à rectifier. Je m'arrête à ceux que j'ai annoncés. *Pensée*, dans le sens d'*opinion* ou de *sentiment*, dit quelque chose de léger, de simple, de superficiel, qui n'a point été assez réfléchi, assez mûri, assez raisonné ; qui n'est que hasardé comme une première idée, une inspiration subite ou une pure imagination ; qui n'est, pour ainsi dire, qu'en esquisse ou en ébauche, comme on la dit dans les arts.

L'esprit a son *sentiment* comme le cœur, et il y tient comme le cœur au sien : c'est ce que les Latins appelaient *sententia*, ce qui forme le sens particulier, la raison propre, l'*opinion* prise, la doctrine adoptive et ferme de chacun, sa manière propre de penser.

L'*avis* est proprement notre manière de voir et de viser à un but : il suppose la considération, l'examen, la réflexion, et il en est le résultat. Il porte l'instruction, et dirige les vues et les moyens. Ainsi *aviser* signifie donner un *avis* ou une instruction : on *avise* aux moyens, à ce qu'on doit faire. Un homme *avisé* est éclairé, circonspect, prudent. L'*avis* nous enseigne donc ce qu'il convient de faire.

L'*opinion* est une *pensée*, une idée qui plaît à l'esprit, au-devant de laquelle l'esprit va ; qui, dans la balance, lui paraît avoir plus de poids, mais que l'esprit n'adopte pas sans crainte et avec un plein acquiescement. La certitude, dit Cicéron, appartient à la science ; l'incertitude à l'*opinion*. Le sage, dit-il encore, n'a point d'*opinion*, car il n'adopte pas une chose incertaine ou inconnue. Si l'acquiescement de l'esprit à une vérité qu'on lui propose est accompagné de doute, c'est ce qu'on appelle *opinion*, dit la *Logique* de Port-Royal.

Le *sentiment* est donc une croyance dont l'esprit est profondément pénétré ; la persuasion l'inspire et le maintient. L'*avis* est un jugement sur ce qu'il convient de faire ; la prudence le suggère et le dicte. L'*opinion* est une pensée ou une connaissance douteuse qu'on adopte comme par provision ; la vrai-

semblance nous la fait agréer et soutenir jusqu'à de nouvelles lumières.

Le *sentiment* n'est pas en lui-même certain ; mais chacun regarde son *sentiment* comme certain , on y croit fermement. L'*avis* n'est pas toujours sage ; mais celui qui le donne de bonne foi le croit tel ; c'est ce qu'il trouve de plus convenable et de plus praticable. L'*opinion* n'est jamais que probable ; mais on s'y attache insensiblement ; et il faut bien souvent se déterminer par des raisons plausibles.

Le *sentiment* n'est pas toujours fondé, comme on le dit, sur des raisons solides ou apparentes : il y a beaucoup de *sentiments* inspirés, les uns par ce sens naturel qui devrait être commun à tous les hommes, les autres par ce sens moral que nous appelons conscience, ou par ce sens intellectuel que nous assimilons au goût, etc. ; et le peuple, si ferme dans ses *sentiments*, n'en a guère que par éducation, par imitation, par insinuation. L'*avis* dépend de la réflexion, de nos lumières, de notre expérience, de notre manière de voir ; aussi les *avis* sont-ils bien souvent partagés, et il faut tout entendre avant que de résoudre ; car *un sot quelquefois ouvre un avis important*. L'*opinion* doit souvent beaucoup à la prévention, j'en conviens ; mais elle doit bien davantage à l'intérêt secret que nous avons de nous attacher à l'une ou à l'autre : on a fort bien dit que les *opinions* s'introduisent souvent comme les coutumes, par la seule raison de l'exemple ; que la plupart des gens, quand ils ont besoin d'une *opinion*, l'empruntent ; que la plupart de nos *opinions* sont celles qu'on nous a données, etc. : mais il est certain qu'en général, de deux *opinions* probables, la plus probable est celle qui nous accommode le mieux.

Les *sentiments* de l'esprit se joignent avec les *sentiments* du cœur pour former nos principes ou nos règles particulières à l'égard de notre manière propre de penser et d'agir. L'*avis* revient à un conseil à suivre dans certain cas, avec la différence que le conseil se donne proprement à ceux qui nous le demandent ou qui sont sous notre direction, et qu'il paraît plus engageant dans sa forme que l'*avis*. L'*opinion* n'est dans le fond, qu'une sorte de présomption et de conjecture, à laquelle nous donnons un peu de créance ou de crédit. (H.)

4217. Sentiment, Sensation, Perception.

Ces mots désignent l'impression que les objets font sur l'âme : mais le *sentiment* va au cœur, la *sensation* s'arrête aux sens, et la *perception* s'adresse à l'esprit.

La vie la plus agréable est sans doute celle qui roule sur des *sentiments* vifs, des *sensations* gracieuses et des *perceptions* claires : c'est aimer, goûter et connaître.

Le *sentiment* étend son ressort jusqu'aux mœurs ; il fait que nous sommes également touchés de l'honneur et de la vertu comme des autres avantages. La *sensation* ne va pas au delà du physique ; elle fait uniquement sentir ce que le mouvement des choses matérielles peut occasionner de plaisir ou de douleur par la mécanique des organes. La *perception* enferme dans son district les sciences et tout ce dont l'âme peut se former une image ; mais ces impressions sont plus tranquilles que celles du *sentiment* et de la *sensation*, quoique plus promptes.

Un homme d'esprit et de courage reçoit les honneurs ou souffre les injures avec des *sentiments* bien différents de ceux d'une bête ou d'un poltron. Quand on ne conçoit point d'autre félicité que celle de la vie présente, on ne travaille qu'à se procurer des *sensations* gracieuses. Nous ne jugeons de la composition ou de la simplicité des objets que par le nombre des *perceptions* qu'ils produisent en nous. (G.)

1218. Serment, Jurement, Juron.

Le *serment* se fait proprement pour confirmer la sincérité d'une promesse; le *jurement*, pour confirmer la vérité d'un témoignage; le *juron* n'est qu'un style dont le peuple se sert pour donner au discours un air assuré et prévenir la défiance.

Le mot de *serment* est plus d'usage pour exprimer l'action de jurer en public et d'une manière solennelle. Celui de *jurement* exprime quelquefois l'emportement entre particuliers. Celui de *juron* tient de l'habitude dans la façon de parler.

Le *serment* du prince ne l'engage point contre les lois ni contre les intérêts de son État. Les fréquents *jurements* ne rendent pas le menteur plus digne d'être cru. Les *jurons* sont presque toujours du bas style, ou du très-familier; il y a peu d'occasions sérieuses où ils puissent être placés avec grâce. (G.)

1219. Serment, Vœu.

Ce sont deux actes religieux qui supposent également une promesse faite sous les yeux de Dieu, et avec invocation de son saint nom : c'est du moins l'aspect commun sous lequel on doit envisager ces deux mots, quand on les considère comme synonymes : mais alors même ils ont des différences qu'il est nécessaire de remarquer. (B.)

Tout *serment*, proprement ainsi nommé, se rapporte principalement et directement à quelque homme auquel on le fait. C'est à l'homme qu'on s'engage par là : on prend seulement Dieu à témoin de ce à quoi l'on s'engage, et l'on se soumet aux effets de sa vengeance, si l'on vient à violer la promesse qu'on a faite ; supposé que l'engagement par lui-même n'ait rien qui le rendit illicite ou nul, s'il eût été contracté sans l'interposition du *serment*.

Mais le *vœu* est un engagement où l'on entre directement envers Dieu ; et un engagement volontaire, par lequel on s'impose à soi-même, de son pur mouvement, la nécessité de faire certaines choses auxquelles sans cela on n'aurait pas été tenu, au moins précisément et déterminément : car si l'on y était déjà indispensablement obligé, il n'est pas besoin de s'y engager ; le *vœu* ne fait alors que rendre l'obligation plus forte, et la violation du devoir plus criminelle ; comme le manque de foi accompagné de parjure en devient plus odieux et plus digne de punition, même de la part des hommes.

Comme le *serment* est un lien accessoire, qui suppose toujours la validité de l'engagement auquel on l'ajoute, pour rendre les hommes envers qui l'on s'engage plus certains de notre bonne foi, dès lors qu'il ne s'y trouve aucun vice qui rende cet engagement nul ou illicite, cela suffit pour être assuré que Dieu veut bien être pris à témoin de l'accomplissement de la promesse, parce qu'on sait certainement que l'obligation de tenir sa parole est fondée sur une des maximes évidentes de la loi naturelle dont il est l'auteur.

Mais quand il s'agit d'un *vœu* par lequel on s'engage directement envers Dieu, à certaines choses auxquelles on n'était point obligé d'ailleurs, la nature de ces choses n'ayant rien par elle-même qui nous rende certains qu'il veut bien accepter l'engagement, il faut, ou qu'il nous donne à connaître sa volonté par quelque voie extraordinaire, ou que l'on ait là-dessus des présomptions très-raisonnables, fondées sur ce qui convient aux perfections de cet Être souverain. (*Encyclopédie*, XV, 99.)

Nulle puissance sur la terre ne peut délier les sujets du *serment* de fidélité qu'ils ont prêté à un prince, si ce n'est le prince même qui l'a reçu. Tout *vœu* contraire à celui de la loi naturelle, ou d'une loi positive, est moins un *vœu* qu'un sacrilège.

« Les Israélites, dit M. Fleury, étaient fort religieux à observer leurs *vœux* et leurs *serments*. Pour les *vœux*, l'exemple de Jephthé n'est que trop fort ;

pour les *serments*, Josué garde la promesse qu'il avait faite aux Gabaonites, quoiqu'elle fût fondée sur une tromperie manifeste. » (B.)

1220. Serrer, Presser, Êtreindre.

Serrer, c'est primitivement mettre en lieu de sûreté, sous clef, sous serrure; c'est ensuite rapprocher beaucoup, joindre près, mettre près à près.

Presser, c'est peser fortement sur une chose.

Êtreindre, latin *stringere*, c'est serrer fortement. Il s'emploie plus rarement que les deux autres et prend surtout le sens particulier d'embrasser.

Ce qui est *serré* est enfermé à l'étroit, ne peut s'étendre. Un nœud *serré* n'est plus lâche. On dit au figuré avoir le cœur *serré* (MASSILLON), l'âme *serrée* (LA HARPE).

Ce qui est *pressé* est aplati, écrasé. L'ara vert suce les fruits tendres au lieu de les mâcher, en les *pressant* avec sa langue contre la mandibule supérieure du bec. (BUFFON.) Les coucous prennent de même les papillons par la tête, et les *pressant* dans leur bec, il les crèvent vers le corselet. (IDEM.) Au figuré, on *presse* un principe, quand on en fait sortir toutes les conséquences qui peuvent en découler. La douleur *presse* (RACINE), comme elle accable, oppresse.

On *serre* l'ennemi, quand on le poursuit vivement; on le *presse*, quand on ne le laisse pas respirer. On dit *serrer* de près; *presser* ne prend pas d'adverbe: il a donc plus de vigueur que *serrer*.

On *serre* les rangs, en ne laissant point d'intervalle. On se *serre* par complaisance, pour faire place à quelqu'un; loin que l'ordre en soit troublé, c'est un soin qui l'assure. La foule qui se *presse* n'est pas loin de s'écraser. La mort frappe dans les rangs *pressés*, prenant au hasard. Nous sommes ainsi amenés à une différence plus importante, c'est que *serrer* ne montre que le résultat immédiat de l'action, tandis que *presser* indique une action qui a un autre résultat que cette action même. On *presse* le raisin pour en exprimer le jus; on *presse* un livre, du linge, dans un autre but que de leur faire tenir moins de place, pour donner du lustre au linge, de la solidité au livre qu'on *presse* avant de le relier.

Ces trois mots s'emploient dans le sens d'embrasser, de tenir dans ses bras. On *serre* quelqu'un dans ses bras, en le tenant enfermé entre ses bras; on le *serre* sur son cœur, en le mettant près de son cœur. On l'*êtreint* en le *serrant* fortement, longuement, de manière à le retenir. *Presser* exprime une plus grande tendresse.

Tout est dans l'épouvante, et de leurs bras tremblants
Les mères sur leur sein ont *pressé* leurs enfants. (DEJOLLE.)

On *serre* la main d'un ami, c'est une manière de salutation amicale; aujourd'hui, *serrer* la main est une formule en usage à la fin d'une lettre. On *presse* les mains de quelqu'un à qui l'on veut témoigner sa tendresse ou qu'on supplie; là encore *presser* indique une intention que *serrer* n'indique pas. (V. F.)

1221. Serviable, Officieux, Obligeant.

Serviable, de service, servir, qui est toujours prêt à rendre service, de ces services ordinaires que nous nous rendons dans la société. Ce mot est familier et ne comporte pas de hautes idées.

Officieux, disposé, empressé à rendre de bons offices, c'est-à-dire des services agréables et utiles, qui aident, concourent au succès de vos desseins; des services que des sentiments et des relations particulières font regarder comme des devoirs, *officia*. Les Latins appelaient proprement *officieux* les courtisans, les gens qui font leur *cour*, comme nous disons, qui rendent des devoirs.

Obligeant, qui est disposé à obliger, à rendre des services plus intéressants, plus importants, qui ne sont pas dus, et qui vous *lient* en vous *obligeant* à

un retour, à un sentiment de bienveillance, de reconnaissance. *Obliger, obliger*, composé de *ligare*, lier tout autour, entourer de liens.

L'homme *serviable* est prompt et empressé à vous servir dans l'occasion, comme un serviteur l'est à l'égard d'un maître. L'homme *officieux* est affectueux et zélé, comme un client à l'égard de son patron. L'homme *obligeant* est aise et flatté de vous servir dans le besoin : il va au-devant de l'occasion pour vous obliger.

L'homme *serviable* se fait un plaisir d'être utile : tout ce qu'il peut par lui-même, il le fait, mais il est circonscrit. L'homme *officieux* se fait un devoir de concourir à vos desseins, mais il peut être intéressé ; c'est moins quelquefois par caractère que par habitude et par combinaison. L'homme *obligeant* ne considère que le plaisir de vous rendre heureux.

C'est faire plaisir à un homme *serviable* que de le mettre à portée de vous faire plaisir à vous-même. C'est entrer dans les vues de l'homme *officieux* que de réclamer ses bons offices avec confiance. C'est bien mériter de l'homme vraiment *obligeant* que de le trouver, par préférence, digne de vous obliger. (R.)

1222. Servitude, Esclavage.

Il suffit d'ouvrir l'*Esprit des lois* pour se convaincre que ces mots sont ordinairement employés l'un et l'autre avec le même sens strict jusque dans le genre dogmatique. Nous tenons des Romains le mot *servitude*, et vraisemblablement des peuples du Nord celui d'*esclavage*, sans que l'un ait fait négliger l'autre, et sans que ni l'un ni l'autre aient pris d'une manière marquée des nuances différentes. Cependant le mot *esclave* l'a emporté sur celui de *serf*, jusqu'à le réduire à la simple dénomination du paysan lié par le droit du plus fort à la terre, et assujéti à des corvées et autres charges envers le seigneur. Il est assez singulier qu'en parlant même des Romains, nous n'appelions qu'*esclaves* ceux que les Romains n'appelaient pas autrement que *serfs* (*servi*).

L'affaiblissement de ce dernier mot a dû s'étendre sur celui de *servitude*. Celui-ci a dû perdre encore de sa force en s'étendant des personnes sur les biens. Les champs, les moissons, etc., sont sujets à des *servitudes* ; l'*esclavage* n'est que pour les personnes.

Il est certain que l'*esclavage* se présente sous un aspect plus sévère, plus dur, plus effrayant, plus dogmatique que la *servitude*. On traite plutôt de l'*esclavage* politique et civil, que de la *servitude* politique et civile ; et il le faut bien, puisque ce genre de tyrannie fait des *esclaves* et non des *serfs*.

Ainsi la *servitude* impose un joug, et l'*esclavage* un joug de fer. Si la *servitude* opprime la liberté, l'*esclavage* la détruit. Dans la *servitude*, on n'est point à soi : dans l'*esclavage*, on est tout à autrui. La *servitude* vous ravale au-dessous de la condition humaine ; l'*esclavage*, jusqu'à la condition des animaux domestiques. La *servitude* abat ; l'*esclavage* abrutit. En un mot, l'*esclavage* est la plus dure des *servitudes*.

On définit l'*esclavage* rigoureux l'établissement d'un droit qui rend un homme tellement propre à un autre, que celui-ci est le maître absolu de la vie et des biens de celui-là. A la vérité, l'on a dit aussi que la *servitude* peut être comptée entre les genres de mort, puisque ceux à qui l'on imposait ce joug cessaient de vivre pour eux et ne respiraient que pour un autre. Mais cette *servitude* est précisément l'*esclavage* : or, il peut y avoir une *servitude* assez douce, tandis que l'*esclavage*, même modifié, est toujours très-dur. On dira que la domesticité est une sorte de *servitude* : il n'y aura que des gens à *esclaves* ou à paradoxes, qui puissent comparer cet état à l'*esclavage*.

La première chose qu'on apprenait à dire aux enfants de Sparte, c'est : Je ne serai point *esclave*. Cependant la police de cette ville tenait les citoyens

dans une grande *servitude*, à l'égard des repas, des vêtements, des exercices, etc.

Dans un sens moral et relâché, nous appelons *servitude* un assujettissement pénible et continu : porté à un certain excès, cet assujettissement serait un *esclavage*. (R.)

La *servitude* impose des devoirs, des obligations ; une fois qu'ils sont remplis, vous êtes libre. L'*esclavage* vous prive de la propriété de votre existence.

La *servitude* n'exclut pas la liberté politique ni l'entière liberté. L'*esclavage* produit seul cet effet. Il en est qu'on chérit, telles que les *servitudes* imposées par les égards, la tendresse et l'amitié. Il est des *servitudes* politiques, telles que celles imposées par les lois, que nous devons respecter, quelque gênantes qu'elles puissent être. Ce n'est qu'en abandonnant une portion de nos droits que nous acquérons l'entier exercice des autres. (ANONYME.)

1223. S'évader, S'échapper, S'enfuir.

Ces mots diffèrent entre eux en ce que *s'évader* se fait en secret ; *s'échapper* suppose qu'on a déjà été pris, ou qu'on est près de l'être ; *s'enfuir* ne suppose aucune de ces conditions.

On *s'évade* d'une prison ; on *s'échappe* des mains de quelqu'un ; on *s'enfuit* après une bataille perdue. (*Encyclopédie*, V, 231.)

Il faut de l'adresse et du bonheur pour *s'évader* ; de la présence d'esprit et de la force pour *s'échapper* ; de l'agilité et de la vigueur pour *s'enfuir*. (B.)

1224. Sévérité, Rigueur.

La *sévérité* se trouve principalement dans la manière de penser et de juger ; elle condamne facilement, et n'excuse pas. La *rigueur* se trouve particulièrement dans la manière de punir ; elle n'adoucit pas la peine et ne pardonne rien.

Les faux dévots n'ont de *sévérité* que pour autrui ; prêts à tout blâmer, ils ne cessent de s'applaudir eux-mêmes. La *rigueur* ne me paraît bonne que dans les occasions où l'exemple serait de conséquence ; il me semble que partout ailleurs, on doit avoir un peu d'égard à la faiblesse humaine.

L'usage a consacré les mots *rigueur* et *sévérité* à de certaines choses particulières. On dit la *sévérité* des mœurs, la *rigueur* de la raison. La *sévérité* des femmes, selon l'auteur des *Maximes*, est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté ; dans ce sens, le mot de *rigueurs* au pluriel répond à celui de *sévérité*. (*Encyclopédie*, XV, 132.)

1225. Signalé, Insigne.

Ce qui a ou porte des *signes*, des traits, qui le font remarquer, reconnaître, distinguer. *Signalé*, participe du verbe *signaler*, désigne proprement, en cette qualité, que la chose est devenue ou faite telle. *Insigne*, simple adjectif, indique proprement ce que la chose est en elle-même. La chose *signalée* est marquée et remarquée ; la chose *insigne* est marquante et remarquable. On est *signalé* par des traits particuliers, et *insigne* par des qualités peu communes.

Votre piété est *signalée* par des actions, par des œuvres d'éclat ; elle est *insigne* par sa hauteur, par sa singulière éminence. Vous êtes *signalé* par ces actions, et *insigne* par cette éminence de vertu : du moins les Latins employaient ainsi le mot *insignis* : *Insignem pietate virum*, dit Virgile.

Plusieurs exploits *signalés* annoncent une *insigne* valeur, comme plusieurs crimes *signalés* annoncent un *insigne* scélérat. Ce qui est *insigne* est fait pour être *signalé*.

On ait une faveur *insigne* ou *signalée*, un *insigne* ou *signalé* fripon, un bonheur ou un malheur *insigne* ou *signalé*, etc. *Signalé* marque l'éclat,

le bruit, l'effet que produit la chose : *insigne* n'exprime que la qualité, le mérite, le prix de la chose. Ce qui frappe est *signalé* ; ce qui excelle est *insigne*. Nous en revenons toujours aux idées premières des mots. Ainsi un *insigne* fripon, un très-grand fripon n'est un fripon *signalé* qu'autant qu'il a donné des preuves éclatantes de friponnerie. On sent combien un bonheur est *insigne*, on voit combien il est *signalé* : le bonheur *insigne* est une grande faveur inespérée de la fortune, et un bonheur *signalé* porte les traits les plus forts et les plus manifestes de cette extrême faveur. Une grâce *insigne* n'est *signalée* qu'autant que tout le prix en est manifeste.

On dit un *insigne* fripon, un *insigne* coquin ; on ne dira guère un *insigne* héros, un *insigne* orateur ; mais l'orateur et le héros sont *signalés* comme le coquin et le fripon. Pourquoi cette différence ? parce qu'un coquin et un fripon peuvent l'être sans être connus, mais que vous ne pouvez savoir et dire que quelqu'un est un héros ou un orateur *insigne* qu'autant qu'il s'est *signalé* par ses actions ou par ses discours, et dès lors vous direz plutôt *signalé* qu'*insigne*. Mais, dans tout autre cas, je ne vois aucune raison de ne pas appliquer *insigne* comme *signalé* aux personnes, en bien tout comme en mal.

Une chose *signalée* est plus ou moins distinguée ; une chose *insigne* l'est toujours à un très-haut degré.

On remarquera sans doute que *signalé*, tiré immédiatement de *signal*, doit participer à l'idée de ce mot ; *insigne* n'exprime que l'idée d'un *signe* imprimé sur la chose. Or le *signe* est bien propre à faire remarquer et distinguer ; mais le *signal* est précisément fait et donné pour avertir et annoncer. Tout confirme notre distinction. (R.)

1226. Signe, Signal.

Le *signe* fait connaître ; il est quelquefois naturel. Le *signal* avertit ; il est toujours arbitraire.

Les mouvements qui paraissent dans le visage sont ordinairement les *signes* de ce qui se passe dans le cœur. Le coup de cloche est le *signal* qui appelle le chanoine à l'église.

On s'explique par *signes* avec les muets ou les sourds : et on convient d'un *signal* pour se faire entendre des gens éloignés. (G.)

1227. Silencieux, Taciturne.

Sous quelque rapport que les mots *silencieux* et *taciturne* soient considérés, le premier dit beaucoup moins que le second : le *silencieux* est tranquille et en repos ; il parle peu : le *taciturne* est muet et sans mouvement ; il ne parle pas. Les Latins désignaient le silence le plus profond par l'épithète de *taciturne*, *taciturna silentia*.

Le *silencieux* garde le *silence* ; le *taciturne* garde un *silence* opiniâtre. Le premier ne parle pas quand il pourrait parler : le second ne parle pas, même quand il devrait parler. Le *silencieux* n'aime point à discourir : le *taciturne* y répugne. Vous peindrez celui-là un doigt sur la bouche, comme on peignait le dieu du *silence* : vous représenterez celui-ci la main sur la bouche, comme on représenterait la *Taciturnité*.

On est *silencieux* et *taciturne* par caractère et par humeur, ou par accident, ou par occasion. L'homme naturellement *silencieux* l'est par timidité ou par modestie, par prudence, par paresse, par stupidité ; l'homme naturellement *taciturne* l'est par un tempérament mélancolique, par une humeur farouche ou du moins difficile, par une manière d'exister malheureuse ou du moins pénible. La préoccupation, la réflexion, la méditation, vous rendent actuellement *silencieux*, et la peine, le chagrin, la souffrance, vous rendront *taciturne*. Aussi le *silencieux* n'a-t-il qu'un air sérieux ; mais le *taciturne* a l'air morne.

Les femmes seront *taciturnes* s'il faut qu'elles soient *silencieuses*. Cependant le *silence* pare une femme, selon le proverbe grec employé par Sophocle; mais la *taciturnité* ternirait la plus belle.

Le *silencieux* est maître de ses paroles; le *taciturne* n'est pas maître de ses rêveries. J'attends quelque chose du premier: je n'attends rien du second. Je crois que celui-là écoute: je vois que celui-ci n'entend pas.

Un cercle d'Anglais sera *taciturne*: un cercle de Français ne sera pas longtemps *silencieux*. Il faut que l'Anglais rêve; il faut que le Français parle.

L'habitude de la retraite rend *silencieux*; les sauvages parlent peu. La bonne compagnie elle-même, si on n'en sortait pas, rendrait *taciturne*: on a besoin d'être seul et tranquille.

L'observateur est nécessairement *silencieux*; s'il parle, c'est pour observer. Le mélancolique est naturellement *taciturne*; s'il parle, c'est avec humeur et de ses peines.

Sénèque dit: « Parlez peu avec les autres et beaucoup avec vous-même. » Le *silencieux* remplit ce précepte; le *taciturne* l'outré. (R.)

1228. Similitude, Comparaison.

Rapprochement de deux objets différents, mais analogues à quelques égards, propre à éclaircir le sujet ou à orner le discours par les rapports que les objets ont entre eux.

A la rigueur, la *similitude* existe dans les choses, et la *comparaison* se fait par la pensée. La ressemblance très-sensible constitue la *similitude*, et le rapprochement des traits de ressemblance forme la *comparaison*. Mais le premier de ces mots sert à désigner, comme le second, une figure de style ou de pensée.

Comparaison annonce des rapports plus stricts et plus nécessaires entre les objets comparés, que *similitude* n'en suppose entre les objets assimilés.

Il y a, dit Cicéron, dans ses *Topiques*, une *similitude* qui consiste dans un rapprochement de rapports entre divers objets, pour en tirer une induction; et il y en a une autre qui consiste dans la *comparaison* d'une chose avec une autre, ou de deux choses pareilles.

La *similitude* n'exige, selon la valeur du mot, que de la ressemblance entre les objets; la *comparaison* établit, par la même raison, une sorte de *parité* entre eux. Il ne faut à la *similitude* que des apparences semblables qu'elle rapproche: il faudrait à la *comparaison* rigoureuse des qualités presque égales qu'elle balancerait. La *similitude*, purement pittoresque, se borne à l'exposition des traits communs aux choses: la *comparaison*, plus philosophique, considère le plus ou le moins ou les degrés de la chose mise à côté d'une autre. La *similitude* ne fait qu'éclairer un objet par la lumière tirée d'un autre objet connu: la *comparaison* le fera mieux apprécier par son affinité avec un objet d'un mérite reconnu. Des objets assimilés l'un à l'autre ne sont pourtant pas réellement comparables ou capables d'être mis au pair, en *comparaison*, en parallèle. On assimile plutôt des objets étrangers l'un à l'autre; on compare plutôt des objets du même genre ou de la même qualité. La *similitude* semble tomber particulièrement sur ces objets que l'on compare sans *comparaison*, tant il y a d'ailleurs de différence entre eux.

Vous assimilerez, sous certains rapports, un homme à un animal: vous comparerez un héros à un autre, selon le degré de leur valeur et le mérite de leurs exploits. Si je dis qu'*Achille est semblable à un lion*, c'est une *similitude*; je désigne seulement l'espèce de courage et de furie qu'il fait éclater: si je dis qu'il est *tel qu'un lion*; c'est une *comparaison*; car je lui attribue les mêmes qualités, et au même degré, qu'au lion. La *similitude* vous dira qu'une chose est blanche comme une autre: la *comparaison* vous dira qu'elle est aussi blanche que l'autre. Enfin la *similitude* n'est une *comparaison* rigoureuse qu'autant qu'elle peut se convertir en métaphore par une hardiesse de style. Si je dis

seulement qu'*Achille ressemble à un lion*, je suis loin d'oser dire que *c'est un lion* : et j'oserais le dire, si je le trouvais *tel qu'un lion*.

La *similitude* est bien une espèce de *comparaison*; mais contente d'un rapport apparent, elle n'est ni aussi naturelle, ni aussi rigoureuse que la parfaite *comparaison* doit l'être. L'intention commune de la *similitude* est de rendre un objet plus sensible par un autre : la perfection de la *comparaison* est d'appliquer à un objet l'idée ou la face entière de l'autre.

Lorsque Martial dit à quelqu'un que ses jambes sont comme les cornes de la lune, c'est une pure *similitude*; il s'agit d'une simple ressemblance de forme. Lorsque Henri IV, refusant de donner l'assaut à la ville de Paris, dit qu'il est à l'égard de son peuple aussi vrai père que la bonne femme était vraie mère à l'égard de l'enfant adjugé par Salomon, car il aimerait mieux n'avoir point Paris que de l'avoir tout ruiné, c'est une *comparaison* parfaite; les deux objets s'accordent dans tous leurs rapports.

La *comparaison* d'Ajax avec un âne n'est qu'une *similitude*; car l'obstination de l'âne, comme l'observe Marmontel, ne peint qu'à demi l'acharnement d'Ajax.

Comme une eau pure et calme commence à se troubler aux approches de l'orage, dit J.-J. Rousseau, un cœur timide et chaste ne voit point sans quelques alarmes le prochain changement de son état. L'amour-propre, dit le même philosophe, est un instrument utile, mais dangereux; souvent il blesse la raison qui s'en sert, et fait rarement de bien sans mal. Là, ce n'est qu'une *similitude* agréable entre des choses éloignées les unes des autres; ici, c'est une *comparaison* ou une métaphore fondée sur des rapports sensibles et profonds entre des choses analogues.

Je dois observer qu'on a particulièrement appelé *similitude* les paraboles et autres figures de ce genre. On dit que Nathan fit connaître à David son péché par une *similitude* ou une parabole; que Jésus-Christ faisait entendre sa doctrine à ses disciples par des *similitudes* qui sont des paraboles; que les Orientaux aiment les paraboles ou les *similitudes*, etc. La *similitude* exige alors un récit circonstancié, une exposition détaillée de faits, de vérités, d'imaginaires, de choses connues ou sensibles par elles-mêmes, dont les divers traits s'appliquent naturellement et parfaitement à l'objet qu'il s'agit d'éclaircir ou de représenter d'une manière détournée, mais claire. C'est donc la *similitude* qui sera plutôt instructive que la *comparaison*; la *comparaison* ne sera qu'une courte *similitude*. La *similitude* appartiendra plutôt à la philosophie qui enseigne, et la *comparaison* à la poésie ou à l'art qui décrit. Comme la métaphore rapide est une sorte de *comparaison*, l'allégorie serait plutôt une *similitude* tacite, etc. La *comparaison* est obligée de faire l'application de l'idée d'un objet à un autre; la *similitude* peut laisser faire à l'auditeur cette application, tant il est naturel et facile qu'il la fasse, etc.

Mais la *similitude* aura toujours, comme son intention propre, le dessein de rendre une chose plus intelligible et plus sensible par une autre, en rapprochant des objets qui n'ont par eux-mêmes point de rapport essentiel ensemble, et qui, éloignés l'un de l'autre, n'ont entre eux que de la ressemblance ou des apparences semblables. La *comparaison* tendra toujours, comme à son vrai but, à renforcer, à relever et parer son idée et son discours par le rapprochement de deux objets qui ont entre eux une analogie marquée et des rapports étroits, et qui sont faits pour être appréciés et jugés l'un par l'autre. (R.)

1229. Simplicité, Simplette.

Simple, latin *simplex*, *sine plexu*, sans pli, sans composition, sans épaisseur, sans doublure, sans mélange, sans apprêt, sans recherche, sans ornement, sans artifice, sans feinte, sans art.

Simplicité a toutes les acceptions de son adjectif; *simplette* n'a qu'un sens.

Il y a la *simplicité* des éléments, la *simplicité* des choses, la *simplicité* des personnes, la *simplicité* des mœurs et des manières, la *simplicité* des habits et des meubles, la *simplicité* de l'esprit et celle du cœur, etc. : la *simplesse* est propre à l'homme et à l'âme.

Simplesse est donc un mot nécessaire, quoique vieux, puisqu'il exprime nécessairement et clairement ce que *simplicité* n'exprimerait nettement qu'avec des modifications, par la vertu des accessoires, ou d'une manière vague et même équivoque. Qui est-ce qui a lu La Fontaine, Marot, Montaigne, et tous nos anciens auteurs jusqu'à Joinville? Qui est-ce qui, en les lisant, a senti la douceur et l'énergie de ce mot sans le regretter?

Les vocabulistes observent que le mot *simplesse* n'est guère d'usage que dans cette phrase familière : *Il ne demande qu'amour et simplessse*, en parlant d'un homme ingénu, doux, uni, facile, qui ne désire que paix et concorde. Ces traits suffisent pour distinguer la *simplessse* de la *simplicité*.

La *simplicité*, prise dans le sens moral que nous cherchons, est, de l'aveu des vocabulistes, la vérité d'un caractère naturel, innocent et droit, qui ne connaît ni le déguisement, ni le raffinement, ni la malice : la *simplessse* est l'ingénuité d'un caractère bon, doux et facile, qui ne connaît ni la dissimulation, ni la finesse, ni, pour ainsi dire, le mal. La *simplicité*, toute franche, montre le caractère à découvert : la *simplessse*, toute cordiale, s'y abandonne sans réserve. Avec la *simplicité*, on parle du cœur : avec la *simplessse*, on parle de toute l'abondance du cœur. Autant la *simplicité* est naturelle, autant la *simplessse* est naïve. La *simplicité* tient à une innocence pure ; la *simplessse* à une bonhomie charmante. La *simplicité* obéit à des mouvements irréflectis : la *simplessse* est inspirée par des sentiments innés. La *simplicité* n'a point de fard : la candeur est le fard de la *simplessse*. En un mot, la *simplessse* est la *simplicité* de la colombe.

Dites la *simplicité* d'un enfant, et laissez-moi dire la *simplessse* d'un bon enfant.

Nicole et La Fontaine étaient des hommes *simples* : dans Nicole, c'était de la *simplicité* ; et dans La Fontaine, de la *simplessse*.

Il y a quelquefois, dans la *simplicité*, de l'ignorance, de l'inexpérience, de la faiblesse d'esprit, de l'imbécillité même et de la bêtise : il y en aura peut-être souvent plus encore dans la *simplessse* ; mais toujours avec les formes et les caractères d'un naturel si bon et si innocent, qu'elle inspire toujours quelque intérêt.

On pardonne à celui qui pèche par *simplicité*, il a mal fait sans malice. On consolera même celui qui a péché par *simplessse* ; il a mal fait sans le vouloir, et même à bonne intention. (R.)

1230. Simulacre, Fantôme, Spectre.

Simulacre ne signifie pas seulement ce qui est semblable, ressemblant, *similis* ; mais encore ce qui est simulé, feint, contrefait, du verbe *simulare*. On a particulièrement appelé *simulacres* les idoles ou les fausses représentations de faux dieux. L'image est une représentation fidèle d'un objet ; et c'est particulièrement l'ouvrage de la peinture : la statue est la représentation d'une figure en plein relief ; c'est l'ouvrage de la sculpture : le *simulacre* est une représentation ou fausse ou grossière, informe, vaine, qui ne rappelle que quelques traits d'un objet figuré, si l'objet existe ou a existé. On dit un *simulacre* de ville, de république, de vertu, etc., pour indiquer de fausses ou de vaines apparences. Le *simulacre* vain, celui d'un objet qui n'a rien de réel, devient synonyme de *fantôme* et de *spectre*.

Fantôme, mot emprunté du grec, désigne, en philosophie, l'image qui se forme des objets dans notre esprit, lorsqu'ils frappent nos sens. Dans l'usage

commun, c'est un objet ou une apparition *fantastique*, ouvrage de l'imagination, sans aucune réalité.

Ce terme s'applique aussi à tout objet destitué de réalité, ou à toute idée destituée de raison. On dit un *fantôme* de roi, un *fantôme* de puissance.

Spectre est une figure extraordinaire qu'on voit en effet, ou qu'on croit voir; mais une figure horrible, affreuse, effrayante. Il se dit proprement des objets qui apparaissent même dans la veille; on le dit aussi d'une personne extrêmement décharnée et défigurée.

Ainsi le *simulacre* est l'apparence trompeuse d'un objet vain; le *fantôme* est l'objet fantastique d'une vision extravagante; le *spectre* est la figure ou l'ombre d'un objet hideux ou effrayant qui frappe les yeux ou l'imagination.

Le *simulacre* n'a qu'un caractère vague, et il se dit de tous les objets vains, vides ou faux, et des choses comme des personnes. Le *fantôme* est caractérisé par des formes ou des traits bizarres, étranges, et qui ne sont point dans la nature, et il se dit particulièrement des objets qui paraissent vivants. Le *spectre* a cela de caractéristique qu'il représente des objets défigurés et faits pour inspirer de l'horreur ou de l'effroi par leurs traits et par tout ce qui les accompagne, et il se dit proprement de ces objets qui semblent évoqués, suscités, envoyés par une puissance supérieure, pour avertir, menacer, tourmenter les hommes.

Le *simulacre* nous abuse; le *fantôme* nous obsède; le *spectre* nous poursuit.

Les vapeurs ou les nuages élevés dans le cerveau y forment toutes sortes de *simulacres*, et ces *simulacres* font illusion. L'imagination forte et exaltée crée des *fantômes*, et ces *fantômes* l'aveuglent. La peur fait des *spectres*, et les *spectres* font peur.

Le rêve nous représente toutes sortes de *simulacres*. Les visionnaires sont sujets à voir des *fantômes* dans la veille comme dans le sommeil. L'histoire rapporte beaucoup d'apparitions de *spectres* vus par des hommes qui n'étaient point faibles d'esprit, mais qui néanmoins ont pu ne pas bien voir. (R.)

Roubaud a donné à *simulacre* une ressemblance plus grande qu'il n'en a réellement avec *fantôme*.

Le *simulacre*, latin *simulacrum*, racine *similis*, semblable, n'est qu'une image, mais c'est une image. Il représente des objets réels, il a donc une certaine réalité.

Le *fantôme*, production de notre fantaisie, de notre imagination, est dénué de tout fondement.

Le *spectre*, dit avec raison Roubaud, est la figure ou l'ombre d'un objet hideux ou effrayant qui frappe les yeux de l'imagination.

Simulacre ne s'emploie jamais seul; on ne dit pas un *simulacre* comme on dit un *fantôme*. En effet, le *simulacre* représentant un objet, il faut qu'on exprime l'objet qu'il représente. On dit un *simulacre* de royauté (ACADÉMIE), un *fantôme* de royauté. Le *fantôme* est encore plus vain que le *simulacre*. Un *simulacre* de royauté n'est que l'apparence de la royauté, un *fantôme* de royauté en est une fausse apparence, — Le premier n'a que l'extérieur de la puissance qui en fait le fond: le second trompe par son extérieur. — Dureste, *fantôme* se dit plutôt des choses abstraites, *simulacre* des choses réelles et générales, particulières et précises. On dit un *fantôme* de république et le *simulacre* de la république. Après la bataille de Pharsale, Rome ne fut plus qu'un *fantôme* de république. (ACADÉMIE.) Saisissez, si vous pouvez, ce vain *fantôme* de gloire. (BOSSUET.)

Ainsi le *simulacre* n'est que l'apparence, l'image d'une réalité; le *fantôme* n'est qu'une apparition sans réalité ou sans aucun rapport avec la réalité.

Simulacre ne donne jamais l'idée d'une chose effrayante; il n'en est pas de même de *fantôme*. Le *simulacre* ne peut nous tromper qu'en nous faisant croire à la réalité de ce qui n'est qu'apparent; le *fantôme* nous trompe en nous faisant

croire à l'existence d'une chose qui n'existe point. On peut prendre le *simulacre* pour ce qu'il est réellement, pour une image. Le propre du *fantôme* est de tromper. Il y a des gens qui se font de tout des *fantômes*.

Spectre a été bien défini par Roubaud. Nous nous contenterons d'ajouter les exemples suivants. L'imagination ne peut souffrir les vérités abstraites et extraordinaires : elle les regarde ou comme des *spectres* qui lui font peur, ou comme des *fantômes* dont elle se moque. (MALLEBRANCHE.) Que nous sont ces hommes que je vois couchés dans nos places et sur les degrés de nos temples, ces *spectres* vivants que la faim, la douleur et la maladie précipitent vers le tombeau. (VAUVENARGUES.) (V. F.)

1231. Sincérité, Franchise, Naïveté, Ingénuité.

La *sincérité* empêche de parler autrement qu'on ne pense : c'est une vertu. La *franchise* fait parler comme on pense : c'est un effet du naturel. La *naïveté* fait dire librement ce qu'on pense : cela vient quelquefois d'un défaut de réflexion. L'*ingénuité* fait avouer ce qu'on sait et ce qu'on sent : c'est souvent une bêtise.

Un homme *sincère* ne veut point tromper. Un homme *franc* ne saurait dissimuler. Un homme *naïf* n'est guère propre à flatter. Un homme *ingénu* ne sait rien cacher.

La *sincérité* fait le plus grand mérite dans le commerce du cœur. La *franchise* facilite le commerce des affaires civiles. La *naïveté* fait souvent manquer à la politesse. L'*ingénuité* fait pécher contre la prudence.

Le *sincère* est toujours estimable. Le *franc* plaît à tout le monde. Le *naïf* offense quelquefois. L'*ingénu* se trahit. (G.)

1232. Singulier, Extraordinaire.

Il y a quelque chose de *singulier* dans ce qui est *extraordinaire*, et quelque chose d'*extraordinaire* dans ce qui est *singulier*, soit en bien, soit en mal.

Singulier, seul, unique, rare, distingué des autres, sans concurrence, sans parité. *Extraordinaire*, qui est hors de l'ordre commun ou de la mesure commune, hors de rang, hors de pair ; non commun, inusité.

Le *singulier* ne ressemble pas à ce qui est, il est d'un genre particulier ; l'*extraordinaire* sort de la sphère à laquelle il appartient, il est particulier dans son genre. Le *singulier* n'est pas de l'ordre commun des choses ; il fait, pour ainsi dire, classe à part. L'*extraordinaire* n'est pas dans l'ordre courant des choses ; il fait exception à la règle. Il y a quelque chose d'original dans le *singulier* et quelque chose d'extrême dans l'*extraordinaire*. Des propriétés rares, des qualités exclusives, des traits distinctifs et uniques forment le *singulier* : le plus ou le moins, l'excès ou le défaut, la grandeur et la petitesse en tout sens, au-dessus et au-dessous d'une mesure établie, caractérisent l'*extraordinaire*. *Singulier* exclut la comparaison ; *extraordinaire* la suppose.

On appelle *loi singulière* celle qui est seule et unique sous un titre. Un combat d'homme à homme s'appelle combat *singulier*. Le *singulier* est opposé au pluriel. On appelle *extraordinaire*, au palais, ce qui ne suit pas la marche ordinaire des procédures ou des jugements : on appelait *question extraordinaire* la rude torture qui ne se donnait aux accusés que dans certains cas. Un courrier ou un ambassadeur *extraordinaire* est chargé, dans un cas pressé, de ce que le courrier ou l'ambassadeur *ordinaire* ferait dans un autre cas, etc. Le *singulier* est une sorte de nouveauté, l'*extraordinaire* est une sorte d'extension des choses.

La boussole a une propriété *singulière*. La vapeur de l'eau bouillante a une force *extraordinaire*.

Tout homme qui a un caractère propre a nécessairement quelque chose de

singulier. Tout homme qui a un caractère énergique et fortement prononcé a quelque chose d'*extraordinaire*.

Un homme paraît *singulier*, qui vit seul. Un homme paraît *extraordinaire* dans le monde, qui ne fait pas comme tout le monde.

Un sage est toujours quelque chose de fort *singulier*, d'*unique*, quelque part; et toujours quelque chose d'*extraordinaire*, de fort peu commun partout.

Le *singulier* a donc quelque chose d'*original* ou de nouveau, de propre ou d'*exclusif*, de curieux ou de piquant, tandis que l'*extraordinaire* a des traits plus forts ou plus marqués, un caractère de grandeur ou d'*excès*, une sorte de supériorité ou d'*éminence*. Aussi, par une conséquence naturelle, pris en bonne part, *singulier* sert plutôt à distinguer ce qui se distingue par sa finesse, sa délicatesse, sa rareté, sa recherche, sa subtilité; *extraordinaire*, ce qui se distingue par sa hauteur, sa beauté, sa sublimité, sa supériorité, son excellence. En mauvaise part, le *singulier* est hors de la nature, de la vérité, de la simplicité, de la justice, des convenances; l'*extraordinaire*, outré, démesuré, excessif, extravagant, révoltant.

Nous dirons plutôt qu'une femme est *singulièrement* jolie, et qu'une autre est d'une beauté *extraordinaire*. Nous dirons qu'une personne a une adresse *singulière* et une bravoure *extraordinaire*.

Le *singulier* surprend et l'*extraordinaire* étonne.

On a des opinions *singulières*, bizarres, pour se faire distinguer : on a des grands airs, des airs *extraordinaires*, pour se faire remarquer. (R.)

1233. Sinueux, Tortueux.

On dit *sinuosité* et on ne dit guère *sinueux* qu'en poésie. On ne dit pas *tortuosité*, mais plutôt *tortueux*. Voilà ce qui s'appelle bizarrerie.

Sinueux, ce qui fait des S, des plis et des replis, des courbures et des enfoncements, comme le serpent qui rampe, la rivière qui serpente, la robe qui flotte. *Tortueux*, qui ne fait que tourner, retourner, se contourner, qui va de biais, obliquement, de travers, comme un sentier qui va et vient d'un sens à un autre, un labyrinthe qui a des tours et des détours, un corps qui serait tout tortu.

Sinueux indique plutôt la marche, le cours des choses; *tortueux*, leur forme, leur coupe. Le cours de la rivière est *sinueux*, la forme de la côte est *tortueuse*. La rivière, en coulant, s'enfonce dans les terres et fait elle-même ses *sinuosités*; et la côte, enfoncée de toutes parts, en demeure *tortueuse*. On fait des replis *sinueux*, et on va par des voies *tortueuses*. On dit que les canaux abrègent, avec une grande utilité pour la navigation, le cours *sinueux* des rivières; le son, en frappant les lieux *tortueux*, en devient plus éclatant; cette observation est conforme à l'usage le plus ordinaire des termes, sans être exclusive.

Vous considérez surtout les enfoncements dans la chose *sinueuse*; c'est le sens des mots : vous considérez les obliquités dans la chose *tortueuse*; c'est ce qui la rend telle.

Sinueux n'a point un mauvais sens; *tortueux* se prend surtout en mauvaise part. L'objet *sinueux* est plutôt dans l'ordre naturel ou commun de la chose; l'objet *tortueux* est plutôt tel par une sorte de violence, de contrainte, de désordre. Le *sinueux* n'est pas fait pour aller droit; mais le *tortueux* ne devrait pas aller de travers. Aussi ce dernier terme ne s'emploie-t-il, au moral, que dans le style du blâme et de la censure.

Le serpent forme naturellement des plis et des replis *sinueux*. Le monstre lancé par Neptune contre Hippolyte recourbe avec furie sa croupe en replis *tortueux*.

Il semble que l'auteur du poème des *Jardins* ait voulu faire cette distinction dans les descriptions suivantes :

Le bocage moins fier, avec plus de mollesse,
Déploie à nos regards des tableaux plus rians,
Veut un site plus doux, des contours plus liants,
Fuit, revient et s'égare en routes *sinueuses*,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses.
..... Enfin le parc anglais,
D'une beauté plus libre, avertit les Français.
Dès lors on ne vit plus que lignes ondoyantes,
Que sentiers *tortueux*, que routes tournoyantes.

N'oublions pas enfin le nombre, l'harmonie propre des deux mots, leur expression matérielle ou leur rapport matériel avec la nature des objets, lorsqu'il s'agit de peindre. Quelle douceur dans celui de *sinueux* ! Dans celui de *tortueux*, quelle rudesse !

1234. Situation, Assiette.

Situation et *assiette* ont la même origine ; ils viennent de l'ancien verbe *seoir*, mettre en place, placer sur ; en latin *sedere*, poser, asseoir, et *sedes*, siège, place, repos ; ainsi que *situs*, situé, posé, situation, position. Le verbe *asseoir* ajoute à *seoir* la particularité de poser à demeure, de laisser à telle place, d'établir et de reposer l'objet sur le lieu, l'emplacement, la base. *Assis* et *situé* ne s'emploient pas indifféremment : on dira bien qu'un château est *situé* ou *assis* sur une éminence ; mais on dit qu'une ville est *située* et non *assise* dans un pays, qu'un jardin est *situé* et non *assis* au nord, etc. *Situé* marque les différents rapports des lieux ; *assis* ne marque que la place, l'emplacement : une chose est *située* sur, droit, à, vers, près, etc. ; elle n'est *assise* que sur ou dans.

La terminaison du mot *situation* est active : celle d'*assiette* est passive. *Situation* désigne l'action, ce qui se fait ou ce qu'on a fait : *assiette* désigne l'état, ce qui est, ce qui est ainsi. Vous mettez une chose, vous vous mettez dans une *situation* : vous êtes, la chose est dans telle *assiette*.

La *situation* embrasse promptement les divers rapports locaux que la chose peut avoir avec les objets qu'elle regarde ou qui la regardent ; ainsi en peinture, le *site* marque les aspects, les points de vue, les tableaux, les scènes d'un paysage, etc. L'*assiette* est bornée à la place ou à l'objet sur lequel la chose pose et se repose.

Une maison de campagne est dans une jolie *situation*, quand les alentours en sont agréables : une place de guerre est forte d'*assiette*, quand sa base est ferme, escarpée, insurmontable. Une ville est dans une *situation* et non dans une *assiette* favorable pour le commerce : un rempart doit avoir assez d'*assiette* ou de pied, et non de *situation*, pour que rien ne s'écroule.

La *situation* est la manière d'être présente, actuelle, de la chose stable ou variable, durable ou momentanée. L'*assiette* est la manière d'être, propre, ordinaire, habituelle, de la chose plus ou moins ferme, plus ou moins fixe. La *situation*, quand elle est naturelle, convenable, propre pour le sujet, et faite pour être stable, est une *assiette*.

Votre *situation* est l'état où vous êtes actuellement : votre *assiette* est l'état où vous êtes naturellement. Vous êtes accidentellement dans telle *situation* : vous êtes naturellement dans telle *assiette*.

On est toujours dans quelque *situation* ; il s'agit d'avoir une *assiette*. Il n'y a de calme, de tranquillité, de constance, de bien-être dans une *situation*, qu'autant que vous y prenez une *assiette* convenable et fixe.

Celui qui change sans cesse de *situation* n'a point d'*assiette*, il la cherche. Les gens qui ne sont pas à leur place, quelque *situation* qu'ils prennent, ne

se trouvent jamais dans leur *assiette* : et combien peu de gens sont à leur place ! (R.)

1235. Situation, État.

Situation a quelque chose d'accidentel et de passager. *État* dit quelque chose d'habituel et de permanent.

On se sert assez communément du mot de *situation* pour les affaires, le rang ou la fortune ; et de celui d'*état* pour la santé.

Le mauvais *état* de la santé est un prétexte assez ordinaire dans le monde, pour éviter des *situations* embarrassantes ou désagréables.

La vicissitude des événements de la vie fait souvent que les plus sages se trouvent dans de tristes *situations*, et que l'on peut être réduit dans un *état* déplorable, après avoir longtemps vécu dans un *état* brillant. (G.)

Il faut observer que, selon la nature et les circonstances des choses, la *situation* est quelquefois constante, comme la *situation* d'un lieu, d'une ville, d'un domaine, etc. ; et que l'*état* est quelquefois changeant, par la même raison, comme l'*état* de santé ou de maladie, l'*état* de grâce ou de péché, etc. Nous disons une *situation critique* et un *état chancelant* ; mais, par lui-même, l'*état* est plus ferme et plus durable que la *situation* ; et la *situation* n'embrasse point, comme l'*état*, l'objet entier ou toute sa manière sensible d'être. La *situation* est relative à la base sur laquelle porte l'objet : l'*état* est relatif à tout ce qui constitue la manière d'être générale de l'objet. La *situation* résulte de la position, de l'*assiette*, de la manière d'être posé, placé, assis ou *seant* : l'*état* résulte des qualités, des modifications, des conditions, des dispositions, des circonstances, qui déterminent la manière d'être. Ainsi, en métaphysique, *état* marque un assemblage de qualités accidentelles qui se trouve dans les différents êtres, et tant que ces modifications ne changent point, le sujet reste dans le même *état*. Ce mot se dit aussi de la constitution présente, des dispositions actuelles, des conditions différentes dans lesquelles les choses ou les personnes peuvent se trouver, au physique, au moral, en tous sens, l'*état d'innocence*, l'*état de nature*, l'*état de santé*. Nous disons l'*état* pour la profession ou la condition des personnes. Un *état* de recette et de dépense contient un compte détaillé article par article. L'*état de la question* est l'exposition et le développement des rapports à considérer dans le sujet ou la position.

Sans argent, vous pouvez être dans la *situation* d'un pauvre ; mais vous n'êtes pas dans l'*état* de pauvreté, si vous ne manquez de rien, si vous avez des ressources, si vous ne ressentez pas les peines de cet *état*.

L'âme est dans une *situation* tranquille, lorsque rien ne l'agite : elle est dans un *état* de tranquillité, lorsqu'elle n'a aucune cause, aucun motif d'agitation. L'exemption actuelle de soins forme sa *situation* dans le premier cas ; les conditions nécessaires pour rester constamment en paix constituent son *état* dans le second.

On dit également *état* et *situation* des affaires ; on dit l'*état* comme la *situation* de la fortune de quelqu'un ; on dit même *état* pour condition ou rang, et non *situation*.

La *situation* des affaires est le point où elles en sont, et où elles ne doivent naturellement pas rester : l'*état* des affaires est la disposition générale ou l'arrangement dans lequel elles restent ou peuvent rester. Vos affaires sont dans une bonne *situation* quand elles vont d'une manière avantageuse pour vous et à votre hnt : elles sont en bon *état*, quand elles sont arrangées d'une manière convenable pour vous, et que votre sort en est bon. La *situation* d'une affaire n'est que la circonstance où elle se trouve ; l'*état* actuel de cette même affaire est la forme générale qu'elle a prise, selon ses divers rapports, par sa marche, ses progrès, ses dispositions. Rappelons-nous qu'on entend par *états de situation* des comptes détaillés qui donnent et établissent un résultat.

Il est vrai qu'on dit habituellement, *état de santé, état d'enfance, état de prospérité*, etc.; et la raison en est que la santé, l'enfance, la prospérité, sont des *états* propres et non des *situations* particulières de l'homme; et pour distinguer enfin ces termes par des définitions claires, j'observe que les *situations* sont des cas particuliers dans lesquels on ne se trouve que fortuitement ou par événement, et dont il est naturel de sortir; au lieu que les *états* sont des conditions ou des manières d'être absolues et si propres à l'objet qu'il faut nécessairement qu'il existe d'une de ces manières, qu'il n'en peut sortir que pour en prendre une autre contraire. (R.)

1236. Situation, Position, Disposition.

L'idée commune aux mots *situation* et *position* est de porter sur une chose, sur une base. La *situation* exprime proprement l'action de seoir ou d'être assis, d'occuper ou de remplir une place où l'on repose, où l'on est arrêté; la *position*, au contraire, exprime celle de mettre sur pied ou en pied, d'y être d'une certaine manière ou dans une certaine posture, de s'y placer dans un certain but: la *disposition* ajoute à ce mot l'idée d'un arrangement, d'une combinaison, d'un ordre particulier de choses, ainsi que d'une inclinaison, d'une tendance, d'une forte direction vers ce but.

La *situation* est une manière générale d'être en place; la *position* est une manière particulière d'être dans un sens. La *situation* désigne plutôt l'habitude entière du corps ou de l'objet: la *position* désigne particulièrement une attitude ou une posture du corps ou de l'objet. La *situation* embrasse les divers rapports de la chose: la *position* n'indique qu'un rapport de direction. La *situation*, qui dépend des circonstances, n'a point de règle fixe: la *position*, qui tend à un but, a sa règle déterminée; elle est juste, exacte, fausse, irrégulière, droite, oblique, etc. La *disposition* marque la *position* combinée de différentes parties ou de divers objets qui doivent concourir au même dessein et une tendance particulière au but.

Vous êtes dans une *situation* quelconque: vous prenez une *position* particulière pour dormir à l'aise; votre corps est, pour cet effet, dans une bonne *disposition*.

Une armée est dans telle ou telle *situation*, selon les circonstances et selon les rapports sous lesquels vous la considérez: elle cherche, elle choisit une *position* pour attaquer ou pour n'être point attaquée: elle est dans la *disposition* de se battre, elle fait pour cela ses *dispositions*.

On est dans une *situation* très-gênée quant à la fortune: on n'est pas dans une *position* à faire du bien aux autres: on est en vain dans la *disposition* d'esprit et de cœur de leur en faire.

Une maison est dans une *situation*, eu égard à ce qui l'environne: elle est dans telle *position*, eu égard à son *exposition*; elle a une telle *disposition*, eu égard à la distribution des parties qui la composent.

On dit au figuré, la *situation*, la *disposition*, plutôt que la *position* des esprits, des affaires, etc. La *situation* ne désigne que l'état actuel des choses, où elles en sont; la *disposition* désigne leur tournure ou leur tendance, le train qu'elles suivent ou qu'elles veulent prendre. Ce mot sert à exprimer la pente que l'on a, le sentiment où l'on est, l'aptitude dont on est doué, l'impulsion qu'on donne. La *situation* fait qu'on est ainsi: la *disposition* fait qu'on fait cela ou qu'on veut cela.

La *situation* des esprits, qui sont pour ou contre vous dans une affaire, est leur *disposition*. Vous êtes dans une *situation* fâcheuse, et vos juges sont dans des *dispositions* favorables pour vous. Selon la *situation* des affaires et la *disposition* des esprits, vous faites vos *dispositions*, vos arrangements pour venir à bout de votre entreprise. La *disposition* dépend de la *situation*. La *situation* de l'esprit ou de l'âme vous met dans une certaine *disposition*; elle vous dis-

pose à faire ce qu'elle vous met en état de faire : c'est la *disposition* qui fait agir et agit de telle façon. (R.)

1237. Sobre, Frugal, Tempérant.

Sobre vient du latin *sobrius*, qui est le contraire d'*ebrius*. *Frugal* a pour racine le latin *fruges*, fruits de la terre. *Tempérant*, latin *temperans*, participe de *temperare*, tempérer, régler.

Pas trop pour l'homme *sobre* : peu et des mets simples pour l'homme *frugal* : ni trop ni trop peu pour l'homme *tempérant*.

L'homme *sobre* évite l'excès, content de ce que le besoin exige. Le *frugal* évite l'excès dans la qualité et dans la quantité, content de ce que la nature veut et lui offre. Le *tempérant* évite également tous les excès, il garde un juste milieu.

Sobre se dit proprement du boire, mais on l'étend au manger. La nature est *sobre* et se contente de peu. (BOSSUET.) La modération est comme la *sobriété* : on voudrait bien manger davantage, mais on craint de se faire mal. (LA ROCHEFOUCAULD.) Épicure voulait que la *sobriété* fût une économie de l'appétit. (SAINT-EVREMOND.) Cette austère *sobriété*, dont on fait tant d'honneur aux anciens Romains, était une vertu que l'indigence rendait nécessaire. (IDEM.) L'âne est plus *sobre* que le cheval. (BUFFON.)

Frugal ne se dit que dans le sens rigoureux. Charles XII était *frugal*, vigilant, laborieux. (VOLTAIRE.) On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre *frugalement* comme ses pères. (FÉNÉLON.) Les disciples d'Épicure imitaient la *frugalité* et les autres vertus de leur maître : ils ne vivaient que de légumes et de laitage, et ne buvaient jamais que de l'eau. (FÉNÉLON.)

Tempérant ne se dit guère que des appétits et des plaisirs physiques ; mais *tempérance* embrasse toutes les passions et presque toutes les actions, dans l'usage ordinaire du mot. Les principales vertus sont la prudence, la justice, la force et la *tempérance*, qui nous enseigne à être modérés en tout, principalement en ce qui regarde les plaisirs des sens. (BOSSUET.) Est-ce que la chasteté, la *tempérance*, le mépris des richesses ne sont plus que les vertus des cloîtres et des déserts ?

La faim et la soif sont la juste mesure de la *sobriété*. Les exercices propres à exciter l'appétit, comme la promenade pour Socrate, la chasse ou la course pour les Spartiates, sont les assaisonnements de la *frugalité*. La sage distribution des plaisirs fait la volupté de la *tempérance*.

La simple raison rendra l'homme *sobre*. La philosophie rendra l'homme *frugal*. La vertu le rendra *tempérant*. Le premier conserve sa raison et sa santé ; le second trouvera partout l'abondance et des forces ; le dernier amasse des vertus et des jours sereins pour sa vieillesse.

Sobre prend, dans quelques applications, un sens plus étendu, celui de réserve, de discrétion, de modération et de retenue : ainsi on est *sobre* dans ses paroles ; on est sage avec *sobriété*, comme saint Paul nous le recommande.

La parfaite raison fuit toute extrémité

Et veut que l'on soit sage avec *sobriété*.

(MOLIÈRE, *Misanthrope*.)

On ne sait pas être *sobre* dans la recherche du beau. On ignore l'art de s'arrêter tout court dans l'art des ornements ambitieux. (FÉNÉLON.) Il faut être *sobre* jusque dans la *sobriété*. (J.-J. ROUSSEAU.) Apprenez, une autre fois, à parler plus *sobrement* de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. (FÉNÉLON.) Il faut parler *sobrement* de soi. (MME DE SÉVIGNÉ.) Il se peut que la modération dans les passions, la *tempérance* et la *sobriété* dans les plaisirs, contribuent à la durée de la vie. (BUFFON.)

Frugal s'applique quelquefois aux choses relatives à l'usage de l'homme : *vie frugale, repas frugal, table frugale.*

Tempérant se dit des personnes, et dans un sens moral. Cependant la médecine ordonne des *tempérants* ou des *calmants*, des poudres *tempérantes*, etc. (R.)

1238. Sociable, Aimable.

L'homme *sociable* a les qualités propres au bien de la société, je veux dire la douceur du caractère, l'humanité, la franchise sans rudesse, la complaisance sans flatterie, et surtout le cœur porté à la bienfaisance; en un mot l'homme *sociable* est le vrai citoyen.

L'homme *aimable*, dit Duclos, du moins celui à qui on donne aujourd'hui ce titre, est indifférent sur le bien public, ardent à plaire à toutes les sociétés où son goût et le hasard le jettent, et prêt à en sacrifier chaque particulier : il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, et souvent est méprisé et recherché par les mêmes gens.

Les liaisons particulières de l'homme *sociable* sont des liens qui l'attachent de plus en plus à l'État : celles de l'homme *aimable* ne sont que de nouvelles dissipations, qui retranchent autant de devoirs essentiels. L'homme *sociable* inspire le désir de vivre avec lui : l'homme *aimable* en éloigne ou doit en éloigner tout honnête citoyen. (*Encyclopédie*, XV, 251.)

L'homme *sociable* est l'homme par excellence : il est poli sans fausseté, prévenant sans bassesse, complaisant sans flatterie. (DE BONALD.) L'homme est tellement né pour être *sociable* que cette qualité n'est pas moins attachée à son essence que celle de raisonnable. (SAINT-ÉVRMOND.) Rien de plus *sociable* que l'homme, quand il use de sa raison ; mais dès qu'il l'oublie, rien de plus opposé à la paix, ni de plus sujet aux dissensions. (BOURDALOUE.) Il y a des gens doux et *sociables* ; il y en a de farouches et de bourrus, qui ne sont point *sociables*, qui ne peuvent vivre ni s'accommoder avec personne. (TRÉVOUX.) En Hollande, les femmes sont assez *sociables* pour faire l'amusement d'un honnête homme et trop peu animées pour en troubler le repos. (SAINT-ÉVRMOND.) Il faut une vertu douce et *sociable* pour engager les cœurs bien faits. (SCUDÉRY.) La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnaissants de tous les hommes fait qu'ils étaient aussi les plus *sociables*. (BOSSUET.) On est plus *sociable* et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit. (LA BRUYÈRE.)

L'article de l'*Encyclopédie*, ainsi que Duclos, ne définit ici que l'abus de l'*aimabilité*. L'homme *aimable* cherche à plaire, et s'il le fait sans fausseté et sans afféterie, il est plus agréable et d'un meilleur commerce que l'homme *sociable*, qui n'est que facile à vivre. L'homme *sociable* remplit tous les devoirs de société ; l'homme *aimable* les oublie ou les dépasse pour plaire. *Aimable* se dira mieux des femmes que des hommes. Le père qui m'appelait son petit-fils était d'une société très-*aimable*. (J.-J. ROUSSEAU.) Il est encore plus *aimable* par sa douceur et par sa bonté que par sa valeur. (FÉNÉLON.) Ce prince *aimable* avec dignité. (VOLTAIRE.) Elle s'est rendue *aimable* à toute la maison. (FÉNÉLON.) Une belle femme est *aimable* dans son naturel. (LA BRUYÈRE.) (V. F.)

1239. Soi, Lui, Soi-même, Lui-même.

Soi et *lui* sont des pronoms personnels qui indiquent grammaticalement la troisième personne, comme *moi* et *toi* indiquent la première et la seconde. *Lui* marque une personne particulière et déterminée, celle qu'on a nommée, celle dont il s'agit dans le discours, qui est à côté ou plus haut. *Soi* n'indique qu'une personne indéterminée, quelqu'un, les gens d'une certaine classe, ceux qui existent ou qui peuvent exister de telle manière.

Lui se place donc dans la proposition particulière, lorsqu'il s'agit d'une telle personne : *soi* se met dans la proposition générale, lorsqu'il est question d'un

certain genre de personnes. *Lui-même* et *soi-même* n'ajoutent à *soi* et à *lui* qu'une force nouvelle de désignation, d'augmentation, d'affirmation.

Un homme fait mille fautes, parce qu'il ne fait point de réflexions sur *lui*. on fait mille fautes quand on ne fait aucune réflexion sur *soi*. Quelqu'un, en particulier, aime mieux dire du mal de *lui* que de n'en point parler : en général, l'égoïste aimera mieux dire du mal de *soi* que de n'en point parler. Un tel a la faiblesse d'être trop mécontent de *lui*, tel autre a la sottise d'être trop content de *lui* : être trop mécontent de *soi* est une faiblesse ; être trop content de *soi* est une sottise. On a souvent besoin d'un plus petit que *soi* : un prince a besoin de beaucoup de gens beaucoup plus petits que *lui*. C'est un bon moyen pour s'élever *soi-même* que d'exalter ses pareils ; et un homme adroit s'élève ainsi *lui-même*. Celui-là qui n'excuse pas dans un autre les sottises qu'il souffre en *lui*, aime mieux être sot *lui-même* que de voir des sots : ne pas excuser dans autrui les sottises qu'on souffre en *soi*, c'est aimer mieux être *soi-même* sot que de voir des sots. *Lui* est opposé à *autre*, *soi* l'est à *autrui*. *Lui* répond à *il*, *soi* répond à *on* ou à tout autre mot semblable, générique et vague.

Il est évident que quand l'agent ou le sujet n'est point indiqué, il faut dire *soi* ou *se*, et non pas *lui*, comme dans ces manières de parler *se vaincre*, *s'oublier soi-même*, *l'amour de soi*, *la défense de soi-même*, etc. *Lui* peut se rapporter à l'un ou à l'autre : *soi* ne peut se rapporter qu'à la personne agissante.

Il résulte de là qu'il faut dire *soi* lorsque *lui* serait équivoque, ou bien changer la phrase. On dit *chacun pour soi* et non *chacun pour lui* : *lui* désignerait plutôt une personne étrangère. C'est *soi* qu'on aime, et non pas *lui*. Un homme *se vante*, *s'abaisse*, *se glorifie*, *s'humilie*, et ce pronom est le régime naturel des verbes réfléchis, qui désignent proprement que celui qui agit agit sur *lui-même*. Si vous disiez que votre ami a rencontré quelqu'un qui parle de *lui*, on vous demanderait de qui celui-ci parle toujours, si c'est de *soi* ou de *lui-même*, ou si c'est de votre ami.

Soi et *soi-même* se disent quelquefois d'une personne particulière et déterminée, comme *lui* et *lui-même*, tandis que ces derniers termes ne s'appliquent jamais qu'à une personne nommée ou désignée. On dira également : Un héros qui emprunte ou plutôt tire tout son lustre de *soi-même* ou de *lui-même* ; un homme qui a bonne opinion de *soi-même* ou de *lui-même* ; le silence qui est le parti le plus sûr de celui qui se défie de *soi-même* ou de *lui-même* ; la force qui, sans le conseil, se détruit d'elle-même ou de *soi-même* (car *soi* est de tous les genres, et *lui* devient *elle* au féminin.)

Mais dans ces cas-là, et autres semblables, l'usage de ces termes est-il indifférent ?

Soi désigne le général, une généralité. On dira donc plutôt *soi* que *lui* dans la proposition particulière et à l'égard d'une personne déterminée, lorsque la proposition généralisée serait vraie, et qu'on voudra indiquer que ce qui se dit de telle personne convient à toutes les personnes du même ordre, ou qu'il s'agira d'une propriété, d'une qualité commune à un genre de personnes ou de choses qu'on veut faire remarquer. Ainsi, lorsque vous dites qu'un héros emprunte de *lui* son lustre, vous ne désignez que le fait ou la chose propre à ce héros, à *lui* : si vous dites qu'un héros emprunte de *soi* son lustre, vous indiquez un fait ou une chose commune à tous les héros, au genre. Quelqu'un s'occupe de la défense de *lui-même* ; et il est juste qu'il s'occupe de la défense de *soi-même*, ce qui désigne le droit commun et naturel de la défense légitime de *soi-même*, comme on a coutume de parler. Un homme a bonne opinion de *lui*, c'est le fait : un autre a bonne opinion de *soi*, c'est une chose fort ordinaire que la bonne opinion de *soi*.

Dans ces cas-là, dit Bouhours, il semble que *lui-même* soit plus ordinaire et plus élégant en prose que *soi-même* ; et qu'au contraire *soi-même* a plus de grâce et de force en poésie que *lui-même*. Ce n'est là visiblement qu'une

imagination autorisée, ce me semble, par l'usage d'employer l'un en poésie et l'autre en prose. Cependant je remarquerai que *soi* paraît avoir quelque chose de plus magnifique et de plus fort que *lui*.

Les grammairiens observent qu'on met d'ordinaire *soi* quand il s'agit des choses et non des personnes : L'aimant attire le fer à *soi*. De deux corps mêlés ensemble, celui qui a le plus de force attire à *soi* la vertu de l'autre. Une figure porte avec *soi* le caractère d'une passion violente. Il faut convenir qu'on parlait généralement autrefois de la sorte : Boileau en offre surtout de nombreux exemples dans le *Traité du sublime*. A la réserve de quelques écrivains jaloux de l'énergie, nous disons plus communément *lui* ou *elle* que *soi*, des choses comme des personnes.

Nos pères et nos maîtres pensaient donc, et je pense d'après eux, que le mot *soi* est plus propre pour désigner la nature, le fond, le caractère, l'action nécessaire, l'efficacité, ou la vertu naturelle et commune des choses ; au lieu que *lui*, ordinairement appliqué aux personnes, doit également indiquer des actions libres, des effets accidentels, des opérations volontaires, ce qui n'est point nécessité par la nature, par le caractère, par les qualités communes de la chose. L'homme fait une chose librement, et de *lui-même* ; un agent purement physique produit nécessairement et de *soi-même*.

Soi se prend pour la personne même, propre sur *soi*, se replier sur *soi* ; il se prend pour l'indépendance ou la puissance naturelle de l'homme sur *lui*, être à *soi*. Il se prend pour la nature même de la chose ; une chose est bonne, mauvaise, indifférente de *soi*.

Pourquoi ne dirait-on pas que des choses sont de *soi* indifférentes ? On dit, au singulier une chose indifférente de *soi*, parfaite de *soi* ou en *soi*, puissante par *soi*. On prétend que *soi* ne s'accorde pas avec un pluriel : pourquoi, quand *se* s'accorde avec le pluriel comme avec le singulier, pourquoi n'en serait-il pas de *soi* comme du *sibi* des Latins ? eh ! qu'importe ici le singulier ou le pluriel ? de *soi* est une façon particulière de parler, et il signifie la nature des choses, comme chez *soi* signifie dans sa maison. Vaugelas, en désapprouvant choses indifférentes de *soi*, ne peut s'empêcher d'avouer que c'est une bizarre chose que l'usage. Un jugement encore plus bizarre, c'est celui de Thomas Corneille, qui, en condamnant la phrase ces choses sont indifférentes de *soi* ou de *soi indifférentes*, approuve celle-ci : de *soi*, ces choses sont indifférentes, parce que de *soi* se présente alors d'une manière indéterminée ; comme si, devant ou après, sa valeur ne devait pas être nécessairement déterminée par la phrase entière.

Il ne me reste plus qu'à justifier une remarque très-délicate de Bouhours sur la manière d'employer et d'entendre *soi-même* et *lui-même* dans un cas particulier. Les écrivains les plus purs n'ont pas toujours respecté en ce point la justesse du langage.

« *Se sauver, se perdre soi-même*, signifie sauver, perdre sa propre personne. Il est inutile de sauver ses biens dans un naufrage, si on ne se *sauve soi-même*. Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde et de *se perdre soi-même* ?

« *Lui-même* signifie autre chose. Il s'est sauvé *lui-même*, c'est-à-dire sans secours d'autrui. Il s'est perdu *lui-même*, c'est-à-dire par sa faute, par sa mauvaise conduite.

« Dans les phrases où *soi-même* est joint avec les verbes *sauver* et *perdre*, le mot de *soi-même* est complément au régime de ces verbes. Il s'est sauvé, il s'est perdu *soi-même* ; mais il n'a pas sauvé ou perdu autre chose (c'est ce que la phrase ne dit point, car on peut se sauver ou se perdre *soi-même*, après avoir sauvé ou perdu d'autres choses.)

« Dans les phrases où *lui-même* est joint avec ces verbes, *lui-même* est sujet ou en tient lieu. Il s'est sauvé, il s'est perdu *lui-même* ; c'est comme si on

disait : *lui-même, il s'est sauvé, il s'est perdu* ; il est l'auteur de son salut, de sa perte. »

M. Beauzée observe fort à propos que cette remarque doit s'étendre généralement à tous les verbes actifs après lesquels on peut mettre *soi-même*, sans préposition ; *il se loue lui-même*, c'est-à-dire *lui-même se loue*, et les autres ne le louent peut-être pas. *Il se loue soi-même*, c'est-à-dire *il loue sa propre personne*, et non pas celle d'un autre (ou peut-être après tous les autres).

Quelle est la raison de cette différence ? elle est sensible : *lui-même* est la reduplication du pronom *il*, et *soi* celle du pronom *se*. Or *il* marque le sujet qui agit, la personne active, et *se* marque l'objet sur lequel il agit, la personne passive.

Boileau se conforme à cette règle lorsqu'il dit de quelqu'un,

Qu'il mêle, en se vantant *soi-même* à tous propos,
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

Soi-même désigne la personne que le fat loue, sa propre personne, en même temps qu'il loue un héros.

Racine désigne très-exactement par *lui-même* le dieu de bois, qui par lui ne peut pas subsister :

J'adorerais un dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc pourri, par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver *lui-même* ! (RACINE, *Euthor.*) (R.)

1240. Soigneusement, Curieusement.

Ces deux espèces de termes ne sont synonymes que dans certains cas ; car *curieux* désigne proprement l'envie de savoir, de découvrir, de voir, de posséder : « Je m'informe *curieusement* de tout le détail de sa vie. (VAUVEURGUES.) Pourquoi ramasser *curieusement* des choses qui ne servent de rien à la question ? (BOSSUET.) *Soigneux*, au contraire, désigne la manière de traiter les choses : L'église de Châlons que ce prélat avait si *soigneusement* et si longtemps gouvernée. (BOSSUET.) Sa milice était *soigneusement* entretenue. (BOSSUET.) Vivre noblement chez les Israélites n'était pas vivre sans rien faire ; c'était conserver *soigneusement* sa liberté. (FLEURY.) Quelle chose recommandait-il plus *soigneusement* à ses successeurs que l'amour et la piété pour les peuples ? (FLÉCHIER.) On dit *curieux* et *soigneux* de sa parure, garder *soigneusement*, ou *curieusement* quelque chose, conserver *curieusement* ou *soigneusement* sa santé, etc. La manière *curieuse* est plus recherchée, plus avide, plus minutieuse, plus difficile que la manière purement *soigneuse*.

L'homme *curieux* de sa parure y met de la recherche, de l'importance, une envie de se faire distinguer ou remarquer : l'homme *soigneux* de sa parure y met un soin convenable ou qu'on ne saurait blâmer, une attention soutenue, une envie de ne pas s'exposer à la critique ou au blâme. Vous prendrez pour un petit esprit celui qui est *curieux* dans ses ajustements : vous prendrez pour un homme décent ou propre celui qui est *soigneux* dans son habillement. Des *soins* trop *curieux* annoncent un dessein particulier ou une faiblesse d'esprit. Comme il dit *curieusement* ce que tout le monde sait ! (VOLTAIRE.)

On garde *soigneusement* ce qui est utile : on garde plutôt *curieusement* ce qui est rare. On est *soigneux* dans les choses qu'on doit faire : on est *curieux* dans les choses qu'on se plaît à faire. La raison ou l'attachement nous rend *soigneux* : le goût ou la passion nous rend *curieux*. Madame, *soigneuse* de se former sur le vrai, méprisait les froides et dangereuses fictions des romans. (BOSSUET.)

Soyez plus *soigneux* de votre honneur, et moins *curieux* de votre réputation. Cette pieuse princesse inquiète des besoins d'autrui était plus *soigneuse*

de cacher ses charités que les autres ne le sont de les publier. (FLÉCHIER.) Aussi *soigneux* désormais de me faire oublier que j'avais été autrefois *curieux* de faire parler de moi. (BOILEAU.)

Le plus heureux naturel a besoin d'être *soigneusement* cultivé. Les inclinations des enfants doivent être *curieusement* observées.

Celui qui est *soigneux* de sa santé la conserve; celui qui en est *curieux* la perd. Vous prenez un *soin* trop *curieux* de votre santé pour vous croire tout à fait indifférents. (SAINT-EVREMONT.) (R.)

1244. Soins, Souci, Sollicitude.

Le *soin* est une application à faire, une vigilance pour conserver, une attention à servir; et il ne faut pas perdre de vue cette acception du mot. Mais son acception primitive, quoique regardée comme secondaire, est de désigner l'embarras intérieur, la peine d'esprit, le *souci* ou la *sollicitude*; car *soin* tient, comme Ménage l'observe, au latin *senium*, embarras, ennui, deuil, vieillesse, abattement, état pénible de la vieillesse.

Ménage tire *souci*, autrefois *souci*, du latin *sollicitus*, inquiet, tout agité. Les *soins* et les *soucis* (*soins* inquiets) habituels, constants, vifs et pressants, attachés surtout à un objet particulier, forment la *sollicitude*, qui est l'état d'un esprit sans cesse tourmenté, et, pour ainsi dire, absorbé dans ses *soins*; car Cicéron l'appelle une maladie de l'esprit (*ægritudo*) enfoncé dans la méditation. Ce mot a le sens du verbe *solliciter*, latin *sollicitare*, exciter fortement, presser vivement, aiguillonner sans cesse.

Le *soin* est un embarras et un travail de l'esprit, causé par une situation critique dont il s'agit de sortir ou même de se garantir, ou par une situation pénible qu'il faudrait adoucir du moins par sa vigilance, son activité et ses efforts. Le *souci* est une agitation et une inquiétude d'esprit, causée par des accidents qui troublent le calme et la sécurité de l'âme, et la jettent dans une triste rêverie. La *sollicitude* est une agitation vive et continuelle, une espèce de tourment habituel de l'esprit, causé par des attaches particulières ou par des intérêts particuliers qui nous sollicitent sans cesse, et nous obligent à des *soins* sans cesse renaissants, ou à une vigilance constante et laborieuse.

Toute affaire, tout embarras, nous donne du *soin*. Toute crainte, tout désir, nous donne du *souci*. Toute charge, toute surveillance nous donne de la *sollicitude*.

Le *soin* pousse à l'action: les *soins* que vous prenez manifestent ceux que vous éprouvez. Le *souci* vous replie sur vous; un air pensif et sombre le décèle.

La *sollicitude* vous tient en éveil et en exercice: des mouvements et des *soins* curieux l'annoncent.

Le *soin* ôte la liberté d'esprit; il occupe. Le *souci* ôte la tranquillité; il agite. La *sollicitude* ôte le repos de l'esprit et la liberté des actions; elle possède, si elle n'absorbe.

Le *soin* raisonnable nous attache à la poursuite de l'objet. Le *souci* profond nous fait chercher la *sollicitude*. La *sollicitude* pastorale voue le pasteur au *soin* de son troupeau.

Il y a des *soins* superflus et stériles, qui ressemblent à la douleur qu'on sent au bras qu'on a perdu. Il y a des *soucis* importuns et vagues qui ne sont que des vapeurs envoyées au cerveau par une humeur mélancolique. Il y a une *sollicitude* aveugle et turbulente, qui consiste à se donner beaucoup de tourment pour ne rien exécuter.

Trop de prudence entraîne trop de *soins*; trop de sensibilité entraîne trop de *soucis*; trop de zèle entraîne trop de *sollicitude*. (R.)

Le *soin* est une attention vigilante, active. C'est un travail.

La mouche en ce commun besoin

Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le *soin*.
et quand le coche arrive au haut, elle s'écrie :

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine,
Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Le prince se déchargeait d'une partie de ses *soins* sur ses ministres. (MÉZÉRAY.) Écrivez-moi sans *soin*, sans peine, sans effort, comme on parle à un ami. (VOLTAIRE.) Ni la hauteur des entreprises, ni les *soins* infinis de l'exécution n'étaient au-dessus de sa vigilance. (BOSSUET.) Je m'aperçois avec douleur que le succès n'a pas répondu à nos *soins*. (J.-J. ROUSSEAU.) Il est temps de jouir d'un bonheur qui jusqu'ici vous a coûté tant de *soins*. (IDEM.) Les pères ont plus de *soin* du salut de leur héritier que de l'accroissement de leurs héritages. (FLÉCHIER.) Le rossignol est capable à la longue de s'attacher à la personne qui a *soin* de lui. (BUFFON.) Celui qui néglige le *soin* des siens est devant vous pire qu'un infidèle. (MASSILLON.) Dieu se décharge sur les grands du *soin* des faibles et des petits. (BOSSUET.) Il y a un artifice qui a souvent réussi aux astrologues, c'est de rendre leurs oracles d'une manière obscure et équivoque et de laisser à l'événement le *soin* de les éclaircir. (CONDILLAC.)

Soin est opposé à plaisir. Commander aux hommes ou leur donner des lois, ce sont là les *soins* de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. (MASSILLON.) Le plaisir devient l'unique *soin* qui occupe les grands. (MASSILLON.)

Soin se dit de l'attention délicate de la galanterie. Rendre des *soins* à quelqu'un; petits *soins*. Vous rendez à cette belle des *soins* plus pressés que la civilité ordinaire, et je soupçonne que vos louanges partent plus du cœur que de l'esprit. (SAINT-ÉVREMOND.)

Le *souci*, tout intérieur, est toujours pénible: on peut être payé de ses *soins*, on ne l'est jamais de ses *soucis*.

De penser sur penser mon âme est agitée,
De *soucis* sur *soucis* elle est inquiétée. (CORNEILLE.)

Les noirs *soucis* qui le dévorent sont peints sur son front ridé. (FÉNÉLON.) Les *soucis* rongeurs sont inséparables de la condition humaine. (SAINT-ÉVREMOND.) Les *soucis* qui environnent les rois vous feraient regretter la vie pastorale. (FÉNÉLON.) Il faut préférer la simplicité d'une vie particulière aux *soucis* rongeurs des avarés. (BOSSUET.)

Mais contre moi mon cœur séditeux
Me donne bien des *pensers soucieux*. (VOLTAIRE.)

Les noirs *soucis*, l'ennui, la tristesse n'approchent pas plus d'ici que les vices et les remords, dont ils sont le fruit. (J.-J. ROUSSEAU.)

La *sollicitude* est le *soin* attentif et inquiet que nous avons pour ceux que nous aimons ou dont nous sommes chargés. La *sollicitude* paternelle. La *sollicitude* pastorale. Le mâle de la fauvette prodigue à sa femelle mille petits *soins* pendant qu'elle couve; il partage sa *sollicitude* pour les petits qui viennent d'éclore. (BUFFON.)

Les *soins* de l'autorité (MASSILLON) sont les peines, les fatigues, les travaux de ceux qui sont revêtus du pouvoir; ce sont les obligations du pouvoir. Les *soucis* inséparables du trône sont les inquiétudes de toutes sortes qui assiègent l'esprit de ceux qui gouvernent. Dieu de mes pères, disait un jeune roi, envoyez-moi du haut des cieux votre sagesse; elle seule m'adoucirait les *soucis* de l'autorité et le poids de la couronne. (MASSILLON.) Un roi, un magistrat qui regarde ses sujets comme ses enfants a pour eux de la *sollicitude*. Les tendres *sollicitudes* d'un gouvernant pour les besoins de son peuple. (MASSILLON.) Une sainte et religieuse *sollicitude* fait le caractère de tout homme préposé à la conduite des autres. (ROLLIN.)

On prend *soin* d'une personne ; on donne *ses soins* à une chose. Une personne, une affaire nous donne des *soucis*. On n'a de *sollicitude* que pour les personnes.

Qui n'a rien à faire n'a pas de *soins*. Qui a l'esprit en repos n'a point de *soucis*. Qui n'aime personne, ou n'a à veiller sur personne, n'a point de *sollicitude*.

Dieu prend *soin* des hommes ; il a pour eux de la *sollicitude*, comme il a de la tendresse. Il ne connaît point les *soucis*.

Ce qu'on considère dans les *soins*, c'est leur nombre ; mille *soins*, des *soins* infinis (BOSSUET) ; dans les *soucis*, c'est la tristesse qu'ils donnent : *soucis* rongeurs, noirs, tristes, etc. ; dans la *sollicitude*, c'est l'affection dont elle est le témoignage.

Qui veille avec *soin* ne quitte pas des yeux, ne perd pas de vue. Qui a des *soucis* ne peut fermer les yeux, trouver le repos. Qui veille avec *sollicitude* joint à l'attention l'amour et l'inquiétude que donne l'amour.

Les *soins* sont vigilants ; la *sollicitude* est prévoyante ; les *soucis* dévorants. (V. F.)

1242. Solennel, Authentique.

Solennel et *authentique* ne se trouvent guère confondus, quoique présentés comme synonymes par quelques vocabulistes. Il est vrai qu'on dit un *testament solennel* ou *authentique*, un mariage *authentique* ou *solennel*, et ainsi des traités ou de divers actes, dans le même sens.

Mais l'acte est proprement *solennel* par l'appareil, la cérémonie, la publicité ou la notoriété de la chose. Henri IV fit une abjuration publique et *solennelle*. Le czar crut qu'il était important que la sentence fût prononcée publiquement au prince, afin qu'après cet acte *solennel* il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquiescé lui-même. (VOLTAIRE.) Nous avons fait au baptême une promesse *solennelle* de renoncer à Satan et à ses pompes. (BOSSUET.)

L'acte est *authentique* par les formalités légales, les preuves, l'autorité de la chose. Les commentaires les plus *authentiques* et les plus respectés parmi eux. (PASCAL.) C'est le plus ancien livre du monde et le plus *authentique*. (IDEM.) Afin que cette histoire fût la plus *authentique* du monde. (IDEM.) Quatre ou cinq faits *authentiques* et plus clairs que la lumière du soleil. (BOSSUET.) Outre les copies qui couraient parmi le peuple, on en faisait des exemplaires *authentiques*, qui tenaient lieu d'originaux. (BOSSUET.) La *solennité* constate l'acte, l'*authenticité* en constate la validité. On ne saurait méconnaître ou révoquer en doute ce qui est *solennel* : on ne saurait se refuser ou refuser sa foi à ce qui est *authentique*. La chose *solennelle* est notoirement vraie et incontestable : la chose *authentique* est légalement certaine et inattaquable. Voilà les expériences *solennelles* et *authentiques* sur lesquelles il se faut fonder. (BOSSUET.) Une déclaration, une condamnation *solennelle* et *authentique*. (ROLLIN.)

Un acte *solennel* a été public : un acte *authentique* est légal. L'acte *solennel* ne s'est point fait dans l'ombre ; l'acte *authentique* est fait dans les formes. (R.)

1243. Solidité, Solide.

Le mot *solidité* a plus de rapport à la durée ; celui de *solide* en a davantage à l'utilité. On donne de la *solidité* à ses ouvrages, et l'on cherche le *solide* dans ses desseins.

Il y a dans quelques auteurs et dans quelques bâtiments plus de grâce que de *solidité*. Les biens et la santé, joints à l'art d'en jouir, sont le *solide* de la vie ; les honneurs n'en sont que l'ornement. (G.)

1244. Soliloque, Monologue, Colloque, Dialogue.

Ces deux premiers mots, l'un latin, l'autre grec, parfaitement synonymes

dans leur sens naturel, désignent le discours de quelqu'un qui parle *seul* ; mais l'usage les a distingués, en affectant à celui de *monologue* une idée ou un emploi particulier qui le restreint au théâtre : le *monologue* est le *soliloque* d'un personnage qui, seul sur la scène, ne parle que pour les spectateurs. On disait autrefois les *soliloques* des pièces dramatiques, les *soliloques* de Corneille, l'*abus des soliloques* sur le théâtre : on ne dit plus que *monologues* ; c'est une espèce d'hommage que nous rendons aux Grecs, de qui nous tenons particulièrement l'art dramatique. *Soliloque*, plus étendu dans sa signification, est moins usité, et il a un certain air dogmatique ou moral : on dit les *soliloques* de saint Augustin. Ce mot désigne particulièrement les réflexions et les raisonnements qu'on fait avec soi, à part soi.

Le *soliloque* est une conversation que l'on fait avec soi comme avec un second. Le *monologue* est une espèce de dialogue dans lequel le personnage joue tout à la fois son rôle et celui d'un confident.

Le *soliloque* est puéril, s'il est sans objet, sans suite, sans intérêt ; ou plutôt ce n'est pas un *soliloque* : les enfants, les fous, les gens ivres, parlent seuls. Le *monologue* est absurde, s'il se réduit à un récit historique, qui n'est ni obligé par la situation présente du personnage, ni fondu dans l'action ; ou plutôt ce n'est pas là un *monologue* ; c'est l'auteur qui parle, quand le personnage devrait agir ; et en parlant aux spectateurs pour les instruire ou pour amuser le tapis, il étale sa misère.

Soliloque est naturellement opposé à *colloque* ; et *monologue* à *dialogue*. Mais l'usage, maître absolu des langues, s'astreint rarement à suivre tous les rapports d'analogie que les mots ont entre eux. Le *colloque* et le *dialogue* conservent leur idée commune de conversation entre deux ou plusieurs personnes, sans se distinguer par les différences propres du *soliloque* et du *monologue*. Le *dialogue* n'est point, comme le *monologue*, exclusivement affecté au théâtre : le *colloque* n'est point, dans sa valeur usuelle, grave ou philosophique, comme le *soliloque*.

Le *colloque* est proprement une conversation familière et libre, qui n'est astreinte à aucune règle particulière : le *dialogue* est un entretien suivi et raisonné, qui est assujéti à des règles. On dit les *Colloques* d'Érasme ou de Mathieu Cordier, et les *Dialogues* de Platon ou de Fénelon.

Dans le *colloque*, on devise, et quelquefois on parle. Cicéron dit que les lettres sont des *colloques* entre des amis absents. Dans le *dialogue* on s'instruit, et ordinairement on discute. Quintilien définit le *dialogue*, un discours par demandes et par réponses, sur une matière telle que la philosophie ou la politique, et traitée par les personnes dans le style convenable à leur caractère : Cicéron observe que la dispute est dans la marche ordinaire du *dialogue*.

Le *colloque* est une espèce particulière de conversation ; mais, comme ce mot ne se dit guère que familièrement, il ne doit être appliqué qu'à des conversations légères, frivoles, ou considérées comme des verbiages : on dira les *colloques* de ces enfants, de ces caillettes, et même de ces amants qui ne font que se parler sans rien dire. Le *dialogue* est une sorte d'entretien ; mais il n'est pas toujours aussi grave que l'entretien rigoureusement pris, ni sur des affaires ou des matières aussi importantes et aussi sérieuses que le sujet des entretiens : d'ailleurs, dans cette dernière espèce de discours, c'est le fond que l'on considère ; et dans le *dialogue*, on considère spécialement les formes, la composition, l'exécution, l'art.

Je sais que la fameuse conférence de Poissy, entre les catholiques et les protestants, a été appelée *colloque* ; mais un exemple unique, si je ne me trompe, ne suffit point pour ériger les *colloques* en discours prémédités sur des matières de doctrine, de controverse. Tout le monde sait que le *dialogue* est spécialement pris pour un genre particulier de composition ou d'ouvrage, qu'il a un art propre, qu'il se divise en plusieurs espèces, etc. Le *dialogue* est la ma-

nière la plus naturelle et peut-être la plus efficace d'instruire, mais surtout de discuter : c'est celle que les premiers auteurs, les philosophes grecs, les pères de l'Eglise ont le plus souvent employée dans leurs traités, et surtout dans la dispute. (R.)

1245. Sombre, Morne.

En général, *sombre* a quelque chose de plus noir, de plus triste, de plus austère ou de plus horrible que *morne*. *Sombre* est synonyme de ténébreux, et non *morne*. Avec une très-forte teinte de noir, une couleur est *sombre* : sans lustre et sans gaieté, une couleur est *morne*. Nous disons les *royaumes sombres* pour désigner l'enfer des païens, le lieu le plus obscur ou plutôt ténébreux, le lieu des ombres : *morne* serait une épithète trop faible. Le soleil est *morne*, quand il est fort pâle et sans éclat : par elle-même, la nuit est *sombre* autant qu'elle est profonde. Les mêmes nuances distinguent ces termes dans le sens figuré.

Sombre dit plus que *morne*. L'homme *sombre* est farouche, affreux, repoussant. L'homme *morne* est abattu : il a perdu sa gaieté, sa vivacité. L'avarice, triste et *morne* passion, autant qu'elle est farouche et insatiable. (BOSSUET.) La nature est plus languissante et plus *morne* dans les pays froids. (BOUHOURS.)

Voulez-vous parfaitement connaître le caractère *sombre*? voyez le portrait du pic, tracé par M. de Buffon, son air inquiet, ses mouvements brusques, ses traits rudes, son naturel farouche, son éloignement pour toute société. La cigogne a l'air triste et la contenance *morne*, mais sans avoir la rudesse et la farouche insociabilité du pic.

Si la tristesse de l'homme *morne* attire la compassion, l'homme *sombre* effraye. Il est gros de menaces : son silence, son air renfermé, semblent méditer un crime.

Le *sombre* politique, au cœur faux, à l'œil louche. (VOLTAIRE.)

Leur *sombre* inimitié. (RACINE.) Quels sont ces malheureux dont les âmes *sombres* et concentrées couvent le crime? (J.-J. ROUSSEAU.) Le poste de confesseur de Louis XIV fut confié à Le Tellier, homme *sombre*, ardent, inflexible, cachant ses violences sous un flegme apparent. (VOLTAIRE.)

Entre les deux partis, Calchas s'est avancé
L'œil farouche, l'air *sombre* et le poil hérissé,
Terrible et plein du dieu qui l'agitait sans doute. (RACINE.)

Le tyran est *sombre*, il est farouche, il effraye.

L'homme *morne* est accablé, n'agit plus. Une passion vive et tendre est *morne* et silencieuse. (LA BRUYÈRE.)

Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil *morne* maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée. (RACINE.)

Son accablement ne saurait s'imaginer. Elle se tient jour et nuit à genoux au chevet de sa mère, l'air *morne*, l'œil fixé en terre, gardant un profond silence. (J.-J. ROUSSEAU.)

L'esclave abruti n'est peut-être que *morne*, il afflige, on le plaint. Le *sombre* Cromwell ne peut exciter, dans les accès de sa gaieté bouffonne, qu'un rire faux et démenti par des visages *mornes*.

On dit une *sombre* fureur, un *morne* silence. (R. et V. F.)

1246. Somme, Sommeil.

Ces mots désignent l'assoupissement, qui,

Quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus, sans force et sans ressorts,

Vient, par un calme heureux, soulager la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure.

(*Henriade*, chant VII.)

Il y a quelquefois de la différence entre ces deux mots. (R.)

Somme signifie toujours le dormir ou l'usage du temps qu'on dort. *Sommeil* se prend quelquefois pour l'envie de dormir.

On est pressé du *sommeil* en été, après le repas : on dort d'un profond *somme* après une grande fatigue.

Sommeil a beaucoup plus d'usage et d'étendue que *somme*. (*Encyclopédie*, XV, 350.)

Le *sommeil* exprime proprement l'état de l'animal pendant l'assoupissement naturel de tous ses sens ; c'est pourquoi on en fait usage avec tous les mots qui peuvent être relatifs à un état, à une situation. Être enseveli dans le *sommeil* ; troubler, rompre, interrompre, respecter le *sommeil* de quelqu'un ; un long, un profond *sommeil* ; un *sommeil* tranquille, doux, paisible, inquiet, fâcheux : la mort est un *sommeil* de fer, l'oubli de la religion est un *sommeil* funeste.

Le *somme* signifie principalement le temps que dure l'assoupissement naturel, et le présente en quelque sorte comme un acte de la vie humaine ; c'est pourquoi l'on s'en sert avec les termes qui se rapportent aux actes, et il ne se dit guère qu'en parlant de l'homme : un bon *somme*, un *somme* léger, le premier *somme*. On dit faire un *somme*, un petit *somme*, et l'on ne dirait pas de même faire un *sommeil*. (B.)

Avec ces notions, vous rendrez facilement raison de toutes les manières usitées d'employer l'un et l'autre mot ; et c'est ce qui en prouvera la justesse.

Le *somme* est l'acte que nous faisons : le *sommeil* est l'état dans lequel nous sommes, ou l'envie, le besoin que nous éprouvons ; car ce mot a deux acceptions, qui répondent à celles des deux mots latins *sonnus* et *sopor*.

On fait un *somme* comme on fait un repas ; on fait un bon *somme*, un léger *somme*, un long *somme*, comme on fait un bon repas, un léger travail, une longue promenade, circonstances propres de l'action ou plutôt de l'acte présent. On est dans le *sommeil* comme on est en repos, en action, dans une situation : on est dans un profond *sommeil*, enseveli dans le *sommeil*, comme on est dans une grande agitation, dans un calme profond, dans une assiette tranquille, circonstances de situation ou d'état. Aussi le *sommeil* est-il l'état opposé à celui de *veille*. Or, observez que ce qui convient au *sommeil* ne convient pas au *somme*.

Le *somme* embrasse tout le temps que l'on dort ; par la raison que la durée est une circonstance nécessaire de l'acte, et surtout essentielle dans l'action de dormir ; mais dès que l'acte est interrompu, le *somme* est achevé, on ne peut faire qu'un nouveau *somme*. Le *sommeil* embrasse aussi la durée ; car cette circonstance est aussi propre à l'état ou à la situation plus ou moins durable : mais le *sommeil* interrompu se reprend ; vous rentrez, par un nouveau *somme*, dans le *sommeil* ; et le *sommeil* d'une nuit est composé de tout le temps que vous avez dormi, même à différentes reprises.

On achève son *somme* comme on achève son ouvrage. On sort du *sommeil* comme on sort du lit.

Vous avez dormi un bon *somme*, après avoir mangé un bon dîner ; le *somme* est donc en effet ce que vous faites comme le dîner que vous faites. Vous avez dormi d'un profond *sommeil*, après avoir mangé d'un grand appétit ; le *sommeil* est ce qui vous a fait bien dormir, comme l'appétit est ce qui vous a fait bien manger.

Le dormir est l'effet du *sommeil* ; le *somme* est le résultat du dormir. (R.)

1247. Sommet, Cime, Comble, Fatte.

Ces mots désignent le haut ou la partie supérieure d'un corps élevé.

Le latin *summus* se prend pour le plus haut ; très-grand, extrême, suprême, supérieur. On dit le *sommet* d'une montagne, d'un rocher, de la tête, de tout ce qui est élevé, mais surtout pointu, sans absolument exiger cette condition.

La pointe constitue essentiellement la *cime*. Les corps très-élevés sont ordinairement moins larges à leur *sommet* qu'à leur base ; mais il faut, pour la *cime*, que cette différence soit très-remarquable et caractéristique. On dit la *cime* d'un arbre, d'un rocher, d'un clocher, d'un corps pyramidal.

Le *comble* est un surcroît, ce qui s'élève par-dessus les côtés ou les supports, comme une voûte : c'est la calotte de l'édifice.

Nous disons proprement *fatte* en parlant des bâtiments, et c'est, à la rigueur, la plus haute pièce ou la charpente du toit : mais on dit aussi le *fatte* comme le *sommet* de la montagne, le *fatte* comme la *cime* d'un arbre, quoique son idée propre soit de former un toit, une couverture à peu près comme le *comble*. Au figuré, le *fatte* est le plus haut degré, la position la plus élevée dans un ordre de choses.

Ainsi le *sommet* est la partie la plus haute ou l'extrémité supérieure d'un corps élevé : la *cime* est le *sommet* aigu ou la partie la plus élancée d'un corps terminé en pointe : le *comble* est le surcroît ou le commencement en forme de voûte au-dessus du corps du bâtiment pour le couvrir : le *fatte* est l'ouvrage ou la place qui fait le complément ou le dernier terme de l'élévation ou de la chose.

Le *sommet* suppose une assez grande élévation ; la *cime*, la figure particulière du corps pointu ; le *comble*, une accumulation de matériaux avec une sorte de courbure ; le *fatte*, des degrés ou des rangs différents.

Le *sommet* est opposé à l'extrémité inférieure ; la *cime*, au pied ou à la base ; le *comble*, au fond ; le *fatte*, au rang le plus bas.

Enfin, au figuré, le *sommet* est toujours le plus haut point de la chose ; le *fatte* est le plus haut rang établi ou connu auquel on parvienne ; le *comble* est le plus haut période auquel il paraisse possible d'atteindre. Il n'y a rien au-dessus du *sommet* ; il n'y a rien de plus élevé ou d'aussi élevé que le *fatte* ; il ne peut y avoir rien au delà ou au-dessus du *comble*. Arrivé au *sommet*, on s'y arrête ; monté sur le *fatte*, on aspire quelquefois à descendre ; porté au *comble*, on y est dans un état violent. (R.)

1248. Son de voix, Ton de voix.

On reconnaît les personnes au *son* de leur *voix*, comme on distingue une flûte, un fife, un hautbois, une vielle, un violon et tout autre instrument de musique, au *son* déterminé par sa construction : on distingue les diverses affections de l'âme d'une personne qui parle avec intelligence, ou avec feu, par la diversité de *tons de voix*, comme on distingue sur un même instrument les différents airs, les mesures, les modes et autres variétés nécessaires.

Le *son de voix* est donc déterminé par la constitution physique de l'organe ; il est doux ou rude, agréable ou désagréable, grêle ou vigoureux. Le *ton de voix* est une inflexion déterminée par les affections intérieures que l'on veut peindre ; il est, selon l'occurrence, élevé ou bas, impérieux ou soumis, fier ou ironique, grave ou badin, triste ou gai, lamentable ou plaisant, etc. (B.)

1249. Songer à, Penser à.

Penser est un terme vague qui annonce un travail de l'esprit sans indiquer aucun sujet particulier. *Songer* et *réver* sont des imaginations du sommeil ou des pensées semblables à celle du sommeil ; et le *rêve* est plus irrégulier, plus tourmentant, plus bizarre que le *songe*. Les yeux ouverts, on *songe* à la chose qu'on a dans l'esprit, à ce qu'on projette, à ce qu'on doit exécuter, à l'objet

qui se présente ; mais ce mot rappelle nécessairement l'idée d'une pensée légère, fugitive, superficielle, qui se dissipe facilement, qui n'occupe pas fort profondément. On *rêve* vaguement, même à un objet déterminé ; la *réverie* absorbe : on *rêve* fort tristement comme on *rêve* agréablement. *Rêver* ne se prend que dans cette acception ; et ce caractère distinctif ne permet pas de l'employer selon l'idée simple de *penser*. Vous ne direz pas : *rêvez* à ce que vous faites, comme on dit : *pensez* ou *songez* à ce que vous faites. On vous demandera si vous avez *pensé* ou *songé* à la commission qu'on vous avait donnée, et non si vous y avez *rêvé*. Or quelle différence y a-t-il dans ces cas particuliers entre *songer* et *penser* ?

Les grammairiens ont examiné si l'on pouvait dire *songer* pour *penser* : l'usage avait décidé la question. A l'égard de *rêver* pour *penser*, il n'y avait pas lieu à la discussion ; car il ne se dit pas, quoique dans certains cas on dise l'un et l'autre, mais non l'un pour l'autre. Vaugelas et Thomas Corneille observent que *songer* a même quelquefois meilleure grâce que *penser*. D'où lui vient donc cette bonne grâce ? de l'idée particulière et déterminée qu'il exprime, comme je vais l'expliquer. La grâce même à sa raison.

Penser signifie avoir vaguement une chose dans l'esprit, s'en occuper, y attacher sa pensée, y donner son attention, réfléchir, méditer. Selon le caractère propre du *songe*, qu'il ne faut point perdre de vue, *songer* signifie seulement rouler une idée dans son esprit, y faire quelque attention, se la rappeler, s'en occuper légèrement, l'avoir présente à sa mémoire. Vous ne direz point *songer* profondément, mûrement, fortement : vous direz *penser* toutes les fois qu'il s'agira de réflexion, de méditation, d'occupation suivie. Vous *pensez* à la chose que vous avez à cœur : il suffit qu'une chose soit présente à votre esprit, pour que vous y *songiez*. Quelqu'un qui vous donne une commission vous recommande d'y *songer*, c'est-à-dire de ne pas l'oublier ; si c'est une affaire grave dont vous devez vous occuper, il vous recommandera d'y *penser*. *Songez à ce que vous faites* signifie *faites-y attention* ; *pensez à ce que vous avez à faire* signifie *occupez-vous, réfléchissez, délibérez*. A l'homme qu'il s'agit d'avertir, vous dites : *songez-y* ; à celui que vous voulez corriger, vous dites : *pensez-y bien*. *Songer* a donc meilleur grâce, lorsqu'il s'agit de choses ou de considérations légères qui ne demandent que de l'attention ou de la mémoire, qui ne font pas des impressions ou ne laissent pas des traces profondes, qui n'ont point de suite ou n'exigent point de tenue : c'est alors le mot propre, et vous le préférez à *penser*, que vous employez dans tout autre cas.

Pensez bien à ce qu'il s'agit de faire, et vous y *songerez* dans le temps.

On ne *songe* pas toujours à ce qu'on dit : rarement y *pense-t-on* assez.

Une absence d'esprit fait que vous ne *songez* pas à ce que vous dites ; la préoccupation de l'esprit fait que vous n'y *pensez* pas. La personne distraite *songe* à autre chose : l'homme abstrait *pense* à tout autre chose. Vous n'y *songez pas* est un avis : vous n'y *pensez pas* est un reproche.

Il n'y a qu'à *songer* aux petites choses ; il faut *penser* aux grandes : les gens qui *pensent* beaucoup aux petites ne *songent* guère aux grandes.

On *songe* aux autres, on *pense* à soi. (R.) (Voir *Penser, Songer, Rêver*.)

1250. Sot, Fat, Impertinent.

Ces trois adjectifs désignent un homme qui n'a pas d'esprit, se pique d'en avoir et d'en faire montre.

Ce qu'il y aurait en nous de meilleur après l'esprit, ce serait de connaître qu'il nous manque ; par là on ferait l'impossible : on saurait, sans esprit, n'être ni un *sot*, ni un *fat*, ni un *impertinent*. (LA Bruyère.)

Ce qui frappe surtout dans le *sot*, c'est son manque d'esprit ; dans le *fat*, c'est la prétention ; dans l'*impertinent*, c'est la hardiesse et la grossièreté.

Le stupide est un *sot* qui ne parle point, en cela plus supportable que le

sot qui parle. (LA BRUYÈRE.) On peut être quelquefois sot avec de l'esprit ; mais on ne l'est jamais avec du jugement. (LA ROCHEFOUCAULD.) Le sot qui a beaucoup de mémoire est plein de pensées et de faits, mais il ne sait pas conclure : tout est là. Savoir bien rapprocher, voilà l'esprit juste. (VAUVEHARGUES.) Il n'y a pas de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant. (MOLIÈRE.)

On ne plaint pas un homme d'être un sot, et peut-être on a raison ; mais il est plaisant d'imaginer que c'est sa faute. (VAUVEHARGUES.) Personne ne se croit propre comme un sot à duper les gens d'esprit. (IDEM.) Le sot est automate, il est machine, il est ressort ; le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, et toujours, et dans le même sens, et avec la même égalité : il est uniforme, il ne se dément point ; qui l'a vu une fois l'a vu dans tous les instants et dans toutes les périodes de sa vie ; c'est tout au plus le bœuf qui beugle, ou le merle qui siffle : il est fixé et déterminé par sa nature et j'ose dire par ses espèces : ce qui paraît le moins à lui, c'est son âme, elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose. (LA BRUYÈRE.) Le sot ne meurt point, ou, si cela lui arrive, selon notre manière de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, et que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre : son âme alors pense, raisonne, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisait point. (IDEM.)

On trouve à chaque instant, dans La Bruyère, les sots opposés aux gens d'esprit. C'est le rôle d'un sot d'être important : un homme habile sait s'il convient ou s'il ennuie : il sait disparaître le moment qui précède celui où il serait de trop quelque part. (LA BRUYÈRE.) Le sot est maladroit, embarrassé, ridicule. Il n'y a rien de si défilé, de si simple et de si imperceptible, où il n'entre des manières qui nous décèlent. Un sot n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes comme un homme d'esprit. (LA BRUYÈRE.) Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractère : l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais on en sort. (IDEM.)

Le fat a plus d'esprit que le sot, mais il est plein de présomption et, par conséquent, fâcheux où l'autre n'est que ridicule. — Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat. Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite. (LA BRUYÈRE.) Si le fat pouvait craindre de mal parler, il sortirait de son caractère. (IDEM.) Tout le monde dit d'un fat qu'il est un fat, personne n'ose le lui dire à lui-même, il meurt sans le savoir et sans que le monde soit vengé. (IDEM.)

Le fat est entre l'impertinent et le sot : il est composé de l'un et de l'autre. L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuie, dégoûte, rebute ; l'impertinent rebute, aigrit, irrite, offense ; il commence où l'autre finit. Le sot est embarrassé de sa personne, le fat a l'air libre et assuré ; l'impertinent passe à l'effronterie, le mérite a de la pudeur. (LA BRUYÈRE.)

Et qui voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt l'impertinent auteur (BOILEAU) (1).

L'impertinent est un fat qui parle en même temps contre la politesse et la bienséance : ses propos sont sans égard, sans considération, sans respect ; il confond l'honnête liberté avec une familiarité excessive : il parle et agit avec une hardiesse insolente. (Encyclopédie.)

(1) Je remarque que Boileau, en parlant des auteurs, dit fat et non pas sot. En effet, c'est une prétention ridicule que d'écrire quand on n'a pas d'esprit ni de jugement ; et partout où la prétention se joint à la sottise on peut l'appeler fatuité.

Clitandre, dans les *Femmes savantes* conjure Armande

De ne point essayer de rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Eh ! qui vous dit, monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer
Et fort *importunément* de me le déclarer. (V. F.)

1251. Soudain, Subit.

Soudain est en soi plus prompt que *subit*. Le premier n'a point de préliminaire : le second semble en supposer. La chose *soudaine* étonne ; la chose *subite* surprend. L'événement *soudain* n'a été ni prévu, ni imaginé, ni soupçonné, ni pressenti ; il n'a pas même pu l'être : l'événement *subit* a pu l'être absolument ; mais il n'a été ni préparé, ni ménagé, ni amené, ni indiqué, du moins suffisamment. On ne pouvait pas s'attendre au premier : on ne s'attendait pas, du moins sitôt, au second. Ce qui est *soudain* arrive, pour ainsi dire, comme un coup de foudre dans un temps serein ; ce qui est *subit* arrive comme un coup de foudre inattendu au commencement d'un orage. *Soudain* a quelque chose de plus extraordinaire que *subit*.

L'apparition de l'ennemi est *soudaine*, lorsqu'elle trompe toute votre prévoyance : elle est *subite*, lorsqu'elle trompe seulement votre attente. Pour l'exécution d'un dessein, vous faites une marche *subite* ; dans un pressant danger, vous prenez une résolution *soudaine*.

Si vous comparez le mouvement de la lumière à celui du son, vous direz que le premier est *soudain*, parce qu'il semble franchir presque en un instant un intervalle immense, et que le dernier est *subit*, parce qu'il s'exécute avec une rapidité singulière. *Soudain* semble n'avoir qu'un instant : *subit* peut avoir une durée.

Soudain est un terme réservé pour la poésie et pour le style relevé. Il exprime un grand mouvement, et il est fait pour être appliqué à de grands objets. *Subit* est, au contraire, dans l'ordre commun des choses ; il n'exprime que l'idée simple qui peut se retracer dans tous les styles. Nous voyons tous les jours des accidents et des accidents *subits* ; les choses plus rares, plus extraordinaires, plus inopinées, plus frappantes, paraissent plutôt *soudaines*. (R.)

M. Lafaye a noté entre ces deux mots une distinction plus importante : c'est que *subit*, formé de *subitus*, supposé participe de *subire*, est une espèce de participe, tandis que *soudain*, qui vient de *subitanus*, *subitaneus*, est un véritable adjectif ; par conséquent, comme nous l'avons déjà remarqué pour d'autres synonymes, ce qui est *subit* sera tel accidentellement, ce qui est *soudain* est tel par nature. Chez nous tout est *soudain*, c'est notre caractère. (VOLTAIRE.) L'invasion *subite* des Turcs jeta l'épouvante dans tout le monde chrétien. (FLÉ-

(4) Nous empruntons encore à M. Lafaye l'observation suivante. Les choses *subites* surprennent ; les choses *soudaines* arrivent tout à coup, promptement, mais cet adjectif n'ajoute aucun sens accessoire. Ce qui est *subit* n'a pas été prévu. On dira d'un homme malade à mort : A peine lui eut-on donné ce remède qu'il mourut *soudain* ; on dira de celui qui paraissait en santé : Il mourut *subitement*. (CONDILLAC.) La mort du champ de bataille est *soudaine* et non *subite* : elle arrive en un moment, mais il n'y a rien de surprenant à ce qu'un soldat soit emporté par un boulet. Étonnés de me revoir, ils me demandèrent la cause de mon retour *subit*. (FÉNÉLON.) L'archiduc, par un *soudain* mouvement du prince de Condé, qui lui oppose des troupes fraîches, est contraint de prendre la fuite. (VOLTAIRE.) Bossuet appelle la grâce un rayon *soudain*. (V. F.)

CHIER.) Quand on nous rapporte l'exemple d'une mort *subite* et qu'on nous dit qu'un homme vient d'être enlevé tout d'un coup. (BOURDALOUE.) Mort *soudaine* seule à craindre, et c'est pourquoi les confesseurs demeurent chez les grands. (PASCAL.) Ne vous figurez pas ces élévations *soudaines* que produit quelquefois dans les États l'heureuse ambition des sujets ou l'aveugle faveur des princes. (FLÉCHIER.) Les hommes mangeaient, buvaient, bâtissaient, faisaient des mariages, au temps de Noé et de Loth, et une *subite* ruine les vient accabler. (BOSSUET.) La colère a un mouvement *soudain* et précipité. (IDEM.)

C'est un mal qui m'a pris assez *subitement*. (MOLIÈRE.) Quelle puissance invisible excite et apaise si *soudainement* les tempêtes de l'air? (FÉNÉLON.) (V. F.)

1252. Soudoyer, Stipendier.

Prendre, entretenir des troupes à sa solde.

Soudoyer désigne plutôt l'entretien ou la subsistance des troupes; et *stipendier*, leur paye ou rétribution en argent. Le *fidèle* des Gaulois était rigoureusement *soudoyé*: le *miles* des Latins était proprement *stipendié*. *Soudoyer* est le vrai terme de notre langue, fait pour notre histoire et pour l'histoire moderne: *stipendier* est un terme emprunté fait pour l'histoire romaine et pour l'histoire ancienne des autres peuples étrangers.

Nous disons communément *soudoyer*, lorsqu'il s'agit des troupes étrangères qu'un prince prend à sa solde: cet usage, étranger aux Romains, ne serait pas exprimé si convenablement par le mot *stipendier*.

Les armées carthaginoises étaient presque entièrement composées de troupes étrangères, qui n'avaient d'autre intérêt que d'être bien *soudoyées*, avec le moins de risque possible. Le sénat romain arrêta et prévint beaucoup de désordres, lorsqu'il ordonna que les soldats seraient à l'avenir *stipendiés* aux dépens du public, par une imposition nouvelle dont aucun citoyen ne serait exempt (l'an de Rome 347). R.

1253. Souffrir, Pâtir.

Souffrir, c'est sentir du mal, de la douleur. *Pâtir*, c'est éprouver du dommage. Dans les maux violents, on sent beaucoup moins à force de trop sentir, et si l'on *souffre* beaucoup, on a la consolation d'espérer qu'on ne *souffrira* pas longtemps. (FLÉCHIER.) Le premier pas vers le bonheur est de ne pas *souffrir*. (J.-J. ROUSSEAU.)

..... Force États
Voisins du sultan en *pâtirent*;
Nul n'y gagna, tous y perdirent. (LA FONTAINE.)

On dira d'un homme qui a été malade qu'il a beaucoup *souffert*, si les douleurs ont été vives; qu'il a *pâti*, si la maladie a laissé des traces, une grande faiblesse, de la maigreur.

Souffrir se dira mieux des personnes ou des choses personnifiées et regardées comme sensibles; *pâtir* des choses, des êtres abstraits, collectifs et par conséquent insensibles. Quand les soldats *souffrent*, l'armée *pâtit*. Quand le gland tomba sur Garot,

Le nez du dormeur en *pâtît*.

Si le gland eût été gourde, Garot aurait *souffert*. Jésus-Christ a *souffert* pour les hommes.

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont *pâti* des sottises des grands. (LA FONTAINE.)

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que *souffrir* a beaucoup d'autres acceptions où *pâtir* n'est pas son synonyme, et qu'il appartient à tous les styles, tandis que *pâtir* n'est guère employé que dans la conversation et dans la poésie badine et légère. (V. F.)

1254. Souffrir, Endurer, Supporter.

Souffrir est le mot général. Nous l'avons défini dans l'article précédent. Il peut se mettre à la place des deux autres. Il s'emploie seul et absolument.

Endurer, c'est *souffrir* avec patience, être endurant. Il est dans la nature de l'homme d'*endurer* patiemment la nécessité des choses, mais non la mauvaise nature d'autrui. (J.-J. ROUSSEAU.)

Souvent avec prudence un outrage *enduré*
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré. (RACINE.)
Il faut de ses amis *endurer* quelque chose. (MOLIÈRE.)

Supporter, c'est *souffrir* avec courage, résister au mal, en triompher. Il vaut mieux employer son esprit à *supporter* ses infortunes qu'à les prévoir. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Qui a du mal, de la douleur, *souffre*; qui se résigne à son mal *endure*; qui ne se laisse pas abattre *supporte*. On *souffre* moins, quand on se résout à *souffrir* de bonne grâce les maux qu'il faut nécessairement *endurer*. (SCUDÉRY.)

Endurer se dira mieux des maux qui durent longtemps et qui demandent de la résignation.

Et par un long récit de toutes les misères
Que pendant notre enfance ont *enduré* nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir. (CORNEILLE.)

Supporter se dira des maux violents qui pèsent, accablent et exigent une grande force de celui qui les *souffre*.

Celui qui *endure* sent son mal, mais ne s'en plaint pas ou ne peut pas s'en plaindre. Celui qui *supporte* le mal en *souffre* moins. Catilina *supportait* le froid et le chaud. *Endurer* la rigueur du froid, malgré sa vieillesse. (BOSSUET.)

Il faut remarquer, toutefois, que *supporter* veut dire aussi accepter le fardeau, et alors ce verbe se rapproche davantage de son synonyme *endurer*; mais il dit davantage. La charité *endure* tout, *supporte* tout. (LA BRUYÈRE.) (V. F.)

1255. Soumettre, Subjuguer, Assujettir, Asservir.

Mettre dans la dépendance.

Soumettre, mettre dessous, sous soi, ranger sous la dépendance, la domination, l'autorité. *Subjuguer*, mettre sous le joug par la force, prendre un empire absolu sur. *Assujettir*, mettre dans la sujétion, la contrainte, soumettre à des obligations, à des devoirs. *Asservir*, mettre dans un état de servitude, réduire à une extrême dépendance.

Il est sensible que *soumettre* et *assujettir* n'ont pas la même dureté de sens qu'*asservir* et *subjuguer*. *Assujettir* et *soumettre* ôtent l'indépendance; *subjuguer* et *asservir* ôtent la liberté. *Soumis* ou *assujetti*, on peut être encore libre; *subjugué* ou *asservi*, on est esclave. On est *soumis* à un prince juste, et *assujetti* à des devoirs légitimes; on est *subjugué* par un ennemi victorieux, et *asservi* par un gouvernement tyrannique.

Soumettre est un terme générique qui marque une certaine disposition des choses, mais susceptible de beaucoup de variétés: la *soumission* va depuis la déférence jusqu'à l'asservissement.

Ce farouche ennemi qu'on ne saurait dompter

.....
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur. (RACINE.)

Pourquoi mon âme est-elle *soumise* à mes sens et enchaînée à ce corps qui l'*asservit* et la gêne. (J.-J. ROUSSEAU.) Il semble que nos inférieurs veulent

regagner par les censures ce qu'ils perdent par la *soumission*. (MASSILLON.) Il y a une philosophie qui nous *soumet* et nous *assujettit* à demander, prier, solliciter, importuner en faveur de nos proches et de nos amis. (LA BRUYÈRE.)

Mais *assujettir* marque un état habituel ou une habitude d'obéissance, de devoirs, de travaux ou de soins; la *sujétion* désigne une contrainte ou une assiduité constante qui annonce la multiplication des actes, comme l'adjectif *sujet* désigne une obéissance, une inclination, une habitude soutenue et prouvée par plusieurs actes.

Quelle tyrannie que celle des usages ! Il faut pourtant s'y *assujettir*. (MASSILLON.) Le philosophe s'*assujettit* aux usages et même à certains préjugés, plutôt que de heurter trop violemment les opinions reçues. (LA HARPE.) Mais souvent la nature nous dément, et ne s'*assujettit* point à ses propres règles. (PASCAL.)

Subjuguer exprime un empire ou un ascendant plus ou moins absolu, mais sans exiger nécessairement, comme *asservir*, l'oppression ou l'abus : il y a un *joug* doux, un *joug* léger, comme un *joug* pesant, un *joug* de fer. *Asservir* désigne, au contraire, un état violent, une extrême contrainte, la dépendance d'un *serf*, c'est-à-dire d'un homme enchaîné : la servitude est un esclavage. (Voyez *Servitude*.)

L'auteur odieux des proscriptions devient le père de la patrie qu'il avait déshonorée, et meurt adoré des Romains qu'il avait *asservis*. (J.-J. ROUSSEAU.)

Faisant triompher Rome, il se l'est *asservi*;
Il a sur nous un droit et de mort et de vie. (CORNEILLE.)

La loi divine, qui nous ordonne d'*asservir* nos passions, nous prête en même temps le secours dont nous avons besoin pour les combattre. (MASSILLON.) La seule habitude nécessaire aux enfants est de s'*asservir* sans peine à la nécessité des choses ; et la seule habitude utile aux hommes est de s'*asservir* sans peine à la raison. (J. J. ROUSSEAU.)

Rome à trois affranchis si longtemps *asservie*. (RACINE.)
Oui, je bannirais moi tous ces lâches amants
Que je verrais *soumis* à tous mes sentiments. (MOLIÈRE.)
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave *asservie*,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie. (MOLIÈRE.)

Ainsi, *soumettre* exige d'un côté une supériorité, une autorité quelconque ; et de l'autre une infériorité, une dépendance vague : on est *soumis* à la force, à la nécessité, à la loi, à la volonté, au jugement d'autrui ; on l'est plus ou moins ; on l'est nécessairement ou involontairement. *Subjuguer* exige, d'une part, une force ou un ascendant victorieux ; et de l'autre, une grande dépendance et une sorte d'impuissance ; on *subjugué* des ennemis, des rebelles par la force des armes ; des passions, par la force et par l'empire de la raison ; des esprits faibles, par l'ascendant du génie ou d'un esprit fort. *Assujettir* exige, d'un côté, une puissance ou un titre ; et, de l'autre, une dépendance ou un dévouement établi ; on est *assujetti* par un maître, par des besoins, par les devoirs d'une charge, par une tâche qu'on s'impose soi-même. *Asservir* exige, d'un côté, une puissance irrésistible ou un pouvoir tyrannique ; et de l'autre, une extrême dépendance, une dure contrainte ; on est *asservi* par des conquérants barbares, par des despotes, par des passions violentes, par des devoirs ou des besoins sans cesse renaissants et pressants, en un mot, par l'oppression.

De par la nature, les femmes sont *soumises* à leurs maris : celui qui par sa faiblesse a besoin d'être protégé n'est pas fait pour commander ; par cette même faiblesse, elles sont plus exposées que les hommes à être *subjuguées*. Par leur sexe et par leur état, elles sont *assujetties* à tant de gêne et à tant de devoirs, qu'il n'est rien de plus respectable dans la société qu'une femme qui

se soumet patiemment aux unes, et remplit fidèlement les autres. Dans l'Orient, elles sont *asservies* par une suite naturelle de l'esprit public. (R.)

Il y a encore une nuance que Roubaud n'a point saisie : *subjugu*er marque le plus souvent la rapidité, la soudaineté de la conquête. Alexandre *subjugu*a avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persane. (BOSSUET.) Avec ce roseau, Jésus-Christ a *subjugué* plus de nations que les plus fameux conquérants. (BOURDALOUE.) Nous aurions tort en résistant à cette évidence qui nous *subjugu*erait enfin malgré nos vaines résistances. (FÉNÉLON.) (V. F.)

1256. Soupçon, Suspicion.

C'est tout au plus une connaissance fort incertaine, ou peut-être une vaine imagination. On dit que le *soupçon* est une légère impression sur l'esprit, un sentiment de hasard, une demi-lumière, la moins noble des fonctions de l'esprit, une croyance douteuse et désavantageuse, une idée de défiance.

Soupçon est le terme vulgaire : *suspicion* est un terme de palais. Le *soupçon* roule sur toutes sortes d'objets : la *suspicion* tombe proprement sur les délits, le *soupçon* entre dans les esprits déliants, et la *suspicion* dans le conseil des juges. Le *soupçon* peut donc être sans fondement ; la *suspicion* doit donc avoir quelque fondement, une raison apparente. Justifiée par des indices, la *suspicion* sera donc un *soupçon* légitime, grave, raisonnable. Le *soupçon* fait que l'on est soupçonné ; la *suspicion* suppose qu'on est suspect. Quelle cause fit arrêter les princes ? Si ce fut ou des *soupçons* ou des vérités, ou de vaines terreurs, qui le pourra dire à la postérité ? (BOSSUET.)

..... Et toutes les raisons
Qui ne le flattent pas aigrissent ses *soupçons*. (RACINE.)

C'est le caractère de l'accusé qui affaiblit ou fortifie la *suspicion*. (Encyclopédie.)

Il résulte de là que le verbe *suspecter*, indiqué par l'adjectif *suspect*, est un mot utile, puisqu'il désigne dans l'objet un sujet de le *soupçonner*. La défiance *soupçonne* les gens même qui n'ont donné aucun lieu au *soupçon* ; la prudence *suspecte* ceux qui ont donné matière à la *suspicion*. Un homme vrai peut être *soupçonné* de ne pas dire la vérité dans certains cas ; le menteur est justement *suspecté* de dire faux dans le cours ordinaire des choses. On voudra rendre le premier *suspect* ; celui-ci l'est à juste titre. La femme la plus vertueuse sera *soupçonnée* par un jaloux, la coquette est *suspectée* de tout le monde ou *suspecte* au public.

Suspecter n'a point encore passé de la conversation dans les fastes de la langue : je ne sais pas pourquoi. Les Latins disaient *suspiciari*, soupçonner, et *suspectare*, suspecter ou tenir pour suspect : ce dernier indique une reduplication. (R.)

1257. Souris, Sourire.

Le *souris* est proprement un acte, l'effet particulier de *sourire* ou du *sourire* : le *sourire* est l'action spécifique de *sourire*, la manière habituelle de *sourire*, ou enfin une espèce de *rire*. Si souvent on les confond, souvent on les distingue, et un usage vicieux ne fait point que l'un ne soit préférable à l'autre, selon les cas.

Le *souris* est une des expressions les plus énergiques du sentiment : le *sourire* est un des attraites les plus touchants de la figure. Le *sourire* est la manière d'exprimer une joie douce, modeste, délicate de l'âme ; le *souris* en est l'expression actuelle et passagère. Avec un *souris* fin, il y a de l'esprit jusque dans le silence ; avec un *sourire* gracieux, la laideur disparaît. Le *souris* est en quelque sorte plus moral, et le *sourire* plus physique : je veux dire qu'on applique plutôt les qualifications morales au *souris*, et les qualifications physiques au *sourire*. Vous ne concevez pas le *souris* sans une intention,

un motif, un sentiment, une pensée qui l'anime : vous concevez le *sourire* comme un jeu naturel de la figure, comme un trait ou une habitude du corps, comme un genre d'action physique, familier à l'homme.

Les grâces ont toujours le *sourire* sur les lèvres : le *souris* n'est pas de même, si l'amour allume ou éteint son flambeau.

On voit le *sourire*, il repose sur le visage : on aperçoit le *souris*, il s'évanouit bientôt. Le *souris* prolongé devient *sourire*. Le *sourire* se fixe, et le *souris* s'échappe. On étale le *sourire*; on cachera son *souris*. Le *souris* est au *sourire* ce que l'accent est à la voix : je veux dire que le *souris* n'est qu'un acte léger, un trait fugitif; au lieu que le *sourire* est une action suivie, un état de la chose.

La peinture fixe le *sourire* en développant avec aisance ses formes gracieuses et les effets qu'il produit sur toute la figure. Elle esquisse si finement le *souris*, qu'il semble se dissiper à l'instant où on le voit éclore.

Comme un *souris* craintif glisse sur les lèvres de cette personne contrainte, qui répond comme à la dérobée au discours ou au coup d'œil qu'elle ne doit pas entendre ! Comme le doux *sourire* repose sur la bouche de cette bonne mère, qui contemple délicieusement son tendre nourrisson endormi sur ses genoux !

Une femme artificieuse compose habilement son *sourire* : mais à un *souris* général de l'assemblée, je vois que personne ne s'y trompe. Le *sourire* doit être naturel, sinon c'est une grimace. Le *souris* est naïf; il échappe du cœur, à moins qu'il ne soit malin. (R.)

1258. Souvent, Fréquemment.

L'abbé Girard estime que « *souvent* est pour la répétition des mêmes actes, et *fréquemment* pour la pluralité des objets ; on déguise, dit-il, *souvent* ses pensées. On rencontre *fréquemment* des traîtres. »

Il me semble qu'on rencontre aussi *souvent* des traîtres, et qu'on déguise *fréquemment* ses pensées, ses desseins, ses sentiments, sa marche tout à la fois. *Fréquent* signifie ce qui se fait *souvent*; *fréquence* exprime la réitération rapide des pulsations, des vibrations et des mouvements; *fréquenter*, c'est voir ou visiter avec assiduité le même objet; *fréquentatif* marque répétition des mêmes actes. *Fréquemment* a donc, comme tous ces termes, la propriété de désigner cette répétition.

Souvent veut dire, selon l'interprétation commune, beaucoup de fois; maintes fois, souventes fois; *fréquemment*, selon l'étymologie et la valeur des mots de la même famille, veut dire *souvent*, très-ordinairement, plus que de coutume. Vous allez *souvent* dans un lieu où vous avez coutume d'aller; vous allez *fréquemment* dans une maison où vous allez avec une grande assiduité. *Souvent* n'indique que la pluralité des actes; *fréquemment* annonce une habitude formée. Vous faites *souvent* ce qui n'est pas rare, ce qui est ordinaire que vous fassiez; vous faites *fréquemment* ce que vous êtes le plus accoutumé à faire, ce que vous faites sans cesse.

Celui qui voit *souvent* les ministres visite *fréquemment* les antichambres.

Un égoïste parle *souvent* de lui; il en parle même plus *fréquemment* qu'on ne pense; car, sans se nommer, c'est *souvent* de lui ou relativement à lui qu'il parle.

Le philosophe même se trompe *souvent*, et le juste même pèche *fréquemment*.

Ce qui ne revient pas *souvent* est plus ou moins rare; ce qui ne revient pas *fréquemment* peut être néanmoins ordinaire. *Fréquemment* est même particulièrement propre à désigner ce qui se fait ordinairement, mais plus *souvent* qu'à l'ordinaire. Ainsi, dans l'état naturel, le poulx bat *souvent* en une minute; mais si, par accident, les pulsations deviennent plus pressées, plus rapides, plus multipliées, il bat *fréquemment*, il est *fréquent*.

On voit *souvent* changer le ministère dans différents gouvernements; il faut bien le changer *fréquemment*, lorsque les maux sont tels qu'il n'est guère possible d'y remédier, comme dans l'état présent de l'Angleterre.

Enfin, *fréquemment* indique proprement une action, ce qu'on fait, et *souvent* indique également l'action et l'état, ce qui se fait ou ce qui est. On fait *souvent* ou *fréquemment* certaines choses : on *est souvent* ou *fort souvent*, et non *fréquemment*, dans une situation. Celui qui ne fait pas *fréquemment* un exercice modéré *est souvent* incommodé, ou il éprouve *souvent* des inconvénients. Il y a *fort souvent* du monde dans une maison; et vous y allez vous-même *fréquemment*. (R.)

1259. Stabilité, Constance, Fermeté.

La *stabilité* empêche de varier, et soutient le cœur contre les mouvements de légèreté et de curiosité que la diversité des objets pourrait y produire; elle tient de la préférence et justifie le choix. La *constance* empêche de changer, et fournit au cœur des ressources contre le dégoût et l'ennui d'un même objet; elle tient de la persévérance, et fait briller l'attachement. La *fermeté* empêche de céder, et donne au cœur des forces contre les attaques qu'on lui porte; elle tient de la résistance, et répand un éclat de victoires.

Les petits-maîtres se piquent aujourd'hui d'être volages, bien loin de se piquer de *stabilité* dans leurs engagements. Si ceux des dames ne durent pas éternellement, c'est moins par défaut de *constance* pour ceux qu'elles aiment, que par défaut de *fermeté* contre ceux qui veulent s'en faire aimer. (G.)

1260. Stérile, Infertile.

Stérile, qui ne produit, ne porte, ne rapporte rien, aucun fruit, quoiqu'il soit de nature à produire. *Infertile*, qui n'est pas *fertile*, qui ne porte guère, qui rend fort peu, rien ou presque rien. *Stérile* est par lui-même plus exclusif qu'*infertile*; mais l'usage déplace souvent les bornes naturelles de leur district.

On dit rigoureusement qu'une femme est *stérile*, lorsqu'elle ne fait point d'enfant, et qu'elle ne paraît pas capable d'en avoir. On ne dira pas qu'elle est *infertile*, et parce que ce mot n'exclut que la quantité, et parce qu'en parlant d'une femme, on dit qu'elle est *féconde* et non *fertile*.

On dit qu'une année est *stérile*, quoiqu'elle ne soit réellement qu'*infertile*; peut-être que la plainte exagère toujours les maux.

Une terre inculte qui ne produit rien, ou du moins rien pour notre usage, s'appelle *stérile*; une terre cultivée, mais qui ne paye pas assez les avances de la culture, n'est qu'*infertile* : vous la compterez bientôt parmi les terres *stériles*.

Un sujet, *stérile* pour l'un, ne sera qu'*infertile* pour l'autre : tel esprit fait quelque chose de rien; tel autre ne sait rien faire de quelque chose.

Le mot *stérile* indique un principe de *stérilité*, l'aridité, la sécheresse; *infertile* n'indique proprement que le fait, la rareté ou la disette des productions, sans désigner la cause de l'*infertilité*. *Stérile* est opposé à *fécond*; *infertile* est la négative de *fertile* : or, *fécond* exprime la faculté de produire, et *fertile* a plus de rapport à l'effet produit. (Voyez ces deux mots.)

Il faudrait dire *infertile* dans le cas où l'on dit *fertile* par opposition, et pour désigner l'état contraire à l'abondance. Il ne faudrait dire *stérile* que dans les cas contraires à celui de la *fécondité*, et même pour en exclure le principe. Mais nous avons aussi le mot *infécond* qui ne se disait point autrefois, par la raison que *stérile* en tenait lieu. A la vérité, *infécond* ne se dit guère que des terres et des esprits : on dit une femme, une femelle *stérile* et non *inféconde*. Ce mot pourrait être affecté à l'idée particulière de n'être pas *fécondé*, d'avoir besoin de *fécondation* : c'est ainsi qu'un œuf est *infécond* ou qu'une fleur est *inféconde*. Quoi qu'il en soit, il n'exprime point, comme *stérile*, le principe de l'*infécondité*.

Enfin, *infertile* ne se dit guère au figuré que de l'esprit et d'une matière à traiter : *stérile* y est, au contraire, d'un grand usage. La gloire est *stérile*, quand on n'en retire aucun fruit : un travail est *stérile*, quand il ne rapporte aucun avantage : une admiration *stérile* se dissipe sans effet : des louanges *stériles* sont perdues : un siècle est *stérile* en vertu et en grands hommes, etc. (R.)

1261. Stoïcien, Stoïque.

On donna le nom de *stoïciens* aux disciples et aux sectateurs de Zénon, d'un nom grec qui signifie *portique*, parce que Zénon donnait ses leçons sous le Portique d'Athènes : ainsi la philosophie *stoïcienne* signifie littéralement la philosophie du Portique. Cet adjectif était suffisant pour qualifier tout ce qui pouvait avoir rapport à la secte philosophique de Zénon ; mais elle avait des principes de morale qui la distinguaient des autres par une grande austérité, et qui inspiraient un courage extraordinaire : sans être de cette secte, et même sans la connaître, quelques hommes ont quelquefois donné des exemples d'une vertu aussi austère et d'un courage aussi inébranlable ; ils n'étaient pas *stoïciens*, mais ils leur ressemblaient, ils étaient *stoïques*.

Stoïcien signifie donc appartenant à la secte philosophique de Zénon ; et *stoïque* veut dire conforme aux maximes de cette secte. *Stoïcien* va proprement à l'esprit et à la doctrine ; *stoïque* à l'humeur et à la conduite.

Des maximes *stoïciennes* sont celles que Zénon ou ses disciples ont enseignées ; les ouvrages de Sénèque en sont pleins, et en tirent leur principal mérite. Des maximes *stoïques* sont celles qui persuadent un attachement inviolable à la vertu la plus rigide, et le mépris de toute autre chose, indépendamment des leçons du Portique ; telles sont tant de belles maximes répandues dans le *Télémaque*.

Une vertu *stoïque* est une vertu courageuse et inébranlable : une vertu *stoïcienne* pourrait bien n'être qu'un masque de pure représentation, car il n'y a eu dans aucune école autant d'hypocrites que dans celle de Zénon. Panétius, l'un de ses disciples, plus attaché à la pratique qu'aux dogmes de sa philosophie, était plus *stoïque* que *stoïcien*.

On a cité plusieurs exemples où ces mots sont employés indistinctement dans l'un ou l'autre de ces sens, et Ménage a presque voulu en conclure qu'ils étaient entièrement synonymes. Ces exemples prouvent seulement de deux choses l'une : ou qu'il était inutile, dans ces exemples, d'insister sur ce qui différencie ces mots, ou que les auteurs chez qui on les a pris n'ont pas fait assez d'attention à ce que la justesse et la précision exigeaient d'eux. (BOUHOURS, *Rem. nouv.*, tome 1^{er}.) (B.)

1262. Subreptice, Obreptice.

Quoique ces mots soient des termes de palais et de chancellerie, ils sont cependant d'un usage si fréquent et si commun, qu'il ne saurait être hors de propos de les faire connaître ici. Ils servent l'un et l'autre à caractériser des grâces obtenues par surprise, ou de la puissance séculière, ou des magistrats dispensateurs de la justice.

La surprise suppose que ceux qui ont accordé la grâce n'ont pas eu les lumières nécessaires pour se décider avec équité, et que les personnes qui l'ont sollicitée y ont mis obstacle, ce qui peut se faire de deux façons. La première est lorsqu'on avance comme vraie une chose fausse, et alors il y a *subreption* : la seconde est lorsqu'on supprime, dans son exposé, une vérité qui empêcherait l'effet de la demande, et alors il y a *obreption*.

Un titre *obreptice* peut avoir été obtenu de bonne foi, mais manque néanmoins de solidité ; il ne donne pas un droit réel. Un titre *subreptice* a été obtenu de mauvaise foi, et loin de donner un droit réel, il est sujet à l'animad-

version du collateur. Un titre *obreptice* et *subreptice* tout à la fois a les caractères les plus certains de réprobation, et l'*obreption* même peut justement être soupçonnée d'aussi mauvaise foi que la *subreption*. (R.)

1263. Subsistance, Nourriture, Aliments.

On fait des provisions pour la *subsistance* : on apprête à manger pour la *nourriture* : on choisit entre les mets les *aliments* convenables.

La *subsistance* est commise aux soins du pourvoyeur et du maître d'hôtel. La *nourriture* se prépare à la cuisine. Sur les *aliments*, on consulte le goût ou le médecin, selon l'état de la santé.

Le premier de ces termes a un rapport particulier au besoin ; le second, à la satisfaction de ce besoin, et le troisième, à la manière de le satisfaire.

Dans la conduite des armées, la *subsistance* doit être un des objets du général : les troupes à qui la *nourriture* manque perdent nécessairement de leur valeur, et se relâchent aisément sur la discipline : il ne faut pourtant pas que les *aliments* soient délicats ; mais il est nécessaire qu'ils soient bons dans leur espèce et en quantité suffisante. (G.)

Subsistance diffère d'abord de ses deux synonymes en ce qu'il regarde l'avenir, une longue suite de temps, ou, pour parler comme l'abbé Girard, a rapport au besoin. La cigale de La Fontaine demande à la fourmi de lui prêter quelques grains pour *subsister* jusqu'à la saison nouvelle. On dit pourvoir à sa *subsistance* et à celle de sa famille ; n'avoir aucun moyen de *subsistance*. (ACADÉMIE.) On a une *subsistance* assurée (ACADÉMIE), quand on a des provisions ou les moyens de se procurer de quoi vivre.

Subsistance s'emploiera en parlant d'un être collectif : la *subsistance* d'une ville, d'une nation, d'une armée. Un pays tire sa *subsistance* d'un autre pays, de tel lieu.

Subsistance est, de plus, un mot plus général : il n'est pas restreint absolument à la *nourriture* proprement dite ; il comprend quelquefois tous les besoins de la vie, l'entretien.

Nourriture, dit l'abbé Girard, a rapport à la satisfaction des besoins. Il diffère d'*aliments* en ce que, tenant du verbe *nourrir*, il en rappelle l'action et les effets. Tout le monde connaît les promesses d'une *nourriture* saine et abondante.

Aliments n'exprime qu'un objet : c'est ce dont est faite la *nourriture*. Quand nous prenons des *aliments*, nous en faisons notre *nourriture*. Il y a des misères qui saisissent le cœur ; il manque à quelques-uns jusqu'aux *aliments*. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre et les saisons pour fournir à la délicatesse. De simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la *nourriture* de cent familles. (LA BRUYÈRE.)

Cet exemple suffit à prouver que *nourriture* se rapproche davantage de *subsistance* qu'*aliments* ; mais la différence marquée demeure. Celui qui manque de *subsistance* doit appréhender de vivre ; il manquera bientôt de *nourriture*. Qui manque de *nourriture* n'a rien à manger pour le moment, ou plutôt n'a pas assez d'*aliments* pour se soutenir, se nourrir. Qui n'a pas d'*aliments* n'a rien à manger du tout.

Notre *nourriture*, ce sont les *aliments* que nous nous sommes assimilés ; nos *aliments* sont les mets que nous mangeons pour l'instant. Il y a des gens qui manquent de feu pour préparer leurs *aliments*.

Aliments n'exprime jamais qu'un objet ; *nourriture*, une action. Nous avons besoin de *nourriture*, c'est-à-dire de nous nourrir, d'être nourris ; et, pour pouvoir nous nourrir, il nous faut des *aliments*. Faute de *nourriture*, le corps perd toutes ses forces, s'éteint et meurt ; faute d'*aliments*, nous ne pouvons nous nourrir.

Philotece, blessé, abandonné dans l'île de Lemnos, avait beaucoup de peine à pourvoir à sa *nourriture* ; il lui fallait ramper pour se procurer des *aliments*. Une *nourriture* saine est celle qui fait du bien au corps qui la prend ; des *aliments* sains sont ceux qui ne sont point gâtés. Des *aliments* sains en eux-mêmes peuvent ne pas être une *nourriture* saine pour certains tempéraments. (V. F.)

1264. Subsistance, Substance.

Ces deux termes ont également rapport à la nourriture et à l'entretien de la vie. (B.)

Le premier de ces mots veut dire proprement ce qui sert à nourrir, à entretenir, à faire subsister, de quelque part qu'on le reçoive. Le second signifie tout le bien qu'on a pour subsister étroitement, ce qui est absolument nécessaire pour pouvoir se nourrir et pour pouvoir vivre.

Les ordres mendiants trouvent aisément leur *subsistance* ; mais combien de pauvres honteux qui consomment dans la douleur leur *substance* et leurs jours !

Combien de partisans qui s'engraissent de la pure *substance* du peuple, et qui mangent en un jour la *subsistance* de cent familles ! (*Encycl.*, XV, 582.)

Il y a un peu d'exagération à faire de *substance* un synonyme de *subsistance*. La *substance* est, à proprement parler, ce dont une chose est faite : c'est l'essence même de la chose. On oppose, en philosophie, la *substance* à l'accident comme le fond à la forme.

Substance dit donc nécessairement beaucoup plus que *subsistance* : c'est, non pas ce qui fait *subsister*, mais ce qui fait que l'on est. Supprimez la *substance*, il n'y a plus rien de la chose. *Substance* est synonyme de *subsistance* seulement parce que les choses nécessaires à notre *subsistance* ne nous nourrissent que par assimilation, c'est-à-dire en se changeant en notre propre *substance*. Donnez au prochain sinon votre vie et votre *substance*, du moins le superflu de vos biens et le reste de vos excès. (BOSSUET.) Acquittez-vous, n'engagez pas par un vain plaisir le sang de vos frères et la *substance* des pauvres. (BOURDALOUE.) Notre évêque est fait pour soulager les pauvres et non pour dévorer leur *substance*. (VOLTAIRE.) (V. F.)

1265. Subsistances, Denrées, Vivres.

Les *subsistances* sont les productions de la terre qui nous font *subsister*, c'est-à-dire qui maintiennent la durée de notre existence, ou qui forment notre *subsistance*, composée de la nourriture et de l'entretien. Les *denrées* sont des productions ou les espèces de *subsistances* qui entrent dans le commerce journalier, et qui se vendent couramment en argent, en deniers. Les *vivres* sont les espèces de *subsistances* et de *denrées* qui nous font *vivre* ou qui alimentent et reproduisent, pour ainsi dire, chaque jour, notre *vie* par la nourriture.

Le premier de ces noms est tiré de l'utilité générale des choses et de leur effet commun : le second, de la valeur vénale qu'elles ont : le troisième, de l'effet particulier que certaines choses produisent.

Les *subsistances* embrassent nos besoins réels, et surtout les divers objets de nécessité. Les *denrées* sont les objets d'un commerce journalier et d'une consommation commune. Les *vivres* se bornent à la nourriture et aux consommations journalières.

L'économie sociale considère les *subsistances* comme productions propres et nécessaires à la conservation et à la multiplication des hommes, ainsi qu'à la conservation et à la prospérité de la société. L'économie distributive considère particulièrement dans les *denrées* leur abondance, leur bonté, leur circulation, leur prix et leur débit. L'économie domestique considère les *vivres*, eu égard à l'achat, à l'approvisionnement, à la consommation.

Un pays est fertile en *subsistances*. Un marché est pourvu de *denrées*. Une place est approvisionnée de *vivres*.

Le cultivateur produit toutes les *subsistances* : c'est donc par lui que tout existe, que tout subsiste, que tout prospère dans la société. Le vendeur ou bien le marchand débite les *denrées* produites par l'agriculture : service utile qui, par le débit, assure la production, et d'autant plus utile qu'il la favorise davantage. Le pourvoyeur amasse des *vivres* que l'art apprête : ce qui forme la plus précieuse des consommations, celle qui rend sans cesse à l'agriculture des avances en lui demandant sans cesse une nouvelle reproduction.

Dans le Bengale, un des pays de l'univers le plus abondant en *subsistances*, le monopole des *denrées*, exercé par la compagnie anglaise, a, de nos jours, englouti les *vivres* et causé la destruction d'un peuple immense.

Les *subsistances* comme les *vivres* ne se prennent qu'en gros : ces mots n'ont point de singulier ; ce qui semble en désigner l'abondance et même la variété. On dit une *denrée* et avec raison, puisque ce mot n'énonçait originellement que la vente de détail.

Il y a plusieurs espèces de *subsistances*, selon qu'elles servent à nourrir, à vêtir, à chauffer, à éclairer, à conserver. Les *denrées* se divisent, dans le commerce, en menues *denrées* qui se vendent en petit détail comme les fruits, les légumes, les racines, les œufs, le laitage ; et en grosses *denrées*, comme les blés, les vins, le foin, etc. Les *vivres* peuvent être physiquement distingués en deux classes, les aliments proprement dits, ou qui se convertissent en notre substance, comme les grains, la viande, le lait ; et les autres objets de consommation qui ne sont qu'utiles à la digestion, ou agréables au goût, ou faits pour rafraîchir, pour ranimer, etc., comme certaines boissons, le sel et les épices, la plupart des herbages et des fruits. (R.)

1266. Subtilité d'esprit, Délicatesse.

Ce sont deux termes fort différents : on dira d'un scolastique, grand chicaneur, qu'il a de la *subtilité*, mais non pas de la *délicatesse*. La *subtilité*, s'accorde quelquefois avec l'extravagance, et les casuistes relâchés n'en sont qu'une trop bonne preuve. Mais pour la *délicatesse* de l'esprit, la *délicatesse* des pensées, elle ne s'accorde qu'avec le bon sens et la raison ; il serait difficile de la bien définir ; elle est de la nature de ces choses qui se comprennent mieux qu'elles ne s'expriment ; c'est sans doute pour cela que le P. Bouhours, après avoir si bien expliqué ce que c'est qu'un morceau délicat, dit que si on lui demande ce que c'est qu'une pensée *délicate*, il ne sait où prendre des termes pour s'expliquer. (ANDRY DE BOISREGARD, *Réfl. sur l'usage présent de la langue française*, tome I^{er}.)

Le P. Bouhours s'explique cependant un peu plus loin.

« Une pensée, dit-il, où il y a de la *délicatesse*, a cela de propre qu'elle est renfermée en peu de paroles, et que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué ; il semble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche et qu'on le devine, ou du moins elle le laisse seulement entrevoir pour nous donner le plaisir de le découvrir tout à fait, quand nous avons de l'esprit ; car, comme il faut avoir de bons yeux, et employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes et les microscopes, pour bien voir les chefs-d'œuvre de la nature, il n'appartient qu'aux personnes intelligentes et éclairées, de pénétrer tout le sens d'une pensée *délicate*. Ce petit mystère est comme l'âme de la *délicatesse* des pensées, en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fond ni dans le tour, et qui se montrent tout entières à la première vue, ne sont pas *délicates* proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. » (BOUHOURS, *Man. de bien penser*, Dial. 11.)

1267. Suffisant, Important, Arrogant.

Le *suffisant* est celui en qui la pratique de certains détails, que l'on

honore du nom d'affaires, se trouve jointe à une très-grande médiocrité d'esprit.

Un grain d'esprit et une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du *suffisant* font l'*important*.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'*important*, il n'a pas un autre nom : dès qu'on s'en plaint, c'est l'*arrogant*. (LA BAUVÈRE, *Caract.*, chap. xn).

1268. Suggestion, Inspiration, Insinuation, Instigation, Persuasion.

Suggérer, à la lettre *porter dessous*, en dessous : *subgerere*, fournir tout doucement à quelqu'un ce qu'il lui manque ; lui mettre, pour ainsi dire, sourdement dans l'esprit ce qui n'y vient pas.

Inspirer, à la lettre *souffler dans*, faire entrer en soufflant, *inspirare* : introduire dans l'esprit d'une manière insensible, imperceptible.

Insinuer, à la lettre *mettre dans le sein* et d'une manière *sinueuse*, *insinuare* : faire passer adroitement, artificieusement dans l'esprit.

Instiguer, à la lettre *piquer*, *imprimer vivement*, *profondément*, *instigare* : exciter, aiguillonner fortement quelqu'un à faire une chose.

Persuader, à la lettre *couler doucement*, *pénétrer entièrement*, *persuadare* : gagner entièrement l'esprit. La *persuasion* coule, dit-on, des lèvres ; elle pénètre, entraîne, charme : on compare l'éloquence à un ruisseau, à un fleuve, à un torrent.

Quelques-uns de ces verbes ne s'emploient que dans le sens figuré, qu'il s'agit de considérer ici dans leurs substantifs, qui expriment des manières de porter, engager, décider, diriger l'esprit de quelqu'un.

La *suggestion* est une manière cachée ou détournée de prévenir et d'occuper l'esprit de quelqu'un de l'idée qu'il n'aurait pas. L'*inspiration* est un moyen insensible et pénétrant de faire naître dans l'esprit de quelqu'un des pensées, ou dans son cœur, des sentiments qui semblent y naître comme d'eux-mêmes. L'*insinuation* est une manière subtile et adroite de se glisser dans l'esprit de quelqu'un, et de s'emparer de sa volonté sans qu'il s'en doute. L'*instigation* est un moyen stimulant et pressant d'exciter secrètement quelqu'un à faire ce à quoi il répugne et résiste. La *persuasion* est le moyen puissant et victorieux de faire croire fermement ou adopter pleinement à quelqu'un ce qu'on veut, même malgré des préjugés ou des préventions contraires, et plus par le charme du discours ou de la chose qui intéresse et gagne, que par la force des raisons qui convainquent et subjuguent.

La *suggestion* surprend et entraîne l'esprit inattentif ou dominé. L'*inspiration* étonne les esprits et les fait agir par des lumières et par des mouvements nouveaux et extraordinaires. L'*insinuation* s'ouvre doucement le chemin et se ménage adroitement la confiance des âmes molles et faciles. L'*instigation* sollicite sourdement et fortement, et contraint enfin les esprits faibles et les âmes lâches. La *persuasion* ravit, pour ainsi dire, à force ouverte, mais surtout par la force de l'onction, l'acquiescement de tous les esprits, et surtout elle gagne l'esprit par le cœur.

On cède, on obéit à la *suggestion* ; adroite ou puissante, elle nous fait agir, pour ainsi dire, sans notre conseil. On est saisi, agité, par l'*inspiration* ; plus ou moins puissante, il faut agir d'après elle ou se défendre contre elle. On se laisse aller à l'*insinuation*, on ne s'en défend pas ; fine et débile, nous croyons agir d'après nous, quand nous n'agissons que d'après elle. On se défend en vain contre l'*instigation*, ses persécutions l'assent ; pressante et perseverante, elle nous fait agir malgré nous. On ne résiste point à la *persuasion* ; toujours efficace par sa douceur ou par sa force, elle nous attache même à ce que nous n'aurions voulu ni croire ni faire.

Suggestion et *instigation* ne se prennent que dans un sens odieux, contre

l'usage des Latins. Cependant *suggérer* se prend quelquefois en bonne part ; mais il n'en est pas de même d'*instiguer*, moins usité que son substantif. (R.)

1269. Suivre les exemples, Imiter les exemples.

Bouhours demande si la dernière pureté n'exigerait pas qu'on dit toujours *suivre les exemples* et *imiter les actions* ou *les personnes*. *Imiter les exemples* est l'expression propre et conforme au sens littéral des mots. *Exemple* signifie *modèle*. *Imiter*, c'est faire l'*image* d'une chose, copier un *modèle*, retracer la ressemblance : on *imite* donc, à la lettre et à la rigueur, les *exemples*. *Suivre*, c'est aller après, en *second*, marcher à la suite, sur les traces, dans la même voie : on ne dit donc que par figure *suivre les exemples*, au lieu de *suivre les traces*, la voie tracée par les *exemples*.

On *suit les exemples* de celui qu'on prend pour guide, pour règle : on *imite les exemples* de celui qu'on prend pour modèle, pour type. On *suit les exemples* du premier, pour agir avec plus de sécurité et parvenir plus sûrement à un but : on *imite les exemples* du second, pour lui ressembler et se distinguer comme lui. C'est surtout la confiance qui fait qu'on *suit* ; et c'est l'émulation qui fait qu'on *imite*.

Les disciples *suivent les exemples* de leurs maîtres : les petits *imitent les grands* autant qu'ils le peuvent.

La vie de Jésus-Christ est la règle et le modèle du chrétien : *sa règle*, en ce qu'elle lui retrace ce qu'il doit faire, par les *exemples* qu'elle lui donne à *suivre* ; *son modèle*, en ce qu'elle lui montre ce qu'il doit tâcher d'être, dans les *exemples* qu'elle lui offre à *imiter*.

Suivre l'exemple ne se dit qu'en matière de conduite et de mœurs ; en fait d'art ou de belles-lettres, on dit *imiter un exemple*. L'art *imite* des modèles : les mœurs *suivent* une marche. (R.)

1270. Superbe, Orgueil.

Balzac et Vaugelas ont absolument condamné la *superbe* quoique, de l'aveu du dernier, une infinité de gens, et particulièrement les prédicateurs, s'en servent sans difficulté.

Corneille a dit :

Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme ;
Abattons sa *superbe* avec sa liberté.

(*Pompée*, acte I^{er}, sc. II.)

M. de Voltaire observe que ce mot ne se dit plus dans la poésie noble.

Cependant il est bien noble, ce mot, bien nombreux, bien énergique, bien beau. Il plaisait tant à l'oreille de nos aïeux, il renchérit si visiblement sur celui d'*orgueil*, il imprime à ce vice un caractère si distinctif, que la langue semble le réclamer contre l'usage. Pourquoi, comme substantif, n'aurait-il pas la fortune qu'il a comme adjectif ? Est-ce un inconvénient que le même mot soit adjectif et substantif tout ensemble ? Vaugelas répond lui-même que nous en avons plusieurs de ce genre, tels que *colère*, *sacrilège*, *chagrin*, etc. ; et ces singularités même répandent dans la langue un agrément particulier.

La *superbe* n'est pas l'*orgueil* tout pur, comme le *superbe* n'est pas simplement *orgueilleux*. L'*orgueilleux* est plein de soi ; mais le *superbe* en est tout bouffi. Le *superbe* est un *orgueilleux* arrogant qui, par son air et ses manières, affecte sur les autres une supériorité humiliante. C'est l'éclat, c'est le faste, c'est la gloire qui forme l'idée distinctive du *superbe*. Ce mot annonce la supériorité qu'on affecte au-dessus des autres : *orgueil* n'exprime que la hauteur des sentiments, ou la haute opinion qu'on a de soi.

La *superbe* est un *orgueil superbe*, ou arrogant, ou insolent, fastueux, dédaigneux. L'*orgueil* est, selon Théophraste, une haute opinion de soi-même qui fait qu'on n'estime que soi : la *superbe* est l'ostentation de cet *orgueil*, qui fait qu'en affectant une très-haute opinion de soi-même, l'on témoigne ouvertement un grand dédain pour les autres. Il y a toujours de la sottise dans l'*orgueil*, et de l'impertinence dans la *superbe*.

Tout, dit Bossuet, jusqu'à l'humilité, sert de pâture à l'*orgueil* ; la *superbe* se repaît de vaine gloire, mais surtout de son propre encens. Et comme l'*orgueil* raffiné se rit des vanités de la *superbe* !

L'*orgueil*, quelquefois fin et subtil, se déguise de mille manières. La *superbe*, sans adresse et sans pudeur, a toujours son enseigne déployée.

L'*orgueil* se trouve partout, dans toutes les conditions, dans toutes les âmes ; la *superbe* n'est faite que pour un état brillant des avantages de la fortune, pour des âmes vaines. Le pauvre sera *orgueilleux*, mais comment serait-il *superbe*? (R.)

1271. Suppléer une chose, Suppléer à une chose.

Les grammairiens ont bien connu, mais peut-être insuffisamment expliqué la différence de ces deux manières de parler. *Suppléer*, actif ou avec le régime simple, *suppléer une chose*, c'est, dit-on, ajouter ce qui manque, fournir ce qu'il faut de surplus : *suppléer*, neutre ou avec le régime composé, *suppléer à une chose*, c'est réparer ou suffire à réparer le manquement, le défaut de quelque chose. Le lecteur est donc ensuite obligé de chercher une différence peu sensible entre *ajouter ce qui manque*, et *réparer le manquement*. D'autres ont mieux dit que *suppléer à* signifie réparer *une chose par une autre* : mais ils s'expriment mal, lorsqu'ils disent que *suppléer* sans préposition signifie ajouter *une chose pour la rendre entière et complète*, ajouter ce qui manque : il fallait dire ajouter *à une chose ce qui y manque* pour la rendre entière et complète ; car ce n'est pas la chose qu'on ajoute qui devient complète, c'est celle à laquelle on l'ajoute.

Suppléer une chose, c'est la fournir pour compléter un tout ; remplir par cette addition le vide, la lacune, le déficit qui se trouve dans un objet incomplet ou imparfait : vous *suppléez* ce qui manque pour parfaire une somme de cent pistoles, en le fournissant. *Suppléer à une chose*, c'est mettre à sa place une autre chose qui en tient lieu : si votre troupe est inférieure à celle de l'ennemi, la valeur *suppléera* au nombre.

Ainsi vous *suppléerez* la chose même qui manque : vous *suppléez* à la chose qui manque par un équivalent. Deux objets du même genre, égaux l'un à l'autre, *se suppléent l'un à l'autre*. A proprement parler, il faut exactement remplir la place de ce qu'on *supplée* : il suffit de produire à peu près le même effet que la chose à laquelle on *supplée*. (R.)

1272. Supposition, Hypothèse.

L'Académie a défini la *supposition* une proposition qu'on pose comme *vraie* ou comme *possible*, afin d'en tirer ensuite quelque induction ; et *hypothèse*, la *supposition* d'une chose soit *possible*, soit *impossible*, de laquelle on tire une conséquence. Il résulte de là, et l'usage le confirme, que l'*hypothèse* est une *supposition* purement idéale, tandis que la *supposition* se prend pour une proposition ou vraie ou avouée. L'*hypothèse* est au moins précaire ; vous ne direz point que la chose soit ou puisse être. La *supposition* est gratuite ; vous ne prouvez point que la chose soit ou puisse être. Vous soutenez un système comme *hypothèse* et non comme *thèse* ; c'est-à-dire que, sans prétendre que le système soit vrai, vous prétendez qu'en le supposant, vous expliquerez fort bien ce qui concerne la chose dont il s'agit : vous faites une *supposition*, comme une proposition vraie ou reçue, établie, accordée, de manière que

vous ne la mettez pas en *thèse* pour la prouver, parce que vous la regardez comme constante et incontestable.

L'*hypothèse* se prend souvent par un assemblage de *propositions* ou de *suppositions* liées, enchaînées, ordonnées, de manière à former un corps ou un système. Les systèmes de Copernic, de Gassendi, de Descartes, s'appellent *hypothèses* et non *suppositions*.

L'*hypothèse* est savante, je veux dire que ce mot ne s'emploie qu'en matière de sciences, en physique, en astronomie, en métaphysique, en logique, etc. La *supposition* est souvent très-familière : je veux dire qu'elle entre jusque dans le discours ordinaire ou dans la conversation commune. Vous tâchez d'éclaircir les grands mystères de la nature par des *hypothèses*, et vos idées particulières par des *suppositions* sensibles.

Enfin, *hypothèse* n'a qu'un sens philosophique, relatif à l'instruction, à l'intelligence, à l'explication des choses. *Supposition* se prend dans une acception morale et en mauvaise part; il signifie alors allégation, production fausse, chose feinte ou controuvée pour nuire; ainsi l'on dit *supposition* de pièces, d'un testament, de nom, de personne, de part, etc., tant il est vrai que ce mot a spécialement rapport à la vérité ou à la réalité des choses. (R.)

1273. Suprême, Souverain.

C'est l'idée de puissance qui forme l'idée distinctive et caractéristique du *souverain*, tandis que l'idée seule d'élévation, de la plus haute élévation, se trouve dans le mot *suprême*. Dans quelque genre que ce soit, la chose *suprême* est ce qu'il y a de plus élevé : en fait d'autorité, de puissance, d'influence, d'efficacité, ce qui peut tout, ce qu'il y a de pleinement et absolument efficace, est *souverain*. Ainsi l'autorité indépendante et absolue fait le *souverain* et la *souveraineté*; et sans doute cette autorité est *suprême*, puisqu'il n'y a point de pouvoir et de droit qui ne soit au-dessous d'elle. Tout est inférieur en rang à ce qui est *suprême* : tout est soumis à l'influence de ce qui est *souverain*.

Un remède *souverain* est efficace au *suprême* degré : on ne dit pas un remède *suprême*, parce qu'on considère le remède relativement au mal et à la guérison.

Il faut s'abaisser, s'humilier devant ce qui est *suprême* : il faut céder, obéir à ce qui est *souverain*.

La loi *suprême* est la première de toutes les lois : la loi *souveraine* est la loi de l'obéissance universelle et le vrai *souverain* des États.

Le bien *suprême* est le plus grand que vous puissiez obtenir : le *souverain* bien est celui qui remplit du sentiment de tous les vrais biens toute la capacité de votre âme.

Dieu est l'Être *Suprême*, en tant qu'il est l'être par excellence et par essence : il est le *souverain* seigneur de toutes choses, en tant qu'il est le Tout-Puissant et l'auteur de toutes choses. (R.)

1274. Sûr, Assuré, Certain.

Soit que l'on considère ces mots dans le sens qui a rapport à la réalité de la chose ou dans celui qui a rapport à la persuasion de l'esprit, leur différence est toujours analogique, comme on le remarquera par les traits suivants, où je les place tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre de ces deux sens.

Certain semble mieux convenir à l'égard des choses de spéculation et partout où la force de l'évidence a lieu; les premiers principes sont *certain*s, ce que la raison démontre l'est aussi. *Sûr* pourrait être à sa place dans les choses qui concernent la pratique, et dans tout ce qui sert à la conduite : les règles générales sont *sûres*, ce que l'épreuve vérifie l'est également. *Assuré* a un rapport particulier à la durée des choses et au témoignage des hommes, Les

fortunes sont *assurées*, mais légitimes dans tous les bons gouvernements : les commerces ne peuvent être mieux *assurés* que par l'attestation des témoins oculaires ou par l'uniformité des relations.

On est *certain* d'un point de science, on est *sûr* d'une maxime de morale. On est *assuré* d'un fait ou d'un trait d'histoire.

La justesse d'un raisonnement consiste à ne poser que des principes *certain*s pour n'en tirer de suite que des conclusions nécessaires. La conduite la plus *sûre* n'est pas toujours la plus louable. La faveur des princes ne fut jamais un bien *assuré*.

L'homme docte doute de tout ce qui n'est pas *certain*. Le prudent se défie de tout ce qui n'est pas *sûr*. Le sage abandonne aux préjugés populaires tout ce qui n'est pas suffisamment *assuré*. (G.)

1275. Surface, Superficie.

C'est le dehors, la partie extérieure et sensible des corps : telle est l'idée commune qui rend ces deux mots synonymes. Ils le sont même par leur composition matérielle, puisque par là l'un et l'autre signifient *la face de dessus* : la seule différence qui les distingue à cet égard, c'est que le mot *surface* est composé de deux mots français ; et le mot *superficie* est fait de deux mots latins correspondants, ce qui lui donne l'air un peu plus savant.

On dit *surface*, quand on ne veut parler que de ce qui est extérieur et visible, sans aucun égard à ce qui ne paraît point : on dit *superficie*, quand on a dessein de mettre ce qui paraît au dehors en opposition avec ce qui ne paraît pas.

De tous les animaux qui couvrent la *surface* de la terre, il n'y a que l'homme qui soit capable de connaître toutes les propriétés du globe ; et entre les hommes la plupart n'en aperçoivent que la *superficie* ; il n'y a que l'œil perçant d'un petit nombre de philosophes qui sache en pénétrer l'intérieur.

Cette distinction passe de même au sens figuré ; et de là vient que l'on dit de ces esprits vains qui, pour se faire valoir en parlant de tout, font des excursions légères dans tous les genres de connaissances sans en approfondir aucun, qu'ils ne savent que la *superficie* des choses, qu'ils n'en ont que des notions *superficielles*. (B.)

1276. Surprendre, Étonner.

L'abbé Girard associe la *consternation* à l'*étonnement* et à la *surprise*, comme si la *consternation* n'avait pas un caractère si marqué et si connu qu'il fût possible de la confondre avec la *surprise* ou avec l'*étonnement*. Je me borne à ces derniers termes.

« Un événement imprévu, dit cet écrivain, *supérieur* aux connaissances et aux forces de l'âme, lui cause des *situations humiliantes* qu'expriment ces mots. »

1^o Il y a de simples mouvements passagers d'*étonnement* ou de *surprise* ; et ces mouvements ne seront pas regardés comme des *situations*.

2^o Ces *situations* ne sont point par elles-mêmes *humiliantes*. Serai-je humilié, si je suis *surpris* d'une mauvaise action, ou *étonné* d'un grand crime ?

3^o Il y a eu au moins de l'hyperbole à dire que la cause de ces mouvements ou de ces situations soit *supérieure aux forces de l'âme*. La rencontre d'un ami ou d'un ennemi peut, dit l'auteur, causer de la *surprise*. Or, qu'est-ce que la rencontre d'une personne a de *supérieur aux forces de l'âme* ? et qu'est-ce encore qu'elle a d'*humiliant* ?

« L'*étonnement* est plus dans le sens, et vient de choses *blâmables* ou peu approuvées : la *surprise* est plus dans l'esprit, et vient de choses *extraordinaires*. »

4^o Qu'entendez-vous par une *situation de l'âme* qui est plus dans le sens que dans l'esprit ? Celangage est au moins singulier. Il est vrai que l'*étonnement*, plus fort et plus grand que la *surprise*, se manifeste davantage par le désordre des sens.

2^o Comment arrive-t-il qu'un effet dépendant d'une idée morale et de la réflexion, telle qu'un effet produit par des choses *blâmables*, soit plutôt dans le *sens* que dans l'*esprit*, tandis que des choses extraordinaires, telles que des objets physiques, des effets naturels, mais rares (selon l'explication de l'auteur lui-même), feraient plus d'impression sur l'esprit que sur les *sens* ? Il y a là une sorte de contradiction.

3^o Enfin, il est faux que l'*étonnement* soit uniquement ou même principalement causé par des choses *blâmables*, et que ce mot ne se dise guère qu'en mauvaise part, comme l'auteur l'ajoute, et qu'il faille des causes *extraordinaires* pour produire la *surprise*. Qu'y a-t-il donc d'*extraordinaire* dans la rencontre d'un ami qui vous *surprend* ? Ne dirait-on pas que la beauté, comme la laideur d'une femme, est *étonnante*, malgré l'assertion contraire de l'auteur ? Ce sont les *grandes choses* qui *étonnent*, selon la Bruyère. Quand on dit que la nature a des secrets *étonnants*, veut-on dire que ses secrets cachent des choses *blâmables* ?

« L'*étonnement*, continue l'abbé Girard, suppose dans l'événement qui le produit une idée de force ; il peut frapper jusqu'à suspendre l'action des sens extérieurs : la *surprise* y suppose une idée de merveilleux ; elle peut aller jusqu'à l'admiration. »

Je ne conçois plus mon auteur. Est-ce que les choses *extraordinaires*, *merveilleuses*, capables d'exciter l'*admiration*, ne sont pas précisément celles qui frappent le plus vivement, le plus fortement, et jusqu'à jeter dans cette extase qui *suspend l'action des sens extérieurs* ? C'est à l'*étonnement* qu'il faut appliquer ce qu'on dit ici de la *surprise*. Ouvrez tous les dictionnaires, et surtout celui de l'Académie, vous trouverez *étonnant* synonyme d'*extraordinaire*, *étonnement* synonyme d'*admiration*, *s'étonner* synonyme de *s'émerveiller*, etc. Mais n'est-il pas superflu de combattre de telles allégations ? Cherchons la vérité.

Surprendre, *prendre sur* le fait, lorsqu'on ne s'y attend pas, à l'improviste, au dépourvu ; *étonner*, frapper, émouvoir, ébranler par un grand bruit, par une grande cause. Au physique, ce verbe exprime une violente commotion, un fort ébranlement ; et l'on dit que les tremblement de terre *ébranlent* les édifices les plus solides.

Ainsi la *surprise* naît de la présence subite d'un objet inattendu, inopiné, imprévu : l'*étonnement* vient du coup violent frappé par un objet puissant, extraordinaire, irrésistible. Comme les choses prévues et calculées ne *surprennent* point, elles n'*étonnent* pas, par la raison qu'on y est préparé, et qu'on s'est prémuni contre. Les choses imprévues ne nous *étonnent* pas, quoiqu'elles nous *surprennent*, lorsqu'elles ne sont pas de nature à nous émouvoir fortement. La même chose *surprend* comme inattendue, tandis qu'elle *étonne* comme éclatante. Dans le cours ordinaire des choses il arrive beaucoup de *surprises* ; il n'y a de l'*étonnement* que dans un cours de choses extraordinaires. La commotion est plus forte, la secousse est plus vive, l'impression est plus profonde, l'effet est plus grand et plus durable dans l'*étonnement* que dans la *surprise* : si la *surprise* trouble vos sens et vos idées, l'*étonnement* les renverse. Il y a des *surprises* agréables et légères ; mais l'*étonnement* n'a rien que de grand et de fort. Enfin l'*étonnement* est une extrême *surprise*, mêlée de crainte, d'admiration, d'effroi, de ravissement, ou de tel autre sentiment distingué par un caractère de grandeur et de force. Je craindrais d'en trop dire, si l'abbé Girard lui-même, et les grammairiens ou les vocabulistes qui l'ont copié, ne s'y étaient trompés d'une manière étrange.

Un bruit ordinaire et subit, au milieu d'un grand calme, vous *surprend* : un bruit éclatant, dans les mêmes circonstances et sans cause connue, vous *étonne*. Vous avez vu l'éclair, le bruit de la foudre ne vous *surprend* plus ; mais s'il est si violent qu'il abatte toutes les forces de vos organes et de votre esprit, il vous *étonne* encore.

Le singulier vous *surprend* ; le merveilleux vous *étonne*. Vous êtes *surpris* de la délicatesse d'un travail ; vous êtes *étonné* de la grandeur d'une entreprise. Molière vous *surprend*, et Corneille vous *étonne* sans cesse. Un trait d'esprit nous *surprend* : un coup de génie nous *étonne*.

Nous sommes *surpris* de ce à quoi nous n'avons pas encore songé ; nous sommes *étonnés* de ce que nous ne concevons pas. Si vous avez calculé le possible, l'événement ne vous *surprendra* pas : dès que vous connaissez les causes, les effets ne vous *étonnent* plus.

On dit s'*étonner* et non se *surprendre* de quelque chose. Il paraît donc que nous sommes quelquefois actifs dans l'*étonnement*, et seulement passifs dans la *surprise*. La *surprise* ne serait donc imprimée que par l'objet extérieur ; l'*étonnement* serait alors produit par notre propre réflexion ; il serait ainsi plus dans l'*esprit* que dans les *sens*. Si un événement, par lui-même ou par les circonstances étranges de la chose au premier aspect, sans le secours du raisonnement ou de la réflexion, vous cause de l'*étonnement*, vous en êtes *étonné*. Lorsque votre *étonnement* n'est produit que par des considérations particulières de votre esprit, par un examen raisonné, par un jugement critique, vous vous en *étonnez*. (R.) (Voir l'article : *Étonner, Surprendre*.)

1277. Surprendre, Tromper, Leurrier, Duper.

Faire donner dans le faux est l'idée commune qui rend synonymes ces quatre mots ; mais *surprendre*, c'est y faire donner par adresse, en saisissant la circonstance de l'inattention à distinguer le vrai. *Tromper*, c'est y faire donner par déguisement, en donnant au faux l'air, la figure du vrai. *Leurrer*, c'est y faire donner par les appâts de l'espérance, en le faisant briller comme quelque chose de très-avantageux. *Duper*, c'est y faire donner par habileté, en faisant usage de ses connaissances aux dépens de ceux qui n'en ont pas, ou qui en ont moins.

Il semble que *surprendre* marque plus particulièrement quelque chose qui induit l'esprit en erreur ; que *tromper* dise nettement quelque chose qui blesse la probité ou la fidélité ; que *leurrer* exprime quelque chose qui attaque directement l'attente ou le désir ; que *duper* ait proprement pour objet les choses où il est question d'intérêt et de profit.

Il est difficile que la religion du prince ne soit pas *surprise* par l'un ou l'autre des partis, lorsqu'il y en a plusieurs dans ses États. Il y a des gens à qui la vérité est odieuse ; il faut nécessairement les *tromper* pour leur plaire. L'art des grands est de *leurrer* les petits par des promesses magnifiques ; et l'art des petits est de *duper* les grands dans les choses que ceux-ci commettent à leur soins. (G.)

1278. Survivre à quelqu'un, Survivre quelqu'un.

Survivre, pousser sa vie plus loin, vivre plus longtemps que. L'usage, conforme à la valeur des mots, est pour *survivre à quelqu'un*. *Survivre quelqu'un* est proprement du palais ; mais il entre quelquefois dans la conversation familière. On dit même *survivre* sans régime, lorsque le régime est suffisamment indiqué.

Survivre quelqu'un désigne la survie de la personne dont la vie ou l'existence avait des rapports très-particuliers, très-intimes, très-intéressants avec celle de la personne qui meurt la première. Ainsi l'on dit qu'une femme a *survécu* son mari ; qu'un père a *survécu* ses enfants ; que de deux jumeaux qui ont vécu, l'un n'a *survécu* l'autre que de quelques jours. C'est ainsi qu'on parle, surtout quand il y a quelque intérêt stipulé entre deux personnes pour le *survivant*.

Selon l'ordre de la nature, les enfants doivent *survivre* au père : par des

événements particuliers, le père *survit* les enfants. Il me semble que cette différence dans l'expression est très-propre à faire remarquer la singularité.

On dit que quelqu'un se *survit* à soi-même, lorsqu'il perd en détail l'usage de ses sens ou de ses facultés. Ne vaudrait-il pas mieux dire se *survivre* soi-même ? Cette expression n'aurait-elle pas même une grâce particulière outre l'énergie, s'il s'agissait d'opposition entre l'existence *physique* et l'existence *morale* ? Je dirai donc qu'un homme qui *survit* à sa considération, à sa fortune, à sa réputation, à son honneur, à sa gloire, se *survit* lui-même : le décri, l'oubli, le néant dans lequel il tombe, est une espèce de mort : il vit encore, il se *survit* lui-même. (R.)

T

1279. Tact, Toucher, Attouchement.

Ces trois termes sont relatifs à la sensibilité répandue sur la surface du corps, et excitée par l'action immédiate d'un objet physique sur les houppes nerveuses.

Le *tact* est proprement le sens qui reçoit l'impression des objets, comme la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat. Le *toucher* est l'action de ce sens, l'exercice de toucher, de palper, manier, ou le sens actif. L'*attouchement* est l'acte de toucher, de palper, l'application particulière du sens actif ou de l'organe, et particulièrement de la main.

Un corps vous touche, et le sens du *tact* éprouve une sensation analogue à la qualité palpable du corps froid ou chaud, humide ou sec, dur ou mou, etc. Vous touchez un corps ; et, par cette action de *toucher*, vous cherchez à connaître et à éprouver ces différentes qualités, ou à produire vous-même divers effets sur les corps. Vous touchez à un corps ; et par le simple *attouchement*, vous éprouvez ou vous produisez vous-même tel effet.

C'est au *tact* que l'on attribue les qualités distinctives du sens ou de l'organe : on dit la finesse, la grossièreté, la délicatesse du *tact*. C'est au *toucher* que vous reconnaissez la qualité des choses : on dit qu'un corps est doux ou rude au *toucher*. C'est par l'*attouchement* que vous distinguez les circonstances particulières de tel acte relativement à tel objet : on dit que les accusés se purgeaient autrefois d'un crime par l'*attouchement* innocent d'un fer chaud ; et que Notre Seigneur guérissait les malades par un simple *attouchement*.

Le *tact* est beaucoup plus fin, plus sûr, plus exquis dans les animaux nus, et surtout dans les reptiles, que dans les autres animaux : il est leur sens dominant et régisseur, comme la vue l'est dans les oiseaux, l'odorat dans les chiens, l'ouïe dans les chats et autres quadrupèdes dont l'oreille est tapissée en dedans de poils très-déliés. Il y a dans les corps des qualités et des modifications qui ne sont sensibles qu'au *toucher* ; et c'est par le *toucher* que l'homme parvient à corriger toutes les erreurs de la vue, et même à suppléer à son défaut : ainsi plusieurs aveugles ont distingué les couleurs au *toucher* ; le célèbre professeur d'optique Saunderson discernait ainsi, dans une suite de médailles, celles qui étaient contrefaites assez bien pour tromper les yeux d'un connaisseur : M. Haüy donne aujourd'hui à ses intéressants élèves aveugles-nés des doigts clairvoyants, si je puis ainsi parler, et capables d'exercer beaucoup d'arts que la nature semblait leur avoir interdits. Enfin, l'*attouchement*, trop restreint dans l'usage, n'exprime qu'un *toucher* assez léger, un maniement doux, analogue à l'idée de palper, ou simplement l'action douce et légère de *tâter*, et avec l'intention propre à l'être animé : lorsqu'il s'agit de deux corps insensibles, on dit dogmatiquement *contact*. (Voyez les applications que j'ai faites ci-dessus.)

Nous disons plutôt *tact* au figuré, pour exprimer un jugement de l'esprit prompt, subtil, juste, qui semble prévenir le jugement et la réflexion, et provenir d'un goût, d'un sentiment, d'une sorte d'instinct droit et sûr ; au phy-

sique, nous disons plutôt le *toucher* pour exprimer le sens, et nous ne le disons qu'au physique. Nous donnons pour l'ordinaire à l'*attouchement* un sens moral et mauvais, relatif à la déshonnêteté et à l'impudicité. (R.)

1280. Taille, Stature,

Taille désigne la grandeur, l'étendue figurée, ainsi que la coupe, la contiguration, la forme de la chose coupée, *taillée*, dessinée d'une certaine manière. *Stature*, mot latin, vient de *stare*, être debout.

On est d'une *taille* ou d'une *stature* haute ou moyenne ou petite; mais la *taille* est noble ou fine, belle ou difforme, bien ou mal prise, svelte ou lourde, etc., et non la *stature*.

Les Patagons et les Lapons sont, quant à la *stature*, les deux extrêmes de l'espèce humaine; mais la *taille* des Patagons est bien prise et bien proportionnée, au lieu que celle des Lapons est difforme. Magellan les nomma Patagons, parce que leur *stature* était de cinq coudées ou sept pieds six pouces. (BUFFON.) La *taille* de ce monarque, imposante et majestueuse, effaçait celle de ses rivaux. (VOLTAIRE.) C'était un garçon de vingt ans tout au plus, de belle *taille* et de bonne mine. (LE SAGE.) Parmi les hommes, ceux qui excédaient notre *stature* ordinaire étaient appelés par les Romains *vasta corpora*. (SAINT-ÉVREMOND.) Il surpassait en *taille* et en beauté tous le reste des Romains. (VAUGELAS.)

La force et la vigueur sont moins dans une *stature* élevée que dans une *taille* moyenne, mâle tout à la fois et souple; la plus propre, par ses justes proportions, aux exercices naturels à l'homme, et infiniment plus propre à supporter la fatigue que toute autre. Voyez ces grands corps des Germains et des Gaulois auprès du soldat romain.

Nous considérons toujours dans la *stature* toute la hauteur du corps; nous ne considérons quelquefois la *taille* que dans la configuration du buste distingué du reste, qui n'en est que le piédestal et le couronnement. Aussi nous parlons peu de la *stature* des femmes, mais beaucoup de leur *taille*. Qu'elle est agréable! Quel air! Quelle *taille*! (MOLÈRE.) Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la *taille* mince. (J.-J. ROUSSEAU.)

Nous ne nous servons guère du mot *stature* qu'en parlant de la grandeur de quelque nation; et nous disons *taille* lorsqu'il s'agit d'une personne en particulier. (R.)

Stature se dit plutôt d'une grande *taille*, d'une *taille* extraordinaire. Goliath était d'une grande *stature*. (TRÉVOUX.) Le roi Grandonis avait une *stature* gigantesque, avec un air à inspirer l'effroi. (LE SAGE.) Au contraire, il y en avait qui se moquaient de Pépin et de sa petite *taille*. (BOSSUET.)

Stature ne se dit que de l'homme, *taille* des animaux. La longueur des jambes doit être proportionnée à la *taille* du cheval. (BUFFON.) L'once est d'une *taille* plus petite que la panthère. La femelle du grenadin est de la même *taille* que son mâle. (IDEM.) (V. F.)

1281. Taire, Celer, Cacher.

Taire marque le pur silence qu'on garde sur la chose; *celer*, le secret qu'on en fait; *cacher*, le mystère dans lequel on veut l'ensevelir.

Pour *taire* une chose, il suffit de ne pas la dire quand il y a occasion d'en parler; pour la *celer*, il faut non-seulement la *taire*, mais encore avoir une intention formelle de ne point la manifester, et une intention particulière à ne pas se *déceler*; pour la *cacher*, on est obligé non-seulement de la *celer*, mais même de la renfermer dans le fond de son cœur, et de l'envelopper de manière qu'elle ne puisse pas être découverte.

Il n'y a qu'à retenir sa langue pour *taire* ce qu'il ne faut pas dire; on a

quelquefois besoin de feindre et de dissimuler pour le *celer* avec des gens qui cherchent à tirer votre secret : on est souvent réduit au déguisement, à l'artifice, à la tromperie, pour le *cacher* à des gens pénétrants qui vous sondent et vous retournent de mille manières pour trouver le fond de vos pensées.

Par paresse, par timidité, par caprice, par égard, par raison ou sans raison, vous *taisez* ce que vous pourriez dire ; par prudence, par charité, par justice, par des motifs d'intérêt, par de bonnes raisons, vous le *cele*z ; par une grande crainte, par un dessein profond, par de puissants intérêts ou de grands motifs, vous le *cachez*.

Ce que vous voulez que les autres *taisent*, ne le dites pas vous-même. (BOUHOURS.) M. Le Tellier seul, disaient les factieux, savait dire et *taire* ce qu'il fallait. (BOSSUET.) C'est une espèce de mensonge que de *taire* une vérité qu'il serait à propos de dire. (SCUDÉRY.) On croit les femmes vertueuses insensibles, parce que non-seulement elles peuvent *taire*, mais encore sacrifier leurs peines secrètes. (BOSSUET.)

Elle vous aime assez pour ne vous rien *celer*. (CORNEILLE.)
 Soupir d'autant plus doux qu'il les fallait *celer*. (RACINE.)
 Je ne le *cele* point, j'ai fait tout mon possible
 Pour rompre de ce cœur l'attachement visible. (MOLIÈRE.)
 Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le *celer*,
 N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler. (RACINE.)
 Princesse, il faut parler.
 Et votre heureux larcin ne se peut plus *celer* (4). (RACINE.)
 Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice
 Dans le temple *cachait* l'enfant et la nourrice. (RACINE.)

Ils ne peuvent *cacher* leur malignité. (LA BRUYÈRE.) Plus soigneux de *cacher* ses charités que vous ne l'étiez de *cacher* votre misère. (FLÉCHIER.) La pruderie ne *cache* ni l'âge, ni la laideur. (LA BRUYÈRE.) Il est des circonstances où il faut tout dire ou tout *cacher*. (IDEM.)

Apprenez un secret que je voulais *cacher*. (CORNEILLE.)

Il y a une manière de *taire* les choses, qui en dit trop. Il y a une affectation à *celer* qui vous décèle. Il y a un embarras à les *cacher* qui les fait découvrir. (R.)

1282. Talisman, Amulette.

Objets auxquels on attribue une puissance magique et surnaturelle.

Le *talisman* diffère d'abord de l'*amulette* en ce que le possesseur ne le porte pas nécessairement attaché à sa personne. Une bague, un bâton peuvent être un *talisman*, si une divinité, un génie, une fée, ou simplement un magicien les a consacrés. — Les Arabes portent des *amulettes* pendus au cou ou cousus à leurs vêtements.

En second lieu, le *talisman* a une vertu plus étendue et plus active que l'*amulette*. L'*amulette* éloigne les dangers, les maladies, la mort. Le *talisman* ne sert pas seulement à se défendre soi-même, mais au besoin à attaquer les autres : un *talisman* peut rendre invisible, témoin l'anneau de Gygès ; il peut faire franchir l'espace, etc.

Enfin *amulette* appartient à l'histoire : Les musulmans croient à l'efficacité des *amulettes* et ne manquent pas d'en porter. *Talisman* appartient à la langue du moyen âge, aux croyances populaires. Ce sont les fées, les sorciers qui portent ou donnent des *talismans* ; ce sont les prêtres musulmans qui consacrent les *amulettes* sur lesquels est écrit quelque verset du Coran. On re-

(4) Par le choix même de nos exemples, on voit que *celer* appartient davantage à la langue poétique. (V. F.)

vient encore, par cette distinction à la première, c'est-à-dire que l'*amulette* a une forme déterminée, tandis que le *talisman* n'en a point.

Il est facile de conclure que *talisman* est d'un plus fréquent emploi qu'*amulette* qui ne se prend pas au figuré. (V. F.)

1283. Tanière, Repaire.

La *tanière* est un trou, une caverne creuse (LA FONTAINE.) où les bêtes sauvages vivent à l'abri, en sûreté.

Comme il voit que dans leurs *tanières*
Les souris étaient prisonnières
Qu'elles n'osaient sortir. (LA FONTAINE.)

Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa *tanière* dès qu'il vous aperçoit. (FÉNÉLON.) Le lièvre de La Fontaine

Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa *tanière*.

Tanière renferme tellement l'idée de retraite contre le danger, qu'il se dit particulièrement de l'habitation du renard, qui s'y renferme au moindre danger. Il n'est pas étonnant que l'idée d'obscurité, de solitude y soit jointe : on dit donc, au figuré, d'un homme d'humeur sauvage, qui vit seul, enfermé dans son *trou*, qu'il ne sort pas de sa *tanière*. Il se dit encore, au figuré, de l'endroit où se tiennent à l'abri de toute attaque des traîtres, des lâches. Non, jamais on ne vit des gens aussi fiers d'être traîtres : prudemment enfoncés dans leur *tanière*, ils s'applaudissent de leur lâcheté et insultent à ma franchise en la redoutant. (J.-J. ROUSSEAU.) Il disait qu'il ne lui souffrirait plus de fuir la lice, et qu'il s'en irait le faire sortir de sa *tanière*. (VAUGELAS.)

Dans ces deux acceptions, au figuré, c'est le caractère des habitants, semblables ou comparés à des animaux sauvages, qui fait donner à leur demeure le nom de *tanière*. *Tanière* se dira encore d'une demeure si misérable qu'elle semble faite pour un animal, non pour un homme, enfoncée en terre, obscure, petite, etc. L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée ; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des *tanières* où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines (1). (LA BRUYÈRE.)

Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa *tanière*. (LA FONTAINE.)

Le *repaire* est le lieu qu'habitent les bêtes féroces. Le *repaire* d'un lion. Un *repaire* de tigres, d'ours. (TRÉVOUX, ACADEMIE.) Il donne l'idée d'un lieu désolé, affreux, dégoûtant, infect.

Sion, *repaire* affreux de reptiles impurs. (RACINE.)

(1) Nous savons qu'on pourrait dire que La Bruyère, comparant les paysans à des animaux, continue sa comparaison en appelant leurs demeures des *tanières* ; aussi avons-nous cité le morceau dans son entier, afin qu'on pût remarquer, comme nous l'avons fait, qu'après avoir comparé les hommes à des animaux, il ne voit dans leurs demeures que de véritables *tanières*. (V. F.)

Les palais des rois sont devenus le *repaire* des bêtes fauves. (VOLNEY.) On dit, au figuré, les *repaires* de la débauche. Un *repaire* de brigands, de voleurs. (V. F.)

1284. Se tapir, Se blottir.

Se *tapir*, c'est proprement se cacher, mais derrière quelque chose qui vous couvre, et en prenant une posture raccourcie et resserrée. *Blottir* paraît exprimer proprement l'action de s'accroupir, de se ramasser, de se rouler sur soi-même.

On se *tapit* derrière un buisson ou dans un coin pour n'être pas vu : on dit qu'un enfant est tout *blotti* ou couché en rond dans son lit, et il n'a pas eu l'intention de se cacher. Le froid fait naturellement qu'on se *blottit*, sans avoir le dessein de se *tapir*.

Je crois donc que l'idée principale de se *tapir* est de se cacher, et que la manière n'est qu'une idée secondaire ; au lieu que cette manière de se ployer en deux ou de se ramasser en un tas est l'idée première de se *blottir*, et que celle de se cacher n'est qu'une idée accessoire. M. de Gébél dit que se *tapir*, c'est se cacher ; et se *blottir*, se mettre en deux pour se cacher.

Le lièvre se *tapit*, se renferme dans son gîte ; la perdrix se *blottit*, se pelotonne, pour ainsi dire, devant le chien couchant. Les perdreaux se sont *blottis* chacun de son côté dans les herbes et dans les feuilles. (BUFFON.)

Se *blottir* ne se dit que dans le sens de se ramasser, selon le style des chasseurs. Se *tapir* s'emploie dans le sens restreint de se renfermer, comme l'a fait un ancien poète :

Qui veut se *tapir* chez soi,
Est libre comme le roi.

Il s'est *tapi* derrière un buisson. (TRÉVOUX.) Se *tapir* derrière une haie, derrière une porte. (ACADÉMIE.)

Cet animal *tapi* dans son obscurité.
Jouit l'hiver des biens acquis durant l'été. (BOILEAU.)
Enfin *me tapissant* au recoin d'une porte,
J'entendis son propos. (RÉGNIER.) (1)
Le chat blanchit sa robe et s'enfarine
Et de la sorte déguisé,
Se niche et se *blottit* dans une huche ouverte. (LA FONTAINE.)
L'aigle donnait la chasse à maître Jean Lapin
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite :
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin :
Je laisse à penser si ce gîte
Était sûr : mais où mieux ? Jean Lapin s'y *blottit*.
(LA FONTAINE.)

Le pâtre promet au monarque des dieux le veau le plus gras de son troupeau s'il voit sortir de l'autre le loup qui lui a ravi ses brebis.

A ces mots, sort de l'autre un lion grand et fort :
Le pâtre se *tapit* et dit à demi mort :

Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau,
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte.

(LA FONTAINE.) (R.)

(1) C'est probablement de la même racine que *tapir* qu'est venue la locution adverbiale en *tapinois*, en cachette.

Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en *tapinois* me dérobe mon cœur. (MOLIÈRE.) (V. F.)

1285. Tapisserie, Tenture.

La *tapisserie* est faite pour couvrir quelque chose, et la *tenture* pour être tendue sur quelque chose. La *tapisserie* est un genre d'étoffe ou d'ouvrage en canevas, en tissu, destiné à couvrir les murs d'une chambre et à la parer : la *tenture* est un tissu, un objet quelconque, employé à être tendu sur les murs et à produire le même effet. La *tapisserie* est *tenture*, en tant qu'elle est placée, étendue sur le mur : la *tenture* est *tapisserie*, en tant qu'elle revêt et pare le mur.

La *tapisserie* est proprement un genre particulier de fabrication ou de manufacture : on dit les *tapisseries* de Flandre, de Bergame, d'Aubusson, des Gobelins. La *tenture* désigne vaguement tout ce qui est employé au même usage : on dit des *tentures* de *tapisserie*, des *papiers tentures*, etc.

On dit une pièce de *tapisserie* et une *tenture* de *tapisserie*. La *tenture* renferme toutes les pièces employées à meubler une chambre. (R.)

1286. Tarder, Différer.

L'idée propre de *tarder* est celle d'être, de demeurer longtemps à venir, à faire ; et l'idée de *différer*, celle de remettre, de renvoyer à un autre temps, à un temps plus éloigné. *Tarder* ne signifie pas seulement *différer* à faire une chose, comme le disent les vocabulistes ; c'est, comme l'Académie l'a dit, *différer*, en sorte que ce qu'il y a à faire ne se fasse pas à temps ou à propos, dans le temps convenable. *Tarder* ne désigne que le fait sans aucune raison de retard : *différer* annonce une résolution de la volonté qui détermine le délai. Enfin on *tarde* en ne se pressant pas de faire ou en faisant lentement, sans prendre un certain terme ; on *diffère*, en renvoyant, en rejetant la chose à un autre temps, ou fixe ou déterminé.

Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire

Qu'il en ait si longtemps *différé* le salaire ? (RACINE.)

Ah ! si du fils d'Hector la perte était jurée,

Pourquoi d'un an entier l'avons-nous *différée*. (IDEM.)

Ne soyez pas de ceux qui *diffèrent* à se reconnaître quand ils ont perdu connaissance. (BOSSUET.) Il écrivit à Dion de *différer* son retour d'un an. (BARTHELEMY.)

Ne *tardez* pas à cueillir le fruit s'il est mûr : s'il n'est pas mûr, *différez*. Il est quelquefois sage de *différer* ; il est toujours imprudent de *tarder*. En tout, il y a le temps ou le moment : *différez* pour l'attendre, mais ne *tardez* point, car il n'attend pas. On perd du temps à *tarder*, on en gagne quelquefois à *différer*. Il résulte de là qu'il convient de dire *tarder* lorsqu'on a tort de *différer*.

Des raisons de santé et d'affaires m'obligent à *différer* ce voyage. (D'ALFERNERT.) Le devoir des juges est de rendre la justice ; leur métier est de la *différer*. (LA BRUYÈRE.)

Qué *tarde* Xiphares ? et d'où vient qu'il *diffère*

À secondar les vœux qu'autorise son père ? (RACINE.)

Il n'y a pas à *différer* quand la chose presse. Pendant que vous *tardez*, l'occasion est passée.

Tarder est toujours neutre, et Vaugelas a très-bien repris, au jugement même de l'Académie, le poète Malherbe de l'avoir employé dans un sens actif.

A des cœurs bien touchés *tarder* la jouissance

C'est infailliblement leur *crotter* le désir.

On ne dit pas *tarder* une jouissance, une entreprise, un voyage, un paiement : on dit *retarder*, *différer* un paiement, etc. Les distinctions précédentes s'appliquent également à ces derniers verbes. (R.)

1287. Tarir, Épuiser, Dessécher.

Tarir et *épuiser* diffèrent l'un de l'autre en ce que le premier n'indique que le résultat, et que le second rappelle la cause, c'est-à-dire le moyen employé pour réduire la chose *épuisée* dans cet état.

Épuiser vient de puiser; on *épuise* en puisant trop, en puisant tout ce qu'il y a à puiser.

Les grandes chaleurs, les grandes sécheresses ont *tari* toutes les fontaines. (ACADÉMIK.) *Épuiser* une fontaine à force de tirer de l'eau. (IDEM.) L'armée était si nombreuse que, partout où elle campait, elle *épuisait* les fontaines et les ruisseaux. (IDEM.)

On n'emploiera donc pas ces deux mots avec les mêmes sujets. Tout ce qui use, dépense, fatigue, *épuise*. Ce qui fait cesser de couler, par quelque cause que ce soit ou sans cause connue, *tarit*.

Tarir s'emploiera plus souvent comme verbe neutre. Les grandes chaleurs ont fait *tarir* les ruisseaux. (ACADÉMIK.) Une source qui ne *tarit* jamais. (IDEM.) Ses larmes ne *tarissent* point. (IDEM.)

Épuiser indiquant l'action s'emploie plus souvent comme verbe actif ou comme verbe réfléchi.

Une source *tarit* en cessant de couler; elle *s'épuise* à trop couler.

Épuiser s'emploie au figuré dans beaucoup d'acceptions: *épuiser* les forces, les ressources, une matière, etc. *Tarir* ne s'emploie qu'au propre; il n'y a que les sources, les ruisseaux qui *tarissent* ou que l'on *tarisse*. La justice et la vigilance de ce prince *tarirent* la source des maux publics. (ACADÉMIK.) La miséricorde de Dieu est une source inépuisable qui ne saurait *tarir*. (IDEM.)

Dessécher, c'est mettre à sec, enlever l'humidité. On ne *dessèche* pas seulement les eaux (BUFFON); on *dessèche* aussi tout ce qui contient un principe humide. Le grand hâle a *desséché* la terre. (ACADÉMIK.) Le vent, la chaleur ont *desséché* les feuilles de cet arbre. (IDEM.)

On *dessèche* dans un but. On *dessèche* un étang pour en pêcher le poisson, un marais pour en mettre les terres en labour. (ACADÉMIK.) On *dessèche* les fossés d'une ville pour l'assainir.

Dessécher a toujours un résultat qui s'étend plus loin que cette action même. Une fleur *desséchée* meurt. Un cœur *desséché* est flétri. (V. F.)

1288. Tas, Monceau, Amas.

Ils sont également un assemblage de plusieurs choses placées les unes sur les autres; avec cette différence que le *tas* peut être rangé avec symétrie, et que le *monceau* n'a d'autre arrangement que celui que le hasard lui donne.

Il paraît que le mot *tas* marque toujours un *amas* fait exprès, afin que les choses, n'étant point écartées, occupent moins de place, et que celui de *monceau* ne désigne quelquefois qu'une portion détachée par accident d'une masse ou d'un *amas*.

On dit un *tas* de pierres, lorsqu'elles sont des matériaux préparés pour faire un bâtiment, et l'on dit un *monceau* de pierres lorsqu'elles sont les restes d'un édifice renversé. (G.)

Tas diffère surtout de *monceau* en ce qu'il indique une quantité beaucoup moins considérable. Le *monceau* rappelle sa racine mont, monticule. Les cailloux sont amassés en *tas* le long des routes, et, comme le dit l'abbé Girard, les ruines d'un édifice s'élèvent en *monceaux*. Dans le récit des aventures de Psyché, La Fontaine raconte que Vénus lui ordonna de faire quatre *tas* distincts des grains de différentes espèces confondus en un seul *monceau*.

Accabler l'équité sous des *monceaux* d'auteurs. (BOILEAU.)

Tas appartient davantage au style ordinaire; *monceau* a plus de noblesse.

Tomber dans un *tas* de boue. (LE SAGE.) Employé en poésie ou au figuré, *tas* emporte une idée de blâme, de mépris.

Un *tas* d'hommes perdus de dettes et de crimes. (CORNEILLE.)
Lorsqu'un *tas* de grimauds vante notre éloquence.
Le plus sûr est pour nous de garder le silence. (BOILEAU.)

Tes pensées seraient plus belles si elles n'étaient pas étouffées sous un *tas* de paroles superflues. (VOITURE.) Ces biens lui échappent; ce *tas* de boue fond à ses yeux. (MASSILLON.)

On oppose même *tas* à *monceau* pour montrer d'un côté la quantité de choses inutiles sans valeur, et de l'autre une quantité plus grande de choses précieuses.

Et dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des *monceaux* d'or de vains *tas* de papiers. (BOILEAU.)

On dit particulièrement des *monceaux* d'or et des *tas* de boue.

Amas est actif, c'est-à-dire qu'il rappelle l'action d'amasser, dont l'*amas* est le résultat. Ce n'était pas tant un seul palais qu'un magnifique *amas* de douze palais. (BOSSUET.) Il trouve en soi un *amas* de misères inévitables. (PASCAL.) Cet *amas* de gloire ne sera plus qu'un poids de honte. (MASSILLON.) Cet *amas* de vertus que leur humilité tenait secrètes perce l'obscurité. (FLÉCHIER.) *Amas* d'épithètes, mauvaises louanges. (FLÉCHIER.)

Ce formidable *amas* de lances et d'épées. (RACINE.)
Un long *amas* d'honneurs rend Thésée excusable. (RACINE.)
Ce long *amas* d'aïeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous. (BOILEAU.)

Les succès de l'ambitieux auront égalé ses désirs, mais tout cet *amas* de gloire ne sera plus à la fin qu'un *monceau* de boue, qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre. (MASSILLON.) (V. F.)

1298. Taux, Taxe, Taxation.

L'idée commune qui fonde la synonymie de ces trois mots est celle de la détermination établie de quelque valeur pécuniaire.

Le *taux* est cette valeur même; la *taxe* est le règlement qui la détermine; les *taxations* sont certains droits fixes attribués à quelques officiers qui ont le maniement des deniers du roi.

On ne dit que *taux*, quand il s'agit du denier auquel les intérêts de l'argent sont fixés par l'ordonnance, parce que la cupidité ne pense pas tant à l'autorité déterminée qu'à ses propres intérêts.

On dit assez indifféremment *taux* ou *taxe*, en parlant du prix établi pour la vente des denrées, ou de la somme fixée que doit payer un contribuable; mais ce n'est que dans le cas où il n'est pas plus nécessaire de faire attention à la valeur déterminée qu'à la valeur déterminante : car un contribuable qui voudrait représenter qu'il ne peut payer ce qu'on exige de lui, faute de proportion avec ses facultés, devrait dire que son *taux* est trop haut; et s'il voulait dire que les impositeurs ne l'ont pas traité dans la proportion des autres contribuables, il devrait dire que la *taxe* est trop forte.

On ne dit que *taxe* s'il s'agit du règlement judiciaire pour fixer certains frais qui ont été faits à la poursuite d'un procès ou d'une imposition en deniers sur des personnes, en certains cas : c'est que l'on a alors plus d'égard à l'autorité de la justice qui constate le droit, ou à celle du prince, qui est plus marquée qu'à l'ordinaire.

On dit quelquefois *taxation* au singulier pour signifier l'opération de la *taxe*. (B.)

1290. Taverne, Cabaret, Guinguette, Logis, Auberge, Hôtellerie.

Tous ces mots désignent des lieux ouverts au public, où chacun, pour son argent, trouve des choses nécessaires et utiles : les trois premiers indiquent proprement des lieux où l'on trouve des *vivres*, et les trois derniers des lieux où l'on trouve des *logements*.

Des vocabulistes disent que l'on confond aujourd'hui le mot de *cabaret* avec celui de *taverne*; qu'autrefois on ne vendait que du vin dans les *tavernes*, sans y donner à manger, et qu'on donnait à manger dans les *cabarets* : que les *tavernes* sont proprement les lieux où l'on vend du vin par *assiette* et où l'on donne à manger; et les *cabarets*, des lieux où l'on vend du vin sans *nappe* et sans *assiette*, qu'on appelle *huis coupé* et *pot renversé* : qu'enfin, la *taverne* a quelque chose de moins honnête et de plus bas que le *cabaret*. Ces observations sont justes à notre égard.

La *taverne* a été flétrie parmi nous, sans doute à cause des excès qui s'y commettaient autrefois : ainsi Patru remarquait que, par les lois, les *tavernes* et les mauvais lieux étaient également infâmes; ce qui peut paraître aujourd'hui bien outré.

Les *cabarets* étaient encore, au commencement de ce siècle, des lieux de rendez-vous, de société, d'amusement, de liberté; comme ensuite les *cafés*, négligés à leur tour, parce qu'ils sont trop publics, trop mêlés et trop suspects; et aujourd'hui les salons, les *clubs*, les musées (variation dont il serait assez curieux d'expliquer les causes, si cette explication n'entraînait une trop longue digression). Abandonnés au peuple, décriés par cette cause et par la mauvaise qualité des denrées, les *cabarets* ne sont plus guère regardés que comme des *tavernes*; mais le besoin d'un mot honnête pour exprimer un service honnête en lui-même fait que celui de *cabaret*, terme générique, ne se prend pas toujours en mauvaise part.

La *guinguette* est un petit *cabaret* où l'on boit du petit vin appelé *guinguet*, du mot *guinguet*, étroit, serré, petit, mince. La *guinguette* est le rendez-vous du petit peuple, qui, faute de lieu pour s'assembler dans la ville, et d'argent pour y boire du vin potable, va boire la ripopée dans ces *tavernes*, placées au dehors des villes, danser, se divertir, manger les gains de la semaine, perdre la santé des jours suivants.

La destination naturelle du *logis*, de l'*auberge*, de l'*hôtellerie*, est de *loger*, d'*héberger*, de recevoir des hôtes.

Logis, lieu où l'on s'arrête, où l'on demeure, où l'on prend son logement : on y mange ou on n'y mange pas. Il y a des *logis* qui ne sont que des gîtes, des retraites, où l'on ne fait que passer, soit *hôtelleries*, soit maisons bourgeoises. *Logis* est donc un mot vague et générique.

Auberge, autrefois *héberge*, est proprement un lieu connu où on loge. Il y a des *auberges* où on loue des chambres garnies; mais à l'*auberge* du traiteur on n'y fait que manger.

L'*auberge* est faite pour la commodité de ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas tenir un ménage. On dit une *auberge* pour un honnête *cabaret*.

L'*hôtellerie* est une maison où un hôte reçoit des hôtes, des étrangers, des passants, des voyageurs qui y sont logés, nourris et couchés pour leur argent, comme le dit Beauzée.

Les *hôtelleries* ont remplacé les *hospices*; l'on y donne l'*hospitalité* pour de l'argent. (R.)

1291. Tel, Pareil, Semblable.

Termes de comparaison. Achille *tel* qu'un lion, *pareil* à un lion, *semblable* à un lion poursuivant les Troyens.

Tel désigne l'objet qui est de même qu'un autre, qui a les mêmes qualités

et les mêmes rapports, qui est parfaitement conforme. Pour sentir toute la force du mot et de la comparaison qu'il exprime, il n'y a qu'à rapidement parcourir ses différentes applications usitées : « *Tel* fut le discours d'Annibal à Scipion; » c'est là le discours même d'Annibal. « *Telle* est la condition des hommes, qu'ils ne sont jamais contents de leur sort; » c'est leur nature, leur caractère, leur qualité distinctive. *Tel* maître, *tel* valet; c'est comme si l'on disait : autant vaut le maître, autant le valet. *Tel* tient lieu de pronom et de nom : *Un tel* a dit; *tel* fait des libéralités qui ne paye pas ses dettes. On craint de se voir *tel* qu'on est, dit Fléchier, parce qu'on n'est pas *tel* qu'on devrait être, etc. Toutes ces phrases marquent la qualité, la forme, le caractère propre des choses, la rigoureuse exactitude, la parfaite conformité, la comparaison la plus absolue, et jusqu'à l'identité des choses.

Pareil désigne des choses qui, sans être rigoureusement égales entre elles et les mêmes, ont néanmoins de si grands rapports qu'elles peuvent être mises en parallèle, être comparées ensemble, s'appareiller l'une avec l'autre, de manière que l'une ne diffère guère de l'autre, qu'elle ne paraisse pas céder à l'autre, qu'elle soit propre à lui servir d'équivalent ou de pendant.

La ressemblance n'est pas une égalité ou une conformité parfaite : les choses qui ne sont que *semblables* ne soutiennent pas l'examen et le *parallèle* que les choses *pareilles* comportent; et elles sont loin d'être *telles* ou les mêmes, quant à leur nature, à leur caractère, à leurs formes et à leurs qualités distinctives. *Semblable* dit moins que *pareil*, et *pareil* moins que *tel*.

Un objet *tel* qu'un autre ne diffère pas de celui-ci. Un objet *pareil* à un autre ne le cède point à celui-ci. Un objet *semblable* à un autre s'assortit avec celui-ci.

Achille, *tel* qu'un lion, a toute la furie ou la qualité distinctive de cet animal; vous le prenez pour un lion. *Pareil* à un lion, il a le même degré de furie; vous l'égalerez au lion. *Semblable* à un lion, il en imite la furie; sa vue vous rappelle l'idée du lion.

Vous ne savez lequel choisir de deux objets *tels* l'un que l'autre. Vous ne trouverez guère de raison de préférer un objet *pareil* à un autre. Vous avez besoin d'attention pour distinguer un objet d'un autre auquel il est *semblable*.

Tel sert proprement à fixer l'idée de la chose par la comparaison exacte avec un objet connu. *Pareil* sert à estimer dans la balance le prix de la chose par la comparaison juste avec un objet apprécié. *Semblable* sert à donner une sorte de représentation de la chose, par la comparaison sensible avec un objet familier. (R.)

1292. Temple, Église.

Ces mots signifient un édifice destiné à l'exercice public de la religion. Mais *temple* est du style pompeux; *église*, du style ordinaire, du moins à l'égard de la religion romaine, car à l'égard du paganisme et de la religion protestante, on se sert du mot de *temple*, même dans le style ordinaire, au lieu de celui d'*église*. Ainsi on dit le temple de Janus, le temple de Charenton, l'église de Saint-Sulpice.

Temple paraît exprimer quelque chose d'auguste, et signifier proprement un édifice consacré à la divinité. *Église* paraît marquer quelque chose de plus commun, et signifier particulièrement un édifice fait pour l'assemblée des fidèles.

Rien de profane ne doit entrer dans le temple du Seigneur. On ne devrait permettre dans nos églises que ce qui peut contribuer à l'édification des chrétiens.

L'esprit et le cœur de l'homme sont les temples chéris du vrai Dieu, c'est là qu'il veut être adoré; en vain on fréquente les églises, il n'écoute que ceux qui lui parlent dans leur intérieur.

Les temples des faux dieux étaient autrefois des asiles pour les criminels, mais c'est, ce me semble, déshonorer celui du Très-Haut, que d'en faire un refuge de malfaiteurs. Si l'on ne peut apporter à l'église un esprit de recueillement, il faut du moins y être d'un air modeste : la bienséance l'exige ainsi que la piété. (G.)

1293. Ténèbres, Obscurité, Nuit.

Les ténèbres semblent signifier quelque chose de réel et d'opposé à la lumière. L'obscurité est une pure privation de clarté. La nuit est la cessation du jour, c'est-à-dire le temps où le soleil n'éclaire plus.

On dit des ténèbres, qu'elles sont épaisses ; de l'obscurité, qu'elle est grande ; de la nuit, qu'elle est sombre.

On marche dans les ténèbres, à l'obscurité et pendant la nuit. (G.)

1294. Termes, Limites, Bornes.

Le terme est un point ; les limites sont une ligne ; les bornes, un obstacle. (Encycl., II, 236.)

Le terme est où l'on peut aller. Les limites sont ce qu'on ne doit pas passer. Les bornes sont ce qui empêche de passer outre.

On approche ou l'on éloigne le terme. On resserre ou l'on étend les limites. On avance ou on recule les bornes.

Le terme et les limites appartiennent à la chose ; ils la finissent. Les bornes lui sont étrangères ; elles la renferment dans le lieu qu'elle occupe, ou la contiennent dans sa sphère.

Le détroit de Gibraltar fut le terme des voyages d'Hercule. On dit, avec plus d'éloquence que de vérité, que les limites de l'empire romain étaient celles du monde. La mer, les Alpes et les Pyrénées sont les bornes naturelles de la France.

Le terme de la prospérité arrive souvent dans le moment qu'on projette de ne plus donner de limites à son pouvoir, et qu'on ne met plus de bornes à son ambition.

Je ne vois le terme de nos maux que dans le terme de notre vie. Les souhaits n'ont point de limites, l'accomplissement ne fait que leur ouvrir une nouvelle carrière. Nous ne sommes heureux que quand les bornes de notre fortune sont celles de notre cupidité. (G.)

Le terme est le point dans l'espace ou dans le temps où une chose finit. Il n'y a que les choses qui ont de l'étendue ou de la durée qui puissent avoir un terme. M. Le Tellier a regardé la mort comme la fin de son travail et le terme de son pèlerinage. (FLÉCHIER.) Que la vanité humaine rougisse en regardant le terme fatal que la Providence a donné à ses espérances trompeuses. (BOSSUET.) Le terme étant la fin est pris quelquefois pour le but. Nous le vîmes comme un sage pilote aller droit comme au terme unique d'une si périlleuse navigation à la conservation du corps de l'État. (BOSSUET.) Qui vous a dit que vous arriveriez au terme que vous vous marquez à vous-même ? (MASSILLON.)

Les Romains tenaient qu'il y avait une divinité particulière qui présidait aux bornes, aux limites des champs et ils l'appelaient le dieu Terme. (ACADÉMIK.)

Limite vient du latin *limes*, sentier. Sillon présente à l'esprit une ligne qui entoure la chose. Borne, quelle que soit son origine, veut dire pierre qui borde un champ, un chemin et par extension tout ce qui sert à marquer les limites d'une chose ou à contenir une chose dans les limites.

La limite n'est qu'une ligne de démarcation. Les bornes sont, comme le dit l'Encyclopédie, des obstacles réels. On dira donc plutôt limites au moral et s'il s'agit de choses convenues, réglées, et bornes quand il s'agira de choses existant en effet, de barrière. Un traité fixe les limites des États ; la nature leur a donné des bornes naturelles. La terre n'est pas assez vaste pour les contenir

et les fixer chacune dans les *bornes* que la nature elle-même a mises aux États et aux empires. (MASSILLON.) La puissance de Dieu n'a point de *limites*. (BOSSUET.) Certains philosophes donnent à la puissance de Dieu les mêmes *bornes* que Dieu a données à leurs connaissances. (FLÉCHIER.) La miséricorde de Dieu est infinie, mais ses effets ont leurs *limites* prescrites par sa sagesse ; c'est elle qui a prescrit des *bornes* aux flots de la mer. (IDEM.)

Les *bornes* de l'empire étaient toujours resserrées du côté de la Suède. (VOLTAIRE.) Astrakan est la *borne* de l'Asie et de l'Europe. (IDEM.) J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits quand on ébranle les fondements et qu'on remue les *bornes* une fois posées. (BOSSUET.) Le monde réel a ses *bornes* ; le monde imaginaire est infini. (J.-J. ROUSSEAU.) Le cœur arrive insensiblement à ces *bornes* périlleuses qui ne séparent plus que d'un point la vie de la mort, le crime de l'innocence. (IDEM.)

Quiconque a su franchir les *bornes* légitimes
Peut violer aussi les droits les plus sacrés. (RACINE.)

Les *bornes* de leurs héritages étaient les *bornes* de leurs désirs. (FLÉCHIER.)
(V. F.)

1295. Termes propres, Propres termes.

Les uns et les autres sont ceux qui conviennent à la circonstance pour laquelle on les emploie.

Les *termes propres* sont ceux que l'usage a consacrés, pour rendre précisément les idées que l'on veut exprimer. Les *propres termes* sont ceux mêmes qui ont été employés par la personne que l'on fait parler, ou par l'écrivain que l'on cite.

La justesse dans le langage exige que l'on choisisse scrupuleusement les *termes propres* : c'est à quoi peut servir l'étude des différences délicates qui distinguent les synonymes. La confiance dans les citations dépend de la fidélité que l'on a à rapporter les *propres termes* des livres ou des actes que l'on allègue. (B.)

1296. Terreur, Épouvante, Effroi, Frayeur.

Tous ces mots indiquent une *grande peur*. La *peur* (*pavor*), dit Cicéron, est un trouble qui met l'âme hors de son assiette ; si l'âme est fortement frappée de l'horreur d'un danger, dit Varron, c'est la *peur*. La *peur* est une *crainte* violente. Le mot *crainte* répond au latin *timor*. La *crainte* est un trouble causé par la considération d'un mal prochain.

Il semble que l'effet propre de la *terreur* soit de faire *trembler*.

L'*épouvante* est une *peur* grande et durable. La grandeur de ce genre de *peur* est non-seulement dans son intensité ou sa force, mais encore dans son étendue ou la multitude des objets qu'elle embrasse ; car l'*épouvante* regarde surtout, mais non pas uniquement, le nombre, la foule, une armée, un peuple. La raison en est que la *peur*, quand elle s'empare de la foule, devient en effet *épouvante* ; chacun alors a sa *peur* et la *peur* des autres. L'*épouvante* met en fuite.

La *frayeur* n'exprime qu'un frisson, un mouvement qui n'est pas fait pour durer. L'*effroi* est un état durable de *frayeur*, et par conséquent une *frayeur* plus grande, plus profonde, plus puissante.

La *terreur* est une violente *peur*, qui, causée par la présence ou par l'annonce d'un objet redoutable, abat le courage et jette le corps dans un tremblement universel. L'*épouvante* est une grande *peur*, qui, causée par un objet ou un appareil extraordinaire, donne les signes de l'étonnement et de l'aversion, et, par la grandeur du trouble qui l'accompagne, ne permet pas la délibération. L'*effroi* est une *peur* extrême, qui, causée par un objet horrible, jette dans un état funeste, et renverse également les sens et l'esprit. La *frayeur*

est un violent accès de peur, qui, causé par l'impression subite d'un objet surprenant, fait frissonner le corps, et trouble toutes nos pensées. Il est à observer que le mot *frayeur* n'exprime que la sensation imprimée ou l'effet produit sans être jamais appliqué à la cause. On ne dira pas qu'un tyran est la *frayeur* de ses peuples, comme il en est l'*effroi*, l'*épouvante*, la *terreur*. (R.) (Voir les mots à d'autres articles. *Passion*.)

1297. Tête, Chef.

Le second de ces mots n'est d'usage dans le sens littéral que lorsqu'on parle des reliques des saints, comme quand on dit le *chef* saint Jean (1).

Mais ils sont tous deux usités dans le sens figuré, avec cette différence que le mot de *tête* convient mieux lorsqu'il est question de place ou d'arrangement; et que le mot de *chef* s'emploie très-proprement lorsqu'il s'agit d'ordre ou de subordination.

On dit : la *tête* d'un bataillon, d'un bâtiment; le *chef* d'une entreprise, d'un parti. On dit aussi, être à la *tête* d'une armée, et commander en *chef*.

Il sied bien au *chef* de marcher à la *tête* des troupes. (G.)

1298. Têtu, Entêté, Opiniâtre, Obstiné.

Têtu, qui a, comme on dit, une *tête*, un esprit, une humeur roide, absolue et décidée, qui s'en rapporte à sa *tête*, qui s'en tient à son idée, à son caprice, à sa résolution, qui n'en fait qu'à sa *tête*, à sa volonté, à sa guise.

L'âne est lent, indocile et *têtu*. (BUFFON.)

Entêté, qui a fortement une chose en *tête*; qui en a la *tête* pleine, possédée, tournée; qui en est préoccupé de manière à ne pas s'en désabuser.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri

Du fol *entêtement* de vous faire un mari. (MOLIÈRE.)

Entêter, au propre, signifie remplir la *tête* de vapeurs, l'étourdir, la faire tourner.

Opiniâtre, qui est excessivement attaché à son *opinion*, à sa pensée, qui la défend à outrance et contre toute raison; qui n'en démord pas, quoi qu'on dise, même quand son esprit serait ébranlé. L'*opiniâtreté* suppose la discussion; le combat fait qu'on s'*opiniâtre*.

Obstiné, qui tient invariablement à une chose; qui ne se départ pas de son opposition; qui résiste à tous les efforts contraires. On *obstine* quelqu'un en le contrariant; on s'*obstine* en persévérant dans son opposition et sa résistance.

Le *têtu* veut ce qu'il veut : vous ne l'empêcherez pas d'en croire et d'en faire à sa *tête*. L'*entêté* croit ce qu'il croit : vous ne lui ôterez pas de l'esprit ce qu'il y a mis une fois. L'*opiniâtre* veut avoir raison contre toute raison : vous le convaincriez de la fausseté de son opinion qu'il la soutiendrait encore. L'*obstiné* veut malgré tout ce qu'on lui oppose : vous ne ferez, par la contradiction, que l'attacher davantage à ce qu'il veut.

Le *têtu* ne se soucie pas de ce que vous dites; l'*entêté* ne l'écoute pas seulement; l'*opiniâtre* ne s'y rendra jamais; l'*obstiné* s'en irrite plutôt que de céder.

(1) *Chef* s'est pris pour *tête* en poésie.

Puissent briser mon *chef* les traits les plus sévères. (CORNEILLE.)

Immoles donc ce *chef* que les ans vont ravir. (IDEM.)

Et ce mortel affront

Qui tombe sur mon *chef* rejaillit sur ton front. (IDEM.)

Il ne se dit plus aujourd'hui que dans la poésie badine. L'abbé Girard a eu tort de comparer ces deux mots au figuré où ils ne sauraient être confondus. Il n'est personne qui ne saisisse de suite la différence qu'il y a entre eux.

Une humeur capricieuse et volontaire, un caractère entier et décidé, un goût d'indépendance, font le *têtu*. Un petit esprit, une tête vaine, quelque intérêt d'amour-propre ou autre, font l'*entêté*. L'ignorance, la présomption, une mauvaise honte, font l'*opiniâtre*. L'indocilité de l'esprit, l'inflexibilité du caractère, l'impatience de la contradiction, font l'*obstiné*. (R.)

On pourrait encore dire que le *têtu* est celui qui s'attache à son sens avec une persévérance impassible. Il paraît dériver de *testor*, qui affirme, persévère ou de *testa*, terre durcie au feu (1). Le *têtu*, peu capable de juger, met l'obstination à la place de la raison et de la fermeté; c'est par défaut de lumière, c'est par caractère.

L'*entêté* est celui qui est fortement prévenu, qui a mis dans sa tête, qui est en quelque sorte enivré; mais il peut revenir. Combien de grands hommes, follement *entêtés* d'erreurs, ont fini par s'éclairer en discutant! C'est erreur de l'esprit, c'est prévention, ce n'est pas un caractère. (2)

L'*opiniâtre* est fortement attaché à son opinion; il diffère du *têtu*, en ce que celui-ci est plus propre à saisir qu'à raisonner. Il adopte la première idée qui le frappe, et s'y tient; au lieu que l'*opiniâtre* pèse, juge à sa manière, et ne voit rien au delà. C'est un caractère qui a beaucoup d'analogie avec la fermeté; il ne lui manque que de voir mieux; c'est la fausseté d'esprit. S'il n'est qu'*entêté*, il se rendra, sinon il est *opiniâtre*.

L'*obstiné* tient à son opinion malgré la preuve, il s'élève contre elle, il est inflexible. Il diffère de l'*opiniâtre*, en ce que celui-ci peut être de bonne foi; de l'*entêté*, en ce que celui-ci peut revenir, et du *têtu*, en ce que celui-ci ne sait pas entendre, ni comprendre.

L'*obstiné* ne cède pas même à l'évidence; il a tort, il le sent, mais il ne revient pas. L'*opiniâtre* défend son opinion, qu'il croit la meilleure. Quand un homme qui suit ses passions s'attache fortement à ses opinions et qu'il prétend dans les mouvements de sa passion, qu'il a raison de la suivre, on juge avec sujet que c'est un *opiniâtre*. (MALLEBRANCHE.) L'*entêté* est prévenu; le *têtu* est une borne contre laquelle la raison vient se briser.

Le *têtu* est bête; l'*entêté* est l'homme à manies; l'*opiniâtre* est un sot, et l'*obstiné* un insensé.

De toutes ces qualifications, *opiniâtre* est la seule qui puisse ne pas être toujours prise en mauvaise part. (ANON.)

1299. Tic, Manie.

Le *tic* est une mauvaise habitude du corps à laquelle on est attaché et comme cloué: on ne peut s'en défaire. Les animaux ont des *tics* comme les personnes. Il y a des mouvements convulsifs et fréquents qu'on appelle *tics*, tel que le *tic de gorge* ou hoquet auquel était sujet Molière. De mauvais gestes habituels, des grimaces, des habitudes ridicules, comme de se ronger les ongles, sont des *tics*.

Nous appelons *manie* une espèce de folie; mais, en adoucissant la force

(1) L'étymologie de *têtu* est trop évidente pour qu'il soit besoin d'aller chercher si loin une étymologie fondée. (V. F.)

(2) Nouvelle erreur: L'auteur confond ici *entêté*, participe, et ce même mot pris comme adjectif. Quand on dit d'un enfant qu'il est *entêté*, ce n'est point qu'on remarque chez lui un esprit prévenu dans le moment, fortement attaché à une idée particulière, mais une disposition constante à s'attacher à ses idées, un esprit qui ne se laisse point guider et c'est un caractère. Mais il est bon de remarquer avec l'auteur que ce mot s'emploie quelquefois comme participe; mais alors il est le plus souvent accompagné d'un régime. *Entêté* d'une femme, d'un auteur, d'un système. (ACADÉMIE.) Il est inconcevable à quel point les Français sont *entêtés* de leurs modes. (MONTESQUIEU.) (V. F.)

du mot, nous l'avons employé à désigner une passion bizarre, un goût immodéré, une attache excessive et singulière. Nous disons qu'un homme a la *manie* des tableaux, des livres, des fleurs, des chevaux, etc. On nous reproche l'*anglomanie* ou la fureur d'imiter les Anglais jusque dans leurs mauvais usages, ou dans les usages qui, s'ils leur conviennent, ne nous conviennent pas.

Ainsi le *tic* regarde proprement les habitudes du corps, et la *manie* les traverses de l'esprit. Le *tic* est désagréable; la *manie* est déraisonnable. Le *tic* est une pente qui nous entraîne sans que nous nous en apercevions; la *manie* est un penchant auquel nous nous livrons sans garder aucune mesure. On voudrait se défaire de son *tic* : on se complait dans sa *manie*.

Tic s'emploie néanmoins quelquefois familièrement au figuré; et *manie* ne se dit guère au physique que de la maladie de ce nom. Au figuré, le *tic* est une petite *manie*, plus puérile, plus ridicule que digne d'une censure sérieuse et sévère.

Les petits esprits seront sujets à des *tics*, et les personnes ardentes à des *manies*.

Il y a des gens qui ont le *tic* de mettre la main à tout ce que vous faites, ou leur mot à tout ce que vous dites, et qui ne savent que gâter; il y a des gens qui ont la *manie* de vouloir tout réformer, tout changer, tout perfectionner, et qui ne feront que bouleverser.

Me sera-t-il permis de proposer, en passant, une observation sur le mot *entiché*, pris dans le même sens qu'*entaché*, c'est-à-dire taché, gâté, marqué d'une tache imprimée profondément dans la chose, et comme inhérente à la chose même? Ces participes ne sont pas absolument hors d'usage tant au propre qu'au figuré. *Entiché*, dans un sens physique, ne s'est guère dit que des fruits; *entaché* s'est dit de tous les corps infectés de corruption. Au figuré, l'on est *entiché* ou *entaché* d'avarice, d'hérésie, de libertinage, etc. Il est sensible qu'*entaché* vient de tache; mais ne serait-il pas plus naturel de dériver *entiché* de *tic*? Alors leur différence serait bien marquée : *entiché* désignerait visiblement la pente, la tendance du sujet vers le vice; *entaché*, la souillure, la flétrissure imprimée par le vice. Celui qui aurait un goût décidé pour un genre de vice ou d'erreur en serait *entiché*; celui qui aurait donné lieu à le croire livré à ce genre de corruption en serait *entaché*. Cette distinction s'accorderait assez avec la différence qu'on semble vouloir mettre entre ces deux termes; à savoir qu'*entiché* se dit de ce qui commence à se gâter, et *entaché* de ce qui est gâté. (R.)

1300. Tissu, Tissure, Texture, Contexture.]

Le *tissu* est l'ouvrage *tissu*, l'étoffe, la toile, le tout formé par l'entrelacement de différents fils, avec plus ou moins de longueur et de largeur. La *tissure* est la qualité donnée au *tissu*, à l'ouvrage, par le travail ou la manière d'unir et de lier les fils ensemble. Le *tissu* comprend la manière et la façon : la *tissure* ne désigne que la qualité de la fabrication, résultant de la main-d'œuvre. Un *tissu* est de soie, de laine, de fil, de cheveux : la *tissure* en est lâche ou serrée, égale ou inégale, etc. La *tissure* est au *tissu* ce que la peinture est au portrait.

Ces mots diffèrent d'abord dans le sens propre de *texture* et *contexture*, en ce qu'ils expriment le travail particulier de *tisser*, c'est-à-dire de faire passer, avec la navette, à travers les fils de la chaîne celui de la trame; entrelacement que la *texture* et la *contexture*, réduites à l'idée de la liaison et de l'union des parties qui forment un tout, avec l'apparence du *tissu* proprement dit, n'exigent pas.

La *texture* est l'ordonnance ou l'économie résultant de la disposition et de l'arrangement des parties d'un tout. La *contexture* est l'ordonnance et la concordance des rapports que les parties ont les unes avec les autres et avec le

tout. Vous considérez la *texture* ou du tout ou des parties : vous considérez la *contexture* particulière des parties d'où résultent l'ensemble et sa *texture* : con désigne l'assemblage des objets. La *contexture* est à la *texture* ce que le *contexte* est au *texte* : le *contexte* est ce qui accompagne le *texte*, ou bien le *texte* pris et considéré dans toutes les parties qui en déterminent le sens. Le sens naturel de *texte* est celui de *tissu* ; mais il n'a, dans notre langue, qu'une acception figurée.

Tissu se dit, au figuré, pour désigner une suite d'actions, de discours, de choses enchaînées les unes aux autres, le *tissu* d'un discours, un *tissu* de crimes. On disait aussi figurément la *tissure* d'un ouvrage d'esprit, mais vous n'entendrez pas dire souvent ce mot, même dans le sens propre. Comme le *tissu* comprend également la forme, la matière, et toutes les conditions de la chose, on dit qu'un *tissu* est bien ou mal frappé ; et nous oublions *tissure*, qui marque proprement la qualité de la fabrication et la main de l'ouvrier, tandis que *tissu* n'indique que par une acception particulière la qualité de l'ouvrage.

Texture et *contexture* ne se disent guère d'un *tissu* proprement dit : on a donc dû les préférer à *tissure* dans le sens figuré. On dit donc *texture* pour exprimer la liaison et l'arrangement des différentes parties d'un discours, d'un poème ; et l'on dit de même *contexturé* sans paraître soupçonner une différence entre ces deux mots, quoique ce dernier marque distinctement l'ensemble ou le résultat des parties combinées ou des détails. Vous direz fort bien la *texture* d'une partie, et la *contexture* de toutes les parties ou du tout. Ces mots s'emploient physiquement dans le style dogmatique : on dit la *texture* des corps, des chairs ; la *contexture* des fibres, des muscles (qui forment un assemblage avec des rapports divers entre eux). Ne vaudrait-il pas mieux dire la *texture* quand il y a égalité, uniformité ; et *contexture* quand il y a inégalité, diversité ? (R.)

1301. Tolérer, Souffrir, Permettre.

On *tolère* les choses, lorsque les connaissant et ayant le pouvoir en main, on ne les empêche pas. On les *souffre*, lorsqu'on ne s'y oppose pas, faisant semblant de les ignorer, ou ne pouvant les empêcher. On les *permet*, lorsqu'on les autorise par un consentement formel.

Tolérer et *souffrir* ne se disent que pour des choses mauvaises, ou qu'on croit telles. *Permettre* se dit et pour le bien et pour le mal.

Les magistrats sont quelquefois obligés de *tolérer* certains maux, de crainte qu'il n'en arrive de plus grands. Il est quelquefois de la prudence de *souffrir* des abus dans la discipline de l'Église, plutôt que d'en rompre l'unité. Les lois humaines ne peuvent jamais *permettre* ce que la loi divine défend ; mais elles défendent quelquefois ce que celle-ci *permet*. (G.)

1302. Tombe, Tombeau, Sépulcre, Sépulture.

Lieux où l'on dépose les morts.

La *tombe* et le *tombeau* sont élevés : le *tombeau* est plus élevé que la *tombe*. Les anciens élevaient des monceaux de terre sur les cadavres. Le latin *tumulus* se prend généralement pour élévation, hauteur, colline.

Sépulcre et *sépulture* se distinguent de *tombe* et de *tombeau*, par l'idée contraire à celle d'élévation. Notre mot *ensevelir*, tiré du latin *sepelire*, signifie envelopper dans un linceul. Le *sépulcre* est le lieu où les corps morts sont, suivant leur destination, mis en terre et renfermés. Le *sépulcre* est tout lieu qui renferme profondément et retient à jamais un corps, qui l'engloutit.

La *tombe* et le *tombeau* sont donc des monuments élevés sur les *sépulcres* ; c'est ce que Cicéron indique par l'expression de *monuments des sépulcres*. Ces *monuments*, dit Varron, nous *avertissent* (*monere*) de ce qu'il y a au-dessous,

dans le *sépulcre* : c'est pourquoi, continue-t-il, nous les plaçons sur les grands chemins, afin que les passants soient avertis qu'il y a là des morts, et qu'ils sont eux-mêmes mortels. La *sépulture* des morts devrait être l'école des vivants.

Bossuet détermine bien les idées contraires de ces deux genres de mots, lorsqu'il invite les amis du grand prince de Condé à venir entourer son *tombeau*, ce triste *monument* ; et lorsqu'il dit de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, que la terre, son origine et sa *sépulture*, n'est pas encore assez basse pour la recevoir.

Des savants ont fort bien distingué les *sépultures* des Romains de celles des Germains en divers endroits de l'Allemagne. Les Romains sont enterrés sous des monceaux de terre sans pierre, *tumuli*, des *tombeaux*, et les Germains, dans des caveaux souterrains, *sepulcra*, des *sépulcres*.

La *tombe* est proprement la table de pierre, de marbre ou de toute autre matière, élevée ou placée au-dessus de la fosse qui a reçu les ossements, ou qui contient les cendres des morts. Le *tombeau* est une sorte d'édifice ou d'ouvrage de l'art, érigé à l'honneur des morts. Ainsi la *tombe* est humble, simple, modeste devant le *tombeau*. Toutes sortes de marques d'honneur parent et relèvent le *tombeau*. On jette quelques fleurs sur la *tombe*. Nous pleurons sur la *tombe*, nous admirons le *tombeau*. L'orateur s'arrête à la *tombe*, lorsqu'il parle de l'homme vulgaire ; lorsqu'il s'agit des grands, il s'élève au *tombeau*.

La *tombe* et le *tombeau* sont donc des monuments élevés dans le dessein de perpétuer la mémoire des morts ; mais le *sépulcre* et la *sépulture* ne sont que des fosses creusées et des souterrains fermés pour en cacher ou dévorer, si je puis ainsi dire, les restes.

L'idée de la *sépulture* n'est pas aussi noire que celle du *sépulcre*. La *sépulture* est proprement le lieu désigné ou consacré, tel que nos cimetières, pour rendre les derniers devoirs aux morts, avec les pieuses et religieuses cérémonies de l'inhumation. Le *sépulcre* est particulièrement le caveau, la fosse, et en général un lieu quelconque qui reçoit, engloutit, consume les corps, les cendres, les dépouilles des morts. Les idées douces et touchantes de la *sépulture* cèdent, à l'égard du *sépulcre*, à des idées d'horreur et d'effroi. Nous allons prier et pleurer dans les *sépultures*, nous allons voir le néant de la vie et du monde, et de l'être, dans les *sépulcres*. Le lieu préparé pour recevoir nos dépouilles est *sépulture* ; tout ce qui nous engloutit pour jamais est *sépulcre* : ainsi nous disons que la mer, des monstres dévorants, une ville renversée sur les habitants, sont des *sépulcres*. La *sépulture* conserve toujours son caractère religieux ; mais ce caractère n'est point essentiel au *sépulcre*. Il y a encore quelque distinction entre les *sépultures* : les unes communes et simples, les autres particulières et honorables ; mais le *sépulcre* efface toutes différences. Enfin la *sépulture* est commune à plusieurs, à un peuple, à une famille ; chaque mort a son *sépulcre*. (R.)

1303. Tomber par terre, Tomber à terre.

Ces deux expressions ne sont pas aussi indifférentes que l'on croirait. *Tomber par terre* se dit de ce qui étant déjà à terre, tombe de sa hauteur ; et *tomber à terre*, de ce qui, étant élevé au-dessus de terre, tombe de haut.

Un homme, par exemple, qui passe dans une rue, et qui vient à tomber, *tombe par terre* et non *à terre* ; car il y est déjà ; mais un couvreur à qui le pied manque sur un toit, *tombe à terre* et non *par terre*.

Un arbre *tombe par terre*, mais le fruit de l'arbre *tombe à terre*.

« Ils étaient si serrés les uns contre les autres, dit M. de Vaugelas (1), qu'ils

(1) *Quinto-Curce*, liv. III, ch. II.

ne pouvaient lancer leurs javalots; et s'ils en lançaient quelques-uns, ils se rencontraient et s'entre-choquaient en l'air, de sorte que la plupart tombaient à terre sans effet. »

« Lors donc que Jésus leur eut dit : c'est moi, ils furent renversés et tombèrent par terre (1). » ANDRY DE BOISREGARD, *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*, t. II.

1304. Tonnerre, Foudre.

L'usage vulgaire est d'attribuer au tonnerre les propriétés et les effets propres de la foudre; cependant il en est aussi essentiellement distingué que l'éclair. Le tonnerre fait le bruit, comme l'éclair la lumière : foudre exprime la matière, ses propriétés, ses effets. Le tonnerre est une explosion terrible qui se fait dans les airs; il tonne, quand la foudre éclate. La foudre est le feu du ciel, ce feu électrique qui éclate et s'éteint en jetant une vive lumière et avec un bruit étonnant.

La foudre (*fulmen*), dit Cicéron, est ce feu qui sort avec violence du sein des nuées, lorsqu'elles s'entre-choquent.

Un corps va vite comme la foudre : un personnage redoutable est craint comme la foudre; un héros est un foudre de guerre.

Ainsi, au figuré, nous conservons à la foudre les caractères qu'au propre on attribue vulgairement au tonnerre. C'est le bruit qui frappe, effraye, consterne le peuple; et c'est le tonnerre qu'il redoute, qu'il fait tomber, qu'il voit frapper et détruire. Cette confusion n'a pas lieu au figuré. Nous disons que quelqu'un a une voix de tonnerre, pour désigner l'éclat de sa voix, et qu'un orateur lance les foudres de l'éloquence pour désigner la force, la véhémence et les effets de son discours. (R.)

1305. Tors, Tortu, Tordu, Tortué, Tortillé.

L'idée commune de ces mots est d'aller en tournant au lieu d'aller droit, ou de prendre, au lieu de la direction naturelle, une direction oblique ou détournée. Tordre signifie tourner en long et de biais.

On a dit autrefois, il m'a tors et mors le bras, pour tordu et mordu. Quoi qu'il en soit, tors est resté comme adjectif, et l'on dit fil tors, col tors, colonne torse, sucre tors, etc.

Cet adjectif indique simplement la direction d'un corps qui va en tournant en long et de biais, mais sans marquer un défaut dans la chose torse, quoique absolument cette direction puisse être défectueuse dans quelque objet. Ainsi ce mot, particulièrement affecté aux arts, sert à qualifier divers ouvrages tournés ou contournés en vis, en spirale. Cette direction est précisément celle qu'il convenait ou qu'il s'agissait de leur donner; aussi est-elle avantageuse dans le fil tors pour sa destination, et agréable dans la colonne torse. L'ancien usage s'est maintenu de dire col tors, jambes torses; mais dans ces cas-là même cette direction n'est qu'accidentellement un défaut que l'épithète n'exprime plus.

L'adjectif tortu emporte, au contraire, une idée de défaut ou de censure. Un corps est tortu, quand, au lieu d'être droit comme il devrait l'être, il est de travers, contrefait, mal tourné. Un homme contrefait ou fait de travers est tortu.

Un corps peut être ou naturellement ou accidentellement tortu. Mais il n'y a de tordu que ce qu'on a tordu de force, ou en changeant avec effort sa direction propre et naturelle. Le participe passif suppose l'action de tordre, et marque l'effet éprouvé par le sujet.

(1) Trad. du Nouv. Test., JOAN., XVIII, 6.

Comme le participe *tordu* exprime un rapport à l'action de *tordre*, ou à l'événement de se *tordre*, le participe *tortué* exprime de même un rapport à l'action de *tortuer* et à l'événement de se *tortuer*. Ce dernier verbe, bon à établir, signifie tourner en divers sens, fausser, courber, rebrousser des corps solides, qui par là se déforment, et qui conservent une direction contraire à leur destination. Vous *tortuez* une aiguille, la pointe d'un compas, une épingle, qui ne sont plus propres alors pour l'usage qu'on en fait.

Tortillé a également le rapport propre au participe. *Tortiller* signifie *tordre* à plusieurs *tours* plus ou moins serrés; et il se dit proprement des corps flexibles, faciles à plier. On *tortille* des fils, des cheveux, des brins d'osier, de la filasse, du papier, etc. Il y a donc un dessein et un objet particulier dans l'objet *tortillé*, et ce mot, comme le mot *tors*, n'emporte pas un défaut.

Je pourrais ajouter à ces mots celui de *tortueux* dérivé de *tortu*, et celui d'*entortillé*, composé de *tortillé*.

Tortueux signifie ce qui fait beaucoup de tours et de retours, comme une rivière, un serpent, un chemin qui se détourne pour retourner sur lui-même.

Entortillé se dit des choses tournées autour d'une autre, entrelacées avec une autre, ou enveloppées dans une chose *tortillée* ou mêlée d'une manière confuse. (R.)

1306. Tort, Injure.

Le *tort* regarde particulièrement les biens et la réputation; il ravit ce qui est dû. L'*injure* regarde proprement les qualités personnelles; elle impute des défauts. Le premier nuit, la seconde offense.

Le zèle imprudent d'un ami fait quelquefois plus de *tort* que la colère d'un ennemi. La plus grande *injure* qu'on puisse faire à un honnête homme est de se défier de sa probité. (G.)

1307. Tort, Préjudice, Dommage, Détriment.

Le *tort* blesse le droit de celui à qui on le fait. Le *préjudice* nuit aux intérêts de celui à qui on le porte. Le *dommage* cause une perte à celui qui le souffre. Le *détriment* détériore la chose de celui qui le reçoit.

L'action injuste fait par elle-même le *tort*. L'action nuisible cause, par ses suites, le *préjudice*. L'action offensive porte avec elle le *dommage*. L'action maligne, en quelque sorte, opère, par contre-coup ou par des influences, le *détriment*.

Un privilège particulier qui prive une sorte de citoyens de l'exercice d'un droit, leur fait *tort*. Une nouvelle maison de commerce qui croise les autres et leur enlève des bénéfices par sa concurrence, leur porte *préjudice*, mais sans attenter au droit d'autrui. De quelque manière que vous opérerez la perte, le dépérissement, la diminution d'une chose, vous faites ou vous causez du *dommage*. Une exemption particulière d'impôt tourne au *détriment* du peuple sur qui l'impôt est rejeté.

L'auteur du *tort* fait son bien ou se satisfait par le mal d'autrui. L'auteur du *préjudice* fait son affaire, dont il résulte quelque mal pour autrui. L'auteur du *dommage* fait une action qui fait le mal d'autrui. L'auteur du *détriment* fait une chose qui devient un mal pour autrui.

Nous disons proprement *faire un tort*, *faire un dommage*: or, cette locution suppose que c'est là son effet propre ou immédiat, direct, naturel. On dit plutôt *faire une chose au préjudice*, *au détriment de quelqu'un*: or, cette expression n'indique qu'un effet ultérieur, plus ou moins éloigné, résultant seulement de l'action. Ainsi, l'on dit qu'une chose *va*, *tend*, *tourne*, *aboutit au préjudice* ou *au détriment d'autrui*, et non à son *tort* ou à son *dommage*. Ces deux premiers termes désignent donc une marche, une révolution, une succession d'effets qui aboutissent à un objet éloigné; tandis que le *tort* et le *dommage* annoncent l'objet ou l'effet propre de la chose.

Le *tort* se fait proprement aux personnes ; et ce mot emporte une idée morale : le *dommage* attaque directement les choses et rejaillit sur les personnes ; l'idée de ce mot est physique. Ainsi, l'on fait *tort* à une personne dans ses biens, dans son honneur ; et le *dommage* qu'on fait aux biens de quelqu'un lui fait un *tort*. L'idée de *préjudice* est plutôt morale, et celle de *détriment* est proprement physique ; tout mauvais effet pour la personne est *préjudice* : le *détriment* est une altération et une dégradation ; c'est un *dommage* opéré sur la chose et par relation sur la personne.

Par le *dommage* et le *détriment* on perd toujours la chose, ou partie de la chose ou de la valeur de la chose qu'on possédait ; mais souvent par le *tort* ou le *préjudice*, on ne fait qu'empêcher quelqu'un d'acquérir ce qu'il aurait légitimement acquis sans cela.

Je sais que *tort* se dit souvent, par extension ou par abus, des *dommages* causés sans injustice ou même par des causes inanimées. On dit que la grêle a fait beaucoup de *tort* dans un canton : on dit qu'un deuil de cour fait *tort* à certains marchands. Ces applications du mot indiquent seulement un effet semblable à celui d'un *tort* rigoureux. (R.)

1308. Total, Somme.

On appelle *total* ou *somme* le résultat de l'addition.

Il ne saurait y avoir de différence entre ces deux mots s'ils étaient également employés dans le langage technique de la science.

Ce qui fait leur différence c'est que *total* est employé dans l'usage commun, dans le style commercial, dans la tenue des livres, mais n'est que fort rarement usité dans le langage de la science.

Somme, au contraire appartient à la science.

Le négociant fait le *total*, le mathématicien la *somme*.

De là une différence nouvelle qui n'est que la conséquence de la première. *Total* ne se dit que des nombres, tandis que *somme* se dira de toutes sortes de quantités. La *somme* des angles d'un triangle est égale à deux droits. La *somme* des côtés, la *somme* des carrés, etc.

On ne fait pas le *total*, mais la *somme* d'une addition algébrique.

En mathématiques cependant on se sert quelquefois du mot *total* pour désigner le résultat définitif d'un certain nombre de *sommes* partielles, mais, la différence indiquée n'en subsiste pas moins.

Total, n'appartenant pas à la langue des spéculations mathématiques, se rencontre plus souvent dans les écrivains qui traitent de sujets différents. L'accroissement des femmes, qui, dans le *total*, est moindre que celui des hommes, se fait aussi en même temps. (BUFFON.) V. F.

1309. Touchant, Pathétique.

Le *touchant* est ce qui émeut l'âme d'une manière tendre en la frappant dans un endroit sensible : le *pathétique* est ce qui l'émeut par une suite de sentiments attendrissants.

Une chose peut être *touchante* pour une personne chez qui elle réveille d'anciennes émotions, et ne pas l'être pour une autre ; le *pathétique* produit son effet sur toutes les personnes susceptibles d'attendrissement.

Le *touchant* s'insinue dans l'âme et la remplit de sentiments conformes à ses plus douces habitudes, et qu'elle aime à entretenir ; le *pathétique* l'arrache à elle-même, à ses propres sentiments, la remue, la déchire et peut lui faire éprouver des sensations douloureuses : on peut sourire d'un mouvement *touchant* ; le *pathétique* fait pleurer : un discours *touchant* attendrit en faveur d'un malheureux ; un discours *pathétique* peut vaincre la colère d'un ennemi.

Un mot peut être *touchant* ; le *pathétique* se compose d'une abondance de sentiments qui demandent une expression un peu plus prolongée.

On peut être *touchant* par la seule simplicité ; le *pathétique* veut toute l'exubérance et, comme on l'a dit, *le luxe de la douleur*.

Ce qui est *touchant* peut élever l'âme et s'allier avec l'héroïsme ; le *pathétique* l'amollit et ne la dispose qu'à la pitié : on est *touché* d'un courage qu'on admire ; des plaintes douloureuses sont *pathétiques*.

Les anciens avaient plus que nous le *pathétique* qui résulte de l'expression des sentiments de la nature dans toute leur naïveté ; nous connaissons mieux ces effets *touchants* qui résultent de la force d'âme réunie à la sensibilité.

Le *touchant* peut résulter du simple exposé d'un sentiment attendrissant, noble ou généreux ; le spectacle de la douleur est nécessaire pour produire le *pathétique* : une narration pourra être *touchante* ; mais pour que le *pathétique* s'y mêle, il faudra rendre présent à notre imagination le malheureux dont on nous entretient. (F. G.)

L'adjectif *touchant* désigne, comme *toucher*, ce qui excite la sensibilité ; et l'adjectif *pathétique* désigne, comme *émouvoir*, ce qui excite la passion. Le *pathétique* produit des sentiments ou violents ou tendres ; le *touchant* ne produit que des sentiments tendres et doux. Un discours *pathétique* vous inspire l'indignation comme la miséricorde. Un objet *touchant* ne vous inspire que de l'affection.

Pathétique ne se dit que du discours, des mouvements, des sons, des accents, du chant, des signes expressifs et capables d'*émouvoir* le cœur qu'les passions : *touchant* se dit également des choses, des objets, des événements qui affectent le cœur de manière à l'intéresser. (R.)

1310. Toucher, Émouvoir.

Ces verbes ne se confondent, par une synonymie apparente, que quand ils expriment figurément l'action de causer une altération dans l'âme. *Émouvoir* signifie faire mouvoir, mettre en mouvement ; on *émeut* les humeurs, les sens, les esprits. L'*émotion* est un *mouvement* d'agitation et de trouble : c'est ainsi que l'âme est *émue*. *Toucher* se prend dans l'acception d'atteindre et de frapper ; et c'est à peu près dans ce sens qu'on *touche* l'âme.

L'action de *toucher* fait une impression dans l'âme : l'action d'*émouvoir* lui cause une agitation. L'impression produit l'agitation : ce qui vous *touche*, vous *émeut* ; si vous êtes *ému*, vous avez été *touché*. L'orateur a pour objet d'*émouvoir* ; et il emploie les moyens de *toucher*. Pour *émouvoir* l'âme, il faut la *toucher*, comme il faut *toucher* le corps pour le *mouvoir*.

Ce qui *touche* excite la sensibilité : ce qui *émeut* excite une passion. On est *touché* de pitié, de compassion, de repentir, etc. ; on est *ému* de pitié, de peur, de colère, etc. On cherche à vous *toucher* pour vous attendrir, vous gagner, vous ramener : on vous *émeut*, même sans le chercher, et quelquefois en vous offensant, en vous irritant, en vous causant des mouvements fâcheux, défavorables. L'action d'*émouvoir* s'étend donc plus loin que celle de *toucher*. On est *ému*, et non pas *touché* de colère.

1311. Toucher, Manier.

On *touche* plus légèrement ; on *manie* à pleine main.

On *touche* une colonne, pour savoir si elle est de marbre ou de bois. On *manie* une étoffe pour connaître si elle a du corps et de la force.

Il y a du danger à *toucher* ce qui est fragile : il n'y a point de plaisir à *manier* ce qui est rude. (G.)

Toucher, c'est se mettre ou se trouver en contact avec un objet de quelque manière que ce soit. On ne *touche* pas seulement avec la main. On *touche* du pied, du bras, d'une baguette. (ACADÉMIE.)

Manier, c'est tenir à pleine main, garder, serrer dans ses mains, tourner dans tous les sens.

On peut *toucher* par mégarde, sans but déterminé. On *manie*, soit pour s'assurer de la qualité d'une chose : *Manier* un drap pour voir s'il est fin.

(ACADÉMIE.) On *manie* encore pour donner une forme à la matière. De là un sens que ne saurait prendre *toucher* : c'est employer habilement la matière. Ce serrurier *manie* le fer comme si c'était du plomb. (ACADÉMIE.) Ce sculpteur *manie* bien la terre, le marbre. (INEM.) Et au figuré on *manie* les esprits, les caractères en les tournant, les conduisant, les pliant à son gré.

On *touche* d'un seul coup ; il faut plus de temps pour *manier*. On *touche* en passant, on s'arrête pour *manier*. De là encore on dira *manier* pour les choses qu'on a l'habitude d'avoir dans les mains. Le paresseux qui n'ouvre jamais un livre, ne *touche* point aux livres ;

Sacrés sont-ils : car personne n'y *touche*.

L'homme laborieux qui lit beaucoup les *manie*. J'ai *manie* beaucoup de livres dans ma vie. (ACADÉMIE.)

Toucher veut dire plus particulièrement quelquefois ne faire qu'effleurer, passer rapidement sur une chose ; *manier* veut dire précisément le contraire. Un auteur *retouche* un ouvrage en y faisant des corrections légères ; s'il entreprend de le *remanier*, il change tout. (V. F.)

1312. Toujours, Continuellement.

Ce qu'on fait *toujours* se fait en tout temps et en toute occasion. Ce qu'on fait *continuellement* se fait sans interruption et sans relâche.

Il faut *toujours* préférer son devoir à son plaisir. Il est difficile d'être *continuellement* appliqué au travail.

Pour plaire en compagnie, il faut y parler *toujours* bien, mais non pas *continuellement*. (G.)

1313. Tour, Tournure.

Le *tour* donne la *tournure* ; la chose reçoit la *tournure* donnée par le *tour*. La *tournure* est la forme qui reste à la chose tournée ou changée par un certain *tour*. Les mœurs prennent un certain *tour*, et il en résulte une habitude, une *tournure* particulière. Avec un *tour* d'imagination, on voit les choses comme on veut les voir : avec une certaine *tournure* d'imagination, ou telle manière habituelle de voir, on est heureux ou malheureux dans toutes sortes de positions, quoi qu'il arrive.

Toute forme est un certain *tour*, mais la *tournure* annonce la forme caractéristique ou habituelle, la manière d'être ou l'état des choses.

Vous direz plutôt un *tour* de phrase, et la *tournure* du style.

Les formes ordinaires de la langue ne sont que des *tours* ; mais j'appellerais plutôt *tournures* ces *tours* singuliers qui, contraires aux formes communes, et même contraires aux règles ou de l'analogie ou de la grammaire, mais reçus, servent, par leur singularité même et leur désordre grammatical, à donner plus de force à la couleur, plus de mouvement à la passion, plus de philosophie à l'arrangement des idées, plus de grâce à l'expression. (R.)

1314. Tour, Circonférence, Circuit.

Dans l'acception présente, le *tour* est la ligne qu'on décrit, ou l'espace qu'on parcourt en suivant la direction courbe des parties extérieures d'un corps ou d'une étendue, de manière à revenir au point d'où l'on était parti. La *circonférence* est la ligne courbe décrite ou formée par les parties d'un corps ou de l'espace, les plus éloignées du centre. Le *circuit* est la ligne ou le terme auquel aboutissent et dans lequel se renferment les parties d'un corps ou d'une étendue, en s'éloignant de la ligne droite ou en formant des *tours*, des détours, des retours.

Vous faites le *tour* de votre jardin ; des remparts font le *tour* de la ville. Vous ne faites pas la *circonférence* d'un corps, mais le corps a sa *circonférence* ; elle est marquée par l'extrémité de ses parties, de ses rayons. Vous ne faites pas le *circuit* de la chose ; mais la chose fait un *circuit* dans lequel elle se

renferme, ou vous tracez le *circuit* qui doit former en quelque sorte son enceinte.

Tour est le terme vulgaire, et qui ne se prend pas toujours dans le sens rigoureux. On dit qu'on a fait le *tour* de la ville quand on a été dans ses différents quartiers. *Circonférence* est un terme de géométrie; et si, à toute rigueur, ce terme regarde proprement le cercle, lorsqu'on l'applique à des figures irrégulières dont il désigne la courbure, il est néanmoins astreint à la rigueur géométrique des rapports que l'on envisage et des calculs que l'on fait. *Circuit* est un terme détourné de son sens propre, qui est de s'éloigner de la ligne droite et de faire des détours.

En style de peinture et de sculpture, on dit le *contour* pour désigner la ligne qui termine la figure ou les lignes qui terminent les différentes parties de la figure, la dessinent ou en marquent la forme.

En style d'architecture, on dit le pourtour d'un bâtiment, d'une cour, d'une chambre, pour désigner *tout le tour*, le *tour* entier de la chose, dont on fait le toisé. (R.)

L'article de Roubaud n'est pas très-clair et ses assertions ne nous ont pas semblé solidement fondées.

Le *tour* n'est point synonyme de *circonférence* quand il signifie le chemin que l'on fait autour d'une chose et l'on ne dira jamais faire la *circonférence* d'un jardin, comme on dit en faire le *tour*. Mais *tour*, comparé à *circonférence* est un mot simple, usuel, tandis que *circonférence* est un mot technique et rigoureux. On dit très-bien avec l'Académie : Cette robe a tant d'aunes de *tour*; le *tour* d'un arbre; cette ville a une lieue de *tour*; le *tour* du visage, le *tour* du cou. *Tour* est même quelquefois opposé à *circonférence* quand il s'agit de moindres objets. Ce phoque avait cinq pieds de *circonférence* à l'endroit de son corps le plus épais, et seulement un pied neuf pouces de *tour* auprès de l'origine de la queue. (BUFFON.)

Circonférence appartient à la géométrie, à la science. La *circonférence* du cercle. La *circonférence* de la terre, du ciel: (ACADÉMIE.) Si on l'emploie en dehors du langage mathématique, il a une certaine noblesse qui, dans le passage suivant, de l'*Impromptu de Versailles*, sert à relever la grossièreté comique des mots qui l'accompagnent: Vous moquez-vous? Il faut un roi gras et gros comme quatre; un roi, morbleu! qui soit entripaillé comme il faut; un roi d'une vaste *circonférence*, et qui puisse remplir un trône de la belle manière. La belle chose qu'un roi d'une taille galante! (MOLIÈRE.) De plus, *circonférence* est en quelque sorte synonyme d'enceinte. Cette ville renferme de vastes jardins dans sa *circonférence*. (ACADÉMIE.)

Si *tour* se dit, au lieu de *circonférence*, en parlant des petites choses, *circuit* se dira mieux des grandes, d'une ville, d'un pays. Cette ville a une grande lieue de *circuit*. Un vaste *circuit*. (ACADÉMIE.) La racine de *circuit* est *circum*, *ire*, aller autour: il est donc impossible d'en séparer l'idée de marcher autour. Le *circuit* est proprement la mesure que l'on obtient en faisant le *tour*. Il faut croire que l'auteur a entendu par soixante journées de marche le *circuit* de toute la province. (VOLTAIRE.) (V. F.)

1315. Tout, Chaque.

Ces deux mots désignent également la totalité des individus de l'espèce exprimée par le nom appellatif avant lequel on les place. Voilà jusqu'où va la synonymie de ces deux articles.

Mais *tout* suppose uniformité dans le détail, et exclut les exceptions et les différences: *chaque*, au contraire, suppose et indique nécessairement des différences dans le détail.

Tout homme a des passions; c'est une suite nécessaire de sa nature. *Chaque*

homme a sa passion dominante ; c'est une suite nécessaire de la diversité des tempéraments. (B., *Gramm. gén.*, liv. II, ch. III, art. 2.)

1316. Tout, Tout le, Tous les.

Quoique le mot *tout* désigne toujours une totalité, il la marque cependant diversement, selon la manière dont il est construit.

Tout, au singulier, et employé sans l'article *le* avant un nom appellatif, est lui-même article universel collectif ; il marque la totalité des individus de l'espèce signifiée par le nom, et les fait considérer sous le même aspect, et comme susceptibles du même attribut, sans aucune différence distinctive.

Tout, au singulier et suivi de l'article indicatif *le*, avant un nom appellatif, est alors adjectif physique qui exprime la totalité, non des individus de l'espèce, mais des parties intégrantes qui constituent l'individu.

De là vient l'énorme différence de ces deux phrases : *Tout homme* est sujet à la mort, et *tout l'homme* est sujet à la mort. La première veut dire qu'il n'y a pas un seul homme qui ne soit sujet à la mort ; vérité dont la méditation peut avoir une influence utile sur la conduite des hommes : la seconde signifie qu'il n'y a aucune partie de l'homme qui ne soit sujette à la mort ; erreur dont la croyance pourrait entraîner les plus grands désordres.

Tous, au pluriel, et suivi de *les* avant un nom appellatif, reprend la fonction d'article universel collectif, et marque la totalité des individus de l'espèce, sans exception, comme *tout* sans *le* au singulier : voici la différence qu'il y a alors entre les deux nombres.

Tout, au singulier, marque la totalité physique des individus de l'espèce, dans le cas où l'attribut est en matière nécessaire : et c'est pour cela qu'alors on ne doit pas le joindre à *le* qui a, comme on l'a dit dans un article précédent (*Le, les*), la même destination ; il y aurait périssologie, puisqu'il y aurait inutilement double indication du même point de vue. *Tous les*, au pluriel, marque la totalité physique des individus de l'espèce, dans le cas où l'attribut est en matière contingente. *Les*, on l'a vu (article cité plus haut), est alors le signe convenu de la possibilité des exceptions ; mais cette possibilité peut exister sans le fait ; et pour le marquer, quand il est nécessaire, on joint *tous* avec *les*, afin de déclarer formellement exclues les exceptions que *les* pourrait faire soupçonner.

S'il est question, par exemple, d'un détachement de trois cents hommes, que l'on a d'abord crus enlevés avec leurs équipages, il y aura bien de la différence entre dire : *Les soldats* réparurent, mais *les bagages* ne revinrent pas ; et dire : *Tous les soldats* réparurent, mais *tous les bagages* ne revinrent pas.

Par la première phrase, on fait entendre seulement que le gros de la troupe reparut, sans répondre numériquement des trois cents ; et que rien des bagages ne revint, ou du moins qu'il en revint bien peu de chose : par la seconde phrase, on assure, sans exception, que les trois cents soldats réparurent ; mais on fait entendre qu'il ne revint qu'une partie des bagages. (B., *Grammaire générale*, liv. II, ch. III, art. 2.)

1317. Tout, Le.

Le et *tout*, comme on vient de le dire dans les deux articles précédents (1), marquent également la totalité physique des individus de l'espèce signifiée par le nom appellatif : ils sont donc synonymes à cet égard, et il faut voir quelles sont les différences qui peuvent les distinguer dans l'usage.

Le ne marque la totalité des individus que secondairement et indirectement,

(1) Ce n'est pas dans les deux articles précédents, mais dans l'article précédent : *Tout, Tout le, Tout les* ; et dans l'article que nous avons cité : *Le, Les*, qui se trouve à sa place alphabétique (page 434) dans notre Dictionnaire. (V. F.)

parce qu'il désigne primitivement et directement l'espèce. *Tout* marque, au contraire, primitivement et directement, la totalité physique des individus, et ne peut désigner l'espèce que secondairement et indirectement.

Le marque la totalité des individus, parce que l'espèce les comprend tous. *Tout* désigne l'espèce, parce que la totalité des individus la constitue.

Le choix entre ces deux articles doit donc se régler sur la différence des applications que l'on a à faire de la proposition universelle.

Le doit être préféré, si l'on veut établir un principe général, pour en tirer des conséquences également générales. *L'homme* est faible et continuellement exposé à de dangereuses tentations : il a donc un besoin perpétuel de la grâce pour ne pas succomber.

Tout est mieux, si l'on veut passer d'un principe général à des conséquences et à des applications particulières. *Tout homme* est faible et continuellement exposé à de dangereuses tentations : par quel privilège particulier prétendez-vous donc n'avoir rien à craindre de celles auxquelles vous vous exposez de gaieté de cœur ? (B.)

4318. Traduction, Version.

La *traduction* est en langue moderne et la *version* en langue ancienne. Ainsi la Bible française de Sacy est une *traduction*, et les Bibles latines, grecques, arabes et syriaques, sont des *versions*.

Les *traductions*, pour être parfaitement bonnes, ne doivent être ni plus ornées, ni moins belles que l'original. Les anciennes *versions* de l'Écriture sainte ont acquis presque autant d'autorité que le texte hébreu.

Une nouvelle *traduction* de Virgile et d'Horace pourrait encore plaire après toutes celles qui ont paru. L'auteur et le temps de la *version* des Septante sont inconnus. (G.)

On entend également par ces deux mots la copie qui se fait dans une langue, d'un discours premièrement énoncé dans une autre : comme d'hébreu en grec, de grec en latin, de latin en français, etc. Mais l'usage ordinaire nous indique que ces deux mots diffèrent entre eux par quelques idées accessoires, puisque l'on emploie l'un en bien des cas où l'on ne pourrait pas se servir de l'autre. On dit, en parlant des saintes Écritures, la *version* des Septante, la *version* vulgate ; et l'on ne dirait pas de même la *traduction* des Septante, la *traduction* vulgate : on dit, au contraire, que Vaugelas a fait une excellente *traduction* de Quinte-Curce, et l'on ne pourrait pas dire qu'il en a fait une excellente *version*.

M. l'abbé Girard croit que les *traductions* sont en langues modernes, et les *versions* en langues anciennes : il n'y voit point d'autre différence. Pour moi, je crois que celle-là même est fautive, puisque l'on trouve, par exemple, dans Cicéron, de bonnes *traductions* latines de quelques morceaux de Platon, et que l'on fait faire aux jeunes étudiants des *versions* du grec et du latin dans leur langue maternelle.

Il me semble que la *version* est plus littérale, plus attachée aux procédés propres de la langue originale, et plus asservie dans ses moyens aux vues de la construction analytique, et que la *traduction* est plus occupée du fond des pensées, plus attentive à les présenter sous la forme qui peut leur convenir dans la langue nouvelle, et plus assujettie dans ses expressions aux tours et aux idiotismes de cette langue.

La *version* littérale trouve ses lumières dans la marche invariable de la construction analytique, qui sert à lui faire remarquer les idiotismes de la langue originale, et à lui en donner l'intelligence, en remplissant ou indiquant le remplissage des vides de l'ellipse, en supprimant ou expliquant les redondances du pléonasme, en ramenant ou rappelant à la rectitude de l'ordre naturel les écarts de la construction usuelle.

La *traduction* ajoute aux découvertes de la *version* littérale le tour propre du génie de la langue dans laquelle elle prétend s'expliquer : elle n'emploie les secours analytiques que comme des moyens qui font entendre la pensée ; mais elle doit la rendre, cette pensée, comme on la rendrait dans le second idiome, si on l'avait conçue de soi-même, sans la puiser dans une langue étrangère.

La *version* ne doit être que fidèle et claire. La *traduction* doit avoir de plus de la facilité, de la convenance, de la correction, et le ton propre à la chose, conformément au génie du nouvel idiome.

L'art de la *traduction* suppose nécessairement celui de la *version* ; et c'est pour cela que les premiers essais de *traduction* que l'on fait faire aux enfants, dans les collèges, du grec ou du latin en français, sont très-bien nommés des *versions*.

Dans les *version* latines, grecques, syriaques, arabes, etc., de l'Écriture sainte, les auteurs ont tâché, par respect pour le texte sacré, de le suivre littéralement, et de mettre en quelque sorte l'hébreu même à la portée du vulgaire, sous les simples apparences du latin, du grec, du syriaque, de l'arabe, etc. ; mais il n'y a point proprement de *traduction*, parce que ce n'était pas l'intention des auteurs de rapprocher l'hébraïsme du génie de la langue dans laquelle ils écrivaient.

Nous pourrions donc avoir en français *version* et *traduction* du même texte, selon la manière dont on le rendrait dans notre langue ; et en voici la preuve sur le verset dix-neuf du premier chapitre de l'Évangile selon saint Jean :

« Les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites, afin qu'ils l'interrogeassent : Qui es-tu ? » Voilà la *version* où l'hébraïsme pur se montre d'une manière évidente dans cette interrogation directe.

Adaptons le tour de notre langue à la même pensée, et disons : « Les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites, pour savoir de lui qui il était, » et nous aurons une *traduction*. (B., *Encyclopédie*. XVI, 510.)

1319. Train, Équipage.

Le *train* regarde la suite, et l'*équipage* le service.

On dit un grand *train* et un bel *équipage*.

Il n'appartient qu'aux princes d'avoir des *trains* nombreux et de superbes *équipages*. (G.)

Le *train* est ce qu'on traîne après soi : on a un *train* plus ou moins grand, suivant le nombre de personnes ou de bêtes de somme qu'on emmène à sa suite. Elle a un grand *train*, dix carrosses à six chevaux, un fourgon, huit cavaliers, enfin à la grande. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.) Le *train* de madame de Montespan était de quarante-cinq personnes. (IDEM.)

Il faut remarquer que *train* se dit surtout des personnes qui forment la suite, qui font cortège. Tout son *train* était arrivé à onze heures. Tous ces pauvres gens étaient en larmes. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Grosse maison, grand *train*, nombre de gens. (LA FONTAINE.)

A prendre au propre, le sens d'*équipage*, qui a pour racine le latin *equus* : cheval, est déterminé par cette phrase de La Bruyère : « Les Crispins se cotisent et rassemblent dans leur famille jusques à dix chevaux pour allonger un *équipage* qui, avec un essaim de gens de livrée où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au cours. »

Comparé à *train*, il est pris au figuré, il indique tout ce qui témoigne au dehors de la magnificence, de la richesse ou le contraire. Un homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcôves, jouir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville, avoir un grand *équipage*... ; mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents. (LA BRUYÈRE.) Pendant

que tous les peuples courent à lui et que leurs acclamations ne lui promettent rien moins qu'un trône, cependant il méprise tellement toute cette vaine grandeur, qu'il déshonore et flétrit son propre triomphe par son triste et misérable *équipage*. (BOSSUET.) Qu'il était éloigné de vouloir en imposer à ses peuples par la magnificence de ses *équipages* et la pompe de son cortège! Ministre de la loi de charité, il voulait inspirer l'amour et non la terreur, et, pour y réussir, il lui suffisait de se montrer avec l'appareil de ses vertus. Aussi les pauvres formaient-ils tout son *train*... (BOSSUET.)

Le Joconde de La Fontaine et le roi de Lombardie se mettent en route sans *train* et ils mettent « dans leur *équipage*, » un livre où ils doivent inscrire la liste de leurs succès.

Équipage peut même se restreindre jusqu'à ne signifier que l'habillement. On dit un *équipage* de gueux. Il faut quelquefois pardonner à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche et un magnifique *équipage*, s'en croit plus de naissance et d'esprit. (LA BRUYÈRE.)

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe *équipage*
Peut souvent, en un passage,
Causer du retardement. (LA FONTAINE.)

Ne soyez point surpris, don Juan, de me voir à cette heure dans cet *équipage*. (MOLIÈRE.) Mais, dans tous ces exemples, l'*équipage* est un habillement qui fait connaître la situation, la fortune, le rang de ceux qui le portent. (V. F.)

1320. Train, Entraîner.

Ces mots paraissent être quelquefois employés indifféremment, ou du moins la différence n'en est pas toujours remarquée. On dit que le guet *traîne* ou *entraîne* un homme en prison; qu'une rivière *traîne* ou *entraîne* beaucoup de sable; que la guerre *traîne* ou *entraîne* de grands maux, etc. *Entraîner*, c'est *traîner en, dans, en ou avec soi*, dans un lieu ou un nouvel état, malgré l'opposition et la résistance de la chose.

Traîner, c'est tirer après soi; *entraîner*, *traîner* avec soi, comme l'observe l'Académie. On *traîne* à sa suite, on *entraîne* dans son cours.

La guerre *entraîne* avec elle des maux sans nombre, et *traîne* après elle des maux sans fin.

On *traîne* ce qu'on ne peut pas porter; on *entraîne* ce qui ne veut pas aller.

Il faut bien *traîner* sa chaîne quand on ne peut pas la porter. Il faut bien *entraîner* un insensé quand il ne veut pas qu'on le mène.

L'action de *traîner* demande sans doute souvent une force qui triomphe d'une résistance; elle est lente quelquefois. L'action d'*entraîner* demande une grande force qui triomphe de toute résistance; elle a un prompt et un grand effet.

Le ruisseau *traîne* du sable, et le torrent *entraîne* tout ce qu'il rencontre.

Des chevaux *traînent* un char, le char *entraîne* les chevaux dans une pente rapide.

Entraîner, qui désigne la violence au propre, n'exigera au figuré qu'une violence douce, tandis que *traîner* marquera plutôt une violente contrainte. (R.)

1321. Traite, Trajet.

On dit proprement *traite* en parlant de la terre, et *trajet* en parlant des eaux. On dit le *trajet* et non la *traite* de Calais à Douvres. (R.)

Les îles Maldives ne sont séparées les unes des autres que par de petits *trajets* de mer. (BUFFON.) Le *trajet* d'un bord de cette rivière à l'autre est d'un grand quart

de lieue. (BUFFON). On dit faire le noir *trajet*, pour passer le Styx. (ACADÉMIE.)

Il est une autre différence plus importante : la *traite* est l'étendue de chemin qu'on fait sans s'arrêter, sans se reposer. Il a fait quatre lieues tout d'une *traite*.

Depuis huit jours entiers, avec vos longues *traites*,
Nous sommes à piquer des chiennes de mazettes. (MOLIÈRE.)

Les particuliers pouvaient courir avec les chevaux destinés aux courriers de Louis XI, en payant dix sous par cheval, chaque *traite* de quatre lieues. (VOLTAIRE.)

Traite ne pourra donc se dire pour les grandes distances, tandis que *trajet*, qui s'emploie ainsi en parlant de la terre, se dira aussi bien des longues distances que des courtes.

De plus, *traite* a un sens actif : c'est le chemin que l'on fait. On dit ma *traite*.

Adieu, dit le renard, ma *traite* est longue à faire. (LA FONTAINE.)

C'est-à-dire j'ai beaucoup à marcher. Si vous faites vos *traites* trop longues, vous tuerez vos chevaux. (ACADÉMIE.) Ce jeune Anglais était de la figure la plus intéressante, de la santé la plus robuste, il faisait les plus grandes *traites* à pied. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.) Il était jour et, cheminant par monts et par vaux, nous avions déjà fait longue *traite*. (COURRIER.) Il ne s'agit pas là de distance d'un point à un autre, mais d'une marche plus ou moins longue.

Trajet, au contraire, indique toujours la distance d'un point à un autre. On fait une *traite* plus ou moins longue. Le *trajet* de telle ville à telle autre est de tant de lieues. Le *trajet* de Paris à Rouen est de quarante lieues. On fait une *traite* du moment qu'on marche un certain temps de suite. Il n'y a de *trajet* que d'un point de départ à un point d'arrivée. (V. F.)

1322. Traité, Marché.

Selon l'Académie, le *traité* est une convention, un accommodement sur des affaires d'importance, sur un *marché considérable*. Le *marché* est le prix de la chose qu'on achète avec des conventions, des conditions.

Le roi fait des *traités* avec des financiers pour une levée de droits, pour la fourniture des vivres aux troupes, etc. Chacun fait des *marchés* pour l'acquisition des choses vénales, pour l'exécution de quelque ouvrage.

L'idée propre et dominante du *traité* est celle de fixer les conventions et d'établir les stipulations respectives des parties. L'idée propre et dominante du *marché* est celle de s'accorder sur le prix des choses, et de faire un échange de valeurs et de services.

On négocie pour faire un *traité* ; il y a des intérêts considérables à régler. On marchandé pour faire un bon *marché* ; il s'agit d'obtenir un bon prix. Il faut savoir les affaires pour faire des *traités* convenables : il faut savoir la valeur des choses pour faire de bons *marchés*. (R.)

1323. Tranchant, Décisif, Péremptoire.

On dit des raisons, des arguments, des moyens *tranchants*, *décisifs*, *péremptoirs*.

Tranchant, qui *tranche*, coupe, sépare en coupant, taille, divise en long ou en travers. Tout le monde connaît l'effet d'un instrument *tranchant*.

Décisif, qui *décide*, juge, résout.

Péremptoire, ce qui fait tomber l'opposition. On a appelé *péremptoire* ce qui met fin aux débats entre les plaideurs, et ne permet pas à un adversaire de tergiverser. Dans le style dogmatique, c'est ce contre quoi il n'y a rien à alléguer, ce qui est sans réplique.

Le mot *tranchant* marque particulièrement ici l'efficacité du moyen et la

promptitude de l'effet qu'il produit. *Décisif* annonce la discussion et le moyen qui est propre pour la terminer. *Péremptoire* indique l'opposition, et un moyen qui doit la faire cesser.

Ce qui lève les difficultés et aplanit les obstacles tout d'un coup est *tranchant*. Ce qui ne laisse plus de doute et entraîne le jugement est *décisif*. Ce qui ne souffre plus d'opposition et interdit la réplique est *péremptoire*.

Tranchant et *décisif* se disent des personnes. L'homme *tranchant* ne voit point de difficulté : l'homme *décisif* n'a point de doute. A la confiance de celui-ci, l'autre ajoute l'arrogance. Le personnage *tranchant* veut vous imposer : le personnage *décisif* s'en fait accroire. Celui-là prend un ton et un air d'autorité : celui-ci a le ton sec et un air de mérite. Il n'y a pas à raisonner avec le premier ; il n'est pas aisé de raisonner avec le second.

Il y a l'homme *décisif* et l'homme *décidé*. On est *décisif* en fait d'opinion et de jugement ; on est *décidé* quant à ses volontés et ses résolutions. L'homme *décisif* juge hardiment : l'homme *décidé* veut fermement. Le premier a bientôt pris un avis, il y tient opiniâtrément ; le second a bientôt pris son parti, et il y tient invariablement. (R.)

1324. Tranquille, Calme, Posé, Rassis.

Être *tranquille*, c'est n'avoir point d'inquiétude ; être *calme*, c'est n'avoir point de passion ; être *posé*, c'est n'avoir point de hâte ; être *rassis*, c'est n'avoir plus d'agitation.

On est *tranquille* par sa situation ; *calme*, par la disposition de son âme et de son esprit ; *posé*, par caractère ou par habitude : un jugement *rassis* est l'effet de la maturité de l'âge.

Un homme *rassis* est un homme de sang-froid, dont les actions et les jugements portent le caractère de la réflexion : un homme *posé* est celui qui ne fait rien à la légère, et dont toutes les manières ont un certain air de solidité : un homme *tranquille* est celui en qui on trouve la liberté d'un esprit exempt de trouble et d'agitation : un homme *calme* est celui qui possède une sérénité d'âme difficile à troubler.

Les peines et les craintes troublent la *tranquillité* : la joie et l'espérance détruisent le *calme* : l'esprit n'est plus *rassis* dès qu'il éprouve la moindre agitation : il suffit d'un mouvement un peu vif pour déranger l'homme *posé*.

La *tranquillité* de caractère tient à une sorte d'indifférence sur les événements qui, nous empêchant de les sentir, nous maintient dans une situation *tranquille*. Une âme *calme* est celle qui se possède assez pour rester immobile au milieu des agitations qui l'environnent. Un caractère *posé* est celui à qui une certaine froideur de tempérament permet d'appuyer sur tout, sans se laisser emporter par rien. Pour être *rassis*, il faut avoir été troublé, emporté par un mouvement quelconque, et être revenu à un état plus *calme*.

On ne dira point d'un jeune homme qu'il est *rassis* ; ce caractère appartient à l'âge mûr d'un homme qui a pu être emporté autrefois par la vivacité de la jeunesse ; mais un jeune homme peut être de sens *rassis* dans le moment où il n'est agité d'aucune des passions auxquelles il est capable de se laisser emporter. On ne dira point d'un vieillard qu'il est *posé* : la lenteur et la gravité étant le caractère de la vieillesse ne marquent en lui aucune disposition particulière. En voyant un sage demeurer *calme* au milieu des tourments qui agitent son corps sans ébranler son âme, on ne dira pas qu'il est *tranquille*. Un homme qu'on laisse mourir *tranquille* dans son lit n'est pas *calme* s'il est agité des terreurs de la mort.

On est *tranquille* sur l'événement d'un procès quand on est sûr de le gagner : on attend cet événement avec *calme*, quand on est décidé à s'y soumettre sans trouble, quel qu'il puisse être : l'homme *posé* va, sans se hâter, en savoir des

nouvelles : et celui que sa perte a troublé examine ensuite, lorsqu'il est *rassis*, de quelle manière il doit s'y prendre pour en appeler.

Le caractère de l'homme *posé* se manifeste en tout par sa conduite extérieure : un simple coup d'œil suffit pour distinguer l'homme d'un sens *rassis* de celui qui ne l'est pas ; avec de l'empire sur soi-même, on peut, sous des dehors *calmes*, cacher une âme peu *tranquille*.

Un grand capitaine dont l'esprit est *calme* au milieu d'une bataille, quoique son âme, occupée de l'incertitude du succès, ne soit pas *tranquille*, conserve un jugement *rassis*, et, s'il est nécessaire, des manières *posées*.

On ne tient guère à être plus ou moins *posé* ; c'est une manière d'être qui ne fait rien au bonheur : il est toujours avantageux de voir les choses de sens *rassis* : tout le monde veut être *tranquille* : beaucoup de gens, dans le *calme*, regrettent l'agitation qui l'a précédé.

La modération peut produire la *tranquillité* ; la religion donne le *calme* en quelque situation que l'on se trouve : on parvient, avec le temps, à un état *posé* : l'air *posé* ne tient quelquefois qu'aux habitudes du corps.

Le feuillage est *tranquille* quand rien ne l'agite : l'air est *calme* quand rien ne le trouble : le pain devient *rassis* à mesure que, s'éloignant du moment de la fermentation, il acquiert plus de consistance : un être agissant peut seul être *posé*. (F. G.)

1325. Tranquillité, Paix, Calme.

Ces mots, soit qu'on les applique à l'âme, à la république ou à quelque société particulière, expriment également une situation exempte de trouble et d'agitation, mais celui de *tranquillité* ne regarde précisément que la situation en elle-même, et dans le temps présent, indépendamment de toute relation : celui de *paix* regarde cette situation par rapport au dehors, et aux ennemis qui pourraient y causer de l'altération : celui de *calme* la regarde par rapport à l'événement, soit passé, soit futur ; en sorte qu'il la désigne comme succédant à une situation agitée, ou comme la précédant.

On a la *tranquillité* en soi-même, la *paix* avec les autres, et le *calme* après l'agitation.

Les gens inquiets n'ont point de *tranquillité* dans leur domestique. Les querelleurs ne sont guère en *paix* avec leurs voisins. Plus la passion a été orageuse, plus on goûte le *calme*.

Pour conserver la *tranquillité* de l'État, il faut faire valoir l'autorité sans abuser du pouvoir. Pour maintenir la *paix*, il faut être en état de faire la guerre. Ce n'est pas toujours en mollissant qu'on rétablit le *calme* chez un peuple mutiné. (G.)

1326. Transcrire, Copier.

Transcrire signifie écrire une seconde fois, transporter sur un autre papier, porter d'un livre à un autre. *Copier*, c'est, à la lettre, multiplier la chose, en tirer un double ou des doubles, former des exemplaires pour multiplier la chose, l'avoir en abondance, *copia*.

Vous *transcrivez* pour mettre au net, en forme, en règle, en état, dans un endroit convenable. Vous *copiez* pour multiplier, distribuer, répandre, conserver.

Un marchand *transcrira* chaque jour la feuille de ses ventes et de ses achats sur ses livres de compte, pour être en règle. Avant l'invention de l'imprimerie, qui fait une espèce de prodige de multiplication, il fallait *copier* les ouvrages à la main.

Transcrire annonce une conformité littérale, exacte ; *copier* ne désigne quelquefois qu'une ressemblance plus ou moins frappante.

Il est superflu d'observer que *transcrire* ne se dit qu'à l'égard de l'écriture

et qu'on copie des tableaux, des dessins, des manières, des actions, des personnes, tout ce qui s'imité. (R.)

1327. Transes, Angoisses.

La *transe* est l'effet qu'une grande peur produit sur l'esprit, comme le grand froid sur le corps : on est *transi* de peur comme on l'est de froid, lorsque la peur nous saisit de manière à nous faire trembler, à émousser nos sens, à éteindre notre activité, à nous glacer.

Les *angoisses* désignent un état de peine, de douleur pressante, de détresse, d'*anxiété*, causé par des embarras, des difficultés, la nécessité. M. de Voltaire, dans son Commentaire sur Corneille, se plaint, avec raison, que l'on néglige un mot si expressif. (R.)

Voltaire a dit avec raison qu'*angoisse* exprime la douleur présente et la crainte à la fois. *Transe* n'exprime que la crainte. L'Académie le définit par grande appréhension d'un mal qu'on croit prochain. On vit dans des *transes* continuelles, quand on est sans cesse exposé à des surprises qui effrayent. Quand les petits canards couvés par une poule vont s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les *transes* de cette pauvre nourrice. (BUFFON.)

Il conviendra surtout d'employer le mot *transe* quand il s'agira des craintes subites que nous causent des nouvelles mauvaises, ou plutôt pour exprimer l'état d'une personne qui s'attend sans cesse à apprendre une mauvaise nouvelle. Madame d'Argental est-elle en vie? Nous sommes dans des *transes* mortelles. (VOLTAIRE.)

Il est presque inutile d'ajouter qu'il convient mieux que son synonyme quand il s'agit de maux moindres, d'inquiétudes qui portent sur un sujet moins important.

On est dans l'*angoisse* quand, à la douleur présente, vient s'ajouter la crainte de la voir s'augmenter. La *transe* est subite et de peu de durée, l'*angoisse* peut durer bien plus longtemps et devenir un état. Massillon s'en sert en parlant de l'état d'un pécheur accablé de remords. Il s'emploie plus souvent que *transe* au propre. Les affections nerveuses sont souvent accompagnées d'*angoisses*. (ACADÉMIE.)

Ajoutons encore que *transe* appartient davantage au style familier, comique même, tandis qu'*angoisse* est plus noble et plus sérieux. (V. F.)

1328. Transport, Translation, Transporter, Transférer.

Tous ces mots désignent un changement de lieu ou de temps. *Transporter* et *transport* sont plus propres à marquer spécialement le terme du changement, sans rien marquer par eux-mêmes de l'état précédent de la chose *transportée* : au contraire, *transférer* et *translation* ajoutent à l'idée du changement celle d'une sorte de consistance de la chose *transférée* dans le premier état d'où elle sort.

Ainsi, l'on dit *transporter* des meubles, des marchandises, de l'argent, des troupes, de l'artillerie, d'un lieu à un autre; qu'un commissaire, un juge se *transporte* dans le lieu du délit; qu'on fait *transport* de ses droits à un autre; parce que, dans tous ces cas, on n'envisage que le lieu où se rendent les choses *transportées*, ou la personne à qui sont remis les droits qu'on abandonne.

Mais on dit *transférer* un prisonnier du Châtelet à la Conciergerie, un corps mort d'un cimetière dans un autre, des reliques d'une chasse ou d'une église dans une autre, une juridiction d'une ville dans une autre, pour marquer que les objets *transférés* résidaient auparavant, de droit ou de nécessité, dans les lieux d'où on les tire : c'est par la même raison que l'on dit la *translation* d'un évêque, d'un concile, d'un siège, d'un empire, d'une fête, etc.

Quand on *transfère* un magasin de marchandises précieuses, il faut tâcher de les *transporter* sans les gâter.

Constantin n'eut pas plutôt *transféré* le siège de l'empire de Rome à Constantinople, que tous les grands abandonnèrent l'Italie pour se *transporter* en Orient. (R.)

Transporter et *transférer* supposent également l'action de porter d'un lieu à un autre; mais *transférer* se prend dans un sens figuré.

Vous dites *transporter* toutes les fois que vous voulez rendre l'idée propre de *porter*, et vous dites *transférer* lorsqu'il s'agit de faire changer de place à un objet sans le *porter*. On *transporte* des denrées, des marchandises, de l'argent, qu'on porte, qu'on voiture, et on ne les *transfère* pas : on *transfère* un marché, une fête, une résidence qu'on change, qu'on place, qu'on établit ailleurs; et on ne les porte ni ne les voiture.

Voilà pourquoi on *transporte* ses marchandises et on *transfère* son magasin, on *transporte* ses meubles et on *transfère* sa résidence, on *transfère* les cimetières et on *transporte* les ossements. On ne porte pas la résidence, les magasins, le cimetière, comme on porte les meubles, les marchandises, les ossements.

On *transporte* enfin des choses mobiles; on *transfère* des objets stables par eux-mêmes. Vous *transportez* des provisions, des secours, tout ce qui est portable; vous *transférez* un tribunal, un établissement, ce qui a par soi une consistance fixe.

Il est clair que la *translation* ne regarde que certains objets, et qu'elle se fait de différentes manières; mais que le *transport* se fait de telle manière qu'il embrasse un plus grand nombre de choses. Toutes les fois que l'idée physique de *transport* n'est pas assez rigoureusement applicable à l'objet, dans un sens figuré et moral, il convient mieux de dire *translation* : ce qui n'empêche pas qu'on ne dise souvent *transporter*, dans le sens particulier et moral de *transférer*; car le premier de ces verbes est comme le genre à l'égard du second. (R.)

1329. Travail, Labeur.

Ces termes ne se distinguent, dans l'usage ordinaire, que par les différents degrés de peine que donne un ouvrage. Le *travail* est une application soigneuse; le *labeur* est un *travail* pénible. Le *travail* occupe nos forces; le *labeur* exige des efforts soutenus.

L'homme est né pour le *travail*, le malheureux est condamné au *labeur*. *Travaille ou pèris*, voilà l'ordre de la nature : *travaille et pèris*, voilà le vœu de l'injustice humaine.

Le *labeur* est proprement un *travail*, un exercice de la main et du corps l'art mécanique fait un *labeur*. (R.)

Ce qui distingue principalement ces deux mots, c'est que *labeur* est poétique, tandis que *travail* est de tous les styles.

Travail est le mot général : en employant *labeur*, on ne considère que la peine que donne le *travail*. On l'oppose souvent au résultat obtenu.

Quel fruit de ce *labeur* pouvez-vous recueillir ? (LA FONTAINE.)

Est-ce à nous d'insulter aux savants du xvi^e siècle, quand nous jouissons du fruit de leur *labeur*? (LA HARPE.) (V. F.)

1330. A travers, Au travers.

A travers marque purement et simplement l'action de passer par un milieu, et d'aller par delà, ou d'un bout à l'autre. *Au travers* marque proprement ou particulièrement l'action et l'effet de pénétrer dans un milieu, de le percer de part en part ou d'outre en outre. Vous passez *à travers* le milieu qui vous laisse un passage, une ouverture, un jour : vous passez *au travers* d'un mi-

lieu dans lequel il faut vous faire un passage, faire une ouverture, vous faire jour pour passer. Là, vous avez la liberté de passer, rien ne s'y oppose : ici, vous trouvez de la résistance, il faut la forcer.

Il est constant que nous disons plutôt passer son épée *au travers* du corps, et passer *à travers* les champs. L'épée passe *au travers* du corps en le perçant d'outre en outre ; et vous passez *à travers* les champs en les parcourant dans un sens d'un bout à l'autre.

Un espion passe habilement et adroitement *à travers* le camp ennemi, et se sauve. Le soldat se jette tout *au travers* d'un bataillon et l'enfonce.

Une liqueur passe *à travers* une chausse par les interstices que les fils laissent entre eux. La matière fulminante passe *au travers* des corps qui lui résistent et qu'elle renverse.

Ces deux locutions servent à distinguer deux acceptions différentes du verbe *traverser*, mais peut-être trouverait-on encore quelque différence entre *traverser* dans l'un ou dans l'autre sens, et passer *à travers* ou *au travers*. Ces deux manières de parler semblent ajouter au verbe une circonstance particulière, singulière, extraordinaire. Vous *traversez* la rivière en bac ; c'est le chemin ; vous *passez à travers* les champs ; c'est une voie extraordinaire ou détournée que vous prenez. S'il faut de la force pour qu'un clou *traverse* une planche, ce n'en est pas moins une chose ordinaire ; mais il y a quelque chose d'extraordinaire dans la violence qu'on fait en passant l'épée *au travers* du corps. (R.)

1331. Trébucher, Broncher.

Ces mots désignent l'accident de faire un faux pas. C'est en ce sens que *trébucher* est synonyme de *broncher*, qui ne se dit que des animaux, au lieu que *trébucher* se dit des choses, mais alors il signifie *tomber*.

On *trébuche* lorsqu'on perd l'équilibre et qu'on va tomber.

On *bronche* lorsqu'on fait un faux pas, qu'on cesse d'aller droit et ferme, pour avoir choppé, heurté contre un corps pointu ou éminent.

Celui qui n'a pas le pied ferme est sujet à *trébucher* ; celui qui marche dans un mauvais chemin est sujet à *broncher*. Il ne faut qu'un petit caillou pour vous faire *broncher* : si vous perdez l'équilibre, vous *trébuchez*. On peut *broncher* et se redresser tout de suite : si l'on ne tombe pas en *trébuchant*, du moins on chancelle. (R.)

Au figuré, la même différence subsiste : qui *bronche* fait un faux pas ; qui *trébuche* tombe tout à fait.

Jamais au bout du vers on ne te voit *broncher*. (BOILEAU.)

Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,

Tous les jours en marchant m'empêche de *broncher*. (IDEM.)

Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage

Où la droite raison *trébuche* à chaque page,

Ne s'écrite aussitôt : l'impertinent auteur ! (IDEM.)

1332. Trépas, Mort, Décès.

Trépas est poétique, et emporte dans son idée le passage d'une vie à l'autre. *Mort* est du style ordinaire, et signifie précisément la cessation de vivre. *Décès* est d'un style plus recherché, tenait un peu de l'usage du palais, et marquant proprement le retranchement du nombre des mortels. Le second de ces mots se dit à l'égard de toutes sortes d'animaux, et les deux autres ne se disent qu'à l'égard de l'homme. Un *trépas* glorieux est préférable à une vie honteuse. La *mort* est le terme commun de tout ce qui est animé sur la terre. Toute succession n'est ouverte qu'au moment du *décès*.

Le *trépas* ne présente rien de laid à l'imagination ; il peut même faire envisager quelque chose de gracieux dans l'éternité. Le *décès* ne fait naître que

l'idée d'une peine causée par la séparation des choses auxquelles on était attaché; mais la *mort* présente quelque chose de laid et d'affreux. (G.)

Le *trépas* est donc le passage de cette vie à une autre vie, le grand passage. La *mort* est l'extinction de la vie, la perte de tout sentiment. Le *décès* est la sortie hors de la vie, de la société de ce monde, la fin du cours ou de la carrière humaine.

Il y a les *trépassés* et les *morts* : il y a aussi les *défunts*. C'est une excellente idée que celle de *défunt*. Ce mot signifie, à la lettre, *qui s'est acquitté* de la vie; de *fungi*, s'acquitter d'une charge, faire une fonction, fournir une carrière, remplir sa destination ou son devoir. *Defungi* désigne proprement l'action d'achever sa charge, de terminer sa carrière, de consommer sa destinée, mais surtout celle de se délivrer d'un onéreux fardeau. La charge de l'homme, sa charge par excellence, c'est la vie; le *défunt* s'en est acquitté.

Le *défunt* a vécu, il a rempli sa charge. Le *trépassé* vit encore, mais d'une vie nouvelle. Le *mort* n'est plus; il est cendre et poussière.

Malgré ces différences importantes, *trépassé* ne se dit presque plus, même dans le style religieux et ordinaire; il n'y a guère que le peuple qui dise encore *défunt* : il n'est plus question que de *mort*.

Le peuple dit plutôt *défunt*; le langage plus poli préfère *feu*. (R.)

1333. Très, Fort, Bien.

On se sert assez indifféremment de l'un ou de l'autre de ces trois mots pour marquer ce que les grammairiens nomment *SUPERLATIF*, c'est-à-dire le plus haut degré : par exemple, on dit dans le même sens, *très-sage*, *fort sage*, *bien sage*. Il me paraît cependant qu'il y a entre eux quelque petite différence : en ce que le mot *très* marque précisément et clairement ce superlatif, sans mélange d'autre idée ni d'aucun sentiment; que le mot de *fort* le marque peut-être moins précisément, mais qu'il y ajoute une espèce d'affirmation, et que le mot de *bien* exprime de plus un sentiment d'admiration. Ainsi l'on dit : Dieu est *très-juste*, les hommes sont *fort mauvais*, la Providence est *bien grande*.

Outre cette différence, il y en a une autre plus sensible, ce me semble. c'est que *très* ne convient que dans le sens naturel et littéral; car, lorsqu'on dit d'un homme qu'il est *très-sage*, cela veut dire qu'il l'est véritablement, au lieu que *fort* et *bien* peuvent quelquefois être employés dans un sens ironique, avec cette différence que *fort* convient mieux lorsque l'ironie fait entendre qu'on pèche par défaut, et que *bien* est plus d'usage lorsque l'ironie fait entendre qu'on pèche par excès.

On dirait donc en raillant : C'est être *fort sage* que de quitter ce qu'on a pour courir après ce qu'on ne saurait avoir; et c'est être *bien patient* que de souffrir des coups de bâton sans en rendre. (G.)

Je crois que *très* n'est pas du tout incompatible avec l'ironie, et qu'il est même préférable à *bien* et à *fort*, en ce qu'il la marque moins. Lorsque *fort* et *bien* sont ironiques, il n'y a qu'une façon de les prononcer; et cette façon étant ironique elle-même, elle ne laisse rien à désirer à celui à qui on parle : *très*, au contraire, pouvant, quand il est ironique, se prononcer comme s'il ne l'était pas, enveloppe davantage la raillerie et laisse dans l'embarras celui qu'on raille. (*Encyclopédie*, II, 245.)

Très est le mot propre et consacré pour désigner le plus haut degré dans la comparaison. *Fort* n'indique qu'un haut degré indéfini, avec une sorte de surprise, sans marquer le plus haut; mais il est en effet affirmatif. *Bien* est également un peu vague; il marque un assentiment d'approbation et d'improbation.

Vous dites qu'un homme est *très-sage*, pour fixer le degré de sa sagesse; vous dites qu'il est *fort sage*, pour assurer qu'il l'est beaucoup; vous dites

qu'il est *bien sage*, pour exprimer votre approbation et votre satisfaction; vous diriez de même qu'il est *bien sage*, avec des sentiments contraires.

Très ne marque point d'autre intention que celle d'exprimer à quel point une chose est ou nous paraît être telle. *Fort* marque l'intention de communiquer aux autres l'impression forte que la chose a faite sur vous. *Bien* marque moins une intention que l'effusion naturelle du sentiment qu'on éprouve. (R.) (Voir l'article *Fort*, *Très*.)

1334. Tromper, Décevoir, Abuser.

Tromper, c'est induire malicieusement dans l'erreur ou le faux; *décevoir*, y engager par des moyens séduisants ou spécieux; *abuser*, y plonger par un abus odieux de ses forces et de la faiblesse d'autrui.

On vous *trompe* en vous donnant pour vrai ce qui est faux, pour bon ce qui est mauvais, et vous serez *trompé* tant que vous ne serez pas en garde contre les personnes et que vous ne voudrez pas connaître la valeur des choses. On vous *déçoit* en flattant vos goûts et en connivant à vos idées, et vous serez *déçu* tant que vous croirez facilement ce qui vous plaît et que légèrement vous vous attacherez à ce qui vous rit. On vous *abuse* en captivant votre esprit et en vous livrant à la séduction; vous serez *abusé* tant que vous n'apprendrez pas à douter et à craindre, et que vous vous abandonnerez vous-même sans savoir vous défendre.

On *trompe* tout le monde, et même beaucoup plus habile que soi; on *déçoit* les gens qui s'en rapportent aux apparences, qui voient facilement en beau, qui aiment à se flatter, qui abondent dans leur sens; on *abuse* les personnes faibles, crédules, vives, qui ne soupçonnent pas qu'on veuille les tromper, qui ne voudront pas croire qu'on les a trompées, qui se persuadent sans raison ce qu'on leur dit, qui se passionnent pour l'objet qu'on leur présente, les jeunes gens, le peuple, etc.

On *trompe* celui qui s'en laisse imposer, on *déçoit* celui qui se laisse capter, on *abuse* celui qui se laisse captiver. Il ne suffit pas d'être *détrompé* de ce qui nous tient au cœur, il faut en être *désabusé*. L'objet ne nous *déçoit* plus, mais nous sommes encore entraînés par notre penchant. (R.)

Tromper est le mot général. Il se dit des personnes et des choses. Les exemples mêmes de Roubaud montrent que ce sont les choses et non les personnes qui *déçoivent*; elles le font en présentant des apparences, belles et spécieuses, des promesses flatteuses.

Mais pour moi que l'éclat ne saurait *décevoir*. (BOILEAU.)

Déçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la solitude. (BOSSUET.)

Mon Dieu! le plus souvent l'apparence *déçoit*,
Il ne faut pas juger toujours par ce qu'on voit. (MOLIÈRE.)
... Nos passions nous font prendre souvent
Pour chose véritable un objet *décevant*. (IDEM.)
Ai-je pu résister au charme *décevant*. (RACINE.)

Roubaud a très-bien défini *abuser*. Nous nous contenterons de donner quelques exemples qui confirment la distinction qu'il a établie entre ce mot et ses synonymes. Mais ici notre imagination nous *abuse* encore. (BOSSUET.) Nos sentiments et nos passions nous *abusent* (J.-J. ROUSSEAU.) Doux espoir qui nourrissait mon âme et m'*abusait*, te voilà donc éteint sans retour! (IDEM.) Je reconnus, mais trop tard, les chimères qui m'avaient *abusé*. (IDEM.) Une image trompeuse ne vient-elle pas *abuser* nos yeux? (FÉNELON.) Les vaines louanges dont on les avait *abusés* pendant leur vie. (MASSILLON.) Nos amis nous reprocheront leur bonne foi *abusée*. (IDEM.) La raison et les sens s'*abusent* réciproquement l'un l'autre. (PASCAL.) (V. F.)

1335. Troupe, Bande, Compagnie.

Plusieurs personnes jointes pour aller ensemble font la *troupe*. Plusieurs personnes séparées des autres pour se suivre et ne se point quitter, font la *bande*. Plusieurs personnes réunies par l'occupation, le plaisir ou l'intérêt, font la *compagnie*.

On dit une *troupe* de comédiens, une *bande* de voleurs, la *compagnie* des Indes.

Il n'est pas honnête de se separer de sa *troupe* pour faire *bande* à part ; et il faut toujours prendre l'intérêt de la *compagnie* où l'on se trouve engagé. (G.)

M. Beauzée observe avec raison que ces termes s'appliquent aussi aux animaux : on dit des *troupes* d'ois, d'insectes, des *bandes* d'étourneaux, des *compagnies* de perdrix. La *troupe* est nombreuse ; la *bande* va par détachement et à la file ; la *compagnie* vit ensemble et forme une sorte de famille. Les étourneaux ne paraissent guère qu'en *troupes*, et ils volent par *bandes* séparées.

Nous appelons *troupes* les gens de guerre en général. On dit les *bandes* prétoriennes, les *vieilles bandes*, espèces particulières de *troupes* qu'il s'agit de distinguer. Il y a dans les régiments des *compagnies*, divisions particulièrement destinées à agir ensemble sous un chef particulier. (R.)

Il faut réunir et compléter l'un par l'autre l'article de Girard et celui de Beauzée analysé par Roubaud.

La *troupe* est nombreuse. Ce mot a pour racine le latin *turba*, foule. Une *troupe* de nymphes, couronnées de fleurs, nageaient en foule derrière le char. (FÉNELON.) Les choucas volent en grandes *troupes*. (BUFFON.) Les martinets noirs vont presque toujours par *troupes*. (IDEM.)

La *bande* est moins nombreuse que la *troupe*. Quand on est trop de personnes ensemble, on se sépare par *bandes*. (TRÉVOUX.) Au retour du printemps les hirondelles de mer, qui arrivent en grandes *troupes* sur nos côtes maritimes, se séparent en *bandes*. (BUFFON.)

Bande a signifié d'abord étendard, puis les soldats qui suivaient la même *bande*, le même drapeau. Il a gardé de son origine une idée d'ordre, d'arrangement. C'est ce que Beauzée exprime en disant que la *bande* va à la file. Ce mot a fait le verbe *débander*, mettre en désordre. Il n'a plus la noblesse que lui avaient conservée Bossuet et Corneille.

C'est toi que veut pour chef leur généreuse *bande*. (CORNEILLE.)

L'armée ennemie est composée de ces vieilles *bandes* wallonnes, italiennes et espagnoles qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. (BOSSUET.) On dit une *bande* de voleurs, une *bande* de factieux ; il est méprisant. Une *troupe* de voleurs, de factieux, serait respectable par le nombre. Le mépris dans lequel il est tombé a fait que, dans certaines expressions, *bande* a été remplacée par *troupe*.

— Monsieur, l'on vous demande ;

C'est un comédien. — Parbleu, voici la *bande*.

— Dites *troupe*. L'on dit *bande* d'Égyptiens,

Et *bande* offenserait tous les comédiens. (POISSON.)

Troupe s'emploie dans le style le plus élevé. Toute la *troupe* sacrée des vertus qui brillaient autour de lui. (BOSSUET.)

Beauzée dit très-bien que la *compagnie* vit ensemble et forme une sorte de famille. Dans nos climats septentrionaux, il était plus aisé de rencontrer une *compagnie* de loups qu'une société d'hommes. (VOLTAIRE.)

En parlant des comédiens, il a remplacé *troupe*, comme ce dernier a remplacé *bande*. Sachez qu'il ne faut pas dire la *troupe*, il faut dire la *compagnie*. On dit bien une *troupe* de bandits, une *troupe* de gueux, une *troupe* d'auteurs, mais apprenez qu'on doit dire une *compagnie* de comédiens. (LE SAGE.) Ce-

pendant on dit fort bien une bonne, une mauvaise *troupe*, et dans ce sens on ne pourrait se servir du mot de *compagnie*. Dans cette acception, *compagnie* est plus poli; *troupe* est un mot plus général, plus simple et plus noble. (V. F.)

1336. Tumultueux, Tumultuaire.

Tumultu-eux, à la lettre, est plein de tumulte, *tulmutu-aire*, qui a rapport au tumulte. *Tumultueux* a deux sens : 1° qui excite beaucoup de tumulte; 2° qui se fait avec beaucoup de tumulte. *Tumultuaire* signifie seulement qui est fait dans le tumulte, comme en tumulte, avec précipitation, en grande hâte, sans ordre, contre les formes.

Les assemblées du peuple sont *tumultueuses*, et il prend des résolutions *tumultueuses*.

Nous appelons *tumultueux*, au propre et au figuré, de grands mouvements irréguliers, incertains, désordonnés. Les Romains appelaient *tumultueuses* des soldats, des armées, des chefs levés ou élus à la hâte, sur-le-champ, sans choix : ils disaient même dans le même esprit, un discours, une harangue *tumultueuse*.

Il y a des gens qui, à leurs mouvements *tumultueux*, paraissent toujours pressés de soins, et ils n'ont rien à faire. Il y en a qui sont si longtemps à délibérer de sang-froid sur ce qu'ils ont à faire qu'ils finissent par se déterminer *tumultueusement*. (R.)

1337. Tuyau, Tube.

Ces mots sont synonymes, en ce qu'on désigne par l'un et par l'autre un cylindre creux en dedans, qui sert à donner passage à l'air ou à tout autre fluide.

Ce qui les distingue, c'est que le premier se dit des cylindres préparés par la nature pour l'économie animale, ou par l'art pour le service de la société, et le second ne se dit guère que de ceux dont on se sert pour faire des observations et des expériences en physique, en astronomie, en anatomie.

Ainsi l'on appelle *tuyaux* les tiges cylindriques des plumes des oiseaux, celles du blé, du chanvre, et des autres plantes qui ont la tige creuse; les canaux cylindriques de fer, de plomb, de bois, de terre cuite, ou autre matière que l'on emploie à la conduite des eaux, des immondices, de la fumée, etc.; ceux d'étain ou de fer-blanc qui servent à la construction des organes, des serinettes, etc.

Mais on appelle *tubes*, les *tuyaux* dont on construit les thermomètres, les baromètres, et autres qui servent aux expériences sur l'air et les autres fluides; ceux des lunettes à longue vue, des télescopes, etc. (B.)

Tube est un terme de science : *tuyau* est de l'usage ordinaire. Le physicien et l'astronome se servent de *tubes* : nous employons différentes sortes de *tuyaux* pour conduire les liquides. Le géomètre et le physicien considèrent les propriétés du *tube*; nous considérons l'utilité du *tuyau*. L'ingénieur en instruments de physique et de mathématiques fait des *tubes* : l'ouvrier en plomb, en fer, en maçonnerie, fait des *tuyaux*.

Le *tube* est en général un corps d'une telle figure. Le *tuyau* est plutôt un ouvrage propre pour tel usage. Ainsi nous dirons fort bien le *tube*, le cylindre d'un fusil, d'un canon et de tout autre corps dont il ne s'agira que de désigner la forme : s'il est question d'un objet de telle forme, affecté à tel emploi, ce sera un *tuyau* dans le style ordinaire. (R.)

1338. Type, Modèle.

Type est un mot grec qui signifie proprement trace, vestige, empreinte, et, par une conséquence naturelle, figure, forme, image.

Du latin *modus*, mesure, règle, façon, manière, etc., est venu *modèle*, ce

sur quoi on doit se régler, la façon propre qui convient aux choses, l'objet qu'il s'agit d'imiter : *modèle* de sculpture, de peinture, d'écriture.

Le *type* porte l'empreinte de l'objet : le *modèle* en donne la règle. Le *type* vous représente ce que les objets sont aux yeux, le *modèle* vous montre ce que les objets doivent être. Le *type* est fidèle, il est tel que la chose : le *modèle* est bon, il faut faire la chose d'après lui.

Vous tirerez des espèces de copies du *type* par impression ; vous en ferez le *modèle* par imitation. L'imprimeur ou le typographe travaille sur des *types* : le sculpteur, comme le peintre, travaille d'après des *modèles*.

Type n'annonce que la vérité de la figure sans emporter l'idée de règle ou de *modèle* ; ainsi nous appelons *types* des figures symboliques, qui n'ont d'autre rapport avec l'objet figuré qu'une sorte de ressemblance, et qui, loin d'être des *modèles*, ne sont que des signes très-imparfaits. L'agneau pascal est le *type* de Jésus-Christ, le serpent d'airain celui de la croix, etc. (R.)

U

1339. Uni, Plain, Plat.

Ce qui est *uni* n'est pas raboteux. Ce qui est *plain* n'a ni enfoncement, ni élévation.

Le marbre le plus *uni* est le plus beau. Un pays où il n'y a ni montagnes ni vallées est un pays *plain*. (G.)

Uni et *plain* diffèrent encore par les choses qu'ils servent à qualifier. *Uni* est un mot d'un usage fréquent et général. Le dos doit être égal, *uni*. (BUFFON.) Un miroir *uni* (TRÉVOUX), etc.

Plain ne se dit que d'un pays, d'une *plaine*. La Beauce est un pays *plain*. (ACADÉMIE.)

De plus, ce qui est *uni* peut avoir été rendu tel ; ce qui est *plain* est tel naturellement. *Uni* est un participe ; *plain* est un adjectif. Un pays est *plain* ; un chemin est *uni*.

Plat se disait autrefois d'un pays : le *plat* pays était opposé à la montagne. Il ne s'emploie plus guère en ce sens. Un pays *plat* n'a point d'enfoncement, ni d'élévation comme le pays *plain*. Mais en disant d'un pays qu'il est *plain*, on exprime simplement ce fait que le pays n'a point d'accidents de terrain, tandis qu'en disant qu'il est *plat*, on indique qu'il manque de pittoresque, que le paysage n'y est point intéressant. Dans son sens ordinaire, *plat* veut dire qui offre une surface plane. (V. F.)

1340. Union, Jonction.

L'*union* regarde particulièrement deux différentes choses qui se trouvent bien ensemble. La *jonction* regarde proprement deux choses qui se rapprochent l'une auprès de l'autre.

Le mot d'*union* renferme une idée d'accord ou de convenance. Celui de *jonction* semble supposer une marche ou quelque mouvement.

On dit l'*union* des couleurs, et la *jonction* des armées, l'*union* de deux voisins, et la *jonction* de deux rivières.

Ce qui n'est pas *uni* est divisé. Ce qui n'est pas *joint* est séparé.

On s'*unit* pour former des corps de société. On se *joint* pour se rassembler et n'être pas seul.

Union s'emploie souvent au figuré ; mais on ne se sert de *jonction* que dans le sens littéral.

L'*union* soutient les familles et fait la puissance des États ; la *jonction* des ruisseaux forme les grands fleuves. (G.)

1341. Unique, Seul.

Une chose est *unique* lorsqu'il n'y en a point d'autre de la même espèce.

Elle est *seule* lorsqu'elle n'est pas accompagnée.

Un enfant qui n'a ni frère ni sœur est *unique*. Un homme abandonné de tout le monde reste *seul*.

Rien n'est plus rare que ce qui est *unique*. Rien n'est plus ennuyant que d'être toujours *seul*. (G.)

1342. Usage, Coutume.

L'*usage* semble être plus universel. La *coutume* paraît être plus ancienne. Ce que la plus grande partie des gens pratiquent est en *usage*. Ce qui s'est pratiqué depuis longtemps est une *coutume*.

L'*usage* s'introduit et s'étend. La *coutume* s'établit, et acquiert de l'autorité. Le premier fait la mode. La seconde forme l'habitude. L'une et l'autre sont des espèces de lois, entièrement indépendantes de la raison dans ce qui regarde l'extérieur de la conduite.

Il est quelquefois plus à propos de se conformer à un mauvais *usage*, que de se distinguer même par quelque chose de bon. Bien des gens suivent la *coutume* dans la façon de penser comme dans le cérémonial; ils s'en tiennent à ce que leurs mères et leurs nourrices ont pensé avant eux. (G.)

L'*usage*, dans le sens propre du mot, regarde les choses *usuelles, usitées, utiles*, ou dont on se sert, dont on *use* avec des vues d'intérêt, de jouissance, en un mot d'*utilité*.

La *coutume* regarde particulièrement les choses que l'on fait assez souvent, fréquemment, les actions ordinaires, les habitudes, les manières surtout.

L'*usage* est une pratique constante, la *coutume* une habitude familière.

L'*usage*, soit par son universalité, soit par son ancienneté, soit par son utilité, a plus d'autorité, plus d'empire en général que la simple *coutume*. Il faut souvent obéir à l'*usage*, quand nous n'avons qu'à suivre la *coutume*. La *coutume* sera notre excuse, et l'*usage* notre justification.

L'*usage* tient plutôt à la raison, aux facultés intellectuelles, aux causes morales : la *coutume*, à la nature, aux dispositions, aux habitudes, aux causes physiques. Un peuple policé a des *usages*, un peuple barbare a des *coutumes*.

L'*usage* nous détermine quelquefois malgré la raison, et la *coutume* nous entraîne malgré la nature. Les abus ne manquent pas de réclamer l'*usage*, comme la routine d'en appeler à la *coutume*. (R.)

1343. User, Se servir, Employer.

User exprime l'action de faire *usage* d'une chose, selon le droit ou la liberté qu'on a d'en disposer à son gré et à son avantage. *Se servir* exprime l'action de tirer un *service* d'une chose, selon le pouvoir et les moyens qu'on a de s'en aider dans l'occasion donnée. *Employer* exprime l'action de faire une *application* particulière d'une chose, selon les propriétés qu'elle a, et le pouvoir que vous avez d'en régler la destination.

On *use* de sa chose, de son droit, de ses facultés à sa fantaisie: on en *use* bien ou mal, selon qu'on en fait un *emploi* bon ou mauvais, une application louable ou blâmable, une disposition raisonnable ou déraisonnable. On *se sert* d'un agent, d'un instrument, d'un moyen, comme on le peut, comme on le sait: on *s'en sert* bien ou mal, selon le talent ou l'habileté que l'on a, la manière dont on s'y prend, le rapport qu'a le moyen avec la fin. On *emploie* les choses, les personnes, ses moyens, ses ressources, comme on le juge convenable, eu égard à l'objet qu'il s'agit de remplir: on les *emploie* bien ou mal, selon qu'ils sont propres ou non à faire une fonction déterminée, à produire l'effet que l'on désire, à procurer le succès qu'on en attend.

Vous *usez* d'un bien, d'un avantage que vous avez. On *se sert* d'un domestique, d'un meuble, de ce qu'on a, dans quelque sens que ce soit, à son service.

Vous *employez* un ouvrier, l'argent, toutes sortes de choses, à la fonction qui leur convient.

Il n'est pas inutile d'observer que les idées d'habitude ou d'*usage* fréquent, de façon d'agir, de jouissance, ou de consommation de la chose, etc., sont particulièrement affectées au mot *user*. Celles d'assister, de seconder, de cultiver, de rendre de bons offices, etc., au mot *servir*. Celles d'occuper, de mettre en exercice, de faire valoir, au mot *employer*. (R.)

Pour bien comprendre la différence qui existe entre ces trois mots, on n'a qu'à considérer les trois substantifs qu'ils ont formés : *usage*, *service*, *emploi*.

User, c'est faire usage, faire un usage bon ou mauvais.

Se servir, c'est tirer un service.

Employer, c'est donner de l'emploi.

User se dit des choses morales. *User* de rigueur, d'abnégation, d'artifice, d'exagération, etc. On *use* bien ou mal, comme le fait observer Roubaud, suivant l'usage bon ou mauvais, au point de vue moral, qu'on fait des choses. Comme, étant hommes, ils sont nécessairement obligés d'*user* des biens de ce monde, il faut qu'ils en *usent* comme s'ils n'en *usaient* pas, selon les paroles de saint Paul. (LE MAISTRE DE SACY.) En donnant la puissance aux princes, Dieu leur commande d'en *user*, comme il le fait lui-même, pour le bien du monde. (BOSSUET.) Il me reste à vous montrer comment elle a *usé* de la vie pour arriver à une fin bienheureuse. (IDEM.) Ils n'*usent* de la prospérité que pour la félicité de leur sens. (MASSILLON.) Les grands qui vivent dans l'oubli de Dieu ne savent *user* sagement ni de la maladie, ni de la santé, ni des biens, ni des maux de la vie humaine. (IDEM.) Il n'y a que la vertu seule dont personne ne peut mal *user*, parce qu'elle ne serait plus vertu, si l'on en faisait un mauvais usage. (BOSSUET.)

Usez, n'abusez point : le sage ainsi l'ordonne. (VOLTAIRE.)

User est général et n'indique pas un but particulier que marquent les deux autres verbes. On *se sert* pour : on *emploie* à, contre, etc. On *se sert*, on *emploie* dans une circonstance donnée : on *use* habituellement. *User* d'un régime. (ACADÉMIE.) On doit *user* de termes qui soient propres. (LA BRUYÈRE.) Ne puis-je pas dire, pour *me servir* des paroles du plus grave des historiens, qu'elle allait être précipitée dans la gloire. (BOSSUET.) Pour *me servir* des termes d'un célèbre historien. (FLÉCHIER.)

On *se sert* d'une personne, d'une chose, pour s'en aider. On en fait un instrument. Les conquérants ne sont bien souvent, entre les mains de Dieu, que des instruments de colère dont il *se sert* pour châtier les peuples. (MASSILLON.) Dieu irrité *se sert* des hommes mêmes pour exercer sur eux ses vengeances. (IDEM.) La reine ne *se sert* plus de son pouvoir que pour protéger la foi catholique. (BOSSUET.) Saint Louis *se servit* des ordres naissants pour établir la foi chez les infidèles. (FLÉCHIER.) La providence de Dieu ne *s'est* pas tant *servie* de Madame la Dauphine pour faire de grandes œuvres, que pour donner de grands exemples. (IDEM.)

Vous vous êtes *servi* de ma funeste main

Pour mettre à votre fils le poignard dans le sein. (RACINE.)

Employer c'est appliquer à, mettre en activité. On dit *s'employer* pour quelqu'un.

Je veux à le servir m'*employer* tout entière.

Oserais-je dans cet éloge *employer* la fiction et le mensonge. (FLÉCHIER.) Cet auteur a *employé* tout son temps et tout son esprit à se consumer sur la tournure du vers. (LA HARPE.) C'est à Dieu seul à nous *employer* selon les vues qu'il s'est projetées. (MASSILLON.) Il n'*emploie* pas beaucoup de temps à ce beau panégyrique. (BOSSUET.) Il *employait* son temps à procurer le repos. (IDEM.) Les

biens, les talents du corps et de l'esprit, n'étaient destinés qu'à nous élever jusqu'à Dieu et nous les *employons* contre lui-même. (MASSILLON.)

. . . En leur faveur *employez* mon crédit. (RACINE.)

Dieu, qui *emploie* toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles de leurs ennemis. (BOSSUET.)

La Perrette de La Fontaine

Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en *employait* l'argent, etc. (V. F.)

1344. Usurper, Envahir, S'emparer.

Usurper, c'est prendre injustement une chose à son légitime maître par voie d'autorité et de puissance : il se dit également des biens, des droits et du pouvoir. *Envahir*, c'est prendre tout d'un coup par voie de fait quelque pays ou quelque canton, sans prévenir par aucun acte d'hostilité. *S'emparer*, c'est précisément se rendre maître d'une chose, en prévenant les concurrents, et tous ceux qui peuvent y prétendre avec plus de droit.

Il me semble aussi que le mot d'*usurper* renferme quelquefois une idée de trahison ; que celui d'*envahir* fait entendre qu'il y a du mauvais procédé ; que celui de *s'emparer* emporte une idée d'adresse et de diligence.

On n'*usurpe* point la couronne, lorsqu'on la reçoit des mains de la nation. Prendre des provinces après que la guerre est déclarée, c'est en faire la conquête, et non les *envahir*.

Il n'y a point d'injustice à *s'emparer* des choses qui nous appartiennent, quoique nos droits et nos prétentions soient contestés. (G.)

1345. Utilité, Profit, Avantage.

L'*utilité* naît du service qu'on tire des choses. Le *profit* naît du gain qu'elles produisent. L'*avantage* naît de l'honneur ou de la commodité qu'on y trouve.

Un meuble a son *utilité*. Une terre apporte du *profit*. Une grande maison a son *avantage*.

Les richesses ne sont d'aucune *utilité*, quand on n'en fait point usage. Les *profits* sont plus grands dans les finances, et plus fréquents dans le commerce. L'argent donne beaucoup d'*avantages* dans les affaires, il en facilite le succès.

Je souhaite que cet ouvrage soit *utile* au lecteur ; qu'il fasse le *profit* du libraire ; et qu'il me procure l'*avantage* de l'estime publique. (G.)

V

1346. Vacances, Vacations.

Ces deux noms pluriels marquent le temps auquel cessent les exercices publics ; ce qui les distingue, c'est la différence des exercices et celle de leur distinction.

Vacances se dit de la cessation des études publiques dans les écoles et dans les collèges. *Vacations*, de la cessation des séances des gens de justice.

Le temps des *vacances* semble plus particulièrement destiné au plaisir ; c'est un relâche accordé au travail, afin de reprendre de nouvelles forces : le temps des *vacations* semble plus spécialement destiné aux besoins personnels des gens de justice ; c'est une interruption des affaires publiques accordée aux gens de loi, afin qu'ils puissent s'occuper des leurs.

Les écoliers perdent le temps durant les *vacances* ; les avocats étudient durant les *vacations*.

On ne doit pas dire *vacations* en parlant des études, parce que ce n'est qu'une suspension accordée au plaisir. Mais on peut dire *vacances* en parlant

des séances des gens de justice ; parce que ce temps étant abandonné à leur disposition, ils peuvent, à leur gré, l'employer à leurs affaires personnelles ou à leur récréation : dans le premier cas, ils sont en *vacations* ; dans le second cas, ils sont en *vacances*. (*Dictionn. de l'Acad.* ; *Rem. nouv.* du P. Bouhours, t. 1^{er}.) (B.)

1347. Vacarme, Tumulte.

Vacarme emporte par sa valeur l'idée d'un plus grand bruit, et *tumulte* celle d'un plus grand désordre.

On s'assemble en *tumulte*, en *tumulte* on décide,
Parmi les bruits confus, le désordre et le bruit ;
De tels lieux en pleurant la Vérité s'enfuit. (VOLTAIRE.)

Une seule personne fait quelquefois du *vacarme* : mais le *tumulte* suppose toujours qu'il y a un grand nombre de gens.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un *vacarme*
Qui ne cesse de m'assommer. (MOLIÈRE.)

Cependant tout le palais est plein d'un *tumulte* affreux. (FÉNÉLON.) Le *tumulte* des jeux bruyants, les longs éclats de rire ne retentissent point dans ce paisible séjour. (J.-J. ROUSSEAU.)

Les maisons de débauche sont sujettes aux *vacarmes*. Il arrive souvent du *tumulte* dans les villes mal policées.

Vacarme ne se dit qu'au propre ; *tumulte* se dit, au figuré, du trouble et de l'agitation de l'âme. On tient mal une résolution qu'on a prise dans le *tumulte* des passions. De mon cœur étonné, vous voyez le *tumulte*. (VOLTAIRE.) (*Encycl.*, XVI, 790.)

Vacarme est familier ; *tumulte* est de tous les styles. (V. F.)

1348. Vaillant et Vaillance, Valeureux et Valeur.

La *vaillance* est la vertu ou la force courageuse qui règne dans le cœur, et constitue l'homme essentiellement *vaillant* ; la *valeur* est cette vertu qui se déploie avec éclat dans l'occasion de s'exercer, et qui rend l'homme *valeureux* dans les combats.

La *vaillance* annonce la grandeur du courage, et la *valeur*, la grandeur des exploits. La *vaillance* ordonne, et la *valeur* exécute. Le héros a une haute *vaillance* et fait des prodiges de *valeur*.

Les préceptes de l'Alcoran sont d'être juste et *vaillant*, de faire l'aumône aux pauvres. (VOLTAIRE.)

Lassé de voir des rois vaincus sans résistance
J'appris avec plaisir le bruit de sa *vaillance*. (RACINE.)
Jeune et *vaillant* héros dont la haute sagesse
N'est pas le fruit tardif d'une lente vieillesse. (BOILEAU.)
J'appellerai vertu guerrière
Une *vaillance* meurtrière
Qui, dans mon sang, trempe ses mains. (J.-B. ROUSSEAU.)
Bien des geys font du bruit en France
Dont l'équipage cavalier
Fait les trois quarts de la *vaillance*. (LA FONTAINE.)

La fortune ne seconde pas toujours la *valeur*. (ACADÉMIE.) La *valeur* ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence. (FÉNÉLON.) C'est le hasard qui fait les héros ; c'est une *valeur* de tous les jours qui fait le juste. (MASSILLON.)

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La *valeur* n'attend pas le nombre des années. (CORNEILLE.)
Les hommes *valeureux* le sont du premier coup. (IDEM.)

Guillaume III était *valeureux* sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste. (VOLTAIRE.) Ce n'est pas toujours par *valeur* et par chasteté que les hommes sont *vaillants* et que les femmes sont chastes. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Il faut que l'officier soit *vaillant*, et le soldat *valeureux*. Le *vaillant* capitaine sera *valeureux* quand il faudra l'être; car la prudence est de s'abandonner au courage, lorsqu'elle n'est pas de le contenir. Condé paraîtra peut-être plus *valeureux* que Turenne; était-il moins *vaillant*? (R.)

1349. Vaincre, Surmonter, Triompher.

Vaincre suppose un combat contre un ennemi qu'on attaque, et qui se défend. Il peut se glorifier d'avoir *vaincu* un ennemi digne de lui. (BOSSUET.) Un soldat romain devait *vaincre* ou mourir. (IDEM.) *Surmonter* suppose seulement des efforts contre quelque obstacle qu'on rencontre et qui fait de la résistance.

On a *vaincu* ses ennemis, quand on les a si bien battus qu'ils sont hors d'état de nuire. On a *surmonté* ses adversaires, quand on est venu à bout de ses desseins, malgré leur opposition.

Il faut du courage et de la valeur pour *vaincre*, de la patience et de la force pour *surmonter*.

On se sert du mot *vaincre* à l'égard des passions, et de celui de *surmonter* pour les difficultés.

De toutes les passions, l'avarice est la plus difficile à *vaincre*, parce qu'on ne trouve point de secours contre elle, ni dans l'âge, ni dans la faiblesse du tempérament, comme on en trouve contre les autres, et que d'ailleurs, étant plus resserrée qu'entreprenante, les choses extérieures ne lui opposent aucune difficulté à *surmonter*. (G.)

On dit bien *vaincre* les difficultés; mais la distinction de l'abbé Girard n'en est pas moins exacte si l'on entend bien la définition sur laquelle il la fonde : on *vainc* ce qui se défend, on *surmonte* ce qu'on rencontre, ce qui se dresse sur la route, ce qui oppose une résistance passive. La difficulté peut être causée par une résistance réelle, active de la personne, de la chose attaquée : voilà pourquoi on la *vainc*. Ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne *surmontent*, point de difficultés qu'ils ne *vainquent*. (FLÉCHIER.) Mais, dans ce cas, on oppose, le plus souvent, aux difficultés *vaincues* les obstacles *surmontés*. Toutes les grandes difficultés sont *vaincues*, tous les grands obstacles sont *surmontés* : il ne me reste plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le consommer. (J.-J. ROUSSEAU.)

C'est la même raison qui fait employer *vaincre* en parlant des passions, parce que ce sont comme autant d'ennemis intérieurs, et parmi les passions, *vaincre* se dit plutôt des passions violentes : la colère, l'amour, l'ambition (ACADÉMIE); et *surmonter* des passions moins fortes et moins agissantes : *surmonter* sa douleur, sa paresse.

Il faut encore remarquer qu'on dit *vaincre* de telle ou telle façon, par la ruse, par la douceur, par l'artifice. (RACINE.) *Surmonter* s'emploie seul; enfin *vaincre* dit plus que *surmonter*.

Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte;

Et *vaincu* plus souvent, et plus tôt *surmonté*,

Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté. (RACINE.)

Le triomphe est la célébration pompeuse de la victoire, les honneurs accordés aux vainqueurs.

Pour gagner un *triomphe*, il faut une victoire. (CORNEILLE.)

Triompher, c'est donc remporter une victoire éclatante, digne du triomphe.

A *vaincre* sans péril, on *triomphe* sans gloire. (IDEM.)

Achille va combattre, et *triomphe* en courant. (RACINE.)

David, David *triomphe* ; Achab seul est détruit ! (IDEM.)

Les plus grands hommes de ces siècles chrétiens ont fait *triompher* la folie de la croix de toute la sagesse d'Athènes et de Rome. (MASSILLON.) (V. F.)

1350. Vaincu, Battu, Défait.

Ces termes s'appliquent en général à une armée qui a eu du dessous dans une action : voici les nuances qui les distinguent.

Une armée est *vaincue* quand elle perd le champ de bataille ; elle est *battue* quand elle le perd avec un échec considérable, c'est-à-dire en laissant beaucoup de morts et de prisonniers ; elle est *défaite*, lorsque cet échec va au point que l'armée est dissipée, ou tellement affaiblie qu'elle ne puisse plus tenir la campagne.

Je sais bien, dit-il, que les Suédois nous *battront* longtemps ; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les *vaincre*. (VOLTAIRE.) Les Gaulois, souvent *battus*, n'osaient remuer. (BOSSUET.) Mithridate, souvent *battu* sans jamais perdre courage. (IDEM.)

Les armées romaines, quoique *défaites* et rompues, combattaient et se ralliaient jusqu'à la dernière extrémité. (BOSSUET.)

On dit d'un général, d'un peuple, qu'il est *vaincu* ou *battu* : *défait* ne se dit que d'une armée. Un général victorieux n'a point fait de faute aux yeux du public, de même que le général *battu* a toujours tort, quelque sage conduite qu'il ait eue. (VOLTAIRE.)

On a dit de plusieurs généraux qu'ils avaient été *vaincus* sans avoir été *défaits*, parce que le lendemain de la perte d'une bataille, ils étaient en état d'en donner une nouvelle.

On peut aussi observer que les mots *vaincu* et *défait* ne s'appliquent qu'à des armées ou à de grands corps ; aussi on ne dit point d'un détachement qu'il a été *défait* ou *vaincu* : on dit qu'il a été *battu*. (Encycl., IV, 731.)

1351. Vainement, Inutilement, En vain.

On a travaillé *vainement*, lorsqu'on n'est pas récompensé de son travail ou qu'il n'est pas agréé : on a travaillé *en vain*, lorsqu'on n'est pas venu à bout de ce qu'on voulait faire.

J'aurai travaillé *vainement* si cet ouvrage ne me procure pas l'estime du public ; je l'aurai fait *inutilement*, si l'on n'en profite pas pour rendre ses idées et ses expressions justes ; c'est *en vain* que je me serai donné beaucoup de peine, si je n'ai pas rencontré la vraie différence et le propre caractère des synonymes de notre langue. (G.)

Je crois qu'on a travaillé *vainement*, quand on l'a fait sans succès ; et *en vain*, quand on l'a fait sans fruit. L'ouvrage est manqué dans le premier cas, et l'objet est manqué dans le second. Si je ne puis pas venir à bout de ma besogne, je travaille *vainement* ; c'est-à-dire d'une manière *vaine*, et je ne la fais pas : si ma besogne faite n'a pas l'effet que j'en attendais, j'ai travaillé *en vain*, c'est-à-dire que je n'ai fait qu'une chose inutile. Si le Seigneur n'élève pas l'édifice, ceux qui l'élèvent auront travaillé *en vain*, *in vanum*, comme dit le texte, et non *vainement*. Ils n'auront pas travaillé *vainement*, car ils auront élevé l'édifice ; ils auront travaillé *en vain*, car ils n'auront fait qu'un vain édifice qui ne subsistera pas.

Si vous me parlez sans que je vous entende, vous parlez *vainement* ; si vous me parlez sans me persuader, vous me parlez *en vain*.

Celui qui ne fait que des choses vides de sens, de raison, de vertu, consume *vainement* le temps ; celui qui fait des choses utiles, mais *inutilement* ou sans qu'on en profite, l'emploie *en vain*. (R.)

Il vent, mais *vainement*, poursuivre son discours. (BOILEAU.)
En vain, pour s'exempter de l'oubli du cerceuil,
 Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil ;
En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie,
 Enée enfin porta ses dieux et sa patrie. (IDEM.)

La nature ne fait rien *en vain*. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Le ciel est juste et sage, et ne fait rien *en vain*. (RACINE.)

On a travaillé *inutilement* quand on a fait un ouvrage utile qui ne sert point, dont les autres ne profitent pas. Il pria le Sauveur que son sang répandu pour lui ne le fût pas *inutilement*. (BOSSUET.) L'administrateur voyant qu'il combattait *inutilement* mon dessein. (LE SAGE.) On emploierait *vainement* si l'on voulait faire ressortir seulement l'insuccès des efforts de l'administrateur : l'auteur s'est servi d'*inutilement* parce que les conseils désintéressés ne sont pas suivis par celui qui devrait en profiter. (V. F.)

1352. Valet, Laquais.

Le mot de *valet* a un sens général qu'on applique à tous ceux qui servent. Celui de *laquais* a un sens particulier, qui ne convient qu'à une sorte de domestique. Le premier désigne proprement un homme de service, et le second un homme de suite. L'un emporte une idée d'utilité, l'autre une idée d'ostentation : voilà pourquoi il est plus honorable d'avoir un *laquais* que d'avoir un *valet* ; et qu'on dit que le *laquais* ne déroge point à sa noblesse, au lieu que le *valet* de chambre y déroge, quoique la qualité et l'office de celui-ci soient au-dessus de l'autre.

Les gens rustiques s'entretiennent de leurs affaires avec leurs domestiques, jusqu'à rendre compte à leurs moindres *valets* de ce qui aura été dit dans une assemblée publique. (LA BRUYÈRE.)

Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,
 Et comblé de *laquais* et devant et derrière,
 S'est avec un grand bruit devant nous arrêté. (MOLIÈRE.)

Voilà un *laquais* qui demande si vous êtes au logis. (MOLIÈRE.)

Les princes et les gens de basse condition n'ont point de *laquais* : mais les premiers ont des *valets* de pied qui en font la fonction et qui en portaient même autrefois le nom, et les seconds ont des *valets* de labeur. (G.)

Ces deux mots s'emploient moins qu'autrefois : excepté dans les expressions composées de *valet* de chambre, *valet* de pied, *valet* de charrue, etc. ; on n'emploie plus guère le mot de *valet*, et quand on a besoin d'appeler un domestique, on ne crie plus comme la comtesse d'Escarbagnas : *laquais*, petit *laquais* ! Mais ces deux mots se disent fort bien, sinon au figuré, au moins pour désigner le caractère et les vices d'une certaine classe.

Domestique d'un rang inférieur, comme l'a défini jadis l'Académie, le *valet* est regardé comme grossier. Les *valets* et les goujats. (J.-J. ROUSSEAU.) Si c'eût été, du moins, un gentilhomme ! mais un *valet*, un gueux ! (VOLTAIRE.)

Le *valet* de comédie est effronté, hardi, voleur, mais habile, souvent dévoué ; il vit auprès du maître ; Molière et Regnard ont pu, sans trop d'in vraisemblance, en faire une espèce de confident. Mais le défaut capital du *valet*, c'est la bassesse. On dit, en parlant d'un vil flatteur, d'un flagorneur, d'un courtisan effronté, un *valet*, un plat *valet*. Il fallait être bien esclave, bien *valet* à tout faire. (SAINT-SIMON.) Les deux premiers états de la société que j'eus occasion d'observer furent les courtisans et les *valets*, moins différents en effet qu'en apparence, et si peu dignes d'être étudiés, si faciles à connaître que je m'ennuyai d'eux au premier regard. (J.-J. ROUSSEAU.)

Le *laquais* est un rustre. Il n'a ni intelligence, ni goût. Il vaudrait beau-

coup mieux être le *laquais* d'un bel esprit que le bel esprit des *laquais*. (VOLTAIRE.)

Amuser les loisirs des *laquais* et des *pages*. (BOILEAU.)

Je l'ai connu *laquais* avant qu'il fût commis. (IDEM.) (V. F.)

1353. Valétudinaire, Maladif, Infirme, Cacochyme.

Le *valétudinaire* du latin *valetudo*, santé et maladie, bonne ou mauvaise santé. Le *valétudinaire* flotte, en quelque sorte, entre la bonne ou la mauvaise santé, de l'une à l'autre.

Maladif, qui a un principe particulier et actif de *maladie* et qui en éprouve souvent les effets.

Infirme, non *ferme*, faible, qui ne se porte pas d'une manière assurée, qui se soutient mal : *faible* est un mot plus vague et plus étendu qu'*infirme*, par la loi de l'usage : *infirme* ne s'applique proprement qu'aux corps qui sont mal constitués, qui n'ont pas la vigueur convenable, et particulièrement la jouissance ou la liberté de quelque fonction.

Cacochyme, mot grec formé de κακός, mauvais, et de χυμός, suc, humeur. La réplétion et la dépravation des humeurs font le *cacochyme*.

Ainsi le *valétudinaire* est d'une santé chancelante. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était *valétudinaire*. (LA BRUYÈRE.) Le *maladif* est sujet à être malade : l'*infirme* est affligé de quelque dérangement d'organes; le *cacochyme* est plein de mauvaises humeurs.

Les femmes, par la constitution propre de leur sexe, sont naturellement plus *valétudinaires* que les hommes. Les gens malsains sont nécessairement *maladifs*. Les vieillards sont *infirmes* par le dépérissement naturel de leurs organes. Il y a beaucoup d'enfants *cacochymes* par le vice de leur origine ou de leur nourriture. (R.)

Il faut ajouter que *cacochyme* est un mot employé surtout par les poètes comiques en parlant des vieillards qu'ils mettent en scène.

Votre corps *cacochyme*

N'est point fait, croyez-moi, pour ce genre d'escrime. (REGNARD.)

Il pare de la mort le trait fatal en vain ;

Il n'évitera pas celui du médecin.

Il garde le dernier ; et ce corps *cacochyme*

Est à son art fatal dévoué pour victime. (IDEM.)

De plus, *cacochyme* indique une disposition d'esprit triste et mélancolique, une humeur difficile et chagrine.

L'*infirme* est faible, non-seulement d'une faiblesse de tempérament qui l'expose à être souvent malade, mais c'est la durée de la maladie qui l'a réduit en cet état. Une vieillesse trop *infirme* m'a seule empêché d'être témoin de ces magnifiques fêtes. (VOLTAIRE.) Il faut songer qu'on devient vieux et *infirme*. (IDEM.) Ma raison est que, me voyant *infirme* et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins. (MOLIÈRE.) Les vieillards sont sujets à des *infirmités* naturelles qui ne viennent que du dépérissement et de l'affaiblissement de toutes les parties de leur corps. (BUFFON.) (V. F.)

1354. Valeur, Courage.

Le *valeureux* peut manquer de *courage*, le *courageux* est toujours maître d'avoir de la *valeur*.

La *valeur* sert au guerrier qui va combattre; le *courage* à tous les êtres qui, jouissant de l'existence, sont sujets à toutes les calamités qui l'accompagnent.

Que vous servirait la *valeur*, amant que l'on a trahi, père éploré que le sort prive d'un fils, père plus à plaindre dont le fils n'est pas vertueux ! O fils dé-

solé, qui allez être sans père et sans mère, ami dont l'ami craint la vérité ; ô vieillards qui allez mourir ; infortunés, c'est de *courage* que vous avez besoin.

Contre les passions que peut la *valeur* sans *courage* ? Elle est leur esclave, et le *courage* est leur maître.

La *valeur* outragée se venge avec éclat, tandis que le *courage* pardonne en silence.

Près d'une maîtresse perfide le *courage* combat l'amour, tandis que la *valeur* combat le rival.

La *valeur* brave les horreurs de la mort ; le *courage*, plus grand, brave la mort et la vie. (*Encyclopédie*, XVI, 820.)

1355. Valeur, Prix.

Le mérite des choses en elles-mêmes en fait la *valeur*, et l'estimation en fait le *prix*.

Estimer plus ou moins une chose, c'est juger qu'elle est plus ou moins propre aux usages auxquels nous voulons l'employer, et cette estime est ce que nous appelons *valeur*. La *valeur* des choses est fondée sur leur utilité, ou, ce qui revient au même, sur l'usage que nous en pouvons faire. La *valeur* des choses est fondée sur le besoin. (CONDILLAC.)

La *valeur* est la règle du *prix*, mais une règle assez incertaine et qu'on ne suit pas toujours.

De deux choses, celle qui est d'une plus grande *valeur* vaut mieux ; et celle qui est d'un plus grand *prix* vaut plus.

Il semble que le mot de *prix* suppose quelque rapport à l'achat ou à la vente, ce qui ne se trouve pas dans le mot de *valeur*. Ainsi l'on dit que ce n'est pas être connaisseur que de ne juger de la *valeur* des choses que par le *prix* qu'elles coûtent.

L'or et l'argent ont été établis, par une convention générale, pour être le *prix* de toutes les marchandises et un gage de leur *valeur*. (MONTESQUIEU.)

Dès que nous avons besoin d'une chose, elle a de la *valeur* ; elle en a par cela seul, et avant qu'il soit question de faire des échanges. Au contraire, ce n'est que dans les échanges qu'elle a un *prix*, et ce *prix* est l'estime que nous faisons de sa *valeur*, lorsque, dans un échange, nous la comparons avec la *valeur* d'une autre. (CONDILLAC.) (G.)

1356. Vallée, Vallon.

Vallée semble signifier un espace plus étendu, *vallon* semble en marquer un plus resserré.

Les *vallées* y sont si profondes qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons. (FÉNÉLON.) La mer était sillonnée par cinq ou six vagues longues et élevées semblables à des chaînes de collines, espacées entre elles par de larges et profondes *vallées*. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.) L'Élide est un petit pays dont les côtes sont baignées par la mer Ionienne, et qui se divise par trois *vallées*. (BARTHÉLEMY.) Nous considérons avec plaisir les creux *vallons* où des troupeaux de bœufs mugissaient dans les gras herbages. (FÉNÉLON.) Les déblais ont formé les petites couches de terre qui recouvrent actuellement le fond et les coteaux de ces *vallons*. Le même effet a eu lieu dans les grandes *vallées*. (BUFFON.)

Les poètes ont rendu le mot de *vallon* plus usité, parce qu'ils ont ajouté à la force de ce mot une idée de quelque chose d'agréable ou de champêtre, et que celui de *vallée* n'a retenu que l'idée d'un lieu bas et situé entre d'autres lieux plus élevés.

On dit la *vallée* de Josaphat, où le vulgaire pense que se doit faire le jugement universel ; et l'on dit le sacré *vallon* où la fable établit une demeure des Muses. Viens me guider dans ces *vallées* de ténèbres et sur ces champs de boue

que toi seule vivifie. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.) Ce qui fait et fera toujours de ce monde une *vallée* de larmes, c'est l'insatiable cupidité, l'indomptable orgueil des hommes. (VOLTAIRE.) Ce monde-ci est une *vallée* de misère. (IDEM.)

Tel en un secret *vallon*,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature. (RACINE.)
Et sans aller rêver sur le double *vallon*,
La colère suffit et vaut un Apollon. (BOILEAU.) (G.)

1357. Vanter, Louer.

On *vante* une personne pour lui procurer l'estime des autres ou pour lui donner de la réputation. On la *loue* pour témoigner l'estime qu'on fait d'elle ou pour lui applaudir.

Vanter, c'est dire beaucoup de bien des gens et leur attribuer de grandes qualités, soit qu'ils les aient ou qu'ils ne les aient pas. *Louer*, c'est approuver avec une sorte d'admiration ce qu'ils ont dit ou ce qu'ils ont fait, soit que cela le mérite ou ne le mérite pas.

On *vante* les forces d'une homme; on *loue* sa conduite.

Le mot *vanter* suppose que la personne dont on parle est différente de celle à qui la parole s'adresse, ce que le mot de *louer* ne suppose point.

Les charlatans ne manquent jamais de se *vanter*; ils promettent toujours plus qu'ils ne peuvent tenir, ou se font honneur d'une estime qui ne leur a pas été accordée. Les personnes pleines d'amour-propre se donnent souvent des *louanges*; elles sont ordinairement très-contentes d'elles-mêmes.

Il est plus ridicule, selon mon sens, de se *louer* soi-même que de se *vanter*: car on se *vante* par un grand désir d'être estimé, c'est une vanité qu'on pardonne; mais on se *loue* par une grande estime de soi, c'est un orgueil dont on se moque. (G.)

Vanter, c'est faire sonner haut, *louer* publiquement, avec bruit et éclat. Il fallut que le roi donnât une déclaration publique par laquelle il renvoyait son ministre, en *vantant* ses services. (VOLTAIRE.) Le petit chantre avait eu raison de ne me pas *vanter* sa bourse: j'y trouvai peu d'argent. (LE SAGE.)

Qu'on *vante* en lui la foi, l'honneur, la probité! (BOILEAU.)

Louer est plus simple: c'est dire du bien, faire l'éloge de quelqu'un. Il est opposé à blâmer. Le sénat, dont l'approbation tenait lieu de récompense, savait *louer* et blâmer quand il le fallait. (BOSSUET.) Je critique avec sévérité, je *loue* avec transport. (VOLTAIRE.) On courrait risque de décourager les enfants, si on ne les *louait* jamais quand ils font bien. (FÉNELON.)

Et, pour *louer* un roi que tout l'univers *loue*,
Ma langue n'attend pas que l'argent la dénoue. (BOILEAU.)

On *loue* les gens pour leur faire plaisir, pour leur témoigner l'estime où on les tient.

On ne peut trop *louer* trois sortes de personnes:

Les dieux, sa maîtresse et son roi. (LA FONTAINE.)
L'art de *louer* commença l'art de plaire. (VOLTAIRE.)

On *vante* pour faire valoir, et souvent en exagérant les qualités, ou en supposant un mérite qui n'existe point.

Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous *vante*. (RACINE.)
Je plains Bajazet; je lui *vantais* ses charmes. (IDEM.)

Les essais historiques sur Paris n'ont-ils pas été aussi beaucoup trop *vanités*? (LA HARPE.)

Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté
Que donne la faveur à l'importunité. (BOILEAU.)

Vanter a fait *vanterie*, *vantard*, qui marquent une exagération ridicule.
(V. F.)

1358. Variation, Changement.

La *variation* consiste à être tantôt d'une façon et tantôt d'une autre. Le *changement* consiste seulement à cesser d'être le même.

C'est *varier* dans ses sentiments que de les abandonner et les reprendre successivement. C'est *changer* d'opinion que de rejeter celle qu'on avait embrassée pour en suivre une nouvelle.

Les *variations* sont ordinaires aux personnes qui n'ont point de volonté déterminée. Le *changement* est le propre des inconstants.

Qui n'a point de principes certains est sujet à *varier*. Qui est plus attaché à la fortune qu'à la vérité n'a pas de peine à *changer* de doctrine. (G.)

1359. Variation, Variété.

Les changements successifs dans le même sujet font la *variation*. La multitude des différents objets fait la *variété*. Ainsi l'on dit la *variation* du temps, la *variété* des couleurs.

Il n'y a point de gouvernement où il n'y ait eu des *variations*. Il n'y a point d'espèces dans la nature où l'on ne remarque beaucoup de *variétés*. (1) (G.)

1360. Vaste, Grand.

M. de Saint-Évremond a fait une dissertation pour prouver que *vaste* désigne toujours un défaut : voici comment il se trouva engagé à écrire sur ce sujet en 1667. Quelqu'un ayant dit, en louant le cardinal de Richelieu, qu'il avait l'esprit *vaste*, sans y ajouter d'autre épithète, M. de Saint-Évremond soutint que cette expression n'était pas juste ; qu'esprit *vaste* se prenait en bonne ou en mauvaise part, selon les circonstances qui s'y trouvaient jointes ; qu'un esprit *vaste*, merveilleux, pénétrant, marquait une capacité admirable ; et qu'au contraire un esprit *vaste* et démesuré était un esprit qui se perdait en des pensées vagues, en de vaines idées, en des desseins trop *grands* et peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réussir. Madame de Mazarin (la belle Hortense) prit parti contre M. de Saint-Évremond ; et après avoir longtemps disputé, ils convinrent de s'en rapporter à MM. de l'Académie.

L'abbé de Saint-Réal se chargea de faire la consultation, et l'Académie, polie, décida en faveur de madame de Mazarin. M. de Saint-Évremond s'était déjà condamné lui-même avant que cette décision arrivât : mais quand il l'eut vue, il déclara que son désaveu n'était point sincère, et que c'était un pur effet de docilité et un assujettissement volontaire de ses sentiments à ceux de madame de Mazarin : mais que, quant à l'Académie, il ne lui devait de soumission que pour la vérité.

Là-dessus il reprit non-seulement l'opinion qu'il avait d'abord défendue, mais il nia absolument que *vaste* seul pût jamais être une louange vraie : il soutint que le *grand* était une perfection dans les esprits ; le *vaste*, un vice ; que l'étendue juste et réglée faisait le *grand*, et que la grandeur démesurée

(1) Dans l'*Encyclopédie*, on a rapporté en un seul article les trois mots *changement*, *variation* et *variété* : je crois que c'est mal à propos, parce que ce n'est pas sous le même aspect que le mot *variation* est synonyme des deux autres. L'altération de l'identité d'état est l'idée commune des deux mots *variation* et *changement* ; la diversité est le caractère commun des mots *variation* et *variété*. (B.) (Voyez l'article de l'*Encyclopédie*, page 493.)

faisait le *vaste* ; qu'enfin , la signification la plus ordinaire du *vastus* des Latins, c'est trop spacieux, trop étendu, démesuré.

Je crois, pour moi, qu'il avait à peu près raison en tous points. Je vois du moins que *vastus homo*, dans Cicéron, est un colosse, un homme d'une taille trop grande ; et dans Salluste, *vastus animus* est un esprit immodéré, qui porte trop loin ses vues et ses espérances. (*Encycl.*, XVI, 857.)

Vaste signifie très-grand. Le soleil se lève et parcourt régulièrement tout ce vaste univers. (MASSILLON.) Il n'est donc pas étonnant qu'il veuille souvent dire trop grand.

En second lieu, *grand* n'indique pas seulement l'étendue : ce qui est *grand* peut être tel dans toutes ses dimensions, hauteur, largeur, profondeur. Un *grand* arbre est très-haut. *Vaste* ne se dit que de l'étendue et d'une étendue pour ainsi dire sans limites : la *vaste* mer, de *vastes* solitudes.

Tels furent nos destins : ainsi, dans un moment,
Naquit d'une étincelle un *vaste* embrasement. (DELLILLE.)

Il s'y ajoute de plus une idée de vide. Ce qui est *vaste* est trop *grand* pour être rempli.

Belle, craignez les bois et leur *vaste* silence. (LA FONTAINE.)

Au moral, les mêmes différences subsistent. Même quand *vaste* est pris dans un sens élogieux, il indique l'étendue seule, tandis que *grand* peut donner à la fois l'idée de l'étendue et de la profondeur. Un homme d'une *grande* érudition sait beaucoup et bien ; un homme d'une *vaste* érudition sait surtout beaucoup : il a poussé ses études en tous sens. Mais, le plus souvent, *vaste* exprime la trop grande étendue, l'impossibilité de remplir.

Quittez le long espoir et les *vastes* pensées.
Tout cela ne convient qu'à nous ! (LA FONTAINE.)

Le maréchal de Luxembourg avait un esprit avide de connaissances, mais *vaste* et peu réglé. (VOLTAIRE.) Rollin traduit ainsi le *vastus animus* que Salluste applique à Catilina : C'était un esprit *vaste*, qui tendait toujours à l'excessif, à l'incroyable. (V. F.)

1361. Vedette, Sentinelle.

Une *vedette* est à cheval ; une *sentinelle* est à pied : l'une et l'autre veillent à la sûreté du corps dont elles sont détachées, et pour la garde duquel elles sont mises en faction. (G.)

1362. Veiller à, Veiller sur, Surveiller.

On *veille à*, afin que, pour que ; on *veille à* une chose, à son exécution, à sa conservation ; on *veille à* ce qu'elle se fasse, se maintienne. On *veille sur*, au-dessus, par-dessus : on *veille sur* ce qui est fait, *sur* les gens qui font la chose : on *veille sur* les objets, *sur* les personnes, *sur* ce qu'on a dans sa dépendance, sous son inspection, en sa garde. On *surveille* d'en haut, d'office, avec charge ou autorité : on *surveille à* tout, *sur* tout : on *surveille* les personnes, celles même qui *veillent sur* et par une inspection supérieure, générale, comme chef, comme conducteur.

Les soldats *veillent à* leurs postes ; leurs officiers *veillent sur* la chose et sur eux : le général *surveille à* tout, et les *surveille* tous. Vous *veillez à* votre besogne, à vos affaires, à vos intérêts : vous *veillez sur* vos enfants, *sur* vos domestiques, *sur* votre ménage. Quoique vous ayez confié divers soins, différentes inspections à des gens qui doivent *veiller* pour vous, vous *surveillez* et vous réglez tout. (R.)

1363. *Vélocité, Vitesse, Rapidité.*

La *vélocité* est la qualité du mouvement fort et léger ; la *vitesse*, celle du mouvement prompt et accéléré ; la *rapidité*, celle du mouvement impétueux et violent.

La *vélocité* marque une grande *vitesse* : elle marque proprement la *vitesse* de ce qui vole, de ce qui s'élève dans les airs, de ce qui en parcourt l'espace avec un mouvement très-vif.

La *vitesse* exprime donc un mouvement pressé, hâté : elle exprime proprement une course prompte et accélérée.

La *rapidité* est toujours plus ou moins impétueuse, violente, assez forte pour vaincre les obstacles, pour ravager, pour enlever ce qui se rencontre sur son passage.

Ainsi, à proprement parler, vous direz la *vélocité* d'un oiseau, la *vitesse* d'un cheval, la *rapidité* d'un torrent. (R.)

Vélocité est très-rarement employé. C'est un terme resté presque technique.

Vitesse est le mot général, à la fois employé par la science et par la langue commune. L'air, dans le vent direct, n'agit que par sa *vitesse* et sa masse ordinaire. (BUFFON.) Courir avec *vitesse*. Fondre sur l'ennemi avec la *vitesse* d'un aigle. (BOSSUET.) L'homme sait diriger ses actions, concerter ses opérations, mesurer ses mouvements, vaincre la force par l'esprit et la *vitesse* par l'emploi du temps. (BUFFON.)

Rapidité a été très-exactement défini par Roubaud. Le temps fuit avec *rapidité*. (ACADÉMIE.) En effet,

. . . Le temps fuit et nous traîne avec soi. (BOILEAU.)

Tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la *rapidité* du temps. (BOSSUET.) L'Écriture sainte a raison de comparer les passions à des eaux ramassées qui coulent avec *rapidité*. (FÉNÉLON.) Une fatale révolution, une *rapidité* que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. (MASSILLON.) (V. F.)

1364. *Vénal, Mercenaire.*

La chose *vénale* est à vendre : on l'acquiert ; elle est à vous en toute propriété ; son effet est toujours absolu. Le *mercenaire*, au contraire, n'est qu'au jour le jour ; il est au plus offrant, aujourd'hui pour, et demain contre. On dira que le parlement d'Angleterre est *vénal*, mais non pas qu'il est *mercenaire*. On ne dira pas d'un écrivain qui se vend alternativement, qu'il est *vénal*, mais qu'il est *mercenaire*, et que sa plume est *vénale*, car elle aliène définitivement ce qu'elle émet.

Le caractère de la *vénalité* est de transmettre sa propriété ; celui du *mercenaire* n'est que de la louer à temps. Le premier a la capacité, le second l'habitude. Le *mercenaire* fut *vénal*, mais l'homme *vénal* n'est pas toujours *mercenaire*. (R.)

Il ne me semble pas que l'abbé Girard ait bien saisi la véritable différence qui distingue ces deux mots.

Ce qui est *vénal* peut se vendre, est à vendre. Le *mercenaire* est aux gages de quelqu'un. Autrefois, en France, les charges étaient *vénales* : toutes les nations de l'Europe se sont longtemps servies de troupes *mercenaires*.

Vénal indique une disposition ; *mercenaire* un état.

En parlant des personnes, l'homme *vénal* est prêt à se vendre, le *mercenaire* travaille pour les autres et reçoit un salaire. Jugurtha lança, dit-on, cet adieu à Rome : Ville *vénale*, qui se perdra bientôt si elle trouve un acheteur !

L'homme *vénal* est donc un caractère vil, abject. Le *mercenaire*, habitué à donner ses services pour de l'argent, n'est que bas ; l'amour de l'argent est inspiré au *mercenaire* par son état ; sa condition le corrompt ; la corruption de

l'homme *vénal* fait qu'il est toujours prêt à se vendre. On peut compter jusqu'à un certain point sur le *mercenaire* : il fait un métier et peut le faire honnêtement. On ne peut compter sur l'homme *vénal*. Qui s'est vendu se vendra.

Qu'il a bien découvert son âme *mercenaire* !

dit Philaminte, la femme savante de Molière, de Trissotin qui se refuse à épouser Henriette, dès qu'il la voit pauvre et ses parents ruinés. Ames *vénales* et prostituées ! s'écrie Bossuet en parlant des flatteurs. Les ambitieux qu'on loue tant sont des glorieux qui font des bassesses ou des *mercenaires* qui veulent être payés. (FLÉCHIER.) L'homme *vénal* est donc, et de beaucoup, au-dessous du *mercenaire*.

Vénal, on en voit maintenant la raison, se dira plutôt de l'homme, de l'âme ; *mercenaire* du métier, de l'ouvrage, de l'instrument.

C'est parce qu'on a l'âme *vénale* qu'on prend un métier *mercenaire*.

Il fait d'un art divin un métier *mercenaire*. (BOILEAU.)

Ouvrages *mercenaires*. (RACINE.) Un écrivain *vénal*, une plume *mercenaire*. (V. F.)

1365. Vendre, Aliéner.

Vendre, c'est donner, céder pour de l'argent, pour un certain prix, une chose dont on a la propriété, la libre disposition : *aliéner*, c'est transférer à un autre la propriété d'un bien qu'on lui vend ou qu'on lui donne, dont on le rend le maître d'une manière ou d'une autre.

On vend ce que quelqu'un achète : on *aliène* ce qu'un autre acquiert.

Tout ce qui s'apprécie en argent se vend, fonds, mobilier, denrée, marchandise, travail, etc. On *aliène* que des fonds, des rentes, des droits, une succession, un mobilier de prix qui tient lieu de fonds.

On *n'aliène* que ce qu'on a ; car comment transférer une propriété qu'on n'a point ? Mais on vendra fort bien quelquefois ce qu'on n'a pas, comme, par exemple, son crédit, son honneur, sa conscience, etc. ; c'est surtout quand on n'en a point qu'on les vend. (R.)

1366. Vénération, Respect.

Ce sont des égards qu'on a pour les gens : mais on leur témoigne de l'estime par la *vénération* ; et on leur marque de la soumission par le *respect*.

Nous avons de la *vénération* pour les personnes en qui nous reconnaissons des qualités éminentes ; et nous avons du *respect* pour celles qui sont fort au-dessus de nous ou par leur naissance, ou par leur fortune.

L'âge et le mérite rendent *vénérable*. Le rang et la dignité rendent *respectable*.

La gravité attire la *vénération* du peuple : la crainte qu'on lui inspire le tient dans le *respect*. (G.)

1367. Vénération, Révérence, Respect.

La *vénération* est un profond *respect* ; elle n'a au-dessus d'elle que l'adoration. La *révérence* est une crainte respectueuse ; elle impose donc avec le *respect* une sorte de frein. Le *respect* est une distinction honorable ; c'est le premier ou le moindre degré d'honneur.

La *vénération* est l'hommage de l'humilité ou de la supplication : vous la devez à l'éminence des objets qu'il convient d'exalter.

La reine, heureuse par sa naissance et par la *vénération* de tous les peuples, ne voyait rien sur la terre qui ne fût au-dessous d'elle. (BOSSUET.)

La *révérence* est l'hommage de la soumission ou de la faiblesse : vous la devez à l'autorité des objets qu'il faut craindre.

Que peuvent des évêques qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire et la *révérence* qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre. (BOSSUET.) L'attention et la modestie de M. de Montausier, dans l'église, imprimaient le *respect* aux âmes les moins touchées de la *révérence* du lieu et de la sainteté du culte (1). (FLÉCHIER.)

Le *respect* est l'hommage de l'infériorité ou de l'abaissement volontaire : vous le devez à l'élévation des objets qu'il s'agit d'honorer (2).

Pascal dit que le *respect* est de se gêner pour les autres : je crois que le *respect* consiste proprement à se mettre au-dessous des autres ; la *révérence*, à se tenir devant les autres dans la réserve d'une grande modestie ; la *vénération*, à tomber, pour ainsi dire, aux pieds des autres ou à leurs genoux.

La *vénération* exprime une sorte de piété par une sorte de culte : ainsi nous *vénérons* proprement les choses saintes ; mais, outre la piété religieuse, il y a la piété naturelle qu'un fils a pour son père, un citoyen pour la patrie. La *révérence* exprime un sentiment presque semblable à celui de la crainte filiale, et de la manière dont un fils est en présence d'un père : ainsi les Latins disaient la *révérence* du disciple à l'égard du maître, du citoyen à l'égard du magistrat. Enfin le *respect* de sentiment exprime une estime distinguée par le rang supérieur qu'elle affecte aux personnes : l'estime est le cas particulier qu'on fait des objets ; et les préférences ou les distinctions honorables marquent l'estime respectueuse. (R.)

1368. Venimeux, Vénéneux.

Ménage ne voulait que *venimeux*, et rejetait *véneux*. Dans l'*Encyclopédie* on les donne presque comme des synonymes parfaits, dont le choix est indifférent. Mais il est certain, 1^o que les deux mots sont autorisés par l'usage, nonobstant la décision de Ménage ; 2^o qu'il ne saurait y avoir une synonymie aussi entière qu'on la suppose entre ces deux termes dans l'*Encyclopédie*.

(1) On voit par ces deux exemples que *révérence* montre, à vrai dire, la *respectabilité*, c'est-à-dire la qualité inhérente à la chose respectable, tandis que *respect* montre ou l'impression que cause la présence, la vue de la chose respectable, ou l'action du *respect* ; de sorte que plus une chose a de *révérence*, plus elle mérite et elle inspire de *respect*, et plus, si nous sommes raisonnables, nous lui accordons de *respect*. (V. F.)

(2) Il nous semble que l'abbé Girard avait mieux vu que Roubaud le sens de *respect*, qui n'est pas toujours une action volontaire. On dit tenir en *respect* ; exiger du *respect*. Ce qui a trompé Roubaud, c'est de n'avoir pas saisi le sens véritable de *révérence*, que nous avons indiqué dans la note précédente. La *vénération* est un profond *respect* mêlé d'amour. Le *respect* est une reconnaissance, mêlée de crainte, de la supériorité d'autrui. On oppose souvent le *respect* et l'amour. Loin de nous les héros sans humanité ; ils pourront bien forcer les *respects*, mais ils n'auront pas les cœurs. (BOSSUET.)

ORONTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du *respect* davantage.

CLIMÈNE.

Et moi, que si nos vœux doivent paraître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour. (MOLÈRE.)

Au contraire, on trouve souvent réunis le *respect* et la crainte. Combien de fois vit-on la reine retenir les courtisans dans le devoir, moins par le *respect* de sa dignité que par l'exemple de sa modestie. (FLÉCHIER.)

Soumis avec *respect* à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte. (RACHIN.) (V. F.)

Ils signifient l'un et l'autre qui a du venin. Mais, selon l'Académie, *venimeux* ne se dit proprement que des animaux, ou des choses qui sont infectées du venin de quelque animal, et *venéneux* ne se dit que des plantes. Ainsi le scorpion et la vipère sont des animaux *venimeux* et le suc de la ciguë est *venéneux*.

Si l'on passe au sens figuré, *venimeux* sera très-propre à caractériser tout ce qui peut produire un grand mal sans avoir des apparences bien marquées; *venéneux* pourra s'appliquer aux choses dont on envisagera la fécondité comme dangereuse : c'est, dans les deux cas, suivre le sens propre autant qu'il est possible; les animaux *venimeux* faisant le mal par eux-mêmes, et les plantes *venéneuses*, perpétuant, par leur fécondité naturelle, les causes du mal qu'elles peuvent faire.

Il peut se trouver dans un ouvrage, utile à beaucoup d'égards, des principes *venéneux*, contre lesquels il faut prémunir les lecteurs, ou par des préparations, ou par la suppression totale de ces principes. Mais il faut rejeter sans ménagement ces écrits séduisants par le coloris dont les auteurs ont affecté de couvrir la doctrine *venimeuse* qu'ils y établissent. (B.)

Vénéneux signifie qui a, contient, renferme un venin; *venimeux* signifie qui porte, communique, introduit son venin. Ainsi nous disons *venimeux* pour exprimer l'action d'introduire, d'insinuer, d'aigrir le venin. Le venin est dans la chose *venéneuse* dont ce mot marque la qualité; le venin est versé par l'objet *venimeux* dont ce mot exprime l'action. Une langue, une morsure, une piqure, sont *venimeuses*, parce qu'elles répandent ou distillent le venin. Mais une piqure n'est pas *venéneuse*, parce qu'elle n'est que l'action qui introduit le venin. Le corps *venéneux* ne vous communique son venin que par l'usage que vous en faites; l'insecte *venimeux* vous communique le sien par l'atteinte qu'il vous porte.

Voilà pourquoi les animaux sont *venimeux*; voilà pourquoi les plantes sont *venéneuses*. Mais il résulte encore de là que l'animal *venimeux* est *venéneux*; car pour répandre le venin, il faut l'avoir; et que la plante, qui d'elle-même répand des exhalaisons mortelles, est non-seulement *venéneuse*, mais *venimeuse*. (R.)

1369. Vérifier, Avérer.

Vérifier, employer les moyens de se convaincre, ou de convaincre quelqu'un qu'une chose est *véritab*le ou conforme à ce qui est, qu'elle est exacte. *Avérer*, prouver, constater d'une manière convaincante qu'une chose est *vraie* ou réelle.

Vous *vérifiez* un rapport, pour savoir s'il est *véritab*le ou fidèle : vous *avérez* un fait, en assurant qu'il est *vrai* ou réel. Vous *vérifiez* par l'examen des pièces, des titres, des dispositions, des probabilités, l'exactitude, la justesse, la fidélité, la force du rapport, et le fait reste *avéré*. La vérité du rapport suppose et prouve la vérité du fait.

L'écriture et la signature d'un billet étant *vérifiées* et reconnues conformes à la main du souscripteur, l'obligation est *avérée* ou constatée.

On *vérifie* une citation, en la comparant avec le texte cité. Il s'agit alors seulement de savoir si la copie est conforme à l'original; et il n'y a rien à *avérer* à l'égard de la chose citée. On *vérifie* aussi les faits, mais les faits contenus dans une plainte, dans une accusation, dans une requête, etc. La *vérification* prouve que la plainte est légitime ou que la demande est juste, puisqu'il en résulte que les faits sont vrais et *avérés*. La *vérification* est un moyen d'*avérer* les choses. On n'*avère* que les faits. (R.)

1370. Verser, Répandre.

Ces deux verbes, dans leur sens propre et primitif, marquent également le transport d'une liqueur par effusion hors du vase qui la contenait. Ce qui les

différencie, c'est que *verser* marque ce transport par effusion, sans rien indiquer de ce que devient la liqueur, et que *répandre* y ajoute, par idée accessoire, que la liqueur n'est plus en corps, que les éléments en sont épars ; tous deux énoncent effusion, mais le second y joint l'idée accessoire de dispersion.

De là vient, comme le remarque l'Académie, que *verser* se dit d'une liqueur que l'on épanche à dessein dans un vase ; et *répandre* se dit d'une liqueur qu'on laisse tomber sans le vouloir. Ainsi l'on dit *verser* du vin dans un verre, non pas *répandre* du vin dans un verre : et on dit à un homme qui porte un vase plein de quelque liqueur : Prenez garde de *répandre*, et non pas, prenez garde de *verser* : on ne craint pas alors la transfusion de la liqueur, qui se ferait en la *versant* dans un autre vase ; on en craint la perte, qui serait infaillible si on la *répandait*.

Les mêmes nuances subsistent dans le sens figuré. *Verser* l'argent à pleines mains est une expression qui désigne simplement le transport que l'on fait à d'autres de beaucoup d'argent que l'on possédait ; elle peut marquer la libéralité ou la prodigalité. *Répandre* l'argent à pleines mains est une expression qui ajoute à la précédente l'idée accessoire d'une distribution, d'un partage ; elle peut marquer des vues d'intérêt ou d'économie.

Dieu *verse* ses grâces avec abondance sur ses élus, et il les *répand* comme il lui plaît, selon les vues de sa miséricorde.

À l'égard du sang et des larmes, on dit indifféremment *verser* ou *répandre* ; parce que l'idée de l'effusion, qui est commune à ces deux mots, est la seule que l'on veuille rendre sensible, et qu'il est indifférent de marquer ou de ne pas marquer expressément la dispersion du sang ou des larmes, puisque la simple effusion dit tout ce qu'on a besoin de dire.

Mais à l'égard de tout ce qui s'étend dans un grand espace, en différents points, en différents lieux, en différents temps, on ne peut dire que *répandre* dans le sens figuré comme dans le sens propre.

Le soleil *répand* la lumière dans toute l'étendue de sa sphère. Les fleurs *répandent* dans l'air environnant un parfum délicieux. Un fleuve qui déborde *répand* ses eaux dans la campagne. Un général *répand* ses troupes dans les villages.

Une opinion, une doctrine, une hérésie, un bruit, une nouvelle, se *répandent* et gagnent de proche en proche. Un auteur *répand* dans son ouvrage des principes, des maximes louables ou répréhensibles, de la clarté, de l'agrément, de l'enjouement, etc. (B.)

Verser exprime proprement un changement de direction dans la chose, et *répandre*, un étalage de la chose. On *verse* en bas, on *répand* en tous sens : vous *versez* de l'eau dans un vase inférieur ; l'odeur d'une fleur se *répand* dans les airs et de toutes parts.

Verser ne se dit que des liquides ; son idée propre, c'est l'effusion : *répandre* ne prend qu'accidentellement l'idée d'effusion en s'appliquant aux liqueurs, et parce qu'il est dans la nature des liquides de couler ; mais alors même son idée distinctive est celle de diffusion ou de dispersion.

L'effusion marque une succession, une continuité d'écoulement dans les choses versées ; et la dispersion, par étendue, une certaine abondance de choses répandues çà et là. Le ciel *verse* la pluie sur nos campagnes, et *répand* au loin sa rosée.

On *verse* l'argent par une continuité ou une succession assez rapide de dons ou de dépenses pour le même objet, ou pour un petit nombre d'objets considérés ensemble. On *répand* l'argent par l'étendue et la multiplicité des dépenses et des dons çà et là dispersés sur divers objets.

On dira mieux *verser* le sang d'un citoyen et *répandre* le sang des peuples. (R.)

1371. *Vestige, Trace.*

« Les *vestiges*, dit l'abbé Girard, sont les restes de ce qui a été dans un lieu. Les *traces* sont les marques de ce qui y a passé.

« On connaît les *vestiges*, on suit les *traces*.

« On voit les *vestiges* d'un vieux château. On remarque les *traces* d'un cerf ou d'un sanglier. »

Il est vrai qu'on dit les *vestiges* pour les *marques* qui restent (et non pour les restes ou les débris) de certains objets fixement établis à une place, mais ruinés, tels que des édifices, des villes, des maisons, des fortifications, des monuments, etc.; et ce n'est que dans une acception secondaire, ainsi que l'Académie le remarque, et comme on le dit de *traces*; ainsi la distinction est fausse. Le *vestige* est l'empreinte laissée par un corps sur l'endroit où il a posé et pesé; la *trace* est un trait quelconque de l'objet imprimé ou décrit d'une manière quelconque sur un autre corps. Tout *vestige* est *trace*, car l'empreinte porte quelque forme de la chose. Les *traces* ne sont pas toutes des *vestiges*, car les traits ne sont pas tous formés par l'impression seule du corps.

Le *vestige* n'est guère qu'une *trace* très-légère et très-imparfaite de l'objet, comme l'empreinte du pied: la *trace* en représente quelquefois la forme entière, ou du moins le dessin, comme l'empreinte d'un corps étendu sur le sable. On ne dit pas de grands *vestiges* comme de grandes *traces*. Un pas est le *vestige* d'un homme: un sillon est la *trace* d'un peuple policé. Les derniers *vestiges* de cette révolution ont disparu. (ACADÉMIE.) Il n'y a plus sur la terre aucun *vestige* de ce que nous sommes. (BOSSUET.) De quelque côté que je suive les *traces* de la glorieuse origine de Madame, je ne découvre que des rois. (IDEM.)

On cherche, on découvre les *vestiges*; on reconnaît, on suit les *traces*. Le *vestige* n'est qu'un trait imprimé; on le cherche: la *trace* est une ligne plus ou moins prolongée; on la suit. Le *vestige* marque l'endroit où un homme a passé: la *trace* marque la voie qu'il a suivie. A proprement parler, les *vestiges* sont une *trace*, et voilà pourquoi l'on ne dit guère *vestige* qu'au pluriel. (R.)

Vestige, qui vient du latin : *vestigium*, pas, appartient presque uniquement au style soutenu. Les épouses de Jésus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours dans cette sainte montagne où les *vestiges* des curieux ne paraissaient point. (BOSSUET.) Marchant avec respect sur les *vestiges* des saints, il recueillait les restes de leur esprit. (FLÉCHIER.) Même dans le sens secondaire qui avait trompé Girard et que relève avec raison Roubaud, *vestige* se prend au figuré. Il n'y aurait qu'à souffler sur ses édifices d'orgueil; à peine en retrouveriez-vous de faibles *vestiges*. (MASSILLON.) (V. F.)

1372. *Vêtement, Habillement, Habit.*

Vêtement exprime simplement ce qui sert à couvrir le corps; et il comprend tout ce qui est à cet usage, même la coiffure et la chaussure, et rien au delà: voilà pourquoi l'on s'en sert avec grâce, en disant que tout le nécessaire consiste dans la nourriture, le *vêtement* et le logement. *Habillement* a une signification plus composée: outre l'essentiel de vêtir, il renferme dans son idée un rapport à la forme, à la façon dont on est *vêtu*; et son district s'étend non-seulement à tout ce qui sert à couvrir le corps, mais encore à la parure et à tout ce qui n'est que pur ornement, comme les rubans, les colliers, les pierrieres: c'est par cette raison qu'on dit la description d'un *habillement* de cérémonie et de théâtre. *Habit* a un sens bien plus restreint que les deux autres mots: il ne signifie que ce qui est robe ou ce qui tient de la robe; en sorte que le linge, le chapeau et les souliers ne sont pas compris sous l'idée de ce mot: ainsi l'on ne s'en sert que pour marquer ce qui est l'ouvrage du tailleur ou de la couturière. Le justaucorps, la veste, la culotte, la robe, la jupe, le corset, sont des *habits*; mais la chemise et la cravate ne le sont point, quoi-

qu'ils soient *vêtements* ; et l'épée n'est ni *habit*, ni *vêtement*, quoiqu'elle soit de l'*habillement* du cavalier. (G.)

1373. Vêtu, Revêtu, Affublé.

Vêtu se dit des habits ordinaires, faits pour le besoin et la commodité, ou même pour les ornements de mode. *Revêtu* s'applique aux habillements établis pour distinguer, dans l'ordre civil des emplois, les honneurs et les dignités. *Affublé* est d'un usage ironique pour les habillements extraordinaires et de caprice, ou pour ceux que portent les personnes qui ont fait le sacrifice de leur liberté.

L'ecclésiastique et le magistrat doivent être *vêtus* décentement, selon le goût qu'exige la gravité de leur état. Les femmes peuvent être *vêtues* galamment, mais toujours selon les lois de la pudeur. Le Hollandais est bien *vêtu*. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.) Un homme *vêtu* d'une robe violette vint nous féliciter sur notre arrivée. (VOLTAIRE.)

Moi qui, n'étant *vêtu* que de simple bureau,
Passe l'été sans linge et l'hiver sans manteau. (BOILEAU.)

Le commissaire du quartier doit être *revêtu* de sa robe lorsqu'il remplit les fonctions de sa charge. Le mousquetaire est *revêtu* de sa soubreveste quand il va à l'ordre. Les ducs ne sont *revêtus* du manteau ducal que dans les occasions de cérémonie et lorsqu'ils prennent séance au Parlement.

On dédaigne souvent la vérité quand elle n'est pas *revêtue* des ornements qui séduisent l'esprit. (ACADÉMIE.)

Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres *revêtus*. (RACINE.)
Revêtu de lambeaux, tout pâle ; mais son œil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil. (IDEM.)

Pour se déguiser, elle s'était *affublée* d'une vieille casaque, d'un bonnet à la polonaise, de hauts-de-chausses à la rhingrave et d'un cimenterre à la janissaire. Les personnes qui ont eu de ces faiblesses auxquelles on attache de la honte et du déshonneur ne sont plus propres qu'à être *affublées* d'un froc. Je vais m'*affubler* du manteau de l'abbé d'Olivet et j'examinerai ensuite le devoir de mon maître. (VOLTAIRE.) C'était un homme *affublé* de ridicules et fourré de vices comme d'hermines. (DIDEROT.)

Jamais hommes d'État, si le complot circule,
Ne seront *affublés* d'un plus beau ridicule. (CASIMIR DELAVIGNE.) (G.)

1374. Vexer, Molester, Tourmenter.

Nous nous servons habituellement du mot *vexer* pour exprimer un abus d'autorité ou de pouvoir par une sorte de persécution.

Ce qui est à charge, ce qu'il est difficile de supporter, ce qui pèse sur nous jusqu'à nous blesser ou nous fatiguer, nous *moleste*.

Tourmenter exprime littéralement l'action de causer une agitation violente, qui vous fait, pour ainsi dire, tourner en tous sens, ne vous laisse jamais à la même place, ne vous permet point le repos et vous tient dans une souffrance, une peine ou une gêne continuelle.

Vous êtes *vexé* par la violence qui vous tourmente pour vous dépouiller injustement. Vous êtes *molesté* par des charges, des attaques, des poursuites qui vous harcèlent et vous fatiguent. Vous êtes *tourmenté* par toutes sortes de peines dont la force et la continuité ne vous laissent point de repos. C'est le sort qui *vexe*, c'est le fâcheux qui *moleste* ; il n'y a pas jusqu'au plus petit insecte qui ne *tourmente*. (R.)

On est *vexé* quand on est injustement dépouillé : ce n'est donc pas le sort qui *vexe*, comme l'affirme Roubaud. Il avait bien défini la *vexation* en l'ap-

pelant un abus de pouvoir, ajoutons un abus de pouvoir qui attaque les biens. Un peuple est *veuxé* quand il est accablé d'impôts et surtout quand, pour recouvrer les impôts, on emploie des mesures tyranniques : on dit un impôt *vezatoire*. Les paysans les plus riches, les mieux nourris, les moins *veuxés* se trouvent autour des abbayes. (CHATEAUBRIAND.) Le seigneur et ceux qui lèvent les revenus du prince *vezèrent* l'esclave tour à tour. (MONTESQUIEU.)

Molester est un mot plus rare. On est *molesté*, quand on est injustement tracassé, quand on a à subir de mauvaises chicanes.

On ne se *veux* pas, on ne se *moleste* pas soi-même, car on se fait pas d'injustices ; mais on se *tourmente* soi-même.

Tourmenter, c'est causer un *tourment*, faire subir une *torture*. Autrefois on disait *tourmenteur* pour bourreau. Cette phrase de Massillon peint le supplice de celui qui est *tourmenté* : Le pécheur mourant se roule dans ses propres terreurs, se *tourmente*, s'agit pour fuir la mort. En *tourmentant* on cause donc une vive souffrance, on ne laisse aucun repos. Qui est *tourmenté* n'a point de relâche. Nous fûmes *tourmentés* pendant deux nuits par un jaguar. (BUFFON.) On se *tourmente* par inquiétude.

Mais à se *tourmenter* ma crainte est trop subtile. (RACINE.)

On se *tourmente* enfin en faisant de grands efforts : Les savants se sont fort *tourmentés* sur la différence des généalogies de Jésus-Christ. (VOLTAIRE.)

Une idée, l'inconnu nous *tourmente*,

. . . Malgré moi, l'infini me *tourmente*. (DE MUSSET.) (V. F.)

1375. Viande, Chair.

Le mot de *viande* porte avec lui une idée de nourriture que n'a pas celui de *chair* ; mais ce dernier a, à la composition physique de l'animal, un rapport que n'a pas le premier. Ainsi l'on dit que le poisson et les légumes sont *viande* de carême ; que la perdrix a la *chair* couite et tendre.

Nous ajouterons que *chair* ne se dit que des parties molles ; et que *viande*, au contraire, se dit d'une portion de substance animale mêlée de parties molles et de parties dures, comme il paraît par le proverbe : Il n'y a point de *viande* sans os.

Viande se prend encore d'une façon plus générale et plus abstraite que *chair*. Car on dit : de la *chair* de perdrix, de poulet, de lièvre, etc. ; et de toutes ces *chairs*, que ce sont des *viandes* ; mais on ne dit pas de la *viande* de perdrix, de poulet, etc., ce qui vient peut-être de ce qu'anciennement *viande* et *aliments* étaient synonymes. En effet, toute *viande* se mange, et il y a des *chairs* qui ne se mangent pas. On dit *viande* de boucherie et non *chair* de boucherie.

Quand on dit : voilà de belles *chairs* et voilà de belle *viande*, on entend encore des choses fort différentes. La première de ces expressions peut être l'éloge d'une jolie femme ; et l'autre est celui d'un bon morceau de bœuf ou de veau non cuit. (*Encycl.*, III, 11.)

1376. Vibration, Oscillation.

Chez tous les physiiciens ces termes sont synonymes, et avec raison, puisqu'ils expriment tous deux le mouvement alternatif ou réciproque qui revient sur lui-même ; mais il y a une différence prise de la différence des causes qui produisent ce mouvement.

Je conçois donc plus particulièrement par *vibration* tout mouvement alternatif ou réciproque sur lui-même, dont la cause réside uniquement dans l'élasticité : tels sont les mouvements des cordes vibrantes et des parties internes de tout corps sonore en général : tels sont aussi les balanciers, les montres, qui font leurs *vibrations* en vertu de l'élasticité des ressorts spiraux qu'on leur applique.

J'entends, au contraire, par *oscillation*, tout mouvement alternatif ou réciproque sur lui-même, dont la cause réside uniquement dans la pesanteur ou gravitation; tels sont les mouvements des ondes et tout ceux des corps suspendus, d'où dérive la théorie des pendules.

Le mouvement de *vibration* mesure les sons; celui d'*oscillation* mesure les temps. Les cloches, par exemple, font des *vibrations* et des *oscillations*; les premières dérivent du corps qui frappe et comprime la cloche en vertu de son élasticité, ce qui la rend ovale alternativement et produit les sons: les secondes sont déterminées par le mouvement total de la cloche qui est en proie à la gravitation, ce qui détermine les intervalles de temps entre les sons. Reste à voir si le son d'une cloche n'est pas d'autant plus étendu que les temps des *oscillations* sont plus près de coïncider avec les temps des *vibrations*. (*Encycl.*, XVIII, 830.)

1377. Vice, Défaut, Imperfection.

Ces trois mots désignent en général une qualité répréhensible; avec cette différence, que *vice* marque une mauvaise qualité morale, qui procède de la dépravation ou de la bassesse du cœur; que *défaut* marque une mauvaise qualité de l'esprit ou une mauvaise qualité purement extérieure; et qu'*imperfection* est le diminutif de *défaut*.

La négligence dans le maintien est une *imperfection*; la difformité et la timidité sont des *défauts*; la cruauté et la lâcheté sont des *vices*.

Ces termes diffèrent aussi par les différents mots auxquels on les joint, surtout dans le sens physique ou figuré. Exemples: Souvent une guérison reste dans un état d'*imperfection*, lorsqu'on n'a pas corrigé le *vice* des humeurs ou le *défaut* de fluidité du sang. Le commerce d'un État s'affaiblit par l'*imperfection* des manufactures, par le *défaut* d'industrie, et par le *vice* de la constitution. (*Encycl.*, IV, 731.)

1378. Vice, Défaut, Ridicule.

Les *vices* partent d'une dépravation du cœur; les *défauts*, d'un *vice* de tempérament; le *ridicule*, d'un *défaut* d'esprit. (LA BRUYÈRE, *Caract.*, ch. xii.)

Pour entendre La Bruyère, il ne faut considérer ces trois synonymes que dans le rapport commun qu'ils ont à quelque imperfection de l'âme; autrement il serait en contradiction avec lui-même, puisque les *vices* qui partent d'une dépravation du cœur n'ont rien de commun avec ce qu'il appelle *vices* de tempérament. On est criminel par les *vices* du cœur; on est malheureux et à plaindre par ceux du tempérament: les premiers sont inexcusables, parce qu'ils viennent de notre propre perversité; les autres sont irréprochables, parce qu'ils viennent de la nature. (B.)

1379. Vicieux, Pervers, Corrompu, Dépravé.

Vicieux, porté au mal par un défaut de sa nature, ou par une mauvaise habitude qui le lui a rendu naturel: *dépravé*, perverti par l'habitude du mal, au point de n'avoir plus de goût que pour ce qui est mauvais: *corrompu*, en qui l'habitude du mal a détruit le germe du bien: *pervers*, opposé au bien par inclination, ennemi du bien.

Un homme *vicieux* est entraîné par son penchant à de mauvaises actions; un homme *dépravé* les choisit de préférence; l'homme *corrompu* n'en peut faire d'autres; l'homme *pervers* n'en veut point faire d'autres.

Un homme *vicieux* peut connaître la vertu, quoiqu'il y manque; un homme *dépravé* n'en sent pas le prix; un homme *corrompu* croit à peine à son existence; l'homme *pervers* la hait.

Un être *vicieux* peut trouver quelque plaisir à faire le bien quand il ne contrarie pas ses inclinations *vicieuses*; celui dont le cœur est *dépravé* ne le

fera jamais que par hasard et sans goût ; si un homme *corrompu* le fait , ce ne sera point dans des intentions honnêtes ; un homme *pervers* ne le fera que dans des intentions malfaisantes.

Le *vicieux* ne cherche point les honnêtes gens ; l'homme *dépravé* les évite ; l'homme *corrompu* s'en moque ; le *pervers* les persécute s'il le peut.

On dit un caractère *vicieux* , un goût *dépravé* , un cœur *corrompu* , une âme *perverse*.

On est *vicieux* par de mauvais penchants ; *dépravé* , par la *corruption* des sentiments naturels ; *corrompu* , par la destruction de tout principe aussi bien que de tout sentiment ; *pervers* , par un sentiment actif de méchanceté.

« Si vous êtes né *vicieux* , ô Théagène , je vous plains ; si vous le devenez par faiblesse pour ceux qui ont intérêt que vous le soyez , qui ont juré entre eux de vous *corrompre* , et qui se vantent déjà de pouvoir y réussir , souffrez que je vous méprise. » (La Bruyère, *Caract.*, ch. ix.)

Boileau, dans la dixième satire, dit à Alcippe :

Mais que deviendras-tu, si folle en son caprice,
N'aimant que le scandale et l'éclat dans le vice,
Bien moins pour son plaisir que pour t'inquiéter,
Au fond peu *vicieuse*, elle aime à coqueter ?

On s'éloigne de l'homme *vicieux* ; l'homme *dépravé* dégoûte ; l'homme *corrompu* peut être à craindre ; le *pervers* est odieux.

Néron, dans *Britannicus*, n'est encore que *vicieux* : Narcisse est *corrompu* : l'absence des sentiments naturels est dans Cléopâtre une sorte de *dépravation* : Malhan est *pervers*.

Parmi les personnages de roman, Lovelace est *pervers*, ses camarades sont *vicieux*. Dans les *Liaisons dangereuses*, Valmont est *corrompu* ; la marquise de Merteuil est *perverse* ; on peut trouver des personnages *dépravés* dans des romans de crapule.

On dit qu'un raisonnement est *vicieux* quand il pêche par sa base et par quelque défaut qui tient à son principe : un goût *dépravé* est un goût gâté par de mauvaises habitudes qui lui font préférer le mauvais au bon : une imagination *corrompue* est une imagination à qui il ne s'offre plus rien de bon et d'honnête : une morale *perverse* est celle qui tend à détruire le principe de toute vertu. (F. G.)

1380. Viduité, Veuwage.

Tous deux se disent à l'égard d'une personne qui a été mariée, et qui a perdu son conjoint.

La *viduité* est l'état actuel du survivant des deux conjoints qui n'a point encore passé à un autre mariage. Le *veuwage* est le temps que dure cet état.

Aussi on ne joint à *viduité* que des prépositions relatives à l'état ; et à *veuwage*, des prépositions relatives à la durée.

Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon saint Paul, état oublié parmi nous, où la *viduité* est regardée non plus comme un état de désolation, mais comme un état désirable. (Bossuet.) Un long, un éternel *veuwage*.

Plusieurs saintes femmes ont passé de la *viduité* à la profession religieuse ; mais aujourd'hui que la plupart des mariages se contractent par des vœux que la religion et la sainte raison proscrivent également, un *veuwage* d'un an paraît un fardeau bien lourd.

L'esprit du christianisme recommande singulièrement la modestie, la retraite et la prière, aux femmes qui vivent en *viduité* : que faut-il donc penser de la religion de celles qui, pendant leur *veuwage*, affichent des liaisons, et se donnent des licences qu'elles n'auraient osé se permettre étant filles ? (R.)

Il y a encore, entre ces deux mots, d'autres différences que celles dont s'est contenté Roubaud.

Veuvage se prend aussi pour un état; mais il diffère de *viduité* en ce qu'il montre l'état d'une personne. La *viduité* est, d'une manière générale, abstraite, l'état d'une veuve. Telle vertu y est attachée. Le *veuvage* est l'état de telle personne veuve.

Mais d'un *veuvage* affreux les tristes insomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies. (REGNARD.)
Et si je n'avais pas une vertu sévère
Qui me fait renfermer dans un *veuvage* austère. (IDEM.)

La virginité est un état angélique. La *viduité* la suit de près. Le caractère d'une veuve chrétienne est de faire écouler tout son amour vers Jésus-Christ comme vers un époux, mais un époux absent, qui, tout vivant qu'il est, est néanmoins comme mort pour son épouse, et la laisse dans un *veuvage* qui ne finira qu'avec le monde. (BOSSUET.)

Viduité, les exemples que nous avons donnés le prouvent, est un mot noble; *veuvage* est de tous les styles.

Enfin *viduité* se dira plutôt en parlant des femmes, tandis que *veuvage* se dira aussi bien des hommes que des femmes. Remarié ! ah ! le ciel m'en préserve. Vive le *veuvage* ! il est préférable à l'union conjugale la plus parfaite. (LE SAGE.) Le mot de *viduité* fait plutôt penser aux devoirs et aux vertus des veuves et *veuvage* à l'ennui, aux inconvénients, et aussi à la liberté de cet état. (V. F.)

1381. Vieux, Ancien, Antique.

Ils enchérissent l'un sur l'autre : *antique* sur *ancien*, et celui-là au-dessus de *vieux*.

Une mode est *vieille*, lorsqu'elle cesse d'être en usage : elle est *ancienne*, lorsque l'usage en est entièrement passé : elle est *antique*, lorsqu'il y a déjà longtemps qu'elle est *ancienne*.

Ce qui est récent n'est pas *vieux* ; ce qui est nouveau n'est pas *ancien* ; ce qui est moderne n'est pas *antique*.

La *vieillesse* regarde particulièrement l'âge : l'*ancienneté* est plus propre à l'égard de l'origine des familles : l'*antiquité* convient mieux à ce qui a été dans des temps fort éloignés de ceux où nous vivons.

On dit *vieillesse* décrépète, *ancienneté* immémoriale, *antiquité* reculée.

La *vieillesse* diminue les forces du corps et augmente les lumières de l'esprit. L'*ancienneté* fait perdre aux modes leurs agréments, et donne de l'éclat à la noblesse. L'*antiquité*, faisant périr les preuves de l'histoire, en affaiblit la vérité, et fait valoir les monuments qui se conservent. (G.)

1382. Vigoureux, Fort, Robuste.

Le *vigoureux* semble plus agile, et doit beaucoup au courage. Le *fort* paraît être plus ferme, et doit beaucoup à la construction des muscles. Le *robuste* est moins sujet aux infirmités, et doit beaucoup à la nature du tempérament.

On est *vigoureux* par le mouvement et par les efforts qu'on fait. On est *fort* par la solidité et par la résistance des membres.

On est *robuste* par la bonne conformation des parties qui servent aux fonctions naturelles.

Vigoureux est d'un usage propre au combat, et pour tout ce qui demande de la vivacité dans l'action. *Fort* convient en fait de fardeau et de tout ce qui est de défense. *Robuste* se dit à l'égard de la santé et de l'assiduité au travail.

Un homme *vigoureux* attaque avec violence. Un homme *fort* porte d'un air aisé ce qui accablerait un autre. Un homme *robuste* est à l'épreuve de la fatigue. (G.)

1383. Viol, Violement, Violation.

Ces termes expriment tous trois l'infraction de quelque devoir considérable; c'est la différence des objets violés qui fait celle des termes.

Le *viol* est le crime de celui qui attente par force à la pudicité d'une fille ou d'une femme. *Violement* ne se dit que de l'infraction de ce qu'on doit observer, et ce mot exige toujours un complément qui fasse connaître la nature du devoir qui est transgressé. *Violation* se dit plus spécialement des choses sacrées ou très-respectables, quand elles sont comme profanées.

Quand les mœurs d'une nation sont corrompues, au point que le *violement* des bienséances fait partie des manières reçues, et que l'impudicité ose se permettre impunément la *violation* publique des saints lieux, on ne saurait plus répondre que le *viol* n'y sera pas bientôt traité comme une pure galanterie. (B.)

1384. Violent, Emporté.

Il me semble que le *violent* va jusqu'à l'action, et que l'*emporté* s'arrête ordinairement aux discours.

Un homme *violent* est prompt à lever la main; il frappe aussitôt qu'il menace. Un homme *emporté* est prompt à dire des injures et il se fâche aisément.

Les *emportés* n'ont quelquefois que le premier feu de mauvais : les *violents* sont plus dangereux.

Il faut se tenir sur ses gardes avec les personnes *violentes*, et il ne faut souvent que de la patience avec les personnes *emportées*. (G.)

1385. Visage, Physionomie, Face, Figure.

Visage est de tous ces mots celui qui a le sens le plus étendu et dont l'usage est le plus fréquent; il est synonyme de *physionomie* en même temps que de *face* et de *figure*, tandis que *physionomie* ne saurait être confondu avec les deux autres.

La *physionomie* est l'expression de la *figure* : elle résulte de l'ensemble des traits. Les défauts détruisent la *physionomie* et rendent désagréables ou difformes les plus beaux *visages*. On dit de quelqu'un qu'il a de la *physionomie* ou qu'il en manque suivant que sa *figure* est plus ou moins expressive. On trouve en Laponie, sur les côtes septentrionales de la Tartarie, une race d'hommes de petite stature, d'une *figure* bizarre, dont la *physionomie* est aussi sauvage que les mœurs. (BUFFON.) Quoiqu'il ne faille pas juger des gens sur l'apparence, la *physionomie* des gens nous prévient en leur faveur ou contre eux. Cependant « la *physionomie* n'est pas une règle donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture. » (LA BRUYÈRE.) Une prétendue science qui croit reconnaître sûrement les caractères aux *figures* s'est formée sous le nom de *physionomie*. Mais « il faut avouer que tout ce que nous ont dit les *physionomistes* est dénué de tout fondement. » (BUFFON.)

Visage se prend aussi dans le sens unique d'expression du *visage*; dans ce cas en quoi diffère-t-il de *physionomie*? La *physionomie* ne change pas : c'est l'expression ordinaire, constante. Son esprit est comme sa *physionomie*, fort doux et fort aimable. (VOLTAIRE.) Au contraire, « le *visage* est le miroir de l'âme (ACADÉMIE), » parce que son expression change suivant les affections de l'âme et que tous les sentiments s'y reflètent et s'y succèdent. Il avait des traits si marqués et une *physionomie* si particulière qu'il était aisé à reconnaître. (BOUHOUS.) Il lui amena un jour son fils, qui était jeune, d'une *physionomie* agréable, et qui avait une taille fort noble. (LA BRUYÈRE.) Mais qu'avez-vous? Vous êtes tout changé de *visage*. (MOLIÈRE.)

J'ignorais qu'une fille au mot de mariage,

D'une prompte rougeur dût couvrir son *visage*. (RECHARD.)

Les sentiments sont divers : les uns ont le *visage* allongé, d'autres l'ont raccourci d'autant. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.) Ces marques religieuses de douleur que la charité imprime sur vos *visages*. (FLÉCHIER.) Je vis ce *visage* que la crainte de la mort ne fait point pâlir. (IDEM.) Dix jours entiers, il considéra la mort avec un *visage* assés et tranquille. (BOSSUET.) O mort ! lui dit-il d'un *visage* ferme, tu ne me feras aucun mal. (IDEM.)

Mais ceux qui, de la cour, ont un plus long usage,
Sur les yeux de Néron composent leur *visage*. (RACINE.)

Il faut encore remarquer que *physionomie*, à cause de son origine grecque et de sa longueur n'étant guère propre à entrer dans un vers, les poètes ont dit *visage* à sa place. On a dit de quelqu'un que sa *physionomie* avait toutes sortes de mauvaises qualités, hormis qu'elle n'était point menteuse. (TRÉVOUX.)

Les *visages* souvent sont de doux imposteurs. (CORNEILLE.)

Résumons-nous : la *physionomie* exprime les qualités ou les défauts qui font le fond de la personne, le *visage* exprime les passions qui l'agitent dans le moment : la première fait connaître le caractère constant, le second les sentiments actuels.

Face est un mot simple et noble. On dit que Dieu détourné sa *face*. L'attitude de l'homme est celle du commandement : sa tête regarde le ciel et présente une *face* auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité. (BUFFON.) Le *visage* se considère en détail, la *face* dans son ensemble. Lorsque l'âme est agitée, la *face* humaine devient un tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie... Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du *visage* sont dans un état de repos. (IDEM.) On dit d'une manière générale la *face* humaine : on distingue chaque *visage*. Quel secret doit avoir en la nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un *visage* ! (FONTENELLE.) On disait autrefois changer de *face* comme changer de *visage*, mais il s'y ajoutait une idée de bravade, de déli, qu'a conservée l'expression de regarder en *face*.

Pyrhus m'a reconnu, mais sans changer de *face*,
Il semblait que ma vue excitât son audace. (RACINE.)

Nous avons vu que la *figure* produisait la *physionomie*. C'est la forme, le contour, les traits, le dessin. Il diffère de *visage* en ce que le *visage* comprend à la fois les traits et l'expression, tandis que *figure* ne parle que de la conformation. On dit une belle *figure* et un beau *visage*. Mais la beauté de la *figure* ne réside que dans les traits, tandis qu'à la perfection des lignes, la beauté du *visage* ajoute l'expression. La Bruyère n'aurait pas mis *figure* au lieu de *visage* dans cette phrase si connue : Un beau *visage* est le plus beau de tous les spectacles, et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime. On orne son *visage*, mais on ne peut changer sa *figure*.

Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son *visage*. (RACINE.)

On dit se peindre le *visage*, non la *figure*. Les artifices qui déshonorent un *visage* où la pudeur toute seule devrait être peinte. (MASSILLON.) Si les femmes étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le *visage* aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seraient inconsolables. (LA BRUYÈRE.)

Nous retrouvons toujours la même distinction : ce sont les lignes qui font la *figure* ; l'expression, le coloris fait le *visage*. On dira la fraîcheur du *visage* ; c'est le *visage* qui rougit, qui pâlit.

Figure peut se prendre pour *physionomie*, comme la cause pour l'effet. Il était

éloquent et d'une *figure* avantageuse. (VOLTAIRE.) Une *figure* agréable relevait encore tant d'attraits. (IDEM.) (V. F.)

1386. Vis-à-Vis, En face, Face à face.

Vis-à-vis désigne le rapport de deux objets qui sont en vue l'un de l'autre, en perspective l'un à l'autre; qui se regardent, qui sont en opposition directe et sur la même ligne du rayon visuel.

La *face* a toujours plus ou moins d'étendue; on ne dit pas la *face* d'un corps pointu : un point n'est pas en *face* d'un autre, il est *vis-à-vis*, sur la même ligne. Une maison est en *face* d'un édifice, quoiqu'il n'en regarde que l'aile. Deux objets sont *face à face*, lorsque la *face* de l'un correspond à la *face* de l'autre dans une certaine étendue. Un objet est en *face* d'un autre, mais deux objets sont *face à face* l'un à l'égard de l'autre. La première locution ne marque qu'un simple rapport de perspective, et l'autre marque fortement un double rapport de réciprocité.

Ainsi *vis-à-vis* marque un rapport ou un aspect plus rigoureusement direct entre les deux objets, qu'en *face*; c'est pourquoi l'on renforce quelquefois l'indication *vis-à-vis*, par le mot tout, *tout vis-à-vis*. Il marque, comme *face à face*, une parfaite correspondance, mais abstraction faite de l'étendue des objets, désignée par le mot *face*.

On ne dira pas qu'une maison est en *face* d'un arbre : un arbre peut être en *face* d'une maison; deux arbres seront *vis-à-vis* l'un de l'autre, et non *face à face*. (R.)

Outre les rapports de position qu'indiquent ces trois mots, ils font aussi quelquefois entendre des rapports d'un autre ordre qui résultent de cette position.

Vis-à-vis toutefois n'indique guère autre chose que la situation qui est telle qu'on se voit. Je me vis *vis-à-vis* une glace de miroir avec un livre à la main. (BUFFON.) Dans un quadrille, on danse avec son *vis-à-vis*. On sait qu'au XVIII^e siècle *vis-à-vis* se disait pour envers, à l'égard de. Oh! *vis-à-vis* d'un tel homme, on ne doit négliger ni le plus ni le moins. (J.-J. ROUSSEAU.) Voltaire s'est fortement élevé contre cette expression, et elle semble n'être plus en usage.

Regarder quelqu'un en *face*, c'est le braver. Regarder le danger, la mort en *face*.

Je ménage les gens, et sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en *face*. (MOLIÈRE.)
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en *face* un aveu de la sorte :
Je trouve que ces mots qui sont désobligeants
Ne se doivent point dire en présence des gens. (IDEM.)

Face à face marque la réciprocité. Deux adversaires, deux antagonistes combattent, discutent *face à face*, c'est-à-dire en *face* l'un de l'autre. Seul à seul, *face à face*. (V. F.)

1387. Viscères, Intestins, Entrailles, Boyaux.

Les *viscères* sont des organes intérieurs, destinés à produire dans les aliments ou dans les humeurs des changements utiles à la santé ou à la vie : le cœur, le foie, les poumons, comme les *boyaux*, etc., sont des *viscères*. Les *intestins* sont proprement des substances charnues en dedans, membraeuses en dehors, qui servent à digérer, à purifier, à distribuer le chyle, et à vider les excréments. Tout cela est renfermé dans les *entrailles*, mais indistinctement et indéfiniment, de manière qu'un *viscère*, un *intestin*, fait partie des *entrailles*.

Les *viscères* se distinguent comme des corps différents, chargés chacun d'une fonction particulière, tendant à un but commun. Les *intestins* forment

un corps continu (le canal *intestinal*), qu'on distingue en différentes parties, selon leur place, leur grosseur, leur service particulier dans un genre particulier de travail. Vous distinguez surtout les *entrailles* par les sensations que vous éprouvez, et par un caractère de sensibilité que vous leur attribuez.

Les *entrailles* ont donc un caractère moral. On a des *entrailles*, lorsqu'on a un cœur sensible : on dit des *entrailles paternelles*, les *entrailles* de la miséricorde, etc. Elles semblent alors tenir particulièrement au cœur, comme *præcordia*, chez les Latins. (R.)

Si *entrailles* est un mot général et noble, *boyaux* est un mot particulier et commun. Comme tous les mots de la langue populaire, il est pittoresque, c'est-à-dire qu'il indique surtout la forme étroite et allongée des *intestins*. Les *boyaux* ne diffèrent en rien des *intestins*; mais *intestins* est le terme technique et *boyaux* un mot familier qui est passé dans un certain nombre de dictons populaires. Il se dit, au figuré, d'un passage long et étroit. Si vous rétrécissez cette galerie, ce ne sera plus qu'un *boyau*. En ce sens, il est devenu le terme technique de l'art militaire. (V. F.)

1388. Vision, Apparition.

La *vision* se passe dans les sens intérieurs, et ne suppose que l'action de l'imagination. L'*apparition* frappe de plus les sens extérieurs, et suppose un objet au dehors.

Saint Joseph fut averti par une *vision* de fuir en Égypte avec sa famille : la Madeleine fut instruite de la résurrection du Sauveur par une *apparition*.

Les cerveaux échauffés et vides de nourriture croient souvent avoir des *visions* : les esprits timides et crédules prennent quelquefois pour des *apparitions* ce qui n'est rien, ou ce qui n'est qu'un jeu. (G.)

Vision veut dire proprement action de voir. Dans le sens où il est pris ici et comparé à *apparition*, il signifie l'action de voir, par les yeux du corps ou de l'esprit, des choses surnaturelles ou vaines. Mais il est toujours actif : c'est toujours l'action de voir. On dit les *visions* des prophètes. Dieu permet qu'on prit ses prédictions pour les *visions* d'un ermite contemplatif. (FLÉCHIER.) Ils ont puisé dans cette doctrine des *visions* sur l'avenir que l'événement a démenties. (MASSILLON.)

Ma foi ! ma chère sœur, *vision* toute claire !

De ces chimères-là vous devez vous défaire. (MOLIÈRE.)

Apparition veut dire action d'apparaître. Il est donc passif par rapport à *vision*, c'est-à-dire que la *vision* fait que l'on voit ou que l'on croit voir ; une *apparition* est la manifestation d'une chose, d'une personne qui se montre subitement à nos yeux. On a une *vision*, on voit une *apparition*. Votre *vision*, c'est ce que vous voyez ou croyez voir : votre *apparition*, c'est votre arrivée subite. Au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste *apparition* de la mort. (BOSSUET.) L'*apparition* de Jésus-Christ au milieu de ses disciples. Il y a dans les cours des *apparitions* de gens aventureux et hardis. (LA BRUYÈRE.) On est sujet aux *visions* et l'on croit voir des *apparitions*.

La *vision* peut n'être que vaine ; l'*apparition* a toujours quelque chose de surprenant, d'effrayant même. (V. F.)

1389. Visqueux, Gluant.

Le mot latin *viscus* signifie *glu*. La *glu* est une composition qui s'attache fortement, et qui sert à prendre les oiseaux ou à retenir les insectes. *Gluant* nous annonce la *glu*, nom français de la chose ; *visqueux* ne nous indique qu'une qualité, puisque le nom de *viscus* nous est étranger. *Gluant* signifie ce qui est fait comme de la *glu*, ce qui a ou possède la qualité de s'attacher. *Visqueux* signifie ce qui s'attache avec force, ce qui a la propriété essentielle

ou très-énergique de se coller, ce qui tient fort aux objets auxquels il s'attache. La chose *gluante* est telle : la chose *visqueuse* est faite pour produire un tel effet.

La hève des limaçons, le jus des confitures, les humeurs épaisses qui découlent des arbres, en général ce qui coule d'abord et se fixe ou se fige ensuite et s'attache, s'appelle proprement *gluant*. Les choses qui, par elles-mêmes, ont une grande ténacité; les fluides, dont les molécules ont entre elles une forte adhésion, comme l'huile; les humeurs, qui se coagulent de manière à former une couche durable, comme l'enduit naturel qui couvre les feuilles et les fleurs, ou un corps solide, comme la pierre dans la vessie; en général, ce qui est si tenace qu'il est très-difficile de le détacher d'un corps s'appelle plutôt *visqueux*. Vous qualifiez plutôt de *gluant* un fluide qui ne fait que s'attacher aux mains, aux habits, à un corps, quand il y touche, et de *visqueux* ce qui a la propriété de produire cette adhérence, que les objets restent comme attachés, liés, collés, incorporés, pour ainsi dire, ensemble. (R.)

1390. Vite, Tôt, Promptement.

Le mot de *vite* paraît plus propre pour exprimer le mouvement avec lequel on agit : son opposé est lentement. Le mot de *tôt* regarde le moment où l'action se fait : son opposé est tard. Le mot de *promptement* semble avoir plus de rapport au temps qu'on emploie à la chose : son opposé est longtemps.

On avance en allant *vite*, mais on va sûrement en allant lentement. Le crime est toujours puni ; si ce n'est *tôt*, c'est tard. Il faut être longtemps à délibérer ; mais il faut exécuter *promptement*.

Qui commence *tôt* et travaille *vite*, achève *promptement*. (G.)

1391. Vivacité, Promptitude.

La *vivacité* tient beaucoup de la sensibilité et de l'esprit : les moindres choses piquent un homme vif ; il sent d'abord ce qu'on lui dit, et réfléchit moins qu'un autre dans ses réponses.

La *promptitude* tient davantage de l'humeur et de l'action : un homme prompt est plus sujet aux emportements qu'un autre ; il a la main légère et il est expéditif au travail.

L'indolence est l'opposé de la *vivacité*, et la lenteur l'est de la *promptitude*. (G.)

1392. Vogue, Mode.

La *mode* est un usage régnant et passager, introduit dans la société par le goût, la fantaisie, le caprice. La *vogue* est un concours excité par la réputation, le crédit, l'estime, et par la préférence aux autres objets du même genre.

Une marchandise est à la *mode* ; on en fait un grand usage ; le marchand qui la vend a la *vogue* ; on y court de toutes parts.

La *mode* vous promet une sorte de renouvellement ; il faut bien qu'elle passe vite : les *modes* qui durent deviennent *manières*. La *vogue* vous promet que vous serez mieux servi ; on regarde volontiers comme le meilleur ce qui est le plus renommé ; si la *vogue* dure, elle fait la fortune.

On prend la coiffure, le ton, et jusqu'au remède qui est à la *mode*, parce que c'est la *mode*. On prend le médecin, l'avocat, l'ouvrier qui a la *vogue*, parce qu'on croit en tirer un meilleur service.

On fait la *mode*, c'est une invention bien souvent renouvelée.

On donne la *vogue*, c'est une impulsion quelquefois bien aveugle. (R.)

1393. Voie, Moyen.

On suit les *voies*. On se sert des *moyens*.

La *voie* est la manière de s'y prendre pour réussir. Le *moyen* est ce qu'on met en œuvre pour cet effet. La première a un rapport particulier aux mœurs, et le second aux événements. On a égard à ce rapport, lorsqu'il s'agit de s'énoncer sur leur bonté : celle de la *voie* dépend de l'honneur et de la probité ; celle du *moyen* consiste dans la conséquence et dans l'effet. Ainsi, la bonne *voie* est celle qui est juste. Le bon *moyen* est celui qui est sûr.

La simonie est une très-mauvaise *voie*, mais un fort bon *moyen* pour avoir des bénéfices. (G.)

Je ne voudrais pas dire, avec l'abbé Girard, que la *voie* est la manière de s'y prendre pour réussir ; et le *moyen*, ce qu'on met en œuvre pour cet effet. La distinction n'est pas assez marquée, car le *moyen* est vraiment une manière de s'y prendre. Mais le propre de la *voie* est de tracer ou de retracer votre marche, ce que vous avez à faire, ce que vous faites avec suite ; et le propre du *moyen* est d'agir, d'exécuter, de produire l'effet. La *voie* est bonne, juste, sage ; elle va au but : le *moyen* est puissant, efficace, sûr ; il tend à la fin.

Sylla veut ramener Rome à la liberté ; la *voie* qu'il prend, c'est la tyrannie : les proscriptions sont les *moyses* qu'il emploie. (R.)

1394. Voiler, Déguiser, Pallier, Dissimuler.

Voiler, c'est se servir de l'apparence réelle de certaines choses pour en couvrir d'autres qu'on veut tenir cachées. *Déguiser*, c'est donner aux choses l'apparence de choses qui ne sont pas. *Pallier*, c'est présenter les choses sous une apparence adoucie. *Dissimuler*, c'est supprimer toutes les apparences.

On *voile* ses défauts des apparences de quelques qualités louables qui y tiennent, et qu'on peut posséder en effet. On *déguise* ses intentions, en affectant des intentions différentes à celles qu'on a. On cherche à *pallier* sa conduite, en la présentant sous un jour qui la rend moins odieuse. On *dissimule* ses sentiments, en évitant d'en donner aucune marque extérieure.

Une liaison de parenté sert de *voile* à une intrigue d'amour : une femme piquée *déguise* son dépit sous l'air du dédain ; une femme réservée *dissimule* ses sentiments ; une femme dont l'amour a éclaté s'occupe à *pallier* ses écarts.

Il faut au moins du soin pour *voiler* une chose, et de l'adresse pour la *pallier* : se *déguiser* est toujours une sorte de fausseté ; *dissimuler* n'est souvent que prudence.

Il faut des prétextes plausibles à celui qui veut *voiler* ses motifs : celui qui cherche à *pallier* des fautes a besoin de circonstances dont il puisse tirer parti ; on ne parvient guère à se *déguiser* sans mentir ; pour *dissimuler*, il suffit de savoir se contenir et se taire.

Un prince *voile* son ambition d'une apparence de justice ; *déguise* sous un vain éclat l'épuisement de ses peuples ; *pallie*, c'est-à-dire, adoucit en apparence les maux qu'il ne peut guérir ; et *dissimule*, c'est-à-dire feint de ne pas sentir les outrages qu'il ne peut venger. (F. G.)

1395. Voir, Apercevoir.

Les objets qui ont quelque durée, ou qui se montrent, sont *vus* ; ceux qui fuient, ou qui se cachent, sont *aperçus*.

On *voit* dans un visage la régularité des traits ; et l'on y *aperçoit* les mouvements de l'âme.

Dans une nombreuse cour, les premiers sont *vus* du prince ; à peine les autres en sont-ils *aperçus*.

Une complaisance, *vue* de tout le monde, en explique quelquefois moins qu'un coup d'œil *aperçu*.

Les novices et les sottes en amour ignorent les avantages du mystère, et font *voir* ce qu'elles ont intérêt de cacher ; les plus fines, quelque attention qu'elles

aient, ont bien de la peine à empêcher qu'on ne s'*aperçoive* de ce qui se passe au fond de leur cœur.

L'amour qui se fait *voir* tombe dans le ridicule aux yeux du spectateur; celui qui se laisse seulement *apercevoir* fait sur le théâtre du monde une scène amusante pour ceux à qui plaît le jeu des passions. (G.)

1396. Voir, Regarder.

On *voit* ce qui frappe la vue. On *regarde* où l'on jette le coup d'œil.

Nous *voyons* les objets qui se présentent à nos yeux. Nous *regardons* ceux qui excitent notre curiosité.

On *voit* ou distinctement ou confusément; on *regarde* ou de loin ou de près. Les yeux s'ouvrent pour *voir*; ils se tournent pour *regarder*.

Les hommes indifférents *voient*, comme les autres, les agréments du sexe; mais ceux qui en sont frappés les *regardent*.

Le connaisseur *regarde* les beautés d'un tableau qu'il *voit*; celui qui ne l'est pas, *regarde* le tableau sans en *voir* les beautés. (G.)

1397. Vol, Volée, Essor.

Le *vol* est l'action de s'élever dans les airs et d'en parcourir un espace: la *volée* est un *vol* soutenu et prolongé ou varié: l'*essor* est un *vol* hardi, haut et long; le plein *vol* d'un grand oiseau.

Le *vol* de la perdrix n'est pas long: les hirondelles passent, dit-on, la mer tout d'une *volée*: le faucon, mis en liberté, prend quelquefois un *essor* si haut, qu'on l'a bientôt perdu de vue.

Tout oiseau prend son *vol*: vous donnez la *volée* à celui à qui vous donnez la liberté de s'envoler; vous le prenez à la *volée*, dans le cours de son *vol*. L'oiseau de proie prend un *essor* d'autant plus véhément, qu'il a été plus longtemps contraint.

Au figuré, une personne prend son *vol* et son *essor*: son *vol*, lorsqu'elle s'affranchit de ses entraves et qu'elle use de toute sa liberté; son *essor*, quand elle essaye librement ses forces et qu'elle s'abandonne à toute leur énergie. Il y a de la hardiesse dans le *vol*: dans l'*essor*, il y a une ardeur égale à la hardiesse. (R.)

1398. Volonté, Intention, Dessein.

La *volonté* est une détermination fixe qui regarde quelque chose de prochain; elle le fait rechercher. L'*intention* est un mouvement ou un penchant de l'âme, qui envisage quelque chose d'éloigné; elle y fait tendre. Le *dessein* est une idée adoptée et choisie, qui paraît supposer quelque chose de médité et de méthodique; il fait chercher les moyens de l'exécution.

Quand la *volonté* de servir Dieu vint à l'abbé de la Trappe, ses premières *intentions* furent de faire une austère pénitence, et il forma pour cela le *dessein* de se retirer dans son abbaye et d'y établir la réforme.

Les *volontés* sont plus connues et plus précises. Les *intentions* sont plus cachées et plus vagues. Les *desseins* sont plus vastes et plus raisonnés.

La *volonté* suffit pour nous rendre criminels devant Dieu; mais elle ne suffit pas pour nous rendre vertueux, ni devant Dieu, ni devant les hommes. L'*intention* est l'âme de l'action et la source de son vrai mérite; mais il est difficile d'en juger bien sainement. Le *dessein* est un effet de la réflexion; mais cette réflexion peut être bonne ou mauvaise.

On dit faire une chose de honne *volonté*, avec une *intention* pure et de *dessein* prémédité.

Personne n'aime à être contrarié dans ses *volontés*, ni trompé dans ses *intentions*, ni traversé dans ses *desseins*: pour cet effet, il ne faut point avoir d'autre *volonté* que celle de ses maîtres, d'autre *intention* que de faire son devoir, ni d'autre *dessein* que de se conformer à l'ordre de la Providence.

Il n'y a rien dont on soit moins le maître que de l'exécution de ses dernières volontés : rien de moins suivi que l'intention de la plupart des fondateurs de bénéfices. Rien n'est plus extravagant que le dessein de réunir tous les hommes à une même opinion.

Il est d'un grand homme d'être ferme dans ses volontés, droit dans ses intentions, et raisonnable dans ses desseins. (G.)

1399. Volume, Tome.

Le *volume* peut contenir plusieurs *tomes*, et le *tome* peut faire plusieurs *volumes* ; mais la reliure sépare les *volumes*, et la division de l'ouvrage distingue les *tomes*.

Il ne faut pas toujours juger de la science de l'auteur par la grosseur du *volume*. Il y a beaucoup d'ouvrages en plusieurs *tomes*, qui seraient meilleurs s'ils étaient réduits en un seul. (G.)

1400. Volupté, Débauche, Crapule.

La *volupté* suppose beaucoup de choix dans les objets, et même de la modération dans la jouissance. La *débauche* suppose le même choix dans les objets, mais nulle modération dans la jouissance. La *crapule* exclut l'un et l'autre. (*Encyclopédie*, V, 435.)

1401. Vouer, Dévouer, Dédier, Consacrer.

Vouer, promettre, engager, affecter d'une manière rigoureuse, étroite, irrévocable, par l'expression d'un désir très-ardent, de la volonté la plus ferme. *Dévouer*, attacher, adonner, livrer sans réserve, sans restriction, par le sentiment le plus vif et le plus profond du zèle le plus généreux ou le plus brûlant. *Dédier*, mettre sous l'invocation, sous les auspices, à la dévotion de l'objet à qui l'on *dédie*, par un hommage public, solennel, authentique. *Consacrer*, dévouer religieusement, entièrement, inviolablement, par un vrai sacrifice, de manière à rendre la chose sacrée et inviolable.

Ces termes s'emploient proprement dans le style religieux. Dans un danger, vous *vouez*, vous faites vœu d'offrir une lampe à la Vierge, vous *vouez*, vous engagez par un lien sacré vos enfants à Dieu. Les religieux se *dévouent* ou se *vouent* sans réserve au service de Dieu ; les martyrs se *dévoaient* à la mort pour le triomphe de la religion. On *dédie* une église, une chapelle, un autel, sous l'invocation de quelque saint ; on dit aussi *dédier*, destiner, appliquer, donner tout entier à une profession sainte, sous de saints auspices. On ne *consacre* qu'à Dieu ; on *consacre* une église avec des cérémonies majestueuses et religieuses ; le prêtre *consacre*, à la sainte messe, le pain et le vin.

Les Romains, dans des calamités, *vouaient* des autels à la Peur, à la Fièvre, à la Mort, aux maux qu'ils redoutaient. Ils *dévoaient* avec des imprécations, aux dieux infernaux, la tête de ceux qu'ils anathématisaient. Ils *dédiaient* tous leurs maisons à des lares, aux pénates particuliers ; en sorte que chaque famille avait ses dieux propres. Ils *consacraient* aux dieux et à leur culte une partie des terres qu'ils avaient conquises, usage qu'ils conservèrent sans doute dans les Gaules.

Ces termes ont passé dans le style profane ; et le *vœu* est toujours un engagement inviolable ; le *dévouement*, un abandonnement entier aux volontés d'autrui ; la *dédicace*, le tribut d'honneur d'un client ; la *consécration*, un *dévouement* si absolu, si inaltérable, si inviolable, qu'il en est comme sacré. J'emploie ces substantifs dans le sens relâché des verbes et pour en exprimer l'action, quoique *consécration* ne se dise que dans un sens religieux ; quoique *dédicace* ne désigne proprement que la cérémonie de *dédier* ; quoique *vœu* marque la chose qu'on fait plutôt que l'action de faire, action qu'il faudrait appeler *vouement* comme *dévouement*. On *voue* ses services à un prince, une éter-

nelle gratitude à un bienfaiteur ; on se *voue* à une profession , etc. On se *dévoue* en vouant l'attachement , l'obéissance la plus profonde , jusqu'à tout sacrifier , même la vie. On *dédie* des monuments qui honorent les personnes ; on *dédie* des ouvrages , on *dédie* à un patron ; on *consacre* son temps , ses veilles , etc. ; on se *consacre* à des travaux , à des services , à l'étude , à des œuvres qui occupent l'homme tout entier , qui remplissent une vocation respectable , etc. (R.)

1402. Vouloir, Avoir envie, Souhaiter, Désirer, Soupirer, Convoiter.

Le dernier de ces mots n'est d'usage que dans la théologie morale ; et il suppose toujours un objet illicite et défendu par la loi de Dieu : on *convoite* la femme ou le bien d'autrui. Les autres mots sont d'un usage ordinaire , et la force de leur signification ne dit rien de bon ou de mauvais dans l'objet : elle n'exprime que le mouvement par lequel l'âme se porte vers lui , quel qu'il soit , avec les différences suivantes pour chacun d'eux. On *veut* un objet présent , et l'on en a *envie* , mais on le *veut* , ce me semble , avec plus de connaissance et de réflexion , et l'on en a *envie* avec plus de sentiment et plus de goût. On *souhaite* et on *désire* des choses plus éloignées ; mais les *souhaits* sont plus vagues et les *désirs* plus ardents. On *soupire* pour des choses plus touchantes.

Les *volontés* se conduisent par l'esprit ; elles doivent être justes. Les *envies* viennent des sens ; elles doivent être réglées. Les *souhaits* se nourrissent d'imaginations ; ils doivent être bornés. Les *désirs* viennent des passions ; ils doivent être modérés. Les *soupirs* partent du cœur ; ils doivent être bien adressés.

On fait sa *volonté*. On satisfait son *envie*. On se repaît de *souhaits*. On s'adresse à ses *désirs*. On pousse des *soupirs*.

Nous *voulons* ce qui peut nous convenir. Nous *avons envie* de ce qui nous plaît. Nous *souhaitons* ce qui nous flatte. Nous *désirons* ce que nous estimons. Nous *soupirons* pour ce qui nous attire.

On dit de la *volonté* qu'elle est éclairée ou aveugle ; de l'*envie* , qu'elle est bonne ou mauvaise ; du *souhait* , qu'il est raisonnable ou ridicule ; du *désir* , qu'il est faible ou violent ; et du *soupir* , qu'il est naturel ou affecté.

Les princes *veulent* d'une manière absolue. Les femmes ont de fortes *envies*. Les paresseux s'occupent à faire des *souhaits* chimériques. Les courtisans se tourmentent par des *désirs* ambitieux. Les amants romanesques s'amuse à de vains *soupirs*. (G.)

1403. Vrai, Véridique.

Vrai se prend quelquefois dans l'acception de *véridique* , qui dit la *vérité* , mais avec un bien plus grand sens. Les Latins disaient aussi *verus* pour *veridicus* : *Verus sum* ? suis-je *vrai* ? dit Térence dans l'*Andrienne*.

L'homme *véridique* dit *vrai* ; l'homme *vrai* dit le *vrai*.

L'homme *vrai* est *véridique* par caractère , par la simplicité , la droiture , l'honnêteté , la véracité de son caractère.

L'homme *véridique* aimera bien à dire la *vérité* ; mais l'homme *vrai* ne peut que la dire.

Dieu est *vrai* par essence : l'écrivain inspiré par lui est contraint d'être *véridique*.

Les gens *véridiques* le sont dans leurs récits , dans leurs rapports , dans leurs témoignages. L'homme *vrai* l'est en tout , dans ses actions comme dans ses discours. L'homme *vrai* est le contraire de l'homme faux ; l'homme *véridique* est le contraire du menteur. (R.)

1404. **Vrai, Véritable.**

Vrai marque précisément la vérité objective, c'est-à-dire qu'il tombe directement sur la réalité de la chose ; il signifie qu'elle est telle qu'on la dit. *Véritable* désigne proprement la vérité expressive, c'est-à-dire qu'il se rapporte principalement à l'exposition de la chose, et il signifie qu'on la dit telle qu'elle est. Ainsi, le premier de ces mots aura une grâce particulière, lorsque, dans l'emploi, on portera d'abord son point de vue sur le sujet en lui-même ; et le second conviendra mieux, lorsqu'on portera ce point de vue sur le discours. Cette différence est extrêmement métaphysique, et j'avoue qu'il faut des yeux fins pour l'apercevoir ; mais elle n'en subsiste pas moins, et d'ailleurs on ne doit pas exiger de moi des différences marquées où l'usage n'en a mis que de très-déliées : peut-être que l'exemple suivant donnera du jour à ce que je viens d'expliquer, et qu'on sentira mieux cette distinction dans l'application que dans la définition.

Quelques auteurs, même protestants, soutiennent qu'il n'est pas *vrai* qu'il y ait eu une papesse JEANNE, et que l'histoire qu'on en a faite n'est pas *véritable*. (G.)

Z.

1405. **Zéphyr, Zéphire.**

Le *Zéphire* est le *zéphyr* personnifié. Le *zéphyr* souffle ; le *Zéphire* voltige et folâtre. Le *zéphyr* chauffe ou rafraîchit l'air selon la saison ; le *Zéphire* caresse Flore, et fait éclore les fleurs.

Zéphire est aux *zéphyrs* ce qu'est l'Amour à cet essaim de petits Amours. *Zéphire* est un personnage, on l'invoque, il commande ; les *zéphyrs* obéissent. (R.)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.		Pages.
AVERTISSEMENT DE LA 5^e ÉDITION....	1	Abondance, Richesse, Opulence...	655
PRÉFACE DU NOUVEL ÉDITEUR.....	11	Aborder, Avoir accès, Approcher..	44
INTRODUCTION.....	XIII	Aborder, Joindre, Accoster.....	448
▲		Abrégé, Sommaire, Épitomé.....	7
A bas (Mettre ou Jeter), Abattre, Dé-		Abréger, Accourcir, Raccourcir...	44
molir, Renverser, Ruiner, Détruire.	4	Abri (A l'), A couvert.....	46
Abaissment, Bassesse, Abjection..	4	Abrogation, Dérogation.....	247
Abaïsser, Baisser.....	93	Abroger, Abolir.....	5
Abaïsser, Rabaisser, Ravaler, Avilir,		Abrutir, Hébéter.....	363
Humilier, Rabattre.....	2	Absolu, Impérieux, Despote, Tyran.	7
Abandon, Abandonnement, Abdica-		Absolution, Acquittement.....	8
tion, Renonciation, Démission, Dés-		Absolution, Pardon, Rémission....	8
sistement.....	3	Absolution, Rémission, Abolition,	
Abandonnement, Abandon, Abdica-		Pardon, Grâce.....	635
tion, Renonciation, Démission, Dés-		Absorber, Engloutir.....	9
sistement.....	3	Abstème, Hydropote.....	377
Abandonner, Délaisser.....	3	Abstenir (S'), Se priver.....	585
Abâtardir (S'), Dégénérer.....	4	Asbraction, Précision.....	573
Abattement, Accablement, Découra-		Abstraction (Faire), Abstraire.....	9
gement, Anéantissement, Prostra-		Abstraire, Faire abstraction.....	9
tion.....	40	Abstrait, Distrait.....	9
Abattre, Démolir, Renverser, Ruiner,		Abuser, Mésuser.....	475
Détruire, Mettre ou Jeter à bas..	4	Abuser, Tromper, Décevoir.....	768
Abdication, Abandon, Abandonne-		Académicien, Académiste.....	40
ment, Renonciation, Démission,		Académiste, Académicien.....	40
Désistement.....	3	Accablement, Abattement, Décou-	
Abdiquer, Se démettre.....	5	ragement, Anéantissement, Pros-	
Abhorrer, Détester.....	5	tration.....	40
Abîme, Gouffre, Précipice.....	572	Accabler, Opprimer, Oppresser...	40
Abject, Bas, Vil.....	96	Accélérer, Hâter, Presser, Dépêcher.	366
Abjection, Abaissement, Bassesse..	1	Accepter, Recevoir.....	647
Abjurer, Renoncer, Renier.....	638	Accès (Avoir), Aborder, Approcher.	41
Aboi, Aboiement, Jappement.....	5	Accident, Événement, Aventure...	304
Aboiement, Aboi, Jappement.....	5	Accident, Malheur, Désastre.....	458
Abolir, Abroger.....	5	Accidentellement, Fortuitement...	42
Abolition, Rémission, Absolution,		Accompagner, Escorter.....	42
Pardon, Grâce.....	635	Accompli, Parfait.....	42
Abominable, Exécrable, Détestable.	6	Accomplir, Observer, Garder.....	507
Abondamment, Bien, Beaucoup, Co-		Accord, Convention, Consentement.	474
pieusement, A foison.....	404	Accord (Tomber d'), Adhérer, Con-	
		sentir, Acquiescer.....	464

	Pages.		Pages.
Accorder, Concilier.....	43	Affermer, Louer.....	25
Accorder, Racommoder, Réconcilier	43	Affermir, Assurer.....	74
Accoster, Joindre, Aborder.....	418	Afféterie, Affectation.....	22
Accoter, Appuyer.....	62	Affirmer, Assurer, Confirmer.....	74
Accoucher, Enfanter, Engendrer...	279	Afflictions, Croix, Peines.....	192
Accourcir, Raccourcir, Abréger...	44	Affliction, Douleur, Chagrin, Tris-	
Accroire (Faire), Faire croire.....	489	tesse, Désolation.....	243
Accroître, Agrandir, Augmenter...	30	Affligé, Fâché, Attristé, Contristé,	
Accumuler, Amasser, Entasser,		Mortifié.....	25
Amonceler.....	40	Affluence, Concours, Foule, Multi-	
Accusateur, Dénonciateur, Délateur.	41	tude.....	26
Accusé, Inculpé, Prévenu.....	396	Affranchir, Délivrer.....	27
Achat, Emplette.....	274	Affreux, Horrible, Effroyable, Épou-	
Achévé, Parfait, Fini.....	528	vantable.....	27
Achever, Finir, Terminer.....	45	Affront, Insulte, Outrage, Avanie..	28
A couvert, A l'abri.....	46	Affublé, Vêtu, Revêtu.....	790
Acquiescer, Consentir, Adhérer,		Afin, Pour.....	571
Tomber d'accord.....	464	Agacer, Harceler, Provoquer.....	364
Acquitté, Quitte.....	46	Agir, Faire.....	313
Acquittement, Absolution.....	8	Agissant, Actif.....	28
Acquitter, Payer.....	536	Agitation, Tourment.....	29
Acre, Apre.....	46	Agité, Ému, Troublé.....	29
Acreté, Acrimonie, Aigreur.....	46	Agrandir, Augmenter, Accroître...	30
Acrimonie, Acreté, Aigreur.....	46	Agréable, Délectable.....	30
Acte, Action.....	47	Agréable, Gracieux.....	354
Acteur, Comédien.....	48	Agréger, Associer.....	72
Actif, Agissant.....	28	Agrément, Approbation, Consente-	
Action, Acte.....	47	ment, Ratification, Adhésion....	60
Actions (Bonnes), Bonnes œuvres..	442	Agrément, Consentement, Permission	464
Actuellement, A présent, Présente-		Agréments, Grâces.....	353
ment, Maintenant, Aujourd'hui..	62	Agriculteur, Cultivateur, Colon...	34
Adage, Proverbe.....	602	Aide, Secours, Appui.....	34
Adhérent, Attaché, Annexé.....	48	Aider, Assister, Secourir.....	677
Adhérer, Consentir, Acquiescer,		Aïeux, Ancêtres, Pères.....	50
Tomber d'accord.....	464	Aigreur, Acrimonie, Acreté.....	46
Adhésion, Approbation, Agrément,		Aiguillonner, Exciter, Animer, Pous-	
Consentement, Ratification.....	60	ser, Encourager, Inciter, Porter.	301
Adjectif, Épithète.....	290	Aiguiser, Alléger, Amenuiser.....	37
Adjurer, Conjuré.....	462	Ailleurs (D'), En plus, Outre cela.	244
Admettre, Recevoir.....	49	Aimable, Sociable.....	703
Administration, Gouvernement, Ré-		Aimer, Chérir, Affectionner.....	32
gime.....	352	Aimer, Chérir.....	440
Administration, Régie, Direction,		Aimer à (Faire), Faire aimer de...	343
Conduite, Gouvernement.....	626	Aimer de (Faire), Faire aimer à...	343
Adorer, Honorer, Révéler.....	49	Aimer mieux, Aimer plus.....	32
Adoucir, Mitiger, Modérer, Tempérer.	20	Aimer plus, Aimer mieux.....	32
Adresse, Dextérité, Habileté.....	227	Ainsi, C'est pourquoi.....	132
Adresse, Souplesse, Finesse, Ruse,		Ainsi, Aussi, C'est pourquoi.....	80
Artifice.....	24	Ainsi que, De même que, Comme..	209
Adroit, Habile, Entendu.....	22	Air, Manières.....	32
Adroit, Industriel, Ingénieux....	22	Air, Mine, Physionomie.....	33
Adulateur, Flatteur.....	326	Ais, Planche.....	33
Adversaire, Ennemi, Antagoniste..	284	Aise, Content, Ravi.....	34
Affable, Honnête, Civil, Poli, Gracieux	373	Aisé, Facile.....	307
Affectation, Afféterie.....	22	Aisé, Facile.....	34
Affecté, Apprêté, Composé.....	59	Aises, Commodités, Confortable...	35
Affecter, Se piquer.....	23	Ajouter, Augmenter.....	35
Affection, Amitié, Amour, Ten-		Ajustement, Parure.....	35
dresse, Inclination.....	42	Alarmé, Effrayé, Épouvanté.....	36
Affection, Dévouement.....	23	Aliéner, Vendre.....	785
Affectionner, Aimer, Chérir.....	32	Alimenter, Sustenter, Nourrir....	499

TABLE DES MATIÈRES.

807

Pages.	Pages.
Aliments, Nourriture, Subsistance. 724	mentaires, Vie..... 370
Allé (Être), Avoir été..... 37	Anesse, Bourrique..... 54
Allécher, Attirer..... 36	Angoisses, Transes..... 764
Alléger, Amenuiser, Aiguiser..... 37	Animal, Bête, Brute..... 54
Allégorie, Parabole, Apologue..... 526	Animer, Exciter, Encourager..... 304
Alléguer, Citer..... 448	Animer, Exciter, Inciter, Pousser, Encourager, Aiguillonner, Porter. 304
Aller à la rencontre, Aller au-devant. 37	Animosité, Inimitié, Rancune, Ressentiment..... 407
Aller au-devant, Aller à la rencontre. 37	Annales, Histoire, Fastes, Chroniques, Mémoires, Commentaires, Anecdotes, Vie..... 370
Alliance, Ligue, Confédération..... 37	Année, An..... 49
Allonger, Prolonger, Proroger.... 39	Annexé, Adhérent, Attaché..... 48
Allures, Démarches..... 38	Annuler, Infirmer, Casser, Révoquer. 52
Almanach, Calendrier..... 425	Anoblir, Ennobler..... 282
Altération, Dispute, Combat, Contestation, Débat..... 237	Antagoniste, Ennemi, Adversaire.. 281
Altier, Haut, Hautain..... 367	Antécédent, Antérieur, Précédent. 52
Amant, Amoureux..... 39	Antérieur, Antécédent, Précédent. 52
Amant, Galant..... 39	Antidote, Contre-poison..... 53
Amas, Tas, Monceau..... 744	Antipathie, Haine, Aversion, Répugnance..... 362
Amasser, Entasser, Accumuler, Amonceler..... 40	Antiphrase, Contre-vérité..... 53
Amateur. Connaisseur..... 462	Antique, Vieux, Ancien..... 794
Ambassadeur, Envoyé, Député..... 40	Antre, Caverne, Grotte..... 54
Ambiguïté, Double sens, Équivoque. 44	Apaiser, Calmer..... 55
Ame, Esprit..... 41	Apathie, Indifférence, Insensibilité. 398
Ame faible, Cœur faible, Esprit faible, Caractère faible..... 41	Apercevoir, Voir..... 800
Amendement, Correction, Réforme. 42	Aphorisme, Axiome, Maxime, Sentence, Apophthegme..... 31
Amenuiser, Alléger, Amincir..... 37	Apocryphe, Supposé..... 54
Amitié, Amour, Tendresse, Affection, Inclination..... 42	Apologie, Justification..... 423
Amollir, Attendrir..... 44	Apologue, Allégorie, Parabole.... 526
Amollir, Efféminer, Énerver..... 255	Apophthegme, Axiome, Maxime, Sentence, Aphorisme..... 91
Amonceler, Amasser, Entasser, Accumuler..... 40	Aposter, Poster..... 569
Amour, Amitié, Tendresse, Affection, Inclination..... 42	Apothéose, Déification..... 54
Amour, Amourette..... 44	Appareil, Apprêts, Préparatifs.... 55
Amour, Galanterie..... 44	Apparence, Extérieur, Dehors.... 305
Amourette, Amour..... 44	Apparition, Vision..... 788
Amoureux, Amant..... 39	Appas, Attraits, Charmes..... 78
Amphibologique, Louche, Équivoque..... 447	Appât, Leurre, Piège, Embûche... 56
Ample, Large..... 48	Appeler, Nommer..... 496
Ampoulé, Emphatique, Boursoufflé. 48	Appeler, Évoquer, Invoquer..... 56
Amulette, Talisman..... 736	Appétit, Faim..... 312
Amusement, Récréation, Divertissement, Réjouissance..... 621	Applaudissements, Louanges..... 57
Amuser, Divertir..... 48	Application, Méditation, Contention. 57
An, Année..... 49	Appliquer, Apposer..... 58
Analogie, Rapport..... 613	Appointments, Gages, Honoraires. 340
Ancêtres, Aïeux, Pères..... 50	Apporter. Porter, Transporter, Emporter..... 568
Ancêtres, Prédécesseurs..... 50	Apposer, Appliquer..... 58
Ancien, Vieux, Antique..... 794	Apprécier, Estimer, Priser..... 58
Anciennement, Jadis, Autrefois.... 50	Appréhender, Craindre, Redouter, Avoir peur..... 484
Ane, Ignorant..... 51	Appréhension, Crainte, Peur..... 485
Anéantir, Détruire..... 51	Apprendre, S'instruire..... 59
Anéantissement, Abattement, Accablement, Prostration, Découragement..... 40	Apprendre, Enseigner, Instruire, Informer, Faire savoir..... 283
Anecdotes, Histoire, Fastes, Chroniques, Annales, Mémoires, Com-	Apprendre, Étudier..... 299
	Apprêté, Composé, Affecté..... 59

	Pages.		Pages.
Apprêter, Préparer, Disposer.....	60	Atroce, Grand, Énorme.....	355
Apprêts, Appareil, Préparatifs.....	55	Attache, Attachement, Dévouement.	75
Apprivoisé, Privé.....	585	Attaché, Avaré, Intéressé.....	76
Approbation, Agrément, Consente- ment, Ratification, Adhésion.....	60	Attaché, Adhérent, Annexé.....	48
Approcher, Avoir accès, Aborder..	44	Attachement, Attache, Dévouement.	75
Approfondir, Creuser.....	487	Attacher, Lier.....	438
Approprié(S'), S'arroger, S'attribuer	61	Attaquer quelqu'un, S'attaquer à quelqu'un.....	76
Appui, Aide, Secours.....	31	Attaquer, Assaillir.....	77
Appui, Soutien, Support.....	61	Attaquer (S') à quelqu'un, Attaquer quelqu'un.....	76
Appuyer, Accoter.....	62	Attendre, Espérer.....	292
Apré, Acre.....	46	Attendrir, Amollir.....	44
Après, Ensuite.....	63	Attention, Exactitude, Vigilance...	77
Aptitude, Disposition, Penchant...	63	Attentions, Egards, Ménagements...	259
Arde, Sec.....	64	Attentions, Egards, Ménagements, Circonspection.....	258
Arme, Armure.....	65	Atténuer, Broyer, Pulvériser.....	78
Armes, Armoiries.....	64	Attirer, Allécher.....	38
Armoiries, Armes.....	64	Attitude, Posture.....	569
Armure, Arme.....	65	Attouchement, Tact, Toucher.....	734
Aromate, Arome, Parfum.....	65	Attrait, Appas, Charmes.....	76
Arome, Aromate, Parfum.....	65	Attribuer, Imputer.....	78
Arracher, Ravir.....	65	Attribuer (S'), S'approprier, S'ar- roger.....	61
Arranger, Ranger.....	66	Atristé, Affligé, Contristé, Fâché, Mortifié.....	25
Arrêter, Retenir.....	67	Auberge, Cabaret, Taverne, Hôtel- lerie.....	422
Arrogant, Suffisant, Important.....	726	Auberge, Taverne, Cabaret, Guin- guette, Logis, Hôtellerie.....	742
Arrogant, Rogue, Fier, Dédaigneux.	657	Aucun, Nul.....	504
Arroger(S'), S'approprier, S'attribuer	61	Audace, Hardiesse, Effronterie...	364
Art, Artifice.....	67	Audacieux, Effronté, Hardi.....	257
Art, Profession, Métier.....	477	Augmenter, Aggrandir, Accroître...	30
Articuler, Proférer, Prononcer....	597	Augmenter, Ajouter.....	35
Artifice, Art.....	67	Augmenter, Croître.....	490
Artifice, Adresse, Ruse, Finesse, Souplesse.....	24	Augurer, Présager.....	79
Artisan, Ouvrier.....	68	Augurer, Conjecturer.....	80
Ascendant, Empire, Influence.....	69	Aujourd'hui, A présent, Présente- ment, Actuellement, Maintenant.	62
Asile, Refuge.....	69	Auprès, Proche, Près.....	577
Aspect, Vue.....	70	Auspices, Protection.....	602
Aspirer, Prétendre.....	70	Aussi, C'est pourquoi, Ainsi.....	80
Assaillir, Attaquer.....	77	Aussi, Encore.....	278
Assemblée, Réunion.....	74	Austère, Sèvre, Rude.....	81
Assembler, Joindre, Unir.....	74	Austère, Rigoureux, Sévère.....	82
Assembler, Rassembler.....	72	Auteur, Écrivain.....	253
Asservir, Soumettre, Subjuguer, Assu- jetir.....	748	Authentique, Solennel.....	709
Assez, Suffisamment.....	72	Autorité, Pouvoir, Empire.....	83
Assiéger, Obséder.....	506	Autorité, Pouvoir, Puissance.....	83
Assiette, Situation.....	699	Autour, A l'entour.....	86
Assister, Aider, Secourir.....	677	Autrefois, Anciennement, Jadis....	50
Associé, Confrère, Collègue.....	160	Avanie, Affront, Insulte, Outrage...	28
Associer, Agréer.....	72	Avant, Devant.....	86
Assujettir, Soumettre, Subjuguer, Asservir.....	748	Avantage, Profit, Utilité.....	774
Assujettissement, Sujétion.....	73	Avantageux, Glorieux, Fier, Orgueil- leux.....	351
Assuré, Sûr, Certain.....	730	Avare, Avaricieux.....	87
Assurer, Rassurer.....	643	Avare, Attaché, Intéressé.....	76
Assurer, Affirmer, Confirmer.....	74	Avaricieux, Avare.....	87
Assurer, Affermir.....	74		
Astrologue, Astronome.....	75		
Astronome, Astrologue.....	75		
Astuce, Finesse, Ruse, Perfidie....	325		
Atrabilaire, Mélancolique.....	474		

Pages.	Pages.
Avenir, Futur..... 339	taire..... 357
Aventure, Événement, Accident... 301	Bénéfice, Gain, Profit, Lucre, Émo-
Avérer, Vérifier..... 787	lument..... 344
Aversion, Haine, Antipathie, Ré-	Benet, Badaud, Niais, Nigaud.... 93
pugnance..... 362	Béni, e; Béni, Bénite..... 401
Avertissement, Avis, Conseil.... 87	Bénignité, Bonté, Débonnaireté... 142
Avertir, Informer, Donner avis.... 88	Bénin, Doux, Humain..... 402
Aveu, Confession..... 89	Béni, te; Béni, Bénie..... 404
Aveugle (A l'), Aveuglement..... 89	Berger, Pâtre, Pasteur..... 532
Aveuglement, A l'aveugle..... 89	Besace, Bissac..... 402
Avidité, Concupiscence, Cupidité,	Besogneux, Pauvre, Indigent, Né-
Convoitise..... 458	cessiteux, Mendiant, Gueux..... 534
Avilir, Abaisser, Rabaisser, Ravaler,	Besoin, Pauvreté, Indigence, Disette,
Humilier, Rabattre..... 2	Nécessité, Misère, Dément, Pénurie..... 533
Avis, Avertissement, Conseil..... 87	Bête, Animal, Brute..... 51
Avis, Sentiment, Opinion..... 685	Bête, Stupide, Idiot, Imbécile... 403
Avis, Sentiment, Opinion, Pensée. 686	Bêtise, Sottise..... 403
Avis (Donner), Avertir, Informer.. 88	Bévue, Méprise, Erreur..... 404
Avisé, Prudent, Circonspect..... 90	Bien, Très, Fort..... 767
Avoir, Posséder..... 90	Bien, Beaucoup, Abondamment, Co-
Axiome, Maxime, Sentence, Apo-	pieusement, A foison..... 404
phthegme, Aphorisme..... 94	Bien (Homme de), Homme d'hon-
B	neur, Honnête homme..... 372
Babil, Caquet..... 92	Bien (Homme de), Habile homme,
Babillard, Bavard..... 92	Honnête homme..... 359
Babiole, Misère, Minutie, Bagatelle,	Bienfaisance, Bienveillance..... 405
Gentillesse, Vétille..... 478	Bienfait, Grâce, Service, Bon office,
Badaud, Benet, Niais, Nigaud.... 93	Plaisir..... 405
Badin, Folâtre..... 328	Bienséance, Décence, Convenance.. 496
Bafouer, Honnir, Vilipender..... 376	Bienveillance, Bienfaisance..... 405
Bagatelle, Minutie, Misère, Gen-	Biffer, Effacer, Raturer, Rayer.... 253
tillesse, Babiole, Vétille..... 478	Bigot, Hypocrite, Cafard, Cagot... 378
Baïsser, Abaisser..... 93	Bijou, Joyau..... 420
Balancer, Hésiter..... 94	Bissac, Besace..... 402
Balbutier, Bégayer, Bredouiller... 95	Bizarre, Fantasque, Capricieux,
Bande, Troupe, Compagnie..... 769	Quintex, Bourru..... 345
Bande, Lisière, Barre..... 441	Blafard, Pâle, Blême, Livide, Hâve. 524
Bandit, Libertin, Vagabond..... 436	Blâmable, Répréhensible..... 406
Bannir, Exiler..... 303	Blâmer, Censurer, Réprimander... 407
Banqueroute, Faillite..... 95	Blême, Pâle, Livide, Hâve, Blafard 524
Barbarie, Cruauté, Férocité..... 95	Blessure, Plaie..... 407
Barre, Lisière, Bande..... 441	Blottir (Se), Se tapir..... 738
Bas, Abject, Vil..... 96	Bluette, Étincelle..... 408
Base, Fondement..... 97	Bocage, Bosquet..... 415
Bassesse, Abjection, Abaissement.. 4	Bois, Cornes..... 408
Bataille, Combat..... 97	Bois, Forêt..... 409
Bâtit, Construire, Édifier..... 98	Boisson, Breuvage, Potion..... 409
Battre, Frapper..... 98	Boiter, Clocher..... 409
Battu, Vaincu, Défait..... 777	Bon goût, Bon sens..... 410
Bavard, Babillard..... 92	Bon office, Bienfait, Grâce, Service,
Bavardage, Loquacité..... 445	Plaisir..... 405
Béatification, Canonisation..... 99	Bon sens, Bon goût..... 410
Béatitude, Bonheur, Félicité..... 444	Bon sens, Esprit, Raison, Jugement,
Beau, Joli..... 99	Entendement, Conception, Intelli-
Beau monde (Le), Le grand monde. 84	gence, Génie..... 294
Beaucoup, Plusieurs..... 401	Bon sens (Homme de), Homme de sens 372
Beaucoup, Bien, Abondamment,	Bonheur, Chance..... 410
Copieusement, A foison..... 404	Bonheur, Félicité..... 444
Bégayer, Bredouiller, Balbutier... 95	Bonheur, Félicité, Béatitude..... 444
Belliqueux, Guerrier, Martial, Mili-	Bonheur, Prospérité..... 412

	Pages.		Pages.
Bonheur, Plaisir, Félicité	560	Cacochyme, Valétudinaire, Maladif, Infirme	779
Bonnes actions, Bonnes œuvres	442	Cadeau, Présent, Don	242
Bonnes œuvres, Bonnes actions	442	Caducité, Décrépitude	423
Bonté, Bénignité, Débonnairété	442	Cafard, Hypocrite, Cagot, Bigot	378
Bonté, Humanité, Sensibilité	443	Cagot, Hypocrite, Cafard, Bigot	378
Bonté, Douceur, Mansuétude	464	Cajoler, Caresser, Flatter, Flagorner	427
Bord, Côte, Rivage, Rive	445	Calamité, Malheur, Infortune	424
Bornes, Limites, Termes	744	Calculer, Supputer, Compter	424
Bosquet, Bocage	445	Calendrier, Almanach	425
Boucherie, Massacre, Carnage, Tuerie	467	Calme, Tranquillité, Paix	763
Bouderie, Fâcherie, Humeur	445	Calme, Tranquille, Posé, Rassis	762
Boue, Limon, Fange, Bourbe, Crotte	440	Calmer, Apaiser	55
Boulevard, Rempart	446	Camarade, Compagnon	456
Bouffi, Enflé, Boursoufflé, Gonflé	281	Campagne, Champs	434
Bouffi, Mafflé, Joufflu	452	Campagne (Maison de), Maison des champs	455
Bouffonnerie, Plaisanterie, Facétie, Farce	559	Candeur, Naïveté, Ingénuité	489
Bourbe, Limon, Fange, Boue, Crotte	440	Canon (Droit), Droit canonique	244
Bourg, Hameau, Village	363	Canonique (Droit), Droit canon	244
Bourgeois, Habitant, Citoyen	360	Canonisation, Béatification	99
Bourrasque, Orage, Tempête, Ouragan	547	Canons, Décisions des conciles, Décrets	498
Bourrique, Anesse	54	Capable, Habile	358
Bourru, Bizarre, Fantasque, Capricieux, Quinieux	345	Capacité, Habileté	426
Boursoufflé, Amoullé, Emphatique	48	Caprice, Humeur, Fantaisie	377
Boursoufflé, Enflé, Gonflé, Bouffé	281	Capricieux, Fantasque, Bizarre, Quinieux, Bourru	345
Bout, Extrémité, Fin	447	Captieux, Insidieux	409
Boutade, Saillie	447	Captif, Esclave, Prisonnier	426
Boyaux, Viscères, Intestins, Entraîlles	797	Caquet, Babil	92
Bravade, Défi	205	Caqueter, Jaboter, Jaser	445
Bravoure, Courage	482	Caractère faible, Ame faible, Cœur faible, Esprit faible	41
Bravoure, Courage, Valeur	482	Caresser, Flatter, Cajoler, Flagorner	427
Bravoure, Cœur, Courage, Valeur, Intrépidité	482	Carnage, Massacre, Boucherie, Tuerie	467
Bredouiller, Bégayer, Balbutier	95	Carnassier, Carnivore	427
Bref, Court, Succinct	417	Carnivore, Carnassier	427
Breuvage, Boisson, Potion	409	Cas, Occasion, Occurrence, Conjoncture, Circonstance	508
Brigue, Intrigue, Cabale, Parti	442	Cas (Au), En cas	428
Brillant, Éclat, Lustre	250	Cas (En), Au cas	428
Briller, Luire	447	Casser, Briser, Rompre	428
Briser, Casser, Rompre	428	Casser, Annuler, Infirmer, Révoquer	52
Broncher, Trébucher	766	Catalogue, Liste, Rôle, Dénombrement, Nomenclature	442
Brouiller, Embrouiller	448	Catastrophe, Dénodement	242
Broyer, Atténuer, Pulvériser	78	Caustique, Satirique, Mordant	430
Brute, Animal, Bête	54	Caution, Garant, Répondant	434
But, Vues, Dessein	448	Caverne, Antre, Grotte	54
Butin, Proie	598	Célèbre, Illustre, Fameux, Renommé	344
C			
Cabale, Intrigue, Brigue, Parti	442	Célébrité, Réputation, Renommée, Considération	642
Cabale, Complot, Conjuración, Conspiration	449	Celer, Taire, Cacher	735
Cabane, Hutte, Chaumière	422	Célérité, Promptitude, Vitesse, Diligence	600
Cabaret, Taverne, Guinguette, Logis, Auberge, Hôtellerie	742	Censure, Critique	488
Cabaret, Taverne, Auberge, Hôtellerie	422	Censurer, Blâmer, Réprimander	407
Cacher, Taire, Celer	735	Centre, Milieu	478
Cacher, Dissimuler, Déguiser	423	Cependant, Pourtant, Néanmoins,	

TABLE DES MATIÈRES.

811

Pages.	Pages.
Toutefois..... 572	Choix (Faire), Choisir..... 444
Certain, Sûr..... 434	Choix, Élection..... 264
Certain, Sûr, Assuré..... 730	Choquer, Heurter..... 443
Certainement, Certes, Avec certitude 432	Chroniques, Histoire, Fastes, Annales,
Certes, Certainement, Avec certitude 432	Mémoires, Commentaires, Rela-
Certitude (Avec), Certes, Certaine- 432	tion, Vie, Anecdotes..... 370
ment..... 432	Ciel, Cieux..... 444
Cesser, Discontinuer, Finir..... 326	Ciel, Paradis..... 445
C'est pourquoi, Ainsi..... 432	Cieux, Ciel..... 444
C'est pourquoi, Aussi, Ainsi..... 80	Cime, Comble, Faîte, Sommet.... 713
Chagrin, Douleur, Tristesse, Afflic- 243	Circonférence, Tour, Circuit..... 755
tion, Désolation..... 243	Circonlocution, Periphrase..... 546
Chagrin, Tristesse, Mélancolie.... 432	Circonspect, Avisé, Prudent..... 90
Châlnes, Fers..... 433	Circonspection, Considération,
Chair, Viande..... 791	Égards, Ménagements..... 445
Chaleur, Chaud..... 439	Circonspection', Égards, Ménage-
Champs, Campagne..... 434	ments, Attentions..... 258
Champs (Maison des), Maison de 455	Circonstance, Conjoncture..... 446
campagne..... 455	Circonstance, Occasion, Occurrence,
Chance, Bonheur..... 410	Conjoncture, Cas..... 508
Chanceler, Vaciller..... 434	Circuit, Tour, Circonférence..... 755
Chancier, Moisir..... 434	Cité, Ville..... 447
Change, Troc, Échange, Permutation. 435	Citer, Alléguer..... 448
Changeante, Volage, Légère, Incon- 432	Citoyen, Habitant, Bourgeois.... 360
stante..... 432	Civil, Civique..... 448
Changement, Variation, Variété.... 435	Civil, Honnête, Poli, Gracieux,
Changement, Variation..... 782	Affable..... 373
Changement, Mutation, Révolution. 485	Civilisé, Poli, Policé..... 566
Chanteur, Chantre..... 436	Civilité, Politesse..... 448
Chantre, Chanteur..... 436	Civique, Civil..... 448
Chapelle, Chapellenie..... 436	Civisme, Patriotisme..... 450
Chapellenie, Chapelle..... 436	Clairvoyant, Éclairé..... 249
Chaque, Tout..... 756	Clairvoyant, Éclairé, Instruit,
Charge, Fardeau, Faix..... 436	Homme de génie..... 250
Charge, Faix, Fardeau..... 313	Clameur, Cri..... 488
Charge, Office..... 512	Clarté, Lumière, Lueur, Éclat, Splen-
Charge, Office, Ministère, Emploi. 512	deur..... 450
Charme, Enchantement, Sort..... 437	Clarté, Perspicuité..... 450
Charmer, Ravir, Enchanter..... 277	Clocher, Boiter..... 409
Charmes, Attraits, Appas..... 78	Cloître, Couvent, Monastère.... 451
Charmille, Charmois..... 437	Clore, Fermer..... 451
Charmoie, Charmille..... 437	Clystère, Lavement, Remède.... 452
Chasteté, Pudeur, Pudicité, Conti- 603	Cœur, Courage, Valeur, Bravoure,
nence..... 603	Intrépidité..... 452
Chasteté, Continence..... 438	Cœur faible, Ame faible, Esprit
Château, Maison, Hôtel, Palais... 455	faible, Caractère faible..... 44
Châtier, Punir..... 438	Cœur (De bon), De bon gré, De
Chaud, Chaleur..... 439	bonne volonté, De bonne grâce.. 495
Chaumière, Cabane, Hutte..... 422	Col, Déroit, Défilé, Gorge, Pas... 224
Chef, Tête..... 746	Colère, Courroux, Emportement... 453
Chemin, Voie, Route..... 660	Colère, Colérique..... 453
Chérir, Aimer..... 440	Colérique, Colère..... 453
Chérir, Aimer, Affectionner..... 32	Collection, Recueil..... 623
Chétif, Mauvais..... 441	Collègue, Confrère, Associé..... 160
Cheval, Coursier, Rosse..... 484	Colloque, Soliloque, Monologue, Dia-
Chimère, Illusion..... 382	logue..... 709
Choir, Faillir, Tomber..... 439	Colloque, Conversation, Entretien,
Choisir, Élire..... 441	Dialogue..... 475
Choisir, Faire choix..... 441	Colon, Agriculteur, Cultivateur... 31
Choisir, Opter..... 516	Coloris, Couleur..... 480
Choisir, Préférer..... 442	Combat, Bataille..... 97

	Pages.		Pages.
Comble, Cime, Falte, Sommet....	713	Confiseur, Confiturier.....	460
Comédien, Acteur.....	48	Confiturier, Confiseur.....	460
Commandement, Ordre, Précepte, Injonction, Jussion.....	454	Conformation, Façon, Forme, Figure.	308
Commander, Ordonner.....	548	Conformité, Ressemblance.....	648
Comme, De même que, Ainsi que.	209	Confortable, Aises, Commodités....	35
Commentaire, Glose.....	354	Confrère, Collègue, Associé.....	460
Commentaires, Histoire, Fastes, Annales, Mémoires, Relation, Chroniques, Anecdotes, Vie.....	370	Confus, Déconcerté, Interdit.....	461
Commerce, Négoce, Trafic.....	454	Confusion, Désordre.....	220
Commis, Employé.....	456	Confusion, Honte.....	375
Commisération, Pitié, Compassion, Miséricorde.....	557	Congratulation, Félicitation.....	320
Commodités, Aises, Confortable....	35	Conjecture, Présomption.....	580
Commun, Ordinaire, Vulgaire, Trivial	548	Conjecturer, Augurer.....	80
Compagnie, Troupe, Bande.....	769	Conjoncture, Circonstance.....	446
Compagnon, Camarade.....	456	Conjoncture, Occasion, Occurrence, Cas, Circonstance.....	508
Comparaison, Similitude.....	693	Conjuration, Cabale, Complot, Con- spiration.....	419
Compassion, Pitié, Commisération, Miséricorde.....	557	Conjurer, Adjurer.....	462
Complaire, Plaire.....	456	Conjurer, Prier, Supplier.....	583
Complaisance, Déférence, Condes- cendance.....	457	Connaisseur, Amateur.....	462
Complet, Entier.....	286	Connexion, Connexité.....	462
Complexion, Naturel, Tempérament, Constitution.....	494	Connexité, Connexion.....	462
Complicité, Connivence.....	463	Connivence, Complicité.....	463
Compliqué, Impliqué.....	458	Consacrer, Vouer, Dévouer, Dédier.	802
Complot, Cabale, Conjuration, Con- spiration.....	449	Conscience, Pensée, Perception, Sensation, Idée, Notion.....	540
Composé, Apprêté, Affecté.....	59	Consciencieux, Scrupuleux.....	676
Comprendre, Entendre, Concevoir.	284	Conseil, Avis, Avertissement.....	87
Compter, Calculer, Supputer.....	424	Conseiller d'honneur, Conseiller ho- noraire.....	464
Concerner, Regarder, Toucher....	625	Conseiller honoraire, Conseiller d'honneur.....	464
Conception, Esprit, Raison, Bon sens, Jugement, Entendement, Intelli- gence, Génie.....	294	Consentement, Approbation, Agré- ment, Ratification, Adhésion....	60
Concevoir, Entendre, Comprendre..	284	Consentement, Permission, Agrément	60
Concilier, Accorder.....	43	Consentement, Convention, Accord.	474
Concis, Laconique.....	424	Consentir, Acquiescer, Adhérer, Tom- ber d'accord.....	464
Concis, Précis.....	573	Conséquence, Conclusion.....	458
Concis, Précis, Succinct.....	573	Considérable, Grand.....	165
Conclure, Induire, Inférer.....	405	Considération, Réputation.....	465
Conclusion, Conséquence.....	458	Considération, Cisconspection, Égards, Ménagements.....	445
Concours, Affluence, Foule, Multitude	26	Considération, Réputation, Célébrité, Renommée.....	642
Concupiscence, Cupidité, Avidité, Convoitise.....	458	Considération, Respect, Égards, Dé- férence.....	647
Condescendance, Complaisance, Dé- férence.....	457	Considérations, Notes, Remarques, Observations, Réflexions.....	497
Condition, État.....	459	Considérations, Observations, Ré- flexions, Pensées.....	468
Condition (De), De qualité.....	459	Consommer, Consumer.....	467
Conduire, Guider, Mener.....	358	Conspiration, Cabale, Complot, Con- juration.....	419
Conduire, Guider, Mener.....	459	Consumer, Consommer.....	467
Conduite, Régie, Administration, Di- rection, Gouvernement.....	626	Constance, Fermeté.....	321
Confédération, Alliance, Ligue....	37	Constance, Fidélité.....	167
Conférer, Déferer.....	460	Constance, Stabilité, Fermeté.....	722
Confession, Aveu.....	89	Constant, Durable.....	245
Confier (se), Se fier.....	460	Constant, Ferme, Inébranlable, In- flexible.....	468
Confirmer, Assurer, Affirmer.....	74		

Pages.	Pages.
Consternation, Étonnement, Surprise. 295	Copie, Modèle. 477
Constitution, Naturel, Tempérament, Complexion. 491	Copier, Imiter, Contrefaire. 383
Construire, Édifier, Bâtir. 98	Copier, Transcrire. 763
Consumer, Consommer. 467	Copieusement, Bien, Beaucoup, Abondamment, A foison. 404
Conte, Fable, Roman. 468	Coquetterie, Galanterie. 478
Contenance, Maintien. 454	Cornes, Bois. 408
Content, Aise, Ravi. 34	Correction, Amendement, Réforme. 42
Content, Satisfait. 672	Correction, Exactitude. 178
Contentement, Satisfaction. 468	Corriger, Reprendre, Réprimander. 178
Contentement, Satisfaction. 671	Corrompre, Séduire, Suborner. 679
Contention, Application, Méditation. 57	Corrompu, Vicieux, Pervers, Dépravé. 792
Conter, Narrer, Raconter. 490	Corruption, Dépravation. 215
Contestation, Dispute, Altercation, Débat. 237	Cosmogonie, Cosmographie, Cosmologie. 479
Contexture, Tissue, Tissure, Texture. 748	Cosmographie, Cosmogonie, Cosmologie. 479
Contigu, Proche. 469	Cosmologie, Cosmogonie, Cosmographie. 479
Contenance, Chasteté. 438	Côte, Bord, Rivage, Rive. 415
Contenance, Pureté, Pudicité, Chasteté 603	Côtés (De tous), De toutes parts. 223
Continu, Continuél. 469	Couler, Rouler, Glisser. 479
Continuation, Continuité. 469	Couleur, Coloris. 480
Continuation, Suite. 469	Coup d'œil, Œillade, Regard. 510
Continuel, Continu. 469	Coup (Tout à), Tout d'un coup. 484
Continuel, Perpétuel, Éternel, Immortel, Sempiternel. 547	Coup (Tout d'un), Tout à coup. 484
Continuellement, Toujours. 755	Couple, Paire. 484
Continuer, Poursuivre. 470	Cour (De), De la cour. 482
Continuer, Persévérer, Persister. 470	Cour (De la), De cour. 482
Continuité, Continuation. 469	Courage, Valeur. 779
Contraindre, Forcer, Violenter. 471	Courage, Bravoure. 482
Contraindre, Obliger, Forcer, Réduire. 474	Courage, Bravoure, Valeur. 482
Contravention, Désobéissance. 472	Courage, Cœur, Valeur, Bravoure, Intrépidité. 452
Contre, Malgré. 472	Courant, Cours. 484
Contre, Malgré, Nonobstant. 472	Courir, Courre. 483
Contrée, Région, Pays. 626	Courre, Courir. 483
Contrefaçon, Contrefaction. 472	Courroucé, Irrité. 445
Contrefaction, Contrefaçon. 472	Courroux, Colère, Emportement. 453
Contrefaire, Imiter, Copier. 383	Cours, Courant. 484
Contre-poison, Antidote. 53	Coursier, Cheval, Rosse. 484
Contrevenir, Enfreindre, Transgresser, Violenter. 473	Court, Bref, Succinct. 447
Contre-vérité, Antiphrase. 53	Coutume, Habitude. 484
Contribution, Impôt, Imposition, Tribut, Subside, Subvention, Taxe, Taille. 390	Coutume, Usage. 772
Contristé, Affligé, Fâché, Attristé, Mortifié. 25	Couvent, Cloître, Monastère. 454
Contrition, Repentir, Remords. 473	Couvert (A), A l'abri. 46
Convaincre, Persuader. 474	Craindre, Redouter, Appréhender, Avoir peur. 484
Convenance, Décence, Bienséance. 496	Crainte, Appréhension, Peur. 485
Convention, Consentement, Accord. 474	Crapule, Volupté, Débauche. 802
Conversation, Entretien. 475	Créance, Croyance. 486
Conversation, Entretien, Colloque, Dialogue. 475	Crédit, Faveur. 487
Conviction, Persuasion. 476	Creuser, Approfondir. 487
Convier, Inviter. 476	Cri, Clameur. 488
Convoiter, Vouloir, Avoir envie, Désirer, Souhaiter, Soupirer. 803	Crime, Faute, Pêché, Délit, Forfait. 347
Convoitise, Concupiscence, Cupidité, Avidité. 458	Crime, Forfait. 329
	Critique, Censure. 488
	Croire (Faire), Faire accroire. 489
	Croître, Augmenter. 490
	Croix, Peines, Afflictions. 492

	Pages.		Pages.
Crotte, Fange, Boue, Bourbe, Limon	440	Découvrir, Trouver.....	499
Croyance, Foi.....	492	Découvrir, Déclarer, Manifester,	
Croyance, Créance.....	186	Révéler, Déceler.....	204
Cruauté, Barbarie, Férocité.....	95	Découvrir, Déceler, Dévoiler, Révé-	
Cultivateur, Agriculteur, Colon.....	34	ler, Déclarer, Manifester, Divul-	
Cupidité, Concupiscence, Avidité,		guer, Publier.....	204
Convoitise.....	458	Décréditer, Décrier.....	202
Cure, Guérison.....	492	Décrépitude, Caducité.....	423
Curieusement, Soigneusement.....	706	Décret, Loi.....	202
D			
Dam, Dommage, Perte.....	493	Décrets, Décisions des conciles,	
Danger, Pêril, Risque.....	493	Canons.....	498
Dangereux, Périlleux.....	494	Décrier, Décréditer.....	202
Dans, En.....	276	Dédaigner, Mépriser.....	474
Dans l'idée, Dans la tête.....	494	Dédaigneux, Rogue, Arrogant, Fier.	657
Darder, Lancer.....	425	Dédain, Fierté.....	322
Davantage, Plus.....	563	Dédain, Mépris.....	474
Débat, Dispute, Altercation, Con-		Dédale, Labyrinthe.....	424
testation.....	237	Dedans, Intérieur.....	444
Débattre, Discuter.....	495	Dédier, Vouer, Dévouer, Consacrer.	802
Débauche, Volupté, Crapule.....	802	Dédire (Se), Se rétracter.....	203
Débile, Faible.....	344	Dédommager, Indemniser.....	307
Débonnaireté, Bonté, Bénignité.....	442	Défait, Vaincu, Battu.....	777
Debout, Droit.....	244	Défaite, Déroute.....	203
Débris, Décombres, Ruines.....	495	Défaut, Vice, Imperfection.....	792
Décadence, Ruine.....	495	Défaut, Vice, Ridicule.....	792
Déclin, Décours.....	495	Défaut, Imperfection, Défectuosité.	386
Déceler, Déclarer, Découvrir, Mani-		Défaut, Faute, Défectuosité, Vice,	
fester, Révéler.....	204	Imperfection.....	348
Déceler, Découvrir, Dévoiler, Révé-		Défaut, Manque, Faute, Manque-	
ler, Déclarer, Manifester, Divul-		ment.....	463
guer, Publier.....	204	Défaveur, Disgrâce.....	203
Déceance, Bienséance, Convenance.	496	Défectuosité, Faute, Défaut, Vice,	
Déceance, Dignité, Gravité.....	497	Imperfection.....	348
Déceance, Réserve, Modestie, Rete-		Défectuosité, Imperfection, Défaut..	386
nue, Pudeur.....	645	Défendre, Justifier, Disculper.....	424
Décès, Trépas, Mort.....	786	Défendur, Prohibé.....	204
Décevoir, Tromper, Abuser.....	768	Défense, Prohibition, Inhibition...	204
Décider, Juger.....	497	Déférence, Respect, Égards, Consi-	
Décime, Décimes, Dime.....	497	dération.....	647
Décimes, Décime, Dime.....	497	Déférence, Complaissance, Condes-	
Décisif, Tranchant, Péremptoire...	764	cendance.....	457
Décision, Résolution.....	498	Déférer, Conférer.....	460
Décisions des conciles, Canons,		Déli, Bravade.....	205
Décrets.....	498	Défiance, Méfiance.....	470
Déclarer, Découvrir, Manifester,		Délir (Se), Se méfier.....	470
Révéler, Déceler.....	204	Défilé, Déroit, Gorge, Col, Pas...	224
Déclarer, Découvrir, Déceler, Dé-		Dégénérer, S'abâtardir.....	4
voiler, Révéler, Manifester, Divul-		Dégoûtant, Fastidieux.....	205
guer, Publier.....	204	Dégrader, Dépriser, Déprimer.....	216
Déclin, Décours, Décadence.....	495	Degré, Escalier, Montée.....	292
Décombres, Débris, Ruines.....	495	Degré, Marche.....	205
Déconcerté, Confus, Interdit.....	464	Déguiser, Voiler, Pallier, Dissi-	
Décorer, Orner, Parer.....	519	muler.....	800
Découler, Émaner.....	267	Déguiser, Dissimuler, Cacher.....	423
Découler, Émaner, Procéder, Dériver.	590	Déguiser, Masquer, Travailler.....	206
Découragement, Accablement, Ané-		Dehors, Extérieur, Apparence.....	305
antissement, Prostration.....	40	Dédication, Apothéose.....	54
Décours, Déclin, Décadence.....	495	Délaisser, Abandonner.....	3
Découverte, Invention.....	498	Délateur, Accusateur, Dénonciateur.	44
		Délectable, Agréable.....	30

TABLE DES MATIÈRES.

815

Pages.	Pages.
Délectable, Délicieux..... 208	ler une chose..... 244
Délibérer, Opiner, Voter..... 207	Dépourvu, Dénué..... 213
Délicat, Délié..... 207	Dépravation, Corruption..... 245
Délicat, Fin..... 322	Dépravé, Vicieux, Pervers, Cor-
Délicatesse, Finesse..... 323	rompu..... 792
Délicatesse, Finesse, Pénétration, Sagacité..... 324	Déprimer, Dépriser, Dégrader..... 216
Délicatesse, Subtilité d'esprit..... 726	Dépriser, Déprimer, Dégrader..... 216
Délice, Plaisir, Volupté..... 560	Député, Ambassadeur, Envoyé..... 40
Délicieux, Délectable..... 208	Déraciner, Extirper..... 305
Délié, Délicat..... 207	Dérivée, Procéder, Émaner, Dé-
Délié, Fin, Subtil..... 323	couler..... 590
Délié, Menu, Mince..... 473	Dérober, Voler..... 247
Délire, Égarement..... 208	Dérivation, Abrogation..... 217
Délit, Faute, Crime, Pêché, Forfait 347	Déroute, Défaite..... 203
Délivrer, Affranchir..... 27	Désapprouver, Improuver, Réprouver 217
Délivrer, Livrer..... 443	Désastre, Malheur, Accident..... 458
Déloyal, Infidèle, Perfid..... 406	Désert, Inhabité, Solitaire..... 248
Demande, Question..... 209	Déserteur, Transfuge..... 249
Demander, Interroger, Questionner. 608	Désbériter, Exhéréder..... 302
Démanteler, Démolir, Raser, Dé-	Déshonnête, Obscène..... 805
truire..... 242	Déshonnête, Malhonnête..... 219
Démarche, Allure..... 38	Désigner, Marquer, Indiquer..... 466
Démêlé, Différend..... 230	Désirer, Vouloir, Avoir envie, Sou-
Démêler, Distinguer, Discerner..... 237	haiter, Soupirer, convoiter..... 803
De même que, Ainsi, Comme..... 209	Désistement, Abandon, Abandonne-
Démesuré, Outré, Excessif, Exorbitant 384	ment, Abdication, Renonciation.. 3
Démètre (Se), Abdiquer..... 5	Désobéissance, Contravention..... 172
Demeurant (Au), Au surplus, Au	Désoccupé, Désœuvré..... 210
reste, Du reste..... 244	Désoccupé, Désoccupé..... 219
Demeure, Habitation, Maison, Sé-	Désœuvrement, Inaction, Oisiveté.. 393
jour, Domicile..... 361	Désolation, Douleur, Chagrin, Tris-
Demeure, Résidence, Domicile.... 616	tesse, Affliction..... 243
Demeurer, Rester..... 210	Désoler, Ravager, Dévaster, Saccager. 614
Demeurer, Loger, Habiter..... 210	Désordre, Confusion..... 220
Démission, Abandon, Abandonne-	Despote, Absolu, Impérieux, Tyran. 7
ment, Abdication, Renonciation . 3	Dessécher, Tarir, Épuiser..... 740
Démolir, Raser, Démanteler, Dé-	Dessein, Projet, Entreprise..... 220
truire..... 212	Dessein, But, Vues..... 118
Démolir, Abattre, Renverser, Rui-	Dessein, Volonté, Intention..... 804
ner, etc..... 4	Dessein, Projet..... 599
Démon, Diable..... 228	Destin, Destinée..... 221
Démonstration d'amitié, Témoignage	Destin, Sort..... 222
d'amitié..... 212	Destin, Hasard, Sort, Fortune..... 365
Dénigrer, Noircir..... 494	Destinée, Destin..... 221
Dénombrement, Liste, Catalogue,	De tous côtés, De toutes parts..... 223
Rôle, Nomenclature..... 442	Détail, Détails..... 223
Dénonciateur, Accusateur, Délateur. 44	Détails, Détail..... 223
Dénoûment, Catastrophe..... 242	Détestable, Abominable, Exécration. 6
Dénrées, Marchandises..... 465	Détester, Abhorrer..... 5
Dénrées, Subsistances, Vivres..... 725	Détourner, Distraire, Divertir..... 238
Dense, Épais..... 243	Détourner, Écarter..... 248
Dénué, Dépourvu..... 213	Détriment, Tort, Préjudice, Dom-
Dénûment, Pauvreté, Indigence,	mage..... 752
Disette, Besoin, Nécessité, Misère. 533	Détroit, Défilé, Gorge, Col, Pas.... 224
Dépêcher, Presser, Hâter, Accélérer. 366	Détruire, Abattre, Démolir, Renver-
Déplorable, Lamentable..... 425	ser, Ruiner, etc..... 4
De plus, D'ailleurs, Outre cela..... 214	Détruire, Anéantir..... 51
Dépouiller une chose, Se dépouiller	Détruire, Démolir, Raser, Déman-
d'une chose..... 214	teler..... 212
Dépouiller (Se) d'une chose, Dépouil-	Devancer, Précéder..... 224
	Devant, Avant..... 86

	Pages.		Pages.
Devant (Aller au-), Aller à la rencontre	37	Disert, Éloquent.....	236
Dévaster, Ravager, Désoler, Sac-		Disette, Famine.....	315
cager.....	614	Disette, Pauvreté, Indigence, Be-	
Développer, Éclaircir, Expliquer...	249	soin, Nécessité, Misère, Dénú-	
Devin, Prophète.....	225	ment, Pénurie.....	533
Devise, Emblème.....	268	Disgrâce, Défaveur.....	203
Dévoiler, Découvrir, Déceler, Révé-		Disparité, Différence, Inégalité....	230
ler, Déclarer, Manifester, Divul-		Disposer, Apprêter, Préparer.....	60
guer, Publier.....	204	Disposition, Aptitude, Penchant....	63
Devoir, Obligation.....	225	Disposition, Position, Situation....	704
Dévoit, Dévotieux.....	226	Dispute, Altercation, Contestation,	
Dévoiteux, Dévot.....	226	Débat.....	237
Dévotion, Religion, Piété.....	634	Dispute, Différend, Querelle.....	230
Dévouer, Vouer, Dédier, Consacrer.	802	Dissimuler, Feindre.....	320
Dévouement, Affection.....	23	Dissimuler, Cacher, Déguiser.....	423
Dévouement, Attache, Attachement.	75	Dissimuler, Voiler, Déguiser, Pallier	800
Dextérité, Adresse, Habileté.....	227	Dissipateur, Prodiges.....	596
Diable, Démon.....	227	Dissiper, Gaspiller, Dilapider.....	343
Dialecte, Langage, Langue, Idiotisme,		Distance, Éloignement.....	266
Patois, Jargon.....	427	Distinguer, Séparer.....	237
Dialectique, Logique.....	444	Distinguer, Discerner, Démêler....	237
Dialogue, Conversation, Entretien,		Distraire, Détourner, Divertir....	238
Colloque.....	475	Distrain, Abstrait.....	9
Dialogue, Soliloque, Colloque, Mo-		Distribuer, Partager, Répartir.....	529
nologue.....	709	Diversité, Différence, Variété.....	229
Diaphane, Transparent.....	228	Divertir, Détourner, Distraire.....	238
Diction, Élocution, Style.....	264	Divertir, Amuser.....	48
Dictionnaire, Vocabulaire, Glossaire	228	Divertissement, Amusement, Récréa-	
Diffamant, Diffamatoire, Infamant...	229	tion, Réjouissance.....	624
Diffamatoire, Diffamant, Infamant..	229	Diviser, Partager.....	239
Diffamé, Malfamé.....	458	Divorce, Répudiation.....	240
Différence, Diversité, Variété.....	229	Divulguer, Découvrir, Déceler, Dé-	
Différence, Inégalité, Disparité....	230	voiler, Réceler, Manifester, Pu-	
Différend, Dispute, Querelle.....	230	blier.....	204
Différend, Démêlé.....	230	Diurne, Quotidien, Journalier....	240
Différer, Tarder.....	739	Docile, Flexible, Souple.....	327
Difficulté, Obstacle, Empêchement.	230	Docilité, Douceur.....	244
Difformité, Laideur.....	234	Docte, Habile, Savant.....	360
Diffus, Prolixe.....	234	Docte, Érudit, Savant.....	292
Digne (Être), Mériter.....	475	Docte, Docteur.....	244
Dignité, Majesté.....	456	Docteur, Docte.....	244
Dignité, Décence, Gravité.....	497	Doctrine, Littérature, Savoir,	
Dilapider, Gaspiller, Dissiper.....	343	Science, Érudition.....	443
Diligence, Promptitude, Vitesse,		Doit (On), Il faut, Il est nécessaire.	382
Célérité.....	600	Domicile, Résidence, Demeure....	646
Diligent, Expéditif, Prompt.....	232	Domicile, Habitation, Maison, Sé-	
Dime, Décimes, Décime.....	497	jour, Demeure.....	364
Dire un mensonge, Faire un men-		Domage, Dam, Perte.....	493
songe.....	232	Domage, Tort, Préjudice, Détrim-	
Direction, Régie, Administration,		ment.....	752
Conduite, Gouvernement.....	626	Don, Présent, Cadeau.....	242
Discernement, Jugement.....	233	Donner, Présenter, Offrir.....	243
Discerner, Distinguer, Démêler....	237	Donner avis, Avertir, Informer....	88
Disciple, Élève, Écolier.....	263	Donner parole, Promettre, S'engager.	600
Discontinuer, Finir, Cesser.....	326	Double sens, Ambiguïté, Équivoque	44
Discord, Discorde.....	234	Douceur, Docilité.....	244
Discorde, Discord.....	234	Douceur, Mansuétude, Bonté.....	464
Discours, Harangue, Oraison.....	234	Douleur, Mal.....	243
Discretion, Réserve.....	236	Douleur, Chagrin, Tristesse, Af-	
Disculper, Justifier, Défendre.....	424	liction, Désolation.....	243
Discuter, Débattre.....	495	Doute, Incertitude, Irrésolution...	395

TABLE DES MATIÈRES.

817

	Pages.
Douter (Se), Pressentir, Soupçonner	580
Douteux, Incertain, Irrésolu.....	243
Douteux, Problématique, Incertain	590
Doux, Bénin, Humain.....	102
Droit, Debout.....	244
Droit, Justice.....	244
Droit canon, Droit canonique.....	244
Droiture, Rectitude.....	622
Duper, Surprendre, Tromper, Leurrer	733
Durable, Constant.....	245
Durant, Pendant.....	245
Durée, Temps.....	245

E

Ébahi, Ébaubi, Émerveillé, Stupéfait.	246	Effrayé, Alarmé, Épouvanté.....	36
Ébaubi, Ébahi, Émerveillé, Stupéfait	246	Effroi, Terreur, Épouvante, Frayeur	745
Ébauche, Esquisse.....	246	Effronté, Audacieux, Hardi.....	257
Ébouler (S'), S'écrouler.....	247	Effronté, Impudent, Éhonté.....	392
Ébullition, Effervescence, Fermentation.....	247	Effronterie, Hardiesse, Audace....	364
Écart (Mettre à l'), Eloigner, Ecarter	267	Effroyable, Affreux, Horrible, Épouvantable.....	27
Écarter, Eloigner, Mettre à l'écart.	267	Effroyable, Effrayant, Épouvantable, Terrible.....	257
Écarter, Détourner.....	248	Effusion, Épanchement.....	289
Écervelé, Étouardi, Événé, Évaporé	296	Égaler, Égaliser.....	258
Échange, Change, Troc, Permutation.....	135	Égaliser, Égaler.....	258
Échanger, Troquer, Permuter....	248	Égards, Ménagements, Attentions, Circonspection.....	258
Échappé (Avoir), Être échappé....	249	Égards, Ménagements, Attentions..	259
Échappé (Être), Avoir échappé....	249	Égards, Circonspection, Considération, Ménagements.....	445
Échapper (S'), S'évader, S'enfuir...	691	Égards, Respect, Considération, Dérérence.....	647
Éclaircir, Expliquer, Développer...	249	Égarement, Délire.....	208
Éclairé, Clairvoyant.....	249	Égarer (S'), Se fourvoyer.....	332
Éclairé, Clairvoyant, Instruit, Homme de génie.....	250	Église, Temple.....	743
Éclanche, Gigot.....	350	Égoïste, Personnel.....	260
Éclat, Brillant, Lustre.....	250	Éhonté, Impudent, Effronté.....	392
Éclat, Lumière, Lueur, Clarté, Splendeur.....	450	Élaguer, Émonder.....	260
Éclipser, Obscurcir.....	251	Élargissement, Elargissure.....	261
Écolier, Elève, Disciple.....	263	Élargissure, Élargissement.....	261
Économie, Ménage, Épargne, Parcomonie.....	251	Élection, Choix.....	261
Écornifleur, Parasite.....	527	Élégance, Éloquence.....	261
Écriteau, Épigraphe, Inscription...	252	Élément, Principe.....	584
Écrivain, Auteur.....	253	Élévation, Hauteur.....	262
Écrouler (S'), S'ébouler.....	247	Élève, Disciple, Écolier.....	263
Édifier, Bâti, Construire.....	98	Élever, Hausser.....	262
Effacer, Raturer, Rayer, Biffer....	253	Élever, Lever, Soulever, Hausser, Exhausser.....	433
Effaré, Effarouché.....	254	Élire, Choisir.....	441
Effarouché, Effaré.....	254	Élite, Fleur.....	263
Effectif, Réel.....	254	Élocution, Diction, Style.....	264
Effectivement, En effet.....	255	Éloge, Louange.....	264
Effectuer, Réaliser, Exécuter.....	615	Éloge, Panégyrique.....	266
Efféminer, Amollir, Énerver.....	255	Éloge, Panégyrique.....	525
Effervescence, Ébullition, Fermentation.....	247	Élogieux, Louangeur.....	266
Effet (En), Effectivement.....	255	Éloignement, Distance.....	266
Effigie, Image, Figure, Portrait...	256	Éloigner, Écarter, Mettre à l'écart.	267
Efforcer (S'), Tâcher.....	257	Éloquence, Éléance.....	264
Effrayant, Épouvantable, Effroyable, Terrible.....	257	Éloquent, Disert.....	236
		Éluder, Fuir, Éviter.....	336
		Émanciper (S'), Se licencier.....	436
		Émaner, Découler.....	267
		Émaner, Procéder, Provenir, Découler, Dériver.....	590
		Embarras, Timidité.....	267
		Emblème, Devise.....	268
		Embrasement, Incendie.....	395
		Embrouiller, Brouiller.....	118
		Embryon, Fœtus.....	268
		Embûche, Embuscade.....	268
		Embûche, Appât, Leurre, Piège...	56
		Embuscade, Embûche.....	268
		Émerveillé, Ébahi, Ébaubi, Stupéfait	246
		Émeute, Insurrection, Sédition,	

	Pages.		Pages.
Révolte.....	440	Enflé, Gonflé, Bouffi, Boursoufflé... 284	
Émissaire, Espion.....	269	Enfreindre, Contrevenir, Transgresser, Violer.....	473
Émolument, Gain, Profit, Lucre, Bénéficé.....	341	Enfuir (S'), S'évader, S'échapper... 691	
Émonder, Élaguer.....	260	Engager, Obliger.....	503
Émonvoir, Toucher.....	754	Engager (S'), Promettre, Donner parole 600	
Emparer (S'), Usurper, Envahir... 774		Engendrer, Enfanter, Accoucher... 279	
Empêchement, Difficulté, Obstacle. 230		Engloutir, Absorber.....	9
Empêchement, Obstacle.....	508	Enjoué, Gai, Réjouissant.....	340
Empereur, Roi, Prince, Monarque, Potentat.....	657	Ennemi, Adversaire, Antagoniste... 281	
Emphatique, Ampoulé, Boursoufflé. 48		Ennobli, Anoblir.....	282
Empire, Règne.....	269	Énoncer, Exprimer.....	282
Empire, Royaume.....	274	Énorme, Grand, Atroce.....	355
Empire, Ascendant, Influence.....	69	Enquérir (S'), S'informer.....	283
Empire, Autorité, Pouvoir.....	83	Enseigner, Apprendre, Instruire, Informer, Faire savoir.....	283
Emplacement, Lieu, Place, Endroit. 439		Ensemble, A la fois.....	284
Emplette, Achat.....	271	Ensemencer, Semer.....	683
Emplir, Remplir.....	272	Ensuite, Après.....	63
Emploi, Office, Ministère, Charge.. 512		Entasser, Amasser, Accumuler, Amonceler.....	40
Employé, Commis.....	456	Entendement, Esprit, Raison, Bon sens, Jugement, Conception, Intelligence, Génie.....	294
Employer, User, Se servir.....	772	Entendre, Comprendre, Concevoir. 284	
Emporté, Violent.....	795	Entendre la raillerie, Entendre raillerie.....	285
Emportement, Impétuosité, Violence 272		Entendre raillerie, Entendre la raillerie.....	285
Emportement, Colère, Courroux... 453		Entendu, Adroit, Habile.....	22
Emporter, Rempporter.....	274	Enterrer, Inhumer.....	407
Emporter, Porter, Apporter, Transporter.....	568	Entêté, Opiniâtre, Têtu, Obstiné... 285	
Empreindre, Imprimer.....	274	Entêté, Têtu, Opiniâtre, Obstiné... 746	
Empressement, Zèle.....	274	Entêtement, Fermeté, Opiniâreté. 321	
Ému, Agité, Troublé.....	29	Entêter, Fasciner, Infatuer.....	404
Émulateur, Emule.....	276	Enthousiasme, Exaltation.....	286
Émulation, Rivalité.....	275	Entier, Complet.....	286
Émulation, Jalousie.....	416	Entier (En), Entièrement.....	286
Émule, Émulateur.....	276	Entièrement, (En) entier.....	286
En, Dans.....	276	Entour (A l'), Autour.....	86
Enceindre, Entourer, Environner, Enclore.....	287	Entourer, Environner, Enceindre, Enclore.....	287
Enchaînement, Enchaînage.....	277	Entrailles, Viscères, Intestins, Boyaux 797	
Enchaînage, Enchaînement.....	277	Entrainer, Traîner.....	760
Enchantement, Charme, Sort.....	437	Entremise, Médiation.....	288
Enchanter, Charmer, Ravir.....	277	Entreprise, Dessenin, Projet.....	220
Enclore, Entourer, Environner, Enceindre.....	287	Entretien, Conversation.....	475
Encore, Aussi.....	278	Entretien, Conversation, Colloque, Dialogue.....	475
Encourager, Exciter, Animer.....	304	Envahir, Usurper, S'emparer.....	774
Encourager, Exciter, Inciter, Pousser Animer, Aiguillonner, Porter... 304		Envie, Jalousie.....	288
Endroit, Lieu, Place, Emplacement. 439		Envie (Avoir), Vouloir, Souhaiter, Désirer, Inspirer, Convoiter.... 803	
Endurant, Patient.....	278	Envie (Avoir), Envier.....	289
Endurer, Souffrir, Supporter.....	718	Envie (Porter), Envier.....	289
Énergie, Force.....	279	Envier, Avoir envie.....	289
Énerver, Efféminer, Amollir.....	255	Envier, Porter envie.....	289
Enfant, Enfantin, Puéril, Enfantillage, Puérilité.....	279	Environner, Entourer, Enceindre, Enclore.....	287
Enfanter, Engendrer, Accoucher... 279		Envoyé, Ambassadeur, Député... 40	
Enfantillage, Enfant, Enfantin, Puéril, Puérilité.....	279	Épais, Dense.....	213
Enfantin, Enfant, Puéril, Enfantillage, Puérilité.....	279		
Enfin, A la fin, Finalement.....	280		

TABLE DES MATIÈRES.

819

	Pages.
Épais, Gros.....	357
Épanchement, Effusion.....	289
Épargne, Économie, Ménage, Parci- monie.....	251
Épargne, Ménage, Ménagement....	473
Épigraphie, Écriteau, Inscription...	252
Épithète, Adjectif.....	290
Épitomé, Abrégé, Sommaire.....	7
Épître, Lettre.....	291
Épouvantable, Effrayant, Effroyable, Terrible.....	257
Épouvantable, Affreux, Horrible, Ef- froyable.....	27
Épouvante, Frayeur, Effroi, Ter- reur.....	745
Épouvanté, Alarmé, Effrayé.....	36
Époux, Mari.....	466
Épreuve, Essai, Expérience.....	305
Épuiser, Tarir, Dessécher.....	740
Épurer, Purger, Purifier.....	604
Équipage, Train.....	759
Équitable, Juste, Impartial.....	422
Équité, Justice.....	422
Équivoque, Lonche, Amphibologique..	447
Équivoque, Ambiguïté, Double sens..	41
Ériger, Fonder, Instituer, Établir..	328
Errer, Vaguer.....	291
Erreur, Bêvue, Méprise.....	104
Érudit, Docte, Savant.....	292
Érudition, Littérature, Science, Sa- voir, Doctrine.....	443
Escalier, Degré, Montée.....	292
Escorter, Accompagner.....	42
Esclavage, Servitude.....	690
Esclave, Captif, Prisonnier.....	426
Espérance, Espoir.....	293
Espérer, Attendre.....	292
Espion, Émissaire.....	269
Espoir, Espérance.....	293
Esprit, Ame.....	41
Esprit, Génie.....	346
Esprit, Raison, Bon sens, Jugement, Entendement, Conception, Intel- ligence, Génie.....	294
Esprit fort, Impie, Irréligieux, In- crédula.....	388
Esprit faible, Ame faible, Cœur faible, Caractère faible.....	41
Esquisse, Ébauche.....	246
Essai, Expérience, Épreuve.....	305
Essor, Vol, Volée.....	804
Essoufflé, Haletant.....	364
Est, Levant, Orient.....	433
Estimer, Apprécier, Priser.....	58
Établir, Instituer, Fonder, Ériger..	328
État, Condition.....	459
État, Situation.....	700
Été (Avoir), Être allé.....	37
Éternel, Perpétuel, Continuel, Im- mortel, Sempiternel.....	547
Étincelle, Blueette.....	408

	Pages.
Étonnement, Surprise, Consterna- tion.....	295
Étonner, Surprendre.....	731
Étouffer, Suffoquer.....	296
Étourdi, Éventé, Évapouré, Écervelé..	296
Être, Exister, Subsister.....	298
Être faible, Avoir des faiblesses....	297
Être d'humeur, Être en humeur....	297
Être en humeur, Être d'humeur....	297
Étreindre, Serrer, Presser.....	689
Étroit, Strict.....	298
Étudier, Apprendre.....	299
Éuménides, Furies.....	338
Évader (S'), S'échapper, S'enfuir..	694
Évapouré, Étourdi, Éventé, Écer- velé.....	296
Éveiller, Réveiller.....	299
Événement, Accident, Aventure....	304
Éventé, Étourdi, Évapouré, Écer- velé.....	296
Évêque, Pontife, Prélat.....	567
Éviter, Fuir, Éluder.....	336
Évoquer, Appeler, Invoquer.....	56
Exactitude, Attention, Vigilance....	77
Exactitude, Correction.....	478
Exaltation, Enthousiasme.....	286
Excellent (Être), Exceller.....	304
Exceller, Être excellent.....	304
Excepté, Hors, Hormis.....	375
Excessif, Immodéré, Démesuré, Ou- tré, Exorbitant.....	384
Exciter, Animer, Encourager.....	304
Exciter, Inciter, Pousser, Animer, Encourager, Aiguillonner, Porter..	304
Excuse, Pardon.....	302
Exécration, Abominable, Détestable..	6
Exécution, Imprécation, Malédic- tion.....	394
Exécuter, Effectuer, Réaliser.....	615
Exemption, Immunité.....	385
Exhausser, Lever, Élever, Soulever, Hausser.....	433
Exhérer, Dshérer.....	302
Exigu, Petit.....	303
Exiler, Bannir.....	303
Exister, Être, Subsister.....	298
Exorbitant, Immodéré, Outré, Dé- mesuré, Excessif.....	384
Expédient, Ressource.....	304
Expéditif, Diligent, Prompt.....	232
Expérience, Essai, Épreuve.....	305
Expliquer, Éclaircir, Développer..	249
Exploit, Prouesse.....	603
Expression, Mot, Terme.....	484
Exprimer, Énoncer.....	282
Extérieur, Dehors, Apparence.....	305
Extirper, Déraciner.....	305
Extraordinaire, Singulier.....	697
Extravagant, Fou, Insensé, Imbécile..	331
Extrémité, Bout, Fin.....	447

F		Pages.		Pages.
Fable, Conte, Roman.....	468	Fantôme, Simulacre, Spectre.....	695	
Fabrique, Manufacture.....	306	Farce, Plaisanterie, Bouffonnerie,		
Fabuleux, Faux.....	306	Facétie.....	559	
Face, Visage, Physionomie, Figure.	795	Fardeau, Charge, Faix.....	436	
Face (en), Vis-à-vis, Face à Face..	797	Fardeau, Faix, Charge.....	343	
Face à Face, Vis-à-vis, en Face...	797	Farouche, Sauvage.....	672	
Facétie, Plaisanterie, Bouffonnerie,		Farouche, Sauvage.....	346	
Farce.....	559	Fasciner, Infatuer, Entêter.....	404	
Facétieux, Plaisant.....	306	Faste, Luxe, Somptuosité, Magnifi-		
Fâché, Affligé, Attristé, Contristé,		cence.....	454	
Mortifié.....	25	Fastes, Histoires, Chroniques, An-		
Fâché, Marri, Repentant.....	467	nales, etc.....	370	
Fâcherie, Bouderie, Humeur.....	445	Fastidieux, Dégoûtant.....	205	
Fâcheux, Importun.....	389	Fat, Sot, Impertinent.....	744	
Facile, Aisé.....	307	Fatal, Funeste.....	347	
Facile, Aisé.....	34	Fatigué, Las, Harassé.....	430	
Façon, Figure, Forme, Conforma-		Fatiguer, Lasser.....	431	
tion.....	308	Faut (Il), Il est nécessaire, On doit.	382	
Façon, Manière.....	308	Faute, Crime, Pêché, Délit, Forfait.	347	
Faculté, Pouvoir, Puissance.....	572	Faute, Défaut, Défectuosité, Vice,		
Faction, Parti.....	310	Imperfection.....	348	
Fade, Insipide.....	344	Faute, Manque, Défaut, Manque-		
Faible, Débile.....	344	ment.....	463	
Faible, Fragile.....	333	Faux, Fabuleux.....	306	
Faible, Inconstant, Léger, Volage,		Faveur, Crédit.....	487	
Indifférent.....	342	Faveur, Grâce.....	353	
Faible (Ame), Esprit faible, Cœur		Favorable, Propice.....	347	
faible, Caractère faible.....	44	Fécond, Fertile.....	348	
Faible (Être), Avoir des faiblesses.	297	Feindre, Dissimuler.....	320	
Faibles, Faiblesses.....	342	Félicitation, Congratulation.....	320	
Faiblesses, Faibles.....	342	Félicité, Bonheur.....	444	
Faiblesses (Avoir des), Être faible.	297	Félicité, Bonheur, Béatitude.....	444	
Faillir, Choir, Tomber.....	439	Félicité, Plaisir, Bonheur.....	560	
Faillite, Banqueroute.....	95	Ferme, Constant, Inébranlable, In-		
Faim, Appétit.....	342	flexible.....	468	
Fainéant, Indolent, Nonchalant, Pa-		Fermentation, Ébullition, Efferves-		
resseux, Négligent.....	399	cence.....	247	
Fainéantise, Paresse.....	527	Fermer, Clore.....	454	
Faire, Agir.....	343	Fermeté, Constance.....	324	
Faire aimer à, Faire aimer de.....	343	Fermeté, Entêtement, Opiniâtreté..	324	
Faire aimer de, Faire aimer à.....	343	Fermeté, Stabilité, Constance.....	722	
Faire un mensonge, Dire un men-		Férocité, Barbarie, Cruauté.....	95	
songe.....	232	Fers, Chânes.....	433	
Faire un plan, Lever un plan.....	434	Fertile, Fécond.....	348	
Faite, Sommet, Cime, Comble.....	743	Fictice, Fictif.....	324	
Faix, Charge, Fardeau.....	343	Fictif, Fictice.....	324	
Faix, Charge, Fardeau.....	436	Fidélité, Constance.....	467	
Fallacieux, Trompeur.....	344	Fier (Se), Se confier.....	460	
Fameux, Illustre, Célèbre, Renom-		Fier, Glorieux, Avantageux, Orgueil-		
mé.....	344	leux.....	354	
Famille, Maison.....	344	Fier, Rogue, Arrogant, Dédaigneux.	657	
Famille, Race, Lignée, Maison, Sang.	608	Fierté, Dédain.....	322	
Famine, Disette.....	345	Figure, Effigie, Image, Portrait....	256	
Fanfaron, Hâbleur, Menteur.....	364	Figure, Forme, Façon, Conformation	308	
Fanée, Flétrie.....	345	Figure, Visage, Face, Physionomie.	795	
Fange, Limon, Boue, Bourbe,		Filet, Lacs, Rets.....	424	
Crotte.....	440	Filou, Larron, Fripon, Voleur.....	430	
Fantaisie, Humeur, Caprice.....	377	Fin, Bout, Extrémité.....	417	
Fantasque, Bizarre, Capricieux,		Fin, Délicat.....	322	
Quinteux, Bourru.....	345	Fin, Subtil, Délié.....	323	
		Fin (A la), Enfin, Finalement.....	280	

TABLE DES MATIÈRES.

821

	Pages.
Finalement, Enfin, A la fin.....	280
Financier, Publicain, Traitant, Par- tisan, Maltôtier.....	603
Finesse, Délicatesse.....	323
Finesse, Pénétration, Délicatesse, Sagacité.....	324
Finesse, Ruse, Astuce, Perfidie....	325
Finesse, Adresse, Souplesse, Ruse, Artifice.....	21
Finir, Parfait, Achievé.....	527
Finir, Cesser, Discontinuer.....	326
Finir, Achiever, Terminer.....	45
Flageller, Fouetter, Fustiger.....	334
Flagorner, Caresser, Flatter, Cajoler.	427
Flatter, Caresser, Cajoler, Flagorner	427
Flatteur, Adulateur.....	326
Flétrie, Fanée.....	345
Fleur, Élite.....	263
Flexible, Souple, Docile.....	327
Flots, Ondes, Vagues.....	545
Fluet, Grêle.....	357
Fluide, Liquide.....	444
Fœtus, Embryon.....	268
Foi, Croyance.....	492
Fois (A la), Ensemble.....	284
Foison (A), Bien, Beaucoup, Copieu- sement, Abondamment.....	404
Folâtre, Badin.....	328
Fondement, Base.....	97
Fonder, Établir, Instituer, Ériger..	328
Force, Énergie.....	279
Forcer, Contraindre, Violenter....	474
Forcer, Contraindre, Obliger, Ré- duire.....	474
Forêt, Bois.....	409
Forfait, Crime.....	329
Forfait, Faute, Crime, Pêché, Délit.	347
Forme, Façon, Figure, Conformation.	308
Fort, Robuste, Vigoureux.....	794
Fort, Très.....	330
Fort, Très, Bien.....	767
Fort (Esprit), Impie, Irréligieux, In- crédule.....	388
Fortuitement, Accidentellement....	42
Fortune, Hasard, Sort, Destin.....	365
Fortuné, Heureux.....	330
Fou, Extravagant, Insensé, Imbécile.	334
Foudre, Tonnerre.....	751
Foudre (Le), La foudre.....	331
Foudre (La), Le foudre.....	331
Fouetter, Fustiger, Flageller.....	331
Fougueux, Impétueux, Violent, Vé- hément.....	387
Foule, Affluence, Concours, Multi- tude.....	26
Fourbe, Fourberie.....	334
Fourberie, Fourbe.....	334
Fournir de, Fournir le, Fournir du.	332
Fourvoyer (Se), S'égarer.....	332
Fragile, Faible.....	333
Fragile, Frêle.....	333

	Pages.
Franc, Loyal.....	450
Franc, Libre.....	443
Franc (Homme), Homme vrai.....	373
Franchise, Sincérité, Vérité, Ingé- nuité.....	697
Franchise, Véracité.....	334
Franchise, Vérité, Sincérité.....	334
Franchise, Liberté.....	435
Frapper, Battre.....	98
Frayeur, Effroi, Terreur, Épouvante.	745
Frayeur, Peur, Terreur.....	554
Fréquemment, Souvent.....	725
Fréquenter, Hanter.....	335
Friches, Landes, Jachères.....	427
Fripou, Larron, Filou, Voleur....	430
Frivole, Futile.....	336
Frugal, Sobre, Tempérant.....	702
Frustrer, Priver.....	585
Fugitif, Fuyard.....	336
Fuir, Éluder, Éviter.....	336
Funérailles, Obsèques.....	337
Funeste, Fatal.....	347
Fureur, Furie.....	337
Furibond, Furieux.....	338
Furie, Fureur.....	337
Furies, Euménides.....	338
Furieux, Furibond.....	338
Fustiger, Fouetter, Flageller.....	334
Futile, Frivole.....	336
Futur, Avenir.....	339
Fuyard, Fugitif.....	336

G

Gager, Parier.....	339
Gages, Appointements, Honoraires.	340
Gai, Jovial.....	420
Gai, Enjoué, Réjouissant.....	340
Gai, Gaillard.....	344
Gaillard, Gai.....	344
Gaieté, Joie.....	448
Gain, Profit, Lucre, Émolument, Bénéfice.....	344
Galant, Amant.....	39
Galanterie, Amour.....	44
Galanterie, Coquetterie.....	478
Galimatias, Phébus.....	344
Garant, Caution, Répondant.....	434
Garantir, Préserver, Sauver.....	342
Garde, Gardien.....	343
Garder, Retenir.....	342
Garder, Observer, Accomplir....	507
Gardien, Garde.....	343
Gaspiller, Dissiper, Dilapider....	343
Gémissement, Plainte, Lamentation.	426
Général, Universel.....	344
Générosité, Grandeur d'âme, Magna- nimité.....	355
Générosité, Libéralité.....	434
Génie, Esprit.....	346
Génie, Talent.....	345
Génie, Savoir, Goût.....	345

TABLE DES MATIÈRES.

823

	Pages.
Hâve, Pâle, Blême, Livide, Blafard.	524
Hébété-r, Abruir.	368
Hérédité, Héritage.	369
Hérétique, Hétérodoxe.	369
Héritage, Hérédité.	369
Héros, Grand homme.	369
Hésiter, Balancer.	94
Hétérodoxe, Hérétique.	369
Heureux, Fortuné.	334
Heurter, Choquer.	443
Histoire, Fastes, Chroniques, An- nales, Mémoires, Commentaires, Relations, Anecdotes, Vie.	370
Historien, Historiographe.	372
Historiographe, Historien.	372
Homme de bien, Homme d'hon- neur, Honnête homme.	372
Homme de bien, Habile homme, Honnête homme.	359
Homme de bon sens, Homme de sens.	372
Homme d'honneur, Homme de bien, Honnête homme.	372
Homme de génie, Éclairé, Clair- voyant, Instruit.	250
Homme de sens, Homme de bon sens	372
Homme (Grand), Héros.	309
Homme savant, Savant homme.	673
Honnête, Civil, Poli, Gracieux, Affa- ble.	373
Honnête homme, Homme honnête.	373
Honnête homme, Homme de bien, Homme d'honneur.	372
Honnête homme, Habile homme, Homme de bien.	359
Honnêteté, Probité, Intégrité.	586
Honneur, Gloire.	350
Honneur, Probité, Vertu.	588
Honneur (Homme d'), Homme de bien, Honnête homme.	372
Honir, Bafouer, Vilipender.	375
Honoraires, Gages, Appointements.	340
Honorer, Adorer, Révérer.	49
Honte, Pudeur.	375
Honte, Confusion.	375
Hôpital, Hospice.	376
Hormis, Hors, Excepté.	375
Horrible, Affreux, Epouvantable, Effroyable.	27
Hors, Hormis, Excepté.	375
Hospice, Hôpital.	376
Hôtel, Maison, Palais, Château.	455
Hôtellerie, Cabaret, Taverne, Au- berge.	422
tellerie, Taverne, Cabaret, Guin- guette, Logis, Auberge.	742
Humain, Bénin, Doux.	402
Humanité, Bonté, Sensibilité.	443
Humeur, Fantaisie, Caprice.	377
Humeur, Bouderie, Fâcherie.	445
Humeur (Être d'), Être en humeur.	297

	Pages.
Humilier, Abaisser, Rabaisser, Ra- valer, Avilir, Rabattre.	2
Hutte, Cabane, Chaumière.	418
Hydropote, Abstème.	377
Hymen, Hyménée.	377
Hyménée, Hymen.	377
Hypocrite, Cafard, Cagot, Bigot.	378
Hypothèse, Supposition.	729

I

Ici, là.	381
Idée, Pensée, Perception, Sensation, Conscience, Notion.	510
Idée, Pensée, Imagination.	381
Idée (Dans l'), Dans la tête.	494
Idiome, Langage, Langue, Dialecte, Patois, Jargon.	427
Idiot, Bête, Stupide, Imbécile.	403
Ignominie, Infamie, Opprobre.	403
Ignorant, Ane.	51
Illusion, Chimère.	382
Illustre, Fameux, Célèbre, Renommé	314
Image, Effigie, Figure, Portrait.	256
Imagination, Idée, Pensée.	381
Imaginer, S'imaginer.	382
Imaginer (S'), Imaginer.	382
Imbécile, Bête, Stupide, Idiot.	403
Imbécile, Fou, Extravagant, Insensé.	334
Imiter, Copier, Contrefaire.	383
Imiter, Suivre.	728
Immanquable, Infaillible.	384
Imminent, Instant, Pressant, Urgent.	410
Immiscer (S'), Se mêler.	472
Immodéré, Démenté, Outré, Ex- cessif, Exorbitant.	384
Immoler, Sacrifier.	661
Immortel, Perpétuel, Continuuel, Éternel, Sempiternel.	517
Immunité, Exemption.	385
Impartial, Juste, Équitable.	422
Imperceptible, Invisible.	413
Impérieux, Absolu, Despote, Tyran.	7
Imperfection, Défaut, Défectuosité.	386
Imperfection, Faute, Défaut, Defec- tuosité, Vice.	348
Imperfection, Vice, Défaut.	792
Impertinent, Insolent.	386
Impertinent, Sot, Fat.	713
Impêtrer, Obtenir.	387
Impétueux, Véhément, Violent, Fou- gueux.	387
Impétuosité, Emportement, Violence	272
Impie, Irréligieux, Incrédule, Esprit fort.	388
Impitoyable, Inexorable, Inflexible, Implacable.	403
Implacable, Inexorable, Inflexible, Impitoyable.	403
Impliqué, Compiqué.	458
Impoli, Grossier, Rustique.	389
Important, Suffisant, Arrogant.	726

	Pages.		Pages.
Importun, Fâcheux.....	389	Indépendant, Libre.....	436
Imposition, Impôt, Tribut, Contri- bution, Subside, Subvention, Taxe, Taille.....	390	Indice, Marque, Signe.....	466
Impossibilité, Impuissance.....	390	Indifférence, Insensibilité, Apathie.....	398
Impôt, Imposition, Tribut, Contri- bution, Subside, Subvention, Taxe, Taille.....	390	Indifférent, Faible, Léger, Volage, Inconstant.....	342
Imprécation, Malédiction, Exécra- tion.....	391	Indigence, Pauvreté, Disette, Besoin, Nécessité, Misère, Dénûment, Pé- nurie.....	533
Imprévu, Inattendu, Inespéré, In- opiné.....	392	Indigent, Pauvre, Nécessiteux, Men- diant, Gueux, Besogneux.....	534
Imprimer, Empreindre.....	274	Indigné, Outré.....	522
Improuver, Désapprouver, Réprou- ver.....	217	Indiquer, Marquer, Désigner.....	466
Imprudent, Malavisé.....	456	Indisposé, Incommodé.....	399
Impudent, Effronté, Ehonté.....	392	Indolent, Mou.....	484
Impudicité, Lasciveté, Lubricité.....	430	Indolent, Nonchalant, Paresseux, Né- gligent, Fainéant.....	399
Impuissance, Impossibilité.....	390	Induire, Inférer, Conclure.....	405
Imputer, Attribuer.....	78	Induire à, Induire en.....	400
Inabordable, Inaccessible.....	393	Induire en, Induire à.....	400
Inaccessible, Inabordable.....	393	Industrie, Savoir-faire.....	404
Inaction, Désœuvrement, Oisiveté.....	393	Industrieux, Adroit, Ingénieux.....	22
Inadvertance, Inattention.....	393	Inébranlable, Constant, Ferme, In- flexible.....	468
Inaptitude, Incapacité, Insuffisance, Inhabileté.....	394	Ineffable, Inénarrable, Indicible, Inexprimable.....	401
Inattendu, Inopiné, Inespéré, Imprévu.....	392	Ineffaçable, Indélébile.....	402
Inattention, Inadvertance.....	393	Ineffectif, Inefficace.....	402
Incapacité, Inaptitude, Insuffisance, Inhabileté.....	394	Inefficace, Ineffectif.....	402
Incendie, Embrasement.....	395	Inégalité, Différence, Disparité.....	230
Incertain, Douteux, Irrésolu.....	243	Inénarrable, Ineffable, Indicible, Inexprimable.....	401
Incertain, Problématique, Douteux.....	590	Inespéré, Inopiné, Inattendu, Imprévu.....	392
Incertitude, Doute, Irrésolution.....	395	Inexorable, Inflexible, Impitoyable, Implacable.....	403
Inciter, Exciter, Pousser, Animer, Encourager, Aiguillonner, Porter.....	301	Inexprimable, Indicible, Ineffable, Inénarrable.....	401
Inclination, Amitié, Amour, Ten- dresse, Affection.....	42	Infaisible, Immanquable.....	384
Inclination, Penchant.....	395	Infamant, Diffamatoire, Diffamant.....	229
Inclination, Pente, Penchant, Pro- pension.....	537	Infamie, Ignominie, Opprobre.....	403
Incommodé, Indisposé.....	399	Infatuer, Fasciner, Entêter.....	404
Incompréhensible, Inintelligible, In- concevable.....	408	Infection, Puanteur.....	405
Inconcevable, Inintelligible, Incom- préhensible.....	408	Inférer, Induire, Conclure.....	405
Inconstant, Faible, Léger, Volage, Indifférent.....	312	Infertile, Stérile.....	722
Inconstante, Légère, Volage, Chan- geante.....	432	Infidèle, Perfide, Déloyal.....	406
Incrédule, Impie, Irréligieux, Esprit fort.....	388	Infirme, Valétudinaire, Maladif, Ca- cochyme.....	779
Incroyable, Paradoxe.....	396	Infirmer, Annuler, Casser, Révoquer.....	52
Inculpé, Accusé, Prévenu.....	396	Inflexible, Constant, Ferme, Iné- branlable.....	468
Incurable, Inguérissable.....	396	Inflexible, Inexorable, Impitoyable, Implacable.....	403
Incursion, Irruption.....	397	Influence, Ascendant, Empire.....	69
Indécis, Irrésolu.....	444	Informar, Avertir, Donner avis.....	88
Indélébile, Ineffaçable.....	402	Informar, Enseigner, Apprendre, Instruire, Faire savoir.....	283
Indemniser, Dédommager.....	397	Informar (S'), S'enquérir.....	283
Indicible, Ineffable, Inénarrable, Inexprimable.....	404	Infortune, Calamité, Malheur.....	424
		Ingénieux, Adroit, Industrieux.....	22
		Ingénuité, Naïveté, Candeur.....	487
		Ingénuité, Sincérité, Franchise, Naï- veté.....	697

TABLE DES MATIÈRES.

825

	Pages.
Ingrat à, Ingrat envers.....	406
Ingrat envers, Ingrat à.....	406
Inguérissable, Incurable.....	396
Inhabileté, Inaptitude, Incapacité, Insuffisance.....	394
Inhabité, Désert, Solitaire.....	248
Inhibition, Défense, Prohibition.....	244
Inhumer, Enterrer.....	407
Inimitié, Rancune, Animosité, Ressentiment.....	407
Inintelligible, Inconcevable. Incompréhensible.....	408
Injonction, Commandement, Ordre, Précepte, Jussion.....	454
Injure, Tort.....	752
Injurier, Invectiver.....	408
Inopiné, Imprévu, Inattendu, Inespéré	392
Inscription, Ecriteau, Epigraphe...	252
Insensé, Fou, Extravagant, Imbécile.	334
Insensibilité, Indifférence, Apathie.	398
Insidieux, Captieux.....	409
Insigne, Signalé.....	694
Insinuer, Persuader, Suggérer.....	409
Insinuation, Suggestion, Inspiration, Instigation, Persuasion.....	727
Insipide, Fade.....	344
Insolent, Impertinent.....	386
Inspiration, Suggestion, Insinuation, Instigation, Persuasion.....	727
Instant, Moment.....	430
Instant, Pressant, Urgent, Imminent.	440
Instigation, Suggestion, Inspiration, Insinuation, Persuasion.....	727
Instituer, Fonder, Etablir, Eriger..	328
Instruire, Enseigner, Apprendre, Informer, Faire savoir.....	283
Instruire (S'), Apprendre.....	59
Instruit, Eclairé, Clairvoyant, Homme de génie.....	250
Instrument, Outil.....	524
Insuffisance, Inaptitude, Incapacité, Inhabileté.....	394
Insulte, Affront, Outrage, Avanie...	28
Insurgent, Rebelle.....	646
Insurrection, Emeute, Sédition, Révolte.....	440
Intégrité, Probité, Honnêteté.....	586
Intelligence, Esprit, Raison, Bon sens, Jugement, Entendement, Conception, Génie.....	294
Intention, Volonté, Dessein.....	804
Interdit, Confus, Déconcerté.....	461
Intéressé, Avare, Attaché.....	76
Intérieur, Dedans.....	444
Intérieur, Interne, Intrinsèque.....	444
Intérieur, Intime.....	442
Interne, Intérieur, Intrinsèque.....	444
Interroger, Questionner, Demander.	608
Intestins, Viscères, Entrailles, Boyaux.....	797
Intrépidité, Cœur, Courage, Bra-	

	Pages.
voure, Valeur.....	452
Intrigue, Cabale, Brigue, Parti.....	442
Intrinsèque, Intérieur, Interne.....	444
Intime, Intérieur.....	442
Inutilement, Vainement, En vain...	777
Invectiver, Injurier.....	408
Inventer, Trouver.....	413
Invention, Découverte.....	498
Invisible, Imperceptible.....	414
Inviter, Convier.....	476
Inviter, Prier de, Prier à.....	584
Invoquer, Appeler, Évoquer.....	56
Irascible, Irritable.....	444
Irréligieux, Incrédule, Impie, Esprit fort.....	388
Irrésolu, Indécis.....	414
Irrésolu, Douteux, Incertain.....	247
Irrésolution, Incertitude, Doute...	395
Irritable, Irascible.....	414
Irrité, Courroucé.....	445
Irruption, Incursion.....	397
Issue, Réussite, Succès.....	653
Ivre, Soûl.....	445

J

Jaboter, Jaser, Caqueter.....	445
Jachères, Landes, Friches.....	427
Jadis. Anciennement, Autrefois....	50
Jaillir, Rejaillir.....	446
Jalousie, Émulation.....	446
Jalousie, Envie.....	288
Jamais (A), Pour jamais.....	447
Jamais (Pour), A jamais.....	447
Jappement, Aboi, Aboiement.....	5
Jargon, Langage, Langue, Idiome, Dialecte, Patois.....	427
Jaser, Jaboter, Caqueter.....	445
Jeter à bas, Mettre à bas, Abattre, Démolir, Renverser, Ruiner, Détruire.....	4
Joie, Gaïeté.....	448
Joindre, Accoster, Aborder.....	448
Joindre, Assembler, Unir.....	74
Joli, Beau.....	99
Joli, Mignard, Mignon, Gentil....	478
Jonction, Union.....	774
Joufflu, Maillé, Bouffi.....	452
Jour, Journée.....	449
Journalier, Diurne, Quotidien.....	240
Journée, Jour.....	449
Joute, Tournois.....	420
Joyau, Bijou.....	420
Jovial, Gai.....	420
Jugement, Discernement.....	233
Jugement, Sens.....	420
Jugement, Esprit, Raison, Bon sens, Entendement, Conception, Intelligence, Génie.....	294
Juger, Décider.....	497
Jurement, Serment, Juron.....	688
Juriconsulte, Juriste, Légiste.....	424

	Pages.		Pages.
Juriste, Légiste, Jurisconsulte.....	424	Levant, Orient, Est.....	433
Juron, Serment, Jurement.....	688	Lever, Hausser.....	433
Jussion, Commandement, Ordre, Précepte, Injonction.....	454	Lever, Élever, Soulever, Hausser, Exhausser.....	433
Juste, Équitable, Impartial.....	422	Lever un plan, Faire un plan.....	434
Justesse, Précision.....	422	Liaison, Lien.....	438
Justice, Droit.....	244	Libéralité, Largesse.....	434
Justice, Équité.....	422	Libéralité, Générosité.....	434
Justification, Apologie.....	423	Liberté, Franchise.....	435
Justifier, Défendre, Disculper.....	424	Libertin, Vagabond, Bandit.....	436
L			
Là, Ici.....	384	Libre, Indépendant.....	436
Labeur, Travail.....	765	Licencier (Se), S'émanciper.....	436
Labyrinthe, Dédale.....	424	Licite, Légal, Légitime.....	434
Lâche, Poltron.....	567	Licite, Permis, Loisible.....	437
Laconique, Concis.....	424	Lien, Liaison.....	438
Lacs, Rets, Filets.....	424	Lier, Attacher.....	438
Ladre, Lépreux.....	433	Lieu, Endroit, Place, Emplacement.....	439
Laideur, Difformité.....	234	Lignée, Race, Famille, Maison, Sang.....	608
Laine, Toison.....	425	Ligue, Alliance, Confédération.....	37
Lambin, Lent.....	432	Limer, Polir.....	440
Lamentable, Déplorable.....	425	Limites, Bornes, Termes.....	744
Lamentation, Plaint, Gémissement.....	426	Limon, Fange, Boue, Bourbe, Crotte.....	440
Lancer, Darder.....	426	Liquide, Fluide.....	444
Landes, Friches, Jachères.....	427	Lisière, Bande, Barre.....	444
Langage, Langue, Idiome, Dialecte, Patois, Jargon.....	427	Liste, Catalogue, Rôle, Nomenclature, Dénombrement.....	442
Langue, Langage, Idiome, Dialecte, Patois, Jargon.....	427	Littéralement, A la lettre.....	442
Languissant, Langoureux.....	428	Littérature, Erudition, Savoir, Science, Doctrine.....	443
Langoureux, Languissant.....	428	Livide, Pâle, Blême, Hâve, Blafard.....	524
Laquais, Valet.....	778	Livre, Franc.....	443
Lares, Pénates.....	429	Livrer, Délivrer.....	443
Large, Ample.....	48	Logement, Logis.....	444
Largesse, Libéralité.....	434	Loger, Demeurer, Habiter.....	210
Larmes, Pleurs.....	429	Logique, Dialectique.....	444
Larron, Fripon, Filou, Voleur.....	430	Logis, Taverne, Cabaret, Guinguette, Auberge, Hôtellerie.....	712
Las, Fatigué, Harassé.....	430	Logis, Logement.....	444
Lasciveté, Lubricité, Impudicité.....	430	Logis, Maison.....	455
Lasser, Fatiguer.....	434	Loi, Décret.....	202
Lavement, Clystère, Remède.....	452	Loisible, Licite, Permis.....	437
Le, Les.....	431	Loisir, Oisiveté.....	444
Le, Tout.....	757	Longtemps, Longuement.....	445
Légal, Légitime, Licite.....	434	Longuement, Longtemps.....	445
Léger, Faible, Inconstant, Volage, Indifférent.....	342	Loquacité, Bavardage.....	445
Légère, Inconstante, Volage, Changeante.....	432	Lorsque, Quand.....	446
Légère (A la), Légèrement.....	432	Louange, Éloge.....	264
Légerement, A la légère.....	432	Louanges, Applaudissements.....	57
Légiste, Juriste, Jurisconsulte.....	424	Louangeur, Élogieux.....	266
Légitime, Légal, Licite.....	434	Louche, Équivoque, Amphibologique.....	447
Lent, Lambin.....	432	Louer, Vanter.....	784
Lépreux, Ladre.....	433	Louer, Affirmer.....	25
Les, Le.....	434	Lourd, Pesant.....	449
Lettre, Épître.....	294	Loyal, Franc.....	450
Lettre (A la), Littéralement.....	442	Lubricité, Lasciveté, Impudicité.....	430
Leurre, Appât, Piège, Embûche.....	56	Lucre, Gain, Profit, Bénéfice, Émoluments.....	344
Leurrer, Surprendre, Tromper, Dupe.....	733	Lueur, Lumière, Clarté, Éclat, Splendeur.....	450
		Lui, Soi, Lui-même, Soi-même.....	703

TABLE DES MATIÈRES.

827

	Pages.
Luire, Briller.....	447
Lumière, Lueur, Clarté, Éclat, Splendeur.....	450
Lunatique, Maniaque.....	462
Lustre, Éclat, Brillant.....	250
Luxe, Faste, Somptuosité, Magnificence.....	454

M

Macérer, Mater, Mortifier.....	468
Machiner, Ourdir, Tramer.....	521
Machination Manigance, Manège... ..	462
Mafflé, Joufflu, Bouffi.....	452
Magicien, Sorcier.....	453
Magnanimité, Générosité, Grandeur d'âme.....	387
Magnificence, Luxe, Faste, Somptuosité.....	451
Majesté, Dignité.....	456
Maint, Plusieurs.....	453
Maintenant, A présent, Actuellement, Aujourd'hui.....	62
Maintenir, Soutenir.....	453
Maintien, Contenance.....	454
Maison, Habitation, Séjour, Domicile, Demeure.....	361
Maison, Hôtel, Palais, Château... ..	455
Maison, Logis.....	455
Maison, Famille.....	314
Maison, Race, Famille, Lignée, Sang.....	608
Maison de campagne, Maison des champs.....	455
Maison des champs, Maison de campagne.....	455
Mal, Douleur.....	243
Mal parler, Parler mal.....	458
Mal (Traiter), Maltraiter.....	464
Maladif, Valétudinaire, Cacoehyme, Infirme.....	779
Maladresse, Malhabileté.....	456
Malaise, Mésaise.....	475
Malavisé, Imprudent.....	456
Malcontent, Mécontent.....	457
Malédiction, Imprécation, Exécration.....	391
Malentendu, Quiproquo.....	457
Malfaisant, Nuisible, Pernicieux... ..	457
Malfamé, Diffamé.....	458
Malgré, Contre.....	472
Malgré, Contre, Nonobstant.....	471
Malhabileté, Maladresse.....	456
Malheur, Accident, Désastre.....	458
Malheur, Calamité, Infortune.....	424
Malheureux, Misérable.....	459
Malhonnête, Déshonnête.....	219
Malice, Malignité, Méchanceté.....	460
Malicieux, Malin, Mauvais, Méchant.....	460
Maliguité, Malice, Méchanceté.....	460
Malin, Malicieux, Mauvais, Méchant.....	460
Malintentionnés, Mécontents.....	470

Malpropre, Sale.....	667
Maltôtier, Publicain, Financier, Traitant, Partisan.....	603
Maltraiter, Traiter mal.....	464
Manège, Manigance, Machination... ..	462
Maniaque, Lunatique.....	462
Manie, Tic.....	747
Manier, Toucher.....	754
Manière, Façon.....	308
Manières, Air.....	32
Manifeste, Notoire, Public.....	462
Manifester, Déclarer, Découvrir, Révéler, Déceler.....	204
Manifester, Découvrir, Déceler, Dévoiler, Révéler, Divulguer, Publier.....	204
Manigance, Machination, Manège... ..	462
Manœuvre, Manouvrier.....	463
Manouvrier, Manœuvre.....	463
Manque, Défaut, Faute, Manquement.....	463
Manquement, Manque, Défaut, Faute.....	463
Mansuétude, Douceur, Bonté.....	464
Manufacture, Fabrique.....	306
Marchandises, Denrées.....	465
Marche, Degré.....	205
Marché, Traité.....	761
Mari, Époux.....	466
Marque, Indice, Signe.....	466
Marquer, Indiquer, Désigner.....	466
Marri, Fâché, Repentant.....	467
Martial, Guerrier, Belliqueux, Militaire.....	387
Masquer, Déguiser, Travestir.....	206
Massacre, Carnage, Boucherie, Tue-rie.....	467
Masse, Volume.....	468
Mater, Mortifier, Macérer.....	468
Matère, Sujet.....	469
Matinal, Matineux, Matinier.....	469
Matineux, Matinal, Matinier.....	469
Matinier, Matinal, Matineux.....	469
Mauvais, Chétif.....	444
Mauvais, Malin, Malicieux, Méchant.....	460
Maxime, Axiome, Sentence, Aphorisme.....	91
Méchanceté, Malice, Malignité.....	460
Méchant, Malin, Malicieux, Mauvais.....	460
Mécontent, Malcontent.....	457
Mécontents, Malintentionnés.....	470
Médecine, Remède, Médicament... ..	632
Médiation, Entremise.....	288
Médicament, Remède, Médecine... ..	632
Médiocre, Modique.....	470
Méditatif, Penseur, Pensif, Réveur.....	545
Méditation, Application, Contention.....	57
Méfiance, Défiance.....	470
Méfiant, Ombrageux, Soupçonneux.....	544
Méfier (Se), Se défier.....	470

	Pages.		Pages.
Mélancolie, Chagrin, Tristesse.....	433	Mirer, Viser.....	479
Mélancolique, Atrabilaire.....	474	Misérable, Malheureux.....	459
Mélanger, Mêler, Mixtionner.....	474	Misère, Minutie, Babiole, Bagatelle, Gentillesse, Vétulle.....	478
Mêler (Se), S'immiscer.....	472	Misère, Pauvreté, Indigence, Disette, Besoin, Nécessité, Dénûment, Pénurie.....	533
Même que (De), Ainsi que, Comme.....	209	Miséricorde, Merci.....	474
Mémoire, Souvenir, Ressouvenir, Réminiscence.....	472	Miséricorde, Pitié, Compassion.....	537
Mémoire, Réminiscence, Ressouvenir, Souvenir.....	633	Commiseration.....	537
Mémoires, Histoire, Fastes, Chroniques, Annales, Commentaires, Anecdotes, Vie.....	370	Mitiger, Adoucir, Modérer, Tempérer.....	20
Ménage, Ménagement, Épargne.....	473	Mixtionner, Mêler, Mélanger.....	474
Ménage, Économie, Épargne, Parcomie.....	251	Mobilier, Mobilier.....	479
Ménagement, Ménage, Épargne.....	473	Mobilier, Mobilier.....	479
Ménagements, Égards, Attentions, Circonspection.....	258	Mode, Vogue.....	799
Ménagements, Circonspection, Considération, Égards.....	445	Modèle, Copie.....	477
Ménagements, Égards, Attentions.....	259	Modèle, Règle.....	627
Mendiant, Pauvre, Indigent, Nécessiteux, Gueux, Besogneux.....	534	Modèle, Type.....	770
Mener, Guider, Conduire.....	358	Modérer, Adoucir, Mitiger, Tempérer.....	20
Mener, Conduire, Guider.....	459	Modestie, Réserve, Retenue, Dénéce, Pudeur.....	645
Mensonge, Menterie.....	473	Modestie, Retenue.....	650
Mensonge (Faire un), Dire un mensonge.....	232	Modifiable, Modification, Modifier, Modificatif.....	479
Menterie, Mensonge.....	473	Modificatif, Modification, Modifier, Modifiable.....	479
Menteur, Hâbleur, Fanfaron.....	364	Modification, Modifier, Modificatif, Modifiable.....	479
Menu, Délié, Mince.....	473	Modifier, Modification, Modificatif, Modifiable.....	479
Mépris, Dédain.....	474	Modique, Médiocre.....	470
Méprise, Bêvue, Erreur.....	404	Moisir, Chancir.....	434
Mépriser, Dédaigner.....	474	Molester, Vexer, Tourmenter.....	790
Mercenaire, Vénal.....	784	Moment, Instant.....	480
Merci, Miséricorde.....	474	Monastère, Cloître, Couvent.....	454
Mériter, Être digne.....	475	Monceau, Tas, Amas.....	744
Merveille, Prodige, Miracle.....	593	Monde, Univers.....	480
Mésaise, Malaise.....	475	Monde (Le grand), Le beau monde.....	481
Mésuser, Abuser.....	475	Monde (Le beau), Le grand monde.....	484
Métail, Métal.....	476	Monologue, Soliloque, Colloque, Dialogue.....	709
Métal, Métail.....	476	Mont, Montagne.....	484
Métamorphoser, Transformer.....	477	Montagne, Mont.....	481
Métier, Profession, Art.....	477	Montagneux, Montueux.....	484
Mettre, Poser, Placer.....	478	Montée, Escalier, Degré.....	292
Mettre à bas, Jeter à bas, Abatre, Démolir, Ruiner, Renverser, Détruire.....	4	Montueux, Montagneux.....	484
Mieux (Aimer), Aimer plus.....	32	Moquerie, Plaisanterie, Raillerie.....	482
Mignard, Mignon, Gentil, Joli.....	478	Moquerie, Raillerie, Persiflage.....	614
Mignon, Mignard, Gentil, Joli.....	478	Mordant, Caustique, Satirique.....	430
Milieu, Centre.....	478	Moribond, Mourant, Agonisant.....	485
Militaire, Guerrier, Belliqueux, Martial.....	357	Morne, Sombre.....	741
Mince, Menu, Délié.....	473	Mort, Trépas, Décès.....	766
Mine, Air, Physionomie.....	33	Mortifié, Affligé, Fâché, Attristé, Contristé.....	25
Ministère, Office, Charge, Emploi.....	502	Mortifier, Mater, Macérer.....	468
Minutie, Babiole, Gentillesse, Bagatelle, Vétulle, Misère.....	478	Mot, Parole.....	483
Miracle, Prodige, Merveille.....	593	Mot, Terme, Expression.....	484
		Mou, Indolent.....	484
		Mourant, Moribond, Agonisant.....	485
		Moyen, Voie.....	799

TABLE DES MATIÈRES.

829

	Pages.		Pages.
Multitude, Affluence, Foule, Concours	26	Notifier, Signifier	498
Mur, Muraille	485	Notion, Pensée, Perception, Sensa-	
Muraille, Mur	485	tion, Conscience, Idée	540
Mutation, Changement, Révolution	485	Notoire, Manifeste, Public	462
Mutuel, Réciproque	486	Nourricier, Nourrissant, Nutritif	499
		Nourrir, Alimenter, Sustenter	499
N		Nourrissant, Nutritif, Nourricier	499
Nabot, Ragot, Trapu	486	Nourriture, Subsistances, Aliments	724
Naïf, Naturel	486	Nouveau, Neuf, Récent	493
Naïveté, Candeur, Ingénuité	489	Nuage, Nue, Nuée	499
Naïveté, Sincérité, Franchise, Ingé-		Nuancer, Nuer	500
nuité	697	Nue, Nuée, Nuage	499
Naïveté (Une), La naïveté	489	Nuée, Nue, Nuage	499
Narrer, Raconter, Conter	490	Nuer, Nuancer	500
Nation, Peuple	490	Nuisible, Malfaisant, Pernicieux	457
Naturel, Tempérament, Constitution,		Nuit, Ténèbres, Obscurité	744
Complexion	491	Nul, Aucun	501
Naturel, Naïf	486	Numéral, Numérique	502
Nautique, Naval	491	Numérique, Numéral	502
Nautonier, Nocher, Pilote	494	Nutritif, Nourrissant, Nourricier	499
Naval, Nautique	491		
Navire, Nef	492	O	
Néanmoins, Pourtant, Cependant,		Obéissance, Soumission	502
Toutefois	572	Oblation, Offrande	543
Nécessaire (Il est), Il faut, On doit	382	Obligation, Devoir	225
Nécessité, Pauvreté, Indigence,		Obligéant, Serviable, Officieux	689
Lisette, Besoin, Misère, Dénû-		Obliger, Contraindre, Forcer, Réduire	474
ment, Pénurie	533	Obliger, Engager	503
Nécessiteux, Pauvre, Indigent, Men-		Obliger à, Obliger de	504
diant, Gueux, Besogneux	534	Obliger de, obliger à	504
Nef, Navire	492	Obreptice, Subreptice	723
Négligent, Indolent, Nonchalant,		Obscène, Déshonnête	505
Paresseux, Fainéant	399	Obscur, Sombre, Ténébreux	506
Négoce, Commerce, Trafic	454	Obscurcir, Éclipser	254
Nègre, Noir	492	Obscurcir, Offusquer	513
Néologie, Néologisme	492	Obscurité, Ténèbres, Nuit	744
Néologisme, Néologie	492	Obséder, Assiéger	506
Net, Propre	493	Obsèques, Funérailles	337
Neuf, Nouveau, Récent	493	Observance, Observation	507
Niais, Badaud, Benet, Nigaud	93	Observation, Observance	507
Nigaud, Badaud, Benet, Niais	93	Observations, Notes, Remarques,	
Nippes, Hardes	493	Considérations, Réflexions	497
Nocher, Pilote, Nautonier	494	Observations, Considérations, Ré-	
Noir, Nègre	492	flexions, Pensées	466
Noircir, Dénigrer	494	Observer, Garder, Accomplir	507
Noise, Querelle, Rixe	495	Observer, Remarquer	632
Nom, Renom, Renommée	495	Obstacle, Empêchement	508
Nomenclature, Liste, Catalogue,		Obstacle, Difficulté, Empêchement	230
Rôle, Dénombrement	442	Obstiné, Entêté, Têtu, Opiniâtre	285
Nommer, Appeler	496	Obstiné, Têtu, Entêté, Opiniâtre	746
Nonchalant, Indolent, Paresseux,		Obtenir, Impêtrer	387
Négligent, Fainéant	399	Occasion, Occurrence, Conjoncture,	
Nonnain, Nonne, Nonnette, Reli-		Cas, Circonstance	508
gieuse	497	Occurrence, Occasion, Conjoncture,	
Nonne, Nonnette, Nonnain, Reli-		Cas, Circonstance	508
gieuse	497	Odeur, Senteur	509
Nonnette, Nonne, Nonnain, Reli-		Odieux, Haïssable	509
gieuse	497	Odorant, Odoriférant	540
Nonobstant, Contre, Malgré	472	Odoriférant, Odorant	540
Notes, Remarques, Observations,		Œillade, Coup d'œil, Regard	510
Considérations, Réflexions	497	Œuvre, Ouvrage	514

TABLE DES MATIÈRES.

831

	Pages.		Pages.
Parts (De toutes), De tous côtés...	223	Dénûment.....	833
Pature, Ajustement.....	35	Perçant, Pénétrent.....	846
Pas, Déroit, Col, Gorge, Défilé...	221	Perception, Pensée, Sensation, Idée,	
Pas, Point.....	530	Conscience, Notion.....	540
Passer, Se passer.....	531	Perception, Sentiment, Sensation..	687
Passer (Se), Passer.....	531	Péremptoire, Tranchant, Décisif...	761
Pasteur, Pâtre, Berger.....	532	Pères, Ancêtres, Aïeux.....	80
Patelin, Patelineur, Papelard.....	532	Perfide, Déloyal, Infidèle.....	406
Patelineur, Patelin, Papelard.....	532	Perfidie, Finesse, Ruse, Astuce...	325
Pathétique, Touchant.....	753	Péril, Danger, Risque.....	493
Patient, Endurant.....	279	Périlleux, Dangereux.....	495
Pâtir, Souffrir.....	717	Périphrase, Circlocution.....	546
Pâtis, Pacage, Pâturage, Pâtur,		Perméable, Pénétrable.....	547
Prairie.....	523	Permettre, Tolérer, Souffrir.....	749
Patois, Langage, Langue, Idiome,		Permis, Licite, Loisible.....	437
Dialecte, Jargon.....	427	Permission, Consentement, Agré-	
Pâtre, Pasteur, Berger.....	532	ment.....	464
Patriotisme, Civisme.....	450	Permutation, Change, Troc,	
Pâturage, Pacage, Pâtis, Pâtur,		Échange.....	435
Prairie.....	523	Permuter, Échanger, Troquer.....	248
Pâturage, Pacage, Pâturage, Pâtis,		Pernicieux, Malfaisant, Nuisible...	457
Prairie.....	523	Perpétuel, Continuel, Éternel, Im-	
Pauvre, Indigent, Nécessiteux, Men-		mortel, Sempiternel.....	547
diant, Gueux, Besogneux.....	533	Persévérer, Continuer, Persister...	470
Pauvreté, Indigence, Disette, Besoin,		Persévérer, Persister.....	549
Nécessité, Misère, Dénûment,		Persiflage, Raillerie, Moquerie...	641
Pénurie.....	533	Persister, Continuer, Persévérer...	470
Paye, Solde, Salaire.....	535	Persister, Persévérer.....	549
Payer, Acquitter.....	536	Personnage, Rôle.....	549
Pays, Région, Contrée.....	626	Personnel, Égoïste.....	260
Pêché, Faute, Crime, Délit, Forfait.	347	Personnes, Gens.....	347
Peine (Avoir), Avoir de la peine à		Perspicacité, Sagacité.....	663
faire.....	536	Perspicuité, Clarté.....	450
Peines, Croix, Afflictions.....	492	Persuader, Convaincre.....	474
Pénates, Lares.....	429	Persuader, Insinuer, Suggérer.....	409
Penchant, Inclination.....	395	Persuasion, Conviction.....	476
Penchant, Disposition, Aptitude...	63	Persuasion, Suggestion, Insinua-	
Penchant, Pente, Propension, Inclination.....	537	tion, Instigation.....	727
Pendant, Durant.....	245	Perte, Dam, Dommage.....	493
Pendant que, Tandis que.....	539	Pervers, Vicieux, Corrompu, Dé-	
Pénétrable, Perméable.....	547	pravé.....	792
Pénétrent, Perçant.....	546	Pesant, Lourd.....	449
Pénétration, Finesse, Délicatesse,		Pesanteur, Poids, Gravité.....	551
Sagacité.....	344	Pestiféré, Pestilent, Pestilentiel, Pes-	
Pensée, Idée, Imagination.....	384	tilentieux.....	552
Pensée, Penser.....	540	Pestilent, Pestilentiel, Pestilenticux,	
Pensée, Perception, Sensation, Con-		Pestiféré.....	552
science, Idée, Notion.....	540	Pestilentiel, Pestilent, Pestilentieux,	
Pensée, Sentiment, Opinion, Avis.	686	Pestiféré.....	552
Pensées, Considérations, Observa-		Pestilentieux, Pestilent, Pestilentiel,	
tions, Réflexions.....	466	Pestiféré.....	552
Penser, Pensée.....	540	Petit, Exigu.....	303
Penser, Songer, Rêver.....	543	Pétulance, Turbulence, Vivacité...	552
Penser à, Songer à.....	713	Peu, Guère.....	553
Penseur, Méditatif, Pensif, Rêveur.	545	Peuple, Nation.....	490
Pensif, Penseur, Méditatif, Rêveur.	545	Peut (On ne), On ne saurait.....	516
Pente, Penchant, Propension, Inclination.....	537	Peur, Frayeur, Terreur.....	554
Pénurie, Pauvreté, Indigence, Dis-		Peur, Crainte, Appréhension.....	483
sette, Besoin, Nécessité, Misère,		Peur (avoir), Craindre, Appréhen-	
		der, Redouter.....	484
		Phébus, Galimatias.....	344

	Pages.		Pages.
Physionomie, Air, Mine.....	33	Position, Situation, Disposition....	701
Physionomie, Visage, Face, Figure..	795	Posséder, Avoir.....	90
Piège, Appât, Leurre, Embûche..	56	Poster, Aposte.....	569
Piété, Religion, Dévotion.....	634	Posture, Attitude.....	569
Pilote, Nocher, Nautonier.....	494	Potence, Gibet.....	350
Piquant, Poignant.....	555	Potentat, Roi, Prince, Monarque, Empereur.....	657
Piquer (se), Affecter.....	23	Potion, Boisson, Breuvage.....	409
Pire, Pis.....	556	Poudre, Poussière.....	569
Pis, Pire.....	556	Pour, Afin.....	571
Pitié, Compassion, Commisération, Miséricorde.....	557	Pour, Quant à.....	571
Place, Lieu, Endroit, Emplacement..	439	Pour moi, Quant à moi.....	605
Placer, Mettre, Poser.....	478	Pourquoi (C'est), Aussi, Ainsi.....	80
Plaie, Blessure.....	407	Poursuivre, Continuer.....	170
Plain, Plat, Uni.....	774	Pourtant, Cependant, Néanmoins, Toutefois.....	572
Plaindre, Regretter.....	558	Pousser, Exciter, Inciter, Animer, Encourager, Aiguillonner, Porter..	304
Plaiute, Gémissement, Lamentation..	426	Poussière, Poudre.....	569
Plaire, Complaître.....	456	Pouvoir, Autorité, Empire.....	83
Plaisant, Facétieux.....	306	Pouvoir, Autorité, Puissance.....	83
Plaisanterie, Facétie, Bouffonnerie, Farce.....	559	Pouvoir, Puissance, Faculté.....	572
Plaisanterie, Moquerie, Raillerie..	482	Prairie, Pacage, Pâturage, Pâtis, Pâ- ture.....	523
Plaisir, Bienfait, Grâce, Service, Bon office.....	405	Précédent, Antérieur, Antécédent..	52
Plaisir, Bonheur, Félicité.....	560	Précéder, Devancer.....	221
Plaisir, Délice, Volupté.....	560	Précepte, Commandement, Ordre, Injonction, Jussion.....	154
Plan (Lever un), Faire un plan.....	434	Précipice, Gouffre, Abîme.....	572
Planche, Ais.....	33	Précis, Concis.....	573
Plat, Plain, Uni.....	774	Précis, Succinct, Concis.....	573
Plausible, Probable, Vraisemblable..	564	Précision, Abstraction.....	573
Plein, Rempli.....	564	Précision, Justesse.....	422
Pleurs, Larmes.....	429	Précoce, Hâtif, Prématuro.....	366
Plier, Ployer.....	562	Prédécesseurs, Ancêtres.....	50
Ployer, Plier.....	562	Prédication, Sermon.....	575
Plus, Davantage.....	563	Prédiction, Prophétie.....	575
Plus (Aimer), Aimer mieux.....	32	Prééminence, Supériorité.....	575
Plus (De), D'ailleurs, Outre cela... 214		Préférer, Choisir.....	442
Plusieurs, Beaucoup.....	404	Préjudice, Tort, Dommage, Détrim- ent.....	752
Plusieurs, Maint.....	453	Préjugé, Préoccupation, Prévention..	576
Poids, Pesanteur, Gravité.....	554	Prélat, Pontife, Evêque.....	567
Poignant, Piquant.....	555	Prématuré, Hâtif, Précoce.....	366
Point, Pas.....	530	Premier, Primitif.....	575
Point du jour, Pointe du jour.....	565	Préoccupation, Prévention, Préjugé..	576
Pointe du jour, Point du jour.....	565	Préparatifs, Apprêts, Appareil....	55
Poison, Venin.....	564	Préparer, Apprêter, Disposer.....	60
Poli, Honnête, Civil, Gracieux, Af- fable.....	373	Prérrogative, Privilège.....	577
Poli, Policé, Civilisé.....	566	Près, Proche, Auprès.....	577
Policé, Poli, Civilisé.....	566	Présage, Augure.....	79
Polir, Limer.....	440	Présent, Dot, Cadeau.....	242
Politesse, Civilité.....	448	Présentement, A présent, Actuelle- ment, Maintenant, Aujourd'hui..	62
Poltron, Lâche.....	567	Présenter, Donner, Offrir.....	242
Pontife, Prélat, Evêque.....	567	Présenter, Offrir.....	578
Porter, Apporter, Transporter, Em- porter.....	568	Préserver, Garantir, Sauver.....	342
Porter, Exciter, Inciter, Animer, Encourager, Aiguillonner, Pousser	301	Présomption, Conjecture.....	580
Portion, Partie, Part.....	530	Présomption, Orgueil, Vanité.....	518
Portrait, Effigie, Figure, Image....	256	Presque, Quasi.....	607
Posé, Tranquille, Calme, Rassis....	762	Pressant, Instant, Urgent, Imminent..	410
Poser, Mettre, Placer.....	478		

TABLE DES MATIÈRES.

833

	Pages.		Pages.
Pressentir, Se douter, Soupçonner.	580	Prophète, Devin.	225
Presser, Hâter, Accélérer, Dépêcher.	366	Prophétie, Prédication.	575
Presser, Serrer, Êtreindre.	689	Propice, Favorable.	317
Prétendre, Aspirer.	70	Propre à, Propre pour.	604
Prétexte (Sur le), Sous le prétexte.	584	Propre, Net.	493
Prêtrise, Sacerdoce.	584	Proroger, Allonger, Prolonger.	39
Prévaloir (Se), Se targuer, Se glo-		Prosperité, Bonheur.	442
riifier.	582	Prostration, Accablement, Abatte-	
Prévention, Préoccupation, Préjugé.	576	ment, Découragement, etc.	40
Prévenu, Inculpé, Accusé.	396	Prostration, Prosternation.	604
Prier, Supplier, Conjurér.	583	Prosternation, Prostration.	604
Prier de, Prier à, Inviter.	584	Protection, Auspices.	602
Primitif, Premier.	575	Protéger, Défendre, Soutenir.	204
Prince, Roi, Monarque, Potentat,		Provenir, Procéder, Émaner, Dé-	
Empereur.	657	couler, Dériver.	590
Principe, Élément.	584	Proverbe, Adage.	602
Priser, Estimer, Apprécier.	58	Provoquer, Harceler, Agacer.	364
Prisonnier, Esclave, Captif.	426	Prouesse, Exploit.	603
Privé, Apprivoisé.	585	Prude, Grave, Sérieux.	357
Priver, Frustrer.	585	Prudence, Sagesse.	664
Priver (Se), S'abstenir.	585	Prudent, Avisé, Circonspect.	90
Privilège, Prérrogative.	577	Puanteur, Infection.	405
Prix, Récompense.	586	Public, Manifeste, Notoire.	462
Prix, Valeur.	780	Publicain, Financier, Traitant, Par-	
Probable, Plausible, Vraisemblable.	564	tisan, Maltôtier.	603
Probité, Intégrité, Honnêteté.	586	Publier, Découvrir, Déceler, Dévoi-	
Probité, Vertu, Honneur.	588	ler, Révéler, Manifester, Déclarer,	
Problématique, Douteux, Incertain.	590	Divulguer.	204
Procéder, Provenir, Émaner, Décou-		Pudeur, Honte.	375
ler, Dériver.	590	Pudeur, Réserve, Modestie, Rete-	
Prochain, Proche, Voisin.	591	nue, Décence.	645
Proche, Contigu.	469	Pudicité, Pureté, Chasteté, Conti-	
Proche, Prochain, Voisin.	591	nence.	603
Proche, Près, Auprès.	577	Puéril, Enfant, Enfantin, Puérilité,	
Prodige, Miracle, Merveille.	593	Enfantillage.	279
Prodigue, Dissipateur.	596	Puérilité, Enfant, Enfantin, Puéril,	
Production, Ouvrage.	596	Enfantillage.	279
Profanation, Sacrilège.	597	Puissance, Autorité, Pouvoir.	83
Proférer, Articuler, Prononcer.	597	Puissance, Pouvoir, Faculté.	572
Profession, Métier, Art.	477	Pulvériser, Atténuer, Broyer.	78
Profit, Gain, Lucre, Emolument, Bé-		Punir, Châtier.	438
néfice.	344	Pureté, Chasteté, Pudicité, Conti-	
Profit, Utilité, Avantage.	774	nence.	603
Prohibé, Défendu.	204	Purger, Purifier, Épurér.	604
Prohibition, Défense, Inhibition.	204	Purifier, Purger, Épurér.	604
Proie, Butin.	598		
Projet, Dessein, Entreprise.	220		
Projet, Dessein.	599		
Prolixe, Diffus.	231	Qualité, Talent.	605
Prolonger, Allonger, Proroger.	39	Qualité (De), De condition.	459
Promenade, Promenoir.	599	Quand, Lorsque.	446
Promenoir, Promenade.	599	Quant à, Pour.	574
Promettre, S'engager, Donner parole.	600	Quant à moi, Pour moi.	605
Prompt, Diligent, Expéditif.	232	Quasi, Presque.	607
Promptement, Vite, Tôt.	799	Querelle, Rixe, Noise.	495
Promptitude, Célérité, Vitesse, Di-		Querelle, Différend, Dispute.	230
ligence.	600	Quereller, Gronder.	608
Promptitude, Vivacité.	799	Querelleur, Hargneux.	365
Prononcer, Proférer, Articuler.	597	Question, Demande.	209
Propension, Pente, Penchant, Inclina-		Questionner, Interroger, Demander.	608
tion.	537	Quinteux, Fantastique, Bizarre, Ca-	
		pricieux, Bourru.	345

	Pages.		Pages.
Quiproquo, Malentendu.....	457	Recevoir, Accepter.....	617
Quitte, Acquitté.....	46	Recevoir, Admettre.....	49
Quotidien, Diurne, Journalier.....	240	Réconcilier, Raccommoder, Ac-	
R			
Rabaisser, Abaisser, Ravaler, Avilir,		corder.....	43
Humilier, Rabattre.....	2	Rechigner, Refroguer.....	647
Rabatre, Abaisser, Rabaisser, Ra-		Rechute, Récidive.....	618
valer, Avilir, Humilier.....	2	Récidive, Rechute.....	618
Raccommoder, Accorder, Réconcilier	43	Réciproque, Mutuel.....	486
Raccourcir, Accourcir, Abréger....	44	Réclamer, Revendiquer.....	619
Race, Lignée, Famille, Maison,		Récolter, Recueillir.....	619
Sang.....	608	Récompense, Prix.....	586
Raconter, Narrer, Conter.....	490	Reconnaissance, Gratitude.....	620
Radieux, Rayonnant.....	611	Récréation, Amusement, Divertisse-	
Ragot, Nabot, Trapu.....	486	ment, Réjouissance.....	621
Raillerie, Moquerie, Plaisanterie..	482	Rectitude, Droiture.....	622
Raillerie, Moquerie, Persiflage....	614	Recueil, Collection.....	623
Raillerie (Entendre), Entendre la		Recueillir, Récolter.....	619
raillerie.....	285	Reculer, Rétrograder.....	624
Raison, Esprit, Bon sens, Jugement,		Réduire, Contraindre, Obliger,	
Entendement, Conception, Intelli-		Forcer.....	471
gence, Science.....	294	Réel, Effectif.....	255
Râle, Râlement.....	612	Réflexions, Considérations, Observa-	
Râlement, Râle.....	612	tions, Pensées.....	466
Rancidité, Rancissure.....	612	Réflexions, Notes, Observations,	
Rancissure, Rancidité.....	612	Remarques, Considérations....	497
Rancune, Inimitié, Animosité, Res-		Réformation, Réforme.....	625
sentiment.....	407	Réforme, Réformation.....	625
Rangé, Régulé.....	628	Réforme, Amendement, Correction.	42
Ranger, Arranger.....	66	Refroguer, Rechigner.....	617
Rapetasser, Rapiécer, Rapiéceter..	612	Refuge, Asile.....	69
Rapidité, Vitesse.....	784	Regard, Oëillade, Coup d'œil....	510
Rapiécer, Rapiéceter, Rapetasser..	612	Regarder, Concerner, Toucher....	625
Rapiéceter, Rapiécer, Rapetasser..	612	Regarder, Voir.....	801
Rapport à, Rapport avec.....	613	Régénération, Renaissance.....	636
Rapport, Analogie.....	613	Régie, Direction, Administration,	
Raser, Démolir, Démanteler, Dé-		Conduite, Gouvernement.....	626
truire.....	212	Régime, Gouvernement, Administra-	
Rassembler, Assembler.....	72	tion.....	352
Rassis, Tranquille, Calme, Posé..	762	Région, Contrée, Pays.....	626
Rassurer, Assurer.....	613	Régir, Gérer.....	349
Ratification, Approbation, l'Agré-		Règle, Modèle.....	627
ment, Consentement, Adhésion..	60	Règle, Règlement.....	628
Raturer, Effacer, Rayer, Biffer....	253	Règle, Ordre.....	518
Ravager, Désoler, Dévaster, Saccager	614	Réglé, Rangé.....	628
Ravaler, Abaisser, Rabaisser, Avilir,		Réglé, Régulier.....	628
Humilier, Rabattre.....	2	Règlement, Règle.....	628
Ravi, Aise, Content.....	34	Règlement, Régulièrement.....	630
Ravir, Arracher.....	65	Règne, Empire.....	269
Ravir, Enchanter, Charmer.....	277	Regretter, Plaindre.....	558
Rayer, Effacer, Raturer, Biffer....	253	Régulier, Régulé.....	628
Rayonnant, Radieux.....	611	Régulièrement, Règlement.....	630
Réaliser, Effectuer, Exécuter.....	615	Rejaillir, Jaillir.....	416
Rebelle, Insurgent.....	616	Réjouissance, Récréation, Amuse-	
Rébellion, Révolte.....	616	ment, Divertissement.....	621
Rebours, Rétif, Revêche, Récalci-		Réjouissant, Gai, Enjoué.....	340
trant.....	651	Relâche, Relâchement.....	630
Récent, Neuf, Nouveau.....	493	Relâchement, Relâche.....	630
Récalcitrant, Rebours, Rétif, Re-		Relation, Histoire, Chroniques, Fas-	
vêche.....	654	tes, Annales, Mémoires, Commén-	
		taires, Anecdotes, Vie.....	370
		Relevé, Sublime.....	631

TABLE DES MATIÈRES.

835

Pages.	Pages.
Religieuse, Nonne, Nonnain, Nonnette 497	Réputation, Célébrité, Renommée, Considération..... 642
Religion, Dévotion, Piété..... 631	Réputation, Considération..... 465
Remarquer, Observer..... 632	Réserve, Discretion..... 236
Remarques, Notes, Observations, Considérations, Réflexions..... 497	Réserve, Modestie, Décence, Retenue, Pudeur..... 645
Remède, Clystère, Lavement..... 452	Résidence, Domicile, Demeure.... 646
Remède, Médicament, Médecine... 632	Résolution, Décision..... 498
Remettre, Rendre, Restituer..... 637	Respect, Égards, Considération, Dérérence..... 647
Réminiscence, Ressouvenir, Souvenir, Mémoire..... 633	Respect, Vénération..... 785
Réminiscence, Mémoire, Souvenir, Ressouvenir..... 472	Respect, Vénération, Révérence... 785
Rémission, Abolition, Absolution, Pardon, Grâce..... 635	Respirer, Soupirer après..... 647
Rémission, Absolution, Pardon.... 8	Ressemblance, Conformité..... 648
Remontrer, Représenter..... 644	Ressemblant, Semblable..... 649
Remords, Contrition, Repentir.... 473	Ressentiment, Inimitié, Animosité, Rancune..... 407
Rempart, Boulevard..... 446	Ressource, Expédient..... 304
Remplir, Plein..... 561	Ressouvenir, Mémoire, Souvenir, Réminiscence..... 472
Remplir, Emplir..... 272	Ressouvenir, Réminiscence, Mémoire, Souvenir..... 638
Rempporter, Emporter..... 274	Restaurer, Rétablir, Réparer..... 650
Renaissance, Régénération..... 636	Reste (Au), Au demeurant, Au surplus, Du reste..... 241
Rencontre (Aller à la), Aller au-devant..... 37	Reste (Du), Au demeurant, Au surplus, Du reste..... 241
Rencontrer, Trouver..... 636	Rester, Demeurer..... 210
Rendre, Remettre, Restituer..... 637	Restituer, Rendre, Remettre..... 637
Renier, Renoncer, Abjurer..... 638	Rétablir, Restaurer, Réparer..... 650
Renom, Nom, Renommée..... 495	Retenir, Arrêter..... 67
Renommé, Fameux, Illustre, Célèbre 314	Retenir, Garder..... 342
Renommée, Nom, Renom..... 495	Retenue, Modestie..... 650
Renommée, Réputation, Célébrité. 642	Retenue, Réserve, Modestie, Décence, Pudeur..... 645
Renoncement, Renonciation..... 638	Rétif, Rebours, Revêche, Récalcitrant..... 634
Renoncer, Renier, Abjurer..... 638	Retourner, Revenir..... 653
Renonciation, Renoncement..... 638	Retracter (Se), Se dédire..... 203
Renonciation, Abandon, Abandonnement, Abdication, Démission, Désistement..... 3	Rétrograder, Reculer..... 624
Rente, Revenu..... 638	Rets, Lacs, Filet..... 424
Renverser, Abaître, Démolir, Ruiner, Détruire, Mettre ou Jeter à bas..... 4	Réunion, Assemblée..... 71
Répandre, Verser..... 787	Rêve, Réverie..... 651
Réparer, Rétablir, Restaurer..... 650	Rêve, Songe..... 652
Repaire, Tanière..... 737	Revêche, Rétif, Rebours, Récalcitrant..... 654
Répartir, Partager, Distribuer..... 529	Réveiller, Éveiller..... 299
Répartie, Réponse, Réplique..... 639	Révéler, Déclarer, Découvrir, Manifester, Déceler..... 201
Repentant, Fâché, Marri..... 467	Révéler, Découvrir, Dévoiler, Déclarer, Manifester, Divulguer, Publier. 204
Repentir, Contrition, Remords... 473	Revendiquer, Réclamer..... 649
Réplique, Réponse, Répartie..... 639	Revenu, Rente..... 638
Répondant, Caution, Garant..... 431	Rêver, Penser, Songer..... 545
Réponse, Réplique, Répartie..... 639	Révérence, Vénération, Respect... 785
Répréhensible, Blâmable..... 406	Révérence, Salut, Salutation..... 669
Reprendre, Corriger, Réprimander. 478	Révérer, Adorer, Honorer..... 49
Représenter, Remonter..... 641	Réverie, Rêve..... 651
Réprimander, Blâmer, Censurer... 407	Revenir, Retourner..... 653
Réprimander, Corriger, Reprendre. 178	Revêtu, Vêtu, Affublé..... 790
Réprouver, Désapprouver, Improuver..... 247	Rêveur, Penseur, Pensif, Méditatif. 545
Répudiation, Divorce..... 240	
Répugnance, Haine, Antipathie, Aversion..... 362	

	Pages.		Pages.
Révolte, Insurrection, Émeute, Sédition.....	440	Saillie, Boutade.....	447
Révolte, Rébellion.....	646	Sain, Salubre, Salutaire.....	667
Révolution, Mutation, Changement.....	485	Salaire, Paye, Solde.....	535
Révoquer, Annuler, Infirmer, Casser.....	52	Sale, Malpropre.....	667
Réussite, Succès, Issue.....	653	Salir, Tacher, Souiller, Ternir.....	667
Richesse, Opulence, Abondance.....	655	Salubre, Sain, Salutaire.....	667
Ridicule, Vice, Défaut.....	792	Salut, Salutation, Révérence.....	669
Ridicule, Risible.....	655	Salutaire, Sain, Salubre.....	667
Rigide, Roide, Rigoureux.....	658	Salutation, Salut, Révérence.....	669
Rigoureux, Austère, Sévère.....	82	Sang, Race, Lignée, Famille, Maison.....	608
Rigoureux, Roide, Rigide.....	658	Sang-froid (De), De sang rassis, De sens froid, De sens rassis.....	669
Rigueur, Sévérité.....	691	Sang rassis (De), De sang-froid, De sens froid, De sens rassis.....	669
Risible, Ridicule.....	655	Satirique, Caustique, Mordant.....	430
Risque, Péril, Danger.....	493	Satisfaction, Contentement.....	671
Risquer, Hasarder.....	366	Satisfaction, Contentement.....	168
Rivage, Côte, Bord, Rive.....	445	Satisfait, Content.....	672
Rixe, Noise, Querelle.....	495	Saurait (Ou ne), On ne peut.....	516
Robuste, Vigoureux, Fort.....	794	Sauvage, Farouche.....	346
Roc, Roche, Rocher.....	656	Sauvage, Farouche.....	672
Roche, Roc, Rocher.....	656	Sauver, Garantir, Préserver.....	342
Rocher, Roc, Roche.....	656	Savant, Érudit, Docte.....	292
Rogue, Arrogant, Fier, Dédaigneux.....	657	Savant, Habile, Docte.....	366
Roi, Monarque, Prince, Potentat, Empereur.....	657	Savant homme, Homme savant.....	673
Roide, Rigide, Rigoureux.....	658	Savoir, Littérature, Science, Érudition, Doctrine.....	443
Rôle, Personnage.....	549	Savoir, Génie, Goût.....	345
Roman, Conte, Fable.....	468	Savoir (Faire), Enseigner, Apprendre, Instruire, Informer.....	283
Rompre, Casser, Briser.....	428	Savoureux, Succulent.....	676
Rondeur, Rotondité.....	659	Science, Littérature, Savoir, Érudition, Doctrine.....	443
Rôt, Rôti.....	660	Scrupuleux, Conscientieux.....	676
Rôti, Rôt.....	660	Sec, Aride.....	64
Rotondité, Rondeur.....	660	Secourir, Aider, Assister.....	677
Rouler, Couler, Glisser.....	479	Secours, Aide, Appui.....	54
Route, Voie, Chemin.....	660	Secret (En), Secrètement.....	678
Royaume, Empire.....	274	Secrètement, En secret.....	678
Rude, Austère, Sévère.....	84	Sédition, Insurrection, Émeute, Révolte.....	440
Ruine, Décadence.....	495	Séditieux, Turbulent, Tumultueux.....	678
Ruiner, Abattre, Démolir, Renverser, Détruire, Mettre ou Jeter à bas.....	4	Séduire, Suborner, Corrompre.....	679
Ruines, Débris, Décombres.....	495	Sein, Giron.....	680
Ruse, Adresse, Souplesse, Finesse, Artifice.....	21	Seing, Signature.....	680
Ruse, Finesse, Astuce, Perfidie.....	325	Séjour, Habitation, Maison, Domicile, Demeure.....	364
Rustaud, Rustre.....	661	Selon, Suivant.....	684
Rustique, Impoli, Grossier.....	389	Semblable, Tel, Pareil.....	742
Rustre, Rustaud.....	664	Semblable, Ressemblant.....	649
S			
Saccager, Ravager, Désoler, Dévaster.....	614	Sembler, Paraître.....	682
Sacerdoce, Prêtrise.....	581	Semer, Ensemencer.....	683
Sacrifier, Immoler.....	661	Sempiternel, Éternel, Perpétuel, Continu, Immortel.....	547
Sacrilège, Profanation.....	597	Sens, Jugement.....	420
Sagacité, Finesse, Pénétration, Délicatesse.....	324	Sens (Bon), Bon goût.....	410
Sagacité, Perspicacité.....	663	Sens, (Bon), Esprit, Raison, Jugement, Entendement, Conception, Intelligence, Génie.....	294
Sagesse, Prudence.....	664	Sens froid (De), De sang rassis.....	669
Sagesse, Vertu.....	666		

TABLE DES MATIÈRES.

837

	Pages.		Pages.
Sens rassis (De), De sang-froid....	669	Solennel, Authentique.....	709
Sens (Homme de), Homme de bon sens.....	372	Solide, Solidité.....	709
Sensation, Pensée, Perception, Conscience, Idée, Notion.....	540	Solidité, Solide.....	709
Sensation, Sentiment, erception.....	689	Soliloque, Monologue, Colloque, Dialogue.....	709
Sensibilité, Bonté, Humanité.....	443	Solitaire, Désert, Inhabité.....	218
Sensible, Tendre.....	684	Sollicitude, Soin, Souci.....	707
Sentence, Axiome, Maxime, Aphorisme.....	94	Sombre, Morne.....	744
Senteur, Odeur.....	509	Sombre, Obscur, Ténébreux.....	506
Sentiment, Avis, Opinion.....	685	Sommaire, Abrégé, Épitome.....	7
Sentiment, Opinion, Pensée, Avis.....	686	Somme, Sommeil.....	741
Sentiment, Sensation, Perception.....	687	Somme, Total.....	754
Sentinelle, Vedette.....	783	Sommeil, Somme.....	744
Séparer, Distinguer.....	237	Sommet, Cime, Comble, Fatte.....	743
Sépulcre, Tombe, Tombeau, Sépulture.....	749	Somptuosité, Luxe, Faste, Magnificence.....	451
Sépulture, Tombe, Tombeau, Sépulcre.....	749	Son de voix, Ton de voix.....	713
Sérail, Harem.....	365	Songe, Rêve.....	652
Sérieux, Grave.....	356	Songer, Penser, Rêver.....	543
Sérieux, Grave, Prude.....	357	Songer à, Penser à.....	713
Serment, Jurement, Juron.....	688	Sophisme, Paralogisme.....	527
Serment, Vœu.....	688	Sorcier, Magicien.....	453
Sermon, Prédication.....	575	Sort, Charme, Enchantement.....	437
Serrer, Presser, Êtreindre.....	689	Sort, Destin.....	222
Serviable, Officiels, Obligeant.....	689	Sort, Hasard, Fortune, Destin.....	365
Service, Bienfait, Grâce, Bon office, Plaisir.....	405	Sot, Fat, Impertinent.....	744
Servir (Se), User, Employer.....	772	Sottise, Bêtise.....	403
Servitude, Esclavage.....	690	Souci, Soin, Sollicitude.....	707
Seul, Unique.....	774	Soudain, Subit.....	746
Sévère, Austère, Rude.....	81	Soudoyer, Stpendier.....	717
Sévère, Austère, Rigoureux.....	82	Souffle, Haleine.....	363
Sévérité, Rigueur.....	691	Souffrir, Pâti.....	717
Signal, Signe.....	692	Souffrir, Endurer, Supporter.....	748
Signalé, Insigne.....	691	Souffrir, Tolérer, Permettre.....	749
Signature, Seing.....	680	Souhaiter, Vouloir, Avoir envie, Désirer, Soupirer, Convoiter.....	803
Signe, Signal.....	692	Souiller, Salir, Ternir, Tacher.....	687
Signe, Marque, Indice.....	466	Soulever, Lever, Élever, Hausser, Exhausser.....	433
Signifier, Notifier.....	498	Soumettre, Subjuguer, Assujettir, Asseoir.....	748
Silencieux, Taciturne.....	692	Soumission, Obéissance.....	502
Similitude, Comparaison.....	693	Soupçon, Suspicion.....	720
Simpleesse, Simplicité.....	694	Soupçonner, Pressentir, Se douter.....	580
Simplicité, Simpleesse.....	694	Soupçonneux, Ombrageux, Méfiant.....	514
Simulacre, Fantôme, Spectre.....	695	Soupirer, Vouloir, Avoir envie, Convoiter, etc.....	803
Sincérité, Franchise, Naïveté, Ingénuité.....	697	Soupirer après, Respirer après.....	647
Sincérité, Franchise, Vérité.....	334	Souple, Flexible, Docile.....	337
Singulier, Extraordinaire.....	697	Souplesse, Adresse, Finesse, Ruse, Artifice.....	24
Sinueux, Tortueux.....	698	Source, Origine.....	519
Situation, Asiette.....	699	Sourire, Souris.....	720
Situation, État.....	700	Souris, Sourire.....	720
Situation, Position, Disposition.....	701	Soutenir, Défendre, Protéger.....	204
Sobre, Frugal, Tempérant.....	702	Soutenir, Maintenir.....	454
Sociable, Aimable.....	703	Soutien, Appui, Support.....	61
Soi, Lui, Soi-même, Lui-même.....	703	Souvenir, Mémoire, Ressouvenir, Réminiscence.....	472
Soigneusement, Curieusement.....	706	Souvenir, Réminiscence, Ressouvenir, Mémoire.....	633
Soin, Souci, Sollicitude.....	707		
Solde, Paye, Salaire.....	335		

TABLE DES MATIÈRES.

839

Pages.	Pages.
Ténèbres, Obscurité, Nuit..... 744	Tout, Tout le, Tous les..... 737
Ténébreux, Sombre, Obscur..... 506	Toutefois, Pourtant, Cependant,
Tenture, Tapisserie..... 739	Néanmoins..... 572
Terme, Mot, Expression..... 484	Trace, Vestige..... 789
Termes, Limites, Bornes..... 744	Traduction, Version..... 758
Termes propres, Propres termes... 745	Trafic, Commerce, Négoce..... 481
Terminer, Finir, Achever..... 45	Train, Équipage..... 759
Ternir, Souiller, Salir, Tacher.... 667	Traîner, Entraîner..... 760
Terreur, Épouvante, Effroi, Frayeur. 745	Traite, Trajet..... 760
Terreur, Peur, Frayeur..... 554	Traité, Marché..... 761
Terrible, Effrayant, Épouvantable,	Traiter mal, Maltraiter..... 461
Effroyable..... 257	Trajet, Traite..... 760
Tête, Chef..... 746	Tramer, Ourdir, Machiner..... 521
Tête (Dans la), Dans l'idée..... 494	Tranchant, Décisif, Péremptoire... 764
Têtu, Entêté, Opiniâtre, Obstiné... 746	Tranquille, Calme, Posé, Rassis... 762
Têtu, Entêté, Obstiné, Opiniâtre... 235	Tranquillité, Paix, Calme..... 768
Texture, Tissu, Tissue, Contexture. 748	Transcrire, Copier..... 763
Tic, Manie..... 747	Trances, Angoisses..... 764
Timidité, Embarras..... 267	Transférer, Transporter..... 764
Tissu, Tissue, Texture, Contexture. 748	Transformer, Métamorphoser..... 477
Tissue, Tissu, Texture, Contexture. 748	Transgresser, Contrevenir, Enfrein-
Toison, Laine..... 425	dre, Violer..... 473
Tolérer, Souffrir, Permettre..... 749	Translation, Transport..... 764
Tombe, Tombeau, Sépulcre, Sépul-	Transparent, Diaphane..... 228
ture..... 749	Transport, Translation..... 764
Tombeau, Tombe, Sépulcre, Sépul-	Transporter, Porter, Apporter, Em-
ture..... 749	porter..... 568
Tomber, Choir, Faillir..... 439	Transporter, Transférer..... 764
Tomber à terre, Tomber par terre.. 750	Trapu, Nabot, Ragot..... 486
Tomber par terre, Tomber à terre.. 750	Travail, Labeur..... 765
Tomber d'accord, Consentir, Adhé-	Travers (A), Au travers..... 765
rer, Acquiescer..... 464	Travestir, Déguiser, Masquer..... 206
Tome, Volume..... 802	Trébucher, Broncher..... 766
Ton de voix, Son de Voix..... 743	Trépas, Mort, Décès..... 766
Tonnerre, Foudre..... 751	Très, Fort, Bien..... 767
Tordu, Tors, Tortu, Tortué, Tortillé. 751	Très, Fort..... 330
Tors, Tordu, Tortu, Tortué, Tortillé. 751	Tribut, Impôt, Imposition, Contribu-
Tort, Injure..... 752	tion, Subside, Subvention, Taxe,
Tort, Préjudice, Dommage, Détri-	Taille..... 390
ment..... 752	Triompher, Vaincre, Surmonter... 776
Tortillé, Tors, Tortu, Tordu, Tortué. 751	Tristesse, Douleur, Chagrin, Afflic-
Tortu, Tors, Tordu, Tortué, Tortillé. 754	tion, Désolation..... 243
Tortué, Tors, Tortu, Tordu, Tortillé. 754	Tristesse, Chagrin, Mélancolie.... 432
Tortueux, Sinueux..... 697	Trivial, Ordinaire, Commun, Vul-
Tôt, Vite, Promptement..... 799	gaire..... 518
Total, Somme..... 754	Troc, Change, Échange, Permutation 436
Touchant, Pathétique..... 753	Tromper, Décevoir, Abuser..... 768
Toucher, Manier..... 754	Tromper, Surprendre, Leurrer, Du-
Toucher, Emouvoir..... 754	per..... 733
Toucher, Regarder, Concerner.... 625	Trompeur, Fallacieux..... 314
Toucher, Tact, Atouchement..... 734	Troquer, Échanger, Permuter.... 248
Toujours, Continuellement..... 755	Troublé, Agité, Ému..... 29
Tour, Tournure..... 755	Troupe, Bande, Compagnie..... 769
Tour, Circonférence, Circuit..... 755	Trouver, Découvrir..... 499
Tourment, Agitation..... 29	Trouver, Inventer..... 413
Tourmenter, Vexer, Molester..... 790	Trouver, Rencontrer..... 636
Tournois, Joute..... 420	Tube, Tuyau..... 770
Tournure, Tour..... 755	Tuerie, Massacre, Carnage, Bou-
Tous les, Tout, Tout le..... 757	cherie..... 467
Tout, Chaque..... 756	Tumulte, Vacarme..... 775
Tout, Le..... 757	Tumultuaire, Tumultueux..... 770

	Pages.
Tumultueux, Tumultuaire.	770
Tumultueux, Séditieux, Turbulent.	678
Turbulence, Pétulance, Vivacité. . .	552
Turbulent, Séditieux, Tumultueux.	678
Tuyau, Tube.	770
Type, Modèle.	770
Tyran, Absolu, Impérieux, Despote. .	7

U

Uni, Plein, Plat.	774
Union, Jonction.	774
Unique, Seul.	771
Unir, Assembler, Joindre.	71
Univers, Monde.	480
Universel, Général.	344
Urgent, Pressant, Instant, Imminent.	410
Usage, Coutume.	772
User, Se servir, Employer.	772
Usurper, Envahir, S'emparer.	774
Utilité, Profit, Avantage.	774

V

Vacances, Vacation.	774
Vacarme, Tumulte.	775
Vacation, Vacances.	774
Vaciller, Chanceler.	434
Vagabond, Libertin, Bandit.	436
Vaguer, Errer.	294
Vagues, Ondes, Flots.	515
Vaillance, Vaillant, Valeureux, Valeur.	775
Vaillant, Vaillance, Valeureux, Valeur.	775
Vain (En), Vainement, Inutilement.	777
Vaincre, Surmonter, Triompher.	776
Vaincu, Battu, Défait.	776
Vainement, Inutilement, En vain.	777
Valet, Laquais.	778
Valétudinaire, Maladif, Infirme, Caco-chyme.	779
Valeur, Prix.	780
Valeur, Courage.	779
Valeur, Cœur, Courage, Bravoure, Intrépidité.	452
Valeur, Courage, Bravoure.	482
Valeur, Vaillance, Vaillant, Valeureux.	775
Valeureux, Vaillant, Valeur, Vaillance.	775
Vallée, Vallon.	780
Vallon, Vallée.	780
Vanité, Orgueil, Présomption.	518
Vanter, Louer.	781
Variation, Changement.	782
Variation, Changement, Variété.	435
Variation, Variété.	782
Variété, Changement, Variation.	435
Variété, Différence, Diversité.	229
Variété, Variation.	782
Vaste, Grand.	782
Vedette, Sentinelle.	783

	Pages.
Véhément, Impérieux, Violent, Fougueux.	387
Veiller à, Veiller sur, Surveiller.	783
Vélocité, Vitesse, Rapidité.	784
Vénal, Mercenaire.	784
Vendre, Aliéner.	785
Vénéneux, Venimeux.	786
Vénération, Respect.	785
Vénération, Révérence, Respect.	785
Venimeux, Vénéneux.	786
Venin, Poison.	564
Véracité, Franchise.	334
Véridique, Vrai.	803
Vérifier, Avérer.	787
Véritable, Vrai.	804
Vérité, Franchise, Sincérité.	334
Verser, Répandre.	787
Version, Traduction.	758
Vertu, Probité, Honneur.	588
Vertu, Sagesse.	666
Vestige, Trace.	789
Vêtement, Habillemeut, Habit.	789
Vétille, Minutie, Babiote, Bagatelle, Gentillesse, Misère.	478
Vêtu, Revêtu, Affublé.	790
Veuvage, Viduité.	793
Vexer, Molester, Tourmenter.	790
Viande, Chair.	791
Vibration, Oscillation.	791
Vice, Défaut, Imperfection.	792
Vice, Défaut, Ridicule.	792
Vice, Faute, Défaut, Défectuosité, Imperfection.	318
Vicieux, Pervers, Corrompu, Dépravé.	792
Viduité, Veuvage.	793
Vie, Histoire, Fastes, Chroniques, Annales, Mémoires, Commentaires, Relation, Anecdotes.	370
Vieux, Ancien, Antique.	794
Vigilance, Attention, Exactitude.	77
Vigoureux, Fort, Robuste.	794
Vil, Bas, Abject.	96
Vilipender, Honnir, Bafouer.	375
Ville, Cité.	447
Village, Hameau, Bourg.	363
Viol, Violement, Violation.	795
Violation, Viol, Violement.	795
Violement, Viol, Violation.	795
Violence, Emportement, Impétuosité.	272
Violent, Impétueux, Véhément, Fougueux.	387
Violent, Emporté.	795
Violenter, Contraindre, Forcer.	471
Violer, Contrevenir, Enfreindre, Transgresser.	473
Vis-à-vis, En face, Face à face.	797
Visage, Physionomie, Face, Figure.	795
Viser, Mirer.	479
Viscères, Intestins, Entrailles, Boyaux.	797

TABLE DES MATIÈRES.

841

Pages.	Pages.
Vision, Apparition. 798	Voleur, Larron, Fripon, Filou. 430
Visqueux, Gluant. 798	Volonté, Intention, Dessein. 801
Vite, Tôt, Promptement. 799	Volonté (De bonne), De bon gré, De bon cœur, De bonne grâce. 195
Vitesse, Promptitude, Célérité, Diligence. 600	Volume, Tome. 802
Vitesse, Vélacité, Rapidité. 784	Volume, Masse. 468
Vivacité, Promptitude. 799	Volupté, Débauche, Crapule. 802
Vivacité, Pétulance, Turbulence. 552	Volupté, Plaisir, Délire. 560
Vivres, Subsistances, Denrées. 725	Voter, Délibérer, Opiner. 207
Vocabulaire, Dictionnaire, Glossaire. 223	Vouer, Dévouer, Dédier, Consacrer. 802
Vogue, Mode. 799	Vouloir, Avoir envie, Souhaiter, Désirer, Soupirer, Convoiter. 803
Voie, Moyen. 799	Vrai, Véridique. 803
Voie, Route, Chemin. 660	Vrai, Véritable. 804
Voiler, Dégulser, Pallier, Dissimuler. 800	Vrai (Homme), Homme franc. 373
Voir, Apercevoir. 800	Vraisemblable, Probable, Plausible. 564
Voir, Regarder. 804	Vue, Aspect. 70
Voisin, Prochain, Proche. 594	Vues, But, Dessein. 418
Vol, Volée, Essor. 801	Vulgaire, Ordinaire, Commun, Trivial. 548
Volage, Légère, Inconstante, Changeante. 432	
Volage, Faible, Léger, Inconstant, Indifférent. 312	Z
Volée, Vol, Essor. 804	Zèle, Emportement. 274
Voler, Dérober. 217	Zéphire, Zéphyr. 804
	Zéphyr, Zéphire. 804

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ŒUVRES DE M. GUIZOT

Édition format in-8^e.

- Histoire de la Révolution d'Angleterre**, depuis l'avènement de Charles I^{er}, jusqu'au rétablissement des Stuart (1625-1660). 6 volumes in-8, en trois parties. 42 »
- **Histoire de Charles I^{er}**, depuis son avènement jusqu'à sa mort (1625-1649); précédée d'un *Discours sur la Rév. d'Angleterre*. 6^e éd. 2 vol. in-8. 14 »
- **Histoire de la république d'Angleterre et de Cromwell** (1649-1658); Nouvelle édition. 2 vol. in-8. 14 »
- **Histoire du protectorat de Richard Cromwell et du Rétablissement des Stuart** (1659-1660). 2 vol. in-8. 14 »
- Monk. Chute de la république**, etc.; Étude historique. Nouvelle édit. 1 vol. in-8, avec portrait. 5 »
- Portraits politiques** des hommes des divers partis : *Parlementaires, Cavaliers, Républicains, Niveleurs*; Études historiques. 1 vol. in-8. 5 »
- Sir Robert Peel**. Étude d'histoire contemporaine, augmentée de documents inédits. 1 vol. in-8. 7 »
- Essais sur l'histoire de France**, etc., 9^e édit. 1 vol. in-8. 6 »
- Histoire de la civilisation en Europe et en France**, depuis la chute de l'Empire Romain, etc. 6^e édit. 5 vol. in-8. 30 »
- **Histoire de la civilisation en Europe**, depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'à la Révolution française. 6^e édit. 1 vol. in-8, portrait. 6 »
- **Histoire de la civilisation en France**. 6^e édit. 4 vol. in-8. 24 »
- Histoire des origines du gouvernement représentatif et des Institutions politiques de l'Europe**, depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'au XIV^e siècle (Cours de 1820 à 1822). Nouv. édit. 2 vol. in-8. 10 »
- Cornuille et son temps**. Étude littéraire, suivie d'un *Essai sur Chapelain, Rotrou et Scarron*, etc. 1 vol. in-8. 5 »
- Shakspeare et son temps**. Étude littéraire, comprenant : *la vie de Shakspeare et les Notices historiques et critiques de ses pièces*, etc. 1 vol. in-8. 5 »
- Méditations et études morales sur la Religion, la Philosophie, l'Éducation**, etc. Nouvelle édition. 1 vol. in-8. 6 »
- Études sur les Beaux-Arts en général. De l'état des Beaux-Arts en France et du Salon de 1810.** — *Description des tableaux du Musée du Louvre*, etc. Nouvelle édit. 1 vol. in-8. 6 »
- Discours Académiques et Littéraires**. 1 vol. in-8. 6 »
- Abailard et Héloïse**, Essai historique par M. et M^{me} Guizot, suivi de *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, traduites en français par M. Oddoul. Nouv. édit. revue et corrigée. 1 vol. in-8. 8 »
- Histoire de Washington et de la fondation de la République des États-Unis**, par M. CORNELIS DE WITT, précédée d'une *Étude historique sur Washington*, par M. Guizot. Nouvelle édit. 1 fort vol. in-8, avec carte et portrait. 7 »
- Dictionnaire universel des synonymes de la langue française**. 5^e édit. revue et considérablement augmentée. 2 parties en 1 vol. gr. in-8. 13 »
- Grégoire de Tours et Frédégaire.** — *Histoire des Francs*, suivie de la *Chronique de Frédégaire*, traduction de M. Guizot, entièrement revue. Nouv. édit. complétée et augmentée de la *Géographie de Grégoire de Tours*, par Alfred Jacobs, 2 vol. in-8, avec une carte de la Gaule. 14 »
- Œuvres complètes de Shakspeare**, trad. de M. Guizot, entièrement revue, accomp. d'une Étude sur Shakspeare, de notices et de notes. 8 vol. in-8. 40 »
- Ménandre**. Étude historique et littéraire sur la Comédie et la Société grecques, par M. GUILLAUME GUIZOT. Ouvrage couronné par l'Académie française en 1853. 1 vol. in-8, avec portrait. 7 »

